



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

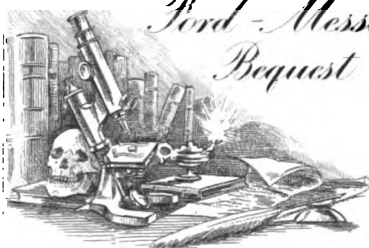
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest



E. F. FARRER

AS
322
.G42

29 Mai 1900

BULLETIN
DE
L'INSTITUT
NATIONAL GENEVOIS

TRAVAUX DES CINQ SECTIONS

1^{re} DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES ; 2^o DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES, D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ; 3^o DE LITTÉRATURE ; 4^o DES BEAUX-ARTS ; 5^o D'INDUSTRIE ET D'AGRICULTURE.

TOME XXXV

GENÈVE

CHEZ GEORG. ÉDITEUR, LIBRAIRE DE L'INSTITUT GENEVOIS
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA SUISSE

1900

Dond-Meuser
Nijhoff
90/9-30
20187
N° 54

1897

BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

DISCOURS

de M. le Professeur Eugène RITTER, président de l'Institut genevois

à la séance annuelle du 18 mars 1897

MESSIEURS,

L'année dernière a été pour notre ville l'année de l'Exposition. L'Institut genevois a pris part à cette grande revue de tous les fruits de l'activité laborieuse de notre pays. Nous avons exposé la collection de nos *Mémoires* et de notre *Bulletin*; une médaille d'or nous a été décernée. Nous avons été heureux de voir que nos travaux étaient appréciés; nous les poursuivrons avec un courage raffermi par ce témoignage de l'estime de juges compétents.

Pour nos Confédérés de Zurich, l'Exposition précédente, celle de 1883, a été le point de départ d'une période de prospérité. On s'est plu à espérer que nous saurions aussi, à Genève, donner après notre Exposition un nouvel élan au développement de notre ville; que l'enrichissement de nos informations féconderait notre industrie, notre commerce, nos arts; que tout prendrait chez nous un nouvel essor; et que, sans renoncer aux luttes politiques qui nous sont

chères, nous marcherions unis vers un but qui nous tient au cœur à tous : le maintien et le progrès de la situation enviée que nous ont créée nos pères. Tout ce que nous avons hérité d'eux, ces avantages qui nous ont été légués, sont comme les graines dont parle Virgile :

*Vidi lecta diu, et multo spectata labore,
 Degenerare lumen, ni vis humana quotannis
 Marina queque manu legeret*

Il en a toujours été comme le disent les *Géorgiques* ; et à notre époque de concurrence universelle, il faut plus que jamais un effort continuellement renouvelé, pour ne pas se laisser dépasser, distancer ; pour ne pas être bientôt classés parmi les héritiers déchus des anciennes et nobles races.

C'est à chacun, dans son champ de travail, à mettre la main à l'ouvrage. Mais si l'on envisage notre situation dans son ensemble, il faut y reconnaître certaines difficultés graves, qui sont particulières à Genève, et qu'on ne connaît pas à Zurich et à Berne. Ces grandes villes de la Suisse allemande sont situées au centre de vastes territoires dont elles sont les chefs-lieux administratifs. La situation est autre pour nous. Au pied de ces montagnes qui bornent de si près notre horizon, flotte presque de toutes parts un autre drapeau que le nôtre. Combien de villages, dont on voit les clochers du haut des tours de notre cathédrale, et qui ne sont pas des villages suisses, qui ne dépendent pas de Genève !

Et cependant la nature avait parfaitement délimité le territoire dont notre ville est le centre ; et l'Eglise catholique, héritière de la sagesse romaine, avait largement tracé les frontières de notre ancien diocèse. Mais au temps où les républiques de Lucerne et de Berne combattaient en rase

campagne les seigneurs des environs, et réussissaient à les vaincre à Laupen et à Sempach, notre ville était endormie sous la houlette de son évêque; et quand elle voulut à son tour être libre, quand elle foula aux pieds des droits traditionnels, et s'empara de l'indépendance, c'était tard, c'était au milieu du XVI^e siècle; le temps était passé de ces petites dynasties féodales que des citadins pouvaient égaler et vaincre. Nos ancêtres avaient des voisins plus redoutables que cela: c'est avec de puissants Etats qu'ils avaient à se mesurer. C'est merveille qu'ils aient pu rester libres; on comprend qu'ils n'aient pu s'assurer la possession de vastes territoires.

Dans un livre très intéressant et solide, notre collègue M. Henri Fazy a raconté la guerre du Pays de Gex et les efforts que les Genevois ont fait au temps de Henri IV pour se rendre maître de ce pays. S'ils l'avaient pu garder, la Suisse aurait de ce côté ses frontières naturelles, qui s'étendent au moins jusqu'au sommet du Jura et au fort de l'Ecluse. Ce n'est pas le courage qui a manqué alors, c'est la force. Aujourd'hui, après trois cents ans écoulés, nous sentons toujours le poids des difficultés qui nous ont été créées par les traités de Nyon (1564), de Lausanne (1567) et de Lyon (1601).

Chacune de nos réunions, Messieurs, m'appelle à énumérer nos morts. Dans la liste de nos correspondants, nous avons effacé les noms de MM. Pilet, archiviste à Grenoble, Raoux et Adam Vuillet, professeurs à Lausanne. Ce serait peu pour des listes qui contiennent un total de plus de deux cents noms. Mais nous avons fait sans doute d'autres pertes, dont nous ne savons rien encore.

D'une manière générale, on peut dire que souvent les sociétés savantes ne sont pas assez régulièrement informées du décès de leurs membres correspondants. Il m'est arrivé, en parcourant les bulletins de sociétés étrangères, d'y remarquer avec surprise que des savants genevois, depuis longtemps décédés, continuaient à figurer sur leurs listes. J'ai écrit à l'une d'elles pour qu'elle y effaçât le nom d'un helléniste genevois qui était mort depuis dix ans ; pour une autre, c'était un mathématicien genevois mort depuis cinquante ans, qui était imperturbablement maintenu sur les listes qu'elle réimprimait chaque année. Sur nos propres listes, je le crains, on découvre à l'étranger des erreurs analogues : nous aimerions à en être avertis.

L'ancienne Académie des sciences, à Paris, avait au siècle dernier une coutume intéressante. Ses correspondants figuraient sur ses listes comme correspondants de tel ou tel académicien. Abraham Trembley, par exemple, dont on voit le buste à l'Orangerie de notre jardin botanique, avait été nommé correspondant de M. de Réaumur ; à la mort de celui-ci, il devint le correspondant de M. de Jussieu. Jean-André De Luc avait été nommé correspondant de M. de la Condamine ; Louis Necker de Germany était correspondant de M. d'Alembert.

Cette disposition réglementaire avait sa raison d'être et son utilité. On l'a abandonnée, malheureusement, et je le regrette ; elle méritait d'entrer dans l'usage général.

Les hommes passent ; les sociétés, les corps savants demeurent ; et quand le personnel en a été renouvelé, une nouvelle génération se trouve embarrassée devant des listes où des vides se sont faits à distance, sans que la connaissance en soit parvenue à qui de droit. Je n'hésite pas à dire : la faute en est aux familles.

La veuve d'un de nos anciens collègues me disait un jour qu'au commencement de l'année qui suivit la mort de son mari, elle avait reçu un certain nombre de cartes de visite, adressées au défunt par ses amis et correspondants de l'étranger, qui le croyaient toujours en vie, et qui lui envoyaient, à l'époque voulue par nos coutumes, le témoignage de leur bon souvenir. C'est un devoir auquel on avait manqué, auquel on manque souvent, c'est un devoir pour les familles de faire parvenir la funèbre nouvelle à tous ceux qui se sont intéressés au défunt.

Depuis plus de quarante ans, l'Institut genevois a nommé quelques centaines de correspondants. Telles que nous les avons aujourd'hui, nos listes appellent, je puis dire : elles exigent une vérification soigneuse, que je recommande, Messieurs et chers collègues, à toute votre sollicitude.

Je viens aux pertes que nous avons faites à Genève même. Celles-là, messieurs, nous ne les avons que trop ressenties. La Section des Sciences naturelles a perdu M. le professeur Schiff et M. Welter-Crot ; la Section des Beaux-Arts, M. Simon Durand et M. Benoit-Muzy ; la Section de Littérature, M. le professeur André Oltramare. Comme je l'ai fait ici depuis cinq ans, je salue respectueusement le départ des collègues avec qui je n'ai pas eu de relations personnelles, et je vous dirai quelques mots de ceux que j'ai connus.

M. Schiff a passé chez nous les vingt dernières années de sa vie. Il appartenait tout entier à ses recherches et à son laboratoire. Etranger aux études qui l'absorbaient, je n'ai pu apprécier ce qu'il y avait chez lui de vie scientifique, de curiosité d'esprit, de pénétration et de jugement, qu'en voyant ces qualités précieuses chez celui qui les avait héritées de lui, chez son fils, M. Mario Schiff, un jeune homme qui donne de très belles espérances, et que j'ai suivi dans

quelques-uns de ses travaux, où il applique à des sujets qui me sont plus familiers, ces excellentes méthodes d'investigation et cet amour de la science dont son digne père lui a légué la tradition.

J'ai été, quand j'avais quinze ans, l'élève de M. André Oltramare, régent de la première classe du Collège classique, où il avait succédé à M. Bungener. Longtemps plus tard, je me suis trouvé son collègue, quand nous avons été appelés, à peu près à la même date, aux fonctions de professeurs dans la Faculté des Lettres. M. Oltramare était un homme sage, d'un caractère égal et droit, d'un esprit très mûr et nourri de la lecture des auteurs de la belle antiquité. On ne pouvait regretter chez lui que l'excès d'une qualité excellente : la réserve. On eût aimé à le voir de plus près, à pénétrer dans son intimité ; on eût voulu que ses beaux dons intellectuels, son vaste savoir, sa judicieuse critique, se fussent révélés dans des publications qui l'auraient fait connaître au dehors. A côté de tant d'écrivains qui abusent de la facilité de leur plume et de la liberté d'écrire, c'était un piquant contraste de voir un homme aussi bien doué que M. Oltramare se renfermer dans le silence.

Une des plus intéressantes, parmi les œuvres trop rares qu'il a mises au jour, est son élégant opuscule sur l'épisode d'Aristée. Ce morceau, qui termine le quatrième et dernier livre des *Géorgiques*, paraît au premier coup d'œil un brillant hors d'œuvre. M. Oltramare a cherché à retrouver le sens profond que Virgile y a enveloppé des voiles du mythe.

Le berger Aristée avait perdu ses abeilles par la maladie et la faim. Il quitte le vallon de Tempé pour aller à la source du Pénée appeler sa mère à son secours : c'est la nymphe Cyrène, qu'il trouve environnée de sa suite de

jeunes nymphes (à l'une desquelles Châteaubriand a pris le nom de Cymodocée). Cyrène conseille à son fils de s'adresser au devin Protée, qui pourra lui découvrir la cause et le remède de la maladie de ses abeilles. Protée, selon son habitude, cherche à fuir celui qui vient le consulter ; il a recours à mille déguisements. Enfin Aristée parvient à apprendre de lui le motif de la colère divine qui a frappé ses abeilles.

Aristée un jour poursuivait Eurydice le long du fleuve ; la morsure d'un serpent caché dans l'herbe la fit mourir. Orphée en fut inconsolable ; et les nymphes, qui aimaient à danser avec Eurydice dans les forêts, tuèrent pour la venger les abeilles d'Aristée.

Celui-ci comprend la nécessité d'une expiation ; il élève quatre autels devant le temple des Nymphes, il leur présente des sacrifices ; il immole une génisse et une brebis noire aux mânes d'Eurydice ; il offre des pavots à ceux d'Orphée. Les Dieux s'apaisent, et des essaims d'abeilles sortent des entrailles des victimes, pour aller repeupler les ruches d'Aristée.

M. Oltramare a recherché comment ce brillant morceau se rattache à l'esprit général du poème des *Géorgiques* ; il a résumé nettement, dans sa conclusion, les idées que lui ont suggérées un examen attentif du sujet, et la profonde connaissance qu'il avait de l'Antiquité :

« La calamité, dit-il, qui a frappé les abeilles d'Aristée répond à la désolation des campagnes d'Italie après la guerre civile. Comme Aristée, Auguste a joué le rôle d'un Apollon guérisseur et sauveur ; il a créé de nombreuses colonies, repeuplé les anciennes cités ; et pour apaiser le courroux des dieux, il a relevé leurs autels et restauré leurs temples.

« Si Aristée est l'homme d'Etat aux prises avec de grandes difficultés, Orphée est le type des natures tendres et mystiques, qui souffrent au milieu du conflit des ambitions. Il n'a pour se défendre que les accents de sa lyre.... Nous avons cru voir, dans l'infortunée Eurydice, l'image touchante de la patrie, victime innocente des discordes civiles. »

En suivant le lucide exposé de M. Ultramare, on se plaît à revivre avec lui dans la familiarité de ces vieux auteurs, qui sont admirables encore, à cette fin d'un siècle positif, comme ils l'étaient au temps de la jeunesse de Racine, comme ils l'étaient dans les beaux jours de la Renaissance.

Notre époque a fait reflourir à sa manière les études classiques. Les voyages et les fouilles archéologiques, la découverte et la publication des inscriptions, la comparaison des manuscrits, et le soin avec lequel on s'est appliqué à établir les textes, ont donné des résultats importants et inespérés. A l'heure qu'il est, un des grands érudits de la Renaissance, s'il revenait au monde, trouverait beaucoup à apprendre. Il gémirait sans doute, en voyant que ses études favorites ne sont plus à la mode et en vogue, comme elles l'étaient de son temps ; mais il apprécierait infiniment la science et la pénétration de ceux qui les cultivent aujourd'hui.

Notre collègue M. le professeur Jules Nicole est un de ceux qui ont le mieux réussi à diriger d'heureuses fouilles dans les débris conservés de l'antiquité grecque. Après avoir passé des années à étudier et les vieux manuscrits de notre Bibliothèque, et quelques papyrus nouvellement apportés d'Egypte, il a voulu aller lui-même dans ce pays, qui recèle tant de trésors dans ses tombeaux ; et mettant

à profit le peu de ressources que des libéralités intelligentes lui avaient fournies, il a pu revenir des bords du Nil, les mains pleines de manuscrits.

Nous saluons son retour; et dans l'attente de ce qui sortira du déchiffrement de ces anciennes écritures, nous nous félicitons de pouvoir offrir à notre collègue, pour la publication de ses savants travaux, les *Mémoires* de notre Institut.

LA POPULATION GENEVOISE ACTUELLE

Depuis la fondation du Bureau cantonal de statistique due à l'initiative de M. l'ancien conseiller d'Etat Alphonse Patru, le public est tenu au courant des fluctuations de notre population genevoise. Auparavant nous en étions réduit à attendre les recensements fédéraux qui n'ont lieu que de dix en dix ans.

J'aurais voulu baser la courte étude que je vais faire sur les résultats de 1897, mais nous ne possédons encore pour l'an dernier que les résultats de l'agglomération et non ceux du canton tout entier. (Voir ci-contre ces résultats comparés à ceux de l'année précédente.)

Au dernier recensement fédéral en 1888, l'agglomération genevoise avait 81,407 habitants, 90,117 en 1895, 93,479 en 1896 et 94,762 en 1897. Le mouvement qui s'était précipité en 1896 en perspective de l'Exposition nationale, a persisté en 1897 mais il s'est ralenti, ce qui n'a pas lieu de surprendre; l'augmentation annuelle tombe de 3362 à 1283. Ce chiffre est satisfaisant mais cependant très inférieur à celui qui est constaté à Zurich, à Bâle et même à Berne. Le dernier recensement de Bâle-Ville constate pour une année un progrès de 5000 personnes et un total — avec les trois communes rurales — de 98,000 habitants. Ce dernier chiffre relègue

AGGLOMÉRATION

	SEXE		Protestants		Catholiques		Divers		TOTAUX	
	M.	F.	H.	F.	H.	F.	H.	F.	1890	1896
<i>Genevois</i>										
Genève . . .	8496	10333	6053	7330	2331	2717	91	107	18829	18721 + 108
Plainpalais . .	2369	2753	1621	1969	736	774	12	10	5122	4995 + 127
Eaux-Vives . .	1412	1635	988	1167	419	465	3	3	3047	2961 + 86
Petit-Saconnex .	880	1027	708	844	171	182	1	1	1907	1752 + 155
Carouge . . .	1020	1226	466	553	547	667	7	8	2246	2300 - 54
	14177	16974	9836	12063	4204	4805	116	127	31151	30729 + 422
<i>Suissees</i>										
Genève . . .	7910	9852	6238	8018	1650	1811	22	23	17762	17569 + 193
Plainpalais . .	1633	2151	1328	1807	304	344	1	—	3784	4011 - 227
Eaux-Vives . .	1005	1398	784	1143	218	253	3	2	2403	2378 + 25
Petit-Saconnex .	729	852	590	707	138	144	1	1	1581	1499 + 82
Carouge . . .	593	607	433	441	160	166	—	—	1200	1300 - 100
	11870	14860	9373	12116	2470	2718	27	26	26730	26757 - 27
<i>Etrangers</i>										
Genève . . .	10492	11609	2713		18664		724		22101	21630 + 471
Plainpalais . .	2310	2831	610		4215		316		5141	5062 + 79
Eaux-Vives . .	2103	2280	409		3928		46		4383	4217 + 166
Petit-Saconnex .	904	962	282		1543		41		1866	1740 + 126
Carouge . . .	1633	1757	169		3179		42		3390	3344 - 46
	17442	19349	4183		31529		1169		36881	33993 + 888
TOTAL										
Genève . . .	26898	31794	30552		27113		967		58692	57920 + 772
Plainpalais . .	6312	7735	7335		6374		339		14047	14068 - 21
Eaux-Vives . .	4520	5313	4491		5283		59		9833	9556 + 277
Petit-Saconnex .	2513	2841	3131		2178		45		5354	4991 + 363
Carouge . . .	3246	3590	2062		4719		55		6836	6944 - 108
	43489	51273	47571		45726		1465		94762	93479 + 1283

Ménages genevois 10,698

• confédérés 6,667

• étrangers 9,859

27,224

Genève au troisième rang des villes suisses. Les autres cités de notre pays ont pour elles, en dehors d'une immigration fort active, un gain sensible par excédent des naissances sur les décès. Ce dernier élément de progrès n'existe guère chez nous où les décès et naissances se balancent à peu de chose près.

Un volume publié récemment par le Département fédéral de l'intérieur donne à ce sujet des renseignements circonstanciés sur la natalité des divers cantons suisses de 1871 à 1890. Genève y occupe la dernière place avec une désespérante régularité.

Pour l'ensemble de la Suisse pendant cette période le nombre moyen annuel des naissances est de 308 par 10,000 personnes de population totale. Ce chiffre monte à 335 dans le canton de Neuchâtel, à 339 dans celui de Berne avec 370 comme maximum (Appenzell-Intérieur). Par contre il descend à 294 à Zurich, à 293 dans le canton de Vaud et tombe à 243 à Genève.

La moyenne est plus désastreuse encore si on compare les naissances non à la population totale, mais au nombre des femmes de 15 à 49 ans, âges extrêmes où les naissances sont possibles. La moyenne pour la Suisse est de 120 naissances pour 1000 femmes: elle monte à 145 à Appenzell, tombe à 101 à Bâle-Ville et immédiatement après à 78 seulement pour Genève.

Au point de vue démographique, le canton de Genève ressemble à la France: nous n'avons guère comme élément d'accroissement de population que les immigrés. Sans eux le total demeurerait stationnaire.

Les derniers renseignements publiés sur 1897 pour agglomération sont cependant un peu meilleurs et nous montrent un excédent assez sensible de naissances, ce qui indiquerait un léger revirement dans un sens favorable.

Le progrès de 1283 que nous avons noté pour l'agglomération genevoise pour l'année 1897, porte pour 772 habitants sur la ville, 363 sur le Petit-Saconnex et 277 sur les Eaux-Vives. Carouge donne un recul de 108 et Plainpalais de 21, explicable par le fait que la population flottante de l'Exposition était fixée dans cette direction l'année précédente.

Le détail des chiffres le prouve : à Plainpalais, les Confédérés ont diminué de 227 d'une année à l'autre, beaucoup d'employés temporaires de l'Exposition, gardes, habitants du Village suisse, etc., ayant regagné leurs cantons d'origine. Ils ont été remplacés d'ailleurs, et au-delà, par les Genevois, naturalisés ou autres, et par l'immigration étrangère qui a repris sa marche.

Le dernier recensement communiqué par le Bureau cantonal contient pour la première fois un aperçu des loyers avec répartition des appartements suivant le nombre des pièces et le prix. Une enquête analogue ayant été publiée par les soins des autorités municipales de Lausanne, nous pouvons comparer les prix relatifs des appartements dans les deux villes :

	400 francs et au-dessous	401 à 1 000 fr.	1,001 à 2,000	2,001 et plus
GENÈVE	18,394 ou 69 %.	6,492 ou 24 %.	1,300 ou 5 %.	581 ou 2 %.
LAUSANNE	3,541 ou 51 %.	2,498 ou 36 %.	662 ou 9 %.	289 ou 4 %.

Les locaux à bon marché — 400 francs et au-dessous — sont beaucoup plus nombreux à Genève qu'à Lausanne : ils forment près des $\frac{7}{10}$ à Genève et la moitié seulement chez nos voisins. Cette observation confirme le fait d'expérience qu'on peut se loger à meilleur compte chez nous que dans la plupart des villes suisses.

Les renseignements sur 1897 n'étant pas encore connus pour le canton entier, nous revenons à ceux de 1896 déjà

publiés dans le *Journal de Statistique suisse*. Notre but aujourd'hui est de les comparer au recensement cantonal de 1843. Il y a entre ces deux dates environ un demi-siècle et ce recensement est le dernier qui ait précédé la grande transformation apportée dans notre situation démographique par la disparition des murailles de la ville. Depuis le recensement fédéral de 1888, il y a progrès de 13,200 âmes ou 12 $\frac{1}{2}$ % et cette avance est assez sensible pour qu'il y ait lieu de reprendre les chiffres que nous avons étudiés dans un fascicule publié il y a trois ans. Ce progrès des huit années écoulées depuis le dernier recensement fédéral équivaut à celui des dix-huit années précédentes et justifie ainsi la nécessité d'une nouvelle étude.

I. GENEVOIS.

Contrairement à ce que pourrait faire croire l'excédent continu des décès genevois — 300 en moyenne — la population *genevoise* n'est pas en diminution, au contraire. En 1843 il y avait 38,804 Genevois et en 1896, 42,374. Progrès 3,570 soit 9 %. Cette avance est due exclusivement aux naturalisations; les huit années 1889 à 1896 donnent en effet 3,767 personnes naturalisées. Sans ce recrutement inusité qui renouvelle les cadres de notre nationalité, notre race aurait promptement disparu. En effet, les quinze dernières années donnent 4,400 décès genevois de plus que de naissances.

Ce progrès de 9 % n'est presque rien comparativement à celui des deux autres éléments de population, qui eux ont triplé pendant la même période. La proportion des divers éléments est complètement renversée; en 1843, les Genevois formaient les 63 % de la population, aujourd'hui 36 % seulement. Les éléments non genevois qui étaient une minorité il y a cinquante ans : 37 %, forment aujourd'hui 64 % du total, presque les deux tiers.

Qu'est devenue la population genevoise de 1843 ?

Une première constatation qui s'impose est l'immigration de la campagne vers la ville et cette immigration se produit aussi bien dans les campagnes protestantes que dans les communes réunies ; le recensement de 1896 qui, comme celui de 1843, distingue les Genevois suivant les confessions ce que ne fait pas le recensement fédéral, permet de le constater.

Voici la répartition comparative des Genevois des deux confessions dans les communes de l'ancien territoire, puis dans celles du nouveau.

ANCIEN TERRITOIRE

	PROTESTANTS		CATHOLIQUES		DIVERS	TOTAL	
	1843	1896	1843	1896	1896	1843	1896
Genève . . .	13,933	13,497	2,993	3,086	138	16,928	18,721
Plainpalais . .	1,482	3,500	351	1,465	30	1,833	4,965
Eaux-Vives . .	855	2,144	152	806	11	1,007	2,961
Petit-Saconnex	1,089	1,468	255	278	6	1,344	1,752
<i>Agglomération</i>	17,361	20,609	3,751	7,635	185	21,112	28,429
Avully . . .	252	150	17	18	—	269	178
Cartigny . . .	386	236	32	25	—	418	261
Céligny . . .	127	106	7	25	—	134	131
Chaney . . .	224	173	22	22	—	246	195
Chêne-Boug . .	539	394	106	152	9	645	735
Cologny . . .	216	215	96	70	—	312	285
Dardagny . . .	302	221	14	41	—	316	262
Genthod . . .	76	116	28	39	—	104	155
Gy	709	286	127	44	9	753	136
Jussy			259	33	25		284
Russin	173	104	17	18	—	190	122
Satigny	531	414	79	64	—	610	478
Vandœuvres . .	290	202	41	47	—	331	249
<i>Campagne</i> . . .	3,825	2,917	503	565	9	4,328	3,491
TOTAL	21,186	23,526	4,254	8,200	194	25,440	31,920

La plupart des communes rurales de l'ancien territoire ont vu diminuer le nombre de leurs Genevois protestants il y en avait au total dans ces communes 3825 en 1843 et 2917 en 1896, déficit 908 ou 23.5 %. Seules en dehors de l'agglomération, Chêne-Bougeries et Genthod, communes à villas, ont vu progresser cet élément. Le recul va jusqu'à 60 % à Jussy-Gy qui avait 709 Genevois protestants il y a un demi-siècle et 286 aujourd'hui ; il atteint de 30 à 40 % à Vandœuvres, Cartigny, Avully et Russin.

Dans ces mêmes communes les Genevois catholiques ont passé de 503 à 563.

Par contre les quatre communes de l'agglomération sont en progrès sensible : les protestants genevois y gagnent 19 % et les catholiques y doublent, soit par immigration des communes réunies, soit par les naturalisations qui sont en majorité à leur profit.

L'immigration en ville doit jouer un grand rôle dans cette augmentation, preuve en soit le tableau suivant relatif aux Genevois des communes réunies en 1815.

NOUVEAU TERRITOIRE

	PROTESTANTS		CATHOLIQUES		DIVERS	TOTAL	
	1843	1896	1843	1896	1896	1843	1896
Carouge . .	848	4,026	1,875	1,237	17	2,723	2,300
Aire-la-Ville .	—	6	170	127	—	170	133
Anières . .	9	112	459	370	220	468	482
Corsier . .							
Avusy . .	76	62	853	541	100	929	603
Laconnex . .							
Soral . .							
Bardonnex .	50	58	996	696	306	1,046	734
P.-les-Quates							
<i>A reporter :</i>	983	1261	4,353	2,991	17	5,336	4,272

<i>Report :</i>	983	1.264	4.353	2.991	17	3.336	4.272			
Collex-Bossy	97	123	{ 38	336	227	{ 196	—	433	350	{ 234
Bellevue . .			{ 85			{ 31				{ 116
Bernex . . .	33	76	{ 25	1.223	786	{ 517	—	1.256	862	{ 542
Onex . . .			{ 41			{ 89				{ 130
Confignon . .	97	155	{ 10	843	429	{ 180	—	940	587	{ 190
Chêne-Bourg			{ 97			{ 233				{ 333
Thônex . . .	50	44	{ 38	367	155	{ 196	—	417	—	{ 254
Choulex . . .			{ 38			{ 196				{ 199
Collonge-Bell.	29	70		362	427			591		497
Gd-Saconnex .	67	119		295	155			362		274
Hermance . .	—	12		386	240			386		252
Lancy . . .	93	219		419	361	3		512		583
Meinier . . .	23	22		355	248	—		378		270
Meyrin . . .	42	66		323	251	—		365		317
Perly-Certoux.	3	13		173	131	4		176		148
Pregny . . .	65	103		194	81	—		259		184
Presinges . .	77	39	{ 27	353	252	{ 116	—	430	291	{ 143
Puplinge . .			{ 12			{ 136				{ 148
Troinex . . .	37	51		87	92	—		144		143
Vernier . . .	89	129		407	287	—		496		416
Versoix . . .	75	235		412	280	—		487		515
Veyrier . . .	31	50		365	244	—		396		294
TOTAL.	4,911	2,790	11,453	7,637	27	13,364	10,454			

La population que j'appellerai autochtone, c'est-à-dire dans ces communes les Genevois catholiques, est en recul partout, même dans la commune urbaine de Carouge; il y a une seule exception, celle de Troinex où il y a une légère plus-value. Cette moins-value est en moyenne de 33 % pour l'ensemble des communes réunies y compris Carouge. Atteignent ou dépassent cette moyenne: Carouge et Veyrier 33 %, Bernex-Onex-Confignon 36, Avusy-Laconnex-Soral 37, Hermance 38, Grand-Saconnex 47, Chêne-Thônex 49, Choulex et Pregny 58 %.

Dans ces communes rurales la pénétration des Genevois

protestants est beaucoup plus active que la pénétration inverse dans les anciennes communes de la campagne ; ils formaient le 14 % seulement de la population genevoise du nouveau territoire en 1843 et aujourd'hui le 27 %. Ils sont même plus nombreux que les catholiques à Pregny et ils approchent de la moitié à Versoix, à Carouge et au Grand-Saconnex. Ils passent de 15 à 46 % à Versoix, de 2 à 29 % à Anières, de 31 à 45 % à Carouge, de 18 à 38 % à Lancy, de 19 à 43 % au Grand-Saconnex et de 25 à 56 % à Pregny.

Par contre les Genevois protestants descendent de 82 à 72 % dans l'agglomération de l'ancien territoire.

Voici les chiffres totaux aux deux dates.

1843	23,097	prot.	15,707	cathol.	—	divers	38,804
1896	26,316	•	15,837	•	221	»	42,374

Il résulte de ces totaux que l'élément catholique genevois, malgré les naturalisations, est resté absolument stationnaire, à 130 unités près, tandis que l'élément protestant a progressé de 3219. Il y a là un fait dont je ne veux tirer aucune conséquence sur la vitalité relative des Genevois des deux confessions, le protestantisme se recrutant fréquemment d'une façon latente parmi des catholiques d'origine, mais qu'il était intéressant de mettre en lumière.

II. CONFÉDÉRÉS

Si nous avons affaire à ce seul élément genevois, nos communes rurales seraient bientôt désertes. Fort heureusement les vides sont comblés dans la plupart des localités par une immigration de Suisses d'autres cantons et d'étrangers.

Voici pour les communes réparties comme ci-dessus, les chiffres des Confédérés en 1843 et 1896.

ANCIEN TERRITOIRE

	PROTESTANTS		CATHOLIQUES		DIVERS	TOTAL	
	1843	1896	1843	1896	1896	1843	1896
Genève . . .	5,597	14,118	397	3,406	43	5,994	17,869
Plainpalais . .	437	3,297	44	712	2	481	4,011
Eaux-Vives . .	341	1,882	40	496	—	381	2,378
Petit-Saconnex	607	1,250	42	247	2	649	1,499
<i>Agglomération</i>	6,982	20,547	523	4,861	49	7,505	25,457
Avully . . .	15	54	—	3	—	15	57
Cartigny . . .	31	34	4	10	—	35	44
Céligny . . .	61	102	3	9	—	64	111
Chancy . . .	9	47	5	15	—	14	62
Chêne-Boug. .	107	455	8	45	—	115	500
Cologny . . .	86	173	4	12	—	90	185
Dardagny . . .	12	65	1	41	—	13	106
Genthod . . .	62	123	2	6	—	64	129
Gy . . . }	35	129	5	34	3	60	163
Jussy . . . }							
Russin . . .	5	34	—	6	—	5	40
Satigny . . .	54	160	2	26	—	56	186
Vandœuvre . .	89	132	5	8	—	94	140
<i>Campagne</i> . .	586	1,508	39	215	—	625	1,723
TOTAL . . .	7,568	22,055	562	5,076	49	8,130	27,180

Le progrès est absolument général : les Confédérés ont plus que triplé dans l'agglomération et presque triplé dans la campagne protestante.

Dans la campagne du nouveau territoire, la progression est plus forte encore et atteint même le quadruple comme le démontre le tableau suivant :

NOUVEAU TERRITOIRE

	PROTESTANTS		CATHOLIQUES		DIVERS	TOTAL	
	1843	1896	1843	1896	1896	1843	1896
Carouge . .	195	929	85	371	—	280	1.300
Aire-la-Ville .	4	4	—	4	—	4	2
Anières . . .	19	60	8	53	33	—	27
Corsier . . .							
Avusy . . .	8	64	8	45	18	—	16
Laconnex . .							
Soral . . .	20	78	2	22	19	—	22
Bardonnex . .							
Pl.-les-Ouates .	91	217	15	53	3	—	106
Collex-Bossy .							
Bellevue . .	28	74	14	38	12	—	42
Bernex . . .							
Onex . . .	37	161	16	75	8	—	53
Confignon . .							
Chêne-Bourg .	18	41	2	13	—	—	20
Thônex . . .							
Choulex . .	22	107	12	15	—	34	122
Collonge-Bell.	38	119	2	37	—	40	156
Gd-Saconnex .	6	27	9	18	—	15	45
Hermance . .	41	210	3	102	—	44	312
Lancy . . .	4	10	7	9	—	11	19
Meinier . . .	31	88	2	55	—	33	143
Meyrin . . .	1	23	—	9	—	4	32
Perly . . .	49	132	5	33	—	54	165
Pregny . . .	14	38	1	21	10	—	13
Presinges . .							
Puplinge . .	18	47	1	17	—	—	19
Troinex . . .							
Vernier . . .	52	180	16	45	—	68	225
Versoix . . .	126	422	13	91	—	139	513
Veyrier . . .	2	82	5	11	—	7	93
TOTAL . .	821	3,080	226	1.134	—	1,047	4.214

Là aussi l'augmentation porte sur toutes les communes.

Pour l'ensemble du canton, les Confédérés se répartissent comme suit aux deux dates :

	Protestants	Catholiques	Divers	Total
1843. . . .	8,389	788	—	9,177
1896. . . .	25,135	6,210	49	31,394

Les Confédérés protestants ont triplé et les catholiques ont octuplé. Cela vient de ce qu'en 1843 les Vaudois formaient les $\frac{2}{3}$ de l'élément confédéré (6054 sur 9177) tandis que dès lors l'attraction exercée par Genève s'est étendue plus au loin et a atteint le Valais, Fribourg, Lucerne, Soleure et d'autres régions catholiques. Les Vaudois gardent d'ailleurs le premier rang et comptent plus du tiers des électeurs confédérés.

Une observation en passant, qui ne se rattache pas directement à notre sujet, mais qui nous paraît présenter quelque intérêt. On sait que notre canton présente en Suisse la plus haute taille moyenne. M. Chalumeau qui a fait de ces recherches anthropologiques une étude spéciale, attribue précisément ce fait à l'importance du courant d'immigration. Il est prouvé qu'en général ce sont les plus grands et les plus forts qui vont chercher fortune au dehors.

III. ETRANGERS.

Reste enfin l'élément étranger — surtout français — qui a contribué dans le canton à combler les vides laissés par les Genevois. C'est le point noir de notre situation démographique, l'assimilation d'une quantité aussi énorme d'étrangers à la Suisse devenant de plus en plus difficile.

Voici pour les communes groupées comme ci-dessus, le nombre des étrangers en 1843 et 1896 :

ANCIEN TERRITOIRE

	PROTESTANTS			CATHOLIQUES			DIVERS			TOTAL	
	1843	1896	1843	1896	1843	96	1843	1896			
Genève . . .	1,898	2,971	4,283	18,026	86	633	6,267	21,630			
Plainpalais . .	223	673	492	4,213	1	174	716	5,062			
Eaux-Vives . .	116	429	257	3,747	—	41	373	4,217			
Petit-Saconnex .	159	293	460	1,420	—	27	619	1,740			
<i>Agglomérat.</i>	2,396	4,366	5,492	27,408	87	873	7,975	32,649			
Avully . . .	13	7	39	127	—	—	52	134			
Cartigny . . .	8	5	53	70	—	2	63	77			
Céligny . . .	13	10	41	94	—	—	54	104			
Chancy . . .	9	—	43	77	—	—	54	77			
Chêne-Boug. . .	24	117	131	384	—	8	155	709			
Cologny . . .	13	28	98	143	—	—	111	171			
Dardagny . . .	6	14	109	298	—	—	115	309			
Genthod . . .	2	15	37	73	—	—	39	88			
Gy . . .	13	2	—	159	209	28	—	172	211	28	183
Jussy . . .											
Russin . . .	4	1	46	119	—	—	50	120			
Saigny . . .	39	13	229	490	—	—	268	505			
Vandœuvres . .	—	12	81	140	—	—	81	152			
<i>Campagne.</i>	144	223	1,070	2,424	—	10	1,214	2,637			
TOTAL . . .	2,540	4,589	6,562	29,832	87	883	9,189	33,306			

La marche de l'invasion étrangère dans l'ancien territoire est le double plus rapide dans l'agglomération qu'en campagne : en un demi-siècle, le nombre des étrangers a quadruplé dans l'agglomération et doublé dans la campagne protestante.

Dans les communes réunies, l'invasion est tout aussi sensible que dans les anciennes communes rurales; elle a plus que doublé la population de ces communes étrangères à la Suisse :

NOUVEAU TERRITOIRE

	PROTESTANTS		CATHOLIQUES		DIVERS		TOTAL	
	1843	1896	1843	1896	1843	96	1843	1896
Carouge . .	95	175	1,343	3,111	26	58	1,464	3,344
Aire-la-Ville . .	—	—	18	53	—	—	18	53
Anières . .	—	14	131	194	96	—	131	208
Corsier . .								
Avusy . .	1	2	290	322	149	—	291	324
Licornex . .								
Soral . .	—	—	—	90	—	—	—	90
Bardonnex . .	12	10	310	582	272	—	322	592
P.-les-Ouates								
Collex-Bossy . .	25	37	185	207	109	—	210	244
Bellevue . .								
Bernex . .	—	—	—	311	—	1	—	312
Onex . .	—	—	192	465	73	2	192	467
Confignon . .	—	—	—	81	—	—	—	81
Chêne-Bourg . .	26	28	364	852	538	—	390	880
Thônex . .								
Choulex . .	8	4	74	189	—	—	82	193
Collonge-Bell. .	3	4	92	269	—	1	93	274
Gd-Saconnex . .	5	14	110	255	—	6	113	275
Hermance . .	—	2	68	96	—	—	68	98
Lancy . .	13	62	163	439	—	21	176	522
Meinier . .	—	—	137	174	—	—	137	174
Meyrin . .	1	8	183	211	—	—	184	249
Perly . .	—	—	34	95	—	—	34	95
Pregny . .	10	44	98	170	—	1	108	215
Presinges . .	1	2	108	181	107	—	109	183
Puplinge . .								
Troinex . .	—	3	83	135	—	—	83	138
Vernier . .	16	11	149	290	—	1	163	302
Versoix . .	12	50	179	414	—	1	191	465
Veyrier . .	—	4	136	312	—	—	136	346
TOTAL . .	228	474	4,447	9,076	26	91	4,701	9,641

Cette double invasion de confédérés et d'étrangers a

presque doublé la population pendant ce demi-siècle. Dans la forte majorité des cas elle a suffi et au delà pour combler les vides laissés par l'élément genevois.

L'augmentation a été considérable dans la banlieue, plus encore qu'en ville: les Eaux-Vives et Plainpalais ont presque quadruplé, Chêne-Bougeries, Genève, Lancy et Petit-Saconnex ⁽¹⁾ doublé. Enfin, Versoix, Genthod et Carouge ont des augmentations dépassant 50 0/0.

En général, les communes de la campagne ont augmenté de 20 à 25 0/0 pendant ce demi-siècle, ce qui est peu.

Il y a même un certain nombre de communes réparties en deux groupes qui sont moins peuplées qu'en 1843: un groupe au nord-est composé de Meinier, Choulex et Presingess-Puplinge et un groupe au sud, comprend les communes contiguës de Bernex-Onex-Confignon, Aire-la-Ville, Cartigny et Avusy-Laconnex-Soral. Aucune des communes de la rive droite ne se trouve en recul sur 1843.

Actuellement la situation démographique de notre canton est franchement mauvaise: les étrangers sont déjà plus nombreux que les Genevois et Confédérés réunis à Chêne-Bourg. Ils le seront bientôt à Carouge et ailleurs encore. Notre canton est victime de sa situation géographique qui en fait le centre naturel d'immigration du Chablais, du Faucigny, du Genevois et du pays de Gex. Que nous le voulions ou non, nous risquons d'être un jour en minorité dans notre propre pays, malgré l'appoint des Confédérés.

Caveant consules.

Emmanuel KUHN,

Adjoint au Bureau cantonal de statistique.

Genève, janvier 1898.

(1) Cette commune a perdu en 1830 Montbrillant et les Pâquis, rattachés à la ville.

LES PRINCIPES COMMUNS

A L'ESTHÉTIQUE ET A LA SCIENCE JURIDIQUE

PAR

BROCHER DE LA FLÉCHÈRE

L'idée première de cette communication date de loin. C'était à Zurich, en 1865. Nous nous y sommes rencontrés, M. Harvey et moi ; l'un se préparait à la carrière d'architecte, l'autre s'essayait à l'enseignement des sciences politiques. Nous nous voyions souvent et toujours nous parlions de nos études. M. Harvey me communiquait avec enthousiasme les doctrines de son professeur Semper sur l'évolution de l'architecture ; à mon grand étonnement j'y voyais de frappantes ressemblances avec la formation du droit. Je ne tardai pas à me rendre compte que nous avions à faire dans l'esthétique et la jurisprudence à des principes communs très obscurs, dont la découverte jetterait de vives lumières sur les deux domaines. Nous ne nous doutions pas qu'au même moment, deux théoriciens de grand mérite, l'Anglais Ruskin et le Genevois Barthélemy Menn, cherchaient chacun de son côté à compléter l'esthétique par la sociologie. Plus heureux que ces deux penseurs isolés, nous pouvions combiner nos efforts.

associer nos spécialités, contrôler nos sciences l'une par l'autre, donner par la divergence des points de vue le relief du stéréoscope à des vérités auxquelles nous arrivions par des chemins différents. Nous ramassions des matériaux, nous nous communiquions nos trouvailles, nous les interprétions de concert. J'ai dû pour ma part à cette collaboration quelques-unes des heures les plus fécondes et les plus heureuses de ma vie.

Les beaux jours d'Aranjuez ont passé; les deux amis ont été séparés par la vie. Ce n'est qu'après trente ans qu'ils ont pu reprendre à Genève, au point où ils l'avaient laissée, la conversation interrompue. Je ne puis qu'esquisser le sujet, il faudrait pour le traiter à fond y revenir à plusieurs fois.

L'homme primitif se trouve au milieu de forces qui le terrorisent, et auxquelles, faute d'en comprendre le jeu, il ne peut ni résister ni se soumettre. Il ne renonce pourtant pas à percer un jour le mystère de la nature, à découvrir derrière l'incohérence de la réalité des causes permanentes, dont la connaissance lui permettra d'accommoder sa conduite aux exigences du monde, pour y trouver des secours et non plus des obstacles. En attendant il prélude à la théorie par la pratique; il façonne des fragments de matière et les met en état de lui procurer des jouissances, créant ainsi les beaux arts et les arts utiles. Il se perfectionne lui-même, comme individu et comme société, par la gymnastique, la poésie et la musique, surtout par la justice, plus nécessaire que le pain, suivant un vieux adage.

Dans tous ces domaines la pratique, d'abord exclusivement dominée par la poursuite du désirable, se heurte à chaque instant aux exigences du nécessaire. L'expérience nous enseigne que, si nous nous abandonnons à nos impulsions naturelles, nous marchons à notre perte; nous ne sommes

sauvés qu'en leur résistant, non pas sans doute pour les détruire, mais pour les épurer, pour écarter ce qui ferait avec le temps plus de mal que de bien. Ce sont ces sacrifices qui constituent nos devoirs, ce que nous devons faire pour être heureux. La morale, la connaissance de nos devoirs, est le point de départ et la raison d'être de toutes les autres sciences ; l'esthétique et la jurisprudence en sont des fonctions, qui contribuent au but commun par des moyens différents.

L'esthétique en particulier nous enseigne ce que doivent être nos jouissances. La jouissance parfaite est procurée par le beau. qu'on a défini la splendeur du vrai, lequel se définit à son tour l'ensemble des causes par opposition au réel, qui est l'ensemble des effets. L'architecture réalise le beau en transformant des masses inertes en organismes vivants, en distinguant des parties supportantes et des parties supportées, en nous montrant dans les colonnes et dans les constructions en bossage la lutte de la pesanteur et de la cohérence ; la musique représente des sentiments par les sons et donne une signification aux cris des animaux et aux bruits de la nature ; la peinture met en évidence les jeux de la lumière ; la sculpture rend expressives les formes du corps. L'artiste, en rendant sensible ce qui est insensible, conduit les autres hommes à la vérité, à la beauté. Or celui qui vit dans la vérité, délivré des angoisses de l'incertitude, s'abandonne à son besoin d'agir dans un sentiment permanent de sécurité et de sérénité, qui est la plus grande jouissance dont nous soyons susceptibles, bien supérieure aux satisfactions toujours plus ou moins impures des soi-disant plaisirs. C'est ce qu'entendent ceux qui disent qu'en révélant la vérité, le beau fait voir Dieu dans chaque chose et posséder la vie éternelle.

La jurisprudence est moins facile à définir. Il n'est pas d'œuvre d'art qui puisse soutenir la comparaison avec l'organisme social pour l'utilité, la grandeur et la complexité. Pour accomplir notre destinée, nous ne pouvons pas nous passer de nos semblables. Les hommes sont les plus dangereux adversaires et les plus puissants auxiliaires les uns des autres. C'est pour cela qu'ils cherchent mutuellement à s'anéantir, ou tout au moins à s'asservir. De là la guerre de tous contre tous, entre autres sous la forme de l'obscurantisme, et la nécessité de la défiance systématique. Ce régime aboutit à la ruine de tous, même des vainqueurs et démontre que les intérêts particuliers ne se réalisent que par la poursuite de l'intérêt général, qui n'est pas autre chose que le droit. Malheureusement on ignore en quoi consiste le droit, alors que les convenances des individus tombent sous les sens, s'imposent, et que chacun, souvent de la meilleure foi du monde, veut faire accepter les siennes pour celles de tous. La guerre recommence donc dans des termes nouveaux et avec des ménagements réciproques. On réserve l'emploi de la violence aux Etats souverains, on ne laisse aux particuliers que la ruse. On se fait sous la forme de conventions des concessions mutuelles où l'inégalité des positions continue à se faire sentir. Le plus fort dicte ses conditions et ne consent que les sacrifices qui lui semblent commandés par ses intérêts. Si insignifiant qu'il soit, ce premier progrès en prépare d'autres qui se succéderont à l'infini. Ce sera toujours la force qui fera la loi, seulement la force changera de place et se mettra insensiblement du côté du droit. Les petits n'étant plus écrasés se coaliseront pour assurer la satisfaction de leurs intérêts communs ; la guerre fera place à la société, à l'échange de services réciproques. Il y aura bientôt quelqu'un qui sera plus fort que qui que ce soit, ce sera

tout le monde, de telle sorte que celui qui voudra être le maître devra se faire le serviteur de tous. Mais ces transformations ne s'opèrent que graduellement. De nos jours encore, la différence entre le droit tel qu'il s'applique et le droit tel qu'il devrait s'appliquer, entre le droit positif et le soi disant droit naturel s'atténue sans se supprimer. Dans la réalité comme dans l'étymologie, la science juridique reste jusqu'à nos jours essentiellement la science de la nécessité ; la justice est l'art de commander avec équité, c'est-à-dire avec régularité, l'art d'user de sa force dans l'intérêt général. On comprend seulement que nul n'est bon juge des besoins d'autrui, qu'on ne réalise le droit qu'à la condition de consulter tout le monde, de mettre tout le monde en état de comprendre ce qu'il lui faut. La souveraineté du peuple, la liberté de conscience, la vulgarisation de la science morale sont les conditions indispensables de toute bonne organisation sociale. Il serait urgent de mettre en évidence la raison d'être des institutions. La science juridique est de toutes celle dont la vulgarisation est à la fois le plus nécessaire et le plus difficile, celle qui aurait le plus besoin d'être belle et qui l'est le moins. Elle n'est rien moins qu'attrayante parce qu'elle a pour objet des dispositions qui reposent sur des traditions surannées ou des compromis inavouables. Cela n'empêche pas que B^y Menn a eu raison de dire que la justice en passant par la vérité doit atteindre à la beauté qui contient l'amour. Quand le droit positif sera ce qu'il doit être, quand il reposera non sur la fable convenue, mais sur la vérité morale mise à la portée de tous, il sera beau, on l'aimera, on l'observera pour ses conséquences naturelles, non pour ses sanctions artificielles. Mais il ne suffit pas d'améliorer le droit ; il faut mettre le public en état d'en

apprécier la beauté. C'est ce concours d'exigences diverses qui explique les tâtonnements de l'histoire. On peut dire que notre civilisation commence avec Athènes et n'a jamais été plus brillante qu'à ses débuts. Les Athéniens avaient mieux que les Romains le sens du droit, de l'idéal à réaliser, du désirable. Mais il leur manquait ce que les Romains possédaient au plus haut degré, le sens du juste, du nécessaire, des conditions à remplir. C'est pour cela que l'humanité s'est vue renvoyée à mieux agir et que la Grèce a dû pour un temps céder la place à l'Italie. Mais l'œuvre de la force s'est écroulée ; celle de l'esprit reste debout : depuis deux mille ans notre civilisation se nourrit des œuvres des philosophes et des artistes d'Athènes ; on peut presque en dire autant de son droit, qui a pénétré et transformé celui de Rome. D'autre part, les traditions juridiques de la ville éternelle, qui exigeaient la discipline jusqu'à l'asservissement, cèdent aujourd'hui insensiblement la place aux traditions plus libérales du peuple qui devait reprendre l'œuvre de Platon et d'Aristote.

Comme toutes les sciences morales, l'esthétique et la jurisprudence, aboutissent moins à des connaissances certaines qu'à des croyances, à des affirmations que nous pratiquons sans les considérer comme définitives, en nous réservant de les rectifier d'après les résultats de l'expérience. Rejeter ces croyances sous prétexte que ce ne sont que des probabilités, ce serait nous faire par un fanatisme retourné un tort considérable ; ce serait sacrifier tout ce qui constitue la valeur de notre civilisation. Ce caractère commun trouve son expression dans deux aphorismes presque identiques. Les critiques d'art disent : Les règles d'après les œuvres, non les œuvres d'après les règles. Un des plus illustres jurisconsultes qui aient jamais existé disait il y a seize siècles : La

règle d'après la pratique; non la pratique d'après la règle. Ces deux formules sont une réaction excessive contre une exagération dans l'autre sens. Les règles ont leur raison d'être, mais il n'en faut pas abuser. Elles nous renseignent sur la manière d'atteindre notre but, mais elles ne remplacent pas l'inspiration, l'intelligence instinctive ou consciente du but à poursuivre et des moyens à employer. Ce but ne peut être que le salut public; reste à savoir comment on y arrive. Cette question fait naître dans les deux domaines une controverse entre les partisans de l'intérêt bien entendu et ceux du désintéressement. Le premier point de vue est celui des hommes de science. Pour le défendre je n'aurais qu'à répéter ce qui précède. L'autre opinion ne se soutiendrait pas, si elle n'avait pas une apparence de fondement. D'une part l'ordre social interdit de discuter certaines conventions. Mais il faut se garder de confondre les conventions avec les règles et de généraliser le principe de l'impératif catégorique, qui caractérise le droit positif, mais qu'on a eu tort d'étendre à toute la morale. Du côté de l'esthétique, on prétend qu'il faut cultiver l'art pour lui-même, sans se préoccuper de la morale. Une pareille théorie mettrait l'art en contradiction avec sa fin suprême, le rabaisserait au rang d'une industrie vulgaire. Ce qui est vrai, c'est que l'artiste se rend suspect et compromet son influence en laissant percer sa prétention de moraliser ou comme on dit de prêcher. Cela n'empêche pas que dans un domaine comme dans l'autre, la théorie du désintéressement ne soit le prétexte employé pour dissimuler des intérêts inconscients ou inavoués.

L'art et le droit sont appelés à satisfaire des besoins qui tout à la fois se complètent et se contrarient ou tout au moins se limitent. Il faut apprendre à les mettre chacun à sa place, sans en sacrifier complètement aucun. C'est en

cela que consiste l'ordre qui remplace les discordances de la nature par une harmonie surnaturelle. L'ordre ne s'obtient pas sans sacrifice, mais le sacrifice ne doit jamais être qu'un moyen et ne doit pas être poussé plus loin qu'il n'est nécessaire à la réalisation du but. C'est ainsi que nous trouvons dans le droit de succession anglo-normand une opposition entre l'indivisibilité des fiefs et l'égalité des partages. Le premier principe, nécessaire à l'existence de l'Etat, devait primer l'autre qui importait seulement à sa prospérité. Dans les premiers temps on ne divisait aucun fief, mais quand il y en avait plusieurs, on les répartissait entre les fils. Il est vrai que plus tard, à la suite de ce que je crois être un affaiblissement du sens moral, l'équilibre se rompt ; la raison d'Etat l'emporte complètement sur des convenances purement sociales ; les fiefs passent tous au même héritier.

La conciliation de la diversité qui est la liberté avec l'unité qui est l'ordre s'opère dans l'art par les rappels et les transitions. Les points lumineux semés dans les parties obscures d'un tableau, les taches de la couleur dominante ménagées dans les parties destinées à faire contraste, les expédients analogues employés par les autres arts empêchent l'attention de s'absorber dans un détail et la ramènent sur l'ensemble. En droit, le besoin est beaucoup plus impérieux, mais il faut employer de tout autres moyens pour le satisfaire. Les créations juridiques ne sont pas comme les œuvres d'art enfantées par un cerveau unique. Elles sont le produit de dispositions isolées, émanant d'individus trop souvent préoccupés avant tout de se contrecarrer mutuellement, ce qui leur donne parfois un caractère de grande incohérence. L'unité leur est pourtant indispensable, parce qu'elles doivent se pratiquer et qu'une pratique en désaccord avec elle-

même épuise ses forces en pure perte sans atteindre son but. Cette lacune doit être corrigée par ceux qui sont chargés de l'application. C'est en cela que la méthode de la jurisprudence se distingue nettement entre autres de celle des mathématiques. Il ne suffit pas pour elle de tirer avec une inflexible rigueur les conséquences d'un principe isolé. Le juriste doit chercher sa voie au milieu de nécessités qui se contrarient et dont les prescriptions du droit positif ne constituent qu'une partie. Il faut se garder, dit un auteur romain, de se diriger sur un fragment de loi sans tenir compte de l'ensemble. Cela est vrai non seulement d'une loi, mais de tout système juridique ; il s'agit d'en concilier les exigences contradictoires en faisant prédominer suivant les besoins du moment tantôt les unes, tantôt les autres ; c'est ce qui a fait dire à l'historien Hallam que la fonction judiciaire importe plus à la bonne administration de la justice que la fonction législative. La loi est une nécessité dont l'action, plus ou moins brutale, ne peut être que négative, limitative. Le facteur positif du droit, l'expression du désirable et des aspirations se trouvent dans le sentiment populaire, dans l'ensemble des croyances communes, dont le vrai nom devrait être la religion. Ce sentiment a pour organe en premier lieu le juge auquel la loi doit laisser une grande liberté d'appréciation, qui lui permette de tenir compte des nuances en véritable artiste.

Si les rappels rétablissent l'unité dans la diversité, les transitions font la place de la diversité dans l'unité. L'artiste est souvent obligé de produire à côté l'un de l'autre des effets différents dont la rencontre immédiate choquerait. On évite cet inconvénient par l'interposition d'un élément qui réunit les deux termes en les atténuant : ainsi le chapiteau qui rattache la verticale de la colonne à l'horizontale de la

plate-bande. Importantes dans l'art, les transitions le sont beaucoup plus encore dans le droit ; elles le sont d'abord pour ménager les habitudes d'esprit des populations. On ne peut pas demander à celles-ci de se transformer du jour au lendemain pour s'accommoder aux exigences nouvelles. C'est pour cela qu'il y a de minutieuses précautions à prendre pour opérer le passage d'un régime à l'autre, et qu'il convient d'imiter les Romains qui créaient l'institution nouvelle avant de porter la main sur l'ancienne. D'autre part, tout système social ayant à satisfaire des besoins nombreux et divers se compose d'institutions hétérocytes qu'il s'agit de faire marcher de concert. Il ne faut pas, disait Ingres, demander au même élément des qualités qui s'excluent. Cette parole du grand peintre est une des raisons d'être du principe de la séparation des pouvoirs. Ce principe ne doit pas nous faire oublier que les divers organes devant coopérer au même but, ont besoin de se raccorder dans la pratique. Dans la Rome ancienne, le collège des pontifes, exclusivement consultatif, était présidé par le roi, en qui se réunissaient la magistrature et le sacerdoce.

Le rapport des libertés particulières et de l'ordre peut s'établir dans des proportions diverses qu'on peut ramener en droit aux trois régimes de la terreur, de la loi et de la grâce ; en art aux trois genres du sublime, du beau et du joli. La terreur résulte du déchainement des éléments de la nature et des appétits humains, aboutissant à l'écrasement des faibles et finalement à la ruine de tous. C'est en même temps l'inconnu, l'incalculable, le gouvernement d'un despote omnipotent ou ce qui est pire encore, des masses irresponsables, sur lequel on ne peut rien fonder. Le sublime étant une forme de l'art réalise un premier progrès sur la terreur qui est un fait. Il nous permet de nous représenter

les forces en présence et d'en tirer parti. La loi, ce sont les puissances sociales, comprenant les dangers de la terreur et s'imposant à elles-mêmes, pour y mettre fin, des limites qui prennent la forme de conventions conclues par tous vis-à-vis de tous. Les ténèbres et le mystère font alors place à la lumière ; on se trouve dans une société régie par des principes bien formulés, on sait ce qu'on a à faire pour avoir les pouvoirs publics pour soi et non plus contre soi. La loi, qui réalise la beauté en créant l'équilibre par la distinction et la subordination des éléments, doit se renfermer dans certaines bornes, poser les grandes lignes et laisser une place pour d'autres facteurs qui la compléteront. C'est l'idée génératrice de la grâce, qui est comme le joli, la liberté limitée par l'ordre sans en être supprimée. La liberté est nécessaire, non seulement au particulier, mais au fonctionnaire, qui ne doit pas être l'instrument aveugle et passif du souverain, mais doit avoir sa compétence personnelle.

La grâce et le joli, qui trouvent leur place dans l'exécution des détails, sont destinés à compléter sans les compromettre la simplicité des principes généraux, la pureté des lignes dont ils atténuent la rigueur. Comme les navires flottent sur l'abîme, les sociétés sont suspendues sur la terreur ; la loi s'y ajoute, la recouvre sans la supprimer. De même la grâce complète la loi sans l'abolir. Les trois genres peuvent aussi coexister s'ils restent à leur place. Toute société qui prétend à la stabilité doit satisfaire en premier lieu certains besoins impérieux et brutaux que tout le monde subit, et se fonder sur la souveraineté du peuple ; mais elle doit tenir compte aussi de certaines conditions de perfection que seuls les esprits cultivés peuvent comprendre. Ainsi le Colysée de Rome repose sur des blocs à peine équarris, sur lesquels s'élèvent plusieurs étages de colonnades, dont les styles d'abord simples et sé-

vères deviennent plus délicats et donnent plus de soin aux détails au fur et à mesure qu'ils s'élèvent. La société n'existe que par l'ordre, par les restrictions apportées à la liberté de chacun dans l'intérêt de tous. Si d'un côté elle est le but auquel chaque individu doit faire des sacrifices, de l'autre elle n'est elle-même que l'ensemble des individus. La société n'est qu'un moyen ; l'individu seul est un but, parce que seul il a une conscience, seul il souffre et il jouit. C'est de lui que partent, c'est à lui qu'aboutissent toutes les sciences morales. L'ordre est nécessaire, mais la liberté seule a du charme. seule elle est féconde. Aussi faut-il que du haut en bas de l'échelle sociale chacun en ait sa part, comme il faut que chaque virtuose puisse interpréter, chaque dilettante puisse entendre un chef-d'œuvre à sa manière. Il ne suffit pas d'empêcher chacun de sortir de sa place ; il faut encore qu'il y ait une place pour chacun. L'art de gouverner est l'art d'intéresser chacun à sa fonction. Tout homme, fonctionnaire ou justiciable, répugne au rôle de machine. L'ordre qui prétend tout régler dégénère en tyrannie ; il inspire la même répulsion que la statuaire polychrome, qui loin de stimuler l'imagination, en arrête l'essor. C'est par la même raison que nul n'est prophète en son pays ; nous ne nous soucions pas d'un directeur de conscience en position de nous surveiller de trop près. La grande différence entre les sociétés orientales fondées sur l'Islamisme et nos sociétés occidentales consiste en ce que les unes se contentent de l'unité, alors que les autres veulent la diversité dans l'unité, dont la Trinité pourrait bien être le symbole. La même idée est évoquée par les aqueducs de la campagne latine, dont les horizontales à perte de vue soutenues par d'innombrables cintres produisent, surtout quand elles sont estompées par la brume matinale, une des impressions les plus saisissantes que j'aie

jamais éprouvées. Ils sont bien l'image de la puissance romaine, qui au moins sous la République, prétendait n'être qu'une confédération de cités, l'image aussi de ce que sera suivant toute apparence la société de l'avenir.

La conciliation des deux termes, la combinaison de la centralisation qui s'impose à certains égards, avec la décentralisation qui est préférable à d'autres, suppose l'emploi de moyens compliqués. Il faut en particulier que la souveraineté du peuple soit complétée par le principe d'autorité, idée essentiellement moderne qui maintient la liberté individuelle jusque dans l'accomplissement des fonctions publiques. On en fait une première application en faisant exercer la souveraineté, qui en définitive appartient toujours au peuple, au moyen d'un despotisme tempéré par l'insurrection. Mais ce progrès est absolument insuffisant. L'autorité appartient proprement à l'ordre spirituel; par étymologie elle consiste à augmenter, à augmenter surtout les lumières de la société. L'auteur est celui qui propose la solution d'un problème que les masses n'auraient pas trouvée d'elles-mêmes; il doit être plus éclairé que le public, en rester plus ou moins indépendant, au moins dans ses conceptions. Il serait impossible dans un pays où le pouvoir social prétendrait prescrire les croyances comme les actes. L'autorité devient temporelle quand l'auteur, en raison de la confiance qu'il inspire, est investi des pouvoirs nécessaires pour agir en lieu et place du peuple, non plus en simple exécuter, mais suivant ses appréciations personnelles.

L'auteur doit avoir un goût supérieur à celui des masses et concilier son sentiment individuel avec le leur. Il compromet son influence en négligeant soit l'un soit l'autre des deux termes. Cette conciliation constitue l'élégance, la grande qualité et la grande ambition des auteurs juridiques romains.

L'élégance consiste à choisir, à distinguer dans la masse de ce qui serait désirable, ce qui est possible à un moment donné ; elle concilie le goût du jour avec les exigences de la théorie, qui sans doute pour chacun de nous se confondent plus ou moins avec son goût personnel. Pour faire autorité en matière de toilette, l'élégant ne doit être ni un excentrique, ni un snob. Son originalité doit être piquante sans être choquante : il tiendra compte de la mode sans la suivre aveuglément parce qu'elle ne convient pas partout. Le véritable élégant, qui n'est pas le dandy, ne tombera pas dans le travers qu'on a reproché aux Japonais : on prétend que dans leur empressement à adopter nos costumes il les exagèrent, parce qu'ils subissent le goût de leurs fournisseurs, au lieu d'imposer le leur. Nonobstant son inconstance la mode est une forme de l'inertie, une tradition mouvante. Les traditions ne rendent de vrais services que si elles sont interprétées et régénérées. Le coureur de popularité qui flatte son public pour en vivre, lui gâte le goût et se le gâte à lui-même. Se privant d'un guide que rien ne peut remplacer, il se met dans l'impossibilité d'arriver à ce que les Anglais appellent l'art sincère, à ce qu'il faut appeler en français l'art vrai, celui qui a l'approbation de la conscience. Il ne s'affranchira jamais de la domination inconstante de la sensualité par la connaissance et l'appui des nécessités éternelles.

La société qui ne veut pas croupir dans la routine et finir dans le marasme doit avoir des autorités qui lui montrent le chemin du progrès ; il faut d'autre part opposer aux abus d'autorité la digue d'une religion éclairée. Une telle religion, à la fois libérale et positive, n'existe pas naturellement ; il faut la créer et ici comme ailleurs l'initiative ne peut partir que des individus. C'est en particulier à l'auteur à former

le public dont il a besoin, soit pour le garder de trop grands écarts, soit pour le protéger contre la concurrence déloyale. C'est à l'auteur de mettre le public en état de distinguer entre les tendances qu'il convient d'encourager et celles auxquelles il faut s'opposer. Ainsi Périclès l'Olympien ne se contentait pas d'entraîner son auditoire et voulait encore le mettre en état de résister aux entraînements.

Cette éducation de l'esprit public, œuvre de longue haleine, sans laquelle il n'y a ni grand art ni bonne justice, le juriste est disqualifié pour la faire. Il est trop mêlé à la pratique pour rester impartial; comme il ne peut s'empêcher de chercher à imposer sa manière de voir directement ou indirectement, on se défie de lui comme d'un dompteur d'hommes. L'artiste n'est pas suspect, parce qu'il est un charmeur; en choisissant bien ses moyens de plaire, il peut exercer une influence d'autant plus salutaire et profonde qu'elle passe inaperçue. C'est pour cela que l'Eglise catholique donne tant d'importance aux beaux-arts. Elle n'a malheureusement pas vu toutes les conditions à remplir. Suivons son exemple en complétant son œuvre : n'oublions pas que, pour résoudre les innombrables problèmes qui se posent devant elle, la société a besoin de la collaboration de toutes les consciences et ne peut l'obtenir qu'en assurant leur liberté. Respectons le sentiment des autres : il nous fournit des renseignements que nous ne pouvons pas nous procurer à nous-mêmes. Mais que chacun de nous respecte surtout son sentiment personnel, parce que c'est le seul dont il puisse suivre la formation jusque dans ses opérations les plus intimes, le seul par conséquent dont il puisse dans une certaine mesure garantir les indications.



L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DU COMMERCE

PAR

M. LÉO GOMBERG

PROFESSEUR DE COMPTABILITÉ

Lu le 14 Mars 1898 au Groupe d'Economie Sociale

MESSIEURS,

Dans mes articles sur l'*Académie fédérale de commerce*, parus dans la *Suisse universitaire*, j'ai fait ressortir l'urgence d'un enseignement supérieur du commerce, en démontrant son utilité et son importance tant au point de vue théorique que pratique. J'ai été très heureux de voir que mon travail a attiré l'attention de professeurs de quelques universités suisses et étrangères. M. Pantaleoni, professeur d'économie politique à l'Université de Genève, a même bien voulu faire une communication sur ce sujet à la section d'économie sociale de l'Institut. Vu l'heure avancée de la séance, cette intéressante question n'a pas pu être longuement discutée, et j'ai accepté avec beaucoup de plaisir l'invitation du président de la section, M. le professeur Wuarin, de faire ce soir une communication sur ce sujet. Je vais donc tâcher de montrer, dans les limites du temps dont je puis disposer, la nécessité de l'enseignement supérieur du commerce ainsi

que la manière de l'organiser, et je prie mes auditeurs de bien vouloir m'accorder, pendant quelques instants, leur bienveillante attention.

Afin d'éviter tout malentendu, je vais d'abord préciser ce que j'entends par *enseignement supérieur du commerce*. Dans l'instruction commerciale, il faut distinguer trois degrés différents semblables à ceux qu'on rencontre dans l'instruction générale :

1° *L'instruction commerciale primaire* qui a pour but de préparer des apprentis de commerce, de donner à des personnes, qui ont déjà reçu une éducation générale et qui se destinent au commerce, des notions premières qui leur sont nécessaires dans la pratique de leurs fonctions. En Suisse, ce genre d'enseignement commercial est représenté par les écoles de commerce de la Société suisse des commerçants ;

2° *L'instruction commerciale secondaire* qui a pour but de préparer des employés instruits de commerce et de donner aux jeunes gens, après quelques années d'études, une éducation commerciale plus spéciale et plus étendue. Cet enseignement commercial est assez répandu en Suisse et presque chaque ville a son école dite *supérieure*, mais qui ne répond qu'au programme des écoles secondaires : gymnases, écoles réales, etc. ;

3° *L'instruction commerciale supérieure* ayant la valeur d'un enseignement universitaire. Cet enseignement se donne dans des institutions des hautes études commerciales et a pour but de former des patrons, des directeurs et des administrateurs d'entreprises économiques, ainsi que des consuls, des arbitres de commerce, des professeurs en sciences commerciales, etc.

Cet enseignement universitaire du commerce est, comme on le verra plus loin, déjà réalisé dans les principaux pays commerciaux de l'Europe et de l'Amérique. En Suisse, ce degré d'enseignement nous manque. Il s'agit donc maintenant de combler cette lacune, en créant en Suisse un enseignement qui est absolument nécessaire au développement du commerce et de l'industrie nationale. C'est de ce troisième degré d'enseignement commercial que je vais spécialement vous entretenir.

J'ai tenu à définir l'enseignement dont nous voulons parler parce que, quand la question de l'enseignement supérieur du commerce a été soulevée en Suisse, quelques personnes ont cru qu'il s'agissait de l'extension des programmes des écoles déjà existantes. C'est dans cet ordre d'idées que quelques écoles de commerce ont fait des démarches auprès de la Confédération, en revendiquant pour elles l'introduction de cours supplémentaires. Ces démarches n'ont pas eu de succès, et nous croyons que, si la Confédération se décide à créer l'enseignement supérieur du commerce, elle entend l'organiser dans le sens que j'ai indiqué, dans le sens d'un enseignement universitaire et, dans ce cas, cet enseignement doit être créé soit tout à fait à part, comme une université de commerce, soit comme une section spéciale dépendant d'une université. Car il est bien évident que l'on ne pourrait pas réunir cet enseignement supérieur à l'enseignement des écoles commerciales secondaires, de même que l'on ne pourrait réunir un gymnase à l'Université, une école réelle à l'école polytechnique : Ces deux degrés d'instruction ont d'autres buts, d'autres élèves et d'autres moyens.

On pourrait bien améliorer les programmes des écoles de commerce déjà existantes, si l'on supposait que leur ensei-

gnement actuel n'est pas satisfaisant ou que leur organisation laisse à désirer, ce que nous ne voudrions affirmer, car nous voulons croire qu'elles sont toutes à la hauteur de leur tâche dans les limites de leur but et de leurs programmes.

Or, nous le répétons, il ne s'agit pas de l'amélioration ou de l'agrandissement des programmes des écoles secondaires de commerce déjà existantes, mais il est question de la création d'un enseignement *supérieur* du commerce dans le sens universitaire, enseignement qui fait défaut en Suisse.

Examinons maintenant si cet enseignement supérieur du commerce est bien nécessaire, et si les connaissances qui forment la science commerciale peuvent être élevées à un enseignement universitaire, scientifique, théorique.

Il y a encore des personnes et même des commerçants — des petits employés aussi bien que des chefs de divisions, des directeurs comme des patrons d'entreprises, qui pensent, bien qu'ils soient les plus intéressés dans le développement et la propagation de solides connaissances commerciales, que dans le commerce on n'a pas besoin d'une instruction spéciale et théorique, que les bons commerçants se forment dans la pratique des affaires, dans le commerce lui-même. Mais on trouvera de tels routiniers dans toutes les professions, on rencontrera toujours des personnes qui nieront l'utilité des sciences. Il y a encore maintenant des personnes qui reçoivent avec défiance toute nouvelle découverte scientifique et qui retournent avec regret leurs yeux vers le « bon vieux temps » quand il n'y avait pas de chemins de fer, ni de téléphones, quand on faisait son testament avant d'aller de Genève à Paris. Dans les villages éloignés de la ville et de la civilisation de beaucoup de pays orientaux, on

voit bien souvent les vieilles femmes traiter les malades, d'anciens scribes plaider les affaires. J'ai vu moi-même bien souvent confier la direction technique des établissements industriels de préférence aux contremaîtres, aux anciens ouvriers plutôt qu'aux techniciens instruits.

Dans le commerce c'est encore pire : l'employé routinier élevé dans l'empirisme des bureaux dans lesquels, après une carrière de longues années il est enfin arrivé à se faire une place indépendante et à posséder quelques connaissances dans l'administration, s'oppose volontiers à l'instruction théorique, voit avec hostilité ces jeunes gens qui, n'ayant pas suivi toute cette carrière pratique, ni commencé par les fonctions de garçon du bureau, entrent dans le commerce pourvus de connaissances théoriques et sérieuses, dépassant de beaucoup les connaissances que lui, l'employé ancien, a acquises seulement après de longues années de travail. Il sent aussi que ce jeune homme, sorti d'une école spéciale, va bientôt, grâce à son savoir, le devancer dans la carrière.

Heureusement, le nombre de ces routiniers diminue de plus en plus, et il est déjà maintenant universellement reconnu, que celui qui se destine à la carrière commerciale doit recevoir une instruction spéciale. Les patrons, les directeurs d'entreprises ont eu déjà l'occasion d'apprécier les connaissances théoriques des employés instruits sortant d'une école spéciale. La plupart des grands établissements de commerce, d'industrie et de finance recrutent à présent leurs employés parmi les élèves des écoles de commerce.

Ce n'est pas la minorité qui reste encore fidèle à la routine qu'il faut consulter sur l'utilité de l'instruction commerciale théorique, de même qu'on ne va pas demander aux

routiniers l'utilité de la physique, de la chimie, etc.¹ Ce sont toujours ceux qui sont à la tête de l'instruction nationale auxquels incombe le soin de pourvoir par un enseignement raisonnable aux besoins du pays et d'en faire profiter la nation.

Ce n'est pas que je veuille nier l'importance de la pratique pour la carrière commerciale ; la pratique — le bureau commercial — est nécessaire à l'étudiant en sciences commerciales de même que la clinique est nécessaire à l'étudiant médecin, l'atelier à l'étudiant technicien, etc. Mais le médecin, l'ingénieur, le jurisconsulte, le théologien, l'agronome, le professeur ont chacun leur école spéciale supérieure, qui leur enseigne la théorie, leur donne les connaissances qui leur sont nécessaires pour pratiquer leur profession. Seuls, le commerçant, le banquier, le directeur d'une compagnie d'assurance ou des chemins de fer n'ont pas d'école spéciale supérieure, où ils pourraient recevoir une instruction qui leur aurait fourni les connaissances nécessaires pour pouvoir diriger et administrer les entreprises à la tête desquelles ils sont placés, et dans l'exploitation desquelles sont intéressées tant de personnes, parfois toute une population, de part dans ces entreprises comme actionnaires, sociétaires, créanciers, etc.

Si le personnel, les employés du commerce, à qui on confie seulement une certaine branche de l'administration, doivent être pourvus des connaissances solides dans la tenue des livres, le calcul commercial, la connaissance des marchandises, etc., combien à plus forte raison celui qui est

¹ A ceux qui s'y intéressent je conseillerai de lire dans les *Schweizerische Blätter für Wirtschafts und Socialpolitik* l'article de M. Oncken, l'érudit professeur d'Economie politique à l'Université de Berne. On trouvera dans cet article des observations très instructives.

placé à la tête d'une entreprise ne doit-il pas posséder de savoir et de science pour organiser, combiner et administrer ses affaires, pour contrôler et surveiller son personnel ?

Combien de pauvres gens, de personnes travailleuses qui, à force de privations et d'économies, voulant se constituer une petite rente pour leurs vieux jours, confient leurs petites épargnes à des sociétés d'assurance, de banque, etc., et se voient à la fin ruinés par ces entreprises, grâce à la mauvaise administration de ces établissements et à l'ignorance des directeurs de ces entreprises en fait d'économie industrielle et financière, d'administration et de comptabilité !

Combien de personnes demeurant à l'étranger et obligées de confier la gérance de leurs biens à des directeurs sont lésées, grâce à l'absence d'ordre dans cette administration et cela par suite de l'ignorance des principes de la science du commerce, pierre de touche de l'activité économique raisonnable ?

Consultez les statistiques des faillites et des banqueroutes, et vous verrez que 90 faillites sur 100 sont dues à l'absence d'ordre, de bonne comptabilité et à l'ignorance des principes de l'organisation et de l'administration des entreprises économiques.

Il y a un an, je fus mandé à Paris pour faire le contrôle d'un grand établissement industriel, et, après quelques mois de travail, j'y découvris des fraudes s'élevant à une somme de 450,000 francs et commises par plusieurs employés depuis huit ou dix ans. A qui la faute de ces détournements ? L'on trouvera toujours et partout des amateurs du bien d'autrui. Mais est-ce que nous n'appellerions pas insensé celui qui jetterait sa bourse par la fenê-

tre uniquement pour en tirer la triste conviction qu'il y aura des gens qui la ramasseront et qui la mettront dans leur poche sans en demander la permission à son propriétaire ? Ce n'est pas en tout cas la *science* du commerce qu'il faut accuser pour les abus de confiance et les détournements, mais c'est justement l'absence de cette science, l'incurie de certains commerçants et directeurs, la négligence de l'ordre qui amènent les abus dirigés contre les biens des autres.

Ne faut-il pas à un ingénieur une instruction spéciale et théorique pour pouvoir combiner les rouages d'une locomotive qu'il veut construire, pour examiner et calculer exactement les forces et les résistances ? Ne faut-il pas à un architecte du savoir pour arrêter les proportions, combiner les matériaux et faire le plan d'un bâtiment qu'il va édifier ?

Alors, pourquoi ne faut-il pas à celui qui veut organiser une société quelconque d'assurance ou de banque, entreprise dans laquelle sont intéressées tant de personnes comme actionnaires, créanciers, sociétaires, etc., pourquoi ne faut-il pas à celui-ci du savoir pour combiner les rouages de cette grande machine, pour examiner et calculer soigneusement les conditions et les avantages de son exploitation, lorsque d'une fausse mesure ou des calculs inexacts dans l'organisation et l'administration dépend bien souvent toute la marche de ce grand mécanisme, dont la chute a pour conséquence une multitude de ruines, et parfois celles des gens qui lui ont confié les épargnes de toute leur vie, l'appui de leurs vieilles années, le bien-être de leurs familles, de leurs enfants, les moyens d'éducation de leurs fils, l'espoir de leurs filles qui se voient parfois dans l'impossibilité de se créer une propre famille ? L'éducation commerciale n'est-elle pas après cela une condition de haute moralité ?

On entend parfois dire que le commerce n'est pas digne d'un enseignement théorique, supérieur, qu'il faut l'apprendre pratiquement, dans les bureaux mêmes. C'est évidemment une erreur !

Qu'est-ce que le commerce ? Le commerce est la science qui nous enseigne les moyens rationnels de traiter et d'effectuer les échanges soit de services (du travail), soit de valeurs (du capital), qui résultent de la production, de la distribution, de la consommation et de l'administration des richesses, c'est-à-dire de tout ce qui concerne l'activité économique de l'homme.

Le commerce ou l'activité économique a toujours été et sera toujours le plus grand mobile de la vie et de la civilisation sociales. C'est lui qui est la cause de toute activité humaine et toute activité doit nécessairement se rencontrer avec les principes de la science du commerce. Car, quelle profession n'est pas une suite des échanges, soit du travail, soit du capital ?

Beaucoup de sciences doivent leur développement au commerce, car la tendance de l'homme vers le perfectionnement des instruments de son travail a eu comme conséquence les plus grandes découvertes dans le domaine de la technologie, de la physique, de la chimie. L'histoire de la civilisation nous montre aussi que les nations les plus commerçantes ont été en même temps les plus civilisées.

• Si nous consultons cette histoire de la civilisation, dit
• M. Edmond James, l'éminent professeur à l'Université de Chicago, nous constatons que beaucoup de perfectionnements
• dans les relations commerciales ont autant d'intérêt et d'utilité pour l'humanité qu'une découverte en médecine, en physique, en chimie, un perfectionnement des procédés de la
• jurisprudence, etc. La lettre de change dans toutes ses

« combinaisons n'a peut-être pas moins d'importance pour
 « la prospérité humaine que le microscope, tandis que
 « l'invention de la monnaie est encore d'une plus grande
 « importance que l'invention de l'imprimerie ou de la
 « machine à vapeur. Le progrès de l'esprit humain ne se
 « reflète peut-être nulle part autant que dans l'invention et
 « le perfectionnement de la monnaie, dans l'établissement
 « et le développement des banques, dans la naissance et les
 « combinaisons de l'assurance, etc., etc. Beaucoup d'œuvres
 « dans le domaine du commerce ne sont pas moins scienti-
 « fiques dans leur caractère et philanthropiques dans leurs
 « résultats que la recherche des bacilles du choléra et des
 « moyens de guérir cette maladie. »

A mon avis, la question de la nécessité de l'enseignement supérieur du commerce se pose ainsi : Faut-il de la science dans notre activité économique ? Et à cette question je réponds : S'il en faut dans toute autre branche d'activité humaine ; s'il en faut pour le médecin, pour le technicien, pour l'architecte, etc., tout aussi bien au moins en faut-il dans l'activité économique, où, grâce au développement et à la facilité des moyens de communication et de transport, le monde entier est devenu pour ainsi dire un seul marché, sur lequel se reflètent les conditions économiques de tous les pays. Pour pouvoir lutter contre la concurrence sur ce marché international, on doit être pourvu de connaissances spéciales et approfondies sur les conditions économiques de divers marchés, sur le mode de règlements, sur l'offre et la demande, sur les matériaux bruts et les produits, sur la main-d'œuvre, etc., etc.

Les temps auxquels pouvaient s'appliquer les mots de Vauban : « Le commerce est l'école de la fraude » ou les non moins sévères jugements de l'auteur des *Principes de*

Sociologie, Herbert Spencer, ces temps sont passés. A notre époque, il y a peu de gens qui se laissent duper. Le commerçant de nos jours, s'il veut réussir dans ses affaires, doit posséder une instruction sérieuse et spéciale pour pouvoir diriger son entreprise dans la voie de la réussite.

Les connaissances que le négociant de notre temps doit posséder sont tellement multiples qu'on peut déjà entrevoir la nécessité prochaine de l'institution d'écoles polytechniques commerciales avec la spécialisation pour différentes carrières commerciales.

M. Lefèvre, auteur d'ouvrages bien connus sur la science du commerce, a dit : « En commerce, en industrie, comme
• en art militaire, la science est une arme de précision ;
• quand elle est faite, elle s'impose, et, dans les luttes pacifiques ou meurtrières, la victoire appartient au premier
• qui s'en empare. Il s'agit de savoir si l'avenir est au canon
• ou à la comptabilité ! »

Eh bien, déjà à notre époque on ne juge plus de la puissance d'une nation par le nombre des soldats qu'elle peut armer, mais par le perfectionnement de son outillage industriel, par sa puissance productive et commerciale.

Voici, d'autre part, ce que M. Eugène Léautey, qui a beaucoup contribué à la réforme de l'enseignement commercial, en France, écrit dans son beau livre : *L'enseignement commercial en France et dans le monde entier*. « En définitive, toutes les
• professions sont tributaires du commerce. Quand le commerce va, tout va ; il y a donc un intérêt majeur, même
• pour les fonctions libérales, à ce que le commerce soit
• intelligemment mené, et il ne peut l'être de nos jours que
• par des hommes spécialement instruits. Se figure-t-on ce
• que deviendrait un pays se refusant, seul parmi les autres,
• à pourvoir par de fortes études professionnelles au recru-

« tement sérieux de sa magistrature, de son clergé, de ses
« ingénieurs, de ses médecins, de ses savants, de ses pro-
« fesseurs, de ses écrivains, de ses artistes, etc. ? C'est
« pourtant ce qui a lieu pour le recrutement de ses com-
« merçants. Alors que chacun reconnaît que les professions
« artistiques, scientifiques, industrielles, judiciaires et mili-
« taires veulent une forte préparation spéciale, notre erreur
« commune a été et est encore de croire que le commerce
« fait exception à la règle et qu'un simple apprentissage
« pratique suffit à qui s'y destine. Cependant, il faut recon-
« naître qu'il n'est pas de carrière plus complexe que la
« carrière commerciale et que lui donner les moins intelli-
« gents et les moins instruits de nos nationaux, c'est con-
« damner le commerce à une infériorité certaine, qui doit
« infailliblement se manifester tôt ou tard. »

La science du commerce est nécessaire, non seulement aux commerçants, aux administrateurs de l'industrie et de la banque, mais aussi aux juristes, aux techniciens, aux consuls, aux administrateurs publics.

Les juristes appelés à juger, à sauvegarder les droits et les intérêts des personnes et des sociétés, ayant la mission de défendre la propriété, les biens de leurs commettants, ne peuvent se rendre un compte exact des relations et des rapports juridiques que lorsqu'ils sont à même de déchiffrer les livres, les comptes et les actes commerciaux, lorsqu'ils comprennent la théorie de l'organisation et de l'administration des entreprises économiques, et le mécanisme de la comptabilité qui représente le mouvement des valeurs et les conséquences juridiques qui en résultent. Que l'attitude d'un juriste dans les questions de liquidation, de faillite, etc., est anormale, si la comptabilité est

pour lui lettre close ! Il faut donc convenir que l'absence d'une chaire d'économie commerciale et financière à la Faculté de Droit est une lacune fâcheuse, une anomalie dans l'enseignement supérieur ; on prive les jurisconsultes des moyens indispensables d'examiner et de comprendre les causes et les conséquences juridiques de l'activité économique ; toutes les conditions qui servent de base aux droits réciproques dans le monde commercial, leur restent inconnues. Si l'importance de la jurisprudence se manifeste dans la punition des faits délictueux, la comptabilité met en lumière l'existence des délits, empêche la possibilité même de les commettre. Toute action, juridique ou économique, du commerçant se trouvant être décrite par la comptabilité, cette dernière rend les mêmes services contre les malfaiteurs qu'un appareil avertisseur placé au coffre-fort, appareil qui posséderait la faculté de photographier tous les mouvements qu'un voleur aurait faits pour emporter son contenu.

La science du commerce est non moins nécessaire aux techniciens. L'administration technique d'une entreprise industrielle est si étroitement liée à l'administration commerciale que sa direction raisonnable dans la voie de la réussite n'est guère possible que si l'une s'appuie sur l'autre, que si l'une donne le bras à l'autre. Le bureau technique, non guidé par les données du bureau commercial, fonctionne au hasard, n'a pas de bases sûres dans ses actions ; il peut conduire à la ruine l'entreprise, même si cette dernière se trouve dans les meilleures conditions économiques. Les calculs et les devis des techniciens pour la construction et le placement des machines, l'emploi de la main-d'œuvre, la combinaison des produits, etc., n'ont jamais une valeur véritable et réelle que lorsqu'ils tiennent

compte des conditions économiques de l'entreprise. La connaissance de l'économie industrielle et financière est donc d'une nécessité absolue pour les techniciens.

Le consul, surtout celui d'un pays comme la Suisse, dont les relations commerciales avec l'étranger ont plus d'extension et de valeur que les relations politiques, ne remplit, en général, que les fonctions d'un arbitre national de commerce, d'un protecteur de l'industrie et du commerce du pays, d'un représentant commercial de la nation. Est-il besoin d'autres arguments pour montrer, combien il est nécessaire qu'un consul ait fait de la science du commerce une étude approfondie ?

Enfin, les administrateurs publics des différents services : finances, travaux publics, commerce, industrie, etc., n'ont-ils pas besoin d'étudier la science, qui est appelée à introduire l'ordre et l'économie, non seulement dans les affaires privées, mais aussi dans les entreprises d'intérêt public ? N'est-il pas nécessaire aux personnes, qui ont à diriger une division du département des finances, du commerce ou de l'industrie, de connaître la théorie de l'organisation et de l'administration des entreprises économiques ? Surtout dans un Etat comme la Suisse, où l'administration économique est beaucoup plus importante que l'administration politique, ne faut-il pas que les administrateurs étudient soigneusement les conditions économiques, fassent une étude approfondie des causes de la production, de la distribution, de la consommation et de l'administration des richesses nationales ?

La science économique elle-même, qui prétend être appelée à montrer un jour à l'homme les moyens d'atteindre ce bonheur social vers lequel il tend depuis des siècles, tirera des avantages énormes de l'étude de la science du commerce,

qui ne représente autre chose que *l'économie politique appliquée* à la vie elle-même, aux faits réels. Or, l'économie politique ne prendra son essor que si elle se base sur les faits, sur les phénomènes de l'activité économique réelle. Ces faits sont fournis à l'économie politique par la science du commerce, qui embrasse : l'économie commerciale, industrielle, financière, administrative et enfin la science de la comptabilité, qui donne une expression monétaire, exacte, mathématique aux rapports entre le travail et le capital, éléments principaux de l'activité économique. La science économique pure, pour se développer, doit s'appuyer sur l'économie appliquée et qui n'est autre chose que la science du commerce. Les administrateurs d'entreprises privées et publiques, les avocats, les consuls, etc., ne peuvent pas puiser dans l'économie politique pure toutes les connaissances qui leur sont nécessaires pour organiser, administrer et contrôler les entreprises économiques, l'économie politique pure étudiant l'activité économique sociale, mais non privée.

Pour combler cette lacune dans l'enseignement supérieur il faut introduire dans les universités *une chaire d'économie politique appliquée* ou de la science du commerce, qui enseignera les principes de l'application rationnelle de l'activité économique de l'homme. Cette chaire se composera des cours : 1° d'économie commerciale et industrielle ; 2° d'économie financière ; et 3° de science de la comptabilité. Et c'est cette chaire que je propose d'introduire à l'Université de Genève.

Voici le programme que je propose pour cette chaire.

COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE APPLIQUÉE

(4 heures par semaine dont une heure en séminaire.)

A) *Economie commerciale et industrielle :*

Généralités sur le commerce et les commerçants, l'échange
et le règlement des échanges ;
Etude de différents types de fabrication et des éléments du
prix de revient ;
Transports terrestres et maritimes ;
Douanes et entrepôts ;
Assurances : vie, incendie, accidents, etc. ;
Notions d'administration commerciale et industrielle.

B) *Economie financière :*

Généralités sur la monnaie, le capital et le crédit ;

1. *Banque :*

Classification des opérations de banque ;
Classification des banques ;
Banques de différents pays ;
Administration de la banque.

2. *Bourse :*

Classification des opérations de bourse ;
Achat et vente des titres ;
Des différents placements ;
Changes, arbitrages, cotes chiffrées ;
Administration de la bourse.

C) Science de la comptabilité :

1^{er} semestre. Principes généraux de la comptabilité.

Définitions ;

Caractères scientifiques de la comptabilité ;

Le champ d'observation de la comptabilité ;

La méthode de la comptabilité :

La double inscription ;

Les comptes ;

Les livres : analytiques, synthétiques ;

Le but de la comptabilité :

Fonctions descriptives (la constatation des faits) ;

Fonctions synthétiques (la détermination des résultats) ;

Fonctions investigatrices (la recherche des causes régissant l'activité économique) ;

Histoire de la comptabilité ;

Diverses méthodes de la comptabilité ;

Rapports de la comptabilité avec les autres sciences.

2^{me} semestre. La comptabilité appliquée :

Comptabilité des sociétés de différents types ;

Comptabilité de la banque ;

Comptabilité industrielle ;

Comptabilité publique ;

Diagrammes de comptabilité de différentes entreprises.

L'enseignement de ces matières à l'Université doit être un enseignement purement scientifique. Le programme des écoles de commerce déjà existantes est celui d'un enseignement pratique, où il s'agit d'apprendre aux élèves les procédés pratiqués du commerce. Le but de l'enseignement supérieur, universitaire est tout autre : ici c'est l'enseignement théorique, scientifique et élevé qui prédo-

mine. Le futur avocat, consul, administrateur public ou directeur d'une entreprise économique n'a pas besoin de savoir tenir les livres en personne ou de dresser des comptes courants; mais il doit connaître à fond la théorie de l'organisation et de l'administration économiques, pour pouvoir lire les bilans et les inventaires, examiner l'avantage de différents marchés et débouchés des produits indigènes ou nationaux, pour savoir organiser et diriger sur des bases raisonnables l'entreprise à la tête de laquelle il est placé, pour contrôler ses employés, combiner de nouvelles transactions, etc.

Cette chaire d'Université doit être confiée à un professeur capable, à un homme qui soit à même de donner à ce cours le développement qui convient à des matières enseignées à l'Université. C'est le nœud de la question: il vaut mieux ne rien faire que de mal faire. Car si l'on choisit un professeur médiocre, si le programme de ce cours n'est pas soigneusement élaboré, cette chaire ne donnera jamais les résultats voulus. Il faut que la science commerciale se débarrasse de l'empirisme, qu'elle montre à ceux qui persistent à ne pas la reconnaître comme science, toute son utilité, toute sa haute portée et toute son importance scientifique. Or, ceci dépendra du professeur chargé de l'enseignement de la science commerciale à l'Université. Il faudra bien se garder de prendre une personne imbue des procédés de la routine, ne connaissant que la pratique du commerce, ignorant les principes généraux de cette science. Si ces professeurs conviennent encore aux écoles inférieures de commerce, où il s'agit de préparer des apprentis, des petits employés et d'enseigner à l'élève des procédés *pratiques* dont on se sert dans les bureaux, ce système est absolument défectueux dès qu'il s'agit d'un enseignement supé-

rieur, car ici l'enseignement doit prendre une autre importance, un autre aspect : il faut donner à l'élève des principes déterminés et *scientifiques*. A plus forte raison, ce moyen de procéder doit-il être abandonné lorsqu'il s'agit d'une chaire à l'*Université* : ici on doit avoir comme professeurs des savants, des gens qui se sont consacrés à l'*étude de la science*, des théoriciens qui en ont fait leur profession et qui sont à la hauteur d'enseigner ces branches d'une manière scientifique, académique.

Ces matières doivent être obligatoires pour le diplôme de docteur en droit. Les étudiants croient, par la possession de leur diplôme de docteur, avoir reçu une instruction supérieure et universelle, tandis qu'ils n'ont aucune idée de la science du commerce, la plus utile à l'activité économique, et avec laquelle ils seront nécessairement en rapport, quelle que soit la profession qu'ils choisissent. Ils ne savent rien de cette science qui dirige l'homme dans son travail, qui est une boussole, une lumière éclairant l'activité économique.

L'introduction de cette chaire à notre Université aura une grande importance pour la ville de Genève. Elle attirera beaucoup de Suisses d'autres cantons, qui désirent suivre cet enseignement et qui sont obligés d'aller le chercher dans d'autres pays ; elle attirera beaucoup d'étrangers qui auront ici l'occasion de faire des études spéciales en vue des carrières de consuls, de premiers administrateurs de commerce, d'industrie et de finance. Mais tout spécialement elle contribuera au développement de l'industrie et du commerce de Genève, en faisant de notre ville un centre de propagation de la science dans les affaires industrielles et financières.

Cette chaire à l'Université formera encore des théoriciens de la science du commerce ; elle fournira aux écoles

primaires et secondaires de commerce des professeurs capables, pour la formation desquels il n'existe en Suisse en ce moment aucune institution, et dont le recrutement se fait actuellement parmi les anciens employés des bureaux, parmi les praticiens. A cet effet un diplôme d'aptitude à l'enseignement commercial dans les écoles primaires et secondaires pourrait être créé.

L'enseignement supérieur du commerce sera très favorable au développement même des écoles actuelles de commerce. Car, en contribuant au développement et à l'étude plus approfondie de la science commerciale, et en faisant participer le public aux avantages du savoir et de l'ordre dans les transactions économiques, cet enseignement trouvera toujours de nouveaux adeptes, de nouveaux partisans, et aura comme suite la propagation de l'instruction commerciale. La fréquentation des écoles primaires et secondaires de commerce augmentera indubitablement. Du reste, il est universellement reconnu que dans l'instruction publique l'enseignement supérieur est une condition absolue du développement et du perfectionnement de l'enseignement secondaire et primaire. Ce dernier bénéficie toujours des progrès réalisés par le premier en matière de méthodes d'enseignement, d'ouvrages classiques, de professeurs, etc.

Il y a 24 ans, en 1874, la question de la création d'une Académie fédérale de commerce était déjà à l'ordre du jour au Conseil fédéral, et tout dernièrement cette question a occupé pendant quelques mois la presse suisse. L'opportunité, la nécessité absolue de cet établissement de l'enseignement supérieur du commerce est reconnue universellement. Et si la Confédération en a ajourné la création immédiate, c'est qu'il y a quelques difficultés à surmonter. D'abord l'organisation d'une Académie avec un enseigne-

ment véritablement supérieur demande un budget assez considérable. Les frais de premier établissement de l'Ecole des hautes études commerciales de Paris s'élevèrent à deux millions de francs. Ensuite, il faut croire que la rivalité de différentes villes qui ont revendiqué pour elles le siège de l'Académie a aussi contribué à l'ajournement de son établissement.

Et bien, en introduisant la chaire d'économie commerciale et financière à notre Université, nous ne répondrons pas seulement à l'intérêt local de notre canton, mais encore nous satisferons aux besoins de tout le pays, qui aura un grand avantage à posséder un enseignement supérieur du commerce. Cet enseignement supérieur du commerce est pour les Suisses, comme je l'ai prouvé ailleurs, une question d'une importance exceptionnelle, une question d'existence, de prospérité nationale. Après avoir institué cette chaire, on pourrait, avec le temps et moyennant des dépenses relativement minimales, créer à notre Université une section des sciences commerciales et administratives, en réunissant les cours donnés actuellement : l'économie politique, le droit commercial, la science des finances, etc., avec la chaire que je propose d'introduire, et à laquelle on pourrait alors rattacher un cours de technologie commerciale (l'étude des marchandises), un musée des produits industriels, un laboratoire pour les essais et les examens des produits, ce qui sera facile à établir, étant donnée l'école de chimie si réputée de notre Université.

Cette section, outre les services qu'elle rendra aux étudiants en droit qui se préparent pour des carrières d'avocat, de consul, de fonctionnaire public, sera d'une grande utilité pour le commerce du pays, utilité dont l'étendue et l'importance ne peuvent même pas être estimées d'avance

à leur juste valeur. D'abord on formera des directeurs de fortunes privées, capables de les administrer et d'effectuer des transactions en connaissance de cause, on donnera à ces directeurs des chefs de bureaux, des aides qui seront à même de les seconder dignement dans cette administration. Mais il y a plus encore, c'est le développement que le commerce, l'industrie et la finance du pays vont atteindre, lorsqu'ils seront basés sur une science véritable, lorsqu'ils seront dirigés non au hasard, par tâtonnement, mais guidés dans un esprit de calcul, de savoir, d'ordre ; on ne fera plus de transactions hasardeuses, d'entreprises d'un résultat douteux, qui parfois ruinent et démoralisent la société.

La proposition, que j'ai faite dans mes articles de la *Suisse Universitaire* et que je répète à présent, de résoudre cette question de la création d'une Académie de commerce par l'institution d'une section des hautes études commerciales à côté de l'Université, a déjà trouvé des partisans : Je lis dans le dernier numéro du journal *Schweiz. Kaufmännischer Centralblatt* que la Société des commerçants de Zürich a arrêté, dans sa dernière séance, de faire le nécessaire auprès du conseil d'instruction publique à Zurich, pour former une section des sciences commerciales à l'Ecole Polytechnique. A l'Université de Berne il existe depuis 1886 un séminaire des *sciences économiques et consulaires*, fondé et dirigé par M. le professeur Oncken ; on y donne des cours faisant partie de l'économie commerciale et financière ; et même un cours de technologie commerciale. Il s'agit donc maintenant de savoir, si Genève va se laisser devancer par les Universités de la Suisse allemande.

L'enseignement supérieur du commerce est déjà créé dans tous les pays civilisés de l'Europe et de l'Amérique.

En *France*, on possède l'Ecole des hautes études commerciales citée plus haut et créée par la Chambre de Commerce de Paris.

En *Belgique*, on a l'Institut supérieur de commerce à Auvers, qui est organisé sur le pied d'une Université, et dont le diplôme de fin d'études donne droit au titre de *licencié en sciences commerciales*. Le peuple belge, qui a eu l'occasion d'apprécier la grande importance de l'enseignement supérieur du commerce et les beaux résultats que cet Institut, renommé dans le monde entier, a donnés, vient encore d'instituer dernièrement à l'Université de Liège et à celle de Gand des sections des sciences commerciales et consulaires. L'enseignement dans ces sections comporte deux années d'étude et deux examens ; il conduit à l'obtention du diplôme scientifique de licencié du degré supérieur en sciences commerciales et consulaires. Les études sont réduites à une année et à un seul examen pour les docteurs en droit.

En *Italie*, l'enseignement commercial est déjà depuis longtemps élevé au niveau universitaire. On y possède des écoles supérieures de commerce dont l'organisation et l'enseignement sont exemplaires. Je me bornerai à nommer : l'Ecole de commerce de Bari, dite Université de commerce, et l'Ecole supérieure de Venise avec trois sections : 1° l'Institut supérieur de commerce ; 2° Faculté juridique et 3° Ecole normale de préparation à l'enseignement des sciences commerciales et des langues.

Le mouvement qui s'accomplit avec tant d'activité en *Allemagne* depuis un certain temps pour le développement de l'enseignement commercial est très remarquable et très instructif. Si l'Allemagne a fait dans les derniers 25-30 ans tant de progrès sur le marché international, en faisant re-

culer ce terrible et puissant concurrent, l'Angleterre, ce n'est que grâce à la bonne organisation de son enseignement commercial. Les Chambres de commerce ont compris le vrai et seul mobile de la prospérité économique du pays et travaillent assidûment à l'organisation d'établissements des hautes études commerciales. Sans tenir compte des Académies de commerce de Leipzig, Berlin, Breslau, Dresde, Géra, etc., et de la chaire de comptabilité de l'Ecole polytechnique de Stuttgart qui existent depuis longtemps, on vise à instituer des sections des sciences commerciales à côté de Universités dans toutes les villes principales. Le 25 avril de cette année une section de ce genre a été instituée à l'Université de Leipzig ; en octobre on va en ouvrir une à Aachen (Aix-la-Chapelle), une chaire de comptabilité à Karlsruhe et on a en vue de créer des sections aussi à Hanovre, à Dresde, à Francfort.

En *Autriche*, outre les Académies de Prague, Vienne, Linz, etc., une section des sciences commerciales existe à l'Ecole Polytechnique de Prague et depuis le semestre d'été 1896 à l'Ecole Polytechnique de Vienne.

En *Russie*, le Polytechnicum de Riga a une section commerciale, et à Moscou on a l'Académie pratique des sciences commerciales fondée en 1810. la plus prospère de tous les établissements de ce genre, vu qu'elle possède un actif de plus de 1,500,000 roubles, ce qui représente plus de quatre millions de francs et que la *Société de Crédit mutuel de Moscou* qui a été créée par les membres de l'administration de l'Académie, alloue à cette dernière cinq pour cent de ses bénéfices nets annuels, ce qui représente une somme de 80 à 100,000 francs par an.

Enfin, aux *Etats-Unis d'Amérique* on a, depuis 1881. une section très complète des sciences commerciales à

l'Université de Philadelphie et tout dernièrement une pareille section vient d'être introduite à l'Université de Chicago, comme me le communique M. Edmond James, professeur à l'Université de Chicago et directeur de cette section.

Il n'y a donc que la Suisse où l'enseignement supérieur du commerce fasse défaut, bien qu'il soit encore plus nécessaire aux Suisses qu'à n'importe quel peuple, vu la nature du sol du pays qui manque des richesses naturelles, et que la Suisse doit surtout sa prospérité au développement de son commerce et de son industrie.

Les Suisses, obligés d'émigrer et d'entretenir de relations commerciales avec tous les autres peuples, doivent être encore plus instruits, mieux préparés à l'administration des affaires, que leurs rivaux. Pour faire face à la concurrence des autres pays, pour gagner le prix dans cette lutte internationale, les Suisses doivent devancer les autres nations en connaissances commerciales, pour pouvoir combiner et effectuer leurs transactions au profit de chacun et de tous. *Ce serait donc une œuvre de prospérité et de bien-être national que de combler une lacune dans cet enseignement aussi important pour la nation.*

Je propose donc aux membres de la section d'économie sociale de l'Institut de prendre cette cause en main et de faire examiner, par une commission prise dans votre sein, le programme que j'ai élaboré et les voies et les moyens d'introduire une chaire *d'économie commerciale et financière ou d'économie politique appliquée* à l'Université de Genève.

De mon côté, je me tiens à l'entière disposition de cette commission, et je serai heureux si ma proposition trouve un accueil favorable.

GENÈVE ET L'ITALIE

Discours de M. le professeur Eugène Ritter
Président de l'Institut genevois
à la séance annuelle du 16 mars 1898.

MESSIEURS,

Si vous tracez sur la carte une ligne droite, qui parte de Gènes ou de Turin, et se dirige vers Paris, vous verrez que cette ligne passe par Genève. Mais elle est coupée par les Alpes et le Jura ; il faut se plier à des détours pour suivre leurs vallées, et arriver aux cols où ces montagnes s'abaissent ; si bien que Mâcon et Chambéry, ou bien Lyon et les villes de la Provence, se trouvent mieux placées pour la facilité du voyage. Toujours est-il que Genève n'a pas été sans jouer quelque rôle, au cours des siècles, dans les relations de l'Italie avec le grand pays situé entre les Alpes et la Manche ; je vais essayer de relever, dans notre histoire, tout ce qui se rattache à ce sujet.

Quand la Gaule fut conquise par César, c'est à Genève qu'eut lieu la première rencontre. Les escarmouches que les Helvètes engagèrent sur les bords de notre Rhône, ne tournèrent pas à leur avantage ; ils abandonnèrent la partie, défilèrent le long du fleuve, et allèrent se faire battre ailleurs ; ainsi commença cette belle suite de victoires qui porta jusqu'au Rhin la frontière romaine.

Huit cents ans après, le roi des Francs, Pépin, allant en Italie combattre les Lombards, passa par Genève, et de même,

un peu plus tard, son fils Charlemagne. Les chroniqueurs nous montrent le roi Charles, qui était jeune alors, tenant un champ de mai auprès de notre ville, *cité bourguignonne*, comme ils disent, située au bord du Rhône. *fleuve au cours rapide*.

Enfin le général Bonaparte, premier Consul, en partant pour campagne où il écrasa ses ennemis à Marengo, avait aussi traversé Genève avec ses soldats. Ainsi notre ville, à trois ou quatre reprises, a vu passer de grands capitaines qui conduisaient leurs armées à des guerres célèbres, dont les conséquences ont duré longtemps.

Mais sous le Consulat, comme au temps des rois francs, Genève n'a été qu'une étape pour des troupes en marche ; ce n'est pas autour d'elle, Dieu merci, qu'elles se sont livrées leurs batailles. Quand l'Empire romain succomba sous les coups des Barbares, c'est par un autre côté que la péninsule a été envahie. Dans les expéditions que les Français, depuis le roi Charles VIII jusqu'à l'empereur Napoléon III, ont si souvent faites en Italie, toujours, sauf au printemps de l'an VIII, ils ont passé ailleurs que par Genève. Heureuses les contrées dont les historiens militaires ont peu de chose à dire !

Je reviens à notre point de départ, au moment du séjour de César dans notre ville. Le temps était proche encore⁽¹⁾ où les soldats romains avaient, pour la première fois, franchi le mont Sion. La conséquence de la défaite des Helvètes fut de placer sous la même domination les deux rives du Rhône et du lac. Pendant plus de quatre cents ans, nos contrées furent soumises à l'Italie ; il en est résulté que nous parlons une langue romane, et que la religion chrétienne, qui en Occident

⁽¹⁾ Le pays des Allobroges avait été réduit en province romaine, dans l'année 120 avant notre ère.

avait son centre à Rome ⁽¹⁾, est devenue la nôtre. Ce sont deux révolutions de portée infinie, mais elles ont déroulé leurs effets sur de vastes étendues de pays, et la destinée de Genève, à cet égard, n'a pas de caractère exceptionnel.

Après la chute de l'Empire, toutes les relations de voyages et d'affaires, que facilitait la paix romaine, se raréfièrent ou s'arrêtèrent. Notre pays eut dès lors à obéir à ces rois barbares qui se partageaient la Gaule ; toutes ses attaches furent coupées du côté de l'Italie, à l'exception d'une seule : l'évêché de Genève demeurait uni au siège de Rome ; toutefois, dans ce domaine ecclésiastique lui-même, je crois l'avoir montré ailleurs ⁽²⁾, nos contrées, sous les Mérovingiens, relevaient en quelque sorte de l'Eglise des Gaules, et recevaient d'elle ce qu'on peut appeler le feu sacré : les évêques et les moines gallicans étaient des maîtres et des modèles que vénérail notre clergé, et qu'il prenait pour patrons de ses paroisses.

Les temps s'écoulent ; l'empire franc, qui pendant un âge d'homme fut si grand, et réuni sous une seule main, tombe en pièces ; le damier féodal s'étend à sa place. Nos évêques et les comtes de Genève mènent leurs démêlés séculaires ; le moment vient enfin où ils ont à faire à la maison de Savoie. Bientôt celle-ci l'emporte sur les comtes de Genève ; et quand leur comté est tombé en quenouille, elle l'achète à leurs héritiers, et se substitue entièrement à eux. Pendant

(1) *Gallia. plaude libens: mittit tibi Roma salutem ;
Fulgor apostolicus visitat Allobrogas.*

Fortunatus, Carmin. III, VII.

(2) *Les saints honorés dans le diocèse de Genève et dans les autres diocèses de Suisse et de Savoie.* Revue savoisiennne, 1889. Comptes-rendus des congrès des sociétés savantes de Savoie, La Roche, 1892 ; Aiguebelle, 1894 ; Evian, 1896.

le quinzième siècle et le premier tiers du seizième, elle joue dans notre ville un rôle qui était en train de devenir prépondérant.

Or, les domaines des comtes de Savoie étaient à cheval sur les Alpes. Le fils d'Humbert aux blanches mains, Odon de Savoie, avait épousé vers l'an 1033 Adélaïde de Suze, qui avait apporté une magnifique dot à la maison où elle entrait : elle était héritière du marquisat de Suze, du duché de Turin, de la val d'Aoste, et de plusieurs terres et châteaux sur la rivière de Gènes. Cette fortune territoriale fut soigneusement ménagée et lentement accrue et pendant une longue époque, le drapeau qui portait la croix blanche de Savoie a flotté à la fois dans la plaine du Pô et sur les deux rives du Léman.

Cet état de choses facilita l'établissement à Genève d'un certain nombre de Piémontais : dès le moment où les documents nous permettent de nous rendre compte de l'origine des familles de notre ville, nous rencontrons quelques Italiens parmi les personnages qui obtiennent à Genève le droit de bourgeoisie. Dans le *Livre des bourgeois*, publié l'an dernier par M. Covelle, on en compte ⁽¹⁾ près de quatre-vingts avant 1535 : ils étaient venus de la val d'Aoste et du diocèse d'Ivrée, de Turin et des villes voisines : Cavour, Chieri, Chivasso, Mondovi, Pignerol, Rivoli, Savigliano, Valperga, Vigon ; sans parler de quelques-uns qui venaient de plus loin, de Milan ou de ses environs, de Lucques, de Florence, Bologne et Venise.

Il y avait à cette époque un va-et-vient familial et pacifique entre nos contrées et le Piémont ; il serait intéressant d'en recueillir toutes les traces. C'est ainsi que nous voyons Bonivard aller en Italie, et en rapporter son titre de poète

(¹) Voir plus loin l'appendice I.

lauréat. J'imagine que des recherches aux Archives de Turin pourraient singulièrement enrichir nos connaissances sur une partie de nos annales que l'érudition genevoise a trop négligée, en même temps que son jugement était tenu en laisse par ses préventions. Tous nos historiens ont pris le parti des Eiguenots contre les Mamelus : à Dieu ne plaise que je le leur reproche ! Mais celui qui prendrait pour devise : *Audiatur et altera pars*, s'il employait quelques années à l'étude d'un passé que nous ne connaissons pas d'assez près, ferait dans ses fouilles, assurément, beaucoup de découvertes curieuses.

En arrivant à l'époque de la Réforme, nous rencontrons le beau livre de M. John Galiffe : le *Refuge italien de Genève*, et nous y trouvons ce qui manquait à la période précédente : un point de départ pour toutes les recherches ultérieures. M. Galiffe y a dressé une liste de dix-sept cents réfugiés qui sont venus chercher asile dans les murs de la cité de Calvin. Chaque ville, chaque province italienne a donné quelques noms à ce catalogue ; la préface qui le précède est pleine de justes aperçus.

En continuant cette revue rapide, nous arrivons au commencement du dix-huitième siècle : ce fut un moment où des raisons d'affaires amenèrent un certain nombre de Genevois à s'établir en Italie dans quelques villes de commerce. Il y a déjà deux cents ans que s'établit ainsi un courant qui ne s'est pas arrêté depuis lors : chacun de nous connaît des familles de notre ville établies de l'autre côté des Alpes⁽¹⁾ ;

(1) Dans notre siècle, plusieurs ecclésiastiques genevois ont exercé les fonctions pastorales dans les églises protestantes de la *diaspora* italienne : à Naples, MM. Vallette, Jaquet, Dufour, Peter ; à Livourne, MM. Pallard, Boissonnas ; à Florence, MM. Droin, Paul ; à Gênes, M. Pouzait, Gaberel, Chapuis, Vaucher, Malan. Aucun d'eux n'y est demeuré très longtemps : c'étaient des postes temporaires, où ils allaient passer quelques années de jeunesse.

tandis que c'est à une époque beaucoup plus récente que Genève a vu arriver, en foule, des ouvriers italiens pour y exercer ce qu'on appelait autrefois les arts mécaniques ⁽¹⁾.

Il faut nous arrêter quelques instants à parler d'une publication qui a malheureusement trop peu duré, sans doute parce que le public ne l'a pas soutenue : la *Bibliothèque italique* ; on appelait *bibliothèque* ce que nous appelons aujourd'hui *revue*. Elle paraissait à Genève trois fois par an, en fascicules de 300 pages environ, chez Marc-Michel Bousquet et C^{ie}, libraires et imprimeurs. Elle a compté 18 livraisons, de 1728 à 1734. Nous ne connaissons pas les noms des hommes de lettres qui étaient à la tête de l'entreprise (voir tome V, iii). Le seul Bourguet est nommé en un endroit (IV, 302). Il habitait Neuchâtel, comme on sait ; et l'on remarque que la publication du *Mercure suisse*, dont il est le fondateur, commença au moment même où la *Bibliothèque italique* cessa de paraître.

Les articles, selon le goût du temps, ne sont guères que des comptes-rendus des principaux ouvrages qui paraissaient en Italie, des extraits succincts et sans prétention. Ils ne sont pas signés, ce qui enlève à toute la collection un grand élément d'intérêt. En parcourant ces volumes, on prend quelque idée du mouvement littéraire assez actif qui était celui d'un pays et d'un temps où vivaient Muratori, Maffei, Facciolati. Ça et là, bien rarement, une page fait saillie et se lit avec plaisir. J'en détache une, par exemple, qui est prise dans le *Voyage historique d'Italie*, par Guyot de Merville, 1729 :

(1) Les Italiens sont aujourd'hui au nombre de sept mille dans la ville de Genève et ses environs. Mais la moitié d'entre eux quittera notre pays, aussitôt que s'apaisera la fièvre de constructions qui y règne depuis quelques années.

• Une confrérie, instituée sous le nom de sainte Catherine de Sienne, distribue des dots à plusieurs filles qui n'ont pas de bien. Il se fait pour cela une belle procession ; et pendant la marche, les garçons qui recherchent ces filles, leur présentent un mouchoir. Si la fille se contente de le rendre comme elle l'a reçu, d'un air civil, mais froid, cela veut dire que la proposition n'est pas de son goût ; mais si elle y fait un nœud, c'est le nœud conjugal : l'affaire est conclue, et les parents même ne sauraient s'y opposer, parce qu'on tient que ces mariages sont faits par sainte Catherine elle-même, et que c'est un arrêt d'en haut. »

Je citerai aussi une lettre écrite de Florence par Jacob Vernet : il venait de passer quelques années à Paris, et accompagnait en Italie un jeune homme dont il était le précepteur :

• Le voyage, dit-il, que je fais en ce pays depuis sept mois me convainc de plus en plus que nous autres étrangers ne lui rendons pas assez de justice. Il est vrai que le commun peuple y est plus ignorant qu'ailleurs, et qu'on n'y voit pas, comme parmi nous, des personnes de tout ordre se mêler de lire et de raisonner. La lumière n'est pas généralement répandue, mais elle est vive là où elle se trouve. Ceux qui savent, savent beaucoup ; tout le reste vit dans une crasse ignorance ; il n'y a guère de milieu, et la raison de cela est qu'il n'y a que les esprits transcendants qui puissent et osent surmonter les obstacles qui se rencontrent ici pour devenir habile.

• Ces obstacles sont les préjugés dominants, le peu de commerce avec les pays étrangers, la disette de livres, le peu d'encouragement de la part des Princes, la froideur du public envers les gens de mérite, l'envie et même les soupçons auxquels ils s'exposent par là ; enfin les sacrées bar-

rières que l'Eglise juge à propos de mettre de toutes parts barrières si étroites et si gênantes, qu'il est presque impossible que l'esprit le plus docile ne les heurte quelquefois. Par exemple, quelle contrainte n'est-ce pas que de n'oser admettre le système de Copernic, bien qu'il soit aujourd'hui comme démontré ? »

Entrons enfin dans notre siècle: nous y voyons une suite remarquable d'auteurs genevois qui ont écrit des ouvrages sur l'Italie: récits de voyage ou romans, études littéraires ou historiques, souvenirs artistiques ou militaires. Ces écrivains sont une trentaine ⁽¹⁾, et dans cette belle série, vous allez le voir tout à l'heure ⁽²⁾, les plus jeunes marchent brillamment sur la trace de leurs aînés.

Il y a soixante-dix ans, l'illustre Rossi était un des professeurs de notre Faculté de Droit, un des députés de Genève aux Diètes fédérales; il y a quarante ans, le comte de Cavour, après les batailles de Magenta et de Solferino, et les préliminaires de paix de Villafranca, venait chercher près de Genève un lieu de repos; il y a trente ans, M. Camperio était à la tête des affaires de notre petite république. Dans certains jours de leur vie agitée, Mazzini et Garibaldi ont passé à Genève, l'un en conspirateur et l'autre en triomphateur. Vous le voyez, pendant le siècle qui va finir, ce que j'ai appelé le va-et-vient entre l'Italie et Genève, a été plus fort que jamais peut-être; tout présage, et nous souhaitons de tout cœur, que les choses continuent à marcher sur ce pied.

(1) Voir plus loin l'appendice IV.

(2) M. Philippe Monnier a lu dans la même séance quelques pages détachées du livre qu'il prépare sur l'Italie de la Renaissance.

Depuis notre réunion de l'an dernier, Messieurs, la mort a frappé un des membres fondateurs de notre Institut, M. le docteur Olivet. Elle nous a enlevé plusieurs membres honoraires : MM. Charles Henry, Kammermann, Stocker, Stutzmann. Enfin nous avons perdu quatre membres correspondants : M. Besançon, professeur à l'Université de Lausanne ; M. Théophile Droz, professeur de littérature française au Polytechnicum de Zurich ; M. Brossard, archiviste de l'Ain, et M. Edmond Chevrier, de Bourg-en-Bresse.

Le nom de M. Besançon réveille en ma mémoire de bien anciens souvenirs. Il y a plus de trente ans que je lisais quelques-unes de ces pochades si gaies que M. Besançon a crayonnées ; et je n'ai jamais oublié ces récits facétieux, ces charges amusantes qui me donnaient de si bons rires. Je me rappelle toujours ces bonshommes dessinés au charbon, pour ainsi dire, avec une verve divertissante et sans amertume, avec une exagération formidable dont le lecteur n'est point dupe, et qui le séduit néanmoins parce qu'au point de départ, il y a un coup d'œil juste et fin, une maligne et précise observation. Je suis de ceux qui pensent que notre public romand n'a pas rendu toute justice au talent original et ferme du conteur vaudois.

J'ai connu de plus près M. Théophile Droz, dont j'avais été le collègue à notre Faculté des Lettres. A lui, également, la destinée n'a pas donné ce qu'il rêvait. Il n'a pas eu la chance d'obtenir un de ces succès qui vous classent d'emblée au premier rang. Il lui fallait en conséquence conquérir pas à pas la renommée à laquelle il se sentait des droits ; et les années alors sont des collaboratrices indispensables. Elles aussi lui ont manqué, et il est tombé au milieu du chemin.

Il était né dans un de ces petits villages du Jura où toutes les saisons invitent au travail. C'est une race laborieuse qui

peuple ces vallées et ces hauteurs : il en était bien l'un des fils. De bonne heure, il avait reconnu sa voie : il était fait pour une carrière intellectuelle. Ses études terminées, il avait fait des séjours en Allemagne et à Paris. A vingt-six ans, il était chargé de cours à l'Académie de Genève ; à trente-sept ans, il occupait, dans l'Athènes suisse, une chaire de premier ordre. Extérieurement, il semblait qu'un heureux sort lui eût mis en mains toutes les bonnes cartes ; et pourtant il ne gagnait pas la partie. Dans sa haute ambition, quel que fût son succès auprès des jeunes étudiants devant lesquels il analysait et commentait ces livres légers et charmants que l'esprit parisien, chaque mois, jette à poignées sur le marché, il voulait plus et mieux ; il roulait des projets qu'il ne réussissait pas à rendre assez distincts pour oser tout quitter en vue de les réaliser ; il épuisait ses forces dans cette espèce de lutte avec les nuages.

Pendant ses vacances, il aimait à revenir à Genève, et j'avais toujours grand plaisir à revoir un collègue d'un commerce si agréable, d'une conversation si nourrie. Son caractère était égal, son esprit ouvert et accueillant. L'expérience de la vie et des hommes l'avait désabusé sans l'assombrir. Il n'est plus, et tout ce qu'il a écrit se trouve dispersé. Nous espérons que ses amis recueilleront dans un petit volume quelques pages choisies, vers et prose, souvenirs littéraires, lettres de jeunesse, et aussi tous les témoignages qui ont été rendus aux mérites du défunt, au moment de sa mort prématurée.

Quand j'ai reçu la nouvelle de la mort de M. Edmond Chevrier, j'ai cherché et trouvé dans ma bibliothèque une ancienne brochure de lui : *Le Protestantisme dans le Maconnais et la Bresse aux XVI^e et XVII^e siècles* ; — François Bonivard, sa vie et ses écrits ; Mâcon, 1868, 109 pages in-8°. Nous ne pou-

vons qu'être reconnaissants de la sympathie que le littérateur bressan y a témoignée pour notre ville, et nous ajoutons : C'est dommage que nos rapports soient si rares avec nos voisins de la Bresse et du Bugey. C'est justement au temps de Bonivard que les liens se sont rompus ; n'y aurait-il pas moyen de les renouer ?

APPENDICES

I

Relevé des noms des Italiens reçus à la bourgeoisie de Genève, avant la Réformation.

- 1401 Johannes De Serroz, mediolanensis, mercerius.
- 1413 Venerabilis vir dominus et magister Luquinus Pascalis,
de Carino, in medicina licenciatus, medicus illustris principis domini nostri Sabaudie comitatus.
- 1414 Anthonius De Bosco, de Vigona, lombardus.
- Johannes, filius quondam domini Sederisy De Sanctis, de Bollonia.
 - Jaqueminus De Marguz, de Mellano, lombardus; et Dominicus De Homatez, ejus frater.
 - Ambrassinus Rufinius, de Medeolano, mercator.
- 1415 Henricus et Ambrosius dicti Pagnyon, de Mellano, lombardi, fratres.
- 1420 Thoma De Foloma, de Aviliana.
- Johannes De Villeta, de Aviliana.
 - Petrus Maphiot, de Aviliana.
- 1421 Michael De Pontiriolo, de Mediolano.
- Petrus Burgesii, de Taurino, habit. Avinionis.
 - Bartholomeus Berthoni, de Querio.
- 1422 Thoma De Mercadello, de Querio.
- 1429 Ludovicus Rubei, de Avilliana, et Ruffinus Rubei, ejus frater.
- 1430 Christoforus Bonisfacii, de Viniciis, mercator.
- 1442 Philipus De Monteferrato, de Avilliano.

- 1446 Oderatus Vercini, de Avilliana, mercator.
1447 Anthonius, filius quondam Bonifacii de Valispergia.
1449 Anthonius Vuyton, de Valle Grignioso, borserius.
1451 Nobilis Stephanus Freydesii, de Lica.
1452 Burgonion Bon Fillias, de Florencia, hospes.
1456 Oliverius Galice, de Avilliana.
• Jacobus Bonazcorsaz, de Florencia.
1458 Aymonetus Pavissena, de Montecallerio, apothecarius.
• Anthonius Balardi, de Avilliana.
1459 Honestus vir Marboctinus Oliverii, de Florencia, mercator.
• Michael Oliverii, de eodem, ejusdem Marboctini nepos.
1461 Honorabilis vir Symondus Gacsanie, de Florencia, campsor.
• Johannes Christini, de Florencia.
1462 Petrus De Nuce, de Janua, corraclerius.
1464 Franciscus Grossi, de Valispergia, ferraterius.
• Martinus Bellot, de Carinyant, apothecarius.
• Franciscus De Appotheca, de Mundovino, apothecarius.
1465 Ludovicus Fagassyz, de Quier, pelliparius.
1467 Johannes Blasii, Vallis Auguste, grenaterius.
1468 Jacobus De Cornes, de Avilliana, poudrierius.
1470 Maximianus De Batuellis, de Ripollis, apothecarius.
• Petrus Buffart, de Monte Regali, expinguerius.
• Johannes Candy, de Pignerolio, apothecarius.
1473 Nobilis Johannes Clerici, de Florencia, mercator.
1475 Dominicus De Poeys, de Pedemontio, frater domini Bartholomei, medici, apothecarius.
1476 Anthonius Menalesii, de Carmanula, apothecarius.
1477 Bernardus Rustiquelli, de Pygnerolio, apothecarius.
1478 Anthonius Vuarambert, de Querrio, mercator.

- 1479 Jacobus Mathodi, de Corniato, apothecarius.
- 1480 Johannes Surdi, de Pedemoncio, ferraterius.
- Jacobinus Grassoti, filius Bertollini, de Monte Calerio apothecarius.
 - Petrus Heremite, de Sisilia, saltor.
 - Michael Duasii, de Monte Calerio, mercator, apothecarius.
- 1482 Michael Lyonardi, de Florencia, convigil.
- 1484 Petrus Ferrandi, de Monte Callerio, carpentator.
- Bertholinus Grassocti, de Monte Callerio, apothecarius.
 - Sturphinus Botaz, de Savilliana, apothecarius.
 - Amedeus Gule, de Cherio, apothecarius.
- 1485 Nobilis Nycolaus Gaty, de Carmagniola, magister monetarum Sabaudie.
- Hugoninus de Praliis, villagii de Spuaygle prope Augustam, mercerius.
- 1486 Bonifacius De Gierboz, de Corniato, Thaurinensis diocesis, apothecarius.
- Nobilis Baptissardus Gaty, de Carmagniola, mercator.
 - Johannes Anthonius De Pensaz, de Monte Regali in Pedemoncio, apothecarius.
 - Nobilis Guiliermus De Bosco, de Augusta.
 - Bartholomeus Margeraz, de Monte Callerio, apothecarius.
- 1488 Petrus Foresti, de Avilliana, librarius.
- Luquinus De Pane, de Vigono, apothecarius.
 - Jacobus de Grassoneto, alias de Bormes, par. Sime, diocesis Auguste, condurerius.
- 1489 Magister Ludovicus De Grassis, de Savilliano, arcium medicine doctor, phisicus.
- Nobilis Jacobus Casini, de Pinerolio, mercator.

- 1489 Michael de Faguan, civis Mediolani, quarquevellerius.
- 1490 Bernardinus Varamberti, de Querio, apothecarius.
- Galeacius De Casali, de Mediolano, mercator.
- 1492 Bastianus Belli, filius quondam Bartholomei, de Aviliana, ferraterius.
- Glaudius Chillieti, de Augusta, verrerius.
 - Alexander De Collumbis, de Pignerolio, apothecarius.
- 1494 Gaspardus Arbelli, filius Jaquemini, de Querio, apothecarius.
- Joffredus Cocti, filius Georgii, de Vygono, apothecarius.
 - Jacobus Vicini, filius quondam Michalleti, de Scalenges, apothecarius.
- 1496 Johannes Porlechia, comitatus Mediolanensis, faciens epinexia.
- Magister Johannes Jacobus Gestelli, de Savilliano, phisicus.
- 1499 Dyonisius De Abdua, Mediolanensis, mercator.
- 1504 Glaudius Bongear, filius quondam Petri, de Sisterna, marescallus.
- 1505 Magister Petrus Paulus De Patronis, de Mediolano artis medicine doctor.
- Michael De Pane, filius quondam Johannis, de Vigono, apothecarius.
- 1506 Guilliermus Fraudez, filius quondam Johannis, Thaurinensis dyocesis, mercator.
- 1510 Nobilis Baptizardus Baptista, filius quondam nobilis Johannis, de Millanensi de Florencia.
- 1511 Honorabilis vir Dominicus Franc, filius Perrini, de Savillian, Thaurinensis dyocesis, mercator.
- Augustinus De Sicanis, filius quondam Gabrielis, de Monte Callerio, pelliparius.

- 1513 Amedeus Andrionis, filius quondam Francisci, de Caburro, Taurinensis dyocesis, apothecarius.
- 1514 Matheus Canalis, filius Anthonii, de Thaurino, apothecarius.
- Luquinus De Turre, filius quondam Nicolay, de Vigono, apothecarius.
 - Honorabilis Henricus Goule, filius quondam Anthonii, de Querio, apothecarius.
 - Georgius Tetevini, filius quondam Jaquemeti, dyocesis Augustensis, mercerius.
- 1515 Honorabilis vir Mathias Andryonis, filius Francisci, de Caburro, drapperius.
- 1517 Nobilis vir Franciscus De Magalocetis, filius quondam Bessis, de Florencia.
- 1518 Andreas De Soleriis, filius quondam Chaffredi, de Savilliani, clericus.
- 1520 Anthonius Du Golioz, filius quondam Martini, de Villa Challant, Augustensis dyocesis, mercerius.
- Anthonius Luciani, filius quondam Bernardi, de Querio, mercator.
 - Ludovicus De Bellucio, filius quondam Anthonii, de Cornex, comitatus Vallispergie, ferraterius.
 - Johannes Surdi, junior filius quondam Thome, de Corniato, Taurinensis dyocesis.
 - Bernardinus Perreti, filius quondam Jacobi, de Clavasio, Taurinensis dyocesis, apothecarius.
- 1521 Franciscus Bessonis, filius Bartholomei, de Vigono, chausaterius.
- Spectabilis dominus Bernardinus De Vallispergia, condominus Candie, Ypergiensis dyocesis, medicus.
 - Penynus Vuaroz, filius quondam Michaelis, de Monte Callerio, mercator.

- 1522** Bernardinus Annequini, filius Jacobi, de Corniato, Thaurinensis dyocesis, mercator.
- Brunetus Priocti, filius Bernardi, de Monte Callerio, apothecarius.
- 1524** Jacobus De Goyl, filius Martini Goyl, alias De Prestres, de Villa Challant, Augustensis dyocesis, mercerius.
- Franciscus Vulliens, filius quondam Berthini, de Queyrus, dyocesis Thaurinensis, apothecarius.
- 1530** Thomas Sallerii, filius quondam Ludovici, de Querio in Pedimancio, apothecarius.
- Michael Vicini, filius quondam Bornerii, de Escalinges.
- 1531** Honorabilis Johannes Albi, filius quondam Jacobi, de Abario, Yporignensis dyocesis.
- 1536** Johannes Michallet, quondam Janini, de Avillauna.

J'arrête ici le relevé des Italiens qui figurent au *Livre des Bourgeois*. On en trouvera la suite dans l'ouvrage de M. Galiffe : *Le Refuge italien de Genève*. On sait que les documents dont M. Covelle a pu se servir, étaient malheureusement incomplets; souvent les registres qu'il a compulsés ne mentionnent pas le lieu d'origine des nouveaux bourgeois. Comparez : Galiffe, *Genève archéologique*, I, 139; II, 203.

Les *Notices généalogiques* de MM. Galiffe ont des articles sur quelques-unes des familles ci-dessus énumérées : Andrion, Dada, De la Rive, Du Pan, etc.

II

Le passage de Machiavel à Genève

La Correspondance de Machiavel contient une lettre datée de Genève, adressée aux magistrats de Florence :

25 décembre 1507.

Magnifiques et hauts Seigneurs, mes maîtres,
Le 22 courant, j'ai écrit d'Aiguebelle à vos Seigneuries. Nous sommes au 25, et je suis à Genève. Demain matin, je pars pour Constance.

Il y a sept journées d'ici là, à ce que m'a dit Pierre da Fossan, un négociant qui fait des affaires avec les Florentins. Je me suis informé à lui du chemin à suivre, et j'ai pris ses conseils.

Je me recommande de tout cœur à vos Seigneuries, et suis votre serviteur,

NICCOLO MACHIAVELLI.

Il y avait à Genève une famille De Fossal ou Dufossal, originaire d'Ambilly près Annemasse: En 1487, Petrus De Fossali, *lathomus* (littéralement : *maçon*; mais ce mot serait peut-être mieux traduit par *entrepreneur*) avait été reçu bourgeois de Genève. Mais on n'a pas assez de renseignements pour l'identifier avec le personnage dont parle Machiavel.

Celui-ci avait été envoyé par ses supérieurs à la cour de l'empereur Maximilien. Il ne parvint à le rejoindre qu'en Tyrol; et son passage par Genève et la Suisse se trouva en définitive avoir été un long et inutile détour, au milieu de la mauvaise saison.

Machiavel en profita pour se mettre au courant de la marche des affaires politiques en Suisse; et sur ce sujet il envoya à Florence, le 17 janvier suivant, un rapport détaillé et curieux. Mais les affaires intérieures de notre ville n'ont pas attiré son attention; elles étaient pourtant dignes d'intérêt.

C'était l'aurore de la grande époque de notre histoire. Philippe de Savoie était à la tête du diocèse de Genève; il avait été nommé évêque à l'âge de cinq ans. Son frère, le duc de Savoie Charles III, qui poursuivait les desseins séculaires de sa maison, et cherchait comme ses prédécesseurs à se rendre maître de Genève, allait rencontrer la longue résistance des Eiguenots, prélude de la déclaration d'indépendance des Genevois, et de l'invasion victorieuse des Bernois en 1536. Notre liberté d'aujourd'hui vit encore du courage qui animait alors nos ancêtres.

Machiavel n'a pas pris garde à ce qui était en germe dans le lieu où il passait. C'était pourtant un homme avisé, en même temps qu'un théoricien consommé. Mais le don d'entrevoir l'avenir, qui a été quelquefois accordé aux fous, est souvent refusé aux sages.

III

La postérité de Mathieu Gribaldi

Mathieu Gribaldi n'a pas encore, que je sache, trouvé un biographe qui se soit attaché à lui et l'ait suivi pas à pas dans son odyssée professorale, à Toulouse, à Valence, en Italie et en Souabe, et dans ses conflits théologiques avec les autorités de Padoue et de Tübingue, de Genève et de Berne.

Bayle, dans un court article de son dictionnaire; Nicéron, dans une de ses sèches et utiles notices ⁽¹⁾; Tiraboschi, dans son Histoire de la littérature italienne; Trechsel enfin, dans un chapitre de son livre sur Lelio Socin ⁽²⁾, n'ont fait qu'esquisser le tableau de sa vie errante. MM. Reuss, Cunitz et Baum, en publiant les œuvres et la correspondance de Calvin, ont réuni ou mis au jour beaucoup de documents qui le concernent. Au cours de sa belle étude sur Sébastien Castellion, M. Buisson a eu aussi l'occasion de parler de Gribaldi, et il a ajouté quelques renseignements à ceux qu'on possédait.

Dans son Armorial du duché de Savoie, M. de Foras a donné une notice sur la famille Gribaldi. Quelques lignes du savant généalogiste éclaircissent un point sur lequel Nicéron et Tiraboschi avaient fait de fausses conjectures. Il s'agit du domaine que Gribaldi possédait à Farges, au pied du Jura, à quatre lieues de Genève. Nicéron imagine qu'il en fit

⁽¹⁾ Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres. Tome 41^{er}, 1740, pages 235 à 241.

⁽²⁾ Die protestantischen Antitrinitarier vor Faustus Socin, tome 8^{second}, Heidelberg, 1844, pages 282 et suivantes.

l'acquisition dans les années 1548 à 1553, alors qu'il était professeur à Padoue : « S'étant laissé, dit-il, entraîner aux nouvelles opinions qui commençaient à se répandre en Italie, il songea à se ménager une retraite, et acheta la terre de Farges, dans le voisinage de Genève. Il y allait tous les ans. » Tiraboschi repousse encore plus tard la date à laquelle Gribaldi serait entré en possession de cet immeuble. Il la place juste après le moment où Gribaldi quitta Tubingue, c'est-à-dire en 1557 : *Ricevuto in Tubinga... vi ebbe una cattedra di giurisprudenza. Ma poco tempo vi si trattenne; e passo a Berna, nelle vicinanze della qual città, compero la terra di Farges per farvi stabil soggiorno.*

Écoutons maintenant M. de Foras. Il nous apprend que Mathieu Gribaldi avait épousé Georgine Carrasse, dame de Farges; et que par un acte du 31 août 1534, noble Bon Trombert ayant abandonné ses prétentions sur le château de Farges et ses dépendances, Gribaldi en fut investi.

Il est parlé de la femme de Gribaldi dans une lettre de Zerkintes à Castellion⁽¹⁾, datée de Berne, 13 novembre 1557 : *Uxor et filia Gribaldi, quæ una hic fuere his diebus, videntur mihi non moleste laturæ exilium, si possent, bonis commode venditis, se austeritati evangelicæ servitutis subducere, et eo locorum abire ubi viget libertas carnis, cui nondum renuntiarunt. Sed hæc tibi soli.*

Le mariage de Gribaldi était antérieur à l'époque où le protestantisme pénétra dans les villages du pays de Gex; et sa femme était née catholique; peut-être avait-elle gardé quelque attrait pour l'antique foi. Elle avait vu son mari sacrifier à son attachement aux nouvelles doctrines, la belle position qu'il avait en Italie; et voilà qu'à cause de ses libres opinions, il avait été successivement repoussé de

(1) Buisson. *Sébastien Castellion*, II, 391.

Genève, de Tubingue, de Berne : ses idées l'empêchaient donc partout de réussir ! Il y avait là de quoi donner à réfléchir à une mère de famille. Ce qu'elle pensait, nous ne le savons que par les lignes médisantes de Zerkintes, auxquelles il ne serait pas sage de se fier aveuglément.

Quoiqu'il en soit, dans l'hiver qui suivit, la pauvre femme mourut, laissant à son mari sept enfants sur les bras. C'est alors que Gribaldi écrivit (1) à Haller et à ses collègues, à Berne : *Postquam optimo Deo visum est, uxorem meam ex hujus mundi aerumniis liberatam ad se recipere, vos quidem, praestantissimi patres, per J. Christum obsecro, ut saltem liberorum meorum septem desolatorum causam tueamini, meque, si fieri potest, in Dominorum meorum gratiam reponatis... Valet, et misericordiam atque caritatem in meos orphanos atque pupillos exercete.*

De ces sept enfants de Mathieu Gribaldi, il n'y en a que trois ou quatre : Marie, Pompée, Jean-Antoine et peut-être Barthélemy : voir Galiffe : *le Refuge italien de Genève*, page 141, dont on ait retrouvé la trace. J'imagine que les autres sont morts de peste en même temps que leur père, en 1564.

M. Galiffe, dans le second volume de ses *Notices généalogiques*, M. de Foras dans l'*Armorial de Savoie*, et M. l'abbé Gonthier dans un mémoire sur l'*Archevêque de Gribaldi et sa parenté*, présenté en 1896 au congrès d'Evian, ont mis au jour les renseignements qu'ils possédaient sur la famille

(1) Cette lettre du 24 avril 1558, est datée : *Ex Longarea. Trechsel*, qui la cite (page 301) se demande s'il faut traduire : *De Langres*. Je crois que Longarea est Longeray, à deux lieues au sud de Farges : c'est le premier hameau qu'on rencontre après avoir passé le fort de l'Ecluse. Gribaldi, banni des terres de la République de Berne, s'y trouvait sur un territoire soumis (à ce moment) au roi de France : il y était à portée de veiller sur ses biens.

de Gribaldi, laquelle végète ⁽¹⁾ encore. J'ai recueilli aux archives de Genève d'autres documents qu'on trouvera ci-après. Ces recherches m'ont conduit inopinément à retrouver plusieurs de mes collègues parmi les descendants de Mathieu Gribaldi.

On trouvera sur l'autre page la filiation qui rattache la génération présente au jurisconsulte et théologien du XVI^e siècle. Je l'ai donnée jusqu'au point où elle aboutit à deux sœurs, Georgette et Eléonore-Marguerite Delapierre, dont la descendance figure dans les *Notices généalogiques* de Galiffe (voir tome V, page 561, et tome VII, page 273). On arrive en feuilletant depuis là ces deux volumes, à quelques savants distingués qui ont honoré notre Université : MM. les professeurs Joseph Hornung, Hugues et Gabriel Oltramare. Quant à David Delapierre, frère de ces deux sœurs, il est le quatrièmement d'un jeune littérateur genevois, M. Ernest Tissot.

Suzanne de Verdon s'est mésallée; cette demoiselle, qui descendait de nobles familles, a donné sa main à David de Joux, qui était pêcheur, tout simplement, comme un des Apôtres; elle a vécu pauvre dans une des ruelles de Genève, l'allée de la Poissonnerie ⁽²⁾; mais elle a une postérité ⁽³⁾, c'est l'essentiel; et à cause de cela, son souvenir oublié se réveille :

(1) Quelques-uns des Gribaldi d'aujourd'hui vivent, dit M. l'abbé Gonthier, « disséminés aux quatre vents du ciel; ce sont des domestiques, de simples ouvriers, gagnant leur pain à la sueur de leur front. »

(2) Cette allée était parallèle au Molard, et courait derrière les maisons de la place, de la rue du Rhône à celle de la Poissonnerie. — de la Croix-d'Or, dirions-nous aujourd'hui.

(3) Il semble qu'un de ses descendants ait pris le lion d'or en champ d'azur qu'on voyait dans les armoiries des Verdon, pour en écarteler son écusson (*Armorial genevois*, seconde édition, page 19). Un ancien blason de la famille De Joux ne porte que deux poissons.

Spectable MATHIEU GRIBALDI,
épousa GEORGINE CARRASSE, dame de Farges.

Noble JEAN-ANTOINE GRIBALDI, conaigneur de Farges,
épousa Jeanne, fille de noble JEAN DE BELLEGARDE.

MARIE GRIBALDI,
femme de noble SÉBASTIEN DE VERDON.

SUZANNE DE VERDON,
femme, 28 juillet 1649, de DAVID DE JOUX,
citoyen de Genève, batelier et pêcheur.

JEANNE DE JOUX,
femme, 15 avril 1679, de DAVID DELAPIERRE,
maître tireur d'or, reçu bourgeois de Genève en 1687.

MICHEL DELAPIERRE, maître tireur d'or,
épousa, 28 avril 1704, LOUISE BALDINGER.

GEORGETTE	ELÉONORE-MARGUERITE	
DELAPIERRE,	DELAPIERRE,	DAVID
femme de PIERRE	femme de JEAN	DELAPIERRE.
ULTRAMARE.	HORNUNG.	

c'est une aïeule. Sa parenté, en son temps, l'a regardée de haut en bas, je le vois d'ici ; ses arrière-neveux aujourd'hui lui font honneur.

Les recherches généalogiques, quand on ne les limite pas à la partie *select* des filiations, n'en présentent que plus d'intérêt ; et même c'est seulement alors qu'elles ont toute leur portée. En ce qui concerne la population genevoise, notamment, c'est une remarque juste que faisait M. Galiffe, quand il disait dans la préface du premier volume de ses *Notices généalogiques*, que ces aïeux illustres, ce mélange d'un noble sang répandu dans toutes les classes de la société, influe fortement sur le caractère des Genevois, et contribue en secret à cet esprit fier et indépendant qui les distingue pour la plupart.

Les notes qui suivent donnent le relevé de ce que j'ai recueilli aux archives de Genève, dans mes recherches sur la famille Gribaldi.

Registre des morts. Noble Ezéchiél, fils de noble Jean-Antoine Gribaud ⁽¹⁾, seigneur de Farges, est mort de petite vérole, âgé d'environ trois mois, le 28 mai 1589, au Grand-Mézel.

Registre des morts. Madeleine Gribal, femme de David Duval, praticien, est morte le 16 juillet 1659, âgée d'environ 70 ans.

Minutes (VII, 635) de Jean Ragueau, notaire à Genève, 4 août 1565. Noble damoiselle Elisabeth Balbani, veuve de noble François Micheli, lui vivant, seigneur de Pougny, agissant comme tutrice de son fils Horace Micheli, constitue pour son procureur son frère : noble et respectable Nicolas Balbani, aux

⁽¹⁾ On trouve à Genève, en ce temps-là, des Gribaud qui étaient veloutiers, d'une autre famille et d'un autre rang social. — Il y avait à Presilly une famille de ce nom.

ainsi de vendre la terre de Pougny, acquise par le dit défunt François Micheli de spectable Mathieu Gribaud, seigneur de Farges. Le prix de cette vente sera de 2,100 écus d'or au soleil, coin du roi de France.

Minutes (VI, 53) de Michel II Try, notaire à Genève, 23 septembre 1579. Quittance donnée à noble Jean de Bellegarde, seigneur de Saint-Desdille, par sa fille, Jeanne de Bellegarde, et par son gendre, noble Jean-Antoine de Gribalt, conseiller de Farges; les deux époux ont reçu de lui 400 florins, à compte sur la dot de Jeanne.

Même volume, 54. 24 septembre 1579. Obligation passée par noble Pompée de Gribalt, conseiller de Farges, et par son frère, Jean-Antoine de Gribalt, conseiller de Farges,

Minutes (XVI, 83) de Pierre de Monthoux, notaire à Genève. 19 avril 1634. Confession et reconnaissance de dot par David, fils de feu David Duval, citoyen de Genève, marchand chapelier, en faveur de sa femme, Madeleine, fille de noble Jean-Antoine de Gribald, conseiller de Farges; veuve de Jacques Goudard. Le mariage a été célébré à Farges le 26 novembre 1631. Dot: 500 florins, retirés de la vente de quelques vaches et chèvres, et de quelque quantité de pâtures de foin et paille; plus 632 florins en meubles; l'inventaire en est joint à l'acte.

Minutes (XXII, 291) d'Antoine Saultier, notaire à Genève. 28 avril 1639. Noble Vespasien, fils et héritier universel de feu noble Pompée de Gribald, conseiller de Farges, la Corbière et Challex; et maître Gaspard Desprez, notaire royal, acheteur de la moitié des *fiefs*, rentes, hommes, hommages qui appartenaient à noble seigneur Jean-Antoine de Gribald, indivis avec le dit feu noble Pompée pour l'autre moitié: affranchissent de taillabilité, hommage lige et main-morte, Amy Poncer dit Bouvier, d'Ayrens, terre de Gex, boucher, habitant de Genève et son fils André, natif de Genève.

Prix : 150 florins; plus 150 florins pour l'abbé de Chésery, une partie du fief relevant de l'arrière-fief de cette abbaye.

Minutes (VI, 61) de Jean Vignier, notaire à Genève. 2 avril 1642. Noble Vespasien de Gribald, conaigneur de Farges, la Corbière et Challex, reconnaît devoir aux nobles Louis Galiffe et Jean-Jacques Lect, citoyens, marchands, 473 florins pour marchandises à lui fournies.

Minutes (VI, 318) de Pierre Jovenon, notaire à Genève. 3 octobre 1642. Quittance et cession passée entre Louis Delapalud et maître Gaspard Desprez, notaire royal au bailliage de Gex, droit ayant de noble Jean-Antoine de Gribald, conaigneur de Farges, pour une moitié, avec les hoirs de son frère noble Pompée de Gribald pour l'autre : comme appert de contrat de vente perpétuelle à lui faite par devant maître Marchand, notaire royal au bailliage de Gex le 21 février 1633.

Minutes (XII, 143) d'Antoine Sautier, notaire à Genève. 28 octobre 1650. Vente par Jeanne, fille de feu noble Jean-Antoine de Gribal, condame de Farges, résidente en cette cité, veuve de sieur Balthasar Meyronne, à noble Amé de Bons, de tout ce qui lui appartient en la justice et la seigneurie de Farges, soit la 3^e part et portion de ce qui appartenait à son père, et la 6^e du tout. Prix : 100 livres tournois.

Minutes (VII, 238) de Philibert Viret, notaire à Genève. 22 avril 1651. Testament de damoiselle Joanne, fille de feu noble Jean-Antoine de Gribal, veuve de Balthasar de Meyronne, de Farges; mère de Louis de Meyronne, absent du pays, héritier universel; tante et marraine de Suzanne de Verdon, femme de David de Joux, dans la maison duquel se fait le testament. Jeanne lègue à sa nièce Suzanne, — pour la remercier et récompenser de ses bons services qu'elle a reçus d'elle, et reçoit notamment en sa

présente maladie, — toute la prise de la présente année, pendante par racines en ses biens situés à Farges; item une maison et chenevier; item une pièce de bois de châtaigniers... En outre, au défaut de Louis, Suzanne sera l'héritière universelle.

Minutes (XI, 11) de Louis I^{er} Pasteur, notaire à Genève. 6 août 1651. Jeanne, fille de feu noble Jean-Antoine de Gribal, conseiller de Farges, et de damoiselle Jeanne de Bellegarde — leur contrat de mariage ayant été passé par devant le notaire Pierre Des Prez; voir Galiffe, *Notices généalogiques*, (V, 364,) — veuve de Balthasar de Meyronne, de Rosans en Dauphiné; leur contrat de mariage ayant été passé par devant le notaire Marchand, le 30 décembre 1628, — vend à son cousin germain, noble et respectable Amed de Bons, ministre en l'église de Gex, un verger sis à Farges, lieu dit: aux Hutins, dernier (*derrière*) le château de Farges, jouxte le jardin de noble Vespasien de Gribal, conseiller de Farges, du levant; la terre des filles et héritières de damoiselle Marie de Gribal, du vent, etc.; plus une pièce de terre, jouxte la terre de damoiselle Madeleine de Gribal, du levant, la terre des damoiselles de Verdon, du couchant, etc. Prix: 1,200 florins.

Minutes (XI, 15) de Louis I^{er} Pasteur, notaire à Genève, 6 août 1651. Damoiselle Suzanne, fille de noble Sébastien de Verdon, de Farges, femme de Daniel de Joux, pêcheur, citoyen de Genève, vend à noble et respectable Amed de Bons, ministre de l'église de Gex, le tiers à elle appartenant, de prés, bois, etc., indivis avec ses sœurs Marie et Andrienne de Verdon; item, sa part des mesures de la maison et château de Farges, et sa part de l'arpage des montagnes, de la justice, et seigneurie du dit lieu; et généralement tout ce que la dite damoiselle possède des biens qui ont appartenu à feu Jean-Antoine de Gribal et damoiselle Jeanne de Belle-

garde, ses père-grand et mère-grand, et par damoiselle Marie de Gribal, sa mère. Prix : 600 florins.

Minutes (XX, 193) d'Etienne II de Monthoux, notaire à Genève, 26 juillet 1652. Jeanne, fille de feu Jean-Antoine de Gribald, seigneur de Farges, veuve de Balthazar de Méronne; donne à ses neveux Simon et Jean-Gaspard Duval, enfants de maître David Duval, plein pouvoir de se pourvoir par devant tels ou tels seigneurs de Justice qu'il appartiendra, pour obtenir un relief de la vente de tous ses biens qu'elle a vendus à feu spectable Amed de Bons, par acte reçu par maître Louis Pasteur le 6 août dernier, pour y avoir une énormissime lésion, et pour avoir été surprise en la dite vente, laquelle a été faite lors de ses grandes pauvretés, afflictions et misères, etc.

Minutes (XIX, 93) de Jean Comparet, notaire à Genève, 28 avril 1655. Alexandre Roch, m^{re} boulanger, habitant de Genève, vend à noble Pierre de Gribal, écuyer, seigneur de Farges et de Challex, une maison sise à Challex, lieu dit sur les Roch, avec le curtil, joignant la maison du dit noble de Gribal, du couchant, etc. Prix : 400 florins.

Minutes (IV, 178) de Samuel Lenieps, notaire à Genève, 22 mai 1655. Noble Pierre, fils de feu noble Pompée De Gribald, seigneur de Farges, seigneur de Challex, reconnaît devoir 600 florins à noble Jacob Du Pan.

Minutes (XVI, 117) d'Etienne II de Monthoux, notaire à Genève, 17 avril 1659. Testament de damoiselle Madeleine, fille de feu noble Jean-Antoine de Gribal, de Farges; femme de maître David Duval, citoyen de Genève. Elle lègue à son mari l'usufruit de ses biens. Héritiers universels, ses enfants : Simon et Jean-Gaspard Duval.

Minutes (XLII, 165) de Louis I^{er} Pasteur, 5 septembre 1661. Simon Duval, marchand à Vevey, et Jean-Gaspard Duval,

maître horloger à Genève, enfants de feu David Duval, citoyen, hoirs de Madeleine, fille de feu noble Jean-Antoine de Gribal, seigneur de Farges, vendent à Jean-François de Bons, écuyer, seigneur de Farges, tous les biens qu'ils ont et pourraient espérer au lieu du dit Farges, consistant tout en fonds rural, *fied*, *diesme*, *arpage*, bois et tous autres. Prix: 400 écus blancs de trois livres tournois et une pistole d'épingles.

Minutes (XVIII, 143 et 145) d'André Beddevole, notaire à Genève, 5 février 1685. Philiberte de Moxy, veuve de Pierre de Grebal, écuyer, seigneur de Farges, la Corbière et Challex, reconnaît devoir 318 florins à noble Jean Du Pan, neveu et héritier de noble Jacob Du Pan.

Minutes (XXV, 313) de Gabriel Grosjean, notaire à Genève, 2 juin 1694. Guillaume de Knerry, écuyer, seigneur de La Corbière et Challex, et Claudine de Gribaldy, sa femme, reconnaissent devoir 400 florins à noble Jean-Ant. Du Pan.

Minutes (I, 84) de Marc Joly, notaire à Genève, 8 juillet 1713. Jeanne-Antoina, fille de noble Pierre de Gribaldy, femme de noble Prosper d'Humilly, vend à noble Charles Lullin, le quart à la venderesse appartenant du fief et juridiction de la Corbière et seigneurie de Challex — indivis avec Bernard de Bertrier, écuyer, seigneur de la Motte, son beau-frère; et noble Guillaume de Quénery, soit ses enfants, issus de dame Claudine de Gribaldy, sa défunte femme — le dit quart appartenant à la venderesse comme héritière de feu son père, noble Pierre de Gribaldy, par son dernier testament du 28 janvier 1667, reçu par maître Favre, notaire royal. Prix: 300 livres, et 20 livres pour épingles.

Minutes (XXIV, 380) d'Etienne Beddevole, notaire à Genève, 24 novembre 1713. Guillaume de Quenerit, écuyer, seigneur de la Corbière et Challex, agissant en qualité de père

et administrateur des personnes et biens de noble Pierre de Quenerit et des damoiselles Françoise et Louise-Christine de Quenerit, ses enfants, vend a Charles Lullin, écuyer, la part et portion en la dite seigneurie, qui a ci-devant appartenu à défunte dame Claudine de Gribaldi, sa femme, qualité d'héritière pour un quart de feu noble Pierre de Gribaldi son père; sous la réserve que tant que le dit sieur de Quenerit, le dit sieur son fils et les siens mâles feront leur demeure rière Challex ou la Corbière, il leur sera permis de chasser et pêcher comme auparavant, de jouir de leur banc dans le chœur de l'église de Challex, d'avoir et tenir girouettes sur leurs bâtiments, etc.

On trouvera quelques renseignements encore sur la famille Gribaldi, dans l'Histoire du pays de Gex, par Brossard : pages 413, 428, 441.

IV

**Liste des ouvrages que des écrivains genevois
de notre siècle ont publiés sur l'Italie.**

Les auteurs sont classés d'après la date où leurs livres ont paru. Quelques-uns d'entre eux n'étant pas genevois de naissance, j'ai indiqué les circonstances ou les fonctions qui les ont rattachés à Genève.

DE BONSTETTEN, mort le 3 février 1832, à Genève, où il vivait depuis trente ans. *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide*. Genève, an XIII. *L'homme du Midi et l'homme du Nord*, Genève, 1824.

SIMONDE DE SISMONDI. *Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, Paris, 1809-1818, 16 volumes. Une seconde édition a paru en 1840, en 10 volumes. *Des espérances et des besoins de l'Italie*, Paris, 1832. *Histoire de la renaissance de la liberté en Italie, de ses progrès, de sa décadence et de sa chute*, Paris, 1832, 2 volumes.

LULLIN DE CHATEAUVIEUX. *Lettres écrites d'Italie en 1812 et 1813*, Paris et Genève, 1816, 2 volumes. Une seconde édition a paru en 1820.

MALLET D'HAUTEVILLE. *Voyage en Italie dans l'année 1815*, Paris et Genève, 1817.

GALIFFE, Jacques-Augustin. *Italy and its inhabitants*. Londres, 1820, 2 volumes.

DE JOUX. *Lettres sur l'Italie, considérée sous le rapport de la religion*, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

SIMOND, Louis, né à Lyon, naturalisé Genevois le 13 septembre 1822. *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1826, 2 volumes.



DUBIER, Charles. *Rome souterraine*, Paris, 1833. Une édition corrigée a paru en 1843. *Campagne de Rome*, Paris, 1842; seconde édition, 1844. *Chants populaires de la campagne de Rome, traduits en français et publiés avec le texte en regard*, Paris, 1842. *Raccolta, mœurs siciliennes et calabraises*, Paris, 1844. *Caroline en Sicile* (roman), Paris, 1845. *Question sicilienne*, Paris, 1849. *Les amours d'Italie*, Paris, 1859.

COMTESSE DE GASPARI. *Voyage d'une ignorante dans le midi de la France et de l'Italie*, Paris, 1835, 2 volumes. *La bande du Jura*. Florence, Paris, 1866. *Au bord de la mer, rêveries d'un voyageur*, Paris, 1866.

CONSTANTIN. *Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres*, Florence, 1840.

TÖPFFER. *Voyages en zig-zag*. Paris 1844, 8° (Aux Alpes et en Italie, en 1827. A Milan, en 1839. A Venise, en 1841, (et non pas en 1842. Voir la biographie de Töpffer par Mirabaud et Blondel, page 367). *Nouveaux voyages en zig-zag*. Paris, 1854, 8° (A Gènes en 1834).

COINDET. *Histoire de la peinture en Italie*. Genève et Paris, 1849. 2 volumes. Une seconde édition a paru en 1856.

VERNES D'ARLANDES. *Naples et les Napolitains*. Bruxelles et Paris, 1859. *Trois mois en Italie*. Paris, 1876.

DEBRIT. *Histoire des doctrines philosophiques dans l'Italie contemporaine*. Paris, 1859. *Laura ou l'Italie contemporaine*. Paris, 1862.

MARC-MONNIER, professeur à la Faculté des Lettres de Genève. *L'Italie est-elle la terre des morts ?* Paris, 1860. *Garibaldi, Histoire de la conquête des Deux Siciles*. Paris, 1861. *Histoire du brigandage dans l'Italie méridionale*. Paris, 1862. *La Camorra*. Paris, 1863. *Pompéi et les Pompéiens*. Paris, 1864. *L'Italia all'opera*. Milan, 1869. *Traduction en vers du Roland de l'Arioste*. Paris, 1878. *Nouvelles napolitaines*. Paris,

1879. *Les Contes populaires en Italie*. Paris, 1880. *Un aventurier italien du siècle dernier, le comte Gorani, d'après ses mémoires inédits*. Paris, 1884.

DE LA RIVE, William. *Le comte de Cavour, récits et souvenirs*. Paris, 1862.

NAVILLE, Ernest. *Le Campo santo de Pise*, dialogue philosophique, par Augusto Conti, traduit de l'italien avec une introduction. Genève, 1863. *La philosophie italienne contemporaine*, par Augusto Conti, traduit de l'italien. Genève, 1865.

MAUNOIR, Robert. *Les nuits du Corso* (roman) Paris, 1864.

REY, Rodolphe. *Histoire de la renaissance politique de l'Italie, 1814-1861*. Paris, 1864. *Turin, Florence ou Rome, étude sur la capitale de l'Italie*. Paris, 1864.

CHERBULIEZ, Victor. *Le prince Vitale, essai et récit à propos de la folie du Tasse*. Paris, 1864.

GALIFFE, John-Barthélemy-Gaïfre. *Il sacco di Roma nel 1527, relazione del commissario imp. Mercurino Gattinara*. Genève. 1866. *Le refuge italien de Genève aux XVI^e et XVII^e siècles*. Genève, 1881.

MEYLAN, Auguste. *Souvenirs d'un soldat suisse au service de Naples, de 1857 à 1859*. Genève, 1868.

REY, Samuel. *Naples et Rome, ou souvenirs de l'Italie*. Genève, 1869.

DU BOIS-MELLY. *Voyages d'artiste en Italie (1850-1875)*, Genève, 1877.

LOMBARD, Alexandre. *Jean-Louis Paschale et les martyrs de la Calabre*, Genève, 1881.

PETER. *Études napolitaines*, Lausanne, 1882. *La légende de Saint-Juvier*, Lausanne, 1884. *Nouvelles études napolitaines*, Lausanne, 1887.

MONTET, Edouard, né à Lyon, naturalisé genevois le 12 décembre 1883, professeur à la Faculté de théologie de

Genève. *Histoire littéraire des Vaudois du Piémont*, Paris, 1885. *La noble leçon*, Paris, 1888.

DUVILLARD, Mathilde. *Esquisses italiennes*, Paris, 1886.

ROD, Edouard, professeur à la Faculté des lettres de Genève, 1886-1893. *Dante*, Paris, 1891.

MONNIER, Philippe, né à Genève le 2 novembre 1864. *Naples et la poésie*, Neuchâtel, 1893. (C'est un chapitre détaché du livre que M. Ph. Monnier prépare sur le *Quattrocento*, ou la Renaissance en Italie).

TISSOT, Ernest. *La dame de l'ennui* (roman), Paris et Genève, 1895. *Comme une rose* (roman), Paris et Lausanne, 1897. *Les sept plaies et les sept beautés de l'Italie contemporaine* (en préparation).



DE LA PHILOSOPHIE PREMIÈRE

dès la haute antiquité jusqu'à nos jours

**La philosophie antique. — La philosophie première chez
les Hindous et les Grecs.**

I

La conscience et la raison, éclairées par la science, ont engendré la sagesse. Le sage, suivant Pythagore et l'étymologie grecque, devint un philosophe, soit un ami de la sagesse, c'est-à-dire de la science.

On sait que la civilisation, comme la lumière, nous vient de l'Orient et on sait aussi que la théocratie était la forme de gouvernement de la plupart des nations orientales, dès la haute antiquité, et que tout ce qui tient au domaine intellectuel était l'apanage des castes sacerdotales.

D'où il résulte que chez ces dernières nations, la philosophie était plus ou moins liée ou confondue avec la théologie. Ainsi les premières et grandes écoles philosophiques de l'Hindoustan et de l'Iran étaient religieuses ou prétendaient l'être.

C'est la philosophie panthéistique, sous ses diverses formes, que nous retrouvons dans l'Inde antique : Positiviste, dans la Sankia de Kapila, qui rappelle le monisme positiviste d'Eckel, ou idéaliste dans celle de Bouddha Gaoutama ou Sakya-Mouni.

Le bouddhisme n'est point une religion, dans l'acception habituelle du terme ; c'est, au fond, une doctrine philosophique, morale et religieuse. Bouddha, ou la *raison suprême*, *l'intelligence parfaite*, est le degré supérieur, le but sublime que doit atteindre toute âme pure, dégagée de l'enveloppe terrestre (*sansara*), qui n'est qu'une illusion, comme tout l'univers sensible, pour atteindre la perfection.

Par une série d'évolutions célestes cette âme purifiée atteint enfin, dans les régions lumineuses du *Nirvana*, l'état de Bouddha accompli ou de *Tathâgatas*. En cet état, ce philosophe accompli, car il possède la raison suprême, peut redescendre sur la terre, s'incarner à nouveau, s'il est invoqué, et remplir sa mission divine.

Le bouddhisme est la négation de la réalité (*sansara*) ; il conduit au néant, à l'anéantissement final de l'être dans le *Grand Tout* divin, dans les sphères éthérées, insondables et sereines de l'inconscient *Nirvana* : le mystère de l'infini. La mort, pour cette philosophie, est une simple transformation de l'être, qui peut être heureuse ou non, pour ce dernier, d'après son mérite, sa valeur morale ou sa perfection intellectuelle.

La morale bouddhique est fort belle : elle enseigne l'humilité, le renoncement, le dévouement, l'amour du prochain et la charité. Elle prescrit, en outre, le respect absolu de la vie, même de celle des animaux. C'est probablement de cette philosophie que s'est inspirée la secte hébraïque des Esséniens, dont nous aurons à parler plus loin, et qui a été le point de départ du christianisme.

On peut également trouver l'origine du transformisme intellectuel et de l'évolutionisme de nos écoles modernes dans cette doctrine. On pourrait aussi ajouter qu'elle n'est point étrangère à la philosophie panthéistique et pessimiste

de Schopenhauer, qui a eu un si grand retentissement en Allemagne et même en France et en Angleterre.

Le bouddhisme a été surtout un bienfait dans l'Hindoustan et les autres contrées de l'extrême Orient, où il s'est répandu, en ce qu'il a supprimé la redoutable et fatale tyrannie des castes, qui ne sont plus obligatoires pour ses adeptes.

Parmi un certain nombre de philosophies hindoues, religieuses ou non, le Brahmanisme est, avec celle dont nous venons de parler, la plus importante; elle comprend la grande masse de la population.

C'est aux philosophes Vyasa et Sankara qu'on attribue le *Pourva* et le *Vedanta*, qui forment la synthèse des Védas, ou livres sacrés du Brahmanisme. Cette doctrine, qui constitue la philosophie hindoue orthodoxe, porte le nom de *Mimansa*; elle est essentiellement spiritualiste et en opposition avec le sensualisme panthéistique de la philosophie Sankia de Kapila.

II

Suivant les données de la science, on peut considérer le haut plateau des Indes comme le berceau de l'humanité, qui de là, a rayonné dans le reste du monde, répandant partout la civilisation et des idées philosophiques et religieuses, dont on retrouve les traces diverses.

Au culte des esprits ou génies malfaisants, symbolisés par un grossier fétichisme, à la sorcellerie et aux incantations des temps primitifs dont nous retrouvons des traditions chez nous, comme dans la plupart des autres contrées, succéda et vint s'associer plus tard, et dans un milieu social plus élevé, le culte du bien, du beau physique et moral, symbolisé par les grands phénomènes de la nature. Le splendide tableau du ciel étoilé, le grand soleil, sa merveilleuse et

vivifiante lumière, dirigèrent l'attention des penseurs vers les régions célestes et les causes premières de tant de magnificences

C'est alors que dans les sanctuaires de l'Orient naquit l'astrologie, qui devait ensuite, avec le progrès des sciences mathématiques, devenir l'astronomie.

Un simple aperçu des grandes mythologies orientales suffit pour en constater la communauté d'origine et de traditions.

Ainsi le triangle mystique, inscrit dans un cercle, attribut de Para-Brahma, dieu suprême des Hindous, est le symbole de la triade ou trinité éternelle, que forme ce dieu avec Vichnou et Siva et que l'on retrouve dans le symbolisme d'autres religions ou doctrines orientales et même dans la philosophie grecque, indique le rôle de l'astrologie dès la haute antiquité. D'autre part, outre le nombre *trois*, les nombres *sept* et *donze*, correspondant au nombre des planètes et des signes du zodiaque, employés volontiers dans les mythologies antiques, sans parler du rôle prépondérant des astres, notamment du soleil et de la lumière dans celles-ci, indiquent encore le rôle de l'astrologie chez ces dernières et leur parenté.

Tout était symbolique, ou emblématique dans les philosophies ou les religions de l'antiquité : ainsi la Trinité ou *Trimourti* hindoue, composée de trois personnes divines séparées et inséparables, n'était au fond, comme celle de même nature, des religions Egyptienne, Assyrienne, Péruvienne, Mexicaine, etc., que des aspects, des attributs différents de la Divinité suprême. Para Brahma ou Dieu le Père représentait la puissance créatrice souveraine ; il avait pour emblème le soleil ; il était le symbole de la vie éternelle, l'invisible, l'absolu : il existait par lui-même. Suivant le

Rigvéda, le monde avait pour origine un simple désir de Brahma; il était lui-même l'univers: le Grand Tout. Le *Védanta* fait sortir l'univers de l'absolu: c'est une forme spéciale de celui-ci. Il est ici la cause et l'effet.

Vichnou est le fils de Para-Brahma, le verbe divin, l'intelligence suprême, la lumière éternelle. Dans ses *avatars* ou incarnations successives, il est l'envoyé du Père, le Rédempteur du monde.

On ne peut qu'admirer la profondeur de la pensée dans cette philosophie. Si on admet avec la science que les trois grandes fins de la nature sont la création, la conservation et la transformation des êtres et des choses, il est vraiment digne de remarque que depuis les temps reculés, — car des inscriptions hindoues remontent à plus de trois mille ans avant notre ère et mentionnent le brahmanisme, — Para-Brahma est le créateur, Vichnou, le conservateur et Siva, le destructeur ou transformateur des êtres et des mondes.

La mission de Siva est symbolisée par le *feu* ou le *feu cosmique*, des philosophes, qui remplit l'espace infini, détruit et transforme les êtres et les mondes, dont la carrière est terminée. Le feu, emblème de la vie suprême, de la pureté, de l'immortalité, était adoré, dès l'antiquité la plus reculée, chez les Arias, les Parsis, les Chinois, les Kaldéens, les Egyptiens et bien d'autres; il brûlait constamment sur l'autel des Vestales de Rome et nous le voyons encore brûler éternellement dans nos églises chrétiennes.

Le culte de Siva est bien plus ancien encore que le brahmanisme; il remonte aux premiers âges des sociétés où la terreur asservissait l'homme aux esprits malfaisants et à la sorcellerie. Siva était le dieu du tonnerre, des orages, des ténèbres et de la destruction; ses rares sectateurs, les Thugs,

lui sacrifient encore, dans le secret, la nuit, et les forêts épaisses, des victimes humaines. Plus tard, et, durant de longs siècles, le naturalisme symbolique s'est développé chez les Arias, pour de là rayonner sur toute la terre.

C'est aussi de la philosophie Hindoue qu'est sortie la théorie du transformisme de la matière première, au moyen et par l'intermédiaire de la force intelligente qui en est l'agent. L'univers serait donc le résultat de la lutte ou de la combinaison des forces de la nature et de l'intelligence, façonnant la matière première et unies intimément et fatalement à celle-ci, suivant cette doctrine. De là le fatalisme, le déterminisme et l'empirisme, qui sont le fond de ce système. Ce dernier admet le moi et le non moi du Cartésianisme. L'immortalité est expliquée par la métempsycose ou transmigration des âmes (*sansara*) : Para Brahma est esprit comme le monde; il comprend l'univers entier.

L'homme est donc une partie de la divinité. Le *Sansara* ou évolution de l'homme vers l'infini, est l'identification de l'homme et de Brahma.

La philosophie panthéistique de l'Ecole Ionique, comme celle de nos temps, est probablement d'origine hindoue.

III

Nous aurons peut-être à revenir plus loin sur l'antique philosophie religieuse de la Perse, sur le magisme et le culte symbolique du feu aether, de la lumière et du soleil, pratiquée par les disciples de Zervané Akérène, l'absolu, l'infini, l'éternel, et de ses attributs.

Ormuzd, emblème du bien, du soleil, de la lumière, et Arimane, génie du mal et des ténèbres, son antagoniste, leurs bons et leurs mauvais anges ou esprits.

Les *fuyes* ou feux de la St-Jean, au solstice d'été, sont

une tradition du culte de nos lointains ancêtres, les Arias, proches parents et voisins des Perses ou Parsis.

Cela dit, il nous tarde de parler des écoles grecques, ce vrai foyer de culture des sciences modernes et surtout de la philosophie.

L'Ecole Ionique, fondée principalement par Thalès de Milet 600 ans environ avant notre ère, fut réellement la première école philosophique, la plus illustre, où vinrent se concentrer les sciences de l'Orient et la science grecque.

Les Grecs seuls ont eu une pensée vraiment scientifique et méthodique. Les Hindous et autres Orientaux, eux, ont revêtu la science d'idées religieuses, qui en ont paralysé l'essor, et d'un symbolisme, parfois bizarre et difficile à comprendre.

On peut certainement dire que le clair et brillant génie de la Grèce a réellement fondé notre civilisation, inspiré nos arts et nos sciences.

La première et la vraie pensée philosophique a porté sur l'origine et la fin des choses. La science, peut-on ajouter, consiste à ramener l'ensemble des phénomènes ou objets d'observations, à un petit nombre de lois ou axiomes, puis d'en opérer la synthèse.

Les philosophes grecs, qui avaient, en effet, le sens pratique et scientifique, croyaient que tout se résumait en une chose ou substance fondamentale. C'est encore la tendance du génie moderne.

C'était aussi la tendance de l'Ecole Ionique. Toutefois, les principaux philosophes de cette école variaient sur la nature de cette substance. La supériorité de l'Ecole Ionique, soit de celle de Démocrite, le plus illustre de ses philosophes, sur les autres écoles de l'antiquité, c'est que celle-ci avait une formule vraiment scientifique et mathématique, pour expli-

quer le fonctionnement des atomes cosmiques, qui, suivant elle, remplissaient l'espace et constituaient l'univers.

Démocrite admettait également que ces atomes, en nombre infini et identiques, étaient assemblés dans chaque chose. Que la substance atomistique, remplissant l'espace, était groupée et diversifiée, suivant les espèces, par le mouvement nécessaire et automatique des atomes. Que l'univers obéissait à des lois déterminées et fatales. Il admettait encore le processus du mouvement dans l'espace, créant nécessairement les choses, suivant des règles mécaniques fixées et préexistantes, que l'univers formait un tout, se mouvant suivant des lois harmoniques, également préétablies.

Un autre disciple de Leucippe appartenant à la même école positiviste, Anaxagore, admettait, lui, un grand nombre d'éléments, comme principes des choses existantes, toutes choses procédant d'éléments ou atomes semblables, dans chaque objet préexistant.

Au commencement régnait le chaos, soit les éléments mobiles et confondus en une vaste unité, et le mouvement éternel.

Le même philosophe, tout en admettant le chaos à l'origine par le mélange des éléments, expliquait la création des choses, soit la mise en œuvre des éléments chaotiques, par l'intervention de l'amour et de la haine naturels, créant tout par leurs combinaisons ; soit, en langage moderne, par l'attraction ou la répulsion électro-magnétique dont les courants déterminent le mouvement et la vie, ou même par l'affinité chimique moléculaire.

Pour Anaxagore, cette attraction naturelle procédait d'une intelligence suprême.

Pour Démocrite, c'était une nécessité mécanique, une loi naturelle et impérieuse. Les atomes de ce philosophe son

indivisibles, éternels et se meuvent dans le temps et l'espace ; il admettait la vibration de ces derniers pour expliquer l'origine du mouvement.

Les atomes tourbillonnaient et, suivant les lois de la pesanteur, constituaient la terre et les astres.

On voit ici l'origine de la théorie des tourbillons de Descartes et les rapports de la cosmogonie de Démocrite et de son école, avec la science moderne et le système de Laplace.

La théorie actuelle du tourbillon de la nébuleuse primitive, par la force centrifuge, résultant du refroidissement de celle-ci, est en rapport aussi avec les principes généraux de l'Ecole d'Ionie.

Dans cette même école d'Ionie, qui concevait la création de l'univers par des lois mathématiques, on retrouve les principes positivistes que nous avons constatés déjà dans la philosophie hindoue, Sankia de Kapila, et qui ont pu servir de point de départ au *Monisme positiviste* de Heckel.

IV

Parmi les hommes les plus illustres que produisit la philosophie grecque, on doit certainement compter Pythagore de Samos, disciple de Phérécyde, qui alla puiser dans la science orientale, les bases de son système, où l'on retrouve les idées de la philosophie hindoue et celle de l'Ecole égyptienne. Il vint, comme on sait, se fixer à Crotone et y fonda ce qu'on est convenu de nommer l'*Ecole Italique*. Pythagore fut un mathématicien de premier ordre. On lui doit, entre autres solutions, la démonstration du carré de l'hypoténuse, sa fameuse table, qu'il rapportait probablement de l'Hindoustan, avec sa théorie végétarienne, la métempsychose, la transmigration des âmes, montant ou descendant selon leur mérite ; on lui doit surtout la règle musicale de l'accord

parfait, par la combinaison des nombres. Ceux-ci constituaient pour lui, l'essence des choses. Toute la philosophie de Pythagore était basée sur l'harmonie des nombres, qui, selon elle, régissent et règlent tout, même le mouvement des astres et des sphères. Ce fut Pythagore qui substitua, comme nous l'avons dit, au nom de sage (*sophos*), porté jusqu'ici par les philosophes, celui de philosophe, ou ami de la sagesse ou de la science. La géométrie était la science fondamentale de l'école Italique et nul ne pouvait entrer dans cette école, très courue, formant une sorte de congrégation mystique, sévèrement disciplinée, sans un long noviciat et des connaissances mathématiques profondes.

La philosophie pythagorienne avait pour principe l'unité représentée par la monade primitive, divine et éternelle, remplissant l'espace infini de ses rayons divins, soit le feu aether symbolisé par le soleil, se mouvant par ses propres lois.

Ce dernier, suivant une théorie déjà ancienne, paraît-il, et que Pythagore avait rapportée des sanctuaires de l'Égypte, où il avait été initié, formait le centre de notre univers. Tous les astres, y compris la terre, tournaient autour de ce foyer incandescent. Celle-ci tournait elle-même, toujours du même côté, autour du feu central. Ce système, soutenu par d'autres philosophes, et qui fut, durant bien des siècles, effacé par celui de Ptolémée et de l'École d'Alexandrie, fut remis en honneur, comme on sait, par Copernick et la science moderne.

Dieu, la monade éternelle et vivante, était la synthèse de l'harmonie générale, de la musique céleste, résultant du mouvement des astres et des sphères.

Cette philosophie, gracieuse et profonde, eut un grand nombre d'adeptes et donna l'élan aux sciences exactes, surtout à l'astronomie.

V

Dans la philosophie de Bouddha Gaoutama nous avons signalé les premières manifestations du rationalisme idéaliste; nous aurions dû signaler également, vers la même époque, l'apparition du rationalisme positiviste dans les écoles chinoises de Confutée ou Confucius, et de Laotée.

Après avoir esquissé très sommairement les principes essentiels des célèbres écoles Ionique et Italique, nous arrivons maintenant à la glorieuse école d'Athènes, ce foyer lumineux de la raison et de la pensée, qui devait résumer et synthétiser les philosophies orientales.

La haute philosophie morale stoïcienne ou du *Portique* fut certes l'une des plus distinguées de cette grande époque; elle fut l'expression la plus lumineuse et la plus claire du *rationalisme scientifique*, dont Zénon fut le vrai fondateur. Il s'agissait de rétablir sur des bases solides l'autorité de la morale et de la raison, ébranlée par le scepticisme de l'école de Pyrrhon, très sympathique à la légèreté des Athéniens. Il s'agissait en outre de trouver un *criterium* à la vérité et notre philosophe le plaça dans les perceptions des sens, approuvées et contrôlées par la raison, éclairée par la science. Il proclama, en conséquence, ce grand principe : que toutes nos idées ont leur source essentielle dans les perceptions sensorielles, d'où cet axiome bien connu : *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu*. Pour expliquer les grandes lois de la nature il invoque deux principes : la matière atomistique et passive et le *feu artiste* ou *aether cosmique*, universellement répandu, principe actif et intelligent, symbolisant la puissance divine, l'Etre éternel, dont l'âme humaine n'est qu'une émanation. Cet agent divin qui embrasse l'univers entier, pénètre tous les êtres et par ses

lois providentielles, les dirige selon les règles immuables de l'ordre ou de la raison.

La morale stoïcienne était très élevée; il fallait vivre selon les lois de la nature; c'est-à-dire selon la loi de Dieu ou de la Raison Suprême et de la conscience éclairée. Il n'y a d'autre bien que la vertu, d'autre mal que le vice, c'est-à-dire de la raison consciente méconnue. Le mal, comme la souffrance, n'était donc que l'absence du bien et du bonheur et n'atteignait pas les âmes: ils devaient être supportés, comme on a dit, dès lors, stoïquement, c'est-à-dire sans aucune plainte.

Il n'y avait rien d'utile que ce qui était honnête et rien de criminel ne pouvait être utile. Cette morale prescrit encore la pratique de la bienfaisance, de l'amour du prochain, de la charité et le pardon des injures.

Très répandue en Grèce et dans l'ancienne Rome, cette morale sublime fit naître de grands caractères et suscita de nobles vertus et bien des actions héroïques, par le mépris de la mort et de la souffrance: elle fut la base du rationalisme.

Le rationalisme, qui devait encore rencontrer en Grèce d'illustres interprètes, puis dans la Rome antique les Pline, les Cicéron, les Sénèque, fut fort goûté en Occident, au XVIII^{me} siècle, où nous le retrouverons dans la philosophie anglaise et française et dans notre Genève, chez Voltaire et Rousseau.

VI

Le fils aîné de la Raison, Socrate, comme disait l'excellent La Fontaine, fut l'éloquent et malheureux apôtre du *rationalisme spiritualiste*.

Ce philosophe fut le vrai fondateur en Grèce de la philo-

sophie morale. Sa doctrine, comme on sait, était exclusivement subjective. On connaît sa maxime favorite qui caractérisait cette doctrine : « Connais-toi toi-même ». Sa morale, comme celle des Stoïciens, était surtout basée sur la raison éclairée par la conscience.

La morale, qui jusque-là était une émanation religieuse ou un complément de la philosophie, devint une science principale. Ce fut le point de départ d'un système nouveau.

La pratique du bien et de la vertu rationnelle était pour Socrate le plus sûr moyen d'arriver au bonheur. Il classa les vices et les vertus et plaça en tête de celles-ci : la raison, la justice, la prudence, la tempérance et la force. Il admettait deux principes : Dieu ou l'idée, l'intelligence et la raison suprême, et la matière façonnée par la divinité. L'âme humaine n'était qu'une émanation de l'Être suprême ; immortelle comme celui-ci et pouvait s'élever jusqu'à lui par le perfectionnement moral et une série d'évolutions : le vice et la matière étaient le mal ou les ténèbres, comme la vertu et l'esprit étaient le bien ou la lumière.

Cette philosophie dite des deux principes était une innovation dans la science, dont Platon et Xénophon, disciples de Socrate, ont conservé la tradition ; car ce dernier n'a pas laissé à la postérité de travaux écrits. Elle a donné lieu de nos jours à une nouvelle doctrine philosophique, le *spiritualisme atrospectif*, très honorablement représentée par Maine du Biran et notre savant compatriote, M. Ernest Naville.

Cette doctrine élevée qui paraît être surtout inspirée par le désir d'expliquer les phénomènes de conscience et le libre arbitre — ces problèmes ardu — semble se rapprocher plus volontiers de la métaphysique que de la science expérimentale.

Comment se peut-il que l'illustre, l'incorruptible Socrate,

que l'oracle de Delphes avait proclamé le meilleur et le plus sage des Grecs, ait pu être accusé par ses détracteurs de corrompre la jeunesse ?... Quant aux divinités nouvelles qu'il aurait introduites, suivant eux, c'est certes à son honneur d'avoir osé proclamer le monothéisme et l'unité divine dans un milieu polythéiste comme la Grèce. Il n'en dut pas moins boire la ciguë !

Comme on le voit, l'intolérance religieuse fut de tous les temps, et ce glorieux martyr de la libre pensée doit encore s'ajouter aux innombrables victimes du fanatisme, de la superstition ou de la sottise humaine, depuis la haute antiquité jusqu'à nos jours.

Quand donc saurons-nous respecter la liberté des autres ? Hélas nous n'en prenons guère le chemin, et il est triste de constater que lorsqu'un peuple a conquis ses droits, à force de sacrifices et de luttes, il ne semble avoir qu'un souci, c'est de les gaspiller.

C'est une erreur de croire que Socrate fut la seule victime, en ces temps, du fanatisme et des préjugés ; Aristote et tant d'autres durent fuir pour éviter un sort pareil.

VII

Le représentant par excellence de l'*idéalisme* dans l'école d'Athènes, le divin Platon, comme on est convenu de l'appeler, fut certes l'un des plus beaux génies de la philosophie grecque. Le nombre prodigieux de ses ouvrages, la noblesse de son caractère, justifient le rang suprême qu'il occupe parmi les grands penseurs. Il dut fuir néanmoins pour éviter un sort semblable à celui de son malheureux maître, qu'il défendit avec magnanimité.

Platon, disciple de Socrate, s'était surtout inspiré, pour le principe fondamental de son système, du traité de Timée de

Locres, philosophe pythagoricien, sur *l'âme du Monde et la Nature*. C'était au fond la doctrine de Bouddha : Dieu ou la Raison suprême, l'idée et la matière, formant un tout séparé et inséparable, mais les idées ayant seules une existence réelle. La substance se transforme et alimente l'idée. Au commencement existait le chaos, soit l'amalgame confus de l'idée et de la substance. D'où l'idée, spécialisée et dégagée harmonieusement par la puissance créatrice, donna naissance aux choses existantes et à l'univers. Dieu est l'archétype de l'idée, l'unité, la Raison suprême, symbolisé par la triade et façonnant tout, comme dans la théorie pythagoricienne ou hindoue, point de départ de ces divers systèmes : soit, le Père éternel, créateur, le Verbe conservateur et l'Esprit ou feu aether transformateur.

Le monde est, en outre, un être animé et transformable comme tout l'univers. La théorie des trois âmes est assez originale et paraît se rapprocher des notions physiologiques modernes, qui n'admettent plus l'unité de l'être vivant ou psychique et de la vie ; que le corps n'est point un organisme centralisé, comme on l'a cru, mais une confédération véritable de centres vitaux, indépendants, mais unis cependant et placés sous la suzeraineté du cerveau.

Platon faisait intervenir, comme Pythagore, l'harmonie souveraine pour expliquer la puissance divine et donnait les solutions mathématiques comme principe essentiel de sa philosophie.

Il faisait tout rentrer, comme les Egyptiens, dans la base du triangle.

La série des sphères constituait l'harmonie du monde dans leurs mouvements concentriques.

Les puissances inférieures, symbolisées par les étoiles, sont chargées de créer les âmes humaines de la substance

divine par l'harmonie des révolutions sphériques; ces âmes, guidées par la raison, se meuvent elles-mêmes.

Le système de Platon est donc l'idée suprême mêlée à des faits mathématiques et se combinant avec ceux-ci suivant des lois déterminées et nécessaires.

Platon, comme Aristote, admettait que l'aether cosmique était l'âme du monde dont était formé le ciel.

La morale de ce philosophe était au fond, celle des écoles hindoues. Son objectif était l'*idéal*, c'est-à-dire le beau et le bien suprême en toutes choses.

Nous ne parlerons pas de l'*Utopie* communiste, soit de l'idéal politique de sa « République » trop connue, où la famille et la propriété étaient absorbées par la tribu, suivant la sociologie des premiers âges, et où nous semblons vouloir revenir quelque peu.

Platon enfin, comme la plupart des philosophes du temps, avait une doctrine secrète qu'il ne communiquait qu'aux initiés.

VIII

Un disciple de Platon, Aristote, peut être considéré comme l'un des plus grands génies connus.

Il fut le vrai fondateur des sciences, spécialement des sciences physiques et naturelles. Son rationalisme fondé sur la science et la logique et sur l'observation fit faire un pas de géant aux connaissances humaines. Toutefois la méthode synthétique ou déductive et le syllogisme simple qu'il popularisa et éleva à la hauteur d'une science, lui firent commettre de profondes erreurs. Ainsi, au lieu d'admettre le système solaire de Pythagore, il revint, comme on sait, aux quatre éléments superposés, au soleil et aux sphères mobiles chargées d'étoiles tournant autour de la terre. On sait

aussi combien il fallut de siècles et d'efforts pour détruire cette absurde théorie et revenir à la vérité.

L'un des mérites du philosophe de Stagyre fut de donner à la science, tout en respectant la raison, une base plus solide, fondée sur l'expérience, que n'avait fait l'idéalisme de Platon et de son école. Il considère Dieu, ou la Raison suprême et éternelle, comme l'origine du mouvement et de la vie des êtres; le but et la fin de toutes choses. Comme pour Confucée et les autres rationalistes, le bien et le beau étaient dans l'exercice de la raison, l'imitation de la belle nature, et l'équilibre des passions.

La philosophie péripatéticienne admettait le libre arbitre, n'admettant pas l'intervention divine dans les causes secondes.

Les importants ouvrages d'Aristote furent traduits en latin et en arabe, et purent échapper ainsi à la destruction; ils arrivèrent jusqu'à nous par les savants arabes, par les Croisés et aussi par les savants grecs, après la prise de Constantinople.

Ces ouvrages, comme la doctrine d'Aristote, formèrent la substance de la philosophie scolastique, durant tout le Moyen-Age; Albert-le-Grand fut le premier savant, comme on sait, qui les vulgarisa; il les avait étudiés dans les traductions faites sur l'arabe.

IX

S'il est une philosophie peu connue, mal jugée et injustement critiquée, c'est celle d'Epicure. Ce fait est dû surtout aux Stoïciens, qui jouaient à Athènes le rôle des Pharisiens à Jérusalem et dont la morale froide et austère était en conflit avec celle d'Epicure. Les succès de ce dernier dans les foules offusquaient la rigidité jalouse de ses adversaires,

qui réussirent à décrier sa doctrine. Grâce à Lucrèce et à Diogène Laërce, on connaît la nature vraie et les principes de cette dernière qui valent beaucoup mieux que leur réputation.

Epicure était un grand philosophe ; son système était le rationalisme positiviste et sensualiste de la science moderne. Il enseignait dans sa morale, avec raison, que le plaisir est un instinct naturel, qu'il est le vrai bien, lorsqu'il est limité par la raison, la conscience et par le droit d'autrui, qu'il est nécessaire au bonheur de l'homme.

Mais il s'agissait des jouissances de l'esprit et du cœur tout autant que de celles des sens. Suivant Cicéron, notre philosophie était d'une frugalité, d'une sagesse et d'une sobriété extraordinaires ; il recommandait surtout ce régime à ses disciples. Laërce dit qu'il ne vivait d'ordinaire que de pain et d'eau, de lait et de fromage, et des fruits et légumes qui croissaient dans son jardin. Il recommandait, en outre, la continence et la modération dans le plaisir. Cela ne ressemble guère aux excès et au dévergondage, qu'on attribue d'ordinaire à l'Epicureisme. Il recommandait encore à ses disciples la pratique du bien, de la philanthropie, de la charité et surtout l'amour des petits, des faibles et des misérables. Il disait que l'art d'être heureux était de rendre heureux les autres.

En cosmogonie, Epicure admettait une puissance suprême éternelle, symbolisée par la lumière et le mouvement, mais ne s'occupant pas directement des êtres et des choses, régis par les lois générales de la nature. Le libre arbitre et la responsabilité humaine existaient donc, dans la limite de ces lois.

Suivant le même système, l'espace infini était occupé par l'aether cosmique, composé d'atomes, toujours en mouve-

ment, régis par la force divine. Le mouvement vibratoire de ces atomes éternels déterminait des chocs, qui entretenaient cette force constante et créatrice; qu'en se groupant, suivant leur affinité, ces atomes créaient les mondes et les êtres.

Nous retrouvons là l'origine de la fameuse théorie des *chocs*, qui occupe beaucoup la science actuelle.

Mais une chose tout aussi extraordinaire, c'est que la méthode expérimentale, qui fit la gloire de Bacon, de Descartes, et les immenses progrès de la science moderne, était celle de la philosophie sensualiste, enseignée et pratiquée par l'Ecole épicurienne.

En théosophie Epicure combattait la superstition : le monde obéissait à des lois déterminées; il admettait que tout culte ou sacrifices à la divinité étaient nécessairement inutiles; que l'âme ou l'esprit, force impondérable, intimement liée au corps et entretenant la vie des êtres, était subordonnée à l'existence de ceux-ci; que partie de l'aether éternel, elle rejoignait celui-ci à la dissolution des corps; qu'il ne pouvait exister d'organisme sans organes.

Mais, chose vraiment extraordinaire, l'illustre philosophe, dont nous nous occupons, eut comme la prescience de nos idées actuelles sur la finalité des mondes et des choses; leur existence déterminée et même les origines des sociétés humaines. Les molécules éteintes servaient à en reconstituer d'autres.

Le spectacle de la terre, des mers et des chaînes de montagnes, indiquait que l'état de choses existant devait être le résultat de ruines et de catastrophes précédentes, qui devaient se renouveler.

Ces quelques lignes suffiront pour faire apprécier la profondeur sereine de la pensée, autant que le génie, chez notre philosophe.

Nous bornerons là cet aperçu, très sommaire, des principales écoles philosophiques de l'antiquité hindoue et grecque, nous réservant, à propos des doctrines égyptiennes et hébraïques, de revenir sur celle d'Alexandrie.

Quant à la philosophie romaine, elle ne nous semble guère qu'un écho de celle de la Grèce.

La Philosophie première chez les anciens Egyptiens

I

L'Egypte est par excellence le pays du soleil, de la lumière, suivant l'étymologie de son nom. Son gouvernement, comme celui de toutes les monarchies de la haute antiquité, était essentiellement théocratique ; la caste sacerdotale, à qui était confié tout le domaine intellectuel, avait ainsi dans ses attributions l'enseignement, les sciences et la philosophie. Celle-ci était donc essentiellement religieuse, comme nous l'avons dit, et c'est dans les sanctuaires, consacrés à l'initiation des mystères, qu'il faut en chercher les traces et les origines. C'est spécialement dans les inscriptions sépulcrales, les rituels funéraires ou *livres des morts*, les livres d'Hermès, Trismégiste et les traditions des philosophes grecs et surtout celles de l'Ecole d'Alexandrie qu'on peut retrouver les traces de la philosophie première de l'Egypte.

Nous savons toutefois que l'Egypte était le pays où l'on allait étudier la philosophie et les sciences occultes. Nous avons vu que les philosophes grecs les plus illustres ont été se faire initier aux mystères, et puiser la science aux célèbres Ecoles de Memphis, d'Héliopolis, de Thèbes, puis d'Alexandrie. Nous avons vu tour à tour Démocrite, Pythagore, Platon, Aristote, venir s'inspirer aux antiques traditions de ces écoles ; il est même probable que plusieurs ont poussé jusqu'à la Perse et à l'Hindoustan.

Nous retrouvons dans la philosophie religieuse de l'Egypte les grandes traditions de la cosmogonie et de l'astrologie hindoue et de son symbolisme. Nous ne sommes plus en

présence de la claire science grecque ; tout ici est symbole, et, en étudiant de près la théogonie égyptienne, on voit que le polythéisme, auquel on avait cru jusqu'ici, n'existe pas au fond.

Suivant notre éminent égyptologue, M. Edouard Naville, la doctrine religieuse de l'Égypte était un panthéisme naturaliste. Son culte était celui des forces de la nature et celui des phénomènes naturels symbolisés.

Mais ici, il faut tenir compte de la doctrine secrète enseignée aux initiés dans les mystères sacrés. Les prêtres étaient des magistrats, des savants, des législateurs et des moralistes ; ils ne partageaient pas les superstitions naïves du peuple et réservaient leur science à ces mystères, dit M. Hugonet, un savant orientaliste. Comme les Hindous, les Égyptiens basaient leur système sur la science astrologique. Ils ont avec les Kaldéens, les Hindous et les Perses, cultivé de bonne heure l'astronomie et les sciences mathématiques.

Comme nous l'avons vu à propos de la philosophie brahmanique, les Égyptiens symbolisaient l'univers sous la forme du triangle, représentant l'absolu, l'infini, la raison suprême, la puissance éternelle, sous le nom d'Ammon-Râ : Maître du ciel, lumière éternelle. Ce triangle symbolisait aussi la triple émanation de la divinité suprême, soit ses attributs essentiels. C'était la triade ou trinité des Dèmiurgos ou Kaméfis, que nous avons signalée chez les Brahmanistes et que l'on retrouve dans d'autres philosophies religieuses, même dans celle des anciens Incas du Pérou.

Kneph, le créateur, la force, la lumière ; *Fré*, son fils, symbolisé par le soleil, le conservateur, l'intelligence divine, le *logos* et *Phtha*, le transformateur, l'esprit, principe du feu aether, de l'aether cosmique, de l'aether artiste des Grecs, chargé de coordonner, de régulariser les parties de l'univers en décomposition. Il organisait et animait le monde.

Suivant Champollion jeune, l'aether cosmique, remplissant l'espace, est le fluide céleste, le fluide vivant et primordial, et le principe de toutes les choses physiques, d'après la vieille philosophie égyptienne, où sont venus puiser les philosophes de l'Ecole Ionique, comme nous l'avons dit.

Le principe essentiel et fondamental de la religion ou philosophie religieuse de l'Egypte était la lumière, sous forme symbolique, Ammon-Râ ou Ré, dieu lumière ou soleil, dont nous avons vu la triple émanation. Comme dans la philosophie religieuse des Arias, des Perses et autres peuples de l'antique Orient, la lumière était l'emblème du bien, du bonheur et les ténèbres, celui du mal et du malheur : séjour des bienheureux ou des réprouvés.

La trinité ou triade suprême avait toute une série d'émanations représentant les diverses manifestations de la nature. Ainsi Osiris, Isis et Horus formaient, dit encore Champollion, la triade à laquelle était commise la direction, la conservation du monde sublunaire. Osiris était le dispensateur de la vie et de la lumière personnifiées par le soleil. Ils étaient en quelque sorte le dernier anneau de cette grande chaîne théogonique, qui embrassait l'univers entier, et qui de triade en triade remontait à Ammon-Râ; le grand Etre, le père des dieux, de la lumière éternelle, du mouvement et de la force, l'auteur de toutes choses et qui résumait en lui tous les dieux.

Nous retrouvons dans Indra, émanation de Brahma, le dieu de l'aether cosmique, du jour, le maître de la foudre, des nuées de la pluie et des bons génies, les mêmes traditions antiques, du feu aether que celles du Diospitar, ou père du ciel, des Arias, du Zeus ou Diespiter ou Jupiter des Grecs, ou de Zerdust du Magisme.

II

Pour résumer nos quelques considérations sur la cosmogonie mystique et symbolique des Egyptiens dont les dieux, les déesses, les animaux déifiés étaient de purs emblèmes, de simples abstractions ou émanations d'Ammon-Râ, le Grand Tout, qui existe par lui-même, nous devons ajouter que celui-ci était une divinité androgyne, d'essence mâle et femelle. Ainsi nous retrouvons dans Bouto la Rhéa des Grecs, présidant au chaos ; dans Neith, déesse de la lumière, de la science, de la philosophie, le modèle de Minerve ; Isis, celui de Cybèle et de Diane. Dans les douze dieux Cabires, nous avons le symbole des signes du Zodiaque, originaire de l'Orient, et dont nous aurons aussi la tradition dans la mythologie grecque. Cette chaîne divine, pour nous servir du terme d'un éminent égyptologue, descend des régions éthérées et se matérialise jusqu'aux incarnations sur la terre, dans tous les êtres.

L'emblème de cette hiérarchie sacrée se trouve dans la croix ansée, que nous voyons aux mains de toute la descendance d'Ammon-Râ, de tous les êtres divins.

Ainsi que nous l'avons dit, ce n'est pas dans les emblèmes ou symboles divins, livrés à la dévotion vulgaire, que nous devons chercher les vrais principes de la philosophie première des Egyptiens. Nous en trouverons plus volontiers les traces dans les tombeaux et surtout dans les livres d'Hermès ou Thoth Trismégiste, devenu le Mercure grec.

Au surplus, et pour le dire en passant, ce n'est pas seulement dans la mythologie et la science, que l'Egypte a fourni des modèles au génie grec et aux autres peuples. Les arts et notamment l'architecture se sont inspirés, comme la philosophie, des antiques traditions égyptiennes. Ainsi on retrouve

l'ordre dorique, avec ses colonnes cannelées et ses chapiteaux à Biban-al-Molouk, datant de bien des siècles avant le Parthénon d'Athènes et les principes des ordres Ionique et Corinthien en d'autres monuments fort anciens.

C'est en effet dans la philosophie *hermétique* qu'on trouve également les traces et traditions de l'Ecole Ionique, qui est devenu notre *Monisme naturaliste*. La plupart des philosophes grecs, Aristote en particulier, mentionnent le *Grand œuvre* d'Hermès, et Cicéron fait d'Hermès Trismégiste, dès la haute antiquité égyptienne, un pharaon, un grand prêtre et, dans tous les cas, le père illustre de la philosophie et de la science. Il fut nommé trismégiste, c'est-à-dire trois fois grand, suivant la « *Table d'Emeraude* », l'un de ses livres, parce qu'il avait la connaissance de toutes les choses, de toutes les lois de la nature : soit des minéraux, des végétaux et des animaux.

Thoth, ou la science, la sagesse ou philosophie primitive, qui était encore une émanation d'Ammon-Râ ou la Raison suprême, subit plusieurs transformations ; Hermès Trismégiste fut la dernière, c'est-à-dire son incarnation sur la terre, dit Champollion. On lui attribuait, en outre, l'invention du langage, de l'écriture, de la géométrie, des arts et des sciences, notamment de l'astronomie, de l'astrologie et des sciences occultes.

Il y avait, dit-on, de nombreuses bibliothèques en Egypte ; on a conservé une quarantaine d'ouvrages de Thoth ou Hermès, qui formaient une véritable encyclopédie égyptienne. Ils servaient à l'enseignement des mystères aux initiés et contiennent tous les préceptes de la morale, le droit public, ainsi que les principes des sciences et des arts connus.

Les deux livres les plus importants, au point de vue philosophique, sont l'*Asclepias* et le *Poemander* ou *Pimender*

Ce dernier, qui traite principalement de *la Sagesse et de la Puissance divine*, ou de *l'Origine des choses*, existe en plusieurs volumes à la Bibliothèque de Turin; il fut traduit par Champollion le jeune, et avait été déjà publié.

Il contient, en particulier, un intéressant dialogue entre Thoth et Poemander, émanation de la Raison suprême : « Qui es-tu ? O Thoth ! Que désires-tu ? Que souhaites-tu ? Que désires-tu apprendre ? — Je suis, ajoute le Grand Etre, (apparaissant comme une ombre gigantesque) Paemander, la pensée de la puissance divine, l'Eternel. — Je désire connaître Dieu, ajoute Thoth, apprendre la philosophie première, la nature première des choses.

« Puis le Grand Etre changea de forme et me révéla tout, dit Thoth, Trismégiste. J'avais devant les yeux un spectacle prodigieux : tout s'était brusquement converti en lumière éclatante. J'étais saisi de ravissement. Peu après une ombre effroyable s'agitait avec un fracas terrible. Une fumée épaisse s'en échappait avec bruit; une voix sortit de ce tourbillon ; elle semblait être la voix de la lumière, et le *Verbe* sortit de cette vapeur lumineuse, d'où se dégagea un feu léger, qui s'éleva dans le ciel et disparut. »

« Un air léger, semblable à l'Esprit, occupait l'espace entre les eaux étendues et le feu céleste ; mais la terre et les eaux étaient tellement mêlées ensemble, que la surface de la terre occupée par celles-ci n'apparaissait en aucun point : c'était le chaos. Cette surface fut aussitôt vivement agitée par le *Verbe de l'Esprit* qui s'était porté au dessus d'elle.

Paemander me dit alors, continue Thoth :

« As-tu bien compris ce que signifie ce spectacle ? — Oui, je le connaîtrai, lui dis-je. Puis, il ajouta : Cette lumière, c'est moi, je suis l'intelligence suprême, je suis ton Dieu. Je suis plus ancien et plus puissant que le principe humide qui

s'échappe de l'ombre. Je suis le germe de la vie et de la pensée, le *Verbe* resplendissant, le Fils de Dieu, son émanation. »

« Pense que ce qui voit et entend ainsi en toi, c'est le *Verbe* même, la conscience du Maître. C'est la *Pensée* qui est Dieu, le Père Éternel. Ils ne sont aucunement séparés et leur union *c'est la vie universelle*. »

« Thoïth Trismégiste s'écrie alors : « Je te rends grâce Paëmander. » Ce dernier ajouta : « Médite d'abord *sur la lumière* et arrive à la connaître. »

« Quand ces choses furent dites, je le priai longtemps, continue Hermès, pour qu'il tourne sa face vers moi. Dès qu'il l'eut fait, j'aperçois aussitôt dans ma pensée une vive lumière environnée de puissances innombrables, brillant sans limite. Le feu éclatant, contenu dans l'espace par une force invisible, vibrait au-dessus de nous. »

« Je vis toutes ces choses par l'intervention du Verbe de Paëmander, qui me trouvant dans la stupeur, m'adressa ainsi la parole :

« Tu as vu la forme première surgir du principe infini ! »

« Je lui demandai alors :

« D'où émanent les éléments de la nature ?

« De la volonté de Dieu, répondit-il, laquelle s'étant saisie elle-même de sa perfection, en a orné tous les autres éléments et les semences ou principes viables qu'il a créés ; car l'Intelligence, c'est Dieu, possédant la double puissance et fécondité des sexes, qui est la vie et la lumière de son intelligence opérante. Il est aussi *Dieu feu æther* et *Dieu Esprit* le Grand Tout.

L'Intelligence opérante ou active et le *Verbe* renfermant en eux le mouvement, se meuvent constamment avec une grande vélocité, sans avoir ni commencement ni fin.

L'intelligence suprême a donc tout tiré du chaos : la terre et les mondes. La terre et la lumière ont ensuite engendré les êtres et tous les animaux qui étaient virtuellement en eux. Mais l'Intelligence suprême, père de tout, qui est la vie et la lumière, a procréé l'homme semblable à elle-même et l'a accueilli comme son fils et son émanation. car il était beau et intelligent comme son auteur.

Dieu s'est complu dans l'image de lui-même et a concédé à l'homme la faculté d'user de son œuvre, de la comprendre et d'invoquer ses lois. L'homme ayant eu dans son père le Créateur, voulut créer à son tour. Dieu favorisant l'intelligence humaine lui communiqua son génie et son pouvoir. L'homme alors s'attribua la force et la puissance de celui qui domine sur le feu. Et celui qui avait tout pouvoir sur les animaux mortels et privés de raison, sortit du sein de l'harmonie et montra la nature comme une des belles formes de Dieu.

Mais de tous les animaux terrestres l'homme seul est doué d'une double existence : mortel par son corps et immortel par son être même. Celui qui se connaît lui-même a conquis le bien supérieur à son essence, soit l'immortalité ; et celui qui se laisse tromper par ses mauvaises passions, est jeté dans les ténèbres de la mort.

• Dieu, qui est l'intelligence, a voulu que chaque homme, qui émane de lui, participe à celle-ci, et tous les hommes, dit Thoth, ne la possèdent pas. •

• Tu dis juste, ajouta Paemander, je suis, moi-même, l'intelligence suprême pour les hommes bons et purs. Ma présence leur vient en aide et aussitôt *ils connaissent et sont initiés*, et le Père est pour eux propice et miséricordieux. Au contraire, je m'éloigne des ignorants et des méchants ; je les livre au démon vengeur qui les fait périr par le néant et le feu. •

Thoth demanda alors ce qui arrivera après l'ascension de l'âme purifiée vers le Père ?

« Le corps matériel perd sa forme, fut-il répondu ; ce dernier, se détruit avec le temps. Les sens, qui ont été animés, retournent à leur source et reprendront peut-être un jour leurs fonctions, sous une autre forme ; mais ils perdent leurs passions et leurs désirs, et l'esprit remonte vers les cieux pour se voir au sein de l'harmonie d'où il est sorti. Il se purifie en passant par une série de zones éthérées, par l'effet de l'harmonie céleste et retourne à l'état, si désiré, habiter l'espace avec ceux qui célèbrent les louanges du Père.

Tel est l'état de ceux à qui il a été donné de savoir ; ils deviennent Dieu. »

« Ayant parlé ainsi, Paemander retourna parmi les Pouvoirs divins ; et moi je me mis, dit Hermès, à conseiller aux hommes la piété et la science. O hommes ! pourquoi vous précipitez-vous vers la mort, puisque vous êtes capables d'obtenir l'immortalité. Fuyez les ténèbres de l'ignorance, échappez à la corruption et acquerez l'immortalité.

Conducteur et chef de la race humaine, je lui montrerai les voies du salut et je remplirai ses oreilles des préceptes de la sagesse ! »

Ainsi que nous l'avons dit, cette philosophie religieuse, sortie des sanctuaires, conserve les caractères de ses origines orientales. Importée par les colonies de Berbères ou Barabras, de Coptes et de Pélages, d'origine asiatique qui, par le Midi et le Nord, ont peuplé et civilisé l'Égypte, à une haute antiquité, cette philosophie première a passé en Grèce où elle s'est modifiée et perfectionnée.

III

Une doctrine non moins antique que la cosmogonie mystique, que nous venons de reproduire, c'est la philosophie dite *hermétique*, basée sur l'unité de substance universelle et la transmutation possible des éléments divers de celles-ci ; soit des métaux, par l'intermédiaire du feu, de la lumière et de la chaleur.

Cette hypothèse d'une substance unique est considérée comme admissible, aujourd'hui, par de nombreux savants et a donné naissance à la doctrine philosophique du *Monisme*. La transmutation n'est pas impossible, si l'on admet la théorie atomistique et que les corps simples sont unis par des qualités que l'on peut modifier et surtout la théorie récente du *potentiel*, mais on n'a pas encore pu transmuter ces derniers corps. Et les expériences que nous avons nous-même tentées ou fait tenter ne nous ont donné qu'un simple amalgame.

Il est vrai qu'à l'aide d'une combustion spéciale on a pu transformer du charbon en diamant opaque ; mais ce n'est point là une transmutation proprement dite, puisque le diamant est du carbone cristallisé.

A propos de la théorie du potentiel, popularisée aujourd'hui par notre savant physicien, M. Raoul Pictet, celui-ci s'exprime ainsi dans son grand ouvrage : « Nous allons tâcher de résumer les conséquences qui découlent, tant des hypothèses émises que des vérifications déjà faites, pour asseoir les premiers jalons d'une méthode opératoire permettant d'obtenir par voie synthétique et certaine *tous les corps de la nature*. »

Pythagore, Aristote et Platon, qui admettaient aussi, comme

Démocrite, l'unité de substance, soit le feu aether ou aether cosmique, admettaient aussi la philosophie hermétique, soit aussi le grand art ou *Pierre philosophale*.

Suivant Plutarque, l'Egypte antique portait le nom de *Chemia* ou *Chimia*, pays de la lumière. Ce pays était célèbre pour la fusion et la préparation des métaux ; car l'on y préparait fort bien ceux-ci, soit le bronze, l'argent, l'or et même le fer plusieurs milliers d'années avant notre ère. De là est venu le nom de *Chimie*, ou d'*Al-Chimie*, en ajoutant l'article *al* des Arabes, c'est-à-dire science ou art d'Egypte ou *Chimie*.

C'est surtout ce grand art, qui valut à notre illustre philosophe le nom de Trismégiste. Il fut pratiqué, comme on sait, dans l'antiquité, au moyen âge, et même de nos jours par une foule de savants, et nous a valu la merveilleuse science, soit la chimie, qui, avec la physique et la mécanique, est en train de transformer le monde.

L'Alchimie ou *Philosophie hermétique* a joué un rôle très important dans l'antiquité comme dans les temps modernes. Suidas rapporte que lors de la répression des Egyptiens qui s'étaient révoltés, Dioclétien fit brûler tous les livres traitant de la chimie, que l'on disait être l'art de faire de l'or et de l'argent, afin de leur ôter le moyen de s'enrichir et de faciliter ainsi leur révolte.

On sait aussi qu'en plein XVII^e siècle, la seigneurie de Genève facilita à un alchimiste italien, qui disparut, la fabrication de l'or par la pierre philosophale : c'était encore un témoignage, avec une foule d'autres, de la persistance de cette philosophie occulte à travers les siècles.

Suivant la philosophie hermétique et les livres des alchimistes, l'œuvre sacrée, qui fut un profond secret, durant de longs âges, se composait de deux opérations principales : d'abord la préparation de la *poudre de projection*, soit *pierre*

philosophale, composée, suivant la nomenclature chimique moderne, d'un sulfure d'or et de mercure, réduit en une poudre rouge, qu'on devait précipiter ensuite dans un bain de mercure et de plomb ou de zinc fondu d'une quadruple quantité. Le tout en un creuset exposé à un feu doux durant de longues heures, jusqu'à la parfaite consommation de l'œuvre, soit la production de l'or ou *soleil* suivant la terminologie mystique.

Les alchimistes prétendent que la conquête de la Toison d'or et les Pommes d'or du Jardin des Hespérides étaient des mythes hermétiques.

Quel que soit l'avenir de la philosophie hermétique, on doit convenir que c'est grâce aux nombreuses et profondes recherches secrètes de ses adeptes, que la chimie doit ses plus précieuses découvertes.

IV

La philosophie morale des Egyptiens est très documentée; soit par les papyrus retrouvés dans les tombeaux, livres des morts ou rituels funéraires, soit par les nombreuses inscriptions funéraires, que possède aujourd'hui la science. Cette morale, basée plus encore sur la conscience et la raison, surtout sous les premières dynasties des Pharaons, que sur les doctrines religieuses, est fort belle et n'a rien à envier à celle de nos temps.

Suivant la philosophie religieuse des Egyptiens, ce que nous nommons l'âme ou principe de vie éternelle, était d'une nature toute spéciale. Cette âme portait le nom de *double* et pouvait être assimilée à l'*ombre* des Grecs, au *Corps glorieux* de l'Ecole d'Alexandrie et de l'Evangile et au *périsprit* des spirites.

Ce *double*, qui se séparait du corps au moment du décès

n'en restait pas moins solidaire de la durée de celui-ci. C'est ce qui explique le soin tout particulier qu'on mettait à la conservation des corps par l'embaumement, afin de prolonger la durée du double, comme celle de la momie. Le double, au surplus, pouvait transmigrer au besoin et assistait, avec sa momie et la famille, au repas funèbre des anniversaires, dans le tombeau meublé.

On comprend, dès lors, l'importance des jugements du Tribunal de l'Amenti, composé de quarante-deux juges et présidé par Osiris, qui réglait le sort de ce double.

La magie et la sorcellerie étaient pratiquées déjà par le clergé égyptien, pour évoquer ou écarter les mauvais esprits, comme dans tout l'antique Orient. Ainsi le serpent d'or, que portait le Pharaon à son *pschent*, était un emblème magique et un talisman. M. Matthey, savant égyptologue suisse, dans ses recherches dans les nécropoles de Memphis, décrit une peinture funéraire, où l'on voit un prêtre, plongeant un goupillon dans des vases d'eau bénite, pour arroser le tombeau, comme cela se pratique encore en Orient, pour éloigner les maléfices. Nous avons constaté dans les cimetières du canton d'Uri, l'existence de vases de pierre, près des tombes et servant au même usage. Les *envoûtements* et les incantations magiques étaient pratiqués il y a plus de six mille ans en Egypte, comme ils le sont encore de nos jours par nos sorciers.

A propos de doctrine morale, l'une des parois du tombeau de Rhamsès V, représente le pharaon devant le Tribunal de l'Amenti. Il se justifie et dit à Osiris : « O Dieu ! le roi soleil approuvé d'Ammon, n'a point commis de crimes ni de méchanceté ; n'a point blasphémé ; ne s'est point enivré ; n'a jamais proféré de mensonges ; n'a jamais dérobé le bien d'autrui ; n'est point libertin ; n'est point paresseux ; ne s'est

jamais souillé par des impuretés ; n'a point à se repentir de mauvaises actions, et a toujours pratiqué le bien. »

Une inscription du tombeau d'Amini, comte de Sah, à Beni-Hassan, et datant de plus de quatre mille ans, énumère les vertus du défunt, atteste, dit M. Matthey, une morale des plus élevées et beaucoup de charité.

Dans une autre tombe à El-Kab (ancienne Eleithia) on lit l'inscription suivante, de la même époque : « Il aima son père ; honora sa mère ; il aima aussi ses frères tendrement et ne quitta jamais la maison avec un cœur irrité. Jamais il ne préféra un homme de haute position à un homme d'un rang humble. »

En visitant une autre tombe du même lieu, rapporte M. Matthey, on lit ces mots : « J'ai été sur la terre un homme sage et prudent. J'ai été un frère pour les hommes haut placés et un père pour les pauvres et les humbles. Je n'ai jamais semé la haine entre les hommes, mais l'amour. »

Sur les murs d'une tombe voisine, le défunt adresse les paroles suivantes à ceux qui viennent le visiter : « Je veux vous dire, à vous qui vivrez après moi, comme j'ai vécu : Je n'ai point été violent ni impérieux ; je n'ai jamais maudit personne ; je n'ai point diffamé ni calomnié ; je n'ai point aimé à me quereller avec mes voisins. J'ai pardonné les injures ; je n'ai point fait tort aux pauvres et aux opprimés. Au contraire, j'ai toujours recherché la concorde et la paix, en paroles et en actions ».

Sur la tombe d'un prêtre à Saïs, on lisait l'inscription qui suit, rapportée par le même savant : « J'ai honoré mon père, aimé et honoré ma mère, aimé mes frères et mon prochain. J'ensevelissais celui qui était mort restant sans sépulture. Je donnais l'entretien aux petits enfants qui venaient au monde sans secours. Je leur construisais des asiles, et les

comblais de bienfaits, comme un père l'eût fait pour ses propres enfants. Et pourtant les temps étaient durs; de grandes calamités avaient éclaté sur l'Egypte ».

On lit, en outre, à Biban-al-Molouk dans le tombeau des antiques pharaons : « J'ai vécu dans la vérité ou plutôt de la vérité; je me suis nourri de justice. Ce que j'ai toujours fait aux hommes était plein de miséricorde. J'ai donné le pain à ceux qui avaient faim, à boire à ceux qui avaient soif, des vêtements à ceux qui étaient nus, un asile à ceux qui n'en avaient point. J'ai honoré les dieux par mes offrandes et les morts par mes largesses ».

Après cette confession générale, le pharaon, continue l'auteur, se tourna vers les juges divins et déclara n'avoir point commis les quarante-deux péchés prévus par le code moral et religieux des Egyptiens, énumérés sur les parois du tombeau.

On trouve encore dans une hypogée de Siout le passage suivant de l'inscription d'un seigneur féodal du temps : « Jamais je n'ai arraché l'enfant du sein de sa mère, ni l'indigent d'auprès de son épouse ».

On voit, ajoute notre savant, qu'aux yeux des Egyptiens la douceur des mœurs, une heureuse sérénité, la loyauté, la bonté et la charité, avaient plus de prix que le rang, les titres et la richesse. N'est-ce point là une sublime morale?..

Suivant le jugement intervenu, la transformation lumineuse ou la perdition du double était prononcée.

V

Comme toutes les doctrines philosophiques sacerdotales, la philosophie première de l'Egypte devait se laïciser et se modifier.

Parmi les centres philosophiques importants Héliopolis et

Saïs étaient renommés; on sait que Pythagore, Démocrite, Platon, Eudoxe et d'autres célébrités grecques encore fréquentèrent ces écoles. Platon, comme on sait aussi, place dans cette dernière ville le dialogue de Solon avec les prêtres égyptiens. D'après Champollion, la doctrine de Platon sortait de cette école sacerdotale.

Leucippe, avec ses atomes toujours en mouvement, et remplissant l'espace où ils créaient l'univers par affinité, son disciple Démocrite, puis Anaxagore, condamné à mort par l'intolérance des Athéniens, et toute l'Ecole Ionique n'étaient au fond qu'une colonie des sanctuaires égyptiens qui devaient former l'école d'Athènes, puis celle d'Alexandrie. Cette dernière, eut, comme on sait, une véritable université, le *Sérapéum* ou *Museum*. Celle-ci, si on en croit les auteurs de l'époque, était logée dans un vaste et superbe palais en marbre, orné de portiques et de statues, où habitaient des milliers d'étudiants et de nombreux professeurs, dont plusieurs furent d'illustres savants ou philosophes, sur lesquels nous aurons à revenir.

On connaît également la magnifique bibliothèque du *Sérapéum*, de 700,000 manuscrits, dit-on, la première du monde, créée par les rois Ptolémées et qui devait finir si misérablement; puis le Jardin des Plantes et le Muséum fondés par ceux-ci.

On a prétendu que cet inestimable trésor avait été détruit par les conquérants Arabes; ce que plusieurs savants distingués contestent formellement, disant que c'était déjà fait en partie.

Le patriarche Théophile, paraît-il, en vrai vandale fanatisé, dit M. Hugonnet, orientaliste distingué, obtint de l'empereur Théodose un édit ordonnant la destruction du temple de Sérapis. Après un siège de plusieurs jours, soutenu par les

étudiants et leurs maîtres, les trésors de science, amassés par de longs siècles d'efforts, furent, en grande partie, anéantis par la populace chrétienne fanatisée.

Plus tard ce fut le tour des philosophes, continue notre savant, d'être persécutés, massacrés ou brûlés, comme l'avaient été, du reste les chrétiens par l'intolérance des Césars et de leurs prêtres, et comme devaient l'être plus tard tant d'autres victimes du fanatisme.

La malheureuse Hypathie, surnommée « le philosophe », fut arrachée de sa chaire, où elle enseignait avec distinction l'astronomie, et mise en pièces par une bande de forcenés. On voit que l'aveugle intolérance fut de toutes les époques et de tous les cultes.

Après la prise d'Alexandrie par le Calife Amrou, la capitale de l'Egypte et son école furent transportées au Caire. Ce brillant centre de lumière, dit encore avec infiniment de raison M. Hugonnet, qui comptait alors près d'un million d'habitants, devint presque une bourgade, en train cependant aujourd'hui de se relever, grâce à son admirable situation commerciale.

L'Ecole d'Alexandrie brillait en effet d'un éclat sans pareil, non seulement dans les sciences morales, philosophiques et littéraires, où Aristarque, Plotin, Porphyre et d'autres s'illustrèrent et créèrent cette école néo-platonicienne, prélude de la psychologie expérimentale moderne, mais surtout dans les sciences physiques et mathématiques. Il suffit de citer les grands noms de Ptolémée l'astronome, Archimède, Euclide, le vrai fondateur des sciences mathématiques, dont les *Eléments*, sont encore à la base de notre enseignement, et tant d'autres illustrations.

Cette grande école philosophique égyptienne, dont la fin fut un vrai météore, ne devait pas entièrement périr ; car

elle fut la source abondante des célèbres écoles arabes de Bagdad, de Cordoue et de Damas, qui nous conservèrent précieusement la science antique et les écrits d'Aristote, cette lumière du Moyen-Age.

La Philosophie première chez les Hébreux

I

Comme toutes ou presque toutes les doctrines philosophiques de la haute antiquité, celle des Hébreux, au moins dans la forme, est essentiellement religieuse. Comme celle des Egyptiens, dont elle s'est imprégnée, ses origines orientales ne sont pas douteuses, pas plus que celles des Hébreux eux-mêmes.

Comme aussi dans les doctrines orientales, dans celles de l'Egypte en particulier, nous retrouvons celle des sanctuaires, — reproduites surtout dans la Kabbale pour l'hébraïsme — basées principalement sur les phénomènes célestes, soit le sabaïsme et *la lumière éternelle*.

La doctrine des deux principes : du bien, symbolisé par le jour ou la lumière, et du mal, par la nuit ou les ténèbres, était comme dans tout l'Orient, réservée au culte extérieur et servait de criterium à la morale.

Qu'il nous soit permis, avant de pénétrer dans ce sujet difficile, d'exprimer tous nos remerciements à notre aimable et éminent collègue, M. le Grand Rabbin et professeur Wertheimer, qui a bien voulu mettre à notre disposition, avec une parfaite obligeance, de précieux documents qui ont facilité beaucoup notre tâche. En outre, nous considérons comme de notre devoir à nous, enfant d'un siècle de science, de progrès et de liberté, de rendre enfin justice à ce vaillant petit peuple Hébreux, victime de tant d'affreuses et injustes persécutions durant de longs siècles, suites de l'intolérance et de préjugés aussi absurdes que déplorables.

On ne saurait trop admirer les luttes répétées, héroïques et désespérées de ce peuple pour la défense de son indépendance et de ses droits, contre de puissants envahisseurs et qui n'eut pas, comme le peuple Suisse qui passa par les mêmes épreuves, le bonheur de leur survivre. Les victoires des Hébreux contre de nombreux et redoutables ennemis, sous les valeureux Macchabées et leur intrépide et mortelle résistance aux armées de Vespasien et de Titus, sont dignes d'être citées avec honneur.

Mais ce n'était pas seulement son indépendance que défendait ce peuple avec tant de courage, c'était encore et surtout ses idées et ses convictions théosophiques.

C'est en ces temps que se développait rapidement une secte, dont les origines remontaient jusqu'au Bouddhisme antique, celle des Esséniens, et dont le rabbi Jean-Baptiste, maître de Jésus et qui fit une si triste fin, fut un ardent propagateur.

Cette philosophie religieuse, tout en admettant l'unité divine et les préceptes du Judaïsme, proscrivait la servitude, la guerre, les sacrifices et la théocratie de celui-ci. Par contre elle prescrivait l'égalité, le célibat, la communauté des biens, la vertu la plus austère, la charité, la fraternité et le renoncement. Elle devait donner naissance plus tard aux Ascètes, aux Thérapeutes et surtout au Christianisme : cette doctrine qui la première devait être universelle.

Mais, chose étrange, alors que la doctrine chrétienne paraît issue du Judaïsme, car Jésus, qui était Hébreu, comme ses disciples, a dit : « Je ne suis pas venu pour abolir la Loi, ni les prophètes, mais pour les accomplir », les adeptes de cette doctrine sont devenus les persécuteurs les plus violents des Hébreux ! Et, chose plus fatale encore, on

rend un peuple tout entier *ad aeternum* responsable de l'affreux drame de Golgotha, dû spécialement au fanatisme intolérant et au rigorisme de quelques Pharisiens !...

II

Mais revenons aux origines de la philosophie hébraïque.

Un illustre savant, M. Franck, membre de l'Institut et écrivain français fort apprécié, dans son beau travail sur la Kabbale, pourra nous fournir quelques intéressants détails sur cette doctrine.

La Kabbale ou philosophie hébraïque religieuse, dit-il, qui signifie tradition, trouve ses origines d'abord en Egypte et plus anciennement dans l'Extrême-Orient. Elle a plus d'un point de ressemblance avec la doctrine de Platon et celle de Spinoza ; elle doit avoir pris naissance, dans sa dernière forme, à l'Ecole néo-platonicienne d'Alexandrie : ses origines datent, comme nous l'avons dit, de la haute antiquité.

Le premier auteur, ajoute M. Franck, qui aurait révélé la Kabbale à l'Europe occidentale, serait Raymond Lulle, le célèbre alchimiste. La révélation de la Kabbale n'a pas peu contribué, paraît-il, à la diffusion du *Grand Art*, dont nous avons parlé ; cet auteur y aurait puisé surtout l'identité de Dieu, de la Nature et de l'âme humaine rationnelle.

C'était l'influence de la Kabbale, suivant M. Franck, qui inspirait aussi Pic de la Mirandolle, Paracelse, Van Helmont et d'autres grands alchimistes.

C'était, au fond, la synthèse du *Grand Tout*, symbolisée par le feu, la lumière et le soleil. Ce feu des prophètes Hébreux est le même que l'aether cosmique, dont il est question dans les hymnes d'Orphée. L'Etre absolu dont les attributs

sont déterminés sous le nom des dix Séphiroths ou catégories kabbalistiques, est défini par le vocable de *Trois fois Saint*, c'est-à-dire par le mot composé de Jéhovah, représentant la triade antique.

Nous retrouvons dans les traditions populaires *Baal-Zébu* ou *Beel-Zébu*, l'antique dieu *chasse-mouches pestilentiels* de l'Asie Mineure, Satan ou Samaël, symbolisant l'Esprit des Ténèbres et le mal avec le serpent, comme Jéhovah ou Jave symbolisait le bien et la lumière. C'était la vieille tradition orientale des deux principes, que nous avons vue.

Au Temple de Jérusalem figurera également le chandelier à sept branches dominé par le soleil, puis la division nationale en douze tribus emblèmes astronomiques et zodiacal, d'antiques traditions; sans parler du costume emblématique du Grand Prêtre.

On pourrait aussi retrouver la philosophie des nombres, de la doctrine de Pythagore.

Wächter, un savant Kabbaliste, prétend que Spinoza, qui était d'origine hébraïque, a tiré son système de panthéisme de la Kabbale; il attribue une origine très reculée, comme Hegel, aux traditions kabbalistiques.

Il paraît qu'en dehors de la Bible, les Hébreux reconnaissent des traditions, qui obtiennent de leur part le même respect que les préceptes du Pentateuque. D'abord transmises oralement, elles furent recueillies et rédigées, dit M. Frank par un célèbre rabbi Judas, dit le Saint, sous le nom de *Mischna*, puis beaucoup augmentées par les auteurs du *Talmud* ou *discipline*, code civil et religieux des Hébreux. La *Mischna* forme le corps et la *Gémara*, le complément de ce recueil.

Quant aux sources premières de la philosophie kabbaliste, ce serait dans les traditions ariennes et dans le Zend-Avesta,

répandus parmi les Assyriens, les Hébreux et les Kaldéens, depuis les conquêtes de Cyrus, qu'on devrait les chercher, suivant les rabbis.

La philosophie religieuse hébraïque est formée de plusieurs sectes; tandis que les Talmudistes ou Rabbinites reconnaissent et se conforment aux doctrines du Talmud, les Caraïtes, ou orthodoxes, les repoussent.

Les adeptes de la Kabbale, les Kabbalistes, adoptent ses doctrines secrètes et mystiques et ses pratiques magiques, importées, paraît-il, de la Kaldée lors de la captivité.

Les *Saducéens* sont les positivistes rationalistes de la philosophie hébraïque; cette école eût pour chef Sadoc, contemporain de l'Ecole d'Aristote, philosophe d'une grande valeur. Ils admettaient Jéhovah comme puissance ou Raison suprême, régissant l'univers par ses propres lois, admettaient que l'homme était régi par la raison éclairée par la conscience; admettaient également la morale judaïque et ses préceptes, mais niaient le surnaturel, l'immortalité individuelle de l'âme et la résurrection des morts. Cette doctrine sensualiste avait certains rapports avec celle d'Epicure.

Cette école se recrutait particulièrement dans les classes élevées de la population et avait surtout pour adversaires les *Pharisiens*, orthodoxes fervents de la loi, dont la piété ostensible et intolérante, le zèle outré et persécuteur étaient énergiquement combattus par les Saducéens et surtout par les Esséniens, et le Messie, amis de la liberté et des réformes. Nous avons mentionné le rôle déplorable qui leur fut attribué dans la fin du Christ, qui les attaquait avec raison, et, ils sont pour beaucoup dans les malheurs qui ont accablé plus tard le peuple Hébreu, qui n'était cependant pas responsable de leurs actes et de leurs extravagances.

III

Un peu plus tard, dit encore M. Franck, il se forma une nouvelle école rationaliste ayant pour chef le *rabbi Saadia* savant illustre, placé en tête de l'Académie de Sora en Perse, qui voulait concilier la philosophie du temps, soit celle d'Aristote, avec la législation de Moïse et a fondé une science analogue à la scolastique arabe et chrétienne.

Il admettait les connaissances par l'intermédiaire des sens et de la raison, éclairée par la science, et les jugements formulés par l'entendement et la conscience. Il admettait aussi le raisonnement par induction et la tradition authentique.

Certains prétendaient que Moïse avait reçu la Kabbale avec la loi sur le Sinaï, transmise secrètement aux vieillards qui l'accompagnaient; et la transmirent par la suite au prophète Esdras, qui la rédigea.

Ce ne fut toutefois, paraît-il, qu'au II^{me} siècle de notre ère que quelques rabbis ou docteurs recueillirent les traditions anciennes de la Kabbale. Le premier et le plus célèbre fut Judas le Saint, auteur de la Mischna; puis Simon ben Jokaï et quelques disciples qui groupèrent les parties essentielles de ce recueil.

Le premier livre de la Kabbale est le *Livre de la Création*; il renferme tout un système mystique de cosmologie, soit des lois qui gouvernent l'univers. Le second est le *Zohar*, ou traité de la *Lumière*; c'est le code des principes intellectuels de la Kabbale.

Le rabbi Saadiah dans son livre intitulé la *Pierre Philosophale*, fait mention des idées philosophiques essentielles de la Kabbale, basées sur l'unité de substance et de direction. Il mentionne également le dogme de l'émanation des êtres et

de l'univers. de l'Absolu, telle que les Kabbalistes l'ont entendu. C'est là un profond mystère qui doit rester dans les sanctuaires comme celui de la préexistence et de la transmigration des âmes, qu'enseigne de même le *Zohar*. Un autre livre mystique, plus ancien encore que ce dernier mentionne que lorsque le Tout Puissant conçut la pensée de créer l'univers, il produisit une lumière tellement éclatante qu'aucune créature n'aurait pu la supporter.

Selon M. Franck, on ne trouve chez les Arabes aucune trace de la métempsychose, qui tient une si grande place dans la Kabbale ; c'est dans la doctrine antique des Sabéens et des Perses, dit-il, qu'il faut chercher celle de la Kabbale.

Le *Verbe divin* ne se manifeste pas uniquement dans la nature ; il apparaît surtout dans l'homme, comme image et émanation supérieure de la divinité et surtout dans les manifestations de son intelligence. On peut constater dans la Kabbale le passage insensible du symbole à l'idée, comme l'histoire de la pensée ; ce même phénomène se reproduit dans tous les grands systèmes philosophiques ou religieux, dans toutes les grandes conceptions de la conscience humaine.

Dans toutes ses manifestations, l'Eternel apparaît sous la forme lumineuse. Ainsi le rabbi Aba, disciple de Simon ben Jokaï, qu'il nommait la *Lampe Sainte*, raconte, en ces termes, la mort de celui-ci :

• Et cependant j'écrivais toujours ; je m'attendais à écrire encore longtemps les paroles du Maître, quand je n'entendis plus rien. Je n'osais lever la tête, car la lumière qui apparut tout à coup était trop grande pour me permettre de la regarder. A l'instant je fus saisi ; j'entendis alors une voix qui s'écriait : « De longs jours, des années de vie et de bonheur sont maintenant devant toi ! » Pendant tout le jour le feu ne

se retira pas de la maison et personne n'osait s'approcher à cause du feu et de la lumière éclatante qui l'environnait. Pendant tout le jour j'étais étendu à terre et donnais cours à mes lamentations. Quand le feu se fut retiré, je vis que la *Lampe Sainte*, le saint des saints, avait quitté la terre ! »

Le feu aether est la substance du ciel. Ben Jokai donne ainsi dans le *Zohar* une description allégorique de la grandeur divine, de la théogonie et de la philosophie : « Dieu est l'ancien des anciens, le mystère des mystères, l'inconnu des inconnus. Il est la cause première des causes ; la couronne immortelle d'où jaillit une lumière sans fin. qui crée, conserve et transforme les êtres et les mondes. »

De là vient le nom d'*Infini*, pour désigner la cause suprême ; car elle n'a dans cet état ni forme, ni figure, ni commencement, ni fin. Il n'existe et n'existera aucun moyen de la comprendre, aucune manière de la connaître. C'est dans ce sens qu'il a été dit : « Ne médite pas sur une chose qui est hors de ta portée et trop au-dessus de toi. Tu es un être fini et ne peux concevoir l'éternel, l'infini. La lumière divine est la source unique de la vie, de la sagesse et de la science. C'est la sagesse elle-même, en vertu de laquelle la cause suprême de toute chose se fait appeler Dieu.

Sachons seulement que Dieu n'est intelligent et sage que par sa propre loi, sa propre substance ; car la sagesse ne mérite pas ce nom par elle-même, mais à cause de Dieu qui est souverainement sage et le maître de la lumière émanée de lui. Suivant un autre extrait du *Zohar*, « Dieu est avant tout éternel et infini. Ce principe est clairement énoncé lorsqu'on dit qu'avant la création Dieu était sans formes ; c'était le *Grand Tout*, le chaos, ne ressemblant à rien et que dans cet état aucune intelligence ne peut le concevoir, sinon par ses propres œuvres et ses lois. En prenant une forme il

a donné l'existence à tout ce qui est; il a fait jaillir la lumière, ainsi qu'un phare qui projette de toutes parts ses rayons éblouissants. Oui, l'Eternel est un phare élevé, infini, que l'on ne connaît seulement que par les innombrables lumières célestes qui brillent à nos yeux avec tant d'éclat, dans l'espace immense. Ce qu'on nomme son saint nom, n'est pas autre chose que sa lumière éternelle. •

Le Kabbalisme présente la *substance divine* comme la *substance unique* et comme la source d'où découle éternellement sans l'épuiser, toute vie, toute lumière et toute existence.

Le Zohar cite fréquemment à ce propos la sagesse orientale, soit la philosophie persane, où il s'est beaucoup inspiré, dans ses traditions.

Il donne l'unité dans l'être et la Trinité, dont fait partie le *Logos*, ou intelligence et raison suprême, dans les manifestations intellectuelles ou de la pensée, comme le résumé de la puissance divine et créatrice. Jéhovah est un et son nom est Dieu; il s'appelle Jéhovah ou « je suis celui qui est ».

Le système des Kabbalistes, suivant M. Franck, repose sur le principe de l'émanation et de l'unité de substance et enseigne l'identité absolue de la pensée et de l'existence ou de l'idéal et du réel. Sorte de synthèse de Platon et de Spinoza, ou une manière de *panthéisme idéaliste*, se rapprochant de la philosophie bouddhique : rien n'existe en dehors du Grand Etre et de sa propre substance.

Le Zohar parle encore, dans sa cosmogonie, de mondes et de créations, qui nous ont précédé et qui ont disparu, par suite des lois suprêmes, dont toutes choses et tout être dépendent. La substance infinie est une et ne saurait être séparée de l'intelligence divine, qui la vivifie. L'univers s'est ainsi créé par ses propres lois.

L'*absolu*, n'ayant point de limites et ne pouvant être connu

s'est répandu au dehors, partant d'un point, lumière éblouissante : tout s'est fait par un mouvement tournant et continu. C'est ainsi que se sont formés les mondes innombrables.

IV

D'après les rabbis, la Kabbale consacre les principes philosophiques suivants : 1° En faisant passer pour des symboles tous les faits et toutes les paroles de la Bible, elle enseigne à l'homme à avoir confiance en lui-même ; il met la raison à la place de l'autorité. Elle fait naître ainsi la philosophie du sein même de la religion. 2° A la croyance à un Dieu créateur, distinct de la nature, elle substitue l'idée d'une substance divine, impondérable, universelle, *feu aether* ou *aether artiste* des Grecs, réellement infinie, toujours active, toujours vivante et pensante, cause première et immanente de l'univers ; comprenant en entier celui-ci, et pour laquelle créer n'est pas autre chose que penser, exister et se développer naturellement elle-même. 3° Au lieu enfin d'un monde purement matériel, distinct de Dieu, sorti du néant et destiné à y rentrer, elle reconnaît les formes, sans nombre, sous lesquelles se développe et se manifeste la substance divine, suivant les lois invariables de celle-ci.

Au surplus, *l'âme du Monde* ou le *Démiourgos*, peut être regardé comme une *Trinité* à laquelle il donne son nom. Elle comprend la substance même de l'Univers ou *la puissance universelle* qui agit dans toute la nature ; *le mouvement* ou la *génération des mondes et des êtres* ; et le retour, après la mort ou *destruction* et *transformation* de ceux-ci, dans le sein de la substance qui les a produits.

La parenté de la philosophie première ou doctrine secrète du Judaïsme avec celles des Mages de la Perse paraît incontestable. L'unité dans le fond, le dualisme dans la forme.

Suivant le Zend-Avesta, *Zervané-Akérène*, l'Absolu, le Temps éternel, ne serait, comme la *Couronne lumineuse* de la Kabbale, que la première émanation de la lumière infinie, que la *lumière éternelle*, en un mot.

• Au commencement, disent les livres sacrés des Parsis, Ormouzd, élevé au-dessus de tous, était, avec la science souveraine, avec la pureté, dans la lumière du monde. Ce trône de lumière, ce lieu habité par Ormouzd, est ce qu'on appelle la *lumière première* symbolisée par le feu. » Il renferme en lui, ainsi que l'Etre céleste des Kabbalistes, la science suprême, l'intelligence à son plus haut degré, la perfection. Dieu est donc la *lumière éternelle* et infinie, dont les êtres ne sont que le rayonnement.

Le *panthéisme gnostique* paraît être la base essentielle de la doctrine des Mages ou des Perses, comme en principe, de celle du Judaïsme; c'est-à-dire de la philosophie secrète de la Kabbale. Au fond, c'est le monothéisme, dans la forme, le dualisme : Ormouzd et Arimane, chez les Perses, Dieu et Satan chez les Hébreux : représentant la lumière et les ténèbres ou le bien et le mal.

V

La philosophie des Hébreux est essentiellement une philosophie morale, comme toutes celles issues des sanctuaires. La belle morale des Hébreux, que nous connaissons par la Bible et spécialement par les livres de Moïse et ceux du célèbre roi philosophe Salomon, trouve également ses origines dans les doctrines égyptiennes et orientales, ainsi que nous l'avons vu. On sent une origine commune, une harmonie de couleur, une simplicité et une profondeur égale de la pensée, dans les stèles, les papyrus, les livres d'Hermès, la Bible, les inscriptions Kaldéennes, et le Zend-Avesta. La

sublime morale chrétienne, qui n'était que le développement de celles que nous avons esquissées, en fut comme la synthèse. Nous pourrions dire encore, avec Renan, que le commerce et la transmission des idées dans l'espèce humaine, ne s'opère pas seulement par les livres et l'enseignement direct. Jésus ignorait, sans doute, jusqu'au nom de Bouddha, de Zoroastre et de Platon; il n'avait lu aucun livre grec, car l'enseignement des Esseniens était purement oral. aucune *Soutra* bouddhique et cependant il venait du bouddhisme, du parsisme, de la sagesse grecque. Jésus sort du Judaïsme. Il n'y avait pas eu d'homme, Sakia-Mouni peut-être excepté, qui ait, à ce point, foulé aux pieds la famille, les joies de ce monde, les richesses et tout soin temporel. Il ne vivait que de son Père et de la mission divine qu'il avait la conviction de remplir.

Si les diverses écoles judaïques étaient d'accord, en général, sur les principes de la morale, il n'en était pas de même sur les dogmes; M. le Grand-Rabbin Weill nous fournira dans son savant ouvrage « *le Judaïsme, ses dogmes et sa mission* », d'intéressants détails sur la morale et la doctrine hébraïque. Ainsi Maïmonide, en parlant de la doctrine du rabbi Motazalès, s'exprime ainsi : « Si Dieu sait tout et qu'il soit parfaitement juste, comment se fait-il que des individus naissent infirmes ?

Ils n'ont pourtant fait aucun mal avant de venir au monde ! Pour quel crime l'animal est-il tué et écorché ?

Dira-t-on que c'est pour le plus grand bonheur de ceux-ci et en vue d'un bonheur futur, d'une récompense éternelle ?

En ce cas, le misérable insecte, que nous écrasons du pied, sans le voir, aurait droit aussi à une telle récompense ? Contestant ailleurs la résurrection des corps, le même rabbi se demande « si les petits enfants, les malades et les vieillards

renaîtront dans le même état, et, dans ce cas, qui les soignerait, et avec quoi ? »

On voit d'ici l'abîme qui séparait les différentes écoles judaïques.

Après avoir rendu hommage aux rois David et Salomon, comme penseurs, philosophes et poètes, M. Weill constate la hauteur et la pureté de la morale des prophètes. Le devoir principal posé par le Talmud, dit-il est la charité et la bonté, non seulement avec les Hébreux, mais avec les hommes de toutes les nations et les religions.

Après la charité, ce qui est le plus recommandé en fait de vertu sociale par le Talmud, c'est la paix, la fraternité, l'amour de l'union et de la concorde. La paix est la seule des prescriptions après laquelle il faille courir. « Désire la paix et poursuis-la, recommande-t-on, c'est un vase d'élection contenant toutes les bénédictions. Là où elle règne, le malheur et la ruine n'ont point d'accès ; là où elle est absente, le bonheur et la prospérité ne sauraient subsister, privés qu'ils sont de leur base fondamentale. »

La morale du Talmud prescrit tous les devoirs sociaux de l'homme. La piété filiale, l'amour fraternel et l'hospitalité y sont surtout recommandés. Parmi les vices que flétrit le plus le Talmud figurent, en premier lieu, la calomnie, la médisance, comparées dans leurs effets, à l'homicide. La médisance est comme le poison des serpents venimeux, elle tue à distance. La pureté des mœurs et la chasteté sont en tête des devoirs. Le travail est une obligation nécessaire au bonheur et à la vie, et à laquelle nul ne doit se soustraire.

« Une morale aussi élevée, dit avec raison M. Weill, a produit ses fruits ; aussi les Hébreux peuvent-ils, à juste titre, être fiers de leurs vertus domestiques. La vie de famille y est exemplaire et les familles nombreuses et

unies, comme au temps des patriarches. Pendant la période, vingt fois séculaire, de la persécution, continue notre auteur, avec non moins de raison, la famille Israélite n'a cessé d'offrir le modèle de l'union, de l'harmonie, de la pureté des mœurs et de la solidarité.

La charité des Israélites a su faire des miracles dans cette situation terrible, où toutes les issues, sauf celles du commerce, étaient fermées pour ceux-ci, au point qu'une communauté était ordinairement à la charge de l'autre. La famille Israélite conserva toujours religieusement ses antiques traditions, remontant à Moïse. »

« Il nous paraît donc constaté, dit encore M. Weill, que c'est à la morale du Talmud, qu'Israël doit en partie sa conservation, son identité, son individualité, au sein de la dispersion et de ses terribles épreuves. C'est cette morale qui l'a conservé, sain, vigoureux, solide comme l'acier trempé, et qui lui vaut ces aptitudes remarquables, pour le combat de la vie et la civilisation. »

IV

On peut certainement dire, avec un auteur, que l'Ecole d'Alexandrie fut le résumé brillant et profond de toutes les idées philosophiques et religieuses de l'antiquité. Ainsi s'expliquent ses rapports sur tous les points essentiels, entre le *néoplatonisme* et la Kabbale. Dans l'antiquité les sciences physiques sont représentées par Aristote, qui, au dire de Maïmonide, avait même envahi la doctrine hébraïque, comme il absorba tout le Moyen-Age. Quant aux sciences mathématiques et surtout aux sciences psychiques et morales, c'est certainement l'école d'Alexandrie qui en eut les honneurs.

C'est encore cette école qui dûit recueillir la philosophie

hébraïque, si brillamment représentée à Alexandrie par Philon, dit le Juif, par ses origines, l'un des fondateurs du néoplatonisme, et de la doctrine mystique de cette école, où la Kabbale et les sciences occultes de l'Orient jouaient un grand rôle. La doctrine du Zohar, dans laquelle l'Etre suprême est appelé la *lumière*, source de toute vie, de toute existence, de toute chose et de toute autre lumière, dut donner ses origines à la philosophie *gnostique*, basée sur l'émanation et le principe de la lumière et qui rencontra beaucoup d'adeptes dans tout l'Orient. Cette philosophie, inspirée par les phénomènes de la nature, a aussi ses origines dans l'antiquité la plus reculée, ainsi que nous l'avons fait remarquer. Les pratiques de la magie et particulièrement de l'hypnotisme, devenu aujourd'hui une science, et qu'on enseignait dès la plus haute antiquité dans les sanctuaires d'Orient, de l'Egypte et dans la doctrine ésotérique des Esséniens, puis des Thérapeutes, faisaient partie de cette philosophie occulte.

Si rien ne se perd dans la nature, il en est ainsi des idées et des traditions, qui en font partie, à titre de manifestation de ses lois. On a pu remarquer, dans le cours de cette étude, comme dans l'histoire des doctrines philosophiques, que les grandes traditions cosmogoniques et théogoniques se perdent dans la nuit des temps et se reproduisent sous des formes diverses chez la plupart des peuples.

Le courant des migrations, nous dit un célèbre voyageur, a poussé, dans la haute antiquité, les débris des races vaincues de l'est à l'ouest et du nord au midi et a transporté avec elles leurs mœurs, leurs idées et leurs croyances. Ainsi les fétiches obscènes ou sanguinaires, les monstres nourris dévotement de sang humain ; les dieux serpents, transportés de l'Inde et de l'Egypte antique, comme symboles du

mal, de l'éternité et de la terreur, dans l'enfance des cultes, trouvent encore, dans les nations noires, de nombreux adorateurs. Il en est de même des pratiques de la magie et de la sorcellerie, que nous retrouvons presque partout encore aujourd'hui, comme aussi du culte des deux principes : de la lumière et des ténèbres, de la triade ou trinité symbolique, qui sont les attributs de la puissance suprême. Partout les mêmes causes et les mêmes besoins ont dû produire les mêmes effets.

Ces traditions, ainsi que nous l'avons dit, ont dû se transmettre dans la philosophie première de l'antiquité par la voie sacerdotale. Chaque religion avait, comme on sait, sa doctrine secrète destinée aux initiés, ayant passé par des épreuves suffisantes, et celle réservée au peuple.

Apulée, dans son livre des *Métamorphoses*, donne quelques curieux détails sur les *Mystères d'Isis*.

On voit le récipiendaire passer d'abord par une galerie sombre, représentant la région ténébreuse de *l'empire des morts*. De là, dans une autre enceinte, qui représente la région sublunaire. Enfin, il pénètre dans une région lumineuse, où le soleil le plus brillant fait disparaître les ombres de la nuit. C'est alors qu'il prend le costume emblématique du dieu Soleil, ou de la source visible de la lumière éthérée du *Grand-Architecte de l'Univers*, aux mystères duquel on l'a initié. Il passe de l'empire des ténèbres à celui de la lumière où l'on enseignait la transmigration des âmes. Et, après avoir foulé aux pieds le seuil du Palais de Pluton, il monte dans l'Empyrée au sein du principe éternel de la lumière du monde, d'où sont émanées nos intelligences.

Il paraît que les cérémonies qu'on pratiquait dans les *Mystères d'Isis*, avaient beaucoup de rapports avec celles des *Mystères d'Eleusis*, attendu que la Cérès des Grecs est parfois la même divinité qu'on nommait Isis en Egypte.

L'*Hierophante*, ou grand prêtre, présidait à la cérémonie, qui se terminait par une procession solennelle, emblématique, dirigée par le *Dadouque*, image du soleil ou porte flambeau. Les initiés aux *petits Mystères* portaient le nom de *Mystes* ; puis la grande initiation où se pratiquait la magie et l'hypnotisme, donnait le titre de *Voyants* aux récipiendaires.

C'était donc la philosophie première et ses mystères que l'on enseignait aux initiés.

Ainsi que nous l'avons vu, Athènes fut le centre des sciences physiques et philosophiques du temps d'Aristote. Ce brillant foyer passa dès lors à Alexandrie, qui le perdit à son tour après la conquête arabe.

Cette belle succession fut recueillie soit par Constantinople, soit surtout, comme on sait, par les écoles arabes du Caire, de Bagdad et de Cordoue ; la philosophie hébraïque suivit surtout ces écoles et se répandit en Occident. Nous voyons Maimonide devenir une des lumières de l'Ecole de Cordoue avec le grand Averrhoès, le traducteur d'Aristote. La période arabe, qui eut la gloire de nous conserver la science antique, fut un moment célèbre et dût faire place plus tard à la philosophie occidentale.

La Philosophie moderne

I

On peut certainement dire que les Grecs seuls ont constitué la vraie science laïque et indépendante dans l'antiquité, ont posé les vraies bases de celle-ci. On sait que la science grecque a pris fin lors de la suppression de l'école d'Athènes par Justinien comme foyer de philosophie païenne.

Nous avons vu qu'après la destruction de l'illustre école d'Alexandrie, la science arabe avait brillé d'un vif éclat, tout en conservant les précieuses traditions de l'antiquité classique.

La période chrétienne, qui comprend tout le Moyen-Age, fut surtout dominée par les idées théocratiques et théologiques qui comprimèrent tout essor de la pensée et de la vraie science et dont la philosophie scolastique fut l'expression. Cette doctrine, toute spiritualiste, qui se réclamait néanmoins de celle d'Aristote, donna lieu, comme on sait, à la fameuse querelle des *Réalistes* et des *Nominaux* ou *Nominalistes*, soit des *Thomistes* et des *Scotistes*, et vit naître, au commencement du XIII^e siècle, l'Ecole de Paris, soit l'Ecole française qui, au siècle dernier, devenait le foyer principal du mouvement intellectuel et de la philosophie.

Albert le Grand toutefois et Roger Bacon, qui combattaient avec les *Nominalistes* pour les sciences positives donnèrent un certain élan à celles-ci. Roger Bacon reprenait la féconde méthode analytique, inaugurée par l'illustre Epicure, et qui devait, quelques siècles plus tard, sous l'énergique élan du Chancelier Bacon, renverser la méthode déductive et faire avancer la science et la philosophie à pas immenses.

Durant la période dite chrétienne, la philosophie était *essentiellement morale et spiritualiste* ; la métaphysique y tenait une plus grande place que la science. La période de la *Renaissance*, après la prise de Constantinople par les Turcs, qui ramenait les arts, les lettres et les sciences et surtout la philosophie des Grecs en Occident, se manifesta d'abord en Italie, où les malheureux Jordano Bruno, Vanini et Campanella, qui tentèrent courageusement de remettre en honneur le positivisme panthéistique de l'Ecole Ionique, furent, avec tant d'autres, victimes de la discipline ecclésiastique et de l'intolérance : les deux premiers expièrent sur le bûcher la hardiesse de leurs écrits. Copernik, reprenant les traditions de Pythagore et de Philolaüs, Galilée, Képler et, plus tard, Newton, opéraient une vraie révolution dans les sciences physiques et mathématiques et bouleversaient l'astronomie.

Spinoza, en reprenant aussi la doctrine du *Grand Tout*, de la haute antiquité, posait les bases du *Monisme positiviste* moderne.

Les rapides progrès de l'optique avaient permis de sonder les espaces célestes et d'asseoir sur ces bases inébranlables le système du monde.

Au XVII^{me} siècle, la philosophie spiritualiste était encore fort à la mode dans l'Ecole française : Descartes et Gassendi, puis Pascal, qui la pratiquaient, rendirent encore de précieux services aux sciences mathématiques. Bien qu'attachés à cette doctrine, les deux premiers, penseurs éminents, remirent à la mode en France la théorie atomistique de Démocrite. Mais Descartes, qui avait aussi emprunté à l'Ecole Ionique sa théorie des *tourbillons* — créateurs des corps célestes — eut l'insigne honneur de populariser, avec Bacon, en Angleterre, père du rationalisme moderne, la méthode analytique ou expérimentale.

Celle-ci était, comme on sait, en opposition avec la méthode déductive d'Aristote, avec qui Descartes différait encore sur d'autres points.

Contrairement à l'absurde système cosmogonique de la scolastique et du philosophe de Stagire, Descartes, établissait scientifiquement et proclamait le nouveau système du monde. Bacon estimait, avec raison, que la base de tout raisonnement était l'observation scientifique par l'analyse, dont on tirait ensuite des conséquences rationnelles et scientifiques par la synthèse. C'est la méthode du double syllogisme, employée aujourd'hui : soit l'*induction* vérifiée par la *déduction*. Certes, le syllogisme est nécessaire à tout raisonnement, mais il doit être contrôlé.

Descartes cependant, qui admettait l'anthropomorphisme et l'existence de l'âme refusait, chose étonnante, celle-ci aux animaux. Il devait, au surplus, recourir à l'intervention de Dieu pour établir le contact entre l'esprit et la matière.

L'Ecole philosophique anglaise, déjà illustrée par Duns Scott et Roger Bacon, dit le *docteur admirable*, inaugura le *Rationalisme moderne*, par deux noms illustres : le Chancelier Bacon et Locke, dont notre Jean-Jacques allait devenir un disciple. Ces deux philosophes furent comme l'avant-garde de la puissante armée de penseurs qui, au siècle suivant, allaient, en France et en Europe, bouleverser et transformer les idées et les institutions de la vieille société.

II

Le *Spiritualisme scientifique*, très-goûté dans le monde savant du temps de Descartes, qui en était la plus haute personification, perdit plus tard un grand nombre d'adeptes, bien qu'il fut très répandu en Allemagne.

Dieu, suivant cette doctrine, et l'âme constituent l'essence

de la philosophie. Dieu est le créateur et le conservateur de la matière et du mouvement; il dirige tout. Son intervention est indispensable. *L'âme immatérielle* est donnée pour expliquer les phénomènes de conscience. Dieu n'est pas donné lui spécialement comme un être religieux, mais comme la cause essentielle, nécessaire et conservatrice du mouvement et de la vie. L'âme est admise comme principe de vie, mais point comme un être psychique et moral. Dieu ne s'explique pas selon ce système; il existe par lui-même. C'est un être, un principe incréé.

Le *Spiritualisme moral et religieux* s'occupe lui, avant tout, de la loi morale et de la finalité des êtres, fait Dieu à l'image de l'homme et attribue tout à celui-ci. Cette doctrine, qui a été celle du judaïsme orthodoxe et du christianisme, qui est une secte de ce dernier, a inspiré la scolastique, durant tout le Moyen-Age et réglé sa discipline, comme émanation ou expression de la loi divine. Elle allait se trouver en contact avec les idées nouvelles.

Le mouvement rationaliste et positiviste qui suivit la Renaissance et la Réforme religieuse en France, en Allemagne et en Angleterre ne devait pas s'arrêter. La terrible législation ecclésiastique et théocratique du droit canon et le dogme fatal de l'unité religieuse, qui avaient fait couler tant de sang et fait tant de victimes, dans les temps antiques, comme dans les temps modernes, ne pouvaient plus résister aux conquêtes de la science et à la diversité des cultes. *La liberté des croyances et de la pensée*, asservie par les pouvoirs politiques ou ecclésiastiques durant tant de siècles, allait enfin surgir, malgré des luttes acharnées.

Après tant d'héroïques efforts, il était réservé à la philosophie du XVIII^e siècle de réaliser cet immense progrès de *la liberté morale et religieuse*, considérée dans l'antiquité et

jusque là, comme une pernicieuse chimère, une dangereuse utopie. C'est aux Etats de l'Amérique anglaise qu'était réservé l'honneur d'inaugurer le régime nouveau. Mais il est de toute justice de rendre hommage aux vaillants efforts de l'Ecole philosophique anglaise, comme à ceux du rationalisme français, pour ce grand progrès accompli. On ne peut qu'admirer le génie de Voltaire et de ces vaillants auxiliaires, les Condillac, les Diderot, les D'Alembert, dans la lutte homérique qu'ils soutinrent pour la liberté et le progrès des idées. En un temps si rapproché du nôtre, où les malheureux Calas, Sirven et Delabarre, malgré les généreux efforts de Voltaire pour les sauver, payaient de leur tête leur témérité philosophique. que tant d'œuvres, même celles de notre pauvre Jean-Jacques, étaient brûlées par la main du bourreau ; que Voltaire et tant d'autres expiaient la liberté de leurs écrits, il fallait un certain courage pour oser dire la vérité. Notre brave Rousseau, conséquent avec sa devise : *vitam impendere vero*, ne fut pas en reste et paya largement son tribut à la liberté, à l'égalité et au progrès. Ses ouvrages, notamment l'*Emile* et le *Contrat Social*, contribuèrent puissamment au grand mouvement d'affranchissement politique et social de la fin du siècle.

Il convient encore d'ajouter que la sublime morale du Christ et la philosophie moderne contribuèrent beaucoup aussi au plus grand progrès de nos temps : à la suppression de l'esclavage, suite de celle du servage et à l'union des peuples. Rendons encore cette dernière justice aux Hébreux, qu'on les trouva toujours dans le camp des idées avancées.

La philosophie allemande ne s'associa que plus tard à ce vaste mouvement intellectuel ; le célèbre mathématicien Leibnitz, cherchant à concilier les grandes doctrines philosophiques, essayait d'une sorte de synthèse ou d'*Eclectisme*

idéaliste et admettait *l'harmonie préétablie* de l'âme et du corps ou de l'esprit et de la matière; mais le calcul différentiel, lui fit une notoriété supérieure.

Le génie de Kant, comme celui d'Aristote, était universel : la logique, le droit, spécialement le droit des gens, les sciences, mathématiques, naturelles, philosophiques, rien ne lui fut étranger. On connaît son *Idéalisme Critique* ou *Criticisme rationaliste*, basé sur le contrôle rationnel et préalable de toutes les connaissances. Sa méthode avait quelques rapports avec celle d'Aristote : le *moi*, l'esprit, l'idée (*subjectif*), constituaient la forme, qui s'adaptait au *non moi*, le fond, la matière (*objectif*).

C'était toujours la pensée façonnant la substance. Sa cosmogonie reposait sur les mêmes principes. Schelling, Ficht, Hegel, se rapprochaient davantage du *Monisme ou panthéisme idéaliste* actuel.

La philosophie allemande était quelque peu nuageuse et sentait la métaphysique ; avec Schopenhauer, plus tard, elle rentrait tout à fait, dans le *Mimansa Hindou*. Elle paraît aujourd'hui se rapprocher du *Monisme positiviste*, comme nous le verrons.

III

La vigoureuse campagne menée en France par l'armée de la Raison, et spécialement par Voltaire, son chef infatigable, avait enfin renversé les obstacles séculaires qui comprimait le travail, la science et la pensée. Ce régime de liberté relative ne tarda pas à produire ses fruits : un développement et un progrès immenses dans tous les domaines de l'activité et de l'intelligence humaine; les sciences, et tout spécialement les sciences physiques, naturelles et mécaniques, marchèrent à pas de géant. Qui eût jamais sup-

posé du temps de nos pères, qu'un jour viendrait où l'homme disciplinerait la foudre ; pourrait franchir toute l'Europe en un jour ou deux ; traverser les océans en quelques jours aussi ; transmettre sa pensée, en peu d'instant, à l'autre extrémité du monde ; converser amicalement et directement à une centaine de lieues de distance ; connaître la nature et la composition du soleil et des autres corps célestes ; les conditions intimes et même la géographie de plusieurs de ceux-ci ; enfin, grâce à la microscopie, découvrir et déterminer dans l'air et dans une goutte d'eau, tout un monde d'êtres nouveaux et variés ; même fixer, au travers d'une planche épaisse et même aussi d'une plaque métallique, l'image d'un objet, par le simple concours d'un courant électrique, etc. Si on eût raconté toutes ces choses et bien d'autres, non moins extraordinaires, à un paisible bourgeois du siècle dernier, il aurait ri au nez de son interlocuteur et l'aurait cru fou. Il en est pourtant ainsi et cela nous explique la révolution qui s'est opérée dans les idées générales, dans les habitudes et surtout dans la philosophie.

Parmi toutes les conquêtes de la science moderne, il en est une dont les conséquences peuvent être incalculables, à divers points de vue : nous voulons parler des découvertes du célèbre Charcot, de Paris, et de l'Ecole de Nancy, qui, sous le nom d'*hypnotisme*, ont transformé une antique doctrine occulte, en science positive.

Cette innovation a déterminé la naissance d'une autre science psychique non moins importante, au point de vue philosophique et moral : la *Psychologie physiologique* ou *expérimentale*, dont un savant genevois, aussi modeste que distingué, M. le professeur Flournois, dont nous avons pu apprécier le profond savoir, a doté notre Université.

Cette science, destinée à opérer la synthèse, en les récon-

ciliant, du spiritualisme et du matérialisme, a modifié déjà les fondements même de la philosophie moderne. Le dernier congrès de Paris l'a définitivement classée comme science positive. Elle s'est tout à fait séparée de la métaphysique, qui est, comme on sait, purement hypothétique. Grâce aux expériences de ses laboratoires, (nous en avons un maintenant à notre Université) et à la méthode scientifique, la psychologie expérimentale a fait de rapides progrès et fourni des explications sur des choses jusqu'alors mystérieuses notamment sur les fonctions des facultés cérébrales et sur les circonstances et le temps employé par les phénomènes psychiques : les sensations, les perceptions, les mouvements réflexes, tout est aujourd'hui, soigneusement déterminé et mesuré.

Parmi les phénomènes les plus curieux, enregistrés par la science nouvelle, figure celui des cellules explosibles, amenées par la circulation du sang dans le cerveau et autres centres nerveux, et destinées à l'entretien de l'énergie nerveuse ou force vitale. Ces cellules, qui se renouvellent, surtout durant le sommeil, éclatent par réaction chimique et dégagent ainsi l'élément *potentiel* ou force latente, destinée à l'entretien de la vie et de l'activité nerveuse et cérébrale.

Le phénomène de conscience, provoqué par la sensation, se produit au moment de l'explosion. La difficulté est toutefois de déterminer exactement la liaison du phénomène explosible physico-chimique avec celui de conscience, qui se produit en même temps.

Les phénomènes nerveux se résumeraient donc, au fond, en vibrations, résultant des explosions, répercutées dans les fibres cervicales ou organes de la conscience, puis à ceux des mouvements réflexes, déterminant les idées et les actes.

A cette découverte il convient d'ajouter celle du docteur

Lanelongue, qui aurait rendu l'intelligence à un enfant idiot, en dégagant le cerveau de ce dernier, gêné dans ses fonctions, par une opération au crâne : le trépan.

On doit encore et surtout signaler les conclusions du rapport de l'illustre Dr Kocher, de Berne, au dernier congrès des sciences naturelles de Lausanne, qui a constaté que l'ablation du goître détermine souvent, chez les personnes intelligentes, la perte insensible des facultés intellectuelles et de la mémoire, par suite de la disparition de la *glande thymus*.

L'habile opérateur eut l'idée alors de triturer cette même glande chez des animaux vivants, d'en extraire les liquides et de les injecter à ces malades, qui reprirent insensiblement toutes leurs facultés ; et le *faciès* du crétin, qu'ils avaient pris, disparut également. Ce qui ferait supposer, ajoute-t-il, que l'activité des facultés cervicales et la vie intellectuelle dépendent surtout de fluides alimentaires secrétés par des glandes spéciales et que l'origine des phénomènes de conscience et de la vie psychique chez les animaux supérieurs, demande encore à être bien élucidée.

IV

Si à ces dernières constatations nous ajoutons celles des états de double et même de triple conscience, faites en différents lieux, notamment aux Ecoles de Charcot et de Nancy, ainsi que les divers phénomènes de suggestion et d'hypnotisme, on reste convaincu que la vieille notion d'unité psychique de l'individu est contestable ; que le *moi* est divisible, en certains cas ; que la personnalité même peut être neutralisée et supprimée ; que l'être est complexe et forme, suivant l'un de nos savants, une sorte de confédération organique, dont le *Vorort*, ou gouvernement central serait le cerveau. Que la vie des centres nerveux périphériques, soit

vie réflexe, bien qu'en rapport avec le cerveau, serait indépendante ou distincte de celui-ci. Toutefois, tandis que le cerveau serait, suivant l'expression de M. le professeur Sabatier, l'accumulateur de la pensée et de la vie individuelle, les centres nerveux périphériques ou ganglionnaires, seraient ceux de la vie réflexe et purement organique. La force nerveuse, dit-il, s'accumule dans nos divers organes; elle détermine la vie; elle est produite par l'alimentation et la respiration. Les globules du sang sont des accumulateurs et des générateurs de la vie, comme les cellules; ils sont indispensables à la production et à la conservation de celle-ci. Le cerveau, ajoute-t-il, sécrète la pensée, comme le bois brûlant, sécrète la chaleur en modifiant les éléments de la vie, comme aussi l'estomac élabore le sang, en transformant les aliments qui vivifient l'organisme.

M. Flournois, dans son cours si remarquable de *Philosophie des Sciences*, disait que les phénomènes physico-chimiques du cerveau ainsi que le *Positivisme* n'expliquaient pas suffisamment les phénomènes de conscience, qui restent un mystère.

D'autres savants estiment qu'il n'y a pas deux ordres de phénomènes parallèles dans les fonctions cervicales, mais un simple phénomène de transformation, physico-chimique, produisant la force vive, et déterminant de ce fait des vibrations nerveuses spéciales ou sensations de conscience. résumant ainsi l'ensemble des phénomènes vitaux en un seul phénomène naturel complexe et consécutif : *une simple transformation de force*.

Dans tous les cas, on doit admettre que les phénomènes de conscience sont toujours accompagnés d'un phénomène physico-chimique, soit d'explosions cellulaires, entretenant l'activité vitale.

On comprendra qu'en de telles conditions les vieilles écoles philosophiques ont dû se modifier profondément.

En France, Auguste Comte fut le créateur du *Positivisme*, qui ne s'occupe que des faits *positifs* ou consacrés par la science, en négligeant ou laissant de côté tout le reste, c'est à dire tout ce qui n'est pas scientifiquement démontré. Pour Taine, qui appartenait à la même école, le phénomène de conscience est un *simple choc* de la matière en mouvement.

Le *Positivisme* admet encore le déterminisme absolu, résultant des lois nécessaires, impérieuses de la nature et de la science.

La philosophie anglaise entrait de nouveau dans une phase brillante. Darwin, un naturaliste de génie, trouva les bases, généralement admises aujourd'hui, d'une cosmogonie scientifique et rationnelle ; sa théorie du transformisme, de la sélection, de l'adaptation et de l'évolution des espèces, est en rapport avec les grandes lois de la création, qui sont, comme nous l'avons dit, la production, la conservation et la transformation des êtres. La doctrine de Darwin paraît au surplus concorder avec les principes essentiels de la géologie et de la paléontologie. La théorie de ce savant sur l'origine naturelle des espèces fut une vraie révolution dans les idées admises par la science.

Herbert Spencer et Stuart Mill, autres savants et philosophes anglais, non moins distingués que le précédent, ne reconnaissent, comme les positivistes français, que les faits révélés par une expérience et une certitude scientifique. Ils admettent que rien ne doit survenir, dans les divers domaines, qu'en conformité de lois préexistantes. Croyant ainsi au déterminisme, ils sont toutefois moins absolus que leurs confrères de France et laissent une certaine latitude au libre arbitre, et surtout n'admettent pas le pouvoir autocratique

et philosophique, désigné par les cinq plus grandes puissances, pour gouverner le monde, rêvé par Auguste Comte.

Herbert Spencer déclare ignorer le fond des choses, l'absolu ; mais paraît appartenir en politique à l'Ecole radicale individualiste anglaise et admet le *self-government* et la liberté dans la limite rationnelle.

Spencer admet encore l'évolution universelle, comme Kant et Hegel, et, avec l'illustre Laplace, la formation du système solaire, par la diminution de mouvement de la nébuleuse, par la condensation et le refroidissement de celle-ci. Plus tard, la vie naît au fond des eaux par le protoplasma, et, par suite des phénomènes géologiques, se développe avec l'intelligence des êtres, par l'évolution et par le perfectionnement naturel de ceux-ci. C'est la cosmogonie admise par la science actuelle.

C'est vers le même temps que Cousin fondait en France l'*Eclectisme*, *spiritualiste*, qui prétendait connaître l'absolu, et qui n'eut guère de succès.

Un jeune savant genevois, enlevé trop tôt à la science, M. Claparède, inaugurerait chez nous le *Monisme expérimental*. « Il n'y a pas de matière, disait-il ; si la matière et la force ne sont qu'un, entre les phénomènes physiques et les phénomènes psychiques, il n'y a que des aspects différents d'une seule chose. »

Un autre de nos compatriotes, dont nous avons déjà parlé, M. Ernest Naville, défend avec talent la *Psychologie atrospective* ou *spiritualiste* de Maine du Biran ; elle est fondée sur la puissance et la morale divine, est essentiellement subjective, et distingue l'esprit et la matière. Le premier, dont Dieu est l'essence, façonne et dirige la seconde.

M. Flournois, qui enseigne, avec tant de compétence, la psychologie expérimentale à notre Université et dirige le

laboratoire qu'il a fondé, se réclame de la profonde science d'Outre-Rhin et paraît être un disciple de Kant, dont il a modifié la doctrine. Son *Criticisme sceptique et idéaliste* est opposé au scepticisme antique, en ce qu'il admet et réclame le contrôle de la raison, éclairée par la science, et les vérités scientifiques, révélées par les sensations et les idées strictement contrôlées. Mais il affirme que rien n'existe, en réalité, que par les idées que nous en avons. Il paraît partager celles de M. Dubois-Reymond, sur le *Grand Tout* et les problèmes insolubles.

M. Fouillée, qui paraît, de son côté, adopter la philosophie morale de Rousseau, combinée avec celle de Voltaire, est le représentant actuel du *Rationalisme*, en France. Il admet comme ses maîtres, et avec raison, le libre arbitre, dans les limites de l'instinct et des lois de la nature.

M. Renouvier a fondé en France le *Néo-Kantisme*, ou *Criticisme rationaliste*, qui au fond ne paraît pas différer du *Monisme spiritualiste*, car il ne distingue pas l'idée de la substance, soit le *subjectif* de l'*objectif*, mais fait subordonner toutes nos connaissances, aux sensations ; n'admet au fond que des idées contrôlées, résultat des perceptions, qui seules font supposer la réalité des choses. Il fait toutes réserves sur le libre arbitre ou le déterminisme.

V

Le grand mouvement *positiviste*, qui avait entraîné de nos temps, la France et l'Angleterre, se fit aussi sentir en Allemagne.

Sous le nom de *Monisme positiviste* ou *scientifique*, un savant distingué, le professeur Eckel, a mis en grande mode dans ce pays un système philosophique, qui n'est autre que la tradition ou la suite de l'antique *Panthéisme rationnel*

Hindou, de Kapila, ou, la doctrine, plus récente, de Spinosa.

Ainsi que nous l'avons vu, la pensée philosophique ou religieuse forme une chaîne, presque ininterrompue dès les temps les plus reculés. La théorie a été émise par un savant, que Manou ou Menou, fondateur du droit et de la pensée philosophique de l'Inde antique, serait le même que le Menès législateur, penseur et fondateur de la monarchie des Pharaons ou le sage Ménos ou Minos, le grand législateur de la Crète. Dans tous les cas on ne saurait contester que le Diuspitar des Arias, le Bel ou Belus des Kaldéens, le Para-Brahma des Hindous, l'Ammon-Râ de l'Égypte, le Diespiter, Zeus ou Jupiter de la Grèce, comme le Javé ou le Jéhovah des Hébreux, ne soient le même principe avec des noms et des attributs différents ; comme aussi le Zervané Akérène, des Perses ou Parsis, le Jou des Celtes, l'Odin ou Wodan des Teutons et le Waudou des Nègres d'Afrique.

Mais revenons au *Monisme positiviste* d'Eckel. Ce dernier ne nie pas les phénomènes psychiques ; mais il les considère, notamment ceux de conscience, comme déterminés par les lois naturelles, qui régissent le monde et les phénomènes physico-chimiques, qui régissent aussi le système nerveux.

Eckel croit que chaque atome ou cellule possède une vie, une âme spéciale. Ces cellules sont donc vivantes et réunies par groupes ou *plastidules*, concourent au mouvement et à la vie générale. Ce savant admet aussi qu'on ne peut expliquer la vie sans la volonté ou conscience des cellules. L'univers forme donc un grand tout, émané de lui-même se mouvant, s'organisant et se maintenant par ses propres lois, qui sont celles de la science. L'espace est rempli par des atomes se mouvant aussi par eux-mêmes, sans l'intervention d'aucune action divine.

L'un de nos compatriotes, fixé à Berlin, que nous venons

de nommer et que la science vient de perdre malheureusement, M. Dubois-Reymond, s'est acquis une notoriété non moins justifiée, quoique dans un autre domaine, que M. Raoul Pictet, notre célèbre concitoyen, qui habite la même ville.

Sous le nom d'*Agnosticisme*, sorte de *Monisme sceptique*, ce savant, qui paraît au fond s'inspirer du *Monisme positiviste ou scientifique*, conteste toute distinction entre l'esprit et la matière et formule toute une série de problèmes insolubles ; en particulier deux choses, au-delà desquelles, suivant lui, on ne peut remonter et qu'on ne peut expliquer, savoir : l'essence de la matière ou substance universelle et les phénomènes de conscience. Il estime qu'on ignorera toujours l'origine et la réalité de ces deux principes.

M. Dubois-Reymond ajoute surtout à ces deux énigmes philosophiques : l'origine de la force, de la pensée, du mouvement et de la vie. Eckel et d'autres savants contestent formellement les bornes posées à la science par M. Dubois-Reymond.

On peut en effet fixer l'origine du mouvement et sa transformation en lumière, force, chaleur ou électricité et réciproquement : c'est là l'une des plus belles découvertes de la science moderne. Notre savant toutefois ne pose pas ces problèmes comme des impossibilités, mais comme des mystères. On ne peut séparer la vie des idées scientifiques et mécaniques.

Peut-être arrivera-t-on, dit M. Flournois, à définir les lois de la vie, comme celles du mouvement. On pourra peut-être aussi trouver l'explication, ajoute-t-il, des phénomènes de la vie, mais nous ne le pourrons pour l'origine et les lois de la conscience. La connaissance scientifique la plus parfaite ne peut encore expliquer la nature réelle et l'origine de la pensée et de la sensation.

M. Eckel concilie, lui, les deux principes par l'existence de la vie active et consciente des *plastidules*, soit groupes moléculaires dont nous avons parlé.

M. Wirchow, autre célébrité allemande, sans être aussi affirmatif, paraît se rattacher au Monisme d'Eckel, qu'il considère toutefois comme une simple métaphysique.

M. le professeur Yung, notre sympathique et savant collègue, et digne successeur de Karl Vogt à notre Université, disait dans l'un de ses cours : « Tout être vivant provient ou doit provenir d'un être vivant. Il a la faculté de nutrition, de reproduction et d'évolution. On ne peut encore démontrer exactement la première formation vivante et l'origine de la vie chez l'être. On arrivera certainement à produire par la science *la matière vivante*, soit du protoplasma ; mais pas des *êtres vivants*, qui résultent de l'évolution naturelle. L'hérédité est indispensable pour produire des organismes ; or nous n'en disposerons jamais.

Le soleil n'est pas la source première de la terre, mais la source de la vie, sur celle-ci.

Nous transformons nos mouvements en phénomènes de conscience. Nous ne connaissons rien que par les vibrations de l'aether cosmique et biologique qui nous entoure. L'origine de la conscience est dans le germe à l'état latent.

M. Yung disait encore : « La vie est un aspect particulier de la force générale. La substance animale n'est que de l'albumine de l'œuf, avec la puissance de mouvement, de nutrition et de reproduction. Quand on pourra combiner les phénomènes physiques et chimiques et s'en rendre compte, d'une manière absolue et scientifique, on pourra alors *produire la vie*. Si on supprimait la lumière du soleil, on supprimerait, sur toute la terre, *la vie générale* dont elle est l'origine et l'aliment essentiel.

De là le culte rationnel de la lumière chez toutes les nations antiques. »

VI

Un écrivain et professeur allemand de beaucoup de mérite, M. Büchner, représente le *Néo-Matérialisme*, qui n'est autre que du *positivisme scientifique* ou *moniste*. Il n'admet qu'une substance générale, un tout, obéissant à des lois ou forces inhérentes, qui, en se transformant, déterminent les divers phénomènes, de la vie, du mouvement et de l'univers, en général. La science, dans ses progrès nécessaires, dit-il, révélera, sans doute, insensiblement, les vérités inconnues. Cette doctrine ne rend pas compte des phénomènes psychiques et de conscience.

VII

L'avènement des doctrines psychiques à l'état de sciences positives a déterminé, comme nous l'avons dit, une évolution dans les idées générales et déterminé, en outre, un courant nouveau dans la philosophie.

La *psychologie expérimentale* ne pouvait guère laisser debout le vieux matérialisme, ni la doctrine des deux principes. La synthèse était opérée et le *Monisme, positiviste* ou le *Monisme idéaliste*, triomphait dans les grandes écoles.

M. Flournois fait, avec raison, le reproche au *Positivisme*, de ne pas tenir suffisamment compte des phénomènes de conscience et de supprimer le libre arbitre. Certes il ne saurait y avoir d'effet sans cause ; mais qui peut fixer la limite exacte entre le déterminisme et le libre arbitre ?

On ne saurait nier que tous les animaux, et peut-être aussi certains végétaux, disposent d'une somme de volonté et partant aussi de liberté morale, qui augmente avec le

rang qu'occupe l'individu dans l'échelle des êtres. Il est évident aussi que les volitions de l'individu sont soumises aux lois générales de la nature et ne peuvent s'exercer que dans la limite des facultés instinctives du sujet ; mais pourra-t-on jamais, comme nous l'avons dit, fixer cette limite ?

Or on doit admettre que cette dernière rétrograde en proportion du développement intellectuel de l'individu, des progrès de son intelligence, de ses connaissances scientifiques et de sa raison. Admettre le contraire avec le *Positivisme* d'Auguste Comte, serait contester la noblesse de notre nature et l'évolution de l'homme : ce serait, chose plus grave, supprimer sa responsabilité morale de celui-ci. Nous préférons donc le *Monisme rationaliste* d'Herbert Spencer, qui tient compte du libre arbitre, dans la limite de la science et de la raison, à la doctrine du philosophe français, qui le nie absolument. Quant à la loi morale, elle est fixée par la science et par la conscience humaine éclairée par la raison.

Du reste, le dernier mot n'est pas dit pour notre espèce et il est probable qu'une prochaine évolution, en élargissant l'horizon de nos facultés et de nos sens, nous identifiera plus encore avec l'Auteur de la nature. « Le jour où nous recevrons des organes pour percevoir tous les phénomènes extérieurs, dit M. le professeur Yung, nous perfectionnerons les aptitudes de notre âme. »

Si on veut seulement comparer, ajouterons-nous, le fossile du Néanderthal avec Darwin ou Pasteur, on verra ce que peut l'évolution humaine.

VII

Dans des conférences publiques, fort intéressantes, un savant français, M. Denis, exposait à ses auditeurs une nouvelle doctrine philosophique, qu'il nomme le *Spiritualisme expérimental*, ou *Spiritisme moderne et scientifique*. Il s'agit ici d'une sorte de *Monisme spiritualiste et rationnel*, car l'honorable conférencier dit qu'il s'agit, en effet, non point de faits *surnaturels*, auxquels, avec raison il ne croit pas, parce que rien ne peut être en dehors de la nature, mais de faits *supranaturels*, c'est-à-dire d'une hauteur et d'une compréhension très difficile.

Il donne donc cette doctrine, qui, dit-il, est fort ancienne, car elle fut longtemps recouverte de mystère et loin des profanes, comme une science psychique positive. Les écoles matérialiste et spiritualiste, dit-il encore, n'ont plus de raison d'être; car il n'y a dans l'univers qu'un tout, qui se transforme suivant des lois déterminées.

On sait maintenant, grâce à M. Raoul Pictet, que tous les corps peuvent être réduits à trois états; on sait aussi que même à une très haute température, soit à plus de trois mille cinq cents degrés centigrades, tout ce qui existe peut être réduit à l'état de vapeur radiante et lumineuse. Que s'il était possible d'obtenir une température plus élevée encore, les molécules reviendraient à l'état atomique. Que les lois de l'*état radiant* nous sont encore inconnues.

On peut donc dire, que les travaux de grands savants modernes et des philosophes antiques concourent à établir un principe unique et universel des choses, régi par des lois propres. La cause du mouvement initial est inconnue; toutefois on ne peut contester que la cause du mouvement normal humain ne soit dans la volonté. La force est impon-

dérable et transformable, et la *volonté suprême* constitue le mouvement universel, partant de toutes choses. La matière n'est pas la cause de la vie, elle n'en est que la forme. Cette doctrine consacre la vieille théorie de l'émanation et de la transmigration des âmes. Notre savant ajoute que le *Spiritisme* se retrouve dans les traditions de tous les peuples et de tous les temps ; ces phénomènes sont régis par des lois et s'appliquent scientifiquement.

M. Denis ne demande pas la foi, mais le contrôle. Cette doctrine admet l'âme ou l'esprit, comme force vitale ; puis le *périsprit*, que l'Evangile nomme le *corps glorieux* et que les Egyptiens nommaient le *double*, les Grecs, l'*ombre*, et ce que nos pères appelaient un *fantôme*. c'est-à-dire l'être invisible et transfiguré, que l'on peut évoquer après la mort de l'individu. C'est donc la croyance aux fantômes ou revenants, très générale chez nous jadis, qui revient ici.

Il va sans dire que nous n'avons point à discuter cette doctrine, que l'honorable professeur dit être celle du célèbre physicien anglais Crookes, l'inventeur du tube des fameux rayons Röntgen.

Dans une autre conférence publique, du plus haut intérêt, sur la *Psychologie occulte*, M. le professeur Flournois traitait cet ordre de questions avec sa compétence habituelle ; tout en disant qu'il pouvait y avoir quelque chose dans cette doctrine, l'honorable professeur ajoutait que jusqu'à plus amples informations ou démonstrations, les phénomènes supra-naturels de la doctrine spirite lui paraissaient entrer dans l'ordre des *suggestions télépatiques* ou à distance ou des *hallucinations automatiques*. M. Raoul Pictet paraît être du même avis, dans le beau volume qu'il vient de publier.

- L'inertie de la matière, dit-il, d'autre part, et les forces

d'attraction sous toutes leurs dénominations, voilà les causes efficientes de tout ce qui se passe dans l'univers. »

A ce propos, M. Flournois a exposé une théorie philosophique des plus intéressantes sur la *double conscience humaine* : c'est-à-dire la conscience *normale* et la conscience qu'il nomme *sous-jacente*, soit le *moi conscient* et le *moi non conscient*.

En d'autres termes, il s'agit de la conscience, qui préside aux actes de la vie normale ou habituelle, et celle qui dirige les actes supra-normaux dans les cas d'hystérie, d'hallucination, de rêve, de somnambulisme lucide ou d'hypnose, de suggestion, d'ivresse et peut-être aussi dans certains phénomènes de spiritisme. Dans ces derniers cas, comme à l'état de sommeil, la conscience normale est endormie, tandis que la *sous-conscience*, le *moi interne*, *périsprit* ou *corps glorieux*, est éveillé et fonctionne. C'est ce qui explique que dans les cas de double état, de somnambulisme lucide et d'hypnose, le sujet ne conserve jamais à son réveil la mémoire de ce qui s'est passé durant son accès et dans le double état de conscience. Par exemple, dans le cas de cette fameuse couturière du D^r Charcot, qui, en état second, était épicière et ne se souvenait point de son premier état, sinon à son réveil. Mais le plus étrange, c'est qu'ayant des enfants des deux états, qui duraient chacun six mois, elle ne reconnaissait plus en se réveillant les enfants qu'elle venait de quitter ! Ces curieux phénomènes qui dépendent de perturbations dans les centres nerveux et les fonctions cervicales et, dont l'origine scientifique n'est pas encore bien déterminée, indiquent les progrès à accomplir encore dans la psychologie expérimentale et la philosophie.

On prétend toutefois que ces phénomènes de *sous-cons-*

cience, sont régis par les organes de la vie réflexe, soit par les centres nerveux périphériques et ganglionnaires.

La grande découverte du professeur Röntgen, en permettant de suivre les phénomènes organiques, et en particulier ceux du cerveau et des organes de la pensée, au travers des tissus extérieurs ou de leur enveloppe, pourra certainement faciliter les recherches et résoudre certains problèmes philosophiques, encore bien obscurs.

Si, au surplus, la fameuse expérience de ce professeur de New-York, qui prétend avoir rendu la vie à une souris, à l'aide de ces bienheureux rayons, vient à se confirmer et à se généraliser, et, si celles que tente, en ce moment, l'illustre Edison dans un but analogue réussissent, on aura l'espoir de connaître bientôt le principe des êtres et des choses. l'aether psychique et cosmique : l'aether artiste universel de l'antique philosophie.

Enfin cette admirable application de la spectroscopie, qui nous a révélé l'analogie de composition de notre terre des météores et des autres corps célestes, nous fait entrevoir l'identité des lois générales qui régissent l'Univers.

A cette grande découverte scientifique doit s'ajouter encore celle déjà mentionnée et non moins importante de la transformation de l'énergie statique en puissance électromagnétique, en chaleur, en lumière, et même parfois en force vitale chez les êtres organisés, comme aussi celle de la réduction possible de tous les corps de la nature au même état. Une non moins importante constatation de M. Raoul Pictet, c'est la cessation de tous phénomènes chimiques aux très basses températures.

Il est, en outre, établi aujourd'hui que la structure moléculaire des métaux se modifie par l'électrisation.

Tout cela est, peut-être, un acheminement à la découverte des grands principes de la cosmogonie et de la philosophie première.

EMILE GOLAY.



ADAM MICKIEWICZ

Sa vie — Son œuvre

Le centenaire de la naissance de Mickiewicz, célébré dans toutes les parties de la Pologne démembrée, impose aux Polonais, habitant la Suisse, l'obligation de rappeler au public suisse le grand poète. Il l'impose d'autant plus que Mickiewicz, bien qu'étranger à la Suisse de par la loi, ne lui est pas étranger de par le sentiment. Il habitait le pays, il y occupait une position, il appelait Lausanne « son petit paradis ». Aussi la colonie polonaise de Genève (la Société de secours mutuels) a décidé de placer à l'Université de Lausanne une plaque commémorative. Cette décision a rencontré une bienveillante approbation de la part des autorités du canton de Vaud; elle s'est réalisée le 24 décembre 1898 par l'inauguration du modeste monument, avec le très sympathique concours des autorités cantonales et universitaires. Le souvenir du grand poète s'est gravé à Lausanne pour toujours.

Presque un demi-siècle s'est écoulé depuis que Mickiewicz a séjourné dans la capitale du canton de Vaud en qualité de professeur de littérature latine à l'ancienne Académie. Se trouve-t-il, au moment où nous sommes, quelques-uns de ses collègues au nombre des vivants? Y a-t-il beaucoup des élèves d'alors qui se souviennent de lui? Les temps passent, les souvenirs s'effacent. On oublie. Par le temps qui court

on oublie si vite !... Aux faits et gestes qui agitaient les générations antérieures, les générations nouvelles ne s'intéressent plus que relativement, et les personnalités qui furent jadis distinctement en vue, apparaissent à leurs yeux entourées d'un brouillard. Mickiewicz ne fut pas un inconnu dans son temps, non seulement dans sa patrie, mais en Europe, et dans le monde ; l'oubli n'est pas aujourd'hui pour lui un oubli absolu. Loin de là ! Son nom est prononcé avec respect par les intellectuels — par ceux spécialement qui étudient la littérature universelle. Mais ceux-là même, tout en prononçant avec respect le nom du poète qui n'est ni leur contemporain, ni leur compatriote, seraient quelque peu embarrassés pour justifier leurs respect. A quoi cela tient-il ? A plusieurs causes : un peu à la difficulté d'apprendre la langue dans laquelle il composait ses ouvrages ; un peu à ce que cette langue, prohibée dans sa patrie, n'a pas cours sur les marchés industriels, commerciaux et diplomatiques ; un peu encore à ce que la patrie du poète partage le sort des persécutés, subissant la persécution à cause d'insuccès dans la lutte pour l'existence ; beaucoup enfin, à mon avis, à ce que la littérature polonaise diffère des autres littératures, pas tant par la forme que par l'esprit, par ce quelque chose de si subtil qu'il devient insaisissable, et la rend peu accessible à ceux qui n'ont pas l'avantage (peut-être le désavantage) d'être nés Polonais. Ce caractère, elle le doit spécialement à Mickiewicz.

Un mot sur la littérature polonaise.

La littérature polonaise, bien qu'on la renvoie en Orient ou au Nord, est proche parente des littératures issues de la civilisation romaine. A l'instar de celles-ci, elle est sortie du berceau latin. En Pologne, tout comme dans les pays romans et germaniques, le remplacement graduel de la lan-

gue classique par la langue vulgaire s'est effectué en même temps. Le plus grand poète polonais dans le passé, Jean Kochanowski, était le contemporain de Ronsard. Au XVI^e siècle, qui porte le nom de « l'Age d'or » dans l'histoire de la littérature polonaise, la langue littéraire se forma, prit son essor et produisit des écrivains de talent dans tous les genres, correspondant à la culture intellectuelle du sein de laquelle est sorti un génie : Nicolas Kopernik. — Malheureusement ce courant ne s'est pas maintenu dans les siècles ultérieurs. L'éducation, tombée entre les mains des jésuites, ne tarda pas à dégénérer. Les effets funestes s'en firent sentir, tant dans la politique que dans la littérature. L'Etat, produit de la nation, qui, en raison de l'organisation originale de la société, avait besoin de lumière, de lumière et encore de lumière, afin de pouvoir maintenir son rang au milieu des Etats voisins, organisés sur une base différente, et que sa présence offusquait, déclina à vue d'œil dès que les lumières factices commencèrent à l'éclairer. La littérature partagea le sort de la nation. Cent-cinquante ans durant, encadrée dans la scolastique, elle forma pour son usage une langue mi-polonaise, mi-latine, dite macaronique, qui, en tuant l'intelligence, garottait les talents. Ce n'est qu'à la veille de la chute de la République, vers le milieu du XVIII^e siècle, qu'elle secoua cette malencontreuse tutelle. A la suite de la suppression de l'Ordre de Jésus par Clément XIV, les écoles passèrent en partie aux laïques, en partie aux ordres plus intimement liés à la nation, sous la direction de la mémorable « Commission de l'Education », la première autorité scolaire laïque en Europe, le premier ministère chargé de veiller sur l'instruction publique. Cette réforme, réagissant contre l'étouffement intellectuel, porta ses fruits presque immédiatement. Grâce à elle,

comme au contact d'une baguette magique. s'effectua une éclosion scientifique et littéraire — trop tard, hélas, pour sauver l'Etat, à temps cependant pour prouver la vigueur de l'esprit national. Sous le règne du dernier roi polonais, Stanislas-Auguste de triste mémoire, la langue se retrouve, la littérature renait, la poésie reprend son vol.

C'est la poésie — poésie polonaise — qui nous intéresse dans ce moment, par conséquent tout ce que j'ai exposé jusqu'ici, relativement à la littérature. je ne l'ai fait que pour préparer la rentrée de cette reine ès-lettres sur le sol polonais.

A l'Age d'or elle reflétait la poésie latine et grecque; de même pendant toute la durée du règne de Stanislas-Auguste, ainsi que pendant presque tout le premier quart du XIX^e siècle, la poésie polonaise s'ingéniait à imiter. C'était la poésie française qui lui servait de modèle. La Pologne eut ses Corneille, ses Racine et ses Molière, ses J.-J. Rousseau et ses Piron, ses Lafontaine et ses Delille, et finit par avoir sa lutte entre le classicisme et le romantisme. Ce fut une lutte acharnée, comme ailleurs. d'où sortit la poésie essentiellement nationale, réfléchissant fidèlement l'état dans lequel se trouvait l'âme de la nation — l'âme d'une nation démembrée, meurtrie, inspirée de l'héroïsme de la défense dont elle comptait les preuves par milliers, transie du sentiment du tort sanglant et de l'outrage qu'on lui avait infligé.

Au milieu de cette lutte survint Mickiewicz.

Sa venue, décidant du triomphe du romantisme, souleva la littérature polonaise d'un souffle de génie et, en lui imprimant un cachet tout original, l'a mise d'emblée au niveau des littératures privilégiées par le sort. Mieux que cela : la littérature, grâce à Mickiewicz, fournit à la nation des forces pour la lutte pour l'existence, des forces qui lui servent au moment où nous sommes.

Mickiewicz, Adam-Bernard, naquit le 24 décembre 1798, à Zaosié, village près d'une ville, petite aujourd'hui, jadis florissante. Nowogrodek, en Lithuanie. Sa famille faisait partie de la petite noblesse, connue sous le nom de « l'Ordre équestre », qui constituait la « nation politique », une classe sociale jouissant de privilèges spéciaux dans l'ancienne République. C'étaient, de fait, des paysans, des laboureurs travaillant à la terre pieds nus et le sabre au côté, mais privilégiés à tel point qu'ils se considéraient et qu'ils étaient de par la loi candidats nés au trône. Répandus en grand nombre dans toute la Pologne, en Lithuanie ils peuplaient les communes, dites *zascianki*, et servaient comme dans l'ancienne Rome, de clients à la grande noblesse, aux seigneurs, qu'ils appuyaient de leurs votes aux diétines, et auxquels ils prêtaient main-forte dans leurs différends, dégénéralant parfois en guerres civiles. Certains d'entre eux parvenaient à faire carrière dans le clergé, l'armée, l'administration ou dans le barreau. Le père du poète habitait Nowogrodek, et c'est à Nowogrodek, à l'école tenue par les moines de l'Ordre de St-Dominique, que ses fils firent leurs premières études. Adam, après avoir atteint l'âge de 17 ans, se rendit à Vilna, à l'université qui n'existe plus, et s'inscrivit à la faculté physico-mathématique; mais bientôt après il échangea cette faculté contre celle de littérature, attiré par l'enseignement d'éminents professeurs, tels que Groddek (littérature et antiquités grecques et romaines). Léon Borowski (éloquence et poésie) et d'autres. Comme il était boursier de l'Etat, c'est l'Etat que la loi lui imposait de servir ensuite. On le nomma à Kowno professeur des littératures latine et polonaise, les écoles d'alors n'étant pas encore russifiées comme elles le sont aujourd'hui. Mickiewicz n'occupa cette chaire que deux ans. Il s'établit

à Vilna, et là, arrêté, emprisonné, mis en jugement, il fut condamné (1824) à la déportation à Moscou, pour y continuer le service obligatoire, non plus dans l'enseignement, mais dans un bureau d'Etat au gré du gouverneur.

La condamnation qu'encourut le poète était relativement douce en comparaison de celles qui avaient frappé ses coaccusés, déportés au fond de la Russie et en Sibérie.

A Moscou il arriva rayonnant de ce charme qui fait distinguer dans la foule l'individu marqué au coin du génie reconnu. En 1822 parurent à Vilna les deux premiers volumes de ses poésies, contenant les ballades et les romances, ainsi que les deux poèmes, « *Grazyna* » et « *Les Aïeux* », d'une envergure qui rend témoignage de la puissance du vol poétique de l'auteur. Il se trouvait dans ce moment dans l'ancienne capitale de la Russie des cercles où la littérature était en honneur, et qui d'avance furent bien disposés envers le poète, quoiqu'il fut un Polonais et un condamné. Les salons s'ouvrirent devant lui, entre autre celui du gouverneur qui disposait de son sort ultérieur, et celui de la princesse Zénéïde Wolkonska, femme de grand mérite. Le prince Wiazemski, poète lui-même et connaisseur de la littérature polonaise, un des premiers fit sa connaissance. Mickiewicz se lia d'amitié avec Ryleyev, poète pendu en 1825, se rapprocha de Pusckin, libéral encore et tant soit peu révolutionnaire dans ce moment-là, et d'autres sommités russes. Ces relations lui évitèrent les douceurs de la vie d'un buraliste d'Etat, et lui valurent la nomination de professeur de littérature latine à Odessa, au lycée dit de Richelieu.

Mais... le professorat pour un poète - un vrai poète songez-y : n'est-ce pas l'attelage d'un cygne à une charrue ?.. Aussi à Odessa Mickiewicz n'a-t-il pas donné une seule leçon au lycée. Tout son temps fut pris par la société - so-

ciété polonaise cette fois, composée de riches propriétaires ukrainiens et de femmes du monde, dames élégantes et flirtueuses. On se l'arrachait ce poète célèbre, jeune et beau. Dans le tourbillon de la vie mondaine il ne négligeait pourtant pas la poésie. Le séjour dans cette ville cosmopolite au doux climat, une excursion en Crimée en bateau à voile, le voyage à travers les steppes bessarabiennes profitèrent largement à la littérature polonaise, en l'enrichissant des sonnets qui, à côté de ceux de Petrarque, sont et resteront les modèles du genre.

De retour à Moscou le poète continua à travailler : il y finit le poème, commencé lors de son premier séjour dans cette ville, « Konrad Wallenrod », publié à St-Petersbourg en 1828 malgré les appréhensions de la censure relativement à la donnée de l'ouvrage ; elle le trouvait suspect au point de vue des devoirs imposés au Polonais envers le gouvernement — devoirs subis par eux bien à contre-cœur. La donnée cependant qui se rapportait à une époque de l'histoire éloignée de plusieurs siècles, fut si bien masquée que la susceptibilité de la censure put être endormie. Le poème parut, fit une impression profonde, mit l'auteur en évidence, en même temps qu'en suspicion, et aurait attiré sur sa tête des foudres bien méritées, s'il n'avait pas à temps pris ses passeports et gagné la frontière. Les poursuites furent ainsi suspendues et remises à plus tard.

Elles ne furent jamais reprises. La frontière de la patrie se ferma pour toujours pour le poète — au moins de son vivant : après sa mort on ramena ses restes de Montmorency à Cracovie, où ils reposent à Wawel, dans les tombeaux royaux, à côté de ceux de Kosciuszko.

A l'étranger Mickiewicz, après un court séjour à Berlin, où ses compatriotes le reçurent triomphalement, fit une

visite à Weimar, chez Goethe, qui, en le congédiant, lui offrit en souvenir une plume d'or, en accompagnant l'offre de ces paroles : « Vous êtes dans ce moment le premier poète de l'Europe ». Puis il se rendit, à travers l'Allemagne et la Suisse, à Rome.

Rome l'a retenu jusqu'en 1831. A la nouvelle de l'explosion, le 29 novembre 1830, de l'insurrection à Varsovie, son désir était d'aller prendre part à la défense de la patrie. Les difficultés des voyages alors que les chemins de fer n'existaient pas, jointes au manque de ressources pécuniaires, l'en empêchèrent. Il se rapprocha du théâtre de la guerre dans le moment où la lutte agonisait. Force lui fut de rétrograder. Il s'arrêta à Dresde, au milieu des naufragés, parmi lesquels il trouva quelques-uns de ses amis et beaucoup d'admirateurs. La veine poétique, qui sommeillait dans la capitale de la chrétienté, le reprit. A Dresde il composa ou plutôt il paracheva la troisième partie des « Aïeux », il écrivit d'autres poésies, où l'élan patriotique, dégagé enfin des liens de la censure, prend franchement le dessus.

Mais c'est à Paris qu'il créa son œuvre magistrale, une épopée dont je vais faire plus loin l'analyse rapide.

Et ce fut sa dernière création.

Plus tard il a jeté parfois sur le papier quelques strophes, tantôt gaies, tantôt mélancoliques, mais ce n'était plus la même chose. Ainsi à Lausanne où, marié et père de ses deux premiers enfants, il séjourna de 1839 à 1840, la vue du lac lui inspira quelques quatrains. Il y peint l'eau « grande et pure », reflétant les rocs qui restent, les nuages qui passent où les tonnerres grondent, et disparaît l'éclair, et conclut dans la dernière strophe par la réflexion suivante :

« C'est aux rocs à rester debout et à menacer, aux nuages à transporter les pluies, aux éclairs à tonner et disparaître, mais c'est à moi de voguer, voguer et voguer. »

Pressentait-il qu'il ne lui serait pas donné de goûter longtemps le repos sur le sol hospitalier de la Suisse ?

Avant de répondre à cette question, autrement dit, avant de montrer le poète dans la vie, réformateur social et religieux, patriote faisant de la politique et la pratiquant, je tâcherai d'analyser aussi rapidement que possible son œuvre poétique dans ses principales créations. Je dois remarquer d'avance qu'il était poète dans toutes les fibres de son être. Doué d'une prodigieuse facilité d'improvisation, il n'improvisait jamais sur commande, mais se laissait entraîner par le sujet, s'enflammait, se grisait ainsi que les prêtresses de Delphes, et alors sa figure prenait une expression singulière, son front rayonnait, ses yeux étincelaient, de sa bouche la poésie se précipitait en torrent, mais pour disparaître. La sténographie n'existait pas avant 1835, et lui ne se souvenait plus. A part ces moments d'extase, dans sa vie, il n'était que poète, poète à fond mystique, poète avant tout et par dessus tout, poète aux grandes idées, aux sentiments élevés et à l'extrême délicatesse de toucher dans l'exécution de ses conceptions. Langue exquise, diction simple et facile, style clair, accessible à tout entendement, voilà pour la forme. Quant au contenu, il a chanté l'amour et le patriotisme — patriotisme, cette autre forme d'amour, plus large, plus élevée, plus intéressante et — il faut le dire — plus dangereuse pour les Polonais, vu les conditions de leur existence, que la première, bien que la première non plus ne soit pas sans quelques dangers.

Tel était le cas de Mickiewicz.

J'ai mentionné les deux premiers volumes de ses poésies, contenant, outre les pièces de moindre importance, deux poèmes, l'un historique, remarquable au point de vue du fini artistique, l'autre fantastique, intitulé les « Aïeux »,

œuvre qui à elle seule lui aurait assuré la gloire. Elle fut inspirée par l'amour, un amour malheureux, partagé sans doute par celle à qui il s'adressait, mais non admis par les parents. Il y a même lieu de supposer que cet amour n'était pas entièrement partagé, inspiré qu'il était, moins par l'auteur lui-même que par ses œuvres : les ballades, les romances, les chants, les odes, surtout par l'« Ode à la Jeunesse », composition d'un effet puissant, écrite en 1818, alors que le poète n'était âgé que de vingt ans.

Je me permettrai d'analyser cette pièce afin d'en donner une idée générale. Le tout jeune auteur y débute en jetant un coup d'œil sur le vieux monde, croupissant dans l'inertie ; il lui oppose la jeunesse « dont le vol est celui de l'aigle », dont « le bras a la force de la foudre », et dont la tâche consiste à pousser l'univers dans des voies nouvelles. C'est dans ce sens qu'il fait appel à ses jeunes amis.

« Epaule contre épaule ! Ceignons de chaînes communes le globe terrestre ! Concentrons dans un seul foyer nos pensées et nos esprits ! — Sors de tes fondements, masse inerte de l'univers ! — que nous te poussions dans les voies nouvelles, et que, débarrassée de ton écorce moisie, tu te rappelles tes vertes années ».

Voici la fin de l'ode :

« Comme dans le domaine du chaos et de la nuit, lorsque les éléments se disputaient en furie, par un seul *fiat* de la puissance divine, le monde de la matière s'est affermi sur sa base, les vents mugissent, les eaux se rassemblent, les étoiles illuminent le firmament ; ainsi, dans les régions de l'Humanité règne encore une sourde nuit, les éléments de la volonté luttent encore. Voici le feu de l'amour qui jaillit : le monde de l'esprit va sortir du chaos, la jeunesse le concevra dans son sein et l'amitié la lancera dans une éternelle alliance !

« Les glaces se rompent, de même que les préjugés qui obscurcissent la lumière... Vienne la bienvenue, aurore de la Liberté! — derrière toi se lève le soleil du salut. »

L'*Ode à la jeunesse* qui fait vibrer aujourd'hui encore les cœurs de la jeunesse polonaise, avait fait une impression profonde au moment de son apparition. La jeunesse des deux sexes la répétait à l'envi, et heureux se considérait celui ou celle qui pouvait approcher du chantre, autorisé à oser tout, « à voir au-delà de la portée de la vue », « à briser ce que la raison n'oserait pas briser. » Par conséquent, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une jeune fille, belle et riche, s'intéressât à l'auteur de l'Ode; rien d'étonnant à ce que l'auteur se méprit sur le vrai sens de cet intérêt. Il y entrevit l'amour et se mit de son côté à aimer de toute la chaleur du jeune âge, avec un entier désintéressement. Ayant appris que l'objet de ses affections était « lié par un anneau, forgé par un étranger », ce coup l'ébranla à tel point qu'il songea au suicide. Il fit mieux que cela : il mit le suicide dans le poème où il chante ses souffrances, enchassées dans une cérémonie, reste de pratiques religieuses de la Lithuanie païenne, désapprouvées par le gouvernement et par l'Eglise, mais chéries par le peuple. La cérémonie, commune aux peuples de différentes races, consiste dans l'évocation des morts le jour des trépassés. Elle a lieu au cimetière, à la nuit tombante, présidée par un vieillard qui sait les paroles d'incantation. A son appel, les âmes apparaissent, les revenants sortent de leurs tombes, — celles-là demandent des prières et goûtent aux boissons et aux vivres apportés par les assistants, ceux-ci gémissent de désespoir, ne trouvant pas de moyens pour adoucir les peines qu'ils supportent. Le poète les passe en revue, et cette revue lui sert de prologue à l'apparition d'un revenant avec une plaie sanglante à la

poitrine. Il ne répond pas aux questions qu'on lui adresse, ne demande rien et ne se fait pas connaître. Sa vue a frappé une bergère en deuil à laquelle le vieillard ne sait pas expliquer la provenance de la plaie, la croyant la plus affreuse, portée au cœur. Ses incantations ne peuvent faire disparaître le spectre silencieux et énigmatique. Le lecteur devine que c'est un suicidé.

Le même soir le suicidé, nommé Gustave, se présente chez le prêtre, son ancien précepteur, au moment où celui-ci, avec ses enfants, priaît pour les âmes des morts. Le prêtre ne l'a pas reconnu de prime abord, le prenant, à cause de ses habits en désordre et de ses paroles incohérentes, pour un voyageur en démence. Les paroles, entremêlées de chansons, de discussions philosophiques et poétiques, de discussions avec le prêtre au sujet des devoirs sociaux et des vérités religieuses, continuent le récit complet du drame d'amour passionnel, aboutissant au dénouement fatal et répété, Gustave étant condamné à se lever de son tombeau, revenir sur la surface de la terre pour se suicider tous les ans le jour des trépassés. C'est l'action, racontée d'une manière tour-à-tour ironique ou sentimentale, partout saisissante, qui se voit, s'entend, se sent, et palpite d'intérêt. On dirait la dissertation de Lombroso sur le « Génie et la Démence », mise en action et prouvée par un exemple frappant.

Le drame ne finit pas là, bien que la scène chez le prêtre porte en tête : « IV^{me} partie ». A cette partie succède la III^{me}, conçue à Vilna, mais écrite à l'époque où l'auteur ne se trouvait plus sous la haute pression de la censure, doublée de la surveillance policière. C'est en pleine liberté d'exprimer ses pensées et ses sentiments que le poète composa cette partie, où l'amour prédomine toujours, mais un amour ennobli, rehaussée, renforcé, élargi : l'amour de la patrie.

« J'aime tout le peuple (polonais), j'embrasse de mes bras toutes ses générations passées et futures.... Je veux le soulever, le rendre heureux, le faire admirer par l'univers entier ».

Cette phrase est tirée de l'« Improvisation » de Konrad, prononcée dans la cellule de la prison, sur la muraille de laquelle il a tracé au charbon l'inscription suivante :

D.O.M.
GUSTAVUS
OBITU M. D. CCC. XXIII
CALENDIS NOVEMBRIS.

et du côté inverse :

HIC NATUS EST
CONRADUS
M. D. CCC. XXIII
CALENDIS NOVEMBRIS

Même date : la mort de Gustave, la naissance de Konrad. Il est évident que la mort du premier, amoureux d'une femme, donna la vie au second, amoureux de la patrie, autrement dit : c'est le même personnage dans l'âme duquel s'effectua le suicide de l'amour d'une femme faisant place à l'amour de la patrie.

Faisons grâce à la fantaisie du poète à cause du parti qu'il en a admirablement tiré.

Le fond dramatique de la troisième partie des « Aïeux », divisée en scènes (les autres parties ne le sont pas) qui se passent à Vilna en prison et dans le salon du sénateur, à Varsovie dans un salon, dans une maison à la campagne près Leopold, est fourni par le procès, intenté par le gouvernement russe à Vilna, en 1823, aux adultes et à la jeunesse. Mickiewicz fut du nombre des accusés. A l'affaire présidait le sénateur Novosiltsev, qui, envoyé avec la mission de

trouver une conjuration quand même, la recherchait au moyen des atrocités, ordonnées aux juges d'instruction. L'enquête, les jugements, les décrets, tout se passait à huis-clos, par ordre de l'inoubliable grand-duc Constantin, homme aux instincts sauvages, à qui la Pologne fut jetée en proie. La conspiration fut trouvée et prouvée, bien qu'en réalité elle n'existât pas. Il s'en suivit la fermeture de plusieurs écoles en Lithuanie, la condamnation de quelques dizaines d'écoliers et parmi eux des enfants en bas-âge, aux travaux forcés en Sibérie et aux garnisons d'Asie, et la condamnation d'une vingtaine d'étudiants et de professeurs à la déportation. Le drame qui en rend un compte poétique est de toute beauté. Il contient des scènes émouvantes et splendides au point de vue de l'art. Je n'en mentionnerai qu'une dont ressort la conformité de l'esprit de Mickiewicz avec l'esprit de la poésie romantique en général, au moment où les « Aïeux » virent le jour. On y trouve des reflets de Byron, Shelley, Goëthe. Cette scène c'est l'« Improvisation de Konrad », monologue prononcé dans un transport mystique, où le poète (le subjectivisme n'y fait pas de doute) traite Dieu d'égal à égal, se déclare créateur comme lui, et lui propose le partage du gouvernement du monde, en demandant le sentiment à gouverner.

« Je sais, je t'ai approfondi, j'ai compris ce que tu es et comment tu as gouverné. Celui qui te dit amour — ment, tu n'es que raison ».

Et plus loin :

« Je me suis incorporé corps et âme dans ma patrie. Ma patrie et moi, ce n'est qu'un. Je m'appelle Million, parceque pour les millions j'aime et je souffre. Je regarde ma patrie comme un fils regarde son père broyé dans une roue ; je ressens les souffrances de ma nation comme la mère sent dans son sein les douleurs de son enfant ».

C'est pour sauver sa patrie qu'il demande à Dieu le partage du pouvoir. Il blasphème. Les esprits du mal le guettent du côté gauche, les anges se tiennent à sa droite; les uns avec joie, les autres avec tristesse attendent son dernier mot, le blasphème le plus blessant, outrage suprême, qu'il allait jeter à Dieu, en le nommant « Tsar ». Il ne l'a pas fait. Les forces lui manquèrent pour adresser à Dieu pareille souillure. Il tomba en défaillance, et l'arrivée dans ce moment de l'abbé Pierre, un saint, le tira du mauvais pas où il faillit tomber.

L'intervention des esprits bons et mauvais, les apparitions des âmes et des revenants, la croyance dans l'efficacité de la prière, la confiance enfin de l'improvisateur dans la force morale créatrice qu'il demandait à Dieu de lui céder, afin d'en faire usage pour sauver sa patrie et la rendre heureuse, démontrent suffisamment la direction mystique de l'esprit du poète, commune aux romantiques de la première heure.

Cette direction cependant ne se laisse pas apercevoir dans ses autres ouvrages, dans « Konrad Wallenrod » par exemple.

C'est un poème historique, dont le sujet est tiré des luttes de l'ordre Teutonique contre la Lithuanie payenne au XIV^e siècle. La Lithuanie succombait sous les coups répétés des croisades organisées contre elle par les Grands Maîtres. « L'un des enfants de celle-ci a employé l'arme des faibles, la ruse; il est passé dans le camp des vainqueurs avec une arrière-pensée; puis devenu Grand Maître des chevaliers oppresseurs, il les a trahis dans le conduite de la campagne contre les Lithuaniens et s'y est pris de façon à faire tourner la lutte à l'avantage de ses compatriotes ». Telle est la trame du poème, racontée par M. Gabriel Sarasin, occupé en ce

moment à étudier la poésie polonaise au XIX^{me} siècle. « Konrad Wallenrod, à son avis, est une épopée romantique de la plus grande beauté. Le poème porte bien sa date : 1827. La couleur spéciale de cette époque s'y précise dans ces deux vers du dialogue de la recluse avec Konrad :

« Il n'existe pour elle que ce lac, cette tour et ce barreau de fer ».

« Voilà bien le décor spécial..... Le décor de Konrad est donc (je cite M. G. Sarasin), un décor romantique ; mais en outre on *agit* dans ce décor. Cela (dit M. G. S.) m'a frappé. Elle était aussi *tout en action*, l'époque romantique. Byron ne se contentait pas d'écrire des odes à la Grèce : il mourait pour elle à Missolonghi. Cette même Grèce était en feu, et l'héroïque insurrection polonaise de 1830 éclatait alors que Lamartine, V. Hugo et Mickiewicz écrivaient leurs vers et qu'on voyait des lueurs d'épées passer dans le verbe de Michelet et d'Edgar Quinet. C'était la grande époque : les bardes avaient reparu ; partout l'on entendait l'appel de Tyrtée ».

En caractérisant l'œuvre, l'auteur cité s'exprime ainsi :

« Il est des moments où cette œuvre m'apparaît sous une forme concrète, ainsi qu'une vision rapide et qu'une seule image : j'aperçois alors le poème chanté, comme au Moyen-Age, par un trouvère s'accompagnant de sa harpe devant une foule assemblée ; l'auditoire halète, suspendu au récit, voulant des faits, s'intéressant *au récit* pour le récit, bien plus qu'aux considérations personnelles du chanteur et aux élans du lyrisme qu'il pourrait se permettre : ceux-ci lui sembleraient une digression ; c'est un récit qu'on veut bardique, épique, c'est-à-dire mâle, guerrier, sans fioritures ».

« Quoiqu'il veuille et quoiqu'il fasse — dit le critique

plus loin — le grand poète de notre temps est toujours doublé d'un lyrique ».

Il montre le lyrisme échappant à Mickiewicz dans « Konrad Wallenrod » parfois, et conclut que :

« L'œuvre entière est superbe ».

L'emprunt que j'ai fait à l'éminent critique français prouve que ce ne sont pas exclusivement les Polonais qui décernent à Mickiewicz le titre de grand poète. M. G. Sarasin lui attribue l'action dans ses œuvres. C'est parfaitement vrai. Dans ses créations tantôt il pousse à l'action directement, tantôt il fait agir les personnages, en les groupant autour de l'idée qui le travaille lui-même. Pour s'en convaincre il n'y qu'à lire son « Ode à la jeunesse », ou bien ses « Livres de la nation et du pèlerinage polonais ».

Dans ce dernier ouvrage, écrit en prose, avec un style biblique, dans la personne de l'auteur se révèle l'agitateur, enseignant au peuple ses devoirs envers les grands de ce monde et les gouvernants, faussaires de la doctrine de Christ. Il est bien sévère pour ceux-ci.

Mais passons. J'ai hâte, afin de ne pas élargir outre mesure ma conférence, d'aborder le dernier ouvrage du poète, son chant du cygne, son œuvre magistrale, et d'en dire quelques mots.

« Monsieur Thadée » tel est son titre, traduit littéralement. M. Gasztowtt le modifia, en supprimant le premier mot et en ajoutant au prénom, Thadée, le nom « Soplica », dans la traduction qu'il publie dans le « Bulletin polonais », paraissant à Paris.

Si Mickiewicz n'avait publié que les poèmes que j'ai nommés, à côté des odes, ballades, sonnets et chants, cela suffirait amplement pour lui assurer la première place au Parnasse polonais, et même une place bien honorable

au Parnasse international. « Monsieur Thadée » l'a mis au niveau des plus grands poètes du monde, passés et présents. C'est une épopée, une épopée moderne, essentiellement nationale, comme l'« Iliade », réaliste et simple, comme « Hermann et Dorothee ». Le champ d'action se trouve en Lithuanie, à laquelle dès les premiers mots il adresse l'invocation suivante :

« Lithuanie, ô ma patrie ! tu es comme la santé. A quel point il faut t'apprécier, il ne l'apprendra que celui qui t'a perdue. Aujourd'hui je vois et je décris ta beauté dans toute sa splendeur, parce que ma langueur ne rêve que de toi. »

L'action nous reporte en 1812, année mémorable, au moment où l'Europe, sous la conduite de Napoléon le Grand, allait se mesurer avec la Russie. La Lithuanie, subjuguée depuis vingt ans, et subissant le joug avec impatience, comptait sur le triomphe des Français, en y voyant le gage de sa délivrance. Les us et les coutumes, les relations sociales, les lois, n'étant pas encore russifiées, gardaient la couleur et l'accent des temps de l'indépendance de ces temps où la petite noblesse avait un rôle particulier à jouer. C'est de ce rôle que l'auteur fit la charpente du récit. Il s'agit d'un procès au sujet d'un château en ruine, entre deux seigneurs qui s'en attribuaient la propriété. L'un deux en a pris possession ; l'autre cherchait à le lui reprendre à main armée, à l'aide de ses clients des communes, dites *zascianki*. La cheville ouvrière de l'action est un moine de l'Ordre de St-Bernard, grand batailleur jadis, qui, pour racheter ses péchés, surtout un homicide commis dans l'emportement de son orgueil, a pris la robe et fait le vœu de servir Dieu et la patrie. C'est pour servir sa patrie qu'il prend part à l'action en qualité d'émissaire de l'armée polonaise qui, arme au

bras, n'attend que le signal pour marcher en avant à la délivrance de ses compatriotes. Le problème que le père Robak (nom du Bernardin) veut résoudre est compliqué. Il doit préparer les esprits de la petite noblesse, divisée en deux camps opposés, à recevoir dignement, c'est-à-dire sous les armes, prête à marcher contre l'oppresser, les armées libératrices. Le moyen c'est la réconciliation préalable de deux maisons ennemies, ennemies non seulement à cause du château en ruine, objet de leur convoitise, mais à cause de leur caractère: le représentant de l'une est un jeune seigneur, revenu d'Italie, imbu des idées étrangères au pays, ainsi qu'à celles du représentant de l'autre maison, un vieux patriote de vieille date, conservateur libéral. Le mariage seul d'une toute jeune fille, héritière de la maison représentée par le seigneur-voyageur, avec Thadée, fils du moine. Thadée qui ne connaissait pas son père, ayant été dès son enfance confié à la tutelle de son oncle, pouvait amener la réconciliation. Le moine s'attelle à cette tâche et atteint son but.

La donnée, à en juger par cet exposé succinct, est pleine de mouvement. Aussi le récit est-il tout en mouvement vif, continu, entraînant, palpitant d'intérêt et à travers les travaux campagnards, les banquets, les chasses, les embuscades matrimoniales, les discussions, les réunions turbulantes de la petite noblesse, une expédition armée enfin entreprise par le jeune seigneur — conduisant au dénouement final: à la victoire remportée, grâce au moine, par les adversaires réconciliés sur l'armée russe. Les caractères, les types, propres au moment historique où la société de la vieille Pologne allait enfanter la nouvelle, s'y mêlent et s'y pressent distincts; les collisions, les événements se suivent dans l'ordre strictement logique, sans nulle trace d'une intervention surnatu-

relle quelconque. Tout y est à sa place ; tout y est pris sur le vif. Le réalisme homérique, ici sérieux, là coloré d'humour, dégagé de l'immixtion tant des dieux et déesses de l'Olympe que des sorciers, sorcières, anges et saints, y règne d'un bout à l'autre, entrecoupé des superbes descriptions de la nature et de l'art. L'image de la jeune fille par exemple, de Zosia (petit nom de Sophie), gage de la réconciliation, est un chef-d'œuvre accompli ; il est devenu un modèle pour nos dessinateurs, peintres et sculpteurs ; rares sont les familles en Pologne, où le prénom de Sophie n'est pas porté par au moins une représentante du sexe féminin ; si l'on veut flatter une jeune fille, on la compare à Zosia de Mickiewicz. L'hallali sur le cor, joué par un vieux chasseur avec l'accompagnement des échos de la forêt, est tout simplement incomparable. Le concert d'un vieux juif sur les cymbales, donné en l'honneur des généraux polonais assistant aux fiançailles de Thadée avec Zosia, se perçoit même à la lecture.

Le vieux chasseur, dit le Woiski, devant le corps de l'ours tombé sous le coup, tiré par le Bernardin, proclame la victoire. Le poète en rend compte en ces termes.

... « Alors le Woiski prend son cor⁽¹⁾ de buffle, long, tacheté,
Comme un boa ; ses mains le pressent à sa lèvre. [sinueux.
Son visage est gonflé ; ses yeux, rouges de fièvre,
Se ferment, et son ventre, à moitié enfoncé,
Envoie à ses poumons tout son souffle amassé.

Il joue alors. Le cor, au bois, comme une trombe.
Lance son chant qui dans l'écho se double et tombe.
Les chasseurs, les traqueurs écoutent, stupéfaits,
De ces accords si purs, si forts et si parfaits.
Le vieillard renouvelle encore à leurs oreilles
De son art tant vanté les antiques merveilles ;

(1) Traduction de M. V. Gavztowff.

Il anime, il remplit les taillis et les bois,
On dirait que la meute y bondit à sa voix.
C'est la chasse : son bruit dans les airs gronde et plane.
D'abord ce chant joyeux, vibrant : c'est la diane ;
Ces grognements des chiens reproduisent le jeu :
Ces tonnerres soudains, ce sont les coups de feu.

Il cesse, mais il tient le cor ; on s'imagine
Qu'il joue, et c'est l'écho de la forêt voisine.

Il souffle, et l'on croit voir ce cor qui retentit
Devenir tour à tour plus gros ou plus petit ;
En imitant les cris d'animaux il s'allonge
Un hurlement de loup éclate et se prolonge ;
Ensuite en gosier d'ours il s'ouvre largement
Et rugit.. De l'aurochs gronde le beuglement.

Il cesse, mais il tient le cor ; on s'imagine
Qu'il joue, et c'est l'écho de la forêt voisine ;
Elle admire les sons mélodieux du cor
Que les chênes entr'eux se répètent encore.

Il souffle. Dans le cor cent cors sonnent ensemble :
Le chant tout à la fois gronde, s'irrite et tremble.
On entend chiens, chasseurs, animaux ; puis, levant
Le cor, il lance au ciel l'hymne triomphant.

Il cesse, mais il tient le cor ; on s'imagine
Qu'il joue, et c'est l'écho de la forêt voisine.
Les arbres sont autant de cors au son vainqueur
Se transmettant le chant comme de chœur en chœur.
La musique, toujours plus large et plus lointaine,
Devenant par degrés plus calme et plus sereine,
Enfin au seuil des cieux va se perdre là-bas...

Le Woiski de son cor détachant ses deux bras.
Les baisse ; le cor tombe et pend à sa courroie
Flottante. Le vieillard, tout rayonnant de joie.
Se tient les yeux levés, plein d'inspiration :
Son oreille recueille encore le dernier son.
Alors de toutes parts les chasseurs applaudissent.
Et sans fin les bravos, les vivats retentissent.

La traduction, bien que presque littérale, ne reproduit pas toutes les beautés de l'original. Elle en donne cependant l'idée. La description du vieillard qui, les yeux à demi fermés, les joues gonflées, le ventre enfoncé, souffle dans le cor — n'est-ce pas de l'Homère pur? — tandis que la description de la musique, avec accompagnement des échos de la forêt, a l'air d'un Homère modernisé.

Il faut en dire autant au sujet du concert d'un vieux juif sur les cymbales, donné en honneur des généraux polonais assistant aux fiançailles de Thadée avec Zosia. Ce concert se fait entendre à la lecture dans l'harmonie des vers qui en parlent. C'est parfait, simple, naturel et sublime,

Et c'est le chant du cygne, c'est la dernière œuvre de Mickiewicz, sa dernière création, parue l'année de son mariage (1834).

Croyait-il qu'il ne saurait produire rien de mieux et brisa-t-il sa plume de poète?... Il semble qu'il avait l'intention de se retirer à l'écart et de vivre pour sa famille. On peut le présumer du fait, qu'ayant appris que la chaire de littérature latine était vacante à Lausanne, il se mit sur les rangs. Il l'obtint. Il ne la garda cependant que neuf ou dix mois, que sa biographie laisse dans une demi-obscurité. Les recherches sur les détails de sa vie, de son enseignement et de ses relations dans la capitale du canton de Vaud, n'ont pas abouti jusqu'à présent. On sait qu'il séjourna à Lausanne en 1839-40.

A ce moment se rapporte la fondation à Paris de la chaire de littérature slave au collège de France. Mickiewicz, appelé à l'occuper par M. V. Cousin, alors ministre de l'instruction publique, accepta cette proposition qui ouvrait devant lui de larges horizons. Ce fut — à son dire — la raison pour laquelle il abandonna la paisible retraite des bords du Léman.

Les perspectives s'ouvraient largement devant lui, mais dans une direction qui, hélas ! le détacha définitivement de la littérature et de la poésie.

Comme professeur au collège il commença ses cours d'une manière brillante. Ses leçons improvisées attiraient des foules, bien que sa prononciation française laissât à désirer. A la suite d'incidents qu'il serait superflu de raconter, mais qui correspondaient directement à ses penchants vers le mysticisme, il fit de sa chaire de littérature une chaire de réforme politique, sociale et religieuse. Elle devint une tribune, comme celles de deux autres professeurs, Michelet et Quinet, avec lesquels il fut lié d'amitié, ainsi qu'avec l'abbé Lamennais en dehors du Collège.

Le professorat ne convenait pas à l'auteur des « Aïeux », à celui qui, dans « L'Improvisation » dont j'ai donné une idée générale, avait provoqué Dieu en combat singulier. On l'en priva, de même que ses deux amis, en lui donnant, à lui, comme fiche de consolation, la place de conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal.

C'est alors que Mickiewicz s'adonna ardemment à la doctrine messianique qu'il embrassa, et qui, du nom de son fondateur, se fit connaître sous le nom de Towianisme. Je ne m'arrêterai pas à l'exposer. Je me bornerai à dire qu'elle vise la pratique de la morale, qu'elle ne rompt pas avec l'Eglise catholique, et que, relativement à la Pologne, elle reconnaît juste le châtiment que le Seigneur lui a infligé, et que la nation polonaise doit supporter avec patience, en attendant l'arrivée du Messie qui la délivrera à condition qu'elle se convertisse au Towianisme. Le grand nom de Mickiewicz a contribué à réunir autour de cette doctrine quelques émigrés polonais, quelques Français et un certain nombre d'Italiens. Mickiewicz y fut fidèle jusqu'en 1846.

A cette époque les événements de Pologne (insurrection cracovienne, suivie des massacres ordonnés par le gouvernement autrichien), ainsi que les mouvements qui se dessinèrent en Italie à la suite de l'élection de Pie IX au siège pontifical, ébranlèrent ses convictions tovaniques. C'est surtout la patience à attendre la venue d'un Messie libérateur qui manqua à son patriotisme militant. Il se rendit à Rome pour convertir le pape ; à son retour à Paris, tombé en pleine révolution, il y prit part chaleureusement : d'abord comme corédacteur de la *Tribune des Peuples*, journal fortement teinté de socialisme, ensuite comme organisateur en Italie et chef de la Légion polonaise qu'il conduisit à Milan contre les Autrichiens, et qui, en son absence, se distingua plus tard à Rome contre les troupes françaises républicaines, venues anéantir l'éphémère République romaine.

Louis-Napoléon, tant soit peu mystique lui aussi, gagna la confiance de l'auteur des « Aïeux ». Il le considérait comme un Messie, envoyé pour redresser les iniquités dont l'humanité souffrait. Lors de la guerre d'Orient (1853-56) Mickiewicz adressa à Napoléon III (*ad Napolionem*) une Ode, écrite en langue latine, glorifiant la prise de Bomarsunde dans la Baltique et exprimant, au nom des Finlandais, des Suédois et des Polonais, l'espoir que, comme le grand oncle précipitait les rois des trônes, ainsi le grand neveu ressusciterait les nations de leurs tombeaux.

Vain espoir ! Mickiewicz se rendit sur le théâtre de la guerre, et trouva la mort à Constantinople le 28 novembre 1855.

Nous mourons nous autres et tombons dans l'oubli. Pour Mickiewicz la mort fut une glorification. Elle l'a grandi. Son nom est devenu le mot de ralliement pour le patriotisme

polonais. Son vœu, exprimé dans une de ses poésies, que « ses chansons entrent sous les toits des chaumières villageoises », se réalisa. A l'heure qu'il est, à l'égal de Kosciuszko, ce héros populaire, il est connu dans toutes les parties de la Pologne démembrée. Elle se retrouve et revit sous le charme magique de son nom. Les éditions de ses ouvrages se multiplient à l'infini. Les paysans les lisent, les relisent et en récitent par cœur des extraits. Les sociétés savantes, littéraires et politiques, les institutions d'enseignement et de bien public se parent du nom du grand poète. Les grandes et les petites villes rivalisent pour ériger des monuments en son honneur : Posen, capitale de la partie de l'ancienne République que la Prusse s'adjugea, en possède un ; Cracovie qui se trouve sous la domination autrichienne en a un autre ; Léopol va sous peu en embellir une de ses places ; Stanislawow, et Rzeszow, et Tarnow, et d'autres. En Russie même, en Russie, où la lecture de ses ouvrages valait la Sibérie et où son nom fut interdit, le gouvernement, cédant à l'admiration des Polonais et à l'opinion publique de l'Europe, a cru devoir, tout en outrageant l'humanité avec le monument de Mouravieff à Vilna, berceau de Mickiewicz, délivrer la permission non seulement de publier ses ouvrages — largement *expurgés* bien entendu — mais encore de lui ériger un monument à Varsovie.

Le monument varsovien du poète fut inauguré le même jour où, nous, compatriotes du grand poète, les exilés et les ressortissants de la Pologne, nous avons, avec la très bienveillante approbation et le concours de la direction de l'Instruction publique et de l'Université du canton de Vaud, inauguré une modeste plaque commémorative à Lausanne.

L'inauguration a eu lieu le 24 décembre.

Nous, les Polonais, au moment de l'inauguration de la

plaque, nous avons rendu hommage à la mémoire de celui qui, en provoquant à sa suite des émules dignes de lui, a rendu à la littérature polonaise un service immense, et qui, en même temps, a pourvu la nation d'armes que ses ennemis ne sauront jamais arracher d'entre ses mains ; les Suisses, les Vaudois ont honoré le souvenir d'un grand poète, d'un homme de génie auquel leurs pères avaient offert l'hospitalité fraternelle.

Les anciens le faisaient asseoir à leurs foyers. Aux petits fils et petites filles de ses contemporains, nous avons offert son effigie de bronze, une image qui est celle non seulement d'un grand poète, mais aussi d'un grand patriote. Que son génie plane au-dessus des générations nouvelles et qu'il les serve comme il sert sa patrie, en provoquant les dévouements pour le bien public dans toutes ses manifestations scientifiques, littéraires, artistiques, sociales et politiques !...

Z. MILKOWSKI.

DISCOURS

DE

M. le Professeur Eugène RITTER, président de l'Institut genevois

à la séance annuelle du 23 mars 1899

.⁽¹⁾
J'ai encore à vous entretenir quelques moments, messieurs. Il nous faut parler de ceux que la mort nous a enlevés.

Il y a deux ans, je vous disais que la liste de nos membres correspondants nous paraissait appeler beaucoup de radiations. Nous soupçonnions des vides, sans être sûrs de rien. Cette année, nous avons fait quelques démarches qui nous ont mis en mesure d'effacer les noms de plus de vingt confrères qui avaient, selon l'expression que les Académies italiennes emploient en cas pareil, *mancato ai vivi*. Leur départ s'échelonne sur toute une série d'années, et je n'ose pas vous dire à quelle date il remonte pour certains correspondants que nous avons perdus à Bordeaux et à Anvers.

Non, vraiment, nos listes n'étaient pas à jour; et nous serions encore confus de cet état de choses, si nous n'avions

⁽¹⁾ Nous ne donnons ici que la fin de ce discours; la première partie était formée de quelques pages sur madame de Staël, empruntées à une étude que le *Bulletin de l'Institut* publiera dans son prochain numéro.

été rassérénés en voyant qu'au centre même de la civilisation, les communications sont quelquefois si lentes qu'une nouvelle funèbre peut mettre plus de deux ans pour arriver de Londres à Paris.

Un savant éminent, un marin qui avait atteint le plus haut grade qu'on puisse rêver, puisqu'il était amiral anglais, — il avait commandé en 1852 un des vaisseaux qui furent envoyés à la recherche de sir John Franklin, et il avait pris une part prépondérante à la préparation de la célèbre expédition du *Challenger*, en 1872, — sir George-Henri Richard, meurt à Londres, le 14 novembre 1896; et deux ans après, il figurait encore sur la liste des correspondants de l'Académie des sciences de Paris⁽¹⁾; celle-ci n'a été informée de sa mort que le 13 février dernier.

Deux ans, vous me direz, deux ans et quelques mois, ce n'est pas encore très long; et nous avons constaté de bien autres intervalles entre la date de telle et telle mort, et la radiation de tel et tel nom sur les listes que publie notre annuaire. D'accord, mais aussi notre modeste Institut genevois n'est pas l'Institut de France; nous n'avons pas les mêmes moyens d'être bien informés; et les correspondants dont je vous parlais tout à l'heure, et que nous avons perdus, il y a beaux jours, n'occupaient pas, dans la hiérarchie scientifique et sociale, un rang analogue à celui de l'amiral Richard; leur mort a fait moins de bruit.

Aussi, tout calculé et toutes proportions gardées, nous nous considérons comme mis à couvert par ce qui s'est passé à l'Académie des sciences de Paris; et ses *Comptes-rendus* à la main, nous n'hésiterions pas à envoyer promener les épilogueurs, s'il y en avait sur notre chemin.

⁽¹⁾ *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, du 2 janvier 1899, page 9.

Nous avons perdu à Genève deux membres effectifs de notre Institut : MM. les professeurs Denis Monnier et Pierre Vaucher ; un membre émérite, M. Frank Prévost ; et quelques membres honoraires, MM. Aristide Cormier, Jean Gay, Ami Girard, Jules Jequier, Laurent Karcher et Vuagnat.

Suivant l'usage adopté, je m'arrêterai à quelques noms seulement, qui sont ceux des collègues que j'ai connus de plus près.

M. Frank Prévost appartenait à une ancienne famille du Berry, qui au temps des Valois et des premiers Bourbons, avait eu pour chefs deux pasteurs d'un notable mérite ⁽¹⁾. Lui-même avait passé dans les affaires presque toute sa jeunesse, quand un jour s'éveilla en lui le goût de la peinture. Il reçut les leçons de Calame, et sa nouvelle carrière ne fut pas sans succès : on remarqua notamment des sépias qu'il avait dessinées avec beaucoup de talent. Il a terminé sa vie en cultivant son jardin, comme le vieillard des Géorgiques ou celui de La Fontaine :

Il aimait ses jardins, était prêtre de Flore ;

Il l'était de Pomone encore :

Ces deux emplois sont beaux....

Il s'intéressait surtout à la culture des plantes alpestres, qu'il allait rechercher dans nos montagnes, et qu'il acclimatait dans ses rocailles ; il se posait quelquefois des problèmes de botanique, qu'il s'attachait à résoudre par une patiente observation ⁽²⁾. Ses goûts paisibles l'aidaient à sup-

⁽¹⁾ Voir la *Gazette de Lausanne* des 24 et 27 février 1890, articles sur Claude Prevost ; et les *Notices généalogiques* de Galiffe, tome VII.

⁽²⁾ *Anemone alpina* L. et *Anemone sulphurea* Koch. Expériences sur leur culture, faites par Prévost-Ritter, de Chambésy (juillet 1891).

porter l'isolement, suite naturelle d'un long âge, qui vous fait survivre à tous les compagnons de vos jeunes années.

M. Pierre Vaucher avait fait ses études à notre Faculté de théologie. A Berlin, où il a passé trois semestres, c'est un théologien, Vatke, qui a été son maître préféré. S'il y avait eu à cette époque, en pays de langue française, une Ecole critique de hautes études d'histoire religieuse, comme celle qui existe aujourd'hui à Paris, c'est là qu'il eût aimé avoir une place. Faute de trouver ce qui eût souri à ses goûts et à ses talents, il a donné à notre Faculté des Lettres des leçons d'histoire générale, et il a trouvé dans l'histoire suisse le thème presque exclusif de ses recherches originales.

Le tome XV de notre Bulletin renferme les premières pages qu'il ait écrites sur ce sujet : le rapport qu'il a lu à notre séance du 7 mai 1868 sur le mémoire de M. Hungerbühler : *Etude critique sur les traditions relatives aux origines de la Confédération suisse*. Ce mémoire lui-même doit beaucoup à la collaboration amicale du savant professeur ; il a rendu à son jeune élève les mêmes services que plus tard à un vétéran, M. Vuillemin ; tous deux, ils les a suivis pas à pas dans leur travail, les avertissant, les aidant, les soutenant ; en sorte que les sillons tracés par eux dans le champ de l'histoire ont été, grâce à lui, plus profonds et mieux dirigés.

Le tome XVI de nos mémoires renferme un autre morceau de M. Vaucher : *Les traditions nationales de la Suisse, études anciennes et nouvelles*. La clarté parfaite d'un style net et ferme y éclaire avec précision chaque détail d'une époque obscure. L'auteur domine son sujet, et le lecteur a confiance dans son guide.

La vie de M. Vaucher a été consacrée tout entière à

l'étude, au professorat, à ses amicales relations avec ses étudiants. Dans chaque volée nouvelle qui venait prendre place sur les bancs de notre Académie, de notre Université, il savait distinguer les plus méritants, les plus capables, ceux qui avaient les dons naturels et le feu sacré, et il les a toujours encouragés et choyés. Pendant près de quarante ans, il a ainsi servi de guide et d'excitateur à une nombreuse élite. Ses anciens élèves lui ont été reconnaissants. Le 2 décembre 1895, ils se sont réunis pour lui offrir un beau volume qui lui était dédié, recueil de dissertations sur l'histoire suisse; et au lendemain de sa mort, ils ont rendu aux mérites de leur savant maître un témoignage ample et sincère, auquel nous applaudissons de tout cœur.

Nous avons applaudi de même à l'heureuse initiative de quelques amis de Charles Vogt, qui ont élevé à cet homme illustre un monument, pour lequel l'Institut a été heureux de donner son obole. L'Institut, que M. Vogt a présidé pendant plus de trente ans, conservera toujours le souvenir du grand savant que nous étions fiers d'avoir à notre tête. Nous n'oublions pas que le principe que James Fazy avait en vue quand il a créé notre Institut: l'alliance de la science avec la démocratie, personne ne l'a mieux personnifié que le professeur Charles Vogt.

Il y avait en effet dans cette riche nature intellectuelle, un côté qui frappait beaucoup, parce que c'était un don du cœur en même temps que de l'esprit.

Comme le philanthrope qui veut que, dans les demeures des plus pauvres, il y ait beaucoup d'air, de lumière et de soleil, M. Vogt voulait que la lumière de l'esprit, la clarté vivifiante de la science et des découvertes, ne restât point confinée dans le cabinet, dans les bibliothèques et

les laboratoires; il voulait qu'elle rayonnât au loin, et qu'elle éclairât les foules.

Un poète a parlé des temples sereins du haut desquels les sages se plaisent à contempler les erreurs des mortels: tel n'était pas le point de vue de notre collègue. Il voulait que les hauteurs où s'élevait son esprit, fussent comme le sommet d'un phare, où brille une flamme qui illumine tout l'horizon.

Autant qu'un autre, il jouissait du plaisir de la recherche individuelle; il connaissait ces éclairs qui traversent l'esprit, et qui dévoilent au regard du penseur les espaces inexplorés de la nature. Mais il voulait ensuite que ce qu'un seul avait découvert, tous pussent en saisir la portée et les résultats. Il n'était pas de ceux qui tiennent à écarter d'eux un profane vulgaire; il consacrait au contraire son talent à élever au niveau de ses hautes idées tous ceux qui écoutaient sa parole, qu'il eût devant lui une élite d'étudiants, ou de grands auditoires incultes. Il travaillait ainsi pour le progrès de cette démocratie virile à laquelle appartient l'avenir.

Notes sur madame de Staël

Avant-Propos

Les pages qui suivent ne sont qu'un recueil de notes. Les unes ont été prises en vue d'un cours universitaire : dans les conférences de notre Séminaire de français moderne, j'ai été appelé, l'hiver dernier, à traiter des sources de l'histoire littéraire, à montrer aux étudiants les recherches que doit faire un biographe ou un éditeur de textes, et comment la critique examine un livre à la loupe pour en découvrir les points faibles.

J'avais choisi pour sujet d'étude la famille, la vie et la correspondance de madame de Staël. Une si riche matière nous a fourni l'occasion de relever quelques erreurs chez les écrivains qui ont parlé d'elle, et même dans l'ouvrage si méritoire de lady Blennerhassett : *Madame de Staël et son temps*. Dans les travaux que j'ai dû entreprendre à cette occasion, je suis arrivé à quelques résultats, et je les publie, sans m'en dissimuler la mince valeur.

J'y ai joint quelques morceaux de plus ancienne date. Il y a longtemps déjà que j'avais recueilli à la rencontre, dans

les livres et les manuscrits du XVIII^e siècle, tout ce qui se rapporte aux ascendants de madame de Staël. On sait que M. Alphonse de Candolle, dans son *Histoire de la science et des savants*, a ouvert la voie à d'intéressantes recherches sur l'hérédité intellectuelle et morale. J'ai essayé de le suivre. En commentant des pièces d'archives, je me suis efforcé de retrouver dans l'histoire de la famille de Jean-Jacques Rousseau, et dans les traditions de son pays ⁽¹⁾ l'origine de quelques traits de son caractère, et le point de départ de quelques-unes de ses idées. J'ai fait ailleurs des études analogues sur Töpffer et sur Amiel ⁽²⁾ et aujourd'hui je saisis l'occasion de mettre au jour toutes les notes, accumulées dans mes portefeuilles, qui ont rapport à la famille de Germaine Necker.

Genève, mai 1899.

⁽¹⁾ *La famille et la jeunesse de Jean-Jacques Rousseau*. Paris. lib. Hachette. 1896.

⁽²⁾ *Genève littéraire contemporaine, pages d'auteurs genevois*. 1896, pages 267 et suivantes. — *Gazette de Lausanne*, 26 juillet et 30 novembre 1887. — *Revue internationale de l'enseignement*, 15 novembre 1891.

§ 1. Les écrivains genevois qui ont parlé de madame de Staël.

L'érudition genevoise n'a quasi rien fait pour madame de Staël. Dans le *Mémorial* des cinquante premières années de notre Société d'histoire (1838-1888) où l'on compte vingt-trois communications sur Calvin, neuf sur Voltaire, et une trentaine sur Rousseau, on n'en trouve qu'une seule sur madame de Staël : Dans la séance du 24 décembre 1873, M. Adolphe Gautier a donné lecture d'une lettre d'un jeune patricien bernois, M. de Freudenreich, sur des représentations dramatiques données à Coppet en 1807. — C'est bien peu de chose, et c'est tout.

On explique cela en disant que nos Archives n'ont pas de documents qui concernent madame de Staël, et qui puissent être mis au jour ; et que nos historiens ont eu pendant longtemps le parti pris de ne pas s'occuper de l'époque où elle a vécu : la Révolution, lamentables et tristes années de discordes civiles, dont les patriotes genevois couvraient d'un voile les souvenirs ; le Consulat et l'Empire : un long temps d'assujettissement qu'on devait laisser dans l'ombre qu'il méritait. — D'ailleurs, madame de Staël, très différente en cela de Calvin, de Voltaire et de Rousseau, ne s'est jamais intéressée à notre petit ménage intérieur. Elle était fille d'un banquier genevois ; et dans ses secondes noces, elle est devenue la femme d'un officier genevois : elle est donc née et morte citoyenne de Genève ; mais elle nous a été étrangère toute sa vie. Dans sa jeunesse, elle écrivait à son mari : « J'ai toute la Suisse dans une magnifique horreur ! » et sur le déclin de ses jours, en arrivant chez nous,

elle écrivait à sa meilleure amie : « Me voici de nouveau dans cette ville, où je me suis tant ennuyée depuis dix ans ! » ⁽¹⁾

Une appréciation constamment si sévère, un éloignement si nettement marqué dans ces lettres confidentielles, se sont trahis sans doute quelquefois ; ce qui a entraîné, j'imagine, du mécontentement et du ressentiment. Ainsi s'explique le fait que madame de Staël, qui a été si brillante partout, et toujours si admirée, ne paraît pas avoir été aimée à Genève.

Sismondi et madame Necker-de Saussure, l'un dans ses lettres et son journal, et l'autre dans la notice qu'elle a écrite sur sa cousine, ont tous deux abondamment parlé d'elle. Il est tout simple qu'en s'épanchant dans l'intimité, Sismondi ait découvert entièrement sa pensée, tandis que madame Necker, en se chargeant d'écrire, à la demande et sous les yeux de la famille, un morceau qui devait paraître en tête des Œuvres de madame de Staël, évidemment n'était pas libre d'y tout dire.

Après eux, pour rencontrer parmi nous un écrivain qui ait parlé de madame de Staël avec beaucoup de sympathie, il faut traverser une période de cinquante ans ; et l'on arrive à Amiel, qui a donné en quelques pages une esquisse biographique ⁽²⁾ agréable à lire.

⁽¹⁾ Ces mots : *Je m'ennuie*, sont un peu le refrain des lettres de madame de Staël à madame Récamier. Elle lui écrivait de Vienne : « Je vous avoue que je m'ennuie » ; et de Florence : « Je m'ennuie beaucoup en Italie. » *Coppet et Weimar*, pages 128, 213 et 314.

⁽²⁾ *Galerie suisse*, second volume, Lausanne, 1876. — Cp. *Amiel, étude biographique*. par Berthe Vadier. Paris, 1886, pages 212 et suivantes.

§ 2. Généalogie de madame de Staël.

L'histoire des généalogies..... a son mérite.
Voltaire, *Lettre à M. de Burigny*.

En établissant le tableau généalogique des ascendants de madame de Staël, on arrive, à la seconde génération, à quatre quartiers qui conduisent dans autant de contrées : la Poméranie, la ville de Genève, le pays de Vaud, le Dauphiné.

Charles-Frédéric NECKER, né à Knstrin	Jeanne-Marie GAUTIER, née à Genève	Louis-Antoine CURCHOD, né dans le pays de Vaud	Madeleine ALBERT, née en Dauphiné
Jacques NECKER		Suzanne CURCHOD	
Germaine NECKER qui épousa le baron de Staël.			

qui épousa le baron de Staël.

Après cette double bifurcation, il semble que les quatre lignes, si nous les poursuivions plus haut, se continueraient longtemps, chacune sur son sol. Nous allons les passer successivement en revue.

I. NECKER. — Il y a en Allemagne un grand nombre de généalogistes. Le *Hand-und Adressbuch der Genealogen und Heraldiker* (Berlin, 1889) en énumère près de sept cents. A vrai dire, pour beaucoup d'entre eux, l'auteur de ce livre d'adresses, M. d'Eberstein, n'a mis à la suite de leur nom que les lettres E. G., ce qui veut dire qu'ils n'ont fait que la généalogie de leur propre famille, *Eigenes Geschlecht*. Mais à côté de ces amateurs, il y a des hommes qui sont de vrais savants allemands, diligents comme l'abeille, et comme elle amassant des trésors savoureux. Il serait à désirer qu'un érudit de cet ordre entreprit de rechercher les vraies origines généalogiques de la famille Necker, et dressât le

tableau des branches qui sont demeurées en Allemagne.

Le recueil généalogique du syndic Naville et de son beau-frère Rilliet (mss. de la Société d'histoire de Genève, n° 220) contient la copie de quelques documents qui leur avaient été communiqués par Louis Necker de Germany, le frère aîné du ministre. Une des pièces de ce dossier est une lettre qui avait été écrite en anglais, et dont on n'a qu'une traduction, sans date ni signature ; mais à un endroit de la lettre où l'auteur se désigne lui-même, on rencontre des initiales : W. H. ; et nous verrons plus loin que cette lettre a été écrite en 1777, ou environ. Je copie quelques passages de ce document :

Nota bene. Pour des raisons essentielles, on évitera soigneusement d'écrire le nom tout au long dans les notes suivantes. — *Le généalogiste anglais fait le mystérieux ; il me semble que ses raisons essentielles ne sont là que pour tenir le lecteur à distance.*

Il paraît par des registres, que dans le temps de Guillaume le Conquérant, vers l'an 1080, un Roger N., homme d'Etat, de la ville d'Armagh en Irlande, fut nommé par le Roi pour être un des commissaires qui devaient achever la description générale de toutes les terres du royaume (*Domesday-book*).

Il est à supposer que ce même N. fut avant ce temps dans les armes, la plupart des courtisans de Guillaume le Conquérant étant aussi militaires : car on lui donnait le titre de *miles*, et il portait un bouclier sur lequel on voyait un cygne, dont le cou était séparé du corps par une coupure qui partageait l'écu en deux parties ; la partie supérieure n'était que le tiers de l'inférieure.

Sous le règne d'Edouard I^{er}, vers l'an 1293, un Robert N.

dont les armes étaient les mêmes, passa en France, dans la Guyenne qui appartenait alors à l'Angleterre; et dans l'année suivante, le même Robert retourna en Irlande avec ses armoiries changées, ayant placé au haut de son écusson une grappe de raisins, que très probablement il ajouta en l'honneur du pays où il était allé, qui abondait en vignobles. Mais il conserva son cimier (un cou de cygne) avec cette devise: *Nobilis vita, nobilior mors.*

Le généalogiste anglais qui communiquait ces renseignements à Necker de Germany, ajoutait qu'il se faisait fort de « terminer ses recherches à l'entière satisfaction de M. N., pour la somme de *mille livres*. Le salaire sera peu considérable; mais il désire obliger.... » Ainsi parlait cet insulaire. On verra que les généalogistes allemands jetaient moins de poudre aux yeux, mais qu'ils s'attachaient aux filiations assurées, aux données modestes et sérieuses, et se faisaient payer moins cher. Toujours est-il que la famille Necker adopta les armes qui lui avaient été ainsi indiquées. On les retrouve dans les armoriaux manuscrits de Galiffe et de Grenus, lesquels sont de notre siècle, et dans les deux éditions de l'*Armorial genevois* (1859 et 1896). Elles peuvent se blasonner ainsi: De gueules, au cygne d'argent nageant dans une mer du même; au chef d'argent chargé d'une grappe de raisins de pourpre (*aliàs* de gueules) tigée et feuillée de sinople. Cimier: une tête et cou de cygne, d'argent. Devise: *Nobilis vita, mors nobilior.*

Necker de Germany, dans ses jeunes années, avait eu l'occasion de voir chez son père un de ses cousins d'Allemagne, Jacob-Frédéric Necker. Une trentaine d'années plus tard, il s'avisa de lui écrire, et il l'entretint de son désir de reconstituer l'arbre généalogique de la famille Necker. Il

reçut du bon vieillard des lettres datées de Herrnhut en Saxe, station de frères moraves ; j'en copie aussi quelques passages :

Herrnhut, 22 juin 1778.

La lettre dont vous m'avez honoré, monsieur et très cher cousin, m'a causé un plaisir d'autant plus sensible que je ne croyais pas que vous pussiez vous rappeler encore un parent que vous avez connu dans un âge où les connaissances qu'on y fait laissent rarement une impression bien permanente.

Quant à moi, je ne vous ai jamais perdu de vue, ayant saisi toutes les occasions où je pouvais avoir de vos nouvelles. J'appris par des feuilles publiques l'élévation de monsieur votre frère au ministère. J'ai pris une part bien sincère à son élévation, d'autant que le lustre qui en rejaillit sur notre nom, flatte mon amour-propre.

Pour satisfaire à l'obligeant désir que vous avez, d'être informé de ma situation, j'ai l'honneur de vous dire que le sort m'a attaché à la Saxe, où j'ai été employé depuis 1746 dans la carrière des affaires étrangères. J'ai passé successivement, en qualité de secrétaire d'ambassade, aux cours de Pétersbourg, de Munich et de Vienne ; et de la dernière, où j'ai demeuré onze ans, je suis entré en 1763 dans le Département des affaires étrangères du cabinet de l'Electeur, où j'ai travaillé comme un des premiers commis, avec le caractère de Conseiller privé, de légation. Plusieurs considérations et surtout le déchet de ma santé et de mes forces, me portèrent à demander ma démission, qui me fut accordée en 1775, avec une petite pension, après avoir servi avec approbation jusqu'à la soixante-unième année de mon âge. Je me retirerai à une campagne dans la haute Lusace, pour y finir tranquillement mes jours, et mettre un espace entre la

vie et la mort. Mais à peine y fus-je établi, que je perdis ma femme, que Dieu ne m'avait laissée que cinq ans.

Le séjour de la campagne m'étant devenu insupportable par cette catastrophe, je suis venu m'établir ici à Herrnhut, où je mène une vie unie et douce dans une société de gens de bien, dont le commerce me console d'un passé assez pénible.

Voilà, monsieur, le précis de ma situation. Je suis charmé d'apprendre que la vôtre est plus riante que la mienne, et je rends grâce à Dieu, qui vous a mis en état de jouir d'une vie douce et agréable. J'appréhende fort que monsieur votre frère n'en puisse pas dire autant : il est dans un poste trop élevé, pour n'être pas en butte à la censure de mille envieux. Jadis je le nommais mon petit cousin ; maintenant je suis devenu le plus petit de ses serviteurs. S'il se souvient encore de moi, faites-lui agréer l'hommage de mes vœux et de ma respectueuse amitié.

Je suis aussi peu au fait que vous, monsieur, de notre généalogie, n'ayant jamais eu la curiosité d'en prendre une connaissance bien étendue. Mais, pour satisfaire autant que possible à vos désirs, j'ai écrit à mon frère, en Poméranie, de faire là-dessus autant de recherches qu'il pourra ; et je ne manquerai pas de vous faire part de ses découvertes ; je lui ai envoyé les notions qui vous ont été communiquées par quelqu'un qui les a recueillies en Irlande (').

Je ne connais pas les personnes qui ont écrit à monsieur votre frère. Je sais qu'il y a plusieurs branches nobles de ce

(¹) On voit que la lettre du généalogiste anglais est antérieure à celle-ci. C'est au mois d'avril 1776 que M. Necker avait été appelé à diriger le Trésor royal de France ; et c'est sans doute à partir de ce moment que son frère, et sa femme aussi (D'Haussonville, *le Salon de madame Necker*, I. 9 et 10) se mirent à rechercher de côté et d'autre tout ce qui pouvait jeter du lustre sur leurs familles.

nom en Poméranie, dont j'ai connu quelques-unes, et qui nous étaient alliées; mais j'ai toujours été peu curieux de songer à pénétrer le degré de parentage....

Herrnhut, 17 septembre 1778.

.... J'ai reçu une réponse de mon frère; il se donne toutes les peines possibles pour éclaircir notre généalogie. Il craint néanmoins de ne pouvoir remplir cette tâche, nos ancêtres ayant été plus occupés de leur existence que de leur origine.

Il croit que feu monsieur votre père avait fait ses premières études à Stettin où son nom se trouve encore immatriculé; et que de là, il avait quelquefois rendu visite à mon grand-père à Prielipp.

Quant à M. Ernest de Necker, mon frère me mande qu'il est fils de la veuve De Necker, qui (*suit ici toute une histoire que je supprime*). Quoique le village de Blumenhagen lui appartienne, il doit cependant être fort endetté, pour avoir été obligé de donner à ses frères et sœurs leur portion compétente. Sa mère est à Pasewalck (*ville de Poméranie*), avec son fils cadet. Cette famille, dont mon frère dit du bien, nous est alliée; mais M. Ernest de Necker, à qui mon frère en a écrit, ignore dans quel degré nous le sommes.

Herrnhut, 6 janvier 1779.

.... Mon frère a voulu faire dresser un arbre généalogique illuminé de couleurs; mais je lui ai répondu de ne point faire cette dépense, et de me l'envoyer seulement esquissé sur une petite feuille de papier....

On trouve encore dans le même dossier une lettre de Mathias-Frédéric Necker, frère de Jacob-Frédéric, et pasteur en Poméranie. Elle était adressée, comme les précédentes, à Necker de Germany. — Pour le dire en passant, son frère le ministre entra aussi en correspondance ave

Mathias-Frédéric : car c'est à lui sans doute que fut écrite cette lettre dont parle la *Familiengeschichte des Herrn von Necker* : ein französischer Brief, den der Herr von Necker an seinen Vetter, den Herrn Pastor Necker in Pommern geschrieben hat.

Clempin, près de Stargard, 10 avril 1779.

Monsieur,

Pour me conformer au désir que vous témoignez dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, de savoir les frais de l'arbre généalogique que je vous ai fait parvenir, j'ai l'honneur d'envoyer ci-joint la demande de l'auteur même ⁽¹⁾. Je dois lui rendre témoignage que ce n'est pas par des vues d'intérêt qu'il a donné une si grande prolixité à cette pièce, mais uniquement pour montrer clairement la connexion des trois branches ⁽²⁾ de cette famille, déjà connue dans les Etats prussiens depuis près de deux siècles.

Je n'oserais exiger quelque chose pour mes peines ; mais je me fais un honneur d'avoir pu vous rendre ce petit service. Cependant, comme vous exigez expressément que je vous marque en quoi vous pourriez m'obliger, je m'en

⁽¹⁾ Un billet était joint à cette lettre. Daté de Stettin, 29 mars 1779, signé de J.-B. Steinbrück, docteur en philosophie, et pasteur de l'église des SS. Pierre et Paul, il portait : *Je croirais, après tant de travaux et recherches, avoir gagné six louis d'or.*

⁽²⁾ Il y a deux manières d'arriver à ce chiffre de trois branches :
a) 1. La branche de Christian ; — 2. La branche genevoise qui en est un rameau, et s'en détache bien ; — 3. La branche de Matthæus. —
b) 1. La branche de Christian dans tous ses rameaux ; — 2. La branche d'Entsichen ; — 3. La branche d'Ackermarek.

Il importe peu de savoir comment notre pasteur établissait son arbre. L'essentiel est de montrer que son calcul n'est pas en accord avec la transcription de l'arbre, qu'on trouvera plus loin.

remets entièrement à votre générosité; et si vous, et Son Excellence monsieur votre frère, daigniez m'accorder quelque secours en argent, je l'accepterais avec une reconnaissance d'autant plus grande que cela m'aiderait à subvenir aux dépenses extraordinaires de la promotion de mon fils à une charge de la justice: dépenses d'autant plus onéreuses pour moi, que la modicité des revenus de ma place me fournit à peine de quoi vivre.

Au reste, j'ai l'honneur d'être, avec une haute considération, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

M.-F. NECKER, pasteur.

L'arbre généalogique envoyé à Necker de Germany, donne la filiation de deux branches qui se poursuivent pendant cinq ou six générations. Elles remontent à deux frères, Christian et Matthaeus, qui vivaient à la fin du XVI^e siècle. Le digne homme qui a dressé ce tableau, inspire de la confiance: on ne voit point ici de perspectives lointaines et fuyantes, ni d'origines fabuleuses. Tout y est simple, nu, et de bon aloi; rien ne sonne creux. Le lecteur en jugera.

BRANCHE DE CHRISTIAN.

I. Christian Necker, pasteur à Wartemberg en Poméranie, qui vivait en 1593, eut trois fils: Christian qui suit: N. médecin à Danzig, † sans enfant; et Jean qui suivra.

II. Christian Necker, bourgmestre de Pyritz en Poméranie, eut deux fils: Christian, sénateur à Pyritz, et Joachim qui suit.

III. Joachim Necker, pasteur à Prielipp en Poméranie, eut une fille: Marguerite-Elisabeth; et deux fils: Mathias; et Jacob qui suit.

IV. Jacob Necker, pasteur à Prielipp, eut six enfants:

1. Jean-Joachim, pasteur à Vercheg (*sic*; faut-il corriger : Verchen, près Demmin en Poméranie ?)

2. Jacob-Frédéric, conseiller de légation. — C'est celui dont nous avons vu trois lettres.

3. Sophia-Concordia, femme de Jean-Daniel Neuhauser.

4. Mathias-Frédéric, pasteur à Clempin en Poméranie.

5. Charles-Guillaume, directeur de police; sa veuve, qui habitait Brandebourg, était à la tête de quatre filles qu'il lui avait laissées.

6. Une fille non mariée.

II. Jean Necker, diacre à Garz sur l'Oder, fut père de Samuel qui suit.

III. Samuel Necker, avocat à Küstrin, épousa Marguerite-Sophrosine de Labelhack, de Stettin, dont il eut : une fille qui épousa.... Winkelmann; et Charles-Frédéric. De Charles-Frédéric Necker, les *Notices généalogiques sur les familles genevoises* de M. M. Galiffe, au tome second, donnent la descendance; et le lecteur trouvera plus loin, au § 3, les données biographiques et bibliographiques que j'ai pu réunir sur lui.

BRANCHE DE MATTHAEUS.

I. Matthaeus Necker, marchand en soie à Stettin, eut deux filles, et un fils : Martin qui suit.

II. Martin de Necker, *primus nobilis*, le premier noble de sa famille, anobli en 1653, eut trois fils : N.; Nicolas qui suit, et Martin qui suivra; et quatre filles : Sophie-Elisabeth, Anne-Regina, et deux autres, jumelles.

III. Nicolas de Necker, fondateur de la branche d'Entsichen, eut deux filles (l'une desquelles était d'un premier lit) et neuf fils :

1. Martin-Henri, capitaine à Sounsfeld (Sonsfeld près Rees, dans la province du Rhin ?).

2. Nicolas-Joachim, capitaine à Wartemberg en Poméranie.

3. Charles-Frédéric qui suit.

4. Gaspard-Evald, lieutenant à Kleiss en Poméranie.

5. Jean-Ernest, premier lieutenant à Mullen (Möllen près Köslin en Poméranie ?).

6 à 9. Quatre autres fils.

IV. Charles-Frédéric de Necker, capitaine à Knobelsdorf, eut deux fils, l'un desquels s'appelait Frédéric-Henri.

III. Martin de Necker, fondateur de la branche d'Acker-marck, eut deux fils : Martin-Frédéric qui suit, et Nicolas-Henri qui suivra ; et deux filles, l'une desquelles s'appelait Dorothee-Agnès.

IV. Martin-Frédéric de Necker, seigneur de Rackitt (près de Cammin en Poméranie), eut des filles ; et deux fils, l'un desquels, Ernest de Necker, fut seigneur de Blumenhagen (près de Prenzlau dans la marche de Brandebourg, sur la frontière de la Poméranie).

IV. Nicolas-Henri de Necker eut quatre filles, et cinq fils :

1. N.

2. Ernest-Bogislaus.

3. Charles-Frédéric, cavalier de cour.

4. Louis-Leberecht, conseiller de guerre et du domaine.

5. Alexandre-Guillaume.

Deux études ont été publiées en Allemagne sur la famille Necker :

a) *Familiengeschichte des Herrn von Necker*. Ratisbonne.

1789, 96 pages, petit in-8°. L'histoire de la famille y est esquissée d'après la lettre déjà mentionnée, que le ministre du roi Louis XVI avait écrite ⁽¹⁾ au pasteur de Clempin. Le nom de Fr. Anger, qui est au bas de la page 80, semble être celui de l'auteur. Les dernières pages sont d'un M. Becker, de Gotha.

b) *Zur Geschichte der Familie Necker*. Berlin, 1886. 21 pages in-4°, par J. Hermann, professeur à l'Askanisches Gymnasium. Cette brochure a été publiée en appendice à un programme des cours de ce gymnase. M. Hermann avait fait copier à Genève quelques extraits des registres du Conseil. Les renseignements qu'il a recueillis sur quelques membres de la famille Necker, qui ont vécu de nos jours à Francfort-sur-le-Mein, à Bonn, à Berlin, sont très maigres et décousus. Notons la mention de deux frères qui ont rempli les fonctions de bourgmestres, l'un à Wollin, l'autre à Usedom : ce sont deux villes de Poméranie.

II. GAUTIER. Genève est une des villes où l'on a le mieux étudié la généalogie des familles bourgeoises. On peut remonter, presque sans autre peine que celle de feuilleter les *Notices* de Galiffe, aux quintaïeux genevois de madame de Staël, comme on le voit sur l'arbre ascendantal qui est donné en l'autre part.

Sur les seize quartiers, il y a neuf familles qui sont venues de France, et sept qui sont originaires de nos contrées : Gautier, du Crest, de la Maisonneuve (*bis*), Gallatin, de la Corbière et Grifferat. Je vais donner des références pour chacun de ces seize quartiers.

(1) On voit par les premières lignes de cet opuscule que Necker avait ajouté foi aux renseignements qu'avait donnés le généalogiste anglais : « Das Neckersche Geschlecht leitet seinen alten Ursprung aus Armagh in Irland her ».

1 et 2. Galiffe. *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, VI, 307. — *France protestante*, seconde édition, II, 329. — Noble Yves Bergevin, père de Marie, natif d'Aubigny en Sologne, avait été reçu bourgeois de Genève le 20 janvier 1561, et avait épousé (Galiffe, *Notices*, VII, 230) Gabrielle, fille de maître Pierre Brossequin, ci-devant notaire royal à Bourges.

3 et 4. Galiffe. *Notices*, VI, 196; V, 146.

5 et 6. Galiffe. *Notices*, III, 509.

7 et 8. Galiffe. *Notices*, I, 391; III, 315.

9 et 10. Galiffe, *Notices*, I, 373 et 388.

11 et 12. Galiffe, *Notices*, II, 548 et 512.

13 et 14. Jean Genoyer, fils de Melchior, de Manosque en Province, reçu habitant de Genève le..., et bourgeois le 1^{er} janvier 1627, nommé en 1633 membre du Conseil des CC, se maria trois fois : a) le 2 décembre 1624 (contrat de mariage, Bon, notaire, XII, 21) avec Judith Ramu, † à 23 ans le 9 mars 1627; b) le 14 septembre 1628 (contrat de mariage, Bon, notaire XVII, 9161) avec Etienna de la Corbière, † à 26 ans le 21 août 1637; c) le... octobre 1638 (contrat du 20 novembre suivant, Isaac de Monthoux, notaire, XXVIII, 217) avec Marie Amy. Celle-ci, après que Jean Genoyer fut mort à 51 ans, le 26 novembre 1651, se remaria avec un autre membre du CC, noble Pierre Dufour, veuf d'une première femme : c'est ainsi que les mariages et les morts s'entrelacent dans les généalogies.

Jean Genoyer avait fait le 25 juillet 1650 (Pinault, notaire XL, 52) un testament en faveur de sa troisième femme et de ses trois filles. On trouve le nom de sa mère, Anne Mati, dans un acte qui fut passé le 14 juin 1626 devant le notaire Isaac de Monthoux (II, 73).

15 et 16. Galiffe, *Notices*, II, 188; III, 251.

Jean Genoyer s'était établi à Genève avant 1625; les autres familles françaises qui figurent dans cette ascendance s'étaient réfugiées dans notre ville pendant le XVI^e siècle, au plus tard au lendemain de la Saint-Barthélemy; en sorte que depuis lors, jusqu'au jour où Jeanne-Marie Gautier se maria et devint mère, un siècle ou deux s'étaient écoulés. plusieurs générations avaient passé; la marque genevoise avait eu le temps de s'empreindre sur ce groupe de familles, et tout ce côté de l'ascendance de madame de Staël est absolument genevois: le sang étranger y est entré à peu près dans la même proportion où on le retrouve partout dans nos vieilles familles.

III. CURCHOD. Cette famille vaudoise est encore florissante aujourd'hui; on n'en dira pas autant des recherches généalogiques qui la concernent. D'après un tableau que je dois à l'obligeance de M. César Curchod, pasteur à Morges, arrière-petit-neveu de Louis-Antoine Curchod, celui-ci aurait été fils du châtelain de Dommartin. C'est tout ce qu'on sait sur son ascendance.

IV. ALBERT. En 1883, dans le tome XXV du *Bulletin de l'Institut genevois*, j'ai publié, en appendice à un mémoire sur les recherches généalogiques à Genève, quelques renseignements que m'avait obligeamment communiqués M. de Coston, sur la famille Albert et les autres ascendants dauphinois de madame de Staël. Ces détails ont été complétés et rectifiés par M. de Coston, dans la troisième partie de son *Histoire de Montélimar et des principales familles qui ont habité cette ville*.

Le coup d'œil que nous venons de jeter sur l'ascendance de madame de Staël, nous amène à des conclusions nettes

et sûres : partout nous avons vu de la bonne, ancienne et haute bourgeoisie. Quatre races diverses se sont unies en elle, toutes saines, toutes vivaces, toutes marquées d'une empreinte profonde. C'est une hérédité exceptionnellement riche ; et ce qui est si rare : variée et solide à la fois.

§ 3. Le professeur Necker.

Charles-Frédéric Necker était né à Küstrin, dans la Nouvelle Marche de Brandebourg, le 13 janvier 1686 ; et c'est à Küstrin qu'après ses études terminées, il prêta le serment d'avocat, le 26 mai 1711. Nous ne sommes pas en mesure de le suivre, année par année, dans toutes les phases de sa carrière, depuis son départ de Küstrin jusqu'à son arrivée à Genève. Mais on sait qu'il accompagna dans leurs voyages, en qualité de gouverneur, quelques jeunes seigneurs allemands, M. de Bernsdorf ⁽¹⁾ et MM. de Bothmar et de Kilmanseck ⁽²⁾. Il avait été aussi, pendant trois ans, à Vienne, le secrétaire du général de Saint-Saphorin, ⁽³⁾ qui fut ambassadeur d'Angleterre à la cour impériale, de 1718 à 1724.

Necker avait fait un séjour à Genève, avec un de ses élèves ; il y avait laissé un bon souvenir, et y avait gardé des relations. En 1724, il y fut appelé à une chaire de Droit public. Quoique M. Hermann ait déjà publié les extraits des registres du Conseil de Genève qui se rapportent à cette

⁽¹⁾ *Familiengeschichte des Herrn von Necker*, page 6.

⁽²⁾ *Bibliothèque germanique*. Amsterdam, 1726. IX. 209.

⁽³⁾ De Wyss. *Lebensgeschichte J. K. Eschers*, Bürgermeisters der Republik Zürich. 1790, page 200. — Au mois de mai 1727, le professeur Necker obtint un congé de quelques jours pour rendre visite à M. de Saint-Saphorin, qui était revenu dans le pays de Vaud, son pays natal, où il passa le reste de sa vie.

nomination, ils sont trop essentiels à la biographie de Necker pour que je les omette ici.

Il avait été proposé, dans le Conseil des CC, d'appeler à l'Académie « un professeur allemand, pour enseigner le Droit public d'Allemagne, qui attirerait en ce pays la noblesse allemande ». Le Conseil des XXV nomma des commissaires pour étudier cette proposition; ils s'accordèrent à l'approuver. Le procès-verbal continue en ces termes :

On a ensuite rapporté les offres que M. Necker avait faites, dans ses lettres à M. de la Terrasse ⁽¹⁾, de venir remplir cette place sans être à charge au public, ne demandant que le titre de professeur, et l'honneur de la bourgeoisie.

Après quoi, ayant été opiné sur le tout, l'avis a été qu'il y avait lieu d'accepter les offres du dit M. Necker, et de lui donner le titre de professeur en Droit public, mais sans aucuns gages;

Qu'il était à souhaiter que pour l'honneur de l'Académie, il fit une leçon publique par semaine sur quelque matière curieuse, comme les prolégomènes du Droit public, ou quelque question de Droit féodal.

Que pour ce qui regardait la bourgeoisie, on s'en tiendrait à des assentiments généraux (*en lui faisant entendre*) qu'on pourrait la lui conférer lorsqu'il serait entré dans l'exercice de son emploi, et qu'on en aurait plus particulièrement reconnu l'utilité.

Les conclusions de ce rapport furent adoptées par le Conseil des XXV, et l'affaire fut portée au Conseil des CC, le 18 septembre 1724 :

⁽¹⁾ Il s'agit de Jean Durand de la Terrasse, « écuyer de distinction, » que le Conseil avait fait venir de Berlin en 1717, pour diriger le manège de Genève, et tenir une « Académie ».

Opiné sur l'établissement de la Profession en Droit public d'Allemagne et dans le Droit féodal, qui a été résolue à l'occasion de M. Necker qui s'est présenté pour servir gratis, et connu ici pour un habile homme et un très honnête homme, possédant le haut allemand, qui pourra attirer la haute noblesse allemande en cette ville: duquel on a lu deux lettres par lui écrites de Vienne en Autriche à M. de la Terrasse, et à noble Tronchin, ancien Syndic, contenant en des termes très polis sa grande estime pour cette ville, son désir de pouvoir venir s'y établir, avec les offres de ses services; tous ceux de qui il est connu en cette ville ayant aussi rendu un témoignage très avantageux à ses bonnes qualités et à son affection pour l'Etat. A quoi on a ajouté que l'établissement de cette Profession est honorable au public, avantageux à l'Académie, et utile aux particuliers; et qu'elle ne peut être bien exercée que par un Allemand.

L'avis a été d'accepter les dites offres du sieur Necker.

A ce moment, Necker était à Londres, chez le comte de Bothmar. Le secrétaire d'Etat Gautier, qui fut plus tard son beau-frère, fut chargé de lui écrire pour lui annoncer sa nomination. La réponse de Necker est annexée au registre du Conseil :

Londres. le 12/24 octobre 1724.

Monsieur,

J'ai appris ici il y a trois jours, avec la plus grande joie du monde, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de la part de Messieurs du souverain Conseil de Votre République, que l'envie que je leur ai marquée de m'établir à Genève ne leur a pas déplu, et qu'ils ont daigné m'en fournir le moyen, en me conférant la charge de professeur du Droit public d'Allemagne. Je ne souhaite

rien tant, monsieur, que d'en être déjà investi, et je brûle d'envie de pouvoir rendre immédiatement à mes dits Seigneurs mes très humbles actions de grâces de cette marque de leur bienveillance, et de leur témoigner combien je suis sensible à l'honneur qu'ils me font par là.

Mais, comme il est absolument nécessaire que j'en informe le Roi mon maître ⁽¹⁾, et que j'obtienne son agrément pour accepter la charge que l'on m'offre, j'espère que mes dits Seigneurs ne trouveront pas mauvais que je diffère à leur marquer mes sentiments de respect et de reconnaissance jusqu'à ce que Sa Majesté ait souscrit à mes désirs, comme je suis persuadé qu'Elle fera.

Je vous supplie, monsieur, d'excuser à Messeigneurs ce petit délai, et de les assurer en même temps que je ferai tous mes efforts pour répondre à la bonne opinion qu'ils ont de ma capacité.

Et comme vous avez bien voulu me témoigner par votre lettre, que vous prenez part à l'honneur que Messeigneurs viennent de me conférer, je vous prie d'être bien persuadé que je tâcherai de vous donner dans toutes les occasions des preuves de ma plus vive reconnaissance, et de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

NECKER.

Je donne encore quelques extraits des registres du Conseil, qui sont relatifs à l'entrée en fonctions du nouveau professeur :

(1) Né sujet prussien, Necker avait passé au service de l'Electeur de Hanovre, roi d'Angleterre; de même que nous avons vu plus haut un de ses cousins, comme lui né sujet de l'Electeur de Brandebourg, passer au service de l'Electeur de Saxe.

23 janvier 1722. M. Tronchin, ancien Syndic, a dit qu'il a reçu une nouvelle lettre du sieur Necker, de Londres : lequel, en continuant ses remerciements de l'honneur qu'on lui a fait, assure qu'il se rendra en cette ville sur la fin de février, et que plusieurs personnes de qualité lui ont promis d'y venir étudier sous lui.

23 mars 1725. M. le Premier a rapporté qu'il a reçu une lettre de spectable Necker, professeur, qui lui marque qu'il partira de Londres après Pâques, pour se rendre ici, ayant obtenu une pension du Roi, de cent livres sterling.

8 juin 1725. M. le Premier a dit que le sieur Necker, professeur en Droit public d'Allemagne, est arrivé, et l'est allé voir.

18 août 1725. Spectable Maurice, professeur et recteur, ayant demandé l'entrée, invité d'être assis et couvert, a remercié le Conseil de la part de l'Académie, et de tous ceux qui y prennent intérêt, de l'élection qu'il a faite d'un professeur en Droit public d'Allemagne, et du choix de la personne de spectable Charles-Frédéric Necker, de Küstrin dans la Nouvelle Marche, lequel est savant et connu ; ajoutant des vœux pour le Conseil, et priant de recevoir le dit Necker au serment : lequel, étant entré, a prêté le serment des professeurs ; et ils se sont retirés tous deux.

24 septembre 1725. M. le Premier a dit que le sieur Necker, professeur en Droit public d'Allemagne, lui a demandé jour pour faire sa harangue inaugurale, à vendredi prochain à deux heures : *ce qui a été approuvé* (ces derniers mots ont été biffés.)

28 janvier 1726. Vu la requête de spectable Charles-Frédéric Necker, de Küstrin dans la Nouvelle Marche de Brandebourg, ... l'avis unanime a été de conférer au dit spectable Necker la bourgeoisie de cette ville, gratis et sans finance,

considération de son mérite personnel et de la manière satisfaisante dont il exerce sa profession, qui est très utile à l'Etat.

Lequel étant entré, il a prêté le serment des bourgeois.

25 mai 1726. Noble Gautier, conseiller et secrétaire d'Etat, a dit qu'il était chargé de la part de spectable Necker, professeur en Droit public d'Allemagne, son beau-frère, de présenter au Conseil sa harangue inaugurale, qu'il a fait imprimer; laquelle a été acceptée; et noble de Chapeau-rouge, ancien syndic, a été chargé de l'en remercier.

C'est au cours de sa quarantième année que Necker s'était fixé à Genève; peu après, il y épousa la fille d'un ancien syndic, âgée elle-même de trente-trois ans, qui lui donna quatre enfants. Les deux premiers moururent en bas âge ⁽¹⁾. Les deux autres furent des hommes distingués. L'ainé, Louis Necker de Germany, n'avait pas encore vingt-six ans, quand il fut nommé (23 juin 1756) correspondant de l'Académie des sciences de Paris. L'année suivante, il devint le collègue de son père à l'Académie de Genève, ayant été appelé (23 avril 1757) à la chaire de mathématiques, « vacante par la nomination de spectable Trembley à la chaire de théologie ». — Le cadet, Jacques Necker, a été le célèbre banquier, ministre du roi Louis XVI; et le père de madame de Staël.

La *Familiengeschichte* déjà citée rapporte à propos de la pension du roi d'Angleterre, dont il a été parlé plus haut, qu'ayant accompagné à Londres M. de Bernsdorf son élève, qui était filleul du roi d'Angleterre Georges I^{er}, Necker avait

⁽¹⁾ Frédérique-Louise-Madeleine, morte à 3 ans le 22 décembre 1729, à la Grand'Rue; et David, mort à un an, le 30 avril 1729, à la rue du Temple.

réussi à gagner la faveur de ce souverain, si bien que le roi lui fit accorder par son Parlement une pension annuelle, pour l'aider à établir à Genève un pensionnat destiné à l'éducation des jeunes Anglais qui viendraient sur le Continent. Cette institution réussit à souhait, et c'est ce qui commença la fortune de la famille Necker.

On lit dans le journal de Jean Cramer⁽¹⁾, à la date du 12 décembre 1734 : « M. le professeur Necker a accompagné six étrangers ses pensionnaires, qui vont passer quelques semaines à Rolle ⁽²⁾, en attendant le dénouement de nos affaires. » On sait que le tamponnement et le *transmarchement* des canons de l'arsenal de Saint-Gervais avaient mis en grand émoi la bourgeoisie du quartier; il y eut dans la petite république des troubles violents et longs, qui n'étaient pas encore apaisés trois ans après, alors que le professeur Necker écrivait⁽³⁾ à l'un de ses correspondants : « J'ai eu l'esprit si occupé de nos fâcheuses affaires, que je n'ai pu qu'avec peine penser à autre chose. »

Une revue écrite en latin, qui se publiait à Zurich, la *Tempe helvetica, dissertationes theologicas, philologicas, criticas, historicas exhibens*, a donné en 1742 une courte notice biographique sur le professeur Necker, où nous remarquons ce passage: Totus jam in eo est Vir doctissimus, ut praelo submittat *Corpus juris publici*.

Necker n'a pas publié ce *Corpus*; les seuls ouvrages qu'on ait de lui sont les suivants :

⁽¹⁾ Mss. de la Société d'histoire de Genève, n° 71, page 438. Cp. Ms. 37, page 134.

⁽²⁾ Il semble qu'à ce moment déjà, le professeur Necker possédait à Germany, hameau de la paroisse de Mont sur Rollé, la propriété dont son fils, Louis Necker de Germany, a plus tard pris le nom.

⁽³⁾ *Quatre lettres* etc. (ouvrage cité plus loin) page 88.

1. La harangue inaugurale, plus haut mentionnée; on n'en a pas encore retrouvé un seul exemplaire.

2. *Quatre lettres sur la discipline ecclésiastique*, écrites entre M. Necker, professeur en Droit public à Genève, et M. Le Maître, chapelain de S. E. M. le comte de Schaumbourg-Lippe, à Buckebourg. Utrecht, 1740, 141 pages, petit in-8°.

« Mon nom mis en français, dit ce M. Le Maître, a trompé plusieurs personnes. Je ne voudrais pourtant renier ni ma famille, ni ma patrie. On saura donc que je suis né Suisse allemand, bourgeois de la ville de Zurich... Voilà deux correspondants, continue-t-il, — et cette remarque n'est pas sans intérêt — qui écrivent dans une langue qui ne leur est pas naturelle. » En fait, le chapelain Le Maître s'appelait Meister. Son fils, Henri Meister, né à Buckebourg en 1744, a été le collaborateur de Grimm et le correspondant de madame de Staël.

Le Maître, ou mieux Meister, avait écrit, pour l'usage des comtes de Schaumbourg-Lippe, un *Abrégé de la religion chrétienne*. « Le savant et judicieux M. Vernet, dit-il, expliquait à ces jeunes seigneurs mon petit ouvrage théologique, pendant qu'ils étudiaient le Droit sous la direction de M. le professeur Necker. Il était naturel de m'assurer que les principes de jurisprudence que l'on inspirait à de si dignes élèves, ne choquassent pas les principes de religion qu'ils trouvaient dans mon livre. Ce fut donc pour me tranquilliser à ce sujet, et pour profiter en même temps d'une docte correspondance, que je priai M. Necker de vouloir bien me faire savoir ses pensées sur la juridiction ecclésiastique. »

La première lettre de Necker est datée de Genève, 4 janvier 1737; elle est suivie d'une réponse de Meister,

d'une réplique de Necker, d'une duplique de Meister ; et le tout est précédé d'une *Épître préliminaire à MM. les jurisconsultes protestants*, datée de Buckebourg, 4 novembre 1739. • M. Necker, dit Meister, après avoir témoigné beaucoup de répugnance pour la publication de nos lettres, y a consenti, après que j'ai eu l'honneur de m'en entretenir avec lui de vive voix à Genève, où je me rendis pour une quinzaine de jours, l'été passé. » En définitive, les deux lettres de Necker font la moindre partie de ce petit volume.

3. Le 19 mai 1738, dans une fête scolaire, les *Promotions* du Collège de Genève, le professeur Necker avait fait lecture d'un discours latin, qu'il publia l'année suivante dans le tome IV de la *Tempe helvetica* : Responsio ad quaestionem Juris candidati : Quis sit verus sensus axiomatis : *Salus popule murpisa lex ? Numve liceat ejus causa aliquid agere, quod legibus naturalibus ant civilibus repugnat ?*

4. *Description du gouvernement présent du Corps germanique appelé communément le SAINT EMPIRE ROMAIN*, tirée des lois fondamentales, de l'histoire, et des meilleurs auteurs du Droit public d'Allemagne. *Sine loco* [Genève] 1741, 367 pages in 8°.

Au moment où cet ouvrage sortit de presse, on fit des difficultés à l'auteur. Nous citons le registre du Conseil :

17 mars 1741, M. le Premier a rapporté que spectable Necker, professeur, lui avait remis un exemplaire d'un livre qu'il a fait imprimer, intitulé : *Description de l'état présent du Corps germanique*, avec dédicace pour le Conseil ; et il a prié le Conseil de résoudre s'il veut recevoir ce livre et en agréer la dédicace.

L'avis a été d'ordonner au dit spectable Necker de retrancher la dédicace de son livre, et la première feuille par laquelle il paraît qu'il a été imprimé à Genève.

Necker se soumit aussitôt, et s'empessa d'écrire au Conseil :

Magnifiques et très honorés Seigneurs,

J'ai appris avec autant de surprise que de chagrin, que l'ouvrage que je voulais me donner l'honneur d'offrir à Vos Seigneuries, leur a paru d'une nature à ne pouvoir leur être dédié, sans les rendre en quelque sorte responsables de la manière dont on y parle de certaines matières concernant le gouvernement de l'Empire.

Il serait bien facile, magnifiques et très honorés Seigneurs, de faire voir par les principes et par la liaison de tout le livre, qu'il ne contient rien que des faits, et des maximes généralement connues et ouvertement soutenues en Allemagne, rien qui ne se dise et ne s'écrive à la Diète même, rien qui n'aille à établir la bonne harmonie du Corps germanique et la souveraineté de tous ses membres, rien par conséquent qui ne soit dans le système le plus agréable aux Princes, et le plus propre à être goûté des étrangers qu'on souhaiterait d'attirer dans cette Académie.

Néanmoins, comme en dédiant cet ouvrage à vos Seigneuries, avec l'assentiment de M. le Premier Syndic (*André Gallatin, cousin de madame Necker au 8^e degré*), à qui l'auteur avait eu l'honneur d'en parler, et après que le premier Seigneur scholarque avait vu l'ouvrage à mesure qu'on en imprimait les feuilles; comme, dis-je, l'unique intention de l'auteur était de donner à vos Seigneuries une marque publique de sa dévotion et de sa reconnaissance, il parviendra également à son but en leur témoignant en cette occasion une prompte obéissance.

C'est pourquoi il retirera et supprimera, autant qu'il dépendra de lui, son épître dédicatoire et l'endroit de l'im-

pression de son livre ; priant toutefois vos Seigneuries d'agréer également les sentiments qui sont exprimés dans sa dédicace, et dont il fera toujours gloire.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, magnifiques et très honorés Seigneurs, de vos Seigneuries, le très humble et le très obéissant serviteur,

NECKER.

Le Conseil avait suivi ses maximes traditionnelles en prenant des précautions méticuleuses pour écarter ce qui pouvait porter ombrage à quelque puissance. Mais Necker n'avait pas d'ennemis dans le Conseil, et sa lettre reçut l'accueil qu'elle méritait :

18 mars 1741. On a lu un mémoire de spectable Necker... (*suit l'analyse de la lettre qu'on vient de lire*). L'avis a été que l'on est satisfait de ses sentiments et de la démarche qu'il a faite ; que, plein d'estime pour lui, le Conseil lui donnera dans l'occasion des témoignages de sa bienveillance ; et noble Favre a été chargé de l'informer de la résolution du Conseil.

Dans sa préface, l'auteur nous donne sur son ouvrage quelques renseignements qu'il faut recueillir : « J'en fis une ébauche il y a dix ans, à la sollicitation de quelques personnes de distinction, qui souhaitaient de connaître le gouvernement de l'Empire dans son intérieur, et qui crurent que l'occasion que j'avais eue de faire du séjour à Ratisbonne, et de passer quelques années à la cour de Vienne, me mettait en état de remplir leur désir à cet égard. » Ce qui décida Necker à publier son livre, c'est « le triste événement de la mort de l'empereur Charles VI, qui attire

aujourd'hui l'attention de toute l'Europe sur les affaires d'Allemagne. »

5. La *Familiengeschichte* fait mention d'un autre ouvrage de Necker sur le même sujet: Kurzer und aus Quellen hergeleiteter Unterricht zum Staatsrecht des H. R. Reiches deutscher Nation, mit J. A. Cramers Vorrede. 2 Theile. Marburg, 1740 und 1741. 8°. Je ne l'ai pas vu, et je ne saurais dire si les n° 4 et 5 sont un seul et même ouvrage, écrit par l'auteur en deux langues, ou s'ils se rattachent entre eux par un lien moins étroit ⁽¹⁾.

Necker avait commencé tard à écrire, et il s'arrêta de bonne heure. Il était partagé entre l'allemand, sa langue maternelle; le français, langue du pays où il passa la seconde moitié de sa vie; et le latin, qui était encore la langue du Droit. Ses livres ne sont pas d'un écrivain; on y voit un professeur dont l'enseignement est solide et nourri. Auteur estimable, on peut dire que le professeur Necker est bien le père de son fils; mais celui-ci a vécu à Paris, et n'a pas manqué de talent. Quant à madame de Staël, alors qu'elle écrivait en 1816 ses *Considérations sur la Révolution française*, on peut dire qu'elle avait derrière elle, par elle-même ou les siens, cent ans de méditation sur les problèmes de la politique: toute une hérédité!

Necker fut appelé à quelques fonctions publiques. Les membres du petit Conseil, qui nommaient ceux du CC, choisissaient volontiers leurs parents; en sorte que Necker entra au CC dans la promotion du 7 janvier 1734, quoiqu'il ne fût qu'un nouveau venu dans le corps des bourgeois. On épilo-

(1) M. Hermann dit à la page 6 de son opuscule: Eine Uebersetzung erschien 1764 in Frankfurt und Leipzig anonym, aber sicher von einem anderen. — Un renseignement donné en termes si brefs ne se comprend pas très bien. « Une traduction... » en quelle langue?

gua sur ce choix, et nous lisons dans un cahier de notes, qui date de cette époque :

Il a paru bien extraordinaire dans le public, que le sieur Necker ait été fait du Conseil des CC, au préjudice de plusieurs anciens citoyens, sensés et gens de mérite; quoique le dit Necker ne fût reçu bourgeois que depuis dix ans, étant né à Küstrin, dans la Prusse.

(*Mss. de la Société d'histoire*, n° 105, page 32).

Les membres du CC étaient nommés à vie. Les membres laïques du Consistoire étaient nommés à terme; et pendant quelques années (1742-47), Necker fit partie de ce corps. Sa position eût été singulièrement fausse, s'il y avait encore siégé en 1760, quand éclata la scandaleuse aventure à la suite de laquelle son fils aîné, Louis Necker de Germany, dut abandonner Genève: alors que Voltaire, le 6 janvier 1761, écrivait à d'Alembert: « Votre ami Necker a demandé pardon au Consistoire ⁽¹⁾, et a été privé de sa professorie..... »

Au mois de septembre 1743, Necker, le père, obtint un congé pour aller passer l'hiver à Montpellier. Le premier Syndic lui souhaita un bon voyage, et une meilleure santé. Mais nous voyons par le rôle des présences au Consistoire qu'il ne tarda pas à se rétablir; et puisqu'il n'est mort que dans sa 77^{me} année, nous ne perdrons pas notre temps à nous apitoyer sur sa santé.

(1) Le 11 décembre 1760. — Necker de Germany partit aussitôt pour Paris; et sur sa demande, quelques semaines plus tard, il fut « rétabli à la paix de l'Eglise », par le chapelain de l'ambassade de Hollande, à Paris, lequel avait reçu à cet effet l'autorisation du Consistoire de Genève.

La *Familiengeschichte* fait un récit émouvant de la mort du professeur Necker. « Il mourut d'une mort très noble. Dans la cathédrale de Saint-Pierre (où se réunissait le Conseil général de Genève), les citoyens qui avaient une élection à faire, étaient dans un grand trouble; la passion des luttes politiques les agitait. M. Necker s'avança, et par de fortes paroles, tâcha de ramener au bien les esprits aigris. Au milieu des discours que lui inspirait son zèle, ce vrai patriote tomba frappé d'un coup de sang. On l'emporta mort dans sa demeure. »

En examinant de près ce récit, on arrive bientôt à être embarrassé. Le registre des décès mentionne la mort du professeur Necker en ces termes : « Du mercredi 23 juin 1762, à 6 heures du soir. Spectable Charles-Frédéric Necker, bourgeois, professeur en Droit public, membre du Conseil des Deux-Cents, âgé de 77 ans, mort d'un épanchement de sang dans le cerveau, occasionné par une chute sur la tête. *Domicilié*: rue de Saint-Léger. »

Mais notre récit parle d'un accident arrivé dans un jour d'élection: *bei einer Wahl in der Kirche zu St-Pierre*. Or, l'élection des syndics avait eu lieu au mois de janvier, comme de coutume; et cette année-là, il n'y eut pas d'autre élection à Saint-Pierre jusqu'au 22 août 1762, jour où les électeurs furent convoqués pour choisir un successeur au syndic Fabri, mort le 17 août.

Il se peut que l'accident ait eu lieu en janvier; et que pendant de longs mois, Necker soit resté entre la vie et la mort, jusqu'au jour où il succomba. On peut aussi indiquer une autre hypothèse, qui a quelque chose de séduisant, et dont je me défie à cause de cela.

Le vendredi 18 et le samedi 19 juin 1762, le Conseil de Genève avait eu de graves délibérations sur l'*Emile* et le

Contrat social. On a publié le réquisitoire du procureur-général Tronchin, ⁽¹⁾ les notes prises par un des conseillers pendant ces deux séances ⁽²⁾; enfin, la lettre que Moulton écrivit à Rousseau, le samedi 19 juin; ⁽³⁾ elle est assez courte pour qu'on puisse la citer tout entière, et elle donnera une idée de la passion qui régnait :

Mon cher ami, j'ai l'âme navrée, et je vous écris, en frémissant. Votre patrie... non, ce n'est pas elle: vous êtes trop cher à vos concitoyens. A Genève, — à Genève! — on a brûlé vos deux livres; on vous a décrété de prise de corps.

O Rousseau! Que ta grande âme ⁽⁴⁾ s'indigne sans s'abattre; tu seras toujours précieux à ceux qui aiment la liberté!

Je prévois hier qu'on brûlerait le livre; je fis tout au monde pour éclairer les juges: le parti sans doute était pris.

Adieu, mon cher concitoyen; vous serez toujours dans mon cœur.

P. S. L'arrêt a été rendu ce matin.

Que dans la matinée du dimanche 20 juin, l'arrêt que le Conseil avait rendu la veille, ait fait l'objet de conversations animées, cela va de soi. Que le professeur Necker, au sortir

⁽¹⁾ *Viridet*. Documents officiels sur quelques-unes des condamnations dont l'*Emile* et le *Contrat social* ont été l'objet en 1762. Genève, 1850.

⁽²⁾ *Le Conseil de Genève jugeant les œuvres de Rousseau*. Genève, lib. Georg, 1883.

⁽³⁾ *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*. Paris, lib. Lév'y, 1865. Tome premier, page 43.

⁽⁴⁾ On reconnaît l'imitation du style du maître: « O Fabricius, qu'eût pensé votre grande âme... »

du sermon, dans la cathédrale même, ou sur la place Saint-Pierre, ait pris part à ces débats et s'y soit laissé échauffer ; qu'il ait été alors frappé d'un coup de sang, dont il serait mort trois jours après : cela est possible. Les contemporains ont été au courant de ce qui s'est passé ; mais en l'absence de témoignage écrit, la postérité ne sait pas à quoi s'en tenir.

A ce moment d'ailleurs, le pauvre vieillard était bien isolé : sa femme était morte le 25 février 1733, « de fièvre lente, rue de la Maison de Ville » ; ses deux fils avaient quitté le pays.

Je viens de nommer sa femme ; pour nous faire quelque idée d'elle, nous n'avons que deux mots d'une lettre ⁽¹⁾ que le pasteur Jacob Vernet écrivait de Paris, le 14 mars 1733, au professeur J.-Alphonse Turretini : « ... M. Liotard le peintre, à qui je remis la tragédie de *Zaïre*, que je vous prie de communiquer à madame Necker, quand vous l'aurez lue. » -- Elle prenait donc quelque intérêt aux nouveautés littéraires. *Zaïre* avait été jouée pour la première fois, le 13 août 1732 ; mais cette pièce ne parut imprimée que quelques mois plus tard.

(1) Papiers de Jt.-Alphonse Turretini, chez M. Eugène de Budé.

§ 4. Le pasteur Curchod

Nos voisins vaudois ont un parti pris contre toute une longue partie de l'histoire de leur pays. Ils n'aiment pas l'époque bernoise (1536-1798). S'ils réussissaient à vaincre ce sentiment atavique, ils auraient beaucoup de travaux à faire sur cette période. Il serait intéressant, par exemple, de réunir tous les renseignements — dispersés je ne sais où — qu'on pourrait trouver sur le père et la mère de madame Necker. Je vais dire le peu que j'ai pu recueillir.

Le jeune Curchod, j'imagine, avait fait ses premières études à Lausanne. Le 2 novembre 1718, il s'inscrivit comme étudiant à l'Académie de Genève; et après quatre semestres seulement — ce qui indique qu'il avait dû passer quelques autres semestres à la Faculté de théologie de Lausanne, — il soutint sa thèse à Genève, au mois de juillet 1720. Le titre latin de cette thèse ⁽¹⁾ peut se traduire ainsi: Examen d'une question qui touche à la théologie morale et à l'homilétique. Comment développer, du haut de la chaire chrétienne, le texte de saint Paul: « La piété est utile à tout, puisqu'elle possède les promesses de la vie présente... »? Président de la soutenance: Jean-Alphonse Turretini, pasteur et professeur. — Répondant: Louis-Antoine Curchod, de Lausanne.

A vrai dire, cette dissertation ayant été recueillie en 1737, par J.-A. Turretini, dans le tome second de ses *Cogitationes et dissertationes theologicae*, il est clair que c'est Turretini

⁽¹⁾ Heyer. *Catalogue des thèses de théologie soutenues à l'Académie de Genève pendant les xvi^e, xvii^e, et xviii^e siècles*. Genève, 1898, pages 81 et 82.

qui était le véritable auteur de la thèse; c'était l'habitude alors que le professeur rédigeait une des leçons de son cours, et remit sa rédaction au jeune étudiant, à charge par lui d'en approfondir les idées, et de les défendre oralement. Du travail que Curchod lui-même a dû faire, du débat qu'il a dû soutenir, il ne nous reste rien.

M. Curchod entra dans la vie active et se maria. Les érudits vaudois nous donneront un jour, espérons-le, des dates qui jalonneront sa carrière, et des détails qui en préciseront le cours. En ce moment nous ne possédons que les dates extrêmes ⁽¹⁾ du long pastoral de M. Curchod à Crassier: 1729-1760.

Dans le très agréable livre de M. Othenin d'Haussonville, *le Salon de madame Necker* (Paris, 1882), on s'attend à trouver davantage; et en effet on y peut recueillir la date ⁽²⁾ de la naissance de Suzanne Curchod, fille unique de son père (2 juin 1737), celle de la mort du pasteur de Crassier (janvier 1760), et quelques vagues mentions: « M. et M^{me} Curchod, vos dignes parents... Feu M. Curchod, avec peu de bien et beaucoup de mérite... »

En somme, tout cela est assez insignifiant, et ce qui s'y

⁽¹⁾ Favay. *Supplément au dictionnaire historique du Canton de Vaud*, seconde livraison, Lausanne, 1887, page 209.

⁽²⁾ Sainte-Beuve, qui a esquissé la biographie de madame Necker au tome IV des *Causeries du lundi*, la fait naître vers 1740, et mentionne son âge aux époques successives de sa vie, toujours en la rajeunissant de trois ans. En revanche, il lui a fait tort en disant: « Elle était belle, de cette beauté pure, virginale, qui a besoin de la première jeunesse. » « Gibbon qui l'avait vue, qui l'avait aimée dans cette première jeunesse, quand il la retrouva mariée, et âgée de 28 ans, écrivait à un ami, le 31 octobre 1763: « J'ai vu à Paris madame Necker. Elle est aussi belle que jamais, et beaucoup plus agréable. »

ajoute n'est que littérature d'imagination, et quelquefois d'une imagination qui fait fausse route: je le sais, et j'avoue qu'en lisant les pages souriantes, où il est parlé des jeunes années de Suzanne Curchod, et du temps où elle habitait le presbytère de Crassier, je m'étais moi-même laissé aller, comme M. d'Haussonville, à me le représenter sur le modèle de ceux d'aujourd'hui: une maison aux contrevents verts et blancs. J'ai été détrompé, un jour que regardant de près la vieille porte du presbytère d'Aigle, j'y remarquai des restes de couleurs, du rouge et du noir: je les montrai à quelques archéologues, avec qui j'étais à ce moment, et qui me dirent aussitôt: « Eh bien, oui! ce sont les couleurs bernoises, qu'on voyait autrefois aux portes et fenêtres de tous les bâtiments officiels, et qui y ont été remplacées, il y a cent ans, par des bandes vertes et blanches. » — Mon regretté collègue Hornung observait à ce propos que ce changement est une figure de la renaissance de l'âme vaudoise, qui eut lieu dans la première moitié de ce siècle. Après le rouge et le noir, ces couleurs de boucherie et de deuil, le blanc et le vert, gracieux symboles du printemps, sont venus sourire aux regards des générations nouvelles.

Un érudit dauphinois, M. le baron de Coston, dans son *Histoire de Montélimar*, est le seul auteur qui nous donne quelques renseignements précis sur la femme du pasteur Curchod, Madeleine Albert, née en France, et baptisée le 29 septembre 1698. Le moment où elle quitta le Dauphiné avec son père Jean Albert, avocat, pour venir s'établir dans notre pays romand, se place entre le 28 mai 1720, date d'un passeport qui leur fut donné — pour six semaines seulement, — et le 22 juin 1723, date d'un jugement qui autorisait Anne Albert, sœur de Madeleine, à se mettre en possession des biens appartenant à son père et à sa sœur.

L'ouvrage excellent de M. Jules Chavannes, *les Réfugiés français dans le pays de Vaud* (Lausanne, 1874) ne mentionne pas la famille Albert, sauf erreur de ma part. Mais en reprenant les registres que M. Chavannes a consultés pour écrire son livre, on y trouverait sans doute les noms de Jean Albert et de sa fille Madeleine, et non pas seulement (qui sait ?) quelques secs renseignements à côté de ces noms, mais des détails qui seraient curieux et piquants peut-être.

§ 5. Les études de Jacques Necker

M^{re} de Charrière, qui connaissait bien le célèbre ministre, écrivait un jour à une jeune amie : « En lisant M. Necker, on voit qu'il n'a fait que les études de l'enfance, et non celles de la jeunesse d'un homme qui se voue à l'étude. » (*Revue Suisse*, 1857, page 777).

Le fait est que Jacques Necker a été un enfant précoce. C'est environ à la fin de leur seizième année, que les jeunes Genevois sortaient du collège et entraient à l'Académie, dans ce qu'on appelait l'Auditoire de Belles-Lettres, où ils passaient deux années. Jacques Necker n'avait pas encore quatorze ans, que déjà il était sorti du collège. On voit dans le *Livre du Recteur* qu'avec lui, le 23 mai 1746, cinq enfants de familles genevoises *ad humaniores litteras accessere*. Les dates de naissance de ces cinq étudiants s'échelonnent de mars 1729 à octobre 1731 ; Jacques Necker était beaucoup plus jeune que tous ses camarades de classe : il était né le 30 septembre 1732.

Tout jeune qu'il était au milieu de ses condisciples, il était un des premiers de sa *volée*, comme nous disons à Genève. Au moment où il quitta le collège, on lit dans le journal manuscrit du premier syndic François Calandrini :

Mardi 31 mai 1746. Les *Promotions* ont été suivant l'usage ; j'ai distribué les prix. Le jeune Necker, qui devait faire la harangue, étant malade : à la réquisition de M. le Recteur, j'ai assigné un autre jour pour la dite harangue.

Mercredi 8 juin. A l'Auditoire, l'assemblée nombreuse.

Le jeune Necker a fait son discours, et je lui ai donné le prix.

Assurément, en bonne pédagogie, des études littéraires qui sont déjà terminées avant seize ans accomplis, n'ont pas d'aussi bons fruits, ne laissent pas dans l'esprit la même trace que si l'étudiant avait suivi à un âge moins tendre le cours de l'enseignement classique. Ainsi s'expliquerait le mot, cité plus haut, de madame de Charrière.

§ 6. Suzanne Curchod et ses correspondants

Dans le premier chapitre de l'intéressant ouvrage de M. Othenin d'Haussonville sur *le Salon de madame Necker*, le tableau de la jeunesse de Suzanne Curchod est esquissé délicatement. Le presbytère de Crassier était le cadre d'une idylle: la fille du pasteur, des étudiants en théologie de l'Académie de Genève, et des ministres du Saint-Evangile en étaient les personnages.

Ces ministres, proposants, ou simples étudiants, qui papilonnaient autour de la jeune et jolie Vaudoise, ne se sont pas contentés d'exprimer leurs sentiments de vive voix et par écrit: ils ont jugé à propos d'imprimer des lettres qu'ils lui adressaient. Je les ai rencontrées en feuilletant la collection poudreuse du *Journal helvétique*, et je vais en donner quelques extraits.

Deux mots d'abord sur les signataires de ces lettres: ils ont pris soin de ne se cacher qu'à demi. Avec le *Livre du Recteur* (liste des étudiants de l'Académie de Genève), il est facile de les identifier.

La première de ces lettres est une *Lettre sur l'Amour*, à M^{me} C. U. R^{.....}. Suzanne Curchod avait alors dix-neuf ans. Cette lettre est datée de Genève, et signée Mol...Pr..... Je n'hésite pas à lire: « Mollard, proposant. »

Paul-Frédéric Mollard, de Vevey, fut immatriculé en 1750 dans l'Académie de Genève, et entra l'année suivante dans la Faculté de théologie. Ses études ne satisfaisaient pas ses professeurs; le registre de la vénérable Compagnie des Pasteurs, en date du 28 janvier 1757, parle de lui en termes sévères:

« On a jugé, par ses examens, et particulièrement par son examen en Théologie et en Histoire ecclésiastique, qu'il n'avait pas des connaissances suffisantes pour exercer dignement le ministère. Sur quoi, l'avis a été en deux tours (*en deux débats*) qu'on le renvoyait pour une année. »

Nous serions donc tentés de dire à ce jeune lévite : « Vous voyez, monsieur, où vous a mené la légèreté de votre conduite. Vous avez négligé le travail, pour écrire à une honorable demoiselle une lettre que vous vous êtes permis d'imprimer, ce qui est une inconvenance. Vous avez été justement puni, par l'ajournement de vos examens, de tous vos manquements aux devoirs de votre vocation. »

Mais ce serait un jugement précipité. Le jeune Mollard s'est excusé en adressant aux éditeurs du *Journal helvétique* la lettre suivante, qui parut dans le numéro de novembre 1756, page 601 :

Messieurs,

Si le jeune homme qui a pris mon nom dans votre journal de septembre, a voulu jeter du ridicule sur moi, il ne pouvait mieux y réussir qu'en m'attribuant son ouvrage.

Mes amis savent que je n'écris point. Si j'écrivais, ce serait pour être utile; mais à présent je connais trop *quid valeant humeri, quid ferre recusent*.

Je suis, etc.

Genève.

Mol.... Pr.....

Quel est donc le mauvais plaisant qui avait emprunté la signature de son camarade Mollard ? Ceux qui ont su cela, dans le temps, ne l'ont pas appris à la postérité. Quoiqu'il en soit, la Compagnie des pasteurs de l'Eglise de Genève

consacra le jeune Mollard au saint-ministère le 22 février 1758.

Une autre *Épître à M^{me} Curchod* est signée Des^{...}. Je l'attribue à François Des Arts, né en juillet 1733, immatriculé en 1750 dans l'Académie de Genève. Il était fils du premier syndic, Philippe Des Arts (voir les *Notices généalogiques* de M. M. Galliffe, tome I, pages 504 et 505) et il avait été institué héritier universel par son père, mort en mai 1754.

Enfin la troisième et la plus intéressante de ces épîtres — je la donnerai en entier — est signée C. A. R. On pourrait conjecturer: Charles-Albert Rilliet, César-Auguste Rochat. Mais il n'y a pas dans le *Livre du Recteur*, en ces années, un seul étudiant dont les noms et prénoms concordent avec ces initiales. Aussi je n'hésite pas — malgré les points qui séparent les lettres C. A. R. et qui figurent aussi au nom de C. U. R^{.....} (*Curchodi*) en tête de la première des épîtres dont nous parlons, — à penser qu'il s'agit d'Isaac Cardoini. M. d'Haussonville a cité dans son premier volume, page 17, l'engagement que ce jeune ministre du Saint-Evangile (consacré le 15 mai 1756) avait pris vis-à-vis de mademoiselle Curchod, conjointement avec son collègue Francillon (Jacques Francillon, de Coinsins, immatriculé en 1750 dans l'Académie de Genève et consacré dans cette ville au saint-ministère le 31 janvier 1757). Ces deux jeunes gens s'engageaient « vis-à-vis de très aimable demoiselle Suzanne »

- Curchod, à venir prêcher à Crassier, toutes les fois qu'elle
- l'exigerait, sans se faire prier, solliciter, presser, conjurer,
- puisque celui de leurs plaisirs le plus doux était de l'obliger en toute occasion. »

Voici maintenant les trois lettres de ces jeunes gens; ce sont des spécimens de rhétorique provinciale, à la fois juvénile et vieillie.

I

LETTRE SUR L'AMOUR, A M^{lle} C. U. R*****

Je conviens avec vous, mademoiselle, que la maxime de M. de la Rochefoucauld, qui dit qu'*il en est de l'amour comme de l'apparition des Esprits, dont tout le monde parle, et que peu de gens ont vus*, doit être rangée dans la classe des hyperboles. Quiconque a le bonheur de vous voir, rejette cette maxime; vous fournissez les armes qui la détruisent. Mais, voilée d'une humble modestie, ce n'est pas l'épreuve du pouvoir de vos charmes, qui vous persuade qu'il n'est pas rare de voir de vrais amants. La simplicité et l'innocence de vos mœurs, le penchant décidé que vous avez à juger favorablement des hommes, et la délicatesse de vos sentiments, vous engagent à croire qu'un amour vrai et délicat possède plus de cœurs que la Satire. toujours maligne, ne le publie.

Je connais, dites-vous, le tendre et respectueux Licidas, qui charmé des grâces et de la vertu de Caliste, n'a jamais fait paraître que des sentiments délicats, et un amour mêlé d'estime; et il m'assure, ajoutez-vous, depuis qu'il s'est uni à elle, qu'il sent qu'on n'a de part aux plus précieuses faveurs de l'amour, qu'autant qu'on aime avec délicatesse un objet digne d'être aimé.

Vous me nommez aussi l'amoureux Damon, dont la flamme vous a paru aussi pure que la vertu: puisque c'est dans l'amour de la vertu et dans les qualités du cœur, qu'il trouve le fondement de la sympathie qu'il y a entre lui et l'aimable Céphise.

Enfin, mademoiselle, vous me nommez le jeune et heureux Lindor que vous aimez, et vous me dites confidemment

que vos charmes n'ont jamais fait d'impression que sur son âme; que votre présence l'intimide. et contient tous ses désirs dans une soumission respectueuse; que son amour s'est interdit tout ce dont votre délicatesse pourrait être offensée; et que sa passion, aussi pure que tendre, ne lui fera jamais faire une faute qui blesse la conscience ou l'honneur.

Vous concluez, mademoiselle. qu'il ne manque pas de vrais amants; et convaincue qu'il en est un grand nombre que vous ne connaissez pas, vous souhaitez que je vous en fasse connaître quelques-uns.

.
Vous exigez enfin, mademoiselle, que je vous fasse le portrait de l'aimable objet qui m'a fait éprouver l'amour. Vos ordres sont mes lois; vous allez connaître la personne la plus charmante et la plus parfaite qu'il y ait au monde.

C. va commencer son cinquième lustre. Elle joint à une taille noble et avantageuse, un air aimable et gracieux. Les traits de son visage sont réguliers et délicats; l'expression de sa physionomie est si douce et si charmante, qu'elle ne peut être comparée qu'à la vôtre; l'éclat de son teint efface la blancheur du lys et le coloris de la rose. Vive et enjouée, les grâces siègent sur ses lèvres comme sur les vôtres; mais ses charmes extérieurs ne sont rien en comparaison de la douceur de son caractère, de l'égalité de son humeur, de sa sagesse, de sa circonspection, de la beauté de son âme, de la droiture de son cœur, de la noblesse de ses sentiments, de la délicatesse de son esprit.

A ces traits, vous connaissez la plus aimable et la plus aimée de toutes les mortelles. Connaissiez aussi le plus malheureux de tous les amants. J'aime sans espérance d'être jamais aimé! Amoureuse du jeune et tendre Alcidor, la déli-

catesse m'interdit l'aveu de ma tendresse. C. ne connaîtra donc jamais mes sentiments que par cette lettre, que je rends publique, dans l'espérance qu'elle tombera sous ses yeux.

Je souhaite que cette épître vous fasse autant de plaisir que j'en ai eu à vous entretenir, et à vous faire le portrait de celle qui partage avec vous tous mes sentiments.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Genève.

Moi..... Pr.....

(*Journal helvétique*, septembre 1756, pages 322 et suivantes).

II

ÉPÎTRE A M^{lle} CUR***

Le Souverain des Dieux réfléchissant un jour
Sur les déesses de sa cour,
N'en trouva point qui fût en tout parfaite.
Vénus a la beauté; mais c'est une coquette.

Je saute deux pages de développements sur ce thème. Minerve, les Grâces, Hébé, etc., passent successivement en revue; et le versificateur termine ainsi :

Non, non, je ne vois rien encore
D'assez parfait dans la céleste Cour.

Mais ce que l'Olympe ne renferma jamais, nous le voyons en vous, belle, charmante et vertueuse; vous ne connaissez ni caprice, ni pruderie, ni affectation.

Parfaite, les Destins vous montrent sur la terre,
Pour jouir du tribut qu'on doit aux Immortels.
Nos cœurs seront autant d'autels
Faits pour vous présenter un hommage sincère
De respect et d'amour.

C'est le plus doux soin de ma vie
Que de m'en acquitter en secret chaque jour.
Mais aujourd'hui, je le publie.

Oui, charmante, ou plutôt divine Cur..., je ne puis me refuser à ces sentiments. Vous fournissez vous seule le modèle des beautés que Zeuxis ne put trouver réunies ; et quand je joindrais à cette beauté la sagesse de Minerve. rendue aimable par la douceur des Grâces et le badinage d'Hébé, votre portrait resterait imparfait.

Je me hâte de finir, pour ne pas alarmer votre modestie. J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect et l'amour le plus tendre, votre, etc.

Genève.

DES^{...}.

(*Journal helvétique*, août 1787, pages 231 et suivantes).

III

A M^{lle} CUR..., SUR UN PETIT VOYAGE A GENÈVE

Mademoiselle,

Votre séjour à Genève fut court, il est vrai ; mais les dames n'ont-elles pas assez de pénétration pour qu'aucun de vos défauts ne leur ait échappé ? Par l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, je veux bien vous les détailler ici. Dans les grands maux, il faut les grands remèdes.

1° Votre figure vous charge des ridicules les plus frappants. La finesse, la douceur et la modestie composent votre physionomie, miroir fidèle de votre âme. Un certain air ingénu et même enfantin répand sur votre visage des grâces qui vous sont particulières. De telles figures ne se voient plus aujourd'hui ; elles ne sont plus de mode ; c'est donc avec bien de la raison que l'on vous trouve fort singulière.

2° Le second de vos ridicules est d'une telle nature, qu'il pourrait peut-être délier la langue de la femme la plus taciturne. Vous êtes — oserais-je le dire ? — oui, vous êtes savante. Faut-il s'étonner après cela si le beau sexe sonne

l'alarme ? *La pauvre demoiselle*, pourra dire l'une, *nous regarde du haut de son esprit ; elle ne daigne pas se mêler de notre conversation ; elle ne joue point. Jouer avec des personnes comme nous, qui ne nous occupons qu'à des ouvrages des doigts ! Cela serait trop au-dessous d'elle.*

3^e Vous avez réuni chez vous tous les ridicules, en réunissant presque tous les goûts et en les cultivant. Vous ne vous êtes pas contentée d'étudier les langues, l'histoire, la philosophie ; des talents particuliers vous ont tournée du côté de la poésie, et de tout ce qu'on appelle ouvrages d'esprit. Vous êtes en état de sentir les délicatesses d'une pièce, presque aussi bien que son auteur : autre défaut, encore plus grand que le premier ; car par là, vous allez sur les brisées de plusieurs personnes des deux sexes, qui regardant avec un juste mépris ce qu'on appelle proprement Science, se piquent de tout ce qui est du ressort de l'Imagination.

Quand vous arrivâtes ici, on vous regarda presque comme un animal villageois, pilier de cabinet, vrai Savantas, qu'il fallait tourner en ridicule en lui contant quelques fleurettes. On s'imaginait que vous répondriez peut-être par un passage de Scaliger.

Il est vrai que l'on fut obligé de changer d'idée ; et vous marquâtes entendre assez le badinage, pour sentir que celui que l'on voulait faire n'était pas des plus délicats. En cela même vous vous couvrites d'un nouveau blâme : on décida que vous ne pourriez pas avoir acquis tant d'esprit, sans un dessein prémédité de plaire aux Cavaliers : vous voilà donc convaincue du crime de *lèse-prétention* ; et vous sentez qu'il y a bien peu de femmes contre lesquelles l'on puisse alléguer le même argument.

4^e Vous rendez justice au mérite et à la beauté de votre

sexe : c'est votre amour-propre qui vous met si fort au-dessus de l'envie ; et jamais femme ne voudra convenir que ce soit par un principe d'humilité ou de modestie. Tout ce que l'on pourrait dire en votre faveur les choque ; cela va si loin, qu'un pauvre auteur ayant voulu s'aviser de donner dans ce Journal une lettre à votre louange, fut presque confondu avec vous ; et son ouvrage, qu'on aurait peut-être trouvé joli sans cela, fut regardé comme pitoyable. Le mien plaira sans doute ; j'ai pris une route opposée.

Enfin, mademoiselle, il ne me reste plus qu'un article à toucher, qui vous met encore extrêmement dans le tort ; vous n'avez pas vingt ans, et vous vous acquittez de vos devoirs avec toute l'exactitude qui vous est possible. Pleine d'amour et de respect pour la vertu, une équivoque vous fait rougir. Vous croyez bonnement qu'on doit suivre le précepte de saint Paul, et vous méprisez tout homme qui s'en écarte. Que sais-je ? Vos ridicules s'accroissent sous ma plume.

Après tant de duretés, ne serait-il pas juste de dire ce que l'on trouve de bien chez vous ?

La première chose qui se présente à mon esprit, c'est le manque de fortune ; mais voyez quelle est la bizarrerie de l'esprit humain ! Dois-je le dire ? Oui, mademoiselle, je fais des vœux pour que la Providence me mette un jour en état de vous ôter cet avantage.

A présent, je vais vous donner une recette très simple, très courte, et très propre à vous guérir presque radicalement de toutes les espèces de ridicules dont vous charge le genre féminin. Le public ne doit-il pas me savoir gré de la facilité avec laquelle je lui donne mon secret ? D'autant plus qu'il pourra servir à toutes les personnes qui seront dans votre cas. C'est à vous à qui elles auront l'obligation des soins que j'ai pris pour le découvrir.

RECETTE

Faites-vous arracher un œil, ou même deux, si le premier n'opère pas suffisamment.

Je suis, malgré tous ces défauts, avec une tendresse respectueuse,

C. A. R.

(Journal helvétique, novembre 1787, pages 683 et suivantes.)

Le vent souffle, les années passent, et l'on voit se disperser les groupes qui s'étaient formés autour d'une aimable jeune fille. Isaac Cardoini se maria au mois d'août 1759 ⁽¹⁾. Sa belle et nombreuse postérité fleurit aujourd'hui, quoique son nom soit éteint. Son collègue Francillon se maria l'année suivante ⁽²⁾. La carrière pastorale qu'ils ont parcourue dans l'Eglise de Genève a été longue et heureuse pour chacun d'eux; et le registre de la vénérable Compagnie, à la date de leur mort ⁽³⁾ rend hommage à leurs bons et loyaux services. François Des Arts est mort garçon. Quant à Paul-Frédéric Mollard, qui a été pasteur à l'Etivaz, c'est aux généalogistes vaudois à nous dire s'il s'est marié.

Je dois mentionner ici une conjecture de M. d'Haussonville. Il enrôle Moulton — qui était proposant, lui aussi — dans ce peloton de soupirants que nous venons de passer en revue. • Je crois, dit-il, que, sans doute avant son mariage, Moulton n'avait pas été tout à fait insensible à la beauté de Suzanne Curchod, et que l'affection fidèle qu'il conserva toute sa vie pour elle, n'avait fait que succéder à un autre sentiment. •

⁽¹⁾ Galiffe. *Notices généalogiques*, VI, 186.

⁽²⁾ Galiffe. *Notices généalogiques*, V, 366.

⁽³⁾ Jacob Francillon est mort à 64 ans, le 6 novembre 1796; et Isaac Cardoini, à 78 ans, le 16 juin 1804.

Voyons un peu. Au moment du mariage de Moultoù avec Marianne Cayla (9 mars 1755) Suzanne Curchod n'avait pas encore dix-huit ans; à cette date, le cœur de la jeune fille était libre, puisque Gibbon, qui n'avait que dix-sept ans lui-même, n'avait pas encore paru à l'horizon de Crassier.

Nous ne savons pas si Marianne Cayla -- qui était du même âge que Suzanne Curchod, à quelques semaines près qu'elle avait en plus -- était aussi jolie, aussi gracieuse, aussi séduisante; mais nous savons qu'elle était riche : nous lisons son contrat de mariage (Delorme, notaire, XXII) où nous voyons qu'elle avait une dot de trente mille livres argent courant; or la livre argent courant valait trois florins et demi. Une dot de 105,000 florins était quelque chose de rare. Moultoù lui même était au large: son père, par ce même contrat, lui assurait 60,000 livres argent courant. C'est dans ces conditions que Moultoù aurait aimé Suzanne, et épousé Marianne. La conjecture de M. d'Haussonville est romanesque, et la conduite de Moultoù ne le serait pas, si cette conjecture était vraie.

§ 7. Suzanne Curchod et Gibbon

J'ai grande envie de contredire encore une fois M. d'Haussonville; mais ce sera ici plus hasardeux. Il a eu sous les yeux l'original d'une lettre de Gibbon à Suzanne Curchod ⁽¹⁾, datée du 24 août 1762. Cette date a-t-elle été bien lue? Toutes les vraisemblances indiquent que la lettre est de 1758. Il y est parlé dans le dernier paragraphe, de lettres écrites cette année-là; la lettre du 24 août y fait suite, une suite presque immédiate, semble-t-il. « Assurez M. et Madame Curchod de mon respect », écrit Gibbon: en 1762, le pasteur Curchod était mort depuis deux ans.

La longue lettre à Gibbon ⁽²⁾ du 21 septembre (1763) où Suzanne raconte toutes ses émotions pendant la longue attente, ne se comprend pas, si la lettre du 24 août n'est pas de 1758: « Votre lettre m'apprit le refus de M. Gibbon. et bientôt après me mit au bord du tombeau. *Mes parents désolés* n'apportèrent plus aucun frein à mes sentiments. Que ne vous écrivis-je point? Enfin vous me répondîtes.... Je vous écrivis les détails de quelques espérances de fortune qui s'ouvraient à *mes chers parents*. » Son père vivait donc encore: toute cette correspondance se place en 1758 et 1759. « Mais quelle fut ma douleur, lorsqu'au moment le plus affreux de ma vie,.... vous m'abandonnâtes. » En d'autres termes, quand le pasteur Curchod mourut au mois de janvier 1760, Gibbon, averti de la situation cruelle de Suzanne, garda le silence. Mais auparavant, il y avait eu des lettres échangées, et Suzanne avait reçu celle du 24 août.

⁽¹⁾ D'Haussonville, *le Salon de madame Necker*, I. 57.

⁽²⁾ D'Haussonville, *le Salon de madame Necker*, I. 70.

qui ne peut donc être de 1762. — Une vérification serait bien utile.

En écrivant à Suzanne Curchod le lundi (23 mai 1763) Moutou lui parla d'une lettre adressée à Rousseau par madame la marquise de Vernei. (*Le salon de madame Necker*, I. 65.) Lisez : de *Verdelin*. Cette lettre a été publiée par Streckeisen (*Rousseau, ses amis et ses ennemis*, Paris, 1865, II, 494).

A la fin de l'année 1763, Suzanne Curchod alla régler à Montélimar les affaires de l'hoirie de sa grand' mère, Madeleine Albert. M. de Coston cite un acte notarié du 25 novembre 1763, portant constitution à M^{me} Curchod d'une rente perpétuelle de 460 francs, payable en France. « M^{me} Curchod déclarant que son intention est d'y établir sa résidence et de s'y habiter. »

Au printemps de l'année suivante, nous voyons par les dates de ses lettres qu'elle était à Neuchâtel le 19 avril 1764, et à Genève le 1^{er} juin (1) suivant : « Je compte d'être en route le 11 de juin avec madame de Vermeuou, chez qui je logerai à Paris. »

Dans ce même printemps de 1764, Gibbon quittait aussi notre pays, après une année de séjour. En partant pour l'Italie, il écrivait dans son journal : « Je quitte Lausanne avec moins de regret que la première fois. Je n'y laisse plus que des connaissances. C'étaient la maîtresse et l'ami dont je pleurais la perte. D'ailleurs, je voyais Lausanne avec les yeux novices d'un jeune homme. Aujourd'hui j'y vois une ville mal bâtie au milieu d'un pays délicieux.... Les femmes sont jolies, et malgré leur grande liberté, elles sont très

(1) Dans les *Lettres diverses recueillies en Suisse par le comte Fedor Goloickin*, Genève et Paris, 1821, cette lettre du 1^{er} juin est datée de 1763 : il y a une erreur évidente dans le dernier chiffre.

sages. Tout au plus peuvent-elles être un peu complaisantes, dans l'idée honnête, mais incertaine, de prendre un étranger dans leurs filets. »

Le mot de *maitresse*, que Gibbon emploie en parlant de Suzanne Curchod, n'est pas offensant pour elle, parce qu'il avait alors le sens de *personne aimée*, tout simplement. Mais la dernière phrase de ce petit morceau jette du jour sur les idées et la conduite du jeune Anglais.

Dans le troisième volume des *Miscellaneous Works* de Gibbon (Londres, 1815, in-4°) on voit son portrait à l'âge de 37 ans. Quoique Gibbon y ait déjà un double menton, il y est beaucoup moins laid que dans la célèbre silhouette qui est en tête de ses mémoires, et qui le représente vieilli, sa tabatière à la main; on peut même, en regardant cette gravure, imaginer qu'à vingt ans, dans la fleur de sa jeunesse, cet homme de mérite et d'esprit ait pu paraître séduisant.

A la fin de ce même volume, les éditeurs ont publié des lettres choisies dans la correspondance de Gibbon, ⁽¹⁾ vingt-deux entre autres, à lui écrites par M. et M^{me} Necker; elles ne sont pas bien classées. Je vais essayer de préciser ou de rectifier quelques dates :

Lettre n° XV (page 606) datée : Paris, 29 juillet. *Ajouter* : 1781. Dans la table, cette lettre est indiquée comme étant de 1776. Mais elle est postérieure de peu de temps à la démission de Necker (19 mai 1781).

Lettre n° LI (page 650) datée : Rolle, ce jeudi. *Ajouter* : 11

⁽¹⁾ Entre autres une lettre (page 617) de madame du Deffand à Gibbon, datée de Paris, 12 novembre 1777 : elle n'a pas été recueillie par M. de Lesclapart dans la *correspondance complète* de madame du Deffand, qu'il a publiée en 1865. Cette lettre est mentionnée dans une lettre à Walpole, du 19 novembre 1777, où madame du Deffand lui dit : *J'ai écrit au Gibbon....*

octobre 1792. L'adresse aux citoyens de Genève, par M. de Châteauneuf, résident de France, est datée du dimanche 7 octobre 1792, et fut communiquée avec beaucoup d'appareil aux Genevois, le mercredi 10 octobre. (Rivoire, *Bibliographie historique de Genève au XVIII^e siècle*, n° 3567).

Lettre n° XLV (page 645) datée : ce dimanche matin. *Ajoutez* : 21 octobre 1792. Il y est dit en effet : « Les magistrats de Genève ont souscrit aux modifications proposées par M. de Montesquiou. » Or la convention fut signée le lundi 22 octobre 1792.

Lettre n° XLIX (page 648) datée : A Rolle, le 3 avril. *Ajoutez* : 1793. Cette lettre en effet a été écrite quelques jours après la lettre n° LXIII (page 668) datée de Rolle, 19 mars 1793.

§ 8. Le livre de Lady Blennerhassett

Lady Blennerhassett, née comtesse de Leyden — elle s'est mariée en 1870 — a publié en Allemagne une biographie de madame de Staël, très étoffée et faite avec beaucoup de soin; elle a été presque aussitôt traduite en français ⁽¹⁾.

C'est un ouvrage qu'on peut comparer au livre de Desnoiresterres sur Voltaire, en ce qu'il doit être le point de départ de toutes les recherches ultérieures. Mais il y a une différence : dès le premier jour, Desnoiresterres était maître de son sujet; en écrivant son premier volume, il ne faisait pas son apprentissage d'écrivain, comme cela est arrivé à lady Blennerhassett, qui ne savait pas d'abord, semble-t-il, ce qu'elle se proposait d'écrire, la biographie de M^{me} de Staël, ou l'histoire du temps agité où elle a vécu. Lady Blennerhassett a hésité longtemps dans cette alternative, et n'est arrivée que tard à prendre le premier parti, qui était le bon. Il eût fallu, à ce moment, refondre une grande partie de son ouvrage, et réduire les deux premiers volumes à un seul : elle n'en a pas eu l'idée ou le courage.

La première moitié du livre a le caractère d'une compilation. Lady Blennerhassett, qui a étudié de près tout ce qui se rapporte à madame de Staël, n'a pas contrôlé de même ce qu'elle a rassemblé dans sa vaste introduction. Et par exemple, tome premier, page 14, elle cite un sot résumé que Jean de Muller a fait de l'histoire de Genève : « Après une longue sujétion, dit-il, Calvin lui apporta, avec la

⁽¹⁾ *Madame de Staël et son temps*, ouvrage traduit de l'allemand par Auguste Dietrich. Paris, lib. Westhauser, 1890, trois volumes in-8° de iv-618. 586 et 693 pages.

tyrannie ecclésiastique protestante, l'ombre de la liberté politique, que les générations ultérieures développèrent ».

— Des quatre idées qui sont dans cette phrase, il y en a trois qui ne sont pas vraies.

Quand lady Blennerhassett arrive enfin à concentrer ses efforts sur le récit de la vie de madame de Staël, on peut la suivre avec confiance. J'ai noté quelques erreurs; on en trouverait d'autres; c'était inévitable. J'ai été étonné, je l'avoue, quand, en étudiant la liste des documents que lady Blennerhassett a consultés, je n'y ai trouvé que deux ou trois lacunes : elle n'a pas cité les *Mémoires* de Morellet, ni le troisième volume des *Miscellaneous Works* de Gibbon, dont il a été parlé au § 7.

Je vais feuilleter l'ouvrage de lady Blennerhassett, en faisant çà et là quelques remarques.

I, 8. *Par attachement pour son ancienne patrie*, au dire de lady Blennerhassett, le professeur Necker aurait donné, à une campagne qu'il acheta, le nom de « Germanie ».

Amour sacré de la patrie !...

Mais non; Germany n'est pas un nom de fantaisie. Le *Régeste genevois*, répertoire chronologique des documents relatifs à l'histoire du diocèse de Genève, nous apprend que ce nom de Germany appartenait déjà au moyen âge au hameau, voisin de Rolle, où le professeur Necker avait sa campagne. En l'an 1018, un fonds de terre dont il est dit : *jacet in Germaniaco*, fut l'objet d'un échange où intervinrent saint Odilon, abbé de Cluny, et le comte Humbert aux blanches mains.

Ne reprochons pas à lady Blennerhassett ce plaisant quiproquo. Elle n'a fait que copier M. J. Hermann (page 8 de son opuscule, note 1).

II, 232. « Le général Constant, père de Benjamin, et auteur lui-même de quelques nouvelles ».

Lady Blennerhassett fait ici une seule personne de deux frères : le général Juste de Constant, père de Benjamin ; et le général Samuel de Constant, auteur de quelques romans, oncle de Benjamin. Quérard et d'autres ont fait la même erreur. Cp. Menos, *Lettres de B. Constant à sa famille*, Paris, 1888, page 9.

II, 244 et 245. « En septembre, madame de Staël alla faire un séjour à Lausanne, et ce fut à cette occasion qu'elle vit Benjamin Constant pour la première fois... On connaît le jour de cette première entrevue : c'était le 19 septembre 1794 ».

Cela serait en contradiction avec une lettre de madame de Charrière à M^{me} L'Hardy, datée du 12 août 1794, et citée par M. Gaullieur dans le *Bulletin de l'Institut genevois*, III, 157 : « De retour à Lausanne, madame de Staël a vu Constant, et ils se sont admirés l'un l'autre. Elle lui a témoigné un extrême engouement ; et lui, il m'est venu dire le sien pour elle ».

Je me suis laissé dire qu'on ne doit pas se fier aux dates des lettres de madame de Charrière, quand elles sont données par Gaullieur. C'était un éditeur de la vieille école, un contemporain de M. Gaberel. On m'assure qu'il a quelquefois réuni, en une seule lettre, des morceaux tirés de plusieurs lettres de date différente. Je n'ai pas vu les originaux, et qui sait où ils sont aujourd'hui ? Notons seulement qu'on a une lettre de Benjamin Constant, du 21 juillet 1794, qui est datée de Brunswick ⁽¹⁾. Dans les trois semaines qui

⁽¹⁾ Melegari. *Journal intime de Benjamin Constant. et lettres*. Paris, 1895, page 225. La lettre qui suit (n° 33) est antérieure à celle qui est cotée n° 32, comme on le voit par ce qui est dit dans l'une et l'autre de son procès en divorce.

séparent ces deux lettres du 21 juillet et du 12 août, il y a place, à la rigueur, pour le retour de Brunswick à Lausanne, la première entrevue avec madame de Staël, et une apparition de Benjamin Constant à Colombier.

II, 306. Lady Blennerhassett mentionne l'*Essai sur les fictions*, sans donner la date de la publication, au moment où elle parle du retour de madame de Staël à Coppet, après que celle-ci eut passé à Paris toute la belle saison de 1793. Mais cet opuscule avait paru au commencement de l'année, comme le dit une lettre de madame de Charrière, du 12 mai 1793 : « madame de Staël, avant de partir pour Paris, a enrichi la Suisse d'un *Essai* ou *Traité sur les fictions*... » (*Bulletin de l'Institut genevois*, III, 160).

III, 53. « Le 20 janvier [1804] Benjamin Constant était arrivé à Weimar », nous dit lady Blennerhassett, qui s'appuie sur le *Journal intime* publié par M^{me} Melegari (page 1). Mais quelques pages plus loin, en date du 9 [ventôse an XI = 28 février 1804] il est dit dans ce même *Journal* : « Je pars demain pour Leipzig, et ne quitte pas Weimar sans tristesse. *J'y ai passé trois mois assez doucement* ». Il faut donc que Benjamin Constant soit arrivé à Weimar au milieu de décembre, avec madame de Staël.

Si l'on admet que la copie du manuscrit du *Journal* a été bien faite, et si l'on tient à concilier deux passages qui se contrarient, on supposera, si l'on veut, qu'au mois de janvier Benjamin Constant avait fait une courte absence, pour rendre visite aux professeurs de l'Université d'Iéna, par exemple.

III, 211 à 227. Lady Blennerhassett aurait pu se référer, en cette partie de son récit, aux *Mémoires* de Morellet, ou plutôt aux lettres qu'il écrivait à Rœderer en 1806 et 1807, et que les éditeurs de ses *Mémoires* ont placées dans le

second volume. Elles donnent quelques détails qui ne sont pas sans intérêt; on en jugera par ce passage d'une lettre datée de mars 1807 :

« La pauvre dame est toujours occupée du désir brûlant de revenir à Paris, ou du moins de s'en rapprocher de manière à pouvoir entretenir avec ses amis un commerce plus suivi. Hors de Paris, c'est le poisson hors de l'eau. Quelqu'un lui demandait : « Mais enfin, madame, vous pouvez avoir, à quelque distance de Paris, quatre ou cinq amis dont la société vous serait agréable ? — Pendant quinze jours », répond-elle⁽¹⁾.

« Elle vient de faire pour cela une tentative dont je crains pour elle les suites. Voyant qu'on l'a soufferte à Acosta, près Meulan, depuis cinq ou six mois, elle a voulu acheter une petite maison à Saint-Germain. On lui a dit que cela était trop près de la Malmaison. Elle a acheté à Cernay une maison que vous pouvez avoir connue, appartenant à un procureur Deniset. Je sais qu'on a dit : « Mais cette vallée de Montmorency est un faubourg de Paris », et qu'on ne lui a donné, jusqu'à présent, aucune sûreté pour l'habiter. J'ai fait cette observation à son homme d'affaires, qui m'a dit qu'en ce cas, elle la revendrait en perdant dix mille francs. Voilà une belle opération de finance ».

III, 350. « Madame de Staël se mit en route dans les premiers jours de mars [1810] et se rendit au château de Chaumont-sur-Loire ». Mais Sainte-Beuve cite (*Nouveaux Lundis*, XII, 305) une lettre datée de Coppet, 10 avril, adressée à Camille Jordan; madame de Staël le charge de lui retenir une chambre dans un hôtel de Lyon pour le

(1) Il faut rapprocher cette parole du compte que nous établirons plus loin, de toutes les années pendant lesquelles Benjamin Constant tenu fidèle compagnie à madame de Staël.

dimanche 13. Or le 13 avril, dans la série des années où cette lettre peut se placer, n'a été un dimanche qu'en 1804 et 1810. Au printemps de 1804, madame de Staël était en Allemagne. La lettre est donc de 1810; et madame de Staël, le 10 avril 1810, était encore à Coppet. Elle ne s'est mise en route qu'au milieu du mois d'avril, et non pas dans les premiers jours de mars.

III, 359. Lady Blennerhassett place dans le cours de l'hiver de 1809 les premières démarches que madame de Staël ait faites, depuis l'établissement de l'Empire, en vue d'obtenir la restitution des deux millions avancés par Necker. En réalité, elles avaient été faites déjà antérieurement, comme on le voit par une lettre de Morellet à Rœderer, du 7 avril 1808 : « Pendant que madame de Staël est à Vienne, où elle a, dit-on, des succès merveilleux, son fils aîné qui est ici à la poursuite de la liquidation des deux millions qu'il réclame, ne réussit pas moins. Il a beaucoup d'esprit... »

Il y a plus; une lettre mentionnée dans la *Revue des autographes*, n° 87, et datée d'Auxerre, 12 juillet [1806] est relative à ces deux millions que madame de Staël réclamait au Trésor. « Ma position, dit-elle dans cette lettre, me rend l'équité plus nécessaire qu'à personne ».

III, 363. « Après la publication de *Corinne*, nous l'avons dit, avait paru dans le *Moniteur* une violente critique du roman, due à la plume de l'Empereur. » Lady Blennerhassett s'appuie ici, comme déjà deux fois antérieurement (III, 198 et 231) sur un passage de Villemain, qu'il faut citer :

« Rien dans ce livre ne touchait au monde politique; *Corinne* était tout idéale. Cependant, s'il faut en croire une anecdote, le dominateur de la France fut tellement blessé du bruit que faisait ce roman, qu'il en composa lui-même une critique, insérée au *Moniteur*. Il y blâmait vivement l'inté-

rêt répandu sur Oswald, et s'en fâchait, comme d'un défaut de patriotisme. On peut lire cette critique amère et spirituelle. »

J'ai feuilleté inutilement le *Moniteur* pour y retrouver cet article; j'ai prié un de mes étudiants, M. Hermann Fricke, de faire après moi la même recherche; il n'a pas réussi plus que moi. Il se peut que l'article ait paru dans un autre journal; mais on fera bien de n'en plus parler, tant qu'on ne l'aura pas retrouvé.

Dans une lettre de Morellet à Rœderer, du 12 mai 1807, il est parlé d'une démarche dont lady Blennerhassett ne dit pas un mot: « La pauvre femme avait compté, dit-on, sur l'effet que produirait cette lecture (de *Corinne*) auprès de l'arbitre de son sort, pour en obtenir son retour. Elle lui avait envoyé son ouvrage, avec une lettre dont elle attendait beaucoup; et on dit que le livre n'a pas plu, et que la lettre n'a rien produit. »

On ne connaît pas cette lettre; mais on a celle que madame de Staël a écrite trois ans après à Napoléon, en lui envoyant le livre de l'*Allemagne*; il n'est pas invraisemblable qu'elle ait fait une tentative analogue au moment où elle publiait *Corinne*.

§ 9. Le baron de Staël-Holstein

Il est toujours difficile de se prononcer sur les différends d'un mari et d'une femme ; il est presque impossible d'en juger à distance. Après cent ans écoulés, quand tous les témoins ont disparu, les maigres renseignements qu'on peut glaner çà et là dans quelques documents écrits, ne donnent à un judicieux biographe que le sentiment de son impuissance à se rendre compte de ce qui s'est passé.

Sacs et parchemins : ce titre d'un roman de Jules Sandeau est bien celui que mérite le récit du mariage de M^{lle} Germaine Necker avec le baron de Staël. La fille du banquier atteignait à peine treize ans que déjà les négociations avaient commencé ; la dot espérée était d'un demi-million de rente. ⁽¹⁾ Quand le mariage fut conclu, sept ans après, les articles du contrat furent bien loin de correspondre à ces calculs exagérés.

Les premières années semblent avoir été assez heureuses ; les lettres qu'on a publiées, de madame de Staël à son mari, avec leur gracieux tutoiement, permettent de croire à une entente amicale. Mais le moment ne tarda pas où les époux cherchèrent le bonheur loin du foyer ; et comme l'attention se portait volontiers sur madame de Staël, que son esprit étincelant mettait en vue, c'est sur ses écarts à elle que nous sommes le mieux renseignés. En 1793, elle quitta sa famille et ses enfants pour aller passer quelques semaines

⁽¹⁾ Lettres de M. de Staël au roi de Suède, du 27 juin 1779. Gefroy, *Gustave III à la cour de France*. Paris, 1867, pages 367 et 370. — Cp. d'Haussonville, *le Salon de madame Necker*, page 74. La dot fut de 650.000 livres de capital.

en Angleterre, auprès de jeunes seigneurs; et quand elle fit cette équipée, sa mère écrivait à Gibbon :

« Rolle, 2 janvier 1793.

« Votre chambre n'est plus occupée; après avoir essayé inutilement toutes les ressources de l'esprit et de la raison, pour détourner ma fille d'un projet insensé, nous crûmes qu'un petit séjour à Genève pourrait la rendre plus docile par l'influence de l'opinion. Elle a profité de cette liberté, et s'est mise en route plus tôt qu'elle ne nous l'avait fait craindre; et c'est sous de si fâcheux auspices qu'elle a commencé l'année, et qu'elle nous la fait commencer.

« Je n'ajoute rien de plus; il ne m'appartient pas d'être juge de cette conduite; j'aurais besoin d'un intermédiaire, et même d'un interprète entre le siècle et moi: car je n'entends plus sa langue; et malgré tout le dédain avec lequel on rejette les opinions qui ont guidé et embelli ma vie, je m'aperçois souvent qu'elles répandent encore quelques fleurs, même sur mes cheveux blancs. »

M. de Staël, de son côté, n'était pas irréprochable. Il faisait des dettes, c'était un bourreau d'argent: chose toujours fâcheuse, et surtout dans un temps où les orages de la Révolution ébranlaient les fortunes les plus solides et les plaçaient les mieux équilibrés: il a été heureux pour madame de Staël, à cet égard, que M. Necker ait survécu à son gendre. S'il n'y avait eu que cela cependant, les plus grands torts ne seraient pas du côté du pauvre mari.⁽¹⁾ Nous devons, par égard pour madame de Staël, admettre qu'il y eut autre chose; et dans cette hypothèse, si nous ne savons pas

⁽¹⁾ Cp. Menos. *Lettres de Benjamin Constant*. Paris, 1888. pages 18 à 20.

au juste quels reproches adresser au gentilhomme suédois, nous ne verrons, dans le nuage qui nous cache ses fautes, qu'un sujet de louange pour celle qui n'a pas voulu médire du père de ses enfants.

Quelques mots jetés en passant sont tout ce que nous pouvons saisir; ces lignes, par exemple, que madame de Staël écrivait à Rosalie de Constant: « Tout mon sort est sur la tête de mon père; mais vous, qui n'avez *ni mari à craindre*, ni enfants à garder, il vous reste un avenir.... » Et cette courte phrase que Rosalie de Constant écrit à son frère: « Tu sais la mort *romanesque* de M. de Staël. » En accompagnant sa femme qui allait de Paris à Coppet, M. de Staël, frappé d'une attaque d'apoplexie, était mort dans une auberge au milieu du voyage. Si vraiment la mort de M. de Staël a été romanesque, assurément nous ne savons pas tout ce que se sont raconté les contemporains.

Le *Moniteur* du 28 floréal an X (18 mai 1802) reproduit un article du *Publiciste*: « M. le baron de Staël de Holstein, se rendant avec M^{me} de Staël à Coppet, pour aller de là aux eaux d'Aix en Savoie, a été frappé à Poligny d'une nouvelle attaque d'apoplexie qui a terminé ses jours. Tous ceux qui ont connu M. de Staël savent combien il a mérité, par la douceur de ses mœurs et la bonté naturelle de son caractère, l'affection, l'estime et les regrets de sa famille et de ses amis. »

De mortuis nil nisi bene: le journaliste s'est souvenu de cet adage. Mais il y a un mot à relever dans son article: une *nouvelle* attaque d'apoplexie: cela ne vient point à l'appui des conjectures que faisait naître cet autre mot de mademoiselle de Constant.

« Le baron de Staël, a dit Aniel, *fut sans doute un mari*

excellent, ⁽¹⁾ mais il n'est fait mention de lui nulle part dans les ouvrages de sa femme. » — J'en demande pardon à mon ancien maître, à mon ancien collègue. Madame de Staël a entretenu ses lecteurs de ses expériences conjugales, en termes très clairs : la page que je vais citer est parlante, et je ne comprends pas qu'un aussi fin lecteur qu'Amiel l'ait eue sous les yeux sans la noter au passage. On y est frappé, presque à chaque ligne, de paroles amères et pénétrantes :

« La tendresse conjugale, lorsqu'elle existe, donne, ou les jouissances de l'amour ou celles de l'amitié. Il y a dans ce lien, cependant, quelque chose de particulier, en bien et en mal, qu'il faut examiner.

« Il est heureux, dans la route de la vie, d'avoir inventé des circonstances qui, sans le secours même du sentiment, confondent deux égoïsmes au lieu de les opposer ; il est heureux d'avoir commencé l'association d'assez bonne heure pour que les souvenirs de la jeunesse aident à supporter, l'un avec l'autre, la mort qui commence à la moitié de la vie. Mais, indépendamment de ce qu'il est si aisé de concevoir sur la difficulté de se convenir, la multiplicité des rapports de tout genre qui dérivent des intérêts communs, offre mille occasions de se blesser, qui ne naissent pas du sentiment, mais finissent par l'altérer. Personne ne sait à l'avance combien peut être longue l'histoire de chaque journée, si l'on observe la variété des impressions qu'elle produit ; et dans ce qu'on appelle avec raison, le *ménage*, ⁽²⁾ il se rencontre

⁽¹⁾ Un témoignage favorable à M. de Staël est celui de sa belle-mère madame Necker, qui écrivait à Gibbon, le 12 juillet 1793 : « La mère des Gracques est ici, avec ses jolis enfants, et son mari *pour lequel j'ai beaucoup d'affection*. »

⁽²⁾ Je crains que madame de Staël ne se soit fait une fausse idée de l'étymologie de ce mot. *Ménager* et *ménagement* viennent de *ménage* ; et l'inverse n'est pas vrai.

à chaque instant de certaines difficultés qui peuvent détruire pour jamais ce qu'il y avait d'exalté dans le sentiment; c'est donc de tous les liens celui où il est le moins possible d'obtenir le bonheur romanesque du cœur: il faut pour maintenir la paix de cette relation, une sorte d'empire sur soi-même, de force, de sacrifice, qui rapproche beaucoup plus cette existence des plaisirs de la vertu, que des jouissances de la passion. »

Cette page du livre *De l'influence des passions*, termine un chapitre qui est intitulé: *De la tendresse conjugale*, et dont le vrai titre pourrait être: Souvenirs et ressentiments d'une femme qui a été malheureuse en ménage. ⁽¹⁾

Je terminerai ce chapitre sur le baron de Staël, en rappelant qu'il a reçu le droit de bourgeoisie à Genève. Il n'en a pas fait usage, et madame de Staël ne s'en est jamais soucée. — Je cite le registre du Conseil :

19 Décembre 1789. — M. le Premier a rappelé que le Conseil avait préjugé que si le magnifique Conseil des CC. l'autorisait à faire une réception extraordinaire de bourgeois, le premier usage qu'on ferait de cette autorisation, serait de conférer la bourgeoisie à M. le baron de Staël de Holstein, ambassadeur de S. M. Suédoise à Paris, qui a fait connaître au S^r Tronchin, après avoir eu l'agrément du Roi son maître, qu'il recevait avec joie et reconnaissance l'ouverture qui lui en avait été faite (*il en est parlé dans le registre du 4 décembre*). Que le Conseil avait considéré l'admission de M. le baron de Staël au nombre de nos bourgeois comme égale-

⁽¹⁾ La première partie du chapitre: *De la tendresse filiale*, n'est également que l'explication rétrospective des difficultés qui avaient empêché mademoiselle Germaine Necker de vivre en bonne harmonie avec sa mère.

ment honorable et avantageuse pour la République, soit en faisant attention à sa personne, soit en l'envisageant comme un heureux moyen de resserrer les liens qui unissent S. E. M. Necker, son beau-père, à notre République.

Et en étant opiné, l'avis a été de créer bourgeois, par une élection spéciale, M. le baron de Staël, et de lui adresser en conséquence des lettres de bourgeoisie dans les termes les plus honorables, en les lui offrant dans une boîte d'argent aux armes de la Seigneurie. — *Cette nomination fut approuvée, trois jours après, par le Conseil des CC.*

§ 10. Benjamin Constant

Un fils unique, une fille unique, ne sont pas des personnes comme les autres, et ceux qui les épousent s'en aperçoivent presque toujours. Ils sont habitués à être centres; ils ont échappé à ces frottements continuels qui liment et polissent le caractère des frères et des sœurs; ils sont exigeants. Or madame de Staël était l'unique enfant de ses père et mère; et de même Benjamin Constant. Ne nous étonnons pas que dans le rapprochement de deux personnes ainsi prédestinées, les rapports aient été souvent difficiles.

Tous les contemporains qui les ont connus de près, ont été au courant de ce qui s'est passé entre eux. En dehors de cette tradition orale, circonscrite à quelques cercles choisis, et qui a fini par s'éteindre, comme cela arrive toujours, on avait quelques commérages de Loève-Weimars (dans la *Revue des deux mondes* du 1^{er} février 1833, page 239) qui déroutent le lecteur autant qu'ils le renseignent: il y parle de « ce singulier trajet jusqu'à Auxerre que Benjamin Constant fit entre madame R..... et madame de Staël, *lorsque cette dernière partit pour l'Italie* »; — une anecdote citée par Sainte-Beuve, dans le portrait de madame de Staël: *Revue des deux mondes*, mai 1835, page 434; — deux lettres de Sismondi à madame d'Albany, des 22 juin 1812 et 14 octobre 1816; quelques fragments enfin d'une espèce de table des matières, que Benjamin Constant avait jetée sur le papier, dans le dessein d'écrire un jour ses Mémoires. Sainte-Beuve l'a citée plusieurs fois: « il en existe plus d'une copie », disait-il. On entrevoyait la vérité. La publication du

Journal intime et des lettres de Benjamin Constant ⁽¹⁾ a levé beaucoup de voiles. Ce sont des documents véridiques; on ne doit pas oublier néanmoins qu'on n'entend là qu'une seule cloche, comme on dit. Il est vrai que le son de cette cloche n'est pas le même toujours: .

Lettre à madame de Nassau, 29 mai 1795. « une personne dont tous les jours le cœur, l'esprit, les qualités étonnantes et sublimes m'entraînent et m'attachent davantage.... »

Lettre à madame de Nassau, ⁽²⁾ 15 mai 1797. « Un lien auquel je tiens par devoir, ou si vous voulez, par faiblesse; que je ne pourrai briser qu'en avouant que je suis terriblement fatigué: ce que je suis trop poli pour dire; — un lien qui me rend profondément malheureux. m'enchaîne depuis deux ans. »

Donc, après les ivresses du début, la lassitude était vite

⁽¹⁾ *Journal intime de Benjamin Constant, et lettres à sa famille et à ses amis*, précédés d'une introduction par D. Melegari. Paris, 1895. — Menos. *Lettres de Benjamin Constant à sa famille*. Paris, 1888.

Le *Journal intime* avait déjà paru en 1887 dans la *Revue internationale* de Rome. Les lettres que M^m Melegari a publiées à la suite, appartiennent à des collections particulières.

M^m Menos a publié des lettres qui sont conservées à la bibliothèque de Genève. Le directeur M. Th. Dufour, les avait classées; et il avait mis toute sa sagacité à ranger en ordre chronologique beaucoup de lettres qui n'avaient pas de date. L'appui d'un érudit aussi distingué a cruellement manqué au recueil de M^m Melegari, où les lettres se succèdent et ne se suivent pas. J'ai relevé plus loin quelques-unes de ses erreurs.

⁽²⁾ Je rectifie la date de cette lettre: le 26 floréal an V ne correspond pas au 18, mais au 15 mai 1797. On trouve dans le recueil de M^m Melegari d'autres erreurs de ce genre. Elle n'a pas consulté le *Manuel pour la concordance des calendriers républicain et grégorien*.

venue. Mais le charme était réel, il était durable, et Benjamin Constant en fut ressaisi maintes fois. Il le ressentait encore après la rupture dernière, après son mariage avec Charlotte ; et il écrivait en 1812 dans son journal intime : « M^{me} de Staël est en voyage avec Rocca ; *son souvenir me déchire....* Je fais le projet d'un voyage à Vienne. Cela m'a rappelé les efforts de madame de Staël pour m'y entraîner avec elle. Donc, ce que je n'ai pas voulu faire avec la plus spirituelle des femmes, je pense à le faire aujourd'hui avec Charlotte. Justice de Dieu ! »

Pendant plus de quinze ans, Benjamin Constant se débattit ainsi au milieu des contradictions de son cœur, tournant en cercle et n'avancant pas. Sa cousine Rosalie assistait à cette lutte intérieure avec un regard attentif ; en dépouillant sa correspondance avec Charles de Constant son frère ⁽¹⁾, on aurait mois par mois la chronique de cette liaison qui s'éternisait en devenant toujours plus amère. Quand on suit dans les textes cette longue histoire, un peu fastidieuse si l'on ose dire, on finit par prendre intérêt à madame de Staël. Elle n'était plus aimée, et elle aimait toujours.

Au milieu de toutes les écritures qui, dans ces dernières années, ont été versées au procès encore pendant entre ces deux grandes mémoires, on ne doit pas oublier que les

(1) Il y a peu de lettres de Rosalie où ne se trouvent quelques mots sur *la célèbre*, comme elle appelait madame de Staël. Une des boutades qu'elle cite, fera sourire les riverains du lac Léman : « La célèbre.... disait qu'elle aimerait mieux Lausanne que Genève : « Si je me retire une fois, ce sera à Lausanne : d'abord, parce qu'on me dira : *Ah ! vous voilà ! Nous sommes bien aises de vous voir.* A Genève me dirait : *Vous êtes bien aise de revenir à nous ; nous l'avons n prévu !* »

documents essentiels font toujours défaut : les lettres échangées entre madame de Staël et Benjamin Constant n'ont point été livrées à notre curiosité.

Je vais essayer de suivre, année par année, les voyages et les séjours qui les rapprochaient et les séparaient alternativement, depuis le jour où madame de Staël devint veuve, jusqu'au moment final où leur ancien attachement se trouva éteint tout à fait.

1802

En revenant de Paris avec sa femme, M. de Staël était mort le 9 mai, dans une petite ville du Jura. Ce jour-là, Benjamin Constant était à Paris; il ne tarda pas à rejoindre madame de Staël. La lettre n° 85 du livre de M^{me} Melegari, datée de Coppet, est de la seconde quinzaine de mai : « Je n'ai aucune nouvelle de Paris, depuis deux jours que je suis ici, que celles que les papiers publics m'ont apportées. Il me semble que le Sénat n'a pas répondu à l'attente du Consul, et que la question sur laquelle le peuple va être appelé à se prononcer, n'est pas précisément celle que le Sénat avait posée. » — En effet, le Sénat avait proposé, le 8 mai, de proroger pour dix ans les pouvoirs du premier Consul. Ce n'était pas ce que voulait Bonaparte : aussi, deux jours après, on prit d'autres dispositions, et la question soumise au peuple français fut celle-ci : Bonaparte sera-t-il consul à vie ? — Vient ensuite la lettre n° 84 : « Les registres pour les votes sur le consulat à vie doivent être fermés partout. » Elle est postérieure de quelques jours à la précédente.

Benjamin Constant habita Coppet et Genève jusqu'au printemps de l'année suivante. Rosalie de Constant écrivait à son frère : « La célèbre et Benjamin sont à Genève..... Je crois toujours plus qu'ils passeront tout l'hiver à Genève. Une lettre de Talleyrand y engage la dame. »

1803

Il était encore à Genève le mardi 8 mars 1803, quand y arrivèrent les numéros du *Publiciste* des 11 et 12 ventôse an XI, qui parlaient du procès de Peltier. — M^{me} Melegari (page 322) a lu Pelletin.

Il partit pour Paris dans les premiers jours d'avril, et alla presque aussitôt s'établir à sa campagne des Herbages en Seine-et-Oise, où il passa quelques mois.

Dans l'automne de cette année, madame de Staël qui voulait rentrer à Paris, et qui n'osait pas s'y établir tout droit, vint rôder autour de cette ville. Mais elle était surveillée, et reçut bientôt l'ordre de quitter la France. Benjamin Constant se décida à l'accompagner en Allemagne. Notons ici une des rares erreurs du recueil de M^{me} Menos. La lettre LXIII, adressée de Francfort à Rosalie de Constant, ne saurait être du 1^{er} octobre 1803; elle est du 1^{er} décembre.

1804

Après avoir passé l'hiver avec madame de Staël, Benjamin Constant se sépare d'elle à Leipzig au milieu du mois de mars. Elle allait à Berlin; il revient à Weimar, part de là pour Lausanne où il apprend la mort de M. Necker (9 avril). Il se décide alors à repartir ⁽¹⁾ pour rejoindre en Allemagne madame de Staël; il la retrouve à Weimar, et retourne avec elle en Suisse. Ils passent ensemble la belle saison. Avant la fin de l'année, elle part pour l'Italie, et Benjamin Constant pour Paris.

1805

Revenue d'Italie au commencement de l'été, madame de Staël vit bientôt arriver à Coppet Benjamin Constant. Ils

(1) La lettre datée de Schaffouse (Melegari, n° 99) est du 15 avril, et non pas du 15 août.

passèrent ensemble quelques mois à Coppet, et l'hiver à Genève.

1806

Benjamin Constant fit un petit voyage à Dôle, chez son père (Menos, LXVIII). Il était de retour à Genève le 18 février (Melegari, n° 117).

Dans une lettre du 28 mars, il explique à sa tante qu'il avait loué à la rue des Chanoines, dans la même maison que madame de Staël, un appartement tout à fait séparé du sien.

A la fin d'avril (d'après une lettre à Camille Jordan, datée : Près d'Auxerre, ce 1^{er} mai) madame de Staël partit pour la France. Benjamin Constant, quelques semaines après (Melegari, n° 119) alla la rejoindre à Auxerre. Pendant un an, madame de Staël erra de lieu en lieu dans la province française. Benjamin Constant lui tint souvent compagnie, et souvent aussi on le voit dater ses lettres de Paris, dont le séjour ne lui était pas défendu. Il y revoit Charlotte de Hardenberg ⁽¹⁾ dont il parle souvent dans son journal de cette époque (pages 118 et suivantes). C'est aussi à Paris, semble-t-il qu'il écrit en quinze jours son roman d'*Adolphe*.

1807

M^{me} de Staël fut invitée à se retirer à Coppet, où elle arriva au commencement de mai. Benjamin Constant l'y rejoignit au milieu de juillet; pendant les semaines qui suivirent, on le voit aller et venir sur la route de Coppet à Lausanne. Une scène passionnée, que Rosalie de Constant a racontée à son frère (Menos, page 41) eut lieu à Lausanne

⁽¹⁾ Au mois de mai 1809 (Menos, CXXIII) il fait remonter à trois ans en arrière sa nouvelle intimité avec Charlotte.

le mardi 1^{er} septembre 1807. Benjamin la mentionne dans son journal (page 125) et y fait allusion dans une lettre à sa cousine Rosalie (Menos, LXXVIII) et dans une lettre (Melegari, n° 101) à madame de Nassau : « l'affection profonde dont madame de Staël m'a donné tant de preuves, et une dernière qui, pour être inconsiderée dans sa forme, n'en est que plus touchante pour moi.... » La date de 1804, donnée par l'éditeur à cette lettre, est évidemment fausse.

Benjamin Constant rongea son frein; et pour se distraire, il entreprit son drame de *Wallenstein*. Dans les premiers jours de décembre, madame de Staël partit pour Vienne, et Benjamin pour la France. A Besançon, il se rencontra avec Charlotte de Hardenberg (journal, page 128; cp. Menos, XCIII, dernières lignes). Il s'arrêta ensuite à Brévans chez son père pendant quelques semaines, et n'arriva à Paris qu'en février.

1808

Au mois de juin, en allant de Paris à Coppet; et au mois de décembre, en faisant le chemin en sens inverse, Benjamin Constant fit un séjour à Brévans. Il se maria avec Charlotte de Hardenberg pendant le second de ces séjours : c'est ce que dit M^{me} Menos, et elle a raison. Le mariage aurait eu lieu au mois de juin, d'après Benjamin lui-même, madame Récamier, Sainte-Beuve, lady Blennerhassett et M^{me} Melegari; et ils sont tous dans l'erreur.

Benjamin Constant, d'abord. Il avait rédigé, je l'ai dit, une espèce de table des matières, en vue d'écrire ses mémoires : elle porte : « Mariage secret, le 5 juin 1808. »

Benjamin Constant n'était pas ferré sur les dates. Au nps de sa jeunesse, voyageant en Angleterre, il avait voyé à madame de Charrière un projet d'épithaphe :

« Benjamin de Constant, né à Lausanne le 25 novembre 1767. » On lit dans son journal, page 79 : « C'est aujourd'hui, 3 octobre [1804] que je suis né, il y a de cela trente-sept ans » ; tandis que plus loin, pages 117 et 130, il a retrouvé la vraie date de sa naissance, le 25 octobre. Sa mémoire l'a trompé, tout simplement, quand à la fin de sa vie, en préparant la rédaction de ses souvenirs, dans une note hâtive, il a placé son mariage au mois de juin. Qu'on relise les vingt-deux lettres qu'il a écrites à madame de Nassau, pendant le second semestre de 1808, elles ne se comprennent pas dans cette hypothèse, tandis que tout est uni et clair, si le mariage a eu lieu en décembre.

Sainte-Beuve a publié dans la seconde édition du tome XI des *Causeries du lundi*, une note qu'il avait prise plus de trente ans auparavant, après un entretien avec madame Récamier : *Il épouse Charlotte secrètement (juin 1808)*.

M^{me} Récamier tenait ce renseignement de madame de Staël, et Benjamin Constant a remarqué que celle-ci était dans l'erreur, justement sur ce point. Il écrit en effet (Menos, CLIX) à sa tante : « Puisque j'ai dit mon mariage, il y a trois mois, je pouvais le dire au moment où il a été fait. M^{me} de S., d'ailleurs, se trompe sur l'époque ; mais peu importe. »

Lady Blennerhassett a bien vu que la date de juin 1808 ne s'accorde pas avec les lettres publiées par M^{me} Menos ; et elle explique (III, 292) pourquoi elle a maintenu cette date quand même. Elle s'appuie « sur les indications des contemporains », lesquels se sont trompés ; — sur l'autorité de Sainte-Beuve, qui a emboîté le pas derrière eux : qu'y a-t-il de plus naturel et de moins probant ? — sur « les notes du *Journal intime* fournies par la famille, qui fixent le mariage au 9 mai 1807 » : le bel argument pour le placer au

5 juin 1808 ! — • M. Menos, dit-elle enfin, peut s'être trompé d'année, au cas très probable où les lettres qu'il publie étaient imparfaitement datées. • M^{me} Menos, dans un livre destiné au grand public, n'a pas pris le soin méticuleux de placer entre crochets les additions qui complètent les dates des lettres autographes adressées à madame de Nassau; mais j'ai ces lettres sous les yeux. Le recueil de M^{me} Menos en a vingt-deux pour le second semestre de 1808; il y en a onze de la même époque, qui sont restées inédites dans le dossier. La date de 1808 est de la main de Benjamin Constant dans quelques-unes d'entre elles — huit, si j'ai bien compté; — dans d'autres, elle a été ajoutée par madame de Nassau; dans d'autres encore, et ce sont les plus nombreuses, par M. Th. Dufour. Il y a des incertitudes, il y a eu des erreurs peut-être, quand on a voulu préciser après coup le mois et le quantième; mais toutes les lettres se tiennent et se correspondent; celles qui sont restées inédites viennent à l'appui de ce qui a été publié. L'examen des documents originaux dissipe le doute que propose lady Blennerhassett.

Quant à M^{me} Melegari, pages xliij, xliv et 128, elle s'en réfère à Sainte-Beuve et à la table des matières des mémoires de Benjamin Constant, sans discuter les données nouvelles et décisives qui avaient été introduites dans le débat par M^{me} Menos.

Je reprends la suite que je cherche à tracer, des allées et venues de nos personnages. Le problème est ici plus compliqué, parce qu'il faut désormais suivre aussi la marche de Charlotte, et nous ne sommes pas au clair sur ce qui la touche. Il semble qu'après s'être séparée du général Du Tertre, elle soit allée en Allemagne dans sa famille. Pendant l'été, avec sa tante, sa cousine et le mari de celle-ci, elle fit

un voyage en Suisse. Benjamin Constant, qui était arrivé à Lausanne tandis que madame de Staël, sans se presser, revenait d'Allemagne, alla voir Charlotte à Neuchâtel. Un billet de lui à madame de Nassau, resté inédit dans les cartons de la bibliothèque de Genève, mérite d'être publié. Il est daté simplement : *Une heure du matin*. M^{me} de Nassau, en mettant plus tard en ordre les lettres de son neveu, et en les cotant, y a inscrit : *Août 1808*. Je me sépare de M. Th. Dufour, qui a maintenu cette date. En comparant ce billet avec la lettre XCI du recueil de M^{me} Menos, je le place dans les premiers jours de juillet 1808 :

« Vous m'avez parlé devant M^{lle} Rieu, ma chère tante, de ma course à Neuchâtel : d'où je conclus qu'elle sait quelque chose sur les raisons qui m'y font aller. Mais quoi qu'il en soit, je vous prie d'empêcher qu'elle n'en dise rien, ni à Rosalie, ni à personne. Quoique je sois déterminé à me délivrer de l'épouvantable dissimulation que je m'étais imposée, et qui me révolte tellement que j'en étouffe au physique comme au moral, cependant, le secret n'étant pas le mien, je ne puis rien vous dire qu'à mon retour, surtout n'ayant pas pu vous parler seule ce soir ; et même, dans mon plan de tout dire à une personne intéressée, je tiens encore au silence pour quelque temps vis-à-vis du public. Au reste, je verrai plus clair dans mes affaires et vous en dirai davantage, après-demain.

« Jusqu'alors, ma chère tante, je vous demande le même secret que vous m'avez gardé jusqu'ici.

« Mille tendresses et bonne nuit. — Une heure du matin. »

Après cette course à Neuchâtel, d'où Benjamin Constant revint très satisfait de son entrevue avec Charlotte, il alla échouer à Coppet, où venait d'arriver madame de Staël ; et

pendant les cinq mois qui suivirent, occupé qu'il était de l'impression de son *Wallenstein*, il eut des courses à faire à Genève à cet effet, à Lausanne pour revoir Charlotte. Il semble (Menos, page 269) qu'il n'ait pas accompagné madame de Staël à la *fête des bergers*. — « Singuliers bruits sur Charlotte à Interlaken : pourquoi je ne veux pas les approfondir », est-il dit dans les notes déjà citées.

A la fin de septembre (*lettres inédites à sa tante*) il s'absenta pendant quinze jours pour aller chez son père ; et, j'imagine, pour y installer Charlotte, qui s'était séparée de ses parentes, une fois terminé leur voyage en Suisse. Elle consentit (Menos, CXXII) à s'enterrer à Brévans pendant trois mois ; il promit de l'y rejoindre après avoir terminé l'impression de *Wallenstein*. Il revint en effet à Brévans au milieu de décembre et l'y épousa. Il avait mis sa tante au courant de ses projets : elle seule, à l'exclusion de sa cousine Rosalie ⁽¹⁾, qui n'apprit rien que longtemps plus tard, avec tout le monde ; ce qui lui donna un mécontentement naturel et légitime : car elle aimait Benjamin, et elle était discrète. Mais elle avait un sens droit et ferme : c'est son jugement et ses reproches que craignait son cousin.

Il écrivait de Genève à sa tante, le 6 décembre 1808 : « J'entrevois le port » ; de Brévans, le 15 : « Je touche au terme » ; et plus tard : « Mon père nous a tirés d'embarras, et son autorité ne nous a pas moins servis contre nous-mêmes que son zèle contre les obstacles extérieurs. Nous nous sommes mariés secrètement chez lui, devant un ministre protestant ». Cette union, à vrai dire, n'avait pas de valeur légale ; et même le pasteur, en la célébrant, s'était

⁽¹⁾ « Nous n'avons pas été en confiance, et nous nous sommes trop peu vus, cet été », lui écrivait-il en janvier 1809.

mis dans un mauvais cas : aussi ne l'a-t-il pas couchée sur ses registres. Dans ses lettres des 9 décembre 1809 et 4 janvier 1810, Benjamin se tue à dire que son mariage n'a jamais été nul. Il réussit à cette époque à le faire régulariser : c'était le plus sûr. Les gens de la Commune, au mois de mai 1871, ont détruit les papiers qui nous renseigneraient à cet égard.

1809

Depuis la fin de 1807, nous n'avons plus le *Journal intime* pour nous renseigner ; pendant les premiers mois de 1809, les lettres de Benjamin, abondantes toujours et très sincères en définitive, mais datées de Paris où la police épiait tout, sont écrites avec plus de réserve qu'auparavant : « toutes les lettres, dit-il, étant lues par de très honnêtes gens, que cependant je ne puis pas mettre dans ma confiance. »

Au milieu de cette obscurité, nous voyons cependant que Charlotte avait accompagné Benjamin à Paris et vivait à l'hôtel, avec lui ; mais on ne savait pas leur mariage. Elle se faisait appeler madame de Hardenberg ; et Benjamin, qui avait été si longtemps le sigishée de madame de Staël, joua pendant quelques mois le rôle de sigishée auprès de sa propre femme. « Elle a pris, écrivait-il à sa tante, par la vie que je lui ai fait mener depuis que nous sommes unis, une véritable horreur pour les auberges. »

Dans les premiers jours de mai, Charlotte de Hardenberg vint débarquer à Sécheron près Genève ; et dans un entretien qu'elle eut avec madame de Staël, elle lui apprit son mariage. Les lettres de Benjamin des 13, 16, 17, 20 et 24 mai, nous renseignent amplement sur l'imbroglio qui s'en suivit. Benjamin crut couper le nœud gordien en partant pour Dôle ; madame de Staël (Menos, CXXVIII ; Melegari. n° 130)

envoya son fils à sa poursuite. « Il est venu me trouver à Dôle; je l'ai vu hors de lui », écrivait Benjamin Constant, qui alors, accompagné de Charlotte, alla rejoindre à Lyon madame de Staël : « Séjour à Lyon; empoisonnement tenté par Charlotte sur elle-même », à-t-il écrit dans la table des matières déjà citée. Il fit partir la pauvre Charlotte pour Paris, en écrivant à sa tante, le 2 juillet, comme si sa femme y était déjà établie; et il resta lui-même à Lyon avec madame de Staël, qui était venue assister dans cette ville à des représentations théâtrales, et qui écrivit à cette occasion deux lettres à Talma ⁽¹⁾ datées des 4 et 8 juillet 1809. Puis il revint avec elle à Coppet, où il demeura trois mois : « Dernier séjour intime, dit-il, quoique orageux, avec madame de Staël. » — Orageux, parce que celle-ci, sachant que le mariage célébré à Brévans était sans valeur légale, s'imaginait qu'il se pourrait rompre, et qu'elle ressaisirait Benjamin. Il semble qu'elle se soit livrée à cette dernière espérance avec une espèce d'acharnement. — Enfin M. de Constant put quitter Coppet le 19 octobre, et rejoindre sa femme à Paris.

Je me suis efforcé de dénouer de mon mieux les difficultés d'un problème dont les données sont faussées peut-être par les lettres mêmes sur lesquelles seules on peut s'appuyer. Le lecteur attentif aura remarqué que je comprends la suite des faits autrement que M^{lle} Menos (pages 320 et 323). « Charlotte et Benjamin s'étaient quittés à Dôle », nous dit-elle. Mais non. L'empoisonnement de Charlotte nous est attesté de deux côtés : par ce qu'on a appelé *le carnet* de Benjamin Constant, et par le récit que madame Récamier en

(1) Tissot, *Souvenirs historiques sur la vie et la mort de Talma*. Paris. 1826.

a fait à Sainte-Beuve⁽¹⁾. Cette scène tragi-comique implique la présence simultanée, à Lyon, de madame de Staël et des deux époux. Ceux-ci étaient à Dôle au mois de juin; ils sont venus de Dôle à Lyon, et c'est à Lyon qu'ils se sont séparés.

Le 1^{er} août, Benjamin Constant raconte à sa tante que « *de Paris*, il y a environ un mois, » il a notifié son mariage à ses beaux-frères. M^{lle} Menos s'en étonne dans une note, parce que, dit-elle, le 2 juillet, Benjamin était à Lyon. Mais puisqu'il venait de faire partir sa femme pour Paris, il aura pu lui remettre des lettres portant la date de cette ville, en la chargeant de les mettre à la poste à son arrivée.

1810

« Ma chère tante, toutes mes affaires sont en règle; j'ai déclaré mon mariage; je viens de régler mes affaires pécuniaires avec madame de Staël » écrivait Benjamin le 4 janvier. Il semblait que tout fût fini entre elle et lui. Quelque temps après, on le retrouve à Coppet⁽²⁾ et quelques mois plus tard (Menos, CLXXV) il alla passer avec madame de Staël six semaines à Blois; il écrit à ce propos: « Ma tête se trouble entre Charlotte et madame de Staël. Je perds vingt mille francs en un jour (13 octobre 1810). Charlotte et madame de Staël en présence; madame de Staël part pour Genève; Charlotte et moi retournons à Paris. (20 octobre). Je continue à jouer, et je perds toujours. » — Rosalie fut informée de ces pertes au jeu par son frère Charles, qui passa par Paris à ce moment; on regrette que Benjamin ait

⁽¹⁾ *Causeries du lundi*, seconde édition du tome XI.

⁽²⁾ Melegari, n^o 128; lettre datée du mercredi 28 mars 1810 (voir ce qui y est dit des fêtes du mariage de Napoléon avec Marie-Louise). Menos, CLXIX.

essayé de se justifier en déguisant la vérité. Une lettre inédite à sa tante (1^{er} novembre 1810) nous le montre occupé de la vente d'un immeuble qu'il possédait à Paris.

1811

Au commencement de l'année, Benjamin Constant vint passer quelques mois dans notre pays : « M^{me} de Staël me ramène à Coppet, écrit-il ; c'est la dernière fois que j'ai vu Coppet. Luttès contre mon père, contre Charlotte, contre madame de Staël. » Le journal de Benjamin nous manque encore pour ce temps. Ses lettres ne nous renseignent que sur ses démêlés avec son père : les pertes qu'il avait faites à la table de jeu ne lui permettaient pas les larges concessions qu'il aurait consenties en des temps plus heureux.

« Luttès contre madame de Staël,..... » toujours ? N'aurions-nous pas cru qu'elle ne songeait plus à lui, que les souffles d'un printemps nouveau avaient chassé les feuilles d'automne, toutes sèches et flétries ? Les documents nous manquent : passons, ou plutôt arrêtons-nous.

Je ne veux plus mentionner qu'un seul témoignage, mais bien expressif, celui-là. A la suite des *lettres de Benjamin Constant à madame Récamier*, madame Lenormant a publié des fragments inachevés, parmi lesquels un piquant morceau sur madame de Staël : Benjamin y a dessiné son portrait d'un crayon moqueur. Les colères éclatantes ou concentrées, le mécontentement redoublé dont témoignent si souvent les lettres qu'on a de lui, la fatigue avec laquelle il a supporté son long esclavage : malgré tout cela, son cœur n'était pas libre. Pendant vingt ans il a aimé madame de Staël, jusqu'au moment où ils se revirent en 1814. Mais ces quatre pages de froide ironie, qu'il a écrites peu après, la main qui les traçait est celle d'un homme qui définitivement n'aimait plus.

§ 11. La politique de madame de Staël

En politique, madame de Staël était un enfant de la balle. Fille d'un ministre influent, elle avait été élevée au milieu du bruit des affaires d'Etat ; femme d'un ambassadeur, dès les premières années de son mariage, elle avait assisté à l'ébranlement qui précéda et qui préparait la Révolution ; elle avait pris une part passionnée à ces débats, à ces agitations ; comme le pays lui-même, elle était ivre de cette vie nouvelle. Quand vinrent les jours de terreur, le spectacle était encore si captivant qu'elle eut peine à s'en détacher : aussi courut-elle quelques risques à son départ tardif de Paris ; et quand elle se fut réfugiée à Coppet, sa mère écrivait à Gibbon, le 21 septembre 1792 :

• Au milieu de ces malheurs, l'arrivée de l'ambassadrice nous a soulagés d'un poids terrible ; le sentiment de ses dangers nous fait oublier la déraison qui les avait fait naître ; mais malgré sa grossesse et ses alarmes précédentes, le repos auquel nous la contraignons n'a pas pour elle tout l'attrait que vous imaginez. »

Madame de Staël revint s'établir à Paris aussitôt qu'elle vit jour à le faire ⁽¹⁾ ; dans le grand désarroi qui régnait, elle put alors, plus librement qu'à aucune autre époque, s'abandonner à son violent désir de jouer un rôle politique ; et ce désir, mauvais conseiller, fit d'elle la confidente de

(1) On voit dans une lettre du 24 novembre 1794, adressée à Alexandre de Lameth (*Catalogue d'autographes de M. Bovet* Paris, 1883, page 286), avec quelle attention ardente elle était suspendue au mouvement politique, et combien elle avait aspiré à rentrer dans le tourbillon.

ceux qui préparaient le 18 fructidor. Ce jour-là, elle se mit du mauvais côté; dans les jours qui suivirent, elle racheta son tort en sauvant quelques-unes des victimes de ce coup d'Etat.

On ne sait pas bien, on ne peut pas suivre jour par jour tout ce qu'a pu faire et dire madame de Staël au moment où les affaires de Suisse sont devenues un des objectifs de la politique française. Si les lettres qu'elle écrivait à cette époque à son père, se sont conservées, tout pourra s'éclaircir un jour. A l'heure qu'il est, nous n'avons pour nous renseigner que le récit du long entretien qu'elle eut à ce sujet avec le général Bonaparte (*Considérations sur la Révolution française*, III, 27) et quelques lignes du général La Harpe, adressées au peintre Brun. à Versoix, et qui sont datées de Paris, 10 nivôse an VI (30 décembre 1797) :

• C'est la Staël qui, par ses intrigues, a empêché que le rapport ne fût fait plus tôt; elle part; je voudrais que le feu commençât par leur château de Coppet; car c'est une infernale gueuse. »

(*Bulletin de l'Institut genevois*, XXIV, 116.)

Voilà des paroles qui appellent un commentaire; je voudrais, pour l'écrire, avoir plus de données. -- La Harpe, c'est le grand patriote vaudois, celui que Juste Olivier a loué en beaux vers :

Le vieux La Harpe ! Ainsi l'ont vu nos pères,
Antique et pur sous un front de vingt ans.
A notre tour nous l'avons vu, mes frères,
Jeune de cœur, tout jeune en cheveux blancs;
Et sa mémoire est comme un bel ombrage
Où nos enfants aimeront à marcher

Il faudrait entrer dans le détail des intrigues qui aboutirent à l'entrée des Français en Suisse, pour expliquer ce que

c'était que « le rapport », dont le retard irritait La Harpe. Quant à la menace qu'il profère, le temps était proche encore où Sismondi, dans les semaines qui suivirent le 14 juillet 1789, voyait brûler les châteaux des environs de Lyon. La Harpe voulait que son pays fût libre, fallût-il que le fer et le feu vinssent aider à une œuvre qu'il jugeait sainte : ne lui demandez pas de ménagements pour ceux qui lui barraient le chemin. Nous remarquerons seulement à ce propos que madame de Staël, au temps du Consulat et de l'Empire, a trop oublié le grand service que Bonaparte a rendu à la civilisation : c'est lui qui a mis enfin un terme aux agitations révolutionnaires, si voisines toujours des excès dont on trouve la pensée dans la lettre de La Harpe.

Quelques années plus tard, aux derniers jours qui précéderent son long exil, madame de Staël assistait en désespérée aux triomphes du Premier Consul : « Le jour du Concordat, a-t-elle dit, Bonaparte se rendit à l'église de Notre-Dame dans les anciennes voitures du Roi, avec les mêmes cochers, les mêmes valets de pied marchant à côté de la portière ; il se fit dire jusque dans le moindre détail toute l'étiquette de la cour ; et, bien que premier Consul d'une république, il s'appliqua tout cet appareil de la royauté. Rien, je l'avoue, ne me fit éprouver un sentiment d'irritation pareil. Je m'étais renfermée dans ma maison pour ne pas voir cet odieux spectacle..... »

C'est en ces termes que madame de Staël parle des fêtes de Pâques 1802, de ce jour glorieux où le *Moniteur* du 28 germinal an X annonçait à la première page la paix d'Amiens, « la plus belle que la France ait signée », en même temps que la paix rendue à l'Eglise par le Concordat ; tandis qu'à la seconde page on lisait un article de

Fontanes sur le *Génie du christianisme*, « qui ouvre avec tant d'éclat et de si heureux auspices la littérature du XIX^e siècle », disait le critique avec une juste et prophétique admiration. M^{me} de Staël demeurait bien éloignée de l'enthousiasme ⁽¹⁾ qui faisait dire à l'ami de Châteaubriand :

« Cet ouvrage longtemps attendu, et commencé dans des jours d'oppression et de douleur, paraît quand tous les maux se réparent, et quand toutes les persécutions finissent..... La religion, dont la majesté s'est accrue par ses souffrances, revient d'un long exil, dans ses sanctuaires déserts, au milieu de la victoire et de la paix. »

Le Concordat a été plus bienfaisant encore que ne le fut l'Edit de Nantes, puisque c'est à la majorité du pays qu'il a rendu le libre exercice du culte; il a fermé une plaie qui avait été béante et sanglante pendant dix ans; il a été fait avec un sentiment si équitable des droits de l'Etat et des intérêts de l'Eglise, que dans un pays labouré par les révolutions, il aura eu bientôt une durée séculaire. Et quand s'est accompli ce grand acte de réparation sociale, on voit madame de Staël s'attacher à de misérables détails d'étiquette; elle se choque de ce que le Consul a des voitures et des valets..... M^{me} Necker a parlé quelquefois de la déraison de sa fille : en vérité c'est le mot propre, pour caractériser ce manque de jugement.

On a souvent rappelé, sans jamais en peser les termes, cette parole qu'elle a prononcée quand Napoléon revint de

⁽¹⁾ « On travaille avec zèle au rétablissement des préjugés religieux », disait Benjamin Constant au printemps de l'an V (*Des fonctions politiques*, page 33.) Cette mauvaise humeur qu'il avait : en voyant la renaissance des idées religieuses, je crains que madame de Staël ne l'ait partagée.

l'île d'Elbe : « C'en est fait de la liberté s'il triomphe, et de l'indépendance nationale s'il est battu. » Mais non. Il a été battu à Waterloo, et la France n'a point perdu son indépendance. Pour la maintenir, pour échapper à une mutilation de territoire, elle avait sa maison royale, la sagesse et le courage de Louis XVIII. Mais les services que la vieille race de ses rois a rendus à la France en 1815, l'opinion aveuglée a été cinquante-cinq ans sans les voir ; et madame de Staël était abandonnée à toutes les erreurs de son temps et de ses entours. Quand elle écrivait ⁽¹⁾ au printemps de 1814 : « L'histoire d'Angleterre se recommence. Pussions-nous revenir à la Restauration de 1688 ! » elle ne voyait pas distinctement les journées de juillet, et le rôle qu'y a joué Louis-Philippe ; mais elle eût partagé, si elle eût vécu jusqu'à cette époque, l'ardeur et les illusions des 221 ; et pas plus qu'eux, elle n'aurait su voir, derrière la révolution de 1830, celle de 1848.

En définitive, on ne s'étonne point que madame de Staël n'ait pas eu le don de plaire aux hommes de gouvernement. Méconnaître les services rendus, et s'imaginer facile la tâche de gouverner la France ⁽²⁾, voilà ce qu'elle a fait au temps du Consulat, ce qu'elle a refait au temps de la Restauration : comment le lui auraient-ils pardonné, ceux qui avaient tenu le gouvernail pendant l'orage ?

⁽¹⁾ *Coppet et Weimar*, page 266.

⁽²⁾ « Ces princes, en Angleterre, je leur peignais l'état de la France, ce qu'elle demandait, *ce qu'il était si facile de lui donner*. » Paroles citées par lady Blennerhassett, III, 616.

§ 12. La correspondance de madame de Staël

Il y a des écrivains, comme Montesquieu et Buffon, dont la vie n'a rien eu de romanesque et d'aventureux : ce sont des hommes posés, à carrière bien régulière. On ne négligera pas de recueillir leurs lettres; mais elles n'offrent pas un vif intérêt. Dans la correspondance de Voltaire, il y a quelques parties qui sont aussi plates et aussi insignifiantes; mais que de branches de ce vaste recueil, où l'on est séduit par l'esprit le plus souriant! que de pages où l'on sent palpiter la vie! La correspondance de Rousseau a quelque chose de dense et de serré; on y rencontre pourtant de très beaux morceaux. Les lettres de Diderot à M^{me} Volland sont dans ses œuvres une des parties les plus agréables à lire. La renommée de Joseph de Maistre a certainement gagné à la publication de ses lettres, qui ont montré un homme simple, un père de famille, derrière l'écrivain autoritaire et paradoxal. L'an dernier, M. Edmond Biré a donné une intéressante esquisse ⁽¹⁾ de ce que sera la correspondance de Chateaubriand, si on se décide un jour à la publier.

Quant à madame de Staël, il y a eu un parti pris : *La volonté de madame de Staël est une raison décisive de s'interdire la publication de ses lettres*, écrivait son gendre ⁽²⁾ à M. Gaullieur; et Sainte-Beuve fut menacé d'un procès ⁽³⁾

⁽¹⁾ *Correspondant* du 25 juin et du 10 juillet 1898.

⁽²⁾ Lettre du duc Victor de Broglie, du 28 juin 1844, dans le *Bulletin de l'Institut Genevois*, XXXIII, 313; et page 17 du tirage à part. Cp. Menos, *Lettres de Benjamin Constant*, page 66.

⁽³⁾ Correspondance de Sainte-Beuve, tome second, lettres du mois de mars 1868.

quand il publia les lettres qu'elle avait écrites à Camille Jordan.

Néanmoins on a vu paraître de temps à autre, çà et là, quelques-unes de ses lettres. Lady Blennerhassett les cite presque toutes dans les notes de son livre ; et elle a eu aussi communication de deux branches encore inédites de cette correspondance : les lettres adressées à Meister et à Nils de Rosenstein.

De ces lettres dispersées de madame de Staël, la liasse la plus considérable a été publiée par madame Ch. Lenormant ; c'est une série de lettres adressées à la duchesse de Saxe-Weimar et à madame Récamier. ⁽¹⁾ Lady Blennerhassett va un peu loin en disant (III, 231) à propos d'une de ces lettres, qu'elle « porte dans le volume une date fausse, *comme d'ailleurs presque toute la correspondance.* » Il s'agit d'une lettre datée de Lyon, 5 mai [1807]. Lady Blennerhassett veut qu'elle ait été écrite à Dijon ; en vérité je ne vois pas pourquoi ; je dirai même qu'en la relisant : « Me voici, chère amie, *dans une ville qui est une patrie pour vous....* Camille [Jordan] parle de vous comme moi.... Je serai après-demain à Coppet » je ne vois que des raisons de croire que madame Lenormant a exactement copié l'original qu'elle avait sous les yeux. — Il y a plus : Sainte-Beuve cite (*Nouveaux lundis*, XII, 306) une lettre de madame de Staël à Camille Jordan, datée de Lyon, dimanche 3 mai [1807]. Elle l'invite pour le lendemain. Elle était donc à Lyon le 3 et le 4, et n'a pas pu revenir sur ses pas pour écrire de Dijon, le 5 mai, à madame Récamier.

Il est vrai qu'ailleurs madame Lenormant a laissé échapper des fautes évidentes :

Page 58, deux fois Vienne pour Weimar.

(1) *Coppet et Weimar*. Paris, 1862.

Page 149, « une fête de Bergen en Suisse. » J'imagine qu'il faut lire: une fête de *bergers*. C'est celle dont il est parlé dans l'*Allemagne*: « la fête des bergers qui a été célébrée l'année dernière au milieu des lacs, en mémoire du fondateur de Berne. »

Page 218. Lettre datée: Genève, octobre 1812. « Vous ne nous avez pas dit un mot du passage de l'Empereur à Châlons. » En octobre 1812, madame de Staël était en Suède, et l'Empereur en Russie. C'est dans l'intervalle du 6 novembre 1811 (où Napoléon était à Cologne) au 12 novembre (jour où on le retrouve à Saint-Cloud) qu'il a pu passer par Châlons. La lettre doit être des derniers jours de novembre 1811.

Page 241, « il y a bientôt quatorze mois que je ne vous ai vue. » Cela permet de dater du mois d'août 1811 les lettres des pages 205 et 207.

Page 314. « Florence, le 23 mai 1816. Nous comptons quitter Florence le 20 de mai. » On voit bien qu'il y a une faute; mais des deux dates, quelle est celle qu'il faut corriger? La dernière, sans doute: car la *Revue des autographes* (n° 149) mentionne une lettre de madame de Staël, adressée au sculpteur Tieck (à propos du buste de M. de Rocca) et datée de Florence, 27 mai [1816].

Le catalogue de la collection d'autographes de M. Bovet (Paris, 1885) contient l'analyse de trois lettres de madame de Staël, l'une desquelles, adressée au comte de Champagny et datée de Coppet, 24 octobre 1808, est en désaccord avec ce que dit lady Blennerhassett (III, 251) à l'occasion du séjour de madame de Staël à Vienne en 1808: « L'ambassadeur de France, Andréossy, eut toutes sortes d'attentions pour elle. » — Tout au contraire, madame de Staël se plaint dans cette lettre que le ministre ait interdit au général Andréossy de

venir chez elle ou de la recevoir chez lui. « Dans quel pays puis-je aller, si je n'y ai pas l'appui de l'ambassadeur de France? » Elle comptait passer l'hiver à Vienne auprès de son second fils; mais elle ne pourra accomplir ce projet que si les ordres donnés au général Andréossy sont révoqués.

Un autre passage de cette lettre: « m'occupant *depuis une année* d'un ouvrage sur la littérature allemande ... » ne s'accorde pas avec ce que dit madame de Staël, qui parle de six ans de travail (*Dix années d'exil*, II, 1.) Lady Blennerhassett renchérit encore là-dessus (III, 355) et parle de six années *entières*. La première idée du livre de l'*Allemagne* remonte sans doute au voyage que fit madame de Staël dans l'hiver de 1803 à 1804; mais dans les mois qui suivirent, elle écrivit: *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*; vint ensuite son voyage en Italie; *Corinne* l'occupa depuis son retour jusqu'au printemps de 1807; et ce ne fut qu'alors qu'elle entreprit la composition de son livre sur l'*Allemagne*.

Quelques billets de madame de Staël, publiés par M. Galiffe (*D'un siècle à l'autre*, Genève, 1878, tome second, pages 308-346) permettent de préciser les dates de son voyage dans le Nord, qu'elle a raconté dans *Dix années d'exil*. Elle était arrivée à Saint-Petersbourg au milieu du mois d'août 1812 (page 314) et n'y resta que peu de temps, puisqu'elle était déjà le 16 septembre à Abo en Finlande (page 316). Elle ne quitta la Suède que dans la seconde quinzaine de mai 1813 (page 343).

M. John Galiffe, en publiant ces billets qu'il avait trouvés dans les papiers de son père, a cru devoir se mettre en garde contre un reproche qui lui pouvait venir des hoirs de madame de Staël:

« Nous n'ignorons pas, dit-il, que nous agissons en oppo-

sition avec les désirs exprimés par sa famille, qui non contente de provoquer le retour de toutes ses lettres disséminées en tout pays, pour les vouer au feu ou à l'oubli, a prononcé en outre une sorte d'anathème contre quiconque n'entrerait pas dans ses vues de discrétion.

« Mais nous ne sommes pas seul à penser que, bien loin de servir les intérêts de leur illustre parente, ses héritiers lui ont fait ainsi un tort très réel. Tous ceux de ses contemporains qui ont eu le privilège de l'approcher, s'accordent à dire combien sa parole éloquente, sa conversation, toute sa personne enfin, étaient supérieures encore à ses œuvres littéraires; combien l'exquise bonté, la générosité, la franchise, la soif de justice et d'équité de ce grand caractère se voyaient mieux dans l'abandon des causeries intimes que dans ses écrits les plus soignés, et par cela même toujours plus ou moins empreints de la phraséologie apprêtée et redondante de l'époque.

« C'est donc grand dommage que la postérité ait été privée de ses épanchements familiers, qui seuls, à défaut de sa conversation, auraient pu donner quelque idée de ce que la femme la plus distinguée du siècle était sans les cothurnes d'une position aussi éminente. »

J'ai passé quelque temps à chercher et à lire les lettres dispersées de madame de Staël, et je n'oserais dire que je les estime à aussi haut prix que feu M. Galiffe, mon aimable et savant collègue. En rassemblant tout ce qui a été mis au jour jusqu'ici, on n'aurait qu'un recueil de papiers décousus: documents précieux sans doute, mais de lecture un peu cahotante. Il en serait autrement si l'on se décidait à publier quelques-unes des branches où les lettres se suivent et s'enchaînent: la correspondance avec Meister, par exemple, ou les lettres à M. Necker. Celles-ci surtout

seraient les bienvenues ; nous y verrions madame de Staël jeune encore, et déjà mêlée aux grands événements de son époque, emportée aussi par les orages de la passion. Si le respect que lui inspirait son père ne lui a pas permis les confidences, elle y aura tout fait entendre, et nous y retrouverions les agitations de son âme mobile.

§ 13. *Lettres inédites de madame de Staël*

Dans les papiers légués par Charles de Constant à la bibliothèque de Genève, il y a quelques lettres et billets de madame de Staël. En 1888, M^{me} Menos en a publié plusieurs dans son *Introduction aux Lettres de Benjamin Constant à sa famille*; je donne ici le reste de ce petit dossier.

I

A Rosalie de Constant.

Sur tout ce que vous me dites, mademoiselle, de la fille qui vous a servie, j'ai fort envie de la prendre pour mon fils; mais cependant il faudrait la voir; et je ne sais pas comment la faire venir à Coppet, sans apprendre à la bonne qui est auprès d'Auguste que je ne la garde pas, et produire une scène fâcheuse pour l'enfant. Oserais-je donc vous prier, vous qui êtes aussi bonne qu'aimable, de vous donner la peine d'expliquer à Magdelaine qu'il faut qu'elle vienne à Nyon, et de là à pied à Coppet, en demandant Eugène mon domestique, comme chargée d'une commission pour lui. Je lui payerai sa peine, comme de raison.

Mais comment pourrai-je assez vous remercier d'avoir bien voulu entrer dans ces détails d'inquiétude maternelle? Il est vrai qu'on me dit que vous remplissez les devoirs du titre de mère auprès de vos jeunes frères et sœurs, et que vous consacrez à votre intérieur des agréments qu'il serait si heureux de rencontrer dans le monde.

M^r. votre père ne voudrait-il pas me prêter un de ses charmants romans? On a plus besoin que jamais de quitter l'histoire.

NECKER, baronne Staël de Holstein.

31 août.

II

A la même.

J'ai appris, mademoiselle, avec bien de la peine, la blessure de M^r. votre frère. Donnez-moi des nouvelles, je vous en prie, de sa santé : tout ce qui vous touche intéresse, dès qu'on a eu le bonheur de vous voir.

Oserais-je vous demander de m'envoyer la bonne à Nyon le plus tôt possible ? Je m'y établis samedi.

Ce 18 septembre (1) Coppet.

III

A la même.

Un Français nous écrit du 30 décembre [1794] d'Utrecht :
• Les Français ont pris l'île de Bomel ; mais on l'avait d'avance évacuée, parce qu'elle était trop grande pour qu'on pût la garder. »

Ne savez-vous rien de votre frère ? Je mérite, ma chère Rosalie, que vous me fassiez partager ce qui vous intéresse.

IV

A la même.

J'ai été chez vous pour vous voir, vous remercier, et vous féliciter : je n'ai trouvé personne.

(1) Quelques lignes, glanées dans les *Papiers de Barthélemy*, récemment publiés, permettraient de dater cette lettre de 1793 :

Venet à Deforgues, 22 décembre 1793. M^{re} de Staël, dans sa campagne de Nyon, s'entoure de Français, ex-constituants, qui sont venus l'y rejoindre de Londres, et qu'elle présente comme des négociants suédois.

Le même au même, 14 mars 1794. M^{re} de Staël est toujours d'une manière fort originale dans les environs de Nyon : de tous les prétendus négociants suédois qu'elle avait rassemblés autour d'elle, il ne lui reste plus que Mathieu Montmorency.

Dites-moi si pour me faire jouir de votre bonheur, vous ne voudriez pas venir *tous* dîner chez moi mercredi : je vous enverrais ma voiture. Tâchez de me prouver que mes billets ont sur vous le même empire que les vôtres sur moi.

Si vous venez, dites à M^r. votre père qu'il serait bien aimable d'amener son voisin M^r. Gondoin. Je n'invite pas le Chinois : c'est en son nom qu'il faut se rassembler. (¹)

Dimanche soir.

V

A la même.

Voilà 55 volumes, (²) ma chère Rosalie, dont vous êtes chargée plus spécialement encore que je ne l'étais du matériel ; et j'espère qu'ils vous amuseront davantage. Pensez à moi dans tous les petits airs, et croyez qu'ils n'ont aucune impression douce que je n'adresse à vous, et à tout ce que j'aime chez vous.

Ce lundi à 10 h.

VI

A la même.

Mardi soir.

Eugène prétend, ma chère Rosalie, qu'il vous a remis un plus grand nombre de livres de musique ; il se trompe peut-être ; mais je vous prie d'y regarder, sans vous en inquiéter si cela n'est pas : car c'est fort égal, au fond.

Avez vous lu le livre de Benjamin ? (³) Je suis bien sûre

(¹) *C'est-à-dire, si je comprends bien* : Vous viendrez tous : je n'adresse pas d'invitation particulière et directe à votre frère qui revient de Chine ; c'est en son honneur que cette réunion aura lieu.

(²) Des cahiers de musique, à ce qu'il semble.

(³) Il s'agit sans doute de la brochure intitulée : *De la force du gouvernement actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier*. S. l., 1796. 112 pages in-8°.

du plaisir que vous aurez à lire un ouvrage qui a déjà le suffrage de tout ce qui l'a lu, et tiendra la première place parmi tous les écrits que la Révolution a fait naître.

Adieu, ma chère Rosalie : faites-moi donner le *Médecin de la montagne* ⁽¹⁾ à mon retour.

VII

A la même.

Voulez-vous me rendre les ballets, dont vous ne sentez pas assez le prix, et que Charles n'est pas trop disposé à m'accompagner, si j'en juge par son brusque départ du Bois de Cery ⁽²⁾, que je ne puis encore lui pardonner. Pour nous mieux quereller, voulez-vous jeudi de ma cousine et de moi ?

Je ne sais pas si vous serez toujours en défiance avec moi ; mais je chercherai si souvent les occasions de vous voir, qu'il vous sera au moins prouvé que c'est un de mes plus doux plaisirs.

VIII

A la même.

J'ai osé, ma chère Rosalie, donner votre adresse pour m'écrire de Paris. Si vous recevez quelque chose à quoi vous n'entendiez rien, envoyez-le moi.

Vous avez eu de bonnes nouvelles de Victor ; que dit le courrier d'aujourd'hui ? Celui d'Angleterre est-il arrivé ?

Donnez-moi un jour pour dîner chez moi avec M^r. votre père. Mes chevaux sont à vos ordres.

Ce lundi.

(1) Est-ce un roman ? Est-ce un livre de médecine ?

(2) C'est une propriété de campagne, dans les environs de Lausanne.

IX

A Monsieur Samuel Constant, à Lausanne.

Ce 20 septembre [1797.]

Perlet n'est point en prison, monsieur ; mais il est condamné à la déportation par un décret des Conseils ⁽¹⁾. Je n'ai point de crédit ; mais je n'en sais aucun qui dans ce moment puisse faire rapporter un décret de déportation. On l'a demandé avec instance pour l'homme du monde le plus intéressant, pour Sicard, l'instituteur des sourds et des muets, et l'on n'a pu l'obtenir jusqu'à présent. Perlet n'est pas pris, c'est beaucoup ; et je crois qu'il s'est arrangé avec un patriote, Lenoir-Laroche, pour qu'il continuât son journal sous le nom du *Surveillant politique* ; je sais aussi que ce pauvre Perlet a beaucoup perdu, et parce qu'on a brisé ses presses, et parce qu'on a déchiré un très beau Don Quichotte sur papier vélin, qu'il avait acheté.

En recevant votre lettre, monsieur, j'ai pris tous ces renseignements sur la personne qui vous intéressait : c'est à ce faible mérite qu'il faut me résigner. On a dans les révolutions beaucoup de moyens de faire du mal, et bien peu d'être utile : c'est une sorte de mouvement que ceux même qui l'ont donné ne peuvent arrêter ; et le nouveau tiers, en poussant ainsi tous les esprits à l'extrême, a amené ces malheurs, qu'on ne peut plus lui reprocher maintenant qu'il est vaincu, et qu'on use ainsi de la victoire.

Vous allez voir chez vous une nouvelle émigration ; tous ceux qui sont rayés provisoirement, ne sortant que momentanément de France, et devant continuer leurs sollicitations, obtiendront sans doute une exception favorable en Suisse.

(1) Cette lettre est postérieure de quinze jours au coup d'Etat du 18 fructidor.

Cette révolution du 18 fructidor n'a point coûté de sang ; mais il en résulte une suite de malheurs particuliers, dont l'étendue et la durée sont incalculables. Au reste, nous causerons sur ces événements extraordinaires ; et j'aurai du plaisir à vous raconter des faits, pour obtenir vos réflexions.

Avant trois semaines, je serai en Suisse, au moins pour y rester deux mois ; votre neveu ne m'accompagnera pas ; mon séjour sera court, et ses succès sont très grands ici dans le parti qu'il aime. A la réinstallation du Cercle constitutionnel, il a prononcé devant deux mille personnes un discours qui a été applaudi comme Gracchus à Rome. Vous concevez qu'il se trouve bien en France. Il y fait à moi, et à ce qui m'est cher, tout le bien qu'il peut ; et c'est à lui seul que je dois de pouvoir exister en France. Mes principes ne suffiraient pas à me faire pardonner mes sentiments.

Benjamin ne vous a pas répondu, parce que tout ce qui vivait à Paris et s'occupait des affaires publiques a vécu depuis deux mois dans une angoisse inexprimable. Mais il m'a répété combien il était malheureux de l'apparence d'un tort envers vous.

Daignez parler de moi à Rosalie. Dites à Mad. (*déchirure*) que je suis impatiente de la revoir, et que votre (*déchirure*) dispose en ma faveur tous ceux que je vais retrouver avec [*un*] sensible plaisir.

Pour vous, monsieur, j'espère que dans [*peu de*] temps, vous croirez au tendre dévouement que j'aime à [*vous*] consacrer.

X

A Monsieur Samuel Constant, à Lausanne.

Ce dimanche 8 juin [1800].

C'est moi, monsieur, qui ne vous exprimerai jamais assez

selon mon cœur l'émotion sensible que votre lettre m'a fait éprouver. Quel est le jeune homme qui pourrait peindre avec autant de chaleur une impression agréable ? Quelles sont les facultés que vous prétendez avoir perdues, quand il vous reste un tel charme de pensées et de tournures ? Sans doute j'ai joui de ce que vous étiez content de moi ; mais j'ai joui plus encore de retrouver tout votre esprit et toute votre âme. Si vous veniez passer quelques jours avec nous, peut-être cette distraction vous conviendrait-elle ; et ce qui est bien sûr, c'est que nous en serions vraiment heureux. Ce n'est pas une vaine politesse, c'est une tendre affection qui m'engage à vous presser.

Votre neveu sera ici le 1^{er} de juillet. Il demande un congé de deux mois pour Genève au Tribunal. S'il ne consultait que l'intérêt des affaires qu'on y traite, il pourrait en vérité s'absenter pour plus longtemps. Ce sont des rentiers à 15 mille livres de rente, les sénateurs à 25, les législateurs à 10 ; et le vrai tribun, le vrai sénateur, le vrai législateur, c'est Bonaparte. Le pays s'en trouve beaucoup mieux. N'est-ce pas alors le cas d'oublier les principes ? C'est ce que l'on fait assez généralement.

La santé de Constance est meilleure, n'est-ce pas ? Donnez-moi quelques détails sur la vôtre, avant que je vous revoie. On me dit que vous avez éprouvé une crise salutaire. Je trouve une telle vie morale dans ce que vous écrivez, que je ne puis me défendre d'espérer que votre santé est meilleure. S'il vous fatiguait de m'en donner des nouvelles, est-ce que l'aimable Rosalie ne consentirait pas à m'écrire quelques lignes ?

Mon père prend à vous un intérêt qui, j'en suis sûr, vous serait doux à éprouver.

XI

[*A Rosalie de Constant.*]

Je vous porte à moitié chemin cet exemplaire que vous désirez, ma chère Rosalie; je crois que vous y trouverez plus encore que vous n'espérez. Votre cousin, qui n'a point de prévention pour ce genre, en est tout à fait épris; et séparés, nous avons pleuré aux mêmes chapitres, et presque aux mêmes pages. Ah ! croyez que c'est par les larmes surtout qu'on se ressemble et qu'on s'aime : la gaité n'est pas le réel de la vie.

J'ai pensé à votre pauvre père avec un sentiment digne de vous être offert : faudrait-il en effet ne se retrouver nulle part, et qu'il ne restât rien de ce qu'on a tant aimé ?

Adieu, ma chère Rosalie; vous me donnerez vos ordres pour Paris avant mon départ.

Ce jeudi 13 novembre [1800.]

Mon père me charge de vous dire que l'exemplaire est offert par lui.

XII

[*A la même.*]

J'ai reçu une si aimable lettre de Benj., de Dôle, que je suis tentée de vous tout pardonner. Mais, je vous en prie, songez qu'avec autant d'esprit que vous en avez, on exerce une puissance; et qu'il faut ne pas s'en servir pour faire de la peine. Il y a beaucoup de choses dans le cœur qu'on ne dit pas; mais quand une personne qui ne vous a pas fait de mal vous prie de respecter son sort quel qu'il soit, il me semble qu'on ne doit pas se hasarder à causer des chagrins dont on ne pourrait mesurer l'étendue.

Si vous étiez libre un jour, vous devriez venir dîner avec mon père et moi. Quand et comment peut-on vous voir ?

Ce mercredi.

XIII

[4] *madame Achard, à Saint-Jean* ⁽¹⁾

Si vous et vos enfants, vous voulez de moi dimanche à 5 heures, *dear madame*, j'accepte avec plaisir et reconnaissance. Nous viendrons deux, parce qu'il se peut que mon fils soit arrivé d'ici là. — Mille amitiés.

Le bruit se répand que l'archiduc Jean va venir à Berne.

Vendredi.

XIV

Pour M. Charles Constant, à Saint-Jean ⁽²⁾

Benjamin vient de me dire que M. de Rebecque vous avait dit que j'avais vu la lettre que vous lui aviez écrite à Dôle. Je ne l'ai pas vue : *Ainsi je n'ai pu lui dire que je l'avais vue*, encore moins la juger.

Quand M. de Rebecque m'en dit en conversation les expressions (de cette lettre) je lui dis que cela me paraissait un peu dur ; mais que c'était dans la franchise un peu vive de votre caractère, d'être ainsi ; et que je l'avais quelquefois éprouvée.

J'aurais dit cela devant vous, comme en arrière ; et en général, je vous prie de croire que jamais je ne prononce sur une personne que je considère, un mot qu'elle ne pourrait entendre.

Je suis triste d'une scène qui doit faire mal à tout le monde ; mais n'oubliez pas que la vieillesse et le malheur doivent tout désarmer ; ne vous laissez pas aigrir par personne ; et souvenez-vous que le frère de votre père est tout ce qu'il vous reste de ce passé que rien ne pourra vous rendre. Je voudrais vous raccommo-der tous. Mais la seule chose à laquelle je ne puis consentir, c'est que mon nom soit cité autrement que dans la ligne de la plus pure vérité.

Venez me voir. Adieu.

⁽¹⁾ M^{me} Achard était la belle-mère de Charles de Constant.

⁽²⁾ Cette lettre doit être du mois de février 1811.

§ 14. Que reste-t-il de madame de Staël?

On ne rouvre aujourd'hui les ouvrages de sa jeunesse, jusqu'à *Delphine* inclusivement, que parce qu'elle y a livré au lecteur quelque part d'elle-même, et qu'une si riche nature donne du prix à tout ce qui la dévoile. C'est cela seul qui intéresse encore; tout le reste est suranné.

Corinne est une grande toile, une noble peinture, qui se place à côté du *Télémaque*, de la *Nouvelle Héloïse*, et des *Martyrs*; mais dans ce groupe on préférera sans doute les livres de Fénelon, de Jean-Jacques et de Chateaubriand, qui contiennent de plus belles pages, écrites d'un style enchanteur. Le roman de Fénelon et celui de Rousseau, dans les premiers jours de leur vogue, ont eu un succès plus retentissant; et les *Martyrs*, avec les poésies d'André Chénier, marquent une des grandes dates de la littérature française: ils ferment, et ferment glorieusement, cette période de près de trois siècles, qui s'était ouverte avec le livre de Joachim Du Bellay, et son conseil « d'amplifier la langue françoise par l'imitation des anciens auteurs grez et romains. »

Madame de Staël a été un témoin de son temps. Spectatrice passionnée, elle a été admirablement placée pour tout embrasser de son regard. Elle avait dix ans quand son père fut nommé directeur du Trésor français. Quarante ans plus tard, et bien près de sa fin, elle recevait dans son salon les arbitres de l'Europe, le vainqueur de Waterloo et l'empereur de Russie. Dans l'intervalle, elle avait tout vu, la France et l'étranger, le peuple en révolution, la cour des rois, les écrivains et les philosophes dans leur cabinet de travail. Elle avait représenté, en face de l'empereur Napoléon, la résis-

tance de l'esprit à la force. Ses souvenirs étaient aussi vifs que variés, et les livres où elle les a consignés sont des témoignages historiques dont l'intérêt ne s'effacera pas.

Les contemporains qui ont lu le livre *De l'influence des passions* n'ont pas eu besoin de notes pour saisir au vol toutes les allusions politiques dont à certains endroits il est, pour ainsi dire, tissu; mais à nous autres, lecteurs d'un autre siècle, en suivant ce texte où les noms propres sont absents, il nous faut une perpétuelle tension d'esprit pour nous rendre compte de ce que l'auteur avait en vue; et trop souvent nous abandonnons une page sans goûter la satisfaction d'avoir vu clairement à qui en avait madame de Staël, au moment où elle l'a écrite.

M. Auguste de Staël a été l'éditeur des *Dix années d'exil*, et dans sa préface il raconte que sa mère, « lorsqu'elle conçut le plan de son ouvrage sur *la Révolution française*, tira de la première partie des *Dix années d'exil* les morceaux historiques qui entraient dans son nouveau cadre..... J'ai suivi, dit plus loin M. de Staël, la marche tracée par ma mère, en retranchant tous les morceaux qui avaient déjà trouvé place dans son grand ouvrage politique. »

Aujourd'hui que les *Considérations sur la Révolution française*, avec leur titre et leurs théories démodées, n'offrent plus aux lecteurs le même attrait qu'en 1818, au moment de leur premier succès, il serait intéressant de voir publier une nouvelle édition des *Dix années d'exil*, conforme au manuscrit original, où seraient réintégrés à leur vraie place tous les morceaux que le premier éditeur en a éliminés.

L'*Allemagne* demeure l'œuvre principale de madame de Staël. Depuis le temps de Boileau, où la critique française ait si mal informée des choses du dehors, où le nom de

Shakespeare lui était inconnu, jusqu'à notre époque où le réseau des communications littéraires internationales est complètement établi, il a été fait à cet égard des progrès successifs ; pendant deux siècles, on voit s'échelonner des tentatives, suivies d'un succès croissant, pour faire connaître à la France les autres littératures européennes et l'esprit des peuples étrangers. Quand on parcourt du regard la série de ces efforts dignes de louange, on ne trouve aucun ouvrage, ni les *Lettres* de Voltaire *sur les Anglais*, ni les histoires littéraires de Sismondi, de Ginguené et de Taine, que l'on puisse égaler au livre de l'*Allemagne*. Le livret de Voltaire n'en a pas l'ampleur, et les autres ouvrages qu'on pourrait citer, n'en ont pas eu l'influence.

Ce livre de madame de Staël a été favorisé de deux merveilleuses coïncidences : elle a visité l'Allemagne au temps de sa plus belle floraison littéraire ; et son ouvrage, en paraissant au moment de la chute de Napoléon, a inauguré en France la littérature de la Restauration, qui demeure une des époques les plus brillantes de l'esprit français.

EUGÈNE RITTER.



LA STÉNOGRAPHIE

Travail lu dans la séance du 20 décembre 1898,
Groupe d'économie sociale

I

La Sténographie dans l'enseignement.

La sténographie est une écriture phonétique dont les signes extrêmement simples permettent de transcrire les sons sans tenir compte de l'orthographe. C'est de ce caractère d'écriture phonétique qu'on a essayé de tirer parti dans l'instruction. L'écriture usuelle, qu'il ne faut pas confondre avec l'orthographe, présente pour l'enfant de réelles difficultés. Elle doit sa complexité d'abord à ce qu'elle se compose de majuscules et de minuscules, puis à ce qu'elle se divise en écriture d'imprimerie et en écriture de manuscrit bien différentes l'une de l'autre. En outre l'écriture correcte diffère beaucoup de l'écriture courante dont les lettres sont souvent méconnaissables. Enfin, et c'est là la principale difficulté pour le petit enfant qui n'a encore rien appris, l'analogie des sons ne correspond pas à l'analogie des signes comme cela a plus ou moins lieu en sténographie suivant les systèmes.

Exemple p et b == | et |
je et che == ˘ et ˘
k et g == / et /

(Système Duployé).

Une fois qu'il connaît les différents signes de l'écriture, l'écolier est bien loin de savoir les réunir pour en faire des mots et des phrases. Il lui reste encore toute l'étude aride de l'orthographe. Dans notre ville ce n'est guère qu'à la fin du collège inférieur que l'élève sait ou plutôt est censé savoir toutes les règles si embrouillées de la grammaire française. Il lui a fallu 8 ans environ pour arriver à écrire correctement.

Pour la lecture les difficultés sont les mêmes que pour l'écriture. Celle-ci n'étant pas phonétique on ne peut lire ce qui est écrit, et c'est à force de pratique que l'enfant parvient à démêler pourquoi dans tel cas, telles lettres rendent tel son et pourquoi, dans tel autre cas, les mêmes lettres représentent un son différent. Exemple: ils *aiment souvent*.

La sténographie au contraire s'apprend en quelques jours. Dès que l'enfant en connaît les signes, beaucoup plus simples que ceux de l'écriture ordinaire, il se trouve en état de lire et d'écrire sans avoir eu besoin d'apprendre une seule règle de grammaire. Il peut écrire correctement dans les cas les plus compliqués puisqu'il ne prend note que des sons. Il est évident qu'un enfant de 7 à 8 ans, même après une année d'étude, ne pourrait suivre la parole, mais il écrirait déjà beaucoup plus rapidement qu'en écriture ordinaire. Le maximum de vitesse ne s'obtient que peu à peu et par une grande pratique.

Plusieurs instituteurs français ont eu l'idée d'appliquer la sténographie à l'enseignement de la lecture et de l'écriture usuelle, ainsi qu'à celui de l'orthographe. Écoutons à ce propos les explications données par M. René Fourès, secrétaire de la Société française de Sténographie dans sa brochure sur la « *Sténographie appliquée à l'enseignement primaire* ».

• Les alphabets sténographiques sont très rapidement assimilables et l'enfant arrive facilement à lire un texte écrit avec l'un d'eux. Pour le faire passer de là à la lecture de l'écriture ordinaire on met en regard les deux alphabets et les deux textes sténographique et usuel. Le travail de comparaison auquel est ainsi obligé de se livrer l'élève lui grave vite dans l'esprit et les formes des caractères usuels et leurs divers groupements, c'est-à-dire l'orthographe. Pour l'enseignement plus spécial de celle-ci on fait beaucoup usage d'un procédé qu'on nomme : dictée muette ou dictée sténographique et qui consiste à mettre sous les yeux ou entre les mains de l'élève un texte sténographique qu'il doit traduire en écriture ordinaire. Une fois la traduction faite, elle est soit corrigée par le maître, soit comparée par l'élève lui-même, avec le texte imprimé. C'est même, disons-le dès à présent, avec ce genre de dictée que beaucoup de maîtres ont commencé l'emploi de la sténographie dans leurs écoles. L'élève connaissant déjà l'écriture usuelle ; d'autres ont fait marcher de front l'enseignement des deux alphabets. de la sténographie et de l'orthographe ; quelques-uns enfin, plus systématiques et plus logiques, ont fait résolument débiter par la lecture sténographique puis ont fait servir cette première assise à l'acquisition de la lecture usuelle et de l'orthographe.

• De nombreux systèmes phonétiques de sténographie ont été appliqués à l'enseignement, mais l'école Duployé surtout a répandu l'idée des dictées sténographiques par son journal mensuel : *La dictée sténographique*. »

Permettez-moi, pour compléter l'exposé qui précède, deux citations tirées encore de la brochure de M. Fourès !

M. Choquet, instituteur à Origny, écrit à M. Emile Duployé, auteur du système qui porte son nom :

« Je suis heureux de vous signaler les progrès rapides
« que mes élèves font grâce à votre sténographie. Cela est
« naturel; votre écriture exclusivement phonétique les
« oblige à un travail intellectuel incessant qui met toutes
« les facultés en jeu. Ils sont obligés — partant du son
« des mots — d'en rechercher le sens, l'espèce, le rôle.
« l'accord. Il en résulte un développement général de l'intelligence dont chaque branche du programme profite.
« La vulgarisation de votre sténographie est donc appelée
« à une heureuse transformation dans les études. »

M. Tilliet, instituteur à Andilly (Seine-et-Oise), déclare ce qui suit :

« Ma classe est divisée en trois cours, plus le cours préparatoire. Il faut s'occuper de tout ce petit monde et le plus possible. Six heures de classe par jour pour quatre groupes d'enfants ne donnent au maître qu'une heure et demie par groupe. C'est peu, vu l'étendue des programmes.
« Comment arriver à accroître ce temps ? Par la sténographie. C'est surtout pour l'enseignement du français que je l'emploie.

« Une dictée est écrite en sténographie au tableau noir.
« Tantôt elle est traduite par le premier groupe seulement
« tantôt par le premier et le deuxième simultanément; pendant ce temps, je puis m'occuper du troisième cours ou de la classe préparatoire qui, comme on le sait, ne travaille guère sans le secours du maître. »

La sténographie devrait donc être enseignée dès les premières années de l'école primaire. Il importe de commencer tôt et de profiter de la souplesse de main de

enfants. Ceux-ci seraient les premiers à s'apercevoir des avantages de l'écriture abrégative ; ils arriveraient en quelques années à suivre la parole, à lire couramment et gagneraient ainsi un temps précieux.

Mais c'est surtout dans l'enseignement secondaire et supérieur que les services rendus seraient appréciables. L'élève n'aurait plus besoin de consacrer du temps à l'étude de la sténographie qu'il connaîtrait à fond et dont il se servirait à tout propos. Il ne serait plus obligé de déformer son écriture pour aller plus vite et de faire une horrible cacographie comme cela lui arrive malheureusement trop souvent. Le maître lui-même avancerait plus rapidement ; le temps gagné serait incalculable.

Dans les classes supérieures de notre Collège et à l'Université le jeune homme qui doit prendre des notes pour la plupart des cours verrait sa tâche singulièrement facilitée par l'emploi de la sténographie. Sans tomber dans l'exagération en prenant trop de détails, il pourrait n'écrire que le strict nécessaire, mais ses notes seraient plus lisibles et plus exactes. En outre, moins absorbé par le travail matériel de l'écriture, il aurait plus de liberté d'esprit pour suivre la parole du maître et en retirerait plus de profit.

Quant au programme, souvent surchargé, il s'en trouverait allégé.

II

Utilité de la sténographie.

L'exposé qui précède aura suffi je l'espère à faire ressortir les services très réels que rendrait aux élèves eux-mêmes la sténographie, à condition qu'elle soit enseignée obligatoirement dès les premières années de l'école

primaire. Mais c'est surtout plus tard, lorsqu'ils seraient aux prises avec les exigences de la vie, que les jeunes gens en reconnaîtraient l'utilité. Passons donc rapidement en revue les diverses applications auxquelles elle peut donner lieu.

Dans le commerce, la sténographie est surtout employée pour la correspondance. Le directeur, gérant ou chef d'une maison ou d'une fabrique, reçoit journellement un nombre considérable de lettres et par conséquent en expédie autant. S'il n'a pas de sténographe à son service, comment s'y prend-il ? Il passe une grande partie et souvent la plus grande partie de la journée soit à dicter les réponses, soit à répondre lui-même. Comme tout se simplifie au contraire s'il dispose d'un sténographe et quelle immense économie de temps ! En quelques minutes, au lieu de quelques heures, toutes les réponses sont dictées. Aucun mot ne se perd et le chef de maison n'est occupé que peu d'instant à sa correspondance. L'employé sténographe traduit alors les réponses en écriture ordinaire, ce qui se fait très rapidement avec peu de fatigue au moyen de la machine à écrire.

Dans les pays où la sténographie est déjà très répandue, ces réponses ne sont pas recopiées, le texte sténographique est expédié directement. Jugez donc de la double économie qui résulte du fait que la correspondance est entièrement achevée sitôt la dictée terminée.

Voilà la première et principale application de la sténographie dans le commerce. L'écriture abrégative est utilisée encore dans beaucoup d'autres cas ; ceux-ci dépendent tellement des circonstances dans lesquelles se trouvent les personnes intéressées qu'il est difficile de les énumérer tous ici. Qu'il me suffise de dire qu'à tout propos et à tout instant le chef et ses employés ont avantage à se servir de l'art abrégatif : qui pour des notes personnelles, qui pour

retenir certains détails importants, qui pour conserver les instructions reçues, etc., etc.

M. Matthey-Jeantet, professeur de sténographie au Locle, a fait, en vue de la dernière Exposition Nationale suisse de Genève, un intéressant travail sur : « *Les applications pratiques de la sténographie* ». Voici ce qu'il dit entre autres à propos du commerce :

- Chacun sait que les correspondances sont annotées,
- c'est-à-dire portent au verso : date, nom du correspondant,
- ainsi qu'un résumé très bref de l'objet de la correspon-
- dance. Ce résumé est même souvent si laconique qu'il
- devient inutile, car il n'indique pas suffisamment le con-
- tenu de la lettre ; parfois même il n'est fait aucun résumé,
- ce qui oblige le négociant ou l'industriel à relire tout du
- long un certain nombre de lettres avant de trouver le
- renseignement dont il a besoin. C'est de toute façon une
- perte de temps que l'on peut éviter en reproduisant au
- verso, si la correspondance est pliée en casier, ou à l'un
- des angles, si elle est classée ouverte, au moyen de la
- sténographie, le passage principal réduit ou non de la
- correspondance. Il sera facile ainsi d'annoter largement
- sans perte de temps, et — l'écriture abrégative étant
- plus compacte que l'écriture ordinaire — sans que ces
- annotations exigent beaucoup d'espace ; il en sera de
- même pour les remarques ou observations à faire sur les
- factures, sur les doubles de commissions, sur les cata-
- logues et prix-courants des fournisseurs ou concurrents,
- remarques nécessaires pour lesquelles l'on dispose rare-
- ment d'une place suffisante et que, pour cette raison, il
- faut écrire la plupart du temps sur une feuille à part,
- sinon admettre un système de marques et contre-marques
- (croix ou traits divers) dans lesquelles l'on s'embrouille

- indubitablement. Un simple monogramme sténographique
- remédiera à tous ces inconvénients. »

Je crois avoir suffisamment insisté sur les applications de la sténographie dans le commerce et je passe aux administrations.

Dans celles-ci, qu'elles soient publiques ou privées, la sténographie est aussi de toute utilité. Pour la correspondance d'abord l'écriture abrégative rend les mêmes services que dans le commerce ; les fonctionnaires supérieurs dictent les réponses à leurs employés subalternes. Les rapports fréquents qui doivent être élaborés sur des questions importantes donnent lieu à une seconde application que M. Matthey-Jeantet développe dans le travail déjà cité.

La sténographie est utilisée en outre pour rédiger les procès-verbaux des diverses assemblées, pour prendre des notes, etc., etc.

Elle serait encore d'un précieux secours à la science militaire pour les cartes géographiques, souvent très détaillées et surchargées de noms, pour la transmission rapide des ordres, pour la correspondance, etc.

Arrivons aux professions libérales. Est-il besoin de parler encore des avantages que retireraient de la sténographie les médecins toujours pressés pour la rédaction de leurs notes personnelles et de leurs rapports ; les ecclésiastiques pour composer leurs sermons et fixer sur le papier les idées à mesure qu'elles se présentent à leur esprit ; les avocats qui tireraient grand profit de l'écriture abrégative pour la préparation de leurs plaidoiries, pour noter les déclarations de leurs clients et les dépositions des témoins ; les professeurs pour préparer leurs cours, pour rédiger les comptes rendus des congrès, conférences, séances, etc., auxquels ils ont si souvent l'occasion d'assister.

Quant au journaliste, il ne peut se passer de l'écriture abrégée. C'est lui en effet qui doit reproduire fidèlement les conférences intéressantes, les discours importants, les procès captivants, etc. N'avons-nous pas tous été frappés dernièrement de l'utilité incontestable de la sténographie dans le journalisme, à propos d'un procès célèbre qui s'est déroulé en France. Quel rôle la sténographie n'y a-t-elle pas joué, et chacun n'a-t-il pas reconnu la supériorité du compte rendu sténographique, toujours précis, sur le compte rendu ordinaire plus ou moins exact.

Enfin personne n'ignore les applications de la sténographie au Parlement. Des sténographes officiels prennent note de tous les discours prononcés dans les assemblées législatives et ces discours sont reproduits aussitôt *in extenso*. Les conséquences de la rapidité en même temps que de l'exactitude des renseignements ainsi recueillis, sont incalculables; la sténographie a trouvé là un de ses plus utiles emplois.

Dans la vie privée, la sténographie ne saurait être un art superflu. Qui n'a ressenti parfois le désir de pouvoir conserver une conférence intéressante, un beau discours, un toast bien tourné, un souvenir, une sentence, une idée ?

Au moyen de l'art abrégatif, rien ne sera plus facile. La sténographie donne donc lieu aux applications les plus diverses et elle sera d'un précieux secours à toute personne quelle que soit son occupation.

III

Aperçu de Statistique et Conclusion

Dans quelles proportions, la sténographie a-t-elle pénétré dans les principaux pays civilisés et dans le nôtre en particulier ? Les renseignements suivants sont empruntés à la

brochure de M. Fourès sur la « *Sténographie appliquée à l'enseignement primaire* », à l'article de M. Louis Mogeon publié dans les numéros 12 et 13 de l'*Educateur* 1891 et à son récent travail sur la *Sténographie dans l'enseignement secondaire*.

En France plus de 3000 instituteurs et institutrices se servent avec grand succès de la sténographie pour l'enseignement primaire. En outre la sténographie a pénétré à Paris et dans le reste de la France dans de nombreux établissements d'instruction secondaire et supérieure. L'enseignement de la sténographie va souvent de pair avec la « dactylographie » ou art de manipuler les machines à écrire. L'écriture abrégative est aussi employée dans les sphères militaires pour le tracé des cartes géographiques. Dans le commerce de nombreuses maisons ou fabriques possèdent déjà des sténographes dactylographes.

Au Parlement, la sténographie est actuellement en grand honneur ; le palais Bourbon et le Sénat comptent chacun une vingtaine de sténographes officiels. En Angleterre, les cours de sténographie sont fort répandus. C'est à Londres qu'existe la plus grande école sténographique du monde ; « La Metropolitan School of Shorthand » véritable institut qui a formé déjà des milliers d'élèves. La sténographie est indispensable à Londres pour obtenir la place de correspondant dans une maison de commerce.

En Allemagne, l'institut royal de Dresde est exclusivement consacré à l'enseignement de la sténographie et subventionné par l'Etat. Le Reichstag possède vingt-quatre sténographes officiels. Le gouvernement Saxon engage tous les employés des ministères à apprendre la sténographie, elle est enseignée dans les académies de guerre, dans les écoles de cadets et dans 600 établissements d'instruc

publique. Elle est utilisée en outre dans toutes les carrières et elle est indispensable pour le commerce.

En Italie, le ministère recommandait il y a quelques années la création de cours du soir de sténographie en s'engageant à concourir pour moitié dans la dépense nécessitée par cet engagement.

En Amérique, la sténographie est obligatoire pour le commerce, elle permet d'avoir une profession fort lucrative pour l'un et l'autre sexe et d'habiles sténographes sont formés dans les « Commercial Colleges » et les « Business Colleges ».

Arrivons à notre pays, dans lequel les diverses sociétés sténographiques allemandes et françaises réunissent un effectif total de 4500 sténographes. En Suisse allemande, la sténographie est enseignée obligatoirement dans la section commerciale du Technicum de Winterthur et à l'Ecole de Commerce de Saint-Gall. Elle est enseignée facultativement dans presque toutes les autres écoles commerciales et dans plusieurs établissements d'instruction secondaire. Un grand nombre de maisons de commerce et de fabriques exigent de leurs employés la connaissance de la sténographie et celle-ci gagne toujours plus de terrain dans les carrières libérales.

Les principaux gouvernements possèdent des sténographes officiels pour le compte rendu des assemblées législatives, ce qui est du reste aussi le cas pour la Suisse romande. Quant aux Chambres fédérales, elles comptent six sténographes seulement, dont quatre allemands et deux français; ces sténographes sont souvent appelés à fonctionner à la fois au Conseil national et au Conseil des Etats.

En Suisse romande la sténographie n'a pas encore pris
1 aussi grand développement qu'en Suisse allemande;
1 n peu de maisons de commerce encore ont adopté l'usage

de la sténographie, mais les cours qui forment depuis quelques années des légions de sténographes sont d'un bon augure pour l'avenir. A Neuchâtel trois cours de sténographie subventionnés par l'Etat sont donnés aux jeunes gens et aux jeunes filles. Des cours ont lieu en outre à la Chaux-de-Fonds, au Locle et dans diverses petites localités de ce canton. A Lausanne, la sténographie est obligatoire à l'Ecole industrielle et commerciale; des cours facultatifs ont lieu au collège cantonal, à l'Ecole normale des Jeunes filles et au Gymnase mathématique. L'Ecole normale des garçons possède une société d'élèves dont le but est d'apprendre la sténographie.

Des cours publics ont été organisés à la société des jeunes commerçants et à l'Union chrétienne. En outre, l'unique société sténographique qui pratique le système Duployé compte de nombreux adhérents. C'est grâce à elle et à quelques personnes dévouées que la sténographie a pris un développement si considérable. L'art abrégatif est encore enseigné dans plusieurs villes du canton de Vaud: au Collège et à l'Ecole supérieure de Moudon, au Collège de Vevey, au Collège et à l'Ecole supérieure de Morges, à Yverdon. Cette dernière ville possède en outre une société sténographique.

A Genève enfin l'enseignement de la sténographie est obligatoire à l'Ecole de Commerce, facultatif au Collège et à l'Ecole professionnelle. En outre plusieurs cours publics sont organisés chaque hiver par les deux principales sociétés de notre ville. Citons parmi ceux-ci: les cours donnés à l'Association des Commis, à l'Union chrétienne des Jeunes gens, à la Société des Amis de l'Instruction, etc., etc. ⁽¹⁾

⁽¹⁾ Actuellement, depuis octobre 1898, la sténographie est enseignée obligatoirement dans la section commerciale de l'école secondaire et supérieure des jeunes filles.

Il ressort de cette courte énumération que la Suisse romande en général et Genève en particulier se sont laissés devancer par la Suisse allemande. Le moment ne serait-il pas venu de poursuivre activement la vulgarisation de cette nouvelle étude et de faire apprécier les avantages de la sténographie aux nombreuses personnes qui les ignorent encore ?

Écoutons pour terminer ce que dit à ce propos M. Lemarchand, ancien sténographe officiel français :

« L'écriture ordinaire est un véritable boulet que l'homme de lettres traîne à la remorque de son imagination, dont l'étudiant sur les bancs de l'école ne sent que trop souvent le poids, et que l'homme d'affaires, le négociant regrette souvent aussi de voir attaché à sa plume, car il connaît le proverbe anglais « Time is money ». Le jour où tous ceux qui savent écrire auront à leur disposition deux écritures, l'ordinaire et la sténographique, un immense progrès sera accompli. »

Eh bien ! Messieurs, mon plus vif désir est que ce progrès s'accomplisse le plus tôt possible ; que les pédagogues éclairés qui s'occupent de notre instruction n'oublient pas cette branche utile et que tous les obstacles qui s'opposent à la cause de la sténographie s'aplanissent peu à peu !

17 avril 1898.

Albert CUCHET.

NOTES

SUR

JÉRÉMIE PAUZIÉ

Joaillier

Attaché à la Cour impériale de Russie

1716-1779

AVANT-PROPOS

En 1884, j'avais attiré l'attention des amateurs sur des portraits au pastel que l'on m'assurait provenir d'une famille Pauzié dont deux membres furent attachés à la Cour Impériale de Russie, l'un à titre de chirurgien, l'autre comme joaillier.

Je fis quelques recherches afin d'en faciliter la vente à une personne de condition modeste, habitant les Tranchées de Rive, à Genève. Cette dame m'avait été spécialement recommandée par un peintre genevois et je transmis le résultat de mes investigations à deux journaux de notre ville.

Ces tableaux représentant Jérémie Pauzié et l'une de ses sœurs furent achetés par M. Gustave Revilliod et placés dans

son admirable musée l'« Ariana » devenu, par disposition testamentaire, la propriété de la Ville de Genève.

Dès lors, M. Thury, libraire, rue Petitot, me confia un mémoire abrégé de la vie de Jérémie Pauzié, ayant partiellement trait au séjour de cet artiste en Russie, et il m'engagea à poursuivre mes recherches de manière à établir d'une façon plus précise et plus correcte les souvenirs et la vie de l'artiste.

C'est donc le résultat de ce travail qui va fournir matière aux paragraphes qui suivront ; il servira à faire amplement connaître un artiste très attaché à la République genevoise et qui l'a honorée non seulement par son talent, mais encore par ses libéralités.

Origine de la famille Pauzié

Les *Pauzié* (soit *Pausié*, *Pauzier*) étaient originaires de Clairac, petite ville sur le Lot, dans une charmante vallée qui dépendait jadis de l'ancien gouvernement de la Guyenne et de Gascogne.

Les Pauzié appartenaient à la religion réformée. Etant venus se fixer à Genève, ils y demeurèrent d'abord comme habitants, puis comme bourgeois. *Etienne Pauzié*, père de Jérémie, avait deux frères ; *Robert*, négociant en vins, resté à Clairac, et *Pierre*, chirurgien, attaché à la Cour impériale de Russie.

Etienne Pauzié (père de Jérémie) épousa Suzanne Bouverot. La cérémonie eut lieu le 30 avril 1708, à l'église de Saconnex-le-Petit, sur territoire genevois.

En 1729, sur les sollicitations de son frère Pierre, résidant à Moscou, il quitta Genève, emmenant avec lui ses deux fils, *Philibert* et le futur joaillier, *Jérémie*, alors âgé de douze ans, laissant à Genève trois de ses filles et un garçon.

Jérémie Pauzié était né à Genève, le 6 décembre 1716, et baptisé à l'église de St-Germain par Spectable Jean-Antoine Fatio ; son parrain fut (Jérôme) *Bouverot* citoyen de Genève,

(reçu bourgeois, à Genève, le 26 août 1702 pour 4200 florins, 10 écus pour la bibliothèque, 2 fusils et 2 gibernes) il était fils de Jean Bouverot, de Pont de Veyle, en Bresse.

II

Départ pour la Russie. — Tribulations. — Arrivée.

Nous avons vu que le départ d'Etienne Pauzié et de deux de ses fils eut lieu dans l'hiver de 1729. Dans les notes laissées par Jérémie Pauzié, il narre les difficultés, les tribulations sans nombre que son pauvre père eut à surmonter à l'occasion de ce long voyage, surtout dans une saison rigoureuse et en raison de ce que les moyens de communications étaient bien différents de ceux de nos jours.

Après avoir traversé la Suisse, l'Alsace, la Westphalie, nos voyageurs durent séjourner à Amsterdam où deux amis d'Etienne Pauzié, MM. *Du Thil* et *De Bergeries*, leur procurèrent les ressources pour se rendre pédestrement à Hambourg.

C'était en janvier. Arrêtés par l'intensité du froid, ils se virent contraints à stationner cinq jours dans une petite localité où le pauvre père, réduit à d'infimes ressources, dut abandonner une part de son bagage en garantie du règlement de ses dépenses. Heureusement qu'à son arrivée à Hambourg, Pauzié reçut quelque argent de son frère !

Hélas, ce secours ne put produire les résultats espérés, car Pauzié, épuisé et malade pendant six mois, dut s'en servir pour payer la nourriture, le logement, l'entretien de ses enfants et les frais occasionnés par sa maladie. Cela l'entraîna forcément à renoncer au voyage de son fils Philibert et à confier ce jeune homme, comme apprenti coutelier, à M. Dumas.

Emouvante, mais cruelle séparation pour tous et nouveau sujet d'inquiétude et de chagrin, car longue était la distance qui restait à parcourir !

En août, Etienne Pauzié et son fils arrivaient à St-Petersbourg, dépourvus de toutes ressources.

III

Séjour en Russie. — Nouvelles épreuves. — Mort d'Etienne Pauzié. — Apprentissage de Jérémie. — Son établissement comme joaillier. — Son mariage. — Appui des nobles et de la Cour impériale. — Voyage en Suisse. — Retour en Russie. — Incidents divers. — Départ de Russie pour Genève.

La situation était rendue d'autant plus douloureuse que le frère d'Etienne Pauzié, le chirurgien Pierre, absent de St-Petersbourg se trouvait en villégiature à Moscou.

Grâce à un restaurateur français, nommé Dubuisson, lui et son fils purent être logés et nourris durant quinze jours et parvinrent à obtenir un secours de dix écus d'un ami du chirurgien.

Malgré la distance qui sépare St-Petersbourg de Moscou, nos vaillants émigrants effectuèrent la route à pied, se contentant pour nourriture d'un peu de lait et de pain.

Après six semaines d'angoisses et de souffrances, on arrive à Moscou, ancienne capitale de l'Empire. La cité venait d'être en grande partie consumée par un violent incendie ; que l'on juge de la tristesse qui accompagna l'entrevue d'Etienne Pauzié avec son frère, la maison de ce dernier ayant été détruite. Tous deux durent, pendant plusieurs mois, recourir à la charité publique !

L'impératrice de Russie venait d'accorder le commandement de la ville d'Archangel à un brave ami des frères Pauzié, le brigadier Roland, et ce, en récompense de ses bons et longs services. Archangel, ville célèbre et commerçante, située sur la Dvina, à huit lieues de la mer Blanche, avait des maisons de bois, grossièrement bâties sur un espace d'une lieue de long sur moins de la moitié de large et sa forteresse n'était composée que d'une enceinte en bois.

C'est dans cette place éloignée, où la vie était rendue facile, le commerce et le culte libres, que Roland offrit d'emmener la famille Pauzié; Jérémie avait alors treize ans.

L'offre de l'ami bien accueillie, ils partirent de Moscou le 11 juin 1730 et, après quatre semaines de voyage, arrivaient à Vologda. Une chétive barque les transporta de là au lieu de destination.

Jérémie Pauzié raconte dans quel état de souffrance il avait mis son père pendant ce transfert. Voulant poursuivre des canards, le jeune homme sauta dans un petit bateau qui était attaché à la barque. Ne sachant pas ramer, le bateau alla à la dérive et ne s'arrêta sur la berge que près d'un grand bois éloigné de toute habitation.

Pendant douze heures il appela au secours; ses cris furent enfin entendus et il put être rendu aux siens malades de trouble et d'émotion.

Roland voulait incorporer notre étourdi dans le régiment de Vologda et lui créer une situation militaire. Il ne put mettre entièrement son plan à exécution, car après cinq mois de séjour à Archangel, ce bienfaiteur des Pauzié tomba malade et mourut. Il n'oublia point son infortuné ami, le père de Jérémie, auquel il légua cent roubles.

L'héritier éprouva un tel chagrin de la perte de son bienfaiteur qu'il en succomba peu de temps après.

Jérémie fait un touchant récit des derniers moments de son père : « J'étais dans un tel désespoir, écrit-il, que l'on m'enleva par force et l'on me transporta dans l'appartement de mon oncle, où ma tante fit tout son possible pour me tranquilliser. Le lendemain, malgré toutes les précautions que l'on prit pour ne pas me laisser sortir de la chambre, je trouvai moyen de passer par la fenêtre qui était basse et je m'introduisis dans la chambre où était le cadavre de mon père. Mon désespoir augmenta en le voyant et on eut toutes les peines possibles à m'éloigner de la couche funèbre ».

Jérémie Pauzié, ainsi livré à lui-même à l'âge de quatorze ans, reçut les secours de son oncle Pierre et c'est lui qui le recommanda à un artiste parisien, habile lapidaire, résidant à St-Petersbourg, nommé *Graveraux*.

Celui-ci le reçut comme apprenti en exigeant une durée de sept années pour lui apprendre son métier. Il fut bien accueilli par cet artiste et devint le sujet des affectueux soins de son épouse.

Comme on peut le croire, son instruction religieuse avait été fort négligée jusqu'alors. Un ministre de l'Eglise réformée française, M. Dunant, se chargea de lui donner trois fois par semaine des leçons qu'il suivit avec beaucoup de zèle et d'assiduité.

Après deux années d'apprentissage, Jérémie travaillait déjà avec beaucoup d'intelligence, de savoir et de goût, quoiqu'il eût à se plaindre de certaines brusqueries de son patron, bel homme, spirituel, mais adonné au jeu et à la boisson.

Une caravane venant de Chine avait apporté des pierres fines en rubis et autres pierres orientales à Anne Ivanovna,

tante de l'empereur Pierre II ⁽¹⁾ encore enfant, l'Impératrice régente manifesta le désir de les voir tailler. Jérémie Pauzié s'acquitta, souvent seul de cette tâche, dans un local choisi par la Souveraine.

Celle-ci admirait l'adresse du jeune apprenti, aussi lui proposa-t-elle, comme témoignage de sympathie et de confiance, de l'envoyer en Chine avec un de ses ambassadeurs, pour le choix et les achats de pierres précieuses destinées à la Cour. Par malheur pour Pauzié, l'Impératrice vint à décéder trois semaines après cette proposition ⁽²⁾ et il n'y fut donné aucune suite.

Ayant achevé son apprentissage, Jérémie Pauzié ne voulut pas donner satisfaction aux exigences de son maître qui aurait voulu profiter de lui et s'enrichir à ses dépens. Il s'en sépara non sans éprouver une vive peine, car M^{me} Graveveau avait pris soin de son éducation et lui avait épargné bien des désagréments, et se mit courageusement à l'œuvre pour son propre compte.

Un Genevois, ami de son père, M. De Carro, lui procura les instruments nécessaires; un israélite nommé Liebmann, accrédité à la Cour du régent Biren, fit une avance de fonds, et le jeune ouvrier, ainsi rendu à sa propre liberté, parvint à réaliser de jolis gains par son travail.

Non seulement d'honnêtes gens de la noblesse s'intéressèrent à ses efforts, mais il eut un ami, un protecteur qui lui rendait de fréquentes visites à son atelier; c'était le chancelier de Vorontsof, époux de la cousine germaine d'une

⁽¹⁾ Pierre II petit fils de Pierre-le-Grand (1727-1730).

⁽²⁾ Le 28 octobre 1740. Ivan VI, petit fils de Catherine I, lui succéda à l'âge de trois mois seulement. Après un an de règne sous la régence de Biren; il fut renversé et remplacé par Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand.

dame d'honneur de la princesse Elisabeth. Cette dame lui procura d'intéressants travaux, tant pour le compte des personnages les plus marquants de la Cour que pour le sien. La régente Anne lui donna d'anciennes pièces à remonter dans un genre moderne.

Admis à la Cour, Pauzié savait se rendre agréable par ses manières distinguées et son excessive politesse; aussi la Souveraine le recevait avec un certain abandon, car elle lui parlait très familièrement dès qu'il lui avait délicatement baisé la main. Dans ses notes, le joaillier raconte comment la Régente procéda pour la réussite de son coup d'Etat et par quel habile moyen elle parvint, à l'aide de trois cents hommes, à prendre possession du trône impérial en qualité de fille de l'Empereur Pierre I.

Il dut, à cette occasion, se prémunir contre toute surprise, pour ne pas être dépossédé des bijoux et des pierres précieuses qui lui avaient été confiés. L'Impératrice victorieuse dans sa tentative reçut Pauzié avec beaucoup de prévenance et de considération. Le prince de Saxe, son filleul, sollicitait le duché de Courlande, l'Impératrice accéda à sa demande et ordonna à Pauzié la confection de la décoration de l'ordre de St-André ⁽¹⁾ à laquelle quinze mille roubles furent consacrés. Ce beau travail fut préalablement modelé en cire, sur laquelle les brillants avaient été arrangés de façon que S. M. put le voir aussi bien que s'il avait été achevé.

Le chancelier de Vorontsoff réservait de son côté à son jeune ami joaillier la fabrication et l'ornementation des tabatières, bagues et autres pièces de valeur.

Le comte Linard, ambassadeur de la Cour de Saxe en Russie, le recommanda à de hauts personnages.

(1) Le Tsar est le grand maître de cet ordre qui a pour marque distinctive la croix de St-André avec l'effigie du saint pendue au bout ne autre petite croix. Cet ordre a été fondé par Pierre I.

C'est ainsi que trois ans après son mariage avec Elisabeth Scalonne ⁽¹⁾, Jérémie Pauzié se trouvait en possession de dix mille roubles ; il était alors père de trois enfants.

Le surmenage affaiblissait considérablement l'état de santé de Pauzié ; d'autre part la nostalgie le rendait triste ; aussi lorsque le ministre Kissler, de Mulhouse, lui proposa de faire avec lui un voyage en Suisse, accepta-t-il l'offre avec empressement.

Le comte chancelier de Vorontsoff et son épouse parurent affectés d'une si rapide résolution et reprochèrent à Pauzié l'abandon de sa femme et de ses enfants.

Sur ses loyales déclarations, l'opinion du comte et de la comtesse se modifia. D'abondantes lettres de recommandations pour les autorités des villes par lesquelles ils devaient passer lui furent promises et la comtesse le chargea de lui procurer une gouvernante.

L'Impératrice le reçut avec affection et donna ordre de lui préparer un passeport. Elle se sépara de Pauzié en lui pressant la main, lui disant avec émotion : « Dieu te conduise, et apporte-moi quelque chose de joli quand tu reviendras ».

. . .

Après avoir mis ordre à ses affaires et fait de touchants adieux à sa famille, Pauzié se mit en route sur la fin de Novembre 1750.

Le douzième jour, il arrivait à Berlin et logea vis-à-vis de la maison du gouverneur feld-maréchal *Kitt*, qu'il avait connu à St-Petersbourg. Il fut l'objet d'une cordiale réception chez ce haut personnage, de même que par *M. De Varandorff*, secrétaire de légation de Prusse en Russie.

⁽¹⁾ Scalogne, d'après les registres de l'état-civil de Genève. Ce nom de famille existe encore en Russie.

A Leipzig, M. et M^{me} Kaguot lui facilitèrent, par leur prévenance et leur crédit, la continuation du voyage. C'est dans cette ville qu'il rencontra M. Benelle, grand négociant en bijouterie et un autre Genevois, qui dans le langage du pays, exprima sa surprise et sa joie en lui disant : « Te voilà, bougre de pécata ».

Son passage à Berlin lui facilita des relations avec l'importante maison Jordan ; à Leipzig il acheta pour cinq mille écus de *galanteries* de la maison Benelle ce qui explique l'appui financier de la famille Kaguot.

Après un arrêt à Strasbourg, Pauzié se dirigea sur Bâle, établissant partout de solides relations commerciales.

De Bâle, il prit la route la plus courte et fit halte à Coppet où il ne put retenir ses larmes en apercevant Genève, son lieu chéri de naissance.

Le voici enfin dans ses murs, reçu avec une cordialité des plus expansive par son ami De Carro qui l'y avait précédé. Ses sœurs, tenant un magasin de ganterie, éprouvèrent une profonde émotion en retrouvant ce frère chéri, après une si longue absence.

Mis en rapport avec M. De Vésélowsky, dont il avait connu les frères en Russie, les plus vives assurances de sympathie lui furent témoignées.

Le célèbre joaillier Pallard lui confia des bijoux de valeur et il réserva pour S. M. l'Impératrice de Russie une petite montre sur bague, enrichie de diamants. Parmi ces importantes visites, citons celles faites à M. Pasteur et à M. le ministre Dunant, son catéchiste à St-Petersbourg. Enfin, il n'oublia point le célèbre médailleur Dassier, vieillard âgé de 85 ans, auquel il acheta plusieurs pièces remarquables.

Mais l'heure du départ avait sonné. Il avait reçu la nouvelle que sa femme était accouchée d'une fille et que sa

présence était vivement désirée là-bas. Il dit donc adieu à ses sœurs et à ses amis et reprit la route pour la Russie, s'arrêtant à Berlin pour prendre la jeune personne destinée au service de madame la grande chancelière de Vorontsoff, ainsi que la future épouse d'un monsieur Vainach qui devait contracter mariage à Francfort.

On fit halte à Dresde où Pauzié était recommandé au comte de Bruhl, premier ministre de la Cour, ainsi qu'à d'autres grands négociants en bijouterie et à M. Poncet, Genevois, horloger du roi.

Königsberg, Dantzig et Riga furent les dernières étapes.

Deux cents lieues séparaient encore nos voyageurs de la capitale russe, où ils arrivèrent exempts de toute contrariété de voyage et de douane.

L'arrivée de Pauzié dans sa famille devint le sujet d'une véritable réjouissance ; la Cour de Russie ne resta pas indifférente à son heureux retour. Demandé aussitôt par l'Impératrice, il s'empessa de se rendre auprès d'elle et lui fit quelques présents, tout en lui étalant de ravissantes pièces, entr'autres un œuf fort artistement travaillé, portant les armes et le nom de la Souveraine, formé de brillants. Cet œuf s'ouvrait par un mystérieux ressort. Des pièces non moins ingénieuses, telles que tabatières d'un genre spécial, des bijoux en broches, épingles, bagues, etc. L'une de celles-ci fut passée, séance tenante, au doigt de l'Impératrice.

Douze mille roubles remis à Pauzié le dédommagèrent amplement.

C'est par l'entremise de Pauzié que le fils du célèbre graveur en médailles Jean Dassier, Jacques-Ant. Dassier, habile graveur lui-même, se décida à quitter Londres pour entrer au service de la Cour de Russie, aux appointements de 3,500 roubles.

Pauzié eut maintes fois, d'ailleurs, l'occasion d'utiliser ses hautes relations au profit de ses compatriotes et de ses amis.

Dans l'une de ses visites, on le chargea de la confection d'une bague, avec brillant, de la valeur de douze mille roubles, pour être remise en don au comte d'Esterhazy.

Pauzié, invité à la table de ce personnage, en reçut de très avantageuses commandes.

Ayant éprouvé une grave maladie, Pauzié reçut la visite des gens de Cour qui lui portaient un sensible intérêt.

Un changement survint dans le gouvernement par l'avènement de Pierre III. Pauzié, créancier du nouvel empereur d'une somme assez considérable, lui rendit néanmoins visite. Le souverain lui dit en riant : « Je suis riche maintenant et vous payerai ma dette ».

A titre de sympathique souvenir, il en fit son joaillier officiel, avec le titre de brigadier, en vue de lui permettre l'entrée de ses appartements. Elle lui fut momentanément retirée par le fait de la jalousie, mais l'Impératrice lui ayant conservé son estime, saisit l'occasion de l'ensevelissement de sa tante pour confier à Pauzié la confection d'une couronne à placer sur la tête de l'auguste défunte.

La façon dont il se distingua dans ce travail le remit en faveur auprès du souverain.

Pauzié nous initie aux détails du decorum impérial. Il nous montre la grande salle, éclairée de plus de six mille bougies, dans laquelle reposait l'Impératrice. Tout est grandiose dans l'ornementation, tout est imposant dans le cérémonial du clergé russe.

A six heures du soir, il se trouvait avec l'Impératrice ; un page portant la couronne, la remit aux mains de Sa Majesté , à l'aide de Pauzié, la plaça sur la tête de la défunte Elisabeth.

Pauzié, dans la suite, s'associa pour trois années avec un Genevois habitant Londres, M. Louis-David Duval, beau-frère du célèbre Etienne Dumont, joaillier, possesseur d'une certaine fortune et de nombreux bijoux. Ils mirent chacun en commun 5000 roubles en capital et en marchandises. Duval était spécialement chargé des écritures; malheureusement, ne connaissant pas la langue du pays et d'humeur taciturne, il ne convenait guère pour les relations d'affaires avec la noblesse du pays et ne pouvait en rien aider son associé.

Les frères de Duval, joailliers de la Cour d'Angleterre, profitèrent pour expédier divers articles de bijouterie qui ne convenaient pas au genre de commerce de l'association, le débit ne lui fut pas avantageux car, dit Pauzié, il n'était permis qu'aux boutiques de la ville de vendre ces sortes de marchandises, ce qui aurait pu lui causer bien des désagréments s'il n'avait joui d'un très grand crédit à la Cour.

Ces trois années expirées, l'association dut être rompue par suite d'une maladie dont fut atteint cet associé. Pauzié eut à souffrir de sa situation, tout en parvenant à liquider non sans peine les affaires de son commanditaire. Les frères de Duval lui envoyèrent dans ce but M. Peschier, garçon fort intelligent dans les écritures.

Pierre III (1) ne l'abandonna point et lui acheta beaucoup de bijoux pour sa tante et sa nièce, princesses de Holstein.

Pauzié rappelle • qu'elles étaient peu fournies de brillants en comparaison des dames de la Cour; elles ne connaissaient pas les usages du pays, et me consultaient sur la manière de paraître les jours de gala. Voyant qu'elles n'étaient pas pourvues de bijoux, les dames de la Cour n'auraient pas manqué de dire : Voyez ces étrangères, elles viennent toutes nues dans

(1) Pierre III (1762) ; sa femme Catherine le força d'abdiquer et on assure qu'elle le fit étrangler.

notre pays et s'en retournent avec des richesses. Je leur fis plusieurs garnitures en pierres fausses de différentes couleurs, mêlées avec des brillants, ce qui produisit un effet merveilleux. Les dames ouvraient de grands yeux à la vue de ces pierreries, si bien assorties et de toute perfection. D'abord qu'elles m'apercevaient à la Cour, elles venaient me demander si ces pierres étaient fines, et moi, je n'avais garde de leur dire le contraire. L'empereur qui était du secret en fut charmé, d'autant plus que cela lui évitait de fortes dépenses. »

L'Eglise réformée, dont Pauzié fit partie pendant quinze ans comme ancien d'église, venant d'être détruite par le feu, reçut ainsi une dotation de l'empereur, grâce à l'appui des princesses, auxquelles l'artiste avait eu recours.

Une charmante anecdote nous est contée par Pauzié à l'occasion d'une visite, réclamée par l'Impératrice, à la somptueuse résidence de Péterhof.

Présenté à S. M. dans sa chambre à coucher, il la trouve, paraît-il, d'humeur peu agréable. Sans perdre contenance, il lui dit qu'il lui montrera une autre fois un magnifique bouquet de brillants et le glisse dans la poche de son vêtement. Sans plus de façon, l'impératrice s'élance sur lui pour s'emparer du bouquet. Au même instant une porte dérobée s'ouvre et l'empereur vêtu de sa robe de chambre paraît, stupéfait du sans-gêne de son auguste épouse, et demande la raison de ce qui survenait.

Pauzié eut l'habileté de prier l'empereur de venir à son secours, ne voulant, lui dit-il, à cause de la mauvaise humeur de l'Impératrice, ne remettre l'objet qu'elle convoitait qu'à lui-même.

L'empereur se mit à rire de l'aventure, reçut le bouquet et l'offrit à la souveraine, redevenue joyeuse.

Pauzié eut de nouvelles offres à propos des fêtes du couronnement ; il dut accepter à dîner avec le grand chancelier de Varonsoff et on le retint pour assister à une comédie à propos de laquelle l'empereur se mit dans l'orchestre pour jouer du violon, avec les musiciens italiens et quelques gentilshommes de sa Cour.

Au sortir de la représentation, à dix heures du soir, Pauzié fut mandé par l'Impératrice qui lui donna à restaurer son bijou de l'Ordre de Sainte-Catherine (1).

Or, cette nuit même devait éclater le fameux complot qui amena la déposition, puis la mort de Pierre III, et l'avènement au trône de sa femme, Catherine II. Pauzié nous donne, sur ces tragiques événements, des détails pleins d'intérêt.

Pauzié, rentré à son domicile, demanda que sa maison fut mise sous bonne garde parce qu'il s'y trouvait beaucoup de bijoux appartenant à la Couronne et aux dames de la Cour, séjournant dans ce moment critique à Oranienbaum. Il y avait au nombre de ces riches pièces la clef destinée au grand chambellan Chérémèteff, toute garnie de pierres et renfermée dans un étui de velours, estimée dix mille roubles ; l'artiste eut la faveur de la remettre directement à l'Impératrice. Plus tard, lors de la rentrée de l'Impératrice à St-Petersbourg, il intervint auprès d'elle en faveur des princesses de Holstein et celles-ci, en reconnaissance des démarches de Pauzié, lui remirent cent écus pour l'Eglise française.

En prévision du couronnement à Moscou de l'Impératrice

(1) La marque distinctive de l'Ordre de Ste-Catherine est un ruban blanc mis en écharpe sur l'épaule droite, lequel soutient une médaille garnie en diamants sur laquelle est l'image de Ste-Catherine, avec la légende « *par l'amour et la fidélité* », il est commun aux deux sexes et a été fondé par Pierre I^{er}.

Catherine II (¹), la préparation du diadème fut confiée à Pauzié. à ce moment créancier de l'ex-Empereur de la somme de cinquante mille roubles. Il eut la joie d'en obtenir garantie du règlement payable tous les six mois par versements de dix mille roubles. Cet engagement fut accompagné d'importantes commandes destinées aux présents.

Pauzié rappelle, à l'occasion de la commande du diadème, « qu'il dut satisfaire à un désir du chambellan Besky, en s'adjoignant un Français très habile, nommé Anroté, qui s'acquitta fort bien de sa besogne. Il ajoute que l'Impératrice tenait à la conservation de cette couronne; aussi choisit-il les plus grandes pierres propres à être employées dans des garnitures modernes soit en brillants ou pierres de couleurs ».

Ce diadème pesait cinq livres et Pauzié eut l'honneur de le placer, à titre d'essai, sur la tête de l'Impératrice qui, satisfaite, l'engagea à assister à la cérémonie du couronnement.

Malgré tant d'avantages, la situation de Pauzié était tendue; il devait de très fortes sommes à ses correspondants de Hollande (plus de 300,000 florins) et à ceux d'Allemagne, etc., car il ne pouvait opérer le recouvrement de ce qui lui était dû par certains personnages de la Cour. Depuis l'avènement de Catherine II au trône, ils lui avaient extorqué la valeur de dix mille roubles.

Le travail forcé et les courses auxquels il fut assujéti le rendirent malade à tel point qu'il dut rester alité pendant six semaines.

(¹) Catherine II, la grande tzarine (1729-1796), régna avec gloire, étendit ses Etats et fit respecter sa puissance. Les hommes de lettres, les philosophes, la célébrèrent, mais, dit le genevois Jean-Pierre Béranger dans sa traduction de la géographie de Busching, « les éloges donnés aux princes puissants auraient plus de poids, si l'on pouvait les blâmer, être juste et vrai avec impunité ».

Profitant de la circonstance, un escroc lui extorqua des bijoux d'une valeur de 12,000 roubles à l'aide d'un faux billet du feld-maréchal Razoumowsky, seigneur de probité et très sympathique à Pauzié.

L'Impératrice, en séjour à Moscou, eut connaissance de ce vol, s'apitoya sur les infortunes de Pauzié et fit rechercher le coupable. Quelques pièces retrouvées, rendues à notre artiste, le dédommagèrent ; de son côté la souveraine le chargea de confectionner un bijou de l'ordre de St-André, tout composé de brillants, avec l'étoile, pour être offert au comte Stanislas Auguste Poniatowski. Cette pièce artistique représentait comme valeur trente mille roubles.

C'est ce personnage au cœur sensible, à l'esprit cultivé, à l'âme généreuse que Catherine II fit monter sur le trône de Pologne, en 1763, sous le nom de Stanislas II. Ce prince infortuné, poursuivi et calomnié par ses sujets, finit par être assassiné.

Pauzié parle d'un enlèvement projeté de l'Impératrice, à Moscou, heureusement découvert et empêché par les soins du comte Orloff, sur l'avis qui lui avait été donné par un soldat attaché à la conspiration.

Dès ce temps, Pauzié songeait à revenir dans son pays ; il écrivit à cette intention à son ami De Carro, alors à Moscou, afin de savoir s'il pourrait subsister à Genève avec sa femme et cinq enfants, à l'aide des sommes provenant de ses économies.

Pour arriver à rentrer plus vite dans les fonds qui lui restaient dûs par la Cour Impériale, il promit au chambellan Berky, nommé directeur de l'hospice des enfants trouvés, une somme de mille roubles en faveur de cette nouvelle fondation.

IV

Départ de Russie

Après trente années de labeur en Russie, Pauzié pu mettre à exécution son projet de retour au pays natal. Il fit un accord avec MM. Mathey et Beautach pour la remise de son atelier et de son mobilier. Puis s'étant rendu auprès de l'Impératrice, il lui remit un portrait enrichi de diamants, qu'elle lui avait donné à faire pour le comte de Mercy, ambassadeur de la Cour de Vienne, travail qui lui valut huit mille roubles. La souveraine lui remit deux médailles avec son portrait destinés à M. D'Alembert, à Paris et M. de Voltaire, à Genève.

Toutes affaires réglées, Pauzié reçut son passeport et le 4 janvier 1764, laissant à la Cour l'espérance qu'il n'allait dans son pays que pour y rétablir sa santé ébranlée et revenir après guérison, il se recommanda pieusement au Maître de sa destinée, puis fit ses adieux à ses amis et serviteurs ; ils ne se séparèrent de lui qu'après des manifestations de vive sympathie et de sincère émotion.

Pendant ce temps, il avait facilité le départ de sa femme et de ses enfants qui attendaient leur chef à six lieues de St-Pétersbourg, chez un ami qui avait une fabrique d'indiennes.

Ayant rejoint sa famille, il prit la direction de la frontière de Prusse. Il écrivit à l'aide d'un diamant sur une vitre de l'auberge où il logea :

« Après trente ans de larmes et de travaux, je vais chercher un lieu où je puisse en repos prier l'Etre suprême d'y adoucir mes maux. »

Au mois de mars 1764, Pauzié avait la joie d'être reçu à Genève par son ami De Carro et de s'installer définitivement dans la cité qu'il affectionnait.

V:

**Séjour à Genève. — Sa naturalisation. — Son décès.
Son testament. — Mort de son épouse. — Conclusions.**

Pauzié fit d'abord l'acquisition d'un immeuble et se présenta comme candidat à la bourgeoisie. Son admission eut lieu le 4 avril 1770 avec ses deux fils François et Jean, moyennant 5,250 florins, plus mille florins pour la bibliothèque et deux assortiments pour l'arsenal.

Il habita d'abord la rue Verdaine, puis la place de la Fusterie; c'est là que le brave Pauzié mourut le 30 novembre 1779, à l'âge de soixante-trois ans et demi.

Son épouse Elisabeth Scalonne est décédée dans cette maison le 8 vendémiaire, an XII, soit le 1^{er} octobre 1803.

Voici quelles ont été les dispositions testamentaires de Jérémie Pauzié, conservées dans les minutes du notaire genevois Jacques Mercier, à la date du 8 mars 1779, homologuées le 3 décembre de la même année.

Ces minutes sont actuellement déposées aux Archives d'Etat de Genève.

Au nom de Dieu! Amen!

Je soussigné Jérémie Pauzié, bourgeois de Genève, ai jugé convenable de faire mon dernier testament clos et secret comme suit après avoir imploré le secours de la miséricorde divine.

Je donne et lègue à l'Hôpital général de cette ville la somme de neuf cents livres argent courant, soit trois mille et cent cinquante florins monnaie de Genève.

Item. Je donne et lègue à la Bourse française établie en cette ville mille et cinquante florins.

Item. Je donne et lègue à la Bourse allemande établie aussi en cette ville cinq cent vingt-cinq florins et au fonds des cathécumènes pareille somme de cinq cent vingt-cinq florins.

Item. Je donne et lègue à Robert Pauzié, mon frère, la rente annuelle et viagère de cinq cents livres de France, acquise en France, constituée sur trente têtes de jeunes filles, que m'a vendue M. Garrigues par acte Mercier, notaire, du 4 décembre 1776.

Des arrérages de laquelle rente viagère échus à mon décès et à écheoir, ensuite mon dit frère jouira comme j'en ai joui moi-même, à quel effet les titres d'ycelle rente lui seront remis lors de mon décès.

Je donne et lègue à Madeleine Pauzié ma chère sœur mille et cinquante florins.

Item. Je donne et lègue pareille somme de mille et cinquante florins à ma nièce Brossard, femme Guinand et pareille somme de mille et cinquante florins à mon neveu Pellet.

Item. Je donne et lègue à madame Marie Scalogne, ma chère femme, la somme de neuf mille livres argent courant dont elle jouira pendant sa vie et qui sera reversible après sa mort à nos enfants par égale part suivant la Loy de cette République.

Je donne et lègue d'ailleurs à ma dite chère femme pendant sa viduité une pension annuelle de cinq cents écus soit cinq mille deux cent et cinquante florins, payable la moitié tous les six mois d'avance dès mon décès, ordonnant d'ailleurs que cette pension annuelle lui soit assurée sur ma maison de la rue Verdaine et sur ses loiers à concurrence au moins des dits loiers dont la vacance ne sera cependant jamais à sa charge pour cette pension.

Je donne et lègue encore à ma dite chère femme pendant sa viduité la jouissance de l'appartement que j'occupe actuellement avec elle au second étage de ma dite maison, avec celle des appartenances et dépendances du dit appartement. Je lui donne aussi la jouissance pendant sa viduité de tous mes meubles meublans, de toute ma vaisselle d'argent, de tous mes ustensiles de ménage, de tout mon linge de lit et de table.

Je lui lègue encore toutes les provisions de bouche et de ménage que je pourrai laisser à ma mort. Je défère enfin à ma dite femme la tutèle et curatelle de ceux de nos enfants qui pourraient être mineurs à ma mort, et, cette qualité, elle jouira de la portion héréditaire de nos dits enfants mineurs jusqu'à leur mariage ou majorité à la charge par elle de les nourrir et entretenir et de pourvoir jusqu'alors à leur éducation d'une manière convenable.

Je prie mes bons amis Pierre Pasteur et Jean De Carro, ancien capitaine, de vouloir bien aider ma dite femme dans cette curatèle en qualité de conseillers curateliaires et d'accepter chacun une bague de trois cents livres argent courant.

Je donne et lègue à chacun de mes fils et filles par préciput, les rentes viagères que je peux avoir acquises sur la tête de chacun d'eux.

J'institue pour mes héritiers universels François et Jean Pauzié, mes deux fils, chacun pour un cinquième, Anne et Sara Pauzié, mes deux filles, la première épouse de M. Hess, la seconde épouse de M. Hilt, chacune pour un dixième en tenant compte pour chacunes d'elles sur ce dixième de ce que je leur ai constitué et payé lors de leur mariage. Marie Pauzié ma fille cadette pour un cinquième, les enfants de ma fille Hess nés et à naître pour un dixième et les en-

fants de ma fille Hilt nés et à naître pour un dixième, priant Monsieur le Procureur général d'établir un curateur à mes dits petits enfants Hess et Hilt pour gérer, administrer et placer en lieu sûr leur dite portion héréditaire dont les revenus et intérêts seront cependant délivrés aux dites dames Hess et Hilt pendant leur vie soit à chacune d'elles les intérêts et revenus de la portion appartenant à ses enfants, lesquels enfants ne pourront toucher leur dite portion qu'à leur mariage ou majorité, mais seulement après la mort de leur dite mère.

Je révoque toute autre disposition de dernière volonté que je pourrais avoir cy devant faite. Je souhaite que celle-ci soit mon dernier testament, que si elle ne peut valoir comme testament elle vaille comme codicille ou par tout autre meilleur moyen. Je prie enfin M^r le Lieutenant de l'homologuer afin qu'il ait son entier effet et après avoir lu et relu le présent testament, je l'ai signé à Genève le huitième mars mil sept cent septante-neuf, et j'ai prié M^r Mercier, avocat et notaire, à qui je l'ai dicté de le signer avec moy.

Signé : Jérémie PAUZÉ.

MERCIER, notaire.

Cette pièce porte quatre cachets cire rouge, du notaire Mercier (1).

(1) La cession obtenue par M. Garrigues, Jean-Barthelemy, du 10 février 1777, lui avait été faite par le notaire Mercier au nom de Jean-Pierre Salomon, négociant, bourgeois de Genève, et par Jean-Louis Baux, citoyen de Genève, qui tenaient les titres de François-Louis Senn. L'acte manuscrit est accompagné d'un document imprimé du 10 juillet 1775. Les titres furent déposés chez M. Mercier.

L'acte porte au dos : Cession pour M. Jean-Pierre Salomon, négociant, bourgeois de Genève, par M. Etienne Clavière, négociant, bourgeois et Conseiller au Conseil des Deux cents de cette République, du 11 octobre 1776.

Jaques Mercier, notaire, a joint une déclaration signée de plusieurs témoins et de Jérémie Pauzié, A. Pictet-Girod, et Pierre Louis, citoyen de Genève, F. Berney, huissier du Magnifique Petit Conseil, Claude Dupuy, maître perruquier, Honorable Louis Boulaz de Romainmotier, habitant.

. . .

La vie de Jérémie Pauzié peut être donnée en exemple à ses concitoyens.

Arraché à sa famille, comme à sa patrie adoptive, il a, dans le labeur, noblement accompli sa tâche.

Ses libéralités démontrent combien il était pénétré de l'importance de ses devoirs; sa confiance absolue mise en l'Etre suprême, au Maître de sa destinée, selon son expression, nous le présente comme un esprit supérieur, une âme fortifiée par la foi et l'espérance en la récompense destinée à celui qui aura suivi les voies de la droiture et de la justice.

Claudius FONTAINE-BORGEL.



ESSAI SUR GRILLPARZER

BIBLIOGRAPHIE

Grillparzer's sämtliche Werke, 10 Bd., hrgg. von HEINRICH LAUBE. Stuttgart. 1872.

Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft, 7 Bd., 1891-1897. Wien, Karl Konegen.

HEINRICH LAUBE, *Franz Grillparzer's Lebensgeschichte*. Stuttgart, 1884.

VOLKELT, *Franz Grillparzer als Dichter des Tragischen*. Nördlingen, 1888.

REICH, *Grillparzer's Dramen*. Fünfzehn Vorlesungen. Zweite Auflage. Dresden und Leipzig, 1896.

SCHWERING, *Hellenische Trauerspiele*. Paderborn, 1891.

MAHRENHOLZ, *Franz Grillparzer; sein Leben und Schaffen*, Leipzig, 1890.

SAUER und MINOR, *Forschungen zur neueren Literatur-Geschichte*. Festgabe für R. Heimes. Weimar, Felber.

L. BÖRNE, *Gesammelte Schriften*. Wien, 1868.

KARL GOEDEKE, *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*, 4 Bd., Dresden, 1881.

Grillparzer's Ahnfrau. Vierte Auflage. Wien, 1823, bei Wallishäuser.

(Passim.) W. SCHERRER, GERVINUS, HILLEBRAND.

AVANT-PROPOS

Depuis une trentaine d'années, l'étude des œuvres de Grillparzer a donné naissance à toute une littérature. Les critiques et les esthètes les plus distingués de l'Allemagne et de l'Autriche ont cherché à pénétrer cet esprit varié et profond, à en faire comprendre l'originalité et la valeur. Une « Société de Grillparzer » (Grillparzer-Gesellschaft), fondée à Vienne, en 1889, sur l'initiative de MM. les professeurs Zimmermann et Reich, rassemble aujourd'hui près de mille lettrés, qui se sont donné pour tâche de faire connaître le maître dans sa vie et dans son œuvre ⁽¹⁾.

Grillparzer est mort en 1872. C'est depuis ce moment qu'on peut constater en France un réveil de l'attention en faveur des poètes et écrivains germaniques. Cependant, nous n'avons pu trouver le moindre opuscule sur un auteur aussi considérable, et nous avons pensé qu'il serait de quelque intérêt de le caractériser dans ses grands traits. Ses poésies lyriques, ses nouvelles et ses études philosophiques ont été laissées de côté dans cet essai consacré spécialement à la partie la plus importante de son œuvre, le théâtre. Il nous a pourtant paru nécessaire de donner ici une notice biographique qui, étant donné la vie de l'auteur, sera, malgré tout, un peu terne et décolorée, mais nous fera mieux connaître l'homme et nous aidera à comprendre l'écrivain.

Si nous n'avons pas suivi, dans cette étude, l'ordre de publication des pièces de Grillparzer, c'est, qu'en réalité, la

⁽¹⁾ L'annuaire de cette Société (*Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft*), publié sous la direction de M. Karl Clossy, contient nombre de renseignements biographiques, de lettres, de pages de journal, d'études sur des points spéciaux de son œuvre, etc.

chronologie n'en est qu'apparente. Le poète avait toujours plusieurs ouvrages sur le métier ; abandonnant parfois, pendant de longues années, une pièce presque terminée, il en commençait une autre, la poussait vivement et la faisait paraître. Au surplus, on ignore l'époque exacte où plusieurs de ses drames ont été esquissés ou écrits. Enfin, il nous a semblé qu'en répartissant, d'après leurs caractères communs, les pièces de Grillparzer en trois groupes, nous pourrions donner une idée plus claire de son œuvre, des grands traits de sa pensée et des influences qu'elle a pu subir.

L'étendue restreinte de ce mémoire nous interdit tout développement ; aussi, ne nous flattons-nous pas de faire connaître d'une manière approfondie un auteur dont l'œuvre est si étendue ; notre but sera atteint si nous donnons quelque désir de l'étudier et si, en une certaine mesure, nous facilitons ce travail.

CHAPITRE PREMIER

NOTICE BIOGRAPHIQUE

C'est dans l'une des demeures pittoresques et sombres qui avoisinent le « Bauernmarkt », à Vienne, que naquit Franz Grillparzer. Ses premières années s'écoulèrent dans un intérieur monotone et froid ; il manqua d'affection et souffrit de l'isolement. Obligé de rester à la maison pendant les longues journées de loisir, il les passait à errer dans les corridors obscurs de l'appartement, dans un grenier plein d'ombre où son imagination évoquait des légions de fantômes ; le fantastique et le surnaturel l'attiraient en même temps qu'ils l'effrayaient et il n'était déjà plus un

enfant, que des hallucinations fréquentes lui arrachaient des cris de frayeur. Les mélodrames du « Leopoldstädter Theater », où ses parents le conduisaient parfois, ne firent qu'accroître cette disposition particulière de son esprit. Les seules lectures qui l'intéressaient, à cette époque, étaient, — raconte-t-il dans son autobiographie — celles où dominaient le merveilleux : *La Flûte enchantée*, *Les Saintes et extraordinaires histoires du Pater Kochem*, la Bible ; son esprit se complaisait dans la légende et le mystère, et, devenir prêtre était son plus grand désir.

Avec son entrée au gymnase, ses goûts subissent une profonde modification ; le jeune étudiant devient sociable, recherche les invitations de ses amis, de ses parents, de sa grand-mère surtout, dont les soirées avaient un attrait tout particulier : on y jouait la comédie. Dès son enfance, Grillparzer trouvait le plus grand plaisir à la représentation de petites pièces dans le milieu domestique ; à l'âge de huit ans, déjà, il jouait, avec ses frères, des comédies dont il était lui-même l'auteur et il passait parmi ses camarades pour un « Theaterdichter ». Malgré les vives exhortations de son père, qui combattait ses goûts littéraires, notre collégien employait tous ses loisirs à rimer des pièces de vers et à savourer des tragédies ⁽¹⁾.

Bientôt la lecture des drames de Schiller lui révèle brusquement sa vocation d'auteur dramatique ; *Don Carlos* l'enthousiasme ; il veut, lui aussi, traiter un sujet tiré de l'histoire d'Espagne et se met à décrire l'assassinat de Blanche de Castille par Pierre le Cruel ; mais, mécontent de son essai, il ne le montra à personne et le relégua dans un rayon de sa bibliothèque.

⁽¹⁾ Il avait à peine quinze ans, lorsqu'un de ses poèmes satiriques (*Schlecht und Recht*), dirigé contre le gouvernement, se répandit dans toute la ville de Vienne.

Entré à l'Université, Grillparzer y suivit, selon la volonté de son père — un avocat peu fortuné — les cours de la faculté de droit. Mais comme cette étude froide et sévère, ennemie de toute fantaisie, ne suffisait pas à son esprit imaginaire, il fonda, avec quelques amis, un cénacle de philosophie et continua de s'occuper de littérature dramatique. Ce temps, où on le voit réuni fréquemment à ses camarades pour étudier les œuvres de Kant et pour jouer la comédie, paraît avoir été le plus heureux de sa carrière; il en parle, dans son autobiographie, avec tous les détails que peut lui fournir sa mémoire de sexagénaire.

La maladie et la mort de son père mettent un terme à cette période de joie exubérante; Franz, l'aîné de trois enfants, se voit obligé de venir en aide à sa mère dont la position était des plus précaires; il devient sédentaire, donne des leçons et consacre beaucoup de temps à la musique, pour laquelle il avait un talent remarquable (1); il remanie l'essai de tragédie qu'il avait écrit peu d'années auparavant et cherche à en tirer quelque profit, mais l'échec éprouvé auprès du directeur du théâtre de Vienne, le décourage et le fera, pendant plusieurs années, renoncer à la carrière dramatique. Dès lors, il ne craint pas d'accepter les emplois les plus divers: il devient précepteur, employé surnuméraire à la Bibliothèque Impériale de Vienne, agent des douanes. Ses heures de loisir sont toujours plus rares, mais précieusement consacrées à l'étude des dramaturges espagnols. La version de Calderon publiée par Schlegel dix ans auparavant lui paraît si faible qu'il se met à traduire lui-même *La Vida es Sueno*. Ce travail lui coûta une peine énorme, mais un grand succès l'en récompensa. On jouait justement,

(1) Voir l'éloge qu'en fait Hanslick; Laube, *Lebensgeschichte*, 73-74.

à ce moment, une traduction qu'en avait faite Schreyvogel ⁽¹⁾. Le directeur de la *Modenseitung* publia un fragment de la traduction de Grillparzer en faisant ressortir sa supériorité sur celle de Schreyvogel qu'il détestait ; or, celui-ci — ancien professeur de Grillparzer — le flux de la première colère passé, invita son ancien élève à lui rendre visite et, dès qu'il eût compris que le jeune poète n'était pour rien dans l'incident, le félicita de son succès, l'encouragea vivement à se vouer au théâtre et fut, à partir de ce moment, son ami et son conseiller ⁽²⁾.

Cette entrevue paraît avoir été décisive dans la carrière de notre écrivain ; l'approbation et l'encouragement d'un homme dont il faisait le plus grand cas, vinrent détruire le doute qu'avait jeté dans son esprit son premier insuccès. Il redouble d'activité, étudie les auteurs les plus divers : les Anciens. Shakespeare, Jean-Paul, Schlegel, et veut mettre son talent à l'épreuve.

Deux sujets l'obsédaient depuis longtemps : l'amour inspiré à une jeune fille honnête par le fameux Mandrin, qui n'osait lui avouer son indigne profession ; puis, les méprises émouvantes causées par la ressemblance frappante d'une jeune personne avec le spectre de son aïeule ; — cette deuxième donnée lui avait été fournie par une légende allemande. Il combine ces deux thèmes, travaille jour et nuit avec une ardeur fiévreuse ; Schreyvogel le soutient, le stimule et en quinze ou seize jours est terminé son premier chef-d'œuvre, *L'Aïeule* (*Die Ahnfrau*). Malgré quelques difficultés avec la censure, ce drame obtint (31 janvier 1817),

(1) Homme de talent, rédacteur du *Sonntagsblatt* et, pendant dix-huit ans (1814-1832), directeur du « Burgtheater » et du « Wienertheater », à Vienne.

(2) V. Journal de Schreyvogel, 1816-1821, Grillp. Jahrbuch.

un brillant succès, et sa réputation, franchissant bien vite les murs de Vienne, ne tarda pas à s'établir dans l'Allemagne tout entière ⁽¹⁾. A partir de cette époque, Grillparzer est un homme connu ; son drame donne lieu à de vives critiques, mais provoque l'enthousiasme sur les scènes allemandes et le place bientôt au premier rang des poètes autrichiens.

Comme on avait reproché à l'auteur un abus de l'élément fantastique et des procédés à effet, il voulut « prouver au monde et à lui-même, qu'il était en état d'émouvoir les spectateurs par la seule puissance de la poésie » ⁽²⁾. Il se mit en quête d'un sujet aussi simple que possible et s'arrêta à la légende de Sappho qu'un de ses amis lui proposait comme thème de libretto d'opéra. La composition de cette pièce fut encore plus rapide. Sa première représentation (21 Avril 1818) fut pour l'auteur un vrai triomphe ⁽³⁾. *Sappho* devint, en peu de temps, l'une des tragédies les plus fréquemment représentées du répertoire allemand et pénétra bientôt en Italie ⁽⁴⁾.

Dès ce moment, la situation pécuniaire de Grillparzer s'améliore grâce à l'appui du prince de Metternich et d'un homme très distingué, le comte Stadion, ministre des Finances, qui lui procure une place dans son dicastère et lui fait accorder, avec le titre de « Theaterdichter », un traitement annuel de deux mille florins.

Aussitôt notre jeune poète s'estime le plus heureux des

(1) V. Journal de Schreyvogel. (Janv. et Fév. 1817.)

(2) V. Selbstbiogr. 83.

(3) V. Journal de Schreyvogel, 21 Avril 1818 et Grillp. Selbstbiographie. Werke X. 87.

(4) *Saffo*, tragedia in cinque atti, del signore Francesco Grillparzer, versione italiana di Guido Sorrelli Fiorentino. Firenze, Giovanni Marenigh, 1819.

hommes et le plus honoré des écrivains : « Si je n'avais rien écrit d'autre, dit-il, que des pièces où il s'agit de savoir si oui ou non, Hans épousera Gretchen, j'aurais été l'idole des autorités publiques ; mais, à peine fus-je sorti de ce cadre étroit, que la persécution commença ». Avant qu'il s'attirât ainsi l'animosité du gouvernement, il eût à lutter contre des difficultés de toutes sortes : il se voit obligé d'abandonner momentanément la composition d'une pièce (*Der Traum, ein Leben*), dont il avait écrit le premier acte ; la faveur du comte Stadion lui cause des ennuis ; enfin, malade, il doit se retirer un certain temps à la campagne.

C'est là que le hasard lui fournit en quelque sorte le sujet de sa troisième grande composition dramatique. Un jour qu'il feuilletait le Dictionnaire Mythologique de Hederich, son attention fut attirée par l'article « Médée » ; il y vit un excellent thème et forma le projet de porter sur la scène la légende dont la fameuse magicienne occupe le centre. A peine eut-il recouvré sa santé, qu'il commença à écrire *La Toison d'or*, (*Das Goldene Vliess*), cette vaste trilogie dont les parties ont pour titre : *L'Hôte* (*Der Gastfreund*), *Les Argonautes* (*Die Argonauten*), *Médée* (*Medea*). L'entreprise était lourde, mais le poète, fort d'un repos de plusieurs semaines, y apporta une telle énergie qu'il en fût venu rapidement à bout si la mort de sa mère ne l'avait arrêté dans son travail (1819). Ce chagrin ébranla tellement sa santé qu'il dut quitter Vienne sans délai ; laissant de côté sa trilogie, dont il avait presque terminé la deuxième partie, il se retira à Gastein ⁽¹⁾ et, peu après, partit pour l'Italie.

Les souvenirs historiques de Venise, les monuments grandioses de Rome, la profusion des œuvres d'art, l'enchan-

(1) V. Abschied von Gastein (Werke I, 3).

tèrent (1); après les ruines gigantesques du forum et des thermes de Caracalla, c'est la majesté de la messe papale à la chapelle Sixtine; après les chef-d'œuvres de Raphaël, ce sont ceux de Michel-Ange qui le transportent d'admiration.

Tant d'impressions l'avaient si bien distrait du sujet de sa tragédie, qu'il voulait y renoncer, lorsque, usant d'un moyen auquel il eut, dit-il, quelquefois recours, il réussit à évoquer de nouveau les souvenirs dissipés en exécutant quelques symphonies de Mozart et de Beethoven. La composition de *La Toison d'Or* fut vivement menée, et malgré les nombreux désagréments que lui cause, à ce moment-là, sa poésie *Campo vaccino* (2), il en remet bientôt copie au « Hoftheater » de Vienne (Mars 1821). Nous savons par le journal de Schreyvogel (26 et 27 Mars 1821), que le succès fut éclatant.

C'est au printemps de cette même année qu'il fit la connaissance de Katharina Fröhlich, son « éternelle fiancée ». Il avait eu déjà plusieurs caprices dans sa jeunesse : pour Marie P^{'''}, entr'autres, qui ne trahit son secret qu'au lit de mort (3); plus tard ce sera pour la femme du peintre Daffinger; mais ces relations ne paraissent pas lui avoir laissé des impressions durables.

Il en est tout autrement de « Kathi ». De solides liens l'unissaient à lui; mais de quelle nature étaient ces liens? Les fragments de correspondance que nous possédons sont plus ceux de deux amis que de deux amants; on y chercherait vainement les accents de la passion; ce sont des entretiens très doux, pleins de réserve, tels qu'en auraient un frère et une sœur. Ailleurs, nous lisons que les

(1) V. Reise-Erinnerungen an Rom und Neapel (Werke X).

(2) V. Werke I, 187.

(3) V. Werke VIII. S. 99 und folg. : « Ein Erlebniss ».

dix premières années de leur liaison furent, pour Grillparzer — de nature jalouse — les plus douces et les plus tourmentées de sa vie. Tel passage de ses écrits fait conclure à l'amitié, tel autre à l'amour, mais il nous semble que la première fut beaucoup plus profonde et plus stable que le second. Cette passion — si vraiment passion il y eut — ne le détourna guère, il faut le dire, de ses préoccupations d'écrivain.

La fin tragique et misérable de Napoléon I^{er} vint suggérer à notre poète de chanter le grand capitaine qui, disait-il, le charmait comme le serpent charme l'oiseau. Mais le champ était trop vaste, il découragea l'ouvrier. Tournant alors ses regards vers les héros de sa propre patrie, il choisit le roi Ottokar II, dont l'histoire n'était pas sans analogie avec celle de Napoléon. L'œuvre fut longue et pénible, la chronique d'Horneck — sa source principale — étant écrite en moyen haut allemand. Cette fois ce fut le cœur content que l'auteur, rarement satisfait de ses travaux, alla remettre sa pièce aux mains de la censure.

Sur ces entrefaites, il obtint, grâce à son protecteur, le comte Stadion, un emploi plus avantageux de secrétaire au Département des finances. Cependant, la censure restait muette; il lui adressa une réclamation; on le renvoya d'un bureau à l'autre; sa tragédie avait disparu, on ne savait ce qu'elle était devenue, disait-on, bref, l'auteur finit par croire qu'elle était perdue ou détruite. Puis, un beau jour, que l'impératrice souffrante, désirait, pour se distraire, lire quelque œuvre inédite, un hasard étrange fit mettre la main sur la pièce de Grillparzer; elle se trouva du goût de la souveraine et, naturellement, aussi de celui de la direction du « Burgtheater », qui la représenta le 19 février 1825. Grand succès, nombreuses critiques. Les Bohèmes, vexés de la

façon dont leur grand roi avait été présenté sur la scène, font pleuvoir les injures. Grillparzer y répond par une série d'articles humoristiques, mais se laisse cependant assombrir par tant de marques de désapprobation ; il se persuade « qu'il n'y avait pas, en Autriche, place pour un poète ». « Je n'éprouve plus que le besoin de m'enivrer de pensées », écrit-il dans son journal, et, pour échapper à une mélancolie que venaient encore augmenter d'autres peines intimes, il résolut de faire un voyage en Allemagne.

Tiek, à Dresde, Chamisso, Warnhagen, Hegel, à Berlin, enfin Goethe, à Weimar, lui rendent courage, et peu de temps après, un nouveau drame historique, *Fidèle serviteur de son maître* ⁽¹⁾, lui vaut un gros succès (28 février 1828). Mais, cette fois, ce fut l'empereur, qui, pour une raison inconnue, vint inquiéter notre auteur triomphant, lui offrant d'acheter le manuscrit de la pièce et toutes les copies qui en avaient été faites pour les acteurs. Il va sans dire que Grillparzer, en homme prudent, courut chez l'imprimeur lui recommander de se hâter le plus possible.

Lorsque, quelques années plus tard, l'écrivain occupa le poste de directeur des Archives de la Chambre des finances, ses loisirs, plus rares, ne furent pas moins bien employés. Malgré sa mauvaise santé, malgré de pénibles démêlés avec la censure, il poursuit son étude des dramaturges espagnols pour lesquels il a une admiration toujours croissante, et termine sa légende dramatique *Une Vie dans le songe* ⁽²⁾, que lui avait inspirée, près de vingt ans auparavant, un conte de Voltaire, *Le Blanc et le Noir*.

Tant de travail avait exigé une diversion ; il la chercha

(1) « Ein treuer Diener seines Herrn ».

(2) Ein dramatisches Märchen, « Der Traum, ein Leben ».

dans un voyage à Paris et à Londres. Grand était son désir de visiter ces villes qu'il avait si souvent entendu vanter, et son départ fut vite décidé. Les nombreuses curiosités de la métropole française, l'animation des grandes artères, le remplirent d'admiration ; il cherche à en donner une idée à ses compatriotes en prenant pour point de comparaison les différents quartiers de Vienne et tombe, parfois, dans une exagération comique : « le Kohlmarkt et le Graben, placés cent fois l'un à la suite de l'autre, vingt fois plus larges et mille fois plus beaux, seraient à peu près le boulevard des Italiens »⁽¹⁾. Il ne peut se défendre d'une pointe de jalousie, lorsqu'il se voit obligé de faire queue, pendant des heures, au Théâtre-Français, pour entendre la soixante-seizième représentation de *Don Juan d'Autriche*, de Delavigne : « Heureux théâtre, heureux auteurs ! » s'écrie-t-il. Mais, en dépit des merveilles qui charmaient ses yeux et ses oreilles, Grillparzer s'ennuya bientôt ; il se sentait isolé ; il n'osait utiliser les recommandations qui remplissaient son portefeuille et rendre visite aux écrivains de Paris « car, dit-il, leur ignorance des littératures étrangères vous place toujours vis-à-vis d'eux dans la position d'un garçon en tournée, qui vient dire un petit bonjour à un maître qui ne le connaît pas ». Cependant il fit la connaissance d'Alexandre Dumas — un admirateur de *l'Aïeule* — de Börne, de Meyerbeer, de Thalberg, de Rossini, de Heine, etc.

Son séjour en Angleterre ne fut que de quelques semaines. Londres le fatigua par ses foules et ses grandes distances ; il y déplora la négligence qui régnait dans les administrations, en particulier dans celle des théâtres ; néanmoins, il se laissa charmer par la Malibran et garda de l'opéra un excellent souvenir. Son retour à Vienne, par

(1) Tagebuch aus dem Jahre 1836. Werke X.

Bruxelles, Cologne, Munich, fut un peu précipité, son congé étant expiré et ses ressources épuisées. Une pénible surprise l'attendait à son arrivée : l'un de ses frères, après avoir commis un abus de confiance, venait d'abandonner sa famille et paraissait frappé d'aliénation mentale.

Là s'arrête l'autobiographie de Grillparzer. Ebranlé par le malheur, il cherche de la consolation auprès de Kathi Fröhlich, pour laquelle il n'éprouve plus qu'une profonde amitié. Schreyvogel était mort ; Bauernfeld ⁽¹⁾ devient son ami intime ; c'est avec lui qu'il discute art et littérature. Il critique ses œuvres, l'aide parfois dans son travail ⁽²⁾, si bien qu'il lui prend fantaisie d'écrire une comédie. Cet essai fut malheureux. *Malheur à qui ment* (Weh dem der lügt), éprouva un échec complet (6 Mars 1838). L'auteur alors, se décourage et décide de ne plus donner une seule pièce au théâtre. Il termina trois pièces commencées depuis longtemps déjà, mais ne permit à Laube, directeur du « Burgtheater », de ne faire représenter l'une d'elles que s'il en pouvait garantir le succès ; celui-ci, n'ayant pas accepté cette responsabilité, ce fut seulement après la mort de l'auteur qu'elles furent connues du public. Ce sont *Les Frères ennemis dans la maison des Habsbourg* (Ein Bruderszwist in Habsburg), *Libussa* et *La Juive de Tolède* (Die Jüdin von Toledo). En outre, un fragment (deux actes) d'une tragédie intitulée *Esther* qui fut très appréciée et donna matière à force discussions sur le plan que le poète se proposait de suivre.

L'échec de sa comédie rendit Grillparzer, pendant plu-

(1) Auteur comique, né à Vienne, 1802-1890. Voir à ce sujet, *Jahrbuch der Grillp.-Gesellsch.*, sechster Jahrgang 87-310, et fünfter Jahrg. 1-217.

(2) En particulier dans sa comédie « Bekenntnisse ».

sieurs années, morose et taciturne. Son occupation favorite, à cette époque, est de lancer des épigrammes, de composer des poésies de circonstance, de lire et de commenter les dramaturges espagnols ⁽¹⁾. Il projette de visiter l'Espagne, mais une révolution de carlistes le fait changer de plan : il se dirigera vers la Grèce. Son journal nous raconte avec beaucoup de détails cette expédition, un peu lointaine pour un homme de cinquante-deux ans, dont la santé était si délicate. Il reconnaît lui-même son imprudence, mais le désir de visiter les lieux si souvent chantés dans ses tragédies l'emporte et lui fait prendre congé de sa chère Vienne (1843). Pas de chance ! Au moment où il débarque au Pirée et voit l'Acropole se détacher sur le ciel, il apprend qu'une révolte vient d'éclater à Athènes et que les Allemands — que l'on assimilait tous aux Bavares — n'y sont pas en sûreté. Un pèlerinage aux sources de l'Ilyssus, une visite aux ruines du temple de Jupiter ne peuvent le consoler : « Je ne verrai donc pas le Parnasse, je ne verrai pas Delphes — écrit-il le 13 octobre — et, ainsi, le but principal de mon voyage est manqué ! » Le retour, par la mer Adriatique et Trieste, paraît n'avoir pas vivement impressionné notre voyageur.

Cependant, Grillparzer jouit, à Vienne, d'une estime et d'une gloire croissantes. Les lettrés rendent des honneurs publics à celui qu'ils appellent le premier poète de leur pays. Le 53^e anniversaire de sa naissance, par exemple, donne lieu à une manifestation solennelle ; on frappe une médaille à son effigie, on lui décerne la couronne de laurier.

Cet esprit indépendant, libéral, paraissait tout désigné pour jouer, pendant la Révolution de 1848, un rôle prépon-

(1) V. Studien zum Spanischen Theater. Werke. Bd VIII.

dérant à Vienne ; mais il n'en fut pas ainsi, Grillparzer étant, par principe, ennemi du désordre et de la guerre civile. Ses « pages de journal » de cette époque nous le montrent inquiet, hésitant, et, finalement, prenant fait et cause pour un gouvernement médiocre qu'il craignait de voir remplacer par un pire (1).

Au reste, le poids de l'âge se fait sentir et lui commande le repos. C'est couvert d'honneurs qu'il se retire peu à peu de la vie publique : membre de l'Académie des Sciences de Vienne en 1847, il est, deux ans plus tard, décoré de l'Ordre de Léopold, distinction accordée pour la première fois à un poète ; en 1858, il quitte son poste de directeur des archives et reçoit le titre de conseiller aulique ; en 1861, il est nommé sénateur de l'empire ; en 1864, enfin, il acquiert la bourgeoisie d'honneur de la ville de Vienne.

Sa vieillesse s'écoula paisiblement, dans une modeste retraite, auprès des trois sœurs Fröhlich. Kathi, son ancienne amie, l'entoura de ses soins et de son affection, mais ne l'épousa pas, par crainte, dit-on, de s'unir à un caractère difficile et capricieux. Les amis du poète, par contre, font l'éloge de la bienveillance et de la douceur qu'il conserva jusqu'à la fin de sa carrière, alors même qu'une chute l'avait frappé de surdité.

Ce fut au milieu d'un immense concours de population qu'eut lieu, la dernière année de sa vie, une « Grillparzer-feier » organisée par les lettrés et les savants de Vienne. Mais, à ce moment-là, le poète était presque insensible aux éloges et à la gloire, sa santé s'affaiblissait de jour en jour ; il s'éteignait doucement, le 21 janvier 1872.

Sa mort fut un deuil national ; Vienne tout entière prit part à ses funérailles. Son tombeau se trouve à quelques pas de celui de son ami Beethoven.

(1) V. « Feldmarschall Radetzky ». Werke I, 181.

Deux prix furent fondés avec la modeste fortune de notre poète : le « prix Grillparzer » décerné tous les trois ans à l'auteur du meilleur drame ou de la meilleure comédie ; le « prix Fröhlich » destiné à encourager la poésie et la musique.

CHAPITRE II

TRAGÉDIES ANTIQUES

Les tragédies antiques sont les chefs-d'œuvre de Grillparzer ; c'est là qu'il donne la pleine mesure de son talent. Plusieurs pièces inachevées nous montrent que, de bonne heure déjà, il cherchait à imiter les Anciens, à faire revivre leurs légendes et leurs héros : *Psyché*, *Spartacus* (1810), *Scylla* (1811). Ces essais ne furent pas publiés, mais, divisés, démembrés, ils fournirent ici et là quelques scènes dans d'autres tragédies.

Ces pièces, au cadre antique, développent souvent des idées tout à fait modernes. Dans *Sappho*, par exemple, il ne s'agit pas de vérité historique (1) ; l'auteur veut nous

(1) *Sappho*. (Analyse). — Sappho qui vient d'obtenir la palme aux jeux olympiques, revient à Lesbos sa patrie, accompagnée du beau Phaon qu'elle a charmé par son génie poétique et pour lequel elle a conçu le plus vif amour. La poétesse, qui est plus admirée qu'aimée, soupçonne bientôt Phaon d'avoir une passion secrète pour une jeune esclave, Mélitta ; bien que dévorée de jalousie, Sappho repousse cette idée insupportable, mais, bientôt convaincue qu'elle ne s'est pas trompée, elle lève le poignard contre son esclave qui n'échappe à la mort que par l'entremise de son amant. Désespérant de trouver grâce aux yeux de Phaon, Sappho ne songe plus qu'à la vengeance et ordonne à son vieux serviteur, Ramnès, de transporter Mélitta dans l'île de Chios. Celui-ci l'attire au bord de la mer et veut l'obliger de

faire comprendre le « malheur d'être poète ». (Voir Tagebuch über Sappho.) Il a souffert du conflit de l'art et de la vie et puise largement dans son expérience personnelle. Le monde de l'art, pense-t-il, ne peut suffire à l'artiste : Sappho, lasse des honneurs et de l'admiration qu'on lui prodigue, se sent attirée par ce que la vie a de simple et de frais ; l'amour la séduit, mais, lorsqu'approchant la coupe de ses lèvres, elle croit s'enivrer des jouissances terrestres, elle est cruellement désabusée et se voit supplantée par la naïve Mélitta.

SAPPHO (s'approchant de l'autel de Vénus).

— Dieux sublimes et saints ! Vous m'avez comblée d'une riche bénédiction ! Vous avez placé la lyre dans ma main, vous m'avez donné un cœur pour sentir, un esprit pour penser, la force d'exprimer mes idées. Vous m'avez comblée d'une riche bénédiction. Je vous remercie !

Vous avez couronné de victoires cette faible tête, et jusque dans les pays lointains, vous avez répandu la gloire de la poétesse, semence éternelle ! Dans les idiomes étrangers résonne ma voix d'or, et ce n'est qu'avec la terre que Sappho disparaîtra ! Je vous remercie !

Vous avez accordé à la poétesse d'effleurer le calice de la vie, si délicieusement enguirlandé ! de l'effleurer, mais non d'y boire ! oh ! regardez-moi ! J'obéis à votre arrêt suprême ; je repousse la coupe fleurie et je n'y bois point !

(Acte V, sc. 7.)

s'embarquer ; mais Phaon l'arrête, enlève celle qui lui est chère et s'éloigne avec elle à force de rames. Les fugitifs sont bientôt ramenés par les gens que Sappho, enflammée de colère a envoyés à leur poursuite ; Phaon, employant tour à tour la violence et la ruse, veut à tout prix emmener sa bien-aimée. Sappho, lasse de la vie depuis que l'amour lui est refusé, pardonne à son ancien amant, lui accorde Mélitta et, du haut d'un rocher, se jette à la mer.

Phaon, de son côté, croyait aimer Sappho alors qu'il n'était qu'enthousiasmé de son talent; sa rencontre avec Mélitta lui fait connaître l'amour véritable.

Ce thème est très voisin de celui de *Torquato Tasso*, auquel on l'a souvent comparé; « le seul fait, dit Goedeke, que Grillparzer ait osé traiter cette question après Goethe et qu'il n'y échoua pas, serait déjà une gloire, mais il a saisi le conflit de l'art et de la vie plus profondément encore que lui » (1).

Cette idée est bien romantique; Goethe, Madame de Staël, Châteaubriand, Byron, etc., l'avaient déjà développée avant lui; — de Vigny y reviendra plus tard —; ils avaient déjà tenté de démontrer ce théorème, — peut-être paradoxal — savoir, que l'homme vraiment supérieur, l'homme de génie, est exilé de la vie, qu'il ne peut goûter les joies qui font le bonheur de la médiocrité. Mais notre poète est original en incarnant cette idée dans une femme, dans une grande artiste — ce qui donne à sa pièce une plus grande portée philosophique — en introduisant dans la légende grecque le sentiment chrétien et en la relevant par l'étude des caractères (2). La Sappho de Grillparzer est une âme noble, généreuse, enflammée d'une passion véritable, impérieuse, mais qui n'aurait pu réaliser son chimérique idéal du bonheur, même si l'amour de Phaon lui avait été accordé. La figure de Mélitta est d'une admirable pureté de traits; « discrète, silencieuse, rêveuse, comme une fleur qui attend la main

(1) Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung. Hrgg. 1859. Bd. III. I. 387.

(2) Grillparzer ne tint pas compte des critiques que lui firent ses amis sur cette tragédie et « voulut, avant tout, donner l'image d'un sentiment et d'une idée qui lui appartenaient en propre » (V. Anhang zur Selbstbiographie, Werke X. 216).

aimante qui la cueillera, ne se penchant cependant pas vers lui (Phaon), pieusement soumise, obéissant doucement, elle personnifie la victoire du cœur sur l'esprit et de la douceur sur la beauté » (1).

L'auteur « romantise », dans cette pièce, la matière antique, de la façon la plus heureuse et, à cet égard, suit les traces de Goethe dans Iphigénie : « J'écris pour des Allemands et non pour des Grecs », répondait-il à ceux qui lui reprochaient de n'avoir pas été assez « grec » dans cette tragédie. Il l'était cependant beaucoup, en conservant la simplicité d'action et, sauf dans le dernier acte, les unités d'Aristote.

La langue, enfin, est pleine de fraîcheur et de charme colorée, riche en expressions, admirablement appropriée au sujet. Nous donnons, à titre d'exemple, la scène où Phaon rencontre, pour la première fois, la jolie esclave, Melitta ; il lui demande un baiser en échange d'une fleur, qu'il vient de lui offrir.

PHAON

— Es-tu si avare, Mélitta ? Le cadeau que je t'ai fait ne mérite-t-il donc pas une récompense ?

MÉLITTA

— Moi, une récompense ? Qu'aurais-je à te donner, pauvre que je suis !

PHAON

— L'or est le présent de la vanité, de la fierté brutale ; l'amitié et l'amour donnent des fleurs. Tu as des fleurs, ici....

MÉLITTA (jetant les fleurs loin d'elle).

— Comment ? ces fleurs-ci, que ces filles éhontées ont cueillies, ces fleurs, destinées à.... Jamais !

(1) Borne. Gesammelte Schriften.

PHAON

— Que me donnerais-tu d'autre ?

MÉLITTA

— Comme elles ont pourtant dépouillé ces buissons ! Il n'y a plus trace de fleurs, nulle part. (Levant les yeux vers le rosier). Il y a bien une rose sur cette branche, mais elle est trop haute, je ne puis l'atteindre.

PHAON

— Je t'aiderai.

MÉLITTA

— Ah ! non pas !

PHAON

— Pourquoi ? Je ne renonce pas si facilement à ce que j'ai demandé.

MÉLITTA (montant sur le banc de gazon).

— Eh bien ! viens, je te pencherai le rameau.

PHAON

— Volontiers.

MÉLITTA (se dressant sur la pointe des pieds et ployant le rameau qui porte la rose à son extrémité).

— L'atteins-tu ?

PHAON (qui, sans faire attention à la rose n'a regardé que Mélitte)

— Pas encore !

MÉLITTA

— Mais maintenant ! Oh ! malheur.... je glisse ! je tombe !

PHAON

— Non ! je te tiens ! (Le rameau a échappé des mains de Mélitte et repart en l'air avec rapidité ; elle chancelle et tombe dans les bras de Phaon, ouverts pour la recevoir.)

MÉLITTA

— Oh ! laisse-moi !

PHAON (la serrant contre lui).

— Mélitta !

MÉLITTA

— Oh ! malheur !... Laisse-moi.... Ah !

PHAON

— Mélitta ! (Il lui donne rapidement un baiser sur les lèvres.)

(Entre Sappho).....

C'est après avoir lu cette pièce — dans la version italienne — que lord Byron écrivait dans son journal (12 janvier 1821) : « Grillparzer ! un nom diabolique, mais qu'il faudra s'habituer à prononcer. La tragédie est grande, sublime. Et qui en est l'auteur ? Je ne le connais pas, mais les siècles futurs le connaîtront. Grillparzer est grand, antique, pas tout à fait aussi simple que les Anciens, mais, cependant, très simple pour un moderne. Bref, un écrivain sublime et charmant. »

Sappho a été traduite en français (*Sappho*, tragédie en cinq actes et en vers, trad. p. de L..., Paris, 1821, 12 L.) en italien, en danois, en anglais, en hongrois ⁽¹⁾.

Grillparzer avait eu des modèles pour cette tragédie, en particulier la *Sappho* de Franz von Kleist, à laquelle il emprunta plusieurs scènes ⁽²⁾. Il n'en avait aucun pour les

⁽¹⁾ La première représentation de cette pièce (Vienne, 21 avril 1818) fut un plein succès ; Schreyvogel écrit dans son journal (21 avril 1818) : Les trois premiers actes de « Sappho » ont obtenu un applaudissement ininterrompu : à la fin de la pièce aussi on ne pouvait faire cesser le bruit ; on demandait l'auteur. Le 22 avril : le succès est général et des plus bruyants. Le 26 avril : toute la ville est sens dessus dessous à cause de Sappho. »

Goethe la fit jouer à Weimar. Böttiger, à Dresde, Brühl, à Berlin ; partout la réussite fut excellente. (V. Corr. Lettre de Böttiger, 26 fév. 1818 ; Lettre de Brühl, 2 avril 1818.)

⁽²⁾ V. Dr Schwering : Hellenische Trauerspiele 14-42.

deux premières parties de la *Toison d'or* (Das goldne Vliess), mais il estimait que l'horreur de *Médée* ne serait admissible sur la scène, que si le spectateur connaissait tous les antécédents des crimes auxquels il assiste. Cette opinion est tout à fait conforme à celle de Schiller qui, après avoir lu les légendes d'Hygin, écrivait à Goethe (28 août 1798) : Il y a encore, là-dedans, les plus magnifiques sujets pour le poète tragique; celui de Médée, il est vrai, les dépasse tous, mais il faudrait le traiter en prenant la vie tout entière de l'héroïne en en faisant un cycle ⁽¹⁾.

L'Hôte ⁽²⁾ (Der Gastfreund) et *Les Argonautes* ⁽³⁾ (Die Argonauten), construits directement sur le mythe, sont habilement débarrassés — comme nous le montre l'analyse — d'un élément merveilleux qui eût choqué nos yeux et

⁽¹⁾ Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe, in den Jahren, 1794-1805. Doit. Ausg. Bd. II. 119-120.

⁽²⁾ *L'Hôte*. (Analyse). — Un Grec, Phryxus, fuyant la colère de son père, débarque sur le rivage de la sombre Colchide et demande l'hospitalité à Aïètès, roi de ce pays. Il porte au bout de sa lance une toison d'or qu'un dieu lui aurait remise dans le temple de Delphes en lui disant ces mots : « Prends la victoire et la vengeance » et, fort de cette promesse il demande à Aïètès de l'accueillir, le menaçant, en cas de refus, de s'y établir lui-même, de vive force. L'hospitalité lui est accordée, mais, le désir de posséder la toison qui donne la victoire séduit le roi et le pousse au crime; aidé de Médée, sa fille, il égorge Phryxus au pied de la statue de Péronto, dieu des Colchidiens. Désormais la vengeance des dieux pèsera sur ceux qui ont violé les droits de l'hospitalité; Médée, qui possède l'art de la divination, présage pour son père et pour elle-même, les plus affreux malheurs.

⁽³⁾ *Les Argonautes*. (Analyse). — Les prédictions ne tardent pas à s'accomplir : une troupe de héros grecs, conduits par Jason, arrive en Colchide pour venger la mort de Phryxus et s'emparer de la merveilleuse toison; mais, tandis qu'Aïètès cherche à tuer leur chef, Médée se sent poussée vers lui par un amour irrésistible; elle déjoue les projets de son père et cédant, après une longue lutte, aux instan-

notre esprit ; plusieurs personnages de la fable (Hélle, Chalciope) sont laissés de côté, d'autres sont créés de toutes pièces (Gora, Peritta). C'est dans ces deux parties que nous faisons connaissance avec le pouvoir merveilleux et funeste de la toison, que nous apprenons à la suite de quels forfaits Jason et Médée sont devenus époux. La princesse de Colchide aime l'argonaute d'une passion impérieuse, irrésistible, tandis que celui-ci n'a jamais éprouvé pour elle d'amour vrai et qu'il place sa propre gloire au-dessus de toute chose. La mort d'Aiétés et d'Absyrtus, frère de Médée, deviendront dans la troisième partie, des causes de remords et des motifs de vengeance divine.

Pour *Médée* ⁽¹⁾, les modèles abondaient, Grillparzer s'en servit, mais resta original. Sa Médée n'est pas aussi repoussante que celle d'Apollodore, ni aussi perfide que celle d'Euri-

ces de son amant, elle le conduit à la grotte où est caché le fameux trésor, gardé par un dragon. Jason, grâce à un breuvage magique que lui a remis sa compagne, tue le monstre, s'empare de la toison et après avoir repoussé une attaque des Colchidiens, remonte avec les siens sur son navire, emmenant dans sa patrie les deux objets de son désir : Médée et la Toison d'or.

(1) *Médée*. (Analyse). — Après une navigation de quatre longues années, les Argonautes arrivent à Jolkos, leur patrie ; mais Jason trouve son patrimoine aux mains de Pélidas, son oncle, qui ne le lui cédera que s'il consent à bannir sa femme, Médée.

Condamné à l'exil pour avoir refusé, il est bientôt accusé d'être le meurtrier de son oncle, qui vient de mourir brusquement, et il encourt la haine publique. Il erre pendant un certain temps en Grèce, puis trouve un asile pour lui et les siens auprès de Créon, roi de Corinthe ; mais ce n'est pas pour longtemps. Créon bientôt sommé par les amphictyons d'exiler la coupable famille, se propose de justifier devant les juges le vaillant argonaute, auquel il compte donner la main de sa fille. mais il veut exiler la magicienne. Après une longue

pide, ni aussi monstrueuse que celle de Sénèque. Sitôt que la passion pour l'amant a vaincu l'amour filial, la Colchidienne cherche à dompter sa nature farouche, à adoucir son violent caractère. Dès qu'elle est en Grèce, elle fait effort pour en adopter les mœurs. Elle a aimé Jason, et, bien que l'amour se soit envolé, elle cherche encore à lui plaire par pur devoir; la scène où elle fait de vains efforts pour jouer de la lyre est des plus caractéristiques. Pays, parents, elle a tout quitté pour suivre l'argonaute; c'est sur sa prière qu'elle a fait mourir Pelias et, à vrai dire, sa culpabilité n'est pas plus grande que celle de son mari; elle est d'abord raisonnable et résignée et cherche à le consoler du funeste destin qui pèse sur tous deux. Quoi de plus naturel que la colère l'enflamme lorsque l'auteur de tous ses maux l'abandonne pour épouser la jeune et séduisante Créuse? Quoi de plus compréhensible que sa fureur, lorsqu'elle voit son mari s'établir en prince dans le palais du roi, tandis qu'il la laisse bannir seule, en proie à la malédiction du peuple? Néanmoins, elle se vainc elle-même et veut accepter son triste sort; mais, lorsqu'elle se voit refuser, de la bouche même de son mari, les deux enfants qui forment son seul bien sur la

discussion des deux époux. au cours de laquelle nous apprenons que Médée, poussée par Jason, est bien l'auteur du meurtre de Pélidas, il est décidé qu'elle quittera la Grèce, emmenant avec elle l'un de ses deux enfants; mais, lorsqu'elle voit qu'aucun ne la suivra, elle donne un libre cours à sa fureur. Elle envoie à Créuse, sa rivale, une boisson magique qui la fait périr dans d'affreux tourments, puis, poignarde ses propres enfants. Poursuivie par les soldats de Créon, tourmentée par le remords, elle fuit dans le désert et ira rapporter la funeste toison d'or au temple de Delphes d'où Phryxus l'avait enlevée autrefois. Jason chassé par le roi, qui l'accuse d'avoir attiré le malheur sur sa maison, devient l'objet de la malédiction générale et finit ses jours dans l'abandon et la misère.

terre; lorsqu'ayant enfin obtenu d'en emmener un seul, elle voit celui-ci refuser de la suivre, le désespoir et la rage lui font perdre toute raison et toute mesure. Sa vengeance envers Jason ne connaît plus de bornes et, c'est pour lui porter un dernier coup qu'elle immole ses deux fils.

Médée, ainsi modernisée, nous émeut plus vivement que celle des Anciens, parce que nous la sentons plus rapprochée de nous; elle a perdu son caractère légendaire et a gagné en vérité; elle n'est pas seulement violente et sauvage, elle est aussi résignée, rêveuse, sensible, elle est en proie aux plus poignantes angoisses morales et ne cède à la vengeance qu'après une lutte terrible. Elle reste dans les bornes de l'humanité, dit Goedeke, et c'est précisément pour cela qu'elle est la plus remarquable des Médées des temps anciens et modernes. Son double meurtre est motivé non plus seulement par le désir de se venger de Jason, mais par la haine qu'elle a conçue pour Créuse et par le désespoir qui envahit la mère, lorsqu'elle voit ses enfants la fuir avec crainte et se réfugier dans les bras de sa rivale. L'idée d'offrir à Médée d'emmener avec elle l'un de ses deux enfants est propre à Grillparzer et a été reprise avec succès par E. Legouvé (1854); ce dernier paraît avoir été influencé, en outre, par l'œuvre du tragique viennois, dans les scènes où Créuse accueille avec tant de douceur Médée et ses enfants ⁽¹⁾.

L'idée fondamentale de cette puissante création poétique, est le tourment que cause le crime; Aïétés, Jason, Médée sont tous coupables et expient durement leurs méfaits. L'auteur, au lieu de faire disparaître l'héroïne dans un char magique — comme c'est le cas dans la légende — lui fait

(1) Comparez par ex. l'acte III de Legouvé avec l'acte III de Grillparzer.

expier sa faute par une peine plus terrible que la mort :
la misère et le remords dans la solitude :

(La scène se passe dans le désert.)

MÉDÉE

— Jason !

JASON (à demi soulevé.)

— Qui appelle ? Ah ! vois-je bien ? Est-ce toi, infâme ! Tu te présentes encore à mes regards ? Mon épée ! Mon épée ! (Il veut hondir, mais retombe de nouveau.) Oh ! malheur à moi ! Mes membres me refusent leur service ! Brisé ! Abimé !

MÉDÉE

— Pose cette arme ! Tu ne m'atteindrais pas ! Je suis une victime réservée à une autre main que la tienne.

JASON

— Où retiens-tu mes enfants ?

MÉDÉE

— Dans un endroit où ils sont mieux que moi et toi.

JASON

— Seraient-ils morts ? morts ! .

MÉDÉE

— La mort te paraît le pire des maux ; je sais un tourment bien plus accablant, c'est la misère. Si tu n'avais pas estimé la vie plus haut qu'elle ne le mérite, il en serait autrement pour nous. Eh bien ! résignons-nous ! Cette souffrance est épargnée à nos enfants !

JASON

— Et tu peux parler ainsi, avec calme !

MÉDÉE

— Calme ! Calme ! Si mon sein ne t'était pas fermé, même maintenant, comme il te l'a toujours été, tu y verrais la douleur bouillonner sans trêve, comme une mer en fureur, engloutissant les débris épars de ma souffrance, et les

enveloppant dans l'horreur de la destruction, après les avoir fait tourbillonner jusqu'à l'infini. Je ne regrette pas que les enfants ne soient plus, je regrette qu'ils aient été et que nous soyons. (*Acte V*).

La troisième partie de la trilogie forme un contraste d'un grand effet avec les deux premières; Créuse nous repose de Médée; après la sombre Colchide, c'est la Grèce, riante et ensoleillée; après le monde barbare, c'est le monde civilisé qui s'offre à nos yeux. L'attention du spectateur est peu à peu attirée sur Médée, qui doit devenir la principale héroïne de la pièce; son rôle, presque insignifiant dans *L'Hôte* devient plus important dans *Les Argonautes*, pour occuper enfin la première place dans la partie qui porte son nom.

L'auteur est resté fidèle à la légende en conservant à la fameuse toison son caractère merveilleux; on ne sait pas, au juste sa signification; Phryxus, qui dit l'avoir reçue d'un dieu comme gage d'une victoire certaine, est mis à mort; ceux qui l'ont possédée ensuite, Aïétès, Jason, Médée, endurent les plus grands malheurs. Mais comme nous l'avons déjà dit, cette tragédie est une création originale, dans laquelle la légende n'a qu'un rôle accessoire. Le style, moins châtié que dans *Sappho*, est nerveux, mâle, pathétique et rappelle celui des tragiques grecs.

L'Hôte et *Les Argonautes* furent représentés pour la première fois au « Hoftheater » de Vienne, le 26 mars; *Médée*, le 27 mars 1821.

Dans les Vagues de la Mer et de l'Amour ⁽²⁾ (Des Meeres und der Liebe Wellen), nous retrouvons la simplicité d'ac-

Les Vagues de la Mer et de l'Amour. (Analyse.) — Léandre, qui est venu assister à une fête de Vénus, à Sestos, tombe éperdument amoureux d'une jeune prêtresse, Hero. Celle-ci veut rester fidèle au

tion, la fraîcheur de sentiment et l'élégance de style que nous avons admirées dans *Sappho*. Des poètes qui ont chanté les amours de Hero et de Léandre, Musée (« Τὰ καὶ Ἡρώ καὶ Λεωνόρον ») paraît avoir eu le plus d'influence sur Grillparzer (¹).

Rien de plus fin, de plus délicat, que la peinture du caractère de Hero (²). La jeune fille, mal entourée, maltraitée par ses parents pendant sa jeunesse, s'en sépare pour devenir prêtresse de Vénus. Si, plus tard, elle hésite à quitter Sestos quand un amant vient le lui proposer, ce n'est pas tant par crainte de regretter la vie paisible qu'elle a trouvée sous les voûtes d'un temple, que par méfiance vis-à-vis des hommes. Mais avec quelle pureté, quel élan, quel charme, l'amour s'éveille soudainement dans son cœur, lorsqu'elle est convaincue de la sincérité des paroles de Léandre ! Cet éveil simultanément de l'amour chez ces deux êtres, qui n'en avaient encore jamais ressenti la moindre atteinte, est une des

vœu de chasteté qu'elle a prononcé, et résiste d'abord ; mais, une nuit, Léandre quitte Abydos, traverse l'Hellespont à la nage et, dirigé par la lampe qui brille au haut de la tour où demeure celle qu'il aime, vient la surprendre dans sa chambre. Après s'être fait pardonner son audace, il obtient de Hero la faveur de la revoir le lendemain et regagne Abydos. Quand vient le soir, Hero allume la lampe qui doit guider son amant dans sa périlleuse traversée, mais, tandis qu'elle se laisse gagner par le sommeil, le prêtre de Vénus, qui a tout soupçonné, éteint la lumière. Une tempête s'élève ; Léandre, qui n'est plus guidé par le phare accoutumé, périt dans les flots ; son cadavre vient échouer sur la grève de Sestos, où il est découvert par Hero elle-même, qui meurt de chagrin.

(¹) V. Schwering. Hellenische Trauerspiele, p. 154 et suiv.

(²) La belle Marie Daffinger en fut, dit-on, le prototype : « J'avais envie de dépeindre, à travers toutes ces péripéties, une superbe femme de ma connaissance, non seulement dans ses traits extérieurs, mais dans son être tout entier. » (Selbstbiogr. p. 212.)

causes de la violence, en même temps que de la fraîcheur de leurs sentiments. Plusieurs scènes rappellent *Roméo et Juliette* ; on pourrait, par exemple, rapprocher le dialogue de la chambre de Hero avec celui du balcon, dans la pièce anglaise. Le langage simple et gracieux des héros, s'harmonise admirablement avec la sincérité de leurs sentiments et la naïveté de leurs cœurs. Écoutons-les au troisième acte : (Léandre, qui a traversé l'Hellespont à la nage, pour voir sa bien-aimée, en secret, prend congé d'elle.)

LÉANDRE

— Mais, quand dois-je revenir ? ô vierge, parle !

HERO

— Le jour de la prochaine fête.

LÉANDRE

— Oh ! ne plaisante pas ! Dis-le moi ! Quand ?

HERO

— A la prochaine pleine lune.

LÉANDRE

— Jusque là, il y a dix longs jours ! Supporterais-tu l'incertitude jusque-là ? Moi, non ! Si la mer ne m'engloutit pas, le souci, l'angoisse, la douleur, me tueront ! Dis après-demain ; dis donc dans trois jours, dis la semaine prochaine.

HERO

— Eh bien ! viens demain !

Puis, lorsqu'elle veut lui refuser le baiser d'adieu :

LÉANDRE

— Si je suis triste, je me noierai en m'en retournant.

HERO

— Ne commets pas de crime !

LÉANDRE

— Et toi, accorde la faveur demandée !

HERO

— Si tu pars ensuite.

LÉANDRE (mettant un genou à terre).

— Je te le promets.

HERO

— Et si tu ne viens pas me dire ensuite que je t'ai effleuré la joue trop légèrement; non, si, au contraire, tu es reconnaissant et bien soumis.

LÉANDRE

— Tu hésites encore ?

HERO

— Mets les mains au dos, comme un prisonnier — de l'amour ! — mon prisonnier !

LÉANDRE

— Vois, c'est fait.

HERO (posant la lumière à terre).

— La lampe ne doit pas le voir !

LÉANDRE

— Ah ! tu ne viens pas !

HERO

— Es-tu si impatient ? Seulement, jamais.... et, pourtant, si cela fait ton bonheur..... Tiens, prends et donne ! (Elle l'embrasse vite.) Mais, maintenant, tu dois partir !....

Malheureusement on ne trouve pas, dans cette pièce, cette suite logique, naturelle, qui est l'une des caractéristiques de l'œuvre de Grillparzer ⁽¹⁾; le quatrième acte est languissant, manque d'intérêt dramatique, et retarde l'action. Aussi, *Les Vagues de la Mer et de l'Amour* n'eût-elle qu'un

⁽¹⁾ L'auteur s'en rendait compte mieux que personne; à plusieurs reprises, dans son journal, il se plaint de ne pas avoir une idée claire de son sujet, de faire une esquisse plutôt qu'un tableau. (V. Tagebuch 1831).

petit nombre de représentations et fut-elle rayée pendant vingt ans du répertoire du Burgtheater; Laube la reprit, avec un succès extraordinaire, mais il l'attribua, pour une bonne part, au talent du premier rôle, M^{me} Bayer-Bürck ⁽¹⁾.

CHAPITRE III

DRAMES ROMANTIQUES

Les tragédies antiques de Grillparzer peuvent se rattacher à la tragédie classique par la nature de leurs sujets et par la façon dont ils sont traités; l'auteur cherche à dégager les individus de tout le concret, de tout le sensible possible et crée des types généraux. La forme est simple, le style régulièrement rythmé; la langue sobre; les unités d'Aristote sont observées dans une certaine mesure.

Dans les drames dont nous allons nous occuper, l'auteur s'inspire, non plus de la fable antique, mais du moyen-âge et des temps modernes; il devient individualiste; il traite des sujets tirés de l'histoire nationale ⁽²⁾; il recherche davantage le pittoresque, la couleur locale, la vérité du décor; bannit de son vocabulaire les termes généraux et les remplace par le mot propre, par l'image; il devient plus réaliste dans sa langue, plus varié dans son style; il emploie — dans deux pièces — un mètre nouveau, le trochaïque espagnol de quatre pieds. En un mot, il est romantique.

⁽¹⁾ V. Laube. *Lebensgeschichte* 77.

⁽²⁾ Nous avons réuni les quatre drames historiques en un chapitre spécial (Chap. IV).

L'Aïeule (Die Ahnfrau) ⁽¹⁾, le plus connu de ses drames romantiques, eut un immense retentissement. Commentée dès son apparition dans les journaux et les revues, elle

(1) « *L'Aïeule* » (Die Ahnfrau). Le vieux comte Zdenko von Borotin, qui a vu sa famille se décimer rapidement, son fils unique disparaître lorsqu'il était en bas âge, constate avec une amère douleur qu'il est le dernier de son nom. Cette pensée travaille son esprit ; il se persuade « que le sort a décidé de bannir de la terre la race des Borotin » et songe à la légende selon laquelle l'aïeule de sa maison doit errer sans trêve jusqu'à la mort du dernier de ses descendants. L'apparition soudaine du fantôme de l'aïeule coupable lui présage des malheurs qui ne tardent pas à s'accomplir : Un jeune homme entre brusquement dans le château, tout essouffé, à demi-mort de fatigue, se disant poursuivi par des ennemis acharnés ; on l'accueille, on l'écoute ; on reconnaît en lui le héros qui a récemment arraché la fille du comte, Berthe, des mains d'une bande de brigands. Enchanté de l'heureux hasard qui lui permet de voir celui dont il a si souvent entendu vanter le courage et l'amour, Zdenko von Borotin lui accorde la main de sa fille et lui offre l'hospitalité. Mais, à ce moment, un capitaine de l'armée du roi vient demander au comte l'autorisation de visiter sa demeure, où doit s'être réfugié un fameux bandit échappé aux soldats de sa majesté. Berthe ne tarde pas à soupçonner son fiancé d'être le coupable poursuivi par la justice et reçoit enfin, de sa bouche même, le terrible aveu. Ebranlé jusqu'au fond de son âme par la douleur de Berthe, torturé par le repentir, le brigand maudit le sort qui l'a jeté dans la société des criminels ; il sent que son cœur aurait pu s'ouvrir à des sentiments généreux et qu'il brûle maintenant d'un amour pur et vrai pour la fille du comte ; il voudrait, dès lors, guidé par elle, commencer une vie nouvelle, saine et vertueuse. Convaincue de la sincérité des paroles pleines d'émotion qu'elle vient d'entendre, Berthe cède à sa passion et se décide, après un instant d'angoissante hésitation, à prendre la fuite avec celui qui, dès lors, est son seigneur et maître. Tandis que Jaromir — c'est le nom du héros — gagne les souterrains du château, où il se tiendra caché jusqu'au moment de l'évasion, Berthe apprend que son père vient de tomber sous le poignard de son fiancé, dans une lutte contre les soldats ; au même moment, un bandit que l'on

donna lieu, ces dernières années encore, à nombre d'études et de discussions. *L'Aïeule*, se demandait-on, doit-elle, ou ne doit-elle pas, être envisagée comme un drame fataliste, comme appartenant à l'école de Zacharias Werner et de Müllner ?

Grillparzer ne pouvait supporter que l'on assimilât sa pièce à « Die Schuld » (de Müllner) ou au « Vierundzwanzigster Februar » (Z. Werner) et, dans son « Vorbericht zur ersten Auflage » il prétend même ignorer l'école à laquelle on se plait à le rattacher ⁽¹⁾. Il avoue qu'il n'aurait pas osé employer le vers trochaïque espagnol si Müllner ne l'avait pas fait avant lui, mais que c'est la *Devocion de la Cruz*, de Calderon, qui flottait devant ses yeux lorsqu'il écrivait son drame. ⁽²⁾ Toutefois ses protestations furent inutiles et,

vient de capturer, avoue que Jaromir est le fils du comte Borotin, celui que chacun croyait mort depuis longtemps et qui avait été enlevé, tout jeune, par des nomades. Berthe, qui cherche dans le sommeil un remède à la douleur, avale, au lieu du narcotique qu'elle croyait prendre, une fiole de poison. A la nouvelle du crime horrible qu'il vient de commettre, Jaromir sent son cœur se briser de désespoir mais garde cependant une lueur d'espérance : peut-être la blessure n'est-elle pas mortelle ? peut-être son père guérira-t-il ? alors, ce sera une vie nouvelle, une ère de bonheur, qui commencera pour tous deux ? Hélas, en se hissant jusqu'à la fenêtre de la chapelle voisine, il voit au pied de l'autel le cadavre de son père ! La douleur lui fait, à cet instant perdre la raison ; il cède à un incestueux désir et s'élance dans la galerie des sépulcres, où son amante devait le rejoindre pour l'évasion. L'aïeule, alors, sort de la tombe et Jaromir qui, trompé par la ressemblance de celle-ci avec Berthe, s'est jeté dans ses bras, tombe mort. Ainsi, la famille des Borotin est éteinte ; l'aïeule rentre dans son tombeau, où, dès maintenant, elle pourra trouver la paix.

(1) « Der Verfasser kennt die Schule nicht zu der man ihn zu zählen beliebt » (Die Ahnfrau, vierte Auflage, p. 3).

(2) Selbstbiogr. 73.

pendant toute sa vie, il fut considéré comme un tragédien fataliste. Lorsqu'il écrivit son autobiographie, sentant toujours peser sur lui cette « accusation » qui lui était odieuse, il tenta encore de se défendre et affirma que l'idée de destin ne se trouvait pas dans cette pièce ; que, d'après la légende qui en forme le fond, la famille des Borotin ne devait pas « nécessairement » s'éteindre par le crime, et que, s'il en a été ainsi, c'est par hasard et non par un arrêt du destin ⁽¹⁾. Dès lors, dit-il, pourquoi voudrait-on me refuser d'introduire, dans une tragédie, un choc entre le monde réel et le monde des esprits, procédé auquel Shakespeare, Calderon et Schiller ont si souvent recouru ?

Les opinions des critiques, touchant « l'idée de destin » contenue dans *l'Aïeule* sont très différentes : Kuh, Koberstein, Fäulhammer Platen ⁽²⁾, Hillebrand, Kirchner, placent cette pièce au même rang que celles de Zacharias Werner ; W. Scherer pense qu'elle a été directement inspirée de « Die Schuld » de Müllner, tandis que Karl Goedeke dit que l'idée de fatalité n'y est qu'effleurée et qu'on n'y trouve d'analogie avec l'œuvre de Müllner que dans quelques traits défectueux et accessoires. Terlitza la donne comme un intermédiaire entre la tragédie fataliste des Anciens et le drame moderne. Laube refuse de la qualifier de fataliste et n'y voit qu'une théorie exagérée de l'hérédité. M. Volkelt conclut d'une longue étude de la question « que la corrélation des événements, dans cette pièce, doit être regardée comme un ordre immanent aux individus. »

Le premier manuscrit de cette pièce ne mentionne pas.

⁽¹⁾ V. Développement de cette même idée : « Aesthetische studien » (Zur dramaturgie) Werke Bd. IX.

⁽²⁾ Qui, en 1826, écrivait contre les tragédiens du destin, et, en particulier, contre *l'Aïeule*, « Die verhängnisvolle Gabel ».

le genre de faute commise par *l'Aïeule* ; ce n'est que plus tard, à l'instigation de Schreyvogel, que l'auteur avait fait des Borotin une race issue de l'adultère de leur ancêtre ⁽¹⁾ ; or, cette idée de Schreyvogel fut précisément celle qui fit regarder *l'Aïeule* comme fataliste, qui valut à Grillparzer le reproche de faire expier aux enfants les fautes de leurs parents. Il est vrai que l'on pourrait attribuer au hasard seul — comme le veut Grillparzer — et non au destin, les malheurs qui frappent les descendants de l'aïeule, car, comme il le dit, la famille ne devait pas « nécessairement », d'après la légende, s'éteindre par le crime ; mais, pourquoi l'auteur, qui prétend ne pas croire à une nécessité aveugle, place-t-il dans la bouche des deux principaux héros des paroles purement fatalistes ? Le spectateur est autorisé à croire qu'un dramaturge exprime ses idées propres par l'organe des personnages qu'il met en scène — c'est, du reste, très souvent le cas chez Grillparzer — ; or le comte Borotin et Jaromir ne considèrent pas les malheurs qui les frappent comme un effet du hasard. Ils contestent même l'empire que nous exerçons sur les déterminations de notre volonté. Ainsi, le comte, au moment où il succombe : « Ce n'est pas mon fils qui est l'auteur de tout cela ! Ce sont de sombres puissances, profondément cachées, qui ont guidé sa main mal assurée. » (Acte IV). Et Jaromir, lorsqu'il apprend que c'est son père qu'il a tué, sans le connaître, dans les ténèbres : « Nos actions ne sont que des dés, jetés dans l'aveugle nuit du hasard... J'ai frappé celui qui m'a frappé, mais, c'est toi, funèbre puissance, qui as frappé mon père ! » (Acte V.) Grillparzer n'appartient donc pas à la doctrine du hasard, qui exclut, à la fois, la liberté et la nécessité ; il admet de « sombres puis-

(1) V. Anmerkungen von Laube, Werke II. 131.

sances » une nécessité mystérieuse. Que l'auteur l'ait voulu ou non, il fait dans cette pièce une profession de foi fataliste et il nous paraît logique de rattacher *l'Aïeule* à l'école de Zacharias Werner et de Müllner.

Comme nous l'avons dit dans notre notice biographique, deux sujets distincts sont réunis dans cette pièce; il y a une double action, l'une formée par la légende même de *l'Aïeule*, l'autre, par l'amour de Jaromir et de Berthe. Mais ces deux données sont si étroitement reliées, si admirablement fondues, que la pièce entière est un chef-d'œuvre de cohésion. L'action est conduite avec une vigueur, avec une sûreté de technique vraiment remarquables; un souffle violent entraîne le spectateur à travers les horreurs du parricide et de l'inceste. Laube estimait que, sauf quelques drames de la jeunesse de Schiller, bien peu de pièces de la littérature allemande étaient comparables à celle-là, au point de vue de la surabondance du talent dramatique. Dans cette atmosphère lourde, où flotte l'esprit de l'aïeule coupable, passe et repasse un souffle d'inquiétude et d'angoisse; l'obscurité, la solitude, le silence de la nuit, les bruits sourds et inexplicables, les sépulcres, le fantôme, en un mot, tout l'attirail de la peur est habilement employé pour donner à l'horreur des crimes un cadre sinistre et effrayant.

Contrairement à son habitude, Grillparzer s'intéresse plus, dans ce drame, à l'action et aux situations qu'aux caractères. Berthe, cependant, est une gracieuse image de jeune fille naïve, sensible, passionnément amoureuse.

Le style énergique et fougueux, la langue imagée, sont admirablement appropriés à cette lutte pathétique des sentiments. Voici, par exemple, comment Jaromir éclate en imprécations contre celui qui l'a jeté dans la voie du mal et qui fut la cause de tous ces malheurs: « Quoi! Dieu ne m'au-

rait pas maudit à l'heure de ma naissance ? Mon nom ne serait pas inscrit dans le livre de la damnation. j'oserais espérer, j'oserais aimer et ma prière n'est pas un blasphème ? (Saisissant fortement le bandit Boleslav). Et tu pouvais me le cacher, tu me voyais subir des tortures empoisonnées, tu voyais la lutte sanglante de mon cœur, et tes lèvres se taisaient ! Comme un voleur qui s'introduit dans une église, tu te glissais dans le sacré sanctuaire du sein pur d'un enfant, tu soustrayais l'image de son cher père d'un seuil consacré à Dieu et tu y mettais la tienne à la place ! Monstre ! Monstre ! Tu te glissais dans mes prières, assassin, tu recueillais la bénédiction de mes lèvres ! Dis-le encore une fois, répète-le, assassin, que tu t'es volé le nom de père comme un lâche voleur, et que je ne suis pas ton fils !... Et moi, insensé, aveugle insensé ! je ne comprenais pas l'avertissement secret de ma propre âme, je luttais contre la tendresse de mon cœur, je luttais vainement dans un combat sanglant, afin de lui arracher de l'amour pour les cheveux blancs de l'homme qui était le bourreau de l'innocence ! Scélérat, rends-moi ce que la naissance m'avait donné, la paix dorée de mon âme, tout le bonheur de ma vie, rends-moi mon innocence..... Et, où est, qui est mon père ? Conduis-moi à ses pieds... qu'il soit un paysan, qu'il soit un mendiant, je veux guider ses pas, je veux partager avec lui sa hutte misérable, je veux partager son angoisse et sa détresse, partager le pain qu'il a mendié ; je veux, lorsque scintillent les tardives étoiles, me coucher sur la terre nue et me croire riche et heureux, plus riche qu'aucun roi, lorsque le sommeil fermera mes yeux. Parle, où est-il ? Conduis-moi vers lui ! (Acte V. 2). » Et, plus loin, lorsqu'il apprend que c'est son père qu'il vient de frapper de son poignard : « Lui, mon père ! Lui, mon père ! Moi, son fils, son

fil et.... — Ah ! — Qui parle ici ? Qui a prononcé le mot que même un assassin cache, pâle et tremblant, dans les plus profonds replis de son cœur ? Qui l'a prononcé ? Son fils et son assassin ! Ah ! son fils, son fils et son assassin ! (Se cachant le visage dans les mains). Tout ce que la terre connaît de beau, tout ce qu'elle appelle doux et délicieux, tout ce qu'elle croit sublime et sacré ne s'élève pas jusqu'à la tête du père ! Le parfum s'échappe de ses lèvres, et celui sur lequel repose sa bénédiction fait voile à travers les écueils de la vie en souriant de la rage de la tempête. Mais celui qui, dans le délire de son esprit, a levé contre lui une main profane et sacrilège, celui-là est infâme et maudit ! Oui, j'entends, avec un frémissement sanglant, comment parle l'éternel juge : On pardonnera à tous les pécheurs, mais on ne pardonnera pas au parricide ! »

Bien que remarquables à plusieurs égards, les trois autres drames romantiques de Grillparzer n'ont pas la valeur de celui que nous venons d'examiner.

Dans *Une vie dans le songe* (Der Traum, ein Leben) ⁽¹⁾ l'auteur objective les rêves de grandeur d'un jeune névrosé

⁽¹⁾ « *Une vie dans le songe* » (der Traum ein Leben). Las d'une vie qui lui paraît monotone et insipide, atteint du « mal du siècle », Rustan veut abandonner sa famille et sa fiancée Mirza pour courir les aventures. Une admirable occasion se présente : le roi de Samarkand offre sa couronne et la main de sa fille à celui qui le délivrera de ses ennemis. Rustan n'hésite pas et se prépare à partir avec Zauga, son esclave favori. Mais, pendant la nuit qui doit précéder son départ, il fait un songe : Il rencontre sur son chemin le roi de Samarkand, fuyant devant un immense serpent : il vole à son secours, mais sans succès : le roi va succomber quand un inconnu intervient brusquement, tue le monstre et disparaît. Rustan se fait passer aux yeux du roi pour son sauveur, et afin de dissimuler son mensonge, poignarde l'inconnu au moment où il venait se présenter pour demander sa récompense. Comblé d'honneurs, notre aventurier se rend à la cour

rongé par une mélancolie invincible. Rustan — c'est le nom du héros — est en proie à une consommation morale qui rappelle celle de Werther, René, Adolphe, Obermann. C'est en vain qu'il cherche le calme dans la solitude des bois, qu'il court le cerf dans la montagne; la tristesse l'accable, l'abîme: « Combien cette vie me paraît fade, combien fade et triste! Toujours aujourd'hui n'est que l'insipide image d'hier et de demain; une joie qui ne me réjouit pas, une souffrance qui ne m'afflige pas, et le jour, qui toujours se renouvelle, ne m'apporte rien que lui-même. Oh! combien différente je me figurais la vie dans les jours plus beaux qui se sont évanouis. » (Acte I).

La Juive de Tolède (Die Jüdin von Toledo ⁽¹⁾), imitée de « Las pazes do los Reyes » de Lope de Vega plaît par son

de Samarkand pour épouser la fille du roi et réaliser ses rêves de grandeur. Hélas! il ne trouve pas le bonheur espéré. Poursuivi par les remords, obligé de mentir sans cesse pour cacher son meurtre, il devient le jouet de cruelles hallucinations qui lui montrent tour à tour sa victime et sa fiancée, dont il a brisé le cœur. Enfin, quand la mort du roi lui laisse le trône vacant, la princesse Gulnare, l'accuse de régicide et le fait poursuivre par ses soldats. Il fuit, mais, trahi par Zanga, il tombe entre les mains de ses ennemis, se débat et..... s'éveille. — Joyeux de se trouver sain et sauf au milieu des siens, il bénit le songe qui lui a montré le danger des grandeurs, la vanité de la gloire et renonçant à ses projets d'aventuriers, il se promet de couler des jours paisibles auprès de ses parents et de Mirza, qui deviendra sa femme.

(¹) « *La Juive de Tolède* » (Die Jüdin von Toledo). En dépit d'un ordre sévère, une jeune juive, Rahel, s'introduit dans le jardin d'Alphonse VIII à Tolède. Elle est jeune, jolie, et veut à tout prix voir le roi, soit par curiosité naïve, soit par désir de lui plaire et d'avoir part à ses faveurs. Poursuivie par les soldats de la cour, elle se réfugie auprès du souverain lui-même, et trouve à ses pieds la sûreté et le pardon. Alphonse VIII qui, dit-on, n'avait jamais éprouvé d'amour, laisse peu à peu séduire par les charmes de Rahel: il demande à

entrain et la délicatesse de touche dans la peinture des caractères, plus que par le thème lui-même, très discutable. Représentée seulement après la mort de l'auteur, elle figure maintenant au répertoire de plusieurs théâtres d'Allemagne et d'Autriche. Sa reprise à Berlin (1888) et à Vienne (1889) eut un éclatant succès.

Il n'en fût pas de même pour *Malheur à qui ment* (*Weh dem der lügt*) ⁽¹⁾. Trop fréquemment moralisante, d'un

Garceveau, l'un de ses courtisans, comment l'on doit s'y prendre pour se faire aimer d'une femme et, tout en déplorant sa propre faiblesse, emmène son amante dans un de ses châteaux de plaisance. Cependant, la reine et l'assemblée des Etats, indignés de voir leur monarque manquer à son devoir, décident de faire périr celle qui cause tant de désordres. Tandis que le roi la quitte pour revenir à Tolède où l'appellent des affaires pressantes, plusieurs grands de la cour se rendent auprès d'elle et la tuent. Alphonse, furieux que l'on ait osé porter la main sur celle qu'il protégeait, se promet de tirer une éclatante vengeance de ce crime : afin d'être plus terrible dans le châtiment, il veut augmenter sa colère par la vue du cadavre de Rabel ; mais, chose étrange, cette vue, loin de l'irriter davantage, le calme et le ramène au sentiment du devoir. Il reconnaît sa culpabilité, pardonne aux meurtriers de son amante et va prendre le commandement de son armée, pour marcher contre les Maures, qui menacent d'envahir ses Etats.

⁽¹⁾ « *Malheur à qui ment* » (*Weh dem der lügt*.) Léon, garçon de cuisine de l'évêque de Châlons, veut, à tout prix délivrer Attalus, le neveu de son maître, des mains de l'ennemi. La tentative est périlleuse : Attalus, gardé en otage chez le comte Kattwald, dans le Rheingau, est l'objet d'une étroite surveillance. N'importe, Léon a confiance dans ses propres forces et promet même d'atteindre son but sans proférer un seul mensonge ; « malheur à qui ment », lui a répété son maître, et ces paroles sont devenues, pour lui, une règle de conduite. Il se rend chez Kattwald, entre à son service comme cuisinier, et, à la première occasion, fait connaître son projet à Attalus ; par son enjouement et sa bonne humeur, il gagne l'affection

intérêt parfois languissant, insuffisamment scénique, cette pièce nous montre bien que la plume de Grillparzer manque de légèreté pour conduire l'action vive et badine de la comédie. Mais cette œuvre n'en est pas moins sertie de subtilités et de finesse qui plairont aux esprits cultivés.

CHAPITRE IV

DRAMES HISTORIQUES

Gloire et décadence du roi Ottokar (König Ottokars Glück und Ende) ouvre, dans la littérature autrichienne, le chapitre de la tragédie historique nationale ⁽¹⁾. Mais, que de luttes à soutenir pour la faire représenter ! La censure, sévère, étroite, observait d'un œil inquiet le poète qui, en développant le sentiment national dans son pays, risquait de compromettre la politique de M. de Metternich. N'importe, son drame avait eu du succès auprès du peuple, c'en était assez pour l'encourager et trois ans plus tard (28 février 1828) il transportait sur la scène l'histoire du palatin Bancbanus, *Fidèle serviteur de son maître*. (Ein treuer Diener seines

d'Edrita, fille du comte ; celle-ci, qui cherche à échapper à un mariage auquel on veut la contraindre, s'empare des clés de la grille, et, pendant la nuit, prend la fuite avec Léon et Attalus. Les fugitifs sont poursuivis par Kattwald et ses gens mais, grâce aux expédients du jeune cuisinier — qui cependant s'abstient de mensonges — ils arrivent sains et saufs auprès de l'évêque de Châlons. Edrita devient la femme de Léon.

(1) Jouée pour la première fois le 19 février 1825.

Herrn) ⁽¹⁾. Mais découragé par les ennuis que lui causa cette seconde pièce, Grillparzer ne fit publier ni jouer ses deux autres drames historiques : *Les Frères ennemis dans la Maison de Habsbourg* (Ein Bruderzwist in Habsburg) ⁽²⁾ et *Libussa*.

⁽¹⁾ *Fidèle serviteur de son maître*. (Analyse) : A son départ pour la guerre, Andreas, roi de Hongrie, confie le gouvernement de ses Etats à son épouse et à son fidèle serviteur, Banchanus. Celui-ci se montre d'une probité à toute épreuve et remplit son mandat avec une extrême ponctualité ; rien ne peut lui faire transgresser les ordres reçus ; il place l'intérêt de son maître au-dessus de toutes choses et veut maintenir la paix au prix des plus grands sacrifices. Il ne rencontre pas seulement des difficultés dans l'administration du royaume, il est frappé dans ses affections les plus chères ; sa jeune femme se donne la mort pour échapper au beau-frère du roi, Otto, que l'amour a rendu fou furieux : Banchanus donne l'exemple de la modération et de la soumission en ordonnant à tous ceux qui étaient indignés de ce crime, d'attendre le retour du roi, seul juge des coupables. La fureur de quelques-uns met en danger la vie de la reine et de son fils : Banchanus parvient, au prix des plus grands périls, à sauver ce dernier ; il épargne même Otto, le meurtrier de sa femme, et cherche, par tous les moyens, à empêcher une guerre civile. Il n'y réussit pas, et ce n'est que le retour du roi qui met fin aux dissensions. Les plus grands honneurs sont offerts à Banchanus en retour de son dévouement, mais le fidèle serviteur, affaibli par les années et le malheur, se retire dans le château de ses pères.

⁽²⁾ *Les Frères Ennemis dans la Maison de Habsbourg*. (Analyse) : Il s'agit ici des dissensions de la maison de Habsbourg, au commencement du dix-septième siècle. Matthias, dévoré d'ambition, ne peut supporter de vivre sous la dépendance de son frère, Rodolphe II. Nommé gouverneur des Pays-Bas, il cherche à usurper l'autorité du prince d'Orange, échoue et se voit expulsé de la cour impériale pendant plusieurs années. Bientôt rappelé, il reçoit de son frère le gouvernement de l'Autriche et choisit pour ministre le célèbre évêque de Vienne, Klesel. Mais, à la suite d'une campagne malheureuse contre les Hongrois, la discorde éclate entre les deux Habsbourg. Matthias se révolte contre Rodolphe, le force d'abdiquer et se fait nommer empereur d'Allemagne.

Affaibli déjà par l'âge et la souffrance, il les lut à Laube ; « ne les faites jouer que si vous en pouvez garantir le succès, lui dit-il ; l'échec de l'une de ces deux pièces me tuerait » ; le directeur de théâtre n'ayant pas voulu accepter cette responsabilité, les deux drames ne furent représentés qu'après la mort de l'auteur. ⁽¹⁾

Ces quatre tragédies, par le fait même qu'elles touchaient à la politique, furent l'objet de vives critiques et de nombreuses discussions. Pourquoi l'empereur voulait-il détruire le manuscrit de *Fidèle serviteur de son Maître* ? Trouvait-il l'obéissance de Bancbanus exagérée, parfois ridicule et peut-être ironique ? Grillparzer y a-t-il prêché, comme on le lui a reproché, l'exemple de la servilité ? Nous voyons avant tout, dans la victoire de Bancbanus sur le prince Otto, un triomphe

⁽¹⁾ *Libussa* (Analyse) : A la mort de Crocus, roi de Bohême, Libussa accepte la couronne qu'ont refusée ses deux sœurs aînées. Sa justice, sa bonté, sa simplicité, la font chérir de son peuple ; elle prend part aux joies et aux peines de ses sujets, sème sur son chemin la paix et la consolation. Cependant on lui fait comprendre qu'elle doit prendre un époux pour conduire les armées. Après avoir longuement cherché, parmi les seigneurs du royaume, un homme digne de gouverner, elle songe à un laboureur, Primislaus, qui, naguère lui a sauvé la vie. Comme il avait gardé en souvenir d'elle le médaillon de son collier, elle fait savoir — sous forme d'énigme — que celui-là seul pourra obtenir sa main, qui lui rapportera ce bijou. Primislaus se présente et, malgré la fierté de son caractère, est choisi comme époux par la princesse ; aussitôt il voue toute son intelligence et son activité à la cause du progrès ; il jette le fondement d'une ville, Prague, et demande à Libussa — qui a hérité de son père une puissance mystérieuse — de la consacrer. La reine s'y refuse d'abord, pleine de sombres pressentiments, puis cède à la prière de son époux ; elle fait appel à son art merveilleux, prophétise longuement et meurt en appelant la bénédiction divine sur la nouvelle métropole.

de la bonté, de la droiture et du désintéressement sur la méchanceté, le mensonge et l'ambition. Au reste l'auteur dit lui-même qu'en écrivant cette pièce il n'avait pas seulement l'intention de louer le dévouement d'un serviteur pour son maître, mais qu'« il voulait aussi lutter contre l'immoralité, trop commune chez les princes » (1).

Dans le drame *Les frères ennemis dans la maison des Habsbourg*, l'auteur revient à l'un de ses thèmes favoris : l'impuissance d'un homme à accomplir la tâche qui lui incombe. Rodolphe II, l'incarnation de l'indécision, du doute, de l'hésitation, se laisse, à chaque instant, retenir par des scrupules qui n'ont pas leur raison d'être dans les conditions où il se trouve. Il n'est pas conséquent avec lui-même ; ses actes sont en désaccord avec ses pensées ; il ne se rend pas compte qu'en dépit des principes de générosité dont il fait profession et au nom desquels il combat, sa faiblesse fait de lui, en mainte occasion, le pire des tyrans. Ce caractère mou, formé de contradictions, est tracé de main de maître, mais donne à la pièce une allure lente et monotone.

Il en est de même dans *Libussa*, qui est peut-être la moins scénique des tragédies de Grillparzer. Les dialogues y sont très longs, les tirades fréquentes ; l'action, lente et peu intéressante est, à chaque instant (au deuxième acte, par exemple), interrompue par des digressions. Mais ces hors-d'œuvre sont semés de réflexions originales et profondes. M. Reich a comparé cette œuvre à la deuxième partie de *Faust* : « C'est, dit-il, un adieu poétique, comme les derniers

(1) Le même sujet — nous dit M. Sauer — avait déjà été traité par Hans Sachs, et dans notre siècle, par un auteur hongrois, Joseph Katona ; celui-ci en avait fait une pièce à tendances libérales ; mais Grillparzer semble avoir été beaucoup plus influencé par « Démétrius » de Lope de Vega que par ces deux ouvrages.

mots de Faust mourant : les dernières prédictions de Libussa quittant le monde contiennent le legs du poète à la postérité, le programme de l'avenir, dont le vieillard laisse l'exécution à ceux qui viendront après lui. » Plusieurs questions importantes y sont discutées avec sagacité : le progrès de la civilisation et de la culture de l'humanité est-il vraiment un bien ? Libussa s'oppose, autant qu'elle le peut, à la construction d'une ville ; elle craint que les inconvénients résultant de la réunion des hommes en un même lieu ne leur fassent regretter leur ancienne vie, simple, tranquille et vraiment libre. Elle défend, en un mot, la thèse de Jean-Jacques Rousseau, dans le *Discours sur les Arts et les Sciences*. Mais, voyant que sa résistance afflige son époux, elle cède volontairement, afin de maintenir la bonne harmonie dans laquelle ils ont vécu jusque-là ; car — et c'est là la deuxième idée importante de la pièce — le gouvernement ne sera vraiment bon que si le souverain et la souveraine, se consultant souvent l'un l'autre, agissent de concert. Libussa, qui voulait faire reposer son Etat sur la vertu, sur la bonté naturelle de l'homme, se laisse persuader par Primilaus, dont le désir est de créer une société nouvelle, soutenue par le droit et la justice.

Mais, des quatre drames historiques, *Gloire et décadence du Roi Ottokar* est, de beaucoup, le plus remarquable. Le sujet en est aussi tiré de l'*Histoire de Bohême* : Ottokar II, roi de Bohême, est devenu, par sa récente victoire sur les Hongrois, le plus puissant des princes d'Europe ; sa domination s'étend sur l'Autriche, la Hongrie, la Bohême, la Styrie, etc. Au faite de la gloire et de la puissance, il veut donner un héritier à son royaume et répudie sa femme, Marguerite, qui était stérile, pour épouser la petite-fille du roi de Hongrie, Kunigunde. Impitoyablement renvoyée, la reine déchue se rapproche de Rodolphe de Habsbourg, tandis que

l'orgueilleux maître de la Bohême concevant de sa nouvelle alliance les plus grandes espérances, dédaigne la couronne impériale que viennent lui offrir les députés du Reichstag. Mais l'injustice d'Ottokar envers Marguerite a indigné nombre de ses amis et de ses alliés ; plusieurs l'abandonnent et se révoltent. Rodolphe, qui vient d'être élu empereur d'Allemagne, et qui, dès lors, est son souverain, le force à lui prêter le serment de fidélité et à restituer à l'Empire les provinces qui formaient la dot de sa première épouse. De son côté, Kunigunde ne peut supporter le caractère hautain du roi et s'éprend d'amour pour un jeune chevalier, Zawisch von Rosenberg. Bientôt vaincu par son propre orgueil, incapable de supporter plus longtemps le mépris dont il est l'objet parmi les siens, Ottokar viole son serment et refuse d'obéir à son suzerain dont il fait mourir le protégé, Merenberg. La guerre éclate ; les Bohêmes sont défaits par les troupes impériales et Ottokar périt lui-même dans un combat singulier contre Siegfried de Merenberg, qui venge ainsi la mort de son père.

Deux grandes figures se détachent nettement sur le fond historique de cette pièce : Ottokar et Rodolphe de Habsbourg. Le roi de Bohême a été si favorisé par la Fortune, qu'il croit se l'être attachée pour toujours ; son orgueil, son ambition, son amour insatiable de la gloire lui font fouler aux pieds les sentiments les plus nobles, les devoirs les plus sacrés ; il méprise les avis des hommes et n'écoute que la voix de ses propres passions. Ses injustices lui ont déjà aliéné l'esprit de ses vassaux lorsque la répudiation de son épouse vient mettre le comble à la mesure et fait éclater les dissensions. Il subit les plus sanglantes humiliations, il doit fléchir le genou devant Rodolphe de Habsbourg ; Zawisch von Rosenberg, qui ne cherche qu'une occasion de venger

sa sœur, Bertha, des affronts reçus d'Ottokar, séduit Kunigunde.

Le caractère de Rodolphe de Habsbourg contraste brillamment avec celui de l'emporté roi de Bohême ; il est la voix de la modération, de la justice et de la raison : « Vous étiez un prince puissant, Ottokar, un grand roi, avant que l'occasion d'agrandir votre territoire ne vous ait enflammé du désir de le devenir.

« Moi aussi, le vain désir des honneurs m'a dirigé, comme vous, dans mon jeune âge ; j'exerçais mon jeune bras, plein d'une ardente énergie, sur étrangers et parents, amis et ennemis, comme si le monde n'était qu'un vaste théâtre pour Rodolphe et son glaive..... Alors, Dieu me saisit de sa forte main et me plaça sur les marches de ce trône qui domine un monde. Et, de même que le voyageur qui a gravi la montagne voit, à ses pieds, la vaste contrée, et porte ses regards au-delà des murs entre lesquels il a toujours été resserré ; de même il tomba comme des écailles de mes yeux et toute mon ambition fut guérie d'un seul coup. Le monde existe afin que nous vivions tous ; il n'y a de grand que Dieu seul....

« O Ottokar, c'était un beau temps lorsqu'à notre retour de Prusse, assis tous deux sur le belvédère de votre château au Hradschin, nous parlions de notre avenir et de nos exploits futurs ! Il y avait alors, auprès de nous, la reine Marguerite — Voulez-vous la voir ? Voir Marguerite ? *Ottokar* : Seigneur ! *Rodolphe* : Dire que vous avez repoussé loin de vous l'ange de paix qui vous consolait doucement et vous protégeait ; qui dissipait la rapide colère par un mot béni, et qui, fidèlement, comme une sœur aimée, veillait sur vous ! En la bannissant, vous avez banni le bonheur de votre Maison. -- Vous n'êtes pas heureux dans votre famille,

Ottokar! — Voulez-vous voir Marguerite? — elle est dans le camp! *Ottokar*: Non, seigneur. »

Enfin, mais trop tard, le roi de Bohême s'aperçoit des fautes qu'il a commises; ce n'est qu'auprès du cercueil de Marguerite qu'il reconnaît ses torts, alors que les circonstances ne lui permettent plus de les réparer.

Grillparzer inonde de lumière ce sujet complexe et touffu, caractérise nettement nombre de figures historiques. Le contraste établi entre le premier acte, où Ottokar recueille les hommages de tant de princes, et le troisième, où les défections de ses vassaux lui parviennent successivement, est du plus haut dramatique.

L'analogie d'Ottokar avec Napoléon est frappante et le lecteur devinerait bien vite que le grand capitaine français a été son prototype, si le poète ne nous l'avouait lui-même.

On a beaucoup discuté sur les causes de l'opposition faite à ce drame par la censure. Laube pense, à juste titre, nous semble-t-il, que c'était un acte de pure politique; le système de Marie-Thérèse et de Joseph II n'était alors plus praticable puisqu'il favorisait les idées révolutionnaires que François II combattait de tout son pouvoir; ce dernier s'appuyait maintenant sur les différents peuples de l'empire et pensait qu'il était dangereux de rappeler, par des représentations théâtrales, la façon dont la Bohême avait été soumise à la Maison de Habsbourg.

Si notre poète est resté fidèle à l'histoire dans *Gloire et décadence du Roi Ottokar*, c'est parce qu'il y était question d'un événement capital de l'histoire d'Autriche et que la véracité des faits avait, dans cette occasion, un intérêt patriotique.

Il a, pour l'histoire, sinon de l'aversion, du moins un cer-

tain dédain : « Qu'est-ce que l'histoire, dit-il ⁽¹⁾, sinon la façon dont l'esprit humain interprète des événements qu'il ne peut pénétrer ? Dieu sait s'il joint des choses qui vont ensemble ! Il remplace l'iniintelligible par l'intelligible ; il étend les idées de finalité relative à un tout qui ne connaît qu'une finalité intérieure ; il trouve une intention là où il n'y en a pas, un plan, où il ne peut y avoir eu de prévision ; et de nouveau, un hasard, où mille petites causes ont exercé une influence. Qu'est-ce donc que l'histoire ? » — Non seulement, pense-t-il, la vérité historique ne saurait être observée dans le drame, mais ce serait absurde de chercher à l'atteindre : « Faire un drame historique avec l'idée que sa valeur consiste dans une reproduction vraiment fidèle de l'histoire est aussi ridicule que si, un jour, l'on cherchait, ou l'on croyait trouver, que le but de l'art en général, est d'imiter servilement la Nature ». ⁽²⁾... « Sur quel caractère d'un personnage historique quelconque est-on unanime ? L'historien sait peu, mais le poète doit tout savoir.... L'histoire proprement dite, c'est-à-dire la vérité absolue non-seulement des événements, mais aussi des motifs et des développements est si peu importante (pour le drame historique) que, si aujourd'hui, l'on trouvait des documents prouvant la culpabilité entière ou l'innocence complète de Wallenstein, le chef-d'œuvre de Schiller ne cesserait d'être ce qu'il est et ce qu'il restera, pour tous les temps, indépendamment de la vérité historique ».

L'auteur a choisi des scènes historiques parce qu'elles donnent — il nous le dit lui même — aux événements et aux personnages, une certaine consistance, un certain cachet de réalité. Il est évident aussi que le spectateur pren-

¹⁾ Aesthetische Studien. II Abtheilung. Bd. IX. 129

²⁾ Aesthetische Studien. IX. 129.

dra une part plus grande aux joies et aux peines d'un personnage dont le nom lui est déjà connu — surtout s'il appartient à l'histoire nationale — qu'à celles d'un héros imaginaire.

Au reste, il empruntait, pour dessiner ses figures historiques, maint trait à des personnages qu'il avait connus, observés. Nous avons déjà dit que Napoléon avait été le prototype d'Ottokar; on a fait des rapprochements entre Rodolphe II et l'empereur Ferdinand; l'archiduc Jean est devenu le modèle de Matthias ⁽¹⁾; Catherine Fröhlich elle-même intervient en conservant son propre nom, etc.

Ici donc, l'histoire est, avant tout, un cadre, un moyen de mettre en lumière de beaux caractères et d'illustrer, par de grands exemples, des enseignements généraux. Dans *Gloire et décadence du Roi Ottokar*, Grillparzer cherche à réveiller le sentiment national que la politique de Metternich affaiblissait de plus en plus; mais Rodolphe triomphant de son rival est aussi le symbole de la victoire de la justice sur l'ambition et la tyrannie. *Fidèle serviteur de son maître* est la glorification de la droiture et du désintéressement; *Les frères ennemis dans la maison de Habsbourg*, un exemple de désastre causé par l'indécision et le manque d'énergie; *Libussa*, un plaidoyer pour et contre la civilisation.

Si l'on doit reconnaître que cette façon d'envisager le drame historique donne à l'œuvre de Grillparzer une haute portée morale, on est obligé de constater, par contre, qu'elle nuit à l'effet dramatique. Trop souvent, derrière le tragédien, on aperçoit le penseur qui combine et disserte; on

(1) Nous lisons dans son Journal (26 août 1831): « In Gastein den Erzherzog getroffen; wenn ich je meinen Rudolph II ausführen sollte, so wird dieser Erzherzog wohl darin als Erzherzog Mathias figuriren. » (Jahrbuch der Grillparzer Gesellschaft. 1892, s. 191.)

voit aussi parfois les lourdes entraves des exigences historiques, gêner ses mouvements et l'empêcher d'obtenir la concentration dramatique que nous avons admirée dans plusieurs pièces.

Mais ces critiques ne s'adressent, en aucune façon, à *Gloire et décadence du Roi Ottokar* qui, nous l'avons déjà dit, est un chef-d'œuvre de premier ordre. Peu goûtée en Allemagne, à cause de l'exaltation qu'y montre l'auteur pour la maison de Habsbourg, elle est fréquemment représentée en Autriche, à Vienne, en particulier, où on la considère comme la première tragédie nationale.

CHAPITRE V

CONCLUSION

Si l'on pénètre dans la vie intime de Grillparzer, si l'on examine sa correspondance et les pages de journal qu'il nous a laissées, on a la satisfaction de rencontrer un caractère original, un patriote convaincu, un cœur sensible. Cet esprit méditatif, enclin à la mélancolie, foncièrement bon, mais aigri et découragé par la lutte, rappelle à plusieurs égards le grand *citoyen de Genève* auquel « il avait peur de ressembler ». Un goût naturel pour l'isolement lui faisait trouver la vie mondaine vide et vaine, lui rendait insupportable la discussion et la controverse, où il se montrait généralement brusque et emporté. Aussi redoutait-il les traits de la critique, qu'il accusait d'avoir détruit son originalité : « Une de mes fautes capitales, dit-il, est de n'avoir pas eu

le courage de conserver mon individualité; en m'efforçant de tout faire bien et de ne pas trop me différencier des autres, je deviens enfin comme les autres ». Et ailleurs : « Je suis un égoïste de sentiment et d'esprit; le développement harmonique de ma propre sensibilité en vue du bien et du beau est le but et le besoin de ma vie; sans la critique et ses tyrannies, je serais probablement devenu un grand poète, mais son perpétuel marchandage a donné un libre cours à mon hypocondrie ».

Tout écrivain est en butte aux traits de la critique, mais Grillparzer avait certes bien lieu de se plaindre; ses meilleures pièces furent tournées en ridicule, on reprocha à l'*Aïeule* d'être subversive, de propager des idées immorales; on considéra *Gloire et Décadence du roi Ottokar* comme un manifeste dirigé contre la Bohême, comme une tentative de désunion de l'Empire, etc.

D'autre part, l'injuste censure, comprimant avec rigueur les élans de son esprit, devenait une fatigue et une inquiétude de chaque instant. Il se demandait souvent si, malgré cet insupportable frein, il pourrait atteindre son but désiré et doter l'Autriche d'un théâtre dramatique national.

Et cependant on dirait que chaque étroitesse de la censure, chaque tyrannie du gouvernement l'attachait davantage à sa chère Vienne « la Capoue des esprits ». « Il me semble — écrit-il dans un moment de découragement — qu'il n'y a pas place pour moi dans ce pays, et cependant, j'aimerais mieux tout faire et tout souffrir que le quitter. Le reste de l'Allemagne dans son impuissante excitation actuelle, me dégoûte d'une façon indicible et l'Autriche, ou plutôt ses habitants, me sont si infiniment chers ! » Mais, bien que grand patriote, il ne se laissa jamais enrôler par l'un ou l'autre des partis qui se préparaient à soutenir ou à combat-

tre la révolution de 1848, gardant toujours une certaine réserve à l'endroit de ses opinions politiques.

Jugé par ses contemporains, Grillparzer était d'une énorme érudition, d'un commerce agréable, bienveillant envers les humbles et les malheureux ⁽¹⁾, ami de la paix et des bons procédés. Son caractère se lit dans son regard doux et résigné, sur ses lèvres où perce un sourire empreint d'amertume et de désillusion. Un grand besoin d'affection lui faisait dire souvent que la Fortune, injuste à son égard, lui refusait les amitiés et les amis rêvés, mais il serait erroné de croire qu'il ne fut pas entouré. Parmi ceux qui l'encouragèrent et le soutinrent il faut citer le comte Stadion, le poète Bauernfeld, la famille Fröhlich, le baron de Feuchtersleben, enfin, Schreyvogel et Laube, directeurs du « Burgtheater » qui, eux aussi, cherchèrent à développer le goût de la littérature nationale en faisant jouer les œuvres des auteurs autrichiens et, en particulier, celles de Grillparzer.

Ce réveil littéraire marque une époque du théâtre de Vienne. En effet, jusqu'au milieu du XVIII^{me} siècle, il n'avait eu qu'une importance secondaire. C'est alors seulement que l'on quitte les spectacles bouffes pour les chefs-d'œuvre du théâtre classique français et que, pendant vingt-cinq ans, Corneille, Racine et Molière deviennent les auteurs à la mode. Les allemands succèdent bientôt aux français, mais l'Autriche elle-même ne fournit à la scène que des pièces de second ordre, parmi lesquelles *La Diligence* (Die Postkutsche) de Ayrenhoff, *Regulus* de Collin, jusqu'au moment où Frantz Grillparzer lui assigne un rang honorable dans la littérature dramatique germanique.

Quels furent ses maîtres ? quels furent ses modèles ? Il serait difficile de les indiquer tous, car il se laissait, nous

(1) V. *Der arme Spielmann*, Werke VIII.

dit-il, impressionner par toutes ses lectures et subissait invinciblement l'effet de la dernière lorsqu'il composait. On peut, cependant, retrouver dans son œuvre trois influences bien distinctes, savoir, celle de Goethe dans les tragédies antiques, celle de Schiller dans les drames historiques, celle de Calderon et de Lope de Vega dans les drames romantiques (1). Müllner, Franz et Heinrich von Kleist, Madame de Staël, Shakspeare lui fournirent mainte idée, mainte scène, mais n'orientèrent pas sa pensée comme les quatre grands auteurs que nous avons cités plus haut. « Grillparzer, dit W. Scherer, se trouve sur la ligne droite continue qui va de Gottsched à Lessing et à Wallenstein de Schiller ».

Nous avons déjà essayé de montrer que l'on pourrait rattacher ses tragédies antiques aux classiques et les autres aux romantiques, mais son œuvre tout entière est celle d'un poète « moderne » ; s'il a parfois recours à la fable antique, c'est qu'il y trouve des cadres, des situations, des personnages appropriés aux idées qu'il veut développer ; peu lui importe la fidélité de la légende. Ses héros sont chrétiens, pensent comme nous, ont les mêmes préoccupations, s'intéressent aux mêmes problèmes ; ils souffrent de maux qui sont les nôtres. Sappho, par exemple, n'a de grec que son nom et son costume ; c'est une prêtresse romantique, une Corinne, on pourrait presque dire une M^{me} de Staël.

« Le but de mon théâtre, disait-il, est d'éveiller l'amour de l'homme, le sentiment de la tolérance, d'augmenter la connaissance de soi-même et de produire, par la pitié et la crainte, une sorte d'épuration des passions » (2). Ce programme, qui est celui de nombre de dramaturges, n'a rien de surprenant ; cependant, le souci de moraliser est, ici, par-

(1) Nous faisons des restrictions pour « *l'Aïeule* » (v. chap. III).

(2) V. *Aesthetische Studien*. Bd. IX. 127.

ticulièrement accentué. Comme nous l'avons déjà remarqué dans les chapitres précédents, la plupart des pièces reposent sur une idée, sur une thèse, que l'auteur ne perd pas de vue à travers les méandres de l'action, mais qu'il discute et développe infatigablement. Ce côté didactique de son œuvre, et d'autre part, un besoin impérieux de faire triompher la bonne cause, en augmentent la portée morale, mais nuisent parfois, d'une manière incontestable, à l'intérêt dramatique (1). En outre, la nature impressionnable et sensible de l'auteur, vient, en maint endroit, affaiblir l'effet tragique ; ses héros coupables se réconcilient généralement avec leur conscience et avec l'humanité, sont absous de leurs fautes, soit qu'ils s'en repentent et s'en corrigent, (Alphonse, Otto, Rustan etc.), soit qu'ils les expient et qu'ils en soient purifiés par la misère ou par la mort (Hero, Jason, Médée, Ottokar). Il s'ensuit que le dénouement ne paraît pas toujours en corrélation absolument logique avec les faits antérieurs (*Fidèle serviteur*, *Juive de Tolède*) et il en résulte que l'auteur, qui, vraisemblablement, avait parfois conscience de cette lacune, est obligé, pour expliquer et justifier ce dénouement, de recourir à des considérations d'ordre philosophique qui retardent l'action.

Au reste, Grillparzer cherche moins à créer des situations qu'à dessiner des caractères ; c'est là qu'il excelle qu'il fait

(1) Chose curieuse, il semble condamner ou considérer, au moins, comme dangereux, ce procédé qu'il emploie lui-même à plusieurs reprises. « Si quelqu'un me demande, dit-il, (*Æsth. stud.* IX. 137) si un drame peut avoir comme base une idée, je lui répondrai : pourquoi pas ? pourvu que l'auteur possède une grande force de création, comme Calderon, par exemple. Mais les autres poètes ne l'ont que rarement fait et se sont mis à l'œuvre avec l'aide de leur grande maîtresse, la Nature ; ils ont agité des idées, mais se sont écartés des faits réels, vivants. »

preuve d'un talent de premier ordre. Il s'efforce de faire pénétrer nos regards jusque dans les replis les plus intimes du cœur humain, de nous faire surprendre les plus secrets mouvements de l'âme. Ses héros préférés sont les êtres faibles, ceux qui succombent dans la lutte contre leurs passions. Il voue à la femme un intérêt tout particulier et cherche parfois à la faire connaître dans ses bonnes qualités, à mettre en lumière son mérite ; il montre l'influence salutaire qu'elle peut exercer sur l'homme et plaide (surtout dans *Libussa*) en faveur d'un élargissement de ses droits. Ailleurs, il se plaira à nous la montrer dans tout ce que les passions mauvaises lui donnent de hideux et de repoussant. Médée, Créuse, Hero, Sappho, Melitta, Rahel, très diverses entre elles, sont des chefs d'œuvres d'expression, de pureté de lignes et sont si bien objectivées que leur figure s'anime d'une vie propre, indépendante de celle du poète. D'habiles contrastes viennent augmenter le relief des caractères : c'est Médée en face de Créuse, Ottokar à côté de Rodolphe I^{er}, Matthias et Rodolphe II, Rahel et Esther, etc. Les tableaux sont parfois composés de groupes aux couleurs nettement tranchées, mais qui, loin de blesser l'œil, se font valoir réciproquement par leur savante disposition.

Nul talent n'est à l'abri de la critique ; l'on peut reprocher à Grillparzer de n'avoir pas su, dans plusieurs pièces, introduire assez d'animation, de vie. L'auteur, nous le savons, avait grand'peine à trouver des sujets dramatiques ; il les cherchait avec constance, avec opiniâtreté, mais, parfois, désespérant de réussir, il se contentait d'une action lâche ou de données sans force intrinsèque suffisante, au milieu desquelles pût se développer librement le caractère original qu'il avait d'abord conçu.

Les lignes suivantes le prouvent dans une certaine mesure : « Donner une forme solide à mes pensées, écrit-il dans son journal, en 1825, me cause, pendant certaines périodes, une peine si indincible que je ne peux m'y décider pour tout au monde. Est-ce seulement de la paresse ? En partie, certainement.... Ce qu'il faudrait, avant tout, ce serait de vaincre un penchant naturel à l'inaction. Mais, comment ? — En me forçant à des travaux réguliers — à des travaux poétiques ou à d'autres ? Dans le premier cas il est à craindre que, sous cette contrainte, la poésie ne dégénère toujours plus en une forme vide ; le sentiment, surtout, n'y prend, enfin, plus aucune part, ce qui a déjà trop souvent lieu sans cela, et ce qui, au fond, est un crime. Si je m'absorbais volontairement dans des travaux non poétiques, je me détacherais enfin complètement de la poésie. Je n'aime que trop les occupations de ce genre ; elles produisent une certaine activité dans l'oisiveté, qui ne saurait être qu'agréable. C'est aussi la raison pour laquelle je m'en suis, au contraire, complètement abstenu et que j'ai voulu me forcer à tourner mes pensées et mes dispositions naturelles vers la poésie. Voilà qui paraît ridicule ! Forcer la poésie ! Assurément, mais si je ne le fais pas, je cours le danger comme cela a été une fois le cas, de passer de nouveau sept ans (de ma dix-huitième à ma vingt-cinquième année) sans produire une seule œuvre de poésie. Au reste, je n'ai été poussé par une véritable contrainte intime qu'à deux de mes drames : *Sappho* et *Médée*. »

Sans doute, il ne faudrait pas prendre à la lettre cet aveu du poète, mais ne nous explique-t-il pas pourquoi le lecteur croit, de temps à autre, surprendre l'artiste ciselant froidement, sans passion, des personnages de marbre, aux traits pâles, mais au regard éteint ?

Mais lorsque l'âme de ses héros est soulevée par des passions violentes, leur action est entraînée et se poursuit — restriction faite pour quelques faiblesses de dénouement dont nous avons parlé plus haut — avec une logique admirable. La pensée est suivie jusque dans ses moindres mouvements, partout de l'ordre, de la clarté, dans les sujets les plus complexes, dans la peinture des sentiments les plus subtils. Cet enchaînement des causes et des effets était l'une de ses principales préoccupations d'écrivain : « L'essence du drame, disait-il (Aesth. Stud. IX 124) puisque celui-ci doit rendre intelligible une chose fictive comme si elle se passait réellement, est une rigoureuse causalité ». Et plus loin : « Comment peut-il se faire qu'un événement qui n'a jamais eu lieu ou qui est passé depuis longtemps, produise l'impression d'une actualité, bien qu'il ne soit qu'admis, supposé ? La causalité force l'esprit comme la réalité force les sens et ce qui a la prétention de passer pour une actualité doit, avant tout, se présenter comme fermement relié de cause à effet ».

Il n'a pas un moindre souci de la forme, cette fée qui, selon lui, peut élever tout objet à la dignité de l'art; son style se modèle sur les sujets, sur les situations; hardi et emporté dans *l'Aieule*, il s'apaise et s'élargit dans *Gloire et Décadence du roi Ottokar*, se pare de grâce et de tendresse dans *Sappho* et *Les vagues de la mer et de l'amour*. Le souci du caractère rythmique et de l'allure particulière à chaque espèce de vers, lui fera, dans deux pièces, abandonner son mètre favori, l'iambique pentamètre pour le trochaïque espagnol, et, à plusieurs reprises, il ne se fera pas faute d'augmenter ou de réduire le nombre des syllabes pour obtenir des effets d'ampleur ou de rapidité.

Réaliste autant qu'il le faut pour donner à chaque individu

et à chaque chose leur forme et leur couleur propres, il ne tombe cependant jamais dans une exagération de mauvais goût, évite les sujets qui conduisent à la vulgarité. Aussi son théâtre entier est-il empreint d'un cachet de noblesse et de dignité.

Malgré les restrictions que nous avons faites sur quelques-unes de ses pièces, nous ne considérons pas moins Grillparzer comme un auteur de premier ordre. *Médée*, *Sappho*, *Gloire et Décadence du roi Ottakar*, sont œuvres de maître, inscrites parmi les meilleures pièces du répertoire allemand. D'autres, l'*Aïeule*, *Les Argonautes*, etc., bien qu'elles aient donné prise à mainte critique, sont cependant jouées fréquemment, et avec succès.

Et si la littérature allemande lui est redevable de plusieurs chefs-d'œuvre, l'Autriche tout entière lui doit de la reconnaissance pour les grands exemples qu'il a donnés, pour le dévouement et pour l'amour qu'il lui a témoignés. Il domine de sa haute taille les patriotes qui, au commencement du siècle, cherchèrent à réveiller le sentiment national et voulurent faire de l'Autriche un pays distinct de l'Empire allemand, une patrie ayant son histoire et ses traditions.

Méconnu et incompris, pendant de longues années, il occupe aujourd'hui la place glorieuse qui lui est due. Son nom est inscrit en lettres d'or parmi les poètes et les grands citoyens, si bien que l'on peut dire, avec l'un de ses biographes, que l'on ne saurait concevoir Grillparzer sans son Autriche, ni l'Autriche sans son Grillparzer.

HENRI DUCHOSAL.



Le faubourg de St-Gervais

Les soirs d'hiver, au coin du feu, j'aime à rêver du temps passé. Alors, je le revois tel qu'il était, le vieux faubourg, resserré entre le Rhône et un demi-cercle de fortifications, il y a bien longtemps, quand j'étais un petit garçon. Dans le fleuve, de petites maisons bâties sur pilotis, dont l'une, la plus grande, près de la place de Chevelu, est un établissement de bains. Sur la petite île, l'atelier, où l'on radoubait les barques qui lui donnèrent son nom, vient de disparaître, et au centre de l'étroit espace, la statue du philosophe genevois, vêtu, comme il s'est représenté lui-même, dans un passage des Confessions, est pour Saint-Gervais, un objet de pèlerinage.

Le quartier de la grande île présente à mes regards des maisons étroites, bâties sur pilotis, hautes, irrégulières de construction, partie en bois, partie en moëllons, crevassées, *voussoies*, formant une pittoresque accumulation.

Trois ponts relient le faubourg à la Cité; ceux de l'île, en bois, étroits, sous lesquels l'eau passe furieuse, bruyante, et le Pont des Bergues récemment construit, dont les piliers de pierre sont reliés par des chaînes, sur lesquels reposent

les tabliers, qu'on vient admirer des contrées d'alentour. On entre à St-Gervais par terre, au moyen d'un pont-levis abaissé à la porte de Cornavin et par deux petits ponts traversant les fortifications, l'un à St-Jean, l'autre aux Pâquis, suspendu, en fil de fer. Sous ce dernier, l'eau du fleuve remontant, remplit le Fossé Vert.

Sur le haut du mur d'enceinte, de larges haies, des aliées d'arbres; ça et là, des fouillis de verdure, d'où s'échappent, au bruit des pas, les volées de moineaux; un amas sombre d'arbustes de toute espèce, au Creux de la Batterie, là où s'élève aujourd'hui l'église anglicane.

Sauf en certaines parties des quais, le faubourg avait un air de vétusté. On voyait, sur les petites places, des verrues, à la base des maisons, sous la forme d'échoppes minuscules, occupées par des boutiquiers ou de petits industriels. Entre les rues qui descendaient la pente du terrain jusqu'au fleuve, d'énormes pâtés de constructions, au moins trois fois séculaires, coupés par d'interminables allées qui traversaient de petites cours humides et bordaient des jardinets, où croissaient des plantes rabougries, des lilas, des rosiers. La plus longue, longeant un ancien jeu de paume qui servait de grenier à foin, allait de Chevelu à Coutance. On accrochait, contre ces murs dégradés, couverts de moisissures verdâtres, suant l'humidité, des échelles et des seillots rouge et jaune, qui servaient en cas d'incendie.

Le faubourg eut paru triste sans l'animation qui s'y produisait. Il était très peuplé; le haut des maisons était formé par des étages d'ateliers, occupés par des horlogers, des graveurs, des monteurs de boîtes, dont les fenêtres, aux vitres claires, brillaient sous les rayons du soleil.

Les rues étaient pleines d'allants et de venants. Elles re-

gorgeaient à midi d'hommes qui allaient diner, vêtus presque uniformément de blouses bleues; quelques-uns conservant encore l'abat-jour de carton vert, avec lequel ils travaillaient. Ces ouvriers et leurs familles vivaient beaucoup plus dans la rue qu'aujourd'hui, obligés qu'ils étaient, pour la plupart, d'habiter les gros pâtés de maisons dont je parlais tout à l'heure. Ils considéraient comme un grand avantage, en leur triste logis, la jouissance d'un *balandrier*, petit balcon de bois donnant sur la cour, où l'on s'évertuait à faire fleurir un pot de verveine, de capucine ou de balsamine.

La partie marchande du quartier était surtout la rue de Coutance; les laitières, pendant les premières heures de la matinée, laissaient là leurs *barrots*, à deux roues, dont elles attachaient les ânes aux bornes alignées des deux côtés de la rue. Les braiments de maître aliboron, aux jours de ma jeunesse, impatientèrent les habitants du quartier. Ils s'en plaignirent. Un règlement de police leur donna satisfaction, il ordonna de mettre des muselières aux ânes, à la grande indignation des laitières; l'arrêt tomba bientôt en désuétude.

Les jours de marché, une cohue descendait comme aujourd'hui la gauche de la rue, au milieu des corbeilles de légumes et de fruits, mais, alors, plus qu'à présent, me semble-t-il, entre les vendeurs et les acheteurs, avaient lieu des prises de bec, si désopilantes qu'elles retenaient plus d'un écolier loin de l'école. Qu'ils étaient divertissants les acteurs de ces comédies en plein vent, auxquels j'ai plus d'une fois pensé, en parcourant à Naples le quartier de Basso-Porto, car le populaire se ressemble partout. Je les revois, gesticulant, pérorant près des éventaires de revendeuses, cheminant sans *s'encoubler* aux paniers d'œufs, qu'nuancent de blanc le vert des plantes potagères accumulées,

ou s'asseyant, pour converser à leur aise, sur les énormes courges qui font reluire, au soleil, leur rotondité jaune.

Voilà l'homme qui apporte de St-Claude la sciure de bois pour les ateliers, coiffé d'un bonnet rougeâtre, surmonté d'un chapeau à haute forme, rasé comme un curé, coloré comme une pomme d'api, dont le rire perpétuel découvre de longues dents jaunes. Plus loin, le marchand de *seraces* débite ses petits fromages, qu'enveloppe la large feuille de la grande gentiane. Ici, des femmes du pays de Gex, à la physionomie moutonne, les yeux bleus à fleur de tête, embaument l'air de leurs petits paniers de fraises du Jura.

Quel bruit, quelle animation, quelle gaité. Il me semble que la rue de Coutance aujourd'hui, les jours de marché, n'offre qu'une petite réduction de ce qu'elle était à cet égard, cinquante ans passés.

Je l'ai déjà dit, les rues et les ruelles étaient très fréquentées; un mouvement continuels mettait en rapport les différents métiers qui concourent à l'industrie de l'horlogerie. On rencontrait sans cesse les petits messagers, les *pommeaux*, tenant à la main de petites boîtes de fer blanc. Aux portes des boutiques, surtout dans l'après-midi, des groupes de commères *alanguées* se transmettaient, d'un air mystérieux, les nouvelles du quartier.

Je crois entendre les cris populaires qui retentissaient alors dans les rues du faubourg. Les femmes qui viennent du Mont des Fossilles, annoncent leur marchandise :

Tommes, tommes, aux bonnes tommes de Bourgogne!

Et, les enfants, en voyant leurs têtes coiffées d'un grossier béguin en toile blanche, de leur crier :

Saute, saute, lève la piaute,
Saute, saute, Bourguignotte!

Les poissonnières passent en criant :

A la vive, aux belles fêras!

A quoi, des allées profondes, arrive cette réponse ironique :

La piè bella è creva!

Des musiciens allemands, un savoyard avec sa marmotte, un joueur d'orgue de Barbarie, sur le dessus duquel dansaient des Turcs, saluant profondément à la ritournelle, suffisaient pour rassembler les enfants du quartier, qui apparaissaient joyeusement de toute part. Nombre de personnages, dont quelques-uns ont été rappelés assez heureusement dans les *Joyeusetés Genevoises*, attiraient en passant l'attention des désœuvrés. C'était Janot, dit Piautu, la hotte sur le dos, une corbeille pendue au cou, qui vendait sa marchandise en la chantant :

Qui en veut par là-haut,
Des petits pains tout chauds?
Ils sont excellents,
Les petits pains blancs,
Voici, voici le marchand!
Des petits pains blancs;
Qui en veut acheter?
Des pains briochés!

C'était Allume-Allume, un *Tioquand* (habitant du pays de Gex), qui n'avait jamais servi, bien qu'il s'en vantât. Vêtu d'une capote militaire, coiffé d'un bonnet de police, s'annonçant par un cri qui lui valut son surnom, il racontait les campagnes du premier empire, et versait une larme sur Waterloo.

C'était Gillet, le crieur public, dit le Canari, parce que les autorités l'avaient gratifié, pour les convocations officielles, d'un habit à la française, jaune avec de minces filets rouges;

un homme à la figure d'écureuil, gai compère qui faisait force lazzis.

C'était Francou, le chef enterreur, chargé d'inviter aux ensevelissements, un vieux, au nez rouge, dont la cravate blanche était roulée en corde, coiffé d'un immense chapeau à ganses. Il avait une voix de rogomme, et pour cause. Son ivresse augmentant avec la journée, on le voyait lugubre et solennel comme personne, au coucher du soleil. Francou entraînait-il dans un café, il priait les consommateurs de se découvrir et leur transmettait l'invitation de la famille. En ce temps-là, les journaux de la ville paraissaient deux fois par semaine et la *Feuille d'Avis*, une fois seulement.

C'était Jean-Baptiste avec son chapeau à larges bords, entouré de fleurs artificielles, sa redingote longue, en toile de matelas, rayée blanc et rouge. Cet homme avait été en prison pour avoir volé du bois, il en sortit un peu fou et prit le costume que j'ai décrit. Il vendait des gravures religieuses et montrait un plan de Jérusalem.

C'était l'ex-pasteur Ditmar, un grison folâtre qui se pourrait encore. Le révérend avait deux dadas, sa révocation à la suite d'un acte d'intolérance à l'égard des catholiques, et la construction d'habitations incombustibles. Ses mots étaient drôles et portaient. Il discourait dans une sacristie où le prédicateur qui revêtait son rabat, impatienté de son babillage, lui dit : « Vous êtes un juste qui s'abuse », à quoi Ditmar répondit : « Et vous, une buse qui s'ajuste ».

Le faubourg eut son poète. Philippe Corsat, coiffeur comme Jasmin, son confrère en poésie, portant de longs cheveux ; figure de Don Quichotte, dont le plat à barbe brillait sur la place Chevelu. Le poète chantait la Suisse et le radicalisme, par opposition à nos Messieurs (le gouverne-

ment). Le faubourg l'avait en grande estime. Ses vers étaient médiocres, j'en donnerai deux échantillons :

Rois, gardez vos palais, vos trônes.
Sur le sol helvétique,
Moi, je préfère à vos couronnes
Le shako républicain.
Sur vos ut, vos la,
Chante qui voudra.
L'Helvétie est toujours là.

Et cette glorification de James Fazy, que le faubourg avait surnommé le Grand-Père :

Honore ton père et ta mère,
C'est un divin commandement.
Pauvre orphelin sur la terre,
J'ignore ce doux sentiment.
Liberté, je te dois la vie,
Du noble, tu m'as fait l'égal.
Je dois un gîte, une patrie
A mon papa radical (*bis*).

Ce shako républicain, chanté par Corsat, était adoré du faubourg. Enorme, surmonté d'un gros pompon, il se voyait de loin. Le citoyen qui le portait, en allant à l'exercice, certain de l'effet qu'il produisait, sortait de chez lui en se dandinant, pour se rendre d'abord à la place d'armes de sa compagnie. Il passait, se carrant dans son habit à queue de morue, que traversaient des baudriers blancs, bien astiqués, le fusil à pierre sur l'épaule. Un murmure flatteur se produisait sur son passage. Le populaire admirait, comme dit la chanson :

Son air noble et sans pareil,
Et semblable au soleil.

On rencontrait, à St-Gervais, quelques révolutionnaires du siècle dernier, vieux lions aux griffes limées, qui consi-

déraient, muets, avec une rage impuissante. le retour de l'ancien régime. Ces vieillards ne sortaient guère du quartier. Quand ils se hasardaient à raconter ce qu'ils avaient fait à la fin du siècle passé, on les écoutait avec un mélange d'admiration et de terreur.

Mais les favoris de St-Gervais étaient des hommes dont la jeunesse avait fleuri entre 1815 et 1830. Ils aimaient à parler du temps où, à la place du quai des Bergues, s'élevaient de gros moulins. Leur plaisir avait été, jeunes gens, de nager, en s'abandonnant au courant de l'eau, du moulin Pélaz en l'Isle, au pavillon vis-à-vis de Sous-Terre. On les avait vus s'en aller dîner à la campagne, sans uniforme, mais sabre au côté et en chapeau troussé, ou entrer à l'église, avec des culottes blanches et des souliers bouclés.

Ils parlaient fréquemment de l'émeute dite des pommes de terre, où, à propos de gens mis de piquet pour la contenir, la populace mécontente avait affiché au Molard un placard en ces termes « On demande une écurie pour 500 cochons ». ce qui avait fort déplu à Messieurs. Leur regret était qu'on ne dansât plus, sur les différentes places du faubourg, le jour où venait la fête du saint qui lui donna son nom. Ils n'en finissaient pas sur le grand tirage fédéral de 1828, sur son ouverture, précédée de la remise des pouvoirs et du drapeau, par le comité central de Bâle. On aimait à les entendre parler du bateau à manège, de la barque couverte, dont on annonçait l'arrivée par un coup de canon, et du temps où les premiers bateaux à vapeur n'osaient sortir par une forte bise, ce dont se moquaient les voituriers de la route de Lausanne. Ces gens dont les cheveux commençaient à mêler, rappelaient l'enthousiasme que produisit l'essai de Kaupert vers 1830, pour ranimer le goût des chants patriotiques. Ils avaient fait partie des groupes e

chanteurs, avec cocarde et drapeau, et conservaient précieusement leurs cahiers de chants de ce temps là, à la couverture rouge et jaune.

Toutes les personnes, habitant la même maison, voir la même rue, se connaissaient, se fréquentaient. Il régnait dans le quartier un élément de sociabilité qui a disparu par l'invasion de l'élément étranger.

Quand arrivait la tombée de la nuit, et que certains jours, les tambours de la garde soldée battaient la retraite, hommes, femmes et enfants, suivaient, marchant au pas militaire, pendant que la troupe traversait le faubourg. Au soleil couchant, on allumait les reverbères fort espacés ; la rue était mal éclairée, mais des couronnes de lumière brillaient au haut des maisons, car le travail des ateliers se prolongeait dans la soirée. Quantité de femmes passaient, de petites lanternes à la main, non seulement pour se conduire dans la rue, mais aussi pour remonter leurs escaliers, plongés dans l'obscurité. A St-Gervais, la nuit était sombre, il régnait dans la rue un noir presque absolu, sauf sous les reverbères, ou près des cafés, d'où un rayon de lumière venait éclairer le sol en diagonale.

Quel plaisir donna la substitution du gaz aux *quinquets* à l'huile. Avec quelle allégresse St-Gervais, franchissant les ponts, vint admirer à Bel-Air, devant la maison des Trois-Rois, le premier jet de gaz qui ait éclairé la vieille cité.

Le dimanche avait alors une physionomie huguenote fort différente de celle que présente ce jour là, cette ville cosmopolite, que nous ont faite les événements. On comptait les magasins qui étaient ouverts, comme on constate aujourd'hui ceux qui restent fermés. Il fallait passer par l'allée pour réclamer le service de Figaro ; les cafés n'ouvraient leurs volets que dans l'après-midi..

Les pasteurs, dans le commencement du siècle, allaient à l'église, en robe et en bicorne. Ils le continuèrent encore longtemps, les jours de grande fête, marchant dans la rue, avec la solennité empesée du fonctionnaire, salués avec respect par la foule, qui prenait comme eux le chemin de l'édifice sacré.

Aux grandes communions, un des Seigneurs-Syndics, honorait de sa présence l'assemblée qui se réunissait dans le temple dédié jadis à St-Gervais et à St-Protais. Il y parut longtemps en habit de gala, l'épée en verrouil et le claque sous le bras. On le voyait accompagné des huissiers, portant le manteau aux couleurs cantonales, prendre solennellement place dans les stalles sculptées. A la porte du temple, le dimanche, s'alignaient les chaises à porteur, qui amenaient les valétudinaires et les personnes âgées.

La police, dans la rue, empêchait les éclats de voix et faisait marcher les chars au pas.

L'après-midi, le vieux faubourg était d'un calme extraordinaire. La population valide s'en était allée à la promenade sur les glacis des fortifications et même un peu plus loin. Le vieilles gens assis paisiblement à la porte des allées et des magasins à moitié clos, regardaient ce qui se passait dans la rue; les fillettes, les garçons, jouaient aux volants, aux grâces, aux quilles.

Des enfants préludaient, en récitant l'empro ou quelque'autre formule, au jeu de cache-cache. D'autres, se tenant par la main, dansaient, en chantant, les rondes chères à nos pères : celles du rossignol, du rosier, et surtout de l'âne, qui faisait les délices des fillettes du faubourg.

Mon âne, mon âne a bien mal à la tête
Madame lui fait faire un bonnet pour ses fêtes,
Un bonnet pour ses fêtes et des souliers lilas, la la la.

Quelques-uns, assis près des vieilles gens jouaient au corbillon. C'était plaisir pour les petits de chanter la chanson de l'escargot, sur le ton d'un chanoine qui lit son bréviaire, l'un d'eux tenant le mollusque entre ses doigts. Oh, l'éclat de rire quand la bête, développant les tubes creux qui portent ses yeux, ceux-ci, apparaissaient à leur extrémité, comme de petites boules.

Point de contestations, de bruit, de paroles grossières. Ces enfants étaient tous du quartier, se connaissaient, s'aimaient. Ils étaient respectueux des personnes âgées qui ne leur auraient pas permis la moindre inconvenance.

Alors la fabrique d'horlogerie fleurissait. L'ouvrier gagnait facilement et largement sa vie ; on faisait beaucoup de travail courant, mais aussi de véritables œuvres d'art. Ce n'était pas seulement la maison Bautre, célèbre dans toute l'Europe et dont les ateliers se trouvaient hors du faubourg, qui les produisait. Elles provenaient souvent de très petits ateliers ; on ornait les boîtes d'or des montres soignées de décorations souvent exquises. Certains graveurs inconnus faisaient des œuvres merveilleuses. Quels admirables paysages, avec des horizons profonds ! La belle décoration que le genre anglais, avec ses grandes feuilles, si élégamment et si largement découpées, d'un remarquable effet de relief. L'artiste arrivait avec les ors de couleurs à de vrais bijoux.

La fabrique avait déjà des peintres sur émail d'une grande valeur. Qu'on voie les plaques de fleurs des frères Hess, les portraits, les réductions de tableaux des Lamunière, des Glardon et de bien d'autres. Quant à l'horlogerie elle-même, il suffira de regarder attentivement ces mouvements, qu'ont détrônés l'avènement de la montre à remontoir et l'outil-ge mécanique, pour admirer la conscience du travail, l'élégance et la solidité de la fabrication.

Ce qui préoccupait l'ouvrier, tout autrement qu'aujourd'hui, c'était le désir de bien faire. Gagner venait en seconde ligne ; aussi, en ce qui regarde la montre, Genève tenait le premier rang pour l'importance et pour la qualité.

La population ouvrière était fière de son métier, dont elle savait faire un art. L'enfant de St-Gervais ne pensait qu'à suivre la vocation de son père, et entraît en apprentissage avec enthousiasme. Au Locle, une petite fille interrogée sur ce que faisait Joseph, quand il n'était pas aux champs, répondit sans hésiter : « Il travaillait à l'établi ». Un enfant de St-Gervais eut répondu de même.

Quel beau temps pour notre industrie nationale, quel bel entrain ! les ateliers avaient l'apparence de lieux où l'on vit avec plaisir. Je revois celui d'un horloger, avec sa petite commode, en noyer noirci, par l'âge, aux multiples petits tiroirs. Sur l'établi, les outils sont alignés et brillent ; la pièce que l'ouvrier travaille est toujours, quand il s'arrête, recouverte d'une petite cloche de cristal. Dans une cage, un serin chante à gorge déployée. Tout est d'une propreté exquise, minutieuse.

Mais, le goût artistique embellissait surtout le temple du travail, dans les ateliers de bijouterie et de gravure. Appliquées aux murs d'un rouge sombre ou d'un gris clair, des moulures d'ornement, souvent d'excellentes gravures. Ici une statuette, là un fer forgé. Sur les établis, des bouquets de fleurs, artistement groupés. On sentait dans ces ateliers, le goût, le besoin des belles choses.

Fait à noter. La préparation de ces ouvriers artistes disposait de beaucoup moins de ressources qu'aujourd'hui. Les horlogers n'avaient pas l'école d'horlogerie ; ils allaient se perfectionner dans les montagnes de Neuchâtel, ou à la Vallée du lac de Joux. Pour les décorateurs, on n'avait que

l'école de modelage et d'ornement, au Musée, et, les commençants fréquentaient, la classe de dessin, en la caserne de Chantepoulet, tenue par Messieurs Constantin, père et fils, cousins du fameux peintre de porcelaine de Sèvres.

Les ouvriers de la fabrique se considéraient comme supérieurs au reste de la population du quartier. Leurs patrons, tout en ayant de bonnes relations avec eux, les tenaient à distance. Ils n'auraient pas permis que leur employé leur parlât autrement que tête découverte et d'un air de déférence. St-Gervais n'échappait pas plus que la Haute Ville, à l'esprit de classification et de coterie. L'enfant du chef d'atelier se liait difficilement avec celui de l'ouvrier; le fils du graveur eût cru déroger, en apprenant un métier; il estimait un cordonnier ou un boucher, d'une classe fort inférieure à la sienne. On laissait dans le faubourg, les gros états aux étrangers. Les enfants des chefs de fabrique fréquentaient volontiers le collège classique, ils en emportaient l'intelligence éveillée et le goût de l'instruction.

L'ouvrier achetait les collections de gravures artistiques qu'on avait alors, et lisait beaucoup. L'histoire de la Suisse, celle de Genève, lui étaient familières. On trouvait, sur sa table, Béranger, Thourel, Gaudy-Le Fort, Petit-Senn. Il chantait de préférence les gaudrioles de Tavan et de Perlet. Toute mon enfance, j'ai entendu fredonner ce refrain :

Ah! le beau métier vraiment
Qu'il est aimable, honorable
Vive le métier brillant
De comédien ambulante.

Des hommes très distingués, le graveur Antoine Bovy, le sculpteur Pradier, le peintre Constantin, sont sortis de la fabrique genevoise.

Ceux qui travaillaient, dans un atelier, se réunissaient à

table avec leurs patrons, deux fois l'an, en automne et au printemps, en quelque village du Mandement, pour le pâté de veille et la fin des veillées. Ainsi commençait et se terminait gaiement la longue saison d'hiver, où le haut des maisons brillait de la flamme des lampes. On n'avait pas de cafés chantants, mais ceux qui se réunissaient, le soir, dans un établissement public, se plaisaient à réciter eux-mêmes des monologues, des chansonnettes comiques. Les ouvriers aimaient passionnément la nature ; ils étaient grands amateurs de champignons, de morilles et de fleurs de montagne qu'ils allaient chercher au Salève.

Ces gens avaient de la fierté et supportaient la gêne avec patience, plutôt que de recourir à la charité. Ils s'aimaient et se venaient volontiers en aide, dans les mauvais jours. Le faubourg avait de bonnes mœurs ; l'ouvrier qui vivait irrégulièrement, perdait ses relations. Son patron trouvait toujours l'occasion de s'en débarrasser. Il finissait par quitter le pays. Le parler, dans la fabrique était cru, les gauloiseries ne déplaisaient pas, et cependant on sentait, dans la conversation, un fond très positif de moralité. L'accent au faubourg, avait alors cette saveur de terroir qui disparaît.

J'ai dit que l'ouvrier de la fabrique lisait beaucoup ; j'aurais dû mentionner son auteur favori Jean-Jacques Rousseau. Cet écrivain, sorti du peuple et qu'il avait glorifié, était le prophète de St-Gervais. On lisait comme Evangile, dans les ateliers, *le Contrat social*, *les Confessions*, *les Lettres de la Montagne* ; chacun les savait par cœur. En politique, en religion, le faubourg avait les opinions de Jean-Jacques. Depuis la Restauration, Genève, rendue à la liberté, avait repris politiquement le régime aristocratique. Le pouvoir ne sortait pas d'un certain nombre de familles, auxquelles, du reste, on ne pouvait contester le dévouement à la patrie. La coura-

geuse initiative d'hommes qui lui appartenait avait en effet rendu à la petite République son indépendance. St-Gervais ne le niait pas, mais avait en antipathie les conditions politiques du pays. Ce n'était pas, comme on l'a dit, la jalousie de toute supériorité qui le rendait hostile au parti conservateur, mais bien l'idée qu'il se faisait des droits et des devoirs du citoyen. Le faubourg jugeait deux dépenses parfaitement inutiles, ridicules même, le maintien de la garde soldée et des fortifications. La conservation du cens électoral, que le gouvernement maintint longtemps, malgré de vives réclamations et qui privait des hommes, souvent fort capables, d'être électeurs et éligibles, irritait profondément St-Gervais. Enfin, il déplorait que les gens au pouvoir persistassent à ne pas séparer, malgré de vives protestations, l'administration de la ville de celle du canton.

Un certain nombre de personnes, dans la classe élevée, comprenaient ce mécontentement. On répondait aux réclamations populaires en promettant d'examiner les requêtes au Conseil. Mais, ces Messieurs, comme on disait à St-Gervais en parlant du gouvernement, ces Messieurs étaient grands parleurs et faisaient peu de besogne. Ils jouaient à la parole, comme on joue aux cartes ou au billard, sans s'inquiéter du temps perdu. Dans les innombrables commissions d'il y a 60 ans, chacun tenait à dire son mot, dût-il répéter celui de son voisin. Cela irritait ; le peuple veut des faits et non des phrases.

En religion, St-Gervais était déiste à la façon de Rousseau, respectueux comme lui de la religion d'Etat. Une morale sentimentale, l'attachement aux formes traditionnelles du culte, constituaient pour lui la religion. Il ne comprit absolument rien à l'important réveil religieux qui se produisit vers 1830. Il ne vit dans ses doctrines que des redites conti-

nuelles, qu'une phraséologie pleine de redondance et d'affectation. Certaines conversions lui parurent de l'hypocrisie ; il raila impitoyablement les *désespoirs sans borne et les larmes sans fin*. Ceux qui prétendaient reprendre les autres, et par conséquent, valoir mieux qu'eux, lui parurent de détestables orgueilleux. Les nouvelles idées religieuses avaient été adoptées par une grande partie de la société genevoise ; le faubourg lui en voulut. Il lui reprocha de faire des hypocrites, d'augmenter la raideur et la gourme, d'empeser les âmes en prétendant les blanchir.

Bien d'autres choses concouraient encore à creuser le fossé entre ceux du haut et ceux du bas. Genève avait été réunie à la Suisse comme XXII^m canton, mais le gouvernement entendait que la petite patrie passât avant la grande, qu'on fût genevois avant d'être suisse. St-Gervais lui, voyait dans le développement du lien fédéral le moyen d'échapper à la tutelle de Messieurs. Il se créa donc au faubourg une Société Helvétique. Le gouvernement s'en irrita ; plus d'une fois, la feuille officielle dénonça comme de mauvais citoyens ceux qui en faisaient partie, et en les appelant par leurs noms.

Rousseau était l'idole du faubourg ; le gouvernement avait détruit le monument érigé en son honneur aux Bastions ; cela mit de mauvaise humeur les gens du quartier populaire qui, par des souscriptions et, à force d'insistance, firent élever une statue au philosophe genevois, laquelle fut l'œuvre du sculpteur Pradier, elle fut placée à l'île des Barques. On l'inaugura par une fête en l'honneur de Jean-Jacques, laquelle fut dès lors plusieurs fois répétée. Les enfants allèrent jeter des couronnes devant la statue. La foule fut immense. Craignant le mécontentement du faubourg s'il n'en tenait pas compte, le gouvernement fit assez bien les choses. Il envoya la musique militaire, un piquet de grenadiers, des canons et

des artilleurs. Quantité de petites embarcations pavoisées entourèrent l'île. Fazy-Pasteur fit un discours. Les Etuves, le Cendrier, les Quais des Bergues et des Etuves furent brillamment illuminés. On eut le soir une promenade aux flambeaux, avec chants patriotiques. Mais Messieurs ne s'y montrèrent guère, et leur mauvaise grâce ne fit qu'augmenter l'irritation du populaire et son enthousiasme à célébrer la fête de Jean-Jacques Rousseau.

Quelques communes rurales de la France et de la Savoie, dont les habitants étaient catholiques romains, avaient été annexées, après 1815, au territoire de la République. Le gouvernement employa cet élément nouveau pour tenir tête à St-Gervais; il eut des complaisances et des égards pour l'Eglise de Rome, ce qui indigna le faubourg, car il n'avait guère conservé de l'esprit huguenot que de fortes préventions contre le catholicisme. On ne pouvait supporter à St-Gervais, qu'on eût déclaré jours fériés l'anniversaire de Saint-François de Sales, ou la Nativité de la Vierge. La fureur lui vint, lorsqu'il vit les magistrats reprendre vertement ceux qui avaient exalté, par paroles ou par écrit, les jours glorieux de Genève protestante, dont la commémoration devait déplaire aux nouveaux citoyens, l'Escalade en particulier. L'abbé Wuarin, nommé curé de la paroisse catholique de Genève, était fort arrogant et on le supportait. Il fréquentait certains salons du haut de la ville, était considéré par Messieurs et dinait souvent dans l'aristocratie; on le voyait de mauvais œil.

Les curés du canton refusèrent longtemps le serment et s'y soumièrent en rechignant. Cela indisposa le populaire. Puis, vinrent la question des couvents d'Argovie et celle des Jésuites, où les députés de Genève à la Diète, par esprit de cantonalisme, prirent position en faveur de leurs confédérés

catholiques. La question religieuse contribua donc à la ruine du régime politique qui régna à Genève, de la Restauration à la révolution de 1843, ce que les conservateurs appelèrent les 27 années de bonheur, pendant lesquelles, il est vrai, Genève avait joui d'une prospérité matérielle incontestable.

Nous devons remarquer que peu d'années après ce changement de régime, le parti radical victorieux, non seulement adopta vis-à-vis des catholiques, la manière des conservateurs, mais encore la dépassa. Il leur accorda bien plus que ces derniers; James Fazy eut assez de pouvoir sur lui pour l'y décider. Cela se comprend; Fazy appartenait par sa naissance à la sélection sociale, qui avait longtemps, et exclusivement dirigé les affaires publiques. En passant au parti populaire, il devint l'idole de ce dernier. Puis, l'appui des catholiques était une bonne carte pour battre les conservateurs. On la paya, il est vrai largement. Toutefois, St-Gervais se méfia toujours de ses alliés romains; l'affabilité gracieuse dont usait envers les radicaux l'évêque d'Hébron ne les persuadait jamais qu'à demi. Et, lorsqu'arrivèrent les jours du Kulturkampf, le faubourg en revint à ses premières antipathies et applaudit aux rigueurs et aux excès.

Enfin, un grand grief de St-Gervais contre le gouvernement aristocratique, était la hauteur et le dédain dont il prétendait que Messieurs usaient avec lui. Les gens de la fabrique, si dédaigneux pour les artisans, n'entendaient pas que la haute ville eut l'air de les mépriser. Les enfants des chefs d'ateliers se rencontraient au collège avec ceux des gens du haut, qui accentuaient parfois, avec une franchise enfantine, le sentiment de leur supériorité sociale, fortement développé par leur éducation. A la fête des promotions, les jeunes gens chargés de faire la harangue — de préférence — appartenaient presque toujours à la toute Haute, pour parler comme à

St-Gervais. Tandis que l'enfant du Faubourg arrivait rarement à l'épaulette, on la donnait facilement à maint fils de famille qui ne savait ni le maniement d'armes, ni l'école de peloton et faisait dédaigneusement son service. On cita longtemps le cas, à St-Gervais, d'un jeune officier qui, lorsqu'on criait : Aux armes la garde et qu'on battait la caisse, trouvait qu'il ne valait pas la peine de se déranger et laissait faire le sergent.

Quantité de petites blessures de vanité nourrirent ainsi l'animosité du quartier populaire contre Messieurs, pendant de longues années, jusqu'au moment où elle éclata. Certes, c'était un peu la faute de la classe dirigeante, mais les fils du peuple étaient bien susceptibles. Je citerai encore quelques faits qui prouvent combien au faubourg, on s'exaspérait pour peu de chose. Une dame du haut après avoir entendu prêcher à Saint-Pierre sur : « Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs », avait fait observer que les gens de son monde n'allaient jamais à St-Gervais. Tel conseiller d'Etat s'était vanté de ne saluer à Genève que 25 personnes et aucune du faubourg. Tel auditeur, avec une hautaine impatience, avait ordonné à une personne qui venait le consulter de ne pas ébranler la table devant laquelle il siégeait. Une belle dame de la société, allant prendre des renseignements au sujet d'une domestique, chez une des matrones de St-Gervais, avait relevé ses jupes en traversant l'appartement. Ce qui irritait surtout le faubourg, c'était les grimpons, les gens de sa classe, auxquels la fortune avait souri, et qui avaient déserté St-Gervais pour la haute ville. Plus d'un Antoine, en rencontrant son cousin du Jabot, reçut de lui l'insolent accueil que Töpfer a rendu célèbre. J'ai rencontré un homme d'une réelle valeur, qui professait le radicalisme le plus décidé, mais au demeu-

rant, l'esprit le plus conservateur que j'ai peut-être connu. J'ai pu m'assurer, en le fréquentant, que son amour-propre froissé l'avait seul jeté dans les rangs de l'opposition, où il se sentit toujours mal à l'aise et étranger. Des gens qui tiennent l'impertinence pour une vertu, ainsi St-Gervais caractérisait les gens du haut, il avait le tort de conclure du particulier au général.

L'hostilité de St-Gervais contre l'aristocratie fut un des éléments essentiels qui amenèrent à la transformation politique de notre pays, il y aura bientôt soixante ans. J'ai essayé de montrer sur quoi elle reposait, d'une manière aussi objective que possible, m'en rapportant à mes souvenirs et à la littérature politique de ces temps éloignés.

Cette hostilité se manifesta d'abord par de timides observations, contre le régime régnant. On affichait, aux portes des cercles de l'aristocratie, des vers comme ceux-ci :

Que de maux, le peuple a soufferts
Que de vertus, que de constance
Lui coûta son indépendance
Et souvent lui donna des fers.
Ah ! tyrans, de ce peuple brave,
Craignez de l'avoir irrité.
Il mourra pour sa liberté
Plutôt que de vivre en esclave.

Puis, peu à peu, l'opposition passa de la plainte à l'action ; nous connûmes les tristes jours de la guerre civile. Je ne ferai pas l'histoire de ces temps néfastes, mais qui amenèrent une modification de notre vie nationale, plus conforme aux exigences des temps. Non je ne raconterai pas ces luttes acharnées. Souffler sur les cendres ranimerait encore un feu mal éteint. Je me contenterai de reconnaître un fait, tout à la louange des vaincus. Ils auraient pu opposer une résis-

tance qui n'aurait pas été tout au moins sans un succès momentané. L'idée d'ensanglanter le sol natal les fit céder.

St-Gervais arriva au pouvoir. Bien des idées qu'il fit triompher sont acceptées et reconnues pour justes par le parti qui les combattait, il y a soixante ans. J'irai même plus loin, les conservateurs d'aujourd'hui trouveraient singulièrement arriérée cette Société dite du 3 Mars qui provoquait toutes les fureurs de leurs pères. Oui, St-Gervais resta vainqueur, mais la défaite du parti conservateur amena, on n'en saurait douter, un affaiblissement du sentiment genevois.

On l'oublia trop, l'aristocratie genevoise avait l'amour passionné du pays. Seule, l'énergie de son esprit patriotique amena la reconstitution de notre petite nationalité, à la chute de Napoléon. Attachée qu'elle était à notre passé, son désir était de conserver le plus possible, ce qu'elle estimait un glorieux héritage. Son éloignement des affaires publiques fut des plus regrettables.

Tout a bien changé depuis le temps de Messieurs. Nos enfants ignorent notre histoire, on ne lit plus guère les hauts faits de nos aïeux; il en reste à peine quelques lambeaux dans la pensée populaire. Les Genevois diminuent, les étrangers entrent à flots pressés dans la ville démantelée et agrandie. Nous devenons cosmopolites et surtout français; le vieil esprit individualiste protestant est combattu énergiquement par l'esprit collectiviste, catholique ou socialiste.

Les grèves sourdement favorisées par Pfortzheim et Hanau, et la concurrence étrangère contre laquelle on ne lutta pas, tant la renommée de l'industrie horlogère inspirait d'orgueilleuse sécurité, ont réduit la fabrique au dixième au plus de ce qu'elle était. Dans les étages supérieurs des maisons du faubourg, les ateliers sont remplacés par de petits

appartements. Le quartier éventré, transformé, modernisé, ressemble de plus en plus aux faubourgs des grandes villes de France. St-Gervais n'existe plus, ou plutôt, il est autre et la patrie, elle, a perdu l'élément particulier de consistance, dont elle jouissait aux jours de mon enfance.

Je veux parler de cet esprit national un peu étroit, mais si ardent et si dévoué à la chose publique, qui animait les citoyens.

Certes, je ne contesterai pas les progrès que nous devons au nouveau régime et une tranformation fort heureuse des idées générales au sein de notre peuple. Il me sera permis toutefois de regretter la disparition de certains éléments de notre vie passée, dont personne ne saurait contester la valeur. Dans ce déficit, les torts sont divisés. St-Gervais, oublia trop ce qu'il devait aux gens du haut. Ces derniers se cloîtrèrent dans leur Olympe. Ils furent souvent superbes et protecteurs. Ils ne voulurent jamais employer un moyen utile et bienfaisant de conserver leur influence, concourir par l'emploi de leur fortune à la prospérité de l'industrie nationale. Ils auraient dû se rendre compte de l'exigence des temps et abandonner leurs prétentions aristocratiques.

Ces regrets sont superflus ; ils ne nous feront pas retourner en arrière, mais un ami de son pays a bien le droit de les exprimer. En tous cas, c'est son plaisir, à mesure qu'il sent que le rôle actif appartient à d'autres dans la vie, de se rappeler les jours passés. Voilà pourquoi je m'applique à faire revivre le St-Gervais que j'ai connu et dont la physionomie a presque complètement disparu.

Je me promène dans le vieux quartier ; l'accent marseillais, la phrase musicale de l'italien méridional, la parole lourde du normand, frappent mes oreilles. Rarement, il me parvient

quelques bribes de ce parler si cher au professeur Humbert et au peintre Hornung. *La Libre Parole*, *La Fin de Siècle* et le *Gil-Blas*, sont en montre dans les kiosques. On ne fredonne plus ni Tavan, ni Perlet, dans le Faubourg, mais bien ces écœurantes chansons, composées de l'autre côté du Jura.

J'avais encore pour me rappeler le passé, cette ancienne maison de la grappe, bien connue, et la longue allée qui conduisait, en la traversant, des Terreaux de Chantepoulet à la rue de Chevelu. J'aimais à regarder les vieilles maisons de la rue des Corps-Saints, en face de St-Gervais. Tout cela a disparu depuis trois mois, pour faire place à des rues nouvelles.

Attristé par cet air de modernité et pour avoir présent dans ma mémoire ce que j'ai connu aux premiers jours de ma vie, j'ai fait effort de pensée. Fantaisie de sexagénaire à laquelle j'ai cédé, le coin natal devient de plus en plus cher, à mesure que l'on avance dans la vie. Intéressera-t-elle ? Si je ne l'espérais, aurais-je pris la peine de l'écrire ?

Oui, j'en suis arrivé à dire comme le poète bellétrien.

Chaque jour, je sens mieux qu'une étroite sagesse
Emprisonne ma vie où flnit ma jeunesse,
Et j'y veux, confiné dans ma vieille maison,
Rétrécir ma pensée avec mon horizon.

J. PETER.



COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE L'INSTITUT

PENDANT L'ANNÉE 1897

L'Institut a publié, en 1897, le tome XXXIV de son *Bulletin*

TRAVAUX DES SECTIONS

I

Section des Sciences naturelles, physiques et mathématiques

La Section des Sciences a entendu, au cours de l'année 1897, les communications suivantes :

M. le D^r OTTO FUHRMANN. — Des phénomènes de la régénération chez les Planaires.

M. le D^r G. HOCHREUTNER. — La flore phanérogame du port de Genève.

M. le prof.-D^r H. OLTRAMARE. — Observations sur la croissance des truites.

M. le prof. C. REDARD. — Les tics douloureux.

M. Ch. MARGOT — Présentation d'un nouvel interrupteur électrique.

M. Emile YUNG. — Une excursion à la grotte de la Balme.
— De la structure microscopique de l'intestin des poissons.

M. le D^r Et. RITTER. — Recherches géologiques sur le Grand-Atlas.

M. Marc JUGE. — Distribution des nerfs craniens chez le silure.

M. le Dr G. HOCHREUTNER. — Dissémination des graines par les poissons.

La Section a perdu l'un de ses membres honoraires dans la personne de **M. A. KAMMERMANN**, astronome.

Elle a reçu un membre honoraire nouveau, **M. David JACQUEROD**, mécanicien, et a nommé neuf nouveaux membres correspondants.

II

Section des Sciences morales et politiques, d'Archéologie et d'Histoire.

Dans le cours de l'année 1897, la Section a tenu huit séances ordinaires et elle a entendu les lectures suivantes :

M. L. DUFOUR-VERNES. — L'organisation et le classement général des archives d'Etat. (1839 à 1896.)

M. le prof. H. BROCHER DE LA FLÉCHÈRE. — Les origines du droit d'après l'histoire d'Irlande.

M. Sigismond BALITZER. — La condition des ouvriers dans l'antiquité.

M. Frank LOMBARD. — Le mouvement de la population à Genève depuis 1815.

M. COMBOTHÉCRA. — Conception de la souveraineté.

M. le prof. P. DUPROIX. — Diderot et son projet d'université.

M. Paul-Ch. STROEHLIN. — Communication sur l'étude de la numismatique en Suisse pendant les quinze dernières années.

M. le prof. H. BROCHER DE LA FLÉCHÈRE. — La genèse du contrat.

III

Section de Littérature

Cette Section a tenu cinq séances dans lesquelles ont été présentés les travaux suivants :

M. SCHNEEGANS. — Le Pain des oiseaux. — Idylle au coin d'une borne. — Mariage à la bombe, nouvelle.

M. Eug. RITTER. — La famille de J.-J. Rousseau.

M. J. PETER. — Les Vendanges de Bonne.

M. MOREL (correspondant). — Othenin d'Haussonville.

M. E. JULLIARD. — Les désespérés et les déserteurs de la vie.

M. VULLIÉTY. — Un contemporain de Villon : Maître Coquillard.

M. L. ZBINDEN. — Causerie sur l'étude des langues modernes.

M. L. MAYSTRE. — Souvenirs de Hollande.

M. BAUDIN. — Poésies.

M. V. GRANDJEAN. — Le Corbeau, nouvelle.

M. Ch. BONIFAS. — Le Maître de sténographie, nouvelle.

M. CUENDET. — Fantaisies humoristiques.

M. L. AVENNIER. — La défense du vers.

M. J. BLANCHARD. — Aux abois, nouvelle.

M. J. KAUFMANN. — Episode de la Journée valaisanne, nouvelle.

IV

Section des Beaux-Arts

La Section des Beaux-Arts a eu, en 1897, huit séances de membres honoraires et une de membres effectifs.

Les séances ont été alimentées par diverses communications artistiques et des expositions d'œuvres d'art.

La Section a élaboré, puis porté à la connaissance du public un « Concours de peinture décorative » dont le sujet est : plusieurs panneaux, grandeur d'exécution, représentant des vues ou sites, pris dans la ville de Genève ou ses abords immédiats. Ce concours, destiné à donner essor aux aptitudes des jeunes peintres suisses ou étrangers domiciliés en Suisse, aura un double et heureux emploi, en ce sens que les travaux primés, devenant propriété de la Section, seront remis à titre gracieux à l'Asile des Vieillards, pour orner la salle à manger de cet établissement.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture

Dans le cours de l'année 1897, la Section a tenu quatre séances de membres effectifs et huit assemblées générales des deux divisions (Industrie et Agriculture).

Ont été admis trente-six membres honoraires et sept membres correspondants.

La Section a eu à déplorer la perte d'un membre émérite, M. le Dr Olivet, et celle de MM. Stutzmann, Auguste, Stocker et Henry, vétérinaire, membres honoraires.

M. Guillaumet-Vaucher, ayant donné sa démission de vice-président, a été remplacé par M. Vulliét, professeur à l'Ecole de mécanique, qui a été nommé membre effectif. M. Guillaumet-Vaucher, nommé membre émérite, a été remplacé comme effectif par M. H. Romieux.

La confection d'un diplôme à l'usage des membres de la Section a été confiée à M. Durouvenoz fils, graveur, membre honoraire.

Agriculture. — M. Jean NICODET a rapporté sur l'assemblée de la Fédération des sociétés d'agriculture de la Suisse

romande, tenue à Lausanne, dans laquelle le 2^m prix pour le concours de ferme a été obtenu par un Genevois, M. Agénor Boissier, propriétaire à Miolans.

M. NICODET a aussi fait rapport : 1^o sur les résultats obtenus par la culture des variétés de légumes et de pommes de terre distribuées par la Section ; 2^o sur l'asperge et sa culture.

Industrie. — M. PERRON, Ch., a fait des démonstrations sur les cartes en relief, leur mode de composition, et sur les moyens employés pour rendre ces reliefs aussi exacts que possible.

M. LAMON, J., a, dans une causerie familière, expliqué en quoi consiste le gaz acétylène, et par d'intéressantes démonstrations, a fait ressortir la richesse, l'économie de ce nouveau produit.

M. William PEARCE a entretenu la Section avec beaucoup de compétence de tout ce qui se rattache à l'électricité et à son énergie.

M. VULLIÉTY a fait une communication sur la serrurerie, avec démonstrations faites à l'aide de pièces provenant de la belle collection de M. Revilliod de Muralt.

M. GALÉ a présenté une série d'appareils phonographiques.

COMPTE-RENDU DES TRAVAUX DES SECTIONS EN 1898

I

Section des Sciences naturelles, physiques et mathématiques.

Cette Section a entendu, en 1898, les communications suivantes :

M. Emile YUNG. — Sur le nombre et la qualité des habitants d'une fourmilière.

M. le D^r LADAME. — Sur un nouveau microscope à grand champ de vision.

M. Maurice BOUBIER. — Sur la Plasmolyse.

M. Ant. MAZEL. — Sur l'application des procédés orthochromatiques en photographie.

M. J.-B. DEMÔLE. — Sur la diversité et la fréquence des anomalies dentaires.

M. Emile YUNG. — Sur la fonction du pancréas chez les poissons.

M. Charles MARGOT. — Sur l'application de l'électricité à la soudure des métaux.

M. le D^r LADAME. — Sur la structure des ganglions spinaux et les théories nouvelles relatives aux neurones.

M. Alfred LENDNER. — Démonstration d'un nouveau microscope binoculaire.

II

Section des Sciences morales et politiques, d'Archéologie et d'Histoire.

Cette Section a entendu, en 1898, les travaux suivants :

Les principes communs à l'esthétique et à la science sociale. — Lecture de M. le prof. H. BROCHER DE LA FLÉCHÈRE.

Nouvelles recherches sur les *Confessions* et la correspondance de J.-J. Rousseau, communication de M. le prof. Eug. RITTER.

Souvenirs d'un septuagénaire sur les mœurs genevoises de 1830 à 1845, lecture de M. Ch. ROUMIEUX.

Notes sur l'Escalade : 1^o Le récit de l'historien Mathieu ; 2^o Une poésie de Saint-Evremond. Communication de M. le prof. Eug. RITTER.

Il s'est constitué, au sein de la Section, un groupe spécial dit d'économie sociale ; ce groupe a tenu plusieurs séances fort intéressantes et il a entendu les lectures suivantes ;

M. KUHN. — La population actuelle du canton de Genève.

M. WUARIN. — Le socialisme municipal en Angleterre.

M. JAMIN. — La police politique en Suisse.

M. PANTALEONI. — Enseignement supérieur du commerce.

M. GOMBERG. — Enseignement supérieur du commerce.

M. GUINAND. — La réforme scolaire.

M. Ch. GIDE. — Un aperçu du système de Sismondi.

M. le Dr FERRIÈRE. — L'hygiène intellectuelle.

M. CUCHET. — La sténographie dans l'enseignement.

III

Section de Littérature

Dans le cours de l'année 1898, cette Section a tenu six séances, dont deux familières ; elle a entendu les communications suivantes.

M. BONIFAS. — Poésies diverses.

M. COUGNARD. — Les Cloches de St-Pierre, poème. — Causerie sur le vers libre.

M. J. NICOLE. — Etude sur Bacchylide.

M. LANG. — Poésies.

M. PETER. — Fragments des Chroniques genevoises : Le lendemain de l'Escalade. — Le Faubourg de St-Gervais.

M. RUDHARDT. — Pièce de vers.

M. BOGEY. — L'OEuf de Pâques, comédie.

M. MONNIER. — Dans le parc, nouvelle.

M. A. DUFOUR. — Au pied levé, pièce de vers. — Etude sur l'art national aux Etats-Unis.

M. CUENDET. — Lieder. — Diverses pièces de vers.

M. GRANGER. — Ballades.

M. SCHNEEGANS. — L'acrobate. — Le mariage en ballon, nouvelles.

M. H. DUCHOSAL. — Etude sur Grillparzer.

M. MILKOWSKI. — Etude sur Mickiewicz.

M. ULLMO. — Winkelried, poème.

M. PITTARD. — Une visite aux Charmettes.

IV

Section des Beaux-Arts

Pendant l'année 1898, la Section des Beaux-Arts a tenu sept séances.

Les travaux de la Section ont été très abondants et suivis.

Citons, entre autres, des conférences ou exposés artistiques sur :

La Ciselure, par **M. J. JERDELET**, professeur à l'Ecole des Arts industriels.

La Gravure sur métaux, par **M. CHAPPUIS**, professeur à l'Ecole des Arts industriels.

La peinture sur verre, par **M. E. JEANMAIRE**, artiste-peintre.

Le concours de peinture décorative destiné à l'ornementation de la salle à manger de l'Asile des vieillards a été rendu et jugé en octobre 1898. De nombreuses œuvres de grandes dimensions, peintes à l'huile, en grandeur d'exécution 2^m64 × 1^m27, ont été soumises à un jury composé de trois membres nommés par la Commission de l'Asile des Vieillards, de trois membres élus par les concurrents et de trois nommés par la Section.

La Section a mis mille francs à la disposition du Jury, lequel a acquis trois panneaux qui sont devenus propriété dudit Asile.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture

Dans le cours de l'année 1898, la Section a tenu quatorze séances, soit cinq réunions générales; six réunions d'effectifs; deux de la division d'Industrie et une d'Agriculture.

Des prix ont été accordés aux élèves des Cours agricoles, à ceux des onze écoles secondaires rurales, au concours pour la reconstitution du vignoble genevois, aux apprentis horticulteurs et aux élèves de l'Ecole de mécanique.

Travaux soumis à la Section :

M. NICODET. — Sur la conservation des légumes pendant l'hiver. — Sur la culture de la rhubarbe. — Sur achats de semences. — Sur l'enseignement agricole et horticole. — Sur la bonne tenue des porcheries.

M. GALÉ. — Présentation, description avec expériences d'un appareil graphophone phonographe.

M. LAMON. — Présentation, description avec expériences de nouveaux appareils pour la production du gaz acétylène, entre autres du *Sirius*, sortant des ateliers de M. Vautier, à Carouge, d'appareils pour éclairage de bicyclettes, fabriqués dans les mêmes ateliers et dans ceux de M. Mégevet.

M. VAUTIER fils. — Démonstrations sur les susdits appareils avec expériences de manutention et de projections.

M. BLANCARD, Scipion. — Présentation d'une lampe à pétrole de son invention, munie d'un extincteur automatique propre à garantir de tout accident.

M. LE COINTE, Adrien. — La question des apprentissages.

M. VAUCHER. — La culture de la rhubarbe pratiquée à l'Ecole cantonale de Châtelaine. — A propos du projet de création d'une école maraîchère.

M. FOL. — Etude sur les aciers, avec exposition de matériaux et planches.

M. DUMUR, G. — De la reconstitution du vignoble genevois (somme de 500 fr. votée dans ce but en vue d'encourager principalement les petits viticulteurs).

M. DUFOUR, Auguste. — Les apprentissages agricoles.

M^{lle} DOMPMARTIN, Suzanne. — Présentation du nouveau pupitre avec planche noire, pour familles et écoles enfantines, invention de M. Mauchain.



INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1897, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
Solde disponible au 1 ^{er} janvier 1897 . . .	Fr. 2,788 70	Allocation à la Section des Beaux-Arts (1896)	Fr. 400 —
Allocation de l'Etat	» 5,000 —	Allocation à la Section de Littérature (1896 et 1897)	» 800 —
Reçu de MM. Georg et C ^e et du Département de l'instruction publique, produit de la vente des publications de l'Institut	» 890 65	Allocation à la Section d'Industrie et d'Agriculture (1897)	» 400 —
Intérêts à la Banque de Genève	» 30 70	Indemnité du secrétaire général	» 300 —
		» bibliothécaire	» 300 —
		Frais d'impression du <i>Bulletin</i> et autres	» 2,655 55
		Lithographies pour le <i>Bulletin</i>	» 740 —
		Menus frais pour la bibliothèque	» 12 65
		Eclairage et chauffage	» 85 50
		Gratification annuelle à la conciergerie du Bâtiment Electoral	» 50 —
		Prime d'assurance	» 38 70
		Frais de reliure	» 577 05
		Frais de port et d'expédition de livres	» 123 65
		Echelle pour la bibliothèque	» 36 —
		Frais divers	» 35 20
Total	Fr. 8,710 05	Total	Fr. 6,554 30
A déduire les dépenses	» 6,554 30		
Solde disponible	Fr. 2,155 75		

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1898, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
Solde disponible au 1 ^{er} janvier 1898 . . .	Fr. 2,455 75	Allocation à la Section des Beaux-Arts (1897)	Fr. 400 —
Allocation de l'Etat.	» 5,000 —	Allocation à la Section de Littérature (1898)	» 400 —
Reçu de MM. Georg et C ^e , libraires, produit de la vente des publications de l'Institut	» 186 30	Indemnité du secrétaire général	» 300 —
Intérêts à la Banque de Genève.	» 77 30	» bibliothécaire	» 300 —
		Frais d'impression	» 323 —
		Menus frais pour la bibliothèque	» 39 40
		Eclairage et chauffage.	» 145 —
		Gratification annuelle à la concierge du Bâtiment Electoral	» 50 —
		Prime d'assurance	» 38 70
		Frais de reliure	» 289 80
		Frais de port et d'expédition de livres	» 15 40
		Souscription au buste Carl Vogt	» 300 —
		Frais divers.	» 56 75
Total.	Fr. 7,419 35	Total.	Fr. 2,657 75
A déduire les dépenses	» 2,657 75		
Solde disponible	Fr. 4,761 60		

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Discours de M. le Prof. Eug. RITTER, président de l'Institut.	4
La population genevoise actuelle, par M. Em. KUHNE	11
Les principes communs à l'esthétique et à la science juridique, par M. le Prof. BROCHER DE LA FLÉCHÈRE.	27
L'enseignement supérieur du commerce, par M. Léo GOMBERG.	43
Genève et l'Italie, discours de M. le Prof. Eug. RITTER	69
De la philosophie première, dès la haute antiquité jusqu'à nos jours, par M. Emile GOLAY.	105
Adam Mickiewicz, sa vie, son œuvre, par M. Z. MILKOWSKI	183
Discours de M. le Prof. Eug. RITTER, président de l'Institut.	209
Notes sur Madame de Staël, par M. le Prof. Eug. Ritter	215
La Sténographie, par M. Albert CUCHET	321
Notes sur Jérémie Pauzié, joaillier attaché à la Cour de Russie, par M. FONTAINE-BORGEL.	335
Essai sur Grillparzer, par M. Henri DUCHOSAL	359
Le faubourg de St-Gervais, par M. PETER	419
Compte-rendu des travaux de l'Institut pendant les années 1897 et 1898	443
Comptes de l'Institut pour 1897 et 1898.	453-455

BULLETIN
DE
L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

BUREAUX DE L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Président de l'Institut : M. Henri FAZY, conseiller d'Etat.

Vice-Président : M. Emile YUNG, professeur à l'Université.

Secrétaire-général : M. le Dr John BRIQUET.

Bibliothécaire : M. le prof. J. DUVILLARD.

Section des Sciences naturelles, physiques et mathématiques :

Président, M. le prof. Emile YUNG ; secrétaire, M. le Dr B. P. G. HOCHREUTINER ; secrétaire-adjoint, M. le Dr H. OLTRAMARE.

Section des Sciences morales et politiques, d'Archéologie et d'Histoire : Président, M. Henri FAZY ; vice-président, M. le Prof. Louis WUARIN ; secrétaire, M. le prof. P. DUPROIX.

Section de Littérature : Président, M. le prof. J. DUVILLARD ; vice-président, M. le prof. E. REDARD ; secrétaire, M. le Dr J. BLANCHARD ; trésorier, M. J. COUGNARD.

Section des Beaux-Arts : Président, M. Henri JUVET ; vice-président, M. H. LE GRAND ROY ; trésorier, M. Henri HÉBERT ; secrétaire, M. Jules DOMPMARTIN.

Section d'Industrie et d'Agriculture : Président, M. Jean NICODET ; vice-président, M. C. VULLIÉTY ; trésorier, M. Jules GALÉ ; secrétaire, M. Emile CHATELAN.

Comité de gestion :

Le Président et le Secrétaire-général de l'Institut ;
MM. Emile YUNG, J. DUVILLARD, Henri JUVET, Jean NICODET,
Eugène RITTER.

BULLETIN
DE
L'INSTITUT
NATIONAL GENEVOIS

TRAVAUX DES CINQ SECTIONS

1° DES SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES ; 2° DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES, D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ; 3° DE LITTÉRATURE ; 4° DES BEAUX-ARTS ; 5° D'INDUSTRIE ET D'AGRICULTURE.

TOME XXXVI

GENÈVE

H. KÜNDIG, LIBRAIRE DE L'INSTITUT, CORRATERIE, 11
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA SUISSE

1905

Imprimerie Centrale, boulevard James-Fazy, 17, Genève

BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

DISCOURS

DE

M. le professeur Eugène Ritter, président de l'Institut genevois
à la séance annuelle du 21 mars 1900

MESSIEURS,

Victor Cherbuliez est mort l'année dernière. Töpffer et lui seront toujours cités comme les deux écrivains qui ont le plus honoré leur ville natale, au cours du siècle qui va finir.

Comme Töpffer, Victor Cherbuliez a eu le bonheur d'être le fils d'un homme très distingué. On reconnaissait chez le professeur André Cherbuliez une érudition solide, un bon sens exquis, éclairé, original, en même temps qu'une naïveté touchante, et l'honnête vertu d'une vieille et forte race. C'est dans un commerce familial, dans un entretien de tous les jours avec cet excellent maître, que Victor Cherbuliez s'est formé.

Avec des qualités éminentes qu'il n'avait pas eu le loisir de développer, et que la jeunesse qui suivait ses leçons a pu seule apprécier, M. Cherbuliez père était assez sincèrement et profondément modeste pour ne pas souffrir en se

sachant inconnu au dehors. Les vœux de son âme paternelle furent comblés quand son fils atteignit à la célébrité.

Je ne chercherai pas à faire l'analyse des dons brillants qui avaient été départis à Victor Cherbuliez : beaucoup mieux que moi, d'autres sauront peindre un esprit si bien doué, si soigneusement cultivé, et passer en revue des œuvres qui ont su plaire à toute une génération. Je me propose simplement de réunir quelques données précises et quelques notes, en vue de ceux qui voudront parler de notre ancien compatriote en connaissance de cause. ⁽¹⁾

Le meilleur de mes maîtres, autrefois, m'a recommandé une méthode qu'il avait lui-même apprise de Heeren : Quand on veut se rendre compte, me disait-il, de l'histoire d'un peuple ou de la vie d'un homme, il faut avant tout la partager en périodes. J'ai toujours suivi ce conseil, et à l'expérience je l'ai toujours trouvé profitable. Dans la vie de Victor Cherbuliez, les jalons qu'il faut placer sont aisés à indiquer. C'est la fin de ses études à l'Académie de Genève, dans l'été de 1847 ; — son premier roman dans la *Revue des deux mondes*, au printemps de 1862 ; — son installation à Paris en 1875 ; — enfin son entrée à l'Académie française, en mai 1882, qui a couronné une carrière où le talent, l'étude, et le probe emploi des dons naturels, ont été les seuls véhicules du succès.

En suivant le cours de la vie de Victor Cherbuliez, à côté de ses succès littéraires, — mêlés de rares échecs qu'il a

⁽¹⁾ Dans le *Journal de Genève* du 4 juillet 1899 (article nécrologique, de M. Marc Debrit) et du 24 du même mois (*Victor Cherbuliez professeur, vieux souvenirs*) et dans la *Revue encyclopédique* du 26 août 1899 (*Le théâtre de V. Cherbuliez*, article de M. Ernest Tissot) on trouvera des renseignements de première main.

acceptés avec philosophie — on ne voit que deux événements : son mariage, qui eut quelque chose de romanesque ; et son changement de patrie, qui se fit aussi avec le cœur.

On peut regretter qu'il ait eu trop de réserve pour vouloir raconter ce qu'il avait fait et senti en ces deux occasions. S'il avait écrit quelques pages sincères sur ces deux chapitres de sa vie, ces documents, qui manqueraient toujours à sa biographie, auraient été intéressants pour l'histoire du cœur humain. Mais il s'est condamné lui-même à laisser le récit de sa vie dans une certaine obscurité, en cachant jalousement ce que d'autres, comme M. Renan, ont su dire sans froisser la pudeur qui sied toujours quand on touche à des sujets intimes.

Victor Cherbuliez était Genevois :

par sa généalogie : une centaine d'années avant sa naissance, tous ses seize ascendants vivaient déjà dans l'étroite enceinte de nos murailles ; et tous ils étaient assis à des degrés divers de la hiérarchie républicaine d'alors : ils étaient ou habitants, ou natifs, ou bourgeois, ou citoyens ;

par son père : élève de notre faculté de théologie, consacré au saint ministère dans notre Eglise nationale, régent de notre Collège, professeur à notre ancienne Académie, M. Cherbuliez père était de toute manière un Genevois de la vieille roche ; le caractère national était fortement empreint en lui ; — et déjà cependant il se détournait de ce qu'il y a d'étroit dans nos traditions locales ;

par ses études : Victor Cherbuliez, après avoir suivi les classes de notre Collège, est entré à quatorze ans à l'Académie : dans l'auditoire de belles-lettres, comme on l'appelait alors. Dans la même promotion, dans la même volée, comme nous disons à Genève, on remarque parmi ses condisciples quelques hommes de talent, entre autres M. Louis Soret, physicien distingué, correspondant de l'Académie des

sciences de Paris; et MM. les pasteurs Coulin et Tournier, qui méritaient qu'on répétât pour eux l'éloge que Jean-Jacques a donné à leurs prédécesseurs : « Tout le monde sait avec quel succès le grand art de la chaire est cultivé à Genève » ;

par ses débuts : Victor Cherbuliez, après plusieurs années d'études à l'étranger et de voyages, quand il fut de retour dans notre ville, s'y voua à l'enseignement, donna des leçons particulières, se porta candidat à la chaire d'histoire vacante dans notre Faculté des lettres, et fit, pour un public d'amateurs, deux cours de littérature et d'histoire, qui eurent un notable succès : « C'est l'avènement de Victor Cherbuliez à Genève », disait Amiel. Mais cet avènement ne fut pas suivi d'un règne.

V. Cherbuliez fut éloigné de Genève par des raisons que nous ne connaissons pas toutes; il y en a deux que nous pouvons indiquer.

C'est d'abord l'inertie des prédécesseurs de M. Carteret au Département de l'Instruction publique. J'ai dit que Cherbuliez, en 1859, s'était porté candidat à une des chaires de notre Académie; il avait fait le premier pas; il fallait lui en tenir compte; il méritait bien qu'on ne le négligeât pas, qu'on sentit l'avantage de le retenir au pays, qu'on lui donnât une place digne de ses talents. On ne sut pas s'y prendre en temps utile : douze ans se passèrent sans qu'on fit quelque démarche dans ce but; et quand on y songea enfin, il était trop tard.

Je rappellerai en second lieu l'accueil que reçut à Genève, en 1864, le roman de Paule Méré. Quelques personnes s'en souviennent : chers contemporains, nous avons beaucoup vieilli. Mais ceux qui sont plus jeunes que nous, n'ont qu'à

prendre en mains un pamphlet où se fit jour le sentiment de répulsion d'une notable partie du public:

Quelques mots sur Paule Méré, lettre à l'auteur, (datée du 12 août 1864) 31 pages. L'auteur de cette brochure, M. Bungener, jouissait alors d'une autorité qui donnait quelque valeur à sa parole. Lisez-le. Il articule et répète le mot de *calomnie*; et écoutez-le quand il se propose d'épargner M. Cherbuliez: *Je ne voudrais pas*, lui dit-il, *avoir l'air de me débarrasser de votre livre en l'appelant une mauvaise action*. Il faut lire cette brochure pour avoir une juste idée d'une âpreté dogmatique qui ne se retrouverait plus aujourd'hui, Dieu merci, à un pareil degré.

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sol.

M. Cherbuliez ne répondit pas un mot à M. Bungener. Mais il dut penser que ces sentiments si amèrement exprimés étaient ceux de beaucoup de ses concitoyens; et sans doute cela le détacha d'eux.

Chez Amiel, qui n'avait pas eu non plus à se louer du public genevois, le mécontentement que lui avait donné son injustice, n'avait en rien diminué le sentiment patriotique; et dans les dernières années de sa vie, lors du Centenaire de Rousseau, en 1878, ou lors du plébiscite qui sauva notre Eglise nationale au mois de juillet 1880, *l'amour sacré de la patrie* palpitait en lui aussi fort qu'en son adolescence. ⁽¹⁾

On ne trouve nulle part, dans l'œuvre abondante de Cherbuliez, de pareils témoignages de cette émotion naïve, mêlée de quelque ivresse, de cette flamme que le sol natal et les destinées de la vieille patrie inspirent à tant d'âmes. Une seule fois, Cherbuliez a parlé longuement de Genève,

⁽¹⁾ Lire dans les *Grains de Mil*, d'Amiel, *l'Ormeau de Plainpailie*, chanson datée de décembre 1838, en se rappelant de quel enthousiasme notre ville avait été saisie au mois d'octobre précédent.

dans la *Revue des deux mondes* du 1^{er} novembre 1878 : on peut voir avec quelle froideur.

Il faut se rappeler que la jeunesse de Cherbuliez a coïncidé avec une période assez maussade de notre histoire genevoise. L'ancien régime venait d'être renversé : on ne voyait qu'esprits aigris, la désunion, d'après luttés, un mécontentement tenace : heureux qui entre dans la vie en des temps de concorde et de calme !

La France souriait à Cherbuliez ; il l'aimait dans son passé, dans toutes ses riches et nobles traditions ; il l'a aimée dans les beaux jours du second Empire ; il l'a aimée surtout dans ses malheurs. Romancier, publiciste, Genève était trop étroite pour lui. Après la mort de son père, rien ne l'y retenait plus. En toute sincérité, sans regret, sans éclat, en homme réfléchi, en pleine connaissance de cause, il a suivi le penchant de son cœur ; il a dit adieu à notre pays, et il a reçu en France le droit de cité.

Du reste, il était trop équitable pour oublier tout ce qu'il devait à Genève, et il nous écrivait à ce propos :

« Soyez sûr qu'on ne cesse jamais d'être Genevois. Je le serai jusqu'à la fin, par mes souvenirs, par mon éducation, par le tour et les habitudes de mon esprit, par ma façon de raisonner et d'écrire. C'est indélébile comme la tonsure, et cette tonsure me sera toujours chère ». (*Lettre du 31 janvier 1881.*)

Je ne crois pas me tromper, messieurs, en signalant dans toute une partie de l'œuvre de Cherbuliez, quelque chose qui est d'un vrai fils de notre Genève, de cette ville qui depuis longtemps a un caractère cosmopolite, qui voit affluer chez elle les voyageurs de tout pays, et ses enfants partir pour arpenter le vaste monde dans toutes les directions.

Les articles signés du nom de Valbert ont des sujets variés ; Victor Cherbuliez s'y est attaché en particulier à tenir le

lecteur français au courant des hommes et des choses d'Allemagne. Mais on y remarque aussi un grand nombre d'articles, — une quarantaine, — qui sont des comptes-rendus intéressants et fidèles des livres qui traitent de l'expansion coloniale des nations européennes, en Afrique surtout. Cherbuliez estimait sans doute, et avec raison, rendre un service à la patrie française, en remplissant à cet égard un rôle d'informateur. Il mettait tout son talent à cette œuvre méritoire : son esprit étincelant savait animer des sujets ingrats. Avec un soin consciencieux qui avait quelque chose de genevois, je le répète, il s'appliquait à semer dans le public des idées justes et des renseignements sûrs.

M. Cherbuliez père avait été, en 1853, un des membres fondateurs de notre Institut, et son fils s'en souvenait bien. Quand il fut nommé membre correspondant de la Section de littérature, il nous écrivait en effet : « Mon père n'a jamais cessé de porter le plus sérieux intérêt au développement et à la prospérité de la Section que vous présidez. Je serais heureux si à mon tour je pouvais trouver quelque occasion de témoigner mon attachement à une institution qui fait honneur à Genève, et qui prouve que la plus petite des grandes villes, comme on l'a justement surnommée, demeure fidèle à ses précieuses traditions et aux gloires de son passé... J'attache un prix tout particulier, disait-il encore, aux marques d'estime et de bon souvenir qui me viennent de mon pays natal ».

Notre modeste Institut a enregistré avec plaisir ces aimables paroles ; nous sommes heureux de servir de lien entre ceux qui restent au pays, et ceux qui vont au dehors chercher un plus large espace pour y déployer leurs talents.

V. CHERBULIEZ,

recherches généalogiques.

« J'ai toujours admiré le culte des ancêtres tel que le pratiquent les Chinois; et j'ai toujours pensé que chacun de nous n'étant qu'un résultat, nous ferions bien de nous souvenir plus souvent des causes lointaines qui ont produit cet effet. C'est pour tous les hommes un élément essentiel du γνώθι σεαυτόν. »

Voilà ce que M. Victor Cherbuliez m'écrivait un jour : il s'était intéressé aux recherches généalogiques que j'avais faites sur sa famille et ses ascendants. Ces études sont florissantes à Genève, quoique ceux qui les cultivent n'aient guères à se louer du public à qui nous offrons le fruit de notre travail : les uns en sont ébahis, les autres dédaigneux, les autres médisants, les autres grognons, d'autres encore soupçonneux, et tous décourageants.

Parlez-moi de Voltaire, qui savait apprécier les travaux de ce genre. Il écrivait à M. d'Ammon, le 15 avril 1768 : « Des généalogies raisonnées, sobrement enrichies de faits intéressants, et ornées des caractères des principaux personnages, peuvent fournir sans doute un ouvrage utile, et agréable pour les lecteurs. »

A vrai dire, ce programme n'est pas facile à tenir. Un esprit droit, qui ne veut que le vrai, ne trouve pas toujours des faits intéressants pour enrichir ses notices. Les personnages du passé ont eu chacun leur caractère, sans doute; mais les documents sont rares qui nous en offrent une vive

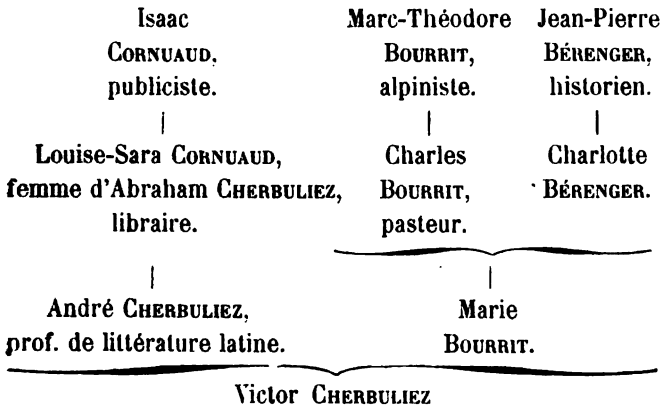
image. En abordant les études généalogiques, on voit bientôt que la plus grande part des résultats auxquels on peut aboutir, sont entachés de sécheresse : il faut s'y résigner, ou quitter la partie.

En feuilletant les notes généalogiques que j'ai recueillies sur les ancêtres de Victor Cherbuliez, il me semble qu'il n'y a que deux points qui offrent un véritable intérêt : 1. Cinq ou six de ses ascendants directs ont une place dans l'histoire littéraire de Genève : il y a lieu de dire quelques mots de chacun d'eux. — 2. Un grand nombre des familles dont il descend sont sorties de France et sont venues s'établir à Genève ; en suivant le détail de ces arrivées successives, on se rend compte de tous les liens ataviques qui rattachaient Victor Cherbuliez au pays auquel il a voulu appartenir.

Je traiterai successivement de ces deux points.

I

Sur le tableau qui suit, on verra d'un coup d'œil la parenté de notre auteur avec ceux dont je vais parler.



Isaac Cornuaud, 1743-1820, a joué un grand rôle au milieu des lamentables dissensions politiques qui ont été la plaie de Genève au siècle dernier ; il a beaucoup travaillé à agiter les esprits : de 1777 à 1798, il a publié plus de cent trente brochures ; on les trouve énumérées dans le catalogue dressé par M. Rivoire : *Bibliographie historique de Genève au 18^e siècle*. La dernière de ces brochures est la seule dont on se souvienne ; elle a pour titre : *Lettre d'un Genevois au citoyen M^{me}, à Paris, sur la réunion de Genève à la France*, 16 pages ; elle est datée du 28 prairial an VI (16 juin 1798) et signée I. C.

« Nous étions arrivés, y est-il dit, à ce point de corruption où les petites Républiques périssent nécessairement dans les convulsions de l'anarchie. . . . Au lieu de ces fléaux humiliants au devant desquels nous marchions tête baissée, que nous est-il arrivé ? D'abandonner notre misérable existence politique particulière, qui était enfin devenue la source incurable de tous nos maux, pour participer à celle d'une grande et triomphante Nation. . . . Nous n'avons pas à pleurer la perte d'une existence heureuse, à abandonner le ciel tempéré qui nous vit naître, à obéir à un Conquérant. . . . »

Cet assentiment si net, donné à l'annexion de Genève à la France, frappa beaucoup les contemporains ; et plus tard ils se rappelèrent avec amertume les paroles de Cornuaud, quand elles eurent été cruellement démenties par la suite des événements, quand les conscrits genevois, pour obéir à un conquérant, allèrent mourir sous le soleil d'Espagne ou dans les neiges de la Russie.

Cornuaud a laissé des mémoires manuscrits en dix volumes. M. Karcher en a donné une courte analyse dans le *Bulletin de l'Institut genevois*, tome XXVIII. — Dans une de ses brochures (*Défense apologétique*, 4 novembre 1789), Cornuaud

avait esquissé son autobiographie en quelques pages intéressantes ; mais ce récit est antérieur à la seconde moitié de sa carrière.

Assurément, l'esprit brouillon de Cornuaud est tout opposé au grand calme qui caractérisait Victor Cherbuliez, et déjà son père avant lui : on s'étonnerait de voir des descendants si différents de leur aïeul, si on ne se rappelait que les pères peuvent agir aussi par repoussement, pour ainsi parler. Les fils et les filles ont quelquefois tant souffert des mauvaises qualités de leurs parents, ils en ont si bien vu les suites, qu'ils sont singulièrement attentifs à en étouffer le germe chez les enfants qu'ils élèvent à leur tour. L'hérédité agit encore ; mais c'est un contre-courant qu'elle crée : les souvenirs de famille vous éloignent de la route suivie, et vous poussent en sens inverse.

Abraham Cherbuliez, 1765-1847. Il avait été commis des libraires Barde et Manget ; il succéda à ses patrons. Après lui, son fils Joël, son petit-fils Alfred, dirigèrent à leur tour la librairie, qui a été reprise par M. Philippe Dürr à la mort de M. Alfred Cherbuliez (30 janvier 1895). Abraham Cherbuliez s'est contenté d'être un bon négociant. Quatre de ses enfants ont été des écrivains. Nous parlerons tout à l'heure de son fils aîné, le professeur André Cherbuliez. Son second fils, Antoine Cherbuliez, professeur à la Faculté de droit de Genève et au Polytechnicum de Zurich, correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques) a publié des ouvrages estimés d'économie politique. Son fils cadet, Joël Cherbuliez, a publié de 1833 à 1866 la *Revue critique des livres nouveaux*. Sa fille enfin, madame Tourte-Cherbuliez, a écrit des romans, des nouvelles :
• ouvrages où se combinent, avec bonheur et avec charme,

la morale et les douces scènes de la vie; pages calmes et pures, où la pensée du devoir s'anime doucement des couleurs de l'imagination. » C'est ainsi qu'en parlait Sainte-Beuve, toujours accueillant aux écrivains de la Suisse romande.

André Cherbuliez, 1795-1874. M. André Oltramare, qui lui a succédé dans la chaire de littérature latine, a écrit sur son prédécesseur, sur mon ancien maître, une notice exquise à laquelle je renvoie le lecteur (*Bulletin de l'Institut genevois*, tome XXI).

Il y a un point que M. Oltramare n'a pas touché dans les pages que je viens de citer, c'est la question « sur laquelle se fait le partage des esprits, la question du rationalisme et de la foi. » En recevant V. Cherbuliez à l'Académie française, M. Renan l'a effleurée en quelques mots :

« Monsieur votre père, disait-il à Victor Cherbuliez, après des études faites pour le ministère pastoral, rompit avec la tradition genevoise, et entra dans la voie de la philosophie et de la critique allemandes. Ce changement, comme il arrive souvent, ne modifia en rien ses règles morales. Monsieur votre père, quoique rationaliste, resta toujours un homme pieux et de mœurs exemplaires. Pour le bien comprendre, il faut avoir eu comme moi le bonheur de vous entendre parler de lui. Une vie entière était parfumée par le souvenir de ces croyances fécondes dont on pouvait sacrifier la lettre sans abandonner l'esprit. Vous avez bénéficié du combat intérieur de monsieur votre père; vous avez pu observer en lui cette heure excellente du développement psychologique, où l'on garde encore la sève morale de la vieille croyance, sans en porter les chaînes scientifiques. A notre insu, c'est souvent à ces formules rebutées que nous devons les restes de notre vertu. Nous vivons d'une ombre, monsieur, du

parfum d'un vase vide; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre; je crains par moments que ce ne soit un peu léger. »

— En vérité, je crois que M. Renan a vu les choses un peu vaguement, et qu'en les considérant de plus près, on en aura une idée plus vraie.

M. André Cherbuliez avait commencé en 1814 ses études de théologie; il a été consacré au saint Ministère en 1820. A ce moment de l'histoire de notre Eglise, les professeurs et la plupart des membres du clergé genevois étaient rationalistes, beaucoup plus que leurs prédécesseurs à l'époque de Jean-Jacques Rousseau et de d'Alembert. Voilà le point de départ.

En ce temps même, naissait le mouvement religieux qu'on a appelé le Réveil. M. André Cherbuliez y est demeuré étranger. Les Anglais apportaient sur le Continent les idées du méthodisme wesleyen: le protestantisme de langue française les accueillait avec ivresse. M. Cherbuliez, au contraire, eût voulu voir nos Eglises tourner leurs regards du côté de l'Allemagne; il aimait ces théologiens studieux, disciples et successeurs de Lessing et de Herder; il se plaisait, dans les premiers jours de l'année, à relire le beau sermon de Schleiermacher *am Neujahrstage: Die Aehnlichkeit der Zukunft mit der Vergangenheit.*

Mais ses idées ne trouvaient pas d'écho autour de lui; et quoique dans sa jeunesse il ait souvent prêché, il n'avait pas assez de talent oratoire pour les répandre. Il voyait d'un côté l'ancienne tradition genevoise, déjà vieille de plus d'un siècle, évidemment stérile; de l'autre, une foi vivante, mais hostile à la libre recherche: neutre au milieu de ces deux partis qui se combattaient dans l'Eglise de son pays. M. Cherbuliez s'est réfugié dans le silence. D'ailleurs, la carrière de l'enseignement absorba bientôt son activité.

Néanmoins, jusqu'à sa mort, il garda sa place au tableau officiel des ministres du saint Evangile.

Il y a plus : M. André Cherbuliez fut un des signataires de la pétition qui fut présentée au Consistoire de Genève au mois de mai 1869, et qui demandait que les pasteurs fussent autorisés à ne plus lire en chaire le Symbole des Apôtres ; en d'autres termes : que la croyance aux miracles que les Evangiles racontent, ne fût plus considérée comme une des lois fondamentales de notre Eglise. Cette pétition, qui rappelait celles que les *représentants* du 18^e siècle adressaient aux Conseils, a été la première démarche où des électeurs genevois ont donné leur appui aux idées du protestantisme libéral, qui avaient été introduites à Genève par deux étrangers, M. Albert Réville et M. Ferdinand Buisson. C'est de cette pétition que date une série de luttes, qui aboutit à notre Loi constitutionnelle d'avril 1874, d'après laquelle : *chaque pasteur enseigne et prêche librement ; cette liberté ne peut être restreinte, ni par des confessions de foi, ni par des formulaires liturgiques.*

Le 25 juin 1869, quand le Consistoire répondit par un refus à cette pétition (¹), c'est à M. André Cherbuliez que sa lettre fut adressée : sur la liste des 48 signataires, son nom était l'un des premiers, et le plus digne de respect. Ainsi ce vénérable vieillard ne se considérait point comme étranger à l'Eglise ; c'était un homme de paix, un homme d'étude ; il avait horreur de la lutte ; mais ce n'était point un dilettante ; et dans une occasion décisive pour le protestantisme libéral, c'est lui qui a marché en tête de la colonne, et qui a tenu le drapeau.

M. André Cherbuliez avait des cahiers de notes — comme

(¹) Le texte de cette pétition est dans le *Bulletin* du Consistoire, n° 40, pages 197 et suivantes.

tant d'autres Genevois — où il inscrivait ses réflexions de chaque jour. Son fils avait eu le projet d'en publier quelques extraits; et c'eût été une occasion pour lui de tracer un portrait ému et ressemblant de son digne père. C'est encore, j'imagine, un sentiment exagéré de réserve, défaut national, qui l'a arrêté.

M. André Cherbuliez n'a fait imprimer que des opuscules de circonstance, et les premières parties d'un travail qui est resté inachevé, sur un écrivain grec, Aristide de Smyrne. Je donne la liste de ces publications :

De libro Job. Theses criticæ quas, Deo juvante, palam tueri conabitur Andreas Chèrbuliez, Genevensis. Geneva, 1820, 22 pages 4°.

Essai sur la satire latine, par André Cherbuliez, candidat à la chaire de belles-lettres latines dans l'Académie de Genève, Genève, 1829. 56 pages 8°.

Quelques réflexions sur les écoles primaires. *Bibliothèque universelle*, avril 1834; tiré à part, 14 pages 8°.

Mémoire sur l'organisation des Universités anglaises, lu en 1853 et 1854 dans les séances de l'Institut genevois, analysé dans le Bulletin de cet Institut, tome premier, pages 67 à 70, 293 à 295.

Rapport sur le concours de prose ouvert par l'Institut genevois; séance du 14 juillet 1854. *Bulletin de l'Institut genevois*, tome premier, pages 168 à 183.

Explications sur le concours d'Esthétique, adressées à M. le prof. Chenevière par M. le prof. Cherbuliez. Genève, 1855, 22 pages 8°.

Discours prononcé le jour des Promotions, 2 juillet 1855 par André Cherbuliez, vice-recteur de l'Académie. Genève, 1856, 15 pages 8°.

Rapport sur le concours ouvert par l'Institut genevois sur la Poétique du roman; séance du 24 août 1867. *Bulletin de l'Institut genevois*, tome VII, pages 12 à 39.

La ville de Smyrne et son orateur Aristide. Première partie. Considérations historiques sur la ville de Smyrne, depuis son origine jusqu'au second siècle de l'ère vulgaire. Genève, 1863, 57 pages 4°. — Seconde partie. Vie d'Aelius Aristide. Genève, 1866, 37 pages 4°. *Mémoires de l'Institut genevois*, tomes IX et X.

Rapport sur le concours pour le prix de philosophie. Le sujet donné était : *Socrate d'après les travaux récents*. Séance académique du 31 décembre 1870. 18 pages 8°.

Notice nécrologique sur Elie-Ami Bétant, professeur de grec; séance du 17 octobre 1871. *Bulletin de l'Institut genevois*, tome XVIII, pages 199 à 215.

Marc-Théodore Bourrit, 1739-1819, chantre de la cathédrale de Saint-Pierre. On a de lui quelques ouvrages sur la musique d'Eglise; mais il est surtout connu comme alpiniste. Une notice écrite par son fils Charles Bourrit nous renseigne sur les circonstances qui déterminèrent sa vocation :

• Placé de bonne heure dans une classe de dessin, il fit des progrès si rapides que ses ébauches servaient bientôt de modèles pour les autres élèves. . . . Il peignait à l'huile ou au pastel; il gravait, soit à l'eau-forte, soit au burin, et il était à chaque instant distrait par la vivacité de son imagination,

et par un esprit avide de nouveautés. Les belles contrées qui environnent Genève attiraient incessamment ses regards, et il y multipliait ses courses, remplissant sa tête de projets, et son portefeuille d'esquisses.

• Dans l'une de ses promenades, à l'âge de vingt ans, il alla jusqu'à Jussy, petit village genevois, à une lieue de la montagne des Voirons. A son arrivée, on se rendait au temple; il y entre, et bientôt il aperçoit trois personnes dont l'une le frappa par sa beauté. A peine le service divin est-il terminé qu'il accumule question sur question, pour savoir quelles sont ces étrangères. On lui répond que ce sont les filles d'un Genevois qui vit retiré dans ses terres, à Moniaz, au pied de la montagne. A ces mots, son imagination s'enflamme; il traverse à la hâte les bois qui séparent Jussy de Moniaz; il s'égare, il revient sur ses pas, il retourne, et enfin le voilà à la porte de M. Dentand, sollicitant un verre d'eau fraîche et la permission de se reposer sur le banc placé devant la maison. Ce fut ainsi qu'il se lia avec une demoiselle qui devint la compagne de sa vie.

• Son mariage éprouva pourtant de longues difficultés. M^{me} Dentand était fille d'un citoyen de Genève, noble dans le duché de Savoie; et M. Bourrit n'appartenait qu'à cette classe des natifs, dont on contestait les droits civils et politiques. La famille Dentand possédait quelques biens-fonds avec de vieux titres de seigneurie. M. Bourrit n'avait pour lui que son talent et ses espérances. Il fallut une connaissance approfondie de son caractère, des égards continuels, des prévenances, et même des sacrifices de sa part, avant qu'il pût se concilier parfaitement le cœur et l'affection de tous les parents de sa femme.

• Cette circonstance déterminait son genre de vie. La proximité des Voirons lui inspira le désir d'y monter; et ce

fut là que pour la première fois, en 1761, il se sentit profondément ému et comme hors de lui-même, en découvrant la magnifique chaîne des Alpes et les majestueuses cimes du Mont-Blanc. Il ne rêva plus que montagnes, descriptions, gravures, et renommée..... »

Bourrit a publié en 1773 une *Description des glaciers du duché de Savoie* ⁽¹⁾; et dans le cours des trente années qui suivirent, il fit paraître encore huit volumes sur le même sujet. Mais depuis cent ans, la littérature alpestre a été tellement abondante que les ouvrages de Bourrit sont aujourd'hui négligés. Les récits des premiers voyages à Chamonix, par Windham et Martel, et les livres d'Horace-Benedict de Saussure, sont les seules œuvres de ce temps, qu'on relira toujours.

Charles Bourrit, 1772-1840, fils du précédent, pasteur et bibliothécaire. On a de lui quelques opuscules, cette jolie notice entre autres, que je citais tout à l'heure, des sermons, etc. Voir le *Catalogue de la bibliothèque de la Compagnie des pasteurs*, par MM. Bouvier et Heyer, Genève, 1896, page 121. Ce catalogue, pour le dire en passant, est un des documents les plus utiles parmi ceux qui servent à compléter l'*Histoire littéraire de Genève*, de Senebier.

Jean-Pierre Bérenger, 1737-1807. Il était *natif*, comme Cornaud; et comme lui, il prit part aux discussions politiques qui agitérent Genève pendant le dernier tiers du 18^e siècle. Comme lui, il publia des brochures (une quarantaine) quelques-unes desquelles contre lui; il est plaisant de les voir se chamailler : « Monsieur Bérenger, il y a bien de l'humeur,

⁽¹⁾ Bordier, qui avait écrit lui-même un *Voyage aux glaciers de Savoie*, a fait une critique mordante du livre de Bourrit. Catalogue Rivoire, n^o 1400 et 1403.

bien du dépit, bien de la méchanceté dans votre lettre du 28 mai. . . . » Catalogue Rivoire n° 2134. — « Monsieur Isaac Cornuau, vous m'avez fait une réponse bien amère, bien méchante. . . . » Catalogue Rivoire, n° 2147.

Il y a deux de ces brochures qui sont des lettres adressées à Condorcet, en date des 8 et 20 octobre 1792. La République de Genève, inquiète de l'entrée des Français en Savoie, avait demandé secours à ses alliés ; des troupes suisses étaient entrées dans notre ville ; on en était mécontent à Paris. Béranger voulut montrer que les Genevois ne faisaient rien qui ne fût conforme aux traités ; il s'adressa dans ce but à Condorcet, membre de la Convention, en lui rappelant leurs anciennes relations : « Il y a dix ans, monsieur, lui écrivit-il, que j'eus avec vous une correspondance passagère et trop tôt interrompue ; un ouvrage sur le moyen de rendre les nègres libres en avait été l'origine. . . . »

Voltaire a parlé de Béranger dans une lettre à M. Dupont, du 10 octobre 1775 :

« Quant aux natifs genevois, bannis de la république depuis l'espèce de guerre civile de Genève, et retirés à Versoix, ils ne sont qu'au nombre de trois ou quatre. Il n'y en a que deux qui travaillent en horlogerie, et qui soient utiles. Un troisième, qui se nomme Béranger, se mêle de littérature : il a fait une *Histoire de Genève*, dont le Conseil de la république a été très irrité. » (1)

Cette *Histoire de Genève* est en six volumes in-12 : le premier, daté de 1772 ; les autres, de 1773. Les deux premiers, après une rapide esquisse des temps antérieurs, racontent l'histoire du 16^e siècle : aujourd'hui que nous possédons

(1) Il l'avait condamnée (8 février 1773) à être lacérée et brûlée par le bourreau. Antérieurement, quatre brochures de Béranger avaient eu le même sort.

Gautier et Roget, on laissera de côté cette partie de l'œuvre de Béranger. Il y a peu de chose à dire de Genève au 17^e siècle, et Béranger a bien fait de ne pas s'y arrêter. Les quatre derniers volumes traitent de la période qui va de 1707 à 1761 : époque de troubles, de luttes sourdes ou violentes. Béranger en parle en connaissance de cause. Il avait vécu, pendant des années, au milieu de querelles semblables à celles qu'il raconte. Il avait vu à l'œuvre les agitateurs ; banni lui-même par les Conseils, il savait à quel esprit de hauteur le peuple se heurtait toujours, avec quelle raideur chaque parti allait à la lutte.

On comprend de reste le mécontentement des autorités genevoises, et le dédain de Voltaire pour le livre de Béranger, livre bien long à lire aujourd'hui, mais qui n'est pas inutile : sur beaucoup de points, l'auteur a eu des renseignements de première main.

Béranger a beaucoup écrit ; il vivait de sa plume, faisait des traductions. Il faut citer sa préface aux *Œuvres* d'Abauzit (édition de Londres) et une brochure : *J. J. Rousseau justifié envers sa patrie*, 1775. Son dernier ouvrage est une *Histoire des derniers temps de la république de Genève et de sa réunion à la France*, 1801. Son gendre rapporte qu'il en fit porter un exemplaire à Bonaparte : « Il essaya de faire naître dans cet homme un sentiment de générosité. M. l'avocat Martine, Genevois, osa, seul et sans recommandation, traverser tous les appartements des Tuileries, au milieu des gardes qui les occupaient, et parvint ainsi jusqu'au cabinet du Premier Consul. Celui-ci reçut le livre et la lettre qui l'accompagnait ; mais il se garda bien de répondre. »

Bonaparte, je m'en étonne, ne fit pas saisir l'ouvrage ; mais il n'y eut pas un libraire qui se chargeât de le vendre. En 1807, écrivant ses dernières volontés, Béranger faisait le

bilan de sa modeste fortune : « Peut-être, dit-il, l'*Histoire de la réunion* pourra se vendre un jour; et comme il y en a 1500 exemplaires, à 21 sous l'exemplaire..... ».

M. Claudius Fontaine a écrit une notice sur Béranger (*Bulletin de l'Institut genevois*, tome XXVII).

II

En recevant V. Cherbuliez à l'Académie française, M. Renan lui disait : « Le Dauphiné, dont votre nom est originaire, le Poitou, les Cévennes, vous ont fourni au complet la série de vos ascendants. » — En effet, si l'on se contente de remonter jusqu'au second degré, qui est celui des grands-pères et des grand'mères, la série est complète. Il est vrai que la famille Cherbuliez a sa souche dans le Jura vaudois, d'où elle est venue il y a plus de deux cents ans, et non pas dans le Dauphiné : sur ce point, M. Renan a été induit en erreur ; mais les Béranger sont venus du Dauphiné, les Cornuau du Poitou, et les Bourrit des Cévennes. M. Renan, qui n'était pas généalogiste, était satisfait de s'arrêter là. Je prie le lecteur de ne pas s'impatienter si je le conduis un peu plus loin.

M. Richebé, qui a publié en 1894 *les trente-deux Quartiers de S. A. R. le prince royal de Portugal*, remarque dans son avant-propos que les ouvrages de généalogie ne donnent guères que des filiations descendantes, et que les recueils de quartiers sont très rares : « Nous n'en avons pas même une dizaine à citer », dit-il.

C'est que ces tableaux, en général, demeurent manuscrits. J'avoue que moi aussi je n'en connais que bien peu d'imprimés. Dans les mémoires de la Société savoisienne d'histoire,

on trouve au tome 38^e le tableau des trente-deux familles nobles de qui descendait saint François de Sales. Les *Archives héraldiques suisses* (revue trimestrielle qui paraît à Zurich) ont commencé la publication d'une série de tableaux de 32 quartiers : *Ahmentafel berühmter Schweizer*. Elles ont publié déjà : en 1899, le tableau ascendantal de Lavater, l'auteur de l'*Essai sur la physiognomonie* ; en 1900, celui du landammann Joan de Reinhard, † 1835.

Le tableau le plus développé que j'aie vu est l'œuvre du comte Franchi-Verney della Valletta : *Quadro genealogico degli ascendenti paterni e materni, sino all'ottavo grado* — au 8^e degré, on a 256 ascendants — *delle LL. AA. RR. il principe Umberto e la principessa Margherita di Savoia, pubblicato in occasione delle auspicatissime nozze dei medesimi principi*. Turin, 1868, une feuille grand in-folio.

On aime la symétrie, on voudrait être complet : or, quand on entreprend de semblables travaux, on se heurte bientôt à des cases vides qu'on ne peut remplir ; il faut en prendre son parti.

En dressant le tableau ascendantal de Victor Cherbuliez, on l'obtient sans lacunes, comme on le voit ci-contre, si l'on s'arrête au quatrième degré. On a là huit couples, dont les mariages s'échelonnent dans les années 1726 à 1742. C'est de là que je vais partir, en reprenant un à un ces seize ascendants, et en poursuivant l'ascendance de chacun d'eux aussi loin qu'il le faudra pour recueillir les noms de tous ceux qui sont sortis de France ou d'autres pays, et sont venus chercher un asile à Genève.

I. Jean-Marc Cherbuliez, né 7 octobre 1701, monteur de boîtes de montres, † 21 avril 1775, était fils de David Cherbuliez et de Marie-Marthe Resplandin.

André Cherbuliez	CHERBULIEZ, Abraham,	CHERBULIEZ, François,	I. Jean-Marc CHERBULIEZ ép. 1731
		ép. 1764	II. Elisabeth PERRET.
		Jeanne-Claudine	III. Abraham CHOVIN ép. 1742
		CHOVIN.	IV. Jeanne-Gabrielle DELAGRANGE
	épousa en 1791	CORNUAUD, Isaac,	V. Gaspard CORNUAUD ép. 1740
	Louise-Sara CORNUAUD.	ép. 1765	VI. Andrienne-Madeleine GAUDY.
		Marie-Judith	VII. Louis-David SÉCHEHAYE ép. 1738
		SÉCHEHAYE.	VIII. Sara Gros.
Marie Bourrit	BOURRIT, Charles,	BOURRIT, Marc-Théodore,	IX. Pierre BOURRIT ép. 1734
		ép. 1761	X. Marguerite TOURNIER.
		Anne	XI. Isaac DENTAND ép. 1726
		DENTAND.	XII. Marthe RECLAN.
	épousa en 1795	BÉRENGER, Jean-Pierre,	XIII. Zacharie BÉRENGER ép. 1733
	Charlotte BÉRENGER.	ép. 1773	XIV. Louise ANGELIN.
		Antoinette	XV. Gaspard LORENZ ép. 1742
		LORENZ.	XVI. Charlotte CHASTEL.

David Cherbuliez est mort le 4 mai 1748 ; il était établi à Genève depuis plus de cinquante ans. Il est dit au registre du Conseil, séance du 11 octobre 1698 : « David Charbillier ⁽¹⁾, de Novale au bailliage de Granson, charpentier, a été reçu habitant. » Mais cette date de 1698 est sans doute postérieure à celle où il est venu de son village dans notre ville : à cette époque, ce n'est pas à leur arrivée à Genève, c'est au moment de leur mariage que les étrangers demandaient à être reçus *habitants*.

Sa femme était la fille de Marc Resplandin, fermier. Un acte d'amodiation, du 16 janvier 1706 (minutes du notaire Pierre Deharsu, I, 47) nous donne des détails qui ont de la couleur locale : « Noble François Butini, ancien Auditeur, promet de faire jouir à honorable Marc Resplandin, natif de Genève, assavoir dix vaches à lait, lesquelles le dit Resplandin promet de mener à la montagne de Salève, dite ès Chavanes, ... sous la rente de trois *bajoures* (?) et quatre livres de beurre par vache, et quinze livres de fromage sur le totage ; et s'il y a quelques vaches de tarisses, il n'en paiera que moitié rente promettant de nourrir et assaïer les dites vaches, et d'en avoir soin comme un bon père de famille ; la dite amodiation, sous les cas d'ovailles accoutumés. »

La famille Resplandin était originaire du marquisat de Saluces, dans les vallées vaudoises du Piémont.

II. Elisabeth Paret, † le 3 avril 1789, était fille d'Antoine Paret, d'Annonay.

(1) Je ne sais ce que fit le digne homme de sa lettre d'habitation : toujours est-il que d'après le registre du Conseil du 14 septembre 1784, son petit-fils n'en avait plus en mains qu'une autre, datée de 1707, au nom de Daniel Cherbulier.

III. **Abraham Chovin**, natif, né le 18 mars 1722, faiseur de ressorts, reçu bourgeois de Genève le 30 juin 1770, † le 10 décembre 1781, était petit-fils de Claude-Abraham Chovin, maître charpentier, habitant. Celui-ci était mort le 17 juillet 1732; son acte de décès, et celui de sa femme Sara Rojoux, † 13 février 1737, établissent que tous deux étaient français et réfugiés. Je n'ai pas réussi à trouver la mention de leurs provinces; mais un Daniel Chovin, de Montélimar, fut reçu bourgeois de Genève en 1665; il est probable que Claude-Abraham était de la même contrée.

IV. **Jeanne-Gabrielle Delagrange**, morte à trente ans le 8 septembre 1753, était née dans le gracieux village de Saligny, où Töpffer a placé la scène de son roman du *Presbytère*. Comme la femme et la mère de Marc Resplandin, elle était d'une famille de notre pays.

V. **Gaspard Cornuaud**, né le 27 janvier 1715, † 7 juillet 1779, est qualifié, à son contrat de mariage : *faiseur de boîtes et étuis de montres*, et à son acte de décès : *teneur de livres*. Il était fils de Jacques Cornuaud, de Moncoutant en Poitou, † à Genève, 21 décembre 1730, et de Domergue Gay, d'Uzès, † à Genève, le 2 février 1715, six jours après la naissance de Gaspard.

Quelques lignes d'une lettre de Victor Cherbuliez ont leur place ici : « Comme l'avait fait en 1847 mon oncle Antoine Cherbuliez, c'est en qualité de descendant de Cornuaud que je me suis fait réintégrer dans mes droits de Français; en remontant de ma grand'mère paternelle jusqu'au premier Cornuaud qui quitta le Poitou, cette filiation est de degré en degré tout à fait limpide. J'aurais pu faire valoir aussi, comme l'un de mes cousins germains, ma qualité de descendant des

Bourrit par ma mère. Quant à la généalogie directe des Cherbuliez, elle nous paraissait un peu confuse, et nous n'avons pas su la débrouiller. » — Ces derniers mots semblent faire allusion à une tradition de famille, d'après laquelle les Cherbuliez aussi seraient originaires de France : on a vu plus haut que M. Renan en avait entendu parler.

VI. Andrienne-Madeleine Gaudy. Voir, au tome VII des *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, de Galiffe, la généalogie de la famille Gaudy, qui est originaire du hameau de Bonvard, sur une colline des environs de Genève.

L'arbre ascendant d'Andrienne-Madeleine est très touffu ; par une de ses branches, V. Cherbuliez était parent de Jean-Jacques Rousseau, au 12^e degré, comme on le voit ci-contre. Sur le même tableau, pour ne pas avoir à revenir sur ce sujet, je donne aussi une autre filiation, qui établit la même parenté (au 11^e degré) par l'ascendance maternelle de V. Cherbuliez.

VII. Louis-David Séchehaye, maître monteur de boîtes et étuis de montres, est mort à Malval le 18 juin 1784.

Son père, Joseph Séchehaye, maître menuisier, de Metz, † 28 janvier 1743, avait été reçu habitant de Genève en 1689.

Sa mère, Judith Durand, est morte à 77 ans, le 5 décembre 1735. Une branche de son arbre ascendant nous donne un octaïeul de V. Cherbuliez, originaire d'Auvergne (voir Galiffe, *Notices*, III, 497).

Pierre MUSSARD
ép. 1609 Marie CRESP.

Jean CARTIER
ép. 1602 Mie PITTARD.

Jean MUSSARD
ép. 1653
Anne DuCOMMUN

Lydie MUSSARD
femme, 1630,
de Jean ROUSSEAU

Jacques CARTIER
ép. 1638
Judith DUNANT

Anne CARTIER
femme, 1644
de J.-J. GAUDY

Clermonde MUSSARD
femme, 1694,
de Juste DENTAND

David ROUSSEAU ^{ép. 1666}

Susanne CARTIER

Jacques GAUDY
ép. 1669
Marthe MAGNIN

Isaac DENTAND
ép. 1726
Marthe RECLAM

Isaac ROUSSEAU
ép. 1704
Suzanne BERNARD

Jean GAUDY
ép. 1697
Aimée CHEVAUX

Anne DENTAND
femme, 1761,
de M.-Th. BOURRIT

Jean-Jacques ROUSSEAU

And.-Madeleine GAUDY
femme, 1740,
de Gaspard CORNUAUD

Charles BOURRIT
ép. 1794
Charlotte BÉRENGER

Isaac CORNUAUD
ép. 1765
Marie-Jud. SÉCHEHAYE

Marie BOURRIT
épousa
André CHERBULIEZ

Louise-Sara CORNUAUD
femme, 1791,
d'Abraham CHERBULIEZ

Victor CHERBULIEZ

André CHERBULIEZ
épousa
Marie BOURRIT

Victor CHERBULIEZ

Laurent VIOLLIER, habitant,

† 13 janvier 1588

|
Elisabeth VIOLLIER,

femme, 1585, de Pierre ESCUYER, coutelier, habitant.

|
Jacques ESCUYER, coutelier,

reçu bourgeois de Genève en 1639,

ép. 1637, Elisabeth BONIVARD.

|
Françoise ESCUYER,

femme, 1666, de Jérôme DURAND, maître menuisier.

|
Judith DURAND,

femme, 1689, de Joseph SÉCHEHAYE.

VIII. **Sara Gros**, † à 61 ans, le 20 janvier 1772. Son arbre ascendantal a aussi des branches qui remontent jusqu'au 16^e siècle. J'en détache un rameau, qui nous donne plusieurs familles françaises.

Antoine ESCHARD, de Blois,

ép. 1581 (en troisièmes noces) Catherine PAVIE, de Besançon.

|
Jeanne ESCHARD,

femme, 1609, de Paul ROMILLY, de Gien sur Loire.

|
Noé ROMILLY, maître chamoiseur,

ép. 1640, Jeanne BASTARD.

|
Jacques ROMILLY, maître chamoiseur,

ép. 1676 Jeanne, fille de David GIRARD, maître menuisier.

|
Marguerite ROMILLY,

femme, 1709, de Jean-Franç. Gros, maître faiseur de ressorts.

|
Sara Gros.

XI. Isaac Dentand. En 1582, son trisaïeul avait obtenu du duc de Savoie des lettres d'anoblissement, qui lui permettaient de tenir fief noble.

Noble Guillaume de la Maisonneuve, qui testa le 8 mars 1557, et fit un codicille six jours après (minutes du notaire Benjamin Neyrod, II, 91 et 94) est la quinquaiëule d'Isaac Dentand : ce qui établit une parenté éloignée (au 20^e degré) entre Victor Cherbuliez et madame de Staël.

Dans le *Bulletin* de la Société d'histoire du protestantisme français, année 1897, pages 187 et suivantes, j'ai montré que, comme beaucoup de Genevois contemporains, Victor Cherbuliez était l'arrière-neveu ⁽¹⁾ d'un des plus nobles théologiens de la Réforme française, Sébastien Castellion.

Isaac Dentand était fils de noble Juste Dentand et de Clermonde Mussard ; en suivant leur ascendance au tableau ci-contre, on y voit dix familles françaises. Aux tomes II, III et VII des *Notices généalogiques* de Galiffe, on trouvera la généalogie de la plupart d'entre elles.

XII. Marthe Reclan. La souche de la famille Reclan est un boucher savoyard, qui fut reçu bourgeois de Genève en 1532. Eteinte dans notre ville, cette famille est florissante en Allemagne ; une de ses branches a été anoblie en 1865 par le roi de Prusse. M. Charles de Reclam a publié la *Geschichte der Familie Reclan*, Leipzig, gedruckt bei Philipp Reclam junior, 1895, 82 pages in-4^e, avec un tableau généalogique, onze portraits, et des armoiries.

L'arbre ascendantal de Marthe Reclan nous donne plusieurs familles venues de France ou d'Italie.

(1) Notre langue française est si pauvre en termes de généalogie, qu'elle n'aurait pas d'expression correspondante au rapport de parenté qui unissait le roi Louis-Philippe à Louis XIV — le quartaiëul du premier étant le frère du second — si l'on ne consentait pas, en étendant un peu le sens (*fils du neveu*) que les dictionnaires les plus autorisés donnent au mot *arrière-neveu*, à l'employer pour tous les descendants directs d'un frère ou d'une sœur.

Simon DE LA CHANA,
de Milery en Lyonnais,
ép. Jacquema PROST
du Dauphiné.

Jean DE TOURNES
célèbre imprimeur,
de Lyon.

Guillaume DE LA CHANA
ép. Anne PASCHAL,
du Puy en Velay.

Jean DE TOURNES ép. Sara DE LA CHANA

Marie DE TOURNES,
femme, 1627, de Denis DE BENETIA,
de Dronier, au marquisat de Saluces.

Marie DE BENETIA,
femme, 1664, de David DENTAND.

Juste DENTAND

Jean LE GRAND,
orfèvre, de Paris,
ép. Françoise BARDET,
de Lyon.

René JANVIER,
teinturier, de Blois,
ép. Marie ESCHARD,
de Blois.

Simon MUSSARD, Anne LE GRAND
de Châteaudun.

Jean Cresp,
de Grasse en Provence

Ruth JANVIER.

Pierre MUSSARD ép. 1609 Marie Cresp.

Isaac MUSSARD,
ép. 1653 Anne du COMMUN.

Clermonde MUSSARD

Isaac DENTAND

Isaac RECLAN,
ép. 1587 Esther,
fille d'Antoine MOISSONNIER,
d'Apt en Provence.

|
Jean RECLAN, orfèvre,
ép. 1635 Marie,
fille de Laurent MONTINI,
de Plaisance, médecin.

|
Jean RECLAN

Jacques PERACHON,
ép. 1608 Catherine,
fille d'Antoine COVELLO,
de Monteacuto (Capitanate).

|
Etienne PERACHON,
ép. 1631
Jeanne MAGNIN.

|
Jeanne PERACHON

~~~~~  
Isaac RECLAN,  
marchand quincaillier, ép. 1702, à Magdebourg,  
Sara PERICARD, fille du pasteur Salomon PERICARD,  
d'une famille champenoise.

|  
Marthe RECLAN.

XIII. **Zacharie Béranger**, voiturier, habitant. Ses père et mère: Jacques Béranger, de la Baume-Cornillane en Dauphiné, et Marie Tourte, de Châteaudouble en Dauphiné, avaient fait passer à Genève leur contrat de mariage, le 19 septembre 1689 (minutes du notaire Jean-André Comparet, XXIV).

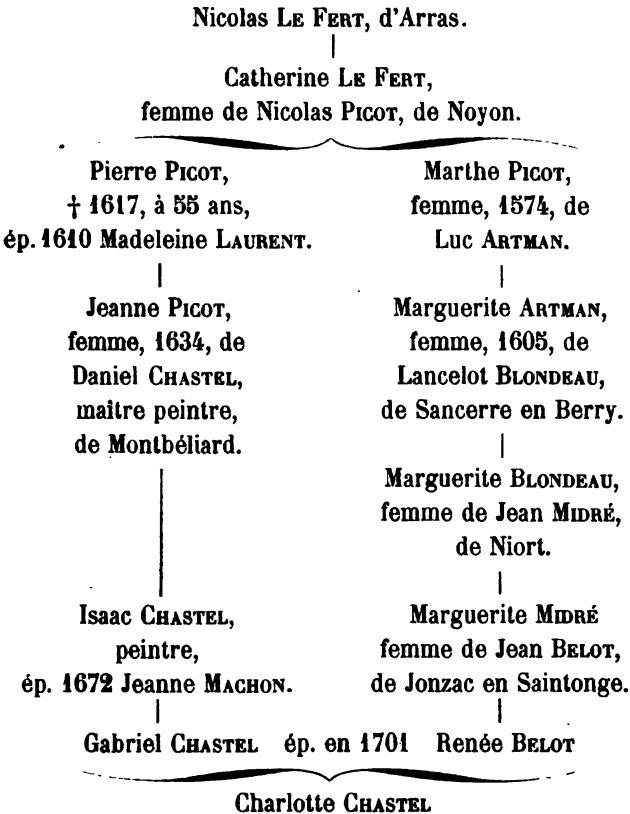
XIV. **Louise Angelin**, fille de Pierre Angelin, de l'Albenc en Dauphiné, et de Marie Doneou, est morte le 9 janvier 1766. Son contrat de mariage avec Zacharie Béranger (minutes du notaire Alphonse Vignier, XXVIII) fut fait et passé le 21 août 1733, en la maison de respectable Firmin Abauzit « docte et savant bourgeois de cette ville », qui y signa comme témoin. La dot de l'épouse était de 600 florins, « procédés de ses gains et épargnes. » Son frère Jacques Angelin assis-



taut aussi au contrat ; il « travaillait aux indiennes », et avait été reçu habitant de Genève le 23 décembre 1716.

XV. **Gaspard Lorenz**, ouvrier fourbisseur en laiton, de Grossenhayn en Saxe, avait été reçu habitant de Genève, le 16 mars 1736 ; il mourut dans cette ville le 10 mars 1782.

XVI. **Charlotte Chastel**. Voir, au tome VI des *Notices* de Galiffe, la généalogie de la famille Chastel, qui est originaire du pays de Montbéliard. Dans l'ascendance de Charlotte, il y a plusieurs autres familles françaises, comme on le voit au tableau ci-après :



Nous voilà au bout. Récapitulons maintenant, et faisons le compte de toutes les familles d'origine française, que nous avons rencontrées dans notre énumération. Il y en a plus de trente, qui sont venues de Lyon et de ses environs (trois familles), du Dauphiné (quatre ou cinq familles), de la Provence (deux familles), du Languedoc, des Cévennes (deux familles), du Vivarais, du Velay, de l'Auvergne, du Berry, du Poitou (deux familles), de la Saintonge, des bords de la Loire (quatre familles), de la Franche-Comté, du pays de Montbéliard, de la Lorraine (trois familles), de la Champagne, de l'Artois, de la Picardie, du Dunois et de Paris. En somme, plus de la moitié de l'ascendance de Victor Cherbuliez est française ; une étude plus soigneuse que la mienne et plus approfondie, si on l'entreprend un jour, ne pourra qu'accroître cette proportion : il y a quelques familles dont je n'ai su trouver que le nom, sans en pouvoir déterminer la provenance, laquelle est française sans doute pour plus d'une. V. Cherbuliez avait des ancêtres dans la plupart des provinces de France. En réclamant la nationalité française, il n'a fait que revenir au pays de ses pères.

Il semble naturel que les descendants de réfugiés protestants soient mal disposés pour l'Eglise catholique. Mais souvent les ressentiments héréditaires cèdent le pas à d'autres influences. Nous avons eu à Genève deux hommes d'Etat qui ont dirigé successivement nos affaires, et qui tous deux appartenaient à des familles de réfugiés français, James Fazy et Carteret : ils ont suivi, à l'égard de l'Eglise catholique, des politiques divergentes, et même opposées. Il en est de même des écrivains nés à Genève : Rousseau, madame de Gasparin et Amiel, par la souche même de leurs familles, — et Victor Cherbuliez, par maintes branches de son arbre ascendantal, descendaient de réfugiés protestants ; mais,

quand ils ont eu à parler de l'Eglise catholique, ils se sont placés à des points de vue très divers. Quoiqu'Amiel fût à d'autres égards bien dégagé des préjugés genevois, on lui a reproché d'avoir parlé du catholicisme « avec les rancunes d'un réfugié ». Victor Cherbuliez aimait la France : cela a suffi pour que jamais il ne se soit montré hostile à l'Eglise.

Un dernier mot. A ceux qui ont pu s'étonner de la mention de tous les métiers exercés par les ancêtres d'un membre de l'Académie française : charpentier, coutelier, faiseur de ressorts, etc., je rappellerai le mot de Voltaire, dans la belle poésie qu'il écrivit à son arrivée dans notre pays : *On n'y méprise point*, dit-il, *les travaux nécessaires* ; — et je rappellerai aussi les pages du *Grand Œuvre*, où V. Cherbuliez a montré que la réhabilitation de la main d'œuvre est un des legs précieux que nous avons reçus du moyen âge.





# LES ÉPIGRAMMES DE MARTIAL

ET LE

Témoignage qu'elles apportent sur la société romaine

---

MESDAMES ET MESSIEURS,

La littérature latine nous offre un certain nombre de poètes dont l'originalité principale a été de se constituer en témoins, amusés ou indignés, des habitudes et des goûts, des travers et des vices de leurs contemporains. Ce sont des observateurs sagaces et mordants, prompts à saisir les ridicules d'autrui, et habiles à fixer une physionomie, un caractère, en quelques traits nets et précis. Ils apparaissent d'ordinaire aux époques critiques de l'histoire morale de Rome. C'est ainsi que Lucilius assiste à l'entrée triomphale des idées, des arts et de la littérature helléniques, et par conséquent à la transformation brusque et profonde des mœurs romaines. Horace est merveilleusement bien placé pour voir comment une société s'effondre et comment on prépare un régime nouveau. Les épigrammes de Martial sont des instantanés pris au moment où le vieux monde commence à s'épuiser, et où apparaît avec évidence la nécessité d'une régénération morale de l'humanité.

Des trois poètes que je viens de nommer, c'est Martial qui est le plus immédiatement utilisable. Il ne se propose pas comme les satiriques proprement dits de corriger ses contemporains ; il ne les juge pas au nom de certains principes. Si parfois il s'indigne, le plus souvent, c'est en spectateur

désintéressé qu'il assiste aux scènes infiniment variées de la comédie humaine. Il n'a pas d'autre prétention que de présenter à ses lecteurs des portraits réels et vivants. Il se fait dire par la muse : « Assaisonne de sel romain tes aimables livres ; que ton temps y trouve et y reconnaisse ses mœurs (III, 3). » Comme d'ailleurs il a vécu dans des milieux très divers, nous ne saurions trouver de cicerone mieux informé pour nous guider dans ce monde curieux qui gravite autour de l'empereur Domitien.

Mais tant vaut le témoin, tant vaut le témoignage. Avant de nous remettre à sa conduite, il est bon de savoir à qui nous avons affaire. Et puisque Martial est un poète et qu'il a consigné ses observations dans des épigrammes, il est indispensable que nous nous assurions aussi de la portée d'une déposition qui se produit sous une forme pareille. Au surplus, l'homme lui-même et le genre qu'il a cultivé avec tant d'éclat, sont très caractéristiques pour l'époque dont nous voulons nous occuper quelques instants.

Martial était un Espagnol. Son enfance semble avoir été heureuse. Même lancé en plein tourbillon de la vie romaine, il conserve un souvenir attendri de sa ville natale, de l'existence facile qu'il y a menée, des amis qu'il y a laissés. Quand sa pensée se reporte vers le foyer domestique, il ne sépare jamais l'un de l'autre son père et sa mère ; n'est-ce pas l'indice d'une famille unie ? Ce sont ses parents qui l'ont poussé vers la littérature. L'Espagne de ce temps-là offrait certainement les ressources nécessaires à qui voulait parfaire son éducation. En effet elle s'est très vite romanisée, et pendant tout le premier siècle, elle a fourni un nombre considérable d'hommes distingués aux lettres, au barreau, à l'enseignement supérieur. D'ailleurs la patrie des Sénèque et de Quintilien ne pouvait pas manquer de bonnes écoles. L'aisance

parfaite avec laquelle Martial manie le latin le plus pur, son esprit affiné par l'étude des écrivains classiques, portent témoignage en faveur de l'enseignement qu'on y recevait.

Il avait environ 25 ans quand il quitta Bilbilis pour aller à Rome, le rendez-vous de tous les provinciaux qui avaient des ambitions littéraires. Espagnol, Martial devait se sentir doublement attiré vers une capitale où un compatriote était devenu un des plus puissants personnages de l'empire. Il ne faut pas s'étonner, par conséquent, si d'emblée il fréquenta les atriums des Sénèque. Par les Sénèque, il entra en relation avec Pison, l'homme le plus considérable de Rome après l'empereur. C'était là un début plein de promesses. Il pouvait croire son avenir assuré, quand la découverte de la conspiration de Pison plongea dans le deuil et dans la ruine les puissantes maisons où il avait trouvé si bon accueil. Martial, désarmé par cette catastrophe, semble avoir mené pendant les années qui suivirent, une vie très précaire, cherchant à étendre le plus possible le cercle de ses relations et mettant à la disposition de généreux patrons ses talents de poète et de causeur. Il aurait pu se faire avocat, et même c'est le conseil que lui donna un jour son compatriote Quintilien, un homme singulièrement qualifié pour juger de ses aptitudes à cet égard. Mais jusqu'au bout, il repoussa loin de lui toute occupation régulière, fût-elle lucrative, et préféra vivre au jour le jour, en bohème qui aime l'imprévu et suit sa fantaisie.

Cependant, sa position s'améliora avec le temps. Vers l'an 85, il habite comme locataire au 3<sup>m</sup> étage d'une maison de la rue du Poirier, sur le Quirinal; quelques années plus tard, nous le trouvons propriétaire dans le même quartier; et quand il veut se soustraire un instant aux astreignantes obligations de la vie mondaine dans la capitale, c'est dans

sa voiture, avec ses propres mules, qu'il se rend dans son petit domaine de Nomentum, à 20 kilomètres de Rome. Bien plus, pour le remercier d'une collection de pièces où il célébrait les spectacles offerts au peuple lors de l'inauguration du Colisée, l'empereur Titus lui a conféré les privilèges accordés à tout citoyen père de trois enfants. Martial a même été revêtu du tribunat semestriel qui le faisait entrer dans l'ordre équestre. C'est qu'avec le temps, sa réputation s'est étendue jusque dans des provinces reculées. Il peut dire qu'il est plus célèbre de son vivant que la plupart des poètes ne l'ont été après leur mort. On s'arrache ses livres. Les libraires éditent avec luxe ses petits ouvrages. D'opulents amateurs placent son portrait dans leur bibliothèque. Domitien l'invite à sa table pour un festin de gala. Tout cela n'empêcha pas qu'il lui fallût jusqu'à la fin vivre des cadeaux de ses patrons; et, comme il est trop mauvais économiste pour avoir jamais un sesterce devant lui, quand il voudra retourner dans sa ville natale, il faudra que Pline le Jeune lui donne l'argent du voyage.

C'est en 98 qu'il quitta Rome. Pendant 34 ans, il avait vécu dans cette ville ou dans son voisinage. Mais déjà depuis longtemps, il aspirait à la vie large et libre de sa province; il voulait passer ses dernières années dans une retraite tranquille. L'assassinat de Domitien en 96 hâta peut-être l'exécution de ce projet. Le nouvel empereur Nerva était trop âgé pour modifier grandement l'état de choses existant. Mais Trajan prenait en janvier 98 possession de l'empire. Pour le coup, il y eut du changement à Rome: un personnel dirigeant tout nouveau, des pratiques gouvernementales, un esprit général bien différents. Martial, qui touchait à la soixantaine et qui n'avait plus la souplesse de ses années de début, n'eut évidemment pas le courage de recom-



mencer à faire antichambre chez les grands seigneurs. Il revint donc à Bilbilis ; là, il eut le bonheur d'intéresser à son sort une dame fort distinguée qui le mit à l'abri des besoins matériels. Aussi la petite épître que tôt après son installation, il écrit à son ami Juvénal, est-elle débordante de joie et d'enthousiasme. Mais le premier enivrement passé, il se reprit à regretter les portiques, les cercles, les bibliothèques, les théâtres de Rome. Il fut assez vite désabusé sur les ressources intellectuelles et morales que sa ville natale pouvait lui offrir. N'ayant plus à sa portée les excitants nécessaires à son esprit, sa verve s'épuisa vite ; il put encore, après trois ans, réunir une centaine d'épigrammes pour les offrir en présent de bienvenue à un riche Espagnol qui, lui aussi, rentrait au pays ; ce fut sa dernière production. Il mourut deux ou trois ans plus tard, entre 103 et 107 de notre ère.

Martial avait des côtés charmants dans le caractère. Non seulement il avait fidèlement gardé l'amour du sol natal, si bien que ses amis de Rome se moquaient un peu des noms barbares dont il émaillait sa conversation et ses vers, mais encore il était parfaitement naturel, libre de toute affectation, plein de bon sens, simple dans ses goûts, d'une bonne humeur inaltérable et jouissant sans arrière-pensée de ce que la vie lui procurait d'agrément. Ce poète voulait qu'on l'aimât, non qu'on l'admirât. Ses succès dont il parle avec fierté, l'ont malgré tout laissé modeste jusqu'à la fin. Dans la fameuse pièce où il énonce l'idée que pour qu'il y ait des Virgiles, il faut qu'il y ait des Mécènes, il a soin d'ajouter que, pour lui, trouvât-il un Mécène, il serait, non pas un Virgile, mais un Marsus ; or, Domitius Marsus est un épigrammatiste de l'époque d'Auguste que nous connaissons juste assez pour savoir qu'il a été fort inférieur à Martial. Bien

plus, il lui arrive de diriger son ironie contre ses propres œuvres. Témoin l'épigramme qu'il adressait à son ami Sabinus, en lui envoyant un volume de ses vers :

« Reine d'un lac sacré, Nymphes à qui la pieuse munificence de Sabinus a consacré un temple digne de durer, reçois avec bienveillance mes vers, et sois pour ma muse la fontaine de Pégase. En retour, je souhaite que les montagnards de l'Ombrie vénèrent toujours tes sources, et que Sarsina ne te préfère jamais les eaux de Baïes. — Quiconque fait hommage de ses poèmes aux temples des Nymphes indique lui-même ce qu'on doit faire de ses écrits. » IX, 58.

Enfin, il se montre si bon à l'égard de ses serviteurs, si paternellement tendre pour une gentille petite esclave qu'il eut le chagrin de voir mourir à six ans, si plein de cordialité et de délicatesse dans ses rapports avec ceux qu'il aime vraiment, qu'en dépit de ses défaillances morales, on ne peut se défendre de sympathie pour cette nature richement douée sous le rapport de l'intelligence et de la sensibilité. N'est-il pas exquis ce sentiment qu'il exprime dans l'épigramme que voici, envoyée à un ami en même temps que des fleurs achetées dans quelque magasin de la capitale :

« Soit que tu viennes de Paestum ou des champs de Tibur, que tu aies brillé de tout l'éclat de tes roses sur la terre de Tusculum ou qu'une villageoise t'ait cueillie dans les jardins de Préneste, soit qu'enfin tu aies fait l'orgueil de la Campagne, pour que tu paraisses plus belle à mon cher Sabinus, laisse lui croire, couronne fleurie, que tu as poussé sur mes jardins de Nomente. » IX, 60.

Or c'est à ce même Martial qu'on impute communément trois défauts particulièrement répugnants. On lui reproche d'avoir été mendiant jusqu'au cynisme ; d'avoir adulé des personnages indignes ; enfin, d'avoir exploité les plus vils

instincts de ses contemporains en étalant dans ses épigrammes une impudeur effrontée. A coup sûr, ce n'est point par la dignité, ni par la force du caractère que ce poète se recommande à notre admiration. Mais avant de le condamner, il est juste d'examiner jusqu'à quel point il a encouru de si graves accusations, et s'il n'est pas des circonstances atténuantes qu'on pourrait faire valoir en sa faveur.

Mendiant, il l'a été incontestablement. Beaucoup de ses épigrammes n'ont pas d'autre but que de rappeler à ses lecteurs qu'un poète a besoin d'argent, que c'est pour un riche un honneur de figurer dans une pièce de vers, et qu'il faut payer cet honneur. Sur le chapitre des cadeaux qu'on devrait lui faire, et qu'on ne lui fait pas ou qu'on lui fait trop chichement, sa verve est intarissable. Cependant, il n'est pas trop difficile d'excuser Martial sur ce point délicat. Les poètes romains ne vivaient pas du produit de leur plume. Quand leurs œuvres avaient du succès, tout le profit était pour l'éditeur. Si l'on n'était pas riche, il fallait bien compter sur la générosité de quelque protecteur. Et personne n'y trouvait rien à redire. Auguste et Mécène avaient soustrait Virgile et Horace à toute préoccupation matérielle. On leur était donc en une certaine mesure redevable des chefs-d'œuvre auxquels ces maîtres avaient consacré leurs loisirs, et Martial a pu dire avec quelque raison : « Qu'il y ait des Mécènes, les Virgiles ne manqueront pas. » D'ailleurs, en un temps où les services imposés aux clients étaient en quelque sorte tarifés, Martial avait le droit de penser que les vers qu'il écrivait pour de riches personnages, quelquefois même sur commande, méritaient une honnête rétribution. Il aime en effet à assimiler l'envoi d'une pièce de vers ou d'une collection de ses épigrammes à l'hommage rendu par un client à son patron. Enfin, il serait imprudent de prendre au pied

de la lettre beaucoup de morceaux qui ne sont évidemment que des badinages et n'ont pas eu d'autres raisons d'être que de divertir une société de joyeux convives. Il y a beaucoup d'humour chez Martial, et son ironie souriante n'épargne ni le poète lui-même, ni surtout ses protecteurs. Je suis convaincu qu'il faut se garder de prendre au sérieux certaines épigrammes où l'on a vu le comble du cynisme. Celles-ci, par exemple :

« Je n'ai plus chez moi un sou vaillant. Régulus, il ne me reste plus qu'à vendre les cadeaux que j'ai reçus de toi. Veux-tu les acheter ? » VII, 16.

A propos d'une toge qu'il avait reçue l'année précédente de Parthénus, le chambellan de Domitien, il écrit : « La voilà cette toge que j'ai tant chantée dans mes vers, cette toge que mes lecteurs savent par cœur et qu'ils aiment. Jadis elle était vraiment parthénienne ; c'était le présent mémorable d'un poète ; elle attirait sur moi les regards, quand elle enveloppait le chevalier que je suis, quand elle était neuve, quand elle avait tout l'éclat de sa laine brillante, quand, enfin, elle était digne du nom de son donateur. Elle est vieille maintenant ; à peine si un gueux transi de froid voudrait s'en vêtir. Ah ! c'est bien elle qu'on devrait appeler une robe de neige. Longue suite des jours et des ans, qu'est-ce que vous ne détruisez pas ? Elle n'a plus rien de Parthénus, cette toge ; elle est bien à Martial ». IX, 50.

Plus encore que de ses trop fréquents appels à la munificence de ses amis, on en veut à Martial d'avoir flatté d'indignes personnages. En fait de bassesse, les pièces adressées à Domitien semblent dépasser tout ce qu'on peut imaginer ; mais ce qui déconcerte encore plus le lecteur, c'est de voir ce poète célébrer des hommes aussi méprisables que le favori de Domitien, Earinus, ou que Régulus, un avo-

cat d'une irrésistible éloquence, mais sans scrupule, et qui acquit par la délation des richesses énormes.

Ceux qui font à Martial un crime de sa servilité oublient que dans les circonstances où il a vécu, il lui aurait fallu une force de caractère peu commune pour agir autrement qu'il n'a fait. Tacite et Pline le Jeune étaient fort riches; ils ont pu provisoirement garder le silence et ajourner à des temps meilleurs leurs débuts littéraires. Mais Martial, simple homme de lettres, n'avait pas les moyens de se draper dans sa dignité; il lui fallait entretenir la bonne volonté des protecteurs qui le faisaient vivre. Sa réputation le mettait très en vue, et ne le mettait point à l'abri du besoin, deux raisons pour une de ménager les puissances. En relation avec la cour dès le règne de Titus, il eût été infiniment dangereux pour lui de heurter de front les susceptibilités de celui qui dispensait toutes les faveurs et toutes les disgrâces. Et à quel titre l'eût-il fait? La cruauté implacable de Domitien s'est exercée aux dépens de l'aristocratie sénatoriale dont les intérêts devaient assurément laisser Martial fort indifférent.

D'ailleurs, c'est l'empereur qui avait exigé qu'on lui donnât, en dehors des documents officiels, les titres de seigneur et de dieu. Martial s'est conformé à l'usage établi, et cela est si vrai qu'on a pu se servir de ses épigrammes pour suivre le développement de cette triste nomenclature. Et depuis tant d'années qu'on abusait à l'égard des empereurs des formules les plus outrées, qu'à chaque génération nouvelle, les poètes, pour forcer l'attention du maître, se croyaient obligés d'enchérir sur leurs prédécesseurs, Martial a fait ce firent les Stace, les Quintilien, les sénateurs les plus illustres: il a célébré les vertus de ce prince débauché, la bonté et la clémence de cet homme soupçonneux

et vindicatif, les talents poétiques de ce dilettante, les triomphes de ses armes trop souvent malheureuses.

Au moins ne voit-on pas qu'il ait directement bénéficié de ces complaisances. C'est à Vespasien et à Titus qu'il dut probablement les distinctions les plus flatteuses. Domitien semble avoir souvent payé en bonnes paroles le plaisir qu'il goûtait à le lire ; il lui refuse un jour quelques milliers de sesterces, un autre jour une concession d'eau pour sa maison du Quirinal. Il y a aussi beaucoup d'exagération à dire que le poète ait plus tard insulté à la mémoire du prince qu'il avait tant loué de son vivant. Il se peut que rééditant son X<sup>e</sup> livre, il ait supprimé certaines pièces qui ne répondaient plus à la situation nouvelle créée par l'avènement de Nerva ; encore n'est-ce qu'une hypothèse qui ne va pas sans quelque difficulté. Ce qui est certain, c'est que les passages où l'on a vu des outrages à l'adresse de l'empereur tombé, ou bien peuvent s'interpréter autrement, ou paraissent d'une remarquable modération à côté de certains chapitres de Tacite et de Pline.

Martial, il est vrai, ne ménage pas non plus les flatteries à l'adresse de telle créature de Domitien. Mais faut-il attacher beaucoup d'importance à des pièces de vers qui sont faites sur commande ? et ne faut-il pas se souvenir que Martial n'avait probablement pas sur certains grands personnages de son temps l'opinion que nous nous sommes formée sur les allégations d'auteurs dévoués à la cause de l'aristocratie ? En tous cas, nous n'avons aucune raison de nous montrer plus sévère que l'écrivain qui a été l'ennemi acharné de Domitien et de son entourage, que ce Pline le Jeune qui, bien loin d'en vouloir à Martial de sa conduite sous le tyran, lui facilitait, comme nous l'avons vu, son retour en Espagne, et qui, dans une lettre écrite à l'occasion de sa mort, vantait

son *candor*, c'est-à-dire sa sincérité et la sûreté de son commerce.

Un troisième grief, c'est la grossièreté de fond et de forme qui rend illisibles un grand nombre d'épigrammes. Martial, il est vrai, nous dit qu'il ne faut pas le juger sur ce qu'il écrit, et que si sa muse est licenciée, sa vie est irréprochable. Ce langage que Catulle et Ovide avaient tenu avant Martial, ne saurait innocenter un poète. Il semble même qu'on pardonnerait plus facilement à un libertin de se complaire dans des descriptions répugnantes. Nous ne sommes plus d'humeur à distinguer, comme on le faisait autrefois, l'homme et son œuvre. Cependant, s'il est vrai que le dévergondage de Martial a sa source, non dans le tempérament du poète, mais dans les conditions mêmes de l'épigramme, nous voilà obligés à être très circonspects. Nous savons que nous ne sommes plus en droit de juger l'homme, le sommes-nous encore de juger son temps sur certains échantillons de son talent ? Nous ne pouvons répondre qu'en examinant rapidement l'origine et l'évolution du genre dont Martial est le plus illustre représentant.

L'épigramme — son nom suffirait déjà à l'indiquer — a commencé chez les Grecs par être une inscription poétique placée sur un monument. Chez les Alexandrins, l'épigramme prend les allures d'une brève élégie, et tout en conservant encore quelque chose de son ancienne destination, elle tend à devenir essentiellement érotique. Les pièces de l'anthologie grecque qui sont attribuées aux poètes des 3<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> siècles avant notre ère, s'occupent beaucoup des choses de l'amour ; mais il faut observer que c'est l'amour sensuel et souvent contre nature qui inspire d'ordinaire les Asclépiade, les Callimaque et les Méléagre. C'est sous cette forme que l'épi-

gramme a passé aux Romains. Ce genre s'appropriait à merveille à la verve latine, verve caustique, toute personnelle et d'ailleurs un peu courte. Il fut vite à la mode. Les épigrammes qui nous ont été conservées des poètes contemporains de Sylla, sont toutes érotiques. Celles de Catulle et de ses amis sont souvent extrêmement licencieuses. Nous connaissons de Cicéron une épigramme qui dément tout ce que nous connaissons du caractère et de la vie du grand orateur. Quand des rivaux reprocheront à Martial l'indécence de certaines de ses œuvres, il se retranchera derrière l'exemple de l'empereur Auguste, et citera de lui une pièce qui ne le cède guère à ce que lui-même a écrit de plus impudent. Qu'est-ce à dire, sinon que l'amour, même dénaturé, était le thème traditionnel de l'épigramme ? Or on sait quelle a été la puissance de la tradition littéraire sur tous les poètes antiques qui ont suivi la grande période créatrice. Ecrire des épigrammes, c'était se condamner à traiter sans vergogne les sujets consacrés. Non seulement les modèles étaient là qui poussaient tout naturellement dans cette voie, mais le public lui-même, et surtout le public des repas joyeux et des folles Saturnales, eût été fort déçu qu'on ne lui servit pas les mets littéraires auxquels il était habitué. Beaucoup d'épigrammes ne sont donc que des amusements, des badinages, comme Martial les appelle souvent. Tout y est fictif, les noms, les personnages, et certainement aussi le fait même qui est censé leur avoir donné naissance. C'est le cas de la pièce de Cicéron à laquelle je faisais allusion tout à l'heure. Mais c'est également le cas de beaucoup des petits tableaux brossés par Martial. J'en veux pour preuve ce distique : « Lycoris a enterré toutes les amies qu'elle a eues ; ah ! si elle pouvait devenir l'amie de ma femme. » (IV, 24.) A prendre à la lettre cette boutade, nous devrions conclure



qu'il fut un bien mauvais mari, et d'autres passages viendraient à l'appui de cette opinion. Or Martial n'a jamais été marié. Il a donc fait comme faisait Horace qui emploie fréquemment les *je* et les *tu*, pour mettre un élément dramatique dans ses satires, et qui a l'air d'endosser lui-même ou de faire endosser à Mécène des idées, des habitudes qui leur étaient étrangères. Les poètes élégiaques ont pratiqué le même procédé de style. C'est qu'ils savaient que personne ne s'y laisserait prendre, personne sinon ceux qui le voudraient bien, qui avaient intérêt à clabauder contre un rival dont la gloire les offusquait. Asinius Pollion s'est servi de l'épigramme de Cicéron pour insinuer de fort vilaines choses sur son compte. Mais Asinius Pollion était une mauvaise langue, nous aurions grand tort de suivre son exemple.

L'épigramme romaine ne s'est pas contentée d'être fidèle à des traditions venues d'Alexandrie, c'est-à-dire de se complaire dans le domaine de la fiction et de la convention. De très bonne heure, on la voit aussi tendre à devenir réaliste et satirique, sociale et personnelle, préoccupée également des événements contemporains et des événements passés. C'est que, comme en général, tout ce que les Romains ont emprunté à la Grèce, elle a reçu profondément l'empreinte du pays qui lui donnait le droit de cité. Transplantés à Rome, l'art et la littérature, non seulement affectent volontiers des tendances moralisantes, mais encore prennent d'une manière marquée un caractère national et individuel. C'est dans la Rome impériale que fleurit par exemple l'art du portrait et du buste. A Athènes, quand on veut consacrer par la peinture un grand événement contemporain, on l'idéalise en le transposant dans la langue de l'allégorie et du mythe. A Rome, les bas-reliefs de l'arc de Titus et de la colonne Trajane sont

une suite de tableaux d'histoire. Les monnaies grecques présentent toujours des types symboliques ou religieux ; les monnaies romaines sont des documents historiques au premier chef, et reproduisent non seulement des têtes d'individus ou des monuments, mais des scènes d'histoire figurées en abrégé. Il en est de même de beaucoup d'épigrammes romaines qui sont relatives aux événements du jour, et parfois même rappellent de grandes figures du passé. Moralisantes, elles le sont par le fait qu'elles sont souvent satiriques, qu'elles ridiculisent certains vices, certaines catégories sociales. Devenues mordantes et gouailleuses dès l'époque de Néron, elles ont si bien gardé ce caractère que leur nom n'éveille plus d'autre signification dans notre esprit. Ces traits divers, nous les retrouvons tous dans les épigrammes de Martial. Qu'on parcoure l'abondante collection qui nous est arrivée sous son nom, on sera frappé de la diversité des sujets traités : faits de la vie sociale, de la vie privée, de la vie publique ; l'amour et la mort ; des spectacles et des œuvres d'art, des anecdotes et des événements historiques ; des tableaux de genre et des caractères ; des pièces sentimentales et des pièces caustiques. On y rencontre même des inscriptions votives, tant il est vrai qu'à travers toutes ses transformations, un genre conserve quelque chose de ses origines. C'est cette variété de sujets qui fait qu'on peut sans fatigue lire les 1200 pièces de ce recueil ; c'est ce qui fait aussi qu'en dépit de tout ce qu'on y trouve de convenu et de fictif, elles offrent une riche mine de renseignements à quiconque veut connaître la vie de ce temps. Cependant, la présence d'un élément traditionnel nous oblige à prendre certaines précautions ; et puisque la tradition du genre comportait justement des peintures extrêmement licencieuses, nous y regarderons à

deux fois avant d'imputer au poète ou à ses contemporains les vices dont il fait de trop fréquentes descriptions.

Pour donner, ne fût-ce qu'un rapide aperçu de tout ce que ces documents nous apprennent de curieux ou d'essentiel, il me faudrait beaucoup plus de temps que je n'en ai à ma disposition. Guidés par Martial, c'est d'abord Rome elle-même que nous explorerions, Rome avec ses rues étroites, souvent boueuses et toujours bruyantes ; avec ses odeurs et ses cris ; avec ses splendides portiques, ses forums, ses temples, ses bains, ses fontaines, les œuvres d'art qui décorent ses places ; avec ses magasins de luxe, ses librairies, toutes les échoppes qui empiètent partout sur la voie publique ; avec ses charlatans, ses marchands ambulants, les processions tapageuses qui viennent sans cesse arrêter la circulation.

Puis le poète nous initierait à la vie publique de ses contemporains ; il nous mènerait au tribunal ; il nous ferait assister aux distributions de vivres, aux grandes fêtes données par ou pour l'empereur, en particulier, à ces concours littéraires, musicaux ou gymniques, qui avaient lieu soit au Capitole, soit, comme on disait communément, *in agone*, c'est-à-dire sur cette place Navone, qui a conservé, avec l'antique nom, la forme du stade construit par Domitien.

Mais c'est la vie sociale que nous apprendrions surtout à connaître, l'existence vide et pourtant affairée de grands seigneurs toujours harcelés par les devoirs mondains, condamnés à une perpétuelle représentation et obligés souvent de faire antichambre chez des affranchis, puissants fonctionnaires de la cour impériale ; les misères des clients, surmenés, harassés, toujours courant à droite et à gauche, achetant bien chèrement la maigre sportule que leur alloue un patron ; les ennuis inséparables du métier d'homme de

lettres, c'est-à-dire d'amuseur professionnel; les jalousies, les intrigues, les perfidies auxquelles les poètes sont exposés, et les plagiaires qui les pillent, et les vers diffamatoires que pour les compromettre on fait circuler sous leur nom. Nous saurions aussi comment on s'habille, comment on mange, — on trouve des menus complets dans Martial, — comment on s'amuse honnêtement ou vilainement, comment on s'embrasse, dans quelles occasions on se fait des cadeaux, et l'inouïe variété d'objets qu'on peut donner à son avocat, à ses amis et amies, à ses clients, à son poète. Nous connaîtrions les enthousiasmes de ces Romains pour un acteur, un musicien, un cheval; leur engouement pour des esclaves gigantesques ou nains, voire crétins, pour des animaux bizarres ou mal-faisants. Nous ne serions pas surpris de voir ces mondains las, écœurés par moment de leur existence factice et surchauffée, aspirer à une vie retirée, en rase campagne, au milieu des arbres et des bêtes; et puis, à peine sortis de Rome, pris de nostalgie pour les thermes, les théâtres, les portiques, pour toutes ces servitudes sociales, passées chez eux à l'état de seconde nature.

Mais j'arrête une énumération qui serait fastidieuse et n'apprendrait rien; il vaut mieux pendant quelques instants porter notre attention sur deux ou trois points caractéristiques.

Quand on lit les épigrammes que Martial a écrites sous le règne de Domitien, on est frappé de l'éclipse totale que le sénat subit alors; il n'est jamais fait mention de lui. Ce qui rend ce silence encore plus éloquent, c'est que dans les pièces qui datent des règnes de Nerva et de Trajan, les sénateurs occupent une place, très modeste il est vrai, mais enfin une place qui suffit à montrer qu'il y a pour eux quelque chose de changé. Or nous touchons ici du doigt le fait

capital du règne, celui qui le marque comme une étape importante dans l'histoire de l'empire, la destruction du régime politique créé par Auguste. Ce régime bâtarde partageait le pouvoir entre l'empereur et le sénat, non sans enchevêtrer leurs responsabilités et leurs attributions. L'inconvénient le plus grave de ce système, c'est que le principat demeurait une magistrature extraordinaire, et qu'aucune règle n'était posée pour la transmission de l'autorité impériale. Cette lacune encouragea dans son opposition une aristocratie qui n'avait cessé de regretter la constitution républicaine; et les empereurs, se sentant en butte à de perpétuels complots, en devinrent facilement soupçonneux et cruels. Plus solides, plus forts, ils n'auraient pas eu besoin de commettre tant d'abus de pouvoir. Plein de mépris et de haine pour une noblesse qui n'avait donné que trop de preuves d'incapacité, d'orgueil et de partialité, Domitien pensa que le moment était venu de mettre fin à un ordre de choses qui plaçait le prince dans une situation fautive, et qui compromettait les intérêts supérieurs de l'Etat. Il écarta résolument les sénateurs des affaires, sévit d'une manière implacable contre les conspirateurs, et concentra dans ses mains l'administration tout entière. L'aristocratie ne le lui pardonna pas. Après l'avoir fait assassiner, elle s'acharna contre sa mémoire, mais elle ne put défaire entièrement son œuvre. Quelques années plus tard l'unité administrative de l'empire s'accomplissait sans autre secousse. C'est que l'abcès avait été ouvert. L'opération avait provoqué une crise douloureuse, mais il est fort probable que sans Domitien, le monde ancien n'aurait pas connu les règnes bienfaisants de Trajan, d'Adrien et des Antonins. Martial était trop étranger à tout esprit de parti pour insulter les sénateurs pendant qu'on les humiliait et les décimait. Cette réserve est la marque de la

« candeur » que lui reconnaissait Pline le Jeune. Ce qui est significatif ici, c'est son silence même, car il nous fait comprendre que le rôle du sénat est fini.

En revanche, dans les épigrammes de Martial, l'empereur est tout et fait tout. Elles nous permettent de nous faire une idée du régime personnel inauguré par Domitien. Ce prince qu'on accuse de mollesse, mène une vie singulièrement occupée. Il guerroye sur le Rhin et sur le Danube. Il couvre Rome de constructions; son palais du Palatin fait l'émerveillement de Martial qui le voit dans toute sa splendeur; il fait encore le nôtre, bien qu'il ne soit plus qu'une ruine. Aucune partie de l'administration n'est étrangère à l'empereur. Il prend très au sérieux ses fonctions de censeur. La réforme des mœurs est un de ses soucis. Il est convaincu que si le gouvernement ne peut guère pour moraliser ses ressortissants, il a du moins les moyens d'empêcher que les petits ne souffrent des débauches des grands. Il rend plusieurs édits pour réprimer des pratiques révoltantes, et Martial ne se lasse pas de célébrer un prince qui a ramené la vertu dans Rome. On a dit que c'était pure hypocrisie de la part d'un souverain dont la vie privée ne fut rien moins qu'exemplaire. La chose n'est pas si sûre. Il y avait dans Domitien d'étranges contrastes. Il se faisait de son rôle une très haute idée, et sans doute, il distinguait en lui-même l'homme et le chef d'Etat, tout comme Martial demandait qu'on ne confondit point en ce qui le concernait l'homme et le poète. En tout cas, Martial a cru à la sincérité de l'empereur. C'est pour cela que par respect pour son caractère sacré, il a scrupuleusement éliminé du livre d'épigrammes qu'il lui a dédié ce qui aurait pu alarmer la pudeur la plus susceptible.

L'activité de Domitien se déploya aussi en faveur de la littérature. Il créa des concours poétiques, grecs et latins,

qui dans son intention devaient rivaliser avec ceux de la Grèce. S'il s'est imaginé que le patronage officiel galvaniserait une littérature où les signes de décadence n'étaient déjà que trop visibles, il s'est singulièrement trompé. Les concours qu'il a institués ont survécu de beaucoup aux lettres latines qu'ils étaient destinés à encourager. Les écrivains en tout cas ne se font pas illusion. Bien que les versificateurs soient légion, que les amis des belles-lettres soient suffisamment nombreux et généreux, que la littérature n'ait peut-être jamais tenu une place aussi considérable dans la société romaine, ils ont le sentiment très vif que la poésie se meurt, tout comme l'art oratoire.

Les épigrammes de Martial nous mettent à même de diagnostiquer une des maladies, et non pas la moins grave, dont souffre la littérature de ce temps. Il n'est pas besoin de les examiner de bien près pour constater qu'elles contiennent un nombre considérable de réminiscences et d'imitations. Catulle, Virgile, Horace, Ovide ont fourni au poète non seulement des thèmes et des idées, mais même des tours de phrase et des expressions. Et c'est sciemment et de propos délibéré que Martial se permet tant d'emprunts. La preuve qu'il ne s'en cache pas, nous est fournie par une épigramme qui évoque nécessairement le souvenir d'une pièce fameuse de Catulle; comme pour en faire ressortir la filiation, Martial y interpelle une femme qu'il appelle Catulla. On ne comprendrait pas qu'il eût si souvent enchâssé dans ses vers des bribes des grands poètes, s'il n'avait pensé procurer un plaisir de plus à ses lecteurs. Ces raffinés, élevés dans la connaissance et l'admiration des maîtres de l'âge d'or, devaient être charmés quand ils rencontraient à l'improviste sous une forme renouvelée et dans un contexte tout autre, un mot, une phrase éveillant dans leur esprit toute espèce

d'associations anciennes. C'est d'ailleurs un trait du caractère romain que le goût de ce qui est rétrospectif. Les discours, les livres multiplient les allusions aux faits du passé; les politiques invoquent sans cesse le *mos majorum*; le plaisir qu'on prend à une œuvre d'art s'accroît de toute l'illustration qu'ont eue ses premiers propriétaires. Cette tendance, en soi bien inoffensive, n'en a pas moins été très préjudiciable à la poésie. Celle-ci au lieu d'être créatrice, d'être libre et spontanée, a pris quelque chose de factice, d'étudié; elle a incliné de plus en plus du côté de l'érudition, c'est-à-dire vers ce qu'il y a de moins poétique au monde. Il faut que l'imagination soit vidée et la sensibilité très émoussée, pour qu'on arrive à se complaire dans des ornements qui tiennent du placage et de la mosaïque. La littérature épuisée semble en train de manger son propre fonds.

Quand il s'agit d'un poète en somme aussi insouciant que Martial, il peut paraître oiseux de lui demander quel était l'état moral et religieux de ses contemporains. Cependant même à ce point de vue, il ne laisse point de nous donner quelques indications précieuses. Domitien a fait de grands efforts pour remettre en honneur la religion nationale; il en a restauré les temples et les fêtes. En outre, il a entrepris de fortifier la religion proprement impériale; il sentait évidemment que le culte rendu à Rome et aux empereurs servirait de lien entre toutes les parties d'un immense empire d'ailleurs si profondément divisé par les cultes locaux. Comme enfin les progrès du christianisme étaient de nature à compromettre la réalisation de l'unité religieuse telle que la comprenait Domitien, il a dirigé contre les chrétiens une persécution qui semble avoir été à la fois très courte et très sanglante. Les épigrammes de Martial nous apprennent-elles quelque chose sur l'attitude observée à l'égard de la politique



religieuse de l'empereur par les cercles que fréquentait notre poète ?

Les noms des dieux de l'Olympe, les allusions à leurs légendes reviennent à chaque instant dans ses vers. Mais on s'aperçoit vite que la foi n'y est plus, que tout cet attirail mythologique relève avant tout de la littérature, qu'il en est de Martial évoquant les noms de Jupiter et de Vénus un peu comme de M. Anatole France quand dans ses livres les plus étrangers à la religion, il se plaît à employer une phraséologie toute biblique. Les lecteurs avaient à rencontrer les noms des divinités nationales un plaisir analogue à celui que leur procurait une habile réminiscence virgilienne. C'est qu'à ce moment l'indifférence religieuse est très répandue dans les classes dirigeantes ; l'exemple était parti de haut, s'il est vrai que Néron affichait le scepticisme le plus complet.

Martial a l'air de prendre plus au sérieux la divinité impériale qui avait apparemment des moyens efficaces de se faire redouter. C'est à propos de l'empereur qu'il a un mot profond que pourraient prendre pour épigraphe certaines théories modernes de philosophie religieuse : « Celui qui fait les dieux n'est pas l'artiste qui façonne leurs traits dans le marbre ou dans l'or ; celui-là fait les dieux qui les prie. » (VIII. 24). Il n'y en a pas moins une pointe secrète d'ironie dans les pièces où il assimile Domitien à Jupiter, et le met au dessus d'Hercule. Vu le cas qu'il fait de d'Hercule et de Jupiter, l'éloge en définitive est relativement creux. Il ne faut pas s'étonner si Martial se permet des plaisanteries qui venant de tout autre paraîtraient fort impertinentes. Je citerai comme exemple une des pièces les plus innocentes : « César, si tu réclamaux aux dieux tout ce que tu leur as donné, si tu te comportais à leur égard comme un créancier, quand même on ferait dans

l'Olympe une immense vente aux enchères, quand même on contraindrait les dieux à vendre tout ce qu'ils possèdent, le ciel ferait banqueroute, et le père des dieux transigeant avec toi pourrait à peine t'offrir  $8\frac{1}{2}\%$ .... Il faut, Auguste, te résigner à attendre et à prendre patience; le coffre-fort de Jupiter n'a pas de quoi te rembourser. » (IX, 3). Etant donné les conditions dans lesquelles Martial écrivait ses épigrammes, un morceau semblable est instructif non pas seulement en ce qui concerne le poète, mais pour toute la société dont il interprète les sentiments.

Des chrétiens pas la moindre mention. On dirait que Martial ne s'est pas douté de la révolution religieuse qui se préparait autour de lui. Cette ignorance, de la part d'un homme très éveillé, peut paraître d'autant plus surprenante qu'il y avait des chrétiens jusque dans l'entourage immédiat de l'empereur. Il faut croire qu'à ce moment les membres des hautes classes qui avaient des sympathies chrétiennes, ne se croyaient pas pour cela tenus de changer leur vie officielle et sociale; et pour peu que les fonctions dont ils étaient revêtus leur en fissent un devoir, ils prenaient part aux cérémonies du culte païen. Quant aux chrétiens des classes inférieures, plus libres et plus fervents dans la manifestation de leur foi, ils appartenaient à un monde que Martial n'a certainement pas fréquenté.

A défaut de témoignage direct, Martial nous fait du moins sentir combien était urgente la régénération du monde antique. Dans les âmes déséquilibrées cohabitent les idées et les sentiments les plus contradictoires. On affecte de parler avec ironie des divinités officielles, et on a, à côté de cela, des besoins religieux, témoin Martial lui-même qui commence chacune de ses journées par une prière aux dieux. D'autres, comme Régulus, allient le scepticisme à la superstition la plus

grossière; ils ne croient plus à Jupiter Très Grand Très Bon, mais ils croient aux sorcières; tant il est vrai que, si la religion s'en va, c'est le vieux fonds d'animisme et de fétichisme qui remonte à la surface. La philosophie de Martial, celle du monde dans lequel il vit, se résume à savoir jouir de la vie. C'est la leçon qu'il répète sur tous les tons, et la maladie elle-même ne lui inspire pas de pensées plus sérieuses. Et pourtant c'est lui aussi qui dit dans une épigramme dirigée contre un stoïcien : « Il est facile d'accepter la mort, quand on est malheureux; celui-là a vraiment du courage qui sait supporter une vie malheureuse » (XI, 56). Le même manque de solidité affecte toute la vie morale. Martial ne ménage point l'expression de son mépris pour beaucoup de choses et pour beaucoup de gens; il malmène sans cesse les fats, les parvenus, les hypocrites, les ivrognes, les débauchés. Ce qu'il attaque mérite toujours d'être attaqué. Mais à voir en même temps son indulgence excessive pour certains de ses amis, on n'est plus si sûr qu'il en veuille au vice lui-même, et non pas simplement au vice des gens qui lui déplaisent. On voit qu'il était temps que le christianisme apportât une conception de la vie qui fût noble et sérieuse, et que, tout en délivrant l'esprit des entraves de la tradition, il vînt donner à l'âme humaine plus d'assiette et de cohésion.

Mesdames et Messieurs,

Mon but était de vous donner une idée de la valeur de Martial comme observateur et comme peintre de la société de son temps. Je n'avais point l'intention de porter sur son œuvre un jugement d'ensemble. C'est pourquoi je n'ai rien dit de son mérite comme poète, de sa langue pure et ferme, de sa versification variée, souple, exempte de pédanterie, de l'adresse ingénieuse avec laquelle il sait tenir en suspens

l'attente du lecteur pour la satisfaire d'une manière imprévue par la pointe du dernier vers. Mais, je le répète, il ne s'agissait point de cela. Je serai heureux si j'ai réussi à montrer que Martial a tenu la promesse qu'il a faite à ses lecteurs : « *Hominem pagina nostra sapit.* » C'est l'homme lui-même qu'on sent dans chacune de mes pages. (X, 4).

Paul OLTRAMARE

prof. à la Faculté des Lettres.

---

## SCIENCE ET CULTURE

---

Les Allemands ont un mot qui revient à tout instant sous la plume de leurs écrivains, critiques d'art ou de littérature, philosophes ou moralistes, et dont M. Sabatier, dans un de ses récents articles, remarquait combien ce mot, pourtant nécessaire, indispensable presque à la spéculation intellectuelle, est intraduisible en français. Je veux parler du terme : *Weltanschauung*. Je sais bien qu'on peut le traduire, très approximativement d'ailleurs, par « *vision ou conception du monde* », mais, dans le vocable allemand, il y a plus que l'impression plutôt passive qu'expriment ces trois mots français. Il y a un élément d'activité qui manque à notre version, il y a une notion complexe qui dépasse la simple manière dont on comprend les choses, celle de l'*attention voulue* qu'on leur prête, attention qui, on le conçoit du même coup, se traduira par l'orientation de la volonté.

Or, de *Weltanschauung*, — force m'est d'emprunter le terme, — il n'est à vrai dire, personne qui se passe. Chacun de nous a la sienne, même celui qui s'abandonne sans défense et sans remords au jeu de ses instincts et de ses passions. Celui-là, nihiliste pratique de la morale, croit à un monde où cette morale n'est qu'un fantôme engendré par la crédulité; c'est un disciple du dieu Hasard; il ne sait à quel clou accrocher la règle de sa vie, et se laisse balloter par les vagues, molles ou furieuses, d'une existence sans norme fixe, ou, pour tout dire, tout animale.

Plus digne à coup sûr est celui qui obéit à un idéal quel-

conque, pour qui il y a un Vrai, un Beau, un Bien, que sa conscience intime lui fait plutôt sentir que comprendre, qu'il se reproche de ne pouvoir atteindre, qu'il s'accuse surtout, hélas ! de trop souvent trahir.

Enfin, il y a celui qui veut savoir la raison des choses, qui, passant en revue tous les points de l'horizon, oriente sa barque vers celui où il aperçoit, ou croit apercevoir, la lumière du phare, à rentrer, en un mot, dans le rang qu'il s'assigne à lui-même, et à vivre, pour en revenir à notre point de départ, la *Weltanschauung* qu'il s'est faite de bonne foi.

Qui ne conviendra avec moi que, de ces trois types possibles, le troisième est le plus noble et le plus haut. Qu'on veuille, d'ailleurs, remarquer que je ne préconise point ici une conception particulière. Je puis avoir mes préférences ; ce n'est point le moment de les indiquer. Que le mobile soit la raison ou la foi, — peu importe à ma thèse, — pourvu que ce mobile cherché, trouvé, obéi en toute *sincérité*, plonge ses racines dans la *conviction* profonde de celui qui l'a choisi comme règle de vie. Seulement, j'observe en passant que l'homme complet réunira en lui l'homme de foi et l'homme de logique, car tout homme qui vit ce qu'il pense, au plus près de ses lumières et de sa conscience, fait, par la même, acte de foi.

Voilà pour le point de vue moral, mais le point de vue intellectuel nous ouvre encore d'autres perspectives, qui nous rapprochent de mon sujet, et à vrai dire, m'y conduisent tout droit.

Tout détail n'a de valeur que par sa place dans l'ensemble ; une brique ou une pierre, prises isolément, ne sont rien, mais dans l'édifice où l'architecte les incorpore, peuvent jouer un rôle considérable, capital peut-être. Tels, les faits qu'em-

magasine notre mémoire, à les considérer un à un, ne sont que des faits, et conservent ce caractère de brutalité qu'on leur a souvent reproché. Mais que la méthode intervienne, que le classement se fasse, et aussitôt ces faits s'éclairent d'une signification plus haute, se relient les uns aux autres comme les anneaux d'une chaîne, et plus ils s'accumulent et se coordonnent, plus cette chaîne s'allonge, si bien qu'un moment vient où, prenant un caractère d'universalité, elle revêt, du même coup, celui de la nécessité, et semble embrasser le monde. En un mot, l'observation des faits doit conduire à l'expression des *lois* qui les régissent, car qui dit loi, dit nécessité constatée ou, tout au moins, *presque* certaine.

Car il n'importe point à mon sujet que l'état toujours imparfait de nos connaissances, que l'incessante découverte de faits nouveaux nous obligent à remanier leur classement provisoire, à modifier peut-être les lois entrevues. Les lois en effet ne franchissent jamais le seuil de l'absolue certitude, elles demeurent en-deçà, dans le domaine d'une probabilité qui grandit au fur et à mesure que les faits qui s'ajoutent aux autres paraissent en confirmer la portée. Que m'importe, encore une fois ? N'est-il pas évident que, mieux j'apprendrai à classer les faits dont s'est emparée ma mémoire, et plus j'aurai de chances de leur donner leur véritable place et de peser leur valeur relative ? Ne voit-on pas, dès lors, l'intérêt capital que prend ici cette conception universelle, cette *Weltanschauung* dont je parlais tout à l'heure. N'est-elle pas, nécessairement, équivalente à l'angle visuel de notre esprit, secteur personnel de notre horizon où nous ferons rentrer, de gré ou de force, tous les éléments de nos connaissances ?

Et ne comprend-on pas, par là-même, l'importance sans

égale qu'il y a à donner à ce secteur toute l'amplitude, toute la *compréhensivité* possible, s'il m'est permis de forger un terme nouveau, mais transparent ? N'est-il pas indispensable, à tout le moins, de l'organiser, c'est-à-dire d'en faire un tout logique, et, s'il le faut, de l'élargir, pour donner plus d'espace au jeu des effets et des causes ?

Disons-le, une connaissance, pour utile et pratique qu'elle puisse être, n'acquiert toute sa valeur, ne resplendit de tout le jour possible, qu'alors qu'elle est mise à sa place dans ce que nous considérons comme l'ordre universel.

Donc, il est de notre devoir impérieux de nous faire, sur cet ordre universel, une idée d'ensemble. Si nous négligeons ce devoir, jamais nous ne posséderons de connaissances vraiment approfondies, et toujours nos acquisitions, tant mentales que d'expérience, conserveront un caractère imparfait et fragmentaire, se trouveront, si j'ose dire, suspendues entre deux nuits, entre deux néants.

C'est ici que se dessine, net et clair, le but auquel je veux atteindre. Ce qui sépare la culture de la science, c'est précisément l'importance consciente donnée par le sujet pensant à sa *Weltanschauung*.

J'ai dit, il est vrai, que chacun à la sienne, qu'il le veuille ou pas; mais il n'en est que trop qui se contentent à peu de frais, qui, adoptant un à peu près sans consistance, ne se donnent point le souci d'en préciser les lignes, et voguent, désormais, au petit bonheur, sur la mer intellectuelle. C'est ce qu'il ne faut point, vous en conviendrez avec moi; aux architectures de notre esprit, il faut une base solide; aux perspectives qui se déroulent devant notre pensée, il faut un point fixe, proche parent de celui qu'exige toute perspective graphique pour assurer la succession des plans et l'inclinaison relative des lignes.



C'est là une question de méthode, et point n'est besoin de démontrer que, sans méthode logique, il ne saurait y avoir de système, et, sans classement systématique des objets de la connaissance, il ne saurait y avoir, non seulement de culture intellectuelle, mais même de science vraiment digne de ce nom.

Mais ce n'est pas seulement de logique qu'il s'agit; il y a ici une question de hauteur, de niveau, si l'on veut. En effet, je parlais, il y a un instant, d'un point fixe : n'est-il pas évident que suivant que ce point se hausse ou s'abaisse, l'horizon qu'il embrasse se fera plus vaste ou plus étroit, et que plus il s'élèvera, plus la conception individuelle s'étendra, ou, en d'autres termes, participera du caractère d'universalité, et que, par conséquent, le classement des faits particuliers se fera, sinon plus incontestable, du moins plus admissible et plus probable ?

Plus donc le sujet pensant aura exploré les angles divers sous lesquels peuvent se présenter les données de son observation, de sa mémoire, de sa réflexion même, et plus il acquerra de force, de puissance pour leur enchaînement, bien plus, — mieux il les dominera.

Or, celui qui a fait son possible pour arriver à la diversité des points de vue, pour comprendre jusqu'à ceux qu'écarte son sens critique, pour donner ainsi à sa faculté de sympathie toute l'élasticité qu'elle comporte, celui-là mérite vraiment, mais mérite seul, le nom d'homme cultivé. Lui seul peut s'approprier, intellectuellement parlant, le vers de Térence :

Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que toute spécialisation, pour être vraiment féconde, pour garder un contact nécessaire

avec l'humanité, pour s'incorporer dignement dans le patrimoine commun de celle-ci, doit avoir pour base, pour avenue, devrais-je dire, l'étude et la contemplation des généralités ? La science, en un mot, ne doit-elle pas plonger ses racines dans une conception universelle, qui l'enveloppe et la dépasse, pour se hausser au niveau de la véritable culture ?

On devine, dès lors, quelle est la thèse que je prétends soutenir dans cette rapide esquisse.

Mon expérience personnelle remonte, malheureusement, à bien des années, car il y a plus de quarante ans que je poursuivais mes études, trop intermittentes, hélas ! trop coupées et tronçonnées par ma juvénile insouciance, amoureuse des entr'actes et des diversions, que je poursuivais, dis-je, mes études dans la vieille Académie genevoise. C'était à l'époque des Pictet de La Rive, des Amiel, des Cherbuliez, de tant d'autres dont les noms sont inscrits en lettres d'or dans nos fastes universitaires. Carl Vogt, lui-même, alors dans la pleine maturité de son talent, adonné tout entier à son enseignement, se multipliait, suffisait à la besogne de deux ou trois savants de taille ordinaire. Je ne crois pas que je jouerais ici le rôle traditionnel du *laudator temporis acti*, en osant affirmer que c'était vraiment une belle époque, mais, je puis dire, tout au moins et sans ambages, qu'elle m'a laissé une impression durable, féconde et qui — je viens d'en faire mon *meâ culpa* — eût pu être bien plus féconde encore.

Revenu dans cette ville après de longs circuits, je me suis aperçu bien vite, au contact de notre jeunesse universitaire, qu'il y a quelque chose de changé dans Genève. Hélas ! peut-être faut-il ajouter que partout le cas est le même et que je ne constatais ici qu'un phénomène universel et d'ordre tout économique.

Aujourd'hui, me paraît-il, la spécialisation précoce et, je ne crains pas de le dire, prématurée, l'emporte beaucoup. L'emporte trop sur ce domaine auquel nos aïeux avaient donné un nom superbe, profond et vrai : je veux parler des « humanités ».

Au temps lointain où j'étais jeune, il en était encore autrement : le métier, la profession à venir, j'ose l'affirmer, ne nous préoccupait guère. Futurs médecins ou futurs avocats, ingénieurs en herbe même, nous nous intéressions, avec une passion un peu puérile, peut-être, avec des outrances inséparables de notre âge, aux grandes questions littéraires et philosophiques. Nous ajournions, de notre mieux, l'époque où le souci du pain quotidien nous saisirait tout entier. Je ne crois pas, vraiment, qu'à rester en contact, le plus longtemps possible, avec les généralités, qu'à séjourner, si j'ose le dire, dans les larges avenues qui précèdent à bon droit le laboratoire ou le prétoire, je ne crois pas, dis-je, que nous ayons rien perdu.

Oh ! je sais bien ce qu'on va m'objecter : l'accumulation grandissante des matériaux à emmagasiner, les exigences de la lutte pour la vie, si âpre pour quelques-uns, le temps qui manque, que sais-je encore ? Le temps ! Ne se pourrait-il pas qu'à consacrer quelques mois de plus — non, pas même cela — qu'à dérober quelques heures au labeur proprement professionnel pour hanter les sommets de la pensée, afin d'écouter les grands écrivains qui, de ces hauteurs, montrent à nos regards des horizons plus vastes, ne se pourrait-il pas qu'à ce faire, nous gagnions du temps au lieu d'en perdre ? Sont-ils donc inutiles les moments que le soldat passe à assurer son armure et à aiguiser son glaive ? Et, lui fallût-il courir pour regagner son rang, les regrettera-t-il jamais à l'heure de la bataille ?

Car, même au point de vue restreint de la vocation choisie, est-il besoin de remarquer qu'il n'est pas de science sans méthode, et qu'à se rompre aux disciplines qui, mieux que tant d'autres, expliquent le mécanisme de cette méthode, apprennent, en d'autres termes, à raisonner avec justesse, on ne fait autre chose qu'imiter le soldat dont je viens de parler, que s'armer, si vous voulez, pour la lutte à venir ?

Mais il y a plus et mieux. Il ne s'agit pas seulement de devenir médecin, avocat, pasteur, chimiste, architecte, que sais-je ? Il s'agit avant tout, oui, avant tout, de devenir homme au large sens du mot, et homme cultivé, de se mettre à même de sortir, au besoin, des bornes étroites de la spécialité qu'on préfère, pour s'intéresser, comme l'homme de Tércence, aux mille buts poursuivis par les autres hommes, d'accumuler en soi, si je puis ainsi m'exprimer, le maximum possible d'humanité totale, de discerner le Beau, de rechercher le Vrai, non seulement dans les détails, mais dans la majesté de son ensemble.

Qu'on me permette, ici, une réminiscence.

Il y a de cela quelque 25 années, je faisais partie d'un jury chargé par le Conseil d'Etat vaudois d'examiner les candidats à la chaire vacante de littérature française. Le même jour, un autre jury remplissait des fonctions analogues, aux fins de pourvoir à une vacance dans la faculté des sciences.

Selon l'usage, un banquet nous réunit tous, sous la présidence de M. Boiceau, alors chargé du portefeuille de l'Instruction publique.

Au dessert, un des membres du jury scientifique — c'était M. Lochman, aujourd'hui colonel fédéral, chef du corps du génie et du Bureau topographique, — se leva et porta un

toast aux Lettres dans des termes que je n'oublierai jamais :

• Ce n'est que dans les lettres, disait-il, qu'on apprend  
• l'art de généraliser, que l'esprit se rompt et s'accoutume  
• aux vues d'ensemble, qu'on s'habitue à savoir, par ins-  
• tants, s'écarter de l'objet observé de près, de trop près,  
• peut-être, pour l'envisager de plus loin, mais aussi de plus  
• haut. »

Et l'orateur, avec une franchise et une modestie infiniment respectables, mais bien probablement un peu exagérées, déplorait ce qu'il voulait bien appeler les lacunes de son éducation, trop exclusivement scientifique, disait-il.

Est-il besoin d'ajouter que la proposition inverse de celle que soutenait M. Lochman n'est pas moins évidente que cette proposition elle-même ? Ne faut-il pas que le littérateur, que le philosophe aient quelque connaissance des faits scientifiques, qu'en un mot, pour eux aussi, la culture générale précède et accompagne, en les enrichissant, en leur donnant plus de corps, les généralités, pour hautes qu'elles soient, qui font leur nourriture habituelle ? Si les idées, au sens le plus élevé, classent et fécondent les faits, les faits ne sont-ils pas, en dernière analyse, le contrôle et la mesure des idées, parfois enclines à se vaporiser en spéculations inutiles et oiseuses, où l'imagination ferait vite perdre pied à la réalité ?

Pour les uns, comme pour les autres, il s'agit, non point tant de faire le tour des choses, entreprise impossible dans l'état actuel de nos connaissances, dont l'accumulation commande impérieusement la division du travail, mais tout au moins de se munir d'un bagage scientifique assez varié pour pouvoir s'intéresser à tout, pour pouvoir tout comprendre, pour garder leur esprit largement ouvert à tous les rayons de lumière qui tomberont sur la route à parcou-

rir. L'esprit, comme le cœur, doit connaître la sympathie, mieux encore, doit s'y exercer dans toute la mesure de ses forces. La vraie culture est le prix de l'universalité cherchée, pratiquée, croissante incessamment.

Et c'est pourquoi, à notre jeunesse studieuse, je voudrais donner un conseil. Il est un vieil adage qui exprime énergiquement les dures nécessités de l'existence : *Primum vivere, deinde philosophari*. Vivre d'abord, philosopher ensuite. Eh bien ! je serais tenté de crier à nos jeunes spécialistes, si pressés de se renfermer uniquement dans les branches auxquelles leur œil voit d'avance se balancer les fruits — j'allais dire les miches — du pain quotidien, je serais tenté de crier à ces jeunes *struggle for lifers* trop froidement pratiques : « Retournez le proverbe à votre usage. Dites : *Primum philosophari, deinde vivere*. Philosophons d'abord, « le plus et le plus longtemps possible, car notre vie « ultérieure ne saurait qu'y gagner en ampleur, en énergie « sûre d'elle-même, voire même en fructueuse activité, et, « à tout le moins en dignité et en distinction. »

Genève, mars 1900.

Alfred Dufour.

## DE L'IMPORTANCE

DES

### Monuments à Sculptures préhistoriques

---

Il s'agit ici d'un appel pour la conservation des monuments à sculptures préhistoriques. « Mais, qu'est-ce que ces monuments? » demanderont bien des personnes, et même plus d'un savant. Je ne pourrais dans ces quelques pages décrire longuement les matériaux à ma disposition; je me contenterai de présenter une simple définition. Cependant je raconterai une partie de ce que j'ai déjà entrepris pour la cause de la conservation, je rapporterai quelques correspondances avec les autorités et surtout les appréciations des savants. Vu l'indifférence générale avec laquelle on a traité le sujet jusqu'à présent, il est absolument indispensable de réunir tous ces documents. Cet ensemble fera mieux comprendre la portée de la négligence commise; mais aussi il tracera clairement le chemin à suivre, — je veux l'espérer, — une fois pour toutes.

Il est d'autant plus indiqué de s'abstenir ici de tous les détails descriptifs, que l'Institut National Genevois s'est décidé depuis longtemps déjà à publier la monographie complète de tout ce qui reste encore en Suisse en monuments

de ce genre. Je vais m'y mettre incessamment ; ce travail sera le premier grand effort qu'une société scientifique aura entrepris pour la conservation des vestiges vénérables d'une époque reculée, et sera le bienvenu, non-seulement parmi nos compatriotes, mais parmi tous les hommes ayant à cœur ces études d'une si haute importance, qui sont aujourd'hui l'anthropologie en général, et l'archéologie préhistorique en particulier.

Sans m'arrêter à une introduction superflue, je vais droit à mon sujet. Les noms de savants et leurs paroles, que je citerai dans le cours de cet appel, suffiront à faire comprendre l'importance du sujet, mais peut-être aussi, — oserai-je l'espérer ? — à éveiller enfin l'attention des autorités pour éviter le danger de destruction que courent la plupart de ces monuments. Nous le devons non seulement à notre réputation de nation instruite et éclairée, donc pour sauver l'honneur du pays, et cela au dedans et au dehors de nos frontières, mais nous devons à nos générations futures de leur transmettre les monuments de nos ancêtres, et nous le devons d'autant plus que jusqu'à présent la science n'est pas encore parvenue à nous renseigner exactement sur la valeur de ces antiquités nationales. Mais elle fera des progrès rapides, et, plus heureux que nous, nos descendants, probablement déjà dans un temps peu éloigné, comprendront ces inscriptions, que nous avons eu le triste privilège d'admirer comme mystérieuses et incompréhensibles. Notre époque doit comprendre cette mission, non pas pour rendre service seulement et mériter la reconnaissance des générations futures, mais pour remplir un simple devoir. Et que mérite celui qui se moque de son devoir ? Chacun donnera la réponse à sa guise.

Peut-être la plus ancienne définition un peu général



ces monuments se trouve dans une publication sommaire à ce sujet, par le D<sup>r</sup> F. Keller <sup>(1)</sup>. Je la traduis comme suit :

• Ce qui distingue les pierres à écuellen des autres blocs erratiques, c'est d'être pourvues d'un certain nombre de cavités circulaires, creusées d'ordinaire à leur surface supérieure et mesurant de trois à quinze centimètres de diamètre et quinze à quarante-cinq millimètres de profondeur. •

Ensuite il faut citer à ce sujet la remarquable introduction d'un travail du professeur Desor <sup>(2)</sup>. Ce savant distingué commence ainsi son livre :

• Là où l'histoire se tait, c'est aux pierres à parler. Cet adage ne saurait mieux s'appliquer qu'au sujet que nous nous proposons de traiter ici brièvement. Il s'agit des monuments les plus primitifs de notre sol, de quelques blocs épars, çà et là, mais qui n'en ont pas moins une histoire à raconter. Bien que peu connues comme monuments préhistoriques, ces pierres à écuellen ne sont cependant pas une nouveauté pour les amateurs d'anciens souvenirs, car elles sont souvent l'objet d'une certaine vénération de la part du peuple, qui les désigne volontiers sous quelque épithète à sensation, telle que pierres de sacrifices, autels druidiques, pierres de fées, pierres de sorcières, pierres des païens, etc.

• Il n'y a guère qu'un quart de siècle que l'on a commencé à s'enquérir, en Suisse, de leur véritable signification. Ce fut à l'occasion d'un bloc remarquable du pied du Jura vaudois, la pierre de Montlavage, près de Cossonay, qui a été décrite par feu M. Troyon, en 1849. Le savant auteur des « Habita-

<sup>(1)</sup> *D<sup>r</sup> Ferd. Keller*. Helvetische Denkmäler, II. Die Zeichen- oder Schalensteine der Schweiz. Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft, Bd. XVII, Heft 3. Zurich, 1870.

<sup>(2)</sup> *E. Desor*. Mélanges scientifiques. Etude sur les pierres à écuellen. Paris 1879 (Pages 184-222).

tions lacustres • l'envisageait comme un autel de l'époque des palafittes, d'après une certaine analogie qu'elle lui semblait offrir avec les monuments préhistoriques de la Bretagne et de l'Angleterre, sur lesquels on remarque parfois des cavités semblables. Ces cavités lui ont valu le nom de *pierre des écuellles*, de la part des habitants de la contrée, et ce nom s'est généralisé depuis. Ce sont ces bassins ou écuellles, qui, au dire de M. de Caumont, le célèbre archéologue français, auraient imprimé à ces sortes de pierre leur signification, étant destinées à recevoir le sang des victimes qu'on y sacrifiait, et avec lequel le prêtre aspergeait la foule assemblée.

• D'autres écuellles, placées dans des cercles druidiques ou dans le voisinage des dolmens, sont supposées avoir servi de réceptacles pour l'eau que l'on employait dans les sacrifices. Enfin, il en est aussi qui se trouvent au sommet de certains rochers, et qui, d'après Caumont, pourraient avoir été employées au dépôt des offrandes. •

Toutes ces suppositions s'appliquent encore aujourd'hui à la signification de ces monuments. Seulement, comme le progrès des recherches a amené une certaine quantité de nouveaux monuments, présentant une grande variété de signes inconnus jusqu'à ce jour, à côté de ceux déjà connus, on est en droit d'étendre passablement la théorie sur leur emploi et leur importance. Il ne peut plus être question seulement de sacrifices et de lieux d'offrandes ; nous connaissons actuellement des séries de sculptures d'un caractère absolument monumental, qui exige une extension proportionnelle dans l'explication. Peu à peu on arrivera à les connaître mieux ; le tout est, pour le moment, de les conserver scrupuleusement pour la comparaison et une étude approfondie.

Au fur et à mesure que je poussais cette étude, j'instruisais

autant qu'il m'était possible, le monde qui m'entourait, les propriétaires et les autorités surtout. Quand je savais un monument en danger, je n'épargnais ni encre, ni clous de souliers. Bien des soirs, après des journées de travail pénible dans la montagne et dans les rochers, que j'aurais préféré passer en repos, s'employaient encore pour éclairer des citoyens bienveillants, même quelques magistrats, sur la question de ces monuments préhistoriques qu'ils ignoraient complètement.

Mais bientôt, surtout dans le Valais, mes découvertes furent tellement nombreuses et importantes que je me vis dans l'obligation de prendre des mesures en conséquence. Je vais en donner de suite un exemple par une lettre reproduite en entier :

Genève, le 4 novembre 1890.

Au Haut Gouvernement du Canton du Valais.

Monsieur le Président du Conseil d'Etat,  
Messieurs les Conseillers,

Permettez-moi, dans l'intérêt de votre beau pays et aussi dans celui des sciences historique et archéologique d'attirer votre attention sur certains monuments des temps préhistoriques que j'ai découverts dans le Valais.

Il est impossible de vous les énumérer tous ici, mais je vous citerai particulièrement les monuments druidiques ou celtiques de Salvan, Marécotte, Grimenz, St-Jean, Vésenaux, etc. A Salvan et à Grimenz (Val d'Anniviers) j'ai trouvé des séries grandioses de sculptures préhistoriques, écuelles, rainures, croix, stries, entremêlées de sculptures triangulaires, quadrangulaires et autres, de telle sorte qu'on a le droit de se croire en présence de véritables inscriptions. mystérieuses et indéchiffrables pour le moment, mais de la

plus haute importance pour l'étude de cette époque très reculée. Les monuments de Salvan et de Grimentz sont uniques dans leur genre, l'étude approfondie avec figures étonnera les savants et leur inspirera des comparaisons avec les sculptures de cette époque dans d'autres pays.

La destruction ou la dégradation de ces monuments serait une perte irréparable et soulèverait les regrets de tout le monde. Je me permets donc de vous soumettre humblement la prière de bien vouloir faire en sorte que le pays et le monde scientifique aient la garantie que tous ces monuments des habitants préhistoriques de notre patrie resteront religieusement conservés.

A Salvan on a enlevé des parties au fameux « Rocher du Planet » et même on continue à en détacher des morceaux pour la construction, alors que partout ailleurs on trouverait suffisamment de matériel. Il faut conserver ce « Rocher », déjà célèbre aujourd'hui quoiqu'il n'y ait qu'une année que j'ai attiré l'attention sur lui.

Une partie des sculptures à Salvan est couverte par des chalets, une bonne partie a été détruite lors de la construction de la maison d'école; à Grimentz on a détruit le plus beau bloc à sculptures pour la construction de la maison d'exploitation de la mine, en ruines elle-même aujourd'hui.

Tous ces monuments seront continuellement en danger, aussi longtemps que le Haut Gouvernement n'aura pas pris toutes les précautions pour les conserver. Pour le moment je recommanderai particulièrement :

La série des sculptures préhistoriques sur le « Rocher du Planet » à Salvan, avec tout le rocher y compris, même la partie sans sculptures, pour lui conserver tout son cachet.

Les monuments du même genre à Grimentz, Val de Moiry, consistant, à commencer par la « Pirra Martera », en une

belle série de monuments les plus imposants et riches en sculptures.

Ensuite les monuments druidiques ou pierres à écuelles de St-Jean (Val de Moiry), St-Luc (Val d'Anniviers) et Marécotte, au-dessus de Salvan.

J'ai déjà fait quelques publications au sujet de mes trouvailles dans le Valais (*Journal de Genève* du 3 juillet 1889 et du 15 octobre 1890, d'où les nouvelles ont passé dans la presse suisse et étrangère). De Salvan, ainsi que des tombeaux au haut plateau de Verbier (Val de Bagnes) j'ai donné communication au Congrès anthropologique de Paris. Un certain nombre de publications à ce sujet se trouvent en préparation et sous presse.

J'espère que vous voudrez nous aider à conserver les monuments en question, surtout parce qu'ils constituent un grand attrait de plus pour le pays. Il ne faudrait pas perdre du temps, vu le danger continuel qu'ils courent.

En vous priant de vouloir bien prendre en considération la demande que je vous sou mets, j'ai l'honneur de vous présenter, Monsieur le Président et Messieurs les Conseillers, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

B. REBER.

Je n'ai jamais reçu de réponse. Mais la destruction des monuments en question continua un peu partout. Ayant à cœur de sauver au moins les plus importants, j'ai espéré rencontrer plus de succès auprès des communes. Dans ce but j'ai écrit la lettre suivante :

Genève, le 2 juillet 1891.

Monsieur le Président de la Commune de Salvan, Valais.

Monsieur,

Comme vous l'avez peut-être appris, j'ai fait à Salvan, sur le « Rocher du Planet », une découverte très importante de

sculptures préhistoriques. Ce sont plusieurs groupes de signes, datant de nos ancêtres préhistoriques et disposés sur les trois terrasses du Rocher du Planet. J'avais recommandé à tout le monde d'avoir les plus grands égards et un soin tout particulier pour ces sculptures du plus haut intérêt scientifique et je croyais pouvoir y compter, surtout en considérant la réputation universelle que ces écuelles et autres signes vont faire à Salvan, aussitôt que j'aurai fini mes publications à ce sujet <sup>(1)</sup>. Mais je me suis fort trompé. Je reviens de Salvan et qu'est-ce que j'ai trouvé ? A ma grande stupéfaction plusieurs tableaux, surtout les deux dans le Chemin Pavé, de suite après l'école, que j'avais encadrés de rouge, sont aujourd'hui plâtrés de ciment blanc et salis entièrement. Outre cela, il y a un groupe de sculptures triangulaires que des personnes malveillantes ont gratté avec des instruments durs et qu'ils ont regrettablement abîmées <sup>(2)</sup>.

C'est avec le plus profond regret que je vois ce peu de

<sup>(1)</sup> Dans cette lettre au maire de Salvan, j'insiste particulièrement et à dessein sur « *mes découvertes* », parce qu'un certain clan haineux et malveillant se donnait beaucoup de peine pour discréditer ces sculptures. D'abord on prétendit qu'elles ne valaient rien ; ensuite et lorsqu'on s'aperçut que des savants s'y intéressaient, « on les avait bien vues, mais sans que personne y fasse attention ». Mais lorsqu'on ne put plus les nier, un hôtelier raconta à des étrangers que c'était lui qui les avait découvertes, alors que jusqu'à ce moment, il les avait bien eues en grippe, ces pauvres sculptures. N'est-ce pas une conduite étonnante envers un homme qui jamais de sa vie n'a eu d'autres motifs que l'enthousiasme pour ces recherches et l'immense plaisir à l'occasion de chaque succès, qui croyait rendre un grand service à la science et qui accumulait des haines sur sa tête ?

<sup>(2)</sup> Tout cela provient de la malveillance, et, feu César Revaz, ce citoyen regretté, m'en a clairement expliqué les causes, que je ne veux pas répéter ici, parce qu'elles sont trop étroitement liées avec les intérêts personnels et locaux, mais de très mauvais goût.

bienveillance et d'égard pour une découverte qui m'a causé le plus sensible plaisir et pour laquelle je n'ai épargné ni temps ni argent pour la faire connaître au monde scientifique. Dans ce moment s'imprime justement une monographie avec dix planches à ce sujet, et, si après cela les personnes qui s'y intéressent, et elles seront nombreuses, trouvent tout détruit ou endommagé, qu'est-ce qu'il faudra penser des gens de Salvan ?

Ce n'est pas la première lettre que j'écris dans le but de la conservation de mes découvertes dans votre endroit. J'espère que celle-ci aura plus d'effet que les précédentes <sup>(1)</sup> et que vous voudrez bien prendre ma demande en considé-

(1) En effet, je me suis donné la peine d'écrire à des citoyens influents, en particulier à un conseiller municipal. D'une lettre du 17 juin 1894, à ce dernier, je citerai le passage suivant :

« J'espère bien que les habitants du village voudront mettre un peu de bonne volonté pour la conservation de toutes ces sculptures et ne jamais toucher au « Rocher du Planet », même aux endroits qui ne portent pas de sculptures. c'est le plus beau monument préhistorique qui existe en Suisse. Veuillez avoir la complaisance de me dire si votre chemin de fer est déjà commencé et s'il y a le moindre danger pour les sculptures. »

Comme je n'ai reçu de réponse ni du maire, ni du conseiller municipal, j'ai, quelque temps après, adressé à celui-ci une seconde lettre, toujours avec le même succès. Mais la réponse m'a été donnée par des faits déplorables. De plus en plus on a discrédité, maltraité et détruit ces sculptures. Je m'exprime ici avec tous les égards possibles, je ne nomme personne et je m'abstiens de raconter les faits à ma connaissance. J'espère bien qu'on ne me forcera pas à entrer dans de plus amples détails. Mais ce que je raconte ici est absolument indispensable pour faire comprendre aux autorités la difficulté qu'on peut rencontrer, en déployant le plus entier dévouement et désintéressement dans un but d'utilité publique. C'est bien désolant et décourageant et je peux, sans exagération, ajouter que ces tristes expériences m'ont profondément peiné.

ration et recommander à la première occasion de la réunion de tous les citoyens de la commune de Salvan, la conservation la plus religieuse de toutes les sculptures que j'ai découvertes chez vous. Malheureusement il ne me reste plus d'exemplaires de ma dernière brochure, mais si la chose vous intéresse, j'en ai envoyé à MM. Revaz (à l'Hôtel de l'Union) et Décaillet (à l'Hôtel des gorges du Triège). Ces citoyens mettront certainement avec empressement la brochure en question à votre disposition.

Dans l'espoir que vous voudrez faire ce qui dépend de votre autorité pour la conservation de monuments uniques dans leur genre et qui pourront contribuer à la fréquentation de votre jolie localité, j'ai l'honneur, Monsieur le Président, de vous présenter l'expression de mes sentiments très distingués.

B. REBER.

A part la spéculation brutale, l'ignorance, la mauvaise volonté et la jalousie d'industriels ou de savants, les sculptures préhistoriques ont rencontré encore des ennemis dans certains géologues entêtés, qui, sans se soucier beaucoup d'une étude approfondie, nécessaire cependant pour un jugement consciencieux, les ont de prime abord déclarées des produits de l'érosion. Cette dernière théorie a pris naissance avec le signalement des premières pierres à écuelles; à un moment donné, la discussion est même devenue assez vive, pour se calmer bientôt et disparaître ensuite très promptement. Les nombreuses découvertes et les publications de savants compétents mirent ces monuments hors de doute. Et cependant, dans une séance de l'Institut National Genevois, du 11 juin 1889, un géologue a prononcé textuellement ce qui suit :



« De toutes les pierres à écuellenes que j'ai vues, et de toutes celles qu'on a découvertes et déclarées pierres à écuellenes, il n'y en a pas une seule qui contienne des traces du travail de l'homme. Les prétendues écuellenes, cercles et rigoles ne sont autre chose que de l'érosion et s'expliquent très naturellement. Des géodes ou simples cristaux, qui se sont décomposés, ou qui sont tombés, ont laissé un trou qui par l'érosion s'est alors arrondi.

« Surtout le groupement qui est un argument pour les archéologues, n'en est pas un pour moi, au contraire. Les lignes d'écuellenes sont fort possibles par l'érosion, ainsi que les liaisons entre les écuellenes. C'est le même cas pour les dolmens, portant des écuellenes et des rainures.

« Aussi longtemps qu'on ne me montrera pas les traces de l'outil dans ces écuellenes et rigoles, je n'y admettrai pas la main de l'homme. »

Sans doute, à Genève, la question des sculptures préhistoriques n'avait jamais été soulevée et il fallait cependant, tôt ou tard, placer son opinion. J'ajouterai, de suite et avant de reproduire ma réplique, émise immédiatement en réponse à l'attaque, que ce même géologue, après avoir vu mes sculptures de Salvan, s'est lui-même très gentiment converti.

Comme les erreurs persistent, en général, bien davantage que la vérité et qu'il est même fort possible de voir, si ce n'est qu'isolement, surgir encore les mêmes idées fausses, tant de fois déjà réfutées et battues en brèche, je fais suivre ici quelques arguments qui prouveront clairement de quel côté siègent la vérité, l'équité et le bon sens, et de quel autre la prétention et l'entêtement, mêlés quelquefois de tant soit peu d'arrogance.

Donc, au commencement, soit par manie d'opposition ou

par jalousie de savants, soit qu'il y ait eu réellement erreur, la théorie de l'érosion a été en vogue contre les pierres à écuellen. C'était peut-être encore pardonnable à cette époque, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Comme la découverte des habitations lacustres, celle des pierres à sculptures a vivement impressionné, non-seulement les savants, mais notre génération tout entière. Il se peut, comme je viens de le dire, que quelques erreurs aient été commises, et que des creux déclarés artificiels ne fussent que le produit de l'érosion, il n'y a là rien d'étonnant du tout. Après la description des premiers échantillons, beaucoup de personnes qualifiées ou non, comme c'est toujours le cas, se sont empressées de signaler de ces produits. Je dois ensuite ajouter que je n'ai cependant jamais constaté personnellement le fait parmi les pierres à écuellen déclarées et reconnues comme telles par des personnes compétentes. Où se trouvent donc les exemplaires faux ? Evidemment je ne parle ici que des sculptures préhistoriques suisses et d'une partie de la France (la Savoie et le Jura français); il ne m'a pas encore été possible de vérifier les choses plus loin. Si on doit admettre qu'au commencement l'expérience et sans doute aussi le matériel de comparaison manquaient un peu, il en est autrement aujourd'hui que nous connaissons des milliers de sculptures semblables sur un très grand nombre de blocs et de rochers. Les plus grands savants s'en sont occupés et cette étude spéciale a été reconnue du plus haut intérêt scientifique. Vouloir soutenir encore la théorie de l'érosion serait tout simplement absurde et impossible.

En effet, il est facile de voir si les écuellen, circulaires ou ovales, sont arrondies et polies au fond. C'est ce qui est presque toujours le cas. L'outil employé consistait probablement en un silex ou autre caillou dur. Quelquefois on a

découvert des objets préhistoriques (outils en pierre ou en bronze) autour de ces monuments.

Le poli de l'intérieur des écuelles diffère notablement de n'importe quelle érosion naturelle. Que penser alors d'un professeur de géologie, qui nous prétend que les écuelles en question proviennent des cristaux ou géode? De quelle façon ce phénomène s'est-il produit? Est-ce que ce sont les cristaux et géodes qui se sont décomposés, ou la roche? Toutes les pierres à écuelles consistent en granit, gneiss, quartzite, serpentines ou autres roches très dures. Les minerais qu'elles contiennent sont très compacts et résistants : grenats, cristal de roche, feldspath, etc. Si quelque part un de ces cristaux vient à se détacher, il laisse l'empreinte exacte de ses facettes et angles, et cette excavation résistera sous cette forme aussi longtemps que la roche elle-même. Mais les écuelles ne présentent pas de facettes; elles sont arrondies et polies. D'autre part, si on admet des cristaux et des géodes pour la surface, où se trouvent les écuelles, souvent au nombre de cent et plus, il faut pour être logique, en admettre pour l'intérieur du même bloc. Or, jusqu'à présent il a été impossible de constater ce phénomène. Et cependant, il n'y a rien de plus facile que de s'assurer de ce fait. Je me suis beaucoup occupé de minéralogie et de géologie, j'ai observé les produits de l'érosion sous mille formes différentes, mais jamais sous une seule qu'on ait pu confondre avec une écuelle artificielle. Il est impossible de prendre au sérieux l'affirmation que non-seulement les écuelles, quel que soit leur groupement, mais aussi les écuelles reliées par des cannelures régulières, souvent en forme géométrique différentes en largeur et en profondeur, les cercles autour des écuelles, enfin tout ce qu'on voit sur ces pierres, sur les dolmens et autres monuments mégalithiques,

soient dus au simple hasard de la nature. Quelqu'un qui la connaît, la nature, ne soutiendrait pas de pareilles choses. Mais lorsque ces cannelures ou rigoles coupent à angle droit les stries glaciaires, comme c'est très souvent le cas, le rôle de ces prétendus géologues devient difficile, sans qu'ils s'en doutent, paraît-il. Ces traces sont parallèles et faciles à reconnaître. Les stries des glaciers, l'érosion par excellence, couvrent souvent de grandes surfaces de rochers. Par contre les rigoles et liaisons, c'est-à-dire toutes les sculptures préhistoriques, coupent dans tous les sens à travers ces stries glaciaires, elles ont donc été exécutées après celles-ci, et lorsque l'action des glaciers était terminée depuis longtemps.

Une seule sorte d'érosion pourrait, si l'action était arrêtée au moment voulu, donner à la rigueur un produit ressemblant plus ou moins aux écuellles artificielles. Ce sont les « moulins de glaciers ». Mais quand les écuellles sont placées sur des pentes verticales de rocher, comme j'en connais bien des exemples, l'argument tombe.

Je n'insiste pas davantage. Je sais que pour un grand nombre de personnes, cette explication ne fait que confirmer leur opinion. Si elle devait avoir le don d'en éclairer d'autres, tant mieux. Au reste je dirai : « Il n'est de pire sourds que ceux qui ne veulent pas entendre ».

Il me semble utile d'ajouter un exemple. Comme il y a des hommes superficiels qui, sans pouvoir ou vouloir étudier la question, nient tout simplement l'existence ou la possibilité des écuellles et d'autres sculptures primitives de ce genre, je me permets de les mettre en présence des beaux spécimens de Salvan, un joli coin de nature, facile à atteindre, prétexte admirable pour une courte et délicieuse excursion. Ils pourront se convaincre là qu'il n'y a plus possibilité

d'expliquer ces sculptures par l'érosion, argument très peu sérieux dès l'origine, et qui du reste n'a jamais été pris en considération par les archéologues, et encore moins par les géologues expérimentés.

Quant aux plaisants qui s'en moquent, pour lesquels ces traces mystérieuses des peuples primitifs ne présentent naturellement aucun intérêt, qui soutiennent qu'elles sont le fait de quelque berger, d'un oisif ou d'un enfant de notre époque, il suffira de leur montrer la pierre à sculptures découverte à Douvaine, dans un tombeau préhistorique de l'âge du bronze, et quelques autres, trouvées dans des stations lacustres du lac de Neuchâtel.

Pour clore le chapitre sur l'érosion, je dois ajouter que ces sculptures ont en général peu d'apparence, et que celui qui ne connaît pas leur signification pourrait bien, au premier abord, les prendre pour l'effet de la désagrégation ou un simple jeu de la nature. Mais l'observateur familier avec cette étude, lorsqu'il a enlevé sur un bloc erratique une couche séculaire de mousse et de lichen, et qu'il aperçoit de ces écuelles ou autres signes rentrant dans la même catégorie, sait bien vite qu'il se trouve, malgré la surface fruste de la pierre, en présence d'un monument laissé par nos ancêtres les plus reculés.

Mais il ne faut pas perdre de vue qu'il y a toute sorte de gens qui se croient observateurs. Ainsi quelquefois des hommes d'instruction supérieure, des professeurs, des médecins, etc., s'avisent d'émettre leur opinion, sans s'inquiéter de ce qu'ils n'ont pas fait une étude spéciale de la question. Il n'y a pas toujours malveillance, mais leur appréciation, un peu prétentieuse et, surtout fausse, prononcée à la légère, peut nuire beaucoup à la cause et la faire rétrograder auprès des habitants de la campagne, déjà suffisamment indifférents.

Dans cette catégorie entre une communication qu'un honorable professeur m'a envoyée. Il s'agit d'un monument connu depuis longtemps et profondément ancré dans la tradition populaire. C'est celui sur Mont-Valère, près Sion, décrit par Keller <sup>(1)</sup> et que j'ai simplement adopté dans ma série, vu qu'il avait un auteur, dont la compétence était universellement reconnue. Ces écuellenes sont hors de doute. Du reste, depuis cette époque, j'ai constaté dans le voisinage, des antiquités provenant d'habitations des plus anciennes époques <sup>(2)</sup>. Celles-ci, même si les monuments à sculptures n'ont pas la même provenance, leur donneront cependant de la plausibilité.

La communication en question est ainsi conçue : « J'ai examiné l'un des monuments décrits par vous, c'est la Pierre Druidique de Sion. Mais je veux vous avouer ouvertement, que malgré la forme exactement ronde et le poli de ces écuellenes, j'ai l'impression qu'elles ont été produites par l'eau qui coulait de la roche surplombante. »

D'après mes mesures, cette dernière supposition n'est pas fondée. Ensuite la roche contenant ces écuellenes est du quartz blanc pur et compact, d'une dureté extraordinaire. Au surplus, cette partie forme la surface vers la crête de la colline et on se demande d'où serait venue l'eau pour couler complaisamment dans ces écuellenes, abstraction faite, que

<sup>(1)</sup> D' Ferd. Keller. l. c. (Zeichen- oder Schalensteine).

<sup>(2)</sup> B. Reber. Excursion archéologiques dans le Valais. Genève 1891 (p. 30 à 33). — *Bulletin de l'Institut National genevois*, tome XXXI.

B. Reber. Zusammenstellung meiner archäologischen Beobachtungen im Kanton Wallis. *Indicateur d'Antiquités suisses*. Sixième volume, p. 382 et 522.

B. Reber. Ein Instrument aus Kupfer von Tourbillon bei Sitten. *Indicateur d'antiquités suisses*, 1896, p. 34.

pour les creuser par ce moyen, telles qu'on les voit, des millions d'années ne suffiraient pas.

Quelques guides de voyageurs parlent de ces monuments, mais très sommairement et en débitant des erreurs. Je me suis donné la peine d'envoyer à ces auteurs mes publications et des rectifications. Peine inutile. Les éditions suivantes, dans plusieurs langues, persistent dans leurs phrases stéréotypiques et fausses. Et cependant ici, il n'aurait fallu qu'un tout petit peu de bonne volonté. C'est une preuve de plus que la fabrication de certains « guides de voyageurs » s'exécute loin des soucis d'une exactitude historique et scientifique.

Comme jeune enthousiaste pour nos antiquités nationales, je me suis, dans ce temps-là, passablement éloigné aujourd'hui, imaginé que tout le monde devait, à ce point de vue, tout naturellement penser comme moi. Mais la désillusion ne s'est pas fait attendre, elle est même assez complète.

En effet, tous mes efforts personnels pour la conservation des monuments à sculptures préhistoriques n'ont été couronnés que de très peu de succès ! <sup>(1)</sup> Plein de découragement, je me suis décidé à publier le présent appel. Et pour justifier mon appréciation, je continue tout simplement à raconter très brièvement ce que j'ai fait dans ce but jusqu'à présent.

Comme je l'ai déjà mentionné, après chaque découverte de ces sortes de monuments, ma première pensée était toujours la recommandation la plus chaude de les conserver. Du reste, je n'ai jamais tardé à les faire connaître à leur juste valeur, en leur donnant la plus grande publicité possible. Cela est toujours de la première nécessité, et c'est

<sup>(1)</sup> Comparer la lettre de M. G. de Mortillet, p. 35 de cet opuscule. Elle parle du « succès » d'autres hommes dévoués.

le plus grand service à rendre à une cause : plus elle est connue, mieux elle est jugée. Pour rester fidèle à ce principe, je ne me suis pas contenté de la description des objets dans les revues scientifiques, mais j'ai largement utilisé la presse quotidienne. Depuis bientôt trente ans, je me suis fait un devoir patriotique de la conservation de nos antiquités en général, et non seulement des monuments à sculptures préhistoriques. Aussi je m'abstiens de répéter ici les nombreux appels à ce sujet, et je me permets de renvoyer les lecteurs aux travaux mêmes en question.

On croira peut-être qu'il n'y avait rien de plus facile que cela, et qu'il ne fallait pour ces publications qu'un peu de bonne volonté; c'est encore une erreur. Très souvent le dévouement pour une question de bien général suscite autant de haine et de jalousie qu'une affaire d'intérêt privé, et cela d'une façon d'autant plus intense que l'action sera plus méritoire. Après les jugements les plus bienveillants de la part des plus grands savants, donc non pas comme un inconnu, j'ai frappé à plusieurs portes pour publier, avec figures, les plus récentes découvertes de pierres à sculptures préhistoriques. « Pas d'argent », me répondait-on. Je me suis en attendant résigné à publier petit à petit les nouvelles trouvailles dans les revues de moindre valeur. Mais voilà tout-à-coup que le seul organe qualifié pour ces publications les refuse aussi, en me les renvoyant avec la remarque que cette revue « n'était nullement l'organe central pour les pierres à écuelles ». Il me restait encore l'étranger. Si on veut savoir comment je fus accueilli, à bras ouverts et avec enthousiasme, on n'a qu'à feuilleter les trois mémoires <sup>(1)</sup> richement

<sup>(1)</sup> *B. Reber.* — Die vorhistorischen Sculpturen in Salvan, Kanton Wallis. Mit zwei Abbildungen und vier Tafeln. Ardiv für Anthropologie. XX. Bd., 4. Heft. Separat, 4'.

*B. Reber.* — Die vorhistorischen Denkmäler im Einsischthal



illustrés que j'ai publiés dans les *Archives d'anthropologie*, organe de tout premier rang de la Société d'anthropologie d'Allemagne.

Sans doute, après ces publications et les appréciations, on ne peut plus favorables, des premiers savants compétents, mes compatriotes sont nécessairement revenus de leur opposition. C'était un peu tard. Longtemps avant, les archéologues et les anthropologistes se déclaraient unanimement d'accord sur la grande valeur scientifique de ces découvertes. Ce jugement me suffisait complètement. Néanmoins, je constate avec d'autant plus de satisfaction cette heureuse tournure, que la lutte a été difficile, vu que le véritable ennemi se dérobait constamment et que dans la fumée qu'il soulevait, on ne voyait pas trop clair.

Je ne dois pas négliger d'ajouter que, vu le peu de succès que toutes mes démarches ont obtenu auprès des plus intéressés à la conservation de ces monuments, je me suis adressé aux autorités fédérales, et je vais brièvement relever les passages les plus importants de mes lettres.

Voici d'abord en entier celle que j'ai adressée à M. Ruffy, conseiller fédéral, en date du 3 octobre 1897.

Très honoré Monsieur,

Il s'agit de monuments préhistoriques à sculptures, qui sont de très précieux documents pour l'histoire des plus anciens habitants de la Suisse. Leur grande importance était

(Wallis). Mit sechs Abbildungen und fünf Tafeln. Archiv. f. Anthrop. XXI. Bd. Separat, 4°.

B. Reber. — Vorhistorische Sculpturendenkmäler im Kanton Wallis. Mit 23 Abbildungen. Archiv f. Anthrop. XXVI. Bd.; 1. und 2. Heft. Separat, 4°, 25 S.

déjà reconnue par nos savants comme Troyon, Desor, D'Keller et d'autres. Mais à leur époque, on ne connaissait guère que des pierres à sculptures très simples. En suivant avec enthousiasme les traces de ces chercheurs d'un grand mérite et en travaillant énergiquement pendant plus de vingt ans, j'ai été assez heureux pour augmenter considérablement (environ d'une centaine) le nombre de ces monuments et pour en trouver de la plus haute importance. En effet, mes publications à ce sujet ont éveillé l'attention de tous les anthropologistes célèbres à l'étranger. Il faut avouer que parmi mes découvertes, il se trouve des sculptures très curieuses et compliquées, sans doute de nature à frapper particulièrement l'esprit et l'imagination. Sur leur signification, on se perd encore dans les hypothèses. Une chose est absolument sûre : leur très haute antiquité, la grande difficulté pour un peuple primitivement outillé de les produire exclusivement sur le granit et des roches quartzitiques très dures, d'où découlent leur grande importance et leur caractère monumental à cette époque reculée. Pour nous ce sont les plus anciens documents pour l'histoire suisse. Il semble donc tout naturel que tout le monde ait à cœur leur conservation. Mais on se trompe beaucoup en cela. Au contraire, les sociétés savantes, revues et musées, en Suisse, auxquels je me suis adressé ne m'ont nullement soutenu ou encouragé. Par contre la jalousie haineuse s'en est mêlée et on n'a rien négligé pour me décourager de cette étude, que je juge de la plus haute utilité et pour laquelle on me saura certainement gré, une fois le but de ces monuments un peu mieux connu. Cependant, pour les étudier et les comparer avec ceux d'autres pays, il faut les conserver et les respecter. Mais telle n'est pas non plus l'opinion des autorités cantonales et communales auxquelles je me suis adressé. Non seulement elles n'ont fait aucune démarche pour la conservation, mais

elles ne m'ont pas même répondu. Et comme par le passé, la destruction continue. Quand je parle de ces faits barbares aux congrès scientifiques, à l'étranger, tous les savants poussent un seul cri d'indignation et de stupéfaction. Aussi, de ce côté, il ne me manque pas de signes d'approbation et de célèbres sociétés savantes (toujours à l'étranger) m'ont témoigné leurs sympathies d'une façon bien encourageante, les anthropologistes du plus grand mérite me supplient de continuer mes recherches et surtout la campagne pour la conservation de ces monuments qu'on taxe d'une importance incalculable.

. . . . .  
Grâce à nos hautes vallées, bien à l'écart de la grande circulation, la Suisse possède aujourd'hui encore le plus grand nombre de ces monuments, mais il serait fâcheux d'en perdre un de plus. Dans la plaine et à proximité des habitations, tous ces blocs ont disparu depuis longtemps.

Si le Haut Conseil fédéral voulait bien m'accorder son appui pour l'appel en question, afin de l'illustrer convenablement et de le répandre en grand nombre, il rendrait déjà un grand service à la question. Je me tiens volontiers à sa disposition pour des rapports détaillés et une statistique descriptive complète. C'est le plus grand moment si l'on veut sauver encore certains monuments de la plus haute valeur. Ce serait infiniment regrettable si le mouvement en faveur de ces reliques précieuses ne se produisait pas à présent, avant que ce soit trop tard.

En voulant bien prendre en considération ma demande, vous m'obligeriez infiniment et vous rendrez un véritable service à la fois à la science et à la patrie. Dans cet espoir, je vous présente, très honoré Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et dévoués.

B. REBER.

Dans la présente brochure, j'ai un peu modifié le plan de cette publication, me réservant la description et la statistique générale pour un autre livre. Quant aux propositions concernant la conservation proprement dite, il fallait d'abord attendre pour savoir si oui ou non, les autorités fédérales voulaient prendre en considération ma proposition. Dans le cas affirmatif, une entente n'aurait certainement pas tardé, vu que depuis longtemps je me trouve absolument au courant de la question. Aussi le Haut Conseil Fédéral semblait en très bonne disposition, ce qui me remplissait de joie. Je croyais enfin cette question, un véritable cauchemar qui me privait de mon repos, en bon chemin d'aboutir à un heureux résultat. Mais le tout est retombé à l'état léthargique; nous voyons et sentons le mal qui s'accomplit autour de nous, sans pouvoir bouger.

A ce sujet, M. le professeur Dr Th. Studer, de l'Université de Berne m'écrivit, en passant, dans une lettre sur une autre question : « Votre demande au point de vue des études archéologiques dans le Valais, m'a été communiquée et je l'ai vigoureusement approuvée, à ma satisfaction avec succès. »

Je suis profondément reconnaissant à l'éminent savant de la manière franche et loyale avec laquelle il a soutenu mes propositions. Mais, comme on le sait, le succès est resté bien « platonique ».

Du second savant auquel le Haut Conseil Fédéral a soumis ma proposition, M. J. Heierli, à Zurich, j'ai reçu, en date du 23 octobre 1897, la communication suivante : « Il vous intéressera d'apprendre que le Département fédéral de l'Intérieur a soumis votre demande à mon appréciation et que j'ai répondu dans un sens favorable. Naturellement, tout dépend à présent encore beaucoup de la façon dont la chose sera entreprise. »

Cela en dépend tellement, paraît-il, que rien du tout n'a pu être entrepris jusqu'à présent !

En effet, déjà quelques semaines après, le 15 novembre 1897, la question ne semblait plus, à l'autorité fédérale, « suffisamment étudiée et claire ». C'était significatif. En tout cas, les choses en sont restées là, quoique je me sois, par plusieurs lettres encore, efforcé de disposer favorablement le Haut Conseil Fédéral.

M. le Conseiller fédéral A. Lachenal m'a toujours honoré de son sympathique concours et s'est déclaré parfaitement convaincu de l'utilité de ma proposition. Je lui en suis bien reconnaissant. Espérons que tant d'efforts dans un but patriotique et scientifique ne resteront finalement pas sans trouver un écho auprès d'hommes éclairés, qui sauront encore distinguer entre dévouement et spéculation.

Voir aussi peu d'entendement sur le sol natal pour une cause de pareille importance, c'est bien décourageant. Mais j'ai tenu bon, la cause en valait la peine, et quoique je sois loin d'attendre la moindre reconnaissance, ma satisfaction personnelle me suffit amplement, et surtout j'ai agi par acquit de conscience. J'ai cru et je crois encore que nous devons à nos générations futures la conservation des monuments préhistoriques. On la doit bien davantage que celle des antiquités du moyen-âge ; celles-ci peuvent avoir un intérêt au point de vue artistique, même quelquefois historique. Mais tout cela n'ajoute que peu à la connaissance générale du développement de l'humanité, et ne peut par conséquent que très rarement être taxé de scientifique, tandis qu'avec l'étude du préhistorique, nous sommes encore sur le terrain des problèmes ; les questions les plus importantes sur les origines de la civilisation sont à résoudre. Et le problème de la première écriture, qui ne peut-être que symbolique, hié-

roglyphique, compte, et cela ne souffre aucune contradiction, parmi les questions les plus éminemment importantes et intéressantes. Mais il paraît qu'il y a encore des gens qui croient que « les pierres à écuelles n'intéressent personne ».

Il y a malheureusement du vrai dans cette dernière phrase, qu'on m'a lancée dans une lettre et c'est justement pour remédier à ce fâcheux état de choses que je me suis donné tant de peine.

N'est-il pas surprenant que, du temps qu'on ne connaissait que des sculptures préhistoriques rudimentaires, les Fërd. Keller, les Troyon, les Desor, les Quiquerez et d'autres savants suisses leur vouèrent la plus grande attention, et que, lorsque, j'ai complété l'étude et que j'ai eu la chance de trouver de véritables monuments, des documents incomparablement plus importants, le sujet ne vaut plus rien ? Mais si les savants que j'ai cités tout à l'heure n'ont pas trouvé de continuateurs chez nous, le vent a porté la semence qu'ils ont jetée, au-delà des frontières de notre petite pépinière de jalousies, et la plantation aujourd'hui robuste, en pleine croissance, portera, sans nul doute, de beaux fruits.

Depuis plusieurs années déjà, je me suis occupé de la reproduction en plâtre de ces sculptures, ce qui ne sera pas facile, et pour plusieurs raisons. Qu'on se figure d'abord comment on arrivera avec les matériaux et les outillages volumineux, des ouvriers, etc., sur des sentiers à peine praticables pour des mulets, en haut dans la vallée de Nendaz, sur le haut plateau de Verbier, (1,800-2,000 m.), sur les Hubelwängen, au-dessus de Zmutt (2,200 à 2,400 m.), dans l'alpe Cotter, sur le Col du Torrent (environ 2,500 m.) et ainsi de suite. Nulle part on ne trouve des auberges (il n'est pas question d'hôtels), pas même le nécessaire pour l'entretien, et cependant le travail de chaque endroit exigera

plusieurs jours. Le transport des empreintes, d'abord en bas, au fond de chaque vallée, et de là à une gare, souvent éloignée de 10 à 12 lieues, ne sera pas une mince besogne non plus. Mais avec un peu d'énergie on y arrivera, et ce sera un immense service à rendre à la science.

Quant à la technique, elle ne laisse plus rien à désirer. Je me suis entendu avec les artistes qui, au Village suisse (Exposition nationale de Genève en 1896) ont exécuté ces reproductions surprenantes de vieilles sculptures et de blocs taillés pour les constructions anciennes. J'ai pensé bien faire d'en nantir la direction du musée national, à Zurich, en recommandant beaucoup la reproduction au moins de quelques-uns des plus remarquables monuments. Ces empreintes sont nécessaires pour notre Musée fédéral et pour l'enseignement aux Universités. Elles formeront des objets d'échange avec les institutions similaires de l'étranger.

Nous allons, une fois pour toutes, prendre position dans la question de ces monuments à sculptures. Il est temps qu'on réfute catégoriquement toutes les attaques sournoises et haineuses, et qu'on les taxe comme elles le méritent; le présent appel doit être considéré comme un premier à compte. Il se peut que tout le monde ne comprenne pas ces allusions. Mon dossier me permettra, si on le désire, de renseigner plus clairement.

Comme on le voit, non seulement je n'ai pas rencontré beaucoup de bonne volonté, mais encore j'ai eu souvent à me défendre contre les mauvaises dispositions. Je m'abstiens de raconter comment même la haine et la jalousie personnelles de certains hommes qui, par leur instruction, devraient se trouver au-dessus de ces mesquineries, ont empêché l'œuvre de description, et par conséquent de conservation des monuments en question, parce que pour conserver, il

faut d'abord connaître. Il en ressort clairement que j'ai entrepris plutôt une lutte qu'une œuvre de paix et de science. Il est pénible de voir par là une fois de plus comment le dévouement pour une question d'utilité publique rencontre une résistance opiniâtre, surtout s'il se base à son début déjà sur quelques succès. Loin de moi de tenir compte de tout cela ici. J'ai au contraire écrit cet appel dans un langage modéré, sans personnalité, sans parti-pris. J'ai dû, il est vrai, me défendre souvent d'entrer dans des détails pesant un peu trop sur mon cœur. J'en ai éliminé tout ce qui aurait pu froisser ou vexer. Les faits que je raconte ne doivent pas être considérés comme des reproches, mais comme une constatation que jusqu'à présent on n'a pas voulu comprendre la valeur de ces monuments. Je pense avoir clairement prouvé que l'initiative privée n'arrive pas au résultat désirable. Il faut l'appui et même l'ordre des autorités. C'est une fois de plus le cas ici de se rappeler qu'il faut imposer le bien au citoyen, ce n'est que plus tard qu'il s'aperçoit de la faute qu'il aurait pu faire par sa résistance irréfléchie. Souvent, sans doute, surtout dans les cas négligés, c'est trop tard.

Il est donc bien heureux qu'à tous ces actes de grossière ignorance, de négligence ou d'autres causes encore plus méprisables, je puisse opposer le jugement d'hommes élevés de pensée et indépendants de caractère. Si cela ne détruit pas l'ignorance, au moins cela la signale au reste de l'humanité, et l'on arrivera finalement à voir clair.

Il est en effet réjouissant de lire les œuvres de célébrités comme Gabriel de Mortillet, les professeurs Capitan, E. Cartailhac (France), Sir John Evans (Angleterre), Maurice Hœrnes (Autriche), E. Harroy (Belgique), etc. La liste complète serait trop longue. On verra quelques-unes de leurs appréciations plus loin.



Allons à présent, avant tout, au plus triste chapitre de cet appel, à l'énumération d'un certain nombre de destructions. Je n'en citerai que très peu, car il est inutile de nous retourner le couteau dans la plaie. On trouvera du reste tous les détails dans mes écrits, car je tiens beaucoup, pour autant qu'une statistique de ces monuments sera encore possible, à les mentionner, même les disparus.

Il est juste de dire que, depuis des siècles, même depuis l'occupation de notre pays par les Romains, époque à laquelle les constructions monumentales sont devenues habituelles, le matériel à proximité des habitations a été naturellement le premier utilisé. Ainsi, depuis l'époque romaine à travers le moyen-âge jusqu'à nos jours, beaucoup de ces anciens monuments ont disparu dans les murs des châteaux, églises et autres édifices. Quelques-uns de ces monuments ont sans doute été extrêmement curieux, de sorte qu'aujourd'hui encore, souvent longtemps après leur destruction, les légendes qui s'y rattachaient persistent dans la mémoire du peuple. Ici je ne m'occuperai que des destructions de notre époque, et de monuments ayant été mentionnés par les archéologues.

En première ligne vient Salvan, car je considère les sculptures de cet endroit comme une des plus importantes découvertes jusqu'à ce jour. Non-seulement l'ensemble de ces inscriptions remarquables est traité avec le dédain le plus incompréhensible et le plus déplacé, mais on en a détruit plusieurs parties figurant dans mes descriptions, alors que de toutes façons tout le monde était suffisamment renseigné sur leur grande valeur. C'est un véritable vandalisme et une négligence impardonnable. Un groupe de sculptures tout entier a été enlevé pour faire place à un passage sans importance, ensuite sur la première terrasse une figure,

représentant un cavalier, a été détruite sans doute par malveillance.

Dans le petit village de Villa, val d'Evolène, la curieuse pierre de Riva est tombée sous le massacre, sans but et sans utilité.

Dans le val d'Anniviers, une belle pierre à sculptures a fait place à une construction pour l'exploitation de mines, tombée en ruine elle-même depuis longtemps. A St-Luc, on a fait sauter en mille morceaux une belle pierre à sculptures, en creusant les fondations d'un hôtel.

Au val de Bagnes, on a même à déplorer la destruction d'un assez grand nombre de blocs à sculptures très curieuses. De la Pierre Malla le souvenir est resté très vif, de la Pirra à Riva également ; la plus à regretter est une pierre avec figure humaine au-dessus de Verbier. A Curá une figure unique dans son genre a été détruite par pur plaisir, et en même temps un grand nombre de blocs à sculptures.

Une petite pierre à sculptures de Vilette (Bagnes), décrite dans l'*Indicateur d'antiquités suisses*, Zurich, 1880, p. 1, avait disparu. Pendant plusieurs années, je me rendis sur les lieux pour la retrouver, mais sans résultat. Enfin M. Maurice Charvot, mon dévoué ami et compagnon de nombreuses excursions, l'a retrouvée dans une palissade bordant un pré. J'en ai fait l'acquisition et je l'ai expédiée à Genève.

Ces quelques exemples, choisis parmi le grand nombre se trouvant à notre connaissance, suffisent pour signaler les faits. Ajoutons aussi qu'aussitôt qu'on fait connaître de ces monuments et qu'on les abandonne sans surveillance, les étrangers comme les gens du pays s'y transportent et se croient obligés d'y gratter les initiales de leur nom, ce qui demande souvent une patience incroyable. Si on voulait employer la dixième partie de la peine qu'on se donne pour

détruire ou gâter ces antiquités, à une surveillance constante, nous n'aurions pas à déplorer la perte d'un nombre aussi considérable de monuments. Cette surveillance est nécessaire. Elle peut s'exercer sans beaucoup de peine par le Conseil municipal de chaque localité. Mais nous ne pouvons plus, sans broncher, assister encore longtemps à ce spectacle navrant de la destruction brutale et malveillante. Il faut prendre les décisions nécessaires pour la conservation de ces monuments; et c'est aux instruits, aux éclairés d'agir.

Je crois le moment venu de citer les appréciations des savants sur ces monuments. Un des plus éminents érudits, qui est mort dernièrement, était M. Gabriel de Mortillet, professeur d'anthropologie à Paris et conservateur au Musée national de St-Germain-en-Laye, considéré comme le chef de l'Ecole préhistorique actuelle. Je reproduirai de lui les jugements suivants :

• En Suisse, M. B. Reber, de Genève, vient de publier ses *Excursions archéologiques dans le Valais*. Touriste infatigable, il a visité toutes les pierres à légendes du canton, et il donne sur elles de fort intéressants détails. Il y en a de très curieuses. Après avoir précédemment démontré la fausseté des prétendus dolmens de Mont-Bavon, il cite une curieuse table soutenue par deux cales. Il s'occupe surtout des pierres avec cupules, dites pierres à bassins, recherches d'autant plus importantes que le sujet est malheureusement encore bien vague ».

(*Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, 1891, p. 115.)

• Si un autre problème, celui des pierres à bassins, n'est pas complètement élucidé, ce n'est pas la faute des observateurs suisses. M. Reber, de Genève, vient sous le titre de

*Sculptures préhistoriques de Salvan*, canton du Valais, de grouper les observations qu'il a faites sur ce sujet dans toute cette partie de la Suisse. Il joint de bonnes figures au texte. C'est la meilleure méthode pour faire avancer les questions ».

*(Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, 1892, p. 196.)*

« Genève enregistre avec le plus grand soin les découvertes archéologiques qui sont faites sur son territoire et dans ses environs. Excellent exemple qui devrait être suivi partout. Nous avons à citer un travail très soigné de M. B. Reber, concernant cet inventaire (les pierres à sculptures y comprises) ».

*(Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, 1892, p. 295.)*

« Passant de cet inconnu à un autre inconnu, nous nous trouverons en face des pierres à écuellen. M. B. Reber qui s'est dévoué avec ardeur à leur étude, continue d'abord une investigation comme touriste; il a exploré cette année les vallées d'Evolène et de Binn, dans le Valais, et il a publié le résultat de ses précédentes recherches sous le titre de *Monuments préhistoriques dans le val d'Anniviers, Valais*. Non seulement l'auteur décrit avec soin les pierres à bassins qu'il a rencontrées et déjà signalées à Saint-Luc et à Grimentz, mais il en donne de grandes et belles figures. C'est une démonstration complète de la réalité de ces pierres comme monuments dus à l'intervention de l'homme. La démonstration est faite, mais il reste encore deux grands inconnus, l'âge de ces monuments et leur destination, leur sens. Espérons que M. Reber, par ses persévérantes recherches, arrivera à une solution complète ».

*(Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, 1893, p. 28.)*

« B. REBER. — *Vorhistorische Sculpturendenkmäler im Kanton Wallis* (Schweiz). Monuments avec sculptures préhistoriques, 1896, in-4, 23 fig. L'auteur de cette intéressante brochure, M. B. Reber, qui habite Genève, s'est adonné d'une manière toute spéciale à l'étude des pierres à cupules. Ces pierres en roches diverses présentent sur des surfaces plus ou moins planes de petits godets hémisphériques creusés régulièrement avec soin. On les avait appelées tout d'abord pierres à écuelles. Mais sous ce nom, on a décrit grand nombre de cavités, de formes et surtout de dimensions des plus variées, qui sont de simples excavations produites dans la pierre par les actions atmosphériques. Les godets, au contraire, sont beaucoup plus réguliers, varient dans des proportions bien plus restreintes et présentent des caractères plus ou moins nets d'un travail intentionnel. Dans quel but ce travail a-t-il été exécuté ? Nous l'ignorons encore. Raison de plus pour bien étudier ces monuments, afin de résoudre le plus tôt possible ce mystère.

M. Reber rend donc un véritable service à la science en poursuivant ses recherches. Non content de publier des notes en français et en allemand, il a offert au musée de l'Ecole d'anthropologie un bel échantillon de pierre à écuelles, provenant de la Haute-Savoie. C'est surtout dans le Valais que M. Reber poursuit ses recherches. Il présente aujourd'hui un travail d'ensemble avec nombreuses figures à l'appui. Le nombre des cupules est très variable sur chaque pierre. Il peut n'y en avoir qu'une seule, parfois elles atteignent la centaine. Tous les intermédiaires se rencontrent. Leur distribution paraît des plus irrégulières. Elles sont tantôt sur une surface horizontale, tantôt sur des surfaces inclinées et même verticales. Parfois les cupules sont entourées d'un cercle, plus rarement elles présentent un canal sinueux en forme de queue. Parfois même, d'après

M. Reber, il est des cercles qui portent une croix inscrite. L'auteur a bien voulu nous confier une de ses figures qui donne presque toutes les formes qu'on rencontre dans le Valais. En Ecosse, où il y a de fort curieuses pièces à cupules qui ont été décrites avec beaucoup de soin, les cupules complexes sont beaucoup plus abondantes. Leur constatation dans le Valais est un très intéressant rapprochement ».

*(Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, 1897, p. 58.)*

« La littérature ou bibliographie concernant les pierres à bassins, à écuelles ou plus exactement à cupules est déjà trop abondante pour que nous donnions la liste détaillée de tous les travaux publiés. Nous indiquerons seulement comme ayant écrit sur ce sujet en Angleterre, George Tate, pour le Northumberland; William Frazer et George Coffey, pour l'Irlande; John Stuart et J.-Y. Simpson, pour l'Ecosse.

Les Suisses ont aussi publié de nombreux et intéressants travaux sur ces pierres. Nous pouvons citer Ferdinand Keller, Vionnet, E. Desor, B. Reber. Rivett Carnac a décrit les rochers à cupules de l'Inde, Guiseppe Piotti, les pierres erratiques, également à cupules, du Piémont. En France, il s'est produit quelques travaux sur le même sujet. L'Ecole d'Anthropologie de Paris a reçu de M. Reber un fort intéressant échantillon de ces pierres à cupules, venant de la Haute-Savoie. La Revue de l'école de février 1897, page 58, a rendu compte de la dernière publication de M. Reber et reproduit une de ses figures. Enfin, dans ma *Formation de la nation française*, qui vient de paraître, à propos des écritures employées en France je résume la question des pierres à cupules ».

*(Association Française pour l'avancement des sciences. L'intermédiaire de l'Alfas, tome II, 1897, p. 190.)*

Enfin pour connaître plus exactement son opinion au sujet de la valeur de ces monuments, je lui ai adressé une demande spéciale. Voici sa réponse :

• St-Germain-en-Laye, près Paris, le 12 août 1897.

Cher Monsieur Reber,

Vous avez parfaitement raison d'organiser une croisade en faveur de la conservation des monuments historiques et surtout préhistoriques. Ces derniers sont plus menacés que les autres, étant généralement plus simples et moins compris du grand public, *grand* comme nombre, mais malheureusement pas comme intelligence. Votre œuvre est d'autant meilleure que vous vous trouvez dans un milieu peu favorable. Un de vos compatriotes, M. le professeur Alphonse Favre avait pris en main la défense des blocs erratiques. Il en avait fait estampiller avec des plaques de bronze sur divers points du Salève, les vouant ainsi à l'immortalité. Eh bien, la plupart de ces blocs ont disparu avant leur sauveur. Je vous souhaite plus de succès, et j'espère que mon souhait se réalisera, car l'instruction se répand de jour en jour et doit produire de bon fruits, surtout quand elle est stimulée par un homme actif et éclairé comme vous.

(Signé) G. de MORTILLET. »

M. le professeur Dr J. Ranke, à Munich, sous date du 18 mai 1897 s'exprime ainsi : « C'est avec un profond regret que j'apprends la nouvelle de la menace de destruction que courent certains documents à sculptures préhistoriques et la disparition d'autres. La perte de ces monuments, ces plus anciens documents de l'histoire de l'humanité dont vous avez entrepris l'étude avec un si grand succès, serait tout à fait irréparable. Je considère donc comme un devoir de tous ceux qui ont consacré leur vie à ces études, de protester

coup de nouvelles découvertes. Mais surtout je souhaite aussi de réussir à intéresser les autorités à la conservation de ce précieux matériel, absolument unique dans son genre. Il semblerait que dans un pays comme le vôtre, où tant de vos compatriotes se sont déjà voués à l'étude préhistorique, on ne devrait pas rencontrer de pareilles difficultés. J'ose donc espérer que votre dévouement et vos démarches au point de vue de la conservation de ces monuments ne resteront pas vains.

« Je suis enchanté que mon étude sur le « Höhencultus » <sup>(1)</sup> (le culte des hauteurs) vous ait pu rendre quelque service dans vos beaux travaux et puisse ainsi porter des fruits. C'est avec la plus grande impatience que nous attendons vos descriptions ultérieures de nouvelles découvertes. »

Très souvent déjà M. le Dr J. Naue dans sa Revue préhistorique a saisi l'occasion de recommander mes études sur les monuments à sculptures préhistoriques. Mais ici je dois traduire surtout une lettre qu'il m'a adressée spécialement au point de vue de la conservation des dits monuments : « Votre idée, dit ce savant, d'éditer une publication spéciale dans le but de rendre attentives à la valeur et à l'importance de vos études sur les monuments préhistoriques les autorités et la population de votre pays, sera saluée joyeusement par tous ceux qui connaissent la portée de vos découvertes. Depuis une longue série d'années, à grand'peine et en luttant avec beaucoup de difficultés, votre persévérance vous mène à faire connaître des résultats des plus surprenants de vos études sur les nombreux monuments préhistoriques de votre pays. Personnellement, je désirerais que votre appel pour la conservation de ces vénérables témoins

<sup>(1)</sup> *Ferd. Freiherr von Andrian*. Der Höhenkultus asiatischer und europäischer Völker. Eine ethnologische Studie, Wien 1891.



énergiquement contre une pareille barbarie. Je comprends qu'après avoir poussé aussi loin les recherches dans ce groupe d'antiquités, après avoir étudié vous-même avec autant de succès et en avoir découvert un si grand nombre, que la destruction de quelques-uns et la menace que courent d'autres de ces monuments, vous ébranle profondément et je souhaite que vos démarches pour les sauver soient couronnées du succès le plus complet. »

De plusieurs lettres de M. le baron Ferd. d'Andrian, président de la *Société d'Anthropologie* d'Autriche, j'extrais les passages suivants : « De retour du Congrès d'anthropologie de Lubeck, je ne peux pas m'empêcher de vous exprimer mes regrets que nous n'y ayons pas été favorisés par votre présence, ayant eu l'espoir de vous saluer personnellement et, en même temps, d'apprendre les nouveaux résultats de vos persistantes recherches sur les monuments à sculptures préhistoriques de la Suisse. Vos travaux qu'on ne saurait jamais assez estimer sont même au point de vue méthodique au-dessus de toute attaque. Vous avez inauguré un nouveau chapitre de l'histoire primitive de l'homme, dont on comprendra seulement la portée scientifique après une étude comparative de toutes les antiquités analogues de l'Europe. Quel dommage que vous n'ayez pas été avec nous au Musée de Kiel ! Au moyen de grandes pierres à écuelles qui s'y trouvent et qui me semblent présenter quelques ressemblances avec vos monuments suisses, vous auriez trouvé l'occasion d'y intéresser vivement les préhistoriens de l'Allemagne et du Nord, en même temps que de provoquer un élan tout nouveau dans l'étude de cette importante question. Espérons que ce vœu se réalisera l'année prochaine à Brunswick.

« Je souhaite que cet été (1897) vous favorisera de beau-

d'une grande et très ancienne époque rencontre non seulement partout dans votre patrie une attention bien méritée, mais surtout que vos efforts soient soutenus et qu'on ne néglige rien pour vous aider à conserver ces documents importants, qui semblent se trouver particulièrement nombreux en Suisse. Ces pierres monumentales avec leurs anciennes figures ou signes isolés sont incontestablement des documents, dont l'importance pour l'archéologie préhistorique, grâce à vos heureuses découvertes et à vos recherches persévérantes, ne sera plus méconnue.

« Votre œuvre mérite d'être généralement et énergiquement soutenue. Que chacun comprenne son devoir de protéger et de conserver, avec vous, ce qui reste encore de ces monuments.

« A vous je souhaite encore beaucoup de bonheur dans vos études et vos découvertes. Veuille le sort vous réserver la satisfaction de soulever toujours davantage le voile qui couvre encore ces monuments.

« Que toujours le même courage vous soutienne dans ces travaux studieux. Ce n'est que pour l'homme sérieux, qui ne pâlit pas devant les peines, que jaillira la source profondément cachée de la vérité. »

M. le Dr R. Lehmann-Nitsche, chef de la section d'anthropologie au Musée de la Plata (Argentine), a publié dans les « *Prähistorische Blätter* » de Munich une appréciation élogieuse, dont je ne reproduis ici que les principaux passages :

« M. Reber, de Genève, vient d'ajouter un nouveau chapitre à la série de ses découvertes préhistoriques en Suisse, et cela par la publication d'un mémoire dans les « *Archives d'Anthropologie* », qui contribuera à élargir le champ de nos connaissances dans le domaine si curieux des sculptures

primitives. Jusqu'à présent personne ne se doutait de l'extension de ces monuments en Suisse ; on avait bien signalé çà et là la présence de quelques pierres à écuelles, analogues à celles observées dans d'autres pays ; mais c'est à M. Reber que revient le mérite de les avoir étudiées systématiquement, d'avoir prouvé leur connexion et d'avoir mis hors de doute leur origine artificielle. Aussi longtemps qu'on ne connaissait que des cas isolés de ces monuments, on était tenté de les expliquer par des causes naturelles, comme l'érosion ; mais aujourd'hui que M. Reber a prouvé leur grande extension et les combinaisons les plus variées des sculptures, aucun doute n'est désormais permis. Très judicieusement nous voyons cet infatigable chercheur étendre le rayon de ces observations non seulement sur les sculptures, mais aussi sur le caractère du groupement des blocs, leur situation, les passages alpestres de l'antiquité pouvant avoir de la relation avec ces monuments, ensuite tous les blocs particulièrement frappants par leur grandeur ou leur forme et se trouvant dans le voisinage, même s'ils ne sont pas pourvus de sculptures, tout cela élargit l'horizon des suppositions sur ces monuments d'une façon imposante.

• Si d'un côté l'éloignement de tout courant du monde de ces hautes vallées alpestres a été favorable à la conservation de ces monuments, il était grand temps cependant de s'en occuper, car encore dans ces dernières années, on en a détruit un certain nombre parmi lesquels justement quelques-uns des plus intéressants. Il est vraiment opportun que l'Etat en prenne la protection en mains. C'est, depuis longtemps déjà, le cas pour la Hollande, la Suisse s'associera certainement à cette mesure pour conserver ces témoins de culture de la haute antiquité et pour les préserver du vandalisme de notre époque. •

M. le D<sup>r</sup> Th. de Liebenau, archiviste cantonal de Lucerne <sup>(1)</sup> écrit : « Les pierres à écuellen dont M. B. Reber a découvert un nombre particulièrement élevé dans le Valais, comptent parmi les plus anciens et les plus remarquables monuments préhistoriques de la Suisse ».

Toujours dans le but de faire le mieux possible ressortir l'importance de nos monuments préhistoriques, je me suis décidé à m'adresser aux sociétés scientifiques. Voici ma lettre à la section des Sciences Morales et Politiques, d'Histoire et d'Archéologie de l'Institut National Genevois, suivie de la réponse.

« Genève, le 14 octobre 1898.

Monsieur Henri Fazy, secrétaire général de l'Institut National Genevois.

Monsieur et très honoré Collègue,

« J'ai eu l'honneur de vous exposer, il y a déjà bien longtemps l'importance de la conservation des monuments préhistoriques, dont je m'occupe tout particulièrement depuis une longue série d'années. Pour intéresser nos autorités suisses et cantonales, d'une façon efficace, à cette œuvre, il me faudrait l'appui moral des sociétés scientifiques et c'est dans ce but que je me permets de vous rappeler notre conversation à ce sujet. Je vous prierai donc instamment de bien vouloir exposer cette demande au comité général de l'Institut National Genevois, pour obtenir son approbation et son soutien moral dans le travail compliqué et dur que j'ai entrepris pour conserver les vestiges monumentaux les plus anciens de notre cher pays. Il n'en reste plus beaucoup qui aient échappé au vandalisme et à l'ignorance, et ils

<sup>(1)</sup> D<sup>r</sup> Th. von Liebenau. Zur Litteratur über die Schalensteine. (Katholische Schweizer-Blätter, 1899, p. 116).

tendent à disparaître également. Il est grand temps qu'on s'en occupe. Il faut un élan chaleureux et j'espère que, dans vos sentiments patriotiques, vous voudrez bien exprimer au nom du dit comité, votre satisfaction et quelques paroles d'encouragement.

« J'ai consacré beaucoup de temps et d'argent à l'étude des monuments en question, sans compter les peines qu'elle m'a causées. Les savants les plus célèbres du monde se sont prononcés avec enthousiasme sur le succès de ce travail considérable et je pense que mes compatriotes, qui devraient y avoir un bien plus grand intérêt, ne voudront certainement pas rester en arrière.

« En comptant sur votre bienveillant concours, veuillez agréer l'expression de ma haute considération.

B. REBER. »

« Genève, le 27 novembre 1898.

Monsieur et honoré Collègue,

J'ai communiqué à la section des Sciences Morales et Politiques, d'Histoire et d'Archéologie, la lettre que vous m'avez adressée en date du 14 octobre et la Section m'a chargé de vous féliciter du zèle et de la persévérance que vous déployez dans vos recherches archéologiques. Je suis heureux d'être l'interprète de la Section, et vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de ma considération distinguée.

Le Président de la Section :

*Signé* : HENRI FAZY. »

Je reproduis ici encore une démarche semblable à celle qu'on vient de lire, auprès de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, avec la réponse de son président M. E. Rivoire.

• Genève, le 7 novembre 1898.

Monsieur,

Malgré tous mes efforts que je fais depuis longtemps pour sauver les monuments à sculptures préhistoriques, toutes les années on en fait détruire, par ignorance, spéculation et même malveillance. Si on continue ainsi, d'ici à quelques années, il ne restera plus beaucoup de traces de ces vestiges anciens, extrêmement intéressants. Ils disparaîtront même avant qu'on ait eu le temps de les étudier d'une façon approfondie.

Dans un appel général, j'ai l'intention de m'adresser aux autorités, aux amis de nos antiquités nationales et à tout le monde, pour les avertir de l'importance de ces monuments et demander de les respecter et de les conserver.

Un certain nombre de savants, les plus renommés dans le monde au point de vue de l'anthropologie et de l'archéologie préhistorique, auxquels j'ai demandé l'appui moral dans cette œuvre, m'ont adressé des lettres élogieuses et soutiennent cette démarche énergiquement et de toute leur autorité. Dans le même but, je m'adresse à présent aux comités de quelques sociétés d'histoire et d'archéologie. Vous ne connaissez pas les peines que je me suis données depuis trente ans pour l'étude de ces monuments, mais vous savez que je suis arrivé à des résultats surprenants. J'espère que vous et votre comité, vous voudrez bien vous prononcer en faveur de la conservation de ces monuments et protester avec indignation contre la destruction par manque d'intérêt et ignorance.

Espérant pouvoir compter sur votre sympathie dans cette question purement de dévouement, veuillez agréer, Monsieur le président, l'assurance de ma considération très distinguée.

B. REBER. »

• Genève, le 13 novembre 1898.

Monsieur et cher Collègue,

J'ai donné lecture de votre lettre à la Société d'histoire dans sa séance du 10 courant. Votre programme est trop conforme au but qu'elle poursuit pour qu'elle n'approuve pas vos efforts en vue de la conservation des monuments anciens. Les occasions, malheureusement trop rares, où son intervention dans ce sens a pu être utile, ne l'ont jamais laissée indifférente et vous pouvez compter qu'il en sera toujours ainsi.

Veuillez agréer, Monsieur et cher collègue, l'assurance de mes sentiments dévoués.

*Signé :* Emile RIVOIRE. »

Je pense avoir clairement démontré que tous les anthropologistes sont d'accord sur l'importance de ces monuments comme documents des époques préhistoriques, que leur conservation n'est pas seulement désirable, mais qu'elle incombe à chaque pays comme un devoir sacré, s'il ne veut pas mériter le reproche de négliger ses ressources scientifiques, et que jusqu'à présent presque rien n'a été fait, ni de la part des autorités, ni de la part des différentes sociétés pour leur conservation.

J'ajouterai ici, que partout où c'est possible, il faut conserver ces monuments sur l'emplacement même où on les découvre. Celui-ci est pour l'étude approfondie tout aussi important que le monument lui-même. Etant donné le caractère mystérieux de ces sculptures, en général peu artistiques, par contre très anciennes et certainement étroitement liées avec la contrée, les deux vont ensemble et leur valeur n'est complète que quand on a laissé un pareil monument intact à son emplacement original. Evidemment, s'il n'est pas pos-

sible de faire autrement pour les sauver de la destruction, on les transportera, après une observation très exactement prise sur place, dans des promenades publiques ou dans des musées. Ceux-ci aussi s'en sont peu souciés jusqu'à présent. Un très petit nombre en possède, et encore sont-ils relégués dans quelque coin ou recoin, on les dirait oubliés et en tout cas peu estimés. C'est que les savants qui connaissent leur valeur n'ont pas toujours le mot à dire dans les administrations (crédits, musées, etc.), tandis que les directeurs de musées préfèrent souvent d'autres spécialités, plutôt artistiques que scientifiques.

Quel serait donc le meilleur chemin à suivre pour une conservation méthodique et générale sur tout le pays ? Pour conserver, il faut d'abord connaître. Comme un bon nombre de ces monuments sont signalés dans les revues et livres, il ne manque qu'un rapport général, une statistique, mentionnant exactement le nombre, les lieux, les noms, sommairement les sculptures, l'année de la découverte, les noms des propriétaires, les points particuliers, etc.

Tous les monuments menacés de destruction ou dont l'avenir serait douteux seraient spécifiés sur une liste à part, de manière à rendre les démarches faciles et immédiates. Pour rendre encore plus facile cette entreprise, on grouperait ces monuments par commune, par canton, par vallée, etc., d'après leur nombre et leur disposition.

Pour le moment un certain nombre de monuments menacés de destruction ou absolument négligés se trouvent signalés dans mes écrits et l'œuvre pourrait commencer de suite. Pour tous les renseignements, du reste, je me tiens toujours avec plaisir, à la disposition des intéressés.

Les communes et les cantons voudront certainement, dans une certaine proportion, participer à cette œuvre



patriotique. Il suffirait probablement de rendre attentifs officiellement les gouvernements cantonaux respectifs pour qu'il soit procédé à une organisation convenable sur ce terrain.

Il est donc absolument indispensable que l'ordre parte d'un point central et autorisé, j'entends le Conseil fédéral qui nommerait un rapporteur ou remettrait la question à une commission.

Nous avons vu quel effet peuvent obtenir les démarches privées auprès des autorités cantonales et communales. Il en découle clairement que seulement d'autorité en autorité il peut se produire une plus heureuse influence et je veux espérer qu'on ne tardera pas à le reconnaître en haut lieu. Le moment d'agir est venu, si on a l'intention de sauver ces documents pour l'étude de l'histoire des peuples primitifs de la Suisse.

Dans ces hautes vallées, souvent dans des parties rocheuses et sauvages, sans chemins et éloignés d'habitations, l'étude et la recherche de ces monuments ont été très difficiles et coûteuses, les voyages ont exigé beaucoup de temps et de patience, mais le résultat a été supérieur à toute espérance. Veut-on, à présent, après tous ces sacrifices, laisser infailliblement perdre cette acquisition ? Est-ce que notre génération qui, dans son insouciance, ne semble pas toujours saisir l'importance des sujets, crevant cependant les yeux à certains observateurs et leur faisant pousser de grands cris, veut assumer encore les reproches de nos descendants, d'avoir laissé dépouiller le pays des ancêtres de tout ce qui lui aurait donné un véritable intérêt et de leur fournir le droit de nous maudire dans la tombe ?

J'ai déjà dit qu'une fois que la surveillance sera décrétée partout, les maires des communes feront respecter la loi, avec le concours des gardes-champêtres.

Les reproductions seront d'une grande utilité, au moins celles des principaux monuments. Beaucoup de ceux-ci se trouvent à des endroits inaccessibles pour la plupart des citoyens, et encore faut-il la chance de les trouver. Tandis que les reproductions exactes peuvent s'étudier commodément dans les musées ; ce sera le meilleur moyen de propagande. Il faudrait en outre en envoyer aux musées et aux écoles d'anthropologie de l'étranger ; on s'intéresse beaucoup à ce genre d'études, et ce sera là un excellent moyen d'attirer à notre pays de nouveaux amis et admirateurs.

Quoiqu'il s'agisse d'une spécialité dans les recherches préhistoriques, j'espère avoir démontré qu'elle vaut la peine qu'on s'en occupe, qu'on peut y placer son honneur, son patriotisme, et rendre service à la science et à son pays à la fois.

Plus l'époque d'observation est longue et plus elle est reculée, plus son étude présente d'intérêt pour l'anthropologie. Ceux qui font valoir surtout le moyen-âge et peut-être encore l'époque romaine, pour négliger les époques préhistoriques avec un certain dédain, en essayant même de regarder de très haut les savants qui s'en occupent, se trouvent dans une déplorable erreur. Leurs descriptions, je le repète, peuvent avoir de l'intérêt pour l'histoire des arts, des mœurs, etc., mais n'avanceront pas beaucoup les études anthropologiques. Il n'en est pas de même de l'étude du préhistorique ; chaque pas qu'on y fait est un pas en avant pour la science.

\* \* \*

Il ne sera certainement pas superflu de connaître mes travaux ayant trait aux monuments à sculptures préhistori-

ques. Je me fais un devoir d'en joindre ici la liste pour clore cet exposé :

REBER B. — *Vorgeschichtliche Anzeichen aus der Umgebung von Solothurn*. ANTIQUA. 1883, S. 84 und 90.

— *Das Meyer'sche Denkmal bei Aarau*. ANTIQUA. Unterhaltungsblatt für Freunde der Altertumskunde, 1883, S. 92.

— *Les prétendus dolmens au Mont-Bavon en Valais*, dans LE MONDE DE LA SCIENCE ET DE L'INDUSTRIE, 1888, p. 167, avec figures.

— *Die vorgeblichen Dolmen auf dem Mont-Bavon*. Monatsrevue ANTIQUA, Spezialzeitschrift für Prähistorie, 1888.

-- *Notice sur les dolmens*. Communication faite à l'Institut National genevois, section des sciences naturelles, à la séance du 12 novembre 1888. BULLETIN DE L'INST. NAT. GEN., tome XXIX.

— *Causeries sur les monnaies gauloises*. I. Monnaies considérées comme remèdes. Avec une figure. II. Rapport entre les emblèmes et les symboles qui ornent les monnaies celtiques ou gauloises et les sculptures que l'on remarque sur certains monuments préhistoriques. BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ SUISSE DE NUMISMATIQUE, 1890, p. 258-261.

— *Notice sur un bloc erratique appelé La Plate, situé au Mont-Salève*. REVUE SAVOISIENNE, publication mensuelle de la Société Florimontane. Annecy, 1890, p. 195-198.

— *Die Einwohner der Schweiz in vorgeschichtlicher Zeit*. AUS: SAMMLUNG VON POPULÄREN VORTRÄGEN GEHALTEN IN DER TAFELRUNDE FREISINNIGER DEUTSCHSCHWEIZER IN GENÈVE. In 8°, 22 S., Genf, 1890.

— *Dernières recherches archéologiques aux environs de Genève*. Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique. Compte-rendu de la dixième session à Paris, 1889. Paris, E. Leroux, 1891, p. 621, avec 1 pl.

— *La Pierre-aux-Dames de Troinex-sous-Salève*. REVUE SAVOISIENNE etc. 1891, p. 382-385, avec 4 figures.

— *Zusammenstellung meiner archäologischen Beobachtungen im Kanton Wallis*. ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE. Zürich 1890, p. 382-385; 1891, p. 522-527.

— *Excursions archéologiques dans le Valais*. BULLETIN DE L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS, tome XXXI; 1891.

— *Vorhistorisches aus dem Wallis*. ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE, Zürich 1891, p. 565.

— *Vorhistorisches aus dem Eringerthal und den Nendaz-Alpen*. ANZ. F. SCHWEIZ. ALTERTUMSKUNDE. Zürich, 1891, p. 569.

— *Die vorhistorischen Sculpturen in Salvan, Kanton Wallis (Schweiz)*. ARCHIV FÜR ANTHROPOLOGIE. XX. Band, 4. Heft, 1891, nebst Abbild. u. Tfln.

— *Recherches archéologiques dans le territoire de l'ancien évêché de Genève*. MÉMOIRES ET DOCUMENTS DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE GENÈVE, tome XXIII.

— *Die vorhistorischen Denkmäler im Eifischthal (Wallis)*. ARCHIV FÜR ANTHROPOLOGIE. XXI. Band, 3. Heft, 1892.

— *Recherches archéologiques dans les vallées d'Evolène et de Binn en Valais*. Genève 1892.

— *Vorhistorische Monumente und Sagen aus dem Eringerthal*. ANZEIGER FÜR SCHWEIZER. ALTERTUMSKUNDE. Zürich, 1893, p. 174.

— *Vorhistorisches aus dem Binnenthal*. INDICATEUR D'ANTIQ. SUISSES. Zürich 1893, p. 179.

— *Vorhistorische Denkmäler im Bagnes-Thal (Wallis)*. Zürich, 1894, INDIC. D'ANTIQ. SUISSES, p. 354.

— *Die vorhistorischen Sculpturendenkmäler der Schweiz und speciell diejenigen des Kantons Wallis*. BERICHT ÜBER DIE II. GEMEINSAME VERSAMMLUNG DER DEUTSCHEN UND DER WIENER ANTHROPOLOGISCHEN GESELLSCHAFT IN INNSBRUCK VOM 24 BIS 28. August 1894, p. 112-117.

— *Verschwundene Schalensteine auf dem Alvier*. ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE. Zürich, 1895, p. 413.

— *Vorhistorische Anzeichen im Turtmannthal und Nachträge aus dem Wallis*. INDIC. D'ANTIQ. SUISSES, Zürich, 1895, p. 140.

— *Weiteres aus dem Bagnes-Thal*. INDIC. D'ANTIQ. SUISSES, Zürich, 1895, Nr. 4.

— *Vorhistorische Sculpturendenkmäler im Kanton Wallis (Schweiz)*. Dritter Bericht. ARCHIV FÜR ANTHROPOLOGIE, XXIV. Band, 1896, p. 91-115.

— *Ein Instrument aus Kupfer von Tourbillon bei Sitten*. ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE. Zürich, 1896, p. 34.

— *Zwei neue vorhistorische Sculpturensteine auf den Hubelwängen oberhalb Zermatt*. INDIC. D'ANTIQ. SUISSES, Zürich 1896.

— *Monuments préhistoriques et légendes de Zermatt*. LE VALAIS ROMAND, 1898, n° 51 et 52.

— *Le Val d'Illicz*, LE VALAIS ROMAND, 1898, n° 53.

— *Antiquités et légendes des environs de Leytron et de Saillon*. LE VALAIS ROMAND, 1898, n° 55 et 56.

— *Une visite au Val de Tourtemagne*. LE VALAIS ROMAND, 1898, n° 54.

— *Dans le Val de Bagnes*. LE VALAIS ROMAND, 1898, n° 63, 64 et 65.

— *Antiquités et légendes du Valais*, avec 6 figures, Genève, 1898, 8°, 67 pages.

— *Les monuments préhistoriques à Salvan, Valais*. LA PATRIE SUISSE, Genève, 1899, avec 7 figures.

\* \* \*

En outre j'ai fait, dans le même but, les communications suivantes à la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, aux séances du :

29 mars 1888. *Les tombeaux préhistoriques d'Hermance et de Douvaine.*

25 avril 1889. *Pierres à écuelles dans les environs de Genève.*

28 novembre 1889. *La station préhistorique de Salvan.*

26 janvier 1899. *Sculptures préhistoriques à Saizia, au-dessus de Bossey.*

23 février 1899. *La Pierre à Peny.*

27 avril 1899. *Les pierres à sculptures préhistoriques du Jura français.*

\* \* \*

De même à l'Institut National Genevois, section des Sciences Naturelles, séances du :

13 novembre 1888. *Les monuments mégalithiques, particulièrement en Suisse.*

11 juin 1889. *Sur les monuments préhistoriques du Valais.*

14 novembre 1893. *Nouvelles découvertes archéologiques dans le Valais.*

A la section des Sciences Morales et Politiques, d'Histoire et d'Archéologie du même Institut, séances du :

21 février 1899. *Sur les monuments à sculptures préhistoriques en Suisse, et appel pour leur conservation.*

2 mai 1899. *Sur l'importance scientifique des monuments à sculptures préhistoriques.*

Les procès-verbaux de ces séances donnent un résumé que les intéressés pourront consulter.

B. REBER.



# **HYGIÈNE DES CONSTRUCTIONS MODERNES**

**AU POINT DE VUE**

## **DE LA SÉCURITÉ ET DE LA SALUBRITÉ**

— — — — —

Sous le terme d'hygiène, nous comprenons toutes les mesures qu'il est utile de prendre pour préserver les personnes qui ont affaire avec les constructions, soit pendant la période de leur exécution, soit après, alors que les bâtiments finis seront occupés d'une manière ou d'une autre.

Dans cette idée, nous avons à examiner les mesures concernant leur sécurité, puis celles ayant en vue leur santé, soit la salubrité des logements.

La sécurité est une branche de l'hygiène qui n'est pas suffisamment considérée comme telle, et cependant il semble que se garer contre un accident possible et qui peut être mortel, est une préoccupation qui devrait passer avant celle de la santé.

Examinons la question de plus près et entrons dans quelques détails.

Au début d'une construction, nous rencontrons le travail d'excavation, les fouilles. Elles ont une telle importance au point de vue de la sécurité des ouvriers, qu'il est dangereux de procéder à leur exécution, surtout si elles sont profondes, sans une étude préalable du terrain et un contrôle bien établi.

Quoi qu'il en soit, les talus des terrains meubles ne devraient jamais dépasser 45 degrés sans être dûment retenus par des appuis.

Passons aux échafaudages en élévation.

Ils se font, suivant les pays, de manières très différentes.

En pays allemands et italiens, on construit de vraies galeries extérieures en bois rond, devant rester pendant toute la période du gros œuvre, c'est une bonne garantie. Ici, à Genève, on se contente d'échafaudages partiels, faits, défaits, refaits, suivant les besoins. Ils sont très économiques, mais demandent de la part des ouvriers beaucoup de prudence et de savoir-faire, ainsi qu'une surveillance constante du patron. Malgré cela, il arrive des accidents. Nos constructeurs, qui sont parfois des anciens ouvriers, l'ont compris, alors qu'un certain nombre d'entre eux se sont associés pour instituer un surveillant commun des échafaudages.

L'entrepreneur restant responsable devant la loi, on comprend qu'il cherche à se décharger autant que possible de ce fardeau sur d'autres épaules, et l'idée de l'intervention de l'Etat se présente tout naturellement à lui.

Cette intervention a été en effet sollicitée et s'est manifestée, en 1898, dans une demande de la part des intéressés, d'une participation de l'Etat aux frais occasionnés par le surveillant commun, et qui a été accordée pour cette année 1899, sous la forme d'une subvention de 1000 francs en faveur de l'association des entrepreneurs, pour permettre à l'inspecteur privé de l'association d'exercer sa surveillance aussi sur les échafaudages des entrepreneurs ne faisant pas partie de l'association.

Pour ne pas être compromettante pour l'Etat, cette subvention ne doit être qu'un simple cadeau, une allocation sans conséquence pour l'avenir, comme cela se pratique si géné-



reusement en faveur d'autres sociétés plus ou moins d'intérêt général.

Ça n'en est pas moins un premier pas dans une voie qu'il serait dangereux de poursuivre.

Lors des débats sur cette question, notre Conseil d'Etat a formulé l'intention de créer un poste officiel adjoint à l'ingénieur hygiéniste, qui serait chargé de l'inspection des échafaudages.

A cette occasion on a voulu assimiler cette fonction à celle des inspecteurs de chemins de fer, de bateaux à vapeur, de fabriques. C'est une erreur, car ces industries sont des établissements permanents, circonscrits, tandis que celle du bâtiment est irrégulière, périodique, disséminée. Est-elle florissante, un seul fonctionnaire ne suffit pas. Y a-t-il calme plat, ce qui arrive périodiquement, le fonctionnaire devient inutile, mais la fonction reste, la situation est acquise et le titulaire n'y renoncera pas volontairement. La création du poste d'inspecteur officiel des échafaudages entraîne la responsabilité de l'Etat en cas d'accidents, et devient en même temps un oreiller de paresse et d'insouciance pour l'entrepreneur, ce que précisément il faut éviter.

Nous ne voyons de solution à cette question que dans des mesures réglementaires, tenant compte de l'expérience ainsi que des progrès modernes dans le mode de construire.

Le Département des Travaux publics s'en est préoccupé, son règlement d'application publié cette année en fait foi, et le § 12, traitant des mesures de sécurité à prendre pendant l'exécution des travaux, répond avantageusement à bien des égards.

Nous ne pouvons entrer dans l'examen de tous ces règlements, et n'en signalerons que quelques points incomplètement traités, d'autres que nous aimerions voir introduire.

Par exemple :

L'article 68 dit : que les escaliers des maisons de plus d'un étage sur rez-de-chaussée seront construits en matériaux incombustibles. Il y aurait à ajouter : et entièrement ceux des bâtiments publics, de réunion et de spectacle. Sous ce rapport, le propriétaire du Cirque a profité de cette lacune pour faire tous ses escaliers en bois. C'est très fâcheux !

Article à introduire :

Les barrières définitives des escaliers dits « suspendus », c'est-à-dire ayant un vide au milieu, doivent être construits, dans les bâtiments publics et les maisons à plusieurs étages, de façon à résister à la poussée d'une foule en cas d'incendie ou de panique.

Ce genre d'escaliers devrait être interdit dans les théâtres et les écoles, qui devraient être desservis par des escaliers à noyau plein ou évidé.

A l'article 101, il est dit : « Au fur et à mesure qu'une construction s'élève d'étage en étage, la dernière poutraison doit être suffisamment couverte pour éviter les accidents ».

Suffisamment est un terme trop vague, nous préférons dire franchement que les planchers bruts ou entrepoutres seront posés à mesure que les poutraisons seront prêtes à les recevoir, qu'elles soient en bois ou en fer.

L'article 108, réservant à l'administration le droit d'inspecter en tous temps les immeubles en construction au point de vue de la sécurité des ouvriers, semble consacrer les intentions de l'Etat de créer un poste d'inspecteur, poste que nous condamnons en ce qui concerne les échafaudages.

Nouvel article à introduire :

Il y a lieu aussi d'ordonner que partout où le fer sera employé, soit en colonnes de support, soit en sommiers-porteurs, soit en poutraisons, soit comme armatures (chainages,

clefs, etc.), celui-ci soit enveloppé, baigné dans une maçonnerie de briques ou de béton au fur et à mesure de la construction ! Ceci autant pour éviter les accidents d'ouvriers, que pour retarder, sinon empêcher les dangers d'effondrement pendant ou à la suite de forts incendies ; car, comme on le sait, le fer en contact direct avec le feu à de hautes températures se dénature, se dilate considérablement, se tord et se plie quand il rencontre une résistance ou qu'il a un poids considérable à porter.

Garnier, l'architecte bien connu, dit que partout où il y a danger de feu dans les charpentes des combles, il évite le fer.

La question des démolitions n'est pas abordée par le règlement ; je ne la traite pas, parce qu'elle est très complexe et qu'il est très difficile de prescrire des règles.

Quant à la solidité de nos constructions au point de vue de l'écrasement ou de la dislocation des maçonneries, nous ne pouvons en être entièrement rassuré. Nos matériaux de construction sont de formes irrégulières, le plus souvent dépourvus d'assises ; d'autre part, nos maçons sont loin de savoir leur métier. L'épaisseur exigée des murs en pierre de Meillerie<sup>(1)</sup> en compense cependant la facture défectueuse.

En France (Paris), l'usage est d'employer la brique seule pour les murs intérieurs, généralement plus chargés que les murs de face, et en outre destinés à loger toutes espèces de canalisations : de fumée, de chaleur et de ventilation. C'est un mode de construction logique et très recommandable qui commence à s'établir à Genève. Le moëllon, réservé aux murs de face, trouve son complément de solidité dans son enchevêtrement avec la pierre de taille des ouvertures.

(1) Meillerie, localité du bassin du Léman.

Maintenant, que penser de nos maisons de rapport et des transformations de façades, que nous voyons exécuter non sans une certaine inquiétude ?

On nous dira que depuis longtemps cela se fait ainsi, que ce mode de construire les immeubles à magasins a sa raison d'être dans le besoin d'étalages au grand jour, que la devanture doit primer toute autre considération, que les appuis de fer doivent prendre le moins de place possible et être dissimulés, sinon entièrement supprimés.

Cette prise de possession des rez-de-chaussée par la réclame, cet évidement de la base des immeubles, déroutent complètement nos anciennes idées d'esthétique, ainsi que nos sentiments instinctifs de la solidité. C'est surtout vers la fin de la période d'exécution que le spectateur en est frappé. Ces nombreux étages en grosse maçonnerie, posés sur le vide des rez-de-chaussée et entresols, sont loin de le rassurer, il les contemple avec stupeur et redoute de s'en approcher. Le fait est que ce genre de bâtir, bien que petit à petit il se soit fait sa place parmi nous, est loin d'être normal et logique. C'est un mode transitoire qui trouvera son dernier développement dans la façade de fer, de terre cuite, de faïence et de verre.

Déjà on en constate quelques exemples, même en Suisse. A Bâle; une maison de la rue Franche, le n° 29, réunit toutes ces conditions dans un ensemble qui ne manque pas de caractère. Cette heureuse tentative prouve que l'on peut, dans cette voie, rencontrer le succès matériel tout en créant une œuvre esthétique et logique.

Cette transformation ne se fera que lentement, mais elle se fera ; le moment arrivera où on éliminera ces charges de pierres de taille menaçant de s'effondrer sur les passants et les remplacera par des combinaisons de matériaux se prêtant à toutes les exigences modernes.

Malgré l'incombustibilité de ces éléments de construction, le danger toujours possible d'un grand incendie n'en sera cependant pas écarté ; on en a constaté il n'y a pas longtemps (décembre 1898), un exemple terrible : la destruction complète par le feu d'une de ces maisons à vingt étages de la ville de New-York, malgré la construction en briques, fer et béton, de ses murs, cloisons et planchers.

L'incendie des boiseries intérieures et des ameublements, à lui seul, bien plus encore lorsqu'elle renferme des marchandises combustibles, produit une chaleur telle que les armatures de fer ne résistent pas.

Il y a par conséquent, dans chaque édifice, à prévoir et à appliquer les mesures nécessaires en vue de la protection des éléments qui la constituent, et notamment à isoler les pièces de construction qui sont le plus exposées au feu.

Sont-elles en bois ! il y a lieu de les recouvrir d'une gypserie bien adhérente (littelage gypsé), qui résiste longtemps et ne fuse pas au feu comme les enduits à la chaux.

Sont-elles en fer ! qu'elles soient traitées d'après le système Hennebique, qui les noie dans le béton, système que nous recommandons chaudement, en le complétant par des enduits épais au gypse.

Comment conclure en face de toutes ces difficultés ? Bien des questions peuvent être résolues par des règlements. Ceux qui ont été édictés par l'Etat devraient être plus répandus et gratuitement, afin que chacun puisse s'en rendre compte et se faire une opinion.

Nous pensons qu'il n'y a pas lieu de les considérer comme définitifs, car sous certains rapports, ils amènent insensiblement les constructeurs à se soumettre à une quasi-tutelle de l'Etat, tandis que d'autre part, ils doivent rester responsables de leurs entreprises devant la loi.

L'idée de restreindre la liberté du constructeur n'est pas nouvelle. Le moyen-âge, avec ses corporations, avait ses exigences (chefs-d'œuvre, diplômes). Le temps présent tend à y revenir avec ses syndicats ouvriers et de patrons. Espérons que ce recul n'aura pas lieu, et demandons à nos édiles ainsi qu'aux hommes de l'art de prendre plus sérieusement en considération, dans le choix des entrepreneurs de travaux, non seulement leur capacité morale et financière, mais aussi et surtout leurs qualités pratiques de techniciens. Chacun leur en saura gré, et nous aurons moins besoin d'inspecteurs officiels.

. . .

Après avoir considéré l'hygiène du bâtiment au point de vue de la sécurité, nous allons examiner l'autre face de la question, la santé — la salubrité.

Nos demeures doivent être distribuées de telle façon que chacun de ses habitants puisse jouir, dans le local qui lui est réservé, d'un quantum nécessaire d'espace, de jour et d'air auquel il a droit.

Les nouveaux règlements sous ce rapport entrent dans bien des détails, mais l'article 75 est si vague, si élastique, qu'il sera facilement éludé, et qu'on continuera à loger les domestiques ainsi que les enfants dans les alcôves donnant sur des cages d'escaliers ou couloirs obscurs.

Nous ne pouvons guère traiter cette question à fond, elle est du ressort de l'architecte, et du client honnête et bienveillant. Espérons que l'administration, d'autre part, voudra bien préciser l'article précité.

Passons maintenant à la construction au point de vue du matériel à employer.

Nos murs extérieurs doivent être capables de nous isoler, soit de l'humidité, soit des changements de température.

Un grand avant-toit sera toujours avantageux sous ce rapport.

L'humidité tend d'autre part à pénétrer, à s'infiltrer dans les murs par le contact des fondations avec le sol.

Les terrains de gros sable ou de gravier seuls sont une garantie contre cette invasion, tandis que les autres terrains et même le roc, suivant sa nature et l'inclinaison de ses bancs, peuvent être sujets à caution.

Le meilleur moyen d'isoler un bâtiment des influences du sol est d'établir un contremur extérieur à une distance et une profondeur permettant la pose d'un drain ou l'établissement d'un canal collecteur en communication avec l'égout le plus profond.

Généralement on croit avoir très bien fait en revêtant le bas des façades d'un socle de pierres de taille, dont les différents morceaux se relient avec la maçonnerie derrière. C'est une erreur ! Ce socle n'isolera complètement de l'humidité du sol que si une de ses assises, en roche imperméable, fait toute épaisseur de mur et que si ses joints verticaux sont bien cimentés.

Un moyen simple éprouvé et peu coûteux, qui remplace l'assise de roche avec avantage, est d'étendre une matière isolante sur les murs arrêtés (horizontalement) francs un peu au-dessus du sol, mais encore en contrebas de la première poutraison, qu'elle soit en bois ou en fer ; par exemple : une couche de un centimètre d'asphalte sans mélange de gravier, ou de la toile bitumée (qui est livrée par le commerce) ; après quoi on continue la maçonnerie.

Pour les édifices publics, notamment les musées et bibliothèques, on emploiera de préférence des feuilles de plomb.

L'humidité nous vient enfin des vapeurs d'eau se dégageant dans nos chambres par nous même ou autrement, et

sous ce rapport la tradition va souvent à fin contraire de l'hygiène.

Les médecins et chirurgiens le savent bien quand pour leurs malades et leurs blessés, ils réclament le système de baraquement de préférence à la maison de pierre.

Ce n'est pas que nous condamnons cette dernière pour faire retour à l'état primitif, nous demandons seulement à nous rapprocher le plus possible de bonnes conditions hygiéniques, tout en nous servant de matériaux susceptibles de satisfaire nos goûts artistiques ou de luxe.

Comment nous préserver de l'humidité ? est la première question.

Les mortiers employés dans la maçonnerie, surtout ceux à chaux hydraulique, renferment à l'état frais un excédant considérable d'eau. Un an ne suffit pas pour en accomplir l'évaporation, même pour des murs de cinquante centimètres d'épaisseur il faut au moins trois ans. En outre les enduits au mortier extérieurs et intérieurs devraient être retardés autant que possible.

Peu de personnes prennent ces précautions, le propriétaire languit de jouir de son immeuble, au risque d'en pâtir lui-même ou d'en faire pâtir ses locataires. L'article 66 s'en remet à l'autorité, qui décide. C'est ouvrir la porte à l'arbitraire.

L'humidité nous vient en temps de pluie par les murs extérieurs, il est donc important que ceux-ci soient spécialement bien armés pour nous en garantir.

Le premier enduit extérieur doit être fait si possible au mortier de ciment. Le second enduit ou plâtrissage fin conservera sa surface unie et ne sera pas agrémenté de ces jolis rustics qui ne font que retenir et absorber l'eau de pluie, à moins qu'il ne soit appliqué par dessus ce travail parfaitement sec, une peinture silicatée ou à l'huile.



venant se condenser contre les surfaces refroidies des murs.

Le fait de cette condensation tient souvent à la construction défectueuse du mur, plus encore à la négligence, si ce n'est à l'ignorance des habitants, concernant une des conditions élémentaire de l'hygiène : l'aération. Ouvrez fréquemment vos fenêtres, même par le froid et vous éviterez cet inconvénient ; vos murs resteront secs, vos papiers peints ne se décolleront pas.

La seconde condition que doivent remplir les murs extérieurs est de contribuer à garantir nos habitations contre les changements de température.

La physique nous enseigne, et l'expérience le prouve, que plus la matière est lourde relativement à son volume, meilleure elle est conductrice de la chaleur et plus elle est capable d'en absorber. Cela veut dire, dans la pratique du bâtiment, que nous devons éviter de nous servir de matériaux lourds et de donner la préférence à ceux qui, combinés ou non, contiennent le plus d'espaces vides sans être poreux.

Il résulte de ce fait que les murs et cloisons les plus légères offrent sous ce rapport les meilleures garanties. N'était la trop grande combustibilité du bois, nous aurions tout avantage à nous en servir exclusivement, tout au moins devons-nous nous rapprocher le plus possible de ce type excellent dans le choix des matériaux de maçonnerie.

Des deux parties qui constituent un mur, le mortier servant de remplissage, de matelas, de lien entre les pierres, est celle qui est la moins compacte, la moins lourde, la moins conductrice de la chaleur. Il y a donc lieu au

point de vue de l'hygiène, à ne pas la ménager, ce qui n'aura pas l'approbation de l'entrepreneur. Les moëllons et les pierres de taille qui composent l'autre partie du mur doivent aussi réaliser les qualités isolantes que nous recherchons.

La grosseur des pierres sera proportionnée à l'épaisseur du mur, en sorte qu'aucune d'elles ne le traversera de part en part.

Le petit moëllon est préférable au grand.

Tout vide ménagé à l'intérieur du mur (réserve faite de la question de solidité) est plutôt avantageux, car il en diminue la densité.

Ce principe développé pratiquement est à la base du système du dédoublement des murs que nous recommandons très chaudement.

Il peut s'exécuter par part égales ou inégales. Dans ce dernier cas, la partie la moins épaisse du mur peut être extérieure, en parement simple ou de luxe, ou intérieure comme doublage pouvant être réduit à une légère cloison en briques montée de champ à deux ou trois centimètres du mur principal. Ce travail peut même se faire très facilement après coup dans de vieux bâtiments mal construits sous ce rapport.

En général plus le mur emprisonne d'air, moins il sera sujet aux variations de la température, tout comme nos vêtements de laine et de fourrure.

Si l'on tient compte de cette règle dans le choix des matériaux de pierres, nous arrivons à les classer dans un ordre inverse à l'usage reçu.

Celui qui remplit le mieux les conditions voulues est le tuf calcaire sonnant au marteau, ainsi que toutes les pierres de même structure. Bien que criblé d'espaces vides, il ne

pompe ni ne laisse passer l'eau. Livré au constructeur en assises régulières facilement obtenues à la scie, il devient très dur et sèche vite. Nous citerons ensuite la brique, bien cuite, puis les moëllons artificiels, en bétons de différentes compositions. Viennent ensuite les molasses peu argileuses, les calcaires légers blancs et grenus. Enfin les calcaires durs et autres roches semblables à celles qui nous viennent de Meillerie.

Hâtons-nous de dire que les moëllons de cette dernière provenance sont très bon marché, mais leur structure irrégulière entraîne à des épaisseurs de murs relativement considérables, et leur dureté est telle, qu'ils ne se laissent pas tailler au ciseau.

Malgré ces défauts ils continuent à être le matériel à la mode.

Pour parer aux inconvénients dont il est la conséquence au point de vue hygiénique, nous indiquerons quelques moyens éprouvés :

Si la dépense importe peu, faites boiser les murs de vos chambres, c'est joli et chaud, non seulement à l'œil, mais en réalité.

Faut-il en tenir compte, cette boiserie peut être remplacée : par une paroi en planche littelée et gypsée, ou par un briquetage de champ, comme nous le disions plus haut ; par des tentures en étoffe non collées sur les murs ; par des chassis recouverts de toile avec papiers peints collés dessus.

Tous ces moyens sont bons par la qualité isolante de la matière employée et par le fait qu'ils emprisonnent une couche d'air.

Jusqu'ici nous avons eu en vue les murs extérieurs, qui sont exposés aux intempéries, ainsi que ceux qui entourent les cours ouvertes et ceux des cages d'escaliers.

Le choix des matériaux pour les autres murs intérieurs ou murs de refend a moins d'importance.

Lorsque les séparations entre les différentes pièces d'un logement sont en gros murs, il y a avantage à les faire en briques. Ce matériel est isolant et très commode sous d'autres rapports ; les murs peuvent être exécutés moins épais tout en conservant autant de solidité ; le minimum d'épaisseur est de 0-10. Veut-on séparer deux pièces contiguës dont l'une n'est pas chauffable, le double galandage est de rigueur. La cloison de bois gypsée des deux côtés, comme elle se fait en France et dans le Nord, est préférable au galandage simple, mais ce dernier, en briques de champ, l'emporte pour le bon marché.

Maintenant que nous avons passé en revue les parties verticales d'une maison d'habitation, examinons les séparations entre les étages.

Elles se font en bois, en pierre, en fer, ou bien sont combinées de ces divers matériaux.

Ici, comme pour les parties verticales, nous appliquons le principe que plus ces séparations emprisonnent d'air, meilleures elles sont, hygiéniquement parlant. A ces conditions, il faut tenir compte de la rigidité, ainsi que de la propriété d'absorber le son, c'est-à-dire d'empêcher qu'on s'entende d'un étage à l'autre.

L'idéal du genre serait deux séparations (poutraison) distinctes, superposées à une faible distance, l'une pour le plancher ou sol de l'étage, l'autre pour le plafond en dessous, surtout si celui-ci doit recevoir des peintures ; l'une en poutraison de fer ou de bois supportant les parquets, l'autre en béton armé Hennebique, en voûtes légères ou poutraisons de bois lambrissées ou gypsées. Ces manières de construire n'ont qu'un seul défaut, qui est d'être très coûteuses ; nous les recommandons cependant vivement.

A l'ordinaire, on procède plus simplement et trop économiquement à notre avis : Le rez-de-chaussée doit être plus soigneusement établi que celui des autres étages, car il s'agit de l'isoler du sous-sol. La voûte ou la poutraison de fer garnie de maçonnerie, le béton armé, sont de bons moyens, à la condition de n'être pas en contact direct avec les planchers. Pour les étages supérieurs, on se contente de la simple poutraison littelée et gypsée par dessous, planchée par dessus ou entre les poutres, ce qui vaut mieux. Cette partie de nos constructions est peu soignée en général ; elle demande à être réformée, et nous ne pouvons recommander mieux que l'emploi des planches de gypse et roseaux appliquées à sec, ainsi que les corniches en staff <sup>(1)</sup>, qui ont un immense avantage sur le travail fait au gypse frais, en ce qu'on évite l'absorption d'une quantité considérable d'eau, très longue à sécher, condition ordinaire de tous nos immeubles locatifs et autres, actuellement.

La partie supérieure de la poutraison, le sol des appartements, s'exécute de manières très diverses.

Dans nos pays, le dallage n'est en faveur que pour les vestibules, les vérandas et autres locaux accessoires ; nous donnons la préférence aux mosaïques, qui, à l'œil et au toucher, sont moins froids que les marbres.

Le sol des pièces habitées est fait par contre en planchers ou parquets. Il faut choisir les bois tendres et légers pour les chambres à coucher, le sapin, le pitch-pin, le mélèze, l'érable, etc., et réserver les bois durs pour les pièces occupées de jour. La pose des planchers et parquets demande des soins spéciaux, et leur entretien des précautions qu'il est utile de mentionner. Cette pose se fait sur un cimentage solide à bain d'asphalte, ou sur un lattis ou lambour-

(1) Toile grossière revêtue d'un enduit de plâtre.

dage bien nivelé à une petite distance du faux-plancher ou des poutres, puis soigneusement garni. non avec des débris tamisés de démolitions (marain), remplis de microbes qui ne demandent pour se développer qu'un de ces écurages à grande eau encore usités, mais avec du sable pur, de la poussière de coke ou de scories, de la laine de bois, mieux encore avec du mortier bien conditionné et bien engagé partout, afin de ne laisser aucun espace libre permettant l'établissement de colonies de souris, ce qui arrive souvent quand le garnissage n'offre pas de résistance à leur passage; heureux encore quand elles ne choisissent pas ces recoins comme lieux de sépulture.

Au-dessus de l'étage supérieur se trouve la toiture, élément d'une grande importance pour la salubrité et l'agrément de nos maisons.

Qu'il soit destiné à être habité ou non, il doit être traité suivant les mêmes principes que les autres étages, sinon mieux. Les pentes de la toiture plus exposées aux intempéries et aux variations de température que les façades, doivent être parfaitement bien armées pour y résister. Sauf cas d'économie forcée, ces pentes seront planchéiées avec planches rainées arrêtées sur les chevrons. Un gypsage par dessous, surtout des planches de gypse comme celles mentionnées plus haut, et si l'on veut mieux faire, avec un garnissage de mousse sèche, de laine de scories ou de bois entre deux, ne laisse rien à désirer.

Il en est de même de la dernière poutraison au-dessus de l'étage supérieur. La couverture est nécessaire pour la préservation des habitants contre les intempéries. Faire écouler les eaux aussi promptement que possible est son but. A cet effet, on a reconnu que plus les matériaux employés sont grands en surface et faibles en épaisseur, mieux ils rempliront ce but.

Il est de bonne construction de les faire se recouvrir au moins une fois, que ce soient des dalles, des tuiles, des ardoises ou des écailles de bois ou de métal. Avec un matériel relativement épais, pour obtenir un bon résultat, on sera obligé à une pente correspondante et d'autant plus forte.

De nos jours les tuiles façonnées sont très goûtées, mais elles ne vaudront jamais la tuile ordinaire, mince et de bonne qualité, qui dure très longtemps, qui, a égalité de poids, est plus épaisse que l'ardoise, et aussi meilleur marché.

N'étaient les règlements de police qui l'interdisent pour d'autres raisons, la couverture de tavillons, même de chaume, remplirait mieux les conditions exigées par l'hygiène. Il en est de même des feutres et toiles bitumées ou asphaltées, qui donnent une excellente couverture, même en cas d'incendie. Les couvertures en métal et en ciment ligné peuvent être rangées dans cette même catégorie.

Antony KRAFFT, architecte.







# DISCOURS

DE

M. le professeur Eugène Ritter, président de l'Institut genevois

à la séance annuelle du 26 mars 1901

---

MESSIEURS,

Nous sommes entrés enfin dans le XX<sup>e</sup> siècle, qui depuis quelques années était à l'horizon, et qui préoccupait nos imaginations. J'ai eu des amis, des parents âgés, qui m'ont confié leur désir d'atteindre au moment où nous sommes, de traverser vivants cette nuit du 31 décembre 1900 où un nouveau siècle a commencé, et de jeter un regard sur les premiers jours de celui-ci. Ils sont morts avant ce moment dont la prévision les attirait et les fascinait; et nous, qui leur survivons pour un peu de temps, nous nous sommes dit : « Eh bien ! nous y voilà, dans ce fameux XX<sup>e</sup> siècle. Est-ce qu'il y a autour de nous quelque chose qui réponde à l'es-pèce de solennité chronologique de cette entrée dans un siècle nouveau ? ».

Nous voulions un coup de théâtre : il est venu. Ce sont les Parques, malheureusement, que nous avons vu arriver. Elles ont opéré un notable changement de décor dans le plus grand empire du monde. La reine d'Angleterre est morte. Elle était née dans le temps lointain où Napoléon souffrait à Sainte-Hélène; depuis deux âges d'homme, l'Europe la voyait sur son trône; et nous, chers contemporains, dont

les cheveux ont grisonné, dont les souvenirs politiques remontent à plus de cinquante ans, nous qui l'avions vue toujours à sa place, imperturbable en face de notre Continent agité, en la voyant à son tour, comme les anciens rois, « prendre le chemin de toute la terre », nous nous sommes inclinés devant la Destinée, qui a paru se prêter complaisamment à nos désirs frivoles : elle a bien fait les choses ; elle a donné un fier coup de faux pour inaugurer le nouveau siècle.

*Felix etiam opportunitate mortis* : c'est ce que les Anglais, en leur Parlement, ont dit de leur vieille reine. En effet, grâce à la date de cette mort, le long et glorieux règne de Victoria s'encadre exactement dans les deux derniers tiers du siècle écoulé.

Ah ! pendant la sombre semaine où ces insulaires attendaient d'heure en heure la funèbre nouvelle, alors que toutes leurs pensées se portaient vers le château où la pauvre femme s'acheminait à la mort, plutôt à Dieu qu'ils eussent pu répéter, en parlant d'elle, ce que La Fontaine a dit du sage :

Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour !

Si nous nous reportons par la pensée à cent ans en arrière, comme nous y invite le moment où nous sommes, nous serons assurément satisfaits de vivre à une époque moins troublée que celle où le grand poète allemand <sup>1)</sup> saluait en beaux vers l'aurore sanglante du XIX<sup>e</sup> siècle ; et nous remarquerons aussi combien s'est agrandi le théâtre des événements politiques. En 1801, il s'étendait depuis Aboukir et Saint-Jean d'Acre jusqu'à la maison de campagne où Washington venait de mourir. Aujourd'hui c'est dans les

<sup>1)</sup> Schiller. *Am Antritt des neuen Jahrhunderts.*

iles tropicales, c'est sur les rivages de la Chine, c'est autour des mines d'or de l'Afrique du Sud que se dirigent les regards, et que le monde civilisé envoie ses armées. C'est là que le sang coule encore, comme aux jours d'Abel ; c'est là qu'on se jette sur le bien d'autrui, comme au temps des pirates normands.

Laissons le vaste monde à ceux qui le mènent. Rentrons chez nous, et parlons de notre Institut genevois ; là aussi, nous trouverons des lits de mort, mais en même temps de dignes souvenirs, de belles carrières, des vies laborieuses, honorables : quelques-unes, nous le regrettons, ont eu une fin prématurée, et se sont arrêtées avant la vieillesse.

Dans ces deux dernières années, nous avons perdu M. le docteur Isaac Mayor, un de nos membres fondateurs ; — M. Henri Silvestre, notre vice-président, un aimable collègue et un artiste distingué ; — M. Emile Golay et M. Fontaine-Borgel, qui tous deux étaient véritablement de ceux pour lesquels notre Institut a été fondé : de ces Genevois aux goûts intellectuels, que l'histoire et la philosophie attirent, et qu'elles semblent posséder tout entiers ; — MM. Louis Duchosal, Louis Pautry, Louis Plan, Poggi, Gabriel Tournier, membres effectifs ; — MM. Louis Archinard et Baud-Bovy, membres émérites ; — MM. Auguste de Beaumont, Charles Darier, Théodore Guillermin, Robert Kaiser, Pauchard, A. Pochelon, Louis Sené, David Tissot, Vailly, Vallouy, Van de Gumster, Edmond Vaucher, membres honoraires.

Je n'ai connu de près qu'un seul de tous ces défunts : M. le professeur Tissot, un de ces hommes, comme il y en a beaucoup parmi nos concitoyens, qui enfouissent leurs talents dans l'enseignement, et ne sont pleinement appréciés que

de ceux qui ont suivi leurs leçons. M. Tissot avait cette qualité précieuse et rare, de s'entendre à donner l'éveil aux jeunes esprits : ses proches ont reçu à cet égard bien des témoignages de la reconnaissance de ses anciens élèves.

Nous avons perdu plusieurs membres correspondants ; je vous parlerai de trois d'entre eux : de M. Herminjard, d'abord, l'éditeur de la *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*.<sup>1)</sup> Qu'il me soit permis de rappeler ici ce que je lui écrivais au nom de notre Institut, à l'occasion de son jubilé, le 7 novembre 1896, quatre-vingtième anniversaire de sa naissance, où tant d'hommages sont venus surprendre dans sa retraite cet homme érudit et modeste :

« Il était juste, monsieur, qu'après tant d'années d'un travail patient et assidu, après cette suite infinie de jours consacrés aux recherches de l'érudition, dans le silence du cabinet, dans le calme des bibliothèques et des archives : il était juste qu'un jour de fête et d'applaudissements vint couronner votre carrière utile et féconde.

« Vous avez, comme un bénédictin, élevé pierre à pierre un monument littéraire ; vous avez recueilli et commenté des documents qui éclairent l'histoire d'une grande époque. Tout inachevée que soit encore votre œuvre, elle est assez solidement bâtie pour être assurée de traverser les âges.

« L'Institut genevois se joint cordialement au flot de vos amis, qui viennent en ce jour vous offrir leurs félicitations et leurs vœux. Que votre paisible vieillesse se poursuive longtemps, vénérée de tous, et laborieuse encore ! Chaque fois que l'avenir fera le compte des savants qui auront été, dans ce siècle, l'honneur de la Suisse romande, votre nom, monsieur, soyez-en sûr, ne sera jamais oublié. »

<sup>1</sup> Neuf volumes in-8°, publiés à Genève de 1866 à 1897.

C'est aussi un monument historique, cet *Armorial et nobiliaire de l'ancien duché de Savoie*, que publiait M. le comte Amédée de Foras, et dont les premières livraisons ont paru en 1863. Comme M. Herminjard, M. de Foras a été retiré de ce monde avant l'achèvement de son œuvre; mais plus heureux que lui, plus heureux que M. Henri Bordier, l'auteur de la *France protestante*, il a su choisir et former son successeur. M. le comte de Mareschal de Luciane a déjà repris le travail après lui; nos vœux l'accompagnent dans l'accomplissement de sa tâche.

Enfin je tiens à rappeler le souvenir d'un autre membre correspondant de notre Institut, M. Aimé Constantin. Il est connu par d'intéressants travaux sur les patois de nos contrées. On aimait à le rencontrer aux congrès des Sociétés savantes de Savoie; il a présidé celui de Chambéry en 1899.

---



# LES PROGRÈS DE L'ANTHROPOLOGIE

## EN SUISSE

*(Lu à la séance annuelle de l'Institut, le 26 mars 1901)*

Par M. le Dr EUGÈNE PITTARD

Privat docent à l'Université

---

Depuis un demi-siècle environ, les études anthropologiques ont pris dans le monde civilisé tout entier un essor considérable. Longtemps elles furent mises à l'index, surtout pour des raisons de foi. Mais à peine constituées et dégagées des inévitables entraves du début, elles acquièrent une telle extension, que je crois que peu de sciences ont fait d'aussi grands progrès dans un espace de temps si court.

C'est qu'aussi l'« étude de l'Homme », de quelque côté qu'on l'examine est palpitante. Elle soulève des problèmes d'une envergure qui est en raison même de la position zoologique de l'espèce considérée. Partout, de la plupart des Etats de l'Europe au Japon, de Cuba à la Nouvelle Zélande, des Etats-Unis à l'Australie, des revues et des journaux spéciaux ont paru et rapidement se sont multipliés ; des Sociétés d'anthropologie et d'ethnographie ont surgi. Dans beaucoup de villes, les Ecoles supérieures ont ouvert leurs portes à l'enseignement nouveau. On m'accordera que celui-ci en vaut la peine. Son objet présente au moins autant d'intérêt qu'une ammonite fossile, un crustacé, un phanérogame quelconque — pour rester dans le domaine des sciences natu-

relles. En Suisse, cependant, — il est un peu douloureux de le constater, — on n'a pas l'air de s'en douter.

. . .

Au fur et à mesure que les découvertes se multiplient, le champ des investigations s'agrandit. Un fait nouveau peut faire naître une théorie nouvelle ou transformer nos conceptions premières. C'est ainsi que peu à peu, dans le domaine de l'archéologie préhistorique, on a reculé de plus en plus les limites assignées primitivement à l'ancienneté de l'Homme ; de l'âge du bronze à la pierre polie, de la pierre polie à la pierre taillée. De l'archéologie préhistorique on a passé à la paléontologie humaine et vous savez combien, après cependant de retentissantes trouvailles dans le quaternaire inférieur, une découverte récente dans le domaine paléontologique, a fait de bruit dans le monde. Je veux parler des restes recueillis dans le pliocène de Java, par le médecin hollandais Eugène Dubois, restes attribués par le plus grand nombre à un être intermédiaire entre les singes anthropoïdes et l'Homme, le *Pithecanthropus erectus*.

. . .

Actuellement l'anthropologie est devenue pour tout esprit non rétrograde, la base de l'histoire. Les faits historiques pris en eux-mêmes n'ont qu'une signification incomplète, si l'on ne passe de leur exposition à la recherche de leurs causes premières. Or celles-ci sont souvent plus éloignées que les documents consultés. Elles ont des racines lointaines dans ce que nous appelons les races. Or, à cet égard, il est quelquefois navrant de voir la pauvreté des explications fournies, le dénuement des connaissances qu'on devrait élémentairement posséder.



Cette base indispensable de l'histoire est en même temps celle des recherches de sociologie et de linguistique.

Il est pour le moins singulier qu'on étudie les œuvres de l'Homme, son activité dans tous les domaines, sans s'enquérir de la nature de cet être, de ses rapports avec le reste du monde organique, des premiers stades du développement des sociétés humaines !

Qu'est-ce que l'histoire, si ce n'est l'étude de l'évolution humain dans le temps et dans l'espace ? Et alors où commence-t-elle ? Est-ce aux Grecs ? aux Phéniciens ? à Memphis ? Est-ce à l'homme du Neanderthal, à l'homme de Spy, ou à l'hypothétique tailleur de silex, du Tertiaire de Thenay, ou encore au Pithécanthropus de Java, dont je vous citais la découverte tout à l'heure ? Est-ce que les périodes géologiques dans lesquelles l'Homme a vécu sont séparées des époques historiques datées par des monuments figurés ? et celles-ci des époques où existent des monuments écrits ? La vie actuelle de tous peuples que peut enregistrer l'histoire est-elle différente de celle des Hommes qui ont rempli de leurs actes les siècles précédents ? Non, n'est-ce pas ? Les jours et les années se succèdent pareillement. Notre chronologie en enregistre quelques-uns. Mais avant ceux-là combien d'autres ont passé ! Et pourquoi ceux-là seraient-ils moins intéressants ? L'humanité actuelle n'est-elle pas, dans sa vie matérielle et morale, le résultat de l'élaboration des forces qui ont constitué les couches humaines précédentes, depuis la naissance de celles-ci ?

L'histoire commence avec l'Homme.

Pour l'Europe, les documents les plus anciens concernant

l'Homme et à propos desquels aucune discussion n'est possible, appartiennent au quaternaire inférieur. Ce sont des silex taillés, découverts en grand nombre dans les graviers du nord de la France et auxquels on donne le nom de coups de poing. Ce sont des instruments grossiers. Mais peu à peu l'homme perfectionne son industrie. A l'époque de la pierre taillée (paléolithique) succède la période de la pierre polie (néolithique) puis celle du bronze et enfin celle du fer. Inutile d'ajouter qu'il n'y a pas de synchronisme entre toutes les peuplades de la Terre ; plusieurs d'entre elles en sont encore à l'âge de la pierre.

. . .

Pour ce qui touche aux populations primitives de la Suisse, nous ne pouvons pas remonter si haut qu'on l'a fait en France et en Belgique. Cela s'explique aisément. Pendant que les hommes du quaternaire inférieur parcouraient ces divers pays à la poursuite du Renne, alors très abondant, l'Helvétie était recouverte par les glaces. Par suite de phénomènes météorologiques dans lesquels l'humidité a du jouer un rôle très important, les glaciers s'accrurent considérablement et s'avancèrent fort loin dans les vallées. C'est ainsi que le glacier du Rhône, pour ne prendre qu'un seul exemple, couvrit le Valais, la région du lac de Genève et avança sa moraine frontale jusqu'à l'endroit où existe actuellement la ville de Lyon.

Cette période d'extension glaciaire fut suivie d'une période pendant laquelle une température plus douce fit fondre les glaces et notre pays redevint habitable pour l'homme. Les rennes qui avaient émigré vers le sud au fur et à mesure que les glaciers s'avançaient, reprennent la route des régions arctiques où nous les retrouvons maintenant. De ce moment

commence l'habitat ininterrompu de l'homme sur notre territoire. Ces hommes préhistoriques nous ont laissé des preuves nombreuses de leur séjour. Ce sont des objets d'industrie en silex ou autres roches, en cornes ou bois de rennes et de cerfs, en terre (poteries), des débris de leur squelette.

D'abord ils vécurent dans les cavernes, et sous l'abri des roches avançantes (abris sous roche). Ces stations ne sont pas rares en Suisse. Parmi les plus connues il convient de citer celles de Thayngen, de Veyrier <sup>(1)</sup>, des moulins de Liesberg, du Schweizersbild. Beaucoup de stations n'ont pas encore été fouillées. Parmi celles qui l'ont été jusqu'à ce jour, c'est sans contredit l'abri sous roche du Schweizersbild, au nord de Schaffhouse, connu de tout le monde savant, qui a fourni les documents les plus nombreux et les plus variés : objets d'industrie, objets d'art, squelettes d'hommes et d'animaux. Ces documents précieux ont permis de reconstituer non seulement l'existence des hommes qui habitaient cette station, mais encore leur type physique, et les espèces animales au milieu desquelles ils accomplissaient leur existence.

Pendant qu'une partie des habitants de la Suisse vivaient ainsi en Troglodytes dans les cavernes, d'autres s'établissaient au bord des lacs et des étangs. Ils construisirent les nombreuses palafittes dont les traces ont été retrouvées en grand nombre, un peu partout dans nos lacs du plateau.

Ces stations lacustres, découvertes pour la première fois en 1853-1854, à Meilen, au bord du lac de Zurich par Ferdinand Keller, alors qu'un hiver exceptionnellement sec et froid avait fait baisser les eaux, ont livré des débris d'industrie en très grand nombre et de genres très divers.

(1) Près de Genève, sur territoire français.

Les plus anciennes habitations lacustres remontent à l'âge de la pierre polie. Beaucoup datent de l'âge du bronze. Certaines ont traversé les deux âges, fournissant les preuves matérielles d'une occupation continue et peut être d'accroissements successifs.

Malheureusement les restes squelettiques sont particulièrement rares. Les Lacustres des premières périodes, sauf peut-être quelques exceptions, n'enterraient pas leur morts. Ils pratiquaient probablement l'incinération. Et nous sommes réduits, pour étudier leurs caractères morphologiques, à quelques crânes et os longs exhumés de la vase de nos lacs et de nos tourbières. Ce qui a été recueilli est peu de choses jusqu'à ce jour, cependant nous avons pu démontrer quelques faits de haute importance.

On divise volontiers les temps paléolithiques en Suisse en trois périodes. Les plus anciennes stations lacustres sont caractérisées par des instruments grossiers, frustes, des haches de petites dimensions, mal façonnées, des poteries épaisses, massives, sans ornements. Il n'y a pas de minéraux étrangers. Les instruments sont construits avec des pierres indigènes. La deuxième période se rapporte au plein du néolithique. Elle a vu s'élever la plus grande partie des constructions palafittiques. Les armes découvertes et les instruments y sont beaucoup plus perfectionnés. La poterie est confectionnée avec de la pâte plus fine ; elle revêt des formes élégantes et présente déjà des essais d'ornementation. Chose intéressante, les roches ne sont plus des roches locales, mais des roches étrangères, dans la proportion de 5 à 8 pour cent environ : néphrites, jadéites, chloromélانيتes, etc. Le déclin du néolithique et l'aurore de l'âge des métaux caractérise la troisième période.

Après avoir réussi à démêler ces successives modifications dans les pratiques industrielles, on doit se poser la question suivante : les constructeurs des palafittes sont-ils les ancêtres des hommes qui employèrent la hache en pierre polie d'origine souvent étrangère et les instruments en bronze ? Ou, les diverses manifestations industrielles correspondent-elles, chacune pour leur compte, à l'apparition d'un groupe humain différent venu dans notre pays en envahisseur pacifique ou guerrier ?

A cette question qui s'étend cela va sans dire aux populations troglodytiques, seule, l'anthropologie physique pouvait répondre.

De la période qui a suivi immédiatement le retrait des glaciers nous ne possédons aucun reste squelettique. Mais la similitude de l'industrie de cette époque avec celles d'autres stations datant du même moment, en France par exemple, nous permet de penser que les hommes qui habitaient alors la Suisse étaient des Dolichocéphales, de ceux dits Magdaléniens. La provenance de ces dolichocéphales est inconnue. Les anthropologistes français ont fait de ces hommes la race de Laugerie-Chancelade. Leurs descendants auraient donné naissance à la race dite de Baumes-Chaudes, laquelle se serait continuée en Gaule durant toute la période néolithique.

Mais au cours de cette période néolithique se substitue à la race dolichocéphale une population de type brachycéphale. Ceux-ci, appelés par quelques-uns protobrachycéphales ont un indice céphalique peu élevé. Cette race à laquelle on attribue une origine ouralo-altaïque est considérée comme ayant formé l'avant-garde d'une plus grande émigration des peuples asiatiques vers l'occident.

Nous la retrouverons en Suisse. C'est probablement à elle que remonte la construction des palafittes. Nous possédons quelques crânes plus ou moins bien conservés qui sont sous-brachycéphales et mésalicéphales et qui se rapportent à cette race.

Au plein du néolithique, les stations lacustres sont habitées par des individus appartenant à deux races distinctes : l'une brachycéphale ou sous-brachycéphale — et les représentants de cette race sont considérés comme les descendants directs des constructeurs palafittiques ; l'autre dolichocéphale.

L'abri sous roche de Schweizersbild met en présence, pour la même époque, les deux types. De l'étude publiée par Kollmann il résulte que les hommes qui parcouraient à ce moment-là les environs de Schaffhouse, les uns étaient mésocéphales (mésalicéphales), les autres étaient dolichocéphales. A cette forme crânienne s'associait tantôt une face courte et large (chamaeprosopes) ; tantôt étroite et allongée (leptoprosopes).

Nous voyons donc que jusqu'à ce moment trois types humains étaient apparus sur notre sol. 1° Les dolichocéphales hypothétiques de l'âge de la pierre taillée (paléolithiques) ; 2° les sous-brachycéphales et brachycéphales du néolithique ; 3° les dolichocéphales de la même époque. En France, ces dolichocéphales de deuxième arrivée dominent dans les sépultures dolméniques. Ils ont été appelés par Hamy dolichocéphales néolithiques. On leur attribue une origine septentrionale et on peut les homologuer, comme type, aux populations des Reihengräber allemands.

Les brachycéphales néolithiques ont accompli dans l'Europe occidentale une révolution sociale considérable. Ce sont eux qui ont apporté la culture des céréales, plusieurs animaux domestiques, le culte des morts.

Vers la fin de l'âge du bronze, un élément ethnique nouveau qui acquerra en Suisse une expansion considérable, arrive de l'est à travers les cols des Alpes. C'est une bande d'une armée très nombreuse qui paraît s'être arrêtée au pied des Alpes après avoir remonté la voie du Danube. Un flot a passé au nord et a envahi l'Europe par la région ardennaise, laissant le long de son passage les individus qui formèrent le fond de la population de l'Allemagne du sud. L'autre flot a passé au sud des Alpes. C'est lui qui a peuplé la Suisse, l'Italie du nord, la Savoie et la Haute-Savoie, le Dauphiné, etc. On a dénommé ces émigrants, néobrachycéphales par opposition aux protobrachycéphales leurs prédécesseurs de l'âge de la pierre. Quelques caractères morphologiques les différencient de ceux-ci. La brachycéphalie est plus nette, (l'indice céphalique est incomparablement plus élevé, en moyenne) le crâne est plus capace. Quand arrive l'âge du fer, ces néobrachycéphales ont acquis une prépondérance numérique incontestable. Cette prépondérance, ils l'ont gardée de nos jours dans certaines parties de notre pays.

Avec ce dernier groupe humain nous nous trouvons maintenant en face de quatre apports successifs. Le dernier confine aux périodes historiques.

Pendant les premières périodes historiques de nouvelles invasions humaines eurent-elles lieu ? Le furent-elles de manière à constituer des groupes ethniques ? Quelle influence imprimèrent-elles à l'ethnologie de la Suisse ?

Les mouvements humains des temps historiques nous sont assez mal connus. Les géographes de l'antiquité et les historiens (Strabon, Polybe, Diodore de Sicile, Pline, César, etc.) ne nous fournissent que des renseignements confus et

très insuffisants. Ce ne sont pas des bases sérieuses. Pendant longtemps tout ce qui était au-delà des Alpes est resté ignoré. Après la conquête romaine nous sommes encore dans l'incertitude. Même les noms donnés par les auteurs à des populations vivant dans des territoires plus ou moins circonscrits, ne concordent pas : Caturiges, Centrons, Allobroges, Vibériens, Nantuates, Séduniens, Salasses, etc., pour ne parler que de la partie occidentale des Alpes, sont mentionnés, sans qu'on sache au juste leur délimitation géographique, la puissance de leur nombre, leurs origines probables ou leurs affinités ethniques.

Au moment des grandes invasions, arrivent les Francks, les Allemanes, les Lombards, les Burgundes, les Vandales, etc., plus tard les Sarrasins, etc. Beaucoup de peuplades ont traversé la Suisse ou certaines parties de notre pays. Quant à savoir le rôle ethnique qu'elles ont joué, c'est une autre affaire. On a essayé de tenir compte de l'influence de ces bandes sur les divers caractères de notre race. J'avoue que nous sommes encore bien mal renseignés. N'oublions pas que, dans beaucoup de cas, ces noms de populations ne sont que des termes nationalistes. Ils ne représentent pas, chacun d'eux, un groupe ethnique. Au contraire, plusieurs sont d'une commune origine. Je laisse de côté, cela va sans dire, d'autres populations, les Huns par exemple, dont la fixation au sol, chez nous, est encore hypothétique.

Au surplus, il ne suffit pas que les historiens viennent démontrer qu'un peuple ait envahi un territoire donné, qu'il ait même séjourné longuement sur ce territoire, pour que ce soit une preuve que ce peuple a donné son expression ethnique à la contrée envahie. L'envahisseur peut chasser l'envahi. S'ils restent tous deux côte à côte, ils peuvent même ne pas se mêler. S'ils se mêlent, il peut arriver



qu'étant de noms différents, mais de souche ethnique commune, aucune modification ne soit apportée dans les caractères morphologiques de l'un et de l'autre.

Lorsqu'il s'agit de rechercher les liens de parenté des divers peuples, lorsqu'il s'agit de renouer les liens de races disparus dans les bouleversements politiques — cela peut avoir lieu pour des groupes humains formant des unités géographiquement éloignées — on peut s'adresser à diverses sources. Ce sont les comparaisons des caractères morphologiques, linguistiques, sociologiques, qui sont les clefs de ces problèmes. Les plus importants, et, à l'heure actuelle personne n'émet de doutes à cet égard, sont les caractères morphologiques basés sur l'anatomie comparative des divers groupes humains considérés. La langue, les traditions, le genre de vie, peuvent varier. Nous en possédons des preuves nombreuses. Pour tous ces caractères l'envahisseur peut même être absorbé par le vaincu. Les caractères morphologiques demeurent.

En Suisse qu'avons nous fait jusqu'à présent pour essayer de jeter un peu de lumière sur toutes ces questions ?

Hélas ! pas grand chose. Si nous restons sur le terrain où l'étude des caractères morphologiques tient la place prépondérante — et à notre avis c'est le seul terrain scientifique — nous devons avouer que notre pays est bien en retard, si on le compare aux autres pays civilisés. Sans doute, nous avons déjà fait quelques pas, exprimé quelques faits intéressants. Ce que je vous disais tout à l'heure des découvertes dans les cavernes, abris sous roche, dans les stations

lacustres, en est une preuve. Mais ce sont là, si je puis dire, des observations d'ordre analytique. Aucune espèce d'enchaînement n'a été tenté jusqu'à présent, pour savoir au juste, quelle est l'empreinte fournie par ces anciens occupants du sol sur les populations qui se sont succédé jusqu'à nos jours.

Nous sommes trop ignorants des caractères morphologiques des populations suisses, dans leur ensemble, pour essayer de formuler les rapports ou les différences qui existent entre ces groupes humains et ceux qui nous ont précédés — qu'il s'agisse des lacustres ou des hordes historiquement connues. Et cela est triste à constater dans un pays où l'on recense chaque année les bœufs, les moutons, les chevaux, les chèvres, les ânes ; où l'on dépense pas mal d'argent pour l'amélioration de toutes ces espèces. On n'a rien fait jusqu'à présent, pour connaître un peu mieux l'habitant humain. Deux ou trois initiatives individuelles ont fourni quelques renseignements. Mais ceux-ci ne concernent que de petites parties seulement de notre territoire. Il est impossible à l'heure actuelle de rien coordonner. Et pourtant ce que nous réclamons présenterait quelque intérêt, semble-t-il, non seulement au point de vue purement scientifique, mais encore au point de vue pratique. Nous pourrions en fournir des preuves.

Les signalements descriptifs qu'il s'agit de relever dans un groupe humain sont nombreux. Quelques-uns d'entre eux cependant sont considérés comme les principaux et à défaut d'indications plus complètes on peut s'y borner. Parmi ces caractères principaux, la taille et la forme du crâne sont à retenir en premier lieu.

J'ai déjà dit ailleurs, il y a trois ans <sup>(1)</sup>, la pauvreté de nos documents sous ce rapport. Je le redis ici. Pour ce qui concerne la taille, nous n'avons que quelques rares publications concernant une ou deux régions de notre pays et l'annuel rapport du Bureau fédéral de statistique <sup>(2)</sup> sur la taille des recrues dans lequel M. Chalumeau <sup>(3)</sup> a puisé quelques indications d'ordre général.

Nous ne savons rien de la taille des femmes, nous ne savons rien du rythme de croissance, ni dans un sexe, ni dans l'autre; rien de la prétendue influence du milieu sur le développement de la taille (influence du milieu géologique, influence de l'altitude, etc., etc.). Et pourtant, combien, avec un peu de bonne volonté, on pourrait faire naître de travaux intéressants. Nous avons acheminé, nous même, plusieurs élèves de notre laboratoire, à faire des recherches dans cette direction. Prochainement nous publierons en commun et, pour commencer, les deux premiers résultats acquis concernant les cantons de Vaud et du Valais <sup>(4)</sup>.

A l'égard de la taille, nous ne cesserons de réclamer contre la classification géographique adoptée par le Bureau fédéral de statistique suisse, dirigé d'ailleurs, avec tant de compétence, par M. le Dr Guillaume. Les renseignements reçus sont groupés par districts. Evidemment c'est commode;

<sup>(1)</sup> Eug. Pittard. *Sur l'ethnologie de la Suisse*. Cong. Soc. Géog. Genève, 1898, et l'*Anthropologie*, Paris, 1898.

<sup>(2)</sup> *Résultats de la visite sanitaire des recrues*, publiés par le bureau de statistique fédérale.

<sup>(3)</sup> Chalumeau. *Les races et la population suisse*. Journal de statistique suisse, 1896.

<sup>(4)</sup> Eug. Pittard et J. Kappeyne. *Essai sur la taille dans le Canton de Vaud*.

Eug. Pittard et O. Karmin. *Essai sur la taille dans le Canton du Valais*.

mais ce n'est guère scientifique. En Suisse, nos districts sont souvent des groupements à caractères hétéroclites, au point de vue géologique, ethnique, géographique même. Nous en pourrions citer de bien curieux parmi ces districts. Dans le canton du Valais, par exemple, le recrutement militaire s'effectue dans treize districts. Ceux-ci sont presque tous conventionnels. Il y en a qui comprennent aussi bien des territoires sur la rive gauche que sur la rive droite. C'est ainsi que le district de Sierre est formé des régions principales suivantes : une portion de la vallée du Rhône ; puis, sur la rive gauche du fleuve, le Val d'Anniviers ; et sur la rive droite, la région montagneuse qui s'étend du pied du Weisshorn au Rhône. Cette division conventionnelle se retrouve dans les Grisons et ailleurs.

Deux grands groupes ethniques au moins sont en présence dans notre pays. Dans les villes et, d'une manière générale, sur le plateau, l'habitant actuel est le résultat du mélange de ces deux groupes principaux. L'un est le Celtique, l'autre le Kymrique. Le premier type, possède une taille modérée (1,65 en moyenne, peut-être), le second une taille plus élevée. Le Celte est un brachycéphale ordinairement brun ; le Kymris est un dolichocéphale ordinairement blond. Les Kymris qui paraissent avoir laissé l'empreinte la plus profonde, au moins dans la Suisse occidentale, sont probablement les Burgundes.

. . .

Si nous ne connaissons presque pas la taille des populations de notre pays, nous sommes un peu mieux renseignés à l'égard du crâne, cette partie du squelette étant considérée uniquement au point de vue ethnologique.

L'ouvrage le plus ancien qui ait essayé de déterminer les

types crâniens existant en Suisse est l'Atlas de Rutimeyer et His <sup>(1)</sup>. Ces auteurs ont consacré quatre formes crâniennes types : Type de Hohberg ; type de Sion ; type de Bel-Air ; type de Disentis.

Après quelques publications partielles dues à plusieurs auteurs sur les divers crânes découverts de ci de là, notamment dans les stations lacustres, est apparu le bel atlas de MM. Studer et Bannwarth : *Crania helvetica antiqua* <sup>(2)</sup>. Précédemment comme après cette luxueuse publication, Kollmann <sup>(3)</sup>, Virchow, Houzé, His, Baer, Scholl <sup>(4)</sup>, Schenk, Schürch, avaient et ont publié de nombreuses notes sur les crânes de notre pays. Moi-même j'ai étudié plusieurs importantes séries provenant du canton du Valais <sup>(5)</sup> et j'ai commencé l'étude détaillée du canton des Grisons et d'une partie limitrophe de la Suisse, la Savoie et la Haute-Savoie <sup>(6)</sup>.

Malgré ces travaux déjà nombreux, nous n'avons pas une idée exacte de la forme du crâne des Suisses. Dans son consciencieux mémoire sur l'indice céphalique en Europe,

(1) Rutimeyer et His. *Crania Helvetica*, 1 vol. in-4°, Bâle et Genève, 1864.

(2) Studer et Bannwarth, *Crania helvetica antiqua*, Leipzig 1894.

(3) Kollmann. Liste de publications (fort longue, que nous ne pouvons détailler ici).

(4) Scholl. *Ueber rhaetische und einige andere alpine Schädelformen*, Iena 1892.

(5) Pittard. *Etude de 114 crânes de la vallée du Rhône*, Rev. mens. Ecole anthrop., Paris, 1898, fasc. III. *Etude de 59 crânes de la vallée du Rhône*, idem, fasc. V 1898. *Etude de 64 crânes*, etc., etc.

(6) Idem. *Contribution à l'étude ethnographique de la Savoie et de la Haute-Savoie*, bull. Soc. géogr. Genève 1900.

*Indice céphalique, facial n° 2 et nasal de 165 crânes savoyards*. Arch. sc. phys. et nat., Genève 1901.

M. J. Deniker <sup>(1)</sup>, laisse presque tout notre pays sans indication. En dehors des cantons du Valais, de Vaud, de Genève et des Grisons et d'une partie de la Suisse centrale à propos desquels il existe quelques documents, la carte de la Suisse reste en blanc. Nous partageons cet avantage avec la Turquie, une partie de la Russie et de la péninsule des Balkans et cela, sans détours, doit nous flatter. Plusieurs pays que nous considérons quelquefois dédaigneusement au point de vue intellectuel ont leurs cartes complètement remplies ; souvent avec des détails qui nous étonnent. L'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Belgique, les Etats autrichiens sont dans ce cas. Faut-il insister ? A quoi bon ! le nombre des taureaux reproducteurs et des brebis existant en Suisse est bien plus important à connaître et leur recensement n'aurait garde d'être oublié.

L'indice céphalique, rapport de la largeur à la longueur du crâne, fournit une indication générale sur la forme de celui-ci. Or, l'indice céphalique séparant le genre « Homo » en ses deux groupes extrêmes : les brachycéphales (crânes courts et larges) et les dolichocéphales (crânes longs) et en leurs subdivisions, demeure un caractère ethnique de première importance. La forme du crâne est un caractère héréditaire d'une grande persistance.

Nous croyons qu'en Suisse ce sont les brachycéphales qui dominent numériquement. Les dolichocéphales sont rares, en temps que nationaux. La forme intermédiaire mésaticéphale, produit probable du croisement des deux autres, paraît dominer dans les villes — au moins dans la partie occidentale du pays — et peut être aussi dans la région du plateau. Nous venons d'en parler à propos de la taille. \*

<sup>(1)</sup> J. Deniker. *L'indice céphalique en Europe*. Ass. franç. p. avanc. des sciences, 1899.

Dans les cantons alpins (nous parlons principalement des Grisons et du Valais que nous connaissons personnellement assez bien), les brachycéphales l'emportent de beaucoup sur les autres. Ces brachycéphales ont un indice céphalique élevé, oscillant, semble-t-il, autour de 84-85. Ce caractère de leur crâne les apparente au grand groupe celtique : Celto-Alpins, Celto-Ligures, Celto-Rhétions, des différents auteurs. Les habitants de nos Alpes sont sans doute les descendants des brachycéphales néolithiques et des émigrants de l'âge du bronze dont je vous ai entretenu tout à l'heure. C'est dans les vallées reculées, dans celles surtout qui ne sont pas des voies d'accès dans une autre région, qu'ils se sont le mieux conservés.

La connaissance de l'indice céphalique des populations suisses s'impose absolument. Nous ne cesserons de la réclamer.

Mais l'étude du crâne ne se borne pas à ce caractère. Il y en a d'autres qui devraient être mis en lumière. Nous ne savons rien par exemple du rythme de croissance suivant l'âge et suivant le sexe. D'accord avec le Département de l'instruction publique du canton de Genève, nous avons entrepris cette recherche dans les écoles. Nous ne savons presque rien de la capacité crânienne des Suisses. Nous seul jusqu'à présent, sauf erreur, avons publié des chiffres en assez grand nombre. La capacité crânienne des Brachycéphales suisses doit être élevée si nous croyons les chiffres que nous avons obtenus sur des crânes valaisans (1565 cm<sup>3</sup> chez les hommes et 1462 cm<sup>3</sup> chez les femmes). Elle place les crânes suisses parmi les plus capaces qui figurent dans les listes d'Européens actuellement publiées. La capacité crânienne des femmes serait surtout remarquable. Mais

nous ne pouvons encore rien affirmer, car nos observations n'ont pas été faites sur une assez grande échelle. Rappelons d'ailleurs que les crânes brachycéphales l'emportent, d'une manière générale sur les crânes dolichocéphales, pour leur capacité.

En même temps que le crâne, la face doit être étudiée. Notre vénéré ami, M. le professeur Kollmann, de Bâle, a classé les faces en deux groupes principaux suivant qu'elles sont hautes et étroites, ou courtes et larges. Cette classification est basée sur le rapport du diamètre transversal maximum au diamètre vertical (indice facial). Le premier groupe est constitué par les crânes leptoprosopes (indice dépassant 50), le second par les crânes chamæprosopes. Nous ne connaissons pas en Suisse la répartition de l'un et de l'autre groupe. Nos populations paraissent, dans leur majorité, posséder des faces leptoprosopes; mais nous ne pouvons pas l'affirmer.

A côté de la face, se place comme facteur principal déterminant un groupe ethnique, l'indice nasal, c'est-à-dire le rapport de la largeur à la longueur à l'ouverture nasale. Les individus dont l'ouverture nasale est étroite et allongée sont dits leptorrhiniens; ceux qui, au contraire, possèdent une ouverture nasale large et courte sont platyrrhiniens. Entre deux se placent les mesorrhiniens. Nous ne savons pas encore en Suisse la répartition de ces caractères. Il est probable que nos populations sont à la limite des mesorrhiniens et des leptorrhiniens.

Et il en est ainsi pour tout le reste du crâne et de la face. Rappelons avant de quitter ce sujet, l'intéressante reconstitution opérée par M. le professeur Kollmann, de la



tête complète d'une femme lacustre. L'ensemble de cette figure est celui de nos femmes actuelles.

Pour ce qui concerne les autres caractères somatologiques ou ostéologiques nous sommes encore bien plus ignorants. Comme nous ne savons presque rien de la taille, il est évident que nous ne savons rien, non plus, de la grande envergure, des rapports du tronc et des membres; chacun devine cependant qu'il y a dans ce domaine des caractères nombreux à reconnaître et à interpréter. Je n'en citerai que deux ou trois se rapportant aux principaux os de la jambe, au fémur et au tibia.

On appelle platymérie un aplatissement du tiers supérieur de la diaphyse du fémur. Quand la platymérie est très forte, le bord interne de la diaphyse est presque tranchant. Ce caractère était assez commun chez les populations préhistoriques; il semble marcher de pair avec une modification du tibia dont nous allons parler dans un instant. La platymérie n'est pas un caractère de race, c'est un caractère individuellement acquis, lié probablement à un effort musculaire plus puissant dans la marche en flexion. Nous ne savons rien de la platymérie non plus que du degré de fréquence du troisième trochanter, cette protubérance qui existe le long de la branche de bifurcation que la ligne âpre envoie au grand trochanter et qui sert à l'insertion du muscle grand fessier.

Et pourtant pour l'interprétation de ces deux caractères nous avons un admirable champ d'observation avec nos populations montagnardes. Nous publierons prochainement à leur égard une note préliminaire qui montrera ce que nous avons observé dans les fémurs des habitants de quelques vallées du Valais, pratiquant continuellement la marche en flexion. Sans empiéter sur cette publication

disons que la présence du troisième trochanter semble être liée à la longueur du fémur. Ce caractère est plus fréquent dans les fémurs de petite taille que dans ceux de grande taille.

Le tibia, os principal de la jambe proprement dite, présente quelquefois un aplatissement latéral appelé platycnémie, découvert en 1863 par Busk sur des squelettes de Gibraltar, et relevé en 1868 par Broca sur les ossements des Eyzies. Des observations faites jusqu'à ce jour il résulte que la platycnémie est assez rare chez certains sauvages (nègres d'Afrique, indiens de Californie, etc.), qu'elle était plus commune aux temps néolithiques et qu'elle semble diminuer sous l'influence de la civilisation. La platycnémie n'existe point dans l'enfance; elle commence à se produire avec l'adolescence; elle n'existe pas non plus chez les singes anthropoïdes. Elle est considérée par M. Manouvrier comme un caractère de supériorité évolutive, comme la ligne âpre du fémur permettant la station verticale; elle est le résultat de la résistance aux causes qui tendent à faire fléchir le tibia. Ce caractère serait particulier aux peuples chasseurs, aux hommes marchant sur des pentes.

A propos des populations suisses la platycnémie valait la peine, tout comme la platymérie et la présence du troisième trochanter, d'être examinée de près. Nous avons réussi à réunir un assez grand nombre de tibias provenant de populations montagnardes. Le résultat de nos observations n'est pas encore prêt à être publié.

Vous le voyez, par ces quelques exemples, les études anthropologiques en Suisse, même limitées aux hommes de notre pays, ont encore bien du chemin à parcourir. Et jus-

qu'à présent nous n'avons abordé que les observations à faire sur le squelette. Sur le vivant beaucoup de choses sont à connaître qui n'ont pas même été esquissées. Sans entrer dans plus de détails, signalons les caractères anthropométriques relatant le développement des diverses parties du corps, les proportions du tronc, de la tête, des membres. Nous ne savons pas s'il existe une unité ou une pluralité des types de proportions. On pourrait à ces fins commencer par prendre les diverses mesures — en en modifiant plusieurs — préconisées par M. R. Martin <sup>(1)</sup>. Espérons qu'on s'y mettra quelque jour.

Il resterait enfin à connaître — et nous ne quittons pas le domaine de l'anthropologie physique descriptive — la couleur des yeux et des cheveux. Le seul document important qui ait paru jusqu'à présent est le résultat de la grande enquête faite dans les écoles de la Suisse et publié par Kollmann. Mais ces résultats sont exposés par districts et nous avons suffisamment discuté cette classification pour ne pas rappeler qu'elle est défectueuse. D'autre part, nous savons de bonne source que beaucoup d'observations ont été recueillies sans grande attention dans diverses écoles, et cela n'est pas pour augmenter notre foi dans ce résultat.

Nous pourrions continuer longtemps à montrer tout ce qu'il aurait à faire dans notre pays. Ma communication a pour titre : *Les progrès de l'anthropologie en Suisse*. On pourrait croire à m'entendre maintenant que nous n'en avons fait

<sup>(1)</sup> D' R. Martin. *Ziele und Methoden einer Rassenkunde der Schweiz*, separatabdruck aus dem Schweizerischen Archiv. für Volkskunde Band I. Heft I., Zurich, 1896.

aucun. Je vous reporte au début de cette conférence où, pourtant, je vous en ai signalé plusieurs. Nous avons déjà appris quelques faits. Il en reste encore beaucoup à connaître. Je fais le vœu que nous nous mettions sans tarder à la besogne, et que de nouvelles forces se joignent à celles qui existent déjà. Elles trouveront de quoi se satisfaire.

---

## La lutte contre la tuberculose à Genève <sup>(1)</sup>

---

Un médecin français écrivait récemment : « On naît suffisamment en France, par contre on y meurt trop ». Nous pouvons en dire autant chez nous. La natalité est faible et la mortalité dépasse la norme; son taux serait moindre si les règles connues de l'hygiène étaient observées; on ne fait pas tout ce que l'on peut faire et ce que l'on devrait faire pour éviter les maladies évitables. Les organes gouvernementaux, corps législatifs et exécutifs, restent tièdes en présence des questions sanitaires et préfèrent le terrain plus populaire des luttes politiques.

En attendant et pour ne parler que de la tuberculose, cette maladie cause chez nous plus du sixième de la mortalité totale et si, jusqu'ici, la médecine est restée plus ou moins désarmée en présence de cette maladie, une fois qu'elle est déclarée, l'hygiène, elle, n'est point désarmée pour en enrayer le développement, pour arrêter la maladie à la porte des familles menacées.

Mais l'hygiéniste a besoin de l'appui des autorités et du public dans la campagne qu'il a entreprise, car le trop beau vaccin antituberculeux qu'il eût pu préparer silencieusement dans la retraite paisible du laboratoire, cette panacée tant rêvée, n'existe malheureusement pas encore.

Un savant distingué, Léon Petit, a défini la tuberculose : « une grave question sociale qui, à l'heure présente, se pose dans toutes les sociétés civilisées dont elle affaiblit la vitalité et compromet l'avenir ». Or, chez nous, on se préoccupe

(1) Travail lu à l'Institut national genevois, dans sa séance du 17 juin 1901.

beaucoup de reconstituer notre population qui diminue ; l'admission dans la famille genevoise d'éléments étrangers est rendue toujours plus facile. Genève disparaît, il faut assimiler nos hôtes, en faire des Genevois. Ne sera-ce pas bien plutôt l'étranger qui assimilera notre canton, l'étranger indifférent aux traditions qui font notre gloire : une Genève cosmopolite se substitue à la Genève historique, fière de son nom. Commençons donc, pour autant que faire se peut, par conserver la vitalité, la santé de nos concitoyens, ce sera une besogne non moins utile.

Je n'ai pas besoin de rappeler longuement, tout le monde le sait aujourd'hui, ce qu'est la tuberculose, la phtisie (ou l'« étisie » comme on dit dans nos campagnes), la maladie de poitrine que chacun, sans doute, ne connaît que trop pour l'avoir vue autour de soi miner peu à peu, puis finir par emporter misérablement de précieuses existences, enlevées le plus souvent dans la fleur de l'âge. On sait aussi, mais encore trop peu, ce qui favorise, ce qui ouvre la porte à la tuberculose. Parmi ces causes, la principale peut-être est l'alcoolisme ; il intervient ici non seulement comme prédisposant chez le sujet alcoolisé lui-même, mais, et je dirai presque surtout, chez ses enfants. Le scrophuleux, candidat à la phtisie, se recrute pour une forte proportion, parmi les sujets issus de buveurs. D'autres causes cependant entrent en jeu : la misère, les logements insalubres, les excès, le surmenage contribuent à l'éclosion de la tuberculose.

Au point de vue médical, la tuberculose est une infection introduite dans l'organisme par un microbe spécial, le bacille de Koch. Comment y arrive-t-il ? Non point par hérédité, comme on l'a cru longtemps, — c'est la disposition au mal qui est héréditaire, pas le mal lui-même, — mais par le transport direct du bacille, des milieux dans lesquels il se

trouve jusque dans nos organes. Nous ne devenons tuberculeux que si, — dans des conditions spéciales de dépression de notre résistance vitale, — nous sommes envahis par le bacille de Koch et qu'il trouve en nous un terrain favorable à sa propagation. Mais, je me hâte de l'ajouter, il n'est personne qui n'en ait absorbé en grand nombre, et la lutte contre la tuberculose ne consiste pas seulement à combattre le bacille, mais aussi et surtout à armer l'organisme contre ses atteintes. Il vaut à cet égard cent fois mieux s'aguerrir, se fortifier, se rendre résistant à la maladie par une vie active, que de s'étioler dans une craintivité constante à l'égard de ces microbes devant lesquels d'aucuns tremblent tant, qu'ils se mettent dans les conditions les plus favorables pour en devenir les victimes.

Ceci dit, examinons pourtant comment nous pouvons et devons combattre l'infection et la matière infectieuse.

Le principal mode de transmission de la tuberculose est la contagion par un sujet tuberculeux ; cette contagion ne se produit que par les déjections du tuberculeux, en particulier par ses expectorations, ses crachats. Le crachat est contagieux soit par la projection directe de particules de mucosités par la toux, (chez les personnes en particulier qui n'observent pas la précaution élémentaire de mettre la main devant la bouche en toussant), soit par le crachat lui-même s'il est projeté sur le sol. Dans ces conditions toutefois, il ne devient dangereux qu'une fois desséché, car, à ce moment, il participe à la poussière qui s'élève du sol et arrive comme tel sur les muqueuses des passants. Inutile de dire que ce danger existe surtout dans les locaux fermés, chambres, vestibules, voitures, etc. ; en plein air, le soleil, même la lumière diffuse, agissent comme de puissants désinfectants et atténuent le risque d'infection. Autrement

que par ses expectorations, le phtisique n'est pas dangereux à celui qui l'approche, et il convient de ce fait, — s'il observe les règles de prudence qui lui sont enseignées par le médecin, — aussi peu de l'isoler que de le fuir. La charité bien entendue exige au contraire qu'on l'entoure, qu'on égaye son existence gravement menacée, qu'on lui prodigue tous les soins dont il a besoin.

Les autres modes de transmission du bacille tuberculeux sont les aliments qui en contiennent, le lait cru en première ligne, et, à un degré moindre, la viande non cuite ou trop peu cuite. J'aurai à revenir plus loin sur ce sujet. Un dernier mode de contagion, constaté depuis peu de temps, et qui ne joue sans doute pas un rôle inappréciable dans la morbidité tuberculeuse, provient de certains insectes porteurs du bacille de Koch.

Les renseignements qui précèdent indiquent quelle doit être la prophylaxie de la tuberculose ; il s'agit avant tout de supprimer autant que possible les causes de dispersion du bacille. A cet égard on enseignera, entre autres, au public, au besoin au moyen de règlements, que cracher par terre est dangereux ; on cherchera à réduire le nombre des vaches tuberculeuses et à supprimer la vente de la viande tuberculeuse, enfin on visera à améliorer l'hygiène corporelle et l'hygiène du bâtiment pour assainir les foyers où se loge le poison bactérien.

Je reviendrai sur ces différents points à propos de l'examen de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire chez nous dans la lutte contre la tuberculose.

Un autre côté de la question, le plus urgent sans doute, reste à examiner, celui du soin à donner aux malades atteints de tuberculose : Il faut les soigner aussi bien pour eux-mêmes que pour leur prochain. Pour eux, car, outre le



principe que tout malade a droit aux soins, ne fût-ce que pour être soulagé de ses maux, l'on sait aujourd'hui pertinemment que, pris à temps, tout au début de sa maladie, le phthisique peut, je dirai même doit guérir s'il est mis dans les conditions voulues pour cela. Pour le prochain aussi, car soigner judicieusement un tuberculeux, c'est, pour toutes espèces de raisons, combattre puissamment la propagation de la tuberculose.

Aborder cette face de la question en parlant de la lutte contre la tuberculose, c'est nommer les *Sanatoriums* pour tuberculeux, les *Sanatoriums* alpestres tout particulièrement, qui sont devenus une des conditions principales de traitement de cette grave maladie.

Sur les données énoncées dans cette courte entrée en matière, examinons quelles ont été les mesures mises en vigueur dans notre canton pour combattre la tuberculose et ce qu'il pourrait rester à faire dans ce sens.

Il y a bien des années que les médecins s'occupent de cette question chez nous, non pas que nous soyons particulièrement mal partagés à l'égard de cette maladie, si nous nous comparons à divers pays d'Europe, mais nous sommes loin de tenir, cependant, un bon rang parmi les cantons suisses; notre population urbaine, proportionnellement plus forte que celle des autres cantons, en est sans doute une des principales raisons. Comme je l'ai dit, plus du sixième de notre mortalité résulte de la tuberculose (1).

Sans remonter trop haut dans l'historique de la question qui nous occupe, qu'il me suffise de rappeler le rapport que

(1) De 1888 à 1894 (10 années) il y a eu, à Genève, sur un total de 22,615 décès, 4,069 décès dus à la tuberculose, dont 2,326 hommes et 1,743 femmes. (D' VINCENT.)

présenta, le 13 mars 1897, M. le Dr Vincent, alors directeur du Bureau de Salubrité, (auquel, soit dit en passant, nous devons presque toutes les améliorations dans ce domaine pendant ces dernières années), comme rapporteur de la Commission nommée en 1896 par le Conseil d'Etat pour étudier les mesures à prendre contre la tuberculose humaine. Ce rapport, fort précis, invitait le Conseil d'Etat à introduire différentes réformes dans notre réglementation, réformes sur lesquelles j'aurai à revenir. Il était accompagné d'une petite publication : « *Instructions concernant la tuberculose* », destinée au public. Ces instructions, tirées à 24,000 exemplaires, ont été largement distribuées, il y a trois ans, dans la population : elles sont courtes et bonnes <sup>(1)</sup>.

Mais la Commission abordait en même temps une tâche plus difficile et de longue haleine : celle de la création, par les efforts de l'initiative privée, d'un « *Sanatorium pour les indigents tuberculeux genevois* ».

J'examinerai en première ligne cette question du Sanatorium qui est actuellement à l'ordre du jour chez nous, qui est dans toutes les préoccupations, et qui exige une solution aussi prompte que possible.

### I. Sanatorium

Pour se faire une idée des besoins à cet égard, et de l'importance à donner à un Sanatorium genevois, le rapporteur de la Commission de 1897, M. le Dr Vincent, a fait une enquête auprès du corps médical genevois pour arriver à connaître approximativement le nombre des phthisiques traités dans notre canton, le nombre de ceux qui devraient

<sup>(1)</sup> Nous voudrions recommander au Département de l'Intérieur de renouveler de temps en temps la distribution de cette excellente brochure.

être hospitalisés et le nombre de ceux qui, à une date donnée, se trouvaient dans la phase de début de la maladie, phase pendant laquelle le traitement d'altitude donne des résultats plus ou moins décisifs.

Il est résulté de cette enquête qu'en 1897 nous avions, en chiffres ronds, à Genève, 600 malades de tuberculose, sur lesquels 240 à hospitaliser, c'est-à-dire ne pouvant être soignés à domicile, et, parmi ces derniers, 80 en première période, c'est-à-dire en état de bénéficier du séjour dans un Sanatorium d'altitude.

J'ai eu la curiosité de faire relever à l'Hôpital le nombre des cas de tuberculose qui ont été reçus pendant ces dernières années, et cela d'après leur nationalité. Un relevé de ce genre a un intérêt particulier au point de vue du Sanatorium genevois, puisque, créé par nos concitoyens, pour nos concitoyens, ce sont nos concitoyens qui doivent en bénéficier en première ligne. Du reste, d'autres cantons ayant leur Sanatorium ou étant occupés à en construire, nos Confédérés tuberculeux habitant Genève seront sans doute le plus souvent soignés dans leurs cantons respectifs. Or, la moyenne annuelle de phtisies soignées à l'Hôpital cantonal, ces dernières années, a été de 95 à 100 Genevois, de 80 à 85 Suisses d'autres cantons et de 110 à 115 étrangers. Donc environ 300 malades parmi lesquels un peu plus d'étrangers que de Genevois et un peu plus de Genevois que de Suisses d'autres cantons. Si, nous servant de ces chiffres et d'autres données dans le détail desquelles il serait un peu long d'entrer ici, nous établissons la proportion entre les malades en première période et les autres, nous pourrions compter, lorsque le Sanatorium sera bâti, sur un nombre de demandes qui pourra s'élever à 70 à 80 malades parmi les seuls Genevois.

Devrons-nous y recevoir des étrangers ?

Les traités avec les pays voisins font un devoir au Département de Justice et Police de recevoir à l'Hôpital cantonal, à ses frais, les indigents malades étrangers qui se présentent avec leurs papiers en règle. Nous dépensons de ce chef chaque année près de 300,000 francs.

Le traité d'établissement avec la France est périmé depuis 9 ans déjà et pas encore renouvelé. Notre Département de Justice et Police a demandé au Conseil Fédéral qu'à l'occasion du renouvellement de ce traité, des facilités plus grandes soient prévues pour le rapatriement des malades indigents. Cette demande sera-t-elle suivie de mesures efficaces ? C'est plus que douteux, et pourtant quelle amélioration il pourrait en résulter dans la situation de notre canton frontière, car « les malades indigents français sont les seuls étrangers que nous ne pouvons pas rapatrier et ils sont de beaucoup la classe la plus nombreuse » <sup>(1)</sup>. Nous hospitalisons, soignons, nourrissons nos voisins, ceux de la zone surtout, aux frais des contribuables genevois : 300,000 francs ; cela fait environ 3 francs par contribuable chaque année ! Et il doit encore s'y ajouter la taxe d'hôpital que va voter le Grand Conseil et qui est devenue nécessaire en suite des dépenses considérables qui sont résultées de la nouvelle loi sur l'Assistance publique.

C'est l'assistance publique qui, avec les hautes études, est une des principales dépenses qui mettent annuellement nos budgets en déficit ; et ce sont surtout les étrangers qui en bénéficient. Il est bon qu'on le sache de l'autre côté de la frontière !

Pour en revenir au Sanatorium, le Département de Justice et Police devra-t-il faire pour les indigents tuberculeux

(1) Rapport de M. le Conseiller d'Etat Didier au Grand Conseil à propos du projet de loi sur la Taxe d'hôpital.

étrangers des « Bons de pension » pour plusieurs mois de séjour dans cet établissement ? C'est difficilement admissible puisqu'il s'agit dans l'espèce non seulement d'une maladie chronique de longue durée, mais de malades dont l'état ne présente le plus souvent, à l'époque où la cure d'altitude est indiquée pour eux, aucun caractère d'urgence. Au fond le traitement dans le Sanatorium est un traitement non pas médical, mais hygiénique et préventif. Nous ne le devons pas à des non-ressortissants de notre petit canton.

Du reste tout malade admis dans le Sanatorium devra répondre d'un prix de pension.

Pour les Genevois indigents, le répondant est, d'après la nouvelle loi sur l'Assistance publique, entrée en vigueur au 1<sup>er</sup> janvier de cette année, *l'Etat*. Le Grand Conseil, sur la proposition du Conseil d'Etat, a décidé l'année dernière de décharger l'Hospice général de cette lourde tâche et de la mettre en entier sur les épaules de l'Etat. L'Etat doit donc à l'indigent tuberculeux genevois sa pension dans le Sanatorium, comme il la lui doit à l'Hôpital, puisqu'il doit les soins complets à tout indigent genevois malade.

Mais l'Etat doit-il porter seul cette charge ? Non. Il peut et doit se faire aider par les *sociétés de secours*. Nous avons actuellement à Genève environ 120 sociétés d'assurances et de secours mutuels, payant à leurs ressortissants des indemnités pour les jours de chômage et de maladie. Je relève dans la liste de ces sociétés : 20 sociétés genevoises générales de secours mutuels et 25 sociétés étrangères ; 58 sociétés professionnelles de secours, etc. Evidemment les caisses de ces sociétés auront à contribuer à la pension des hôtes du Sanatorium. A l'Hôpital cantonal, les sociétés de secours payent actuellement, sauf erreur, 2 francs par jour pour leurs ressortissants. Ces sociétés comprendront qu'il est de

leur intérêt bien entendu de faciliter par tous les moyens en leur pouvoir l'admission aussi précoce que possible dans le Sanatorium, de leurs sociétaires menacés de phthisie. En Allemagne différentes sociétés de secours ont si bien compris l'avantage d'une mesure de ce genre qu'elles ont créé entièrement à leurs frais et entretiennent de leurs seules ressources de vastes sanatoriums pour tuberculeux. L'expérience leur a prouvé que, malgré les sommes colossales englouties de ce chef, elles réalisent une économie considérable, la durée moyenne de traitement des pensionnaires de ces établissements variant de trois à six mois, tandis qu'elles les avaient antérieurement sur les bras pour de longs mois, quelquefois des années. En outre, fait d'une importance capitale pour les caisses, une proportion très forte des sociétaires sortant des sanatoriums sont rendus au travail et diminuent d'autant les familles orphelines à soutenir.

Ce ne sont guère que les sociétés de secours qui pourront résoudre la délicate question de l'admission, dans le Sanatorium, d'indigents tuberculeux étrangers résidant dans notre canton. Quelques-uns d'entre eux sont attachés à notre sol par d'anciennes attaches, ils y ont leurs familles; les rapatriera-t-on d'office dans leur pays qui les a oubliés et ne les connaît plus ? C'est souvent impossible et inhumain, et il faut rendre cet hommage à notre Département de Justice et Police qu'il comprend la chose ainsi et se montre généralement clément pour les pauvres malades chroniques étrangers, demeurant depuis longtemps ou nés chez nous et qui viennent frapper à la porte de nos asiles.

Les sociétés de secours seront bien placées, me semble-t-il, pour payer la pension intégrale de leurs ressortissants étrangers pour lesquels on demandera l'admission dans le Sanatorium. On ne saurait donc mieux faire que d'engager

vivement les ouvriers étrangers habitant ou travaillant chez nous, à se faire admettre dans des sociétés de secours. Certaines communes de la Suisse obligent les étrangers domiciliés à se faire admettre dans des sociétés de ce genre; cette mesure, toute autoritaire qu'elle est, me paraît légitime. Une administration a le droit de se défendre contre un risque de ce genre provenant des non-ressortissant à son budget normal.

Un autre ordre de secours s'imposera du fait du séjour prolongé d'un malade dans le Sanatorium, ce sera celui des familles privées d'un chef, d'un soutien. Ce genre de secours doit souvent être prolongé pendant un temps plus ou moins considérable et il est d'un caractère urgent.

Chez nous il dépend normalement de l'*Hospice général* qui, d'après la récente loi sur l'Assistance publique, reste chargé du soin des indigents genevois non malades. Cette tâche lui sera sans doute plus aisée que par le passé puisqu'il a été déchargé par l'Etat de tout ce qui concerne les indigents malades.

En résumé, l'indigent soigné dans notre Sanatorium, le Genevois en particulier et sa famille auront, de par nos institutions, des répondants tout naturels: l'Etat et l'Hospice général. Toutefois il convenait d'assurer à cette grande œuvre de charité nationale une vitalité aussi grande que possible, une position indépendante, sans laquelle elle serait condamnée à végéter, car les rouages officiels ne sont pas toujours d'un fonctionnement très aisé. Il vient donc de se fonder à Genève, en conformité des dispositions de l'art. 716 du Code fédéral des obligations, une *Société auxiliaire du Sanatorium de Clairmont-sur-Sierre*, (c'est le nom de notre futur asile), qui a pour but:

1° De faciliter aux malades tuberculeux indigents le

séjour dans le Sanatorium, en contribuant au paiement du prix de pension ;

2° De venir en aide aux familles des malades en séjour au Sanatorium ;

3° De fournir dans la mesure où ses ressources le lui permettront, des subsides pour l'exploitation du Sanatorium.

La Société auxiliaire du Sanatorium désire recruter dans son sein les personnes, sociétés et corporations qui, adhérant à ses statuts, verseront une cotisation unique de 100 francs au moins, ou une finance annuelle de 3 francs au moins. Il sera fait en outre des collectes et la Société auxiliaire espère avoir à enregistrer des legs et dons aussi nombreux que possible.

Les statuts de cette société nouvelle, rédigés par M. Gampert, notaire, et discutés dans le Comité genevois du Sanatorium, ont été votés dans ce Comité au mois de mai de cette année.

Dans la même séance, le Comité du Sanatorium, a, encore sur la proposition de M. Gampert, adopté les statuts d'une *Fondation du Sanatorium genevois de Clairmont-sur-Sierre*, créé en conformité de la loi sur les fondations du 22 août 1849. Soumis au Conseil d'Etat, ces statuts devront passer à la sanction du Grand Conseil et le Comité du Sanatorium attend, non sans une certaine impatience, ce moment solennel pour commencer et pousser activement les travaux de construction.

Je relève parmi les différents articles de ces statuts, l'article 1<sup>er</sup> qui spécifie que « le but du Sanatorium est l'hospitalisation des seuls tuberculeux indigents ou peu fortunés dont l'état est susceptible d'amélioration ou de guérison ». Il est indiqué en outre que « ce Sanatorium est destiné en première ligne aux citoyens genevois et, pour autant que



l'espace disponible le permettra, aux Confédérés et aux étrangers habitant le canton de Genève; exceptionnellement, est-il ajouté, il pourra y être admis des ressortissants d'autres cantons non domiciliés dans le canton de Genève ». Les sommes nécessaires à la création du Sanatorium seront fournies au moyen : a) des fonds recueillis par souscription nationale; b) des subventions de l'Etat et des communes; c) des dons et legs qui pourront être faits dans ce but. Il sera d'autre part pourvu aux frais d'entretien et d'exploitation du Sanatorium au moyen : a) du prix de la pension des malades; b) des dons et legs faits dans ce but; c) des subsides de la Société auxiliaire du Sanatorium; d) des subventions de l'Etat et des communes et e) des revenus des biens de la Fondation. Il est spécifié enfin « qu'il devra être payé un prix de pension pour tout malade admis dans le Sanatorium ».

De tout ce qui précède il résulte que nous pouvons être tranquilles sur le sort de nos tuberculeux soignés dans le Sanatorium genevois : Fondation, Société auxiliaire, Etat, Communes, Sociétés de secours mutuels, fourniront autant de bourses dans lesquelles on pourra puiser pour leur assurer un séjour suffisant au recouvrement de leur santé. Mais il ne sera pas inutile, avant de se mettre en route, de bien spécifier la part qu'aura chacun de ces organismes financiers à l'entretien des malades, car plus tard la chose serait moins aisée sans doute et pourrait amener à quelques tirages. Avis au Comité de la Fondation nouvelle.

Un mot encore sur la construction du Sanatorium.

C'est le 13 mars 1897 que la Commission nommée par le Conseil d'Etat pour étudier les mesures à prendre contre la tuberculose humaine dans notre canton a décidé en principe la création de cet asile. Deux ans et demi plus tard, après

de longs travaux, en octobre 1899, l'ancienne Commission, transformée en Comité libre, annonçait au public, comme chose faite, l'acquisition d'un magnifique domaine sur le plateau, remarquablement salubre, de *Cran-Montana*, en même temps il lançait une vaste souscription demandant à la charité publique 350,000 francs pour la construction d'un bâtiment suffisant aux premiers besoins.

Voici plus de 18 mois que la souscription a été ouverte. Au bel élan des premiers mois a succédé une période de lassitude; et pourtant que d'efforts faits, que de soirées artistiques, musicales, littéraires, que de fêtes, que de kermesses, de cagnottes, poules aux boules, tombolas, etc., pour le Sanatorium! Il serait intéressant de pouvoir évaluer toutes les absinthes, tous les distacts, tous les cafés, thés, champagnes, bus pour nos pauvres tuberculeux. Vraiment, il eût été difficile de faire davantage pour eux! Et pourtant ils attendent toujours, et le champ sur lequel doit s'élever l'Hospice de Clairmont attend aussi la pioche des terrassiers! (1) La charité genevoise semble avoir donné tout son effort, et, hélas, nous n'avons encore récolté que la moitié ou un peu plus de la somme nécessaire, soit 240,000 francs. D'après les devis, revus et serrés de près par l'habile architecte du Sanatorium, M. Peyrot, il manque encore 130,000 à 140,000 fr. pour solder les dépenses totales, terrain compris.

Que faut-il faire ?

Un nouvel appel à la charité? C'est ce qui vient d'être tenté, en juin dernier; cela a-t-il amené la somme demandée? Hélas non! Et pourtant si nous regardons chez nos voisins, nous constatons que Bâle a construit un Sanatorium de 525,000 fr. dont 330,000 ont été réunis par la charité publi-

(1) Quelques travaux de nivellement viennent d'être exécutés pour préparer l'emplacement du futur bâtiment (août 1901).

que, et Berne, un Sanatorium de 550,000 fr., dont 367,000 fr. ont été recueillis par souscription, et remarquez ceci : il ne s'est écoulé dans ce dernier canton que neuf mois depuis le dépôt du rapport de construction jusqu'à la pose de la première pierre et une année encore jusqu'à l'installation des premiers malades.

Sept à huit autres cantons ont construit depuis lors des Sanatoriums, dûs en grande partie à la charité publique.

Le premier sentiment en face de notre impuissance est une certaine honte. Mais la population de Genève manque-t-elle de charité ? Loin de là ; c'est par centaines que les œuvres qui vivent de la charité publique viennent s'alimenter chez nous. Il est peu de villes, sans doute, où l'on donne autant qu'à Genève. Mais la charité a des limites, ne fût-ce que dans les ressources de chacun. Les bourses des particuliers sont fatiguées par les demandes continuelles de contributions qui pleuvent de tous côtés.

Rappelons-nous pourtant que, chez nous, le péril de la tuberculose est menaçant, qu'il grandit chaque jour. Dans notre petit canton cette maladie ravit chaque année près de 500 existences, sur un peu plus de 2,000 décès. Il n'y a pas de temps à perdre. Nos pauvres tuberculeux gèlent en hiver sous nos brouillards humides, ils toussent, crachent, et se morfondent à attendre et à attendre encore ! Il faudrait pourtant, en fait de charité, commencer par le plus pressant, par ce qui nous touche de plus près.

Un dernier effort sera tenté l'hiver prochain pour réunir, sinon la somme entière exigée pour terminer la construction, du moins une somme un peu ronde. Le Bazar pour St-Pierre a rapporté, il y a quelques années, près de 100,000 fr., le *Grand Bazar* qui sera organisé pour le Sanatorium nous réserve-t-il d'aussi alléchantes surprises ? Espé-

rons-le : mais que n'y a-t-on songé déjà l'hiver dernier, on aurait gagné du temps.

Il n'y a pas à hésiter, il faut que le Sanatorium se construise cette année, ou du moins soit assez avancé en automne pour se terminer l'année prochaine <sup>(1)</sup>. Renoncerons-nous au vœu exprimé, il y a 18 mois par un médecin de notre ville, dans une excellente publication sur le sujet qui nous occupe : « Il faut disait-il, que les Genevois puissent se dire en fêtant en 1902 le 300<sup>me</sup> anniversaire de l'Escaladé, que leurs compatriotes peu fortunés et blessés dans le combat de la vie, peuvent manger, au Sanatorium de Clairmont, la soupe au riz de la mère Royaume, avec l'espoir de reprendre sous peu leur place à l'atelier, au bureau, aux champs, partout où ils pourront de nouveau être utiles à leur famille et à leur pays. »

La vente pour le Sanatorium ne pourra rapporter qu'une partie de la somme nécessaire. Faudra-t-il demander le reste à l'*Etat* ? Dans tous les cantons qui possèdent un Sanatorium l'*Etat* y a contribué pour une part plus ou moins importante. L'*Etat* de Genève ne songera pas à se soustraire à cette grande œuvre d'intérêt national. La *Ville de Genève*, de même, qui vient de faire un héritage considérable, me paraît placée très favorablement pour coopérer à cette entreprise qui profitera tout particulièrement à ses nécessiteux atteints de maladie de poitrine, car les agglomérations urbaines fournissent à cette maladie un contingent de victimes qui est sans proportion avec celui que peut fournir la campagne. Aussi attendons-nous un fort appoint de la Ville qui permettra d'aller dès maintenant de l'avant dans la construction du Sanatorium.

(1) Les travaux n'ayant pu encore être commencés, rendent ce vœu malheureusement irréalisable (fin août 1901).

On me demandera peut-être encore : Les Sanatoriums qui existent actuellement ont-ils rendu tous les services qu'on en attendait, ou bien est-ce une manière charitable sans doute, mais stérile pour la société, de conserver plus longtemps en vie de malheureux tuberculeux ?

Voici, à titre de documents à cet égard, quelques chiffres publiés par l'Office sanitaire impérial allemand et que j'emprunte à l'intéressante brochure publiée l'année dernière, sous le titre de *Tuberculose et Sanatoriums*, par M. le Dr Maillart : « Sur 2259 malades dont on a pu avoir des renseignements et qui avaient fait un séjour plus ou moins prolongé dans les sanatoriums populaires allemands, 66 % en sont sortis capables de reprendre leur ancien métier, 6 % ont été capables de gagner leur vie avec une autre profession, 13 % n'en sont sortis qu'avec une capacité de travail réduite et 15 % seulement sont restés entièrement à la charge de la caisse d'assurances. Il résulte de ce relevé que le  $\frac{7}{10}$  des malades soignés dans les sanatoriums en sortent, sinon absolument guéris, du moins de nouveau aptes à gagner leur vie. » Ainsi les sommes placées sur ces entreprises par les caisses d'assurances, quelque considérables qu'elles soient, se trouvent compensées et bien au delà par la diminution des dépenses qui leur incombait par l'assistance prolongée de phtisiques trainant des années, et combien misérablement, jusqu'à la mort. Quelle différence dans les résultats !

Mêmes observations favorables en Suisse : « 68 % des malades renvoyés du Sanatorium bâlois de Davos avaient, une année après leur retour à Bâle, encore augmenté de poids ; ceux qui étaient entrés anémiés par la tuberculose dans le sanatorium y ont récupéré un sang normal et l'ont gardé tel après le retour à la ville. »

Donc, ajoute encore M. le Dr Maillart, « nous voyons que

les sanatoriums rendent à la vie active plus des  $\frac{2}{3}$  des tuberculeux qui s'y font soigner, que l'amélioration ou la guérison persistent pour la plupart d'entre eux, grâce aux habitudes d'hygiène qu'ils y ont contractées, et nous voyons d'autre part que dans cette œuvre d'humanité et d'économie sociale, nous nous sommes laissé devancer par tous les cantons confédérés qui sont à la tête du progrès en Suisse.»

## II. Tuberculose du bétail <sup>(1)</sup>

La question du sanatorium n'épuise pas, loin de là, celle de la lutte contre la tuberculose chez nous. Sans doute il est du premier devoir de l'Etat et de la Société de vouer toute leur sollicitude aux pauvres malades ; mais il faut, en outre et avant tout, chercher à diminuer le nombre des victimes de la maladie. Soigner le tuberculeux c'est fort bien, mais rendre l'individu impropre à cultiver le bacille de Koch, c'est mieux. A cet égard les enseignements de la bactériologie ont été précieux. L'on sait aujourd'hui, comme je l'ai dit au début, que la tuberculose ne se prend que par l'introduction du dit bacille dans l'organisme, et que cette introduction se fait presque uniquement par la poussière des expectorations desséchées des tuberculeux, d'une part, et par le lait et la viande des bêtes tuberculeuses de l'autre. Il en résulte qu'au point de vue bactériologique, la vraie prophylaxie de la tuberculose consistera d'un côté à isoler le crachat tuberculeux et de l'autre à éteindre la tuberculose des bovidés.

(1) Jusqu'à nouvel avis et malgré les récentes déclarations du Prof. Koch, nous en restons à l'opinion, généralement admise jusqu'ici parmi les médecins et les bactériologues, de la contagion de la tuberculose des bovidés à l'homme et vice-versa.

Examinons d'abord, en ce qui concerne notre canton, ce second point : *La tuberculose du bétail*.

De même que l'homme, beaucoup plus même que l'homme, le bœuf, la vache sont atteints de tuberculose. Cette maladie se transmet d'autant plus facilement dans les étables que les bêtes boivent au même abreuvoir, mangent à la même crèche, et qu'ainsi les bacilles qui se trouvent sur les muqueuses buccales et nasales d'une bête, se transportent plus facilement aux bêtes voisines. On a observé que dans les étables à abreuvoir coulant, avec orifice d'entrée et de sortie de l'eau, les bêtes qui se trouvent en amont d'une bête tuberculeuse restent indemnes, tandis que celles qui sont en aval d'elle, deviennent tuberculeuses. Les veaux séparés de bonne heure des étables où il y a des bêtes tuberculeuses ne sont jamais tuberculeux, ils ne le deviennent que s'ils sont exposés plus tard à la *contagion*.

La tuberculose est-elle une maladie exceptionnelle du bétail, un accident fortuit, localisé, comme la fièvre aphteuse, par exemple ? Loin de là, elle y est d'une fréquence désespérante, même loin des villes, dans les fermes éloignées, même dans les pâturages de la montagne.

Bien que je me sois adressé aux sources les plus autorisées pour savoir quelle est la proportion des bovidés tuberculeux chez nous, je n'ai pu obtenir de chiffres tant soit peu précis. Les étables du canton ne sont en effet pas l'objet d'une surveillance spéciale à cet égard, la tuberculose ne rentrant pas dans les maladies soumises au règlement de police sur la surveillance sanitaire du bétail du 24 septembre 1878, ni de la loi fédérale sur les épizooties du 14 octobre 1887 ; l'agriculteur se prête du reste le moins possible à une investigation de ce genre. Les abattoirs qui semblaient devoir fournir une statistique très nette, par

l'inspection des bêtes abattues, nous laissent pourtant aussi sans réponse à l'égard de la situation de notre canton sur ce point, vu que la très forte proportion des animaux qui y sont abattus proviennent de l'étranger, de l'Italie en particulier.

En suite de l'intransigeance de la France à l'endroit de l'entrée du bétail suisse dans ce pays, le gouvernement fédéral s'est vu depuis deux ans, obligé d'user de représailles, et refuse l'entrée des bovidés, (les veaux exceptés), provenant de France sur le territoire de la Confédération. Soit dit en passant, les mesures vexatoires du Gouvernement français à l'égard de notre bétail, interdisant jusqu'au transit avec l'Espagne, portent le plus grand préjudice à notre industrie agricole et devront faire l'objet de démarches spéciales, en 1903, lors du renouvellement des traités de commerce qui seront dénoncés à cette époque.

Pour en revenir à notre canton, il n'est pas fait aux abattoirs une statistique distincte des bêtes tuberculeuses de provenance locale ou étrangère et aucun chiffre n'a pu m'être donné à cet égard par le vétérinaire cantonal. Toutefois je tiens de lui que la tuberculose est rare, très rare même parmi les bœufs qui nous viennent d'Italie et que cette catégorie constitue près des neuf-dixièmes de la viande tuée ici. Pour le dixième qui est de provenance locale, la proportion des bêtes tuberculeuses y est sensiblement plus forte, non pas tant parmi les bœufs toutefois que parmi les vaches.

Les vaches qu'on abat pour la boucherie sont généralement de vieilles bêtes, et une très forte proportion, la moitié m'a-t-on affirmé, sont tuberculeuses. Heureusement que, sur la totalité de la viande consommée chez nous, — viande qui nous arrive aussi dépecée par la frontière, où elle est soumise à une inspection sanitaire — la proportion des va-



ches de provenance locale est très minime. Toutefois certains cantons, Fribourg entre autres, nous expédient pas mal de bétail tuberculeux. Nous verrons comment il échappe, à l'entrée sur le canton, aux inspections sanitaires quand à la tuberculose.

Comment reconnaît-on qu'une bête est tuberculeuse ?

Ce n'est ni son apparence extérieure, ni nécessairement la toux qui guide le diagnostic; la vache tuberculeuse donne généralement beaucoup de lait, et si elle finit par maigrir, on attribue volontiers son état à la lactation : « c'est une trop bonne vache laitière », dit-on. On est resté longtemps sans moyen net de diagnostic de la tuberculose des bovidés jusqu'au jour où l'on a découvert un sérum spécial, la *tuberculine de Koch*, qui, injectée en faible quantité sous la peau des bêtes saines, les laisse indemnes, sans réaction fébrile, tandis qu'elle procure à la bête malade de tuberculose un court, mais fort accès de fièvre. En injectant un troupeau, on peut donc avec la plus grande facilité séparer du jour au lendemain, ou peu s'en faut, toutes les bêtes saines de toutes les bêtes tuberculeuses qui s'y trouvent.

Il y a une exception toutefois, exception malheureuse qui a ouvert la porte à toutes les fraudes : la bête vaccinée depuis quelques jours, même quelques mois, ne réagit pas à une nouvelle vaccination, quand bien même elle serait tuberculeuse ; la vaccination, qui n'est point curative, mais révélatrice de la maladie, lui confère une immunité plus ou moins prolongée contre une nouvelle réaction par le sérum. Vous voyez d'emblée le parti qu'ont su en tirer certains propriétaires de bétail : ont-ils une vache tuberculeuse ou suspecte de tuberculose, ils commencent par la faire inoculer en cachette, puis la mettent en vente. Une nouvelle épreuve, faite devant l'acheteur, reste sans résultat et la

bête de passer pour saine. Ce fait oppose une sérieuse entrave aux mesures qu'on cherche à prendre contre le commerce des bêtes tuberculeuses, il sert même ce trafic, tout propriétaire peu scrupuleux ayant hâte de se débarrasser sur le voisin d'une bête qu'il sait malade et de peu de durée. Toutefois il semble que cet abus trouvera bientôt un correctif, et déjà le laboratoire Pasteur, à Paris, a réussi récemment à réaliser une tuberculine (*tuberculine de Nocard*) qui obtient une réaction même après tuberculinisation préalable. Notre excellent bactériologiste, M. Massol, en a fait, il n'y a pas longtemps, l'épreuve concluante dans un cas qui a singulièrement contrecarré les plans d'un gros commerçant en bétail, aussi expert en tuberculinisation préventive que peu scrupuleux. Avis à Messieurs les vétérinaires.

Il est très malheureux, dans l'intérêt de la surveillance du bétail, que la tuberculine soit entrée dans le commerce et que chacun puisse vacciner ou faire vacciner sa vache, loin de l'œil de l'autorité compétente. La tuberculinisation du bétail, même avec le nouveau sérum, n'aura une réelle efficacité que, lorsqu'après entente internationale, — car pour être efficace, la mesure doit être générale, cela saute aux yeux, — la tuberculine ne pourra être employée que par des délégués de l'autorité.

C'est ce qui se fait en Danemark, où la lutte contre la tuberculose du bétail est pratiquée systématiquement depuis quelques années et avec des résultats excellents, ainsi que l'a relaté notre regretté compatriote, M. le Dr H. Gosse, dans une intéressante brochure publiée il y a deux ans.

Il est fâcheux que nos autorités fédérales n'aient pas hardiment marché dans la même voie que le Danemark, du moins pour autant que la chose eût été possible dans notre

pays dont la situation géographique est peu favorable, il est vrai, à des mesures radicales dans ce domaine.

Examinons maintenant ce qui a été fait à Genève ?

En 1893, la Commission genevoise pour l'étude de la tuberculose nommait une sous-commission chargée d'étudier plus particulièrement la question de la tuberculose du bétail. Un rapport trop peu connu, car il est fort bien fait, dû à la plume de MM. L. de Candolle et Dr Vincent a clos les travaux de cette commission, en mai 1894.

Ce rapport émettait un certain nombre de vœux, parmi lesquels la nécessité de l'inscription de la tuberculose, parmi les maladies contagieuses du bétail. Cette mesure eût placé les animaux atteints de cette maladie au bénéfice de la loi fédérale sur les maladies contagieuses, avec obligation de déclaration, séquestration, abattage éventuel, etc. Des mesures transitoires eussent été prises pendant un temps suffisant pour ménager les intérêts des agriculteurs. La France a déjà adopté cette mesure, dès 1888, il est vrai sur le papier seulement, car elle n'y serait, semble-t-il, pas ou à peine observée. Il convient d'ajouter que cette mesure ne comporte, dans ce pays, aucune indemnité pour le propriétaire d'animaux malades ; cela seul explique que cette loi y soit restée lettre morte.

La réforme demandée chez nous eût, sans doute, aggravé les charges des agriculteurs, du moins pendant une période de quelques années ; en effet, il eût fallu séparer les bêtes malades, isoler les bêtes jeunes, exclure de la reproduction les animaux qui auraient réagi à la tuberculine, interdire la vente du lait des bêtes tuberculeuses, etc. Des indemnités payées par l'Etat fussent allées très loin, prétendit-on.

Une motion unanime fut adressée toutefois au Conseil Fédéral par la Fédération même des Sociétés d'agriculture

de la Suisse romande, avec l'approbation, unanime aussi, de la Société médicale de la Suisse romande, motion qui fut appuyée plus tard, auprès de notre Conseil d'Etat, par la Société d'hygiène de Genève : « Dans l'intérêt de l'agriculture suisse, y était-il dit, comme dans celui de l'hygiène publique, il est demandé qu'on poursuive par tous les moyens, en y comprenant l'indemnisation aux intéressés, le principe de la séquestration et de la destruction des animaux atteints de tuberculose ».

Plus récemment, l'année dernière sauf erreur, le Congrès international des vétérinaires, tenu à Berne, a émis le vœu que les gouvernements s'occupent de la question de la prophylaxie de la tuberculose dans le bétail, et adoptent d'une manière générale la tuberculinisation obligatoire.

Le Conseil exécutif de la Confédération n'a pas cru néanmoins devoir entrer dans ces vues, et cela en se basant sur un rapport de M. Muller, chef de division au Département de l'agriculture. M. Muller semble n'avoir eu en vue que de ménager les intérêts immédiats des agriculteurs ; sur les autres points, ses arguments étaient incomplets, et, aujourd'hui, la sanction du temps les a démontrés comme absolument erronés : La tuberculine n'est point un moyen trompeur, la transmission de la tuberculose par la viande et le lait n'est point un accident exceptionnel et rare, enfin les dépenses énormes pour l'Etat que prévoyait M. Muller, reposent sur des chiffres qui n'ont pas de base sérieuse et l'agriculteur soucieux de ses propres intérêts doit être le premier à réclamer des mesures destinées à diminuer la morbidité tuberculeuse dans le pays. « Rarement, disait M. Vincent dans son rapport de 1894, l'argent des contribuables aura été mieux employé qu'à la lutte contre la tuberculose du bétail ». Cette affirmation n'a rien perdu aujourd'hui de

sa valeur, et l'on ne peut que regretter que nos autorités se soient actuellement plus ou moins désintéressées de cette question.

Pour se faire une idée du danger que court la santé publique par la consommation de viande tuberculeuse, une statistique établie par MM. Arloing et Nocard, — en tenant compte de la proportion des bovidés tuberculeux en France et de la proportion approximative des cas d'infection chez l'homme par la consommation de viande tuberculeuse, — a amené ces savants à estimer à 12,000 le nombre annuel des cas d'infection, en France, par cette voie-là. Tout approximatifs que soient des chiffres de ce genre, on peut, tout au moins, se fiant à l'autorité des auteurs que je viens de citer, se convaincre de l'importance très grande que joue la contagion par le bétail dans la tuberculose humaine.

Si le Conseil fédéral n'a pas, jusqu'ici, inscrit la tuberculose parmi les maladies contagieuses du bétail, comme on le lui demandait, il a du moins cherché à favoriser parmi les agriculteurs l'emploi de la tuberculine. Par son arrêté du 24 juillet 1896, il a décidé de faire délivrer gratuitement cette substance aux agriculteurs qui en feraient la demande, s'engageant à remettre des certificats de santé pour les bêtes saines, tandis que les bêtes malades doivent être poinçonnées à l'oreille. Un règlement détaillé fixe les conditions dans lesquelles il y a lieu de pratiquer ces vaccinations. Les noms des agriculteurs ayant fait inoculer leurs animaux sont publiés dans la feuille fédérale d'agriculture.

En théorie cette mesure semblait devoir donner des résultats très heureux pour la santé du bétail. En pratique, la présence dans le commerce de tuberculines non officielles et la mauvaise foi de certains propriétaires et vétérinaires l'a rendue plus ou moins inefficace ; les bêtes tuberculeuses

sont même peut-être celles qui circulent le plus dans le commerce sous le couvert d'inoculations inofficielles, allant d'une étable à l'autre infecter leurs congénères, en attendant de prendre le chemin de l'abattoir, peut-être d'un abattoir de campagne, d'une tuerie clandestine où aucune surveillance sanitaire n'en arrêtera la vente.

Plus efficace a été la mesure adoptée par notre Conseil d'Etat en 1898, dans son règlement du 27 septembre, en vertu duquel les propriétaires d'animaux dont la viande est rejetée pour cause de tuberculose reçoivent une « indemnité égale à la moitié de la valeur de la viande inutilisable ». Avec cette indemnité le propriétaire, s'il a pris la précaution de faire partie d'une société d'assurance sur le bétail, peut rentrer dans la totalité ou la presque totalité du capital que représentait la bête abattue. Ce règlement prescrit en outre qu'il doit avoir été constaté, pour bénéficier de l'indemnité, que la tête de bétail a été reconnue indemne de maladie lors de son entrée sur le canton et qu'elle y a séjourné sans interruption depuis trois mois au moins. Cette clause oblige, semble-t-il, les agriculteurs à fournir un certificat de tuberculinisation des bêtes abattues, et constituerait donc ainsi, si elle est régulièrement observée, une mesure très favorable à la lutte contre la tuberculose du bétail.

Examinons maintenant sommairement quelles ont été les mesures adoptées dans notre Canton quant à l'inspection des viandes et du lait :

#### INSPECTION DES VIANDES

Le règlement de l'abattoir prévoit une visite du bétail par un inspecteur sanitaire. Actuellement cet inspecteur, bien que très capable, n'est pas vétérinaire, <sup>(1)</sup> mais il est placé sous le contrôle du vétérinaire cantonal. A l'entrée du bétail

(1) Contrairement à l'art. 39 du règlement du 4 février 1876 sur les abattoirs.

dans l'établissement, l'inspecteur séquestre les animaux malsains ou malades; après l'abattage il procède à une seconde vérification; si la viande est bonne, il la timbre et vise le bulletin; si elle est malsaine, elle est séquestrée; pour chaque saisie il doit en être référé, sauf erreur, au vétérinaire cantonal. Les intéressés peuvent demander une contre-expertise. Les dépouilles des bêtes malsaines, les viandes gâtées ou nuisibles sont, sous la surveillance de l'inspecteur, immédiatement enfouies et détruites. <sup>(1)</sup>

La mesure demandée par M. le D<sup>r</sup> Vincent dans son rapport de 1894, pour les viandes tuberculeuses, semble avoir été mise en pratique chez nous d'une façon générale; il s'agit d'une destruction plus radicale que le simple enfouissement, qui ne tue pas les bacilles tuberculeux, et permet leur retour, comme cela a été constaté, par le moyen des vers de terre, dans les cultures de la surface du sol, dans l'herbe et les légumes. Je constate, en effet, dans le rapport de gestion du Conseil d'Etat pour l'année 1900 que le clos d'équarissage cantonal a détruit, pendant cette année, par l'acide sulfurique, 85,000 kilos d'animaux morts, soit tout ce qui a été abattu officiellement sur le canton. Cette destruction par l'acide sulfurique, destinée à réaliser des engrais, assure la stérilisation de ce produit au point de vue des bactéries pathogènes, donc aussi de la tuberculose.

Du fait du règlement indiqué plus haut, quelques saisies ont été faites dans nos abattoirs pour cause de tuberculose; malheureusement, comme nous l'avons vu, une statistique manque à cet égard, et M. le Vétérinaire cantonal n'a pu m'indiquer aucun chiffre, même approximatif, permettant de se faire une opinion à ce sujet. Du reste, je relève dans le rapport de M. le D<sup>r</sup> Vincent que les inspecteurs ne saisis-

<sup>(1)</sup> Art. 41 à 43 du même règlement.

sont « pas toutes les viandes tuberculeuses », mais limitent la saisie aux cas « estimés dangereux » pour la consommation. Cette distinction entre les viandes plus ou moins tuberculeuses, les unes étant prises et les autres laissées, ne laisse pas que d'inspirer quelque inquiétude.

Toutefois le Vétérinaire cantonal a établi, pour ces viandes un peu suspectes, une mesure qui me paraît présenter une excellente garantie : elles sont, avant leur mise en vente, fortement salées, de manière à nécessiter, avant leur consommation, une cuisson prolongée suffisante pour détruire le bacille tuberculeux. Cette mesure me paraît bien préférable à celle de la « Freibank » en usage dans les cantons allemands : ce « banc libre » est un étal spécial, avec désignation affichée indiquant qu'on y vend de la viande tuberculeuse ; l'acheteur sait donc ce qu'il vient prendre ; une indication imprimée, mise sous ses yeux, spécifie dans quelles conditions (cuisson prolongée) cette viande peut être consommée sans danger. C'est fort bien pour l'acheteur consciencieux, mais on m'a affirmé que plus d'un restaurateur vient se fournir de cette viande à bon marché et en nourrit ses pensionnaires, sans s'inquiéter d'en faire, comme il est recommandé, du bouilli (viande très cuite), plutôt que des beafstecks, ou telles autres préparations laissant la viande peu cuite et encore contaminée éventuellement par des principes organiques vivants.

A défaut de statistique sur la proportion des bêtes tuberculeuses saisies dans nos abattoirs, j'ai consulté la récapitulation des animaux conduits au clos d'équarissage, récapitulation qui fournit tout au moins le chiffre des bêtes abattues pour cause de consommation dangereuse. Je trouve, pour l'année 1900, qu'il a été détruit 69  $\frac{1}{2}$  bovidés adultes, dont 65  $\frac{1}{2}$  proviennent des communes du canton et 4 seu-



lement de nos abattoirs. Admettant que ces 4 bêtes malades ne relèvent d'aucune autre maladie que de la tuberculose, ce qui est peu probable, ce serait là l'infime proportion de viande tuberculeuse qui n'entrerait pas dans la consommation annuelle de notre ville, du fait de ce service de surveillance officiel. C'est très peu et cela laisse pensif si l'on sait que le recensement du bétail de notre canton, fait en avril 1900, a constaté que nous possédons 111 taureaux, 183 bœufs, 758 veaux et génisses et particulièrement 6747 vaches, dont, on nous l'a affirmé, la moitié ou près de la moitié seraient tuberculeuses. Réduisant cette proportion au quart ou même à moins, la saisie de 4 bêtes malades dans nos abattoirs et de 65  $\frac{1}{2}$  sur le canton, resterait encore un chiffre bien peu élevé.

Nous recevons des autres cantons de la Suisse une certaine quantité de viande, quantité faible toutefois, malgré son prix relativement peu élevé, car la production serait assez limitée et suffirait à peine à la consommation locale. Je ne crois pas que cette viande soit l'objet d'aucun contrôle à l'entrée dans notre canton, depuis la suppression des octrois; mais l'inspecteur a la charge de visiter « fréquemment » les viandes exposées en vente dans les boucheries. Cette mesure ne présente qu'une garantie très relative, sans doute. Quant aux bêtes vivantes, elles sont soumises à une inspection à leur arrivée en gare et séquestrées si elles sont malades (règlement du 27 juillet 1880); toutefois cette séquestration ne s'applique pas aux bêtes tuberculeuses qui échappent aux inspections puisqu'elles ne rentrent pas dans la catégorie des animaux atteints d'une des maladies visées par la loi sur les épizooties.

Du reste, la viande qui sort de nos abattoirs et celle qui nous vient de Suisse ne représentent qu'une proportion relative-

ment faible de ce qui en est consommé dans notre canton. Ce fait résulte de l'arrangement commercial avec la France, (à défaut de traité de commerce avec ce pays), qui permet l'entrée par la frontière de la viande morte à un prix très inférieur à celui qui est exigé pour les bêtes vivantes : un veau de 100 kilos paye vivant à la frontière environ 11 à 12 fr., tandis que le même poids de viande de veau ne paye plus que 4 fr. 50 à 5 fr. Il en résulte naturellement que le vendeur a tout intérêt à tuer en dehors de notre frontière ; il y est obligé, du reste, pour les bêtes adultes qui ne sont pas admises vivantes, comme nous l'avons vu, à la frontière française. Il entre de ce fait dans notre canton une quantité très considérable de viande dépecée. Qu'on en juge par un simple chiffre officiel relevé au hasard dans le tableau sous cette rubrique : dans les mois de novembre et décembre derniers, il est entré dans notre canton, par la seule frontière française, le chiffre énorme de 465,552 kilos de viande soit pas moins 7,700 kilos en moyenne par jour.

L'autorité fédérale, il est vrai, a paré au danger d'introduction de viande malsaine par cette voie, dans son règlement du 14 octobre 1887 (art. 100) qui est très précis à l'endroit des visites sanitaires à la frontière. Quelques personnes estiment que cette inspection ne peut empêcher l'entrée de viandes gâtées ou tuberculeuses, que la présence des viscères attachés aux quartiers, ainsi que le règlement l'exige, ne suffit pas, dans bien des cas du moins, pour permettre de poser le diagnostic de viande malsaine, bref qu'il entrerait par cette voie beaucoup de mauvaise viande chez nous. M. le Vétérinaire cantonal nous a affirmé toutefois que cette visite se fait très exactement dans les différents postes douaniers de la frontière de notre canton, et cela à des jours et heures connus des marchands de la zone et par les

soins de vétérinaires désignés à cet effet. Il n'en reste pas moins vrai que la quantité très grande de viande morte introduite de l'étranger dans notre canton est un fait fâcheux et ne laisse pas que d'inspirer quelque arrière pensée; la double visite sanitaire faite dans nos abattoirs offre à cet égard, nous semble-t-il, une meilleure garantie.

La Chambre du commerce de Genève, par les soins de son distingué secrétaire-général, M. Georg, a pris cette question en mains et la mènera, espérons-le, à bonnes fins à l'occasion du renouvellement des traités de commerce avec nos voisins, en 1903. En attendant, la Suisse ne pouvant nous fournir la viande nécessaire à la consommation locale, il n'y a rien à changer à l'état actuel des choses jusqu'à ce que l'ouverture du Simplon permette l'introduction plus facile du bétail de boucherie italien dans notre pays.

Je conclus, quant à la question de la viande de boucherie, que nous sommes garantis par de bonnes mesures cantonales dans nos abattoirs et par de bonnes mesures fédérales à la frontière, mais que nous ne possédons pourtant pas toute la garantie désirable en ce qui concerne le danger de consommation de viandes malsaines. Cette garantie ne pourrait être obtenue que par des mesures internationales sur la surveillance du bétail de boucherie et par des traités de commerce qui nous soient plus avantageux.

#### INSPECTION DU LAIT

Le rapport de M. le Dr Vincent, en 1894, concluait en demandant au Conseil d'Etat une surveillance plus stricte de l'industrie laitière. Nos règlements, disait le rapporteur, sont incomplets, la vache laitière est un foyer d'irradiation de plusieurs maladies transmissibles et nous laissons le consommateur à peu près sans défense, nous n'imposons

aux vacheries aucune de ces mesures que réclament à bon droit plusieurs législations étrangères. Ces établissements doivent être placés sous un contrôle permanent, l'emploi de la tuberculine devrait y être obligatoire ».

Conséquent avec le vœu exprimé en 1893, M. le Dr Vincent a obtenu du Conseil d'Etat, en 1896, un excellent règlement sur les vacheries <sup>(1)</sup>. Ce règlement prescrit à l'égard de ces établissements des mesures hygiéniques précises et complètes, la tuberculinisation des vaches y est obligatoire. Malheureusement les vacheries ne représentent qu'une infime proportion dans la production de lait chez nous, attendu que ne sont désignés comme « vacheries » que les rares établissements urbains ou suburbains où l'on vend le lait au public au pis de la vache. Ce sont à peine 200 à 300 litres sur les 40 à 50,000 litres de lait que nous consommons journellement. Du reste, de l'aveu de M. le Vétérinaire cantonal, la surveillance des vacheries à l'endroit de la tuberculose est illusoire en raison de l'absence de garantie quand aux inoculations de tuberculine, d'après les motifs indiqués plus haut. Ainsi ce petit règlement modèle, qui fait honneur à ceux qui l'ont conçu, reste malheureusement lettre morte, ou peu s'en faut. En fait de laiteries sûres à l'égard de la tuberculose, nous n'avons que celles, comme Lancy, la ferme Rochat et quelques autres, qui, dirigées d'une manière tout à fait consciencieuse et compétente, pratiquent scrupuleusement et de leur propre initiative la tuberculinisation et observent, sous leur propre contrôle, les mesures hygiéniques indiquées dans le règlement du 14 avril 1896.

Tout le lait qui nous vient du canton, et celui en très grande quantité qui nous arrive de la zone, n'est donc pas et ne peut pas être considéré comme exempt de tuberculose,

<sup>(1)</sup> Règlement du 14 avril 1896.

d'autant plus que, nous l'avons vu, une forte proportion des vaches laitières sont tuberculeuses, aussi bien en dehors de notre frontière que chez nous, malgré le règlement français qui n'existe que sur le papier.

Ici encore il n'y a rien à espérer avant l'adoption de mesures internationales rendant la tuberculinisation du bétail obligatoire et en limitant strictement l'usage aux autorités compétentes. Ajoutons que le système de l'assurance et celui des indemnités seront, ce jour-là, une garantie absolument suffisante pour sauvegarder les très légitimes intérêts des agriculteurs.

En attendant il dépend de chacun de se garer contre le bacille de la tuberculose par les moyens qui sont à sa portée. Ce bacille ne résiste pas à une température de 100 degrés ; il suffit donc de soumettre à une cuisson prolongée les aliments qui en peuvent contenir pour les rendre indemnes. L'essentiel est que cette cuisson soit assez complète pour arriver à cette température de 100 degrés dans toutes les parties de l'aliment placé sur le feu. On n'oubliera pas toutefois, que certains aliments, le beurre, la crème, certains fromages, la viande saignante, etc., n'ont pas passé par l'ébullition, ou y ont passé d'une manière insuffisante, et qu'ils peuvent contenir, et contiennent quelquefois effectivement, comme cela a été démontré, le bacille tuberculeux. On y pensera en particulier pour les anémiques, pour les sujets prédisposés par hérédité aux maladies de poitrine ; d'autant que des observations récentes ont démontré que la viande crue et le jus de viande crue constituent un puissant moyen thérapeutique contre la tuberculose, et qu'il s'agit donc, chez les malades qu'on traite par ce procédé, de ne pas introduire d'une main ce que l'on combat de l'autre.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> V. Ch. Richet, La tuberculose expérimentale. *Revue scientifique*, du 22 juin 1901.

Pour les biens portants ils feront bien, par contre, de ne pas trop penser au danger d'infection, cela risquerait peut-être de les rendre malades ! Autant les précautions sont utiles, autant la peur est fatale. Ne l'oublions pas.

### III. Infection par l'air

Il est, dans la prophylaxie de la tuberculose, un côté de la question non moins important que les précédents, c'est l'urgence de la propreté. La tuberculose ne provient que du bacille de Koch, ce bacille ne se trouve que dans le corps des hommes et des animaux malades de tuberculose, et il ne sort de leur corps que par les déjections et en particulier, pour ce qui regarde l'homme, par les crachats. Le crachat, a dit un hygiéniste, voilà l'ennemi !

Or, chez nous, on crache et on laisse cracher partout ou presque partout ; le sens de la propreté à cet égard manque encore trop à notre population. Que n'avons-nous de règlements sur cette matière ! Dans les grandes villes de l'Australie orientale, cracher par terre, même sur la rue, expose à une amende d'une livre sterling. Quelle ressource nous aurions là pour construire notre Sanatorium ! Nous en ferions un palais où seraient logés et nourris gratuitement tous les tuberculeux de la Suisse entière !

Je ne demande pas une loi contre cette malpropre habitude, je n'imiterai pas le député qui réclamait récemment du Grand Conseil qu'il statue sur la question des pelures d'oranges qui font glisser les passants ! Mais j'appelle de mes vœux un bon petit règlement municipal, affiché un peu partout, dans les mairies, dans les écoles, dans les établissements publics, à l'Hôtel de Ville, au Palais de Justice, au Bâtiment électoral, devant les postes de police, dans les gares, dans les rues même, pourquoi pas ? Ce ne serait pas chose inouïe, jamais vue ! Le Conseil municipal de Paris n'a-

t-il pas, en effet, décidé il y a une année, sur la proposition de M. Fortin, « que des affiches seraient apposées dans les rues invitant le public à ne pas cracher sur les trottoirs. » Il est vrai qu'un des conseillers riposta : « Dès que vous aurez fait poser un poteau invitant à ne pas cracher, je suis convaincu qu'il y aura cinquante personnes qui cracheront sur le poteau » ! Mais M. Fortin répondit avec esprit : « Ce seraient cinquante imbéciles ! »

Nos édiles, descendant des hautes sphères de la politique locale, songeront-ils un jour au danger réel, mille fois constaté, sur la santé publique, des poussières contaminées par des germes tuberculeux et autres ? Comprendra-t-on, entre autres, que les balayages secs de nos rues, dont on est prodigue surtout en temps de bise, sont le meilleur moyen pour propager les maladies contagieuses, le procédé absolument sûr pour envoyer sur le terrain idéal des cultures microbiennes, c'est-à-dire dans les voies respiratoires des passants, tous les bacilles possibles, de tuberculose, de diphtérie, etc...

Il y a des années que tous les hygiénistes réclament les balayages humides partout, dans les rues comme dans les maisons. En attendant le passant, chez nous, continue néanmoins à absorber partout aussi les poussières que lui projettent au visage, balayeurs dans les rues et concierges dans les escaliers, jusque bien au delà des heures soit-disant réglementaires.

« Avouons-le en toute humilité, disait M. le Dr Vincent dans son excellent ouvrage sur l'hygiène publique à Genève, publié en 1896 à l'occasion de l'Exposition nationale suisse. avouons-le, il reste beaucoup à faire. En veut-on un exemple, ajoutait-il : Chacun est d'accord pour reconnaître que l'expectoration des malades constitue le danger le plus grave et le

plus immédiat au point de vue de la dissémination des germes; quelles précautions sont prises dans les immeubles officiels et sur nos voies publiques pour empêcher ou atténuer l'invasion de l'atmosphère par les bacilles? Le balayage à sec n'est-il pas pratiqué quotidiennement dans tous les locaux? Ne voyons-nous pas partout des crachoirs soigneusement garnis de substances pulvérulentes qui semblent placés là tout exprès pour favoriser la dessiccation des produits nocifs et leur dispersion dans l'air que nous respirons? Et en matière de voirie? Notre édilité s'est-elle pénétrée des paroles que prononçait le prof. Schrötter, de Vienne, dans une conférence faite au Club scientifique de cette ville: « Le balayage des rues et des trottoirs avec soulèvement de poussières est un crime contre nos semblables! » Voilà ce que disait M. le D<sup>r</sup> Vincent en 1896. Quel progrès a été réalisé chez nous depuis lors? Aucun que je sache!

Nous sommes très pauvres de règlements en ce qui touche à la dispersion des poussières contaminées. Un arrêté du 6 novembre 1891 prescrit il est vrai, « que les tapis et couvertures ne pourront être nettoyés que sur les emplacements désignés pour cela; mais que le nettoyage des petits tapis, toutefois, descentes de lits, etc., est autorisé dans les escaliers des maisons avant 8 heures du matin en été, avant 9 heures en hiver. » Ce règlement est illusoire au point de vue de la santé publique, car les balayages tardifs des concierges dans les escaliers, balayages toujours secs, se chargent, après la première dispersion des poussières faite par les ménagères et les domestiques, d'amener soigneusement, dans les poumons des personnes qui y circulent, les microbes infectieux et autres accumulés sur les descentes de lits, ces confidents par excellence des infections de la chambre à coucher. Que n'a-t-on, pour le



moins, ajouté dans ce règlement, que les balayages d'escaliers doivent être faits par voie humide et terminés pour le plus tard une demi-heure après le battage des petits tapis.

Signalons toutefois un progrès réalisé depuis quelques années, c'est celui des récipients à balayures ordonné par le règlement du 16 mai 1888; depuis lors nous n'avons plus dans nos rues les ruclons qui s'y étalaient toute la matinée et faisaient le bonheur des chiffonniers.

Un mot de digression encore à propos des balayages: Dans son dernier rapport au Grand Conseil, la commission du compte rendu administratif a signalé au Conseil d'Etat la fréquence des épidémies d'écoles et a attiré son attention sur ce point. Une simple inspection de nos établissements scolaires, de nos écoles enfantines et primaires surtout, où ont sévi plus particulièrement les épidémies signalées par la commission, aurait fixé celle-ci sur la, ou du moins sur l'une des causes du mal. Ce n'est sans doute pas tant la rentrée précoce d'enfants ayant eu telles maladies contagieuses que l'insuffisance de propreté des leçons qu'il faut incriminer ici. Je recommande à cet égard la visite de nos écoles primaires à l'issue des leçons, les mercredi et samedi en particulier; on en jugera. Le règlement concernant l'inspection sanitaire des écoles primaires, du 3 juillet 1888 prescrit que « les salles d'école doivent être balayées au moins deux fois par semaine et que deux fois par année l'autorité municipale fera procéder au lavage des planchers, pupitres, plafonds, parois et fenêtres ». C'est peu! Il est vrai qu'un règlement ultérieur, de 1896, exige « le nettoyage journalier des salles d'école, par voie humide (sciure, torchons, etc.) et un lavage des planchers au moins trois fois par an ». Mais il semblerait que c'est plutôt le règlement de 1888 que celui de 1896 qui

prévaut dans nos écoles primaires. Ne conviendrait-il pas à cet égard de revoir le « règlement concernant les inspections sanitaires des écoles », au point de vue des visites des médecins inspecteurs, qui n'auraient lieu régulièrement, d'après les termes de ce règlement, que deux fois par an ? C'est beaucoup trop peu. Certaines prescriptions contenues dans les règlements sur l'hygiène des écoles, celles concernant les nettoyages entre autres, devraient, d'autre part, être affichées dans les classes et dans les vestibules; cela rafraîchirait les mémoires.

Pour en revenir à l'influence des poussières sur la propagation de la tuberculose, il importe de rappeler l'importance qu'ont, à cet égard, toutes les mesures qui favorisent la propreté des immeubles. Une propreté scrupuleuse, l'éloignement systématique des poussières, pour autant que la chose est possible, sur la rue, dans les immeubles, dans les appartements, dans les vêtements, la propreté du corps, voilà des moyens sûrs pour combattre les causes d'infections tuberculeuses et autres.

Un nouvel argument a été fourni à cet égard par la constatation, faite d'une manière absolument scientifique, de la transmission de diverses maladies infectieuses, la tuberculose incluse, par les parasites de l'habitation humaine : mouches, moustiques, puces, punaises, sont d'actifs propagateurs de toute espèce de germes morbides, ils sont même les principaux véhicules de diverses maladies fort graves, dont le mode de transmission avait longtemps échappé aux recherches des savants, la peste et la malaria, pour ne nommer que les plus redoutables.

Cette question de propreté quant à la lutte contre les infections, fait toucher du doigt l'importance de *l'hygiène du logement*. Les statistiques démontrent que la tuberculose se

développe surtout dans les logements insalubres ; c'est là que se constituent les foyers tuberculeux.

En Angleterre, où la tuberculose pulmonaire suit une marche rapidement décroissante, contrairement aux autres pays d'Europe, les logements insalubres tendent chaque année davantage à disparaître, grâce aux excellents règlements et aux inspections des logements. On y a eu surtout en vue les deux facteurs les plus importants de la salubrité des habitations : l'aération et l'ensoleillement. Dans les 25 ou 30 dernières années, cette diminution dans l'extension de la tuberculose dans les centres populeux de l'Angleterre peut être évaluée à près du trente pour cent, ce qui est énorme.

Au fond, la question de la prophylaxie de la tuberculose est intimement liée à celle de l'hygiène de l'habitation. De même que c'est par l'eau que se prend la fièvre typhoïde, c'est par l'air surtout que nous contractons la tuberculose. C'est dans les quartiers à rues et à cours étroites, à appartements trop petits, surhabités surtout, c'est dans les réduits obscurs, donc malpropres et poussiéreux, que se développe la tuberculose. « C'est de ces chambres étroites, mal aérées, sombres, que la maladie descend dans les appartements des maîtres », a dit un hygiéniste célèbre, Brouardel. Sans ces causes accessoires, contingentes, le bacille tuberculeux ferait bien moins de victimes.

Nombreux heureusement sont ceux qui, bien qu'ayant hébergé jusqu'à un âge avancé des bacilles de Koch dans leurs voies respiratoires, ne sont pas devenus phthisiques pour cela, leur force de résistance ayant neutralisé le développement du parasite. Mais ces voies respiratoires ont-elles été irritées par des poussières, ou affaiblies par le manque d'oxygène d'appartements trop étroits, ou intoxiquées par

les miasmes du confinement, et le bacille de la tuberculose de trouver un terrain tout préparé pour sa pullulation.

Les causes contingentes de la tuberculose sont donc souvent plus dangereuses encore que le bacille lui-même; on ne saurait l'oublier quand on s'occupe de la prophylaxie de cette maladie.

Encourageons donc chez nous toute entreprise qui cherche à doter notre ville de *logements salubres* et à transformer nos quartiers étouffés en quartiers sains, dût l'archéologie en pâtir un peu. Quant à l'esthétique, point n'est besoin de la malmener pour cause d'hygiène; et qu'on ne confonde pas à cet égard salubrité et lésinerie! On peut construire avec goût en même temps qu'hygiéniquement; l'art en architecture peut même être hygiénique en ce qu'il inspire le sens de l'ordre et de la propreté.

Les mesures administratives concernant l'hygiène de l'habitation se butent au principe de l'inviolabilité du domicile. Toutefois la réfection des quartiers malsains, l'établissement de logements salubres en ville et hors de la ville, sont du ressort de l'Etat. Il est inutile de rappeler ici ce qui a déjà été fait à cet égard chez nous. Beaucoup de progrès ont été réalisés depuis peu d'années et une bonne part du mérite en revient sans doute à l'initiative prise au début de ce mouvement par la « Société pour l'amélioration du logement ».

Comme réalisation dans le domaine des mesures administratives adoptées chez nous, il convient de signaler la loi du 2 février 1897, « favorisant la construction et la vente des maisons ouvrières », et surtout la « loi générale sur les constructions et la voirie » du 15 juin 1893, ainsi que le « règlement d'application » qui en est le corollaire. Nous y trouvons différentes prescriptions utiles visant, entre autres, les

dimensions et la ventilation des cours et courettes, (art. 62 à 64), les loges de concierges, (art. 74), les alcôves et cuisines (art. 75), les canalisations d'eaux ménagères, (art. 78 et suivants), etc. Il existe sans doute bien des règlements urbains plus complets que le nôtre, on peut rêver mieux ; toutefois, tel qu'il est, il rend de réels services à notre population et l'on pourrait surtout en souhaiter l'observation plus exacte de la part de nos architectes et de nos régisseurs ; dans bien des bâtiments neufs, les chambres de bonnes, les logements des concierges, ne répondent pas aux exigences du règlement et encore moins à celles de l'hygiène. Peut-être l'inspection des habitations neuves avant leur occupation, devrait-elle être un peu plus stricte. Qu'on se le dise bien, on ne fera jamais trop pour l'hygiène de l'habitation si l'on veut poursuivre efficacement la lutte contre la maladie et contre la misère.

Un mot, en terminant, sur un côté, non le moins important, certes, de la question de la défense contre le bacille tuberculeux : il s'agit de l'aguérissement physique. C'est en armant l'organisme par une saine hygiène, c'est en combattant le confinement et le surmenage sous toutes ses formes, c'est en développant les muscles, les poumons, tous les organes, c'est en fortifiant le corps, en un mot, que l'on combat le plus efficacement la tuberculose de même que toutes les tares organiques. Dans les villes, il arrive trop souvent que l'école prépare le terrain par la sédentarité, à l'âge où le corps a le plus besoin d'entraînement ; puis vient la caserne, avec ses fatigues d'autant plus exagérées que l'organisme y a moins été préparé, avec la promiscuité de ses dortoirs trop habités, avec ses encouragements à l'alcoolisme, résultat de l'ennui et de l'abus de la discipline. Dans les armées permanentes, les recrues de première année four-

nissent un chiffre effrayant à la statistique de la tuberculose. Sans doute nous échappons en Suisse à cet esclavage social exagéré, et d'autre part un courant se manifeste, très heureusement, en vue d'une meilleure éducation physique de la jeunesse. Tout ce qui sera fait dans ce sens sera autant de gagné pour la lutte contre l'affaiblissement physique, donc accessoirement contre la tuberculose. La question de l'hygiène du travail dans son ensemble, travail physique comme travail intellectuel, est à l'étude actuellement ; l'homme produit d'autant plus et d'autant mieux qu'il est plus valide et en possession de tous ses moyens physiques ; on commence enfin à le comprendre, et pourtant ceux pour lesquels le combat pour l'existence exige le plus une santé résistante, ont encore bien de la peine à faire valoir leurs revendications à cet égard.

Comme on le voit, la question de la lutte contre la tuberculose touche à toutes les questions d'hygiène publique ; partout où des progrès seront réalisés à cet égard, il y aura quelques chiffres à retrancher à la liste, aujourd'hui énorme, de la mortalité par tuberculose. Qu'il me suffise donc d'avoir indiqué ce côté de la question sans m'y arrêter davantage.

Mais j'ai hâte de conclure après cette excursion un peu longue, bien que sommaire, dans le domaine de la défense contre la tuberculose en ce qui concerne notre petit ranton.

Je constate qu'à Genève, nous suivons la marche de progrès qui a été réalisée partout en Europe à ce point de vue depuis quelques années : *nous suivons, nous ne devançons pas*, loin de là.

Il reste beaucoup à faire : autorités fédérales, autorités cantonales, autorités municipales, particuliers, chacun a, dans son domaine, des réformes à accomplir pour réaliser le

but. De l'avant donc ! N'ayons ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'un mal néfaste qui décime nos populations, qui cause année après année plus de victimes que les plus grandes guerres du siècle, ait plus ou moins disparu de la surface du monde civilisé. Dans l'état actuel des connaissances de la médecine, la chose, impossible il y a peu d'années, *est devenue possible*.

Mais il faut pour cela plus que le travail assidu des savants et des médecins ; il faut l'effort de tous, particuliers et autorités. Ainsi un progrès pourra être réalisé dans la santé publique, progrès tel qu'il n'en aura jamais été effectué d'aussi grand, d'aussi bienfaisant ; l'extinction progressive de la tuberculose.

D<sup>r</sup> F. FERRIÈRE.

---





# LE SONGE DE BERTHELIER

PROJET DE PIÈCE DE FÊTE EN 10 TABLEAUX

AVEC MUSIQUE :

ORCHESTRE, CHŒURS ET SOLI

---

Avant le lever du rideau, l'orchestre et le chœur (celui-ci composé de messieurs, de dames et d'enfants), exécutent une ouverture ou prélude : le chœur exprime son intérêt et sa joie d'assister à l'histoire du pays rendue vivante par une succession de tableaux représentant l'un des épisodes les plus fameux de cette histoire. Il dit : Nous allons voir les héros dont les noms ont bercé notre enfance, et, réunis pour célébrer une date mémorable, nous ne manquerons pas de saluer les hommes qui ont aimé la patrie, ni de glorifier cette patrie et le Dieu qui nous l'a donnée.

(Le chœur et l'orchestre sont placés sur une large avant-scène.)

(Le chœur par son action, doit symboliser le peuple de Genève ; il pourrait être costumé.)

## PREMIER TABLEAU

### Le cachot

Le théâtre représente le cachot de la Tour de l'Île dans lequel fut enfermé Berthelier.

Au lever du rideau, Berthelier est au fond de la scène près d'une porte par laquelle sont en train de sortir les

personnages qui sont venus pour l'interroger (le lieutenant Desbois et un prêtre). Il parle à ce groupe d'une voix forte, répétant qu'il n'accepte d'être interrogé que par les syndics, ses juges naturels. Quand ces personnages sont partis et que la porte s'est lourdement refermée, Berthelier revient en scène.

Dans un court monologue, Berthelier établit la situation, il remémore ce qu'il a fait pour son pays, il dit son amour profond pour Genève, ses espérances dans la liberté ; il exprime aussi, en homme de courage, ses pressentiments, son angoisse en songeant au sort qui l'attend. Enfin, ayant indiqué son extrême lassitude après les heures qui viennent de s'écouler, il va vers le grabat qui orne le cachot ; il s'y étend, puis bientôt il s'endort.

Alors le chœur chante. Puis, sur un accompagnement doux et grave, une voix d'homme s'élève (chanteur ou récitant). Cette voix bénit le repos dans lequel le prisonnier trouvera un instant d'oubli avant la mort ; elle dit que pour le fortifier et le consoler, le Très-Haut va lui envoyer un songe ; ce songe lui montrera Genève traversant une crise terrible, attaquée par trahison, plus près de sa perte qu'elle ne l'a jamais été, mais délivrée et conquérant la liberté définitive. Ce songe, le peuple de Genève en suivra les phases avec Berthelier lui-même.

Après ce solo le chœur reprend en sourdine et la toile se baisse sur une musique lente et caressante comme une berceuse.

(Dans ce tableau qui sert de prologue à la pièce, ainsi que dans le dernier qui est l'épilogue, les personnages parlent en vers ; dans les autres tableaux les acteurs s'expriment dans une prose dont la forme très discrètement archaïque donnera une idée du langage employé à l'époque. Le texte des chœurs sera, bien entendu, en vers.)

## II<sup>o</sup> TABLEAU

### Le Conseil de guerre

Le théâtre représente une salle du château d'Etrembières.

Le Duc de Savoie et ses principaux officiers sont assis autour d'une table ; ils tiennent un Conseil de guerre avant le départ de la troupe.

Sur l'invitation du Duc, Brunaulieu et Sonnas donnent communication de leur plan d'attaque et des mesures qu'ils ont prises. Ces rapports, par leur précision, par les détails qu'ils renferment, par la promesse, la certitude de victoire qu'ils trahissent, fournissent un élément dramatique. D'Albigny s'engage à envoyer à Son Altesse un courrier pour lui annoncer la prise de la ville.

Après l'audition de ces exposés, le Duc prenant la parole, réitère ses ordres et ses recommandations : ordres cruels et féroces, car ils visent la destruction complète de Genève, sa mise au pillage, le partage de tout le butin entre les soldats.

Puis le conseil est levé ; le Duc donne congé à ses officiers ; ceux-ci, en uniforme de combat, cuirassés et casqués, quittent la salle en saluant le Duc avec le cérémonial d'usage. Le Duc reste seul. Il va vers une fenêtre qu'il ouvre. On entend des voix criant des ordres, des bruits d'armes et de chevaux ; puis on aperçoit, dans la nuit, la lueur mouvante des torches.

Au bout d'un instant, il referme la fenêtre, puis dans un court monologue, il exhale sa haine triomphante. A travers les carreaux il regarde au dehors. Le chœur chante, *piano*, quelques phrases indiquant l'angoisse et la crainte. Pendant cette musique, une porte au fond s'ouvre lentement et

dans l'ouverture obscure, se dessine pour apparaître bientôt, une éclatante figure d'homme, puis on entend une voix forte, la voix de Berthelier, qui reproche au Duc sa trahison et lui prédit la défaite. (Cette apparition, cette voix dans la coulisse pourraient être remplacées par un solo chanté à l'orchestre.)

Le Duc, inquiet, tout-à-coup agité et fébrile, exprime des doutes sur le succès de son entreprise et les remords dont il est soudain assailli. Mais bientôt il se ressaisit et, en quelques mots, justifie son acte et se rassure, et lance encore des menaces contre Genève.

Enfin, ayant appelé un valet, il lui ordonne de le conduire dans une chambre voisine ; il désire se reposer un peu en attendant des nouvelles. Précédé du valet qui porte un flambeau, il sort pendant que le rideau se baisse et que le chœur traduit son angoisse en quelques phrases poignantes, dans lesquelles pourtant perce comme une lueur d'espoir réveillé par cette voix mystérieuse qui prédit la défaite au Duc.

### III<sup>m</sup>. TABLEAU

#### Le Défilé

Court tableau essentiellement musical et plastique. Dans un paysage de la campagne genevoise, sous la nuit noire, mais pourtant animée d'une vague clarté, défilent les troupes du Duc : officiers, porteurs d'échelles et d'étendards, pétardiérs, arquebusiers, etc., etc. Ce défilé est accompagné par la musique de l'orchestre et des chœurs. Les soldats marchent rapidement et silencieusement. Toutefois, de temps en temps, un ordre proféré à voix basse circule de rang en rang, répété par les officiers subalternes, et à un certain moment, sur un commandement, toute la troupe

s'arrête : un obstacle est sans doute survenu. Les officiers se rassemblent et se consultent étonnés. Mais bientôt la marche est reprise. Le chœur dénombre l'armée avec une terreur croissante, se demandant ce que deviendra la chère ville sous l'assaut de ces hommes farouches et formidablement armés ! Et le rideau se baisse sur le spectacle de cette troupe en marche dans l'ombre, et dans l'angoisse de tout un peuple, exprimée par la musique.

#### IV<sup>me</sup> TABLEAU

##### Sarabandes et Pavanés

Le théâtre représente un salon bourgeois du temps.

Des jeunes gens, les élégants de l'époque, dont l'un est fils de réfugiés français, sont réunis en cachette pour passer la soirée à deviser et à danser. Des jeunes filles sont là avec leurs parents. Le père de l'une d'elles, un vieux magistrat qui ne s'est décidé qu'à grand'peine à venir, se fait remarquer par la peur comique qu'il manifeste. Il insiste pour que l'on ne fasse pas de bruit, s'enquiert à chaque instant du soin que l'on a mis à fermer portes et fenêtres. Il meurt de peur à l'idée que cette petite fête pourrait être découverte et parvenir à la connaissance du Consistoire. Cette crainte qu'il montre constamment s'exprime d'une manière plaisante et amène quelques scènes d'un comique discret et naturel.

Cependant la soirée se déroule selon le cérémonial accoutumé : les « damoiselles » font circuler des rafraîchissements et des friandises ; les vieilles personnes s'installent à des tables pour jouer à « la Triomphe », les jeunes gens jouent également, groupés dans une autre partie du salon, aux jeux de l'époque : à l'Oie, à la Chance, etc., etc.

Mais bientôt on parle de danser. Immédiatement, on passe de la parole à l'action. Le jeune Français, qui a voyagé et connaît le monde, dirige les mouvements, indique les danses nouvelles encore ignorées des Genevois.

Plusieurs danses du temps sont donc exécutées de manière à fournir au musicien un prétexte à tableaux musicaux variés et intéressants, à une évocation de la musique ancienne. Ces danses fourniraient également l'occasion à de charmants effets de scène et de costumes. Les danseurs pourraient exécuter le pas décrit par M. Du Bois-Melly dans « Ceux de Genève » et qui est accompagné par une chanson chantée par les exécutants. Cette chanson pourrait être reprise par le chœur.

Mais la soirée finit. Elle s'est prolongée outre mesure ; il est tard. Les invités veulent se retirer ; ils doivent le faire discrètement pour ne pas être aperçus, mais ils sont empêchés par divers incidents : une ronde qui passe dans la rue qui les oblige à rentrer, le guet, une lumière qui brille à la croisée d'un voisin. Ces divers incidents qui provoquent le désespoir du vieux magistrat, retardent le départ des invités et conduisent l'action jusqu'à l'heure nécessaire à la vraisemblance de la scène. Mais tout à coup, l'on entend au loin une rumeur, des cris d'alarme, un bruit de mousqueterie. On ouvre une fenêtre et les cris, arrivant plus distincts, font comprendre que la ville est attaquée. Alors, les jeunes hommes qu'enflamme la perspective du danger, se vêtent et s'arment en hâte et courent faire leur devoir.

Les dames et les vieillards restent seuls, éperdus. Puis, après un moment d'attente pendant lequel les bruits du combat augmentent et se rapprochent les femmes se mettent à « vaquer à oraisons ».

Le chœur, *pianissimo*, accompagne ces ardentes prières et la toile descend lentement sur ce tableau de femmes agenouillées et de vieillards aux écoutes.

## V<sup>me</sup> TABLEAU

### Les Echelles

Le théâtre représente les fossés du bastion de l'Oie. Au fond la muraille.

La nuit et le silence règnent. Un instant d'attente, puis, on entend des pas ; c'est une patrouille genevoise qui passe au haut de la muraille. Une main se montre tenant une lanterne dont la faible lumière se promène, éclairant vaguement le fossé, et une voix dit : « Tout va bien ». La lanterne disparaît et l'on entend de nouveau les pas de la patrouille qui décroissent dans le lointain.

Après quelques phrases du chœur indiquant la terreur, arrivent dans un solennel silence les premiers ennemis : un groupe d'officiers et les porteurs d'échelles. Des ordres sont donnés à voix basse, ou par signes, et les hommes dressent la première échelle ; aussitôt qu'elle est debout, Brunaulieu, Sonnas et quatre officiers y montent ; ils enjambent la muraille et disparaissent. On procède au montage et à la pose des autres échelles ; pendant ce temps les soldats arrivent et se rangent au pied de la muraille ; quelques-uns, groupés sur le devant de la scène, s'entretiennent ; ils disent cyniquement la joie qu'ils se promettent à piller les maisons, à s'emparer, selon ce qui leur a été promis, de tout ce qui leur tombera sous la main : argenterie, meubles, monnaie, femmes et jeunes filles.

Au bout d'un instant, Brunaulieu et ses compagnons réapparaissent. Avec enthousiasme, il déclare que la ville

est endormie et sans défiance, puis il donne l'ordre aux soldats de monter aux échelles ; un peu d'hésitation accueille cet ordre. Le père Alexandre va vers les hésitants, les encourage, leur promet une récompense et leur distribue les billets dont parle l'histoire. L'ascension commence. Après qu'un certain nombre d'hommes ont disparu, on entend un cri : Qui vive ! puis un coup d'arquebuse, suivi de cris d'alarme qui se perdent dans l'intérieur de la ville. A ces cris succède un cliquetis de combat. Bientôt les soldats du Duc poussent des clameurs : Ville gagnée ! Avanti Savoia !

Une détonation lointaine se fait entendre ; aussitôt après, un cavalier apparaît à la droite et dit aux officiers : Nous venons de faire sauter la porte de la Tertasse, la victoire est certaine, je cours l'annoncer à Son Altesse, puis il repart.

Les soldats continuent de monter aux échelles.

Cependant la rumeur du combat devient plus forte, traversée de cris d'alarme et de cris de blessés.

Enfin le tocsin se met à sonner ; d'abord à l'un des clochers de la ville, ensuite et successivement aux autres, plus éloignés.

Alors, dès ce moment, l'orchestre et le chœur accompagnent le bruit de la bataille. La musique — le rôle du musicien est, ici, considérable — devra exprimer l'angoisse et la terreur d'un peuple attaqué, la nuit, par surprise, devra traduire avec puissance l'horreur de la situation. (Un solo pour voix de femme ou d'homme pourrait ici, avant l'ensemble indiqué, faire le commentaire dramatique de la situation.) Tous les bruits : tocsin, cris, détonations, ordres, devront se mêler dans un vaste ensemble.

Ici se place un effet théâtral : Au plus fort de l'ouragan



musical, le silence se fait soudain et la nuit devient complète sur la scène; on ne voit et n'entend plus rien. Puis, au devant de la scène, apparaît subitement, éclairé par une vive lumière, un personnage : l'ombre de Ph. Berthelier. Il se détache tout illuminé sur l'obscurité profonde. Alors il se tourne vers la droite et s'écrie d'une voix retentissante : « Artilleur ! Artilleur ! voici l'instant fixé par Dieu, sans pointer ton arme, tire ! ô soldat de la patrie, tire ! »

Ces paroles, naturellement, ne sont pas définitives; il faut ici quatre vers d'une large envergure !

Puis, la vision disparaît. L'action reprend au point où elle avait cessé. La musique et le tumulte du combat continuent comme s'ils n'avaient pas été interrompus. Mais soudain une forte détonation retentit, précédée d'une lueur. Les échelles tombent, entraînant les soldats. Désarroi dans le fossé et premiers signes de déroute; les officiers consternés ne savent à quel expédient recourir. On perçoit les premiers cris de victoire des Genevois.

Des soldats éclopés se dégagent du fossé et se sauvent en boitant; d'autres se laissent tomber de la crête de la muraille.

Pendant ce temps, le chœur, prévoyant la victoire, exprime sa joie par un chant de triomphe auquel se mêlent encore les bruits de la bataille (tocsin, clameurs, coups de feu), ce qui constitue, au moment de la chute du rideau, un grandiose finale.

## VI<sup>me</sup> TABLEAU

### La Mère Royaume

Décor : A la Monnaie, la nuit : au fond, la maison qu'habite la Mère Royaume; une fenêtre — seule — est allumée. La scène est vide.

Après un peu de musique, on perçoit les premiers bruits du combat.

La fenêtre allumée s'ouvre et la Mère Royaume paraît. S'adressant à une personne à l'intérieur, elle dit entendre des bruits inquiétants. Mais, rassurée par la réponse qui lui est faite, elle referme la fenêtre et se retire.

Le bruit devient plus précis ; des Genevois arrivent, traversant la scène en courant et se perdent dans les rues en criant : A l'arme ! Des soldats du Duc apparaissent bientôt après, mais des citoyens surviennent, à demi vêtus, des maisons voisines ; rencontre, combat ; les citoyens sont frappés et tombent ; les ennemis avancent et pénètrent dans l'intérieur de la ville. Des femmes apparaissent aux fenêtres, éclairant la rue au moyen de torches (des *paillasses*, selon l'histoire).

De nouveau, des ennemis affluent criant : Ville gagnée ! Mais des Genevois surviennent ; nouveau combat dans lequel les ennemis sont repoussés et pendant lequel les premiers ennemis entrés dans la ville reviennent, poursuivis par des citoyens. Pendant cette escarmouche, la Mère Royaume a ouvert sa fenêtre ; elle lance sur les assaillants une quantité d'objets, entre autres la fameuse marmite, sous le choc de laquelle s'affaisse un soldat ennemi.

A ce moment, et pendant que sur le théâtre passent, repassent et se mêlent les combattants et les soldats du Duc en fuite, les enfants qui font partie du chœur chantent un couplet joyeux et goguenard, louant la Mère Royaume et raillant les ennemis.

Cependant, les lumières se font plus nombreuses et la défense s'organise ; des groupes d'Enfants de Genève surviennent, en bon ordre ; les ennemis sont tout à fait repoussés ; le combat s'éloigne. Mais les citoyens armés continuent à affluer et traversent la scène au pas de course.

Enfin l'ordre se fait et, peu à peu, un silence relatif s'établit. Et le chœur, — avec différents soli, — commente ce qui vient de se passer. Pendant l'exécution de cette musique, des patrouilles, des blessés passent, défaits, ensanglantés, seuls ou soutenus par des camarades. Puis, par degrés, lentement le jour apparaît, éclairant le désordre de la rue, les cadavres étendus çà et là. (La musique cesse dès que commence la scène suivante.) Avec le jour arrive, par petits groupes, le peuple, des femmes, des enfants, des vieillards, une foule inquiète, agitée, terrifiée. On se raconte la bataille; quelques citoyens, combattants à demi vêtus et encore en armes, s'en vont à la recherche des blessés qu'ils ramènent.

D'autres combattants arrivent, pour la plupart porteurs de dépouilles opimes : casques, cuirasses, armes. On les acclame. L'un d'eux raconte ce qu'a fait la Mère Royaume; on l'appelle, elle descend dans la rue : on lui fait une ovation; un citoyen, beau parleur, lui adresse un petit discours. Cependant, d'autres personnages arrivent, parmi lesquels des magistrats que l'on entoure aussitôt; puis de nouveaux blessés apparaissent, quelques-uns accompagnés de leurs femmes. On cherche à connaître les morts : leur nombre et qui ils sont. On l'apprend par ceux des citoyens qui ont parcouru les différents lieux de combat; scènes de tristesse; des femmes pleurent, des magistrats vont à elles et les consolent. En somme, tableau aussi exact, aussi mouvementé et aussi vivant que possible d'un lendemain de grande émotion populaire.

Tout-à-coup, apparaissent, conduits par des citoyens, les prisonniers ennemis que l'on emmène vers le Conseil. La foule les hue, les menace, criant : Au gibet ! au gibet ! On veut les frapper, les soldats les défendent; il s'en suit une courte mêlée qui est soudain dispersée par l'arrivée de Th.

de Bèze. Les prisonniers sont entraînés par leur escorte, et la foule fait silence et s'écarte respectueusement devant le vénérable ministre. Celui-ci manifeste sa surprise, son émoi, sa douleur, puis après quelques paroles échangées avec les citoyens, il s'adresse à la foule : **Mes enfants, dit-il, montons à la maison de l'Eternel !**

Et il part le premier, suivi par les notables et par le peuple. Pendant ce défilé lent, silencieux et recueilli, le chœur chante, accompagnant cette marche de tout un peuple allant remercier et louer Dieu qui l'a aidé à vaincre.

Au moment où les personnages en scène quittent le théâtre, le chœur, tout en continuant de chanter, se lève et, en ordre, entre sur la scène et se place à la suite du cortège. La toile se baisse sur ce défilé et ces chants qui se perdent dans le lointain. Cette combinaison donnerait de la variété au spectacle et permettrait aux exécutants du chœur de prendre quelque repos dans l'intérieur du théâtre.

(Ce tableau, un peu long, pourrait être scindé : la deuxième partie, à dater de la venue du jour, pourrait fournir la matière d'un autre tableau dont la scène se passerait ailleurs, près de la porte de la Tertasse, par exemple.)

## VII<sup>me</sup> TABLEAU

### A Saint-Pierre

Tableau très court, analogue au troisième, c'est-à-dire musical et plastique. Le théâtre représente l'intérieur de la cathédrale. La scène est vide.

Sur un air de marche triomphale et religieuse, les exécutants du chœur, sortis au précédent tableau, entrent sur la scène et viennent reprendre leurs places. Dès qu'ils sont installés, une voix dans le chœur célèbre la majesté du lieu et annonce l'arrivée du peuple.

Le cortège de la scène précédente, toujours dans le même ordre, entre. On prend place. Moment de silence et de recueillement.

Th. de Bèze monte en chaire ; il prie et lit le psaume de David, qui fut lu ce dimanche-là dans tous les temples. Ensuite, le peuple chante le psaume 124, qui est repris par le chœur. Le tableau prend fin sur un grand ensemble religieux traité au gré du musicien.

### VIII<sup>me</sup> TABLEAU

#### Le 12 juillet 1603

Dans un décor représentant aussi favorablement que possible une rue de la vieille Genève, apparaîtrait un cortège. En tête, le secrétaire d'Etat Gautier, accompagné des auditeurs et du sautier et suivi d'un peloton de trompettes et de tambours ; les trompettes sonnent ; les tambours battent. Une foule d'*escholiers* et de citoyens escortent la petite troupe. Arrivé en scène, le secrétaire d'Etat proclame la paix qui vient d'être conclue à St-Julien. Acclamations de la foule. Des Savoyards qui sont là manifestent aussi leur joie. On fraternise. Puis le cortège repart comme il est venu et le rideau se baisse sur le bruit des fanfares et des tambours qui diminue dans l'éloignement.

(Une fois le cortège parti, un certain nombre de citoyens pourraient rester sur le théâtre et se livrer à des réjouissances populaires, par exemple danser le *violet*.)

### IX<sup>me</sup> TABLEAU

#### Le premier anniversaire (12 décembre 1603)

Le rideau se lève sur le banquet qui fut donné en 1603 en commémoration de l'Escalade. Pendant un instant on

n'entend que le brouhaha des conversations particulières. La scène devra avoir, — le plus possible, — un caractère de vérité locale et historique. A la place d'honneur est assis un magistrat de la République. A sa gauche et à sa droite sont des notables et les blessés de 1602.

Le banquet touche à sa fin.

Après la courte scène qui vient d'être esquissée, le principal personnage de la cérémonie se lève et, au milieu du silence, prononce un discours. Il fait l'historique de l'évènement, célèbre avec enthousiasme le traité de paix conclu peu de mois auparavant avec la Savoie et, enfin, donne lecture des noms des glorieux morts de l'Escalade; cette lecture est écoutée debout. Il termine, — comme cela a dû se faire à cette époque, — en remerciant le Ciel de la protection qu'il a accordée à Genève.

Après ce discours, d'autres orateurs se font entendre. Ce sont pour la plupart, des blessés de l'Escalade; ils font le récit de ce qu'ils ont vu et accompli. Quelques-uns de ces récits sont comiques par leur naïveté, par leur évidente exagération, par les gasconnades toutes genevoises que se permettent leurs auteurs. L'un d'eux, un personnage du quatrième tableau, raconte la petite fête après laquelle il dut courir au combat; il dit qu'un des invités est mort devant l'ennemi.

Entre chacun de ces discours, les conversations recommencent, de manière à bien rendre la physionomie d'un banquet populaire; après les discours, on applaudit, on fait « carrousse ».

Enfin, l'un des convives demande la permission de chanter; elle lui est accordée. Alors il se lève et chante les couplets du *Ce qué l'aino* encore inconnu. L'enthousiasme est immense, on acclame le chanteur, on lui fait répéter ce chant,

on le chante avec lui, le chœur le reprend et ainsi finit ce tableau dans un formidable ensemble.

## X<sup>re</sup> ET DERNIER TABLEAU

### Le cachot

Même décor qu'au premier acte.

Berthelier est étendu sur un grabat ; il dort. Le chœur, en sourdine, chante quelques mesures : il dit que Berthelier va sans doute se réveiller, réconforté et consolé par son rêve.

BERTHELIER (se levant à demi)

Ab ! quel merveilleux rêve a charmé mon sommeil !  
Et dont la douceur fait plus amer le réveil.  
J'ai vu ce coin de terre adoré, ma Genève,  
Surprise, secourue, affranchie !... et ce rêve  
Si consolant, dut m'être envoyé par le Ciel !  
Hélas ! Songe est mensonge (il regarde autour de lui)  
et voici le réel !

(A ce moment, le fond du théâtre s'ouvre : on voit Genève de la rade ; c'est un jour d'hiver ; les toits sont blancs, mais le ciel est extrêmement bleu ; la lumière est éclatante. A gauche, au-dessus des maisons, les clochers de Saint-Pierre, au milieu, l'Ile Rousseau, à droite et devant, une grande place. Les maisons sont pavoisées.)

Mais non ! non ! ce n'était pas le réveil ! La sainte,  
La haute vision que j'avais crue éteinte,  
Comme l'heure d'amour qu'on ne retrouve plus,  
Se rallume devant mes yeux irrésolus !  
Ce vent vif et piquant, cette eau rapide et claire,  
L'azur qui me sourit d'un sourire de frère,  
Ces toits serrés, unis ainsi qu'un peuple heureux,  
Et ces clochers, ces trois clochers dressés sur eux,

Cette blanche cité dans ce séjour tranquille,  
C'est elle, ma Genève ! oh ! mon Dieu ! c'est ma ville !  
C'est elle et ce n'est plus la même cependant ;  
Pauvre et vieille, elle est riche et jeune maintenant !  
Et c'est elle pourtant ! une voix dans mon âme,  
Une indicible joie en moi me le proclame !  
Puis, un je ne sais quoi de fier, de soucieux,  
Qu'elle exhale, malgré son abord somptueux,  
Me dit que c'est bien elle et que dans sa richesse  
Elle a gardé le pli de l'antique rudesse !  
Mais pourquoi ne voit-on ni fossés, ni remparts,  
Ni donjons s'élevant dans l'air, de toutes parts,  
Pour écouter, au loin, aux heures d'embuscades,  
Le pas des ennemis ou les arquebusades ?  
Elle n'en a donc plus d'ennemis ? Ont-ils fui ?  
Ou bien s'est-il levé, par miracle, aujourd'hui,  
— Car c'est bien l'avenir que ce rêve suscite, —  
S'est-il levé soudain, la jugeant si petite  
Et si faible au milieu de l'éternel danger,  
Un protecteur que Dieu vers elle a dirigé  
Pour lui donner la paix qu'elle a tant demandée ?

(On entend au dehors crier : Vive la Suisse ! vivent les  
Confédérés !)

....Ils ont crié : Vive la Suisse ! oh ! quelle idée !  
Ce protecteur, je le devine, je le vois,  
C'est le peuple puissant des anciens combourgeois ;  
Ce sont eux ; c'est la Suisse agrandie et prospère !  
Oh ! je comprends et je vois tout ! Comme une mère  
Elle est venue, elle a tendu son bras plus fort ;  
Genève l'a saisi dans un filial transport,  
Et maintenant, blottie en cette chaude étreinte,  
Elle respire, elle est plus calme, elle est sans crainte !  
Ses fils qu'avait glacés l'attente du péril  
Renaissent au soleil d'un magnifique Avril !  
Ainsi donc, ce désir qui conduisait ma vie  
Comme le pur rayon d'une étoile bénie,  
S'est accompli ! Genève est à la Suisse enfin !



Si mes pauvres Eidgnots pouvaient voir ce destin,  
Combien, pour le combat, grandirait leur courage !  
Ah ! maintenant je puis tout supporter : l'outrage,  
Les cruautés du Duc et de tous les félons ;  
La mort qu'on me promet pourra me dire : Allons !  
Il faut venir, voici s'ouvrir la porte sombre !  
J'entendrai sans trembler l'appel crié dans l'ombre,  
Et je le franchirai, le seuil mystérieux,  
En homme qui connaît les grands desseins des cieux !

(Le décor se referme, la vision disparaît. Berthelier est entièrement réveillé.)

Mais, c'est fini ! Le rêve adorable s'efface.  
Je suis seul et ces murs ont un air de menace.

(Desbois, le lieutenant du vidomme, entre, accompagné d'un prêtre et suivi de gardes.)

DESBOIS

Philibert Berthelier, aujourd'hui comme hier,  
Je viens t'interroger ; je compte que, moins fier,  
Tu vas enfin répondre aux ordres du vidomme.  
Parle donc ! Berthelier ! parle comme un preud'homme.

BERTHELIER

Je te l'ai déjà dit, en m'adressant à toi,  
Laquais du Pharaon qui nous tient sous sa loi,  
Lorsque je répondrai, c'est aux syndics, mes juges !  
Et va-t-en ! va toucher l'or qu'on paie aux transfuges !  
Laisse-moi, je puis seul attendre ce qui vient !  
Obéis à ton sort, moi, j'obéis au mien.

DESBOIS

Puisqu'ainsi tu nous fais insulte et résistance,  
Tu mourras, Berthelier, et voici la sentence :

(Il lit) :

• Puis donc, Philibert Berthelier, qu'en ceci comme en d'autres choses, tu as été rebelle à mon très redouté prince

et le tien, t'étant rendu coupable du crime de lèse-majesté et de plusieurs autres méritant la mort, nous te condamnons à avoir la tête tranchée, ton corps à être pendu au gibet de Champel, la tête attachée avec un clou à un poteau près de la rivière d'Arve, et tes biens confisqués au prince. »

(Desbois sort ; à peine est-il dehors que le bourreau paraît à la porte. Le prêtre va à Berthelier.)

LE PRÊTRE

C'est l'heure, Berthelier, prépare-toi, mon fils.

BERTHELIER

Déjà !... la mort est là !... la mort !... oh ! les maudits !  
O l'infamie épouvantable et clandestine !  
L'on ne me juge pas, mon Dieu ! l'on m'assassine !  
Et, mon père, c'est vous qui leur prêtez les mains !

LE PRÊTRE

Apaisez-vous, cessez ces discours inhumains ;  
Modérez ces fureurs que condamne l'Eglise.  
Humblement, saintement, mon fils, avec franchise.  
Et soumis au destin juste, quoique cruel,  
Répandez vos péchés dans mon cœur paternel.

BERTHELIER

J'y suis tout prêt, mon père, et n'ai plus de faiblesse.

LE PRÊTRE

Je vous écoute.

BERTHELIER

Eh ! bien ! mon père, je confesse  
Que j'ai souvent jeté des paroles au vent ;  
Que je fus libertaire, ami des bons vivants ;  
Qu'en recherchant le bien, par un goût de nature  
J'ai fait le mal de ci, de là, par aventure.  
Mais si j'ai fait ainsi, c'était pour mon pays,  
Que d'autres, ses enfants, ont lâchement trahi....

Je confesse que j'ai bien aimé ma patrie,  
Que je la voulus libre et que je l'ai servie  
Toujours et seulement dans cette volonté !

LE PRÊTRE

Cet amour n'est point crime et vous sera compté....  
Mais... pour toucher au but, objet de sacrifices,  
Vous ne marchiez pas seul, vous aviez des complices ?  
Pour le bien du pays que vous dites aimer,  
Et pour que Dieu pardonne, il vous faut les nommer.

BERTHELIER

N'allez pas plus avant ! Vous vous trompez, mon père !  
Je suis prompt, je le sais, aux cris de la colère,  
Mais je ne le suis guère aux frissons de la peur,  
Et ma bouche est fermée à tout mot délateur...,  
Mais j'en ai dit assez ! Allons vers le supplice !  
S'il m'est amer d'entendre acclamer l'injustice,  
Je suis calme, car je connais les temps prochains.  
Je sais que mes efforts n'auront pas été vains ;  
Malgré les trahisons de cette heure obscurcie,  
En dépit des méchants et de la tyrannie,  
Genève secouera tous les jougs, fièrement !  
Je le sais et ce n'est pas l'erreur d'un moment :  
Dieu me l'a confié dans le secret d'un rêve !  
Et j'ai vu mon pays, je t'ai vue, ô Genève !  
Belle, jeune, riant sous le ciel enchanté,  
Heureuse dans ta force et dans la liberté !

(Il sort la tête haute. Le prêtre le suit. La porte se referme ;  
la scène est vide.)

Alors l'orchestre joue une marche triomphale ; le décor change ; il représente la vue de tout-à-l'heure : Genève par un jour d'hiver et de soleil, et en fête. Un cortège apparaît, défilant aux sons de la marche. C'est, en partie, le groupe historique qui figure au cortège du 3<sup>m</sup> centenaire. Il est suivi par le peuple de Genève représenté dans tous ses éléments : Magistrats, officiers, soldats, étudiants, gymnastes,

vieillards, femmes, jeunes filles, enfants, corporations, paysans, etc., etc.

La foule se range au fond et de chaque côté du théâtre, et assiste aux réjouissances qui lui sont offertes sur un signal donné par une voix dans le chœur :

Ballets de jeunes hommes et de jeunes filles :

Exercices et préliminaires de gymnastique accompagnés par des chants.

Défilés de soldats sur l'air de *Roulez tambours*.

Chœurs isolés de groupes différents et autres spectacles qui pourront être suggérés par les sociétés et associations du canton.

Après ces productions, un groupe de femmes et de jeunes filles s'avance au milieu de la scène et dans un chœur gracieux dit en substance : Dans ce beau jour de fête, nous ne devons pas oublier de faire monter les accents de notre gratitude vers Celui qui a protégé Genève, vers Celui qui peut tout !

Ces paroles sont le prélude et le signal d'un grandiose hymne final entonné par les acteurs et les spectateurs.

---

L'auteur du précédent travail prend la liberté de présenter au Jury une variante de son projet.

La nouvelle pièce qui serait intitulée : *1602-1902*, comprendrait le même nombre de tableaux et comporterait la même disposition musicale : orchestre, chœur et soli.

Voici, sommairement, l'idée de la nouvelle pièce de fête.

## I<sup>er</sup> TABLEAU

### Projets de fête

Pour le moment, l'orchestre seul est placé devant la scène : il prélude par une ouverture.

Le décor représente une vue synthétique de notre pays : au premier plan un quai ; au fond, à gauche, le lac ; à droite, une montagne.

Au lever du rideau, le peuple, en costumes de fantaisie, apparaît par groupes.

(Ce sont les chœurs composés de messieurs, dames et enfants qui représentent le peuple.)

Les groupes vont à la rencontre les uns des autres et, — en chantant, — s'interrogent.

Ces groupes forment donc une réunion de chœurs séparés dont les différents thèmes se mêlent, s'enchevêtrent, se répondent et s'harmonisent au gré du musicien.

Ces groupes s'interrogent, disant : Aujourd'hui est un grand jour de fête ; il commémore une des dates les plus importantes de notre histoire. Que ferons-nous pour célébrer ce jour avec toute la pompe et la solennité désirables ?

Après ce premier ensemble, chaque groupe s'avance et chante isolément.

Les gymnastes : Pour célébrer dignement cette fête, nous représenterons dans des exercices variés la Force assouplie et gracieuse.

Les soldats : Nous, par des défilés et des manœuvres, dans nos rues et sur nos routes, sous l'éclair rouge des drapeaux, nous montrerons que les Fils sont comme les Pères, capables de défendre la Patrie.

Les enfants : Par des rondes, par des chants que nous avons appris, nous saurons avec zèle célébrer l'Escalade.

Les jeunes filles : Vêtues de fraîches et riantes toilettes, secondées par nos frères et par les amis de nos frères, nous danserons les danses de nos aïeules.

Les artistes : Fidèles au culte du Passé, nous le reproduirons savamment et ingénieusement en revêtant les beaux

costumes d'autrefois et en nous montrant ainsi dans les rues pavoisées et fleuries !

Si la place et si le nombre des exécutants le permettent, d'autres groupes pourraient se joindre à ceux-là et proposer des réjouissances : des bateliers, des artisans, des paysans, etc., etc.

Cette énumération achevée, l'ensemble reprend, exprimant sa joie, mais aussi son indécision devant la multiplicité des projets présentés.

Alors au haut de la montagne apparaît une belle jeune femme somptueusement vêtue et éclairée par une vive lumière.

Elle est escortée par trois jeunes hommes aux riches habits.

C'est la Poésie avec trois poètes.

Ce nouveau groupe descend de la montagne, lentement, sous la lumière, et aux sons d'une marche triomphale jouée par l'orchestre.

Quand il est arrivé en scène, la jeune femme s'adresse au Peuple (elle chante ou déclame). Elle dit : O Peuple ! dans ton grand amour pour la Patrie, tu hésites au moment de célébrer ses annales. Dans ton ardent désir de les fêter dignement, tu ne sais quoi choisir qui soit assez beau et assez grand. Eh bien ! moi, la Poésie, qui habite les hautes et bleues solitudes de la montagne, je descends aujourd'hui vers la ville et viens à ton aide. Avec le secours de mes fils, de mes disciples, nous allons édifier la vraie Fête, la fête digne du Pays. Toutes les idées que tu viens d'émettre, ô Peuple ! nous allons, de nos mains habiles et fraternelles, les assembler en un vaste spectacle dont la beauté grave et tendre satisfera tous les vœux de ton cœur !

Le premier poète : Moi, je dirai les hauts faits des aïeux,

leur héroïsme, leur mépris du danger. Je chanterai la Patrie sauvée par la volonté du Très-Haut!

Le deuxième poète : Moi, je dirai le cri des mourants, la plainte des blessés, la douleur des veuves et des orphelins au lendemain du 12 décembre 1602.

Le troisième poète : Moi, je chanterai la gaité des ancêtres après la victoire, je répéterai leurs chansons goguenardes et je célébrerai en termes choisis l'acte héroïque de la mère Royaume!

Enfin, la Poésie prend une dernière fois la parole; elle dit : C'est cela, c'est convenu! Viens, ô peuple de Genève, nous allons te montrer dans une suite de tableaux d'histoire vivante, tragique et splendide!

Suivie des trois poètes et du peuple qui les acclame joyeusement, elle sort de la scène par devant et tout le monde vient se ranger après elle sur une large avant-scène, entre l'orchestre et le rideau. Ces exécutants forment le chœur, exactement comme dans le *Songe de Berthelier*.

Les soli seront chantés par la Poésie et par les trois jeunes hommes lesquels diront, entre autres, les paroles dites par le personnage de Ph. Berthelier au deuxième et au cinquième tableau.

Les autres tableaux jusqu'au neuvième seront pareils à ceux du premier projet.

Le neuvième tableau offre les changements suivants (il s'intitule : *Le rêve de Th. de Bèze*) :

Par une fiction permise au Théâtre, Th. de Bèze assiste au banquet. On l'a mis à la place d'honneur, mais comme il est sourd, il ne prend pas la parole; il s'entretient avec ses proches voisins, qui le traitent sur le pied d'une familiarité respectueuse.

La scène du banquet se passe comme il a été indiqué;

mais, vers la fin, fatigué par la veille prolongée plus qu'à l'habitude, de Bèze s'endort sur son siège. Après l'ensemble mentionné, tous les convives s'en vont, sauf deux, deux des blessés de l'Escalade, qui restent avec le vieillard, promettant de le reconduire chez lui. Il ne reste plus en scène que ces trois personnages et des serviteurs qui débarrassent la salle. Quand les serviteurs ont fini, les compagnons de de Bèze sortent pour aller quérir une chaise à porteurs. De Bèze demeure seul, il parle dans son sommeil, prononçant le nom de Genève.

Alors le fond de la scène s'ouvre et l'on aperçoit la ville, représentée comme dans le dernier tableau du premier projet. Cependant, on voit, à droite, un monument symbolisant l'Escalade.

Ainsi commence le dixième tableau.

Sur un air joué par l'orchestre, la Poésie se lève et suivie par le peuple, vient à de Bèze, le fait lever de son siège et l'emmène jusque vers le Monument au pied duquel elle s'assied avec le vieillard. Le Peuple se groupe sur la scène et, sur un appel de la jeune femme, le cortège décrit dans le premier projet entre en scène et évolue; puis les réjouissances ont lieu avec l'hymne final projeté.

Charles BONIFAS.





# DISCOURS

DE

M. le professeur Eugène Ritter, président de l'Institut genevois

à la séance annuelle du 8 avril 1902

---

**Saint François de Sales  
et la nouvelle édition de ses œuvres**

---

MESSIEURS,

Un de nos anciens, un des hommes qui ont été le plus attachés à notre Institut genevois, un érudit et un collectionneur, M. Jules Vuy, a écrit la vie de madame de Charmois (1), une âme d'élite que saint François de Sales avait distinguée, et qu'il a conduite dans les sentiers de ce qu'on appelait autrefois *la vie dévote*.

Au temps de M. Vuy, on ne possédait pas encore une bonne édition des œuvres de celui qui demeure le premier des écrivains de la Savoie. Cette *étude philologique*, cette *curiosité éclairée*, que M. Cousin réclamait un jour pour qu'on pût voir en pleine lumière les œuvres littéraires du XVII<sup>e</sup> siècle, saint François de Sales les a attendues cinquante ans : cinquante ans et huit jours, pourrait-on dire si l'on voulait à la fois plaisanter et être exact. L'appel de M. Cousin, en effet, a été lu à l'Académie française le

(1) *La Philothée de saint François de Sales*. Paris, tome premier, 1878 ; tome second, 1879.

1<sup>er</sup> avril 1842; et c'est le 9 avril 1892 que le pape Léon XIII a accepté la dédicace de la nouvelle édition des œuvres de saint François de Sales, qui lui était offerte par les religieuses du premier monastère de la Visitation, à Annecy.

Un esprit de piété, un esprit de *religion* --- c'est le mot propre, employé par M. Cousin — a présidé à cette publication. Le soin en a été confié à un érudit anglais, Dom Mackey, membre de l'ordre de Saint-Benoît. Au temps de sa première jeunesse, il avait traduit dans sa langue maternelle quelques-uns des écrits de saint François de Sales. En s'adressant à lui, les Visitandines ont eu la main heureuse : nous le voyons à l'œuvre depuis dix ans; et notre estime, conquise par lui dès le premier jour, s'affermir encore, à mesure que les volumes se succèdent. Nous allons les passer en revue, et jeter ainsi un coup d'œil sur la vie du célèbre écrivain, qui a été trop courte, et qui apparaît si remplie, quand on l'étudie de près.

Destiné par son père à la magistrature, François de Sales avait fait d'excellentes études aux Universités de Paris et de Padoue. « En l'école de Paris, dit-il quelque part, j'ai premièrement étudié en lettres humaines, et puis en philosophie, avec tant plus de fruit et de facilité que ses toits mêmes et ses murailles semblent vouloir philosopher, tant elle est adonnée à la philosophie et théologie ! » (1)

(1) Ailleurs encore, saint François de Sales fait de Paris un éloge semblable : « Ne vois-tu pas, dira-t-on à cet évêque, que Dieu veut que tu chantes le cantique pastoral de sa dilection emmi ton troupeau ? Que me répondras-tu ? — Qu'à Rome, *qu'à Paris, il y a plus de délices spirituelles, et qu'on y peut pratiquer le divin amour avec plus de suavité.* »

Cela semble étrange, et ç'a été vrai pourtant : il fut un temps où tout Paris, gens du peuple et savants, était plein de foi et de vie religieuse.

A Padoue, il avait partagé son temps entre la jurisprudence et la théologie, donnant chaque jour quatre heures à l'étude du droit, pour obéir au vœu de son père, et réservant aussi quatre heures pour ses auteurs préférés. C'étaient les scolastiques et les mystiques : il avait toujours la Somme de saint Thomas ouverte sur son pupitre ; c'était saint Bonaventure ; c'étaient les saintes Ecritures, et les Pères de l'Eglise. Ces derniers surtout, il les avait lus avec fruit. Le commerce familial que l'étudiant de Padoue avait eu avec eux, se trouva grandement utile au controversiste, quelques années plus tard. L'antiquité chrétienne avait refleurie chez ce fils de la Renaissance : il y a peu d'écrivains dans la littérature française, qui se soient comme lui pénétrés de l'esprit de ces vieux auteurs, et qui aient aussi bien su renouer la chaîne de la tradition ecclésiastique, et la rattacher à ces anneaux vénérables.

Le père jésuite Possevin avait deviné l'avenir du jeune étudiant en droit, quand il lui disait : « Continuez d'étudier en théologie. Croyez-moi : votre esprit n'est pas au tracassé du barreau ; n'est-ce pas une chose plus glorieuse d'annoncer la parole de Dieu à plusieurs milliers d'hommes, dans les hautes chaires des églises, que de s'échauffer les mains à battre les bancs parmi les discussions des procureurs ? » Ces avis ne furent pas perdus ; ils répondaient au secret penchant d'un esprit né pour la religion, et qui n'eût pas trouvé en dehors d'elle sa vocation vraie. Le jour vint où François de Sales put obéir à ses goûts ; mais les études juridiques qu'il avait faites ne furent pas une mauvaise préparation aux travaux du controversiste, qui, après son entrée dans le clergé, l'occupèrent longtemps.

La controverse entre catholiques et protestants est aujourd'hui

d'hui assez démodée. M. le professeur Bouvier, dans une excellente étude, <sup>(1)</sup> a dit les raisons de ce changement de goût du public religieux, autrefois très friand de ce genre de discussions. Mais si ces luttes ne nous passionnent plus, les anciens livres de controverse conservent un intérêt historique. On ne comprend pas complètement le seizième siècle, si l'on n'est pas descendu dans cette salle d'escrime, si l'on n'a pas considéré quelques-uns de ces assauts d'armes, après lesquels le sort des peuples a été décidé pour des siècles. Si le pays de Vaud est protestant, si le Chablais est catholique, sans doute c'est parce que les ducs de Savoie, dans les guerres, un jour n'ont pas su se défendre, un autre jour ont été vainqueurs. Mais c'est aussi parce que, dans le cliquetis des controverses, les peuples un jour ont aimé la voix âpre de Farel, un autre jour, la « langue enchanteresse » de saint François de Sales.

Les *Controverses* ne sont qu'une rédaction partielle, inachevée, de cette apologie du catholicisme, que le jeune prévôt du chapitre de Saint-Pierre de Genève a prêchée en Chablais pendant les années de sa mission. Elles étaient encore en manuscrit, cinquante ans après sa mort. Et quand on les mit au jour en 1672, le premier éditeur, dont le texte a été suivi par tous les autres, s'est servi des papiers laissés par saint François, avec la même liberté que les éditeurs de Pascal prenaient à la même époque pour accommoder au goût de leur temps le manuscrit des *Pensées*. Dom Mackey a pu rétablir le vrai texte, au moyen des autographes mêmes, ou des copies que saint François avait fait exécuter par un de ses gens. A vrai dire, ce travail de rectification ne s'est pas fait sans peine, et « plusieurs heures d'étude et

<sup>(1)</sup> La controverse dans l'avenir. *Etrennes chrétiennes*, Genève, 1891, pages 43 à 89.

de comparaison ont été quelquefois nécessaires pour déchiffrer un seul mot ».

Les *Controverses* sont le premier ouvrage de saint François de Sales, et déjà son talent d'écrivain s'y fait jour. On se plaît à y suivre le beau courant d'un style aisé, souple et ferme; mais on voit bien qu'on n'est pas en face d'une œuvre d'art. Le jeune docteur écrivait pour réfuter des adversaires, pour raffermir ses lecteurs, ou les convaincre. L'amateur désintéressé des belles choses littéraires n'était pas, comme il eût dit, de son gibier.

A une autre époque de sa vie, quand il a eu obtenu, dans des cercles d'élite, les succès qu'il méritait si bien, il n'a plus ignoré qu'il savait écrire avec charme; il a consenti à se servir, pour attirer les âmes à la dévotion, de cet attrait qui avait été mis en lui, et qui appartenait à ses écrits comme à sa parole et à toute sa personne. Mais dans les années pénibles qu'il passa à Thonon, et où il écrivait ses *Controverses*, il n'y avait pas, dans ce coin de province, un public cultivé, capable d'animer sa verve et d'éveiller son goût délicat. On trouve cependant maintes fois dans ce livre la trace de ces qualités, et beaucoup de chapitres se lisent avec agrément, surtout quand saint François parle des choses contemporaines, et que sa plume s'égaie ou que son âme s'émeut en face de ses adversaires.

La *Défense de l'étendard de la Sainte Croix* a un sujet moins riche et varié que le livre des *Controverses*. J'ai dit ailleurs,<sup>(1)</sup> avec beaucoup de détail, à quel propos cet ouvrage

<sup>(1)</sup> *Recherches sur un ouvrage de saint François de Sales* (l'Eten-dard de la Sainte Croix) dans le *Bulletin de l'Institut genevois*, tome XXVI. — Tiré à part, 23 pages. Genève, 1884.

Dans deux articles de la *Revue savoisienne*, 1886, pages 171 à 184, et page 225, j'ai recueilli de nouvelles données, avec lesquelles j'ai pu préciser quelques autres points du même sujet.

a été composé. Il s'agissait, pour saint François, de répondre à un livret de controverse du pasteur genevois Antoine de la Faye : *Brief traité de la vertu de la Croix et de la manière de l'honorer*, « à l'encontre duquel, dit malicieusement La Faye, M. de Sales s'est tellement escarmouché, que pour combattre quatre petites feuilles, il a dressé un livre de 326 grandes pages ».

C'est une tâche ingrate que saint François s'était donnée : suivre pas à pas son adversaire, et composer une longue réponse sur un sujet étroit et sans horizon, c'était accepter un terrain où ses meilleurs dons n'avaient pas assez d'espace. Dans ses *Controverses*, il était libre de ses mouvements, et portait son attaque sur les points où il avait quelque chose d'intéressant à dire. Dans la *Défense de la Croix*, au contraire, il est enfermé dans un cercle tracé, il piétine dans une enceinte close ; et cette gêne est sensible au lecteur comme elle a dû l'être à l'écrivain.

Dom Mackey a reproduit l'édition originale de la *Défense de la Croix* (1600) et donné en note les variantes d'un manuscrit autographe qui contient le premier jet de l'auteur. La comparaison qui se peut faire des deux textes est intéressante, soit qu'elle montre comment l'auteur a modéré çà et là ce qui s'était glissé d'un peu violent sous sa plume, soit qu'on rencontre dans le texte inédit des passages remarquables, comme celui-ci, qui témoigne du succès qu'avait obtenu le *Brief traité* de La Faye : « J'ai vu des personnes du parti schismatique, d'assez bon esprit, faire compte de ce traité comme d'un gentil ouvrage. J'admiraïs ce jugement, et ne savais d'où ils en pouvaient prendre l'occasion, sinon qu'à l'aventure la variété a cette propriété d'avoir grâce, où qu'elle se trouve. »

La Faye ne laissa pas le dernier mot à son antagoniste :

il écrivit un livre à son tour. Ainsi la controverse allait s'éternisant : heureusement saint François de Sales ne jugea pas à propos de la poursuivre plus loin : les éditeurs et les lecteurs de ses *Œuvres* doivent lui en savoir gré.

L'*Introduction à la vie dévote*, qui a été remaniée à plus d'une reprise par saint François, est donnée dans l'édition de Dom Mackey, d'après le texte de 1619, qui est le dernier que l'auteur ait revu. Les variantes de la seconde édition (1609), de la troisième (1610), de l'édition de 1616, et celles des manuscrits conservés, sont données en note. Quant à la première édition — qui avait paru avec le même millésime que la seconde, mais huit ou dix mois auparavant — le texte en est reproduit en entier dans un appendice. On peut suivre ainsi les plus légères modifications du texte de l'*Introduction à la vie dévote*, depuis le premier jet jusqu'à la dernière révision.

Ce chef-d'œuvre de morale aimable et sainte était digne de cette étude soigneuse, qui nous permet d'en suivre l'élaboration depuis qu'il a été mis sous la presse. Quant à la genèse de l'ouvrage, antérieure à ce moment, une tradition constante, dont M. Vuy a recueilli tous les témoignages, indique la part qu'y a prise madame de Charmois, cousine de l'auteur. Mais tous les papiers qui nous en feraient voir le détail, ont disparu. On ne sait ce que sont devenus les mémoires écrits par saint François de Sales, qu'elle communiqua au père Forier; et nous ne sommes pas en mesure de dire ce qu'il y a de vrai dans la séduisante conjecture de M. Vuy, qui pense que l'ordre des matières, dans l'*Introduction à la vie dévote*, se rattache au classement qu'avait ébauché madame de Charmois, comme s'il y avait là un gracieux négligé, qui dénoterait une main de femme.

Le succès de ce livre, qui a été très vif dès le premier jour, ne s'est jamais arrêté. La renommée de saint François de Sales a subi une éclipse au 18<sup>e</sup> siècle : le public ne demandait plus aux libraires ses Œuvres complètes. Elles ont eu sept éditions dans les cinquante ans qui ont suivi sa mort, et plusieurs dans le cours du dix-neuvième siècle ; mais aucune, entre 1672 et 1821, tandis que l'*Introduction à la vie dévote* a continué toujours à être recherchée des lecteurs. Même au temps où Voltaire et Rousseau semblaient les maîtres de la pensée européenne, de 1760 à la Révolution, il est intéressant de voir se succéder les éditions de ce livre ; à ce moment encore, c'est comme un fourmillement :

*Texte français.* Paris, 1764, 1772. Lyon, 1769, 1772, 1775. Liège, 1781. Rouen, 1781, 1783, 1787, 1792, 1793. Annecy, 1792.

*Traduction latine.* Cologne et Francfort, 1764. Tyrnau (en Hongrie) 1766.

*Traductions italiennes.* Padoue, 1761, 1767. Venise, 1769, 1778, 1783, 1792, 1793. Vérone, 1772, 1782.

*Traduction espagnole.* Madrid, 1760, 1768, 1770, 1790, 1793.

*Traduction anglaise.* Londres, 1762, 1794.

*Traduction allemande.* Buda, 1766. Augsbourg, 1769, 1773. Strasbourg, 1768.

*Traduction tchèque.* Prague, 1780.

*Traduction en grec moderne.* Constantinople, 1780. Vérone, 1782 <sup>(1)</sup>.

Je ne sais si je m'abuse : il me semble que cette série de

(<sup>1</sup>) Ces dates sont empruntées à la notice bibliographique de M. Perrin, qui accompagne la belle édition de l'*Introduction à la vie dévote*, Moutiers, lib. Ducloz, 1893, 2 volumes in-8°.



dates est parlante. On y touche du doigt la persistance de la piété, de la foi chrétienne en Europe, dans ces années où l'incrédulité avait le verbe haut, où les apologistes étaient débordés, et battaient en retraite.

M. Ducloz, imprimeur à Moutiers en Tarentaise, a publié de son côté, avec la collaboration de MM. Perrin et Grand-Carteret, l'*Introduction à la vie dévote*, d'après le texte de la troisième édition (1610) en y joignant d'intéressants appendices : une liste bibliographique de plus de 400 éditions de ce livre, et une étude iconographique sur les portraits de l'auteur. Cette édition luxueuse est ornée de la reproduction de beaucoup de ces portraits.

Toutefois, à côté de ces éditions savantes, on peut en souhaiter, en imaginer une autre, qu'on pourrait appeler une édition *pour les corbeilles de mariage* : d'un format élégant, d'une belle impression ; donnant le meilleur texte, celui de 1619, que Dom Mackey a reproduit <sup>(1)</sup> ; mais le donnant avec l'orthographe d'aujourd'hui, comme on fait pour les poésies de Malherbe, contemporain de François de Sales <sup>(2)</sup>.

Je n'ai jamais aimé à redire à mon tour, et moins bien, ce que d'autres ont dit avant moi. Je ne parlerai donc pas du charme de ce beau livre ; et je ne dirai qu'un mot du bon sens souverain qui y accompagne les conseils de la dévo-

(1) Quand on prend en mains, pour les examiner de près, les éditions courantes de l'*Introduction à la vie dévote*, les éditions à bon marché, on constate avec peine le peu de soin avec lequel elles ont été faites : les mots sont changés, quelquefois sans raison ; vieilles erreurs qui se perpétuent, même dans les éditions qui sortent de bonnes maisons, comme la librairie Lecoffre.

(2) Malherbe était né plus de dix ans avant lui ; et ses premiers vers : *les Larmes de saint Pierre* (Paris. 1587) sont du temps où François de Sales était un tout jeune étudiant.

tion. Le sage Baulacre a eu grand tort de vouloir reprendre saint François de Sales à ce propos <sup>(1)</sup>. D'une manière générale, on peut dire que sur certains sujets, les auteurs catholiques savent et osent entrer dans le vif, tandis que les moralistes protestants se tirent d'affaire en gardant le silence, et font comme les personnes qui traitent leurs rhumes par le mépris. Il y a tel verset de saint Paul, sur les rapports entre les époux, dont madame la comtesse de Gasparin n'a pas dit un mot dans les trois volumes qu'elle a écrits sur le *Mariage au point de vue chrétien*, tandis que saint François de Sales, plus hardi et plus vrai, sans cesser d'être un écrivain pur et chaste, n'a pas craint de marcher avec ses pieds d'évêque sur le terrain que madame de Gasparin se garde d'effleurer ; il dit en quelques lignes (*Introduction à la vie dévote*, II, 20 et III, 39) tout ce qu'il faut pour orienter ses lectrices.

Le *Traité de l'Amour de Dieu* est un ouvrage fait pour les âmes d'élite, qui s'élèvent dans la solitude à une étroite union avec la Divinité ; on n'en saurait parler dignement, si l'on n'est pas familier avec ces hautes méditations ; aussi dirai-je, avec un vieux poète qui est cher à la Savoie :

J'aime trop mieux, puisqu'assez je ne peu,  
N'en dire rien, que d'en dire trop peu.

Les premières religieuses de la Visitation ont fait pour le fondateur de leur Ordre ce qu'avaient fait dans l'antiquité Xénophon pour Socrate, Arrien pour Epictète, et les auteurs des Evangiles pour un plus grand Maître ; elles ont rédigé

<sup>(1)</sup> *Œuvres historiques et littéraires de Léonard Baulacre, bibliothécaire de Genève* († 1761). Genève, 1887, tome second, page 161. — Cp. *Introduction à la vie dévote*, III, 25 et 33.

les entretiens du saint évêque, et les ont publiés après sa mort. Des notes, prises le soir même des jours où elles l'avaient entendu, ont été le point de départ de leur œuvre. Les Visitandines ont certainement réduit au minimum la part qui leur revient dans la rédaction qu'elles ont donnée de ces entretiens ; la parole familière et vivante de l'aimable prélat nous est parvenue dans un texte plus fidèle, sans doute, que celui des philosophes grecs.

A vrai dire, les *Entretiens* ne revêtent pas la forme de dialogues ; dans le petit cercle intime où saint François prenait la parole, chacun se taisait pour l'écouter. Mais ce silence même est parlant ; nous l'entendons, pour ainsi dire ; nous entendons ce silence unanime et recueilli dans lequel tombaient, aussi doucement que la neige sur la terre, les conseils, les vues pénétrantes, les idées mystiques, tout ce qui sortait naturellement de l'âme du père spirituel, parlant aux filles qu'il chérissait. L'auréole que les peintres ont mise plus tard sur la tête de saint François de Sales, se dessinait déjà confusément dans l'air : en écoutant la voix de l'évêque, on croyait entendre quelque chose de plus qu'une parole toute humaine.

Le lecteur de nos jours, s'il est attentif à cette confiance filiale avec laquelle saint François de Sales était écouté de ses religieuses, pénètre dans un monde très ancien, qui n'a point encore disparu de la terre, heureusement. Dès qu'il y a un cloître, et que ses murs s'élèvent pour mettre à l'abri quelques âmes choisies, un régime nouveau est créé ; et ne fût-ce que pour la compréhension historique du passé et du présent, il y a lieu de suivre ce qui se passe dès lors, dans l'enceinte monastique, entre les cœurs dévots qui ont accepté une règle austère, et l'autorité paternelle qui dirige leur obéissance.

Obéissance, chasteté, pauvreté : les Pères du Désert, qui ont placé ces trois vœux au fondement de la vie cénobitique, connaissaient bien le cœur humain ; et si le mot d'ordre qu'ils ont donné sonne étrangement aux oreilles des socialistes nos contemporains, il n'a pas perdu son attrait séculaire. Les vocations éclosent de nos jours comme autrefois. Il y a dans l'âme des richesses qui ne se déploient à leur aise que derrière ces murailles et dans ces jardins fermés. Témoignage intime et sincère des idées qui règnent dans les cloîtres, les *Entretiens* de saint François de Sales n'ont pas vieilli.

Le savant et soigneux éditeur a joint au texte qui avait été établi par madame de Chantal, une foule de variantes et d'additions puisées dans les manuscrits de l'époque ; il a soigneusement recueilli les moindres parcelles des discours du Docteur de l'Eglise.

Les Sermons de saint François remplissent quatre volumes. La première édition (1641) en avait fait judicieusement deux parts, selon qu'ils étaient publiés d'après les notes autographes du prédicateur, ou d'après les notes prises par les religieuses qui les avaient entendus. Cette division a été conservée.

Les tomes VII et VIII contiennent cent soixante sermons du premier groupe ; pour beaucoup d'entre eux, on n'a que quelques pages de notes en latin, en sorte que ces deux volumes forment, dans la collection des *Œuvres*, une partie assez ingrate. Les tomes IX et X renferment soixante-dix sermons, dont le texte a été recueilli par les religieuses de la Visitation ; ils appartiennent aux dernières années de la vie du saint. Ils sont très authentiques pour le fond, et souvent sans doute ils rendent avec netteté les termes

mêmes dont s'est servi un prédicateur écouté avec tant de piété; mais enfin sa parole n'est pas arrivée sur le papier sans avoir perdu quelque chose de son originalité; et la dernière révision de l'auteur a manqué à l'ouvrage.

Toujours est-il qu'au jugement du lecteur d'aujourd'hui, ces sermons seront à coup sûr parmi les meilleurs spécimens de l'éloquence sacrée, telle qu'elle florissait au temps de Malherbe et de Maynard, à l'époque

... de ce règne où Nervèze  
Fut le premier des orateurs.

C'est dans la chapelle d'un couvent que parlait saint François : les récits de miracles trouvaient là leur place et leur auditoire; en cette enceinte cloîtrée, le moyen-âge durait toujours. L'imagination avait conservé son essor; les légendes gracieuses, écloses dans l'air tiède d'un temps heureux, n'étaient pas encore flétries; saint François les cueille au passage et en fait respirer le parfum; Bourdaloue et Massillon ont été à cet égard plus réservés que lui. Il n'a rien de la sécheresse gallicane; il a du laisser-aller et du charme. C'est un enfant du Midi; à cet égard, la liste dressée par Dom Mackey, des auteurs cités dans ses sermons, est très instructive. Les théologiens catholiques des temps modernes, chez lesquels on voit qu'il a cherché des instructions, sont au nombre de 54. On y compte seize Espagnols, six Portugais et douze Italiens : entre eux, ils forment la majorité. On voit que les écrivains du Midi ont été les maîtres préférés de François de Sales : en cela très différent de Pascal, de Bossuet et de Fénelon.

C'est en 1840 que Sainte-Beuve, — parlant des lettres de François de Sales à la mère Angélique, abbesse de Port-Royal, et à madame de Chantal, et y signalant une difficulté

chronologique qui paraît provenir d'une erreur de date. — disait que la Correspondance du saint évêque de Genève « attend encore un travail sérieux d'éditeur. » <sup>(1)</sup>

Après soixante ans écoulés, le vœu que Sainte-Beuve indiquait ainsi, est en voie de s'accomplir. Deux volumes ont déjà paru. Mais cette Correspondance en aura plus de douze peut-être; et c'est seulement quand la publication sera plus avancée, qu'on comprendra tout le prix du travail qu'accomplit le savant et soigneux éditeur.

*Un travail de bénédictin, une patience de bénédictin*, ce sont des expressions consacrées, qui reviennent souvent dans le langage courant; il est bon de les retremper à leur source. Dans la belle œuvre que Dom Mackey a commencée il y a plus de dix ans, et qui l'occupera encore, s'il plaît à Dieu, pendant un temps encore plus long, l'occasion est heureuse de suivre cette patience et ce travail d'un bénédictin, dans la marche régulière et ordonnée de son long et intéressant labeur, de voir à l'œuvre l'érudition qui réunit tous les textes; le sens critique et délicat qui apprécie leur valeur; le large esprit qui préside à l'ensemble, et trace les grandes lignes de l'ouvrage; l'attention minutieuse et précise, qui ne néglige aucun détail. Joignez-y l'humilité qui efface la trace personnelle, et qui aime à se confondre avec ces aides, ces collaborations anonymes, joyeuses de leur obscurité, comme l'Eglise catholique sait en obtenir de ses fidèles. On se plaît à voir ce concert de pieux efforts, par lesquels vient au jour cette édition magistrale, qui mérite d'être appelée un monument littéraire.

. . .

Chaque année, messieurs, je suis appelé à enregistrer les

(1) *Port-Royal*, livre premier, chapitre VIII, avant-dernière note.

pertes que notre Institut a faites. Inclignons-nous une dernière fois devant ceux qui nous ont quittés ; M. Peter, membre effectif ; MM. Dupont, Rérolle et Rollanday, émérites ; MM. Appia et Belz, honoraires ; MM. Payot, Rieu et Sabatier, correspondants. De tous ces défunts, je n'ai guère connu que le dernier.

On sait que dans le *Journal de Genève*, M. Auguste Sabatier, ce savant professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, chaque semaine pendant près de trente ans, a entretenu notre public local de ce qui paraissait en littérature française. Je l'entendais un jour (au printemps de 1895) me dire qu'il pensait à se décharger de cette correspondance hebdomadaire, qui devait quelquefois lui peser comme un fardeau ; il l'a heureusement continuée jusqu'à la fin, et nous devons lui en rester reconnaissants. Il savait choisir les bons livres, au milieu du flot abondant et trouble que déverse la librairie parisienne ; il les jugeait avec l'indulgence optimiste d'une belle âme ; il était attentif à tous les courants d'idées qui pouvaient s'harmoniser avec les nobles espoirs qui étaient les siens, ceux d'un homme attaché à sa foi et à son pays ; il eût voulu que chacun, comme lui, sût associer les saintes traditions du passé avec un ferme regard jeté sur l'avenir, sans regrets, sans faux rêves ; avec l'amour viril du vrai, dont la prééminence est la caractéristique des temps nouveaux où nous sommes entrés.

---





JULES VUÿ

---

## ESQUISSES ET SOUVENIRS

---

### Mes années d'enfance et d'études

---

Vers la fin de l'Empire, lorsque, à la suite d'événements mémorables, la Savoie se trouvait divisée en deux parties, l'une demeurée française, l'autre réunie de nouveau au Piémont, je naquis le 21 septembre 1815, à Malbuisson, petit village de la commune de Copponex, situé sur les dernières pentes du Salève, du côté d'Annecy. Mon père habitait alors momentanément, avec sa famille, ce hameau, chez les parents de ma mère, respectables et excellents vieillards, dont j'ai gardé le meilleur souvenir. Mes premières années s'écoulèrent ainsi sur la pente de la montagne, près des sapins, dans ce coin de pays solitaire ; j'étais né français sur terre savoisiennne.

L'année précédente, les armées autrichiennes avaient passé sur ces hauteurs ; mon père, militaire de bonne heure par l'intrahable force des circonstances, avait servi dans les cuirassiers français, environ dix ans, comme chirurgien. Seul dans la contrée, il parlait allemand. Précisément syndic de la commune de Copponex, il rendit alors, par cela seul, au pays, et aussi par son activité, son savoir-faire et son courage, de véritables services, non sans courir quelques dangers sérieux.

Plus tard, quelques années après la Restauration, et sur la demande qui lui en avait été adressée, il s'établit à Carouge, fut reçu citoyen suisse, et remplit les fonctions de maire dans sa commune adoptive. Elu membre du Conseil Représentatif, il faisait partie encore de cette haute autorité, le 22 novembre 1841, lorsque la Constitution de 1814, fortement ébranlée, allait bientôt disparaître et céder la place à des principes nouveaux, fort différents de ceux qui avaient prévalu à l'époque de la Restauration.

Pour moi, enfant d'une nature essentiellement délicate et chétive, j'avais peu de chance de vivre ; aussi mon père me laissa-t-il encore, un certain temps, séjourner à Malbuisson pour me fortifier ; je ne connaissais absolument rien du monde que ce petit village ; j'y passai des jours heureux, jouissant d'un air vivifiant et frais, d'une vue lointaine et d'un vaste horizon, sous la protection dévouée de parents bien-aimés.

Ma timidité était extrême ; et lorsque des visites, peu fréquentes d'ailleurs, à raison de l'isolement de la contrée, venaient animer parfois notre demeure, je disparaissais volontiers, avec une alerte promptitude ; ma sauvage enfance se cachait derrière les lits ou sous les meubles, dans cette grande maison blanche qu'entouraient des noyers et des frênes, et qu'on apercevait à distance sur la pente du Salève.

Enfin, quand, à mon grand regret, il me fallut descendre dans la plaine, j'éprouvai une impression de tristesse extraordinaire, et comme une violente secousse, en quittant cet humble village où je devais à l'avenir passer régulièrement mes vacances. Pour la première fois, j'aperçus alors une ville : Carouge me parut un monde, et ce n'est pas sans peine que je parvins à supporter cette existence nouvelle ;

la liberté de la montagne et le grand air me manquèrent longtemps.

Aussi suis-je demeuré constamment plus ou moins gauche et timide, plus ou moins sauvage, pour ainsi dire; préférant toujours la solitude au bruit, les paysages du Salève à l'animation des rues, et à tous les charmes citadins, les torrents, les sapins, les glaciers, les Alpes. J'ose à peine le dire : à une époque où les voyages sont si faciles, où il m'était si aisé de voir les grandes capitales, où les occasions étaient si nombreuses, je n'ai jamais visité Paris. Rarement libre dans une vie occupée et laborieuse, lorsque je l'étais, je me dirigeais avec prédilection vers les hauteurs.

Il fallut plus tard choisir une carrière qui ne me forçât point à m'exiler de mon pays; elle m'obligeait à prendre souvent la parole en public; j'éprouvai fréquemment, surtout les premières années, une vive émotion dont je n'étais pas maître, et j'eus à soutenir plus d'une fois de rudes combats contre moi-même.

Cette timidité ne m'abandonna jamais entièrement; chose singulière <sup>(1)</sup>, elle demeura toujours beaucoup plus vive dans une conversation avec quelques personnes, dans une simple société, que devant un grand public, soit dans les cours d'assises ou les cours civiles, soit dans les assemblées politiques.

Devant un nombreux public, je ne voyais personne; dans un public restreint, je voyais tout le monde: c'était ainsi, et j'ai eu constamment quelque difficulté à m'expliquer pour-

---

(1) J'écris ces lignes le 14 décembre 1887; et je suis fort surpris de lire ensuite, dans le volume de Léon Say, qui a paru tout récemment et qui est intitulé *Turgot*, que je ressemble exactement à ce dernier, au point de vue de la timidité.

quoi ma timidité se manifestait davantage, là où il semble qu'elle aurait dû moins se montrer.

Une existence absolument nouvelle avait donc commencé pour moi à Carouge; les moindres choses éveillaient ma surprise, ou plutôt tout était surprise; pour la première fois, je voyais une synagogue juive, un temple protestant; les rues m'étonnaient par leur largeur, la petite ville renfermait tant de maisons! J'étais bien jeune encore, et l'heure du travail avait sonné.

Après avoir pris part à une petite école qui ne comptait que quelques élèves, j'entrai dans l'école primaire catholique, il y avait parallèlement une école protestante.

On inaugurait alors un système qui est aujourd'hui absolument abandonné, et dont on attendait merveille; le nom même n'est plus connu de beaucoup de personnes : le système lancastérien.

Durant trois années consécutives, je fus soumis à ce régime. Mes parents, sévères pour eux-mêmes, nous donnèrent de bonne heure, à mon frère et à moi, l'habitude et l'amour du travail; sous leur direction dévouée, je fis alors l'apprentissage d'une vie laborieuse.

Les écoles primaires étaient réunies à Carouge, ainsi qu'une classe de français et les trois premières classes de latin, dans l'ancienne caserne de gendarmerie, qui avait aussi servi de prison sous l'Empire. Mon régent s'enrôla quelques années plus tard, je ne sais pourquoi, dans les troupes suisses, de service en France; il fut tué dans une des trois journées de Juillet 1830.

En général, les mœurs étaient encore bien rudes, on se ressentait du voisinage des grandes guerres, nous étions élevés à *la dure*, et les tempéraments d'une éducation molle furent inconnus à nos jeunes années. C'était le niveau

général; nous attendions avec d'autant plus d'ardeur les semaines de vacances qui nous ramenaient à la montagne, où le régime était plus doux qu'à l'école.

Mon père avait un cheval, et il était appelé souvent à une assez grande distance, auprès de ses malades; de loin en loin, quand l'heure le permettait, il nous prenait en croupe avec lui dans ses courses, mon frère ou moi, chacun à tour de rôle; mon frère, jeune homme vigoureux et d'une bonne santé, qui devait mourir jeune encore; et moi, débile et maladif, auquel la providence de Dieu réservait une longue vie.

J'apprenais ainsi à connaître peu à peu le pays d'alentour; originairement, j'étais surpris de ne pas trouver davantage de montagnes dans le voisinage immédiat de Carouge, mon extrême naïveté en espérait volontiers un plus grand nombre.

Ces trois années *lancastériennes* furent suivies d'une année de français sous un professeur fribourgeois, M. Pasquier, qui a rempli, dès lors, de hautes fonctions dans l'instruction publique de son canton d'origine, et qui est mort à un âge avancé, en 1886; et de trois années d'études de latin et de grec, sous MM. Maret et Châtelain qui ont été, depuis, l'un et l'autre, membres du Grand Conseil: M. Châtelain a, en outre, pris assez longtemps part aux travaux de l'Institut national genevois.

Toutes ces études furent faites à Carouge; le collège n'allait plus au delà, et n'était plus complet comme autrefois à l'époque du régime sarde.

Aussi, dès l'année 1828, je fus appelé à entrer dans la troisième classe du collège de Genève: encore un monde plus ou moins nouveau pour moi. En conséquence, je dus subir une espèce d'examen, devant le principal du collège;

c'était un petit monsieur, portant de grandes bottes à l'écuycère, assez bienveillant et qui ne m'intimida pas ; un ministre, si je ne me trompe, ou un ancien pasteur.

Une fois admis, mon premier thème me plaça juste au milieu de la volée : ayant, avant moi et après moi, le même nombre d'élèves ; plus tard, je gagnai du terrain. Quelques-uns de mes condisciples me firent, en outre, subir un examen inofficiel : j'étais le seul catholique de la volée, et, en cette qualité, un personnage à part, plus ou moins curieux à examiner, avec lequel toutefois on prit bientôt l'habitude de vivre.

Au moment de mon entrée au collège de Genève, le régent de la première classe était encore M. Couronne, un petit vieillard portant aussi de longues bottes à l'écuycère, cheminant fort droit, et ayant dans l'allure quelque chose d'un peu fier et de courageux. On parlait de lui comme ayant fait partie du gouvernement provisoire de 1813 ; sans ambition politique et ne ressemblant pas, sous ce rapport, à quelques-uns de ses collègues. On ajoutait qu'il ne leur ressemblait pas à un autre point de vue : on disait en effet, que, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe et parut avoir quelque chance de ramener à lui la victoire, dans un moment fort critique où une extrême incertitude régnait en Europe, M. Couronne n'avait pas voulu quitter Genève et prendre la fuite comme ses collègues ou la plupart de ses collègues, et qu'il avait gardé tout son sang-froid à l'heure du danger.

C'est une page d'histoire qui, à certains égards, est loin d'être intéressante, que je n'ai jamais approfondie, sur laquelle on passe bref, et dont généralement on parle fort peu. Plus tard, j'ai lu, dans les *Mémoires* de M. le premier syndic Rigaud, qu'un des magistrats les plus en vue du gouvernement provisoire n'avait jamais pu se consoler d'a-

voir cédé, en cette circonstance, à ce qu'il appelait un acte de faiblesse, et que le serrement de cœur qu'il éprouvait fut cause de la maladie qui, moins de deux ans après, mit fin à sa carrière <sup>(1)</sup>.

M. Couronne mourut précisément lorsque j'étais au collège de Genève ; mon régent de troisième, M. Willemin, le remplaça comme régent de la première classe. Vers le même temps, on nomma régent de la seconde classe un helléniste distingué, M. Bétant, ancien secrétaire de Capo d'Istria ; il passait pour avoir des idées libérales, et ce n'était pas une recommandation à cette époque. Je fis partie de la première volée qui fut confiée à ses soins. Plus tard, je devins un de ses collègues, membre effectif comme lui de la section de littérature de l'Institut national genevois.

Le régent d'arithmétique était M. Elie Ritter ; il me tenait pour un de ses meilleurs élèves.

En l'année 1830, je devais entrer dans la première classe du Collège avec mes condisciples ; je fis un grand effort, et me décidai à passer des examens pour gagner une année, et devenir directement élève de la Faculté des lettres.

Nous subissions ces examens exceptionnels — qui durèrent plusieurs jours — dans la seconde moitié du mois de juillet 1830, lorsque éclatèrent à Paris des événements graves et qu'une révolution, comme un coup d'orage, emporta le trône du roi Charles X.

On sut bientôt que le duc d'Orléans devenait roi de France, et, ce qui nous intéressait personnellement davantage alors, que nos examens avaient bien réussi, qu'il n'était définitivement plus question de collège pour nous, que nous étions reçus élèves de l'auditoire de Belles-Lettres. Je n'a-

---

<sup>(1)</sup> *Jean-Jacques Rigaud, ancien premier syndic de Genève. Genève, 1879, page 352.*

vais pas encore quinze ans accomplis. C'était un grand événement, un régime absolument nouveau allait commencer pour moi.

J'allais suivre désormais les cours qui se donnaient dans la chapelle des Macchabées, à côté de la cathédrale de Saint-Pierre.

C'était une carrière, à bien des égards nouvelle, qui s'ouvrait devant moi ; je n'étais plus tenu en quelque sorte à la lisière comme un enfant, j'allais avoir plusieurs professeurs, suivre des cours différents, jouir de plus de liberté dans l'étude, travailler plus ou moins à mon goût et d'une manière indépendante.

Deux années entières allaient être consacrées à des occupations essentiellement littéraires, aux études grecques et latines, à la langue française, à la rhétorique, aux antiquités ; en un mot, à des études qui me plaisaient, auxquelles je me livrais avec ardeur, dans lesquelles les progrès devaient être d'autant plus rapides et plus grands qu'elles me souriaient davantage et que je les cultivais spontanément et avec plaisir.

A peine quelques premières notions d'algèbre et de géométrie sous un maître jeune encore, ancien élève de l'Ecole polytechnique : un professeur bienveillant, mais malade, blessé à l'aile, souffrant beaucoup, nerveux et violent parfois à raison de la douleur, mais d'une nature toujours sympathique. Il mourut en effet bien jeune, c'était M. Delaplanche.

Le vieux M. Duvillard, professeur de grec, donnait un cours pour la dernière fois ; déjà brisé par la vieillesse, il était encore, quoique tout tremblant, plein de vie et d'entrain ; mais la parole semblait se refuser à venir. Il interprétait une pièce d'Eschyle ; il avait dû le faire avec âme et



talent, autrefois ; son discours était coupé par des intervalles de silence, et l'on aurait dit que le souffle lui manquait à la montée. Il était encore tout à fait sous le coup des violentes luttes politiques de Genève dans le dix-huitième siècle. Il tonnait de tout son cœur contre les tribuns et les démagogues d'Athènes ; mais ses apostrophes s'adressaient directement au monde genevois : ce qui paraissait drôle, dans une chaire de grec, à quelques-uns de ses élèves ; mais il le faisait avec tant de conviction et d'ardeur qu'on le lui pardonnait volontiers.

Il avait pour gendre notre professeur de latin, ministre protestant, précédemment instituteur à l'étranger, qui devint, dès lors, professeur d'histoire, et nous donna même déjà un cours d'histoire littéraire du siècle d'Auguste. On le tenait pour l'homme qui, dans Genève, connaissait le mieux le siècle de Louis XIV ; il passait pour écrire dans des journaux et des revues ; il fut, en effet, quelques années plus tard, à la tête d'un journal conservateur qui paraissait à Genève ; c'était M. Roget. Il ne manquait ni de goût, ni de finesse ; avec un air plus ou moins insouciant, il n'avait pas en réalité l'indifférence et le laisser-aller qu'on lui supposait volontiers ; il était capable d'aborder les problèmes sérieux, les questions élevées, graves, mais il le faisait sans bruit, comme retenu par une espèce de timidité. De tous les professeurs de la Faculté des lettres, il était évidemment le premier comme penseur ; et à ce titre, supérieur aussi à son fils, M. Amédée Roget, quoique moins connu peut-être que ce dernier. Une ou deux lettres de M. Roget père ont eu, après sa mort, quelque retentissement, et ont été honorées d'un certain silence par la presse genevoise.

Le professeur de grec, successeur de M. Duvillard, était, comme M. Roget, un ecclésiastique protestant, M. Conte,

pasteur du Petit-Saconnex ; on attribuait sa nomination au fait qu'un de ses plus proches parents, son père si je ne me trompe, avait été l'une des victimes de la Terreur genevoise. Comme professeur, sa parole était claire et assez facile, mais il dansait légèrement sur la phrase, d'une manière désagréable, plus ou moins pédantesque, qui prêtait quelque peu au rire, et le rire est facile chez les jeunes gens ; il avait, d'ailleurs, dans son maintien, dans sa tenue, dans tout son être, une espèce de tic qui rappelait involontairement, tantôt le sermon, tantôt la danse et qui ne se peut décrire. A côté de ces bizarreries, son cours n'était pas absolument sans mérite, surtout pour des commençants ; mais il ne nous initiait guère au génie de la langue grecque, et ne nous laissait pas entrevoir de larges horizons.

Il était, d'ailleurs, d'une bonne nature ; et j'eus le plaisir de voir que la plupart de ses élèves n'abusaient pas de ces légers défauts.

A la fin de chaque semestre, je lui faisais une visite au Petit-Saconnex, et je dois dire, que généralement auprès de lui, comme auprès de ses collègues, je reçus un accueil bienveillant. Je m'efforçais, de mon côté, de leur être agréable à tous, ce qui m'était d'autant plus facile que les études auxquelles je me livrais correspondaient à mes goûts.

Il restait encore, dans cette Faculté des lettres, un professeur qui, sous certains rapports, avait une physionomie à part : M. le professeur Boissier, un vieillard, d'un extérieur gracieux et facile, d'une bonne nature, avenant, qui aspirait à conserver quelque chose de jeune dans sa personne malgré son âge. Il était toujours, comme on dit, tiré à quatre épingles ; on reconnaissait aisément en lui un homme du monde et de salon ; on se laissait aller à deviner sur ses lèvres quelque aimable repartie ou quelque compliment de société.

Il tenait de près à de grandes familles aristocratiques genevoises ; malgré l'ardeur de ses sympathies d'autrefois, dont on ne parlait plus guère que tout bas, sa bonne mine, sa position, ses manières distinguées lui avaient facilement permis de prendre part aux soirées de Madame de Staël, à Coppet ; il avait connu les principaux personnages qui y figuraient : Benjamin Constant, dans sa plus grande faveur, et toute cette société célèbre dont le souvenir n'est pas éteint ; on en concluait que lui-même n'avait point déplu à la noble dame, souveraine de ce microscopique royaume, qui trouvait son exil un peu long, et, malgré la cour qu'elle réunissait autour d'elle, se sentait involontairement et de jour en jour, plus à l'étroit dans son petit château.

M. Boissier nous enseignait la rhétorique et l'esthétique ; il nous faisait faire des compositions, et quelques ré citations qui n'étaient pas sans intérêt ; dans la querelle, alors très vive, entre l'école classique et la nouvelle école, il prenait chaudement parti contre cette dernière. On prétendait que ses cahiers de professeur ne changeaient guère d'année en année, et que le domaine littéraire dans lequel il vivait ne connaissait pas de grands orages ; nous n'avions pas à déchiffrer ce problème.

Il appartenait à cette classe assez nombreuse d'hommes dont les sympathies genevoises étaient redevenues d'autant plus fortes, et se manifestaient d'autant plus vives, qu'ils avaient autrefois, non sans ardeur, adoré un autre Dieu sous l'Empire.

M. Boissier avait été recteur de l'Académie et chevalier de l'ordre impérial de la Réunion ; il avait fait partie du Conseil municipal de la ville de Genève. A ces titres divers, et lorsque commençait à pâlir l'étoile napoléonienne, il avait été, le 14 octobre 1813, avec deux de ses concitoyens, aux-

quels on adjoignit le secrétaire de la préfecture, M. Kunkler, chargé par une délibération unanime de ce Conseil, de rédiger une adresse de sympathie à l'*Impératrice-régente Marie-Louise* et de porter au pied du trône l'hommage du dévouement, de l'amour et de la fidélité à *Sa Majesté l'Empereur et Roi*, de sa bonne ville de Genève <sup>(1)</sup>.

Comme nous étions bien rapprochés des temps de la Révolution et de l'Empire, on en parlait souvent, de l'Empire surtout; il n'avait pas encore surgi d'événements assez graves et qui pesassent d'un poids assez fort pour détourner en partie sur d'autres sujets l'attention générale. Le *département du Léman* était loin d'être oublié, comme il l'est aujourd'hui, en 1888, au moment où j'écris ces lignes. Dès lors on a tâché de faire naître plus d'une légende historique; et, d'ici à quelques années, il y aura un travail sérieux de redressement à accomplir.

Pour moi, le monde était, à bien des égards, chose nouvelle, en 1830; je n'étais encore bien au courant ni du passé contemporain, si ces deux expressions peuvent aller ensemble, ni des idées nouvelles qui s'agitaient déjà autour de nous. Mes quinze ans qui n'étaient pas encore accomplis, s'instruisaient chaque jour; et mes études, suivies avec ardeur, étaient mes premières et mes plus vives préoccupations.

Une société d'étudiants, qui s'était formée à Genève peu d'années auparavant, et qui avait une couleur essentiellement littéraire, eut alors, sur quelques-uns d'entre nous, et je puis le dire, notamment, sur moi, une influence toute particulière, je veux parler de la *société de Belles-Lettres*.

---

<sup>(1)</sup> *J.-B. Galiffe. D'un siècle à l'autre. Deuxième partie, 1878, page 358-360.*

Elle se réunissait toutes les semaines et, indépendamment d'exercices facultatifs, des travaux obligatoires étaient à sa base; les membres de la société s'engageaient à faire à tour de rôle, des compositions écrites, des biographies ou des critiques littéraires, des récitations; les poésies étaient également admises.

J'en fis partie de bonne heure, je m'y intéressai beaucoup; sans qu'elle nuisît le moins du monde à mes autres études, je comptai au nombre de ses membres les plus actifs, non seulement pendant les années durant lesquelles je fus étudiant, mais encore pendant bien des années plus tard. Je la connus tour à tour, ordinairement dans des époques prospères, animées, pleines de vie, une ou deux fois, dans des époques fort languissantes et où elle ne comptait que peu de membres, où elle ne vécut que grâce au travail et à l'activité exceptionnelle de ses adhérents qui en tiraient, par cela même, pour parler un langage utilitaire, un plus grand profit intellectuel.

J'assistais très régulièrement à ses séances, qui avaient lieu le vendredi; nous en sortions quelques minutes avant dix heures, et nous nous hâtions, — ceux qui habitaient hors de la ville, — de franchir la Porte Neuve, pour échapper au péage de sortie, notre bourse n'étant pas bien lourde alors. Passé dix heures, nous devions payer trois sols genevois, comme marchandises en douane.

Durant bien des années, soit pendant mes cours de sciences et de droit, soit longtemps encore après, j'ai suivi avec une grande régularité les séances de la société de Belles-Lettres qui m'inspiraient un vif intérêt; j'y prenais part à la fois, comme auditeur et comme collaborateur. Elles ont maintenu en moi l'amour des lettres, et, au milieu du prosaïsme sans cesse renouvelé des affaires de chaque jour, entretenu et

vivifié comme une ombre rafraîchissante sur mon chemin, en une existence solitaire, toujours silencieuse et retirée.

Dans le sein de cette société, j'ai connu d'assez près un certain nombre de jeunes gens qui, à des titres divers, ont dès lors joué un rôle dans plus d'un domaine; ainsi, parmi ceux qui furent mes contemporains, ou un peu plus âgés que moi, ou légèrement plus jeunes, *Henri Blanvalet*, caractère plus ou moins fantasque, aimable, homme de société, auteur d'une touchante poésie : *la petite Sœur* ; *Antoine Curteret*, ardu, raide et difficile dans les luttes du forum ; qui, avec plus de nuances et de délicatesse dans le style, eût pu nous laisser une ou deux jolies fables ; *Marc Fournier*, publiciste distingué qui a composé, fait représenter plusieurs pièces de théâtre, le *Pardon de Bretagne*, les *Libertins de Genève*, etc., fait différentes publications non sans valeur, et qu'on a nommé, à un certain moment, le *roi de Paris* ; *Elie Le Royer* qui, après avoir été un avocat éloquent, est devenu président du Sénat de France ; bien d'autres encore à la tête desquels je devrais citer, s'il n'était pas mon frère, *Alphonse Vuy*, auteur d'un remarquable ouvrage sur l'emphytéose, couronné par l'université de Heidelberg, hautement apprécié par des savants de premier ordre en Allemagne, en France, en Italie et ailleurs (Thibaut, Mittermaier, Portalis, Béranger de la Drôme, Sclopis, Cibrario, Laboulaye, etc.). Alphonse Vuy, fort mal traité, malgré son grand mérite, par la Genève sectaire, et décédé trop jeune, s'était fait connaître encore par des articles distingués insérés dans des Revues de Législation, mais n'a pu malheureusement achever de savantes études sur la philosophie, qui ont absorbé ses dernières années.

Dans les plus jeunes, j'ai connu de très près *Henri-Frédéric Amiel* qui a entretenu avec moi une longue et familière

correspondance; très faible comme professeur, presque ignoré de son vivant, auquel on a fait après coup une réputation peut-être exagérée; auteur, suivant M. Eugène-Melchior de Vogüé, de *l'œuvre la plus dissolvante de notre temps* (*Journal des Débats*, 7 septembre 1885) (1); *Claparède*, savant hors ligne, mort jeune; *Marc Monnier*, homme de beaucoup d'esprit; je l'avais encouragé dans ses premiers essais; je l'introduisis dans la rédaction de la *Revue suisse*, qui se publiait alors à Neuchâtel et à laquelle il fournit bien des articles qui commencèrent à le faire connaître; je le présentai à l'auteur des *Bluettes et Boutades*, *Petit-Senn*, chez lequel nous allâmes souvent ensemble, et qu'il imita à plusieurs égards, ce que les critiques littéraires n'ont pas suffisamment remarqué; d'autres encore, par exemple, *Louis Tournier*, futur pasteur, dont les poésies ne sont point sans mérite; *Marc Debrit*, journaliste conservateur, un des élèves distingués d'*Ernest Naville*: si j'entrais dans de plus amples détails, cela me mènerait loin; j'étais, comme l'a dit *Amiel*, *le patron de leurs muses adolescentes*, des *Bellettrien*s, comme on les appelait, et je dois le dire, plus d'un d'entre eux ne m'a pas oublié.

Somme toute, la société de Belles-Lettres n'éveille en moi que des idées heureuses et riantes, elle fait revivre les heures matinales et le temps de la jeunesse, qu'entoure pour nous une sereine auréole.

On dirait que l'homme est, jusqu'à un certain point, élastique; plus je donnais mes loisirs à la littérature, plus je consacrais mon temps, avec zèle et avec suite, aux cours que je suivais et à mes études proprement dites. Je vivais,

---

(1) Amiel est beaucoup moins original qu'on ne l'a dit; la plupart des idées qu'on lui attribue appartiennent à d'autres. en particulier aux *Réveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau.

pour ainsi dire, tout entier dans cette atmosphère spéciale, dont je ne sortais guère, même durant le temps que je passais à Malbuisson, à l'époque des vacances. Les événements extérieurs et les bouleversements de diverse nature qu'amena à sa suite la révolution de Juillet, ne me préoccupaient point; j'y demeurais plus ou moins étranger, je me laissais absorber par cette vie intellectuelle qui avait pour moi un charme tout particulier; mais il était impossible de ne pas entendre de temps en temps le bruit des vagues qui battaient le rivage, et, sous des formes diverses, venaient jusqu'à moi.

Ainsi, au moment où commençait l'agitation saint-simonienne — dont le nom est presque oublié aujourd'hui, et dont beaucoup de gens, de nos jours, n'ont pas même la première idée — lorsqu'elle semblait, aux yeux de quelques naïfs, devoir envahir le monde, deux de leurs partisans arrivèrent à Genève, dans leur bizarre costume; ils se proposaient de donner une séance publique, ce qui constituait un véritable événement. Ils avaient connu, je ne sais pas comment, deux élèves de l'Académie qui leur procurèrent, à ces fins, le local où se tenaient les séances de la société de Belles-Lettres, entre la rue basse des Allemands et la rue du Rhône.

Le local n'était pas très grand, il fut, dit-on, bientôt envahi entièrement par les curieux, et les Saint-Simoniens ne purent y pénétrer eux-mêmes qu'au moyen d'une échelle et par les fenêtres. Ils exposèrent à leurs auditeurs le merveilleux remède qu'ils offraient à la société malade; cette assemblée préoccupa vivement le public le lendemain et les jours suivants, on en parlait comme d'un véritable scandale; on signifia aux Bellettriers, le vendredi suivant, un congé immédiat, poli à la forme, quelque peu sec, raide au



fond, par l'intermédiaire du pharmacien Viguet, qui avait plus ou moins, *doré la pilule*, comme on le dit alors. On ajoutait que tout s'était fait fort vite, et que la police si elle avait été avertie à temps n'aurait certainement point permis cette réunion qui compromettait Genève. On accusait même la société de Belles-Lettres qui n'y était pour rien ; il paraît toutefois que les introducteurs avaient été deux *Bellettriens* qui jouèrent un rôle plus tard en France.

Comme j'habitais hors de la ville, je n'appris tout cela qu'après coup ; c'est ainsi que j'eus quelques notions sur les saint-simoniens, je lus dès lors, de temps en temps, leur journal (*le Globe*), qu'ils répandaient gratuitement ; je ne me laissai pas *enfariner* par ce nuage de poussière que devait bientôt emporter le vent.

Je pourrais dire à peu près la même chose, relativement à moi, de quelques autres événements, en particulier de l'*expédition des Polonais* qui, vers les mêmes années, agita fort la petite république genevoise, et à certains égards, la Suisse entière, fit dérailler un ou deux jurisconsultes, parut, un moment, vouloir tout ébranler et mit sur pied, pendant quelques jours, hauts syndics et Conseil, gendarmerie, garnison, police, auditeurs en costume et toutes les forces militaires du canton. En sa qualité de docteur-médecin, mon père soigna, pendant quelques semaines, à cette époque un de ces *Polonais* qui s'était blessé, en maniant un pistolet ; c'était un *Italien* qui portait le nom d'un célèbre *jurisconsulte allemand*.

Remontons à une époque un peu plus ancienne que celle de l'*expédition des Polonais*.

Mes deux années de lettres, une fois terminées (1832), furent suivies de deux années de sciences, qui rentraient moins dans mes goûts, et que je suivis, non pas avec en-

thousiasme, mais au moins avec la plus grande régularité. C'est pendant ces nouvelles études que le célèbre criminaliste *Rossi*, qui donnait des cours inofficiels d'histoire, suivis par un nombreux public, rédigea un nouveau projet de pacte fédéral, qui fit naître de vives discussions dans le monde politique, et fut finalement rejeté, pour être repris plus tard.

Dans le domaine des sciences, de beaucoup le plus considéré de tous à Genève, où on dédaignait plus ou moins la littérature, le professeur vraiment distingué à tous égards et fort supérieur à tous les autres, c'était M. *Augustin-Pyramus de Candolle*; il enseignait, dans deux années successives, la botanique et la zoologie, avec un grand succès; il avait un grand nombre d'élèves. Il parlait de la manière la plus simple et la plus naturelle; il joignait à la science une très grande clarté, et une élocution inconnue à d'autres à Genève, si facile et si agréable qu'il semblait faire disparaître toutes les difficultés de la science. Tous ceux qui ont eu la bonne chance d'être ses élèves ont conservé de ses cours les meilleurs souvenirs.

On s'apercevait sans peine, en le comparant à ses collègues, qu'il avait séjourné en France assez longtemps, que ce séjour lui avait été très profitable, et que le savant savoisien d'un haut mérite, qui l'avait protégé et recommandé, loin de sa ville natale, avait compris avec beaucoup de perspicacité, que M. de Candolle était un homme d'un vrai talent. A deux ou trois années de distance, sa mort, celle de Bellot et le départ de Rossi furent pour l'Académie de Genève des pertes irréparables.

Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi un homme d'une telle portée, un homme vraiment supérieur comme M. de Candolle, partageait l'étroitesse des préjugés genevois con-

tre la philosophie ; à peine aurait-il voulu, disait-on, conserver dans l'Académie un petit cours de logique, cependant la philosophie est d'une incontestable utilité à tous égards, en particulier pour les sciences elles-mêmes.

La mécanique était enseignée par M. Maurice, l'astronomie par M. Gautier, les mathématiques avec facilité par M. Pascalis ; il y avait encore un ou deux professeurs, entre autres M. Auguste de la Rive, professeur de physique, qui se fit connaître davantage dans les années qui suivirent. Son enseignement ne manquait pas d'entrain ; malheureusement son élocution assez abondante révélait un certain désordre, suite d'absence d'études philosophiques, et n'était pas servie par un timbre qui fût bien sympathique.

Je suivis aussi, sans y être obligé, le premier cours public donné par M. Rodolphe Töpffer, l'auteur des *Nouvelles genevoises*. Il parlait souvent de Rabelais, qui paraissait être son auteur favori et qu'il avait beaucoup étudié. La *Bibliothèque de mon Oncle*, malgré son peu d'étendue, avait fait du bruit et m'avait plu ; c'était une œuvre de valeur ; je m'attendais à un cours distingué. Malheureusement, malgré ma bonne volonté à son égard, je dus reconnaître que le professeur était bien au-dessous de l'écrivain. Töpffer cédait volontiers le pas au caricaturiste et il fut loin de relever la littérature dans les hautes études à Genève ; il ne donna pas ce qu'on pouvait raisonnablement attendre de lui.

Il formait, déjà alors, avec Pascalis, de la Rive et quelques autres, sous la haute direction d'un théologien genevois, habile, intrigant et d'une grande ardeur, une association inofficielle et puissante qui joua, quelques années après, un rôle actif et influent dans les affaires genevoises.

Pendant mes années de sciences, j'avais fait bien des démarches pour créer à Carouge une société littéraire qui de-

vait avoir quelque rapport avec la société de Belles-Lettres, avec cette différence essentielle toutefois qu'elle recevait dans le nombre de ses membres, des personnes plus âgées que des étudiants. Je n'étais adressé, dans ce but, à droite et à gauche, un peu de divers côtés, soit dans la commune de Carouge, soit dans son voisinage immédiat ; quelques étudiants, amis des lettres, s'étaient joints à nous. Nous cheminâmes ainsi une année environ, grâce en particulier au zèle exceptionnel dont je faisais preuve ; mais la société ne put, à mon grand regret, tenir à la longue, et ce fut pour moi une déception pénible dans ma jeunesse.

On commençait à parler, dans ce temps là, de deux hommes, encore jeunes, qui firent leur chemin dans la science et donnaient leurs premiers cours : Messieurs Pictet-De la Rive et Alphonse de Candolle. Le premier, plein de vie et d'entrain, le second, plus calme et qui passait pour avoir contrairement aux goûts paternels, plus de penchant pour les études d'économie politique que pour les sciences naturelles et notamment pour la botanique. On prétendait qu'il y avait en lui, à ce sujet, un combat intérieur très prononcé. Ce que je sais fort bien et ce que je puis affirmer, c'est que, quelques années plus tard, lorsque j'eus achevé mes études de droit et que je choisis, pour la dissertation que j'étais tenu de faire imprimer et de défendre, un sujet d'économie politique : la *taxe mobilière*, ou, comme on disait officiellement encore, la *taxe des gardes*, M. Alphonse de Candolle eut l'obligeance de me remettre une douzaine de pages manuscrites que j'ai conservées et qui ont une certaine valeur, à raison de la réputation actuelle de l'auteur, encore vivant au moment où j'écris ces lignes (8 juin 1888).

Mon père, qui était docteur-médecin, assez heureux dans

la pratique, aurait vu avec plaisir que je suivisse la même carrière que lui, ce qui m'aurait permis facilement d'hériter d'une bonne partie au moins de sa clientèle ; j'y étais peu porté par mes goûts ; après avoir assisté dans le printemps de 1834, en un jour chaud, à la dissection d'un cadavre, je renonçai complètement à ce projet, et je me décidai à étudier en droit.

Comme d'ordinaire, j'allai passer mes vacances à Malbuisson et j'abordai ce nouveau champ d'études, en me familiarisant, dans mes loisirs, d'aussi près qu'il me fut possible, avec les Institutes de Justinien.

La faculté de droit, dont j'allais faire partie à Genève, était plus ou moins microscopique, si je puis me servir de cette expression ; elle ne comptait pas, comme les sciences et la théologie, au nombre de celles que l'ardeur calviniste entourait de sa protection et de sa sympathie. Lorsque les cours commencèrent, dans l'automne de 1834, nous étions seize élèves réguliers, en tout, dans les quatre volées qui composaient la faculté ; c'était donc, comme en petit comité que se donnaient les cours. Le départ de Rossi, que quelques personnes accusaient d'ingratitude ; qui était, disait-on, parti avec plaisir de Genève, avait porté un coup violent à la Faculté de droit. On entendait même émettre l'opinion que, pour seize élèves, c'était beaucoup que quatre professeurs, et, comme on est volontiers calculateur à Genève, que ces deux chiffres juraient avec ceux du budget ; c'est ce que je ne veux pas examiner ici. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la vieille Genève, antérieure à la Réformation, les juriconsultes étaient nombreux, qu'ils jouèrent un rôle assez grand dans l'intérêt de la ville, et que le nombre des étudiants en droit devait être supérieur à celui-là, quoique le titre de faculté de droit n'existât pas alors. A Saint-

Pierre, chez les Dominicains, ou ailleurs, les professeurs érudits ne manquaient pas ; si la petite barque genevoise, dans divers orages antérieurs à la Réformation, n'a pas sombré, c'est à eux en partie que nous en sommes redevables. A cet égard, comme à tant d'autres, avons-nous bien toujours la mémoire du cœur ?

Le plus distingué des quatre professeurs était M. Bellot, une belle tête, pleine d'animation, avide de science. C'était un parvenu ; à force de persévérance, de peine et de travail, il s'était formé lui-même. Il fit au Conseil Représentatif des rapports qui furent remarqués ; la loi sur la procédure civile contentieuse est son œuvre capitale, elle a une réputation dans le monde savant et ne doit pas être séparée des motifs qui l'accompagnent. Par une série de démarches, notamment à l'aide du célèbre et sympathique professeur Mittermaier, nous pûmes, durant notre séjour en Allemagne, mon frère et moi, contribuer à faire connaître M. Bellot et à étendre sa réputation. Il mourut précisément lorsque nous étions encore étudiants à Heidelberg ; il avait fait partie de la minorité opposante en 1814 et ne fut point complice des lourdes erreurs, des tristes injustices qui furent commises à cette époque.

Sans s'élever à une grande hauteur, M. Trembley, essentiellement praticien, enseignait le droit civil avec clarté : une douzaine d'années plus tard, chargé, en sa qualité de colonel, de commander les troupes qui avaient l'ordre de canonner le faubourg Saint-Gervais, il se brisa sur les écueils genevois. Aussi la fin de sa vie ne fut pas exempte d'amertume ; les préjugés de caste jouèrent un rude tour à cet homme au fond très bienveillant.

M. Antoine Cherbuliez, qui fut dès lors professeur à l'école polytechnique de Zurich, était un travailleur ; il donnait avec

une élocution désagréable et sèche, des cours sur le droit romain, qu'il n'avait pas approfondi (il était loin de connaître tous les travaux allemands, par exemple), et sur le droit pénal, en s'inspirant, à ces deux égards, de Rossi. Il visait à l'originalité en laissant trop voir le parti pris, penchant tour à tour un peu trop à droite ou à gauche, suivant les occurrences; ses cours avaient, du reste, une certaine valeur; mais, soit comme professeur, soit comme écrivain, il fut loin d'égaliser son maître. Il eut une vive polémique à propos de Rossi, en 1836; elle était dirigée contre le *Fédéral*, journal de l'aristocratie genevoise; quelques années après, il se fit, à divers égards, le champion de celle-ci, dans l'assemblée constituante de 1841. Deux personnages différents se débattaient en lui.

Le plus jeune des professeurs, nature bienveillante, frêle et délicate, était M. Pierre Odier; il eût sans doute laissé un nom s'il avait pu vivre. Il joignait à la science une grande bonté; ses travaux sur le *contrat de mariage* et sur les *systèmes hypothécaires* indiquent une véritable érudition, et sont trop peu connus. M. Odier est malheureusement mort bien jeune. Il aurait eu besoin d'un horizon plus large, de plus d'air, de soleil, de plus d'encouragements et de quelque sympathie; le séjour de Genève lui pesait par moments à un point extrême: *la langueur du désert*, disait-il avec Chateaubriand, *me pèse malgré moi*. Ces aveux significatifs ne se faisaient, il est vrai, que tout bas; ils n'en ont que plus de portée. J'ai lu, dans ce sens, des lettres de lui qui en disent plus que ne pourraient le faire toutes mes paroles.

Mes deux condisciples, — de la même volée que moi, — étaient Adrien Naville et Disdier. Le premier, de famille aristocratique, petit-fils d'une des victimes de la Terreur genevoise, eut le malheur de devenir Conseiller d'Etat et il

l'était précisément lorsque éclata la révolution d'octobre 1846; il fut ensuite président de l'union évangélique genevoise. Le second, espagnol de naissance, bouillant comme un méridional, avait été élevé à Genève, et pratiqua, en sa qualité de jurisconsulte, un certain nombre d'années, à la Havane, dans l'île de Cuba. Ils m'ont tous deux précédé dans la tombe.

Le premier m'a donné en souvenir un volume imprimé contenant un extrait des mémoires de M. le premier syndic Rigaud, son beau-père; le second prisait fort le Christianisme, comme étudiant; mais sa conviction avait changé, il s'était perdu dans les bas-fonds de la libre pensée, et il annonçait tout haut, à Genève où il a passé ses dernières années, il a même annoncé en son testament que, dans moins de deux siècles, il n'en serait plus question, que le Christianisme serait absolument oublié. Nous étions en plein désaccord.

Il disait tout haut : Naville est un ardent piétiste, je suis un libre penseur, vous êtes un catholique convaincu, nous avons toujours vécu dans les meilleurs termes ensemble, malgré ces divergences essentielles.

Il publiait des volumes philosophiques, qu'il n'a pas pu achever et dont on ne parle plus; il tranchait hardiment les plus graves questions, maltraitant fort le clergé, surtout le clergé protestant. Il valait mieux en réalité que toutes ses divagations.

Le gouvernement de la Restauration, qui se sentait plus ou moins ébranlé par les événements, exerçait une surveillance suivie sur la petite école de droit; le comte de Seillon, qui écrivait contre la guerre et pour l'abolition de la peine de mort, s'étant mis en rapport avec nous, reçut l'ordre de ne plus paraître dans le local des cours. Cet incident, qui



donna lieu à quelques commérages, nous valut communication d'une brochure spéciale. Beaucoup de bruit pour rien, simple aventure de petite ville, sans importance réelle. C'est ainsi que nous commençons à entrer dans la vie publique ; la moindre misère prenait de l'importance alors, les temps ont bien changé.

Malgré l'état somnolent de la section zofingienne de Genève, je me décidai, dans le printemps de 1835, sur les sollicitations d'un de mes amis, à me présenter comme candidat ; je le mentionne ici parce que, deux ou trois années plus tard, après mes études d'Allemagne, dont je vais dire quelques mots, je pris une part active à ses séances.

Depuis deux ans, mon frère étudiait le droit à Berlin, et nous pensions en famille qu'il serait utile pour moi de faire un séjour en Allemagne, soit en raison de mes études juridiques, soit en raison de la langue allemande elle-même, de plus en plus indispensable à Genève. Je consultai, à cet effet, mes quatre professeurs et entendis successivement de leur bouche des conseils si opposés les uns aux autres, des raisonnements si contradictoires, des avis si différents, que j'en éprouvai la plus grande incertitude. Je pris, en conséquence, d'accord avec les miens, le parti du départ ; j'avais à cœur de bien utiliser mon temps et je désirais vivement ne pas rentrer à la maison sans avoir obtenu un grade académique de quelque valeur. Nous nous donnâmes rendez-vous, mon frère et moi, pour nous rencontrer, dans l'automne 1835, à Heidelberg, et y continuer nos études. J'allai faire mes adieux à mes professeurs.

M Bellot m'honora d'une recommandation pour un maître célèbre, M. Mittermaier ; ma visite à M. Cherbuliez m'a laissé un bizarre souvenir.

Il était en villégiature dans la propriété de Sainte-Croix,

à deux pas de Carouge, la même qui, moins de 40 ans après, a été confisquée par l'Etat, à propos du Culturkampf; elle appartenait alors à la famille de Chaumont.

M. Cherbuliez s'assit gravement sur un canapé, en me disant d'aller prendre un escabeau qui était à quelque distance; cela me parut parfaitement dans la règle; la sécheresse de l'accueil ne me surprit point.

Lorsque, quelques semaines plus tard, je fus arrivé en Allemagne, j'allai présenter ma lettre de recommandation au savant étranger, je le trouvai travaillant au milieu de sa bibliothèque où je fus de suite introduit. Il me reçut simplement, avec la plus grande cordialité, et, de la manière la plus naturelle, sans aucune façon, me fit asseoir sur un canapé; son siège à lui était un escabeau. J'éprouvai une vive surprise, et, en même temps, une véritable émotion; ce fut un événement pour moi; dès ce jour, sa bibliothèque m'était ouverte pour mes études. Je n'avais reçu de ma vie d'un professeur quelconque un accueil pareil. Quelle différence avec Genève!

Le départ pour l'Allemagne était mon premier voyage; jusqu'alors je ne m'étais éloigné que de quelques lieues à peine, et, pour tout dire, j'étais encore bien novice.

Un étudiant de Genève, M. Jacques Adert, se décida à cheminer avec moi, il allait passer quelque temps au-delà du Rhin, pour se fortifier à divers égards, spécialement sur la langue latine qu'enseignait avec distinction, à Heidelberg, M. le professeur Behr. M. Adert, qui était citoyen français, très fier de cette qualité, désirait entrer à l'école normale de France; il avait échoué dans ses examens, et se proposait de subir une seconde épreuve qui lui fût favorable. De retour à Genève, plus tard, il se fit recevoir citoyen, entra dans l'enseignement et, en définitive, fut pendant de longues

années, rédacteur du *Journal de Genève*, et défenseur ardent des intérêts plus ou moins exclusifs du vieux protestantisme genevois. Nous n'avons eu que de bons rapports personnels; il ne m'épargna guère dans sa polémique, comme journaliste.

Nous fîmes, à pied, le havresac sur le dos, le voyage de Genève à Bâle, en traversant le Jura bernois et en improvisant une excursion à Saint-Ursanne et aux usines de Bellefontaine, au bord du Doubs. J'appris à connaître Lausanne, Fribourg, Berne et Bâle; je vis, de plus près, notre nature suisse; ce fut pour moi, malgré la tristesse du départ et la fatigue, une grande jouissance.

Nous vîmes, à Colmar, le père d'un de mes amis; à Strasbourg, nous visitâmes, entre autres, la cathédrale près de laquelle mon père avait logé, vingt-cinq ans auparavant, en 1810, lorsqu'il revenait de l'armée; c'est à Strasbourg qu'il avait pris son grade de docteur-médecin, ayant été obligé de partir comme militaire lorsqu'il était à la veille d'achever ses études à Paris; dans la maison qu'il habitait alors, nous ne pûmes retrouver personne qui se souvint de lui.

Il n'était point question de chemin de fer alors; avec la diligence et ses arrêts çà et là, il nous avait fallu vingt-quatre heures environ pour aller de Bâle à Strasbourg.

Nous étions à Heidelberg quelques jours avant mon frère, après avoir visité Carlsruhe; c'est dans ce voyage que je vis pour la première fois le Rhin, je ne me doutais point que je le chanterais quelques années plus tard, à propos de Becker et d'Alfred de Musset.

Mon frère ne tarda pas à arriver et bientôt nous étions installés à Heidelberg où les professeurs que nous visitâmes nous reçurent avec bienveillance; c'est là que je devais

passer, avec mon frère qui était un travailleur modèle, deux années studieuses et bien employées.

Le premier semestre me fut pénible, à raison de la langue ; mon frère la connaissait très bien, à ce point de perfection qu'on le prit plus d'une fois pour un Allemand du Nord. Heureusement, j'entendais, entre autres, sur les Institutes de Justinien, le cours d'un jeune docteur fort savant qui débutait dans la carrière et parlait très lentement ; il lui importait beaucoup d'avoir quelques auditeurs. Nous étions inscrits au nombre de six, mais souvent j'étais seul présent, c'était pour moi comme un cours particulier, et le docteur me donnait, avec une grande complaisance, les explications dont j'avais besoin.

Aussi, dès le commencement du second semestre, je comprenais bien les professeurs qui, à l'origine, me semblaient incompréhensibles, comme s'ils eussent couru en parlant, sans que j'eusse eu la possibilité de les suivre.

Outre les leçons de droit, qui formaient la partie essentielle de mes études, j'entendis, dans deux années, des cours d'antiquités romaines, du célèbre, mais vieux Creutzer : c'était son dernier cours, -- d'un économiste politique distingué, mais bien endormi, M. Rau, -- et plusieurs cours d'un illustre historien, M. Schlosser, très animé, plein de vie, et qui enchevêtrait trop ses phrases, généralement longues, les unes dans les autres ; ses cours, d'ailleurs, étaient savants et instructifs. Dans la Faculté de droit, indépendamment de quelques maîtres qui n'étaient point sans valeur, il y avait trois illustrations européennes : Thibaut, romaniste d'un haut mérite et artiste de cœur ; il possédait une fort rare collection de chants populaires ; Mittermaier, éminent dans plusieurs branches du droit, homme excellent, s'il en fut jamais ; et Zachariae, surnommé le *Montesquieu allemand*, vieil ori-

ginal avare, très bon professeur, tous trois auteurs de divers ouvrages.

Nos rapports avec les divers professeurs furent constamment des meilleurs, et nous n'eûmes, du reste, qu'à nous louer d'eux ; nous nous liâmes même, avec quelques-uns, beaucoup plus que nous n'aurions pu l'espérer. Mon frère devint l'élève favori de Thibaut qui avait plusieurs centaines d'auditeurs ; Mittermaier nous aima comme un père, nous étions, pour ainsi dire, de sa famille ; Schlosser, qui recevait peu d'étudiants, nous invitait avec tant de plaisir, que nous devions pour être discrets, refuser souvent. Il nous lisait, avant de les livrer à l'impression, des pages entières de ses travaux historiques. Ces rapports ne furent brisés que par la mort de nos maîtres, il me semble qu'ils durent encore.

Dans l'automne qui précéda la grande guerre prussienne, Mittermaier vint à Genève, où plusieurs de ses petits-enfants firent des études, il y passa trois semaines et je le vis tous les jours. Quand arriva l'heure de la séparation, nous nous embrassâmes comme de vieux amis ; je vois encore ce grand vieillard de quatre-vingts ans, droit comme un sapin, belle tête blanche, avec cette physionomie de bonté et d'intelligence qui le distinguait. Il parlait si affectueusement de mon frère ! Nous ne devions pas nous revoir ; il nous avait tant aimés, cet homme d'une rare excellence !

A raison du grand nombre des cours de l'université de Heidelberg, il s'en donnait à toutes les heures ; nous habitions heureusement près de l'université, je suivis des cours à cinq heures du matin en été, à huit et à neuf heures du soir en hiver. Aucun devoir extérieur, pour ainsi dire, ne nous dérangeait dans nos études, nous travaillions avec une ardeur sans pareille, mon frère me donnant l'exemple : les étudiants se divisaient en deux grandes classes, les uns assi-

dus et rudes au travail, l'acceptant volontiers, sentant son importance, le recherchant et s'apprêtant dignement à porter le fardeau de la vie, les autres tout aux courses et aux joyeusetés, amateurs de chiens, de duels, de cabarets, hommes de rapière, en somme peu dignes et vilipendant plus ou moins leur jeunesse.

Les étudiants suisses étaient au nombre d'une cinquantaine; plusieurs d'entre eux ont marqué dès lors, notamment Knüsel, de Lucerne, qui a été longtemps conseiller fédéral, O. Aepli, de Saint-Gall, tour à tour président du Conseil des Etats, du Conseil National et du Tribunal Fédéral, ministre plénipotentiaire, depuis plusieurs années, de la Confédération Suisse, à Vienne en Autriche, au moment où j'écris ces lignes (14 juin 1888), d'autres encore, parmi lesquels il faut citer ce malheureux Alfred de Werra qui devait périr de mort violente dans les guerres civiles du Valais. Nous nous rencontrions parfois le soir, au bord du Neckar, en été, après les heures de travail; avarés de notre temps, nous l'utilisions bien.

Dans le printemps de 1836, à l'époque des vacances de Pâques, je fis, avec un autre étudiant, en grande partie à pied, un petit voyage le long du Rhin. Ce voyage me parut très court, j'admirai avec enthousiasme cette magnifique nature, surtout au-delà de Mayence. Nous descendîmes par la Bavière rhénane, visitâmes Worms et revînmes par le Nassau, Francfort sur le Mein qui avait alors une garnison, moitié autrichienne, moitié prussienne, et l'Odenwald. Ce petit voyage me fit un bien extrême et un grand plaisir.

L'année 1836 fut solennelle pour nous, surtout pour mon frère; il se préparait à concourir pour le grand prix de la faculté de droit de Heidelberg, qui ne se donnait qu'à des œuvres véritablement de valeur et originales. Ce prix n'avait

été obtenu par personne depuis plusieurs années. Il consacra à son ouvrage, qui roulait sur *les origines et la nature de l'emphytéose en droit romain*, douze grands mois d'un travail opiniâtre, durant lesquels il ne perdit pas, pour ainsi dire, un seul instant. C'est ce qui l'avait empêché de faire avec moi ce petit voyage du Rhin. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il put terminer son travail avant l'heure de clôture du concours. Si je n'avais pas dicté son manuscrit, dans les trois derniers jours, pour le mettre au net, il ne serait pas arrivé à temps. Ce fut, vers la fin, pour lui et pour moi, une véritable fièvre.

Les juges étaient des savants d'une haute capacité, ils comprenaient les trois professeurs célèbres, dont j'ai parlé tout à l'heure, et un quatrième professeur ordinaire, M. Rosshirt, nous attendions leur décision avec la plus vive impatience; nul ne savait que mon frère avait concouru, c'était un secret entre lui et moi.

Le résultat fut favorable : mon frère obtenait le grand prix qui, pour la première fois, était accordé à un étudiant de langue française. C'était pour Genève un véritable honneur, la ville du Léman fut fière d'un succès qui eut du retentissement dans la colonie suisse de Heidelberg.

Le vieux Zachariae, un des juges du concours, tout en louant beaucoup le travail, ne put s'empêcher de dire, à propos de la médaille d'or remise à mon frère : Notre or va donc en France. Pour lui, la langue était la limite du pays ; j'ajoute, pour être juste, que les professeurs eux-mêmes furent très joyeux de ce succès bien mérité à tous égards.

L'ouvrage fut imprimé : des juges très compétents, notamment d'Allemagne, de France et d'Italie, en ont parlé avec éloges : Troplong lui a fait l'honneur d'en discuter

certain passages, et Laboulaye lui a consacré un très long article, des plus bienveillants, dans la *Revue de Législation* on le cite encore, comme un ouvrage classique, dans les écoles de droit. Bref, il a laissé un nom à son auteur.

Alphonse Vuy, qui était un travailleur infatigable, séjourna plus de six années en Allemagne et fit du droit romain une étude approfondie ; à son départ de Heidelberg, la faculté de droit, par une honorable exception, lui délivra, contrairement à l'usage, un certificat des plus élogieux, signé par tous les professeurs individuellement et qui prouverait, à lui seul, de quelle haute estime il jouissait. Il obtint son grade de docteur en droit de la manière la plus honorable, soit avec le premier degré, qu'on ne donnait que rarement, *summa cum laude*, suivant la vieille formule.

Un certain nombre d'années plus tard, Marc Monnier passa quelques mois à Heidelberg et eut l'occasion de voir plusieurs des professeurs ; dans une longue lettre, datée du 19 septembre 1851, il m'écrivait qu'il *avait beaucoup entendu parler de nous, que j'avais laissé à Heidelberg, ainsi que mon pauvre frère, une trace bien profonde*. Il ajoutait : *J'ai rarement entendu parler d'un homme avec autant d'affection et d'estime. Or ici, disait-il encore, ces mots ne sont pas des lieux communs comme en France*. Ces lignes, corroborées par d'autres témoignages, sont d'autant plus significatives que Marc Monnier qui s'est fait connaître par divers écrits, était devenu quelques années plus tard, fort antipathique à l'Allemagne contre laquelle il a déchargé plus d'une boutade assez maligne.

Tout en consacrant à mes études de droit la plus sérieuse attention, j'avais un vif désir d'étendre le cercle de mes connaissances et de n'être pas absolument novice dans d'autres branches de la science ; une instruction générale



et un peu variée est loin d'être inutile au jurisconsulte qui parle en public, et je ne tardai pas à m'en apercevoir. Il est bon de prendre à temps ses mesures, et de n'être pas au dépourvu lorsque vient le moment ; il faut être aussi prêt que possible lorsque l'heure sonne.

Comme je devais subir à Genève des examens sérieux sur l'ensemble des matières du droit, je me proposai de subir en Allemagne, avant mon retour, d'autres examens pour tâcher d'obtenir dignement le grade de docteur en philosophie. A teneur des règlements universitaires, je devais choisir trois branches particulières à ma volonté, me soumettre à des examens sur ces trois branches et à des épreuves qui avaient leurs difficultés. Je pris, à ces fins, durant quelques semaines, des leçons de latin, de deux maîtres différents ; le premier avait été élève du collège germanique de Rome, le second était le professeur Behr, dont j'ai déjà parlé ; tous deux étaient allemands, très forts sur la langue latine, j'appris avec eux à converser en latin avec une facilité dont je serais incapable aujourd'hui.

Tous mes efforts tendirent dès cette heure, peut-être avec quelque exagération, au but que je voulais atteindre ; j'employai la méthode qui réussissait si bien à mon frère, celle de n'épargner ni peine ni travail.

C'est en latin et en allemand, que, dans la règle, les épreuves devaient avoir lieu, un des professeurs me fit la gracieuseté de m'interroger en français, ce qui facilita ma tâche ; ainsi trois langues furent employées tour à tour, c'était dans la seconde moitié du mois d'août 1837, j'allais bientôt avoir vingt-deux ans accomplis. Les épreuves roulaient sur l'économie politique, les antiquités romaines et l'histoire, le champ était vaste et je fus assez heureux.

Obtenir le deuxième ou le troisième degré, comme la

plupart des concurrents (en général ils n'étaient pas nombreux), n'aurait pas satisfait mon ambition de jeune homme, ou, si l'on veut, mon orgueil; j'obtins le premier degré *summa cum laude*; et, comme l'on dit, j'y avais pris peine. J'étais d'un contentement fou, joyeux du résultat de mes examens; un enfant n'eût pas été plus gai; j'allais, d'ailleurs, bientôt rentrer, après deux ans d'absence, au pays où m'attendaient de nouvelles études, d'autres épreuves académiques, et où je devais, dans une dernière année bien remplie, suivre les cours, me mettre au courant de ceux qui avaient été donnés en mon absence, présenter et défendre une dissertation sur un sujet de droit ou d'économie politique. Fatigué plus d'une fois sans doute en Allemagne, mais très tranquille et tout à l'étude, je n'avais eu le temps de connaître ni l'ennui, ni l'oisiveté, ni la maladie du pays qui eût pu facilement s'emparer de moi et que je redoutais particulièrement. C'est dans cette disposition que je faisais mes adieux et que je préparais mon prochain retour dans ma famille.

Pendant une partie de mon séjour à Heidelberg, habitait à deux pas de cette ville, au-delà du Neckar, un écrivain français encore peu connu à cette époque et qui a laissé un nom mêlé à la polémique des partis, Edgar Quinet. Sa première femme, d'une grande douceur, originaire de la Bavière rhénane, vivait encore. Ce n'est que plus tard qu'il fut nommé professeur à Paris; il était venu étudier de plus près la science allemande. Il avait la réputation d'un très grand travailleur; j'eus l'occasion de le rencontrer chez M. le professeur Schlosser et de le voir quelquefois. Je vis aussi, à son passage, un jurisconsulte, un savant d'une grande espérance qui devait mourir jeune, M. Klimrath, il m'a laissé une excellente impression. Malheureusement la mort ne distingue pas.

C'est à peine si, dans les centaines d'étudiants de l'Université, se trouvaient, sans compter les jeunes gens de la Suisse romande, un ou deux Français; je connus un élève en droit, parisien, M. Langlet, il était au nombre des étudiants laborieux.

Ces jours d'adieux furent pour moi des jours de repos; j'étais comme sous le coup d'un long voyage, une halte de deux ou trois semaines m'était nécessaire.

Je profitai de ces loisirs pour saluer professeurs et condisciples; je voulus aussi, par curiosité, voir, au moins une fois, avant de quitter l'Allemagne, un de ces duels à la rapière, beaucoup trop fréquents dans les universités germaniques; on devait me prévenir à temps, lorsqu'un duel aurait lieu, pour que je pusse y assister. C'était souvent pour les prétextes les plus futiles qu'ils avaient lieu : quelques mots en l'air, dans une rue, une querelle de chiens appartenant à des étudiants, une misère, un rien. Rarement ces rencontres étaient mortelles, mais les balafres, plus ou moins bien appliquées, étaient fréquentes; les bons vivants de l'Université en étaient fiers, et nombre de figures en portaient témoignage.

Les duels étaient bien défendus et punis, mais on dépistait la police par une espèce de contrebande; c'était une question tacite d'honneur, entre les étudiants, de ne pas trahir des camarades. Celui qui aurait commis un tel acte aurait été perdu. Ces tristes préjugés, qui n'existent ailleurs qu'entre les jeunes gens, conservent une force inouïe. Francs et Germains baissent la tête devant ces regrettables traditions. Ce n'est pas d'aujourd'hui.

Le duel auquel j'assistai, ou plutôt les duels auxquels j'assistai avaient lieu à une certaine distance de Heidelberg, sur la rive opposée du Neckar, entre trois Suisses et trois Alle-

mands de Souabe; on postait des gardes sur la route pour être averti de suite, si la police se montrait, et, au besoin, on disparaissait à temps, au moindre signal. La vigilance sauvait le préjugé.

L'affublement bizarre et semi-gothique des combattants nous transportait à des siècles en arrière; on respirait avec eux une espèce de barbarie renaissante, et on se demandait, comme on se demande encore souvent dans des circonstances analogues, si l'on vivait bien dans le dix-neuvième siècle, si nous avions réellement droit, à tous égards, d'être fiers de notre civilisation.

A côté des combattants et de leurs témoins, se tenaient des médecins prêts à soigner les blessures; comme tout pressait un peu, à raison de la police qui pouvait survenir, on ne perdait pas de temps; on soignait l'un pendant qu'un second duel s'engageait et qu'on préparait une seconde besogne au docteur. De même pour le troisième duel. Les trois Allemands furent blessés, mais le vent ne souffle pas toujours du même côté; j'ai oui dire, après mon retour, que, l'année suivante, un des vainqueurs fut atteint assez grièvement à la main et faillit perdre un bras.

Ce fut la seule fois que j'assistai, pour en avoir une idée nette, à une scène de cette nature, je fus loin d'en être émerveillé; je ne désirais pas en voir d'autres et j'en avais largement assez ainsi.

Mes condisciples les plus laborieux voulurent me faire passer quelques heures d'un après-midi avec eux, dans les environs de Heidelberg; je fus extrêmement joyeux et ces trois ou quatre heures comptèrent parmi les plus agréables. Au retour, nous fîmes une visite à un Glaronais qui, se préparant à ses examens de docteur, n'avait pu être des nôtres. Comme il m'avait vu toujours très sérieux, il ne

me reconnaissait, pour ainsi dire, pas ; il eut l'idée que le vin du Rhin avait produit sur moi un effet particulier. Il fut surpris d'apprendre que je n'avais jamais bu de vin, et que ma boisson avait consisté uniquement en une tasse de lait. Le résultat de mon examen et le prochain retour dans mon pays avaient seuls produit cette gaieté qui l'étonnait outre mesure.

Nous ne tardâmes pas à partir, j'avais pour seul camarade de voyage, Alfred-Otto Aepli, de Saint-Gall, notre futur ambassadeur à Vienne. Nous remontâmes la vallée du Neckar et fûmes assaillis, près de Ludwigsburg, par un violent orage qui faillit renverser la diligence où nous nous trouvions ; nous saluâmes, à quelque distance, en passant, Marbach, la patrie de Schiller, l'auteur de *Guillaume Tell*. Nous visitâmes Stuttgart, la capitale du Wurtemberg et ses environs, l'Université de Tubingue, la petite ville où demeurait le célèbre poète Uhland, que nous ne vîmes pas. Pour nous rendre à Schaffhouse, nous traversâmes la principauté des Hohenzollern, berceau de la maison impériale d'Allemagne, nous saluâmes avec enthousiasme la frontière suisse, et, le lendemain de notre arrivée sur terre helvétique, la fameuse chute du Rhin. De là, à travers le canton de Zurich et par Winterthur, nous nous rendîmes à Saint-Gall où je reçus, pendant deux à trois jours, l'affectueuse hospitalité de mon plus cher condisciple, auquel devait, avec le temps, m'unir, chose rare, une amitié de plus de cinquante ans.

Nous parcourûmes les environs de Saint-Gall, je pus apercevoir le lac de Constance ; je pus admirer, sans être connaisseur, les manuscrits et les raretés si précieuses de l'ancienne abbaye de Saint-Gall. Ce séjour, je n'ai pas besoin de le dire, fut agréable et passa vite ; les demoiselles de la maison nous servaient à table avec une simplicité,

une grâce, une dignité sans façon que j'admirais tout bas.

Mon condisciple avait étudié à Lausanne, et nous parlions tour à tour français ou allemand ; nous parlions français lorsqu'il m'accompagna à la diligence qui devait me conduire à Rapperschwyl, au bord du lac de Zurich ; des dames partaient en même temps que moi et s'imaginèrent naïvement que je ne comprenais pas la langue allemande, ce qui me valut une scène qui ne manquait pas d'originalité, et où je jouai le rôle de muet, même si l'on préfère, d'indiscret malgré moi. Elles se prirent à me *disséquer* plus ou moins dans leur conversation et à jouer un rôle critique qui m'amusa par moments ; je paraissais, suivant elles, bien sérieux pour un Français ; une série de remarques découlaient de celle-là, et une étude à la *Lavater* basée sur ma physionomie. J'écoutais malgré moi la conversation, et je crois même en avoir tiré quelque profit.

Le lendemain matin, je traversai le grand pont jeté sur le lac de Zurich et qui conduisait sur l'autre rive, dans le canton de Schwytz, où je me promenai une bonne partie de la journée pour avoir une idée du pays ; je vis, à plusieurs reprises, passer des pèlerins étrangers qui se rendaient à Notre-Dame des Hermites, où se trouvent, comme à Saint-Gall et à Saint-Maurice, des manuscrits et des raretés d'une grande valeur. Vingt-quatre heures plus tard, le bateau à vapeur, la « Minerve », me conduisait à Zurich, que j'allais voir pour la première fois et où devaient se rencontrer un certain nombre d'étudiants suisses qui se rendaient à la fête annuelle de Zofingue.

Réunis, nous formions un chiffre assez respectable, composé d'étudiants de deux ou trois cantons de la Suisse française et surtout de cantons de la Suisse allemande ; nous nous embarquâmes sur deux grandes barques et descen-

dimes ainsi la Limmat, en passant près des célèbres bains de Bade, en Argovie, en nous arrêtant près du confluent des rivières; cette descente, qui n'était peut-être pas sans danger, s'effectua heureusement.

La fête de Zofingue, à laquelle nous primes une part active, fut affectueuse et intéressante, elle avait un caractère à la fois sérieux et enjoué. Il y avait dans cette jeunesse bien des hommes de mérite qui ont marqué depuis, d'une manière assez saillante, dans notre histoire; j'eus l'occasion d'en connaître plusieurs; que j'en mentionne au moins quelques-uns : Alfred Escher, que je portai sur mes épaules dans une *cavalerie zofingienne*, et qui fut, dans la suite, pendant plusieurs années, l'homme le plus influent de l'assemblée fédérale suisse; le jeune Frédéric Tschudi, étudiant alors à Schaffhouse, plus tard Conseiller d'Etat, auteur d'un ouvrage fort connu : *le Monde des Alpes*; Frédéric Fiala qui fut très versé dans les sciences historiques, prélat digne et respecté, évêque du grand et difficile diocèse de Bâle; Blumer, écrivain jurisconsulte fort savant, futur président du Tribunal fédéral, et qui alors se distingua par son extrême complaisance envers ce docteur nouveau-né qui revenait de Heidelberg, quelques autres encore. Durant cette réunion de deux jours, eurent lieu des lectures sérieuses et des discussions nourries et dignes.

Avant de rentrer à Genève, je visitai tour à tour, avec quelques camarades, Berne, Fribourg et Lausanne, nous fîmes à pied une partie de la route. Je revis enfin ma famille et bientôt, chargé de nouveaux soucis, je fis sans retard mes préparatifs d'études, ma tâche n'était pas des plus minces, ni des plus faciles.

Mon frère était resté encore en Allemagne pour approfondir de plus en plus ses connaissances en droit romain;

ce n'est que l'année suivante qu'il prit son grade de docteur dont j'ai parlé plus haut. J'appris qu'il avait, dans ses examens, fait preuve de beaucoup de science et de distinction ; il avait obtenu, avec toutes les félicitations académiques, le premier degré, *summa cum laude*. Il s'était lié de plus en plus avec ses professeurs, spécialement avec Mittermaier et Thibaut, qui avaient, pour son caractère, son amour du travail et ses connaissances, la plus haute estime.

L'année qui s'écoula de l'automne 1837 à l'automne 1838 fut pour moi comme une âpre montée, rude et fatigante, dont je vins à bout pourtant, non sans satisfaction. Les professeurs m'interrogèrent principalement sur des sujets qu'ils avaient traités pendant mon absence ; j'avais tenu prudemment compte de cette possibilité, et pris mes mesures en conséquence. La dissertation que j'avais produite roulait sur l'*impôt mobilier*, qu'on appelait encore à cette époque à Genève, *la taxe des gardes*. Lorsque je fus reçu licencié en droit, j'avais environ vingt-trois ans ; j'en avais un peu moins de vingt-deux, lorsque j'obtins le grade de docteur en philosophie. J'avais précisément vingt-deux ans lorsque je partis de Rapperschwyl pour aller passer une journée au-delà du lac ; j'avais ainsi fêté tout seul l'anniversaire de ma naissance, en face d'une noble nature, dans un canton des Hautes Alpes.

Mon père désirait que j'entrasse dans la carrière de l'enregistrement ; je la suivis pendant plus d'une année, pour lui être agréable ; mais elle était peu dans mes goûts, et c'était, d'ailleurs, plus ou moins renoncer à mon indépendance personnelle, ce qui ne me souriait absolument pas. Je me décidai à faire mon stage et à courir les chances du barreau.

J'eus pour patron le doyen des avocats, un ami de Petit-



Senn : Cougnard aîné, jurisconsulte qui ne dédaignait pas la littérature et les chansons, et qui, sous un air un peu lourd, cachait une grande finesse. J'étais dans son cabinet, en même temps qu'un Carougeois, M. l'avocat Charles Brocher, qui avait fait de fortes études en Allemagne, dont j'ai été le collègue au barreau, puis à la Cour de cassation, lorsque j'ai eu l'honneur de présider cette haute Cour; il a été longtemps professeur de droit et a laissé par ses travaux un nom dans la science.

Dans mes moments de loisir et comme distraction, je me vouais à la littérature.

. . . . .



# LES QUATRE DICTIONNAIRES

## FRANÇAIS

---

La rédaction d'un dictionnaire est une œuvre de longue haleine. L'Académie française a mis soixante ans à préparer la première édition du sien. Les frères Grimm ont publié en 1854 le premier volume de leur dictionnaire allemand, auquel une association de philologues a travaillé après leur mort, et qui n'est point encore terminé. M. Littré a mis trente ans à élaborer et publier son dictionnaire. MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas ont eu besoin pour le leur du même espace de temps.

Aussi, quand une œuvre de ce genre, originale et consciencieuse, réussit à voir le jour à travers mille difficultés, et arrive à conquérir une juste autorité, elle est assurée d'un long avenir. La place qu'elle a prise ne peut pas de longtemps lui être ôtée.

A l'heure qu'il est, la France possède quatre dictionnaires, qui effacent tous les autres et se complètent mutuellement; ils ont chacun leur prix et leur utilité, et la réunion en est indispensable à qui veut être en mesure de répondre à tou-

tes les questions dont la solution doit se trouver dans un dictionnaire français.

Je ne saurais dire si le dictionnaire de l'Académie est très utile à ceux qui vivent à Paris; mais en province et à l'étranger, il rend des services essentiels à ceux qui veulent écrire purement. A Genève, par exemple, notre parler a un cachet local; le style courant de nos journaux et de nos livres n'est pas irréprochable; dans nos doutes, nous voulons avoir recours à une autorité indiscutée : à cet égard, le dictionnaire de l'Académie est tout indiqué; et si nous hésitons sur une alliance de mots, aucun autre n'éclaire aussi bien ceux qui le consultent.

Le dictionnaire de Littré a obtenu heureusement tout le succès auquel il avait droit. Les dictionnaires qui s'étaient succédé depuis la dernière édition (1771 : huit volumes in-folio) du dictionnaire de Trévoux : Gattel (1797), Boiste (1800), Laveaux (1820), Bescherelle (1843-46), Poitevin (1854-60) ont été éclipsés par Littré. Ils sont mis de côté, définitivement; et ceux qui sont aujourd'hui restés en possession de leurs œuvres vieilles, ont tous appris que le dictionnaire qu'ils ont en mains n'est pas le meilleur de ceux qu'on possède.

Le vaste plan qui avait été conçu par M. Littré, et qui a été si magistralement exécuté, avec une solidité, avec un soin qu'on apprécie toujours davantage à mesure que les années s'écoulent pendant lesquelles on est appelé si souvent à feuilleter ces volumes si remplis; l'ampleur de chaque article; le caractère judicieux dont toute l'œuvre est empreinte : ce sont des qualités de premier ordre qui ont assuré à ce dictionnaire une place éminente.

Cependant il n'était pas achevé encore, que déjà les côtés faibles en avaient été reconnus; et deux hommes de talent

s'étaient mis à l'œuvre pour composer un dictionnaire qui fût, sur quelques points essentiels, supérieur à celui de Littré.

M. Hatzfeld et ses collaborateurs : M. Arsène Darmesteter et M. Antoine Thomas, ont pensé qu'ils réussiraient — et ils ont réussi en effet — à rédiger de meilleures définitions des mots, à en mieux classer les sens divers, et à en donner des étymologies plus précises et plus assurées; ils se sont attachés aussi à déterminer pour chaque mot le plus ancien exemple qu'on en puisse trouver.

Les premières livraisons de leur ouvrage ont été publiées dans l'été de 1890, et l'été de 1900 a vu paraître les dernières. Ce dictionnaire est maintenant tout entier soumis au jugement du public, qui ne saurait manquer de lui être favorable.

Enfin un quatrième dictionnaire, le Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes, du 9<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> siècle, a été mis au jour par M. Godefroy. Les lettres A à Z ont paru de 1881 à 1895, et occupent sept volumes et demi, in-4°. La fin du huitième volume, et deux autres dont le dernier vient de paraître, contiennent un complément du corps de l'ouvrage : en tout, huit mille pages environ. Ce vaste travail est presque exclusivement un recueil d'exemples, d'une richesse incomparable.

Voilà les quatre dictionnaires français qui existent aujourd'hui; je parlerai successivement de chacun d'eux; et je donnerai ensuite, classées par ordre alphabétique, quelques centaines de remarques sur des mots qu'on trouve, ou qu'on devrait trouver, dans l'un ou l'autre de ces quatre recueils.

I

Dès que l'Académie française se fut constituée, à sa seconde séance, le 20 mars 1634, sur la question qui fut proposée de sa fonction, dit Pellisson dans son *Histoire de l'Académie*, M. Chapelain représenta qu'à son avis, elle devait être de travailler à la pureté de la langue : que pour cet effet, il fallait premièrement en régler les termes et les phrases par un ample dictionnaire, et une grammaire fort exacte. Cet avis, qui tombait dans le sentiment de tous les autres académiciens, fut généralement suivi. Mais d'autres idées vinrent à la traverse; les difficultés qu'on rencontra, entraînèrent de longs retards, en sorte qu'on n'entreprit réellement le travail que cinq ans plus tard, après qu'on eut témoigné au cardinal de Richelieu, que l'unique moyen de venir bientôt à bout du dictionnaire, était d'en donner la charge principale à M. de Vaugelas<sup>(1)</sup>, et de lui faire rétablir pour cet effet par le Roi une pension de deux mille livres, dont il n'était plus payé. Ainsi fut fait; et Vaugelas alla remercier le cardinal, qui « le voyant entrer dans sa chambre, dit

(1) Dans la biographie de Vaugelas, il y a des chapitres qui n'ont pas encore été écrits. Je n'en veux pour preuve que ces mots que Balzac lui adresse : « Je ne pense pas vous avoir rendu auprès des dames de si mauvais offices... Au contraire, si mon témoignage est suivi de leur créance, il n'y en aura point à l'avenir qui ne vous regarde comme sa dernière félicité, et qui ne vende toutes ses perles pour acheter une de vos nuits » (*Lettre du 9 octobre 1625*). Ces paroles ne seraient qu'une impertinence (qui ne s'accorderait pas du tout avec le caractère de Balzac) si Vaugelas, qui avait déjà quarante ans, à la date de cette lettre, n'avait pas été en son beau temps, sous le règne d'Henri IV et sous la régence de Marie de Médicis, un jeune seigneur aimable, brillant et recherché.

Le portrait de Vaugelas est au musée de Chambéry; il porte cuirasse, et a une figure de gentilhomme.

Pellisson, s'avança avec cette majesté douce et riante qui l'accompagnait presque toujours, et s'adressant à lui : *Hé bien, monsieur*, lui dit-il, *vous n'oublierez pas du moins dans le dictionnaire le mot de Pension* : sur quoi M. de Vaugelas, lui faisant une révérence fort profonde, répondit : *Non, monseigneur ; et encore moins celui de Reconnaissance* ».

La lettre A, commencée le 7 février 1639, fut achevée le 17 octobre : à ce compte, il n'eût fallu que dix à douze ans pour arriver à Z. Mais après la mort du cardinal de Richelieu, l'Académie se relâcha beaucoup de l'ardeur qu'elle avait eue d'abord ; puis vinrent les troubles de la Fronde. Dans une épître adressée à Balzac, Boisrobert lui disait :

Depuis six ans, dessus l'F on travaille,  
Et le Destin m'aurait fort obligé  
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'au G.

Et Balzac lui-même un peu plus tard, le 25 avril 1652, écrivait à Conrart : « Je suis tout étourdi de la corvée que je viens de faire ; sans cela, je vous demanderais bien des choses que j'ai grande envie de savoir ; je vous prierais de m'apprendre ce qu'on fait dans l'Académie, où l'on en est du dictionnaire ? » — Nous n'avons pas la réponse de Conrart, mais nous savons par Pellisson qu'à cette date, l'Académie était arrivée à la lettre I.

Après une quarantaine d'années, elle arriva enfin au bout de l'alphabet. On reconnut alors que l'ouvrage était inégal et mal digéré, et qu'il fallait entreprendre une revision générale : celle-ci dura près de vingt ans. L'Académie, dans la préface du dictionnaire qui parut en 1694, pour excuser sa lenteur, cita l'anecdote suivante :

M. Colbert, qui était de l'Académie, y vint sans qu'on l'y attendît, pour être témoin de la manière dont on travaillait. On voyait le mot d'ami. On demanda si le mot d'ami supposait

une amitié réciproque, c'est-à-dire si un homme pourrait être appelé l'ami d'un autre qui n'aurait pas les mêmes sentiments pour lui <sup>(1)</sup>. Cette question occupa l'Académie assez longtemps. Il fallut que chacun dit son avis ; et enfin la définition de ce mot fut arrêtée : Celui, celle qui a de l'affection pour quelque personne, et se porte à lui rendre toutes sortes de bons offices. *Il se dit principalement quand l'amitié est réciproque.*

On y ajouta les épithètes qui se joignent naturellement à ce mot, et ensuite on examina les phrases et les proverbes où il s'emploie.

M. Colbert dit en se levant que l'Académie ne l'avait pu faire plus promptement ; et son témoignage doit être d'autant plus considéré, qu'on sait que jamais homme n'a été plus laborieux, ni plus diligent.

Cependant de si longs retards ne pouvaient avoir lieu sans mécontenter le public. Le besoin d'un dictionnaire français se faisait sentir de plus en plus. On savait que l'Académie de la Crusca n'avait mis que 21 ans pour venir à bout d'une tâche toute semblable, et l'on s'impatientait de voir l'Académie s'éterniser dans cet interminable travail de revision qui semblait ne pouvoir jamais aboutir. S'il faut reconnaître que le mérite et la durée de l'ouvrage qu'elle tenait ainsi sur le chantier, ont bien répondu à la longue attente qui en a précédé la publication, on devine que l'idée devait venir à plus d'un écrivain, de satisfaire les vœux du public en composant une œuvre indépendante, qui devancerait facilement celle que l'Académie fit attendre à la France pendant soixante ans.

(1) « On peut aimer sans être aimé, et lors il y a de l'amour, mais non pas de l'amitié : d'autant que l'amitié est un amour mutuel, et s'il n'est pas mutuel, ce n'est pas amitié. »

S. François de Sales. *Introduction à la vie dévote*, III, 17.

« L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié... Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami est très sûrement un fourbe : car ce n'est qu'en rendant, ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir. »

J.-J. Rousseau. *Emile*, livre III, note.



En outre, le principe que suivait l'Académie dans le choix des mots qui devaient figurer au dictionnaire : s'en tenir à la langue élégante, à la langue du beau monde et des lettrés, écarter les termes spéciaux ; ce principe paraissait à quelques-uns trop étroit. L'Académie était donc à la fois bien lente et bien rigoureuse.

Un homme se trouva qui sentit vivement ces deux défauts de l'œuvre des Quarante, et qui se crut en mesure de faire à lui seul plus vite et mieux qu'eux tous. L'abbé Furetière était membre de l'Académie : il avait écrit le *Roman bourgeois*, qu'on a réimprimé cinq fois dans ces derniers temps. La composition du dictionnaire, à laquelle il prit une part active pendant plus de vingt ans, l'intéressait vivement ; mais il avait à ce sujet des vues personnelles qu'il s'efforçait en vain de faire partager à ses confrères. Il eût voulu que le dictionnaire de l'Académie fût un inventaire complet de tous les mots de la langue, où les termes des métiers, des arts, des sciences, seraient entrés en masse et sans distinction.

Le plan de l'Académie était tout autre : elle voulait s'en tenir à la langue des gens du monde. Son parti était pris ; ses membres étaient d'accord. Furetière, qui avait eu quelque temps un appui dans le secrétaire-perpétuel, Mézeray, quand celui-ci fut mort, se trouva isolé dans les discussions ; il se plaignait de l'âcreté et de l'incivilité qu'il y rencontrait.

Il conçut le projet d'entreprendre lui-même le travail que l'Académie ne voulait pas faire, et de composer un *Dictionnaire universel, comprenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts* : c'est l'abrégé du titre qu'il donna à son ouvrage.

Un seul homme, qui consacra tout son temps à son entreprise, arriva au terme de son travail plus vite qu'une Compagnie qui se réunit chaque semaine pendant deux ou trois

après-midis. Le moment vint où Furetière était en mesure de livrer son œuvre à l'impression. Mais il se heurtait là contre une grave difficulté : l'Académie avait obtenu du roi un privilège exclusif, daté de Fontainebleau, 28 juin 1674.

Le feu Roi de glorieuse mémoire, notre Seigneur et père, disait Louis XIV dans cet acte, ayant établi dans notre bonne ville de Paris une compagnie de gens doctes, et recommandables par la connaissance des belles lettres, sous le titre de l'Académie française, pour avoir soin de polir et de perfectionner la langue française, ils auraient résolu, avant toutes autres choses, de s'appliquer à la composition d'un Dictionnaire français qui, par son abondance et le choix exact des mots et des façons de parler les plus élégantes, *fixerait le bon usage de la langue, en s'opposant à la licence des nouveautés, et à la rudesse de l'antiquité...*

Mais, comme l'impression de ce dictionnaire sera de très grands frais, voulant traiter favorablement la dite Académie, nous faisons défense à tous les imprimeurs-libraires, dans tous les lieux de notre obéissance, d'imprimer ci-après aucun dictionnaire nouveau de la langue française, soit sous le titre de dictionnaire, soit sous un autre titre, avant la publication de celui de l'Académie française, ni pendant l'étendue de vingt ans [après].

Ce privilège était rédigé en termes si nets que l'abbé Furetière ne pouvait pas faire imprimer en France son dictionnaire. Il se crut assez malin pour tourner l'obstacle : il n'aboutit qu'à se placer dans une situation fausse, dont les conséquences remplirent de trouble et de chagrin les dernières années de sa vie.

Ses premières démarches furent habiles. Pour obtenir l'autorisation d'imprimer, il avait à faire à l'un de ses confrères, censeur royal, Charpentier. S'il lui avait envoyé son manuscrit, le censeur, en l'examinant à loisir, aurait bientôt vu qu'il s'agissait d'un de ces dictionnaires que le privilège

accordé à l'Académie interdisait de publier. Furetière lui représenta qu'il avait composé un vocabulaire des termes spéciaux des sciences et des arts; que c'était un prodigieux travail, que son manuscrit remplissait de grands coffres qui demanderaient trois crocheteurs pour être transportés. « Venez dîner chez moi, lui dit-il; vous verrez mon ouvrage, vous pourrez le feuilleter à votre aise, reconnaître qu'il ne s'agit que d'un vocabulaire des arts et des sciences. » Le jour fut pris; Furetière avait invité en tiers un homme de lettres de ses amis. On fit bonne chère, ce fut un excellent repas: c'était le jeu de Furetière de régaler et de griser son censeur; il n'y épargna rien. Une fois Charpentier suffisamment lesté, Furetière lui montra sept ou huit caisses pleines de papiers: « Tenez, monsieur, lui dit-il, voilà de quoi il s'agit. Je suis effrayé moi-même quand je songe que j'ai fait cet ouvrage en six ans! Voyez, prenez où il vous plaira, je ne cherche pas à vous surprendre. »

Furetière avait eu soin de bien choisir, et de placer à portée de la main les cahiers ou les feuilles volantes qu'il voulait faire passer sous les yeux du censeur. Il se doutait bien — c'est Charpentier lui-même<sup>(1)</sup> qui le raconte — que son convive, retenu par la politesse, n'irait pas fouiller au fond, et renverser ce qui semblait arrangé avec un ordre très exact. Charpentier prend bonnement les premières feuilles qui lui tombent sous la main, et qui contiennent des termes d'anatomie et de chirurgie; il n'y trouve rien à redire, il les remet à leur place. Il prend un autre cahier: ce sont des termes tirés des ordonnances sur les eaux et forêts; il les parcourt, il les approuve; Furetière sourit; le tiers

(1) *Recueil des factums d'Antoine Furetière* publié par Asselineau, Paris, 1839, Tome II. Dialogue de M. D[espréaux] et de M. L. M. (*on ne sait qui ces initiales désignent*), page 231.

applaudit; l'examen s'arrête. On apporte du café, et l'on se remet dans les contes plaisants et les propos agréables. Le moment de s'en aller arrive, et Charpentier signe le certificat que Furetière attendait de lui.

Notre abbé crut avoir cause gagnée; il entre en pourparlers avec un libraire. Mais le libraire de l'Académie eut vent de ce qui se préparait : la prochaine mise en vente d'un dictionnaire qui ferait concurrence à celui qu'il devait éditer lui-même. Il porte ses plaintes à l'Académie. Furetière n'y était pas aimé; ses ennemis propagent les soupçons; on se demande si Charpentier s'est rendu un compte exact de l'ouvrage qui lui avait passé sous les yeux; on complot une nouvelle expertise; on la fait décider dans une séance de l'Académie, où l'esprit de corps ligue tous les membres contre le faux frère. Un examen attentif, opéré cette fois par des experts à jeun, établit que le dictionnaire de Furetière n'est pas simplement un vocabulaire des termes spéciaux des sciences et des arts; il fera concurrence au dictionnaire de l'Académie, ce qui est interdit par le privilège qu'elle a obtenu. Elle s'adresse au Chancelier de France, qui révoque l'autorisation d'imprimer qu'il avait donnée à Furetière.

L'Académie n'en demeure pas là : elle chasse de son sein le pauvre abbé (22 janvier 1685).

Dans cette extrémité, celui-ci en appelle au public; il écrit une série de spirituels pamphlets, où il prend l'Académie à partie, et dévoile ses petites misères. Souvenirs et indiscretions. Les contemporains purent trouver à redire à ce procédé; madame de Sévigné, entre autres, en parle avec indignation. Mais la postérité qui prend son bien où elle le trouve, profite avec plaisir de cette occasion de surprendre le petit ménage et le tous-les-jours de l'Académie. On en pourra juger par la lecture de quelques morceaux.

M. Patru, qui était une des lumières de l'Académie, s'en bannit volontairement longtemps avant sa mort, parce qu'il fut scandalisé de la longueur énorme du temps qu'on fut à disputer si la lettre A devait être qualifiée simplement voyelle, ou si c'était un substantif masculin. Cette question dura cinq semaines ; les bureaux furent partagés et départagés plusieurs fois.

Il y a quelque temps qu'il s'agissait de définir l'Océan ; on proposa de dire que c'est la grande mer qui entoure toute la terre. L'abbé Tallemant s'y opposa, et dit qu'au contraire c'est la terre qui environne la mer. On lui répliqua qu'il fallait dire pareillement que ce n'était pas les fossés qui entouraient la ville, mais que c'était la ville qui entourait les fossés. Il persista en son opinion, disant qu'il n'y avait point de mer qui n'eût son rivage, et cette contestation ne finit point qu'il n'en eût coûté quarante francs au Roi. *(L'Académie avait en effet des jetons de présence ; une somme de 40 francs était allouée pour chaque séance.)*

Le sieur Quinault (*autre académicien*) quand il veut parler des cataractes du Nil, et qu'il soutient que ce sont ses embouchures, comme il l'a imprimé dans son opéra d'Isis, se fait une affaire avec l'abbé Tallemant qui soutient que ce nom de cataractes appartient aux sources de ce fleuve ; et ils disputent longtemps.

L'Académie un jour était en peine de définir le mot de *mât*. Le sieur Doujat, doyen de la Compagnie, se leva en pieds, et sortit de la chaise directoriale, en disant qu'il allait être bientôt au fait : car il avait vu, en passant par le cloître Saint-Germain, entre les estampes étalées d'un imager, celle d'un navire qui avait au bas l'explication de toutes ses parties. Il dit qu'il l'allait acheter pour en tirer la définition de *mât*. De fait, il partait pour faire cette belle emplette, quand M. Racine le retint par sa robe de Doyen des Professeurs, et l'empêcha d'aller chercher ce ridicule éclaircissement. Il fallut se contenter de feuilleter Nicot, Monet et Calepin, (*c'est-à-dire les dictionnaires qui étaient sur la table*) pour y trouver cette difficile définition.

Benserade soutint opiniâtrement, pendant toute une après-dîner, que le mot de *fin de non-recevoir* n'avait point de singu-

lier, parce que son procureur lui avait dit qu'il avait perdu un procès par des fins de non recevoir ; ne prenant pas garde que son procès ne valait rien de tous les côtés, et qu'il y avait contre lui plusieurs fins de non-recevoir.

Chacun pointille sur chaque article, et le juge bon ou mauvais, selon sa connaissance ou son caprice ; très souvent on le réforme au pis, ou on ne fait que changer peu de chose dans l'expression. Mais cela se fait avec tant de bruit et de confusion que les plus sages se taisent, et que l'avis des plus violents l'emporte. Celui qui crie le plus haut, c'est celui qui a raison ; chacun fait une longue harangue sur la moindre bagatelle. Le second répète comme un écho tout ce que le premier a dit, et le plus souvent ils parlent trois ou quatre ensemble. Quand un bureau est composé de cinq ou six personnes, il y en a un qui lit, un qui opine, deux qui causent, un qui dort, et un qui s'amuse à lire quelque dictionnaire qui est sur la table. Quand la parole vient au second, il faut lui relire l'article, à cause de sa distraction dans la première lecture. Voilà le moyen d'avancer l'ouvrage. Il ne se passe point deux lignes qu'on ne fasse de longues digressions, que chacun ne débite un conte plaisant, ou quelque nouvelle, qu'on ne parle des affaires d'Etat et de réformer le gouvernement.

Quand on veut faire une définition, on consulte tous les dictionnaires qui sont sur le bureau ; on prend celle qui paraît la meilleure, on la copie mot à mot dans le cahier, et alors elle est sacrée, et personne n'y oserait plus toucher.

La première demi-heure se passe à faire le procès à l'horloge : car il n'y a de participants aux jetons que ceux qui sont arrivés quand l'heure sonne, ce qu'on observe avec une précision géométrique. On voit alors une grande joie sur le visage des diligents, et une grande consternation sur celui des paresseux ; ceux-ci accusent les autres d'avoir avancé l'aiguille, comme il est arrivé souvent : on confère les montres, on cite les cadrans qu'on a vus en chemin, les brailleurs tâchent à se faire rétablir et y réussissent quelquefois ; et quand on vient à opiner là-dessus, cela s'étend jusqu'à la fin de la vacation. J'ai marqué entre autres que cela est arrivé le 6 novembre 1684.

La question des participants aux jetons étant terminée, on

tire le cahier auquel on doit travailler de dessous la clé; le secrétaire en lit un article, et si par malheur on relit le dernier qui a été fait à la séance précédente, pour en avoir la suite, ceux dont l'avis n'a pas été suivi reprennent courage, et le font examiner tout de nouveau par ceux qui n'y ont point assisté. Il arrive très souvent qu'on le refait et qu'on le réforme tout au contraire du premier arrêté. De là vient que cet ouvrage est une vraie toile de Pénélope, dont on défait en un jour ce qu'on a fait en un autre, ce qui est cause qu'on ne doit pas s'étonner des cinquante ans employés à n'en faire que la moindre partie. Je me souviens entre autres que cela est arrivé depuis peu au mot d'*oreille*. Après avoir pendant trois vacations fait la définition du mot, on en employa deux autres à la corriger, et on trouva à la fin que l'oreille était l'*organe de l'ouïe*. Cette définition coûte deux cents francs au Roi. Richelet et Monet auparavant, en avaient donné une, à meilleur marché et en meilleurs termes.

Si l'on s'en tenait aux dires de Furetière, on croirait que les séances de l'Académie étaient désagréables et ridicules. Mais ce n'était qu'un mécontent. Les académiciens étaient gens d'esprit; et La Fontaine, dans les dernières semaines de sa vie, écrivait à Maucroix : « Voilà deux mois que je ne sors plus, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, *afin que cela m'amuse*. » De ces séances que Furetière a crayonnées en charge, on aura une plus juste idée en lisant les *Remarques et décisions de l'Académie française, recueillies par M. L. T.* (M. l'abbé Tallemant), Paris, 1698; et le *Journal de l'Académie française* (1696) par l'abbé de Choisy, publié dans les *Opuscules sur la langue française, par divers académiciens*, Paris, 1754. Ce sont deux morceaux qui mériteraient d'être réimprimés.

A écrire ses pamphlets, Furetière avait usé le reste de ses forces; il mourut trois ans après son exclusion de l'Académie, sans avoir pu faire imprimer son dictionnaire, qui fut

publié en Hollande, après sa mort, et qui eut bientôt plusieurs éditions. C'est dommage que le pauvre lexicographe n'ait pas pu jouir de ce succès mérité, dont témoigne une lettre de Racine à Boileau, écrite au moment où le dictionnaire de l'Académie venait enfin de paraître.

Fontainebleau, 28 septembre 1694.

M. de Tourreil est venu ici présenter le dictionnaire de l'Académie au roi et à la reine d'Angleterre, à Monseigneur et aux ministres. Il a partout accompagné son présent d'un compliment, et on m'a assuré qu'il avait très bien réussi partout.

Pendant qu'on présentait ainsi le dictionnaire de l'Académie, j'ai appris que Leers, libraire d'Amsterdam, avait aussi présenté au roi et aux ministres une nouvelle édition du dictionnaire de Furetière, qui a été très bien reçue. Cela a paru un assez bizarre contre-temps pour le dictionnaire de l'Académie, qui me paraît n'avoir pas tant de partisans que l'autre.

A vrai dire, s'il n'avait « pas tant de partisans », le dictionnaire de l'Académie avait plus d'avenir. A plus d'une reprise, sans doute, le dictionnaire de Furetière a été repris, révisé, développé<sup>(1)</sup>; et le dictionnaire dit *de Trévoux* — lui-même plus d'une fois réimprimé, en dernier lieu à Paris : 8 volumes in-folio, 1771 — n'en est, pour ainsi dire, qu'une édition très augmentée. Mais les remaniements successifs subis par cet ouvrage avaient abouti à en faire une compilation sans caractère, quoiqu'elle ne soit pas inutile à consulter<sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> M. Stengel a publié (Oppeln, 1890) un catalogue des grammaires françaises, du xv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle; il avait fait le dépouillement de 122 bibliothèques, et il est arrivé à énumérer 625 grammaires, et les éditions successives de chacune d'elles.

Il est regrettable qu'il n'ait pas dressé en même temps la liste des dictionnaires français; elle eût été aussi intéressante, et plus suggestive peut-être : car les dictionnaires sont, beaucoup plus que les grammaires, dépendants les uns des autres.

<sup>(2)</sup> Voyez plus loin, au mot *Plongeon*.



Je ne sais pas si, dans le dictionnaire de l'Académie, tel qu'il parut en 1694, on saurait retrouver les traces du travail de Vaugelas, qui s'en était occupé au commencement; mais un autre grammairien, digne d'être son successeur, l'abbé Regnier Desmarais, avait pendant plus de vingt ans pris une part prépondérante à la rédaction de cet ouvrage, pour lequel il avait composé, dit d'Alembert, « un grand nombre d'articles importants et fondamentaux : articles qui contribuèrent beaucoup au succès de la première édition, et dont le mérite a été si bien reconnu, qu'on les a conservés presque sans changement dans les éditions suivantes. Car le public remarqua dans ce dictionnaire que les longs articles qui s'y trouvaient, et qui devaient avoir coûté le plus de travail, étaient faits avec plus de soin que les autres; c'est que la brièveté des articles peu étendus permettait qu'ils fussent l'ouvrage de la Compagnie entière; et qu'une Compagnie en corps, troublée dans ses décisions par vingt avis qui se croisent et se détruisent, doit parvenir difficilement à se satisfaire elle-même et ses lecteurs; au lieu que les grands articles, confiés presque indispensablement à un seul homme, qui pour l'ordinaire était l'abbé Regnier, acquéraient en passant par ses mains toute la perfection que pouvait y donner l'amour-propre du rédacteur, animé de plus par toute la ferveur académique ».

Dans cette première édition du dictionnaire, les mots étaient groupés par familles. On cherchait le mot *complaisance* : voyez *plaire*; le mot *découper* : voyez *coup*; le mot *perclus* : voyez *clorre* <sup>(1)</sup>. Il fallait alors feuilleter le livre une

(1) Le mot *beaucoup* est placé à la suite de *beau*; et il reparait à *coup*, avec des développements différents : pure inadvertance.

A *choir* sont rattachés *chûte*, *rechûte*, *déchoir*, *échoir*, *échéance*; mais non pas *chance*, *chanceux*, *déchet*.

seconde fois, et souvent reposer l'un des deux volumes in-folio, et prendre l'autre : c'était incommode; et dès la seconde édition (1718) on rangea tous les mots dans un ordre strictement alphabétique.

Les mots isolés sont très rares dans le vocabulaire de la langue courante, et il faut se donner quelque peine pour en trouver. On peut citer certains noms de parenté : *oncle, tante, gendre*; beaucoup de noms d'animaux : *alouette, chacal, homard, hyène, mouette*; et aussi des mots comme *émoi, étui*, qui avaient, en vieux français, des racines ou des dérivés que la langue a depuis longtemps abandonnés.

Le trésor de la langue est formé de familles de mots, et non pas de mots indépendants les uns des autres : c'est ce que faisait ressortir le groupement adopté dans la première édition du dictionnaire de l'Académie. Il a fallu y renoncer : je viens de dire pourquoi ; mais on peut regretter un mode de classement, qui mettait en pleine lumière un fait essentiel, et qui aidait à mieux comprendre le sens de beaucoup de mots.

Les revisions incessantes auxquelles le dictionnaire de l'Académie a été soumis depuis 1694, y ont effacé toute différence entre les premières lettres de l'alphabet et les dernières : tout a été égalisé; ce qui n'a pas eu lieu pour les dictionnaires de Littré et de Hatzfeld, qui n'ont eu encore, l'un et l'autre, qu'une seule édition. Ainsi les lettres A, B, C, occupent dans le dictionnaire de l'Académie 460 pages sur 1870; dans celui de Littré, 944 sur 4646; dans celui de Hatzfeld, 616 sur 2270 : soit une fraction du total respectivement égale à 0,235 : Acad.; — à 0,203 : Littré; — à 0,272 : Hatzfeld. C'est que Littré s'est espacé en avançant dans son travail, et a donné à ses articles une étendue, un développement qui allait en grandissant toujours; tandis que

Hatzfeld, tenu en bride (à ce qu'on dit) par son éditeur, s'est resserré en avançant <sup>(1)</sup>. Ce sont deux écarts en sens inverse. Quand ces dictionnaires auront une seconde édition, les successeurs de Littré et de Hatzfeld, en procédant à la revision dont ils seront chargés, sauront faire comme l'Académie, et mettre chaque partie de l'ouvrage en harmonie avec l'ensemble.

Pendant le 18<sup>e</sup> siècle, les éditions du dictionnaire de l'Académie se sont succédé à intervalles assez réguliers : 1718, 1740, 1762. Une nouvelle édition était prête au moment de la Révolution. La Convention, qui avait supprimé l'Académie, chargea des libraires, dans une de ses dernières

(1) Ainsi Hatzfeld donne, comme l'Académie, les mots *aristotélisme* et *aristotélicien*; et même *aristotélique*, que l'Académie ne donne pas; mais il ne donne pas comme elle *calvinisme*, *calviniste*, *cartésianisme*, *cartésien*, *kantisme*, *luthéranisme*, *luthérien*. Il donne pourtant *darwinisme*.

*Luthérien* a pour dérivé *luthéranisme*; et *hégélien*, *hégélianisme*. On dit *voltairien* et *spinosiste*. Puisque ces dérivés ne se forment pas uniformément, n'est-ce pas la tâche d'un dictionnaire de renseigner, sur les mots de ce genre, les ignorants qui voudront le consulter ?

L'Académie donne *augustin*, *dominicain*, *franciscain*, *oratorien*. Hatzfeld ne donne que les premiers de ces quatre mots; il emploie *franciscain* dans la définition de *capucin*, sans le donner à son rang alphabétique.

Hatzfeld donne *Algol* et *Antarès*, étoiles; il ne donne pas *Sirius*. Il donne *Adonis*, il ne donne pas *Vénus*.

Il donne, à la lettre *a*, des expressions vieilles comme *acraوانter*, *aniécer*; des mots comme *antipathe* qu'un seul auteur a employés; des néologismes comme *acquisivité*, *autonomiste*. Si tous ces mots avaient eu l'initiale *a*, on ne les verrait pas dans son dictionnaire.

Il est vrai qu'on y trouve *ganelonnerie* : c'est un article qui serait mieux placé, s'il était en note dans une édition des Lettres de madame de Sévigné. M. Thomas avait une remarque ingénieuse à présenter, et il l'a colloquée où il a pu.

séances (17 septembre 1795) du soin de publier cette cinquième édition du dictionnaire; elle ne parut cependant qu'en 1798. Au 19<sup>e</sup> siècle, on n'a eu que les éditions de 1835 et de 1877.

Dans l'édition de 1718, l'Académie n'avait touché que très légèrement à l'ancienne orthographe : les mots *exploré*, *noircisseure*, *syrop*, par exemple, avaient été simplifiés, et amenés à la forme que nous leur connaissons aujourd'hui.

Ce fut tout autre chose en 1740. M. Didot (1) a compté que sur près de 5,000 mots (le quart environ du vocabulaire) l'orthographe se trouva simplifiée; et il cite à ce propos une lettre de l'abbé d'Olivet au président Bouhier, du 1<sup>er</sup> janvier 1736, qui explique cet heureux résultat.

A propos de l'Académie, il y a six mois que l'on délibère sur l'orthographe; car la volonté de la Compagnie est de renoncer, dans la nouvelle édition de son dictionnaire, à l'orthographe suivie dans les éditions précédentes; mais le moyen de parvenir à quelque espèce d'uniformité? Nos délibérations, depuis six mois, n'ont servi qu'à faire voir qu'il était impossible que rien de systématique partît d'une compagnie.

Enfin, comme il est temps de se mettre à imprimer, l'Académie se détermina hier à me nommer seul plénipotentiaire à cet égard.

Il faut observer à ce propos qu'en matière d'orthographe, les réformes ne se font que dictatorialement. Depuis près de quatre siècles, les novateurs n'ont eu que deux fois de grands succès : dans cette troisième édition du dictionnaire de l'Académie, à cause de l'autorité que l'abbé d'Olivet avait su acquérir auprès de ses confrères; — en ce qui concerne l'a des imparfaits, grâce à Voltaire, qui se piqua d'introduire cette petite réforme, qu'il réussit à implanter dans l'usage, quoiqu'elle ne soit devenue définitive que longtemps après lui.

(1) *Observations sur l'orthographe française*. Paris, 1868, page 12.

Dans ces deux occasions, un seul homme a mené l'attaque contre la routine, et l'unité de direction a assuré le succès. Au contraire, au 16<sup>e</sup> et au 19<sup>e</sup> siècle, les novateurs nombreux qui se sont mis en avant, et qui avaient chacun leur système, n'ont pas réussi à s'entendre, à se présenter au public avec des idées simples et arrêtées. En face d'eux, les partisans du système établi ont eu le dessus, parce qu'ils avaient l'union qui fait la force, étant d'accord à dire : Pas de changement dans l'orthographe !

On s'étonne que ce soit l'abbé d'Olivet qui ait donné de si forts coups de balai, ou de serpe, dans la vieille orthographe : il l'avait quasiment défendue dans son *Histoire de l'Académie*, qui parut en 1729. En rendant compte de la publication de la première édition du dictionnaire, celle de 1694, il disait en effet :

A l'égard de l'orthographe, comme en tout ce qui concerne la langue, l'Académie ne prétendit rien innover, rien affecter. Sa loi, dès son établissement, fut de s'en tenir à l'orthographe reçue ; il fut résolu qu'on travaillerait pourtant à ôter toutes les superfluités qui pourraient être retranchées sans conséquence. Et c'est aussi ce qu'elle a voulu faire insensiblement ; mais le Public est allé plus vite et plus loin qu'elle. Peut-être est-il allé trop loin et trop vite.

M. Didot s'est trompé <sup>(1)</sup> en appliquant à la troisième édition du dictionnaire, celle de 1740, ces paroles : *le Public est allé plus vite et plus loin qu'elle*. Elles se rapportent seulement à ce qui s'était passé entre 1694 et 1729. Et quant à l'accueil qui a été fait aux réformes introduites en 1740, écoutons d'Alembert, qui écrivait <sup>(2)</sup> trente ou quarante ans après :

<sup>(1)</sup> *Op. cit.*, page 13.

<sup>(2)</sup> Dans une note de l'*Eloge du président Cousin*.

Dans l'édition du dictionnaire de l'Académie, donnée en 1740, on a supprimé quelques lettres doubles, très inutiles en effet dans certains mots, comme *appeller*, *jeter*, etc., qu'on a écrit *appeler*, *jeter* : cette orthographe est très raisonnable, la réforme est très légère. *Cependant, il n'y a jusqu'à présent qu'un très petit nombre d'écrivains qui aient adopté cette réforme.*

Dans la correspondance de Voltaire, une lettre adressée à Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie, se rapporte à l'édition de 1762 :

11 août 1760.

Je suis entièrement à vos ordres pour le dictionnaire de l'Académie ; je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire : j'en serai peut-être bien indigne, car je suis un pauvre grammairien, mais je ferai de mon mieux pour mettre quelques pierres à l'édifice. Votre plan me paraît aussi bon que je trouve l'ancien plan, sur lequel on a travaillé, mauvais. On réduisait le dictionnaire aux termes de la conversation, et la plupart des arts étaient négligés. Il me semble aussi qu'on s'était fait une loi de ne point citer ; mais un dictionnaire sans citations est un squelette.

Nous ne savons pas ce que Duclos avait pu écrire à Voltaire ; à lire celui-ci, on dirait que sa collaboration lui eût été demandée pour la nouvelle édition. Mais on sait que le premier exemplaire du dictionnaire fut présenté au Roi le 10 janvier 1762, en sorte que ce serait plutôt parce que l'impression allait commencer, que Duclos écrivit à Voltaire, dans l'été de 1760, une lettre de compliment : il n'y a fait sans doute que l'informer du plan que l'Académie avait adopté, et des changements qu'elle voulait introduire : séparer l'*i* et le *j*, l'*u* et le *v* ; ce qui portait de 23 à 25 le nombre des lettres de l'alphabet.

Voltaire observe que *la plupart des arts étaient négligés*. L'Académie était d'accord avec lui. « L'édition que nous

donnons aujourd'hui, dit-elle dans sa préface, est augmentée d'un très grand nombre de mots qui appartiennent aux arts et aux sciences ».

Voltaire continue : *un dictionnaire sans citations est un squelette*. Ici, l'Académie se sépare de lui ; et elle semble lui répondre, en disant dans sa préface : « Des phrases composées exprès pour rendre sensible toute la force d'un mot, et pour marquer de quelle manière il doit être employé, donnent une idée plus nette et plus précise de la juste étendue de sa signification, que des phrases tirées de nos bons auteurs, qui n'ont pas eu ordinairement une pareille vue en écrivant ».

Aussi Voltaire, quand il eut en mains la quatrième édition du dictionnaire, ne cacha pas son mécontentement :

On n'est pas content de notre dictionnaire ; on le trouve sec, décharné, incomplet, en comparaison de ceux de Madrid et de Florence.

*Lettre au cardinal de Bernis, 26 mai 1762.*

Je voudrais savoir comment réussit la nouvelle édition du dictionnaire de notre Académie. Les étrangers se plaignent qu'il est sec et décharné, et qu'aucun des doutes qui embarrassent tous ceux qui veulent écrire n'y est éclairci. Il est triste que nous ne puissions parvenir à donner un dictionnaire tel que ceux de la Crusca <sup>(1)</sup> et de Madrid.

*Lettre à Damilaville, 28 mai 1762.*

(1) Dans un de ses écrits sur la langue italienne (*appendice alla Relazione intorno all' unità della lingua e ai mezzi di diffonderla*, 1869) Manzoni compare le plan suivi par l'Académie française et par l'Académie della Crusca dans l'élaboration de leurs dictionnaires ; il donne délibérément la préférence au premier.

Ailleurs, dans sa *Lettera intorno al vocabolario*, adressée à M. Bonghi (*Sulla lingua italiana*, 1868) il cite la rédaction des articles du dictionnaire de l'Académie française comme un exemple à suivre dans un dictionnaire italien.

J'avais bien prévu, quand je vis le dictionnaire de l'Académie, que le libraire ferait banqueroute. La veuve Brunet a très bien justifié ma prédiction.

*Lettre à Damilaville, 15 septembre 1763.*

Les idées de Voltaire à ce sujet étaient ancrées dans son esprit. A la fin de ses jours, quand il revint à Paris en 1778, accueilli en triomphe à l'Académie française, qui le nomma directeur par acclamation, il voulut faire exécuter le plan qu'il avait en vue. On lit dans le registre de l'Académie :

7 mai. Il a été résolu, sur la proposition de M. de Voltaire, qu'on travaillerait *sans délai* à un nouveau dictionnaire qui contiendra :

L'étymologie de chaque mot ;

La conjugaison des verbes irréguliers ;

Les diverses acceptions de chaque terme, *avec les exemples tirés des auteurs les plus approuvés* ;

Toutes les expressions pittoresques et énergiques de Montaigne, Amyot, Charron, etc. qu'il est à souhaiter qu'on fasse revivre.

En ne s'appesantissant pas sur aucun de ces objets, mais en les traitant tous, on peut faire un ouvrage aussi agréable que nécessaire : ce serait à la fois une grammaire, une rhétorique, une poétique<sup>(1)</sup>, sans l'ambition, d'y prétendre. Chaque académicien peut se charger d'une lettre de l'alphabet.

18 mai. M. le secrétaire a dressé, sous les yeux et d'après l'avis unanime de la Compagnie, le projet des additions à faire au dictionnaire de l'Académie pour l'améliorer.

(<sup>1</sup>) Le projet de Voltaire se réfère ici aux idées de Chapelain sur la fonction de l'Académie, qui devait être « de travailler à la pureté de la langue ; que pour cet effet, il fallait premièrement en régler les termes et les phrases par un ample dictionnaire et une grammaire fort exacte, qui lui donnerait une partie des ornements qui lui manquaient ; et qu'ensuite, elle pourrait acquérir le reste par une rhétorique et une poétique que l'on composerait, pour servir de règle à ceux qui voudraient écrire en vers et en prose ». Pellisson, *Histoire de l'Académie française*, I.



25 mai. On a délibéré sur la manière de procéder au travail nécessaire pour les additions proposées; et les avis s'étant trouvés partagés, on a arrêté qu'on remettrait le partage du travail, au temps où M. le Directeur pourrait venir à l'Académie, et qu'on le prierait alors de se charger de quelque article du nouveau dictionnaire, pour juger d'après cet article, et après l'avoir examiné, quelle serait la meilleure forme à donner à ce nouveau dictionnaire.

Le 30 mai, Voltaire était mort. A un moment où il n'avait pas un mois à vivre, il avait entrepris une œuvre qui eût demandé de longues années de travail pour être menée à bien: ç'avait été de la part du vieillard, si l'on ose le dire, un trait d'étourderie sénile.

Sauf cette alerte, qui ne dura que quelques jours, le principe posé par l'Académie en 1638: « qu'on ne marquerait point les autorités dans le dictionnaire », est toujours demeuré stable; et c'est à lui que la France doit une œuvre d'un caractère original, qui n'a sa pareille nulle part ailleurs.

Çà et là néanmoins, on peut reconnaître dans le dictionnaire de l'Académie quelques réminiscences, qui sont presque des citations. Au mot *gent*, « la gent qui porte le turban » est un vers de Malherbe (*Ode à la Reine, sur sa bienvenue en France.*)

Dans la dernière édition du dictionnaire, au mot *laquais*, l'Académie a ajouté deux lignes: « On dit, dans un sens analogue, avoir l'âme d'un laquais, avoir l'âme basse ». C'est une réminiscence d'un vers de Ruy Blas:

J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez l'âme!

Au mot *quelque*, « quelque soixante ans » rappelle une réponse de la comtesse de Pimbesche à Chicaneau, dans les *Plaideurs*.

Pour le dire en passant, il y a eu un moment où *quelque*, employé dans le sens de *environ*, a cessé d'être en usage. Dans ses *Vrais principes de la langue française* <sup>(1)</sup>, à la fin du VII<sup>e</sup> *Discours*, l'abbé Girard cite l'exemple allégué par Vaugelas : *ils étaient quelque cinq cents hommes*. « Cette façon de parler, dit l'abbé Girard, était sans doute en usage du temps de cet illustre auteur. Mais je remarque que *quelque* est aujourd'hui adverbe dans un autre sens; on ne s'en sert plus, ce me semble, pour *environ*, et l'exemple cité ne serait pas du bon usage ».

Si l'Académie nous atteste aujourd'hui, contrairement à ce que disait l'abbé Girard, que *quelque* peut toujours être employé dans le sens de *environ*, c'est sans doute parce que Racine s'en est servi dans le passage cité. C'est ainsi que *jouvenceau* serait sorti de l'usage, si La Fontaine n'avait pas écrit la fable du *Vieillard et des trois Jeunes hommes*.

Les éditions du dictionnaire, postérieures à celle de 1762 (1798, 1835, 1877) n'y ont pas apporté de grands changements. Malgré quelques retouches orthographiques, quelques mots nouveaux qui ont été ajoutés, quelques mots vieilliss qu'on a enlevés, l'ensemble a gardé le même aspect.

Mais un grand progrès s'est accompli pendant la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle : l'autorité du dictionnaire de l'Académie s'est établie silencieusement et universellement. Sans

(1) Voltaire a parlé de cette Grammaire de l'abbé Girard avec une injuste sévérité. Il écrivait à d'Argental, le 14 février 1748 : « Je serai charmé de me trouver confrère de l'auteur du *Méchant*. Il ne nous donnera point de *Grammaire* ridicule, comme l'abbé Girard son devancier; mais il fera de très jolis vers, ce qui vaut bien mieux ».

L'abbé Girard est surtout connu par son livre sur *les synonymes*; mais les *Vrais principes de la langue française* sont un ouvrage remarquable, qui contient beaucoup d'idées originales.

qu'il y ait eu ni effort d'un côté, ni résistance de l'autre, sans qu'il y ait eu nulle part ou concert ou débat, une déférence instinctive est venue aboutir à une entière soumission; si bien qu'en matière d'orthographe, par un consentement spontané et unanime, l'Académie s'est trouvée investie d'une autorité absolue à laquelle elle ne prétendait pas.

On était loin de là au 18<sup>e</sup> siècle, nous l'avons vu : en 1729, l'abbé d'Olivet constatait que le public avait devancé l'Académie; et sous le règne de Louis XVI, d'Alembert avouait que le public ne l'avait pas suivie.

A quel moment s'est-on ainsi tacitement accordé à suivre l'orthographe de l'Académie? De longues et minutieuses recherches seraient nécessaires, et se feront sans doute un jour, pour fixer les étapes successives de cette marche vers l'uniformité. Mais il est clair qu'elle s'accordait avec l'esprit des temps révolutionnaires et napoléoniens, et qu'ensuite, elle fut pour ainsi dire réclamée par la diffusion de l'enseignement populaire et de la presse périodique. Une orthographe arbitraire et flottante, telle qu'on l'avait eue jusqu'alors, créait de l'incertitude, et n'était qu'une source d'embarras<sup>(1)</sup>; tout se trouvait simplifié, au contraire, dès qu'on voulait bien se rallier à l'orthographe de l'Académie. Une pente naturelle amenait ce mouvement : l'Académie y assistait, tranquille et satisfaite, ou plutôt indifférente; elle n'en prit pas occasion pour s'attacher, dans le choix de ses membres, à appeler à elle les hommes les plus versés dans l'étude de la langue.

On peut remarquer en effet que sous l'ancien régime, l'Académie a été plus favorable aux grammairiens que dans les temps nouveaux. Je ne sache pas qu'on ait jusqu'ici

(1) Déjà au xvi<sup>e</sup> siècle, Olivetan avait fait à ce sujet de judicieuses remarques. Elles ont été citées par les éditeurs des *Opera Calvini* (tome III, préface, page xxiv).

remarqué cette différence; mais les listes qu'on va voir pour ces deux périodes <sup>(1)</sup>, en sont assurément la preuve.

Avant sa suppression en 1793, l'Académie, sur 277 membres, en a compté 17 qui se sont occupés de grammaire. Je donne pour chacun d'eux la date de sa nomination et le titre de ses ouvrages.

1634. VAUGELAS. *Remarques sur la langue française*, 1647.  
— *Nouvelles remarques sur la langue française*, 1690.

1639. LA MOTHE LE VAYER. *Lettres touchant les nouvelles Remarques sur la langue française*, 1647.

1640. PATRU. *Observations sur les Remarques de Vaugelas*. Elles n'ont paru qu'en 1714, dans la troisième édition des œuvres de Patru.

1650. CHARPENTIER. *De l'excellence de la langue française*, 1683.

1650. DOUJAT. *Dictionnaire de la langue toulousaine*, 1638.  
— *Grammaire espagnole*, 1644.

1662. L'ABBÉ FURETIÈRE. *Dictionnaire universel*, 1690.

1666. L'ABBÉ TALLEMANT. *Remarques et décisions de l'Académie française, recueillies par M. L. T.*, 1698.

1670. L'ABBÉ REGNIER DESMARAIS. *Traité de la grammaire française*, 1706.

1682. L'ABBÉ DE DANGEAU. *Essais de grammaire*, pages 5 à 242 des *Opuscules sur la langue française, par divers académiciens*, publiés en 1754 par l'abbé d'Olivet. « On s'est souvent adressé à moi, dit l'*Avertissement*, pour avoir ce que

(1) Notons aussi qu'au temps de Louis XV, quand les grammairiens avaient fait un chef-d'œuvre, les plus beaux yeux y jetaient un regard. L'abbé Girard a dédié son livre sur *les Synonymes* (1718) à la duchesse de Berry, fille du Régent. Après la mort de Dumarsais, l'éditeur de son *Traité des Tropes* l'a dédié (1757) à madame de Pompadour.

M. l'abbé de Dangeau a écrit sur notre langue : c'est-à-dire sept ou huit petites brochures, publiées au commencement de ce siècle, chacune séparément. Je suis parvenu à les rassembler, et je me flatte que les curieux me sauront gré de leur en offrir un recueil ».

1685. THOMAS CORNEILLE. *Dictionnaire des arts et des sciences*, 1694. Th. Corneille a annoté les *Remarques* de Vaugelas, dans l'édition qu'il en a donnée en 1687. — D'après Nicéron, (XXIII, 144) les *Observations de l'Académie française sur les Remarques de Vaugelas* « ont été recueillies » par Thomas Corneille, qui a pris soin de les donner au public », en 1704.

1687. L'ABBÉ DE CHOISY. *Journal de l'Académie française*, pages 243 à 340 des *Opuscules de la langue française*, cités plus haut.

1723. L'ABBÉ D'OLIVET. *Essais de grammaire*, 1732. — *Traité de la prosodie française*, 1736. — *Remarques de grammaire sur Racine*, 1738. Ces trois ouvrages, retravaillés par l'auteur, ont été réunis dans ses *Remarques sur la langue française*, 1767, dont la préface donne des renseignements qu'on ne trouve pas ailleurs, sur une dernière tentative que l'Académie avait faite (après avoir publié en 1740 la troisième édition de son dictionnaire) pour venir à bout de la seconde partie de sa tâche, la publication d'une grammaire française.

1744. L'ABBÉ GIRARD. *L'orthographe française sans équivoque et dans ses principes naturels*, 1716. — *La justesse de la langue française, ou les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*, 1718. — *Les vrais principes de la langue française*, 1747.

1747. DUCLOS. *Mémoire sur l'origine et les révolutions des langues celtique et française*, 1743. — *Essai de grammaire française, ou Dissertation sur les préterits composés*, 1754. —

*Remarques sur la Grammaire générale de Port-Royal, 1754.*

1754. D'ALEMBERT. *Synonymes*. La plupart ont été publiés dans l'*Encyclopédie*; ils n'ont été réunis que dans ses *Œuvres posthumes*, en 1799.

1758. SAINTE-PALAYE. *Remarques sur la langue française des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, comparée avec les langues provençale, italienne et espagnole, dans les mêmes siècles, 1756.* (Mémoires de l'Académie des inscriptions, tome XXIV.)

1772. BEAUZÉE. *Grammaire générale* <sup>(1)</sup>, ou *Exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage, pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues, 1767.* — Beauzée a donné en 1769 une édition des *Synonymes* de l'abbé Girard, « considérablement augmentée, mise dans un meilleur ordre, et enrichie de notes ».

Ajoutons que si quelques noms de grammairiens distingués manquent à cette liste, nous connaissons pour chacun d'eux les raisons qui les ont tenus éloignés de l'Académie :

MÉNAGE. « La *Requête des Dictionnaires*, du savant Ménage, pièce satirique contre l'Académie, lui en ferma pour jamais

(1) Voltaire écrivait à Beauzée, qui lui avait envoyé ce livre : « Je vois avec beaucoup de plaisir, les vues philosophiques qui règnent dans votre *Grammaire*. Il est certain qu'il y a, dans toutes les langues du monde, une logique secrète qui conduit les idées des hommes sans qu'ils s'en aperçoivent, comme il y a une géométrie cachée dans tous les arts de la main, sans que le plus grand nombre des artistes s'en doute. Un instinct heureux fait apercevoir aux femmes d'esprit si on parle bien ou mal : c'est aux philosophes à développer cet instinct. Il me paraît que vous y réussissez mieux que personne.

« L'usage, malheureusement, l'emporte toujours sur la raison. C'est ce malheureux usage qui a un peu appauvri la langue française, et qui lui a donné plus de clarté que d'énergie et d'abondance : c'est une indigente orgueilleuse qui craint qu'on ne lui fasse l'aumône. Vous êtes parfaitement instruit de sa marche, et vous sentez qu'elle manque quelquefois d'habits. »

les portes.... L'Académie sembla pourtant, à la fin, oublier son ressentiment, et parut vouloir adopter, sur la fin de ses jours, l'auteur de la *Requête* qui l'avait tant blessée. Mais contre son attente, Ménage qui, vingt ans plus tôt, eût été touché de cette faveur, se montra pour lors très peu empressé de l'obtenir. *Ce ne serait plus*, disait-il, *qu'un mariage in extremis qui ne ferait honneur ni à l'un, ni à l'autre.* » D'Alembert. *Eloge de Charpentier*, note (a).

BOUHOURS. Il était jésuite : or « l'usage de la Compagnie, lequel a toujours eu force de loi et tenu lieu d'un statut, est de ne point recevoir aucun régulier <sup>(1)</sup>, ni aucune personne de communauté ». *Registres de l'Académie française*, 23 avril 1740.

DUMARSAIS. « L'Académie aurait bien désiré que le public pût voir ces deux hommes (l'abbé Girard <sup>(2)</sup> et Dumarsais) assis l'un auprès de l'autre dans nos assemblées. Mais feu M. Dumarsais, sans être aussi modeste que M. l'abbé Girard, ignorait encore plus que lui les moyens de se procurer les honneurs littéraires : non seulement il était sans intrigue,

<sup>(1)</sup> La nomination du père Lacordaire (2 février 1860) a montré que l'Académie, de nos jours, ne se considère plus comme liée par cet ancien usage.

<sup>(2)</sup> Quelques pages auparavant, d'Alembert avait expliqué le retard de l'entrée de l'abbé Girard à l'Académie : « Quelques académiciens, presque uniquement occupés de l'étude de la langue, et par là très utiles à notre travail, craignaient de voir ce mérite s'évanouir aux yeux de leurs confrères, s'il était partagé par quelques fâcheux nouveaux venus. Ils regardaient la Grammaire comme leur domaine, qui, déjà petit et peu brillant par lui-même, ne leur paraissait plus rien, s'il cessait de leur appartenir en propre.

« Ils employèrent donc — ce qu'il faut peut-être pardonner à la faiblesse humaine — tous les petits moyens dont ils purent s'aviser pour éloigner l'adjoint ou le rival qu'ils redoutaient; mais le cri public l'emporta enfin sur leurs menées sourdes et ténébreuses. »

sans manège, sans art pour se faire des prôneurs et des amis ; mais il avait eu le malheur ou la maladresse de se faire des ennemis dans une Société alors très puissante, en voulant défendre, contre les attaques ridicules du jésuite Baltus, l'ouvrage de M. de Fontenelle sur *les Oracles*. Les mêmes ennemis accusaient M. Dumarsais d'avoir, sur des matières encore plus délicates, des opinions libres ; ils avaient, par ces imputations, très mal disposé en sa faveur les suprêmes arbitres des grâces, dont l'aveu était alors indispensable pour obtenir même le fauteuil académique. Il se vit donc, au grand regret de cette Compagnie et du public, exclu par cette cabale, et un peu par son imprudence, d'une place à laquelle son mérite lui donnait des droits incontestables. » D'Alembert. *Eloge de Dumarsais*.

Depuis la restauration de l'Académie en 1803<sup>(1)</sup>, on ne compte que huit membres sur 235, qui aient publié des ouvrages de grammaire ou de philologie :

(<sup>1</sup>) Dans l'organisation primitive de l'Institut (1795) une *Section de grammaire* faisait partie de la *Classe de littérature et beaux-arts*. C'est à elle qu'il eût appartenu de remplacer l'Académie pour le dictionnaire ; mais elle s'en désintéressa, et laissa des libraires publier la troisième édition (1798) sans y prendre part.

Le 5 floréal, an IX (25 avril 1801) Andrieux lut à l'Institut le rapport d'une commission, où il avait pour collègues Naigeon, Dacier, le mathématicien Bossut et le naturaliste Lacépède : et fit adopter un projet d'après lequel chacune des trois *Classes* de l'Institut choisirait dans son sein quatre membres : les douze élus devant former une commission chargée de continuer le travail du dictionnaire de la langue française.

L'arrêté consulaire du 23 janvier 1803 remit les choses sur l'ancien pied, en enlevant au corps entier de l'Institut le soin de s'occuper du dictionnaire, et en le réservant à la *Classe de langue et de littérature française* : c'est le nom que cet arrêté donnait à l'Académie.



1803. DOMERGUE. *Grammaire française simplifiée*, 1778. — *Décisions révisées du Journal de la langue française, depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1784, époque de son établissement, jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre 1791.* — *Mémorial du jeune orthographeur*, 1790. — *La prononciation française*, 1797. — *Grammaire générale analytique*, 1799. — *Manuel des étrangers amateurs de la langue française*, 1805. — *Solutions grammaticales, recueil qui contient les décisions du Conseil grammatical*, 1808. — *Exercices orthographiques*, 1810.

1807. RAYNOUARD. *Choix de poésies originales des troubadours*, 1816 à 1821 (¹). Le premier volume contient une grammaire de la langue des troubadours; et le sixième, une grammaire comparée des langues de l'Europe latine, dans leurs rapports avec la langue des troubadours. — *Observations philologiques et grammaticales sur.... quelques règles de la langue des trouvères, au 12<sup>e</sup> siècle*, 1829. — *Influence de la langue romane rustique sur les langues de l'Europe latine*, 1835. — *Lexique roman, ou dictionnaire de la langue des troubadours*, 1838 à 1844.

1833. NODIER. *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*, 1808. — *Examen critique des dictionnaires de la langue française*, 1828. — *Notions élémentaires de linguistique*, 1834.

1833. — GUIZOT. *Dictionnaire des synonymes de la langue française, contenant les synonymes de Girard, Beauzée, Roubaud, d'Alembert, etc. : généralement tout l'ancien dictionnaire*,

(¹) Il n'est pas sans intérêt de rappeler en quels termes Stendhal a parlé de cet ouvrage, dans une lettre datée de Paris, 4<sup>re</sup> janvier 1823 :

« M. Raynouard est de Marseille : il a fait cinq volumes ennuyeux sur les troubadours qui, vers l'an 1300, créèrent une littérature si originale, dans les environs de Carcassonne. M. Raynouard a remis un peu à la mode, en Provence, les poésies en langue du pays. »

(Stendhal, *Correspondance inédite*. Paris, 1855. I, 220.)

*mis en meilleur ordre, corrigé, augmenté d'un grand nombre de nouveaux synonymes, et précédé d'une Introduction, 1809.*

1847. AMPÈRE. *Histoire de la formation de la langue française, 1841.*

1871. LITTRÉ. *Dictionnaire de la langue française, 1863 à 1877. — Histoire de la langue française, 1862. — Etudes et glanures, pour faire suite à l'Histoire de la langue française, 1880.*

1878. RENAN. *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques, 1853. — De l'origine du langage, 1858.*

1896. PARIS. Ses travaux de philologie romane sont en trop grand nombre, et trop dispersés, pour que j'entreprenne d'en dresser la liste.

Il y a bien à dire sur quelques-uns de ces académiciens. Domergue, grammairien très sec, avait moins de portée et d'esprit qu'aucun de ses prédécesseurs des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. M. Guizot, à un moment de sa carrière où il travaillait pour les libraires, n'a fait que rééditer une compilation qu'il n'a pas beaucoup enrichie; et lui-même, certainement, ne plaçait pas cette publication parmi celles dont il était fier. Et dans le dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle, au moment où tout un groupe de philologues éminents, animés par le désir patriotique de ne pas laisser la science allemande se placer à la tête de la philologie romane, approfondissaient et renouvelaient l'étude de la langue française, l'Académie sans doute a choisi, parmi ces hommes de talent, ceux qui étaient les premiers par le mérite, M. Littré et M. Gaston Paris; mais M. Littré a été nommé à 70 ans, M. Paris à 56 ans; ils n'ont pu collaborer au dictionnaire que pendant un temps trop court.

L'ancienne Académie avait été plus accueillante pour leurs prédécesseurs. Vaugelas y entra au moment où elle se fondait. L'abbé Regnier Desmarais y a été reçu à 37 ans; dans

son *Traité de la grammaire française*, il dit avoir employé à cet ouvrage « tout ce que j'ai pu acquérir de lumières par cinquante ans de réflexions sur notre langue, par quelque connaissance des langues voisines, et par trente-quatre ans d'assiduité dans les assemblées de l'Académie, où j'ai presque toujours tenu la plume ». L'abbé d'Olivet y entra à 41 ans, et dans la préface de ses *Remarques sur la langue française*, écrite au 85<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance, il pouvait dire à ses confrères : « Vous me voyez depuis plus de quarante ans, la même assiduité, la même ardeur à partager vos travaux ».

Quand le dictionnaire de Johnson parut en 1755, les Anglais opposèrent avec complaisance cette œuvre magistrale d'un seul individu<sup>(1)</sup> au dictionnaire que l'Académie française avait eu tant de peine à mener à terme. *Notre brave Johnson*, disait un de ces insulaires dans une épigramme qu'Andrieux a traduite,

De quarante Français est demeuré vainqueur,  
Et quarante de plus ne lui feraient pas peur !

Mais les siècles s'écoulaient, les meilleurs dictionnaires demandent à être remis à jour, et l'Académie a ici un avantage inappréciable : elle se perpétue, elle est fidèle à ses traditions. Dix générations se sont succédé depuis le temps de Louis XIII, et toujours elle a continué, dans le même esprit l'élaboration de son dictionnaire. Rédigé avec la collaboration et sous le contrôle des meilleurs écrivains de chaque époque, il possède une autorité incomparable.

(1) Combien de fois n'a-t-on pas répété ce que Diderot disait à l'impératrice Catherine :

« L'Académie française n'a fait qu'un mauvais dictionnaire... Si le dictionnaire de notre langue se fait bien, ce sera par un seul homme ». Tourneux. *Diderot et Catherine II*, pages 445 et 446.

Cette autorité n'est pas restrictive; il faut se garder de vouloir écarter toute manière de parler qui ne peut pas s'appuyer sur le dictionnaire de l'Académie <sup>(1)</sup>, mais on doit reconnaître que toute manière de parler est irréprochable, qui peut se réclamer de lui. Il sauvegarde ainsi des expressions familières <sup>(2)</sup>, des tournures d'aspect irrégulier, auxquelles des puristes pourraient chercher chicane. Du reste, il y a beaucoup de locutions et de manières de s'exprimer qu'on n'y trouve point, et qui n'en sont pas moins bonnes pour cela. Le dictionnaire de l'Académie n'épuise pas la langue; mais il met à l'abri de toute objection ce qu'il en a recueilli. On y rencontre notamment une foule de proverbes, qui tous en conséquence seront considérés comme étant de bon usage; mais à l'homme le plus soigneux de son style, il ne sera pas défendu d'en citer d'autres.

Dans le dictionnaire de l'Académie, ce sont les définitions qui prêtent le plus à la critique: il fourmille de cercles vicieux. Hatzfeld, dans son dictionnaire, a pris à tâche de les éviter. A chaque pas, le lecteur, en comparant ces deux ouvrages, se rend compte de la supériorité que le second possède sur ce point. On en jugera par quelques exemples.

*Dictionnaire de l'Académie.*

**Avenir.** Le temps futur. — **Futur.** Qui est à venir.

**Clarté.** Lumière. — **Lumière.** Ce qui éclaire. —

**Eclairer.** Répandre de la clarté.

(1) Littré dit que « certaines personnes se font un scrupule d'employer un terme qui n'ait pas la consécration de ce corps littéraire ».

(2) Celle-ci, par exemple, que l'Académie pourrait supprimer, à vrai dire: « Figurément et populairement, *c'est Jocrisse qui mène les poules pisser*, se dit d'un homme qui se mêle des moindres détails du ménage. »

**Economie.** Epargne dans la dépense. — **Epargne.** Economie dans la dépense.

**Etonner.** Surprendre par quelque chose d'inspiré, d'extraordinaire. — **Surprendre.** Se dit dans le sens d'étonner.

**Rencontrer.** Trouver une personne, une chose, soit qu'on la cherche, soit qu'on ne la cherche pas. — **Trouver.** Rencontrer quelqu'un ou quelque chose, soit qu'on le cherche, soit qu'on ne le cherche pas.

*Dictionnaire Hatzfeld.*

**Avenir.** Le temps futur. — **Futur.** Qui sera.

**Clarté.** Effet de la lumière, qui rend visibles les objets. — **Lumière.** Rayonnement de certains corps, qui rend les objets visibles.

**Economie.** Gestion où l'on évite toute dépense inutile. **Epargne.** Action d'épargner. — **Epargner.** Ménager (qq. ch.) pour mettre en réserve.

**Etonner.** Frapper l'esprit par quelque chose d'extraordinaire. — **Surprendre.** Frapper l'esprit par quelque chose d'inattendu.

**Rencontrer.** Trouver sur son chemin. 1. Par hasard. 2. En allant au-devant. -- **Trouver.** 1. Voir se présenter enfin (ce qu'on cherche). 2. Voir se présenter par hasard (ce qu'on ne cherchait pas).

M. Villemain, dans la préface du dictionnaire de l'Académie, (édition de 1835), reconnaît galamment ce défaut ; il l'excuse en disant que la tâche est impossible : ce qui n'est pas toujours vrai, comme on vient de le voir. C'est l'affaire du lexicographe, de réduire au minimum le nombre des mots qui ne peuvent être définis qu'en se résignant à un

cercle vicieux. M. Hatzfeld, dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, décrivait le procédé qu'il a employé, en termes plus précis encore que ceux qu'on trouve dans son Introduction, page xv : « Pour éviter les cercles vicieux, me disait-il, il suffit d'observer les règles de la définition : c'est-à-dire définir par le genre et la différence, et comme dit l'Ecole, par le genre prochain et la différence spécifique. »

C'est bien, pourvu qu'on ne soit pas en présence d'une idée *sui generis* : auquel cas, on ne saurait éviter le cercle vicieux ; en voici un exemple chez Hatzfeld :

**Droit.** Qui va d'un point à un autre, sans déviation.

**Déviation.** Action de dévier. — **Dévier.** S'écarter de la droite voie, du chemin droit.

M. Hatzfeld se fût tiré d'affaire, il me semble, en citant ce qu'a très bien dit M. Cournot : « L'idée de la ligne droite est une idée indéfinissable, *sui generis*, que nous acquérons par l'intuition immédiate, et pour laquelle rien ne peut suppléer à l'intuition immédiate ». *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*. I, 43.

Nous ne reprocherons donc point au dictionnaire Hatzfeld d'avoir défini *espace* par *étendue*, et *étendue* par *espace* ; *distance* par *intervalle*, et *intervalle* par *distance* ; *aversion* par *répulsion*, et *répulsion* par *aversion*. Nous le louerons même d'avoir évité des naïvetés choquantes, comme ces définitions du dictionnaire de l'Académie : « **Chaleur.** Qualité de ce qui est chaud. — **Chaud.** Qui a de la chaleur » ; quoiqu'en définitive, il soit aussi tombé dans un cercle vicieux : « **Chaud.** Qui a une température élevée. **Température.** Degré de chaleur d'un corps. — **Chaleur.** Température élevée d'un corps ».

Mais une lecture attentive du dictionnaire Hatzfeld permet d'y découvrir des cercles vicieux qu'il eût été facile d'éviter. Je n'en citerai qu'un exemple : **Chiffonner**. Froisser comme un chiffon. — **Froisser**. Friper brusquement. — **Friper**. Défraîchir en chiffonnant.

La difficulté eût été levée par une définition comme celle-ci : **Chiffonner**. Manier sans soin quelque chose de flexible, de manière à lui faire prendre des plis irréguliers.

On dira qu'il est malaisé, dans une première édition, d'éviter quelques inadvertances; assurément, puisque l'Académie en a laissé, même dans sa septième édition; par exemple : « **Double**. Qui vaut une fois autant. — **Quintuple**. Qui vaut cinq fois autant ». Ces deux définitions ne s'accordent pas entre elles.

En suivant la série : **Sextuple**. Qui vaut six fois autant. **Septuple**. Qui vaut sept fois autant. — **Décuple**. Qui vaut dix fois autant. — **Centuple**. Qui vaut cent fois autant, on voit que l'Académie, dans toute cette suite, se sert du mode de définition qu'elle a adopté au mot *quintuple*. Elle s'est donc trompée au mot *double*. Et pour le dire en passant, la définition de Littré ne vaut pas mieux : **Double**. Formé de *deux* choses semblables. — **Deux**. Nombre *double* de l'Unité.

On pourrait multiplier ces remarques. C'est ce qu'avait fait, il y a une cinquantaine d'années, un grammairien genevois, homme de mérite, quoiqu'il appartint à la vieille école, M. Benjamin Pautex : son travail<sup>(1)</sup> a été utilisé pour l'édition du dictionnaire que l'Académie a publié en 1876.

<sup>(1)</sup> *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie française*. Paris, 1856. — La seconde édition de cet ouvrage a paru sous le titre d'*Errata du Dictionnaire de l'Académie française*, xxxii et 352 pages, 8°, Paris 1862.

Aujourd'hui, le dictionnaire Hatzfeld s'étant appliqué à donner de meilleures définitions de chaque mot du vocabulaire français, et y ayant généralement réussi, c'est là qu'il faut chercher ce qui demande encore quelque rectification.

## II

On connaît le joli morceau : *Comment j'ai fait mon dictionnaire, causerie*, que M. Littré a publié dans ses *Études et glanures*. L'illustre lexicographe y a raconté, avec une très aimable sincérité, la genèse et la marche de son œuvre.

La critique paraît facile en face d'un ouvrage qui, touchant à tout, ne saurait manquer d'être faible sur une foule de points : un seul homme ne peut pas se mettre en mesure de rendre compte de tout, avec une compétence partout parfaite. Il semble que chaque savant à son tour, et même chaque lecteur, en suivant pas à pas M. Littré dans son dictionnaire, puisse remarquer çà et là quelque faute ou quelque omission. Cependant cette facilité n'a tenté presque personne ; on ne trouve guère à citer qu'un article de M. Paul Meyer dans la *Revue critique* du 13 juillet 1867, et quelques notes étymologiques de M. Gaston Paris dans les *Mémoires de la Société de Linguistique* (I, 283).

Le dictionnaire de Littré est, d'un bout à l'autre, une œuvre originale : mérite essentiel, qui le place bien au-dessus de ses prédécesseurs. En particulier, le dépouillement des auteurs des trois derniers siècles a été fait sous sa direction, et les citations sont presque toujours de première main. Mais à la table de ces auteurs, on remarquera l'absence de quelques ouvrages qui ont eu le plus grand succès, et que tout le monde a lus en leur temps : l'*Astrée*, les romans de mademoiselle de Scudéry, et dans un autre genre, le livre d'Antoine Arnauld sur la *Fréquente Communion*. C'est là



qu'on eût pu recueillir beaucoup de ces citations capitales qui sont comme l'acte de naissance d'un mot, ou son acte de naturalisation.

Il y a cependant un certain nombre de citations que Littré donne comme tirées de Pougens, ou du dictionnaire de Dochez.

Celui qui préparera la seconde édition du dictionnaire de Littré devra tout vérifier sur les originaux, et supprimer ces indications de seconde main : ce qui facilitera le travail de ceux qui aiment à vérifier les citations. Au mot *papillonnage*, par exemple, Littré cite Desmahis, *Poésies*, page 25, dans Pougens ; et Hatzfeld copie cette indication, en supprimant la mention de Pougens. Mais j'ouvre mon édition de Desmahis : le passage cité n'est pas à la page 25 ; je le trouve à la page 17, dans l'*Épître à Madame de Marville*.

Quelquefois même, un renvoi à Pougens entraîne l'omission du nom de l'auteur, si Pougens ne l'a pas donné. Au mot *fastidieux*, une citation est donnée avec cette indication : « *Opuscules sur la langue française*, page 253, dans Pougens ». On ne sait pas, avec tout cela, quel est l'auteur cité. Ouvrez les *Opuscules* en question, à la page indiquée : vous verrez que c'est l'abbé de Choisy, dans son *Journal de l'Académie française*.

Il semble aussi que Littré ne cite que d'après Pougens les *Remarques* de Vaugelas *sur la langue française* (voir par exemple aux mots *féliciter*, *on*, *tempe*, *un*). La *Grammaire de Port-Royal* n'est citée que d'après Duclos. Au mot *raisonner* un passage qu'on retrouvera dans cette grammaire, au chapitre I de la seconde partie, est indiqué comme tiré des *Œuvres* de Duclos.

Ce sont là des peccadilles. En somme, si Littré a laissé beaucoup à faire, à celui qui élaborera la seconde édition de

son dictionnaire, pour le dépouillement des anciens auteurs, jusqu'à d'Urfé inclusivement, il a fait presque tout ce qu'il y avait à faire pour le dépouillement des grands siècles de notre littérature, de Corneille à Victor Hugo. Quelques auteurs secondaires fourniraient néanmoins un certain nombre d'exemples à glaner. En cherchant bien, on en trouverait même chez Voltaire. Ainsi Littré ne donne point d'exemple pour la première signification du mot *académicien* : philosophe de la secte de l'Académie. Il eût pu citer ce passage de Voltaire, dans les notes du *Poème sur le désastre de Lisbonne* : « Bayle est comme Cicéron, qui souvent, dans ses ouvrages philosophiques, soutient son caractère d'Académicien indécis. »

Aux mots *civisme*, *classement*, *dépopulariser*, *pessimiste*, *versatilité*, Littré remarque qu'ils ne figurent pas dans les éditions du dictionnaire de l'Académie, antérieures à l'édition de 1835. Aux mots *bienfaisance*, *condisciple*, *disgracieux*, *strict*, Littré remarque qu'ils ne sont dans le dictionnaire de l'Académie qu'à partir de l'édition de 1762. Au mot *éblouir*, Littré remarque qu'il a été omis dans la première édition du dictionnaire de l'Académie. Littré eût bien fait, ce semble, de ne pas se borner à des remarques isolées comme celles-là. Pour chaque mot qui figure — ou qui a figuré — dans le dictionnaire de l'Académie, il eût été utile de noter celle des sept éditions de ce dictionnaire où ce mot se rencontre pour la première fois ; et aussi, le cas échéant, celle où il a été supprimé.

Le supplément du dictionnaire de Littré n'en est pas la meilleure partie. L'auteur avait vieilli, il était fatigué ; il a trop facilement accueilli tous les mots nouveaux que le hasard lui offrait dans ses lectures ; il les a fait entrer sans choix dans ce supplément, qu'on devra émonder quand l'œuvre entière sera reprise.

On ne sait quand les hoirs de M. Littré et la librairie Hachette jugeront le moment venu de songer à préparer une nouvelle édition de son dictionnaire. Il y a quelques *desiderata* auxquels on saura sans doute avoir égard : revoir les étymologies : il est un certain nombre de problèmes pour lesquels on a trouvé d'heureuses solutions ; — compléter largement l'historique de la plupart des mots, ce qui sera aisé : beaucoup de textes du moyen âge ayant été publiés depuis trente ou quarante ans, et la plupart d'entre eux étant accompagnés de lexiques ; — enrichir sobrement la suite abondante des citations d'écrivains modernes que Littré avait réunies ; — mettre enfin les mots qui commencent par les premières lettres de l'alphabet, sur le même pied que les autres : Littré, je l'ai dit, s'est espacé en avançant ; et il faudra, non pas restreindre les articles des derniers volumes, mais donner à ceux du premier volume le même développement qu'aux autres. Il n'y a rien là que de conforme aux vues et au plan de Littré ; il ne semble pas qu'il y ait lieu d'aller plus loin, et de modifier ce plan. Ce qui est désirable, ce qui le deviendra chaque année davantage, c'est une édition revue et mise à jour, et non pas une œuvre nouvelle, différente de celle que le public apprécie si justement.

### III

A deux reprises, M. Gaston Paris a parlé du dictionnaire de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas. Au moment où la première livraison venait de paraître, il a publié dans le *Journal des Savants* (octobre et novembre 1890) une étude approfondie, où il discutait le plan de cet ouvrage. Quand il a eu été terminé, M. Paris en a donné un compte rendu dans deux articles de la *Revue des deux mondes*, des 15 septembre et 15 octobre 1901.

Je n'ai rien à ajouter <sup>(1)</sup> à l'appréciation d'un maître si regretté; en se taisant pour toujours, sa voix n'a pris que plus d'autorité.

On verra plus loin, sur une série de points, les observations que j'ai faites à propos d'un grand nombre d'articles. Ces critiques de détail ne sauraient offusquer le mérite de ce bel ouvrage. Le maniement journalier de ce dictionnaire m'a inspiré pour lui une estime solide et durable, je dirai même, de l'admiration : c'est un sentiment que j'ai eu l'honneur d'exprimer un jour à feu M. Hatzfeld.

#### IV

• Je voudrais qu'on nous donnât l'explication de tous les vieux mots français, de tous ceux au moins que l'on trouve dans les auteurs du 16<sup>e</sup> siècle. J'en rencontre tous les jours que je n'entends pas, et qui ne sont ni dans Nicot, ni dans Monet. Par exemple, je ne trouve dans aucun dictionnaire le mot *timbre*, signifiant *la jambe*, ou *le genou*, ou quelque partie voisine; et cependant je l'ai lu, en ce sens-là, dans un ouvrage <sup>(2)</sup> imprimé l'an 1581.

• *Payer la galatine d'une chose* <sup>(3)</sup> est un proverbe que M. Camus, évêque de Belley, employa dans un livre de controverse. Le ministre qui lui répondit, avoua qu'il ignorait absolument cette phrase. Je ne l'ai trouvée dans aucun lexicon français. Il serait donc nécessaire qu'il y eût des expli-

<sup>(1)</sup> En 1901, dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, tome XXIII, pages 1 à 45, M. Behrens a signalé une source abondante de renseignements, qui a été négligée par les auteurs du dictionnaire Hatzfeld : ce sont les dictionnaires publiés en Allemagne aux 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles.

<sup>(2)</sup> Le *Traité des danses*, de Lambert Daneau. Le passage est donné par Godefroy, et prête à quelque discussion.

<sup>(3)</sup> Galatine n'est pas dans Godefroy.

cations de toutes sortes de mots dans cette espèce d'ouvrages; faute de quoi, il faut passer, en lisant, sur des mots sans les entendre. »

C'est à l'aube du 18<sup>me</sup> siècle, dans une lettre à Mathieu Marais, datée du 14 mars 1701, que Bayle, ce grand précurseur de tant d'idées fécondes, indiquait ainsi un *desideratum* qui ne fut obtenu que deux cents ans plus tard : *Tante molis erat...*!

M. de Montaignon a esquissé en quelques pages trop courtes<sup>(1)</sup> le travail qui a été fait au 18<sup>me</sup> siècle pour remettre au jour quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'ancienne poésie française. Un des studieux amateurs qui y ont coopéré, l'éditeur de la *Dance aux aveugles, et autres poésies du 15<sup>me</sup> siècle* <sup>(2)</sup>, une cinquantaine d'années après Bayle, répétait le même souhait; et parlant dans sa préface du petit vocabulaire qu'il avait mis à la fin de son volume pour faciliter l'intelligence du texte : « Ce vocabulaire, disait-il, peut aider aussi à déchiffrer les vieilles pancartes, que la connaissance de l'histoire ou des intérêts de famille rendent toujours recommandables.

« Quoique ma mémoire vienne de me rendre un assez bon office, j'ai été obligé, faute de secours, d'expliquer seulement par conjecture le peu de mots marqués d'une astérisque, et j'en ai laissé deux ou trois autres aux recherches et à la pénétration des lecteurs. C'est ici véritablement que j'ai senti la nécessité d'un *dictionnaire gaulois*, et quel service rendrait au public celui qui serait assez laborieux pour l'entreprendre. »

<sup>(1)</sup> Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société des anciens textes français, le 27 décembre 1880.

<sup>(2)</sup> Liège, 1748. Quérard et Brunet disent que l'éditeur s'appelait Lambert Douxfrils : on ne sait rien de lui.

Douxfls savait-il que déjà l'entreprise était formée ? Un savant de Paris, La Curne de Sainte-Palaye, s'était attelé à cette laborieuse besogne : il a travaillé toute sa vie à réunir les matériaux d'un dictionnaire du vieux français. En 1756 — il approchait de la soixantaine — il fit paraître le prospectus d'un Glossaire français, qui aurait été destiné à faciliter la lecture des anciens auteurs. L'affaire traina ; et quand il mourut, vingt-cinq ans après, rien n'avait paru.

Une œuvre de ce genre est comme le bateau de Robinson : l'avoir fait, n'est que la moitié du travail : il faut ensuite le lancer à la mer.

C'est La Curne de Sainte-Palaye, dit-on, qui fit commencer l'impression de son dictionnaire ; elle continua après lui, par les soins de Mouchet <sup>(1)</sup>. On a conservé quelques exemplaires d'un premier volume inachevé, qui s'arrête à la page 735 et au mot *asseureté*. A ce compte, l'ouvrage eût été complet en quinze volumes.

Survint la Révolution française : au milieu de cette terrible et sanglante catastrophe, l'impression de ce dictionnaire de l'ancienne langue française fut arrêtée, c'est tout simple. Ce fut le cadet des soucis des contemporains, mais en réalité, une des graves mésaventures que la Révolution a entraînées en si grand nombre. La science française en a souffert pendant trois générations.

Quand un éditeur entreprenant a voulu enfin mettre sous presse l'œuvre du vieil érudit, <sup>(2)</sup> le temps était passé où elle pouvait être un facteur important dans l'étude de l'ancienne langue française, et de la littérature du moyen âge.

<sup>(1)</sup> Georges-Jean Mouchet, 1737-1807, employé au Département des manuscrits de la Bibliothèque.

<sup>(2)</sup> La Curne de Sainte-Palaye. *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*, publié par L. Favre, avec le concours de L. Pajot, Niort et Paris, 1875-1882, 10 volumes in-4°.

En 1870, en parlant des *Glanures lexicologiques* de M. Scheler, d'un travail où ce savant lexicographe avait recueilli des mots inexpliqués ou de sens encore douteux, M. Gaston Paris disait : « La publication de M. Scheler est une véritable humiliation pour la philologie française. On voit se produire en public un fait qui est bien connu en particulier de tous ceux qui font de l'ancien français, à savoir qu'il n'y a pas un texte qui n'offre, même à ceux qui sont le plus familiers avec notre ancienne littérature, des mots inconnus, et souvent énigmatiques. Mais il faut dire que cette *terra incognita* se restreindra singulièrement, le jour où un glossaire, je ne dis pas bon, mais passable, permettra à chacun de nous d'avoir une base pour ses constatations lexicographiques. » (1)

A cette époque, M. Godefroy en France, et M. Adolphe Tobler, en Allemagne, préparaient tous deux la publication d'un dictionnaire du vieux français. Seul, M. Godefroy a réussi à mettre au jour son œuvre, et M. Littré s'est félicité de ce que son compatriote avait « enlevé ainsi à l'érudition allemande, qui s'y préparait allègrement, l'honneur de nous donner, à nous Français, un glossaire de notre vieille langue. » (2)

L'adverbe *allègrement* n'était pas le mot propre. Les dictionnaires définissent *allègre* : dispos, agile ; — prompt à faire ; — qui a de l'entrain. Et voilà justement ce qui a manqué à M. Tobler. On peut croire que le glossaire de notre vieille langue eût été meilleur, s'il eût été rédigé par lui. Toujours est-il que l'ouvrage de M. Godefroy, malgré tous les défauts que M. Darmesteter a signalés (3) avec compé-

(1) *Jahrbuch für englische und romanische Literatur*, IX, 147.

(2) *Etudes et glanures*, page 394.

(3) *Romania*, juillet 1881 ; tome X, pages 420 à 439.

tence, dès l'apparition des premiers fascicules, a comblé enfin une lacune séculaire.

Mais M. Godefroy ne nous a pas donné une œuvre définitive, comme les dictionnaires de l'Académie, de Littré, de Hatzfeld, qui n'appellent que des revisions. C'est un ouvrage tout autre, conçu sur un plan meilleur, qu'on voudrait avoir. Souhaitons que M. Tobler trouve un jeune et distingué collaborateur, qui l'aide à tirer parti de tout son travail inédit, de ces pages où son vaste savoir et son esprit ingénieux ont dû accumuler des milliers de notes précieuses.

*Tantus labor non sit cassus !*



## REMARQUES LEXICOGRAPHIQUES

---

A côté des remarques proprement dites, on trouvera dans ce recueil de simples citations : ce sont des phrases qui m'ont paru utiles à noter pour l'histoire de l'emploi d'un mot, ou à cause de quelque nuance de sens. J'ai signalé les derniers exemples de quelques mots vieillis, et inversement, pour certains mots, des exemples plus anciens que ceux qu'indique le dictionnaire Hatzfeld.

Littre a regretté que beaucoup de mots, dans son dictionnaire, soient restés sans citation ; pour quelques-uns d'entre eux, j'ai glané des exemples qu'il aurait volontiers accueillis, j'imagine, si j'avais pu les lui soumettre. <sup>(1)</sup>

On ne s'étonnera pas de voir que ces remarques sont en plus grand nombre pour les premières lettres de l'alphabet. Littré, et les auteurs du dictionnaire Hatzfeld, en avançant dans leur travail, se sont trouvés peu à peu plus expérimentés ; une fois arrivés au milieu de leur tâche, ils ont su éviter des fautes ou des oublis analogues à ceux qu'ils avaient laissé échapper au commencement.

<sup>(1)</sup> Voir une note de Littré, dans la préface du supplément de son dictionnaire.

**Abîme.** Je ne veux pas révoquer en doute la puissance des abîmes. Je demeure d'accord que les sorciers peuvent donner de l'amour à une femme par divers enchantements, et par la force de quelques simples, dont les démons ont une parfaite connaissance.

(Le Maistre. *Plaidoyer pour un gentilhomme accusé de crimes*. 1634.)

Litré et Hatzfeld disent qu'*abîme* est parfois féminin au XVI<sup>m</sup> siècle. Il en a été de même au dix-septième :

Il fait éclater sa miséricorde jusque dans ces profondes abysmes.

(Sainte Catherine de Gênes. *Purgatoire*, traduction nouvelle, Paris, 1679, page 222.)

**Abonner.** Je crois qu'on s'abonnerait pour que vous voulussiez ne rien dire.

(Lettre de Hennin à Voltaire, 17 février 1770.)

**Abord.** Il ne songeait qu'à la Tartarie : ce qui lui fit prendre le dessein d'aller en Italie et à Rome, comme à l'abord de tout l'univers, et où il espérait trouver quelque facilité de regagner son pays.

(Bossuet. Lettre à M. de Pontchartrain, 6 juin 1703.)

**Aboyer.** Il faut quitter cette hantise folâtre, si cela nuit à la renommée. Mais si, pour l'exercice de piété, pour l'avancement en la dévotion et acheminement au bien éternel, on murmure, on gronde, on calomnie : laissons aboyer les mâtins contre la lune.

(S. François de Sales. *Introduction à la vie dévote*, III, 7.)

**Absolu.** La chasteté, tandis qu'elle est entière, comme elle est es vierges ; ou qu'elle est absolue, es vefves et autres qui sont en estat d'une continence totale.....

(S. François de Sales. *Introduction à la vie dévote*, III, 12 : ébauche manuscrite publiée par Dom Mackey, dans son édition des OEuvres de saint François de Sales, en cours de publication.)

**Abstractif.** Les substantifs *blancheur, bonté, force*, sont des abstractifs : nommant les choses comme modes et simples qualités.

(Girard. *Les vrais principes de la langue française*, V.)

**Abstractivement.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1731.

Il n'y a qu'à se perdre abstractivement dans l'excellence de l'être divin.

(Bossuet. *Instruction sur les états d'oraison*, X, 29.)

**Accent.** Il n'y a proprement dans la langue française qu'une sorte d'accent, qui est l'accent sur la dernière syllabe de chaque mot.

Car encore que dans les mots qui finissent par un *e* muet, l'accent ne soit point sur la dernière syllabe, mais sur la précédente : ce qu'on vient de dire ne laisse pas d'être vrai, parce que la dernière syllabe, qui est muette, n'est alors comptée pour rien. C'est pourquoi dans la poésie française, les vers féminins sont toujours plus longs d'une syllabe, que les masculins.

(Regnier Desmarais. *Traité de la grammaire française*. Des verbes *tenir, venir*, et de leurs composés.)

**Accident.** Littré et Hatzfeld citent l'un et l'autre une phrase de J.-J. Rousseau : Les rayons du soleil enrichissaient de mille accidents ce tableau. *Emile*, I.

Cette phrase se trouve, non pas au premier livre, mais au livre IV d'*Emile*, dans la page qui précède la Profession de foi du vicaire savoyard ; et le texte vrai est celui-ci : Les rayons du soleil levant... enrichissaient de mille accidents de lumière le plus beau tableau dont l'œil humain puisse être frappé.

**Accoissement.** . . . en un aggreable repos, avec un accoysement si parfait qu'il n'y a plus aucun sentiment. . .

(S. François de Sales. *De l'amour de Dieu*, VI, 9.)

Ces réflexions regardent moins l'avantage particulier de madame Guyon que le bien de la paix et l'accoissement des esprits.

(Lettre du duc de Chevreuse à M. Tronson, 16 août 1696.)

**Acérer.** De sa main gauche, elle tenait un cœur enflammé, et de l'autre elle acérait un poignard.

(J.-J. Rousseau. *Œuvres inédites*, publiées par Streckeisen, p. 182.)

**Adagio.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1751.

M. le maréchal de Richelieu trouve que vous avez joué supérieurement, et que jamais action ne lui a fait plus d'impression ; mais il trouve aussi que vous avez un peu trop mis d'*adagio*. Il ne faut pas aller à bride abattue ; mais toute tirade demande à être un peu pressée : c'est un point essentiel.

(Voltaire. Lettre à M<sup>me</sup> Clairon, janvier 1750.)

**Adire.** Déclarant le dit testateur qu'il a toujours adi, ainsi qu'il adit au besoin de nouveau, l'hoirie de François Rousseau son frère. . .

(J.-J. Rousseau. Testament dicté à Chambéry le 27 juin 1737.)

Les dictionnaires n'ont pas le verbe *adire*, mais seulement *adition*, acceptation tacite d'un héritage, d'une succession.

**Adopter.** Les maîtres des généalogies... ont l'art de faire descendre des rois ceux qui en sont aimés, et d'adopter chacun comme il leur plait, en telle race qu'il veuille choisir.

(Voiture. *Eloge du comte-duc d'Olivarès.*)

**Adroit.** Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit; pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée...

(Beaumarchais. *Barbier de Séville*, II, 2.)

Toutefois, contemplant ta taille longue et droite,  
Ta main blanche et polie, et ta personne adroite...

(Ronsard. *Réponse aux injures et calomnies.... Œuvres*, éd. Blanchemain, VII. 104.)

Taille *adroite*, personne *adroite*, sont ici comme l'opposé de *tournure embarrassée et gauche*. Et dans ces vers de Claude de Buttet :

Ce port royal, cette divine adresse,  
Ce large front, ce bel œil ravisseur...

Ce front divin, cet œil étincelant,  
Ce corps gentil, ce beau port, cette adresse...

Tout lui sied bien ; toute grâce et adresse,  
Jointe aux beautés, sont en elle d'accord.

(*Œuvres*, éd. Scheuring, pages 268, 243 et 346.)

*adresse*, de même, a le sens d'*élégance dans la tournure et les manières*.

**Affecter.** Le sens de *rechercher avec ambition* (Litttré) de *rechercher de préférence* (Hatzfeld) me paraît complètement vieilli; et je ne sais pas si on pourrait en citer un exemple autorisé, et plus récent que ces vers où Voltaire parle du cardinal de Fleury :

Le ciel nous envoya, dans ces temps corrompus,  
Le sage et doux pasteur des brebis de Fréjus,  
Econome, sensé, renfermé dans lui-même,  
Et qui n'affecta rien que le pouvoir suprême.

*Épître à Boileau, 1769.*

**Agenouilloir.** Allant par nos maisons, on lui préparait souvent un agenouilloir avec des coussins, au chœur : jamais elle ne s'en voulut servir. « Otez cela, mes sœurs, disait-elle ; où est la pauvreté ? » et s'est toujours agenouillée à plate terre.

(Chaugy. *Vie de sainte Chantal*, III, 14.)

**Agrégation.** Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature : mais quels sont ces individus ? cette pierre est-elle un individu, ou une agrégation d'individus ?

(J.-J. Rousseau. *Profession de foi du vicaire savoyard*, note.)

**Agriffer.**

Un lion cassé de vieillesse,  
Ne pouvant chasser désormais,

Il feint d'être malade, et couché dans son antre.

Pousse un plaintif gémissement.

Les bêtes vont le voir ; et dès que chacune entre,  
Il l'agrippe, il la croque . . .

(Perrault. *Traduction des fables de Faërne*, IV, 15.)

**Aiglat.** Aussi n'est-il (*le Traité de saint François de Sales sur l'Amour de Dieu*) que pour les âmes des-jà fort avancées, pour les aigles, et non pour les aiglats qui barbaillent encore à l'esclat de ceste trop grande lumière.

(C.-A. de Sales. *Vie du bienheureux François de Sales*, VIII.)

— Voir le supplément de Godefroy, au mot *aiglat*, et le dictionnaire de Mistral au mot *barbaia*, bégayer.

**Ains** avait quelquefois le sens de : *et même !*

C'est une erreur, ains une hérésie, de vouloir bannir la vie dévote de . . .

(S. François de Sales. *Introduction à la vie dévote*. I. 3.)

**Ainsi.** *Ainsi comme ainsi.* Cette locution, que ne donnent ni Littré, ni Hatzfeld, est quelquefois employée, et n'est pas nouvelle dans la langue :

Il se fallut résoudre à faire le passage, lequel, ainsi comme ainsi, il lui fallait faire un jour.

(Mathieu. *Histoire de Henri IV*. Livre V, 4<sup>me</sup> n.)

**Air.** Signifie aussi : morceau de poésie destiné à être chanté. Dans les poésies de madame Deshoulières, beaucoup de courts morceaux sont intitulés : *Air*.

Pour sa fille..., elle eût mérité un air avec trois couplets de votre façon, si elle eût paru du temps que vous étiez le grand chansonnier de France.

(Balzac. Lettre à M. de Boisrobert. VI, 49.)

Je pourrai ajouter quelques airs aux divertissements, et surtout à la fin.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 11 juillet 1743.)

**Ajourner. Assigner.** Hatzfeld : *Ajourner*, assigner en justice à un jour déterminé. — *Assigner qqun*, le citer à comparaître à jour fixe devant un magistrat.

Dans le procès de Beaumarchais contre la dame Gozman, on voit que celle-ci avait été *assignée* ; et le premier, *ajourné à comparoir en personne*, pour être tous deux ouïs et interrogés ; et l'arrêt rendu distingue « l'état de décret d'assigné pour être ouï » et « l'état d'ajournement personnel ». Il y avait entre ces deux termes une différence. En quoi consistait-elle, et subsiste-t-elle encore ?

**Alchimille.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1611.

Et cellela, qui les lieux molz retreint,  
Dite Alquimile....

1572. (Peletier, du Mans. *La Savoie*, III, 472.)

**Alerte.** Vous savez que je suis alerte (*que ma jalousie est en éveil*) sur le compère Dangeau.

(Madame de La Fayette. Lettre où elle fait parler un amant jaloux à sa maîtresse ; écrite pour se moquer de ce qu'on appelle *les mots à la mode* ; citée par madame de Montmorency dans une lettre au comte de Bussy, du 1<sup>er</sup> mai 1670.)

Le public est alerte sur les fautes des gens de lettres.

(Voltaire. *Les honnêtetés littéraires*. VI.)

**Algarade.** Le marquis de Montferrat luy faisoit (*au duc de Savoie*) mille esgarades en son pays de Piedmont ; mais il aimoit mieulx plumer le poulcin que se garder d'estre plumé du sacre.

(Bonivard. *Chroniques de Genève*, III, 17.)

Le *Tesoro de las tres linguas*, Genève, 1609, traduit l'esp. *algarada* par tumulte, sédition, vacarme ; et ajoute : Nous disons aussi en français *algarade* ; mais il signifie : affront, huée.

**Allée.** Un nouveau siècle se forme chez les Ibériens. La douane des pensées n'y ferme plus l'allée à la vérité.

(Voltaire. Lettre à d'Alembert, 1<sup>er</sup> mai 1768.)

**Allégoriste.** Les honnêtes gens doivent rembarrer avec vigueur les méchants allégoristes qui trouvent partout des allusions odieuses.

(Voltaire. Lettre à Thieriot, 9 août 1769.)

**Allemand.** ...en compilant bonnement, à l'allemande, et sans me gêner beaucoup sur le choix, une grande quantité de choses.

(Bayle. Lettre à Marais, 2 octobre 1698.)



Il (*le prince royal de Prusse*) a raison de faire des vers français ; car combien de Français font des vers allemands !  
(Voltaire. Lettre à Thieriot, 22 mars 1738.)

**Alluvion.** En Phrise, d'une alluvion, ou inondation, furent submergés plus de cent mille hommes.  
(Paradin. *Chronique de Savoie*, chap. 33°).

**Alpestre.** Hatzfeld : « Emprunté du latin *alpestris* ».  
Ce mot ne vient-il pas plutôt de l'italien *alpestre* ?

**Alpin.** Hatzfeld : « Dérivé de Alpes ».  
Ce mot n'est-il pas emprunté à l'italien *alpino* ?

**Altération.** Un pieux cardinal, à l'égard duquel Dieu m'est témoin que mon cœur n'a jamais ressenti la moindre altération.

(Fénélon. Lettre au père Le Tellier, 12 mars 1711.)

**Ambre.** Hatzfeld : « ambre gris, substance céracée... » On cherche le mot *céracé* ; mais Hatzfeld, qui l'emploie, on vient de le voir, ne lui a pas donné place dans son dictionnaire.

**Ambulatoire.** Hatzfeld : « *Par plaisanterie, figurément* : changeant, mobile. La volonté de l'homme est bien ambulatoire. Regnard. *Distrait*, V, 10. »

C'est par plaisanterie que Regnard a employé *ambulatoire* au sens de *changeant*. Mais avant lui, dans les occasions les plus sérieuses, ce mot se prenait dans le même sens :

S'il advient que le père partage ses biens entre ses enfants, ce n'est pas, dit la Loi, une donation simple, mais une division de volonté dernière. Cet adjectif *dernière* porte en son essence qu'ayant trait au futur, elle soit librement muable, ambulatoire, et sujette à changer, jusqu'au dernier soupir.

(Marion. *Plaidoyers*, XIII.)

**Amenter.** Faites un corps, Messieurs; un corps est toujours respectable. Amentez-vous, et vous serez les maîtres. Je vous parle en républicain; mais aussi il s'agit de la république des lettres.

(Voltaire. Lettre à d'Alembert, 19 janvier 1758.)

**Amirauté.** Au sens 2 de Hatzfeld, ni Hatzfeld ni Littré n'ont d'exemple de ce mot.

On m'ouvre en Russie à deux battants les portes de l'amirauté, des arsenaux, des forteresses et des ports.

(Voltaire. Lettre à madame de Bassewitz, 25 décembre 1761.)

**Analogue.** Qu'entend-il par ce mot grec *analogue*, mis depuis peu à la mode, et qui veut dire : convenable ?

(Voltaire. *Procès de Claustre*.)

**Anastrophe.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1751.

Ces trois premières espèces [*de solécismes*] sont honorées du nom de tropes et de figures par quelques auteurs, qui appellent la première un *pléonasme*, c'est-à-dire une adjec-tion; la seconde une *ellipse*, c'est-à-dire une détraction; la troisième une *anastrophe*, c'est-à-dire une inversion.

1718. (Quintilien. *De l'Institution de l'Orateur*, I, 5; traduction de Géroyn.)

**Anglais.** Ah ! fi, fi, messieurs ! cela est bien vilain. Je dirai comme mes chers compatriotes, quand on leur raconte quelque trait dur et féroce : *cela est bien anglais*.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 21 avril 1766.)

**Anglican.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Bouhours.

Il est dit (*dans les Constitutions ecclésiastiques d'Angle-terre*) que le roi d'Angleterre sera reconnu en tous ses États pour chef de l'Eglise anglicane.

(Davit, *Les Etats, empires et principautés du monde*, éd. de 1613 <sup>(1)</sup>, page 25.)

Gresset (que cite Hatzfeld) et Voltaire, ont employé *anglican* comme synonyme d'*anglais*.

Irais-je, . . . . .

Par une éloquence anglicane

Saper et le trône et l'autel ?

Gresset. *La Chartreuse*.

Mon cher ange, aidez-moi à venger la patrie de l'insolence anglicane. Un de mes amis, ami intime, a broché ce mémoire (*Appel à toutes les nations de l'Europe, ou manifeste au sujet des honneurs du pavillon entre les théâtres de Londres et de Paris*). Je m'intéresse à la gloire de Pierre Corneille plus que jamais.

(Voltaire. Lettre à M. d'Argental, 6 janvier 1761.)

**Anglomane.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1798.

*L'anglomane, ou l'orpheline léguée*, comédie en un acte, en vers, de Saurin, a été représentée pour la première fois le 23 novembre 1772.

**Anglomane.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de d'Alembert, dans *ACAD. Histor.* — *L'Histoire des membres de l'Académie française*, par d'Alembert, a six volumes, dont le premier a paru en 1779, et les cinq autres après la mort de l'auteur. Il ne serait pas facile d'y retrouver un exemple si brièvement indiqué. — C'est dans l'éloge de Marivaux que d'Alembert a employé ce mot.

L'anglomanie est ici une maladie épidémique.

(Piron. Lettre à Maret, 2 août 1769.)

(<sup>1</sup>) J'ai parlé de cette première édition (inconnue aux bibliographes) de l'ouvrage de Davity, dans le *Bulletin de l'Institut genevois*, XXXIV.

**Anoblir. Ennoblir.** Il a été décidé dans la Compagnie qu'*anoblir* est rendre noble; et *ennoblir*, rendre illustre. DOUJAT. — J'appelle *ad majus concilium* sur la distinction prétendue d'*anoblir* et *ennoblir*. Je croy le dernier mauvais. PELLISSON.

(Notes datées de 1673, citées dans les *Cahiers de remarques sur l'orthographe françoise, pour estre examinez par chacun de Messieurs de l'Académie*, publiés en 1863 par Marty-Laveaux, page xxi.)

**Anthologie.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1704.

*Anthologie morale et chrestienne*, par S[imon] G[oulart], S[enlisien]. Genève, 1618.

**Antivermineux.** Ne conviendrait-il pas de lui ôter (à un enfant malade) sa tisane antivermineuse, qui peut l'échauffer ?

(Voltaire. Lettre au docteur Tronchin. *Œuvres*. éd. Molland, XLI, 150.)

**Aoriste.** Voltaire, comme Malherbe, comme l'Académie, dans les premières éditions de son dictionnaire, emploie ce mot pour désigner le passé défini. C'est dans son commentaire sur les tragédies de Corneille, à propos de ces vers du Cid :

Nous partimes cinq cents ; mais par un prompt renfort,  
Nous nous vîmes trois mille en approchant du port.

L'Académie, dit Voltaire, n'a point repris cet endroit, qui consiste à substituer l'aoriste au simple passé. *Je vis, je fis, j'allai, je partis*, ne peut se dire d'une chose faite au jour où l'on parle.... L'Académie ne prononça point sur cette faute, uniquement par la raison que Scudéry ne l'avait pas relevée.

— Pour le dire en passant, que faut-il penser de la règle indiquée par Voltaire ?

**Aparté.** Hatzfeld : EYM. Expression latine : *a parte* (*sua*) de son côté.

Ce mot ne vient-il pas plutôt de l'ital. *a parte*, ou de l'esp. *a parte* ?

**Apostasie.** Hatzfeld : *Par extension*. Action de détester un parti. « Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes » Massillon. *Rechûte*, 2.

Je reproduis, dans tout son développement, le passage cité de Massillon :

« Aussi nous voyons tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres, que ceux qui, après avoir fait quelque temps profession de piété et suivi des routes saintes, se rengagent dans les plaisirs et se rendent au monde et à ses charmes ; il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes et légères. »

Evidemment, il faut lire, dans la définition citée plus haut : action de *désertier* un parti.

**Apostiller.** Hatzfeld : EYM. Composé de *à* et *postille*.

Vous cherchez le mot *postille* dans le dictionnaire Hatzfeld ; il n'y est pas. Quand Hatzfeld écrivait la page 113, où est le verbe *apostiller*, il comptait bien donner *postille* à sa place alphabétique. Mais arrivé aux mots *postiche* et *postillon*, entre lesquels *postille* devait s'intercaler, Hatzfeld a omis ce mot comme inusité, oubliant qu'à la page 113, il l'avait, pour ainsi dire, promis.

La définition que Littré donne de ce mot *postille* (Glose littérale sur l'ancien Testament) paraît trop étroite, à en juger par ce passage d'un écrit du père Garasse :

« Je suis comme l'écho du public, qui vous rendrai fidèlement ce que j'ai entendu, sans y ajouter mes passions en qualité de postilles ou commentaires. »

*Réponse du sieur Hydaspe au sieur de Balzac. Œuvres de Théophile, éd. Alleaume, I, ccvij.*

**Appesantissant.** C'est une rude et appesantissante besogne, d'être commentateur et éditeur; cela ne m'arrivera plus.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 6 février 1762.)

**Apré.** Si j'étais <sup>à</sup>après après les nouvelles, je me plaindrais....

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 7 juillet 1780.)

**Araignée.** Araignée du matin, chagrin; araignée du soir, espoir.

(Mérimee. *Les Mécontents*, scène IX.)

Ce dicton superstitieux a été fait sur le modèle d'un autre, qui est très raisonnable : Rougeur du matin, chagrin; rougeur du soir, espoir. Un proverbe analogue est cité par Littré au mot *pélerin* : Rouge au soir, blanc au matin, c'est la journée du pélerin.

**Arbre.** Hatzfeld donne, aux mots *arbre* et *généalogique*, deux définitions de *arbre généalogique* :

1. figure où l'on représente comme sortant d'un tronc les diverses branches d'une famille;

2. tableau de la généalogie d'une famille, sous la forme d'un arbre dont les premiers parents sont la tige, et les descendants les rameaux.

L'Académie en donne une seule, au mot *arbre* : Figure tracée en forme d'arbre, d'où l'on voit sortir comme d'un tronc, diverses branches de consanguinité, de parenté; — et cette définition est plus complète que celles de Hatzfeld, puisqu'un tableau de 16, 32 ou 64 quartiers, qui est figuré souvent sous forme d'arbre généalogique, en est un selon la définition de l'Académie, et n'en serait pas un, si l'on s'en tenait à celles de Hatzfeld.

**Archéologie.** Aux mots *esthétique* et *monécie*, Hatzfeld, en en donnant l'étymologie, dit fort bien qu'ils ne viennent pas directement du grec, mais du latin moderne. Hatzfeld aurait dû donner de la même manière l'étymologie du mot *archéologie*.

Je ne sais si le livre de Potter, *Archæologia græca*, 2 vol. 1698-99, est le premier où se trouve le mot *archæologia*.

**Archevêché.** Il est difficile à l'esprit humain de renoncer à ses opinions. Il n'y a que l'auteur de *Télémaque* à qui cela soit arrivé. C'est qu'il aime mieux sacrifier le quietisme que son archevêché.

(Voltaire. Lettre à Mairan, 1<sup>re</sup> avril 1741.)

*Archevêché* signifie ici la dignité d'archevêque : sens qui est vieilli selon Littré, et que Hatzfeld n'indique même pas.

**Ardélion.** Je suppose même qu'il (*M. Sabatier*) est un de ces ardélions spirituels, qui se remuent et qui parlent beaucoup trop.

(Fénelon. Lettre à l'abbé de Langeron, 1<sup>re</sup> juillet 1700.)

Je trouve, monsieur, que votre préface est une belle réponse aux ardélions.

(Voltaire. Lettre au marquis Albergati Capacelli, 29 juillet 1765.)

**Aréopage.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Bossuet.

Vray est qu'en toute chose il faut garder un decorum, et en un lieu tel qu'un Aréopage, auquel l'orateur Eschines disoit qu'il n'estoit pas licite de rire.

1614. (Ayrault. *Plaidoyers*, VI.)

**Arien.** Le monde est étonné aujourd'hui de se voir janséniste, comme il le fut autrefois de se voir arien.

(Fénelon. Lettre au père Daubenton, 2 janvier 1714.)

**Arlequinade.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1769.

J'ai annoncé à l'Académie l'Héraclius de Calderon, et je ne doute point qu'elle ne le lise avec plaisir, comme elle a lu l'arlequinade (*la traduction du Jules-César*) de Gilles Shakespeare.

(D'Alembert. Lettre à Voltaire, 25 sept. 1762.)

**Armet.** En faveur de l'étymologie *helm*, on peut citer les noms de famille Guillarme, Guillarmat, Guillarmin, Guillarmod, Guillarmon, Vouillarmet, qui correspondent à Wilhelm (Willahalm).

**Armoisin.** Il y avait en la ville d'Annecy une coutume profane, approchant le temps de carnaval, que les jeunes fripons et débauchés allaient par les rues, baillant aux hommes et aux femmes des bullettes de papier, d'armoisin ou de satin, dans lesquelles étaient écrits les noms des hommes et des femmes, mais principalement des garçons et des filles, que celles-ci appelaient leurs Valentins, et ceux-là leurs Valentines, qu'ils étaient obligés de conduire au bal et de servir tout particulièrement le reste de l'année.

(C. A. de Sales. *Vie de saint François de Sales*, V.)

**Arpent.** L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpents de neige, en 1756.

Voltaire. (*Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire.*)

**Arrière-cousin.** Trente personnes trouvent que je n'ai pas dit assez de bien de leurs arrière-cousins.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 8 septembre 1752.)

Madame Denis embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrière-cousins.

(Voltaire. Lettre à madame de Fontaine, 31 mai 1757.)

**Arrière-grand-père.** Le dictionnaire Hatzfeld, qui omet ce mot à sa place alphabétique, l'emploie aux mots *bisateul* et *immédiatement*.



**Arrière-nièce.** Que nul mariage ne se puisse contracter..... d'oncle à nièce ou arrière-nièce, de tante à neveu ou arrière-neveu, et conséquemment.

(*Ordonnances ecclésiastiques de l'église de Genève*, 1609, chapitre IV.)

Hatzfeld, qui donne les mots *arrière-neveu* et *arrière-petite-nièce*, a omis le mot *arrière-nièce*. Mais le mot se rencontre ailleurs que dans le passage cité : par ex. dans Comenius, *Janua linguarum*, édition de Duez (1661), page 288.

**Arrière-petit-fils.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1701.

Les substitutions font que la prudence du bisaïeul conserve pour l'arrière-petit-fils ce que l'imprudence du père aurait perdu pour son fils.

1637. (Le Maistre. *Plaidoyer pour la substitution de la maison de Chabanes*.)

**Arrière-petite-fille.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1701.

« Vous dites que vous n'approuvez point un mariage entre deux personnes qui sont issues de germain... En vérité, le souvenir du bisaïeul est bien loin, quand l'arrière-petite-fille est présente avec tous ses agréments. »

1683. (Fontenelle. *Lettres du chevalier d'Her*"" , 21.)

**Aspic.** Hatzfeld : EtyM. Du latin *aspis*, *aspidis*. Aspic semble un emprunt du provençal *aspit*.

J'imagine que la terminaison d'*aspic* est venue de *basilic* par allitération, à cause de la phrase biblique souvent citée :

« Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic. » Psaume 90 (91 suivant une autre supputation) au 13<sup>e</sup> verset.

**Astre.** Cette sainte discipline, qui fut si longtemps l'astre et la gloire des Eglises cathédrales.....

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti*.)

**Astreindre.** Nous nous sentions obligés, pour donner des bornes à ses pensées, de l'astreindre (*Fénelon*) par quelque signature.

(Bossuet. *Relation sur le Quétisme*, III, 2.)

**Astrophile.** Voulant donc satisfaire à la curiosité de tous bons compagnons, j'ay revolvé toutes les pantarches des cieulx, calculé les quadratz de la lune, crochetté tout ce que jamais penserent tous les astrophiles.....

(Rabelais. *Pantagrueline pronostication*, préface.)

Quant en pleurant au monde je fu né,  
Trois fois Junon avoit ouï ma mere.  
Lors, de mon sort mon trop curieux pere  
Voulut savoir quel astre étoit tourné.  
  
Un astrophile alors est amené ;  
Il mire, il voit ce que le Ciel veut faire,  
Et consultant l'astrolabe et la sphere,  
Dit : . . . . .

(Claude de Buttet, *Œuvres*, éd. Scheuring, page 232.)

**Austérité.** C'est quelquefois en se servant des moyens les plus simples que Hatzfeld arrive à donner des définitions préférables à celles de Littré. Ainsi Littré définit *austérité* : 1° Manière de vivre rigoureuse à soi-même ; 2° Mortification. — Et il dit plus loin : • On est surtout austère pour soi. • — Mais on l'est quelquefois pour les autres, comme on le voit dans l'un des exemples qu'il cite :

Mais la franchise plait, et non l'austérité.

(Voltaire. *Tancrède*, I, 2.)

et dans tel autre qu'il aurait pu citer aussi :

Le peuple ne peut souffrir ceux qui s'enrichissent ; c'est un genre d'austérité dont rien ne saurait l'engager à se départir.

(Madame de Staël. *Considérations*, I, 19.)

Les définitions de Littré ne vont pas bien à ces deux exemples, tandis que Hatzfeld, en définissant *austérité* : « caractère de ce qui est austère », donne une définition qui leur convient parfaitement, soit qu'on adopte pour *austère* la définition de l'Académie : « sévère, rude », soit qu'on préfère celle de Hatzfeld : « dont rien n'adoucit la rigidité ».

**Autochtone.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Ils (*les Grecs*) aimaient se croire, dans la rigueur du terme, *autochtons*, enfants de la terre qu'ils habitaient.

1745. (Gédoyn. *Œuvres diverses*, page 79.)

**Aveuglement.** Je suis sourde et muette ; ce qui joint à l'aveuglement, me rend, comme vous pouvez juger, d'une agréable société.

(Madame du Deffand. Lettre à Voltaire, 15 mai 1771.)

La vieillesse, l'aveuglement, la surdité sont bien tristes.

(Madame du Deffand. Lettre à Walpole, 3 mai 1779.)

C'est au temps de l'abbé Delille qu'on voit le mot de *cécité* prendre la place d'*aveuglement*.

**Baillement.** Je fais une grande différence entre les *baillements* des voyelles au milieu des mots, et les *baillements* entre les mots, parce que les syllabes d'un mot se prononcent tout de suite, et qu'on doit très souvent, dans le discours soutenu, séparer un peu les mots les uns des autres.

(Voltaire. Lettre à d'Alembert, 19 mars 1770.)

**Baiser.** La loi de Constantin adjuge à la fiancée la moitié des bagues et des choses données à cause des noces, lorsque le mariage ne s'en est pas ensuivi... Cette loi, qui donne cet avantage à la fiancée, en récompense du baiser qui semble avoir effleuré sa pudicité, n'est pas reçue en ce royaume. L'humeur des Français, pleine d'honneur et

de franchise, ne saurait condamner l'usage de ce gracieux compliment. Cette sévérité incivile n'appartient qu'aux Italiens et aux Espagnols.

(Simon d'Olive. *Actions forenses*, III, 4.)

**Balade.** Dans la citation de Palissy que donne Godefroy (VIII, 276) : « Desja les jeux, danses, balades, etc., avoyent presque toutes cessé », *balades* semble synonyme de *danses*.

**Balayer.** La paresse des Espagnols est si grande, qu'on ne les a jamais pu contraindre à balayer devant leurs portes.

(Voiture. *Nouvelles lettres*, lettre 23.)

**Bamboche.** J'ai reçu votre lettre, monsieur, au chevet du lit de mes filles... je vous en aurais remercié sur-le-champ ; mais j'ai voulu en même temps vous marquer les suites de la maladie de mes bamboches.

(Lettre de madame de Verdelin à J.-J. Rousseau, du 26 septembre 1762.)

*Bamboche* a ici le sens d'*enfant*, que les dictionnaires ne donnent pas.

**Banneret.** Voltaire a employé la forme *banderet*, en parlant d'un magistrat bernois, dans une lettre à Bertrand, du 12 septembre 1755.

**Baptistaire.** Madame Geoffrin est réellement une perte ; je ne crois pas qu'elle soit de mon âge ; — *elle était née le 2 juin 1699, et Voltaire en 1694* — mais la mort consulte rarement les extraits baptistaires.

(Voltaire. Lettre à d'Alembert, 22 octobre 1776.)

**Barbouillerie.** J'ai donné à M. le curé de Pomeuse l'audience qu'il souhaitait. Je vous prie de l'encourager à faire juger son affaire avec le curé de Saint-Augustin, et à n'écouter aucun accommodement avec cet homme, qu'abso-

lument je ne veux point à Pomeuse, et qui n'aura jamais à lui proposer que des barbouilleries.

(Bossuet. Lettre à l'abbesse de Farmoutiers, du 26 mai 1695.)

**Bardé**..... des gens de l'Ancien Testament, qui auraient fait scrupule de manger d'un poulet bardé.

(Voltaire. Lettre à madame Denis, 9 septembre 1752.)

**Bas.** A la fin du long historique de ce mot, Littré cite La Boétie : Les bois, les monts, les baisses voies [je vais] tranchant [franchissant les vallées]. *Buisse* est dans ce passage un mot du parler méridional, qui n'a pas été admis dans la langue française. *La Besse, les Besses, les Baisses*, noms de lieu dans les départements de la Corrèze, de la Dordogne, du Puy de Dôme, du Tarn, des Bouches du Rhône et de la Haute-Saône. Voir le dictionnaire de Mistral aux mots *baisso* et *beissau*, et celui de Ducange au mot *bessa*.

**Basilic.** Faites mettre le feu en ce basilic que voyez, près le chasteau guillard. — C'est bien dit, répondit Pantagruel. Faites-moy icy le maistre bombardier venir.

Pantagruel luy commanda mettre feu au basilic, et de fraiches pouldres en tout evenement le recharger.

(Rabelais, IV, 66.)

**Batelage.** Littré : Métier, tour de bateleur. — Hatzfeld : Métier de bateleur. — Hatzfeld aurait dû laisser le mot *tour*, qui était utile et à sa place.

Les trois premiers actes (de *Rome sauvée*) sont absolument changés. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année.

(Voltaire. Lettre au duc de Richelieu, 13 novembre 1751.)

**Batelet.** Je serais déjà chez vous, par le coche ou par les batelets, sans la lettre que M. Thieriot m'a écrite.

(Voltaire. Lettre à madame de Bernières, 27 juin 1725.)

**Batz.** Petite monnaie suisse et allemande, valant environ trois sous. Les premiers batz furent frappés en Suisse au XV<sup>me</sup> siècle; les derniers y furent démonétisés en 1848.

On donne plus aisément trois baches qu'un louis d'or.

(Voltaire. Lettre à MM. Cramer, 26 déc. 1755.)

Après avoir déjeuné le matin et compté avec l'hôte, je voulus pour sept batz, à quoi montait ma dépense, lui laisser ma veste en gage.

(J.-J. Rousseau. *Confessions*, IV.)

Vous avez un louis d'or; vous me dites : *Mettons nos louis d'or ensemble*. Je sais que je n'ai pas un louis d'or, mais seulement une pièce de trois baches, et je dis non.

(Lettre de Sainte-Beuve à Juste Olivier, citée dans les *Œuvres choisies* de celui-ci. I. cvj.)

**Bavardage.** Hatzfeld : Mot de la fin du XVIII<sup>me</sup> siècle. — J. de Maistre (*Soirées de Saint-Petersbourg*, second entretien, note 33) dit que madame de Sévigné a souligné le mot *bavardage* dans une lettre du 11 décembre 1693. Mais je ne trouve pas de lettre à cette date dans l'édition Hachette, dont le lexique n'indique que *bavarderie* (lettre du 18 novembre 1676).

**Bavarderie.** Je ferais mieux, madame, de réprimer ma bavarderie.

(Voltaire. Lettre à l'impératrice Catherine, du 18 octobre 1775.)

**Bétilles.** On ne doit jamais permettre de travailler aux bétilles les dimanches et fêtes.

(Fénélon. Lettre à une supérieure de religieuses, sans date.)

**Beau.** Hatzfeld. Avoir beau, avoir l'occasion favorable.  
A beau mentir qui vient de loin.

Ce sens n'a-t-il pas vieilli ? Il est resté dans ce proverbe ; mais ailleurs, si on se servait de l'expression *avoir beau* en la prenant dans ce sens, il me semble qu'un malentendu en naîtrait aussitôt.

**Beau-père.** Qu'il y ait des circonstances moins propices que d'autres à l'invention et à la conservation en fait de mots, on n'en saurait douter, quand on voit nos bons aïeux, après avoir laissé perdre les mots latins, si utiles pour les relations domestiques, de *socer*, *socrus*, *vitricus*, *noverca*, *privignus*, *privigna*, ne rien trouver de mieux pour les remplacer que les sots euphémismes de *beau-père*, *belle-mère*, *beau-fils*, *belle-fille*, sans distinguer entre des modes d'alliance que le latin distingue avec raison. Voilà une défectuosité de naissance ou de bas âge, destinée à durer autant que la langue.

(Cournot. *Matérialisme, vitalisme, rationalisme*. Page 201.)

**Béguinage.** Ils appellent ici béguinages certaines sociétés de religieuses. On y voit jusqu'à onze cents filles logées ensemble, qui ne font point de vœu, qui vont par la ville quand il leur plaît, qui reçoivent dans leurs chambres les visites des hommes, et qui sont libres autant qu'on le peut être, sans que parmi elles on sache que jusqu'ici il soit arrivé la moindre galanterie, ni le moindre désordre scandaleux.

(Le Pays. *Amitiés, Amours et Amourettes*. Relation d'un voyage de Flandre.)

**Beloce.** • Ce mot, dit Littré, confiné aujourd'hui dans la Normandie.... • Il est employé aussi dans la Suisse romande. Voir Humbert, *Glossaire genevois* ; Bridel, *Glossaire du patois de la Suisse romande*, etc.

**Bénédictin.** Je travaille comme un Bénédictin.

(Voltaire. Lettre au duc de Richelieu, 31 août 1751.)

Il est intéressant de remarquer que c'est Voltaire qui le premier a employé *bénédictin* dans le sens élogieux qui est banal aujourd'hui; et le fait que c'est un éloge qu'il s'adressait à lui-même, ne diminue pas la valeur de cette remarque.

**Benêt, claudé, nicodème.** Hatzfeld fait dériver *benêt* du mot *benedictus* et non pas du nom *Benedictus*, Benoit; dans *claudé*, il voit une allusion au mari de Messaline; dans *nicodème*, le souvenir d'un personnage d'un mystère qui reste à trouver. Mais les simples noms propres prennent quelquefois un sens de moquerie. Voir le *Glossaire genevois* de Humbert aux mots *diozet* et *jeannette*.

**Bengali.** Hatzfeld: Ex. le plus ancien, de 1835.

Des bengalis... faisaient entendre sur leurs nids leurs doux concerts.

(Bernardin de Saint-Pierre. *La chaumière indienne*.)

**Biaiséur.** Le parti qui plaît aux honnêtes gens est celui de la franchise et la simplicité.... Peut-être qu'en suivant cette maxime, on ne sera pas heureux en tout; et les biaisés, le sont-ils ?

(Méré. *Quatrième conversation avec le maréchal de Clérambaut*.)

**Bibliothèque.** Ce mot avait autrefois le sens de *Revue*. La *Bibliothèque universelle et historique* de Jean Le Clerc commença à paraître à Amsterdam en 1686. Ce sens n'est pas entièrement hors d'usage : *Bibliothèque universelle*. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*.

**Bilingue.** Hatzfeld : Néologisme.

Bon pour les bilingues, pour ceux qui parlent autrement en particulier qu'en public.



1618 (Turretini. *Défense de la fidélité des traductions de la sainte Bible, faites à Genève*. Réponse à la préface de Coton. Sur le chapitre XIII.)

**Biribi.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, du 1<sup>er</sup> juillet 1739.

J'ai fait la sottise de perdre douze mille francs au biribi.

(Voltaire. Lettre à Cideville, 3 septembre 1732.)

**Blason.** Le blason est moins que rien ; mais aussi on le peut apprendre en peu de temps.

(Bossuet. Lettre à madame d'Albert de Luynes, 30 septembre 1695.)

**Bluet.** Dans les mots bluet, bluette, fluet, fluide, cruel, grauau, truand, Hatzfeld tient *u* pour une voyelle ; en sorte que, même en prose, blu, flu, cru, gru, tru, comptent pour une syllabe distincte ; tandis que dans duel, leur, muet, puant, puer, tuer, Hatzfeld tient *u* pour une consonne ; en sorte que chacun de ces mots, en prose, ne compte que pour une syllabe.

De même, brouet a deux syllabes, prouesse en a trois ; et couard, rouet n'en ont qu'une seule (en prose) d'après Hatzfeld.

Mais dans le mot buée, Hatzfeld tient *u* pour une voyelle ; et dans nuée, *u* est consonne d'après lui. Bu dans buée est, même en prose, une syllabe distincte ; et non pas nu dans nuée. — Je ne comprends pas sur quoi s'appuie cette différence. Est-ce une simple inadvertance ? Ou bien Hatzfeld, en avançant dans son œuvre, aurait-il changé d'avis ?

**Bon :** qui est du bon parti :

Il est à craindre que de bons cardinaux ne viennent à mourir.

(Bossuet. Lettre à sa sœur, 21 déc. 1698.)

*Etre des bons N* (N étant un nom de famille), appartenir à

la famille qui est la plus distinguée, qui est hors de pair parmi toutes celles qui portent le même nom.

Un abbé irlandais, qui se disait de l'ancienne maison de M<sup>me</sup>, s'associa avec un Ecossais, nommé Ramsai, qui se disait aussi un des bons Ramsai...

(Voltaire, *Ode sur l'Ingratitude*, note.)

Un sur mille : c'est à peu près le nombre de la bonne compagnie.

(Voltaire. Lettre à d'Alembert, 3 avril 1765.)

Ce n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire, c'est le bon bourgeois, c'est l'habitant des villes.

(Voltaire. Lettre à Damilaville, 1<sup>er</sup> avril 1766.)

**Bord.** Dans ce vers de Boileau :

L'honneur est comme une Ile escarpée et sans bords

*bord* a le sens de : rivage où l'on peut aborder. Je ne connais pas d'autre exemple de ce sens.

**Boréal.** Il y a déjà du temps que l'on a quelque connaissance d'une certaine lumière particulière aux pays fort septentrionaux, tels que la Norvège ou l'Islande. M. Gassendi l'a nommée aurore boréale.

(Histoire de l'Académie royale des sciences. 1716. *Sur une lumière septentrionale.*)

**Bourgade.** Hatzfeld : Emprunté de l'italien *borgata*, même sens.

Pourquoi l'italien au lieu du provençal, qui est tout indiqué, puisque Bourgade (ou la Bourgade) est le nom de quinze localités disséminées dans le Midi de la France ?

**Brachistochrone.** Ce mot ne vient pas directement du grec, comme le dit Hatzfeld ; il vient du latin moderne *brachistochrona*.

Les *Acta eruditorum* de Leipzig, au mois de mai 1697,

annonçaient : *Johannis Bernoulli solutio problematis a se in actis 1696 propositi, de invenienda linea brachistochrona.*

**Brahmane.** Ce n'est pas seulement Chapelain qui emploie la forme *bramin* ; on la trouve chez La Fontaine (*La souris métamorphosée en femme*) et Fénelon (*Fable 19<sup>e</sup>, les deux souris*).

**Brallard.** Hatzfeld : XVII<sup>e</sup> s. Voir à l'article.

Mais dans l'article on ne voit rien qui soit du XVII<sup>e</sup> siècle. En revanche, dans le dictionnaire de Littré, il y a une citation de La Fontaine, que sans doute la rédaction du dictionnaire Hatzfeld se proposait de reproduire : un accident l'aura fait disparaître.

**Brandevin.** Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1751.

Monsieur \*\*\* s'est trompé dans l'étymologie qu'il a donnée de brandevin dans ses Remarques. Ce mot vient de brand-win, qui en flamand signifie vin brûlé.

(*Euretiriana*. 1698.)

Le brandevin, qu'ils ont soin d'avaler avant que de se mettre en marche, peut aussi contribuer à les étourdir.

1725. (Muralt. *Lettres sur les Anglais*, III.)

**Brandi.** Hatzfeld : *Vieilli*. Vif. (Usité seulement dans l'expression : tout brandi.)

Je crois que *tout brandi* signifie : tenu debout comme un cierge. C'est un sens qu'autorise le passage de Scarron, cité par Hatzfeld, — je le reproduis plus au long — et qui me paraît exigé par la phrase de Voltaire que je cite ensuite.

On ne put l'empêcher (*Ragotin*) de joindre la grande servante, qu'il ne put empêcher aussi de lui donner un grand coup sur la tête. Il en fit trois pas en arrière ; mais c'eût été reculer pour mieux sauter, si l'Olive ne l'eût retenu par ses chausses, comme il allait s'élancer contre sa redoutable

ennemie. L'effort qu'il fit, quoique vain, fut fort violent; la ceinture de ses chausses s'en rompit, et le silence aussi de l'assemblée, qui se mit à rire. Le seul Ragotin n'avait pas envie de rire; et sa colère s'était tournée vers l'Olive qui, s'en sentant injurié, le prit tout brandi, comme on dit à Paris, le jeta sur le lit que faisait la servante...

(Scarron. *Roman comique* II, 7.)

De grands carreaux de vitre, à travers lesquels vous passerez (*passeriez*?) toute brandie.

(Voltaire. Lettre à madame de Champhonin, 1734.)

**Bras.** On ne parle et l'on n'entend autre chose ici que comédie. On répète un rôle, d'un côté: on fait les beaux bras, de l'autre; on essaie des habits...

(Lettre de Mlle d'Elle à M. de Valory, dans les *Mémoires* de Mme d'Epinay.)

« Faire les beaux bras: affecter les belles manières ». dit Hatzfeld. N'est-ce pas plutôt prendre des poses, se pavaner, en personne qui se sait belle et qui se plaît à parader ?

**Brave.** Brave se 'refere plus tost aux habillemens qu'à l'esprit.

(Ronsard. *Epître au lecteur*, 1564. Œuvres, éd. Blanchemain, VII. 148.)

Il y eut beaucoup de coups de poing donnés en Allemagne pour ces braves querelles...

(Voltaire. *Sottise des deux parts*.)

**Brésil.** Elles (*les femmes hollandaises*) coinmandent aux hommes en véritables maîtresses; et ils leur sont si soumis, que jusqu'à cette heure, il ne s'est pas entendu dire qu'en Hollande un mari ait donné un soufflet à sa femme. Si cet emportement arrivait à quelqu'un, quand même il aurait rai-

son, on l'enverrait scier du brésil pour trois ou quatre années.

(Le Pays. *Amitiés, amours et amourettes*. Relation d'un voyage d'Hollande.)

**Brunâtre.** Hatzfeld : Néologisme.

Le rouge a sous soy la couleur de Roy, ou jaune brunâtre.

1661. (Comenius. *Janua linguarum*, éd. de Duez, page 146.)

**Cabaliste.** Il a accompagné cette violente action d'un sermon, dans lequel il a traité ces pauvres persécutées de vierges folles, de cabalistes, et de révoltées.

(Patru. *Plaidoyer pour madame de Guenegaud*.)

**Cadeau.** Voltaire encore a employé ce mot dans le sens de divertissement offert à une dame :

CONSTANCE

Non, je ne comprends pas  
Les contrariétés qui s'offrent à ma vue :  
Cette rusticité du seigneur du château,  
Et ce goût si noble, si beau,  
D'une fête si prompte et si bien entendue !

MORILLO

Eh bien donc ! Notre tante approuve mon cadeau ?

LÉONOR

Il me paraît brillant, fort heureux et nouveau.

(*La Princesse de Navarre*, I. 6.)

**Cadenas.** Elle (*la supérieure d'un couvent*) a quantité de vaisselle d'argent, jusqu'à une bassinoire, une coupe, une soucoupe, une cuiller et une fourchette de vermeil doré : il ne lui manque qu'un cadenas pour faire en toutes façons la princesse.

(Patru. *Plaidoyer pour madame de Guenegaud*.)

**Cailleter.** Les femmes sont faites pour cailleter, et les hommes pour en rire.

(Rousseau. Lettre à DuPeyrou, 19 juillet 1766.)

**Canarder.** J'ai un bon ami parmi ceux qui s'exposent tous les jours à être canardés par les Corses.

(Voltaire. Lettre à M. de Wargemont, 18 octobre 1768.)

**Canevas.** J'approuverais fort la méthode de ceux qui bouchent les jours de leurs serres avec du canevas, et dans le froid extrême, avec des volets de paille ou de roseau par dessus le canevas.

(Buffon. *La statique des végétaux*, de Hales, trad. de l'anglais. Chap. VII.)

**Cantabile.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1776.

Dans les *cantabile*, le musicien laisse à un grand chanteur un libre exercice de son goût et de son talent ; il se contente de lui indiquer les intervalles principaux d'un beau chant.

1757. (Diderot. *Entretien sur le fils naturel*. Œuvres, éd. Tourneux. VII, 105.)

**Capelan.** Cet homme (*Mgr Biord, prince-évêque de Genève*) écrivit au roi de France ; il le pria de lui faire le plaisir de chasser un vieillard de soixante-quinze ans, et très malade, de la propre maison qu'il avait fait bâtir, des champs qu'il avait fait défricher... Le roi trouva la proposition très malhonnête et peu chrétienne, et le fit dire au capelan.

(Voltaire. *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*.)

Savez-vous que frère Berthier a pensé être instituteur des enfants de France ? Heureusement ce ridicule choix n'a pas eu lieu. Voilà en effet un plaisant instituteur qu'un capelan sans philosophie, sans goût, sans connaissance des hom-

mes ! Si on le faisait balayeur de la bibliothèque du Roi, je le trouverais mieux placé.

(D'Alembert. Lettre à Voltaire, 8 septembre 1762.)

Hatzfeld définit *capelan* : Prêtre besogneux. La définition de Littré (Prêtre... dont on parle avec mépris) concorde mieux avec ces exemples.

**Capucinade.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, tiré du second livre des *Confessions* de Rousseau, écrit en 1766, et publié en 1782. Mais Littré avait cité un exemple antérieur :

C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

1724. (Lesage. *Gil Blas*, VII, 4.)

**Capucinière.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1798.

Je vois Rousseau tourner tout autour d'une capucinière où il se fourrera quelqu'un de ces matins..., c'est un homme excessif, qui est ballotté de l'athéisme au baptême des cloches.

(Diderot. Lettre à Mlle Volland, 25 juillet 1762.)

**Caraque.** Si les vents ont porté briser contre la côte de Guyenne les caragues qui se devaient décharger dans Lisbonne...

(Voiture : *Eloge du comte-duc d'Olivarès*.)

**Carreau.** Hatzfeld : « Dans les cartes à jouer, carreau rouge qui sert de marque distinctive à un certain groupe de cartes. *Locution proverbiale.* Dicton fondé uniquement sur l'assonance : Qui garde carreau (*pour le dernier coup*) n'est jamais capot. *Dans le même sens* : Se garder, être gardé, avoir garde à carreau ; *et figurément* : avoir quelque expérience, quelque ressource en réserve pour sortir d'affaires. »

Dans une longue chanson patoise, *les Cris de Genève*, je relève ces vers :

Vers 120. Terivo à caro,

Vers 121. Pregni garde û boi !

c'est-à-dire : tirez-vous de côté ou en arrière ; prenez garde au bois qu'on porte ou qu'on transporte dans la rue. — Et j'imagine que la locution : se garder à carreau, n'a pas du tout son origine dans le jeu de cartes, et qu'elle veut dire : se bien garder, sur les côtés et sur ses derrières aussi bien que par devant. — Il faudrait trouver d'autres exemples.

**Casemater.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1771.

Les plus grandes forteresses, maçonnées, casematées et minées, ne coûtent pas aussi cher aux princes qui les prennent, que ce méchant retranchement aux Brandebourgeois.

1751. (Frédéric II. *Mémoires de Brandebourg*, à l'année 1677.)

**Catachrèse.** Fréron vit encore ; il n'y a que ses ouvrages qui soient morts ; et quand on a dit de lui qu'il est ivre-mort presque tous les jours, c'est par catachrèse.

(Voltaire. *La Défense de mon oncle*, chap. V.)

**Catéchèse.** Littré : Instruction orale. — Hatzfeld : Enseignement oral.

Zoroastre était beaucoup plus ancien [*que Sanchoniaton*], et ses livres étaient la catéchèse des Persans.

(Voltaire. *La Défense de mon oncle*, chap. XXI.)

**Cautèle.** Saint-Evremond, dans son *Épître à madame Hervart*, l'appelle une *nouvelle Eve*, et ajoute :

Elle aurait peu craint la cautèle  
Du serpent, du fin séducteur.

*Cautèle* a ici le sens de *manège tortueux*. Les définitions de Littré : « précaution mêlée de défiance et de ruse », et de Hatzfeld : « défiance prudente », sont trop étroites, puisqu'elles semblent indiquer que le personnage cauteleux se borne à la défensive.



**Cavagnole.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1771.

On croirait que le jeu console :  
Mais l'Ennui vient, à pas comptés,  
A la table d'un cavagnole,  
S'asseoir entre des Majestés.

(Voltaire. *Stances à la princesse Ulrique de Prusse*. Il en parle dans une lettre à d'Argental, du 14 février 1748, et dit qu'elles avaient été écrites « il y a plus d'un an ».)

**Céladon.** Les céladons ne connaissent les rivières que pour s'y jeter de désespoir.

(Fontenelle. *Lettres du chevalier d'Her\*\*\**, 37.)

**Cendré.** Hatzfeld : Dérivé de *cendre*, sur le modèle du latin *cinereus*.

Mais *cendré* est formé de *cendre* comme azuré d'azur, camphré de camphre, cuivré de cuivre, givré de givre, membré de membre, mitré de mitre. Et *-é*, dans tous ces mots, n'est pas le latin *-eus*, c'est le latin *-atus*. Au mot *pourpré*, Hatzfeld dit : Cp. le latin *purpuratus*.

**Certain.** A quel âge commence-t-on à avoir *un certain âge* ?

Plus vous avez de talent, monsieur, plus vous devez sentir que vous avez d'ennemis et de jaloux. Fermez-leur donc la bouche pour jamais, par une conduite digne d'un homme sage, et d'un homme qui a déjà acquis un certain âge.

(Lettre du lieutenant de police à Voltaire, 2 mars 1735.)

A la date de cette lettre, Voltaire n'avait que quarante ans.

**Chacun, chacune.** Acad. : Pronom indéfini, sans pluriel. — Littré : *Chacun* n'a pas de pluriel.

Les preuves de l'écriture sont convaincantes par elles-mêmes ; celles de la tradition ne le sont pas moins ; et

encore que chacune à part puissent subsister par leur propre force, elles se prêtent la main, et se donnent un mutuel secours.

(Bossuet. *Défense de la tradition et des saints Pères*. II. 6.)

**Changer.** Les choses sont bien changées de ce que vous les avez vues.

(Voltaire. Lettre à Colini, 29 déc. 1760.)

**Chapelet.** Si une fille, soit de la ville ou du pays, estoit si mal sage et avoit si peu soin de son honneur, que de se laisser desbaucher à un homme marié, le sçachant estre tel. sous esperance de tirer de lui beaucoup pour son chapelet : l'homme qui aura fait cela ne sera tenu de luy bailler autre, pour la défloration, qu'une paire de souliers. Et seront en outre tous deux chastiez comme adulteres, à forme de la Loy.

(*Lois et ordonnances du Consistoire de la ville de Berne*, 1640, page 31.)

**Charité.** Quand Hue vit son frere gesir à terre navré, il s'adressa à Charlot et l'occist. Les traittres s'esbahirent quand ilz virent Charlot occis, sy aviserent quel mensonge ilz pourroient controuver pour donner la carité de che fait à Hue de Bordiaux.

(*Romania*, XXIX, 213.)

Le français moderne dit : *prêter* une charité à.....

**Charpenter.** Le Grand Duc de Moscovie.... a assez de génie pour les mathématiques..... mais du reste, quels travers d'esprit ! Il ne se plaît guères qu'à charpenter, et il passe des jours entiers à travailler, comme un ouvrier, à la construction des vaisseaux ; on le voit aux ateliers, comme le plus vil manœuvre.

(Bayle. Lettre à M<sup>me</sup>, 28 novembre 1697.)

Ce passage curieux est fait pour nous engager à la retenue, dans les jugements que nous autres critiques et hommes de cabinet, qui tenons Bayle pour un de nos maîtres, nous portons sur les hommes d'action et de gouvernement.

**Châtain.** Il avait les cheveux et la barbe d'un châtain obscur.

(Bouhours. *Vie de saint François Xavier*, VI.)

**Chêmer.**

Comme un enfant, de langueur il se chesme.

(Regnier-Desmarais. *Poésies : Les biens et les maux du mariage*, IV.)

**Chênevière.** Voltaire a employé le masculin *chenevier* : c'est une forme savoyarde.

.....ne jouissant que d'un petit jardin et chenevier, qu'on a tout dévasté.

(Lettre à M. Fabry, 1<sup>er</sup> juillet, 1767.)

**Chevalerie.** Quoique vous soyez née de l'ancienne chevalerie, vous ne voulez pas que le reste du monde soit esclave.

(Voltaire. Lettre à M<sup>me</sup> de Saint-Julien, 17 avril 1776.)

**Chevaucher.** Au sens figuré, l'Académie, Littré et Hatzfeld sont d'accord à donner pour définition : *se croiser*. On peut en donner une autre : *avoir, pour ainsi dire, une jambe d'un côté, et une jambe de l'autre*. Il y a plusieurs branches de nos connaissances qui chevauchent sur la limite de deux facultés universitaires. Ainsi la médecine légale (Facultés de Médecine et de Droit) et l'histoire des religions (Faculté des Lettres et de Théologie.)

**Chiffon....** ne pas négliger de couper les branches chiffonnées et inutiles qui consomment une grande quantité de sève.

(Buffon. *La statique des végétaux*, de Hales, trad. de l'anglais. Chapitre VIII.)

**Chorévêque.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1694.

L'office des chorévêques, auxquels les doyens ruraux ont succédé, était de veiller sur les paroisses de la campagne.

1634. (Lemaistre. *Plaidoyer pour les droits des doyens ruraux.*)

**Chouan.** Je copie la définition du dictionnaire Hatzfeld :

1° *Dialect.* Le moyen duc, sorte de hibou. 2° *Fig.* Nom donné aux défenseurs de la royauté, pendant la Révolution.

Ainsi le nom de chouan aurait été donné par métaphore aux royalistes, parce qu'ils étaient, aux yeux de leurs adversaires, des espèces d'oiseaux de nuit. Mais je lis dans un opuscule de M. Maurice Tourneux : *Les sources bibliographiques de l'histoire de la Révolution française*, Paris, 1898, page 58 : « La *chouannerie* a eu pour parrain un ancien faux-saunier ou contrebandier, nommé Cottereau, et surnommé Jean *Chouan* qui périt d'ailleurs dès 1792, et que rien ne recommandait à la célébrité posthume qui l'attendait. »

**Chrestomathie.** Même observation que pour *archéologie* (voir ce mot). Je ne sais si les ouvrages de Harless : *Chrestomathia græca poetica*, 1768, et *Chrestomathia latina poetica*, 1770, sont les premiers où se trouve le mot *chrestomathia*.

**Christ.** D'après l'Académie et Hatzfeld, les protestants sont seuls à dire : Christ, sans article. Ce n'est chez eux qu'un archaïsme. Les catholiques, au 16<sup>me</sup> siècle, et La Fontaine encore, au 17<sup>me</sup>, disaient : Christ, sans article.

En Saxe je l'ay veue (*cette secte*) en mes jours commencer,  
Non comme Christ la sienne ; ains par fraude et puissance,  
Dessous un apostat elle prit sa naissance.

(Ronsard. *Response aux calomnies des prédicans*. Œuvres,  
éd. Blanchemain, VII, 132.)

En me moquant de lui, je me moque de Christ ?

... l'Eglise

Que vous nommez contraire à l'Eglise de Christ

(Du Bellay. *Les Regrets*. Réponse de l'auteur au sonnet  
d'un quidam.)

De même, Jodelle, dans les *Sonnets contre les ministres de  
la nouvelle opinion* :

Des nations que Christ à son saint nom soumet,

(XVII<sup>m</sup>)

Est-ce suivre de Christ et pour Christ le martyre ?

(XXXI<sup>m</sup>)

L'éternité que Christ en l'Eglise a promise,

(XXXV<sup>m</sup>)

.....avant qu'un saint Concile

Réunisse de Christ les membres différents.

(XXXVI<sup>m</sup>)

Les promesses ont esté dites a Abraham, dict saint Pol,  
et a sa semence. Il n'est pas dict : *ses semences*, comme en  
plusieurs, mais comm' en une : *et a ta semence*, qui est Christ.

(S. François de Sales. Œuvres, éd. de dom Mackey, I,  
151.)

.....le serpent dont Christ est le vainqueur.....

Quitte, quitte ces lieux où Christ n'habite pas.

(La Fontaine. *Poème de la Captivité de saint Malc*, vers  
16 et 380.)

**Circonstancier.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de  
1782.

..... Voilà donc sept parties constructives, ou sept différentes fonctions que les mots doivent remplir dans l'harmonie de la phrase. Donnons maintenant à ces parties constructives des noms convenables :

Ce qu'on emploie à exposer la manière, le temps, le lieu, et les différentes circonstances dont on assaisonne l'attribution, gardera le nom de circonstanciel, puisque toutes choses y paraissent d'un air de circonstance.

1747. (Girard. *Les vrais principes de la langue française*. III.)

Cette dame, monsieur, ne parut pas trop contente des nouveaux mots de *subjectif*, *objectif*, *circonstanciel*, etc.

(Dumarsais. *Lettres à l'auteur des Vrais principes de la langue française*. Œuvres, III, page 323.)

**Civilisation.** Il ne faut flatter personne, pas même son pays ; cependant je crois qu'on peut dire sans flatterie que la France a été le centre, le foyer de la civilisation de l'Europe. Il serait excessif de prétendre qu'elle ait marché toujours, dans toutes les directions, à la tête des nations...

(Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, 1<sup>re</sup> leçon, 18 avril 1828.)

La phrase souvent répétée : marcher à la tête de la civilisation, a son origine là, semble-t-il.

**Club.** Ce mot est un peu antérieur à 1789, comme le prouve une lettre sans date — mais publiée en 1788 — adressée à Henri Meister :

Vous voilà donc fatigué de la sécheresse et de l'ennui de votre club, de ce club où l'on était si impatient d'entrer. Eh bien ! lisez mon projet.....

(Œuvres du marquis de Villette, 1788. Page 211.)

**Cœur.** Littré : « 8° Ces deux personnes ne font qu'un cœur et qu'une âme, elles sont liées par la plus étroite

affection. Les deux princesses ne furent plus qu'un même cœur. BOSSUET. *Anne de Gonzague.* »

L'expression que Littré mentionne se retrouve plus complètement dans une phrase de Fénelon, dont les derniers mots en indiquent l'origine biblique (*Actes des apôtres*, IV, 32.)

Elles (*les religieuses*) ne doivent faire toutes ensemble qu'un cœur et qu'une âme, comme les premiers fidèles.

(*Lettre à une supérieure de religieuses*, sans date.)

**Cogner.** Dans ce trou, j'ai fait entrer, à coups de marteau, une forte et solide cheville de bois ; après l'avoir cognée.....

(Buffon. *La statique des végétaux*, de Hales, trad. de l'anglais. Appendice, 33.)

**Cohober.** Dans le feu de l'adolescence, les esprits vivifiants retenus et cohobés dans son sang (*le sang d'Emile*) portent à son jeune cœur une chaleur qui brille dans ses regards.

(J.-J. Rousseau. *Emile*, livre III.)

**Collocatif.** L'abbé Girard emploie ce mot dans *les vrais Principes de la langue française* (1747) au chapitre des Prépositions :

• Les collocatives, au nombre de huit, sont *chez, dans, sous, sur, devant, derrière, parmi, vers*. Elles servent toutes à indiquer un rapport de place ; mais chacune a de plus une idée accessoire qui la distingue.

• *A* est collocative lorsqu'elle indique le lieu ou la place : demeurer à Paris, se placer à la tête, etc. *En* est collocative dans ces exemples : dîner en ville, être en prison, etc. »

**Commandite.** Hatzfeld : Dérivé de l'ancien français *command*

De l'ital. *accomandita*, à ce qu'il me semble.

**Commémoraison, commémoratif.** Hatzfeld : Dérivés de *commémorer*, mot qui a été omis à sa place, un peu plus loin, et qui est d'ailleurs, d'après Littré, un néologisme, dont les anciens mots qui datent des 14<sup>me</sup> et 16<sup>me</sup> siècles, ne peuvent pas dériver.

**Commenter.** A été employé comme verbe intransitif : On commençait dès lors à commenter sur les articles : on les tournait, on les expliquait à sa mode.

(Bossuet. *Relation sur le Quétisme*, V, 1.)

**Comparoir.** Dans trois jours, je m'irai mettre entre vos mains, pieds et poings liés, afin que vous me le fassiez comparoir aussi chèrement que je l'ai desservi, et que vous donniez en moi un exemple qui fasse à l'avenir trembler tous les ingrats.

(Voiture. Lettre à la marquise de Vardes.)

Je crois que *comparoir* est ici pour *comperer*, et que Voiture a voulu dire : que vous me le fassiez payer aussi cher que je l'ai mérité. — Peut-être n'y a-t-il là qu'une faute d'impression qui, de la première édition, a passé dans toutes les autres.

**Compatible.** • Absolument, dit Littré, *compatible* ne se dit qu'au pluriel, ou, au singulier, avec quelque mot qui ait un sens collectif. »

On fera bien de se conformer à cette règle ; toujours est-il que Voltaire l'a enfreinte, par plaisanterie sans doute, et en profitant de la liberté du style épistolaire :

« Vous m'avez laissé ignorer la bonne plaisanterie de la grand' chambre, qui voulait députer à l'infant, et empêcher qu'aucun conseiller du Parlement connût jamais les intérêts d'aucun Etat. Enfin vous voilà compatible. »

(Lettre à d'Argental, 29 juin 1759.)



**Complaisance.** Hatzfeld, au mot *complaisant*, note un ancien sens de cet adjectif : qui se complait en lui-même.

Il eût fallu dire de même au substantif *complaisance* : *Vieilli*, le fait de se complaire en soi-même.

La complaisance veut avoir l'honneur des bonnes œuvres.  
(Massillon. *De la conduite des clercs dans le monde.*)

**Complaisante.** Je sais, en général, qu'il y a beaucoup d'inconvénient à s'attacher une complaisante.

(Lettre de la duchesse de Luynes à madame du Deffand, 7 avril 1754)

Les uns pourraient vous croire ma propre fille, les autres ma complaisante, etc., et sur cela faire des commentaires impertinents.

(Lettre de madame du Deffand à mademoiselle de Lespinasse, 13 février 1754.)

Il est toujours sous-entendu, dans une liaison intime entre une femme riche et une fille qui ne l'est pas, que toutes les complaisances et les gênes seront du côté de cette dernière ; que, sans faire semblant de rien, elle sera l'esclave des volontés de l'autre : tout haut son amie, et tout bas sa complaisante.

(Buffenoir. *J.-J. Rousseau et Henriette, jeune Parisienne inconnue*. Lettre d'Henriette, avril 1764.)

**Compulsion.** S'il faut un plus grand éclaircissement, monseigneur l'intendant est supplié de donner ses ordres pour que le requérant demande en son nom, à la république de Genève, la compulsion des archives.

(Voltaire. Lettre à l'intendant de Bourgogne, au printemps de 1760 ; n° 4149, dans l'édition Moland.)

**Concetti.** Hatzfeld : « Le mot ne s'est d'abord employé qu'au pluriel. » Ex. le plus ancien, de 1753.

Les vers de Chimène : *Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau ! La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.....* consistent dans une pensée recherchée, tirée, affectée, dans une subtile et froide antithèse. C'est un ridicule *conchetto*.

1739. (Desfontaines. *Racine vengé*, page 117).

**Condamnation.** Littré et Hatzfeld citent tous deux Massillon : Il a mangé et bu sa condamnation. — C'est une expression biblique :

Que l'homme donc s'éprouve soi-même, et qu'il mange ainsi de ce pain et boive de ce calice : car quiconque en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation.

(Saint Paul. 1<sup>re</sup> Epître aux Corinthiens, XI, 28 et 29.)

**Condition, Qualité.** Hatzfeld : *Condition* : Une personne de condition noble, ou elliptiquement : une personne de condition. *Qualité* : Absolument. Condition de celui qui est noble.

« Condition noble » et « condition de celui qui est noble » sont des définitions qui s'équivalent, et qui ne marquent pas la différence qu'on faisait entre « une personne de condition » et « une personne de qualité ».

*Homme de qualité* est en notre langue quelque chose de plus qu'*homme de condition*.

(Bouhours. *Remarques nouvelles sur la langue française*.)

On est de condition dans l'état de la bourgeoisie ; on est de qualité dans l'ordre de la noblesse.

(Girard. *La justesse de la langue française*.)

Voilà qui est net ; et semblablement, Necker, dans le passage qui suit, où il fait une espèce d'énumération ascendante,

indique bien que dans l'ancienne hiérarchie sociale, une femme de *qualité* était quelque chose de plus qu'une femme de *condition*.

C'est le goût, c'est le tact qui aide à régler les manières d'une grande dame, maîtresse de maison ; c'est le goût, c'est le tact qui l'empêche de se tromper dans les distinctions fines qu'elle voudrait faire au milieu de son salon ; les femmes de condition, les femmes de qualité, les femmes de la cour, les femmes titrées, les femmes d'un nom historique...

(Necker. *Sur les usages de la société de France, en 1786.*)

**Conditionnel.** Je n'ai fait qu'une démarche purement conditionnelle, selon mon devoir.

(Fénelon. Lettre au père Le Tellier, 15 déc. 1713.)

**Confédéré.** Définition de Hatzfeld : membre d'une confédération (temporaire).

Pourquoi temporaire ? « Fidèles et chers confédérés !... » est une apostrophe du style courant, en Suisse ; et la Confédération suisse n'est pas temporaire.

**Confesseur.** « L'Eglise a honoré de ce nom tous les saints qui n'ont pas été martyrs. » *Acad.* — Je ne sais pourquoi Hatzfeld donne une définition plus étroite : « Chrétien qui, *au temps des persécutions de l'Eglise*, confessait sa foi chrétienne ».

La définition plus large de l'Académie est conforme à l'usage du mot.

**Confidement.** Je vous dirai confidement, afin que Leurs Majestés seules en aient connaissance, que...

(Lettre du cardinal Mazarin, citée par Bouhours : *Suite des Remarques nouvelles*, au mot *entamer*.)

**Confidence.** Je suis assuré que l'un ou l'autre auraient eu horreur de la moindre pensée de simonie ou de confidence.

(Bossuet. Lettre à M. Dirois, 12 août 1684.)

**Confier.** Cette vérité n'a pas besoin de preuve; et nous nous confions dans le Seigneur, qu'elle ne regarde pas ceux qui nous écoutent.

(Massillon. *De la conduite des clercs dans le monde.* — *Œuvres*, éd. de 1821. X. 318.)

**Confort.** Ce que les Anglais appellent confort, et que nous exprimons par l'aisance...

(M<sup>me</sup> de Staël. *Dix années d'exil*, XII.)

**Confortable.** Hatzfeld : Néologisme.

.... les confortables rayons de notre soleil.

1628. (*Quò vadis, ou Censure des voyages*, nouvellement tirée de l'anglais de M. Joseph Hall, par Th. Jaquemot.)

**Congre.** En traversant Lorient, nous avons vu toute la place couverte de poisson, des chiens de mer, des congres monstrueux qui serpentaient sur le pavé.

(Bernardin de Saint-Pierre. *Voyage à l'île de France*, lettre III.)

**Congrégationaliste.** Littré : « sectaire chrétien des Etats-Unis ». Mais il y a des congrégationalistes ailleurs qu'aux Etats-Unis. Une église congrégationaliste est un groupe de chrétiens protestants, qui ne reconnaît au-dessus de lui aucune autorité humaine. Le système congrégationaliste est opposé au système presbytérien, dans lequel les églises particulières sont soumises à un synode.

**Congruiste.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1753.

En décidant que ce système (*de Jansenius*) est hérétique, le Vicaire de J. C. coupera d'un seul coup le nœud gordien...

Les congruistes seront charmés, toutes les écoles demeureront en paix.

(Fénelon. Lettre au cardinal de Rohan, 27 juillet 1714.)

**Conjugalement.** La polygamie directe et formelle doit être d'avoir deux femmes ensemble, avec lesquelles on vit conjugalement.

(Bossuet. *Quatrième avertissement aux protestants*, IX.)

**Consécution.** Hatzfeld : « 1° *Peu usité.* Poursuite. La mémoire fournit une espèce de *consécution* aux animaux, qui imite la raison, mais qui en doit être distinguée. Leibnitz. *Monadologie*, 26. »

En mettant *poursuite* à la place de *consécution*, dans la phrase de Leibnitz, elle n'en est pas plus claire; elle ne se comprend bien que si on en donne la suite :

« Par exemple, quand on montre le bâton aux chiens, ils se souviennent de la douleur qu'il leur a causée, et crient, et fuient. »

Si l'on ne se contente pas de la définition de Littré : *enchaînement, rapport d'antécédent et de conséquent*, on peut dire que Leibnitz a employé *consécution* dans le sens de : *prévoyance de ce qui va suivre*.

**Conserviteur.** Est-il possible que vous croyiez que nous invoquions les saints comme Dieu ? N'avons-nous pas dit que nous ne les appelions à notre secours que comme nos conserviteurs ?

(Bossuet. Lettre au ministre Ferry, 28 oct. 1666.)

**Consistorial.** Nous entendons que sous le dict mot *consistoriaux*, doivent estre compris les chiefz, superintendens, anciens, surveillans, diacres, et finablement tous ceux qui se sont aucuneinent meslez des affaires du dict consistoire.

si comme d'avoir collecté argent et aulmosnes, ou d'avoir eu la charge de édifier et ériger le temple.

(Lettre du duc d'Albe, 12 avril 1567; dans Gachard. *Correspondance de Philippe II*, II. 664.)

**Conseur.** Les conseurs doivent respecter leur supérieure et lui obéir.

(Fénelon, Lettre à une supérieure de religieuses.)

**Consoler.** Hatzfeld, dans un autre article : « *Endormir*, faire dormir. Endormir un enfant en le berçant. — *S'endormir*, commencer à dormir », a su faire une juste distinction, qui eût été aussi à sa place au mot *consoler*. Il le définit « soulager quelqu'un dans son chagrin ». Cette définition ne s'applique pas bien au verbe employé dans le pronom réfléchi. De même que pour *s'endormir*, il eût fallu pour *se consoler* une définition spéciale, par exemple : être en train de perdre son chagrin, sentir son chagrin s'évanouir, voir s'évaporer son chagrin.

**Consumption.** Dans la consommation des espèces, tous ceux qui croient la réalité sont obligés de reconnaître qu'il arrive une cessation de l'être que Jésus-Christ acquiert dans ce sacrement; et cette cessation n'est toujours qu'une mort mystique, puisque la personne de Jésus-Christ demeure toujours inviolable en elle-même.

(Bossuet. Lettre au ministre Ferry, 28 octobre 1666.)

**Constamment.** Les ecclésiastiques de saint Augustin, bien qu'ils n'eussent avec lui qu'une même table et qu'une même maison, pouvaient pourtant posséder quelque chose en propre. Constamment donc, ils ne faisaient aucun vœu de pauvreté.

(Patru. *Pluidoyer pour le prince de Conti*.)

*Constamment* donc signifie ici : il conste donc que...

**Consulte.** A vous, monsieur Marin... Vous m'apprîtes tout ce qu'il y avait à m'apprendre sur l'objet de ma consulte.

(Beaumarchais. *Addition au supplément du mémoire à consulter.*)

**Consulter.** Vous, grande nation, dans peu rassemblée pour consulter sur vos droits...

(M<sup>re</sup> de Staël. *Lettres sur J.-J. Rousseau*, IV.)

**Contagion**,... pour la punition des jansénistes qui répandent la contagion.

(Fénelon. Lettre au père Le Tellier, 15 déc. 1713.)

**Contradictoire.** La lumière qui éclaire nos âmes ne vient-elle pas de Dieu ? Les vérités qu'elle nous présente peuvent-elles être contradictoires avec celles qu'il nous a révélées ?

(Buffon. *Epoques de la nature.*)

L'Académie, Littre et Hatzfeld ne donnent que *contradictoire* à....

**Contribution.** Depuis quelques années, les savants français emploient les mots *contribution* à... dans le sens de l'allemand : *Beitrag* zu...

Le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier indique plus de quatre-vingts ouvrages dont le titre commence par *Mémoires pour servir à*... Cette ancienne expression française ne valait-elle pas mieux que le germanisme qui la remplace ?

**Coquin.** Quand on voit qu'un homme de qualité est grand et bien formé, on dit qu'il est de belle taille ; si c'est un valet, on dit : voilà un puissant coquin.

Théophile. *Apologie.* (*Œuvres*, éd. Alleaume, II, 270.)

Le 13 au soir, on lui apporta (à Nicole) de la part de la comtesse de Grammont, quelques gouttes d'Angleterre qu'on

battit dans du vin d'Espagne et qu'on lui fit prendre..... Je fus témoin qu'il dit à une personne qui lui promettait encore de ces précieuses gouttes, « qu'à la vérité il en admirait l'effet si prompt et si puissant, mais qu'il était tout honteux qu'on donnât à un coquin un remède fait pour les rois ».

(Vuillart. Lettre du 21 novembre 1695, citée par Sainte-Beuve. *Port-Royal*, 5<sup>e</sup> éd. IV, 512.)

Hatzfeld définit *coquin* : 1<sup>o</sup> *Vieilli*. Gueux, qui mendie. — Dans les passages qu'on vient de voir, *coquin* semble signifier : homme de peu, homme de rien.

**Cordé.** Les fibres de cette partie blanche (*des asperges*) sont dures et cordées, en comparaison des fibres dans la partie verte.

(Buffon. *La statique des végétaux*, de Hales, trad. de l'anglais. Chap. VII.)

**Cordonnier.** Croiriez-vous que *cordonniers* vient de ce qu'ils donnent des cors ? Je le fis l'autre jour croire à un bien honnête homme.

(Voiture. Lettre 125, à M. Costar.)

**Cortège.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1642.

Je pense que vous ne vous lasserez jamais d'aller au cortège.

(Balzac. Lettre à l'évêque d'Aire, 25 septembre 1622.)

**Corvée.** Si l'on considère le droit de corvées comme un droit qui affecte la personne, ainsi que semble d'abord l'indiquer la propre étymologie du nom, de *courvées*, qui, *dérivant sans doute du mot latin CURVUS, présente aussitôt l'idée d'une personne qui est contrainte de fléchir et de se courber elle-même à l'ouvrage, à la première volonté du seigneur*, il est indubitable qu'en ce cas un Bourgeois ne doit ni ne



peut y être astreint, et qu'il serait absurde qu'une personne qui a l'avantage d'être membre de la République, fût tenu à des prestations personnelles, et assujetti à miséricorde envers un seigneur particulier, qui est vassal de cette même République! Mais si au contraire, l'on regarde ici ces droits de corvées et de *roides* comme une servitude réelle....

(Conclusions de Sp. Jean-Antoine Butini, prises le 29 avril 1695, en qualité de substitut du procureur général, au sujet de la cause pendante entre noble Jean-Antoine Lullin, seigneur de Dardagny, ancien syndic, et sieur Antoine Rey, de Dardagny, maître horloger, bourgeois de Genève. Ms. 141 de la Société genevoise d'histoire.)

**Costume.** Ce mot a été employé par Voltaire dans le sens de ce qu'on a appelé plus tard *couleur locale* :

Si les Français n'étaient pas si français, mes Chinois auraient été plus chinois, et Gengis encore plus tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le costume, pour ne pas effaroucher une nation frivole, qui rit sottement, et qui croit rire gaiement, de tout ce qui n'est pas dans ses mœurs, ou plutôt dans ses modes.

(Lettre à Dumarsais, 12 octobre 1755.)

**Cotonnade.** Hatzfeld : Néologisme.

Deux petits lits, de cotonnade rayée de bleu et de blanc comme la tenture de sa chambre, une commode, une table et quelques chaises, faisaient tout son mobilier.

(Bernardin de Saint-Pierre. *Essai sur Jean-Jacques Rousseau*.)

**Cotte.** On y voit (*sur les théâtres de Londres*) Annibal avec une longue perruque poudrée sous son casque, des rubans sur sa cotte d'armes.

(Muralt. *Lettres sur les Anglais*, II.)

**Coucher.** Aux définitions de Littré et de Hatzfeld :  
1° *Mettre au lit*, il faut ajouter : *donner un logement, une couche.*

J'attends Lekain ces jours-ci; nous le coucherons dans une galerie, et il déclamera des vers aux enfants de Calvin.  
(Voltaire. Lettre à Thieriot, 24 mars 1755.)

**Coucherie.** Hatzfeld : Néologisme.

Si *Tancrède* avait un plein succès, il faudrait hardiment donner *la Femme qui a raison* : car elle est gaie, et la morale est bonne. Il y a beaucoup de coucherie; mais c'est en tout bien et en tout honneur.

(Voltaire. Lettre à madame d'Argental, 20 sept. 1766.)

Personne n'aura à se plaindre si la presse, la religion et la coucherie sont également libres en France.

(D'Alembert. Lettre à Voltaire, 8 déc. 1763.)

**Couleur.** Après cela, que peut-on dire contre cet acte ?  
Le peut-on calomnier avec couleur ?

(Patru. *Plaidoyer pour l'archiprêtre de Gignac.*)

*Couleur locale* a d'abord été employé au pluriel :

Quant au style, à la poésie, à la couleur de tout l'ouvrage, aux couleurs locales, à la force et à la grâce, mes acteurs ont été dans une espèce d'enchantement. Voici le titre de ma tragédie : *Fædor et Mikalef, ou les Orphelins de la Sibérie.*

(Ducis. Lettre à madame Babois, 16 pluviôse an VIII.)

On a dit aussi *coloris local* :

Un poète dramatique n'est plus qu'un déclamateur lorsqu'il parle par l'organe de ses personnages, au lieu de leur conserver les idées propres à leur situation, et les discours qui tiennent à leur caractère : c'est ce que les maîtres de la scène appellent *coloris local*.

(*Mélanie*, drame de La Harpe. *Avertissement des éditeurs*, 1804.)

**Coulis.** L'île de Ruac... était une île où les habitants ne vivaient que de vent, et on n'y donnait aux malades que des vents coulis.

(Voiture. Lettre 127, à M. Costar.)

**Coup.** Ce grand édifice, qui déjà avait pris coup, s'en allait presque en ruine.

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti.*)

**Coupeau.** Cime, sommet. L'Académie, Littré et Hatzfeld sont d'accord à dire que ce mot est vieux. Mais il est encore d'usage courant en blason. Les armes de Hongrie, par exemple, se blasonnent ainsi : De gueules à la croix patriarcale d'argent, issant d'une couronne d'or posée sur une colline à trois coupeaux de sinople.

**Courageux.** La sève que le froid avait condensée, s'étendit en sentant ce petit retour de chaleur, et fit pousser plusieurs plantes plus courageuses que les autres.

(Buffon. *La statique des végétaux*, de Hales, trad. de l'anglais. Chap. VII.)

**Courir.** Un arbre que la foudre a couru, depuis le faite jusqu'à la racine.

(Théophile. *Épître d'Actéon à Diane.*)

**Coutelas.** Hatzfeld : Dérivé de couteau.

De l'ital. *coltellaccio*, à ce qu'il me semble.

**Craindre.** Je crains qu'il ne vienne, dit le Dict. Acad.

— Racine a dit :

Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son père :

On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.

(*Andromaque*, I, 3.)

Il aurait pu dire : On craint qu'il n'essuie les larmes de sa mère. Mais le sens n'eût pas été le même ; pour s'en

rendre compte, il faut rétablir une phrase sous entendue :

On craint que, si on le laisse vivre, il n'essuie...

On craint que, si on le laissait vivre, il n'essuyât...

Au présent de l'indicatif, *laisse*, correspond le présent du subjonctif, *essuie*; à l'imparfait *laissait*, l'imparfait *essuyât*.

*Si on le laisse vivre*, c'est une hypothèse qu'on formule en terme froids et simples; il n'y a pas de parti pris; le pour et le contre sont en balance.

*Si on le laissait vivre* implique une autre idée; le parti est pris: il faut tuer l'enfant; car, pense-t-on, si on le laissait vivre, il arriverait malheur. C'est ce parti pris qui effraie Andromaque, et qui lui fait dire : *n'essuyât*.

**Crapoussin.** Ces gros petits crapoussins-là s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger; ils crèvent comme des mouches; et nous, maigrelets, nous vivons.

(Voltaire, lettre à madame de Fontaine, juin 1757.)

**Crédibilité.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1694.

Ce ne sont pas, comme on parle, de simples arguments de crédibilité.

(Balzac. Lettre à Conrart, 12 juin 1651.)

**Credit.** Si j'avais quelque credit pour écrire, je m'étendrois bien volontiers dans le récit particulier des grâces que ce grand saint (*Joseph*) m'a faites...

(Ste Thérèse. *Autobiographie*, traduite par Arnauld d'Andilly. Ch. VI.)

**Cri.** Terme de blason.

Si Flory a peu donner à sa sœur, du vivant de sa mère, les biens de Monlaur, il est certain que par mesme raison il les pouvoit pareillement donner à une estrangère, du vivant de Louys, son ayeul maternel. Et qui ne croira qu'il n'eust abhorré de penser seulement que luy, que sa fille, vivans et

le voyans, on peust malgré eux disposer du leur ? Que leur aîné peust, en despit d'eux encore plains de vie, enter sur telle plante qu'il voudroit choisir, leur nom, leur cry, leurs armes, coherens à leur terre ; et que tous leurs puisnez fussent à leur veue, comme branches steriles, sans feuilles et sans fruits ?

(Marion. *Plaidoyers*, XIII.)

**Crier.** La dépense fut si excessive que Louis le jeune était à peine aux portes de Hongrie, que par les lettres qu'il écrit à Suger, il criait déjà à l'argent.

(Patru. *Traité des décimes*.)

**Criminaliser.** L'affaire a été extrêmement grave. Elle a été portée au conseil des parties ; on a voulu la criminaliser et la renvoyer au parlement.

(Voltaire. Lettre au duc de Richelieu, 9 février 1767.)

**Critique.** A toutes ses qualités, l'auteur du livre dont nous parlons, ajoute celle d'être *critique*, c'est-à-dire, de peser les mots par les règles de la grammaire.

(Bossuet. *Défense de la tradition et des saints Pères*, préface.)

**Croquant.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, dans la *Comédie des proverbes*, de Monluc, dont la première édition, d'après Brunet, est datée de 1633.

*Discours sur l'entreprise de Genève, tiré au vray par un croquan savoyar.* A Chambéry, 1603.

**Crotu.** Littre : ETYM. crotte. — Hatzfeld : Dérivé de crotte.

N'est-il pas plutôt dérivé du vieux français *crot*, creux ? La petite-vérole laisse des creux au visage.

**Cuveau.** Je vous ai fait expédier lundi dernier un cuveau contenant deux fromages.

(J.-J. Rousseau, Lettre au libraire Duchesne, 28 octobre 1764.)

**Dame.** Si ma nièce..... aimait mieux être dame de château que citadine de Paris malaisée, je trouverais bien à la marier.

(Voltaire. Lettre à Thieriot, 21 déc. 1737.)

Est-il vrai que Gaussin se retire, qu'elle va en Berry être dame de château ?

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 28 août 1760.)

**Dansel.**

Ce dansel, beau comme le jour,  
Soutien de l'amoureux empire,  
A, dans mon champêtre séjour,  
Dessiné le maigre contour;  
D'un vieux visage à faire rire.

(Voltaire. Lettre à M. de Villette, 11 décembre 1765.)

**Datisme.** Littré et Hatzfeld disent que Datis est un personnage d'une comédie d'Aristophane ; on dirait, à les lire, qu'il y paraît sur la scène.

Datis est simplement cité par un des personnages de la comédie de *la Paix* : « Voici l'instant, dit Trygaeos, de répéter ce que chantait Datis, se caressant au milieu du jour : *Quel plaisir, quel délice, quelle jouissance !* »

**Dauphin.** Hatzfeld : « II. Titre du fils aîné des rois de France. »

Il y a eu des dauphins d'Auvergne, qui ont porté ce titre depuis le 11<sup>e</sup> siècle, et qui l'ont conservé jusqu'au 17<sup>e</sup>. (*Histoire généalogique de la maison royale de France*, par le père Anselme et ses continuateurs, 1726, tome premier, *passim*, notamment page 358.)

Après avoir tout examiné, elle (*madame de Chartres*) s'arrêta au prince Dauphin, fils du duc de Montpensier : il était alors à marier.

(M<sup>me</sup> de la Fayette. *La princesse de Clèves*.)

**Davantage.** Rien ne me plairait autant que d'avoir tous les soirs chez moi six ou sept personnes de bonne compagnie, et non pas deux fois la semaine vingt ou vingt-cinq personnes, comme cela arrive, qui ne se soucient non plus de moi. et dont je ne me soucie pas davantage que de ceux qu'on rencontre dans les églises et dans les spectacles.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 3 mai 1779.)

C'est un exemple à ajouter à ceux que Littré a recueillis de l'emploi de *davantage* avec *que* : « usage, dit-il, que les grammairiens de la fin du 18<sup>e</sup> siècle ont réussi à abolir. » A vrai dire, déjà en 1689, dans ses *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*, Andry de Boisregard disait : « *Davantage* ne veut point *que* après soi ». Mais je crois que Sainte-Beuve a eu tort d'écrire :

La première phrase de la préface des *Lettres persanes* ressemble fort à un solécisme : « Rien n'a plu davantage dans les *Lettres persanes* que d'y trouver.... » *Davantage* que est proscrit depuis Vaugelas. Montesquieu le savait sans doute en prenant la plume ; mais au lieu de dire *n'a plus plu*, ou de changer de tour, il a risqué le solécisme, sachant bien que de broncher tout au début ne tirait pas à conséquence pour un coursier de sa race.

(*Port-Royal*, livre III, chap. 7.)

On ne voit pas ce que vient faire ici Vaugelas, qui n'a pas parlé de *davantage* *que*. Après Vaugelas, et pendant deux générations encore, Pascal, Bossuet, La Bruyère, Massillon, ont employé cette expression ; et si Montesquieu est le dernier des grands écrivains qui s'en soit servi, ce n'était pas encore un solécisme sous sa plume. Ce n'est pas la seule occasion où Sainte-Beuve ait pris un archaïsme pour une faute de français. Il a dit par exemple :

Je n'ai pas parlé du *style* chez M<sup>me</sup> de Charrière ; les cita-

tions en ont pu faire juger. C'est du meilleur français, du français de Versailles que le sien, en vérité. Elle ne paie en rien tribut au terroir... en rien ; pourtant je lis en un endroit de *Caliste* : « Mon parent n'est plus si triste d'être marié, parce qu'il oublie *qu'il le soit*, » au lieu de *qu'il l'est*. Toujours, toujours, si imperceptible qu'il se fasse, on retrouve le signe.

(*Portraits de femmes*. M<sup>me</sup> de Charrière, article publié dans la *Revue des deux mondes*, du 15 mars 1839.)

Mais cet emploi du subjonctif, que Sainte-Beuve relève comme une faute, est un simple archaïsme. Balzac, par exemple, écrivait à Chapelain, le 4 janvier 1641 : « Je suis tendre jusqu'à la faiblesse, je vous l'avoue ; mais je pensais que vous le sussiez il y a longtemps. » — et il écrit à Du Plessis : « Ceux-ci (*les barbares*) croient que ce soit lâcheté de fuir quand une rivière se déborde... Si vous jugez que la Philosophie, que vous avez autrefois tant estimée, soit encore assez sage pour vous conseiller, elle vous dira... »

Voiture, dans l'*Histoire d'Alcidalis et de Zélide*, rapporte que son héros « avait toujours les yeux et le cœur attachés à la jalousie par où il croyait qu'elle (*Zélide*) regardât. »

Dans le *Menteur* de Corneille (I, 4), Dorante parle à Cliton de Clarice et de Lucrèce qui viennent de sortir : Dorante préfère celle qui s'est entretenue avec lui, et Cliton réplique :

La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre.

Dans les *Monades*, au second soir : « Parce que la lune est éloignée de nous, dit Fontenelle, nous ne la voyons que comme un corps lumineux, et nous ignorons que ce soit une grosse masse semblable à la terre. »

Et au 18<sup>e</sup> siècle encore, Voltaire écrivait au marquis d'Argence de Dirac, le 12 octobre 1765 :

S'il (*le parlement de Toulouse*) croit avoir bien jugé les



Calas, il doit publier la procédure, pour tâcher de se justifier; s'il sent qu'il se soit trompé, il doit réparer son injustice ou du moins son erreur.

**De.** Les articles *de, du, des*, après un de ces titres, *monsieur, monseigneur*, etc., sont encore à remarquer : car si on les dit sans faire précéder un de ces titres d'honneur : *monsieur*, etc., on supprime la particule *de* devant les noms qui ont plus d'une syllabe : ainsi au lieu de dire : *Monsieur de Turenne, Monsieur de Villars*, on dira : *Turenne, Villars*; cependant on conserverait l'article *de* : 1° dans les noms d'une syllabe, comme *De Thou*; 2° dans les noms de deux syllabes, dont la dernière a pour voyelle un *e* muet : *De Vardes*; 3° dans les noms qui commencent par une voyelle : *d'Armagnac, d'Etampes*.

(Buffler. *Grammaire française*. Remarques sur des bizarreries d'usage.)

Me permettez-vous, monsieur, de vous faire une petite chicane grammaticale ? La particule *de*, en français, ne peut se joindre à un nom propre commençant par une consonne, à moins qu'elle ne suive un titre; ainsi vous pouvez fort bien dire : *le vicomte de Bonald a dit*, mais non pas : *De Bonald a dit*; il faut dire : *Bonald a dit*; et cependant on disait : *D'Alembert a dit*. Ainsi l'ordonne la grammaire.

(Joseph de Maistre. Lettre à M. de Syon, 14 novembre 1820.)

Telles étaient les règles, qui étaient bonnes; mais l'usage les abandonne. Alexandre Dumas fils les a carrément violées, quand il a dit, dans son discours de réception à l'Académie française : « Songez, messieurs, qu'à ce moment... Casimir Delavigne n'a que vingt-cinq ans, de Vigny vingt, Hugo et Dumas dix-sept, de Musset est au collège, et plusieurs d'entre vous ne sont pas nés. »

On fait plus ; les éditeurs modernes se permettent de corriger sur ce point les meilleurs écrivains. Voltaire, dans ses lettres à Cideville, du 25 février, et à Thieriot, du 15 mai 1733, leur avait dit : « Le *Paresseux* de Launay paraîtra après Pâques. » — « Launay a donné son *Paresseux*. »

C'est ce qu'on lit dans l'édition de Kehl ; mais prenez l'édition de M. Moland, vous y lisez : « Le *Paresseux* de de Launay paraîtra après Pâques. » — « De Launay a donné son *Paresseux*. »

**Débagouleur.** Et vous, vieux débagouleur de Sarrazin, vous n'avez jamais joué Alvarès comme moi, entendez-vous.  
(Voltaire. Lettre à d'Argental, 12 mars 1758.)

**Débiteur.** Peut avoir un régime précédé de la préposition à :

Si saint Paul a été débiteur aux fous et aux sages, je vous confesse que je ne suis pas assez riche pour payer les dettes de saint Paul.

(Balzac. Lettre à Conrart, 20 juillet 1652.)

**Débrider.** Encore une fois, débridez, avalez des détails.  
(Voltaire. Lettre à M<sup>me</sup> Clairon, 12 janvier 1750.)

**Déchiré.** Vous ai-je dit que madame de Pompadour et M. le duc de Choiseul m'honorent d'une protection très marquée ? Croyez-moi, mes frères, notre petite école de philosophes n'est pas si déchirée.

(Voltaire. Lettre à Helvétius, 12 décembre 1760.)

Je n'ai jamais cru la France si déchirée qu'on le dit.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 28 déc. 1760.)

**Décime.** Il faut remarquer que du même mot latin *decima*, nous avons fait deux mots français ; car nous appelons dimes, celles que le peuple paie à l'Eglise ; et décimes, celles que le clergé paie au pape ou au roi.

(Fleury. *Introduction au droit ecclésiastique*, II, 13.)

**Déclarateur.** Littré cite d'après le Dictionnaire de La-veaux, et cite mal, une phrase de Voltaire : « Il est bien triste pour l'humanité que ceux qui se disent les déclarateurs des commandements célestes, les interprètes de la divinité, en un mot les théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous. »

(Voltaire. Lettre au prince royal de Prusse, 26 août 1736.)

**Déclinable.** Cette inversion :

O Dieu dont les bontés, de nos larmes touchées,  
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées.

pour dire : *ont arraché les armes*, était d'une grande commodité pour la rime, parce qu'elle rend le participe déclinable ; au lieu qu'étant mis avant son régime, il ne se décline jamais.

(D'Olivet. *Remarques sur Racine*, XV. Ed. de 1767.)

**Décliner.** Littré, dans le supplément à son dictionnaire, cite la Grammaire des Grammaires, qui dit que l'Académie prononça le 3 juin 1679 : La règle est faite ; on ne déclinerait plus les participes *présents*. La *Grammaire des Grammaires* avait emprunté cette citation aux *Opuscules sur la langue française*, par divers académiciens, publiés à Paris en 1754. A la page 341, l'éditeur de ce recueil, l'abbé d'Olivet, cite un Extrait des registres de l'Académie, du 3 juin 1679, qui se termine en ces termes : Ainsi la règle est faite, qu'on ne déclinerait point les participes *actifs*.

**Déconfès.** ..... de peur que je ne sois excommunié et que je meure déconfès.

(Voltaire. Lettre au président de Ruffey, 26 mai 1762.)

**Découverte.** Lorient est une petite ville de Bretagne... On y distingue de beaux magasins, une tour qui sert de découverte.

(Bernardin de Saint-Pierre. *Voyage à l'Île-de-France*, lettre II.)

**Décéréptitude.** Hatzfeld : Etat de celui qui est décrépité.

**Décépité.** Hatzfeld : Arrivé au dernier degré de la décadence physique, produite par la vieillesse.

Ces définitions ne s'accordent pas avec l'emploi que fait madame du Deffand du premier de ces mots, dans une lettre à Walpole, du 4 décembre 1771 : « Mes insomnies ne me tueront point; mais elles accéléreront la décrépitude. »

On accélère une marche, un mouvement; on n'accélère pas l'état de celui qui est *arrivé* au dernier degré de la décadence, etc.

**Décrétoire.** L'exercice de la religion, la juridiction, ainsi que les droits et biens ecclésiastiques, sont et doivent être réglés d'après l'état et la possession de l'année 1624, qui pour cela est appelée *décrétoire*, ou normale.

(Scholl. *Histoire abrégée des traités de paix*. 1817. I, 197.)

**Décrire.** Avait le sens de *recopier*.

... Pardonnez-moi les ratures que je fais à chaque bout de champ dans mes lettres, qui m'embarrasseraient fort s'il fallait que je les *décrivisse*...

(Boileau. Lettre à Brossette, 10 novembre 1699.)

Andry de Boisregard (*Réflexions sur l'usage présent de la langue française*, 1689) signale et condamne cet emploi de *décrire* dans le sens de *transcrire*.

**Définition.** On a écrit à Lausanne pour faire prier l'auteur des *Lettres toulousaines* de suspendre le débit de son livre jusqu'à la définition du procès des Calas.

(Voltaire. Lettre à Jacob Vernes, 14 mars 1763.)

**Déiste.** Hatzfeld et Littré (supplément) citent d'après Sayous, *Etudes littéraires sur les réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle*, tome II, page 203, un passage de l'*Exposition de la doctrine*

*de la foy chrestienne*, par Pierre Viret, Genève 1564 ; passage, qui se trouve dans l'épître liminaire du second volume, adressée aux *fidèles qui font profession de la vraye doctrine chrestienne en l'église de Mompel'ier*, folio V, verso : « Il y en a... qui s'apelent Deistes, d'un mot tout nouveau, lequel ils veulent opposer à Atheiste. »

Mais ouvrez le livre de Sayous à la page 203 du second tome, vous n'y verrez pas ce passage, qui est à la page 187 du premier tome. L'erreur de Littré a été reproduite par Hatzfeld.

**Déjouer.** *Déjouer* est un de ces mots parasites que la Révolution a mis à la mode, et l'un de ceux qui sont le plus souvent répétés.... Combien de fois a-t-on *déjoué* Pitt, qui pourtant joue encore son jeu, quoique ce jeu coûte un peu cher !

(La Harpe, *Mémorial*, 21 mai 1797.)

**Délivre.** J'oubliais de vous mander l'accouchement de la reine ; ce fut hier samedi 19... il y eut quelque intervalle entre l'accouchement et le délivre.

(M<sup>me</sup> du Delfand. Lettre à Walpole, 20 décembre 1778.)

**Démembré.** J'avoue que la Bavière, sans le haut Palatinat, est un corps démembré.

(Fénelon. Lettre à l'Electeur de Cologne, 8 mars 1713.)

**Démonstration.** On se sert quelquefois en français du mot de *démonstration* pour signifier fausses apparences.

(Voltaire. Lettre à Damilaville, 19 mai 1764.)

**Départ.** Dans *Voltaire, bibliographie de ses œuvres*, II, 125, M. Bengesco dit :

« Dans ces diverses éditions, le titre de départ porte : *Traité sur la tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas.* »

Ni Littré, ni Hatzfeld n'expliquent ce que c'est que le *titre de départ*.

**Dépenaillement.** Hatzfeld: Ex. le plus ancien, de 1798.

Que madame de Champbonin vienne dans le dépenaillement de Cirey, et que Voltaire ait le bonheur de vous y voir !

(Voltaire. Lettre à madame de Champbonin, datée de Cirey, et classée par Moland sous le n° 445, parmi les lettres des dernières semaines de 1734.)

**Dépraver.** Était-ce là expliquer ou dépraver nos principes ?

(Bossuet. *Relation sur le quiétisme*, VI, 22.)

**Dérogeant.** Si Fléchier avait été gentilhomme, il n'aurait pas pris l'emploi dérogeant de secrétaire de M. Talon, aux grands jours d'Auvergne.

(D'Alembert. *Eloge de Fléchier*, dernière note.)

**Désaimer.** Je crains enfin, si nous demeurons ainsi sans dire mot, ma très chère fille, que votre cœur n'apprenne petit à petit à me désaimer.

(S. François de Sales. Lettre à une dame, 2 août 1621.)

On y sent partout une maturité puissante, une douce et riche saveur d'automne ; il n'y a plus là les âcretés de la jeune passion. Il faut, pour être venu à ce point, avoir aimé bien des fois, désaimé, puis aimé encore.

(Michelet. *Histoire de France*, Livre X, chapitre premier, sur l'*Imitation de Jésus-Christ*.)

*Désaimer* est chez S. François de Sales un italianisme ; et chez Michelet, un néologisme formé sur le modèle de *désarmer*, *désenclaver*.

**Désappointement.** Un tel désappointement m'est fort

égal, à moi qui suis tout à fait indifférent à ce que disent et pensent les personnes que je n'aime pas.

(M<sup>re</sup> de Staël. *Delphine*. III, 32.)

Nodier (*Critique des dictionnaires*, page 135) avait remarqué avec justesse que ce mot, dans son sens actuel, est d'origine anglaise.

**Désappropriation.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Fénelon.

Dans les *Entretiens spirituels de S. François de Sales*, publiés en 1629, le huitième Entretien est intitulé : De la désappropriation et despoillement de toutes choses.

**Descente.** Le duc Emmanuel-Philibert était de la juste descente des ducs de Savoie et des rois de Portugal.

(Mathieu. *Histoire de Henri IV*. Livre II, 5<sup>e</sup> narration, § 4.)

Pour se dire d'une race, c'est peu d'en porter le nom et les armes, si avec ces marques (trompeuses assez souvent) on ne montre sa descente.

En ce long espace de six cents ans et davantage, vous ne trouvez pas un seul homme pour lier votre descente ; pas un seul homme que vous puissiez avouer, ou prendre pour votre père.

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti*.)

**Désengagé.** Mon Dieu ! que bienheureux sont ceux qui, désengagés des cours et des compliments qui y règnent, vivent paisiblement dans la sainte solitude au pied du crucifix !

(S. François de Sales. Lettre à une dame, 19 déc. 1622.)

**Désespérer** (se). Autrefois synonyme de *se suicider*,

L'anathème que l'Eglise fulmine contre les désespérés ne va qu'à les exclure de la communion des fidèles, privant de l'honneur de la terre sainte leurs corps qu'ils ont indigne-

ment souillés par une mort infâme et abominable. La justice séculière passe plus avant, et elle punit encore leur impiété par la confiscation de leurs biens.

Mais si cette punition doit être générale, et si elle doit avoir lieu aussi bien contre ceux qui se donnent la mort, ennuyés de la vie, que contre ceux qui se portent à cette action par la crainte du supplice qui les attend, c'est chose qui a reçu grande difficulté en nos jugements. Cette question fut amplement agitée au mois de décembre 1634.

Il s'agissait de la succession de Jeanne Agelle qui, poussée de quelque déplaisir, s'était désespérée.

(Simon d'Olive. *Questions notables du droit*, I, 40. *Des morts volontaires et de la peine qui leur est imposée.*)

**Désinvolture.** Les femmes de ce pays... ont naturellement une certaine *disinvoltura* qui n'est pas dépourvue de grâces.

(Rousseau. *Nouvelle Héloïse*, II, 21. — En note : Le sens propre de ce mot (*disinvoltura*) est *l'air libre et dégagé, l'aisance dans les manières.*)

**Désobligeamment.** Voltaire me conseillait l'autre jour, assez désobligeamment, de mettre plus de temps à mes ouvrages.

(Piron. Lettre du 31 décembre 1730, citée par Desnoires-terres, *Voltaire*, I, 419.)

**Dessous. Dessus.**

Vous dormez dessous les courtines  
Et des Grâces et des neuf Sœurs.

(Voltaire. *Épître à Desmahis*. 1750.)

Des fluxions horribles m'ôtent la vue, dès que la neige est dessus nos montagnes.

(Voltaire. Lettre à madame du Deffand, mars 1765.)



*Dessus nos montagnes* : c'est ce qu'on lit dans l'édition de Kehl; dans l'édition de Moland, il y a : *sur nos montagnes*. Je ne sais pas quel est celui des éditeurs de Voltaire qui a jugé à propos de faire cette correction.

**Dessu.** Ha ! Florice, que c'est une traîtresse passion que la jalousie, et qu'elle se glisse aisément en nous, au desceu de notre raison !

(Voiture. *Lettres amoureuses*, I.)

**Destituable.** Il y a apparence qu'il avait été pourvu à titre onéreux; et que, partant, il n'était pas destituable qu'en cas de forfaiture.

(Patru. *Factum par G. Tallemant, sieur des Réaux*.)

**Détourbier.** Nous aperçûmes venir droit à nous quatre grands taureaux, qui parurent enchantés à ceux avec qui je cheminais; mais pour moi, je crois assurément qu'ils ne l'étaient pas, parce qu'ils nous laissèrent passer sans détourbier, et qu'ils ne jetaient point de feu par les naseaux.

(Voiture. Lettre LXX. A M<sup>re</sup> de Rambouillet.)

### Détrancher.

Vous croirez voir partout des Huons, des Rolands,  
Chevaliers toujours prêts à pousser l'estocade,  
Hâcher des Fierabras, détrancher des géants.

(Du Cerceau. *Épître à M. de R<sup>re</sup>*.)

**Deux.** Je ne suis paresseux que parce que vous l'êtes toute la première. J'entends lorsqu'il s'agit d'écrire; car en d'autres choses vous ne l'êtes pas, Dieu merci: vous faites assez d'ouvrage, vous deux M. Vitart.

(Racine. Lettre à mademoiselle — *c'est le nom qu'on donnait alors aux femmes mariées* — Vitart, 15 mai 1662.)

Savez-vous qu'à nous deux Charles, cette collection (*de tableaux*) commence à avoir un nom ?

(Mme de Souza. Lettre à la comtesse d'Albany, 23 juillet 1813.)

**Deviner.** Dieu, pour le désaltérer [Noé] créa la vigne et lui révéla l'art d'en faire du vin. Par l'aide de cette liqueur (*in vino veritas*) il découvrit mainte et mainte vérité; et depuis son temps, le verbe *deviner* a été en usage, signifiant originairement *découvrir* au moyen du *vin*.

(Lettre de Franklin à l'abbé Morellet, citée par celui-ci dans ses *Mémoires*, chap. XV.)

**Diallèle.** Hatzfeld : Néologisme.

Que pensez-vous de ce diallèle ?

(Rousseau. *Profession de foi du vicaire savoyard*.)

**Diète.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1611.

.... pour prier Mons<sup>r</sup> de Savoye qu'il envoyast quelcun à une diète qui se devoit tenir aux Suisses pour luy.

(Claude de Seyssel. Lettre au roi Louis XII, 4 juillet 1512. *Mémoires de la Société genevoise d'histoire*, XXIV, 631.)

**Dilater.** .... trois arrêts de l'Aréopage, qui le dilatent homme de bien.

(Balzac. Lettre à M. de Brassac. Livre VI, 18.)

**Dilemme.** On trouve quelquefois le mot écrit : *dilemme*, et je me demande pourquoi.

**Dilettante.** Hatzfeld : Néologisme.

Je suis un dilettante en tout genre.

(Frédéric II. Lettre à Voltaire, 1<sup>er</sup> mai 1760.)

**Discret.** Madame la Supérieure n'a rien fait qu'avec conseil. Les Constitutions de saint Louis lui donnent toute la puissance des corrections ; mais en ces rencontres elle prend toujours l'avis des Discrètes et des Mères anciennes.

(Patru. *Plaidoyer pour madame de Guenegaud*.)

**Dissertation.** Vous me demandez la dernière production que vous avez vue : à votre exemple, je l'appelle ici ma Dissertation, parce que nous vivons ici en pays de liberté. Mais je n'aurais garde d'être si téméraire à la cour, où il n'y a plus de grâce pour les mauvais mots, ni de sûreté pour les innovateurs de la langue.

(Balzac. Lettre à M. Bardin. Livre VI, 45.)

**Dit.**

Car dans sa tête sont écrits  
Et tous les faits, et tous les dits  
Des grands hommes, des beaux esprits.

(Voltaire. *Épître à M. de Vendôme.*)

**Diversement.** On parle diversement de quelqu'un : euphémisme pour insinuer que la bonne réputation de quelqu'un est très discutée. Ex. :

Quand je vous dis qu'on en parlait très diversement et que je vous demandais quel homme c'était...

(Beaumarchais. *Addition au supplément du mémoire à consulter*, soit 3<sup>e</sup> mémoire.)

**Doctorat.** Tout l'épiscopat et tout le doctorat est contre lui (*contre Fénelon.*)

(Bossuet. Lettre à son neveu, 19 janvier 1699.)

**Doctrine.** Dans une phrase de La Bruyère : « Où le riche parle, et parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire », Hatzfeld interprète les mots *de doctrine* : « Où le riche parle, et parle de science certaine.... »

N'est-ce pas plutôt : « ... et parle de questions de science ou d'érudition... » ?

O Sparte ! opprobre éternel d'une vaine doctrine !

(J.-J. Rousseau. *Discours sur les sciences.*)

**Dogmatiquement.** C'est l'Eglise qui doit dans le doute

décider dogmatiquement si les termes dont le directeur s'est servi expriment la doctrine hérétique, ou non.

(Fénelon. Lettre au père Le Tellier.)

**Dolman.** Hatzfeld : Néologisme.

J.-J. Rousseau a employé ce mot dans une lettre au libraire Duchesne, 15 oct<sup>r</sup> 1763, en lui décrivant un costume arménien : « Le dolman, ou robe de dessous, est toujours uni ; le cafetan, ou robe de dessus, est uni de même en été ; mais, pour l'hiver, j'en ai un doublé, et bordé de renard de Sibérie. »

Ce passage peut servir aussi à rectifier la définition que Hatzfeld a donnée de *cafetan* : « pelisse d'honneur que les sultans offrent aux principaux officiers, aux ambassadeurs étrangers, aux personnages de distinction, etc. »

**Domestique.** Au 8<sup>e</sup> paragraphe, Littré parle d'une signification de ce mot, aujourd'hui inusitée : « Anciennement il se disait des individus attachés à une grande maison, même quand ils étaient gentilshommes, et que l'emploi était important. » Comme la nuance de cet ancien sens est à la fois importante et délicate à établir, il fallait une sévérité particulière dans le choix des exemples. Littré me paraît avoir mal choisi le premier :

Faites-en faire essai par quelque domestique.

Commençons par rétablir le vrai texte de ce vers :

Faites faire un essai par quelque domestique.

(*Rodogune*, acte V, sc. 4.)

Comme il s'agit d'une expérience à faire *in anima vili*, d'une coupe de poison, *domestique* a ici le sens d'*homme de service*, et même d'*esclave*. — Je n'aime pas non plus le dernier exemple, où il est question du roi Charles XII « qui bravait dix mille Turcs avec ses seuls domestiques ». Le roi

de Suède se défendait avec toute sa suite, avec ses valets de chambre et ses laquais aussi bien qu'avec ses gentilhommes. Ces deux exemples seraient avantageusement remplacés par les passages suivants : On lui rend aussi ce témoignage (*au chancelier Séguier*) qu'il est impossible d'en user plus civilement qu'il fait avec tous les Académiciens ; et qu'il préside avec la même familiarité que pourrait faire un d'entre eux ; jusqu'à prendre plaisir qu'on l'arrête et qu'on l'interrompe, et à ne vouloir point être traité de *Monseigneur*, par ceux-là même de ces Messieurs, qui sont ses domestiques.

(Pellisson. *Histoire de l'Académie française*, II.)

Je sais bien que les évêques et les abbés peuvent avoir des personnes de condition pour domestiques.

(Patru. *Plaidoyer pour l'archiprêtre de Gignac*.)

Daignez considérer, madame, que je suis domestique du Roi, et par conséquent le vôtre ; mes camarades, les gentilshommes du Roi....

(Voltaire. Lettre à la Reine de France, 10 octobre 1748.)

**Donner.** Le courrier, qui porta en si grande diligence cette nouvelle au vicaire, pouvait bien faire deux ou trois lieues davantage, et donner jusqu'à Peyrassé et à Cassans.

(Patru. *Plaidoyer pour l'archiprêtre de Gignac*.)

**Dragon.** Académie : Animal fabuleux, qu'on représente avec des griffes, *des ailes*, et une queue de serpent, — Littré : Terme de blason. Reptile qu'on représente avec deux pieds et une longue queue, *sans ailes*. Dragon monstrueux, se dit d'un dragon ailé. — Hatzfeld : *Spécialement* (Blason). Reptile figuré dans l'écu avec deux pieds et une queue. Dragon monstrueux, figuré avec des ailes.

Je crois que l'Académie, en donnant des ailes au dragon, a raison contre Littré et Hatzfeld, qui ont tort aussi en ce

qui concerne les *dragons monstrueux*, lesquels sont ceux qui ont des faces humaines.

M. de Foras (*Le Blason*, dictionnaire et remarques, 1883), définit le dragon : animal fabuleux, ailé, à deux pattes et à queue en pointe.

Palliot, dans son édition de l'*Indice armorial* de Geliot (1661) donne les armoiries de trois familles (Vervins, Bourghese, Le Granger de la Picquemenie) dans chacune desquelles les dragons sont ailés ; il donne aussi les armoiries des d'Ancezune, barons de Caderousse près d'Avignon, qui portent de gueules à deux dragons monstrueux ou sphinx, ayant faces humaines, affrontées, d'or.

**Dramaturgie.** Hatzfeld : Néologisme.

La traduction française de la *Dramaturgie* de Lessing a paru en 1785, à Paris, et c'est alors que ce mot est entré dans l'usage courant. Jean-Baptiste Rousseau l'avait employé dans une épigramme :

Par le démon de la Dramaturgie  
Ce fanatique au théâtre agrégé....

**Droit.** J'ai tâché d'exposer... l'établissement des sociétés politiques,... indépendamment des dogmes sacrés qui donnent à l'autorité souveraine la sanction du droit divin.

(J.-J. Rousseau. *Discours sur l'inégalité*, in fine.)

**Duchesse.** Espèce de siège.

Ils (*les notaires qui écrivaient le testament que dictait madame du Deffand*) furent embarrassés à désigner le siège que j'occupais : ce n'était point, disaient-ils, une chaise, ni un fauteuil, ni un canapé, ni une bergère, ni une duchesse.

(M<sup>re</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 17 février 1771.)

**Dyscole.** Au fond, mes frères, je ne suis pas surpris que ces pasteurs dyscoles fuient nos assemblées.

(Massillon. *Discours synodaux*, XX.)

**Écart.** • Les armes principales de la maison, dit Littré, se mettent au 1<sup>er</sup> et au 4<sup>e</sup> écart, c'est-à-dire à ceux de la partie supérieure de l'écu. •

Non. Les écarts sont numérotés comme on le voit dans le tableau ci-contre; la partie supérieure de l'écu est occupée par le premier écart et le second.

|   |   |
|---|---|
| 1 | 2 |
| 3 | 4 |

**Echauguette.** Je ne veux vous voir de ma vie dans cette maudite échauguette que vous habitez; on y monte avec une peine extrême, on en descend avec un péril infini.

(Chaulieu. Lettre à mademoiselle de Launay, éd. Lescure, II, 181.)

**Econome.** Je sais le respect que nous devons à tout ce qui vient de la main des papes; je sais qu'ils sont les économes souverains de l'héritage du Seigneur.

(Palru. *Plaidoyer pour le prince de Conti.*)

**Economie.** Parler par économie: c'est une expression consacrée, aux Pères de l'Eglise; elle signifie *parler selon les temps et selon les lieux.*

(Voltaire. *Dictionnaire philosophique.*)

**Economique.** Honorius... calcula mal si l'on veut; il ne vit pas les suites funestes des moyens économiques qu'il crut pouvoir employer.

(J. de Maistre. *Du Pape*, I, 15.)

L'adjectif *économique* a ici le sens de *politique*, et s'applique à ce qu'on fait en cherchant à esquiver les difficultés.

**Economiste.** Hatzfeld: Ex. le plus ancien, de 1773.

Je fondai chez moi un dîner et une assemblée tous les mardis. C'est de ces assemblées que nous est venu le nom d'*économistes*.

(Lettre du marquis de Mirabeau à J.-J. Rousseau, du 20 décembre 1767.)

**Eduquer.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1771.

Une princesse, dans un roman, *est bien éduquée* : cela veut dire qu'elle a reçu une éducation digne d'elle, qu'elle est bien élevée.

(Voltaire. *Lettres sur la Nouvelle Héloïse*. 1761.)

La langue s'embellit tous les jours : on commence à *élever* les enfants, au lieu de les élever.

(Voltaire. Lettre à Linguet, 15 mars 1769.)

**Effarouchement.** Ce mot est dans Littré avec une citation de Saint-Simon. Hatzfeld l'a laissé de côté, le considérant sans doute comme inusité; mais Fénelon aussi l'a employé : Il (*l'évêque de Chartres*) en est la dupe, et son effarouchement sur mon livre, qu'on a soin d'entretenir, l'empêche de voir ce qui se passe sur tout le reste.

(Lettre à l'abbé de Chanterac, 25 septembre 1697.)

**Efféminement.** Ronsard n'estoit point mortel, il n'estoit point sujet à la mort; c'est offenser le rang et le mérite de sa condition, que de le plaindre et regretter en ceste qualité : c'est faire tort à la force et à la grandeur de son courage, que de le pleurer et lamenter ainsi efféminement.

(Du Perron. *Oraison funèbre de Ronsard*.)

**Email.** Hatzfeld dit très bien qu'en blason il y a sept émaux ; à savoir deux métaux : or, argent ; et cinq couleurs : gueules, azur, sable, sinople, pourpre. Mais voyez les définitions de *azur*, *gueules* et *or* : elles ne sont pas en harmonie avec cela.

*Azur* : un des *neuf métaux* des armoiries, de couleur bleue.  
— Ici l'erreur vient de Littré.

*Gueules* : une des *six* couleurs de l'écu, la rouge.

*Or* : couleur représentant le premier des émaux.



**Emmuseler.** ....des gueux ivres, qu'il faut emmuseler comme des ours.

(Voltaire. Lettre à l'impératrice Catherine, 3 décembre 1771.)

**Empierrer.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1776.

Ce sépulcre est couvert d'une pierre ; marque convenable aux tombeaux, pour signifier aux passants combien dure et stable est cette demeure, et combien insensible et empierrée est la condition de ceux qu'elle tient en dépôt.

(Simon d'Olive. *Actions forenses*, III, 9; procès plaidé en 1620.)

**Emulsion.** Je lui donnai (*à un enfant malade*) une décoction de rue, de petite centaurée, de menthe, de chicorée sauvage ; et pour adoucir la vivacité que cette tisane pourrait porter dans ce sang irrité par la fièvre, je lui fais prendre de demi-heure en demi-heure, entre ces potions, une émulsion légère.

(Voltaire. Lettre au docteur Tronchin. Œuvres, éd. Moland, XLI, 150.)

**Encyclopédiste.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1771.

... les encyclopédistes, c'est-à-dire ceux qui ont traité de toutes les sciences en abrégé.

1683. (Lamy. *Entretiens sur les sciences*, VI.)

**Enfonceur.** M. le duc de Choiseul m'a écrit, mon cher frère, qu'il avait parlé pour la pension de M. d'Alembert ; qu'il n'y avait nul mérite, et qu'il n'avait été qu'un enfonceur de portes ouvertes.

(Voltaire. Lettre à Damilaville, 3 janvier 1766.)

*Enfonceur de portes ouvertes* signifie ici : celui qui fait effort pour surmonter des obstacles qui n'existent pas ; — et non pas : celui qui se vante d'avoir surmonté des obstacles

qui n'existaient pas (c'est la définition de Hatzfeld, qui d'ailleurs est sans doute le plus souvent la bonne).

**Enjolivure.** C'est de toi que j'ai appris à ne point rechercher ces petites enjolivures dont tout le monde fait tant de cas, et où mon esprit se portait assurément, et encore avec quelque avantage et quelque apparence d'y réussir.

(D'Ablancourt. Seconde lettre à Patru.)

**Enonciation.** Ne sait-on pas qu'une simple énonciation, dans les choses anciennes, est un titre ?

(Patru. *Plaidoyer pour la Fontaine-Desprez.*)

**Ensaboté.** Hatzfeld : Néologisme.

On a oublié de consulter le *Lexique de la langue de Racine* (OEuvres de Racine, éd. Hachette, VIII, 188.)

**Enseigner.** Ni mon cœur, ni ma bouche ne firent de paix avec un homme qui m'avait trompé, et qui payait par une ingrate jalousie les soins que j'avais pris de l'enseigner.

(Voltaire. Lettre à Formont, 28 février 1754.)

**Enthousiasme.** Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1573 : Ne sentant plus la première ardeur de cet enthousiasme, qui me faisait librement courir par la carrière....

1552. (Du Bellay. Epître à J. de Morel.)

**Entortillage.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1790.

Vous serez charmante, tant que vous vous laisserez aller à votre naturel, et que vous serez sans prétention et sans entortillage.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à mademoiselle de Lespinasse, 13 février 1754.)

**Entre-considérer (s').** Cette curiosité mutuelle avec laquelle les planètes s'entre-considèrent.

(Fontenelle. *Les mondes.* IV.)

**Entre-expliquer (s').** L'ordre fait qu'on trouve toutes

les propositions de chaque genre rassemblées pour s'entre-expliquer.

(Fénelon. Lettre au père Daubenton, 12 oct. 1713.)

**Entresol.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1690.

*Entresuelo* : c'est une petite chambre faite en souspente, entresolle.

*Sopalco* : Ce mot est plutôt italien qu'espagnol, et signifie une souspendue ou entresolle.

(*Tesoro de las tres lenguas francesa, italiana y espanola*. Genève, 1609.) Il y a au moins une édition antérieure, que je n'ai pas vue. — Dans les trois articles cités, je n'ai donné que l'espagnol et le français. Le mot *entresol* vient peut-être de l'espagnol *entresuelo*.

**Epaule.** Frapper quelqu'un sur l'épaule, à l'épaule, c'est lui donner un coup. — Lui frapper l'épaule, au contraire, c'est un geste amical et familier.

Je dinais un jour chez madame de Staël, avec Joseph Bonaparte, et quelques membres de cette opposition éphémère...

« Vous êtes mécontent, me dit Joseph, en causant à part ; mais permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas non plus avec ces messieurs ; ils voudraient une rotation de Directeurs, qui dissent, en leur frappant l'épaule : *Aujourd'hui, c'est moi ; demain, ce sera toi* ; au lieu que, si nous avions un régime conforme à vos principes, vous verriez avec plaisir que mon frère en restât le chef. »

(La Fayette. *Mes rapports avec le Premier Consul*.)

**Epillogueur.** Employé adjectivement : Vous me trouverez bien épillogueuse ; mais je vous jure que je ne le suis sur rien, excepté sur ce qui altère la sincérité : sur cet article, je le suis sans miséricorde.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à mademoiselle de Lespinassé, 13 février 1754.)

**Épique.** Elles seraient bien fâchées d'avoir dit : un poème héroïque ; elles disent toujours : un poème épique.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 30 septembre 1638.)

**Épitomer.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1690.

Et Julian l'Antecesseur, en épitomant le texte de la Nouvelle de Justinian, dit....

1638, (Œuvres du sieur d'Olive du Mesnil. *Questions notables du Droit*, III, 12.)

**Époque.** Puisse la paix servir d'époque à la naissance du prince que j'attends !

(Voltaire. Lettre à l'électeur palatin, 9 juin 1761.)

**Epouser.** Littré indique un ancien sens de ce verbe : marier, rendre époux.

Notre très honorée mère, Péronne-Marie de Chastel, demoiselle savoisiennne, était en Allemagne, où elle donna à la sainte Vierge, dans la célèbre chapelle de Notre-Dame-des-Ermites, une bague qui lui était fort chère, afin qu'elle l'épousât avec son divin Fils.

(De Chaugy. *Mémoires sur la vie et les œuvres de sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal*. I, 26.)

**Érater.** Vous m'avez vu extrêmement touché de Mad.... Je suis parfaitement content, et de sa beauté, et de son esprit, et de son cœur ; il n'y a que sa rate qui me fait enrager. Lui appartient-il, à cette rate, de venir gâter l'effet de tant de belles parties ? Qui pourrait érater Mad..., ce serait une personne parfaite.

(Fontenelle. *Lettres du chevalier d'Her*.. LXIV.)

**Erronément.** Dans toute la 9<sup>e</sup> question de la cause 35<sup>e</sup>, il n'est parlé que de sentences où, sur des faits erronés, l'Eglise et les souverains Pontifes ont erronément prononcé.

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti*)

**Es.** Cette particule se retrouve dans quelques noms de lieu en Bretagne : la Ville-ès-chiens, la Ville-ès-coqs, la Ville-ès-fleurs, la Ville-ès-prêtres, la Ville-ès-saints. .

**Escale.** Hatzfeld : Emprunté de l'ital. *scala*.

Oui sans doute, quand le mot se présente comme dans Rabelais, sous la forme de *scale*. Mais *escale* a pu venir aussi du provençal *escalo* ; et il semble naturel que le français tienne ce mot des marins de Marseille, plutôt que des Italiens.

**Escalque, escarque.** Mot emprunté de l'ital. *scalco*, maître d'hôtel.

Frère Jean, associé des maîtres d'hostels, escarques, panetiers,... apporta quatre pastés de jambons.

(Rabelais. IV, 64.)

Puis, quand l'escalque a la nappe levée,...

(Olivier de Magny. *Épître à M. d'Avanson*.)

**Esplanade.** Littré : « Terme de fauconnerie. Route de l'oiseau qui plane. » Hatzfeld : « Fauconnerie. Espace où le faucon plane dans les airs. »

Ni l'un ni l'autre ne citent d'exemple de ce sens spécial. S. François de Sales a dit : Les pigeons se pavannent quelquefois en l'air, et font des esplanades çà et là.

(*Amour de Dieu*. IV, 3.)

Dans cet exemple, *esplanade* peut se définir : action de planer.

**Esquipot.** C'est le nom qu'on donne à une espèce de petit coffre, dont le maître a la clé, et où les garçons barbiers mettent par une petite ouverture, l'argent qu'ils reçoivent pour les barbes.

(*Journal helvétique*, janvier 1760, page 101.)

**Estropier.** Les truchements de profession ne savent

presque pas la langue des étrangers auxquels ils servent d'interprètes : c'est pitié de voir comme ils altèrent, et comme comme ils estropient, si j'ose parler ainsi, les choses qu'ils veulent faire entendre.

(Bouhours. *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, II.)

**Étaleur.** Il y a quelques mois que je trouvai, chez un homme qui étale des livres à Versailles, une nouvelle édition de la *Henriade*, 1748.... On peut à l'amiable, savoir de cet étaleur où se vend cette édition...

L'étaleur en question est un relieur nommé Fournier.

(Voltaire. cité par Bengesco, *Bibliographie de Voltaire*, IV, 30.)

**Étêter.** Il serait bien triste pour nous deux que vous eussiez pu imaginer un moment qu'on eût eu la bêtise d'étêter des arbres en les ébranchant, et que moi j'eusse eu l'autre bêtise de vendre mes ébranchages....

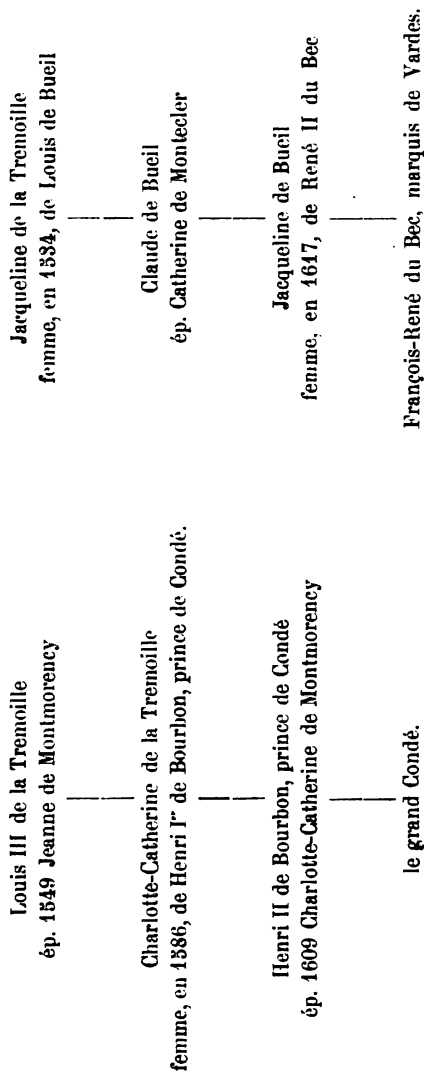
(Voltaire. Lettre à M. de Brosses, 21 février 1770.)

**Être.** Littre : « 8° Terme de généalogie. Être du trois au quatre, du cinq au quatre avec quelqu'un ; être dans un degré de parenté tel que les deux personnes dont il s'agit, appartenant à deux branches différentes, aient un bisaïeul, un trisaïeul commun. Ainsi la parenté du grand Condé avec M. de Vardes était du cinq au quatre : c'est-à-dire qu'ils avaient un trisaïeul commun, La Trémouille.

« Ce qui fait qu'on exprime ainsi cette parenté, c'est que le point de départ n'est compté qu'une fois : La Trémouille, une fille, une fille, une fille, Condé, cinq ; de l'autre côté, une fille, un garçon, une fille, Vardes, quatre »

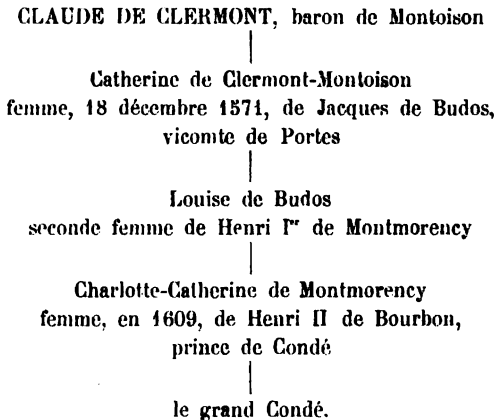
J'ai voulu vérifier les dires de Littre ; j'ai compulsé le bel ouvrage du père Anselme et de ses continuateurs : *Histoire généalogique de la maison royale de France*, etc. Paris, 1726-1733, tome I, pages 336 à 338 ; II, 87 et 88 ; IV, 169 et 170 ; VII, 851 et 852 ; et j'ai dressé le tableau ci-contre :

**FRANÇOIS DE LA TREMOILLE, vicomte de Thouars**  
épousa en 1521 Anne de Laval



On voit que ce tableau ne concorde pas avec ce que dit Littré. Au lieu de trois filles entre La Trémoille et Condé, nous avons : un garçon, une fille, un garçon, Condé.

Et si l'on essaie de remonter de Condé à sa mère, de celle-ci à sa mère, etc., selon la formule de Littré, on arrive, en compulsant à nouveau le père Anselme (I, 336 à 338; III, 605; VIII, 919 et 920) au tableau qui suit :



Comme on le voit, en remontant la filiation selon la formule de Littré, on n'arrive pas à La Trémoille.

Ce n'est pas tout. Au lieu de dire comme Littré : « Ce qui fait qu'on exprime ainsi cette parenté, c'est que *le point de départ* n'est compté qu'une fois... » je préférerais dire : « .... c'est que la souche commune n'est comptée qu'une fois : Condé, un garçon, une fille, un garçon, La Trémoille : cinq ; -- une fille, un garçon, une fille, Vardes : quatre. »

**Eutychien.** Il va jusqu'à reprocher au Pape qu'il a avancé dans sa véritable chaire, en prononçant un de ses sermons, une proposition formellement eutychienne.

(Fénelon. Lettre au père Lami, 4 mai 1706.)



**Évangéliser.** Hatzfeld : Malheur à moi, si je n'évangélise !  
(Fénelon. *Épiphanie*, I.)

C'est un mot de saint Paul (I Corinthiens, IX, 16) que saint François de Sales (Lettre à Mgr Fremyot, 5 octobre 1604) a cité comme Fénelon.

**Évangile.** Au paragraphe 7, qui traite de l'expression : *Évangile éternel*, Littré n'en indique pas l'origine, qui se trouve dans un passage de l'Apocalypse, au chap. XIV, verset 6 : Je vis un autre ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel, pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple.

**Exactitude.** Littré, dans une remarque à ce mot, cite Vaugelas entre guillemets : « C'est un mot que j'ai vu naître comme un monstre, et auquel on s'est accoutumé; on lui a en vain opposé *exacteté*. » Qu'on compare ces deux lignes au texte de Vaugelas : « Pour *exactitude*, c'est un mot que j'ai vu naître comme un monstre.... mais enfin on s'y est apprivoisé.... Quelques-uns ont écrit depuis peu *exacteté*..... mais je ne crois pas qu'il puisse jamais prendre la place de l'autre. »

La citation est faite trop librement; Littré n'eût pas dû employer les guillemets. Heureusement il met en général, dans ses citations, une tout autre exactitude.

**Exalté.** Je crois que Fénelon n'était point hypocrite; qu'il a été de bonne foi martyr de ses systèmes; c'était ce qu'on appelle aujourd'hui un esprit exalté. Ce mot est devenu à la mode pour exprimer l'enthousiasme.

(M<sup>re</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 20 avril 1777.)

**Excellence.** Louis de Gonzague, fils de Frédéric II, duc de Mantoue, se présenta en 1593 à la cour de Rome comme ambassadeur du roi Henri IV; on lui donna le titre

d'Excellence, « qu'on donnait, — dit l'Art de vérifier les dates, tome XI, page 248, — indifféremment avec celui d'Altesse, aux princes des maisons souveraines. Les partisans de l'Espagne en prirent occasion de qualifier de même l'ambassadeur de cette couronne; et de là, le titre d'Excellence a passé à tous les ambassadeurs des têtes couronnées, celui d'Altesse étant réservé aux princes des maisons souveraines. »

**Excentricité.** Il n'y a pas de nation où l'on trouve autant d'exemples (*qu'en Angleterre*) de ce qu'on appelle l'*excentricité*, c'est-à-dire une manière d'être tout-à-fait originale, et qui ne compte pour rien l'opinion d'autrui.

(M<sup>me</sup> de Staël. *Considérations sur la Révolution française*, Sixième partie, chapitre VI.)

**Exclamatif.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1784.

Le point interrogant et le point exclamatif se placent dans les occasions où le tour de phrase le demande, c'est-à-dire à la fin de l'interrogation et de l'exclamation.

1747. (L'abbé Girard. *Les vrais principes de la langue française*, XVI.)

**Exécuteur.** Littré et Hatzfeld, qui disent que ce mot a été employé adjectivement, ne citent point d'exemple pour le masculin *exécuteur*, et ne citent pour *exécutrice* que des exemples de Montesquieu.

C'est par une inexactitude de la langue en ces matières, que M. de Montesquieu, qui la savait si bien, n'a point laissé de dire toujours la *Puissance exécutrice*, blessant ainsi l'analogie, et faisant adjectif le mot *exécuteur*, qui est substantif. C'est la même faute que s'il eût dit : le *Pouvoir législateur*.

(Rousseau. *Lettres écrites de la montagne*, VII.)

**Exertion.** Lorsque le voyageur fixe ses regards sur le fleuve qui se précipite du haut des rochers de Schaffouse,

il perd la mesure du temps, il contemple à la fois le mouvement et l'éternité des flots sans cesse renouvelés et sans cesse engloutis, une direction toujours la même, une impulsion toujours aveugle : son âme s'engourdit à force de sentir, et il s'éloigne de ce spectacle, accablé par une exertion trop grande et trop rapide de ses facultés morales.

(M<sup>me</sup> de Staël. *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau*. Avertissement pour la seconde édition. Paris, An VI.)

Il y a bien des virtualités sans *exertion* (mot fort juste qui nous manque, Amaury, et que la marquise<sup>(1)</sup> prononcerait beaucoup mieux que moi) bien des germes qui avortent obscurément...

(Sainte-Beuve. *Volupté*, VI.)

Je ne puis plus travailler, parce qu'il n'y a plus personne pour prendre en considération mon travail. Je voudrais aller quelque part, et le courage me manque pour la moindre exertion.

(Mérimée. *Une correspondance inédite*, page 14.)

**Exhaustion.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1756.

Archimède, Apollonius, Viviani, Grégoire de S. Vincent ont connu l'Infini ; leurs méthodes d'approximation et d'exhaustion en sont tirées.

1740. (Buffon. *La méthode des fluxions*, de Newton, trad. de l'anglais. Préface du traducteur.)

**Exigence.** L'exigence, c'est-à-dire le besoin d'un retour quelconque de la part des autres, est le point de ressemblance par lequel l'amitié et les sentiments de la nature se rapprochent des peines de l'amour.

(Mme de Staël. *De l'influence des passions*, II, 1.)

(<sup>1</sup>) Dans ce roman, la marquise de Couaën est Anglaise de naissance. — *Exertion*, en anglais, exercice, effort.

**Existence.** Hatzfeld : *Spécialement*, la vie de l'homme ici bas. *Mener une existence précaire. Une existence obscure.*

La définition de ce sens spécial serait plus précise, il me semble, en disant : *le genre de vie que mène une personne.*

Il veut me ruiner en saisissant ce que je possède : il a tort ; car je dois mourir bientôt, et il est dur de m'ôter à présent l'existence à laquelle j'ai sacrifié toute ma vie.

(M<sup>me</sup> de Staël. *Delphine*. II, 27.)

**Expatrier.** Le roi ne se servira pas de son pouvoir pour expatrier dans sa soixante-quinzième année, un malade qui n'a fait que du bien dans le pays sauvage qu'il habite.

(Voltaire. Lettre à madame du Deffand, 13 juillet 1768.)

Cet exemple contredit la remarque de Littré.

**Expédient.** Je commencerai, vous dis-je ; il ne me manque que des lumières et des expédients, et j'espère les trouver en vous.

(Diderot. *Le fils naturel*, acte IV, scène V.)

A quelle époque a-t-on commencé à prendre ce mot en mauvaise part ?

**Fabrique.** Hatzfeld : *Par analogie*, dans la peinture de paysage, ce qui est construit par l'homme (édifices, ponts, etc.).

Je crois que ce sens spécial n'a pas été créé par analogie ; il est venu de l'italien.

**Fadasse.** Hatzfeld : Néologisme.

Ce benêt de Ramire (personnage de la tragédie de *Casandre*) ne sera jamais qu'un beau fils, un fadasse, un blanc-bec.

(Voltaire. Lettre à M. d'Argental, 12 décembre 1761.)

**Fadement.** Je ne dirai pas fadement que cette pièce

fasse fondre en larmes; mais je vous dirai que cette pièce intéresse quiconque pense.

(Voltaire. Lettre à Saurin, 5 avril 1769.)

**Faible.** On sait que *faible prince* ne signifie pas *prince faible*. Un *prince faible* est tel par son caractère, et un *faible prince* l'est par la comparaison de ses forces avec celles de son ennemi.

(Voltaire. Lettre à Walther, 8 avril 1752.)

**Faiseur.** Hatzfeld : ABSOLUMENT, *un faiseur*, un intrigant.

Est-ce que ce mot n'est pas employé quelquefois en parlant d'un écrivain qui produit beaucoup, et travaille avec plus de rapidité que de soin ? « On a reproché à M. Gaullieur, a dit M. Xavier Kohler, d'être parfois un *faiseur* en littérature; mais s'il était *faiseur*, du moins il *faisait*, et souvent il *faisait* bien. Si seulement nous avions en Suisse plusieurs travailleurs de sa trempe ! »

**Falaise.** Hatzfeld : Escarpement de terre ou de roche, qui borde la mer. — L'Académie et Littré donnent des définitions analogues.

Il y a des escarpements de terre ou de roche, qui bordent une rivière ou un fleuve. Ne peut-on pas les appeler *falaises* ?

**2. Faune.** Hatzfeld : EtyM. Tiré de *faune* 1, d'après *flore*.

*Fauna Sueciae regni* est le titre d'un livre que Linné a publié en 1746. Dans le sens de : ouvrage contenant la description des animaux d'un pays, le mot *faune* a pour origine ce mot du latin moderne, *fauna*.

Au mot *faune*, Hatzfeld met en première ligne le sens : Ouvrage contenant la description des animaux d'un pays; et il ajoute : *Par extension*, l'ensemble des espèces animales d'une région.

Au mot *flore*, inversement, Hatzfeld met en première ligne

le sens : Ensemble des plantes d'un pays, d'une région; et il ajoute : *Par extension*, livre contenant la description de ces plantes.

Je crois que dans l'un et l'autre cas, les deux sens sont simultanés. Les mots *Flora*, *Fauna*, Flore, Faune, sont les titres des premiers livres qui ont employé ces mots, et ils servent à désigner ces ouvrages; mais ils les désignent en en indiquant l'objet, qui est l'ensemble des plantes, l'ensemble des animaux d'un pays.

**Féminin.** Littré, supplément : « Ajoutez (à l'article FÉMININ du Dictionnaire) S. m. Ce qui est propre aux femmes. » Littré cite, à l'appui de cette définition, une phrase de M. Blaze de Bury : ... des yeux d'un bleu foncé, et respirant toutes les suavités de l'éternel féminin.

*L'éternel féminin* n'est que la traduction d'un mot de Goethe, dans les derniers vers de la seconde partie de Faust :

Das ewig-weibliche  
Zieht uns hinan.

**Feu.** Si on comptait, en exagérant, dix personnes par feu.... Jamais on ne compte que cinq à six habitants par feu : mettons-en six.

(Voltaire. Lettre à M. de la Michodière, sans date certaine, vers 1757, n° 3,422 de l'édition Moland.)

En 1404, on compta (*dans la ville de Genève*) treize cents feux, faisant au moins treize mille âmes.

(Rousseau. *Lettres de la montagne*, VII, note 1.)

Dans une nouvelle Histoire de France, on prétend qu'il y avait huit millions de feux en France, dans le temps de Philippe de Valois. Or on entend par feu une famille... On ne peut donner à un feu moins de quatre personnes, l'un portant l'autre.

(Voltaire. *Remarques pour servir de supplément à l'ESSAI SUR LES MŒURS*, XIX.)

Pour un territoire qui représente à peu près la moitié du royaume, on comptait, en 1328, 2,411,149 feux : ce qui, d'après les estimations les plus modérées, c'est-à-dire de 4 habitants par feu, donnerait pour la France de vingt à vingt-deux millions d'habitants.

Paris avait 61,098 feux imposables : ce qui doit donner une population totale, voisine de trois cent mille âmes.

(Lavisse. *Histoire de France*, IV, 20.)

**Flacre.** Frère Kroust dira à madame la Dauphine que je suis athée; mais par le grand Dieu que j'adore, je les attraperai bien, eux et l'abbé Guyon, et maître Abraham Chau-meix..., je suis meilleur chrétien que tous ces flacres-là.

(Voltaire. Lettre à madame d'Epinay, 26 décembre 1760.)

Le flacre, qui ne veut pas perdre sa course, descend de son siège.

(Diderot. *Salon de 1765*. Œuvres, X. 337.)

**Fieux.** Je vous dis, moi, qu'il y a plus de trente fautes dans l'édition de Prault, que Prault fils est un franc fieux.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 27 août 1761.)

**Figue.** Hatzfeld : Erym. Emprunté du latin *ficus*.

Ne faut-il pas chercher l'étymologie de ce mot dans la forme provençale *figa*, le nom venant du Midi, en même temps que le fruit ?

**Fin.** Il y a longtemps que j'ai prétendu que le souper était une des quatre fins de l'homme; je ne me souviens pas quelle est celle dont je lui fais prendre la place : la mort, le paradis et l'enfer, voilà les trois dont je me souviens.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 4 mai 1779.)

**Finir.** L'Académie, Littré et Hatzfeld sont d'accord à dire

que *finir* s'emploie avec la préposition *de*, suivie d'un infinitif. Mais quelquefois on le fait suivre d'un nom :

Non, tout cela est précaire, et notre public est mobile ; nous n'en avons fini de rien.

(Lettre du comte Molé, 6 juin 1837.)

Si vous entendez dire qu'avec des Chambres et le gouvernement représentatif, on n'en finira jamais d'Alger....

(Lettre de M. de Barante, 23 juillet 1837 ; citée, comme la précédente, dans les *Souvenirs* du baron de Barante, tome VI ; pages 28 et 43.)

**Fixer.** L'expression : *fixer une personne, un objet*, dans le sens de *fixer ses regards sur cette personne, sur cet objet*, est notée par Littré comme fautive. Il la signale dans Malfilâtre, Delille et Lamartine. Avant eux, Jean-Jacques Rousseau l'avait employée :

Leur manière intrépide et curieuse de fixer les gens...

(*Nouvelle Héloïse*, II, 21.)

**Flanquer.** M<sup>me</sup> la princesse de Conti, voulant faire une politesse à une dame qui avait soupé chez elle, lui demanda ce qu'elle avait fait au jeu : Ah ! dit-elle, je m'en suis flanqué pour cinquante francs.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 14 mars 1779.)

**Fleur.** A quel moment cesse ce qu'on appelle la *fleur de l'âge* ?

« Trente ans, dit l'Académie, c'est la fleur de l'âge pour un homme. »

« Il est mort à la fleur de son âge, » a dit d'Alembert dans l'Eloge de l'abbé Mallet, qui a vécu jusqu'à sa 42<sup>e</sup> ou 43<sup>e</sup> année.

Et Voltaire, écrivant le 1<sup>er</sup> novembre 1773 à l'impératrice Catherine, lui disait : « Ce n'est pas à un barbouilleur inutile



qu'il faut de longues années, c'est à une héroïne, née pour changer la face du monde. Elle est encore dans la fleur de son âge. » L'impératrice Catherine, née le 2 mai 1729, avait quarante-quatre ans.

**Fois.** Voltaire a dit dans une lettre à d'Argental, le 11 juillet 1744 : Morillo est d'une nécessité absolue ; il est le père de sa fille, une fois, et on ne peut se passer de lui.

*Une fois* est ici une locution adverbiale et elliptique, signifiant : une fois qu'il en est ainsi, la question est décidée.

**Fond.** L'heure que la reine lui avait donnée pour l'entendre était à cinq heures du matin : c'est-à-dire, en Suède, dans le fond de l'hiver, cinq ou six heures avant le jour.

(*Relation de la mort de M. Descartes*, par mademoiselle Descartes.)

Le fond de l'air est toujours froid.

(Bernardin de Saint Pierre. Lettre du 1<sup>er</sup> prairial an XIII, à M. Robin.)

**Fondateur.** Les seigneurs des Réaux sont fondateurs de la nef de l'église de Chouzé ; car il n'y a point de plus certaine marque de fondateur que les armes dans la voûte : cela est des maximes les plus communes.

(Patru. *Factum pour Gédéon Tallemant, sieur des Réaux.*)

**Fondue.** Si vous pouviez trouver un morceau de bon fromage de Gruyère, et plutôt nouveau que vieux, nous nous régalerions d'une fondue. Cela nous rappellerait la montagne de Salève, et me ferait grand plaisir.

(J.-J. Rousseau. Lettre à Coindet, 10 février 1768.)

**Forestal.** Tous les dits bois, injustement distraits du forestal, sous prétexte d'une vente simulée, appartiennent légitimement à l'acquéreur de la terre.

(Voltaire. Lettre à M. de Ruffey, 30 septembre 1761.)

**Fortune.** Il me semble que le maréchal de Richelieu n'a pas été traité bien favorablement par la cour des pairs. J'ai bien peur que les neveux de madame de Saint-Vincent, et le major, et les autres qui ont été emprisonnés à sa réquisition, et à ses risques, périls et fortune, ne demandent de gros dommages et de grandes réparations.

(Voltaire. Lettre à M. d'Argental, 5 avril 1776.)

**Fossé.** — Je passerai ce qui me reste de vie à faire de la terre le fossé, et à mettre mes voisins les jésuites dans la voie du salut.

(Voltaire. Lettre à M. Tronchin, 5 décembre 1760.)

**Fraternité.** Quand on n'est pas uni avec le corps de l'Eglise, et avec toute la fraternité.

(Bossuet. *Lettre pastorale sur la communion pascale*, IV.)

**Frisoir.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1723.

Les cheveux frisés et annelés se frisent avec un frisoir.

1661. (Comenius. *Janua linguarum*, éd. de Duez.)

**Fromental.** Ce sera à vous, monsieur, que je devrai des prés artificiels. Je sème du trèfle dans les uns, et du fromental dans les autres.

(Voltaire. Lettre à M. Abeille, octobre 1761.)

Il n'y a point de détérioration dans le changement d'une mauvaise vigne en un pré semé de fromental.

(Voltaire. Lettre à François Tronchin, 4 janvier 1763. *Le Conseiller Tronchin*, page 190.)

**Fromentée**, adjectif féminin (Littre). — Fromenté. Néologisme (Hatzfeld).

François de Sales avoit les cheveux fromentez et chatains.

(Charles-Auguste de Sales. *Histoire du bienheureux François de Sales*, livre X, *in fine*.)

**Frontispice.** Cette croix de bois se trouvait placée tout juste vis-à-vis le portail de l'église que je fais bâtir, de façon que la tige et les deux bras l'offusquaient entièrement, et qu'un de ces bras, étendu juste vis-à-vis du frontispice de mon château, figurait réellement une potence, comme le disaient les charpentiers.

(Voltaire. Lettre à M. Arnoult, 6 juillet 1761.)

**Fugace.** Quelle apparence qu'au bout de plusieurs années, je puisse retrouver la trace de cette petite et fugace plante ?

(J.-J. Rousseau. Lettre à la duchesse de Portland, 19 juillet 1772.)

**Furtif.** Au mot *méprisable*, Hatzfeld dit : xiv<sup>e</sup> s. Se déduit de l'existence de *méprisablement*. — De même au mot *originel*.

Au mot *furtif*, il aurait pu dire de même : xiv<sup>e</sup> s. Se déduit de l'existence de *furtivement*. — Au lieu de cela, il ne fait remonter l'existence de *furtif* qu'à l'année 1549, époque où cet adjectif se rencontre dans le dictionnaire de Robert Estienne.

**Galbanum.** Hatzfeld : Donner du galbanum à quelqu'un, l'amadoué.

La définition de Littré est meilleure : « Donner du galbanum, donner de fausses espérances. »

Je vous nommerai dix personnes qui ont votre *épître à Horace*. Vous m'en parlez, vous me l'offrez, vous n'attendez que mon consentement pour me l'envoyer ; je me hâte de marquer mon empressement ; votre réponse se fait attendre mille ans, et finit par être un refus : c'est là comme vous traitez vos amis !... Si vous voulez que je ne vous croie pas un donneur de galbanum, vous m'enverrez, sans tarder un moment, votre *épître à Horace*.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à Voltaire, 28 octobre 1772.)

**Gagner.** Hatzfeld : gagner pays, prendre de l'avance.

Diderot écrivait à Rousseau : On ne trouvera sur le chemin de l'Ermitage que quelques philosophes pédestres, gagnant pays le bâton à la main, mouillés jusqu'aux os et crottés jusqu'au dos.

*Gagner pays*, ici, signifie : avancer dans son chemin, se hâter d'arriver ; ce n'est pas tout à fait le même sens.

**Galoche.** Au commencement du règne de Louis XIII, on allait à pied avec des galoches, ou avec des bottines, qu'on laissait dans l'antichambre, quand on rendait quelque visite. J'ai vu, moi enfant, un reste de cet ancien usage.

(L'abbé Gédéyn. *Œuvres diverses*, page 356.)

**Galvauder.** M. Dorat m'a galvaudé deux fois ; je lui ai pardonné deux fois. Comme je me meurs et que je veux mourir en bon chrétien, s'il me fait une troisième algarade, je lui pardonnerai pour la troisième, parce que je trouve qu'il a beaucoup de talents et de grâces ; mais ne lui en dites mot.

(Voltaire. Lettre au comte de la Tourette, 15 sept. 1770.)

**Garde-marteau.** N'est-ce point un garde-marteau qui devrait avoir marqué ces bois ?

(Voltaire. Lettre à M. de Ruffey, 30 septembre 1761.)

**Garus.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1757.

Prenez la bouteille de garu chez Geoffroy : c'est votre voisin.

1736. (Voltaire. Lettre à l'abbé Moussinot ; Edit. Moland, n° 585.)

**Gaupe.** Nous fûmes reçus (*chez Voltaire*) par la nièce Denis, qui est la meilleure femme du monde, mais certainement la plus gaupe.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 22 février 1778.)

**Gaz.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1690.

Premièrement, il n'y a point lieu de douter que la flamme est une fumée allumée; secondement, que la fumée est une vapeur, nommée (d'un nouveau nom) Gas.

(*Œuvres de Van Helmont*, de la traduction de M. Jean Leconte. Lyon, 1670; page 93.)

Le charbon,... en brûlant... et généralement tous les corps qui immédiatement ne s'en vont pas promptement en eau, jettent un certain esprit sauvage, nommé Gas. Par exemple, soixante-deux livres de charbon, consumées, ne laissent guère plus d'une livre de cendres. Donc les soixante livres de surplus ne seront qu'esprit. Cet esprit ou ce gas ne peut pas être détenu dans des vaisseaux, ni être réduit en corps visible, que sa vertu séminale ne soit préalablement éteinte.

(Ibid., page 99.)

Texte latin : Carbo ergo, et universaliter corpora quæcunque non abeunt in aquam, necessario eructant spiritum silvestrem.... Hunc spiritum, incognitum hactenus, novo nomine GAS voco.

**Gazette.** Il y a autant de journaux que de gazettes.

(Voltaire. Lettre à M. Bertrand, 27 décembre 1738.)

On se demande ce qui distinguait, aux yeux de Voltaire, un journal d'une gazette.

**Génératrice.** Littré : ligne qui, par son mouvement, produit une surface. — Hatzfeld : *triangle générateur*, dont la révolution autour d'un de ses côtés engendre un cône; *génératrice*, ligne formant l'axe autour duquel a lieu cette révolution.

Ces deux définitions ne sont pas d'accord, et c'est celle de Littré qui me paraît la bonne.

**Génial.** Littré, dans son Supplément, aux mots *génial*,

*généialement, génialité*, condamne l'emploi de *génial* dans le sens : *qui est de génie*. Il est certain que le latin *genialis* a un autre sens, et se définit ainsi : *pertinens ad Genium, naturae et voluptatis Deum*.

Exemples : *genialis torus*;

*Ducuntur raptæ, genialis præda, puellæ*.

Mais, quel que soit le sens qui est propre au latin *genialis*, la langue française a bien le droit de tirer, du substantif *génie*, qui lui appartient, l'adjectif *génial*, qui est formé comme *colonial* dérivé de *colonie*, *colossal* de *colosse*, *papal* de *pape*, et *vertébral* de *vertèbre*.

**Génie.** Dans l'usage actuel, ce mot semble ne pouvoir s'employer qu'en parlant de la supériorité d'esprit de quelques hommes extraordinaires, un Copernic, un Shakespeare, un Napoléon. Autrefois, il emportait une signification moins haute et rare; le génie était à la portée de beaucoup de gens.

« Il avait plus de génie que d'étude et de savoir », a dit Pellisson (dans l'*Histoire de l'Académie française*) de M. de l'Estoile, auteur de *la Belle Esclave*, tragi-comédie, de *l'Intrigue des filous*, et de poésies diverses dans les recueils de son temps.

Dans ses *Réflexions sur les éloges académiques*, d'Alembert appelle Dumarsais « un grammairien de génie ». Voltaire, à maintes reprises, parle à ses correspondants de leur génie, ou du génie de quelque littérateur contemporain :

Je crois que vous avez fait une très bonne acquisition dans M. Saurin (*qui venait d'être nommé membre de l'Académie française*). Il est littérateur et homme de génie.

(Voltaire. Lettre à l'abbé d'Olivet, 10 avril 1761.)

Je suis le plus trompé du monde, s'il (*Arnaud*) n'est né avec du génie...

(Voltaire. Lettre à Helvétius, 2 avril 1739.)

Je viens de lire des morceaux admirables dans une tragédie de génie. (*Mahomet II*, par La Noue.)

(Voltaire. Lettre à Cideville, 3 avril 1739.)

Il y a de bien beaux vers dans la tragédie de *Mahomet II*. L'auteur a du génie.

(Voltaire. Lettre à Le Franc, 14 avril 1739.)

*La Coquette*, [comédie de madame Denis] me tourne la tête. Les choses charmantes dont elle est pleine me remplissent d'admiration. Je suis tout glorieux d'avoir une nièce qui soit un génie.

(Voltaire. Lettre au marquis de Thibouville, 15 juillet 1732.)

Cette ode (l'*Ode sur la guerre*, de Borde) me paraît d'un homme de génie; mais il y a trop de fautes contre la langue.

(Voltaire. Lettre à M. Pierre Rousseau, 16 septembre 1761.)

Vous me paraissez faire trop peu de cas du génie aimable avec lequel vous êtes né. Vous joignez à ce génie un goût fin et cultivé, qui est presque aussi rare que le génie même.

(Voltaire. Lettre au cardinal de Bernis, 26 mai 1762.)

Je lui sais bon gré (à DeVosge, qui dessinait des estampes pour les tragédies de Corneille) de mettre du génie dans ses dessins.

(Voltaire. Lettre à M. Fyot de la Marche, 25 août 1762.)

Vous avez la noble sincérité qui appartient au génie.

(Voltaire. Lettre à La Harpe, 25 mai 1764.)

**Gentry.** La noblesse dont cette Chambre (*des Communes*) est composée, semble être ce qu'il y a au monde de plus heureux : j'entends cette espèce de noblesse qu'ils appellent

*Gentry*. Ce sont des gens riches, que leur naissance n'oblige à aucun scrupule incommode, et qui peuvent gagner du bien par le négoce, lorsqu'ils en manquent.

(Muralt. *Lettres sur les Anglais*, I.)

**Géologie.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1779.

Dans l'*Explication du système des connaissances humaines*, qui fait suite au Discours préliminaire de l'Encyclopédie (1751), Diderot indique la « Géologie, ou science des continens », comme une des quatre parties de la cosmologie.

Je n'entends ici par cosmologie que la connaissance de la Terre, et non celle de l'Univers. Dans ce sens, *géologie* eût été le mot propre; mais je n'ose m'en servir, parce qu'il n'est pas usité.

(J.-A. De Luc. *Lettres*, publiées en 1778, sur quelques parties de la Suisse, page viii.)

Ce mot *géologie* ne vient pas du grec, comme le dit Hatzfeld, mais du latin moderne *geologia*. Je ne sais pas si ce mot a été employé avant le livre d'Erasmus Warren : *Geologia : or, a Discourse concerning the Earth before the Deluge*. Londres, 1690.

**Germanisme.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1752.

... Ce joli mot de germanisme, dont il (*Voltaire*) fait depuis douze ans son épée de chevet pour combattre tous mes écrits, passés, présents et à venir.

(Lettre de Jean-Baptiste Rousseau, 22 mai 1736; citée par Desnoiresterres. *Voltaire*, I, 244.)

La première édition du livre de Mauvillon : *Remarques sur les germanismes*, a été publiée en 1747.

**Gestatoire.** Littré : ETYM. Lat. *gestare*, porter.

Il faut plutôt dire : du lat. *gestatorius*, adjectif employé par Suétone, qui dit de Néron : *Gestatoria sella delatus in theatrum*, ...



**Girandole.** La Girandole est un grand bassin rempli de dragons, qui jettent quantité d'eau avec une impétuosité étrange et un bruit extraordinaire.

(*Description de la belle cascade de Tivoli, dans les Lettres choisies de Messieurs de l'Académie française, Paris. 1710.*)

**Girouette.** Hatzfeld : en vers, *-rou -et*. — Et cependant Voltaire a compté *-rouet* pour une seule syllabe dans ces vers :

Les girouettes ne tournent plus  
Lorsque la rouille les arrête.

(Lettre à M. de Cideville, 19 septembre 1755.)

**Glacier.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1757.

Une autre assiette, étreinte de gelée :  
Ceux du pays glacier l'ont appelée.

1572. (Peletier, du Mans. *La Savoie*. I, 164.)

**Golille.** Pour Alvarès et son fils (*personnages d'ALZIRE*) le mieux serait l'ancien habit à l'espagnole, la veste courte et serrée, la golille, le manteau noir doublé de satin couleur de feu, les bas couleur de feu, le plumet de même . . . Voilà, madame, tout ce que votre tailleur peut dire.

(Voltaire. Lettre à la duchesse de Saxe-Gotha, 15 janvier 1760.)

**Gondole.** Le maréchal de Saxe, dangereusement malade, était posé dans une gondole d'osier, quand ses douleurs et sa faiblesse l'empêchaient de se tenir à cheval.

(Voltaire. Notes du *Poème de Fontenoy*.)

Je débarrasse encore ma protectrice du logement des histrions. Je prie seulement l'intrépide et exact Gauchet de m'envoyer lundi, à une heure précise, une gondole, et un carrosse à quatre, qui amèneront et ramèneront conjurés et consuls.

(Voltaire. Lettre à la duchesse du Maine, ce samedi . . . . juin 1753.)

**Gothique.** Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1556.  
... le latin barbare, ... sentant encore les vieux siècles  
de la barbarie gothique.

1554. (Buttet, *Apologie pour la Savoie*.)

De Bèze, ce n'est pas une terre gothique,  
Ni une région tartare ni Scythique, . . . .  
Si Gédéon avait commis vos brigandages.  
Vos meurtres, vos larcins, vos gothiques pillages.

(Ronsard. *Continuation du discours des misères de ce temps*.)

Connaissez-vous l'architecture de nos vieilles églises.  
qu'on nomme gothique ? . . . Cette architecture qu'on appelle  
gothique, nous est venue des Arabes.

(Fénelon. *Dialogues sur l'éloquence*, II.)

Si l'on excepte Milan et Naples, l'Italie ne renferme pas  
un seul monument considérable qu'on puisse appeler *gothique*;  
et ce nom même, dans la pensée de l'Italie, est synonyme  
de barbare.

Je ne doute pas que l'origine tant cherchée du nom de  
*gothique* ne soit italienne. Dans le souvenir de l'Italie, tous  
les barbares destructeurs de l'empire romain s'appelaient  
indistinctement *Goti*; *gotico* devint ainsi synonyme de *barbare*;  
les *temps gothiques* sont les temps barbares, et voilà  
pourquoi la Renaissance, dans son dédain pour les édifices  
du moyen-âge, les appela *gotici*.

(Renan. Article publié en 1857, et recueilli dans ses *Nouvelles études d'histoire religieuse*, page 403.)

**Grandelet.** Comme dit le pape Grégoire, ceux-là errent  
grandement, qui estiment que les enfants grandelets ne sa-  
raient faillir : ce que la Glose entend de ceux qui ont atteint  
l'âge de sept ans.

(Simon d'Olive. *Actions forcées*, II 7.)

**Granger.** Littré cite une phrase des *Confessions* de Rousseau (dans le récit de la promenade à Thônès, au 4<sup>e</sup> livre) : « Elles baisaient de temps en temps les mains de la grangère. » Non pas *les mains*, mais *les enfants* de la grangère.

**Grichard.** Ma mère tourmente Charles, elle le querrelle. . . . Je dis quelquefois à Charles : Mon ami, quand nous serons vieux et infirmes, nous serons peut-être aussi grichards que ma mère.

(M<sup>lle</sup> de Lespinasse. *Suite du VOYAGE SENTIMENTAL*, chap. 16<sup>e</sup>.)

**Griffon.** Littré : Il porte d'or au griffon d'argent.

L'exemple n'est pas bien choisi : ces armoiries ne seraient pas correctes.

Il eût été mieux de copier littéralement le dictionnaire de l'Académie : *Il porte d'or au griffon de sable*, ou de dire, par exemple : Les armes des princes de Wenden sont d'azur au griffon d'or, lampassé de gueules.

**Griffonnement.** Je les ai lues (*les lettres de Balzac*). . . on prendrait les unes pour des grotesques, ou des griffonnements de vitrier, et d'autres pour des originaux de Tempesta.

(Le père Garasse. *Réponse au sieur Hydaspes au sieur de Balzac*. Œuvres de Théophile, éd. Alleaume, I, ccvj.)

**Grimauderie.** S'il venait à parler de quelques grimauderies, de quelques déclinaisons de noms, ou bien de quelque *amo, amas*. . . .

(Buttet. *Apologie pour la Savoie*, page 117 de la réimpression faite par M. Mugnier).

**Grimelliner.** Cet épineux d'Espagnac. . . devrait bien

plutôt songer à tirer le pays de Gex de la misère, qu'à grimeliner des lods et ventes.

(Voltaire. Lettre au marquis de Chauvelin, 11 décembre 1759.)

**Grisse.** Je leur donnerais pour jouer de petits bâtons de pain dur, ou de biscuit semblable au pain de Piémont, qu'on appelle dans le pays : des grisses.

(Rousseau, *Emile*, I.)

Cp. le *Glossaire genevois* de Humbert, au mot *glisse*.

**Grivoise.** On raisonne toujours sur les vices, et rarement sur les vertus. Les enjouées de Languedoc, les coquettes de Paris et de Touraine, et les grivoises de Flandre, sont plus souvent sur le tapis que les simples de Picardie.

(*Furetieriana*, 1696.)

**Gruyère.** Hatzfeld : **ETYM.** Nom propre : Gruyère, ville de Suisse.

C'est tout le pays de Gruyère — l'ancien comté de ce nom, qui comprend toute la haute vallée de la Sarine, — plutôt que la très petite ville de Gruyère, qui a donné son nom au fromage de Gruyère.

**Guerdon.**

Autrefois, de la félonie

Thémis te donna le guerdon.

(Voltaire. *Temple du goût*, variantes. C'est à Jean-Baptiste Rousseau que ces vers s'adressent.)

**Guéret.** L'agriculture n'est point un sujet riant pour des Parisiens. Ils ne savent pas la différence d'un sillon à un guéret.

(Voltaire. Lettre à l'abbé d'Olivet, 25 avril 1764.)

Même remarque que pour *gazette*.

**Guillemet.** Plût à Dieu qu'elle (*l'Encyclopédie*) fût en effet un recueil de tout ce que les autres livres renferment d'excellent, et qu'il ne lui manquât que des guillemets !

(D'Alembert. *Préface du 3<sup>e</sup> volume de l'Encyclopédie*.)

**Hadji.** . . avec plus d'ardeur que les adjes ne soupirent après la vue de la pierre noire de la Caaba.

(Voltaire. Lettre à l'abbé Aunillon, oct. 1742.)

**Héréticité.** L'héréticité du texte d'un livre n'est pas plus un fait, que celle du texte des propositions.

(Fénelon. Lettre au père Lami, 22 mai 1704.)

**Hétérodoxie.** Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1740.

Quel que soit le temps où dans la foi on dise autre chose que ce qu'on disait le jour d'auparavant, c'est toujours l'hétérodoxie : c'est-à-dire une autre doctrine, qu'on oppose à l'orthodoxie.

(Bossuet. *Instruction pastorale sur les promesses de l'Eglise*. I, 28.)

**Hippogriffe.** Littré et Hatzfeld s'accordent à dire que cet animal fabuleux est moitié griffon, moitié cheval : — le griffon lui-même, autre animal fabuleux, étant selon les mêmes : moitié aigle et moitié lion.

Cette définition de l'hippogriffe implique l'idée qu'il a quelque chose du lion : ce qui n'est pas. Arioste (IV, 48) a décrit en effet le cheval ailé qu'il a imaginé, en ces termes :

....il destrier....

Ch' una giumenta generò d'un grifo :  
Simile al padre avea la piuma e l'ale,  
Li piedi anteriori, il capo e il grifo ;  
In tutte l'altre membra parea quale  
Era la madre, e chiamasi Ipogrifo.

Ainsi pour le plumage, les ailes, les pieds de devant, la

tête et le bec, l'hippogrieffe est semblable au griffon; mais pour tout cela, le griffon lui-même est semblable à l'aigle.

Le train de derrière du griffon est d'un lion; celui de l'hippogrieffe, d'un cheval.

L'hippogrieffe n'a donc rien d'un lion; et il faut le définir : animal fabuleux, moitié aigle et moitié cheval, né d'un griffon et d'une jument.

**Historiquement.** Je le dis historiquement, et vous devez le prendre à la lettre.

(Balzac. Lettre à M. de Lionne, 4 août 1650.)

**Huguenot.**... que Mons<sup>r</sup> le duc mist tel ordre en ses pays, que ceux de Genève ne fussent point oultragés, leurs disant *traytres ayguenots* : lequel oultrage et injure ne pourroient endurer.

(*Journal du syndic Jean Balard*, avril 1526. *Mémoires de la Société d'histoire de Genève*, X. 60.)

**Humour.** Hatzfeld : Néologisme.

Ils (*les Anglais*) ont ce qu'ils appellent *humour*, qu'ils prétendent leur être singulier. . . . Cette *humour* est à peu près ce que fait le diseur de bons mots chez les Français.

1725. (Muralt. *Lettres sur les Anglais*, II.)

Les Anglais ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gaieté, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute; et ils rendent cette idée par le mot *humeur*, *humour*, qu'ils prononcent *yumor*: ils croient qu'ils ont seuls cette *humeur*; que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de Corneille.

(Voltaire. Lettre à d'Olivet, 20 août 1761.)

A vrai dire, le Lexique de Corneille (édition des *Grand-*

*écrivains*) ne cite qu'un seul exemple de *humeur*, au vers 815 de la *Suite du Menteur*.

**Hurluberlu.** Je soupai hier chez madame de Forcalquier; il y avait la duchesse de Villeroy, avec qui j'ai lié connaissance. C'est une hurluberlu, un drôle de corps.

(M<sup>re</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 18 janvier 1767.)

M<sup>re</sup> du Deffand dictait ses lettres, et son secrétaire Wiart, qui a mis *hurluberlu* au féminin, ne saurait passer pour une autorité; mais c'est pourtant un témoin de la bonne prononciation.

**Hussard.** Je n'ai point dit qu'il (*Grimm*) eût été hussard chez M. le comte de Friesen, qui, lui trouvant quelque esprit, l'avait fait étudier et en avait fait son secrétaire.

(Lettre de Fréron à M. de Malesherbes, 29 mars [1754] citée dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, éd. Tournoux, XVI, 257.)

*Houzard* est pris là dans un sens que n'indiquent ni Littré, ni Hatzfeld.

**Hydrophobe.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Le chien... enragé... par sa morsure rend la personne hydrophobe.

1661. (Comenius. *Janua linguarum*, éd. de Duez, page 84.)

**Hypercritique.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1703.

A nos seigneurs académiques,  
Nos seigneurs les hypercritiques,...

(Ménage. *Requête des dictionnaires*.)

**Iconoclaste.** Luther et les luthériens ont condamné les brise-images.

(Bossuet. *Réflexions sur l'écrit de M. Molanus*. III, 2.)

**Idiome.** Je m'accoutumais à réfléchir sur l'élocution,

sur les constructions élégantes ; je m'exerçais à discerner le français pur de mes idiomes provinciaux.

(J.-J. Rousseau. *Confessions*, III.)

**Ignorer.** Le sens de l'allemand *ignoriren* : faire comme si on ignorait, est-il étranger au verbe français ?

Ces actes ne sont point ecclésiastiques ; l'Eglise n'a pas besoin de les connaître : Rome peut les ignorer de loin. Combien de fois le Saint-Siège en a-t-il toléré de plus forts !  
(Fénelon. Lettre au Père Daubenton, 12 avril 1714.)

**Illuminisme.** M<sup>re</sup> de Staël a employé dans le même sens la forme *illumination* :

Que serait-ce si je parlais des exemples qu'il reste encore d'intolérance superstitieuse, de piétisme, d'illumination.. ?  
(*De l'influence des passions*, II, 4. *De la religion*.)

**Note.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Montesquieu.

Ce mot se rencontre plusieurs fois dans la traduction qu'Amyot a donnée du traité de Plutarque : *Apothegmes des Lacédémoniens*.

**Immunité.** Par le mot d'*immunité*, on entend ordinairement le droit d'asile ou de franchise ; car le respect de la Religion a fait regarder les lieux saints comme des lieux de sûreté, où il n'était permis d'exercer aucune violence, même pour arrêter les criminels. . . . Voilà en quoi consiste l'*immunité* que l'on appelle *locale*. Il y en a encore deux autres espèces : l'*immunité réelle*, qui exempte les biens ecclésiastiques des charges publiques ; et l'*immunité personnelle* qui en exempte les clercs et les religieux.

(Fleury. *Introduction au Droit ecclésiastique*, II, 7.)

**Imparfait.** *La terre était informe et toute nue, les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.* — *La terre était, les ténèbres couvraient,*



l'esprit de Dieu *était* : ces expressions par l'imparfait du verbe, n'indiquent-elles pas que c'est pendant un long espace de temps que la terre a été informe, et que les ténèbres ont couvert la face de l'abîme ?

(Buffon. *Epoques de la nature.*)

**Impersonnel.** L'Académie dit : « Certains verbes peuvent quelquefois devenir impersonnels », et elle en donne des exemples, soit à ce mot *impersonnel*, soit aux mots *arriver*, *entrer*, *résulter*, *sortir*, *tomber*, *venir*, etc.

Malgré l'expression : « Certains verbes . . . . », les verbes qui s'emploient ainsi à l'impersonnel ne sont pas en nombre limité. Je ne crois pas que le verbe *errer*, par exemple, ait été jamais employé ainsi avant M. Sully Prudhomme :

La Grande Ourse, archipel de l'Océan sans bords,  
Scintillait bien avant qu'elle fût regardée,  
Bien avant qu'il errât des pâtres en Chaldée.

Ces verbes accidentellement impersonnels sont surtout des verbes neutres ou pronominaux ; quelquefois aussi, des verbes passifs. Ex. :

Je ne suis point surpris de la conduite de ce malheureux Jean-Jacques ; mais j'en suis très affligé. Il est affreux qu'il ait été donné à un pareil coquin de faire le *Vicaire savoyard*.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 14 juillet 1766.)

**Improbabilité.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1776.

Si la victoire de Lissa est aussi complète que le roi de Prusse le dit, s'il y a vingt mille prisonniers, comme il s'en vante, malgré l'improbabilité du nombre....

(Voltaire. Lettre à Tronchin, 3 janvier 1758.)

**Inabordable.** Chénier était un homme à la fois violent et susceptible de frayeur ; unabordable au raisonnement, quand on voulait combattre ses passions, qu'il respectait comme ses dieux pénates.

(M<sup>re</sup> de Staël. *Considérations sur la Révolution*, III, 25.)

**Incognito.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1647.

Et peut-être que je vous apparaitrai tout d'un coup en votre chambre, et fendrai la nuée... avec dessein, de plus, de demeurer quelque temps auprès de vous, mais absolument *incognito*, et sans me manifester à qui que ce soit.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 28 déc. 1641.)

**Incommunicable.** Je vous chercherais des louanges... propres à Votre Eminence, incommunicables à tout autre qu'Elle.

(Balzac. Lettre au cardinal Mazarin, 17 novembre 1647.)

**Incunable.** Acad. : • Qui date des premiers temps de l'imprimerie. Il se dit substantivement des livres imprimés antérieurs à l'an 1500. •

Le mot doit son origine au livre de Beughem, cité par Hatzfeld : *Incunabula typographiæ*, Amsterdam, 1688 ; c'est un catalogue des livres imprimés au 15<sup>e</sup> siècle : ce qui concorde avec la date de 1500, marquée par l'Académie. Mais l'usage courant ne s'arrête pas à cette date : on voit des impressions gothiques du commencement du 16<sup>e</sup> siècle, qualifiées d'incunables.

**Indélicat.** Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1812.

Il n'y a rien de plus indélicat que de reprocher les services qu'on a rendus.

1802 (M<sup>re</sup> de Staël. *Delphine*, II, 31.)

**Indévotion.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1584.

Et quant à la démolition de la dite esglise parroissiale,..... il viendra à grande incommodité et indevotion des habitants, lesquels, pour la commodité d'icelle, au cœur et milieu de la ville, sont de tant plus esmus et inclinés à devotion.

(Mémoire de la ville de Chambéry, 9 août 1567, dans les *Mémoires de la Société savoisiennne d'histoire*, VII, 163.)

**Indifférentisme.** L'esprit de tolérance peut avoir deux principes très différents : un principe d'indifférentisme, et un principe d'équité naturelle.

(Vernet. *Lettres critiques d'un voyageur anglais*, éd. de 1766, page 146.)

**Individualiser.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1796.

*Eles-vous fils de Dieu ? Eles-vous le fils de Dieu ?* Ce sont deux propositions essentiellement différentes, puisque le mot *fils*, en tant que précédé de l'article, est, dans la seconde, un substantif individualisé : au lieu que dans la première, il n'est qu'adjectif.

Tels sont ceux (*les adjectifs*) qui par eux-mêmes individualisent le nom commun : *ce, mon, notre, ton, votre, son, leur*. . . .

1767. (D'Olivet. *Remarques sur la langue française*, pages 178 et 179.)

**Inexact, inexactitude.** Hatzfeld. Exemples les plus anciens, de 1701.

*Inexact.* Ce mot peut avoir sa place aussi bien qu'*inexactitude* ; mais il ne faut point d'affectation.

1689. (Andry de Boisregard. *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*.)

**Inexprimable.** « On ne doit pas, dit Vaugelas, mettre le relatif après un nom sans article. » Règle fautive, que personne ne suit à la rigueur, et qui en bien des occasions, rendrait les plus belles pensées inexprimables, et nous obligerait à chercher de froides et insipides périphrases.

(Desfontaines. *Racine vengé*, p. 129.)

**Influenza.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1803.

. . . l'épidémie courante qu'on appelle l'influenza.

(Lettre de madame d'Épinay au conseiller Tronchin, du

17 juillet 1782, citée par Perey et Maugras. *Dernières années de madame d'Épinay*, p. 562.)

**Infructueux.** Lorsqu'un arbre est infructueux, on l'amène à fruit en enlevant de l'écorce à ses branches.

(Buffon, *La statique des végétaux*, de Hales, trad. de l'anglais. Chap. IV.)

**Innombrablement.** Il faut que je vous parle de mon petit chien : je l'aime à la folie ; il aboie, il mord, il a innombrablement d'ennemis. Je le bats, mais il ne se corrige point.

(M<sup>re</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 28 mai 1777.)

**Inoculer.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1752.

FRANCALEU

Voilà ma pièce au diable, et mon théâtre à bas.

DAMIS

Comment donc ?

FRANCALEU

Trois acteurs, l'amant, l'oncle, le père,  
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.  
L'un est inoculé ; l'autre aux eaux ; l'autre mort.

1738 (Piron. *La Métromanie*, I, 4.)

**Inoffensif.** Pourquoi voudrait-on affliger une créature aussi inoffensive que moi ?

(M<sup>re</sup> de Staël. *Delphine*, I, 3.)

On retenait en exil un colonel anglais, homme d'une bonté et d'une obligeance parfaites, et suivant l'expression anglaise, tout à fait inoffensif.

(M<sup>re</sup> de Staël. *Dix années d'exil*, II, 8.)

**In partibus.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Des évêques qu'on nomme *in partibus*, c'est-à-dire des évêques auxquels Rome avait donné des titres tirés des églises de certains pays où la religion catholique est éteinte.

C'est ainsi, par exemple, que le Pape a donné à M. Codde le titre d'archevêque de Sébaste en Arménie.

(Fénelon. Lettre à M<sup>re</sup>, 12 juin 1705.)

**Insolvabilité.** Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1671.

L'insolvabilité d'un homme qui devait une somme d'argent assez considérable à l'intimé, lui ayant fait perdre presque tout ce qu'il avait de bien. . . . .

1634 (Lemaistre. *Plaidoyer pour un mari qui a tué le père de sa femme.*)

**Intempestif.** Vous ne devez pas briser son cœur, en l'immolant tout à coup à des vertus intempestives.

(M<sup>re</sup> de Staël. *Delphine*, IV, 6.)

**Investigation.** Quand j'ai hasardé le mot *investigation*, j'ai voulu rendre un service à la langue, en essayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le sens est déjà connu, et qui n'a point de synonyme en français.

(J.-J. Rousseau. *Lettre sur une nouvelle réfutation de son Discours par un académicien de Dijon.*)

**Irrémissiblement.** A été employé par Voltaire dans le sens de : sans remettre, sans renvoyer à plus tard ; c'est un sens que l'Académie, Littré et Hatzfeld ne donnent pas :

Je vous demande en grâce de cacheter sur le champ *Eriphile*, ou de me l'envoyer irrémissiblement par la poste.

(Lettre à M. de Cideville, 9 mai 1732.)

**Jaboteur, jaboteuse.** Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1799.

Cette belle-mère est une jaboteuse singulièrement importune.

(M<sup>re</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 20 mars 1772.)

**Jeunesse.** Mais c'est assez nous défendre, comme si nous étions coupables d'une jeunesse.

(Patru. *Plaidoyer pour un jeune Allemand.*)

**Justice.** Votre justice (*fourches patibulaires*) est prête à tomber... vous seriez au désespoir que quelque mécréant fût écrasé sous la chute d'un gibet.

(Lettre de Hennin à Voltaire, 29 novembre 1766.)

**Lait.** Peut-on dire : manger du lait ?

D'un costé le sein de la mère  
M'offre du lait pour en manger.

(S. François de Sales. *Traité de l'amour de Dieu*. V. 2.)

Vous, en pareille circonstance,  
Voici ce que vous auriez fait :  
Vous auriez mangé votre lait,  
Et conservé votre innocence.

(Boufflers. *Aline, reine de Golconde. Epître liminaire.*)

**Landgraviat.** Hatzfeld a défini *margraviat* : « Dignité de margrave. — Principauté d'un margrave » ; tandis qu'il ne donne à *landgraviat* que la définition : « Dignité de landgrave ».

Cette province (*l'Alsace*) est divisée en haute et basse ; la haute est un landgraviat.

(Davity. *Les Etats du monde*, éd. de 1648.)

Evidemment, landgraviat signifie là : principauté d'un landgrave.

**Langage.** Cercle vicieux du dictionnaire Hatzfeld, qui définit *langage* : « expression de la pensée par la parole » ; et *parole* : « expression de la pensée par le langage articulé ».

**Laquais.** « Valet de livrée, destiné principalement à suivre son maître ou sa maîtresse. *Grand, petit laquais. Laquais en grande, en petite livrée. Il a trois ou quatre laquais. Il a toujours deux laquais derrière sa voiture.*

« Proverbialement et familièrement, *mentir comme un laquais*, mentir avec impudence, mentir habituellement.

« On dit dans un sens analogue, *avoir l'âme d'un laquais*, avoir l'âme basse. »

L'article qu'on vient de lire est copié dans le dictionnaire de l'Académie. Les éditions du 18<sup>e</sup> siècle ne donnaient que le premier paragraphe de cet article; le second a été ajouté dans l'édition de 1835; le troisième, dans l'édition de 1877. On voit que le sens de ce mot s'est progressivement noirci et avili.

Le 25 novembre 1600, M. de Bèze, âgé de 82 ans, partit de la ville (*de Genève*) pour aller vers le roi (*Henri IV*)... qui le reçut en toute bénignité... Se ramenturent réciproquement le temps qu'il y avoit de trente et tant d'années qu'ils ne s'étoient vus. M. de Bèze lui ayant souhaité tout bien, et qu'il voudroit estre plus jeune de trente ans pour le servir, mesme de laquais, lui recommanda le bien des Eglises.

(Isaïe Colladon. *Journal*.)

Laissons volontier les sureminences aux ames sureslevées : nous ne méritons pas un rang si haut au service de Dieu ; trop heureux serons-nous de le servir en sa cuisine, en sa paneterie, d'estre des laquais, portefaix, garçons de chambre.

(S. François de Sales. *Introduction à la vie dévote*. III, 2.)

Bernardin de Saint-Pierre a raconté un entretien qu'il eut un jour avec Rousseau :

Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me répartit, hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh, si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais, pour mériter d'être son valet de chambre. »

(*Etudes de la nature*, dernière note.)

Sainte-Beuve, dans les *Causeries du lundi* (3<sup>e</sup> volume, article du 4 novembre 1850), cite ce passage, et ajoute : « On sent le manque de goût jusque dans l'émotion. Rousseau,

pendant quelque temps, a été laquais ; on s'en aperçoit. Il ne hait ni le mot ni la chose. »

Cette parole de Sainte-Beuve est sévère, et injuste. Comme Théodore de Bèze, comme saint François de Sales, — comme Pascal et madame de Maintenon : voir les citations que donne Littré, — Rousseau a employé le mot de *laquais* dans le sens pur et simple de *domestique attaché à la personne* : ce qui constitue une position humble et subalterne, mais non pas vile et ignoble.

Enfin, et mieux que tout ce qu'on vient de lire, deux lignes d'un grammairien autorisé vont nous montrer combien peu autrefois étaient haïssables, comme le dit Sainte-Beuve, ou méprisables, et le mot de *laquais*, et la chose :

On n'est pas dégradé de sa noblesse pour avoir été laquais.

(Girard. *La justesse de la langue française.*)

**Laure.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Saint-Simon.

La première (*de deux maisons religieuses*) était une laure pour les anachorètes, dont les cellules étaient disposées de rang comme les maisons d'une rue, suivant le sens du mot grec *layra*, qui signifie *vicus*.

(Arnauld d'Andilly. *L'échelle sainte*, de S. Jean Climaque. Justification particulière du 5<sup>e</sup> degré.)

**Lescif.**

J'ai beaucoup de tesmoins encores pleins de vie,  
Qui les formes ont veu de mainte et mainte orte  
Dans le salé lescifs de leur cendre escoulé,  
Lescifs qui, par le froid s'estant un jour gelé,  
Dans son cristal glacé tellement représente  
Racine, feuille, tige et fleur de ceste plante,  
Que l'œil discerne tout, la reconoit soudain !  
La bouche aussi la nomme...

(Du Chesne de la Violette *Le grand miroir du monde*, II.)



**Lettre de cachet.** Au mot *cachet*, Littré avait donné une excellente définition de la *lettre de cachet* : « Lettre au cachet du roi, et contenant un ordre de sa part. En particulier, lettre d'exil ou lettre d'emprisonnement. » Au mot *lettre*, Littré reprend l'expression : *lettre de cachet*; mais il n'en indique que le dernier sens : « Lettre close spéciale par le moyen de laquelle on envoyait, sans jugement, un particulier dans une prison d'Etat ou en exil. »

De même Hatzfeld, qui dit au mot *cachet* : « Lettres de cachet, lettres portant le cachet royal, et, spécialement, celles qui contenaient un ordre d'emprisonnement ou d'exil. »

— Et au mot *lettre* : « Lettre de cachet, par laquelle un particulier était envoyé au nom du roi, sans jugement, dans une prison d'Etat. »

Comme exemple de l'expression : *lettre de cachet*, dans le sens général de *lettre au cachet du roi et portant un ordre de sa part*, on peut voir, dans l'*Histoire de l'Académie française*, par Pellisson, le texte d'une lettre de cachet de Louis XIII, en date du 30 décembre 1635, adressée au Parlement pour le presser de procéder à l'enregistrement des Lettres patentes qui fondaient l'Académie française.

**Lévrier.** Je suis aussi lévrier qu'autrefois, toujours impatient, obstiné...

(Voltaire. Lettre au président de la Marche, 18 janvier 1761.)

**Lez.** Le *Dictionnaire* (officiel) *des postes* paraît préférer la graphie *les*. J'ai relevé une soixantaine de noms où figure cette particule; dans plus des trois quarts, j'ai trouvé *les*; les autres se partagent également entre *lez* et *lès*.

Si cette particule n'a jamais figuré dans un nom de lieu, celui qui l'emploierait quand même, pourrait s'autoriser de

l'exemple de Voltaire qui, dans une lettre de juin 1770 au marquis de Jaucourt, lui parle de Ferney-lez-Versois.

**Lézarde.** Hatzfeld : Fente qui a l'aspect d'un lézard exposé au soleil.

N'est-ce pas plutôt : *fente par laquelle passent les lézards à travers un mur* ; et par extension, *toute fente semblable* ?

**Liberté.**

Ne dire à tous venans tout cela que l'on pense,...  
Ne suivre en son parler la liberté de France,  
Et pour répondre un mot, un quart d'heure y songer,...  
Voilà, mon cher Morel, dont je rougis de honte,  
Tout le bien qu'en trois ans, à Rome, j'ay appris.

(Du Bellay. *Les Regrets*, sonnet 85°.)

Il y a une liberté française, et il n'est pas que vous n'ayez entendu prononcer ce mot, qu'on répète, et qu'on fait sonner haut dans les pays étrangers. Cette liberté consiste à oser se dispenser de certaines lois de leur politesse, et à ne pas se gêner plus qu'on ne trouve à propos ; à oser se pencher dans son fauteuil quand on est las de s'y tenir droit, à demander à boire et à manger en tous temps chez les personnes que l'on connaît, à dire que le vin n'est pas bon, et en d'autres choses de cette importance.

(Muralt. *Lettres sur les Français*, I.)

J'use, mon cher monsieur, de la liberté française, en vous protestant sans cérémonie que vous avez en moi le partisan le plus dévoué, l'admirateur le plus sincère, et déjà le meilleur ami que vous puissiez avoir en France.

(Voltaire. Lettre à Goldoni, 24 septembre 1760.)

**Libertin.** Il a ce qu'ont commun tous les Libertins, de se jouer de l'Ecriture sainte, la transfigurant à son plaisir par folles allégories.

(Calvin. *Epistre contre un certain cordelier, suppost de la secte des Libertins*, 1547. — *Opera Calvini*, VII, 346.)

**Libertinage.** Je suis toujours resté le même, craignant Dieu sans peur de l'enfer, raisonnant sur la religion sans libertinage.

(J.-J. Rousseau. *Lettre à M. de Beaumont.*)

**Ligne.** Les statuts de Bouxières enjoignent aux demoiselles présentées de prouver au Chapitre une filiation noble, tant de quatre lignes paternelles que de quatre lignes maternelles.

(Loyseau de Mauléon. *Mémoire pour le chapitre de Bouxières.*)

Miéry n'était point mon oncle. Il n'était ni le frère de mon père, ni le frère de ma mère. Le sang qui coulait dans ses veines était étranger au mien. Il n'était même, ni de ma famille paternelle, ni de ma famille maternelle. Jamais il ne porta le nom ni les armes d'aucune de mes lignes.

(Loyseau de Mauléon. *Mémoire pour le sieur de Valdahon.*)

La langue française est si pauvre en termes généalogiques, qu'il faut soigneusement recueillir ces anciens sens des mots *ligne*, *descente*, etc.

**Liquoreux.** Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1619.

Prez, champs, vergers, et liquoreux vignoble.

1572 (Peletier, du Mans. *La Savoie*, II, 14.)

**Lit.** Littré cite une phrase de J.-J. Rousseau, dans le livre IX des *Confessions* ; le philosophe genevois parle de ses relations avec madame d'Épinay : « Il n'y avait que l'excuse d'être à plat de lit, qui pût me dispenser d'accourir à son premier mot. »

Littré dit que cette locution, *à plat de lit*, paraît être genevoise. Toujours est-il qu'on en peut citer d'analogues : à fleur d'eau, à rez de chaussée. Il est vrai que l'absence de l'article a quelque chose d'archaïque. L'ancienne langue disait : *à chef de tour* ; et nous disons : *au bout du compte*.

**Litée.** Les premières habitudes influent même sur les animaux, jusqu'à détruire en eux l'instinct naturel. Lycurgue en montra un exemple frappant aux Lacédémoniens, dans deux chiens de chasse, pris de la même litée, dans l'un desquels l'éducation avait tout à fait triomphé de la nature.

(Bernardin de Saint-Pierre. *Etudes de la nature*, VII.)

**Loi.** Littré : Il se dit quelquefois d'une religion.

Qu'il plaise à Messieurs de Berne mander aux predicantz de Neufchastel de laisser vivre chacun en sa loy (*religion catholique ou religion protestante*) sans les villipender ni contraindre.

(Avis du Conseil de la comtesse de Neuchâtel, 1531. *Musée neuchâtelois*, 1897, page 118.)

Le Roy ne veult que vos predicans vieignent pour prescher à ses subjects autre loy nouvelle que ceste-là qu'ilz tieignent de present, comme aucuns de vos dictz predicans se sont vantés qu'ils feroient.

(Lettre du président Pellisson aux Syndics et Conseil de Genève, 16 août 1537. *Les Archives de Genève*, Genève, 1877, page 171.)

De cette sorte de prochain  
Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin  
Le traite en frère ;....  
... c'est là l'un des points de leur loi.

(La Fontaine. *La souris métamorphosée en fille*.)

De la loi des chrétiens l'ineffable mystère....

(Voltaire. *Poème sur la loi naturelle*.)

Les Juifs... sont souvent injuriés et maltraités du peuple, et font paraître un attachement admirable pour leur loi, puisqu'un Juif qui se fait chrétien est fait gentilhomme.

(Bernardin de Saint-Pierre. *Observations sur la Pologne*.)

**Lord.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Ma négligence va si loin, que je n'ai pas vu la cérémonie du jugement d'un lord, qui s'est rendu depuis que je suis à Londres.

1725 (Muralt. *Lettres sur les Anglais*, VI.)

Leurs capitaines partagèrent avec eux les terres des vaincus : de là ces margraves, ces lords, ces barons, ces sous-tyrans, qui disputaient souvent avec leurs rois les dépouilles des peuples.

(Voltaire. *Lettres sur les Anglais*, IX.)

Quand *lord* est suivi d'un nom propre, on supprime aujourd'hui l'article : lord Palmerston, lord Salisbury. Au 18<sup>e</sup> siècle on ne l'omettait pas.

Le suffrage du lord Chesterfield a un très grand poids : de tous les Anglais, c'est peut-être celui qui a écrit avec le plus de grâces.

(Voltaire. Lettre au roi de Prusse, 16 août 1774.)

**Lorsque.** L'autorité des autres saints n'est indubitable que lors, dit ce même père, qu'il est bien constant qu'ils ont parlé comme le reste des orthodoxes.

(Bossuet. *Préface sur l'Instruction pastorale de M. de Cambrai*, CXXV.)

**Loustig.** Mon frère le capitaine est le loustig du régiment, . . .

(Voltaire. Lettre aux auteurs du *Journal encyclopédique*, insérée dans le n° du 15 juillet 1762. — Elle est antérieure au *Dictionnaire philosophique*, où ce mot, d'après Hatzfeld, aurait été employé pour la première fois.)

**Machine.** Il m'a assassiné avec trois grands manuscrits, ou plutôt avec trois grandes machines in-folio.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 15 août 1636.)

**Mais.** Le donateur ajoute enfin : *mais demeureront* ; cette particule *mais* a je ne sais quelle force, je ne sais quelle énergie !

(Patru. *Plaidoyer pour la Fontaine-Desprez.*)

**Maitre.** Ces êtres si minces, si frivoles, si insignifiants, si incommodes, qu'on appelait autrefois petits-maitres...

(M<sup>me</sup> d'Epinay. *Conversations d'Emilie*, XV. — Elles ont été publiées en 1774).

**Maitresse.** Littré : 5<sup>e</sup> fille ou femme recherchée en mariage, ou simplement aimée de quelqu'un. — Hatzfeld : *vieilli*. Etre la maitresse de quelqu'un, être aimée de lui.

Littré, qui cite sous le n<sup>o</sup> 5 une longue série d'exemples, ne les partage pas selon les deux sens distincts qu'il a réunis sous un même chiffre :

- a) jeune personne qu'on se propose d'épouser ;
- b) fille ou femme qui possède le cœur d'un homme.

Et Hatzfeld n'indique que le sens b). Ces deux sens se confondent souvent sans doute. Ex. :

M. votre père vous menace de vous déshériter, si vous épousez la demoiselle dont vous êtes amoureux. Il y a deux partis à prendre : le parti héroïque, qui est de préférer la belle tendresse à tout ; et le parti bourgeois, qui est de ne pas vouloir perdre quinze mille livres de rente pour une maitresse.

(Fontenelle. *Lettres du chevalier d'Her\*\*\**, 44.)

Mais Littré, dans son Supplément, donne du sens a) un exemple très net. Cet ancien sens est encore très bien compris au 18<sup>e</sup> siècle. Ex. :

Puisque notre jeune gentilhomme, a dit Locke, est prêt à se marier, il est temps de le laisser auprès de sa maitresse.

(J.-J. Rousseau. *Emile*, au commencement du Livre V.)

M. John est promis dans son pays à une jeune demoiselle... Cette lettre est de la mère de sa maîtresse.

(J.-J. Rousseau. *Emile*, à la fin du Livre V.)

Nous devons être heureux de tous les maux qui ne nous arrivent pas, comme la maîtresse de l'*Avare* est riche de ce qu'elle ne dépense point.

(Voltaire. Lettre à madame du Deffand, 3 octobre 1764.)

Et de même, le sens *b*), il y a cent ans, n'était pas encore sorti de l'usage.

L'amant aimé est à la fois étranger à l'envie, et indifférent aux injustices des hommes;... sa pensée est à sa maîtresse.

(M<sup>me</sup> de Staël. *Lettres sur J.-J. Rousseau*, II.)

Le soldat français a pour ses drapeaux un sentiment qui tient de la tendresse; ils sont l'objet de son culte, comme un présent reçu des mains d'une maîtresse.

(Napoléon I<sup>er</sup>. 25<sup>e</sup> bulletin de la Grande Armée, daté de Schoenbrunn, 16 novembre 1805.)

Cette phrase de Napoléon est peut-être le dernier exemple qu'on puisse citer de l'ancien sens du mot *maîtresse*. Une dizaine d'années plus tard, on voit le sens actuel entièrement établi, quand un des généraux de Napoléon, s'adressant au roi Louis XVIII, lui disait : Vous êtes notre *légitime*; mais l'Empereur est notre *maîtresse* !

Plus anciennement, ce nom de *maîtresse*, qui était donné (sens *a*) à une fiancée, un mari pouvait le donner à sa femme :

N'attendez point de parole de moi en ce triste accident qui, m'ayant ravi ma chère moitié, m'a séparé de moi-même. Dieu m'avait donné une femme selon mon cœur... En ce naufrage, qui a conduit ma maîtresse au port de la félicité,

et m'a laissé dans la mer des larmes et des douleurs, j'aurai soin...

(*Lettres missives*, 21 : à Toulouse, 14 mai 1627, dans les *Œuvres* du sieur d'Olive du Mesnil.)

**Maman.** On appelait *maman* la maîtresse de maison, quand on était familial avec elle. Voltaire appelait *maman* sa nièce madame Denis, qui tenait son ménage aux Délices et à Ferney (lettres à madame de Florian, édition Moland, n° 6.587 ; au docteur Tronchin, n° 3.939 ; au conseiller Tronchin, n° 5.340 ; à Gabriel Cramer, lettre publiée par M. Bengesco (Voltaire, *Bibliographie*, III, 311) ; à d'Argental, éd. Moland, n° 5.483, 5.615, etc. ; à Hennin, n° 6.539, 7.120, etc. ; à Chabanon, n° 7.191, 7.197, etc.)

Grimm écrivait dans sa *Correspondance littéraire*, avril 1758 : « Maman Denis, malgré sa laideur amère, a toujours été fort galante. » Il connaissait cette appellation familière de *maman*, par les lettres de madame d'Épinay, qui avait vu aux Délices Voltaire et madame Denis.

Marie Corneille, qui habitait Ferney en 1763, parlant à madame Denis, l'appelait *maman* (lettre de Voltaire à d'Argental, 26 janvier 1763).

De même Jean-Jacques Rousseau, quand il vint s'établir chez madame de Warens, dans l'été de 1729 : « *Petit* fut mon nom, dit-il ; *maman* fut le sien. »

(*Confessions*, livre III.)

**Mandarin.** Hatzfeld : *Tuer le mandarin*, ne pas avoir le scrupule de s'enrichir par la ruine d'une personne inconnue (allusion à un passage d'un écrivain disant que s'il suffisait de pousser un bouton pour faire mourir un vieux mandarin inconnu au fond de la Chine, et s'enrichir par sa mort, peu d'hommes s'en feraient scrupule).



On a cherché inutilement ce passage <sup>(1)</sup> dans les œuvres de plusieurs philosophes, J.-J. Rousseau entre autres ; en définitive, on n'a rien trouvé de mieux que ces lignes de Chateaubriand, citées par Littré dans son *Supplément* :

« Je m'interroge, je me fais cette question : Si tu pouvais, par un seul désir, tuer un homme à la Chine, et hériter de sa fortune en Europe, avec la conviction surnaturelle qu'on n'en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce désir ? »

(*Génie du christianisme*, livre VI, chap. 2. *Du remords et de la conscience*.)

A ce texte de Chateaubriand, manque le mot essentiel de *mandarin* ; on ne le voit apparaître que plus tard, sous la plume de Balzac et d'Alexandre Dumas :

As-tu lu Rousseau ? Te souviens-tu de ce passage où il demande à son lecteur ce qu'il ferait, au cas où il pourrait s'enrichir en tuant par sa seule volonté un vieux mandarin de la Chine ?

(Balzac. *Le Père Goriot*.)

Le mauvais côté de la pensée humaine sera toujours résumé par ce paradoxe de Rousseau, *vous savez* : le mandarin qu'on tue à cinq mille lieues, en levant le bout du doigt.

(Dumas. *Monte-Cristo*, 3<sup>e</sup> volume, chap. IV. *Toxicologie*.)

**Marabout.** Dans une lettre datée du samedi 6 décembre 1738, où madame de Graffigny décrit l'appartement de Voltaire à Cirey, elle mentionne « une pendule soutenue par des marabouts de forme singulière. »

Que veut dire ici marabout ? Littré et Hatzfeld indiquent plusieurs sens ; aucun ne satisfait. J'imagine que les mara-

(1) Voir dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, une quinzaine d'articles sur cette question ; notamment III, 433 ; IX, 361 ; X, 360 et XII, 522.

bouts qui soutenaient cette pendule étaient des statuettes de maures coiffés de turbans.

**Marivaudage.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle.

O le beau marivaudage que voilà !

(Diderot. Lettre à M<sup>me</sup> Volland, 6 novembre 1760.)

**Marivauder.** Hatzfeld : Néologisme.

La belle occasion de marivauder !

(Diderot. Lettre à M<sup>me</sup> Volland, 28 octobre 1760.)

**Marmot, marmotte.** Tout le monde paraît occupé profondément d'une marmotte qui n'est point jolie.

(Voltaire. Lettre à Cideville, 5 sept. 1739.)

Il s'agissait de la fille aînée de Louis XV, qui avait quinze ans, et allait épouser un infant d'Espagne.

La tête de ce pauvre homme est renversée ; son économie cède à la passion qu'il a pour cette marmotte.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 19 avril 1779.)

**Marotique.** Une seule lettre de nos *Selectes* vaut plus sans comparaison que.... toutes les épîtres marotiques des deux amis (*Voiture et Costar*).

(Balzac. Lettre à Chapelain, 6 nov<sup>r</sup> 1643.)

**Mât.** Littré et Hatzfeld omettent *mât vénitien* : mât portant à son sommet des banderoles ou des flammes, et planté à l'occasion d'une fête dans une rue ou place publique. Ces mâts sont dits vénitiens, parce qu'ils sont imités des trois mâts qu'on voit à Venise sur la place Saint-Marc, et qui portaient autrefois les bannières de Chypre, de Candie et de Morée.

**Mèche.** • Il n'y a pas mèche. • On peut se demander si dans cette phrase, qui correspond pour le sens à l'italien :

*non c'è mezzo*, le mot *mèche* ne dériverait pas de *mezzo*. Le double z italien donne ordinairement en français le son ss (carosse, cuirasse, esquisse, populace.) Mais *guazzo* a donné gouache.

Si l'on admet cette étymologie, on expliquera de même l'expression : être de mèche avec quelqu'un.

**Médiatiser.** Hatzfeld : Médiatiser une principauté germanique, c'est l'affranchir de l'autorité immédiate de l'Empereur.

Cette définition donne une idée fausse : un prince médiatisé n'est pas *affranchi* ; il est *déchu* du privilège de dépendre immédiatement de l'Empereur.

**Meeting.** Hatzfeld : Néologisme.

En Angleterre, l'église dominante donne le nom d'assemblée, *meeting*, aux églises de tous les non-conformistes.

(Voltaire. *Questions sur l'Encyclopédie*, art. *assemblée*.)

**Mélodrame.** Rousseau... voulait faire adopter en France les mélodrames ; il en donna Pygmalion pour exemple.

(M<sup>me</sup> de Staël. *Lettres sur J.-J. Rousseau*, V.)

**Messe.** Ce mot de *messe* signifie *renvoi* ; parce qu'autrefois, au commencement de l'action du sacrifice, on renvoyait, c'est-à-dire on faisait sortir de l'Eglise les catéchumènes et les pénitents.

(Bossuet. *Prières ecclésiastiques*. La messe.)

**Métaphysiquer.** Leurs promenades solitaires n'avaient sûrement pas d'autre but que de métaphysiquer sur la morale, la vertu, l'amour, et tout ce qui s'ensuit.

(Madame d'Epinau. *Mémoires*, éd. Boiteau, II. 307.)

**Méthodique.** Les médecins méthodiques ont toujours en bouche cette maxime, que « les contraires sont guéris

par leurs contraires » ; et les spagyriques célèbrent une sentence opposée à celle-là, disans que « les semblables sont guéris par leurs semblables. »

(S. François de Sales. *Traité de l'amour de Dieu*, XI, 20.)

Cela ne concorde ni avec le sens que Littré et Hatzfeld attribuent aux mots *médecin méthodique*, ni avec la définition que Littré donne du mot *spagyrique*.

**Mien.** Les *miens*, les *tiens*, les *siens*, les *nôtres*, les *vôtres*, les *leurs*. Quand ces six mots sont employés pronominalement, ils se correspondent parfaitement, et les dictionnaires devraient les qualifier de la même manière. C'est ce qui n'est pas arrivé.

#### *Dictionnaire de l'Académie*

Mien. Adjectif possessif. *Vos affaires sont les miennes.*

Tien. Adj. possessif. *Voilà mes livres ; où sont les tiens ?*

Sien. Adj. possessif. *Mes intérêts et les siens sont les mêmes.*

Nôtre. Pronom possessif. *Vos intérêts sont les nôtres.*

Vôtre. Pronom possessif. *Il a pris ses livres et les vôtres.*

Leur. Adj. possessif. *Leur*, précédé de l'article *le, la, les*, s'emploie pronominalement. *Les gens sages conservent leurs amis, et les fous perdent les leurs.*

#### *Dictionnaire de Littré*

Mien. Adj. possessif. 3° Avec l'article défini et sans substantif. Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens. Racine. *Iphigénie*, II, 1.

Tien. Adj. possessif. 2° Le plus ordinairement, il se construit avec l'article défini et ne se met jamais devant un substantif. Voici mes livres ; où sont les tiens ?

Sien. Adj. poss. 1° Avec l'article *le, la, les*. Nos écrits sont mauvais ; les siens valent-ils mieux ? Boileau, *Épîtres*, II.

Nôtre. 1° Adj. poss. qui s'emploie sans substantif et avec l'article défini *le, la, les*. Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ? Racine, *Bérénice*, IV, 5.

Vôtre (*le, la*) Adj. possessif sans son substantif. Rome a ses droits, Seigneur ; n'avez-vous pas les vôtres ? Racine, *Bérénice*, IV, 5.

Leur. Adj. poss. 4° Leur précédé de l'article *le, la, les*, s'emploie pronominalement. Les gens sages conservent leurs amis, et les fous perdent les leurs.

*Dictionnaire de Hatzfeld*

Mien. Adj. 2° Absolument (*le substantif sous-entendu*). L'auteur de tes maux et des miens. Racine. *Iphigénie*, II, 1.

Tien. Adj. poss. 3° Absolument. Le substantif étant sous-entendu. Ce livre est le tien.

Sien. Adj. 3° Absolument. Le substantif étant sous-entendu. Nos écrits sont mauvais ; les siens valent-ils mieux ? Boileau, *Épîtres*, 2.

Nôtre. Adj. poss. En sous-entendant le substantif déjà exprimé. Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres. La Fontaine. *Fables*, II, 6.

Vôtre. Adj. poss. En sous-entendant le substantif déjà exprimé. J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre. Racine. *Athalie*, II, 7.

Leur. Adj. poss. En sous-entendant le nom de la chose. Il n'y avait point de puissance plus inévitable, ni plus tyrannique que la leur. Bossuet. *Histoire universelle*, II, 3.

**Mièvrété**,... condamné au plus horrible supplice pour une mièvrété.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 25 mai 1767.)

**Milliaire.** Presque jamais notre sainte mère ne datait ses lettres du milliaire.

(*Épître dédicatoire des Lettres de madame de Chantal*, 30 juillet 1644.)

**Million.** Hatzfeld : ETYM. Dérivé de *mille*.

Ce mot ne vient-il pas de l'italien *milione* ?

**Milord.** On employait autrefois ce mot avec l'article :  
...sans attendre de voir si la dignité de Protecteur  
serait conservée en la personne de M. le milord Richard  
[Cromwell]...

Je ferai chercher deux beaux barbes pour les envoyer au  
milord Faulconbrige.

(Mazarin. Lettres à M. de Bordeaux, 1638.)

**Mitigé.** Littéré : *S. M.* Les mitigés, se disait, sous la  
Fronde, de ceux qui avaient des opinions modérées.

Soixante ans après la Fronde, Fénelon employait encore  
cette expression :

Si les mitigés étaient sincèrement zélés pour la bonne  
cause,...

(Lettre à M<sup>me</sup>, 20 janvier 1714.)

**Mois.** Hatzfeld a donné, pour les mois du calendrier révolutionnaire, des définitions qui ne sont parfaitement exactes que pour un seul des douze mois, celui de messidor. J'énumère ces mois dans leur ordre.

Vendémiaire. « Premier mois du calendrier républicain, commençant le 22 septembre. » — Le 1<sup>er</sup> vendémiaire an IV correspond au 23 septembre 1795; de même en l'an VIII, en l'an IX, en l'an X, en l'an XI; de même en l'an XIII, en l'an XIV. Le 1<sup>er</sup> vendémiaire an XII correspond au 24 septembre 1803. (*Manuel pour la concordance des calendriers*

*républicain et grégorien* [par Louis Rondonneau]. Paris, 1805; seconde éd., 1806.)

**Brumaire.** « Deuxième mois du calendrier de la république française, commençant le 23 octobre et finissant le 21 novembre. » — Le 1<sup>er</sup> brumaire an I correspond au 22 octobre 1792; de même en l'an II, en l'an III; de même en l'an V, en l'an VI, en l'an VII.

**Frimaire.** « Troisième mois du calendrier républicain, du 21 novembre au 20 décembre. » — Le 1<sup>er</sup> frimaire an IV correspond au 22 novembre 1795; de même en l'an VIII, en l'an IX, en l'an X, en l'an XI; de même en l'an XIII, en l'an XIV. Le 1<sup>er</sup> frimaire an XII correspond au 23 novembre 1803.

**Nivôse.** « Quatrième mois du calendrier républicain, du 21 ou 22 décembre au 20 ou 21 janvier. » — Il fallait dire : au 19 ou 20 janvier. — Le 1<sup>er</sup> nivôse an XII correspond au 23 décembre 1803.

**Pluviôse.** « Cinquième mois du calendrier républicain, du 20 janvier au 18 février. » — Le 1<sup>er</sup> pluviôse an IV correspond au 21 janvier 1796; de même en l'an VIII, en l'an IX, en l'an X, en l'an XI; de même en l'an XIII. Le 1<sup>er</sup> pluviôse an XII correspond au 22 janvier 1804.

**Ventôse.** « Sixième mois du calendrier républicain, commençant le 20 février. » — Le 1<sup>er</sup> ventôse an I correspond au 19 février 1792; de même en l'an II, en l'an III, en l'an V, en l'an VI, en l'an VII. Le 1<sup>er</sup> ventôse an XII correspond au 21 février 1804.

**Germinal.** « Septième mois du calendrier républicain, du 21 mars au 19 avril. » — Le 1<sup>er</sup> germinal an VIII correspond au 22 mars 1800; de même en l'an IX, etc., jusqu'en l'an XIII.

**Floréal.** « Huitième mois du calendrier de la république

française, commençant le 20 avril et finissant le 19 mai. » — Le 1<sup>er</sup> floréal an VIII correspond au 21 avril 1800; de même en l'an IX, etc., jusqu'en l'an XIII.

Prairial. « Neuvième mois du calendrier républicain, du 20 mai au 18 juin. » — Le 1<sup>er</sup> prairial an VIII correspond au 21 mai 1800; de même en l'an IX, etc., jusqu'en l'an XIII.

Messidor.

Thermidor. « Onzième mois du calendrier républicain, du 19 juillet au 17 août. » — le 1<sup>er</sup> thermidor an VIII correspond au 20 juillet 1800; de même en l'an IX, etc., jusqu'en l'an XIII.

Fructidor. « Douzième mois du calendrier républicain, du 18 août au 16 septembre. » — Le 1<sup>er</sup> fructidor an VIII correspond au 19 août 1800; de même en l'an IX, etc., jusqu'en l'an XIII. — On sait que le calendrier républicain cessa d'être en usage à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1806.

**Moment psychologique.** Hatzfeld a donné de cette expression deux définitions qui ne concordent point. Au mot *moment* : *Fig. Néolog.* Circonstance déterminante de la résolution. — Au mot *psychologique* : Le moment où l'âme est dans l'attente de quelque chose qui doit s'accomplir.

Un de leurs journaux <sup>(1)</sup>, la *Gazette de la Croix*, si j'ai bonne mémoire, avait écrit sur ce sujet (*le retard du bombardement de Paris*) un article où il essayait de calmer l'impatience de ses compatriotes : « Soyez tranquilles, leur disait-il; on les bombardera; mais M. de Bismark sait ce qu'il fait; c'est un malin. Il attend le moment psychologique. »

(1) Celui qui retrouverait le texte allemand de l'article qui fit tant de bruit, et qui rechercherait les commentaires qu'on en fit dans les journaux de Paris, ferait un travail intéressant.



Et l'écrivain prouvait que le bombardement n'ayant d'autre effet que celui d'agir sur l'imagination, il fallait choisir juste l'heure où cette imagination était le plus propre à être ébranlée : il était bon que nous eussions d'abord souffert de la faim, puis de la guerre civile; et qu'alors le bombardement, venant par là-dessus, produirait le résultat qu'on serait en droit d'espérer : ce serait le moment psychologique.

Vous pensez si l'on avait ri chez nous de ce *moment psychologique*. Le mot était devenu à la mode, et avait passé dans la conversation ordinaire. On disait couramment : « J'ai faim; c'est le moment psychologique de se mettre à table. »

(Sarcey. *Le Siège de Paris*, page 303.)

*Das psychologische Moment* ne signifie pas du tout : le moment ou l'instant psychologique ; en effet, *moment* n'a pas chez les Allemands le même sens qu'en français. Ils s'en servent pour désigner les divers éléments d'un problème : quand on assiège une ville, on ne doit pas, pensent-ils, négliger l'élément psychologique; nous dirions qu'il faut tenir compte du moral, agir sur le moral des assiégés.

(Colani. *Le Courrier littéraire*, 25 septembre 1877. Page 633.)

**Mon.** Le dictionnaire de l'Académie désigne mon, ton, son, comme adjectifs possessifs. Mais il dit au mot *soûl* : *soûl* s'emploie comme substantif avec les pronoms possessifs *mon, ton, son*, pour dire : Autant qu'il suffit, autant qu'on veut.

**Mondainement.** N'ayez pas peur que j'augmente mondainement ma dépense.

(Bossuet. Lettre au maréchal de Bellefonds, 9 sept. 1672.)

**Monde.** Les deux mondes, les deux moitiés de la terre habitée, l'ancien et le nouveau continent.

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.

(Voltaire. *Alzire*, scène première.)

*Les trois mondes*, titre d'un ouvrage de La Popelinière (Paris, 1582.)

**Monseigneur.** On serait cité devant l'Officiel, si parlant d'un évêque, on ne l'appelait monseigneur.

(La Faye. *Réplique chrétienne à la réponse de M. F. de Sales, se disant évêque de Genève*, 1604, p. 62.)

Je veux bien néanmoins vous défendre de m'appeler monseigneur ; car encore que c'est la coutume de deçà d'appeler ainsi les évêques, ce n'est pas la coutume de delà ; et j'aime la simplicité.

(S. François de Sales. Lettre à madame de Chantal, 21 novembre 1604.)

Voici un fidèle recueil de ce que feu monseigneur le cardinal du Perron a fait imprimer de son vivant, et de tout ce qu'il a laissé, qui n'estoit encore mis en lumière, et qui a esté conservé, tant par feu monsieur l'Archevesque de Sens, son frère, que par monsieur du Perron son neveu . . .

(*Avis de l'imprimeur au lecteur*, en tête des Œuvres du cardinal du Perron, 1629.)

Si les évêques sont princes, et si leur dignité est égale ou supérieure à celle des rois, ferons-nous difficulté d'appeler un prélat monseigneur ; et l'estimerons-nous moins qu'un grand d'Espagne, ou qu'un comte d'Angleterre ?

(Balzac. *Lettres*, VI. 58. A M. Girard. — Dans le même recueil, on trouve cependant des lettres adressées à *mon-sieur* l'évêque d'Angoulême, à *monsieur* Coeffeteau, évêque de Marseille, à *monsieur* l'évêque de Nantes.)

Dans un discours adressé à M. Colbert, membre de l'Académie, M. Charpentier avait débuté de la sorte : *Monsieur* (car vous nous avez ordonné de vous parler ainsi) ; paren-

thèse d'autant plus remarquable, qu'elle montre le prix que ce ministre attachait à l'égalité académique. Ce trait de modestie ne fut pas imité par un prélat académicien ; il trouva bon et peut-être il exigea que, dans un discours que M. Charpentier jugea à propos de lui adresser dans un jour d'assemblée publique, cet académicien l'appelât *monseigneur*. Le harangueur n'aurait pas dû ignorer que l'académie n'a jamais donné ce titre aux évêques.

(D'Alembert. *Eloge de Charpentier*.)

**Monsieur.** Comme elle appelait toujours le Roi, *Sire*, Sa Majesté lui a dit de l'appeler dorénavant *Monsieur*, ce qui décide le rang et le traitement de duchesse de Bourgogne.

(Bossuet. Lettre à son neveu, 5 novembre 1696.)

**Mont.** Dans l'expression *promettre monts et merveilles*, est-ce que *mont* = *montagne*, comme le dit Hatzfeld ? Ne serait-ce pas l'ancienne forme *mont* de notre mot *monde* ?

**Montré.** Quand on jouera *Cassandre*, mon avis est que Clairon ou Dumesnil soit Statira, et quelque jeune actrice bien montrée soit Olympie.

(Voltaire. Lettre à M. d'Argental, 23 novembre 1761.)

**Morguer.**

Trois conseillers et quatre bons bourgeois  
Auprès de là criaient à pleine tête,  
Et se morguaient d'un air très malhonnête.

(Voltaire. *Guerre civile de Genève*, chant V.)

**Motival.** Les conjonctions motivales renferment dans la force de la liaison une idée de motif. Elles sont huit : afin [*de* ou *que*], parce que, puisque, car, d'autant que, comme, aussi, attendu.

(Girard. *Les vrais principes de la langue française*, XII.)

**Mouette.** Hatzfeld : Oiseau de mer.

Mais nous avons des mouettes au bord du lac Léman.

**Moule.** Je vous demandai quelques moules de bois de chauffage, et vous me les donnâtes en présence de ma famille.

(Voltaire. Lettre à M. de Brosses, 20 octobre 1761.)

**Mousser.** Faire mousser : faire valoir une chose au-delà de sa valeur (Litttré).

Faire mousser une personne : la vanter en l'élevant très haut (Hatzfeld).

On dirait, d'après Litttré, que *faire mousser* ne s'emploie qu'en parlant des choses; d'après Hatzfeld, que *faire mousser* ne se dit que des personnes.

**Moyen âge.** Je résume le compte rendu que M. Kurth a donné (*Qu'est-ce que le moyen âge?* Bruxelles, 1898, 33 pages) de l'origine de cette locution :

Dans les premières éditions du *Dictionnaire de l'Académie*, jusqu'à celle de 1798, on lisait : « On appelle auteurs du moyen âge les auteurs qui ont écrit depuis la décadence de l'empire romain *jusque vers le dixième siècle*, ou environ. » *Moyen âge* en effet a signifié d'abord une période de l'histoire du latin, intermédiaire entre la haute époque, l'âge classique, et la basse latinité. Ducange, en 1678, prenait *media* dans ce sens, quand il a institué son célèbre ouvrage : *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*.

C'est Christophe Keller (Cellarius) qui paraît avoir le premier, dans le titre de son livre : *Historia mediæ ævi, a temporibus Constantini magni ad Constantinopolim a Turcis captam, deducta*, Jena, 1688, prolongé cette période de l'histoire jusqu'à la limite actuelle.

**Mythologiste.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Voltaire.

Le *Pantheum mythicum*, après tous les mythologues, dit qu'Apollon....

1697. (*L'Enterrement du Dictionnaire de l'Académie*, page 81.)

**Naissant.** Litté : Tête naissante, tête nouvellement rasée, où les cheveux commencent à repousser.

Misson, dans son *Nouveau voyage d'Italie*, Lettre XXVI, a fait le portrait de la reine Christine de Suède :

« Elle a.... les cheveux châtain clair, longs comme le travers de la main, poudrés et hérissés, sans coiffure en tête naissante... »

Si je comprends bien, une coiffure en tête naissante est celle où la brosse a aplati sur la tête les mèches de cheveux.

**Naroues.** En l'ode seconde du premier livre, tu trouveras ce mot *Naroues*, duquel usoient les anciens Gaulois, qui signifie les Parques, mot qui (encores qu'il ne soit plus dès long tens en usage) toutefois doit estre r'appellé... je l'ai tiré d'un vieil romant rymé, en ces vers :

Les Naroues ce malencontre  
Lui avoient fillé, si m'aïst Dieux.

J'ai encore trouvé Navondes (que nous disons, en écorchant le latin, Naïades).

(Claude de Buttet. *Amalthée*. L'auteur au lecteur.)

**Naturalisme.** Le premier exemple qu'on ait trouvé de ce mot est dans les *Fables* de Lamotte (II, 14) publiées en 1719 :

Nous autres inventeurs de fables,  
Nous pouvons, s'il nous plait, donner pour véritables  
Les chimères des temps passés.  
Un fait est faux ? N'importe. On l'a cru : c'est assez.  
Phénix, Sirènes, Sphinx, sont de notre domaine.  
Ce Naturalisme menteur  
Sied bien dans une fable ; et le vrai qu'il amène  
N'en perd rien aux yeux du lecteur.

*Ce naturalisme menteur*... peut être paraphrasé ainsi : Cette mythologie païenne, ces êtres fictifs, éclos dans l'imagination humaine abandonnée à sa pente naturelle.

Les définitions de Littré : « Qualité de ce qui est produit par une cause naturelle », et de Hatzfeld : « Conformité à la nature », ne s'accordent pas avec le premier emploi de ce mot.

**Naturé.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Condillac.

Après la description de Nature naturee, je viens bastir ce bas univers sur les quatre piliers des Elemens, que je fonde par les plus fermes arguments des philosophes, m'estendant sur ceste matiere bien au long...

1593. (Du Chesne de la Violette. *Le grand miroir du monde*. Préface.)

**Navondes.**

Nymphes des eaux,....  
Gentiles seurs, et folatres Navondes,  
Couvrez vos fronts d'un vert jonc triumphal,  
Et saillés hors du liquide crystal,  
Pour arriver en ces vertes épondes <sup>(1)</sup>.

(Claude de Buttet. *Amalthée*, 1<sup>re</sup> éd., XXXIII.)

**Noble.** La qualité de *Noble* n'est point un titre de noblesse, dans la généralité de Lyon.

(*Remontrance des médecins de Lyon*, en 1696, dans les *Mémoires de l'Académie de Lyon*, tome VI, Lyon, 1901, page 480.)

**Noblesse.** Hatzfeld : La noblesse ancienne reprend ses titres ; la nouvelle conserve les siens. *Charte de 1830*.

C'est la Charte de 1814 qu'il fallait citer ; le mot *reprend* était déplacé en 1830, et il ne s'explique que parce que l'article a passé tel quel d'une Charte dans l'autre.

<sup>(1)</sup> Ital. *Sponda*, bord, rive.

**Noli me tangere.** Expression d'origine biblique : Évangile selon saint Jean, XX, 17.

**Nonchaloir.** Je crois que le plus grand des malheurs est de naître faible; il n'y a de remède à cela que le repos et le nonchaloir : ce mot est gaulois, mais vous l'entendrez.  
(M<sup>re</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 11 déc. 1773.)

**Non-sens.** La demande est donc précisément ce qu'on appelle en anglais un *non sens*.

(Joseph de Maistre. *Du Pape*. I, 3.)

Ce mot existait en ancien français, comme le montrent les exemples cités par Littré et Hatzfeld ; mais il me semble qu'en français moderne, il vienne de l'anglais *nonsense*.

**Nouveau.** Hatzfeld définit l'adjectif *nouveau* : 1° Qui apparaît pour la première fois, ou est apparu depuis peu de temps. Allons voir la pièce nouvelle. 2° Qui apparaît après un autre qu'il remplace. Le nouvel an.

*De nouveau*, locution adverbiale, ne se rattache aujourd'hui qu'à la seconde signification ; et Hatzfeld le définit : Pour la seconde fois, en ajoutant la seconde tentative à la première.

Autrefois, cette loc. adv. se rattachait aussi au premier sens de l'adjectif. Dans le privilège du roi, qui est daté du 16 mars 1616, du *Traité de l'amour de Dieu*, de saint François de Sales, il est dit que l'imprimeur « désire faire imprimer de nouveau ce livre ». Or la permission d'imprimer la première édition est datée du 26 mai 1616, et l'achèvement d'imprimer, du dernier jour de juillet 1616.

Il est clair que « de nouveau » dans le privilège, signifie : pour la première fois.

**Nutation.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1759.

D'Alembert a publié en 1749 ses *Recherches sur la pré-*

*cession des équinoxes et sur la nutation de l'axe de la terre, dans le système newtonien.*

**O.** Continuez votre retraite, et dites *ô* en silence, n'y ajoutant rien. *O* adorer! *ô* louer! *ô* délivrer!... *ô* être ardent! *ô* être fidèle! Qu'y a-t-il de moins qu'un *ô*? mais qu'y a-t-il de plus grand que ce simple cri du cœur?

(Bossuet. Lettre à la sœur Cornuau, 16 décembre 1695.)

**Obit.** Vendredi, je célébrerai, en attendant mon *obit*, l'anniversaire de mon sacre.

(Bossuet. Lettre à son neveu, 17 septembre 1696.)

**Office.** Hatzfeld omet un sens spécial de ce mot, que Littré indique sous le n° 4 : Terme de diplomatie. Avis, message, pièce.

M. d'Oubril... serait obligé d'écrire à sa cour, si son office était totalement dédaigné, ou suivi d'une réponse qui n'offrit aucunesorte d'explication satisfaisante... Je pense qu'il conviendrait de faire d'abord un accusé de réception à M. d'Oubril, lui exprimer le regret de n'avoir pu mettre son office sous les yeux de V. M.

(Talleyrand. Lettre à Napoléon, 29 juillet 1804.)

**Oil.** Au mot *trouvère*, l'Académie écrit langue d'*oil*, sans tréma sur l'*i*. Est-ce une faute d'impression, ou l'orthographe *oil* est-elle admise?

**Ombre.** Ce mot avait au moyen âge le sens d'*image réfléchie dans l'eau*.

Il (*Narcissus*) musa tant à la fontaine,  
Qu'il ama son ombre demaine.

*Roman de la Rose*, vers 1502.

Il s'est acotés sor le puis  
Qui n'estoit que toise et demie  
Parfons; si ne meschoisi mie,



En l'ève qui ert bele et clere,  
L'ombre de la dame qui ere  
La riens el mont que plus amot.

*Le lai de l'Ombre, vers 882.*

Dans la fable de La Fontaine, *le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*, le mot *ombre* a encore cet ancien sens. C'est un archaïsme dont la plupart des lecteurs ne se doutent pas : ils prennent le mot *ombre* dans le sens courant.

**Opposition.** Un sens particulier de ce mot : *le parti opposé au gouvernement*, est d'origine anglaise ; comme le montre ce passage d'une lettre de madame du Deffand à Walpole, du 7 janvier 1772 : Il est du bel air actuellement d'être dans ce que nous appelons aussi l'opposition.

**Oppressivement.** Mon ambition est uniquement concentrée dans le rétablissement de mon commerce et de ma marine ; et oppressivement, l'Angleterre s'oppose à l'un et à l'autre.

(Napoléon. Lettre à l'empereur d'Autriche, 3 nov. 1803.)

**Or.** *Or Dieu dit*. . . le mot *or* suppose des choses faites, et des choses à faire.

(Buffon. *Epoques de la nature*.)

**Ord.** Ils (*les habitants de la Rochelle, lors du siège de 1628*) ont mangé pour vivre tout ce qu'on pourrait manger pour mourir ; ils se sont nourris de tout ce qu'il y a de plus ord et de plus sale en la nature.

(Patru. *Plaidoyer pour le sieur de la Rochehelie*.)

**Organisation.** Aux deux sens que Hatzfeld indique pour ce mot (1. Etat d'un corps organisé ; 2. Etat d'un ensemble constitué en vue d'une action à accomplir), il y a lieu, je crois, d'en ajouter un troisième : Constitution d'un ensemble capable de durée et d'action.

Je laisse à discuter à ceux qui en savent plus que moi, si notre âme existe avant, ou après l'organisation de notre corps.

(Voltaire. *Lettres sur les Anglais*, XIII.)

**Où.** Les précautions ne sauraient être excessives, où la faute est irréparable.

(Massillon. *De la vocation à l'état ecclésiastique.*)

**Outrager.** J'ôterai, si vous voulez, le mot d'*outrageuse*, quoiqu'il soit dans Boileau et dans Corneille.

(Voltaire. Lettre au comte d'Argental, septembre 1744.)

**Outrecuider.** Vous serez bientôt outreucidé d'un mémoire sur Tournay.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 23 juin 1759.)

**Pajoniste.** On peut voir ce que Littré a écrit sur ce mot ; à sa place j'aurais rédigé l'article ainsi :

Partisan de Pajon, pasteur protestant et professeur de théologie à Saumur, mort en 1685, dont le système sur la grâce fut vivement discuté en son temps.

Un de ces protestants indifférents : Sociniens, Pajonistes, Arminiens, si l'on veut ; car tous ces noms symbolisent fort . . .

(Bossuet, 6<sup>e</sup> *Avertissement aux protestants*. III, 17.)

**Palabre.** Les Jésuites introduisaient dans leurs livres et cherchaient à franciser certains mots tirés de l'espagnol. *Palabre*, en espagnol *palabra* (parole) est un de ces mots. Il se trouve notamment dans un écrit du père Petau contre Antoine Arnauld, c'est-à-dire dans ses *Remarques judicieuses sur le livre de LA FRÉQUENTE COMMUNION*, et dans une *Réponse des Jésuites à l'Apologie de l'Université*.

(Ch. Nisard, préface aux *Mémoires* de Garasse, p. xxvii.)

**Palafitte.** Le nom allemand de *Pfahlbauten* (construction sur 'pilotis) proposé par M. Ferdinand Keller, et au-

jourd'hui très populaire en Allemagne et en Suisse, a été adopté par les archéologues italiens sous la forme de *palafitta*. C'est cette appellation de *palafitte* que nous proposons d'introduire dans notre langue.

(Desor. *Les palafittes ou constructions lacustres*. 1865.)

**Paraboliquement.** L'Ecriture ne s'explique que paraboliquement sur l'état des âmes séparées des corps.

(Marie Huber. *Sentiments différents de quelques théologiens, sur l'état des âmes séparées des corps*, lettre VIII.)

**Parenthèse.** Il y avait autrefois deux caractères, qu'on nommait *parenthèses*, faites en ligne courbe comme des espèces de croissants. On les plaçait de façon qu'ils répondaient l'un à l'autre par leur côté concave, pour enfermer ce qu'on insérerait dans le milieu d'un discours comme un hors-d'œuvre, et par là le détacher de ce qui le précédait et le suivait. Aujourd'hui ils ne sont plus en usage, parce que la virgule suffit pour les courtes parenthèses, et que les longues ne sont plus souffertes dans le style.

(L'abbé Girard. *Les vrais Principes de la langue française*, xv (1747.)

Voilà un bel exemple de ce qu'a dit Horace : *Multa renascentur quae jam cecidere*.

**Parpaillet.** Hatzfeld : Mot provençal, signifiant proprement « papillon », appliqué d'abord comme terme d'injure aux sectateurs de Calvin.

N'y a-t-il pas eu là plutôt, au temps où les protestants mouraient sur le bûcher, une allusion cruelle aux papillons qui viennent se brûler à la flamme des chandelles ?

Cette idée se retrouve dans un des écrits de Sagon contre Marot :

Dieu gard Marot : car, s'il est infidèle,  
Il se viendra brûler à la chandelle !

**Partir.** Hatzfeld : (Blason.) Partager en parties égales. *Ecu parti*; et elliptiquement : *Il porte parti d'or et de gueules*.

Hatzfeld avait bien défini l'écu coupé : (Blason) *Ecu coupé*, écu divisé en deux parties par une ligne horizontale.

Il fallait dire que l'écu *parti* est partagé en parties égales par une ligne verticale.

**Pasquinade.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1680.

Si j'entreprenais les Italiens, je les battrais en ruine, avec leurs faibles et misérables pasquinades.

(Balzac. Lettre à Conrart, 2 janvier 1651.)

**Passion.** Le père (*Garasse*) qui n'entend pas le français, ne sait pas qu'avoir de la passion pour quelque chose, se prend ordinairement pour le simple mouvement d'une légère affection, qui nous fait plaire à quelque objet agréable, comme on dit : J'aime cette couleur avec passion, ou cette senteur.

(Théophile. *Œuvres*, éd. Alleaume, II, 272.)

**Patard.** Le blé avait enchéri à Tournay, avant mon départ, de dix patards sur la rasière.

(Fénelon. Lettre à l'abbé de Beaumont, 16 mai 1702.)

**Patchouil.** C'était le parfum que Lavinia préférait : c'était une espèce d'herbe aromatique qui croît dans l'Inde, et dont elle avait coutume jadis d'imprégner ses vêtements et ses meubles. Le parfum de patchouli, c'était tout un monde de souvenirs, toute une vie d'amour; c'était une émanation de la première femme que Lionel avait aimée.

(Georges Sand. *Lavinia*.)

**Patraque.** Les plaisirs de Paris n'ont pas été dérangés un instant (*par les événements du 30 prairial an VII*). On

s'est dit, à Tivoli, *qu'on allait être pis que jamais*. On appelle la patrie, *la patriaque*.

(La Fayette. Lettre à madame de Tessé, 14 juillet 1799.)

**Pâtre.** Despréaux, admirateur passionné des bergers de Théocrite et de Virgile, quelquefois plus pâtres que bergers...

(D'Alembert. *Éloge de Segrais*.)

**Pécheur.** *Dieu ne veut pas la mort du pécheur*. C'est une parole d'origine biblique : « Je ne veux point la mort de celui qui meurt, dit le Seigneur : retournez à moi, et vivez ! » Ezéchiel, XVIII, 32.

**Peine.** C'est parmi les gens de peine que l'on trouve encore quelques vertus.

(Bernardin de Saint-Pierre. *Voyage à l'île de France*, III.)

**Pensionnaire.** La définition de Littré : « élève à demeure dans une maison d'éducation », et celle de Hatzfeld : « élève qui est en pension », laissent échapper un sens essentiel de ce mot : jeune fille qui est encore dans l'âge ingrat, ou qui en est à peine sortie, et qui en a les manières ; c'est l'allemand *backfisch* :

.... des grimaces, des moqueries ; des haussements d'épaules : enfin de petites vengeances de pensionnaire.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 2 novembre 1769.)

Cette jeune femme, en face de ces passions qu'elle excitait, avait des imprudences, des confiances, des curiosités presque d'une enfant ou d'une pensionnaire.

(Sainte-Beuve. M<sup>me</sup> Récamier.)

**Perfectibilité.** Le premier ex. de ce mot, d'après Hatzfeld, se trouverait au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les *Mémoires* de Trévoux, cités par le Dictionnaire de Trévoux, édition de 1771. Mais ouvrez ce Dictionnaire : vous y voyez que la cita-

tion des *Mémoires* est empruntée à un compte-rendu du *Discours sur l'inégalité*, de Jean-Jacques Rousseau. Vous êtes donc renvoyé à ce Discours, qui a paru en 1755, et où on lit en effet : « L'homme rependant par la vieillesse ou d'autres accidents, tout ce que sa *perfectibilité* lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même. »

**Perfidie.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1635.

« Perfidie, *perfidia, malitia, sceleratezza.* »

(*Tesoro de las tres lenguas.* Genève, 1609.)

Perfidie a peut-être été emprunté à l'italien.

**Perturbatif.** Sa Majesté sera suppliée de le faire supprimer (*un ouvrage de M. Cailly, intitulé DURAND COMMENTÉ*) comme pernicieux, et perturbatif de la tranquillité de l'Eglise et du royaume.

(Bossuet. Lettre à l'évêque de Bayeux, 9 février 1701.)

**Pesant.** Tout ce qu'il dit me paraît pesant sans avoir de poids.

(M<sup>re</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 15 novembre 1771.)

**Péter.** Hatzfeld cite une phrase d'une comédie de Regnard : *Nous plaiderons, morbleu, nous plaiderons ; la gueule du juge en pétera* ; et il en interprète les derniers mots en ces termes : « nous lui rompons la tête. »

Je les comprends autrement, et je crois qu'il faut les traduire : « La bouche du juge crachera un jugement. »

**Petit-gendre.** Le Chabrillan, petit-gendre de madame d'Aiguillon, a perdu, au trente et quarante, 73,000 francs.

(M<sup>re</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 3 avril 1768. Le marquis de Chabrillan avait épousé en 1766 la petite-fille de la duchesse douairière d'Aiguillon.)

Au moment où la Révolution de 89 a l'air de faire trêve, il [Chateaubriand] part pour l'Amérique du Nord, muni des

instructions de M. de Malesherbes, dont son frère aîné était le petit-gendre.

(Sainte-Beuve. *Chateaubriand*. 3<sup>e</sup> leçon.)

Ce mot est rarement employé ; mais il est aussi bien formé que petit-fils et petit-neveu ; et la langue française est si pauvre en termes généalogiques, que le lexicographe doit recueillir avec soin tous ceux qui peuvent être employés.

**Pétitionner.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1792.

Littre a donné pour ce verbe une citation de Saint-Evremond.

**Petit-neveu.** Je vous entretiendrai aujourd'hui d'un vieux fou, qui est Pierre Corneille, petit-neveu (à la mode de Bretagne) de Pierre Corneille (*du grand Corneille*).

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 29 mars 1766.)

**Pétrissable.** Hatzfeld : Néologisme.

Littre a donné pour cet adjectif une citation de Buffon.

**Philippique.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1798.

J'ai renoncé pour jamais aux philippiques et à toutes les matières querelleuses.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 20 décembre 1637.)

**Philosopher.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, dans Montaigne.

C'est une chose de belle apparence, qu'un homme se retire des compagnies communes, pour philosopher en son secret.

(Calvin. *Opera*, IV, 871.)

Je philosophe en ce lac argentin.

Qu'allons nous donc en vain philosophant ?

(Buttet. *Œuvres*, éd. Scheuring, pages 329 et 332.)

**Piano.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1778.

Cela est assez bon pour un piano-forté, qui est un instrument de chaudronnier en comparaison du clavecin.

(Voltaire. Lettre à madame du Deffand, 8 décembre 1774.)

**Pied.** Nous ne passons par aucune ville considérable, dont il ne fasse le tour sur les remparts, et cela le plus souvent de son pied mignon : car on ne trouve pas partout des carrosses.

(Le Pays. *Relation d'un voyage en Flandre.*)

**Pierre.** Littré dit : « Par exagération. Les pierres mêmes parleront, se dit de quelque fait révoltant qui soulève la conscience publique. » Cette locution est d'origine biblique. A l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, quelques-uns des pharisiens de la foule lui dirent : « Maître, réprimande tes disciples ! » Et il leur répliqua : « Je vous déclare que si ceux-ci viennent à se taire, les pierres crieront. » Luc. XIX, 40.

**Piétiste.** Littré, et l'Académie d'après lui, donnent de ce mot la définition suivante : Membre d'une secte chrétienne (*Acad.* : d'une secte protestante) qui s'attache à la lettre de l'Evangile.

Cette définition n'est pas bonne. Un piétiste est un protestant qui se détache de l'église nationale de son pays, en aspirant à une piété plus vivante et plus intime. Le mot est venu d'Allemagne, et je ne sais si on en trouverait un exemple plus ancien que celui-ci :

Vous avez sans doute ouï dire qu'il y a dans les cantons suisses protestants une espèce de quiétistes. On les appelle *la Société philadelphique*, ou *Fraternité piétiste*.

(Bayle. Lettre à Janiçon, 8 octobre 1699.)

**Plâtreux.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1616.



Cicones Thraciens, ne trouvez pas estrange  
Qu'une vostre fontaine en pierre le bois change,  
Qu'elle emmarbrisse encor de ses plastreuses eaux,  
A quiconques en boit, les molastres boyaux.

1593. (Du Chesne de la Violette. *Le grand miroir du monde*, livre 6<sup>e</sup>.)

**Pléiade.** Hatzfeld : « Figurément, la *pléiade poétique*, groupe de sept poètes, à Alexandrie; en France, au 16<sup>e</sup> siècle ».

Ce que c'est que de manquer de littérature, même quand on est un homme de grand talent ! Dans son discours du 15 septembre 1867, à Nantes, M. Rouher, célébrant M. Billault, termine en disant que l'histoire lui assignera sa place « au premier rang de cette *Pléiade* de grands hommes qui, depuis 1789, ont illustré nos assemblées parlementaires ». Or la *Pléiade* n'est composée que de *sept* étoiles, de *sept* noms; et depuis 1789, si l'on choisit *sept* grands orateurs seulement, M. Billault ne sera ni au premier rang, ni même l'un des sept. Mais M. Rouher n'a jamais su, littérairement pas plus qu'astronomiquement, ce que c'est qu'une *Pléiade*; de là sa faute. Il a cru évidemment que *Pléiade* signifie simplement une grande quantité.

(Sainte-Beuve. *Nouveaux Lundis*, XIII; note de l'article sur Joachim du Bellay.)

M. Rouher avait-il si grand tort ? Le mot *pléiade*, sans majuscule, ne s'emploie-t-il pas dans le sens de *groupe*, plus ou moins nombreux, *d'hommes de talent* ?

**Plein.** Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous souhaite tout plein de bonnes années.

(Voltaire. Lettre à M. Bertrand, 7 janvier 1771.)

**Pleurnicher.** Pour l'intercalation de *n*, remarquer un

mot de notre parler romand : *piorne*, femme qui se plaint toujours.

**Plentre, poltron.** N'a-t-on pas là deux formes du même mot, au cas sujet et au cas régime, comme *gars* et *garçon*, avec métathèse de la lettre *l* ?

**Plongeon.** A l'historique de ce mot, Littré cite des vers de Desportes :

Ores demy lassé je me couche sur l'herbe,  
Ores plus mesnager, j'aide à serrer la gerbe,  
A faire des plongeurs et les bien entasser,  
De crainte que le vent les fasse renverser.

Le lecteur ne comprend pas ce que veulent dire les mots *entasser des plongeurs*. Littré aurait dû emprunter au dictionnaire de Trévoux la mention qu'il fait d'un sens particulier de ce mot : « On appelle *plongeurs*, en plusieurs provinces, les gerbes entassées et renversées ».

**Poêle ou poële.** Ils font des siphons, des aimants, des lunettes, des pompes, des baromètres, des chambres noires : leurs tapisseries sont des multitudes d'instruments de toute espèce : vous prendriez le poêle d'un paysan pour un atelier de mécanique, et pour un cabinet de physique expérimentale.

(J.-J. Rousseau. *Lettre à d'Alembert*.)

Dans cet exemple, comme dans les trois autres que donne Littré, l'emploi du mot *poêle*, dans le sens de *chambre chauffée*, est localisé en dehors des frontières de la France.

**Politicien.** Hatzfeld : Dérivé de *politique*, d'après le type latin *politicus*.

Ce mot ne vient-il pas de l'anglais *politician* ?

**Pompon.** Les termes de pompons et de calotins, mots que j'ai vu naître dans notre langue...

(Voltaire. Lettre à M. Lacombe, 13 juin 1763.)

**Port.** Il y a une demy-douzaine de villes, pour le moins, qui se vantent d'avoir le snaire de la sepulture (de Jésus-Christ) tout entier, comme Nice... item une ville de Lorraine, assise au port d'Aussoys (*item, oppidum quoddam Lotharingiae, Alsatiæ vicinum*, dit la traduction latine).

(Calvin. *Traité des reliques. Opera*, VI. 424.)

*Port* a ici le même sens que dans « port d'Espagne » (Chanson de Roland).

**Pote.** Pardonnez à ma main droite, un peu pote, si je vous ennuie par une main étrangère.

(Voltaire. Lettre à M. de Chauvelin, 14 mars 1759.)

**Pouding.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1754.

Plusieurs Français m'ont assuré qu'un certain manger, que les Anglais nomment *podding*, était un mets exquis ; et je ne puis croire qu'il vaille mieux que nos franchipanes.

1721. (Saint-Hyacinthe. *Lettres écrites de la campagne.*)

**Pour.** Dans les extraits des mémoires de madame d'Epinaÿ, donnés par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras (*La jeunesse de madame d'Epinaÿ*, page 257) je remarque une phrase : « Pardi ! le prétendu se fait bien attendre. *Qu'est-ce que c'est que ça pour un amoureux ?* » qui passerait pour un germanisme (*Was für ein....*) si on la rencontrait dans les écrits d'un Suisse.

**Pourtant.** Ce mot a passé de son premier sens : *pour tout cela, en raison de tout cela*, au sens opposé : *malgré tout cela*.

Les exemples suivants, où *pourtant* a été pris par l'écrivain dans le premier sens, et pourrait être pris par le lecteur dans le second, peuvent servir à montrer combien la transition a été naturelle et facile :

... et se, en son corps deffendant, il avoit occis Charlot, pour tant n'estoit pas digne de mort.

(*Romania*, XXIX, 213.)

Si quelqu'un ne peut comprendre tout le contenu, il ne fault pas qu'il se désespère pour tant ; mais qu'il marche toujours outre, espérant qu'un passage lui donnera plus familièrement exposition de l'autre.

(Calvin. *Opera*, III, xxiii.)

**Préadamite.** Un évêque, qui avait de la naissance, en était si fier qu'il ne parlait que de l'antiquité de sa race. Il croyait sa noblesse, pour ainsi dire, préadamite.

(Lesage. *Mélange amusant*.)

**Précédent.** Lord Byron est encore à Genève ; toute la société a refusé de le voir. Vous voyez que s'il arrive à Florence, il y aura *a precedent*, comme disent les Anglais, pour lui faire éprouver quelque mortification.

(Sismondi. Lettre à madame d'Albany, 11 juillet 1816.)

**Prédécès.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1690.

Si la femme qui, par le second mariage, a perdu la propriété des libéralités de son premier mari, la reprend par le prédécès de ses enfants ?

1638. (Œuvres du sieur d'Olive du Mesnil. *Questions notables du Droit*. III, 20.)

**Prédéterminant.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Les anciens Dominicains, qui ont réfuté les protestants, ne paraissaient pas prédéterminants. On croit que Bannès est le premier qui a développé cette opinion.

(Fénelon. Lettre au père Lami, 16 juillet 1706.)

**Préfinition.** L'autre (*thèse*) se sert de cette doctrine (*de Molina*) comme tirée de saint Augustin même, dans le

livre de *bono perseverantiae*, et propre à établir les préfixions de Suarez.

(Bossuet. Lettre à son neveu, 30 décembre 1696.)

**Préhistorique.** Définition de tous les dictionnaires : Antérieur à l'histoire.

Bien ; mais alors il fallait indiquer au mot *histoire* un sens essentiel : époque sur les événements de laquelle on a des renseignements écrits. *Depuis le commencement de l'histoire. L'histoire a commencé avec les plus anciens monuments de l'Egypte et de la Chaldée.*

**Préjugé.** Un des sens de ce mot a été ainsi défini : Opinion adoptée sans examen. *Acad.* — Opinion qu'on reçoit, qu'on s'est faite sans examen. *Litttré.* — Opinion qu'on s'est faite sans examen. *Hatzfeld.*

La définition de Litttré me semble meilleure que celle de Hatzfeld, puisque beaucoup de préjugés sont héréditaires.

**Preneur.** On nous fait, tant dans ce livre que dans plusieurs autres qui nous viennent de France, une étrange peinture des femmes de Paris. Elles sont devenues, dit-on, grandes buveuses d'eau-de-vie, et grandes preneuses de tabac, sans compter les autres excès.

(Bayle. Lettre à Dubos, 29 octobre 1696.)

**Presbytérien.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1718.

Le gouvernement ecclésiastique d'Ecosse est presbytérien : c'est-à-dire qu'ils se gouvernent par des Consistoires, Colloques, Synodes provinciaux et nationaux . . . Les Episcopaux exercèrent sur les Presbytériens autant de violence que les catholiques aient jamais fait sentir aux protestants.

1715. (Georges-Louis Le Sage. *Remarques sur l'Angleterre.*)

**Prétexter.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, dans Corneille : *Œdipe*, tragédie représentée pour la première fois le 24 janvier 1639.

Si l'on veut bien parler, on ne dira pas *ambitionner*, *occasionner*, d'*ambition* et d'*occasion*, non plus que *prétexter*, pour *prendre prétexte*. Je sais bien qu'ils sont dans la bouche de la plupart du monde, mais non pas dans les écrits des bons auteurs.

1647. (Vaugelas. *Remarques sur la langue française.*)

**Prêtraille.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1572.

... ceste infame prestraille

Les a establis ducs et chefs de la bataille.

1555. (Conrad Badius, cité dans les *Opera Calvini*, V, xlix.)

**Prévôt.** Au nombre des sens de ce mot, Littré indique : « Dans quelques églises, cathédrales et collégiales, le bénéficiaire qui était le chef du chapitre » ; tandis que d'après Hatzfeld, le prévôt est seulement « le chef du chapitre d'une église collégiale ».

La *Bibliothèque sacrée, ou Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, de Richard et Giraud, donne raison à Littré : « En général, dit cet ouvrage, dans les cathédrales et collégiales de Languedoc, Dauphiné et Provence, la dignité de prévôt était la première, comme celle de doyen dans les autres provinces de France. »

A Genève, comme dans les provinces du midi, le chapitre de l'église cathédrale de Saint-Pierre avait à sa tête un prévôt ; et il a compté, parmi ses prévôts, saint Anthelme et saint François de Sales.

**Primeur.** Dans l'historique de ce mot, Littré cite un passage d'Olivier de Serres, où *primeur* a le sens de raffine-

ment. Pris dans ce sens, *primeur* dérive de l'espagnol *primor*.

Dans le dictionnaire français-espagnol d'Oudin (1645) on trouve : *Primeur, primor*; avec une astérisque indiquant que le mot *primeur* est ancien, ou hors d'usage.

**Principicule.** Les méchants font parler les sots pour leur servir ensuite d'écho, et mon principicule (*sic*) est un des meilleurs instruments de ce genre d'opération.

(Benjamin Constant. Lettre à Madame de Nassau, 8 janvier 1794. *Journal intime et lettres*. Paris, 1895, page 185.)

**Procrastination.** Elle s'est laissée aller à une sorte de procrastination, mêlée de découragement.

(Benjamin Constant. Lettre à Madame de Nassau, du 7 octobre 1809.)

Ce démon de la procrastination, que Benjamin Constant avait déjà nommé, et que lui-même (*Fauriel*) connaissait si bien, l'emporta.

(Sainte-Beuve. *Portraits contemporains*, IV, 241.)

Tâchez qu'il n'y ait pas d'hésitation et de procrastination.

(Guizot. Lettre à M. Vitet, du 19 février 1871.)

Cp. Littré. *Additions au supplément*. — Le plus ancien exemple que je connaisse de ce mot, est dans une lettre du 10 août 1784, adressée par Georges-Louis Le Sage à Reybaz : « Mes procrastinations passées vous ont rendu très défilant. » Galiffe. *D'un siècle à l'autre*, I, 166.

**Promesse.** Les dictionnaires omettent : Absolument, *les promesses* : ce que Dieu a promis.

L'Eglise toujours renouvelée suivant les promesses, ne vieillit jamais.

(Fénelon. Lettre à l'abbé Passionei, 22 novembre 1713.)

Hatzfeld : *Théologie catholique*. Les enfants de la pro-

messe, les élus. — Mais cette expression est d'origine biblique ; elle est chrétienne par conséquent, et non pas seulement catholique. Saint Paul a dit : Ceux qui sont enfants d'Abraham selon la chair, ne sont pas pour cela enfants de Dieu ; mais ce sont les enfants de la promesse, qui sont réputés être les enfants d'Abraham. *Épître aux Romains*, IX, 8.

**Protestant.** *Papiste* et *Calviniste* sont les deux termes de faction. *Huguenot* est votre nom de guerre, imposé à vos premiers pères fortuitement et par le hasard. Ce nom ne loue ni ne blâme : il marque et distingue seulement. Je voudrais bien que *protestant* fût aussi usité en France, qu'en Allemagne ; et je m'en servirais très volontiers, si le peuple l'entendait.

(Balzac. Lettre à Conrart, 14 août 1631.)

**Provincial.** Hatzfeld cite pour ce mot un exemple du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais dans le sens de : *qui est de la province, et non pas de Paris*, ce mot ne remonte qu'au règne de Louis XIII.

Je confesse que je suis le plus rustique provincial qui soit d'ici à Paris.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 20 décembre 1640.)

Je n'ai plus que des pensées provinciales et rustiques.

(Balzac. Lettre à M. de Borstel, Livre VI, lettre 34.)

**Psaume.** Hatzfeld définit ce mot : cantique religieux. Mais tous les cantiques sont religieux. Cette définition ne dit pas quels sont les cantiques à qui on donne le nom de *psaume*. L'Académie et Litré avaient donné une définition à laquelle il fallait se tenir.

**Puisque.** *Acad.* : Conjonction servant à marquer une cause.



**Litré** : Conjonction qui marque la cause.

Le génie de la langue, en donnant ce sens à un dérivé de *post*, semble être tombé dans le piège du sophisme : *post hoc, ergo propter hoc*, contre lequel tous les traités de logique nous mettent en garde.

**Pulmonaire.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1611.

On voit partout l'odorant pouliot ;  
Assez y sont en leurs lieux ordinaires  
Et l'hépatique, et les deus pulmonaires.

1572. (Peletier, du Mans. *La Savoie*, III, 466.)

**Punch.** D'après Hatzfeld, ce mot, au 18<sup>e</sup> siècle, ne se rencontrerait que sous la forme *ponche*.

... à peu près comme si quelqu'un, pour démontrer la bonté du punch, donnait une liste des gosiers anglais qui en boivent dans les tabagies.

(Toussaint. *L'Abeille du Parnasse*, 5 décembre 1750.)

**Puritan.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, dans Bossuet.

Mais MM. Hatzfeld et Darmesteter avaient publié (*le Seizième siècle en France*, II, 231) un morceau de Ronsard où se trouve ce mot.

**Quaker.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Ces *Kouacres* ou *trembleurs* sont ainsi nommés du mot de *quaken*, qui veut dire *trembler*, parce qu'ils affectent de trembler, quand ils prophétisent ou quand ils prient.

1695. (Catrou. *Histoire des Anabaptistes*.)

Les Quakers ou *trembleurs* sont une des curiosités d'Angleterre. L'on les connaît par leurs habits, qui sont d'une simplicité extraordinaire... Ils ne tirent jamais le chapeau, etc.

1715. (Georges-Louis Le Sage. *Remarques sur l'Angleterre*.)

J'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre.

1734. (Voltaire. *Lettres sur les Anglais.*)

**Qualifié.** Comme exemple de l'emploi de ce mot dans le sens de ; *qui a des titres de noblesse*, Littré cite une phrase de Voltaire, dans l'*Essai sur les mœurs* : « Les Genevois eurent la hardiesse de faire pendre treize officiers qualifiés. »

On permettra à un Genevois de remarquer en passant, à cette occasion, qu'il y a là une erreur de Voltaire, déjà relevée au 18<sup>e</sup> siècle par le pasteur Jacob Vernet dans les *Lettres critiques d'un voyageur anglais*. Le nom de quelques-uns des treize pendus suffit à montrer qu'ils n'étaient pas tous *qualifiés* : Jacques Bovier, dit le caporal la Lime, de Seyssel ; Pierre Mathieu, d'Uzès, cardeur, etc.

**Qualité.** Les célèbres avocats peuvent tenir rang parmi les gens de qualité.

(Bouhours. *Suite des remarques sur la langue française*, article : *maison des champs*.)

Le Père de la Chaise, ... qui était gentilhomme, voulait être homme de qualité.

(Saint-Simon. *Mémoires*, édition Boislisle, XIV, 103.)

**Quartaïeul.** L'Almanach de Gotha (année 1899, page 42) emploie la forme *quadrisaïeul*. *Quartaïeul* vaut mieux ; c'est une forme qui correspond avec celle de *quintaïeul*.

**Quartier,** terme de généalogie, est très mal défini par l'Académie, que Littré et Hatzfeld ont copiée : Chaque degré de descendance dans une ligne, soit paternelle, soit maternelle.

On désigne sous le nom de quartiers, dans un tableau d'ascendants, les quatre aïeuls et aïeules, ou les huit bis-aïeuls et bis-aïeules, ou les seize trisaïeuls et trisaïeules, ou

les trente-deux quartaïeuls et quartaïeules, ou les soixante-quatre quintaïeuls et quintaïeules, etc., jusqu'auxquels on poursuit l'ascendance d'une personne : lesquels aïeuls, bisaïeuls, etc., devaient tous appartenir à la noblesse, pour que la personne qui descendait d'eux pût obtenir certains privilèges : par exemple, l'entrée dans un chapitre noble.

• Il y aurait des difficultés sur certains chapitres, où l'on trouve des évêques de l'Eglise anglicane. Ces quartiers sont bons, et même en honneur, selon les lois et l'usage d'Angleterre. On dit même qu'ils sont reçus sans hésitation dans l'ordre de Malte ; mais ils pourraient surprendre un chapitre de chanoinesses, qui n'est pas accoutumé à de telles idées.

(Fénelon. Lettre à M<sup>me</sup>, 24 septembre 1713.)

**Quatre-vingts.** Hatzfeld cite une phrase de Buffon : La mort termine, *ordinairement à l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans*, la vieillesse et la vie.

Mais Buffon a dit : ordinairement *AVANT* l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans....

**Quatuor.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1835.

Il n'y a point de vrais quatuor, ou ils ne valent rien.

1767. (J.-J. Rousseau. *Dictionnaire de musique*, au mot *quatuor*.)

**Quelque.** Il y a quelque deux cents ans.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 3 avril 1765.)

Voltaire était contemporain de l'abbé Girard qui prétendait, nous l'avons vu, que *quelque* n'était plus en usage dans le sens de *environ*. Voltaire, qui a employé ce mot adverbialement dans l'exemple qui précède, l'avait employé adjectivement dans celui qui suit :

Il vaudrait mieux vous accommoder avec un libraire qui se chargerait des frais et des risques, en vous donnant cinquante

ou soixante pistoles. . . Encore une fois, je crois qu'il vaudrait mieux, pour vous, conclure votre marché à quelque cinquantaine de pistoles, pour vous épargner les embarras et les craintes inséparables de pareilles entreprises.

(Lettre à Thierrot, 20 juillet 1724.)

**Queue.** Ce banc n'a nulles marques de seigneurie : il n'est point à queue, comme on parle en ces matières; il n'y a ni armes peintes ou gravées; il n'y a ni bras, ni clôture: et ne diffère en rien d'un simple banc de paroisse.

(Patru. *Factum pour le sieur des Réaux*.)

J'avoue que je ne sais pas ce que c'est qu'un *banc à queue*.

**Qui.** Vous verrez que j'ai adouci, dans cette nouvelle copie, une partie des choses que vous craignez qui ne révoltent.

(Voltaire. Lettre à M. de Cideville. Ce samedi.... 1732. Ed. Moland, n° 297.)

Le sieur Rey est parti de là pour faire insérer dans la *Gazette de Hollande* un article très indiscret, très choquant, que je crains qui ne vous fasse de la peine, et qui m'en fait encore plus, à divers égards.

• (J.-J. Rousseau. Lettre à Duchesne, 6 février 1763.)

Il est des malheurs qu'on croit qui pourraient cesser.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 15 novembre 1771.)

Voilà une tournure commode. On serait heureux qu'elle fût autorisée par l'Académie. • D'après les règles actuelles, un pronom relatif ne peut pas avoir pour antécédent un autre pronom relatif • dit M. Clédât à propos de cette phrase de Joinville : *ce que je croi, qui ne plaît mie à Dieu*. (*Extraits de la Chronique de Joinville*, page 41.)

2. **Ramasser.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1606.

La les marrons, quand les neiges tout couvrent,  
Vous vont guidant, par les chemins qu'ilz ouvrent.  
Puis, quand faudra par deça repasser.  
Le long du val vous viendront ramacer.

1572. (Peletier, du Mans. *La Savoie*, II, 381.)

**Ramuscule.** La musique est, dans la sphère du sentiment, un instrument d'analyse infiniment plus délicat que la langue parlée. Tandis que celle-ci n'a qu'une cinquantaine de mots : *rêverie, espérance, tristesse, passion, allégresse*, etc., pour rendre les divers états du sentiment, la musique peut exprimer cent, deux cents, mille nuances de chacun de ces états. Le dernier, le plus délié ramuscule du langage, n'est pour la musique encore qu'une grosse branche informe : elle se charge, c'est son privilège, de l'analyser, de la subdiviser, de la ramifier en tiges, feuilles, nervures, fibrilles, indéfiniment.

(Amiel. *Grains de mil*, page 188.)

**Rapporter.** Incidemment, en donnant des exemples de l'emploi du mot *rapporter*, l'Académie formule une règle de syntaxe : *On ne doit point séparer le relatif Qui du substantif auquel il se rapporte.*

C'est dans l'édition de 1740 que cette règle a été introduite par l'abbé d'Olivet, et celui-ci l'avait déjà formulée en 1738 dans ses *Remarques sur Racine*, à propos de deux vers d'*Andromaque* :

Phénix même en répond, qui l'a conduit exprès  
Dans un fort, éloigné du temple et du palais.

« On ne saurait être, disait l'abbé d'Olivet <sup>(1)</sup>, trop ré-

<sup>(1)</sup> Dans la seconde édition des *Remarques sur Racine* (1767) les termes de cette remarque ont été légèrement modifiés ; c'est ce dernier texte que je reproduis.

servé à formuler des règles générales; et cela me regarde plus que personne. Mais pourtant notre syntaxe ne se fera pas toute seule. Vaugelas ne l'a pas épuisée, à beaucoup près. Quant à Ménage et au père Bouhours, ils ne consultent guères que l'usage, et rarement ils remontent aux principes. Il serait donc à souhaiter que chaque particulier, à mesure qu'il croit avoir découvert une règle nouvelle, eût le courage de la proposer, afin qu'elle fût examinée à loisir. J'appelle *règles nouvelles*, celles qui ne se trouvent pas encore dans nos grammairiens.

« Telle est la règle fondamentale, que je propose en ces termes : *Quand le pronom relatif Qui est un nominatif*, il ne saurait être séparé du substantif auquel il se rapporte.

« Je dis : *quand c'est un nominatif*, parce qu'il ne l'est pas toujours; car il est régime quelquefois, mais d'une préposition, comme : *la personne pour qui je m'intéresse; la personne de qui l'on vous a dit du bien.*

« A l'égard des phrases où *Qui* forme une répétition, par exemple : « Un auteur qui est sensé, qui sait bien sa langue, qui médite bien son sujet, qui travaille à loisir, qui consulte ses amis, est presque sûr du succès » : tous ces *Qui*, par le moyen du premier, touchent immédiatement leur substantif; et par conséquent, il n'y a rien là que de conforme à la règle générale.

« Présentement, on voit en quoi consiste la faute que je reprends dans ce vers :

Phénix même en répond, qui l'a conduit exprès

« Il y a une séparation totale entre le *Qui* et son substantif. »

L'abbé Desfontaines, dans son *Racine vengé, ou Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les œuvres de Racine* (1739) semble acquiescer à la règle posée

par l'abbé d'Olivet : « En général, dit-il, je crois qu'il a raison. Mais, en vers, il ne faut pas prescrire des lois si sévères. La censure de M. l'abbé d'Olivet attaque une foule de poètes qui se sont exprimés ainsi. »

Cette règle nouvelle était en effet contraire à un usage constant chez les poètes, et chez les prosateurs aussi, comme le montre la série des exemples que j'ai recueillis :

Les gens m'ennuyoient qui parloient.

(*L'amant rendu cordelier à l'observance d'amour*, vers 692.)

Celuy n'exerce point règne, mais briganderie, qui ne règne point à cette fin : de servir à la gloire de Dieu. Or celui est abusé qui attend longue prospérité en un règne qui n'est point gouverné par le sceptre de Dieu, c'est à dire sa sainte Parole.

(Calvin. *Institution chrestienne*. Epistre au roy de France. Première édition française. citée par M. Doumergue : *Calvin*, Lausanne, 1899, page 510.)

Il est piquant de remarquer que Calvin, dans une édition postérieure, a changé ces deux phrases : comme si, deux siècles avant l'abbé d'Olivet, il eût prévu que ce grammairien poserait la règle que nous avons vue. Calvin a corrigé son texte ainsi :

Celuy qui ne règne point à ceste fin de servir à la gloire de Dieu, n'exerce point règne, mais brigandage. Or on s'abuse si on attend longue prospérité, etc.

(*Calvini Opera*, III, 12 et 13. Les éditeurs y ont reproduit l'édition publiée en 1560 de la traduction française de l'*Institution*.)

Mais plus loin, dans cette édition de 1560, on voit d'autres phrases où se retrouve la liberté de la syntaxe. Ex :

Celuy estoit au nombre des Peres, qui a nié qu'au sacrement de la Cene, sous le pain soit enclos le corps de Christ.

(*Calvini Opera*, III, 22.)

Celuy seroit bien mal accompagné de jugement, qui voudroit fonder sur quelque raison, ou tirer en consequence les verbes et caprices d'un poëte melancholique et fantastiq.

(Ronsard. *Epître au lecteur. Œuvres*, éd. Blanchemain, VII, 144.)

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,  
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes.

(Malherbe. *Prière pour le roi Henri le Grand, allant en Lémousin.*)

Mon cœur, La Chenée revint au soir, qui m'apporta de vos nouvelles, non de vos lettres.

(Henri IV. Lettre à Marie de Médicis, 1608. *Revue des autographes*, n° 337.)

Force gens ont fait de grandes actions, qui ont commencé leur vie par de grandes fautes.

(Balzac. Lettre à Boisrobert, 4 août 1623.)

Cet Italien avait quelque raison, qui appelait bons anges les diables qui guérissent de la fièvre.

(Balzac. Lettre à son frère, 25 janvier 1624.)

Je n'ai jamais recommandé de procès, sans faire une infinité d'incongruités. Pour vous, monsieur, vous n'en seriez pas de même, qui êtes capable de tout.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 24 février 1641.)

Si donc vous avez quelques raisons pour me consoler, qui ne soient point tirées de Sénèque, ...

(Voiture. *Lettres amoureuses*, n° 20.)

Leurs lettres en font foi, qu'elle vient de me rendre.

(Corneille. *Sertorius*, I.)

N. B. — Voltaire, dans son commentaire sur les tragédies de Corneille, met en note à ce passage : « Cela n'est pas



français ; il faut : Leurs lettres qu'elles viennent de me rendre en font foi. » — A vrai dire, il s'agit ici du pronom *que*, et non pas du pronom *qui*.

Quand le pronom relatif est séparé du démonstratif par un verbe qui est entre deux, alors il faut mettre la particule *là*, comme *ceux-là se trompent, qui croient, etc.*

(Vaugelas, *Remarques*, éd. Chassang, I, 447.)

On voit qu'en formulant sa *règle nouvelle*, l'abbé d'Olivet se mettait en désaccord avec Vaugelas.

Il est temps que Dieu suscite des disciples intrépides au Docteur de la grâce, qui, ignorant les engagements du siècle, servent Dieu pour Dieu.

(Pascal. *Lettres provinciales*, II.)

Un homme n'est-il pas fou, qui croit être sage en ne s'amusant et ne se divertissant de rien ?

(M<sup>re</sup> de Sévigné. Lettre à madame de Grignan, 10 février 1672.)

Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui détaché de toute autre cause et ne tendant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Église.

(Bossuet. *Oraison funèbre de la princesse Palatine*.)

Un roi a été donné à nos jours, que vous nous pouvez figurer en cent emplois glorieux et sous cent titres augustes : grand dans la paix et dans la guerre, au dedans et au dehors, dans le particulier et dans le public ; on l'admire, on le craint, on l'aime.

(Bossuet. *Discours de réception à l'Académie française*.)

La déesse, en entrant, qui voit la nappe mise,

Admire un si bel ordre, et reconnaît l'Église.

(Boileau. *Le Lutrin*, I.)

Une fille en sortit, que sa mère a celée.

(Racine. *Iphigénie*, dernière scène.)

N. B. — Ici encore, comme dans les passages cités de Corneille et de Bossuet, il s'agit du pronom *que*; mais il y a une telle analogie entre les deux pronoms, qu'il n'était pas à propos d'écarter ces exemples.

Tel soulage les misérables, qui néglige sa famille et laisse son fils dans l'indigence; un autre élève un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années.

Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent, qui font ce qu'ils doivent.

(La Bruyère. *Des jugements*. 80. 81.)

Elle craint que vous n'ayez d'autres choses à demander, qui tirent à conséquence contre madame l'abbesse.

(Fénelon. *Lettre à Bossuet*, 16 décembre 1694.)

Que celui-là se montre, qui puisse seulement avancer que j'aie jamais applaudi un de ces écrits dont le mérite consiste à flatter la malignité humaine.

(Voltaire. *Lettre aux auteurs du Nouvelliste du Parnasse*, juin 1731.)

Celui-là certes a eu raison, qui a dit que Jean-Jacques descendait en droite ligne du barbet de Diogène, accouplé avec une des couleuvres de la Discorde.

(Voltaire. *Notes sur une lettre à M. Hume*. 1766.)

Un coup d'œil m'atteignit, que je ne cherchais pas.

(Sainte-Beuve. *Consolations*, IV.)

Ceux-là peuvent comprendre le Christ, qui y ont cru.

(Renan. *L'Avenir de la science*, page 291.)

Une voix est en nous, que seules les bonnes et grandes âmes savent entendre, et cette voix nous crie sans cesse :

• La vérité et le bien sont la fin de ta vie ; sacrifie tout le reste à ce but. »

(Renan. *Réponse à M. Pasteur.*)

On remarquera que les exemples, si nombreux jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, se font rares après Fénelon.

De nos jours, l'ancienne liberté s'est retrouvée ; et il serait facile de réunir des phrases empruntées aux meilleurs auteurs vivants, dans lesquelles la règle posée par l'abbé d'Olivet, sanctionnée encore aujourd'hui par l'Académie, est violée sans scrupule.

**Rarissime.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1798.

Notre langue n'a aucun nom qui soit de lui-même superlatif ; car pour ceux d'*Illustrissime*, *Excellentissime*, *Eminentissime*, *Sérénissime*, qui sont des formules de titres ; et pour quelques autres que l'usage peut avoir introduits dans la conversation, comme *bellissime*, *rarissime*, ce sont des termes qu'elle a empruntés de la langue italienne, et qui n'étant point du génie de la nôtre, ne sont ici regardés que comme étrangers.

1706. (Regnier Desmarais, *Grammaire.*)

**Ravaler.** La phrase de Rousseau : *Ravaler le ventre d'un magot*, citée par Littré comme exemple du sens 1<sup>o</sup>, serait mieux placée comme exemple du sens 6<sup>o</sup>.

**Recez.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1798.

Littré a donné pour ce mot une citation de Voltaire.

**Réformé.** Musset a dit dans *la Coupe et les lèvres* :

Vous trouverez, mon cher, mes rimes bien mauvaises ;

Quant à ces choses-là, je suis un réformé.

Je n'ai plus de système, et j'aime mieux mes aises.

Je ferai remarquer que pour l'exactitude du sens, il ne faudrait pas dire un *réformé* ; car les *réformés*, c'était précé-

sément ceux qui prétendaient à bien rimer, et à réformer la poésie ; et les réformés en religion, les calvinistes, n'étaient pas non plus des plus coulants. Musset a voulu dire un *relâché*.

(Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tome XI. *Notes et pensées*, CLXI.)

Il me semble que Musset, en parlant d'un *réformé*, entendait non pas un *chrétien réformé*, mais un *officier réformé*, qui n'est plus au service, qui est à son aise et fait ce qui lui plaît, n'obéit plus à la consigne et n'est plus soumis à la discipline militaire.

**Réformer.** Hatzfeld : « III. Retirer du service (ce qui y est devenu impropre). Réformer un officier. » — Mais un militaire peut avoir été réformé, simplement par raison d'économie.

.... des Français réformés par la paix, et qui, faute de mieux, allaient faire le métier de brigands en Pologne.

(Lettre du roi de Prusse à Voltaire, datée du 1<sup>er</sup> novembre 1772 dans l'édition de Kehl, et dans celle de Moland, du 2 du même mois.)

**Régleur.** Un sens que l'Académie, Littré et Hatzfeld ont laissé de côté, est celui-ci : ouvrier qui règle la marche des montres.

La Société des Arts, à Genève, donne des diplômes de *régleur* à ceux qui s'entendent le mieux en cette partie.

**Rehaussement.** Une peinture faite à plaisir avec les couleurs et les rehaussements de la poésie.

(Théophile. *Épître d'Actéon à Diane*.)

**Religion.** Quant à la fin de votre Institut, il ne la faut pas chercher en l'intention des trois premières sœurs qui commencèrent, non plus que celle des Jésuites au premier des-

sein qu'eut saint Ignace : car il ne pensait à rien moins qu'à faire ce qu'il a fait par après, comme de même saint François, saint Dominique, et les autres qui ont commencé des religions.

(S. François de Sales. *Entretiens spirituels*, XIII. Œuvres, éd. de dom Mackey, VI, 227.)

**Reliquaire.** Je vous conjure de me faire faire à Paris un fort petit reliquaire d'or d'une très belle façon, et de me l'apporter quand vous reviendrez. J'y veux mettre un petit morceau de la mâchoire de saint Louis.

(Fénelon. Lettre à l'abbé de Langeron, 12 mai 1709.)

**Remarque.** J'ai trouvé plusieurs plantes de remarque, dans des lieux où elles ne sont point indiquées.

(J.-J. Rousseau. Lettre à Malesherbes, sans date.)

**Remarquer.** Je vous ai, Messieurs, tantôt remarqué que.....

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti*.)

**Remuable.** Manuel était un homme remuable, entraîné par ses passions, mais capable de mouvements honnêtes.

(M<sup>me</sup> de Staël. *Considérations sur la Révolution*, III, 10.)

**Rendre.** Littré, sous le chiffre 28, cite un passage d'une lettre de J.-J. Rousseau à madame d'Epainay : « Elle [Thérèse] est sa maîtresse absolue, va, vient, sans compte rendre. 13 déc. 1766. »

Cette lettre est de l'année 1756. Rousseau y parle de la mère Le Vasseur, et non pas de Thérèse.

**Répondre.** Il y a bien de la différence, comme tout le monde sait, entre répondre une requête, et répondre à une requête.

(Desfontaines. *Racine vengé*, page 123.)

**Respectueux.** Le langage politique et officiel aime employer aujourd'hui cet adjectif avec un régime qui lui est joint par la préposition de : particularité que Littré et Hatzfeld n'indiquent pas.

Ce qu'il a été ici, vous le savez tous : administrateur scrupuleux et vigilant ; respectueux des prérogatives de vos mandataires élus, mais gardien jaloux des droits qui lui appartenaient comme représentant du pouvoir central.

(Discours de M. Laffon aux obsèques de M. Barrême, préfet de l'Eure, 18 janvier 1886.)

**Rester.** « C'est une faute, remarque Littré, de se servir de *rester* au lieu de *loger* ou *demeurer*. » Beaumarchais a employé le mot *rester* en ce sens-là dans le *Barbier de Séville*, II, 2.

FIGARO. Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit ; pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains, des joues, des dents, des yeux . . . ROSINE. Qui reste en cette ville ? FIGARO. En ce quartier.

**Révolter.** Se révolter, dans le sens de *passer au catholicisme*, était une expression courante chez les protestants du 17<sup>e</sup> siècle.

Vous savez que Papin s'est révolté.... Papin eut beau chercher du pain en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, il y trouva partout la porte fermée. Ainsi la faim le fit retourner en France, où il a remis à M. l'évêque de Meaux les lettres, etc.

(Bayle. Lettre à Minutoli, 11 novembre 1692.)

**Revue.** Quand je vous écrivis que vous rendissiez compte de temps en temps à votre ancien confesseur, je ne voulais

pas dire que vous fîssiez des revues ; car il suffit que ce soit d'année en année, à celui que vous voudrez.

(S. François de Sales. Lettre du 14 août 1618, à une religieuse.)

**Rider.** Hatzfeld cite à ce mot les vers de Corneille :

Le temps.... saura faner vos roses,  
Comme il a ridé mon front.

qui sont, dit-il, dans les *Stances à une marquise*. Lisez : dans les *Stances à Marquise*. Marquise était le nom de baptême d'une actrice, la Duparc, à qui ces vers sont adressés. Marquise, dit M. Bleton <sup>(1)</sup>, était un prénom assez répandu à Lyon. Brouchoud le relève un bon nombre de fois, sur les seuls registres de la paroisse Saint-Nizier, pendant la période correspondante [au séjour de Molière à Lyon].

**Rien.** Les quatre mots du grand apôtre nous doivent servir d'épithème : *Opportune, importune, in omni patientia et doctrina* : il met la patience la première, comme plus nécessaire, et sans laquelle la doctrine ne sert pas de rien.

(S. François de Sales. Lettre à un évêque, sans date.)

Cp. les *Femmes savantes*, acte II, 6<sup>e</sup> scène :

Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

**Roguement.** Il répond au roi, plus roguement que jamais, que c'était trop presser un homme de bien.

(Matthieu. *Histoire de Henri IV*, Livre V, 3. § 9.)

**Roi.** Les trois Rois, les mages venus pour rendre hommage à l'enfant Jésus.

Quant à l'imposition des noms qui se fait au saint baptême, afin d'en exclure toutes profanations, avons ordonné de défendre que nul n'ait à imposer le nom de Claude, ou les

<sup>(1)</sup> *Molière à Lyon*, dans le Livre d'or du deuxième centenaire de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.

noms de ceux qu'on a appelés les trois Rois (*Balthasar, Gaspard, Melchior*) d'autant qu'ils ont été appliqués à l'idolâtrie en ce pays, et à quelque manière de sorcellerie.

(*Ordonnances ecclésiastiques de l'église de Genève. 1609. article 41.*)

**Roides...** Aliénation de quelques îles, bois et rives de la rivière de l'Allondon, en faveur des habitants de Dardagny, afin de leur servir de communes pour y faire pâturer leur bétail, et y couper le bois nécessaire pour leur affouage... acte de cession des îles, que l'on prétend avoir été fait déjà en l'an 1321, par Valerius de Dardagny, aux conditions que chacun de ceux qui tiendraient des bêtes pour la charrue, en feraient annuellement trois corvées ou journées, et chacun des autres, trois roides ou journées d'homme...

(Document déjà cité au mot *Corvée*.)

**Romancer.** Toutes les histoires de l'Astrée ont un fondement véritable; mais l'auteur les a toutes romancées, si j'ose user de ce mot : je veux dire que pour les rendre plus agréables, il les a toutes mêlées de fictions, qui quelquefois sont des fictions toutes pures, mais le plus souvent ce ne sont que voiles, d'un ouvrage exquis, dont il couvre de petites vérités.

(*Patru. Eclaircissement sur l'histoire de l'Astrée.*)

**Romand.** Aussi s'estendoit la domination du dict royaume (*le second royaume de Bourgogne*) sur trois langues principales et différentes l'une de l'autre, c'est assçavoir : germanique, romande ou wallonne, et italienne.

(*Bonivard. Chroniques de Genève, I, 14.*)

On appelle *le Pays roman* cette partie du canton de Berne où l'on parle français. On l'appelle aussi *le Pays de Vaud*.

(*Mémoires pour servir à l'histoire des troubles arrivés en Suisse à l'occasion du Consensus. 1726, p. 44.*)



Il y a dans mon petit pays roman — car c'est son nom — beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues.

(Voltaire. Lettre à madame de Fontaine, datée de Monrion près Lausanne, 6 mars 1757.)

Vous me parlez, monsieur, d'un voyage philosophique vers mon petit pays roman. Vos lettres inspirent le désir de voir celui qui les écrit. Ma retraite serait très honorée, et je serais charmé.

(Voltaire. Lettre à Sénac de Meilhan, datée des Délices près Genève, 4 juillet 1760.)

**Romantique.** Dérivé de *roman*, dit Hatzfeld. — Emprunté de l'anglais *romantic*, à ce qu'il semble.

Plusieurs Anglais tâchent de donner aux leurs (à leurs jardins) un air qu'ils appellent en leur langue *romantic*, c'est-à-dire à peu près : pittoresque.

1745. (L'abbé Le Blanc. *Lettres sur les Anglais*, 52.)

Dans un article intitulé : *Classisch und romantisch (Studien und Wandertage*, Frauenfeld, 1890, page 243) Breitingen a remarqué que le mot anglais *romantick* est signalé comme un néologisme dans le *New world of words* de Philipps, Londres, 1706; et comme le dictionnaire de Johnson donne de ce mot des exemples tirés des œuvres d'Addison et de Thomson, il se demande si ce ne sont pas les traducteurs de ces écrivains anglais qui ont introduit en français le mot *romantique*.

On prend quelquefois le mot *classique* comme synonyme de perfection. Je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant la poésie classique comme celle des anciens, et la poésie romantique comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques. Cette division se rapporte également aux deux ères du monde : celle qui a pré-

cédé l'établissement du christianisme, et celle qui l'a suivi.

(M<sup>re</sup> de Staël. *De l'Allemagne*. II. 11.)

Le mot *romantique* se disait des caractères et des paysages qui rappelaient les romans, et il s'employait comme synonyme de *romanesque*. Wieland, par analogie, s'en servit, en allemand, pour désigner le pays où fleurit l'ancienne littérature romane. Le premier traducteur français qui rencontra le mot dans cette acception, le commenta : « le pays des fées » ; un autre traduisit : « le pays des romans » ; un troisième mit tout simplement : « les régions romantiques » ; et le mot, que l'on trouva commode parce qu'il était indéterminé, entra par un contresens dans l'usage de la littérature.

(Sorel. *M<sup>re</sup> de Staël*, page 171.)

**Rompre.** Rompre avec quelqu'un, rompre en visière à quelqu'un : voilà des expressions autorisées, qu'on donne tous les dictionnaires. Quelques écrivains disent : rompre en visière avec quelqu'un ; et je me demande si cette expression est correcte. Mais nous n'avons plus aujourd'hui ce qu'on avait au XVII<sup>e</sup> siècle, des hommes de goût, de bons grammairiens, pour discuter de pareilles questions.

Il (*M. Renan*) a rompu en visière avec ce pédantisme de la critique qui...

(Gabriel Monod. *Renan, Taine, Michelet*. Préface, xiii.)

**Ronds.** Si on trouve peu de diamants parangons et peu de perles bien rondes, on trouve assurément encore moins d'amis parfaits et bien purs. Quelque autre, pour faire la pointe, dirait : « et bien ronds » ; car nous disons cela de ceux qui sont francs, et avec qui on peut traiter amitié sans crainte.

(D'Ablancourt. *Seconde lettre à Patru*)

**Rondeau...** es rondeaux et assemblées des mondains.

(S<sup>t</sup> François de Sales. *Estendart de la sainte Croix*. II, 6.  
— Voir le dictionnaire Godefroy, au mot *rondel*.)

**Rosaire.** Hatzfeld : Etym. ; Emprunté du latin du moyen âge *rosarium*.

Ce mot pourrait être venu de l'italien *rosario*.

**Rose.** Cercle vicieux dans le dictionnaire Hatzfeld, qui définit *rose* : « fleur du rosier » — *rosier* : « arbuste de la famille des rosacées » — et *rosacées* : « famille de plantes dont la rose est le type. »

**Roseau.** Sainte-Beuve a critiqué une expression employée par Fénelon : « Hélas, madame, qu'attendiez-vous des hommes ? Vous ne les connaissiez donc pas ? Ils sont faibles, inconstants, aveugles ; les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent, les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La créature est un roseau cassé : si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut vous soutenir, et vous perce la main. » Ce sont, dit Sainte-Beuve, les touches énergiques chez Fénelon. L'expression toutefois est-elle aussi ferme et aussi exacte de tout point que l'aurait eue en pareil cas Pascal ou Bossuet ? Ce *roseau cassé*, ce roseau résistant et sec, qui perce la main quand on s'y appuie, est-il bien de la même nature que le roseau qui *plie*, et qui, par conséquent, se dérobe ? Fénelon n'a-t-il pas associé dans une même image deux roseaux d'espèce différente ? Je rougis presque de hasarder ce doute littéraire, à propos d'une belle pensée morale.

(Sainte-Beuve. *Causeries du lundi*, article du 27 mars 1854, sur Fénelon.)

Mais ce n'est pas Fénelon qui a imaginé cette expression : *le roseau cassé qui perce la main*. Elle est biblique : *Livres des Rois*, livre II (ou IV, selon une autre numérotation), chapitre xviii, v. 21 ; et Isaïe, ch. xxxvi, v. 6.

**Roter.** Verbe neutre, disent tous les dictionnaires. Calvin l'emploie comme verbe actif :

Et ce vilain gueux de l'hostière, en routtant le vin qu'il a beu, cuide persuader que vessies sont nuées.

(*Opera Calvini*, IX. 134.)

C'est ce que les éditeurs de Calvin appellent avec trop d'indulgence : *Stili gallici lepida jocositas*.

**Rouiller.** Ce philosophe de nos amis, duquel vous vous êtes ressouvenue si à propos, qu'il fait quelquefois les petits yeux, a rouillé les yeux en la tête, quand je lui ai lu cet endroit de votre lettre.

(Voiture. Lettre LVIII, à M<sup>me</sup> de Rambouillet. — Voir le dictionnaire Godefroy, au mot *roeiller*.)

**Sable.** EMILIE : N'est-il pas joli de jaser comme cela, d'un lit à l'autre, jusqu'à ce que l'homme au sable s'empare des yeux ? — LA MÈRE : Voilà, par exemple, une expression un peu triviale !

(Mme d'Epinay. *Les conversations d'Emilie*, XX.)

**Sacriste.** On dit que le pape a quelque envie secrète de se défaire de son sacriste, et que celui-ci voudrait fort aller mourir en son pays qui est celui dont il est question (*Liège*.)

(Fénelon. *Mémoire adressé au père Le Tellier*, 1710.)

**Sagacité.** Comme il arrive que l'œil, destiné à voir tout ce qui est hors de lui, ne se voit point néanmoins lui-même, ainsi l'esprit de l'homme est-il pénétrant, subtil, plein (si j'ose employer ce terme) de sagacité pour tout le reste, hors pour la conscience qui est son œil, et par où il doit se connaître.

(Bourdaloue. *Sermon de la parfaite observation de la loi*.)

**Sain.** *Sanior pars*, au moyen âge, était une formule usitée, dont l'écho se retrouve parfois chez les écrivains français.

Voici donc comment on définit le bon usage : c'est la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps.

(Vaugelas. *Remarques sur la langue française*, préface.)

Il s'agit de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain.

(Voltaire. Lettre au roi de Prusse, octobre 1757.)

La bourgeoisie de Genève est la plus saine partie de la République, la seule qu'on soit assuré ne pouvoir dans sa conduite se proposer d'autre objet que le bien de tous.

(Rousseau. *Lettres écrites de la montagne*, IX.)

Convaincus que la partie saine de la nation française abhorre les excès d'une faction qui la subjugue, et que le plus grand nombre des habitants attend avec impatience le moment du secours, pour se déclarer ouvertement contre les entreprises odieuses de leurs oppresseurs, S. M. l'Empereur et S. M. le Roi de Prusse les appellent, et les invitent à retourner sans délai aux voies de la raison et de la justice, de l'ordre et de la paix.

(Déclaration de S. A. S. le duc de Brunswick, 25 juillet 1792.)

Ce malheureux manifeste est un des derniers écrits où l'on ait employé l'expression : *saine partie*. Elle est antipathique au génie démocratique, qui veut croire que tout est sain dans le peuple ; elle serait tellement impopulaire qu'on se compromettrait en l'employant : on l'abandonne.

**Savoir.** Dans les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, du père Bouhours, qui parurent en 1671, le cinquième entretien roule sur le *Je ne sais quoi*. « Les Italiens, remarque un des interlocuteurs, emploient en toutes rencontres leur *non*

*sò che*; on ne voit rien de plus commun dans leurs poètes . . . Les Espagnols ont aussi leur *no seque*, dont ils usent à toute heure. »

Il semble que l'emploi de cette expression soit en français un emprunt fait aux langues du Midi.

**Schelling.** Notre bourse se vide furieusement; car les chelins s'en vont ici dru et menu. On ne ferait pas faire un pas à un Anglais, si le chelin ne marche pas le premier. Pour moi, je n'entends point leur langue : mais il m'est avis qu'ils ne disent autre chose que *chelin*, *chelin*, et *chelin*, éternellement.

(Le Pays. *Amitiés, Amours et Amourettes*. Relation d'un voyage d'Angleterre.)

**Scurrité.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1546.

. . . une jaserie dissolue, laquelle en latin se nomme *scurrité*, en nostre langage *plaisanterie*.

1544. (Calvin. Préface des *Disputations chrestiennes en manière de devis*, par Virel. *Calvini Opera*, IX. 863.)

**Septuor, Sextuor.** L'Académie, en 1877, a admis ces deux mots dans son dictionnaire.

On sait que *quatuor*, au pluriel, ne prend point d's. On se demande en conséquence ce qui en est de *sextuor* et de *septuor* : s'il faut leur faire suivre la règle générale des substantifs, ou régler leur pluriel sur l'analogie de *quatuor*.

C'était à l'Académie à prononcer. Elle a passé outre sans rien dire.

**Seriner.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1812.

Mon livre, embellis-toy du beau et doux ramage  
Qu'entonnent les oiseaux qui vivent en servage :  
J'oy ja parmi mes vers le serin seriner.

1593. (Du Chesne de la Violette. *Le grand miroir du monde*, 6<sup>e</sup> livre.)

**Serpent.** Nous appelons *serpents* ces sortes d'articles à surprise qui se glissent dans un journal contre sa ligne, les opinions et le sentiment de ses rédacteurs **habituels**.

(Louis Veuillot, dans l'*Univers* du 12 avril 1875.)

**Siècle.** Ives de Chartres, qui a vécu jusqu'au commencement du onzième siècle... — *Il est mort en 1116.*

Il y en a qui, descendant vers la fin du dixième siècle, donnent cette gloire au cardinal Damien. — *Le cardinal Damien est mort en 1072.*

Le cardinal Bellarmin ne met l'origine des chanoines réguliers qu'en l'an onze cent neuf ou dix. Je le répète : il ne met leur origine qu'au commencement du onzième siècle.

Leur nom même, en l'an mille, était inconnu dans toute l'Eglise ; on ne le trouve nulle part que vers la fin du dixième siècle.

Innocent second, qui vivait vers le milieu du onzième siècle... — *Le pape Innocent II a régné de 1130 à 1143.*

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti.*)

On voit que Patru appelait *dixième siècle* celui que nous appelons *onzième* ; et *onzième siècle*, celui qui est pour nous le *douzième*.

**Signer.** Quant à la formule que vous avez voulu m'éviter en ne vous signant pas, c'était un soin superflu, car je n'écris rien que je ne veuille avouer hautement, et je n'emploie jamais de formule.

(Rousseau. Lettre à M. Daniel de Pury, 30 décembre 1762.)

Pour le nom du destinataire de la lettre, voir le *Musée neuchâtelois*, année 1872, pages 53 et suivantes, 109 et suivantes.

Cp. Humbert. *Glossaire genevois*, II, 184.

**Style.** Mon père était trop naturel pour donner aux lettres le genre d'attention qu'il faut pour qu'il y ait promptement du style, c'est-à-dire quelque chose de soutenu et de soigné.

(M<sup>re</sup> de Staël. *Du caractère de M. Necker*. Œuvres, XVII, 81.)

**Subodorer.** Hatzfeld : Emprunté du latin *subodorari*.

Ce mot ne vient-il pas de l'italien *subodorare* ?

**Substantialité.** Hatzfeld : Néologisme.

Tousjours querans substantialité. . .

(Bourdigné. *Pierre Faifeu*, vers 213.)

**Suffragant.** Le projet de mandement commun aurait beaucoup plus de force qu'un modèle qui ne viendrait que de quatre suffragants de Paris : ceux-ci paraîtraient ligués par politique contre leur métropolitain.

(Fénelon. *Mémoires sur les formes avec lesquelles il convient de recevoir la Bulle*, septembre 1713.)

**Surcomposé.** Acad. : « Terme de grammaire. Il se dit des temps des verbes dans la conjugaison desquels on redouble l'auxiliaire *avoir* ». — Mais il y a des temps surcomposés où c'est le verbe *être* qui est l'auxiliaire. Au mot *partir*, en effet, Acad. donne l'exemple suivant : Vous n'avez pas été plus tôt parti qu'il est arrivé.

Ces temps surcomposés sont employés rarement, et quelquefois l'usage en a été blâmé. Ainsi l'éditeur des *Mémoires sur Voltaire*, de Wagnière (Paris, 1826), après avoir dit dans sa préface que le style de Wagnière « n'est pas exempt de quelques expressions et tournures qui se ressentent un peu du territoire suisse, son pays natal <sup>(1)</sup>, met en note, à la page 31 du tome premier :

(<sup>1</sup>) On sait que Wagnière était né en 1739 à Rueyres au pays de Vaud. Il était fils du régent du village.



« Wagnière écrit ici : *les secours qu'ils ont eu reçus*. Cet emploi inusité du verbe auxiliaire *avoir* est une de ces expressions étrangères dont nous avons parlé dans la Préface. Elle revient assez souvent . . . Nous nous sommes permis d'ôter partout cette répétition de l'auxiliaire, pour le moins inutile, et très choquante pour l'oreille. »

De même, un auteur français qui a passé à Genève les dernières années de sa vie, Poulain de la Barre, dans son *Essai des remarques particulières sur la langue française pour la ville de Genève* (Genève, 1691, page 27) condamne absolument l'emploi des temps surcomposés.

Mais l'Académie en autorise l'usage ; son dictionnaire en donne des exemples aux mots *après, avoir, peupler* ; quelques grammairiens, Meigret au 16<sup>e</sup> siècle, Buffler au 18<sup>e</sup>, les mentionnent comme pouvant être employés ; et les meilleures plumes s'en sont servies :

Combien que je n'eusse point occasion de me desplaire au travail que j'y avoye pris (*à son livre de l'Institution de la religion chrétienne*) toutefois je confesse que jamais je ne me suis contenté moy-mesme, jusques à ce que je l'ay eu digéré en l'ordre que vous y verrez maintenant.

(*Calvini Opera*, III, 6.)

Je crains beaucoup que ma négociation ne soit guère utile, nonobstant beaucoup de faveur que je reçois de presque tous les grans, et mesme du Roy, depuis que j'ay eu presché devant Sa Majesté.

(S. François de Sales. Lettre à M. de Quœx, 21 mai 1602.)

J'ai fait une folie, étant jeune ; et le bonhomme Heinsius l'a publiée vingt-cinq ans après que je l'ai eu faite.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 15 octobre 1637.)

Après qu'on a eu parlé ce matin à une (*enfant du village*) pendant une heure, voilà tout ce qu'elle avait retenu :  
« Qu'est-ce que Dieu ? » Réponse : « Oui ».

(M<sup>re</sup> d'Aumale, secrétaire de madame de Maintenon. *Revue des deux mondes*, 15 décembre 1901, page 757.)

Ils se sont mis à travailler dès que je les ai eu logés.

(Voltaire. Lettre au cardinal de Bernis, 11 mai 1770.)

Après que l'aveugle a eu dicté cette lettre, on lui a dit que...

(Voltaire. Lettre à M. de la Verpillière, 27 avril 1771.)

Hélas ! disait l'abbé de Dangeau, à peine ai-je eu prouvé à cet étourdi l'existence de Dieu, que je l'ai vu tout prêt à croire au baptême des cloches.

(D'Alembert. *Eloge de l'abbé de Dangeau*.)

Quand madame de Vernon a été partie, je me suis retrouvée plus mal qu'avant son arrivée.

(M<sup>me</sup> de Staël, *Delphine*, III, 3.)

... quand vous avez eu assez pleuré, vous vous êtes retiré à Patmos avec votre aigle...

(Sainte-Beuve. *Les Consolations*, préface adressée à Victor Hugo.)

Quand la France a eu réalisé son programme révolutionnaire, elle a découvert à la Révolution toute espèce de défauts.

(Renan. *Histoire du peuple d'Israël*, IV, 186.)

Dans tous ces exemples, le verbe est au passé de l'indicatif. L'Académie, au mot *avoir*, autorise aussi l'emploi de cette forme au passé du conditionnel : *Sans lui, j'aurais eu diné de meilleure heure*.

**Tabagie.** L'auteur (des *Observations critiques sur l'Histoire de France de Mézeray*, Paris, 1700 : c'était le sieur de Lesconvel) s'est servi du mot *tabagie*, que je n'ai trouvé dans aucun dictionnaire. Il est aisé de deviner qu'on appelle ainsi les lieux où l'on va fumer du tabac.

(Bayle. Lettre à Marais, 16 janvier 1702.)

**Tableau.** Ce mot a eu le sens de portrait.

Souffrez que l'Académie française se plaigne de sa fortune. Elle n'a rien tant souhaité que de contempler cette divine Princesse... mais, bon Dieu ! que d'amertume parmi cette joie, quand elle pense que dans un moment elle va perdre, et peut-être pour jamais, votre adorable présence.... Cependant, madame, votre tableau nous consolera, si rien nous peut consoler dans notre infortune. Votre image en votre absence sera le plus cher objet de nos yeux ; nous lui rendrons nos hommages, nos respects ; nous lui ferons nos sacrifices.

(Patru. *Harangue à la reine Christine.*)

J'ai fait les diligences qu'il fallait, pour vous procurer les tableaux des princes.

(Bossuet. Lettre à son neveu, 7 juin 1696.)

**Tant.** Ce passage m'a fait lire la harangue d'Ausone tout entière : sans cela je ne me fusse jamais avisé d'y mettre le nez. Et tant que je sache tous les bons auteurs par cœur, je ne lirais pas une ligne de ces autres-là.

(Voiture. Lettre à M. Costar. CXXV.)

*Tant que...* a dans cette phrase le sens de *jusqu'à ce que...*

**Tante.** La lettre initiale du mot tante est venue au commencement de ce mot par redoublement, comme cela a lieu dans quelques noms de baptême : ainsi Nanon et Nanette, dérivés de Anne : — et surtout plusieurs noms où ce redoublement est combiné avec l'aphérèse de la première syllabe ou des premières syllabes : ainsi Babet pour Elisabeth, Toton pour Margoton, Pimpette pour Olympe, Ninique pour Véronique ; en italien Pippo dérivé de Filippo ; Nanni, de Giovanni ; Peppo, de Giuseppe ; Gigi, de Luigi ; etc. ; en an-

glais, Bob, de Robert ; et en français, de même : *fanfun*, de *enfant*.

**Teinturier.** Figurément : Celui qui élabore, corrige, refond les œuvres auxquelles un autre met son nom. (Littre.)

Cet emploi figuré du mot *teinturier* date de la comédie de *l'avocat Patelin*, par Brueys et Palaprat (1706).

M. PATELIN : Parbleu ! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue. — M. GUILLAUME : Je le crois ; c'est couleur de marron. — M. PATELIN : De marron ? Que cela est beau ! Gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là. — M. GUILLAUME : Oui, oui, avec mon teinturier. — M. PATELIN : Je l'ai toujours dit : il y a plus d'esprit dans cette tête-là que dans toutes celles du village.

(Acte I, Scène 6.)

Elle (*madame du Châtelet*) s'est brouillée avec un géomètre allemand qu'elle avait à ses gages. M. Guillaume, dans *l'avocat Patelin*, invente des couleurs pour ses draps, avec son teinturier. La susdite savante dame a, dit-on, fait de même.

Lettre de l'abbé Le Blanc au président Bouhier, citée par Desnoiresterres. (*Voltaire*, II, 319.)

**Temps.** Je me souviens que la czarine me fit des reproches, dans le temps, d'avoir laissé imprimer la lettre qu'elle m'avait adressée.

(D'Alembert. Lettre à Voltaire, 12 août 1770.)

**Tentateur.** Celui qui tente : c'est la définition de l'Académie et de Littre. Elle est trop générale, puisque *tentateur* ne se dit pas de celui qui fait une tentative.

Hatzfeld a voulu parer à cette objection en définissant *tentateur* : celui qui cherche à tenter. Mais on peut chercher à faire une tentative, et l'objection reparait. Le mieux ne

serait-il pas de définir *tentateur* : celui qui induit, ou cherche à induire en tentation ?

**Tente.** 2. Le cardinal Carpegne était malade; son chirurgien lui enfonçait de petites tentes de linon...

(Voltaire. *Sottise des deux parts.*)

**Tiret.** J'ose supplier Votre Majesté de jeter un coup d'œil sur les lignes, marquées par un tiret, de cette lettre de M. de Chauvelin.

(Voltaire. Lettres au roi de Prusse, éd. Moland, 2284.)

Est-ce que *tiret* désigne ici un trait vertical placé à la marge de la lettre ? Ou bien un trait horizontal, qui en souligne tout un passage ? — Toujours est-il que le mot *tiret*, dans la phrase de Voltaire, a un sens qu'on ne retrouve pas dans les dictionnaires.

**Tolle.** J'ai été à une représentation de cette pièce (*les Philosophes*); j'ai dit très naturellement que je n'en étais pas contente, et qu'à la place des philosophes, j'aurais beaucoup plus de mépris que d'indignation contre un tel ouvrage; si cela ne paraît pas suffisant, et s'il faut crier *tolle* contre leurs ennemis, j'avoue que je n'ai point pris ce parti.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à Voltaire, 23 juillet 1760.)

**Tome.** Le volume peut contenir plusieurs tomes, et le tome peut faire plusieurs volumes. Mais la reliure sépare les volumes, et la division de l'ouvrage distingue les tomes.

(Girard. *La justesse de la langue française.*)

### **Tour d'Ivoire.**

Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme,  
Hugo puissant et fort, Vigny soigneux et fin,  
D'un destin inégal, mais aucun d'eux en vain,  
Tentaient le grand succès et disputaient l'empire.  
Lamartine régna; chantre ailé qui soupire,

Il planait sans effort. Hugo, dur partisan,  
(Comme chez Dante on voit, Florentin ou Pisan,  
Un baron féodal) combattit sous l'armure,  
Et tint haut sa bannière au milieu du murmure.  
Il la maintient encore; et Vigny, plus secret,  
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait.

(Sainte-Beuve. *Pensées d'août*, 1837. Epître à M. Villemain.)

Quand Sainte-Beuve réimprima ces vers en 1863, il remarqua que cette expression : *tour d'ivoire*, avait eu du succès; elle demeurait attachée au nom de M. de Vigny. Depuis lors, l'emploi en est devenu plus général.

« Ton cou est comme une tour d'ivoire » est-il dit dans le *Cantique des Cantiques* (VII, 5); et la piété chrétienne, en s'adressant à la sainte Vierge, emploie cette expression biblique : *turris eburnea* ! L'alliance de ces deux mots était ainsi établie déjà, quand Sainte-Beuve a fait de cette expression un usage nouveau, qui s'est établi à son tour.

**Traductrice.** Pour celui qui donne rang à Mademoiselle de Gournay entre les auteurs modernes, et l'appelle poète et philosophe, il me semble qu'il n'a pas commis une pareille incongruité que l'on s'imagine; ni celui qui lui a demandé depuis quand elle avait changé de sexe, n'a pas dit un si bon mot qu'on ne puisse lui répondre; c'est une règle, posée pour certaine par le grammairien Théodoze, et alléguée par un vieux interprète d'Ovide, que les noms qui signifient quelque dignité ou quelque profession, ne sont pas moins féminins que masculins, comme *dux*, *tyrannus*, *philosophus*. . . Vous me demanderez peut-être si le latin et le grec doivent donner lois aux autres langues : à quoi je vous répondrai qu'en mon particulier j'ai jusqu'ici suivi l'usage; et que je dis bien qu'une femme a été conseillère d'une telle action, mais non pas jugesse d'un tel procès; qu'elle a été mon avocate, mais non pas qu'elle a été mon orateur.

Que si l'usage d'une langue naissante, ou à tout le moins peu cultivée, n'est pas encore bien assuré; et si nous ne sommes pas assez confirmés dans une chose nouvelle, comme l'est notre grammaire et notre manière de parler : en ce cas là, à mon avis, il faut prendre conseil de l'oreille, et choisir ce qui la choque le moins, et ce qui est le plus doux à la prononciation. Par exemple, je dirai plutôt que Mademoiselle de Gournay est poète, que poëtesse; et philosophe que philosophe. Mais je ne dirai pas si tôt qu'elle est rhétoricien, que rhétoricienne; ni le traducteur, que la traductrice de Virgile. Notre langue est encore vague, et dans les irrésolutions et les doutes.

(Balzac. Lettres. VI, 57. A. M. Girard.)

**Transmigration.** Posons que messieurs (*les chanoines*) de Notre-Dame, d'un commun accord, quittent leur église pour se renfermer dans un couvent. Qu'ils prennent, si vous voulez, la Règle même de Pacome, que ce saint anachorète reçut autrefois de la main d'un ange. Et je vous demande, pourraient-ils, après cette transmigration. . .

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti.*)

**Transpositif.** Les langues de la seconde classe ne suivent d'autre ordre, dans la construction de leurs phrases, que le feu de l'imagination. Le nom de *transpositives* leur convient parfaitement. Le latin, l'esclavon et le moscovite sont de cette espèce.

(Girard. *Les vrais principes de la langue française.* I).

**Très.** • On a contesté, dit Littré, si *très* pouvait se mettre devant un substantif. Cela est peu usité; mais l'usage de bons auteurs y autorise. •

Aux exemples que Littré cite, ajoutez :

J'ai tort, madame; j'ai très tort.

(Voltaire. Lettre à madame du Deffand, 10 août 1772.)

**Trestous** se dit pour dire *tous sans exception*; mais il ne vaut rien, et ne s'écrit jamais.

(Vaugelas. *Nouvelles remarques*.)

**M<sup>re</sup>** du Deffand est peut-être la dernière qui ait employé cette expression :

Votre dernière lettre, monsieur, est divine. Savez-vous l'envie qu'elle m'a donnée ? c'est de jeter au feu tous les volumes de philosophie, excepté Montaigne, qui est le père à trestous.

(Lettre à Voltaire, 28 octobre 1759.)

**Tri**. Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1798.

J'étais si excédé de brochures, de clavecin, de tri, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs et de grands soupers, que....

(J.-J. Rousseau. *Confessions*, IX.)

**Tril**, **Trille**. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1812.

Voilà un trille.... Que ce trille est froid et de mauvaise grâce !

(*En note*.) Je suis contraint de franciser ce mot pour exprimer le battement de gosier que les Italiens appellent ainsi, parce que, me trouvant à chaque instant dans la nécessité de me servir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'était pas possible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

(J.-J. Rousseau. *Lettre sur la musique française*, 1753.)

**Trine**.

De quel rosier et de quelles épines  
Cueillit Amour les roses de ton teint ?  
De quel bel or, qui pur tout autre éteint,  
Redora-il ces blondelettes trines ?

(Claude de Buttet. *Amalthée*, VIII.)



**Truculence.** Ce peuple de fer, espris de rage, conceut en ses mœurs barbares tant de truculence contre les deux otages, que jamais menasses ne furent plus horribles.

(Marion. *Plaidoyers*, xii.)

**Ubiquité.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1812.

Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité... toutes ces idées... qui n'ont rien d'obscur pour le peuple, parce qu'il n'y comprend rien du tout...

(J.-J. Rousseau. *Emile*, livre III.)

Litré avait cité pour ce mot un exemple de Voltaire.

**Un.** Litré : « On dit *un* au pluriel : *les uns*. Cela paraît contradictoire avec le sens du mot. Voici la filiation de cet emploi : le latin mettait *unus* au pluriel, il ne s'agissait que d'une seule chose : *satis una superque Vidimus excidia*. VIRG. *Aen.* II. L'ancien français, qui avait du latin l'emploi de *unus* au pluriel, a étendu cet emploi, et fait de *uns*, *unes*, un article indéfini pluriel. Cet article indéfini pluriel est devenu sans peine *les uns*. »

Il me semble que *les uns* n'étant jamais employé qu'accompagné de *les autres* — on a dit d'abord *l'un et l'autre*, ou *l'un... l'autre...*; et plus tard *les uns et les autres*, *les uns... les autres...* — c'est le pluriel *les autres* où il n'y a pas de difficulté, qui a entraîné l'emploi de *les uns*.

**Un.** Litré dit au mot *article* : « Il y a deux articles, l'article défini : *le, la, les*; l'article indéfini : *un, une*; » — tandis qu'il dit au mot *un* : « Il° *Un, une*, s'emploient très souvent, non pas pour désigner spécialement le nombre, mais pour signifier un objet dont il n'a pas encore été question, et dont on ne nous fait rien connaître, sinon qu'on n'en suppose pas plusieurs. La plupart des grammairiens le nomment en cet emploi, article indéfini. Un paon muait, un geai prit son plumage. La Fontaine, *Fables*, IV, 9. »

Pourquoi Littré, si décisif quand il était au mot *article*, hésite-t-il quand il arrive au mot *un* ? Pourquoi ne dit-il pas rondement, comme le dictionnaire Hatzfeld : *Un, une*, article indéfini ?

C'est que Littré a l'œil sur l'Académie, et que celle-ci n'est pas d'accord avec elle-même. On le voit bien, quand on rapproche les articles qui suivent, de son dictionnaire :

ARTICLE, en termes de Grammaire, celle des parties du discours qui précède ordinairement les noms substantifs. *Le* est l'article du nom masculin. *La* est l'article du nom féminin. *Les* est l'article pluriel du masculin et du féminin.

INDÉFINI se dit en Grammaire, de ce qui exprime une idée vague et générale qu'on n'applique point à un objet particulier et déterminé. *Un* est article indéfini dans cette phrase : Un homme sage doit toujours, etc.

UN. Substantif numéral... Un est aussi adjectif : *Un homme. Une femme.*

Aux mots *article* et *un*, l'Académie semble ne connaître, en fait d'articles, que *le, la, les* ; tandis qu'au mot *indéfini*, elle semble admettre l'existence de l'article indéfini.

Le fait est que la *Grammaire générale et raisonnée* (1660) dite *Grammaire de Port-Royal*, avait distingué l'article défini, *le, la, les*, et l'article indéfini : *un, une* ; — et que l'abbé Regnier, qui eut tant de part, comme nous l'avons vu, à la rédaction du dictionnaire de l'Académie française, n'a pas voulu admettre l'existence de l'article indéfini. Il dit à ce sujet, dans son *Traité de la Grammaire française*, publié en 1706 : « Quoiqu'il n'y ait proprement d'autres articles dans notre langue que ceux dont nous venons de parler (*le, la, les*) il y a cependant d'habiles grammairiens qui en admettent un autre, auquel ils donnent le nom d'article *indéfini*, pour le distinguer du premier qu'ils appellent *défini*. Ce second article est,

selon eux, *un, une* . . . Le plus solide fondement de cette opinion est l'autorité du grand homme (*Arnauld*) qui l'a avancée dans la *Grammaire générale et raisonnée* ; car du reste, il y a plusieurs raisons qui la doivent faire rejeter. Et premièrement, etc. »

Dans une des dernières éditions de son dictionnaire, l'Académie, au mot *inuléfini*, a adopté une rédaction qui reconnaît l'existence de l'article indéfini ; mais elle n'a pas songé à introduire, aux mots *article* et *un*, les modifications qui eussent été la conséquence du parti qu'elle venait de prendre. C'est un des exemples du laisser aller qu'on remarque çà et là dans son dictionnaire.

**Unanimentement.** J'aimerais mieux mourir que de manquer jamais en rien à la religieuse dépendance qui est due au Saint-Siège, dans une matière où il s'agit de ses Constitutions, unanimement reçues par toute l'Eglise.

(Fénelon. Lettre au père Le Tellier, 12 mars 1711.)

**Universaux.** Et de même que tous les universaux et tous les manifestes qui grossissent un ouvrage ne font point connaître le fond des affaires et les ressorts de la politique, ainsi . . .

(Voltaire. Lettre à M. Norberg, 1744. Texte original, reproduit par M. Bengesco : Bibliographie de Voltaire, III, 8.)

*Universaux* est pris ici dans le sens de *lettres circulaires*, sens que Hatzfeld omet, et que Littré a trop restreint, il me semble, dans la définition qu'il en a donnée.

**Vaccine.** C'est nous qui avons hasardé le nom de *petite vérole des vaches* d'après l'anglais *cow-pox*. Le nom de *petite vérole des vaches* est incommode. C'est ce qui nous engage à hasarder un autre nom. En latin, on appellerait cette maladie *variola vaccina*. Ce nom francisé serait la *va-*

*riole vaccine*. Pour l'abrégé, nous l'appellerons à l'avenir la *vaccine*.

(*Bibliothèque britannique*, 1799, II, 311.)

**Vague.** Dans ces vers de Ronsard :

Icy chanter, là pleurer je la vy.  
Icy sourire, et là je fu ravy  
De ses discours par lesquels je desvie :  
Icy s'asseoir, là je la vy' danser :  
Sur le mestier d'un si vague penser,  
Amour ourdit la trame de ma vie.

le mot *vague* n'a-t-il pas le sens de l'*ital. vago* : agréable, gracieux ?

**Vampire.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Dom Calmet a publié en 1751 son *Traité sur les apparitions d'esprits et sur les vampires*.

**Vandale.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Diderot.

Je ne sais rien de si honorable pour les ouvrages de M. Despréaux, que d'avoir été commentés par vous, et lus par Charles XII. Vous avez raison de dire que le sel de ses satires ne pouvait guère être senti par un héros vandale.

(Voltaire. Lettre à Brossette, 14 avril 1732.)

Il y aura toujours, dans notre nation polie, des âmes qui tiendront du Goth et du Vandale ; je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts.

(Voltaire. Lettre à... ? 20 juin 1733.)

*Vandale* a été emprunté à la titulature des rois de Suède : *rex Suecorum, Gothorum et Vandalorum*. C'est là que Voltaire a remarqué ce mot, quand il écrivait l'histoire de Charles XII. Cette titulature rapproche les Goths et les Vandales ; or *gothique* était déjà synonyme de *barbare*, et de même *goth* : Voltaire a dit, dans le *Temple du Goût*, que la *Critique*

fièrement repoussait

Le peuple goth, qui sans cesse avançait.

Cessez de prodiguer des épithètes vandales et hérules à ceux qui doivent écrire l'histoire.

(Voltaire. Lettre à M. Nordberg, 1744.)

Voltaire, qui a mis en circulation ce mot de *vandale*, l'a surtout employé quand il l'a eu retrouvé dans la titulature des rois de Prusse :

Nous Frédéric, par la grâce de Dieu, roi de Prusse, margrave de Brandebourg, archi-chambellan et prince électeur de l'Empire romain, souverain duc de Silésie, souverain prince d'Orange, Neuchâtel et Valengin, comme aussi de la comté de Glatz, duc de Gueldre, de Magdebourg, Clèves, Juliers, Bergue, Stettin, Poméranie, des Cassubes et *Vandales*, de Mecklembourg, comme aussi de Crossen . . . ( . . . in Geldern, zu Magdebourg, Cleve, Züllich, Berge, Stettin, Pommern, der Cassuben und *Wenden* <sup>(1)</sup>, zu Mecklenburg und Crossen Herzog...)

Cette titulature est celle du grand Frédéric ; mais le titre de *duc des Vandales* figurait déjà dans celle de son grand-père, et remonte plus haut sans doute.

On passe devant le Louvre, et on gémit de voir cette façade cachée par des bâtiments de Goths et de Vandales.

(Voltaire. *Des embellissements de Paris*, 1750.)

Les Berlinoises veulent avoir de l'esprit, parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de se connaître en vers, dans le pays des Vandales ? . . . Si toutes ces sottises viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie ; car il y en a toujours.

(Voltaire. Lettre à madame Denis, 24 août 1750.)

Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris,

(1) La traduction de *Wenden* par *Vandales* est-elle bonne ? Les barbares du V<sup>e</sup> siècle, qui portaient le nom de Vandales, et les *Wenden* de la Lusace sont-ils peuples de même race ?

et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse ? . . . Je ne suis point naturalisé Vandale, et ceux qui liront l'*Histoire de Louis XIV* verront bien que je suis Français.

(Voltaire. Lettre à madame Denis, 24 décembre 1731.)

Les Français sont retombés dans la barbarie, nos sybarites deviennent tous les jours Goths et Vandales.

(Voltaire. Lettre au marquis de Thibouville, 15 avril 1732.)

Le roi de Prusse . . . voulait que je retournasse à Potsdam. Je lui ai demandé la permission d'aller à Plombières; je vous donne en cent à deviner la réponse : il m'a fait écrire par son factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie. Voilà qui est bien horriblement vandale.

(Voltaire. Lettre à madame Denis, 15 mars 1753.)

Avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié, et la victime des Vandales ?

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 19 août 1753.)

Le père (*du grand Frédéric*) était un véritable Vandale . . . On peut juger si ce Vandale était étonné et fâché d'avoir un fils plein d'esprit, de grâces, de politesse et d'envie de plaire.

(Voltaire. *Mémoires*, écrits en 1759.)

**Vendredi.** En définissant ce mot, Hatzfeld a fait une inadvertance, qui saute aux yeux quand on rapproche les définitions qu'il donne des noms de chaque jour de la semaine :

Dimanche, le premier jour de la semaine.

Lundi, le second jour de la semaine, celui qui suit le dimanche.

Mardi, jour de la semaine qui suit le lundi.

Mercredi, jour de la semaine qui suit le mardi.

Jeudi, le cinquième jour de la semaine.

Vendredi, *cinquième* jour de la semaine.

Samedi, le septième jour de la semaine.

A vrai dire, aujourd'hui que nous sommes si éloignés des premiers temps de l'Eglise chrétienne, où les chrétiens n'avaient pas encore substitué le dimanche au sabbat, où le samedi, pour eux comme pour les Juifs, était le jour du repos, il semble que le lundi devrait être considéré comme le premier jour de la semaine, et le dimanche comme le septième et dernier.

**Vergetier.** Saint Crépin est le saint des cordonniers; sainte Barbe est la sainte des vergetiers; mais la vérité est le saint des philosophes.

(Voltaire. Lettre au marquis d'Argence, 1<sup>re</sup> oct. 1759.)

**Vert.** Littre : Figurément • Si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec ? » Bossuet. Hist. II, 8.

Litre n'a pas reconnu là une parole de Jésus (Evangile selon saint Luc, XXIII, 31.)

**Vicaire.** Il n'est que vicaire apostolique, c'est-à-dire un missionnaire étranger à ces Eglises, qui est venu, par une pure et simple commission du pape, pour travailler en son nom.

(Fénelon. Lettre à M<sup>re</sup>, 12 juin 1705.)

**Vieux.** Acad. : qui est fort avancé en âge. — Littré : qui est avancé en âge. — Hatzfeld : qui a vécu longtemps. — Mais à quel âge commence-t-on à être vieux ?

Je ne cite que pour mémoire *les Sept âges de l'homme*, de Ronsard (édition Blanchemain, VII, 419). Ronsard énumère successivement l'enfance, qui dure 4 ans ; la *puérilité*, 10 ans ; l'adolescence, 8 ans ; la jeunesse, 19 ans ; l'âge viril, 15 ans ; la vieillesse, 12 ans ; enfin l'âge caduc. A ce compte, on entre dans la vieillesse à cinquante-six ans accomplis, et Ronsard dit de ce sixième âge :

Le six, sous Jupiter, dans douze ans fait son cours,  
Jusqu'en l'an soixante-huit : âge nommé vieillesse.

On veut quelquefois cacher ses faibles, ou en diminuer l'opinion, par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit : « je suis ignorant », qui ne sait rien ; un homme dit : « je suis vieux », il passe soixante ans ; un autre encore : « je ne suis pas riche », et il est pauvre.

(La Bruyère, *Caractères*, XI.)

On voit que selon La Bruyère, passé soixante ans, on est vieux sans conteste. Mais il y a plus. Madame de Maintenon écrivait à son frère, le 7 août 1683 : *Vous êtes vieux* ; et d'après la *France protestante*, seconde édition, I, 524 et 538, il serait né dans les premiers mois de 1634. Charles d'Angoulême est mort en mai 1703, âgé de 69 ans. Quand il reçut la lettre de sa sœur, il était seulement dans sa cinquantième année. Or madame de Maintenon, qui savait sans doute l'âge exact de son frère, était une personne judicieuse et précise, qui parlait une langue excellente, et connaissait très bien le juste emploi des mots.

Attaché à V. M. depuis seize ans par ses bontés prévenantes, appelé par elle dans ma vieillesse, rassuré par ses promesses sacrées contre la crainte attachée à une transplantation qui m'a tant coûté...

(Voltaire. Lettre au roi de Prusse, 1<sup>er</sup> janvier 1753.)

Je ne demande rien, sinon que ce prince connaisse qu'après lui avoir été passionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieillesse,...

(Voltaire. Lettre à M. Roques, 18 mai 1753.)

Le roi de Prusse m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie.

(Voltaire. Lettre à madame Denis, 9 juillet 1753.)

Ainsi Voltaire, à trois reprises, répète que quand il alla



s'établir à Berlin dans l'été de 1750, — il avait 55 ans — il était déjà dans sa vieillesse.

Je suis accablé de tous côtés, dans une vieillesse que les maladies changent en décrépitude.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 2 décembre 1754. — Il venait d'avoir accompli sa soixantième année.)

J'ai traité, je crois, comme je le devais, l'article de la conversion du maréchal de Turenne. J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme aussi persuadé que moi qu'un vieux général, un vieux politique, et un vieux galant, ne change point de religion par un coup de la grâce.

(Voltaire. Lettre au président Hénault, 1<sup>er</sup> février 1752)

Turenne, né le 16 septembre 1611, a fait sa conversion le 23 octobre 1668. Il avait cinquante-sept ans.

Vous les trouverez (*des personnages de la tragédie* : le Duc de Foix) à peu près tels que vous les vouliez; mais on s'apercevra toujours qu'ils sont les enfants d'un vieillard.

(Voltaire. Lettre au marquis de Thibouville, 15 avril 1752.)

Dans son *Journal intime*, publié par M<sup>me</sup> Melegari (Paris, 1895, page 58), Benjamin Constant, parlant du professeur genevois Prevost, dit de lui : « M. Prevost a plus d'esprit réel que M. Pictet. Mais il a des idées vieilles, de l'humeur contre les idées nouvelles, du désordre dans la tête. Il lutte *comme un vieillard* contre les écoles qui se sont élevées depuis que ses idées sont arrêtées. »

A cette date, peu après la mort de M. Necker de Germany (31 juillet 1804) mentionnée page 56, et avant le 9 août (page 59), le professeur Pierre Prevost, né le 3 mars 1751, avait cinquante-trois ans.

« Vous ne pouvez vous faire une idée de ce que c'est que la lettre de Sainte-Beuve. Il paraît que depuis douze ans, il notait tous les signes de malveillance de Babou. Décidément,

voilà un vieillard passionné avec qui il ne fait pas bon se brouiller. »

(Lettre de Bandelaire, du 28 février 1859. *Catologue d'autographes* de M. Noël Charavay, janvier 1900. — A la date de cette lettre, Sainte-Beuve avait 54 ans.)

L'autre jour, chez madame de Boigne, le préfet de police a cru consoler ces dames en leur disant que le choléra n'atteignait que les vieilles femmes ; et comme elles ont paru un peu surprises du compliment, il a ajouté : Quand je dis les vieilles femmes, c'est passé soixante ans.

(Baron de Barante. *Souvenirs*, VII, 437.)

Il faut noter deux époques très distinctes dans la vie de madame Récamier : sa vie de jeunesse, de triomphe et de beauté, sa longue matinée de soleil qui dura bien tard jusqu'au couchant ; puis le soir de sa vie après le soleil couché. Je ne me déciderai jamais à dire sa vieillesse. — *M<sup>me</sup> Récamier est morte à 71 ans.*

(Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, I.)

En définitive, une fois la soixantaine atteinte, la vieillesse est arrivée, incontestablement. Et si l'on veut qualifier de vieillard un homme qui a dépassé quelque peu l'âge de cinquante ans, on est appuyé par des écrivains autorisés. Mais s'il s'agit de l'autre sexe, c'est une autre chose.

« On ne peut parler de vieillesse pour une femme morte à cinquante-huit ans. »

(Perey et Maugras. *Dernières années de madame d'Epinay*, page XI.)

**Vigne.** A Rome... je me plaisais extrêmement à visiter les vignes : c'est ainsi que l'on appelle plusieurs jardins, plus beaux que le Luxembourg ou les Tuileries.

(Scarron. *Le roman comique*, chap. XIII.)

Il était question d'un bon vieux radoteur de philosophe qui habite une vigne de ces environs. . .

(Frédéric II. Lettre à Voltaire, 17 février 1770.)

**Ville.** • Coucy-la-Ville, — dit le *Dictionnaire de Géographie* de Vivien de Saint-Martin, article Coucy-le-Château — n'est plus qu'un village de 350 habitants, situé à deux kilomètres du château. »

Le géographe semble croire que *ville* a dans ce nom de lieu le même sens qu'il a aujourd'hui en français ; tandis qu'il ne fait qu'y garder son ancien sens de *village*, *groupe d'habitations rurales*, lequel est plus voisin que le sens actuel, du sens du mot latin *villa*. Ville-la-Grand est un village savoyard de quelques centaines d'habitants, et n'a jamais été ce que nous appelons une ville. - De même Comps-lagrandville, en Rouergue.

Dans quelques couples de noms de lieu, on retrouve le mot *ville*, au sens de *village*, opposé à d'autres mots :

1. Antigny-la-ville. — Antigny-le-château.
2. Mailly-la-ville. — Mailly-le-château.
3. Trye-la-ville. — Trye-château.
4. Bagé-la-ville. — Bagé-le-Châtel.
5. Saint-Illiers-la-ville. — Saint-Illiers-le-bois.
6. Goumoëns-la-ville. — Goumoëns-le-Jux.
7. Lans-le-villard. — Lanslebourg.

**Vite.** La cycloïde a un grand nombre de propriétés très singulières ; et celle d'être la courbe de la plus vite descente, n'est pas une des moins remarquables.

(D'Alembert. *Eloge de M. Bernoulli.*)

**Vollette.** Hatzfeld : Néologisme.

On y voit son Nautil qui apprend dedans l'eau  
A tirer l'aviron : la coque est son bateau,

De sa quenë lui sort une peau tendrelette  
Qu'il tend, et qui lui sert d'une prompte voilette.

1593. (Du Chesne de la Violette. *Le grand miroir du monde*, livre 6<sup>e</sup>.)

**Voir.** Peut signifier prévoir :

Nous sommes un peu embarrassés pour faire imprimer la version italienne des Remarques : Anisson (*libraire*) qui n'en voit ici aucun débit, n'y veut pas entrer.

(Bossuet. Lettre à son neveu, 21 déc. 1698.)

**Voir.** *Beauvoir* est le nom d'une quarantaine de localités françaises. Il serait intéressant, pour l'histoire du sentiment du beau, de savoir à quelle date remontent les plus anciens de ces noms ; et pour la grammaire historique, de déterminer la date des plus récents : la langue moderne n'employant plus comme substantif que le participe féminin *vue*, tandis que l'ancienne langue se servait aussi de l'infinitif *voir*.

**Vol.** Votre ambassadrice... je ne la verrai guères... il me semble que je ne prends point avec eux. Je n'ai pas le vol de vos ambassadeurs ; milady Hertfort ne faisait nul cas de moi.

(M<sup>me</sup> du Deffand. Lettre à Walpole, 3 février 1767.)

**Vordes.** Nous avons fait un tour de jardin que je trouvais petit : cette porte qui est à l'extrémité, et en face du salon, me trompait : je ne savais pas qu'elle s'ouvrit dans les vordes, et que ces vordes en étaient. Nous les avons parcourues.

Ces vordes me charment : c'est là que j'habiterais. (23 août 1759).

Vous comptez encore sur quelques beaux jours que vous n'aurez pas. Adieu les jolies promenades ! Adieu la verdure des vordes ! (22 septembre 1761).

(Diderot. Lettres à mademoiselle Volland.)

Nous avons près de Genève un hameau d'Evordes (Esvorde, dans un acte de 1201).

**Zoologie.** Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1762.

... la science qu'on nomme zoologie.

1751. (Diderot. *Explication du système des connaissances humaines*, faisant suite au Discours préliminaire de l'Encyclopédie.)

---

*Post-scriptum.* — Au mot *fois*, j'ai cité une lettre de Voltaire d'après l'édition de Kehl. En la lisant dans l'édition Moland, je vois qu'un mot a été ajouté : « Morillo est d'une nécessité absolue ; il est le père de sa fille, *encore* une fois, et on ne peut se passer de lui. »

Avec ce nouveau texte, ma remarque n'a plus de base. Mais que faut-il penser de l'addition du mot *encore* ? A-t-elle été faite d'après l'autographe ? J'imagine que c'est un éditeur hardi qui l'a prise sous son bonnet.

La Correspondance de Voltaire a grand besoin de trouver un éditeur scrupuleux et un bon annotateur.

---



**COMPTE-RENDU**  
**DES**  
**TRAVAUX DE L'INSTITUT**  
**PENDANT L'ANNÉE 1899**

---

**TRAVAUX DES SECTIONS**

**I**

**Section des Sciences naturelles, physiques  
et mathématiques.**

Cette Section a entendu, au cours de l'année 1899, les communications suivantes :

**M. le Dr Jean Roux.** Description de quelques nouvelles espèces d'infusoires.

**M. E. PITARD.** Mensurations de 51 crânes de criminels français morts en Nouvelle-Calédonie.

**M. Th. TOMMASINA.** Nouvelles recherches sur les propriétés des limailles métalliques et la télégraphie sans fil.

**M. le prof. Emile YUNG.** Le plankton d'eau douce et son mode de dosage.

**M. le Dr Otto FUHRMANN.** Le plankton du lac de Neuchâtel.

**M. le Dr Otto FUHRMANN.** Description de nouvelles espèces de ténias des oiseaux.

**M. Lucien CHAVAN.** Les installations téléphoniques du réseau genevois.

**Elle a nommé membres correspondants :**

**MM. Jules Wiesner**, professeur à l'Université de Vienne.

*A.-E. Vogl,* " " "  
*Ernst Hæckel,* " " de Jéna.

**Section des Sciences morales et politiques, d'archéologie  
et d'histoire.**

**Elle a entendu les lectures suivantes :**

**M. le prof. Paul DUBROIX. L'Ecole positiviste.**

M. le prof. BROCHER DE LA FLÉCHÈRE. Contrebande de guerre et violation de la neutralité.

MM. NICOLE et MOREL. Un papyrus latin concernant l'histoire des légions romaines en Egypte.

Dans le cours de l'année 1899, la Sous-section d'économie sociale a tenu trois séances ordinaires

**Elle a entendu les lectures suivantes :**



M. DE GIRARD. Les vœux de l'Union suisse des arts et métiers en faveur des syndicats obligatoires, étudiés à la lumière de l'histoire corporative.

M. A. KRAFFT. Les constructions modernes au point de vue de la sécurité et de la salubrité.

M. H. APPIA. Raiffeisen et la coopération agricole en Allemagne.

### III

#### Section de Littérature.

Dans le cours de l'année 1899, la Section a eu cinq séances, où ont été entendues les lectures suivantes :

M. ULLMO. *Picquart*, poème.

M. le prof. E. REDARD. Le dernier roman de Stevenson, traduction d'un fragment.

M. LOUIS MAYSTRE. *Souvenirs de Hollande*.

M. BRESSLER. Poésies diverses.

M. ZBINDEN. Etude sur Quintilien.

M. JULLIARD. *La Turquie contemporaine*, fragment.

M. GRANGES. *La Cloche*, traduction en vers du poème de Schiller.

M. BONIFAS. *L'Esprit qui tue*, nouvelle.

M. BOGEY. *Cabotins*, comédie.

M. SCHNEEGANS. *L'Innocente*, le *Mauvais œil*, nouvelles.

M. KAUFMANN. Etude sur Victor Cherbuliez.

M. ULLMO. *La Fille de Jephthé*, poème.

M. Alf. DUFOUR. Causerie à propos de l'*Inquiet*, roman de M. S. Cornut.

M. JULLIARD. *L'Art d'être amable*, fragment.

M. DUVILLARD. Poésies diverses.

#### IV

##### Section des Beaux-Arts.

Cette Section a tenu dix séances ordinaires et une séance de membres effectifs, dans lesquelles elle s'est occupée, entre autres, de l'organisation du concours pour un diplôme de l'Institut, et a entendu les deux communications suivantes :

M. le prof. ZIEGLER. Sur un perspecteur de son invention.

M. JEANMAIRE, peintre. Voyage en Angleterre et visite à l'exposition du peintre Burnes Jones.

M. CHARVET, inspecteur des musées et écoles d'Art de France (membre correspondant). L'Art.

#### V

##### Section d'Industrie et d'Agriculture.

La Section a tenu six séances de membres effectifs, une séance industrielle et deux assemblées générales. La Section s'est occupée, d'accord avec le Cercle des agriculteurs et la Classe d'agriculture, de démarches à faire, couronnées de succès, pour l'élévation de la subvention de l'Etat en faveur de la reconstitution du vignoble genevois. Tous les prix d'encouragement, votés pour l'exercice 1898 à diverses écoles du canton, ont été maintenus pour 1899. Des prix ont en outre été mis à la disposition de l'Association des maraîchers de Genève et de la Société helvétique d'horticulture.

La Section a entendu les communications suivantes :

**M. FONTAINE-BORGEL.** Notice sur Jérémie Pautier, joaillier genevois, attaché à la cour impériale de Russie (1716-1779).

**M. Emile SERVET.** De la fabrication des boîtes de montres en plaqué, avec exhibition des produits de son atelier.

**M. ZIEGLER.** Démonstration d'un perspecteur de son invention.



# COMPTE-RENDU

DES

## TRAVAUX DES SECTIONS

PENDANT L'ANNÉE 1900

---

L'Institut a publié, en 1900, le tome XVIII de ses *Mémoires* et le tome XXXV de son *Bulletin*.

### I

#### **Section des Sciences naturelles, physiques et mathématiques.**

Cette Section a entendu, en 1900, les communications suivantes :

M. le prof. Dr H. OLTRAMARE. De la syphilis tertiaire.

M. le Dr Jean ROUX. La faune infusorienne des environs de Genève.

M. Th. TOMMASINA. Du rôle de l'éther dans la transmission de l'énergie.

M. le prof. Dr H. OLTRAMARE. La pisciculture aseptique.

M. le prof. Emile YUNG. L'Ecole internationale de l'exposition.

M. Ch. MARGOT. Sur les interrupteurs électrolytiques pour bobines d'induction.

M. le prof. Emile YUNG. Des effets de l'inanition sur l'intestin.

M. le D<sup>r</sup> STEINMANN. De la thermo-électricité des alliages.

M. le prof. Emile YUNG. Des effets de l'inanition sur la structure de la cellule musculaire.

## II

### **Section des Sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire.**

Pendant le cours de l'année 1900, la Section a tenu sept séances ordinaires, et elle a entendu les lectures suivantes :

M. ULLMO. De la signification historique du Christianisme.

M. le prof. Paul DUPROIX. Projets de réforme de l'enseignement secondaire en France.

M. Henri FAZY. Avant l'Escalade.

M. Du BOIS-MELLY. Familles féodales éteintes et châteaux disparus, qui ont existé dans l'ancien comté de Genève.

M. le prof. E. RITTER. Un correspondant de Jean-Jacques Rousseau, l'abbé de Carondelet.

Le Groupe d'économie sociale a entendu les lectures suivantes :

M. ALMÉRAS. La paix et la liberté par la justice dans le travail.

M. ULLMO. Sur les assurances.

M. ROY. La réforme de l'orthographe.

III

**Section de Littérature.**

Cette Section a tenu, pendant l'année 1900, une séance familière et quatre séances ordinaires.

A la séance familière a été discutée la question de l'application de la méthode directe dans l'enseignement des langues : rapports de MM. Bally, Zbinden, Mercier.

Aux séances ordinaires ont été présentés les travaux suivants :

M. le prof. RITTER. *Les quatre dictionnaires français. — La Savoie* (de Jaques Pelletier).

M. RUDHARDT. *La Poésie de l'Enfance*.

M. BLANCHARD. *Vain présage*, nouvelle.

M. SCHNEEGANS. *Le Ressucité, Un Incompris*, nouvelles.

M. BONIFAS. Fragment de « *Genève qui s'en va* ».

M. A. DUFOUR. *Syrinx*, poème.

M. Ed. TAVAN. *Révélation d'un ancien Maudronnier*, fantaisie spirite.

M. MONNIER. Divers.

M. AVENNIER. *Le Petit Prince, Il était un petit navire*, contes.

M. H. CHAPPUIS. *Avant les élections*, comédie.

M. E. JULLIARD. *L'Art de plaire*, fragments.

IV

**Section des Beaux-Arts.**

Cette Section a tenu onze séances ordinaires, au cours desquelles elle a entendu les communications suivantes :

M. REUTER. L'art décoratif en Angleterre; conseils pratiques sur la décoration des intérieurs.

M. ZIEGLER. Sur un nouveau perspecteur spécial pour architectes.

M. LE GRAND ROY. Rapport sur l'Exposition universelle de Paris, en 1900, au point de vue artistique.

Deux séances ont été consacrées aux biographies de *Th. Darier*, *F. Poggi*, *J. Vailly* et *H. Silvestre*, membres de la Section, décédés.

## V

### Section d'Industrie et d'Agriculture.

Cette Section a tenu neuf séances et a entendu les communications suivantes :

M. CHAMPENDAL. La fabrication de la bière.

M. Jean NICODET. Cultures des fraisiers. — Culture de l'asperge. — L'apiculture dans le canton de Genève.

M. BADOUD (de Fribourg). Sur la conservation des légumes et des fruits.

Comme l'année précédente, il a été offert des prix aux élèves des Ecoles secondaires rurales, à ceux des Cours agricoles, aux apprentis horticulteurs, à l'Ecole de mécanique, etc.

Le Cercle des Agriculteurs, la Classe d'Agriculture et la Section d'Industrie et d'Agriculture de l'Institut avaient organisé un concours pour vignes reconstituées et pépinières ; nous avons participé pour une bonne part aux frais occasionnés par celui-ci.

---



**COMPTE-RENDU**  
**DES**  
**TRAVAUX DES SECTIONS**  
**PENDANT L'ANNÉE 1901**

---

**I**

**Section des Sciences naturelles. physiques  
et mathématiques**

La Section a entendu au cours de l'année 1901 les lectures de :

M. Th. TOMMASINA. Les théories modernes de la physique.

M. le prof. E. YUNG. Expériences démontrant que les corps minéraux peuvent exécuter des mouvements pseudopodiques, analogues à ceux des amibes.

M. Th. TOMMASINA. Expériences relatives aux phénomènes des radioconducteurs.

M. C. MARGOT. Sur la résonance téléphonique.

**II**

**Section des Sciences morales et politiques. d'archéologie  
et d'histoire.**

Pendant l'année 1901, cette Section a tenu deux séances ordinaires et elle a entendu les lectures suivantes :

M. ULLMO. Les origines du socialisme.

M. COMBOTHÉCRA. Critère distinctif des subdivisions territoriales de l'Etat.

### III

#### Section de Littérature

Cette Section a tenu en 1901 cinq séances. Les travaux suivants ont été présentés :

M. le prof. E. REDARD. Quelques mots sur Louis Duchosal.

M<sup>lle</sup> Berthe VADIER. *Le mariage de Pluton*, conte.

M. SPIESS. Poésies.

M. A. DUFOUR. Poésies.

M. E. JULLIARD. *Le tombeau de St-Dromadaire*, légende.

M. le prof. WERTHEIMER. *La poésie chez les Hébreux*.

M. TONNEAU. Bluette.

M<sup>me</sup> ROSEN-DUFAURE. Poésies.

M. BURKHARDT. Etudes sur T. Combe.

M. SCHNEEGANS. *Le Rosier de la Morte*. — *Fantaisie humoristique*.

M. le prof. P. OLTRAMARE. *Un drame bouddhiste*

M. GRANGER. Ballades.

M. DELPHIN. La bibliothèque de notre Théâtre.

M. BONIFAS. *Escalade*, pièce.

M. ULLMO. *Jean Lorrain*, poème.

M. BOGEY. *Une carte postale*, comédie.

IV

**Section des Beaux-Arts**

Cette Section a tenu dix séances. Il a été proposé dans la séance d'avril l'organisation d'un concours de gravure sur bois et dans la séance de mai, la nomination d'une commission devant s'occuper de l'élection des jurés dans les expositions municipales d'art. Cette commission a tenu cinq séances. La Section a entendu une communication de M. Jeanmaire sur Neuchâtel pittoresque, et une autre de M. Le Grand Roy, sur les arts du dessein.

V

**Section d'Industrie et d'Agriculture**

Pendant l'année 1901, cette Section a tenu six séances de membres effectifs et sept assemblées générales.

Elle a décidé d'ouvrir un concours de vergers et a pris part à celui qui a eu lieu pour la bonne tenue des fermes.

Elle a envoyé des prix à la Société d'Horticulture de Genève, à l'occasion de son exposition de septembre.

La Section a entendu les communications suivantes :

M. Jean NICODET. La culture maraîchère dans la région parisienne. — Des eaux d'égout de Paris et de leur utilisation. — Conférence sur l'agriculture.

M. GRAIZIER, ingénieur. — Les services électriques de la Ville de Genève.

M. le Dr STEINMANN. Les principes du téléphone Poulsen.

M. ZIEGLER. Divers perfectionnements apportés au perspecteur Ziegler.

**M. VULLIET.** Appareil à désaimanter les montres influencées par une dynamo. — Rapport sur l'exposition industrielle de Vevey.

**M. Paul RUDHARDT.** Les installations électriques du canton de Neuchâtel en général, et celle de la Combe Garot en particulier.

**M. ELMER.** Le fonctionnement des coupe-circuits à haute tension.

**M. MERKL.** L'industrie du verre.

---

# COMPTE-RENDU

DES  
TRAVAUX DES SECTIONS  
PENDANT L'ANNÉE 1902

---

## I

### Section des Sciences naturelles, physiques et mathématiques.

Pendant les sept séances de l'année 1902, cette Section a entendu les conférences suivantes :

M. le prof. E. YUNG. Les variations quantitatives du plankton dans le lac Léman.

M. le prof. E. YUNG. Sur l'olfaction chez les gastéropodes terrestres.

M. le Dr BRIQUET. Résultats scientifiques d'une exploration botanique dans les montagnes de la Corse (avec projections lumineuses).

M. le Dr HOCHREUTNER. Observations faites au cours d'une exploration botanique dans le Sud Oranais (avec projections lumineuses).

M. le Dr BRIQUET. La systématique du genre *Knautia*.

M. P. RUDHARDT. Des accidents dus à l'électricité et des causes de la mort dans ces accidents.

M. le Dr Ed. CLAPARÈDE. Des associations d'idées et expé-

riences sur l'influence des narcotiques dans ces phénomènes.

**M. TOMMASINA.** Les phénomènes d'inductions radiantes et la nature vectorielle des phénomènes électrostatiques.

**M. MARGOT.** Quelques méthodes pratiques pour la mesure de la conductibilité calorifique.

La Section a contribué par sa souscription au monument élevé à la mémoire de G. de Mortillet, ancien membre correspondant. Ont été nommés membres émérites : MM. les professeurs *M. Thury, Reverdin et Prévost* ; et membres effectifs MM. les *D<sup>r</sup> Briquet, Hochreutiner et Ladame*. *M. le prof. E. Yung* a donné sa démission de secrétaire, après avoir rempli ses fonctions à la satisfaction générale pendant 22 ans. Il a été remplacé par *M. le D<sup>r</sup> Hochreutiner*.

## II

### Section des Sciences morales et politiques d'archéologie et d'histoire.

Dans le cours de l'année 1902, la Section a tenu deux séances ordinaires et elle a entendu les lectures suivantes :

**M. le prof. H. BROCHER DE LA FLÈCHÈRE.** La réformation et la science juridique.

**M. le prof. Paul DUPROIX.** La Nouvelle Atlantide de Bacon et la question mathésionomique.

**M. ULLMO.** Cause de la crise industrielle.

## III

### Section de Littérature

Pendant l'année 1902, la Section de littérature a eu deux séances de membres effectifs et trois séances ordinaires.

Les travaux suivants ont été présentés :

M. AVENNIER. Causerie sur trois jeunes auteurs.

M. SPIESS. Poésies diverses.

M. CUENDET. Pièces humoristiques.

M<sup>me</sup> DUPUIS. Poésies.

M. KAUFMANN. Lettre sur les *Causeries genevoises*.

M<sup>me</sup> B. VADIER. *La Revanche de Célémène*, comédie.

M. RUDHARDT. Etude sur M. T. Combe.

M. E. JULLIARD. Poésies.

M. le prof. WERTHEIMER. Causerie sur la philologie  
hébraïque.

M. ANSALDI. Poésies.

#### IV

#### Section des Beaux-Arts

Au cours des neuf assemblées générales de la Section, les conférences suivantes ont été faites :

M. le prof. HÉBERT. Quelques côtés de l'activité de la Section des Beaux-Arts, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

M. ZIEGLER. Genève en 1602 et exposition d'un tableau de Genève à cette époque, vue panoramique exécutée par M. Ziegler.

M. DOUJON, peintre. Commentaires de son exposition d'études dans la salle de nos réunions.

Il y a eu en outre : deux séances de la commission du concours de gravure sur bois et délivrance de prix (200 fr.) ;

quatre séances de la commission pour la revision du règlement des expositions municipales ; une séance du bureau de la Section sur ce même objet.

V

**Section d'Industrie et d'Agriculture**

Pendant l'année 1902, cette Section a organisé un concours de jardins fruitiers pour 1903 et pris l'initiative d'un mouvement pour la création, à Genève, d'un musée industriel.

Il y a eu cinq séances de membres effectifs et neuf assemblées générales, au cours desquelles les travaux suivants ont été présentés :

M. CAMPICHE. Présentation de régulateurs et horloges électriques de son invention. — Cadran électrique avec manipulation pour enseigner l'heure aux enfants.

M. JOSSEYON. Fermetures pour bouteilles irremplissables à nouveau. — Vis crampons pour chaussures de montagne. — Bouchon-compteur et bouchon-verseur, etc.

M. NICODET. Le miel et ses falsifications. — Une nouvelle maladie des pommes de terre : la filiosité. — Rapport sur le concours de vergers 1902. — Renseignements sur les nouvelles variétés de légumes distribués au printemps. — Présentation de légumes.

M. VETTERER. Démonstration de la soupape Nodon pour la transformation directe des courants alternatifs en courants continus. — Appareils de sécurité employés dans les exploitations de tramways. — L'air liquide et ses applications.

M. VULLIÉTY. Rapport de la commission du Musée industriel.

---



# COMPTE-RENDU

DES

## TRAVAUX DES SECTIONS

PENDANT L'ANNÉE 1903

---

L'Institut genevois a célébré en 1903 le cinquantième anniversaire de sa fondation. Un compte rendu détaillé de la célébration du cinquantenaire paraîtra dans le tome XXXVII du Bulletin (<sup>1</sup>). A cette occasion, M. le prof. Duvilleard a publié, sous les auspices de l'Institut, un volume intitulé : *Le Cinquantenaire de l'Institut national genevois, 1853-1903*. Documents, travaux contenus dans les *Mémoires* et le *Bulletin*, liste des membres effectifs. Vol. in-8, 124 pages, 5 portraits hors-texte. Genève 1903, H. Kundig, éditeur.

### I

#### Section des Sciences naturelles, physiques et mathématiques

Quelques changements ont été opérés dans la composition du Bureau. M. J. Bourquin a été délégué pour remplir les fonctions de secrétaire pendant la mission de M. le Dr Hochreutiner à Java. En novembre M. le prof. G. Oltramare a demandé pour raison d'âge, à être relevé de ses fonctions

(<sup>1</sup>) Le compte rendu a été distribué par avance sous la forme d'un tiré-à-part, au commencement de l'année 1904.

présidentielles Un nouveau président sera désigné dans la première séance de 1904.

Les communications qui ont été faites pendant l'année 1903, sont les suivantes :

M. le Dr HOCHREUTNER. Sur les dunes sahariennes.

M. le Dr BRIQUET. Sur quelques volumes parus du grand ouvrage ayant pour titre : *Die Vegetation der Erde*, publiés par les professeurs Engler, de Berlin, et Drude, de Dresde.

M<sup>lle</sup> STEPHANOVSKA. Etude des cellules nerveuses.

M. le prof. H. OLTRAMARE. Quelques espèces nouvelles de poissons qui pourraient servir à repeupler nos eaux.

M. le prof. BARD. Théorie de la spécificité cellulaire.

M. le Dr BRIQUET. Sur le Jura méridional au point de vue floristique.

M. le Dr HOCHREUTNER. Une Composée nouvelle du Sud-Oranais.

M. TOMMASINA. Notice sur l'éclairement.

M. TOMMASINA. La nature et la cause de la gravitation universelle.

M. François LACHENAL. Observations sur les anciennes lignes téléphoniques du Stand de Plan-les-Ouates.

M. le prof. E. YUNG. Nouvelles expériences relatives à l'olfaction chez les mollusques terrestres.

M. François LACHENAL. Observations sur le cri du grillon.

M. le prof. E. YUNG. La parthénogenèse expérimentale.

## II

### Section des Sciences morales et politiques d'archéologie et d'histoire.

Cette Section a entendu en 1903 les travaux suivants :

M. le prof. Eug. RITTER. Jules Vuy, souvenirs personnels.  
années d'enfance et d'études.

M. ULLMO. Extension de la loi sur la responsabilité civile.

## III

### Section de Littérature

Cette Section a pris une part particulièrement active à la célébration du cinquantenaire de l'Institut genevois, non seulement par des travaux littéraires, mais encore par la publication d'un ouvrage dû à M. le prof. Duvillard, président de la Section.

Les travaux suivants ont été présentés au cours des deux séances d'effectifs et des six séances ordinaires.

M. Jules COUGNARD. Prologue en vers (séance du Cinquantenaire).

M. Ch. BONIFAS. Poésies (séance du Cinquantenaire).

M. BLANCHARD. Causerie sur le serment d'Hippocrate.

M. TONNEAU. *Une cure Miraculeuse*, saynète.

M. le prof. NICOLE. Traduction en vers de Bacchylide et de l'Anthologie grecque.

M. HARVEY. *Marc Monnier et son professeur d'anglais. Le Guillaume Tell de Sheridan Knowler.*

M. le Chanoine GROSS (correspondant). Poésies.

- M. CUENDET. Poésies diverses.
- M. E. JULLIARD. *Le harem du Sultan et son organisation*.
- M. GRANGER. Ballades allemandes.
- M. VULLIÉTY. Les *Festspiele* de la Suisse.
- M. SPIESS. Poésies diverses.
- M<sup>lle</sup> B. VADIER. *L'Odyssée d'un pinson*, nouvelle. Poésies.
- M. COURTHION. *Le Secret de la vieille Marthe*, nouvelle.
- M. COUGNARD. *La Rapière de la verdure*, nouvelle.
- M<sup>me</sup> ANSALDI. *Hiver*, poésie.
- M<sup>me</sup> KNÈS. Poésies diverses.
- M. SPIESS. Causerie sur Jean Rictus.
- M. CHAPUISAT. Poésies diverses.
- M. ULLMO. Poésies diverses.
- M. KAUFMANN. Amiel et Cherbuliez, lecture.
- M. L. MAYSTRE. Pages détachées.

#### IV

#### Section des Beaux-Arts

Au cours des sept séances de l'année 1903, la Section s'est occupée d'une requête au Conseil d'Etat relative à la Tour de l'Escalade. Elle a élaboré, présenté et voté une liste de jurés pour l'exposition municipale des Beaux-Arts, en 1903. Enfin, elle s'est occupée d'un projet de loi concernant la conservation des monuments historiques de Genève.

V

**Section d'Industrie et d'Agriculture**

Les communications suivantes ont été faites pendant les trois séances de membres effectifs et les cinq assemblées de membres honoraires tenues cette année :

**M. A. GUILLOT.** — Culture de l'œillet, race lyonnaise à tige de fer. — Un voyage d'études en Algérie, au point de vue cultural. — Causerie sur les caoutchouquiers.

**M. J. NICODER.** Proposition d'exposition agricole, à Genève, en 1905.

**M. G. PRÉVOST.** Avantages du système actuel d'agriculture sur l'ancien.

---



# INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

## Comptes de l'Exercice 1899, approuvés par l'Assemblée générale

| Recettes                                               |              | Dépenses                                                              |              |
|--------------------------------------------------------|--------------|-----------------------------------------------------------------------|--------------|
| Solde disponible au 1 <sup>er</sup> janvier 1899 . . . | Fr. 4,761 60 | Allocation à la Section des Beaux-Arts (1898) . . . . .               | Fr. 400 —    |
| Allocation de l'Etat. . . . .                          | » 5,000 —    | Allocation à la Section d'Industrie et d'Agriculture (1898). . . . .  | » 400 —      |
| Vente des diverses publications. . . . .               | » 446 90     | Indemnité du secrétaire général. . . . .                              | » 300 —      |
| Intérêts à la Banque de Genève. . . . .                | » 87 30      | » bibliothécaire . . . . .                                            | » 300 —      |
|                                                        |              | Frais d'impression . . . . .                                          | » 356 25     |
|                                                        |              | Menus frais pour la bibliothèque . . . . .                            | » 47 05      |
|                                                        |              | Eclairage et chauffage. . . . .                                       | » 145 —      |
|                                                        |              | Gratification annuelle à la concierge du Bâtiment Electoral . . . . . | » 50 —       |
|                                                        |              | Prime d'assurance . . . . .                                           | » 38 70      |
|                                                        |              | Frais de reliure . . . . .                                            | » 245 —      |
|                                                        |              | Frais de port et d'expédition de livres . . .                         | » 26 —       |
|                                                        |              | Frais divers. . . . .                                                 | » 116 65     |
|                                                        |              | Total . . . . .                                                       | Fr. 2,594 65 |
| Total des recettes . . . . .                           |              |                                                                       |              |
| A déduire les dépenses . . . . .                       |              |                                                                       |              |
| Solde disponible . . . . .                             |              |                                                                       |              |
|                                                        | Fr. 9,995 80 |                                                                       |              |
|                                                        | » 2,594 65   |                                                                       |              |
|                                                        | Fr. 7,401 15 |                                                                       |              |

# INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

## Comptes de l'Exercice 1900, approuvés par l'Assemblée générale

| Recettes                                               |               | Dépenses                                                                     |              |
|--------------------------------------------------------|---------------|------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| Solde disponible au 1 <sup>er</sup> janvier 1900 . . . | Fr. 7,401 45  | Allocation de la Section d'Industrie et<br>et d'Agriculture (1899) . . . . . | Fr. 400 —    |
| Allocation de l'Etat. . . . .                          | » 5,000 —     | Allocation de la Section des Beaux-Arts<br>(1899 et 1900). . . . .           | » 800 —      |
| Produit de la vente des publications. . . . .          | » 24 20       | Allocation de la Section de Littérature<br>(1899 et 1900). . . . .           | » 800 —      |
| Intérêts à la Banque de Genève. . . . .                | » 164 —       | Indemnité du secrétaire général . . . . .                                    | » 300 —      |
|                                                        |               | » bibliothécaire . . . . .                                                   | » 300 —      |
|                                                        |               | Frais d'impression . . . . .                                                 | » 2,324 45   |
|                                                        |               | Menus frais pour la bibliothèque . . . . .                                   | » 65 55      |
|                                                        |               | Eclairage et chauffage. . . . .                                              | » 218 —      |
|                                                        |               | Gratification annuelle à la concierge du<br>Bâtiment Electoral. . . . .      | » 50 —       |
|                                                        |               | Prime d'assurance . . . . .                                                  | » 38 70      |
| Total des recettes . . . . .                           | Fr. 12,589 35 | Frais de reliure . . . . .                                                   | » 354 65     |
| A déduire le total des dépenses . . . . .              | » 5,935 40    | » divers. . . . .                                                            | » 284 05     |
| Excédent des recettes . . . . .                        | Fr. 6,653 95  | Total des dépenses . . . . .                                                 | Fr. 5,935 40 |



## Comptes de l'Exercice 1901, approuvés par l'Assemblée générale

| Recettes                                                                                         |               | Dépenses                                                               |              |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|------------------------------------------------------------------------|--------------|
| Solde disponible au 1 <sup>er</sup> janvier 1901 . . .                                           | Fr. 6,633 95  | Allocation de la Section d'Agriculture et d'Industrie (1900) . . . . . | Fr. 400 —    |
| Allocation de l'Etat. . . . .                                                                    | » 5,000 —     | Allocation de la Section de Littérature (1901) . . . . .               | » 400 —      |
| Versement de M. le prof. Nicole pour frais de tirage du II <sup>e</sup> fascicule de son mémoire | » 417 —       | Allocation de la Section des Beaux-Arts (1901) . . . . .               | » 400 —      |
| Reçu de la librairie Henry Kündig pour publications vendues . . . . .                            | » 93 90       | Indemnité du secrétaire général . . . . .                              | » 300 —      |
| Intérêts à la Banque de Genève. . . . .                                                          | » 455 50      | » bibliothécaire . . . . .                                             | » 300 —      |
|                                                                                                  |               | Frais d'impression . . . . .                                           | » 3,281 15   |
|                                                                                                  |               | Eclairage et chauffage . . . . .                                       | » 160 35     |
|                                                                                                  |               | Gratification au concierge du Bâtiment Electoral . . . . .             | » 25 —       |
|                                                                                                  |               | Prime d'assurance . . . . .                                            | » 38 70      |
| Total des recettes . . . . .                                                                     | Fr. 12,020 35 | Frais de reliure . . . . .                                             | » 297 35     |
| » dépenses . . . . .                                                                             | » 5,829 55    | » divers . . . . .                                                     | » 227 —      |
| Excédent des recettes . . . . .                                                                  | Fr. 6,190 80  | Total des dépenses . . . . .                                           | Fr. 5,829 25 |

\*

# INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

## Comptes de l'Exercice 1902, approuvés par l'Assemblée générale

| Recettes                                               |               | Dépenses                                                              |              |
|--------------------------------------------------------|---------------|-----------------------------------------------------------------------|--------------|
| Solde disponible au 1 <sup>er</sup> janvier 1902 . . . | Fr. 6,190 80  | Allocation de la Section d'Industrie et d'Agriculture (1901) . . .    | Fr. 400 —    |
| Allocation de l'Etat. . . . .                          | » 5,000 —     | Allocation de la Section de Littérature (1902) . . . . .              | » 400 —      |
| Intérêts à la Banque de Genève . . . . .               | » 131 90      | Allocation de la Section des Beaux-Arts (1902) . . . . .              | » 400 —      |
|                                                        |               | Indemnité du secrétaire . . . . .                                     | » 300 —      |
|                                                        |               | » bibliothécaire . . . . .                                            | » 300 —      |
|                                                        |               | Frais d'impression . . . . .                                          | » 2,724 —    |
|                                                        |               | Menus frais pour la bibliothèque . . . . .                            | » 19 65      |
|                                                        |               | Eclairage et chauffage . . . . .                                      | » 210 95     |
|                                                        |               | Gratification annuelle à la Concierge du Bâtiment Electoral . . . . . | » 50 —       |
|                                                        |               | Prime d'assurance . . . . .                                           | » 88 79      |
|                                                        |               | Frais de reliure . . . . .                                            | » 327 60     |
|                                                        |               | Souscription de l'Institut pour le centenaire de l'Escalade . . . . . | » 500 —      |
|                                                        |               | Frais divers . . . . .                                                | » 81 41      |
| Total des recettes . . . . .                           | Fr. 11,922 70 | Total des dépenses . . . . .                                          | Fr. 5,752 31 |
| » dépenses . . . . .                                   | » 5,752 31    |                                                                       |              |
| Excédent des recettes . . . . .                        | Fr. 5,570 39  |                                                                       |              |

# INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

## Comptes de l'Exercice 1903, approuvés par l'Assemblée générale

| Recettes                                                  |               | Dépenses                                                               |              |
|-----------------------------------------------------------|---------------|------------------------------------------------------------------------|--------------|
| Solde disponible au 1 <sup>er</sup> janvier 1903. . . . . | Fr. 5,570 39  | Allocation de la Section d'Industrie et d'Agriculture (1903) . . . . . | Fr. 400 —    |
| Allocation de l'Etat. . . . .                             | » 3,000 —     | Allocation de la Section de Littérature (1903) . . . . .               | » 400 —      |
| Solde du compte Kündig, libraire . . . . .                | » 40 70       | Allocation de la Section des Beaux-Arts (1903) . . . . .               | » 400 —      |
| Intérêts à la Banque de Genève. . . . .                   | » 429 —       | Indemnité du secrétaire général . . . . .                              | » 300 —      |
|                                                           |               | » bibliothécaire . . . . .                                             | » 300 —      |
|                                                           |               | Frais d'impression . . . . .                                           | » 876 —      |
|                                                           |               | Menus frais de la bibliothèque . . . . .                               | » 16 30      |
|                                                           |               | Eclairage et chauffage. . . . .                                        | » 226 30     |
|                                                           |               | Gratification annuelle à la concierge du Bâtiment Electoral . . . . .  | » 50 —       |
|                                                           |               | Prime d'assurance . . . . .                                            | » 38 70      |
|                                                           |               | Brochage de volumes du <i>Bulletin</i> . . . . .                       | » 196 50     |
| Total des recettes . . . . .                              | Fr. 10,710 09 | Frais de célébration du cinquantième de l'Institut . . . . .           | » 800 —      |
| A déduire total des dépenses . . . . .                    | » 4,227 80    | Frais divers . . . . .                                                 | » 224 —      |
| Excédent des recettes . . . . .                           | Fr. 6,482 29  | Total des dépenses . . . . .                                           | Fr. 4,227 80 |



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                                                                                | Pages |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Discours de M. le prof. Eug. RITTER, président de l'Institut genevois, à la séance annuelle du 21 mars 1900                                    | 1     |
| Victor Cherbuliez, recherches généalogiques, par M. le prof. Eugène RITTER . . . . .                                                           | 8     |
| Les épigrammes de Martial et le témoignage qu'elles apportent sur la société romaine, par M. le prof. Paul OLTRAMARE . . . . .                 | 37    |
| Science et culture, par M. Alfred DUFOUR . . . . .                                                                                             | 61    |
| De l'importance des monuments à sculptures préhistoriques, par M. B. Reber . . . . .                                                           | 71    |
| Hygiène des constructions modernes au point de vue de la sécurité et de la salubrité, par M. Antony KRAFFT . . . . .                           | 119   |
| Discours de M. le prof. Eug. RITTER, président de l'Institut genevois, à la séance annuelle du 26 mars 1901                                    | 137   |
| Les progrès de l'anthropologie en Suisse, par M. le Dr Eug. PITTARD . . . . .                                                                  | 143   |
| La lutte contre la tuberculose à Genève, par M. le Dr F. FERRIERE . . . . .                                                                    | 165   |
| <i>Le Songe de Berthelier</i> . Projet de pièce de fête en 10 tableaux, avec musique (orchestre, chœurs et soli), par M. Ch. BONIFAS . . . . . | 209   |

|                                                                                                                                                                                      | Pages |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Discours de M. le prof. Eug. RITTER, président de l'Institut genevois, à la séance annuelle du 8 avril 1902 (Saint François de Sales et la nouvelle édition de ses œuvres) . . . . . | 233   |
| Jules Vuy. Esquisses et souvenirs. Mes années d'enfance et d'études . . . . .                                                                                                        | 249   |
| Les quatre dictionnaires français, par M. le prof. Eug. RITTER . . . . .                                                                                                             | 291   |
| Compte rendu des travaux de l'Institut genevois pendant les années 1899-1903 . . . . .                                                                                               | 535   |
| Comptes de l'Institut genevois pour les années 1899-1903. . . . .                                                                                                                    | 558   |

---









